

REVUE

DE PARIS.

XXXI.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1841.

TOME TRENTE-UNIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1841.

GRÉTRY.

En juillet 1726, un vieux curé allemand, un chanoine épanoui de Notre-Dame de Presbourg, passant à Blegnez, dans un voyage à Liége, s'arrêta soudainement dans ce village, au souvenir d'une nièce bien-aimée, qui vivait là dans les tracas poétiques de la vie champêtre. C'était un dimanche après vêpres; le vieux curé, après avoir entendu au loin la voix solennelle des cloches, entendit bientôt les accords dansans d'un violon : « C'est bien cela, dit-il; ce diable d'homme se console de la vie, et console pareillement sa femme en jouant du violon. O seigneur Dieu! oubliez leurs péchés. » Tout en disant ces mots, il s'avançait toujours vers le violon émoustillant. Il rencontre un paysan : — Mon ami, lui demande-t-il, c'est bien par là, de l'autre côté de l'église, au bout de cette haie, que demeure Jean-Noë Grétry?

— Oui, monsieur le curé, dit le paysan dont les jambes flageollaient un peu; le meilleur cabaret du terroir. Par ma foi! vous y boirez, s'il vous plaît, de la bière ou de l'eau-de-vie à votre guise; et si le cœur vous en dit, il vous fera danser un petit brin avec de jolies filles, un peu drues, ne vous déplaise.

Le curé poursuivait son chemin.

— Diable! dit-il, notre neveu est un grand profane, il enivre son prochain de toutes façons. C'est là une charité malentendue; mais après tout, un peu de joie à ces pauvres créatures, c'est un péché que Dieu lui-même absout en souriant; voyons donc!

Quand il eut dépassé le dernier pilier de l'église, un spectacle qu'il n'avait pas coutume de voir s'offrit à ses yeux, comme par magie. Figurez-vous un paysage de Berghem, ou plutôt une fête de Téniers; enfin cherchez dans vos souvenirs une *Gaîté* flamande avec tous ses décors champêtres, sa joie naïve, son entrain bruyant, son laisser aller pittoresque, et vous aurez quelqu'idée de la surprise du vieux curé de l'austère cathédrale de Presbourg. Du premier coup-d'œil, il entrevit à travers les vieux ormes, au-dessus d'une pelouse des plus verdoyantes, son neveu Jean-Noë Grétry, qui, juché sur un tonneau, jouait du violon à faire perdre la tête aux Flamandes les plus rebelles. Toute la florissante jeunesse du pays dansait bruyamment autour de lui; il y avait même çà et là quelques femmes sur le retour et quelques amoureux surannés qui oubliaient leur âge dans les entrechats grotesques. Rien de plus animé, rien de plus gai, rien de plus amoureux que ce spectacle; mais là n'était pas tout le tableau. Devant la chaumière, tout à la fois coquette et rustique, du joueur de violon, chaumière qui était, toute la semaine, la demeure d'un petit fermier, et qui devenait le dimanche la maison des buveurs, se trouvait éparse une demi-douzaine de tables où les danseurs venaient tour à tour vider une pinte de bière, et par ci par là couper une tranche de jambon. Dans la salle de la chaumière, les graves ivrognes du village jouaient aux cartes en devisant du temps passé; dans le lointain, le pâtre de Blegnez, qui voulait aussi être de la fête, jouait de la cornemuse, tout en ramenant aux étables ses vaches brunes et ses taureaux mugissans; le coucou jetait çà et là son chant railleur, le bouvreuil son chant mélancolique; le ciel était assez bleu pour un ciel flamand; le soleil à son déclin semblait sourire à toutes ces joies rustiques; la prairie répandait au gré du vent les parfums de ses herbes fleuries; en vérité, rien ne manquait au tableau. Je pourrais mieux vous dépeindre les folâtreries de la danse et les rires olympiens des buveurs, mais votre imagination est plus riche que ma plume. Je reviens à mon vieux curé. J'oubliais : entre la grange et un vieux chêne de la haie, au-dessus d'une belle luzerne qui venait d'être fauchée, se trouvait une escarpolette tout enjolivée de rubans et de bouquets. Au passage du chanoine, une jolie fille de seize à dix-sept ans s'y laissait balancer par un jeune gars endimanché, qui avait l'air d'y regarder à deux fois. M. le curé passa vite en baissant les yeux; mais tout curé qu'il était, il avait baissé les yeux un peu trop tard. — Mon Dieu, mon Dieu! marmota-t-il entre ses dents. Il avança toujours en se recommandant

au Seigneur; il se glissa en tapinois le long de la grange et arriva presque à l'improviste, pendant une contredanse, à la porte de sa nièce bien-aimée. Il y avait bien dix ans que Mlle Dieudonné Campinado s'était laissée enlever avec assez de bonne volonté par Jean-Noë Grétry, dont elle avait suivi avec une sainte résignation la fortune aventureuse. Ils s'étaient mariés par-devant Dieu et par-devant notaire; mais, malgré le mariage, la famille Campinado avait à peine pardonné aux jeunes époux. Le vieux curé, qui voulait pardonner avant de mourrir, s'était arrêté dans cette pensée au village de Blegnez. Cependant tout ce qu'il venait de voir amortissait un peu ses désirs d'absolution. Au moment où il allait franchir le seuil de la chaumière, sa nièce, qu'il avait vue autrefois la plus timide et la plus sainte des filles de son chapitre, sortit tout à coup dans un déshabillé très joli, mais très profane, avec une pinte de bière à chaque main et un refrain de chanson à la bouche. A la vue de son vieil oncle, elle laissa tomber les deux pintes de bière, mais elle retint le dernier mot de la chanson.

— Ah! mon oncle! s'écria-t-elle. Noé, Noé, viens donc embrasser notre oncle!

Et disant cela, elle se jetait tout éperdue dans les bras du vieux curé. Le joueur de violon, malgré son goût pour la musique et pour la danse, abandonna à l'instant ses danseurs et son violon. — Ah! mon cher enfant, lui dit le curé, dans quel enfer vivez-vous!

— Ma foi, dit Noé, s'il y avait une aussi belle joie en enfer, vous perdriez votre latin, mon oncle. Mais vous allez boire une petite pinte de bière, n'est-ce pas? Qu'ai-je dit? de la bière! j'oubliais que je parle à un curé. Ma femme, descendez vite au fond de la cave; il nous reste quelques bouteilles pour les grands jours, et n'est-ce pas aujourd'hui un grand jour?

L'oncle allait se plaindre sans doute, quand une douzaine de danseurs, ne sachant plus que faire et d'ailleurs entraînés par la curiosité, s'avancèrent bruyamment à la porte de la chaumière. — Mon Dieu! mon Dieu! murmura le curé, je ne suis donc pas au bout. Ah çà, monsieur mon neveu, j'espère au moins que je ne serai pas contraint de danser avec vous tout à l'heure.

— Allez, allez, mon oncle, le bon Dieu ne s'en plaindrait pas; mais que vos jambes soient sans inquiétude. Pour vous prouver même ma bonne volonté, je vous céderai ma place, où vous pourrez tout à votre aise faire un sermon à nos jeunes filles; ce sera une autre chanson, et je ne réponds pas d'un grand nombre de convertis. En attendant, buvons un coup et saluons ce beau soleil couchant.

La femme du joueur de violon venait d'apporter, avec une grace charmante, une bouteille ensablée et des verres. Noé fit sauter le bouchon en homme bien entendu; il versa à boire avec beaucoup de laisser aller, et, bon gré mal gré, il fallut bien que le vieux curé bût coup sur coup deux verres d'un petit vin clair plein de feu, digne d'un chanoine allemand. — N'est-ce pas, mon oncle, reprit Noé, que mon parrain avait bien ses raisons pour me baptiser du nom de Noé? Je n'ai pas planté la vigne, moi, mais je ne l'en cultive pas moins. Voyons, ce n'est point assez de vider son verre pour aujourd'hui, il faut jouer du violon. Mais où est donc Jean?

— Tiens, dit la mère avec un sourire d'amour, le voilà qui revient avec une nichée d'oiseaux.

Jean était un joli enfant de sept ans et demi, qui avait toute la gentillesse et toute l'espièglerie de son âge; il sourit tout en caressant trois jeunes grives, sans avoir l'air de se soucier de monsieur le curé.

— Allons, lui dit Noé, embrasse ton oncle; mais avant tout laisse voler ces oiseaux au ciel; ne t'ai-je pas dit assez de mal des oiseleurs?

Et comme l'enfant résistait : — Si tu m'obéis, je te dispense d'une leçon de grammaire.

L'enfant résistait toujours. — Eh bien! voyons, tu viendras avec moi jouer un air sur l'estrade.

Cette fois l'enfant fut séduit; il regarda les oiseaux d'un air pensif, et, tout d'un coup, il ouvrit la main : deux jeunes grives s'envolèrent sur un vieux orme, l'autre voleta à grand'peine sur le chaume. — Que le bon Dieu les conduise! dit Noé en retournant à son violon. L'enfant n'avait pas perdu de temps; il grimpa comme un chat l'escalier de sa chambrette, il décrocha un vieux violon que son père avait ramassé dans un de ses voyages, il redescendit en préludant déjà. Le vieux curé l'arrêta au passage. — Comment! s'écria-t-il, un violon dans des mains de sept ans! Ah! mon enfant, quelle fatale prédestination! A ton âge, on ne doit avoir que l'encensoir dans la main, on ne doit chanter que les louanges du Seigneur. Est-ce que tu n'es pas enfant de chœur? poursuivit l'oncle en secouant les touffes de cheveux de Jean.

— Ah bien! oui, dit Jean avec une moue charmante, enfant de chœur! c'est bon pour un autre.

— C'est un terrible enfant, dit la mère, nous ne savons qu'en faire; il ne veut entendre parler que du violon.

— Mais ce n'est pas là un sort. Dis-moi, mon ami, reprit le curé, veux-tu me suivre à Presbourg? Je t'y donnerai un bénéfice.

— Quel joli petit chanoine ce serait là! dit la mère.

— Moi, chanoine! s'écria l'enfant en prenant sa volée. Le petit diable incarné alla en sautillant sur l'estrade où l'attendait son père, et là, les cheveux au vent et le regard déjà aguerri, il se mit à racler le mieux du monde une vieille contredanse du pays. Le vieux curé ne put s'empêcher de sourire; il prit la main de sa nièce, et, d'un air moitié sérieux, moitié comique, il lui dit : — Ah! ma nièce, ma pauvre Jeanne! quel enfant vous avez fait là! Vous voilà dans un joli chemin : un joueur de violon par ci, un joueur de violon par là.

— Allez, allez, mon oncle, tous les chemins vont à Rome, et on y arrive aussi bien après un coup d'archet, qu'après un beau sermon. N'est-ce pas un grand malheur, par hasard, que de réjouir un peu tous ces bons paysans une petite fois par semaine? Mais n'en parlons plus, soyons tout à la joie de nous revoir.

Le vieux curé entendit raison sans peine; il se tourna un peu à son insu vers le tableau de la danse. Malgré la présence du chanoine, la fête allait toujours son train; il ne s'en plaignit pas. Le souper fut digne de la fête. On acheva le vieux vin, on mangea de bon appétit un certain lapin de garenne dont le curé se souvint jusqu'à la mort. Le lendemain, il partit fort content de l'hospitalité de son neveu, il partit en bénissant le chaume modeste où s'abritait la joyeuse famille. Jean le conduisit jusqu'au prochain village, tout en cueillant des bluets et en effarouchant les moineaux. — Adieu, lui dit l'oncle en versant une larme; que sainte Cécile te protége et que Dieu te conduise! Cette diable de famille de Grétry, reprit le curé un peu plus loin, est prédestinée au violon.

Quatre ans après, le jeune espiègle, qui n'avait pas douze ans, remportait le premier prix de violon à Liége; c'était là un vrai prodige en ce temps, où les prodiges n'étaient pas communs. Comme il n'y avait pas de journaux, ce triomphe ne dépassa guère la province de Liége; Jean Grétry n'atteignit qu'à cette demi-célébrité qui fait le malheur des ames ardentes, mais c'en fut assez pour captiver le cœur d'une jeune Liégeoise de haute naissance, qui fut sa gloire la plus belle et la plus sûre; il l'épousa aux plus beaux jours de sa jeunesse, et c'est de là que nous vint André Grétry, dont je vais vous raconter l'histoire.

Ce n'est pas sans raison que j'ai débuté par ce petit tableau flamand; j'ai voulu rechercher le vrai berceau de Grétry; il y a certes de curieuses études à faire sur la filiation des poètes et des musiciens. Qui sait s'il n'a pas fallu quatre générations pour mettre au monde Mozart ou Molière? Qui sait si la poésie, qui est aussi la mu-

sique, n'est pas un trésor lentement amassé dans les familles, un héritage sacré dont Dieu seul désigne l'héritier? « Tout poète, a dit Hoffmann, s'habille un peu de la défroque de son grand-père. » Mais il est temps d'en venir à André Grétry.

Il naquit à Liége, le 11 février 1741, il y a un siècle si je ne me trompe. Il entra fort jeune dans la vie ou plutôt dans la musique: il avait à peine quatre ans que déjà il était sensible au rhythme musical. Un jour qu'il était seul au coin du feu, une de ces bouilloires qu'a si bien chantées Théophile Gautier fixa sa rêverie naissante par sa chanson monotone. En même temps le grillon chantait entre deux briques écaillées; le chat, sommeillant sur les cendres, faisait entendre son ron ron cadencé. Cette symphonie familière amusa d'abord l'enfant; il regarda d'abord autour de lui pour s'assurer s'il était bien seul. Il promena son œil animé sur les plats d'étain de l'étagère, sur les rideaux jaunis de l'alcôve, sur deux vieux violons honoraires appendus en glorieux souvenirs au-dessus de la cheminée; se voyant seul en face de la musique, il se mit à danser de toutes ses forces. Après la contredanse, il voulut connaître à fond le secret de la musique, il renversa l'eau de la bouilloire dans un feu ardent de charbon de terre. L'explosion fut si violente, que le pauvre danseur tomba suffoqué et brûlé presque par tout le corps. On l'emmena à demi mort chez sa grand' mère maternelle, à une campagne voisine de Liége, où il passa deux belles années. Il était là, sans maître et sans soucis, en grande liberté, battant la campagne matin et soir, aimé de tous pour ses gentillesses et sa jolie figure, et (faut-il l'en croire?) aimant déjà, il ne dit pas qui, mais plusieurs filles et fillettes à la fois, aimant déjà trop, c'est lui qui parle ici, pour le confier à aucune d'elles.

Jean Grétry, qui s'était si bien moqué des enfans de chœur, qui était un si bon philosophe à sept ans, eut plus tard toutes les faiblesses des philosophes. Ainsi il fit de son fils, bon gré mal gré, un enfant de chœur à la collégiale où il était premier violon. Enfant de chœur! Grétry ne se rappellait cela qu'en frémissant. Ce n'était pas tout, le pauvre André fut bientôt abandonné au maître de musique le plus barbare qui fut jamais. Dans ses mémoires, Grétry raconte avec amertume toutes les tortures qu'il lui fallait subir, tortures assez comiques; écoutez-le plutôt: « Tantôt il nous mettait à genoux sur une bûche ronde, et au plus léger mouvement nous faisions la culbute. Je lui ai vu affubler la tête d'un enfant de six ans d'une vieille et énorme perruque, l'accrocher en cet état contre la muraille

à plusieurs pieds de terre, et là il le forçait à coups de verges de chanter sa musique qu'il tenait d'une main, et de battre la mesure de l'autre. Ce pauvre enfant, quoique très joli de figure, ressemblait à une chauve-souris clouée contre un mur et perçait l'air de ses cris. » Le pauvre jeune musicien passa quatre à cinq ans dans cette horrible inquisition. Grace à son maître, c'était un assez mauvais écolier en musique; mais un autre maître, le maître de tous les grands artistes, le hasard vint à son aide. Une troupe de chanteurs italiens, passant par Liége, y représenta des opéras de Pergolèse, Grétry assista à toutes les représentations, et se passionna pour la musique italienne. Son père fut si charmé de ses progrès, qu'il voulut à toute force lui faire chanter un motet à l'église le dimanche suivant. C'était un air italien sur ces paroles de la Vierge : *Non semper super prata casta florescit rosa.* Chacun de s'écrier au miracle. Quel prodige? D'où vient qu'il chante ainsi? C'est digne de l'Opéra. L'ancien maître lui-même ne put s'empêcher de lui sourire. Il chanta ainsi tous les dimanches pendant plusieurs années. Mais il avait le cœur sensible; il devint éperdument amoureux de toutes les blondes Flamandes qui venaient l'écouter; il aimait surtout celles qu'il ne voyait pas; c'était l'espérance amoureuse plutôt que le souvenir, la rêverie plutôt que la passion. Il abandonna le chant et l'église pour la composition et pour la solitude. Je ne raconterai pas toutes les petites joies et toutes les petites mésaventures de notre musicien; je ne vous dirai pas comment il étudia en vrai poète le bruit du vent, de la pluie, de l'orage, de la fontaine, le chant des oiseaux, et surtout les battemens du cœur d'une jeune fille allemande de son voisinage qui, par amour pour la musique, aimait jusqu'au musicien. Il ne faut pas s'arrêter trop long-temps aux enfantillages de l'amour et du génie. Sa première œuvre sérieuse (il n'est plus ici question d'amour) fut une messe en musique. Ce fut là son triomphe à Liége; comme son père, autrefois, il devint le prodige du pays. Pressentant qu'il n'irait pas plus loin s'il demeurait à Liége, il voulut partir pour Rome, pour ce soleil de feu où devaient s'épanouir les fleurs de son génie. Le dimanche de la Passion, au sortir de la messe, tous les Liégeois s'écriaient avec amour et avec regret : Nous avons entendu les adieux du jeune Grétry.

Il allait partir aux premiers jours d'avril, partir pour long-temps, il allait, pauvre oiseau voyageur, s'exiler loin de son pays, loin de sa famille. Mais un artiste est-il jamais exilé? Le printemps était venu, la bonne mère pleurait tout en préparant le chétif bagage de son fils. L'insouciant voyageur était le seul qui répandît un peu de gaieté

dans le doux et calme intérieur flamand. Le père jouait sur son violon fidèle les airs les plus tristes; le chien lui-même devenait inquiet. Au voisinage il y avait plus de tristesse encore : la jolie Allemande, presque toujours penchée à sa fenêtre, répandait une larme silencieuse qui venait du cœur; elle ne chantait plus, elle ne riait plus; en vain le printemps venait refleurir sa fenêtre, le printemps de son cœur était flétri.

Donc, à la fin de mars 1759, il partit à pied, la valise sur le dos, le bâton à la main, avec ses dix-huit années toutes fraîches, toutes pures, toutes couronnées d'espérances; avec les bénédictions de son père et les larmes de sa mère; outre ses espérances, il avait quelques compagnons de voyage, deux pistolets qu'on lui avait donnés, en lui disant : *Rodrigue, as-tu du cœur?* un vieux contrebandier et deux étudians dont l'un était abbé (celui-là n'alla pas loin). Le contrebandier s'appelait Remacle, c'était un vieux renard qui faisait, bon an, mal an, deux voyages de Liége à Rome, en compagnie de jeunes étudians; il portait en Italie les plus fines dentelles de Flandres, il rapportait de Rome des reliques et de vieilles pantoufles du pape qui faisaient la joie de tous les couvens des Pays-Bas. Le vieux Remacle avait pour associé honoraire un gros garçon champenois qui faisait le métier de dépister et de battre les gabelous ou alguazils de la finance. Ce voyage ou plutôt ce pèlerinage de Grétry est presque un chapitre de Gil Blas. La caravane était des plus grotesques : un musicien rêveur, qui chantait des motets à tout bout de champ; un pauvre abbé piteux, qui se retournait à chaque minute vers le clocher de son village, un jeune étudiant en médecine des plus allègres, s'amusant de tous ceux et surtout de toutes celles qui passaient sur son chemin; un gros ivrogne champenois, très alléché des filles d'auberge après avoir vidé une pinte; enfin un vieux contrebandier avare, grave et silencieux comme un Flamand, toujours en guerre avec les gabelous. Le premier jour, l'arrière-garde, c'est-à-dire l'abbé, arriva au gîte long-temps après les autres; l'étudiant lui avait prédit qu'il n'arpenterait que vingt-cinq lieues de son pied mignon. Au bout de vingt-cinq lieues, le pauvre abbé tourna le dos à la caravane, pour reprendre le chemin de Liége. La caravane n'en fut pas moins gaie. Le vieux Remacle fut bientôt enchanté de ses jeunes compagnons à propos de deux petites aventures. Un jour, en entrant dans une auberge pour la dînée, une colossale Allemande, la maîtresse du logis, sauta au cou de Grétry, lui fit mille caresses attendrissantes, le servit comme un prince. Jamais Remacle n'avait si bien

dîné. Au dessert, elle versa des liqueurs à tout le monde, tout en disant mille choses tendres à Grétry, qui n'entendait pas l'allemand. — C'est bien heureux qu'il ne faille pas comprendre, disait-il. Remacle voulut payer l'écot, elle le repoussa, il ne se fit pas repousser une seconde fois. Enfin Grétry finit par comprendre : cette bonne hôtesse avait un fils de même âge et de pareille figure qui étudiait à Trèves, elle avait caressé Grétry en l'honneur de son fils, comme une bonne mère qui veut répandre son cœur à chaque souvenir. Voici l'autre aventure : quelques jours après, dans une autre auberge, nos voyageurs s'attablent pour le souper; voilà les servantes en l'air; tous les fourneaux s'allument, on égorge les poulets, on décroche les jambons, on déterre les plus vieilles bouteilles de la cave, Grétry et les contrebandiers ne savent que penser; enfin l'étudiant revient une lancette à la main. — Qu'as-tu fait, aventurier? — J'ai saigné le maître et la maîtresse de céans, après quoi je les ai endormis. — Imprudent! — Bah! dit-il avec un éclat de rire, ils sont vieux comme le temps, ils n'ont pas grand' chose à risquer,

D'autres aventures encore vinrent convaincre Remacle que ses jeunes compagnons de voyage étaient dignes de lui. Toujours dans la crainte des alguazils en question, le vieux contrebandier leur fit faire un détour de quelques lieues aux environs des Alpes pour voir, leur dit-il d'un air désintéressé, un superbe monastère où l'on faisait l'aumône une fois par semaine à tous les pauvres du pays. En arrivant dans la grande salle, au milieu d'une cohue bruyante, Grétry vit un gros moine monté sur un escabeau, qui présidait avec colère à la charité chrétienne. Il avait bien l'air de vouloir exterminer son monde plutôt que de l'aider à vivre; il venait de malmener un pauvre vagabond français qui implorait son secours, quand il vit tout d'un coup la noble figure de Grétry; il vint au jeune musicien : — C'est la curiosité qui vous attire ici, lui dit-il avec dépit.

— C'est vrai, dit Grétry en s'inclinant; la beauté de votre monastère, la grandeur du paysage et le désir de contempler l'asile ou le malheureux voyageur est accueilli avec tant d'humanité, nous ont détournés de notre route. En vous voyant, j'ai vu l'ange consolateur; toutes les victimes de la misère doivent bénir votre douceur si édifiante. Dites-moi, mon père, est-ce que vous faites tous les jours autant d'heureux que j'en vois là?

Le moine, courroucé de ce persiflage, pria Grétry de retourner d'où il venait. — Mon père, reprit Grétry, est-ce l'Évangile qui vous a enseigné cette façon de faire l'aumône : secourir d'une main et souffleter de l'autre?

Une rumeur sourde se répandit dans la grand' salle; le moine, ne sachant que dire, se plaignit du mal de dents; le malin étudiant ne perdit pas de temps, il courut à lui avec un air de touchante compassion : — Je suis chirurgien, lui dit-il en le renversant sur l'escabeau. Le moine voulut le repousser, mais il tint bon. — C'est Dieu qui m'envoie vers vous, mon père. Bon gré mal gré il fallut bien que le moine ouvrît la bouche.— Courage, mon père; les grands saints ont tous été martyrs : Jésus a été crucifié, c'est bien le moins que je vous arrache une dent.

Le moine se débattit : — Jamais! jamais! s'écria-t-il.

L'étudiant se tourna avec beaucoup de sang-froid vers les assistans, qui riaient tous dans leur barbe : — Mes amis (il parlait à des voyageurs estropiés, à des brigands de la montagne, à des pauvres de toute espèce), mes amis, pour l'amour de Dieu, venez tenir ce bon père, je ne veux pas qu'il souffre plus long-temps.

Les mendians comprirent la plaisanterie; quatre d'entre eux se détachèrent du groupe et vinrent en aide au chirurgien. Le moine se débattit avec fureur, mais il eut beau faire et beau crier, il fallut en passer par-là. Grétry ne fut pas le dernier à venir en aide à son ami; le malicieux étudiant saisit la première dent venue, il secoua à tour de bras la tête du moine à la grande joie des mendians qui se voyaient venger fort à propos. — Eh bien! mon père, qu'en dites-vous? lui demanda Grétry après l'opération; je suis bien sûr que vous ne souffrez plus du tout.

Le moine trépignait de fureur; les autres moines arrivèrent bientôt attirés par ses cris, mais il était trop tard.

Je passe sous silence les amours de Grétry pour les belles Tyroliennes. Enfin il arrive en Italie; plus de neige, plus de montagnes, mais une prairie émaillée où chantaient les jeunes filles : « Ce fut, dit Grétry, la première leçon de musique que je reçus en Italie. Le chant de ces belles Milanaises a laissé d'éternels échos dans mon ame. » Il fit son entrée à Rome un beau dimanche de juin, au milieu d'une douzaine de carrosses de promenade, où s'épanouissaient et où chantaient de belles Romaines souriantes à l'amour; il était dans l'enchantement; il parcourut jusqu'au soir les palais et les églises dont la renommée avait depuis long-temps frappé son imagination; cependant le soir, après avoir vu ces édifices qui sont les merveilles des arts, ces belles Romaines qui sont les merveilles de la nature, et ce beau ciel si pur et si bleu qui semble une des portes du paradis, Grétry songea avec un charme mélancolique au ciel nébuleux de son cher pays, aux blondes Flamandes de Liége, au doux et calme inté-

rieur de son père, et aussi à cette jolie voisine qui lui avait dit un si tendre adieu avec une larme. Le plus beau pays du monde pour le voyageur est toujours le pays où son cœur a fleuri. Mais patience, le cœur de Grétry est à peine dans son printemps.

A Rome, Grétry débuta par la musique religieuse. Il s'inspira des maîtres sacrés, de l'aimable et gracieux Casaly, du grave Orisicchio, du noble et austère Lustrini. C'était la seconde année du règne de Clément XIII. La musique religieuse avait pris des airs profanes sous le règne de Benoît XIV, qui n'était rien moins que cagot; mais le nouveau pape, plein de zèle pour son église, avait rappelé la musique à l'ordre : la musique redevenait sévère, elle reprenait sa solennité triste et pieuse, lente et vague; c'était bien la musique qui va droit au ciel sur les ailes des archanges après avoir sanctifié le cœur des pécheurs. Grétry, comme le divin Pergolèse, fut initié au sentiment, à l'harmonie et à la mélodie de cette musique. Il commença un *De Profundis* qui devait lutter de grandeur et de solennité avec le *Stabat;* mais comme ce *De Profundis* ne devait être chanté qu'à ses funérailles, il ne se pressa jamais trop de l'achever; il ne l'achèva pas.

Il y avait à Rome un collége pour les étudians, les peintres et les musiciens de Liége; Grétry avait pour camarade de chambre dans ce collége ce mauvais garnement d'étudiant qu'il avait eu pour compagnon de voyage. C'était un voisin très agréable : ainsi Grétry tombe malade, après avoir battu la campagne de Rome à la recherche des ruines antiques; le chirurgien, qui faisait de leur chambre un vrai cimetière, dit d'un air tendre en lui tâtant le pouls : — Ah! mon pauvre ami, j'ai perdu un tibia, et si tu meurs, tu voudras bien me permettre.... Grétry s'arrangea de façon à ne pas lui rendre ce service.

Il fit la connaissance d'un organiste qui lui apprit à jouer du clavecin. C'était un fort mauvais maître, mais il avait une jolie femme, et toutes les leçons n'étaient pas perdues. Grétry fit tant de progrès qu'un jour le pauvre homme s'écria les yeux pleins de larmes : *O Dio! o Dio santissimo! questo é un prodiggio da vero!*

Quelques temps après, Grétry fut conduit par un abbé de ses amis chez Piccini, qui joua le grand seigneur de génie envers notre jeune Flamand. Il ne lui dit pas un mot, et continua de composer un oratorio comme s'il eût été tout seul. Après une heure de pareille audience, Grétry s'en alla, non pas comme il était venu, car il était venu tout radieux d'espérance. Il ne perdit pas courage, il eut plus d'ardeur encore; mais il retomba malade. Voulant échapper à son

affreux camarade de chambre, il s'éloigna au hasard dans la campagne de Rome, confiant son mal à Dieu et à la nature. Le lendemain, se trouvant sur la montagne de Millini, il entra chez un ermite assez bon homme, quoique Italien (c'est Grétry qui parle). L'ermite l'accueillit comme un pèlerin et lui conseilla de s'établir dans son ermitage pour y respirer un air pur et pour reprendre des forces. Trois mois durant, Grétry devint son compagnon de retraite; ce petit pèlerinage acheva ce que n'avait pu achever l'étude : au sortir de cette Thébaïde, Grétry se sentit tout d'un coup un grand musicien. Le jour de son départ, voulant imaginer un air sur des paroles de Metastasio, quel fut son ravissement de sentir qu'enfin il était maître de la musique, qu'il la dominait, qu'il en avait toutes les clefs. *Ah! fra Mauro!* dit-il à son ermite, je me souviendrai de vous jusqu'à la mort.

A son retour à Rome il mit en musique, pour le carnaval et pour le théâtre d'Aliberti, *les Vendangeuses*. Les musiciens du pays crièrent au scandale. Quoi! ce petit abbé de Liége (Grétry avait un costume d'abbé) est venu pour nous couper l'herbe! Le triomphe de Grétry n'en fut que plus célèbre. Il n'oubliait pas Liége, son cher pays, et sa chère famille. Il avait envoyé, pour concourir à une place de maître de chapelle, le psaume *Confitebor*. Il obtint la place, mais il ne partit pas. Cependant il quitta bientôt l'Italie. Il partit de Rome pour Genève, non pas à pied, comme il y était venu. Il voyagea avec un baron allemand des plus silencieux, pour ses péchés. Ils passèrent ensemble le mont Cénis; ils descendirent en traîneau sur le dos de deux Savoyards de douze ans, comme des gens qui ne craignent pas le danger. Arrivé à Genève, Grétry courut au théâtre entendre la musique française, qu'il n'aimait pas trop, après quoi il eut hâte d'aller à Ferney. Voltaire l'accueillit à merveille. — Allez à Paris, lui dit-il, c'est de là que le génie vole à l'immortalité. — Vous en parlez bien à votre aise, dit Grétry; on voit bien que le mot vous est familier. — Moi! dit Voltaire; je donnerais cent ans d'immortalité pour une bonne digestion. — Grétry partit pour Paris après avoir laissé un souvenir de passage aux Genevois, l'opéra de *Gertrude*.

A Paris il se trouva un peu dépaysé. Comme il était jeune, joli garçon et garçon d'esprit, il se fit bientôt des amis, entre autres Greuze, Vernet, Suard, Arnault. Malgré ces amis, qui en valaient bien d'autres, il désespéra d'un peuple qui tombait en pamoison à la musique de Rameau. Le prince de Conti le convia, grace à Vernet, à lui donner quelque note de sa musique; mais, après l'avoir en-

tendu, le prince parut fort ennuyé. Grétry rentra à son hôtel la mort dans le cœur; on lui remit fort à propos deux lettres anonymes, l'une de Liége : « Téméraire! ne vas-tu pas lutter contre les Philidor et les Monsigny? » l'autre de Paris : « Vous croyez donc, honnête Liégeois, venir enchanter les Parisiens? Désabusez-vous, mon cher. Pliez bagage, retournez à Liége chanter votre musique baroque, qui n'a ni rime ni raison. » Puisque les lettres anonymes s'en mêlent, dit Grétry, je n'ai garde de perdre courage. Après une année tristement et pauvrement passée, Marmontel vint à lui avec l'opéra *le Huron;* Grétry, désespéré, fit un petit chef-d'œuvre musical sur les mauvais vers du poète. L'opéra fut bientôt joué avec beau succès. Tout ou rien à Paris. La veille, Grétry était un pauvre diable sans ressources, un aventurier sans avenir et sans passé; le lendemain c'était un grand musicien partout recherché, partout applaudi. Son triomphe fut rapide; il ne dormit pas de la nuit; il pensait à son père; mais cette nuit même le pauvre joueur de violon flamand s'endormait pour toujours.

Le matin Greuze vint dire à Grétry : — Viens avec moi, je veux te montrer une peinture qui te fera grand plaisir. — Greuze conduisit Grétry près de la Comédie-Italienne, et lui indiqua du doigt une enseigne toute fraîche : *Au Huron*, *Nicolle*, *marchand de tabac*. Grétry, qui ne fumait pas, entra tout de suite chez le marchand et demanda une livre de tabac. — Quel bon tabac! s'écriait-il plus tard.

Je ne veux pas vous conduire à tous les opéras de Grétry, qui sont au nombre de quarante-quatre. Vous savez aussi bien que moi que *le Tableau parlant, Zémire et Azor, la Caravane, Richard Cœur-de-Lion*, *Colinette à la cour,* ont, durant un demi-siècle, retenti sur toutes les lèvres, sur tous les clavecins, dans tous les théâtres et dans tous les cœurs. Il n'y a pas long-temps qu'une chanteuse célèbre nous apprenait cet air ravissant de la fauvette; l'Opéra-Comique, un jour de bonne inspiration, a repris *Zémire et Azor;* il va reprendre bientôt *Richard Cœur-de-Lion*.

M. de Fontenelle disait par distraction : « Il y a trois choses en ce monde que j'ai beaucoup aimées sans y rien comprendre : la musique, la peinture et la femme. » Je suis bien un peu de son avis là-dessus; on aime d'autant plus qu'on ne comprend pas : les femmes le savent trop bien. Or ce joli mot du poète normand tombe à propos sous ma plume, qui ne veut pas faire de science sur une musique aimable, gaie et naïve avant tout. Grétry était presque un grand musicien, comme Van Ostade ou comme Greuze était presque un grand

peintre. Il y a dans son inspiration un doux et tendre souvenir de la Flandre; en même temps, il y a la grace et la gaieté parisiennes. Il n'était d'aucune école, mais lui-même avait ouvert une école; c'est grace à lui que Dalayrac et Della Maria ont chanté. Il recherchait la vérité plutôt que l'éclat, le sentiment plutôt que le bruit, la grace plutôt que la force; il laissait la statue sur le théâtre, et le piédestal à l'orchestre; tout savant qu'il était, il aimait mieux l'inspiration que la science : « Je veux faire des fautes, disait-il; l'harmonie n'y perdra rien. » A cette heure, bien des maîtres plus bruyans ont effarouché l'ombre aimable de Grétry; ils ont un peu souri au souvenir de *la Rosière* ou de *Colinette*, mais qui sait si un beau soir, après tout le bruit qu'ils font, Grétry ne viendra pas encore ranimer notre plus doux sourire?

Grétry n'était pas seulement un charmant musicien, c'était le plus aimable des philosophes; tout le monde l'a dit, ses mémoires l'ont prouvé, il écrivait sans façon, dans le déshabillé d'un bon bourgeois de Liége, mais avec l'esprit naïf des riches natures. Quoique Flamand, il avait de l'à-propos. A l'Institut, David était presque toujours son voisin; le peintre, ennuyé des discours, s'amusa un jour à faire le croquis d'une jeune Africaine : — Ce dessin peut devenir précieux, lui dit Grétry. — Veux-tu qu'il le devienne? dit David, écris au-dessous quelque idée analogue à ton art. — Grétry prend le crayon et écrit à l'instant : *Une blanche vaut deux noires.*

Voltaire n'oublia pas le jeune pèlerin flamand, il écrivit pour lui un mauvais opéra qui n'inspira pas du tout le musicien. Voltaire prit son parti en grand homme d'esprit; ayant appris qu'un opéra de Grétry, *le Jugement de Midas*, avait été applaudi aux Italiens après avoir été sifflé par les grands seigneurs sur le théâtre de Mme de Montesson, il envoya ce joli quatrain au musicien :

Nos seigneurs ont sifflé tes chants
Dont Paris a dit des merveilles;
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

Mais je reviens aux amours de Grétry. Greuze l'avait un jour conduit dans l'atelier de Grandon, son ancien maître. Dans cet atelier comme dans tous les autres, il y avait des ébauches de toutes les façons, mais il s'y trouvait aussi une ravissante figure comme n'en eût pas peint Murillo ou Van Dick. C'était la fille du maître; à coup sûr, c'était son chef-d'œuvre. Dans l'atelier, notre cher musicien n'eut

garde de voir un autre tableau; il s'en alla en s'écriant : Quel grand peintre!

Il retourna à l'atelier; Greuze y retourna aussi; mais le dirai-je, Greuze y était entraîné par un amour fatal qu'il renfermait en tremblant tout au fond de son cœur; il aimait la femme de son maître; mais ce n'est pas ici l'histoire de Greuze. Dans ce temps-là l'amour venu d'un cœur pur finissait par le mariage. Après les obstacles qui surviennent toujours, Grétry épousa sa chère Jeannette. Il arrangea à son gré un doux intérieur presque flamand; il réalisa le rêve de ses fraîches années; il saisit le bonheur à deux mains, et par miracle sans doute le bonheur vint de lui-même s'asseoir à son foyer, quoique la gloire y fût déjà. C'était un beau temps. Jeannette, comme l'oiseau au mois d'avril, chantait dès le matin les airs charmans du musicien; elle peignait des amours et des bergères de Boucher avec d'aimables distractions; l'amour, c'était Grétry; la bergère, c'était elle-même. Enfin, dans ce beau temps, ce n'étaient que roses et sourires, baisers et chansons!

Il leur vint bientôt trois filles, trois fleurs charmantes dans le jardin de la famille. Je dis trois fleurs, vous verrez pourquoi. Jeannette les allaita toutes, en vraie mère qu'elle était. Grétry les berça lui-même comme trois songes d'amour. Ce ne furent que des songes, hélas!

Cependant, si l'homme avait toutes les joies du mariage et de la famille, le musicien avait toutes les joies plus bruyantes de l'orgueil; on le chantait dans les quatre parties chantantes de l'Europe. C'était l'homme à la mode dans tout Paris, même à la cour, où il trouva un parrain et une marraine pour sa troisième fille. La reine aimait beaucoup la figure de Grétry, qui, selon Vernet, était le portrait fidèle de Pergolèse.

Ce fut vers ce temps qu'il rencontra Jean-Jacques Rousseau, qui était pour lui le plus grand homme de France et de Navarre. A une représentation de *la Fausse Magie,* il entendit ces mots à deux pas de lui : — Monsieur Rousseau, voilà Grétry que vous nous demandiez tout à l'heure. — Grétry s'élance vers Rousseau. — Que je suis aise de vous voir! lui dit le philosophe; je croyais mon cœur mort, votre musique l'a retrouvé vivant. Je veux vous connaître, ou, pour mieux dire, je vous connais déjà par vos opéras; je veux être votre ami. Êtes-vous marié? — Oui. — Une femme d'esprit? — Non. — Je m'en doutais. — C'est la fille d'un peintre, elle est simple comme la nature. — Je m'en doutais. J'aime les artistes; ils sont enfans de la nature. Je veux voir votre femme. — Jean-Jacques pressa plusieurs fois la main à Gré-

try. Ils sortirent ensemble; en passant par la rue Française, Rousseau voulut franchir un amas de grès; Grétry lui prit le bras. — Prenez garde, monsieur Rousseau. — Le philosophe, irrité, retira brusquement son bras. — Laissez-moi me servir de mes forces. — Là-dessus il prit son chemin sans s'inquiéter de Grétry, et Grétry ne le revit jamais. Pour un philosophe, c'était s'irriter un peu vite.

Grétry donc était heureux, heureux par sa femme, par ses enfans, par sa vieille mère, qui était venue sanctifier sa maison par sa douce et vénérable figure; heureux par la fortune, heureux par la renommée. Les années passaient vite; il fut un jour tout étonné d'apprendre que sa fille Jenny avait quinze ans. Hélas! un an après, la pauvre Jenny n'était plus dans la famille, ni le bonheur non plus.

Mais pour cette triste histoire, retournons dans le passé. Grétry, durant son séjour à Rome, au printemps de sa vie, aimait à poursuivre l'inspiration religieuse dans le jardin d'un couvent presque désert; il entrevit un jour au pavillon un vieux religieux de vénérable figure qui séparait des graines d'un air méditatif tout en les observant avec le microscope. Le musicien distrait s'approche en silence. — Aimez-vous les fleurs? lui demanda le religieux. — Beaucoup. — Mais à votre âge on ne cultive encore que les fleurs de la vie; la culture des fleurs de la terre n'est aimable que pour l'homme qui a rempli sa tâche. Alors c'est presque cultiver ses souvenirs : les fleurs rappellent la naissance, le pays natal, le jardin de la famille, quoi encore? Vous le savez mieux que moi, qui ai mis en oubli toutes les joies profanes! — Je ne vois pas bien, mon père, reprit Grétry, pourquoi vous séparez ces graines, qui me semblent toutes pareilles. — Voyez à travers ce microscope, voyez ce point noir sur celles que je mets de côté... Mais je veux pousser plus loin la leçon d'horticulture. — Il prit un pot de grès, il fit six trous, planta trois graines des meilleures, et trois graines mouchetées. — Souvenez-vous bien que les mauvaises sont du côté de la brèche; quand vous viendrez vous promener, n'oubliez pas de voir les tiges à mesure qu'elles pousseront.

Grétry trouvait un charme mélancolique à revenir dans le jardin du couvent; à chaque promenade il jetait un regard sur le vieux pot; d'abord les six tiges s'élancèrent toutes aussi verdoyantes; bientôt les graines mouchetées prirent le dessus, à sa grande surprise; déjà il accusait le bon père d'avoir perdu la tête; mais quelle fut ensuite sa tristesse, quand il vit peu à peu ses trois tiges aimées se faner dans leur printemps! A chaque soleil couchant une feuille penchait et se desséchait, tandis que les feuilles des tiges bien heureuses se nour-

rissaient de mieux en mieux de tout vent, de tout rayon et de toute rosée. Il allait tous les jours rêver devant ses chères tiges avec une incroyable tristesse; il vit bientôt se flétrir jusqu'à la dernière feuille. Ce jour-là, les autres tiges étaient en fleur.

Cet accident de la nature était un cruel horoscope. Trente ans plus tard le pauvre Grétry vit dans un autre climat se flétrir et tomber sous le vent amer de la mort trois autres fleurs aussi prédestinées. Il avait oublié le nom des fleurs du couvent romain, mais en mourant il disait encore le nom des autres. C'étaient ses trois filles, Jenny, Lucile, Antoinette. — Ah! s'écrie le pauvre musicien en racontant la mort de ses trois filles; j'ai violé les lois de la nature pour atteindre au génie; j'ai arrosé de mon sang le plus frivole de mes opéras, j'ai nourri ma vieille mère, et j'ai saisi la renommée en épuisant mon cœur et mon ame : la nature s'est vengée sur mes enfans. Mes pauvres filles! je les ai tuées d'avance.

Les filles de Grétry sont mortes toutes à seize ans. Dans leur vie et dans leur mort, il y a je ne sais quoi d'étrange qui frappe le rêveur et le poète. Ce feu de la destinée, cette distraction de la mort, cette vengeance de la nature apparaît ici avec toutes les séductions du roman. Voyez plutôt.

Jenny avait la pâle et douce figure d'une vierge; en la voyant, Greuze dit un jour : — Si jamais je peins la candeur, je peindrai Jenny.

— Dépêchez-vous, murmura Grétry déjà en proie aux tristes pressentimens.

— Elle va donc se marier? demanda Greuze.

Grétry ne répondit pas. Mais bientôt, cherchant à s'aveugler, il reprit : — Ce sera mon bâton de vieillesse; comme Antigone, elle conduira son père au soleil sur le déclin de sa vie.

Le lendemain, Grétry surprit Jenny plus pâle et plus abattue; elle jouait du clavecin, mais doucement et lentement; elle jouait le doux air de *la Rosière de Salency;* le pauvre père s'imaginait entendre la musique des anges.

Une de ses amies survint : Eh bien! Jenny, tu viens ce soir au bal.

— Oui, oui, au bal, répondit la pauvre Jenny en regardant le ciel. Et tout d'un coup se reprenant : — Non, je n'irai pas, ma danse est finie.

L'amie partit; Grétry prit sa fille sur son cœur : — Jenny, tu souffres.

— C'est fini, dit-elle.

Elle pencha la tête et mourut sans secousses au même instant. Le pauvre Grétry lui demanda si elle dormait; elle dormait avec les anges.

Lucile contrastait avec Jenny; c'était une belle fille gaie, ardente, folâtre, avec tous les caprices charmans de cette aimable nature; c'était presque le portrait du père, c'était en outre le même cœur et le même esprit. — Qui sait, disait le pauvre Grétry, si la gaieté ne la sauvera pas? — Par malheur, c'était un de ces génies précoces qui dévorent leur jeunesse; à treize ans, Lucile avait imaginé un opéra qu'on jouait partout, *le Mariage d'Antonio*. Un journaliste, ami de Grétry, qui se trouvait un jour dans la chambre de Lucile sans qu'elle s'en doutât, tant elle était toute à sa harpe, raconte quel délire, quelle colère la transportait durant ses luttes avec l'inspiration souvent rebelle. « Elle pleurait, elle chantait, elle pinçait de la harpe avec une énergie incroyable; elle ne me vit point ou ne prit pas garde à moi, car moi-même je pleurais de joie et de surprise en voyant cette petite fille transportée d'un si beau zèle et d'un si noble enthousiasme pour la musique. »

Lucile avait appris à lire la musique avant l'alphabet; elle avait été bercée si long-temps par les airs de Grétry, qu'à l'âge où tant d'autres petites filles jouent au cerceau ou à la poupée, elle avait trouvé assez d'harmonie dans son ame pour tout un charmant opéra; c'était un prodige; sans la mort qui vint la prendre à seize ans comme sa sœur, le plus grand musicien du XVIIIe siècle serait peut-être une femme. Mais le rameau à peine reverdi cassa à l'heure où le pauvre oiseau commençait sa chanson.

Grétry maria Lucile, sur la sollicitation de ses amis. — Mariez-la, mariez-la, lui disait-on sans cesse; si l'amour devance la mort, elle est sauvée celle-là. — Lucile se laissa marier avec la résignation d'un cœur pressentant que le mariage ne sera pas long. Elle se laissa marier à un de ces artistes de la pire espèce qui n'ont ni la religion de l'art, ni le feu du génie, et qui partant n'ont pas de cœur, car le cœur est le foyer du génie. La pauvre Lucile vit tout d'un coup le désert où sa famille l'exilait; elle se consola avec sa harpe et son clavecin. Mais son mari, qui avait été élevé en esclave, s'amusa cruellement, pour se venger en lâche, à lui faire subir toutes les chaînes de l'hymen. Elle serait morte comme Jenny sur le sein de son père, dans l'amour de la famille, après avoir chanté son air d'adieu à la terre. Mais, grace à ce barbare, elle mourut en face de lui, c'est-à-dire toute seule. A l'heure de la mort : — Apportez-moi ma harpe, lui dit-elle en se soulevant un peu.

— Le médecin l'a défendu, dit ce sauvage.

Elle jeta un regard amer et encore suppliant : — Puisque je vais mourir, dit-elle.

— Vous mourrez bien sans cela.

Elle retomba sur l'oreiller : — Mon pauvre père, murmura-t-elle, je voulais te dire adieu à ma façon ; mais ici je ne suis pas libre, si ce n'est de mourir.

Tout d'un coup, c'est la garde-malade qui a rapporté cette scène, Lucile tendit les bras dans le vide, appela Jenny d'une voix brisée, et s'endormit comme elle pour jamais.

Antoinette avait seize ans, elle était belle et souriante comme l'aurore; elle devait mourir comme les autres. Grétry priait et pleurait en la voyant pâlir, mais la mort ne s'arrête pas pour si peu : *la cruelle qu'elle est se bouche les oreilles, on a beau la prier!* Grétry espérait pourtant : Dieu, disait-il, sera touché de mes larmes trois fois amères. Il abandonna à peu près la musique, du moins la science de la musique, pour avoir plus de temps à consacrer à sa chère Antoinette. Il alla au-devant de toutes ses fantaisies, robes et parures, livres et promenades; enfin, tous les plaisirs de ce monde, elle les connut à son gré. A chaque hochet nouveau, elle souriait de ce divin sourire qui semble fait pour le ciel. Grétry parvint à s'abuser; mais un jour, elle lui révéla tout son malheur par ces mots, surpris par hasard : « Ma marraine est morte sur l'échafaud, c'est une marraine de mauvais augure; Jenny est morte à seize ans, Lucile est morte à seize ans, et voilà que j'ai seize ans, moi. » La marraine d'Antoinette, c'était la reine Marie-Antoinette.

Un autre jour, à la fenêtre, Antoinette consultait une marguerite. En la voyant, cette fleur à la main, Grétry s'imagina que la pauvre fille se laissait aller à un rêve d'amour. C'était le rêve de la mort. Il entendit bientôt Antoinette qui murmurait : *Je mourrai ce printemps, cet été, cet automne, cet hiver...* Elle était à la dernière feuille. — Tant pis, dit-elle, j'aimerais mieux l'automne.

— Que dis-tu? mon cher ange! s'écria Grétry en l'appuyant sur son cœur.

— Rien, rien; je jouais avec la mort. Pourquoi ne laisses-tu pas jouer les enfans?

Grétry pensa qu'un voyage dans le midi serait une distraction salutaire; il emmena sa fille à Lyon, où elle avait des amies. Durant quelque temps, elle redevint gaie et insouciante; Grétry se remit au travail, il acheva *Guillaume Tell.* Il allait tous les matins attendre l'inspiration dans la chambre de sa fille, qui lui dit un jour à son

réveil : Ta musique a toujours l'odeur du poème, celle-ci sentira le serpolet.

Vers l'automne, elle reperdit sa gaieté naturelle; Grétry prit sa femme à part : « Tu vois ta fille, » lui dit-il. A ce seul mot, un froid glacial saisit le père et la mère, ils répandirent un torrent de larmes. Le même jour, ils songèrent à revenir à Paris. « Nous retournons donc à Paris? demanda Antoinette; c'est bien, j'y rejoindrai ceux que j'aime. » Elle voulait parler de ses sœurs. Arrivée à Paris, la pauvre prédestinée cacha avec soin tous les ravages de la mort; son cœur était triste, mais sa bouche souriait; elle voulut jusqu'à la fin abuser son père. Un jour qu'il pleurait à la dérobée, elle lui dit d'un air de gaieté : — Tu sais que je vais au bal demain, mais j'y veux être belle par ma parure. Il me faut un collier de perles, je l'attends demain à mon réveil.

Elle alla au bal. Comme elle partait avec sa mère, un musicien plus célèbre alors que Grétry, Rouget Delisle, qui se trouvait dans le salon, dit avec entraînement : — Ah! Grétry, que vous êtes heureux! Quelle charmante fille! quelle douceur et quelle grace!

— Oui, lui dit Grétry à l'oreille; elle est belle, plus aimable encore, elle va au bal, mais dans quelques semaines nous la conduirons ensemble au cimetière.

— Quelle idée affreuse! Vous perdez la tête.

— Que ne puis-je perdre le cœur! J'avais trois filles, c'est la seule qui me reste; mais je puis déjà la pleurer.

Peu de jours après ce bal, elle s'alita et tomba dans un triste et charmant délire : elle avait retrouvé ses sœurs en ce monde, elle se promenait avec elles, les mains enlacées; elle valsait dans le même salon, elle dansait au même quadrille, elle les conduisait au spectacle tout en leur racontant ses amours imaginaires. Quel tableau pour Grétry! « Elle eut, dit-il dans ses mémoires, quelques instans de sérénité avant de mourir. Elle prit ma main, celle de sa mère, et, avec un doux sourire : — Je vois bien, murmura-t-elle, qu'il faut prendre son parti : je ne crains pas la mort; mais vous deux, qu'allez-vous devenir? — Elle s'était soulevée sur son oreiller en nous parlant ainsi pour la dernière fois; elle se coucha, ferma ses beaux yeux, et alla rejoindre ses sœurs. »

Grétry est très éloquent dans sa douleur; il y a, dans ce triste chapitre de ses mémoires, un cri parti de son cœur, qui vient déchirer le nôtre. « O mes amis! s'écrie-t-il en jetant la plume, une larme, une larme sur la tombe chérie de mes trois charmantes fleurs prédestinées à la mort, comme celles du bon moine italien. »

Pour mieux cultiver ses tristes souvenirs, le pauvre musicien jouait chaque jour au clavecin les vieux airs religieux qu'il entendait autrefois à Rome, tout en se promenant dans le jardin du couvent.

Mme Grétry reprit ses pinceaux, long-temps délaissés; elle passa tout son temps à rappeler les nobles et douces figures de ses trois filles. La révolution avait renversé la fortune de Grétry, Mme Grétry peignit bientôt pour le premier venu. Après la première tourmente, on chanta de plus belle la musique de Grétry; il laissa faire la fortune, qui lui rendit peu à peu ce qu'il avait perdu. Mais à quoi bon la fortune, quand le cœur est dévasté? Jusque-là cependant il n'avait pas bu le fond de la coupe; l'heure en était venue; il vit encore mourir sa chère Jeannette et sa vieille mère. Cette fois il était seul; il se souvint, dans sa douleur de plus en plus profonde, du vieil ermite du mont Millini. — Pour vivre seul, il faut se faire ermite, dit-il. Mais où aller? Il y a, non loin de Paris, une jolie Thébaïde qu'un grand génie a illustrée par sa gloire et son malheur; cette Thébaïde s'appelle *l'Ermitage*. Grétry ira se réfugier à l'Ermitage; c'est là qu'il évoquera dans la nuit silencieuse toutes les ombres aimées de sa vie, c'est là qu'il attendra la mort avec une sombre volupté.

A l'Ermitage, Grétry trouva le rosier de Jean-Jacques : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître;* il trouva une nature pleine de force et de luxe, qui le ranima peu à peu à la vie. Il abandonna la musique pour la philosophie. « Je suis dans le sanctuaire de la philosophie; Jean-Jacques a laissé ici le lit où il rêvait au *Contrat social*, la table qui était l'autel du génie, la lampe de cristal qui l'éclairait le soir dans son jardin quand il écrivait à Julie; je suis le sacristain de ces reliques précieuses. » Grétry trouva en outre un ami dans sa solitude, un vieux meunier du voisinage, dont le jargon rustique et la naïveté picarde charmaient le musicien fatigué du monde. J'oubliais de vous dire que Grétry n'avait pas perdu tous ses enfans. « Le destin m'a privé de mes trois filles, mais la mort de mon frère vient de me rendre sept enfans. » Ces sept enfans, Grétry les protégea de son nom et de sa fortune; par malheur la reconnaissance inspira à un de ses héritiers un poème épique.

Il mourut en 1813, en automne, avec les fleurs de son jardin; il mourut laissant des bienfaits et des chefs-d'œuvre, après avoir enchanté la France durant un demi-siècle. Demandez à nos aïeules avec quel charme, quel doux sourire et quelle gaieté de cœur, elles l'ont écouté!

ARSÈNE HOUSSAYE.

LE

PALAIS DES PAPES

A AVIGNON.[1]

Il y avait près de dix-huit ans que le pape Jean XXII régnait sur l'église romaine. Il était d'un âge très avancé, mais il conservait encore toute la vigueur de son caractère, toute l'activité de son intelligence. On ne comprenait pas comment un corps aussi frêle que le sien avait pu résister à tant d'études, à tant de travaux, et surtout au labeur sourd et corrosif de quatre-vingt-dix années. Le poids d'un siècle presque tout entier est énorme pour le vulgaire; mais pour Jean XXII ce n'était qu'une longue série de jours dont il contemplait les diverses phases avec sérénité. Le pape ressemblait à un voyageur revenant du bout de la terre; il racontait beaucoup, il étonnait tout le monde et ne s'étonnait de rien. Cependant les dernières années de son pontificat avaient été marquées par de graves perturbations. Un schisme violent avait éclaté au sein de l'église, un anti-pape avait été couronné dans le sanctuaire même du catholicisme, à Rome, en face des tombeaux de saint Pierre et de saint Paul. Un autre usurpateur, Louis, duc de Bavière, s'était fait sacrer empereur d'Allemagne et roi des Romains dans cette même métropole de la chrétienté, et par la main sacrilége de l'anti-pape, qu'il avait lui-même porté dans la chaire apostolique. Ces deux impies avaient séduit et profané la ville sainte; Rome les avait adorés, des évêques et une grande partie du clergé étaient entrés

(1) Voyez la livraison du 11 juin 1841.

dans leur communion; ils avaient accablé de simonie et d'exactions les états du saint-siége, les légations, les états pisans, la Toscane, la Lombardie. A ces deux usurpateurs était venu se joindre un homme audacieux et tellement redoutable par sa science et l'énergie de son caractère, que la cour apostolique s'en préoccupait profondément; c'était Michel de Césène, général de l'ordre des frères mineurs, qui, après avoir résisté en face au pape Jean XXII, à Avignon en plein consistoire, avait osé accuser d'hérésie le saint père lui-même, et, par ses écrits, soutenait énergiquement et presque victorieusement son étrange accusation. A toutes ces attaques infatigables le pape répondait de son palais d'Avignon par les bulles célèbres : *Ad conditorem. — Cum inter nonnullos. — Quia quorumdam. — Quia vir improbus.* L'Europe retentissait du bruit de ces foudres spirituelles; la France surtout en était vivement émue, et l'on vit Philippe de Valois assembler un conseil d'évêques et de docteurs en théologie dans sa *maison du bois* de Vincennes pour faire examiner un point très grave et très litigieux en droit canon, au sujet duquel le pape était violemment attaqué par ses adversaires. Il s'agissait de la *vision béatifique;* Jean XXII soutenait que les ames des saints ne devaient être admises à la plénitude de la vie céleste, c'est-à-dire à voir Dieu *face à face,* qu'après la résurrection générale. Eh bien ! l'opinion du pape fut condamnée dans cette séance théologique de la *maison du bois* de Vincennes, et cela, par des évêques et archevêques français, et devant le roi et les princes du sang. Certes, le cas était nouveau et sérieux; aussi, à la nouvelle de la décision des docteurs assemblés par Philippe, le pape fut vivement affecté; il passa quelques jours dans la solitude, puis il assembla tout à coup ses cardinaux en consistoire public, il leur livra tous les passages des auteurs qu'il avait recueillis touchant la *vision béatifique,* comme pour protester de sa bonne foi; puis, ayant fait venir ses *notaires,* il leur dicta une déclaration qui honore autant son intelligence qu'elle témoigne de son habileté. Cette déclaration ne rétractait rien; elle prouvait seulement que le saint-père avait émis une opinion à lui personnelle; il disait à la face du monde, et il pouvait bien le dire sans se compromettre : « Si dans nos sermons et nos conférences nous avons avancé, relativement au bonheur des saints dans l'autre vie, quelque chose qui soit contraire à l'Écriture et à la foi orthodoxe, nous le révoquons expressément. » Or, il n'y a personne qui, en pareil cas, n'en eût dit autant. La déclaration cependant satisfit tout le monde et porta la joie dans tous les cœurs.

C'est ainsi que, dans ce chevaleresque et théologique XIV[e] siècle, la question catholique était la grande question européenne. Intérêts, idées, croyances, passions même, tout aboutissait à ce milieu, et la tiare était alors comme le centre étincelant de la vie politique et sociale.

Cependant le schisme d'Italie avait cessé. L'anti-pape (Pierre de Corbière) avait été amené de Pise sur une galère provençale et livré à Jean XXII. Louis de Bavière était à Munich, cherchant à défendre par ses agens son malheureux titre d'empereur près de lui échapper. Les Romains avaient fait leur soumis-

sion par une ambassade envoyée à Avignon; les Pisans et autres avaient imité Rome et protestaient de leur dévouement au saint siége. Le pape triomphait, et l'avenir s'annonçait paisible et glorieux.

C'était au mois de novembre de l'année 1334; l'heure du couvre-feu avait sonné dans la ville d'Avignon. La nuit était sombre, et les grands vents d'automne mugissaient étrangement. Quelques torches aux lueurs rougeâtres passaient çà et là dans les rues au milieu d'une atmosphère humide; elles étaient portées par des valets et des hommes d'armes escortant les gentilshommes qui rentraient au logis. Autour du palais apostolique régnaient la solitude et le silence. Les dernières lueurs venaient de s'éteindre aux grandes fenêtres ogivales, et c'est à peine si on pouvait distinguer les hautes corniches des tours perdues dans la brume. Or, dans l'appartement du saint père un camérier ouvrit une porte qui donnait dans une petite chambre voûtée et tapissée de lourdes tentures. Le pape travaillait là, dans la nuit, aux lueurs de plusieurs cires jaunes et devant un crucifix d'argent posé sur sa table. Le camérier dit quelques mots au saint-père, qui releva la tête avec vivacité, quitta sa chaise à bras et demanda une cape de velours cramoisi garnie de fourrures; le temps était froid. Cette cape était une sorte d'aumusse à capuchon; le camérier couvrit soigneusement les épaules et la tête blanche du pape, et, prenant un flambeau, il le précéda. Ils ne s'acheminèrent point du côté des grandes galeries; mais, ouvrant une petite porte pratiquée dans l'épaisseur du mur, ils descendirent un escalier qui tournait merveilleusement autour d'une colonne. Ils arrivèrent dans une pièce assez profonde, n'ayant qu'une fenêtre complètement grillée. Ils étaient là sous la chambre appelée la trésorerie. Une autre pièce attenait à celle-ci. Le camérier en ouvrit la porte, et le pape passa. Cette chambre était spacieuse, bien meublée, ayant portières et bahuts. Une grosse lampe pendait de la voûte et venait éclairer une table de travail. Un lit était dans un angle, et à côté un large prie-dieu. L'hôte de cette chambre basse était un religieux de l'ordre des frères mineurs, portant la robe noire serrée par une ceinture de corde à gros nœuds. Cet homme n'était point âgé, mais le chagrin ou la pénitence avait creusé sur son visage des rides profondes. Il avait encore beaucoup de feu dans les yeux; son organe était pénétrant, sa manière humble, sa parole facile. Le pape s'assit, et le religieux, se jetant à genoux, lui baisa les pieds. Le pape le releva, l'invita à s'asseoir, vu son état de maladie, et tous deux se mirent à causer dans la chambre; le camérier était resté en dehors. Le frère mineur n'était autre que l'anti-pape Nicolas V, Pierre Rainalluci, natif de Corbiere dans l'Abruzze, et qui depuis trois ans vivait enfermé dans le palais apostolique d'Avignon. Il y était traité en ami et gardé en ennemi, selon les paroles de Bernard Guidon, pénitencier de Jean XXII. Le prisonnier était nourri des mets de la table du pape; il avait des livres pour étudier, mais on ne le laissait parler à personne.

— Saint père, dit-il, je vous ai fait supplier de venir. Je sens que mon heure dernière est arrivée, et j'avais besoin d'embrasser encore une fois vos genoux sacrés. J'ai fait à Pise mon abjuration publique et reçu l'absolution

de votre légat; j'ai abjuré de nouveau mes erreurs en ce palais, devant votre sainteté et le sacré collége des cardinaux. Me voilà quitte envers le monde que j'ai si outrageusement scandalisé; mais, très saint père, envers vous, me suis-je acquitté? Vous pouviez me jeter dans un cachot et me livrer au bras séculier; j'avais mérité le feu, j'étais sacrilége et immonde. Vous m'avez reçu en pénitence; vous m'avez fait votre prisonnier, me logeant dans votre palais, me nourrissant de votre table, et me visitant quelquefois, ô mon père! Oui, que Michel de Césène, que Louis de Bavière apprennent votre miséricorde, et qu'ils viennent baiser vos pieds.

A ces mots, le pape secoua la tête, et dit avec tristesse :

— Ce sont deux orgueilleux; ils mourront dans leur entêtement.

— Hélas! reprit le prisonnier, j'en ai grand'peur. Louis, duc de Bavière, est d'une ambition forcenée; quant à Michel, c'est un docteur aux terribles argumens.

— Terribles! dit le pape en soupirant.

— Il peut persuader tous les contraires....

— Non pas à tout le monde, Pierre, dit le pape en relevant fièrement la tête.

— Votre sainteté est trop savante et trop près de Dieu pour ne pas être exceptée.

Le vieillard satisfait reprit toute sa sérénité.

— Pierre, ajouta-t-il, je suis venu ici pour toi; est-ce que tu aurais quelque grand secret à me révéler? Si tu crois ton heure arrivée, il faudrait examiner encore les profondeurs de ta conscience.

— Eh! reprit le prisonnier, que la pâleur et le frisson mortel gagnaient de plus en plus, qu'y a-t-il en mon sein qui n'ait été révélé publiquement? J'ai montré mon ame à nu; j'en ai étalé toutes les plaies, toutes les souillures. Que suis-je aujourd'hui aux yeux du monde entier? Un scélérat digne du gibet, un être abject. Ah! saint père, je suis triste jusqu'à la mort, et pourtant je sens que j'étais né pour une autre destinée; j'ai dévié de ma route naturelle. Oui, malgré l'abomination dont je suis couvert, je sens en moi, au fond de l'ame, de nobles élans, de généreux instincts. Mais il n'est plus temps; il ne m'est plus donné de refaire ma vie, et, quand même je le pourrais, est-ce que jamais on me reverrait sans horreur dans le monde? Je ferais des miracles, qu'on me repousserait du pied avec mépris. Il faut mourir, et mourir infâme! Ah! saint père, saint père!

— Pierre, dit le pape, te voilà bien préoccupé du monde à ton heure dernière!

— Cela vous étonne? reprit le prisonnier avec un sourire d'inexprimable tristesse. Cela vous étonne, vous, glorieux pontife, qui laisserez après vous une haute et sainte renommée! Vous ne comprenez pas, vous, monarque auguste, l'agonie désolée d'un malheureux qui prévoit la souillure dont sa mémoire sera couverte. Et puis, saint père, bien que criminel, j'ai un cœur, j'ai des souvenirs. Dans les montagnes de l'Abruzze, ma belle patrie, ma

vieille mère vit encore; j'ai là aussi des amis d'enfance, des compagnons d'étude, qui m'aimaient et m'estimaient autrefois. Tout mon passé me revient en mémoire avec ses joies fraîches et naïves, ses espérances sereines, son innocence et son honneur; je revois mes montagnes, mon lac, mon jardin, mes amis, ma mère, et cette vision charmante et triste me serre le cœur, car, au milieu de tout cela, j'entends des cris de malédiction proférés contre moi...

— Pierre, dit le pape, élève ta pensée et ton ame à Dieu, car il va te juger.

— Eh! ne m'avez-vous pas absous, saint père? ne m'avez-vous pas remis mon péché, si énorme qu'il fût? Si vous avez pardonné, Dieu voudra-t-il être moins bon que vous?

Le pape avait les yeux baissés, il les releva lentement, et regarda avec une attention mêlée d'inquiétude Pierre Rainallucci; puis, se prenant à sourire, comme pour déguiser un mouvement de colère :

— Tes paroles sentent un peu les doctrines de Michel de Césène, dit-il. C'est un esprit téméraire, prends garde. Il se dit évangélique plus que moi, plus que l'église romaine; mais, au fond de l'ame, il a du fiel et de la méchanceté.

— J'ignore ce que Michel peut avoir au fond de l'ame, dit le frère prisonnier; mais je sais bien que j'aspire de toutes les forces de la mienne à m'envoler dans une autre vie. Ce que j'ai souffert en celle-ci est accablant; il me faut du repos à tout prix, saint père. Des passions furieuses m'ont entraîné; j'avais soif de grandeur, de richesse, de puissance, de célébrité. Je me suis jeté à corps perdu dans une voie terrible; j'ai tout osé, tout bravé. J'ai essayé du sacrilége le plus audacieux : je me suis posé une tiare sur la tête; elle m'a brûlé, elle m'a rendu fou. Revenu de ce rêve étrange, monstrueux, tout m'a paru changé sur la terre, tout m'a paru hideux et armé contre moi. J'ai essayé de la pénitence, j'ai voulu tenter de me racheter par les hautes humiliations d'un repentir public; je me suis frappé la poitrine devant vous, devant les cardinaux, devant la foule; puis, amené dans cette prison (que vous avez bien adoucie, ô mon père!), je me suis usé au travail, au jeûne, à la prière; j'espérais reprendre encore à la vie, à ma première existence de religieux, si calme, si studieuse, si contemplative. Vain espoir : le chagrin n'a pas lâché sa proie, et peu à peu mon cœur s'est brisé. Enfin, une nuit, la nuit dernière, ne pouvant lutter davantage avec l'ange maudit, le désespoir, j'ai dit au Seigneur : Puisque vous ne voulez pas de moi, j'irai vous trouver; et j'ai avalé un poison que je portais depuis long-temps sur moi secrètement. Voilà, saint père, ce que j'avais à vous dire,

A ces mots, le prisonnier se leva tout à coup, pâle et grand comme un fantôme; il étendit les bras, jeta un regard mourant à la voûte de la chambre, et tomba à la renverse de toute sa hauteur. Le pape eut peur; il appela son camérier, qui accourut et recula de dix pas en voyant ce grand corps étendu sur les dalles avec ses jambes maigres et nues qui dépassaient la robe noire, son visage taché de plaques livides et ses mains allongées.

— Il vient de mourir, dit le pape.

Le camérier jeta précipitamment le manteau en forme d'aumusse sur les épaules de sa sainteté; puis, prenant un flambeau, il la précéda. Tous deux regagnèrent en toute hâte l'appartement pontifical.

Le lendemain, le bruit courait dans la cité que le prisonnier du palais, le grand pénitent, l'anti-pape, était mort. Comme il avait donné des preuves publiques d'un profond repentir, les révérends frères mineurs demandèrent à l'enterrer comme étant un des membres de leur ordre; ce qui fut accordé. Or, vers les quatre heures, après vêpres, une longue file de religieux, précédée de la bannière de saint François, s'acheminait lentement vers le palais apostolique. Les frères se rangèrent sur deux lignes devant la porte extérieure, dont on abaissa la herse et le pont-levis. Quelques religieux seulement furent admis à pénétrer dans la demeure pontificale; ils passèrent devant les hommes d'armes et devant toute la domesticité du saint père réunis dans la cour. Ils pénétrèrent dans une chambre basse où gisait frère Rainallucci. Une demi-heure après, la procession reprenait sa marche lente et tortueuse, la croix en tête et les cierges allumés. Et tandis qu'elle se déployait en double ruban noir sur l'esplanade du palais, un vieillard regardait furtivement le convoi funèbre d'une fenêtre étroite et élevée. Il était seul à cette travée, tandis que des cardinaux empourprés et beaucoup de prélats se montraient aux grandes ogives des galeries. Le frère mort parut dans sa bière découverte; il était vêtu de l'habit religieux et il portait un crucifix entre ses mains jointes. Le peuple contemplait avec avidité les traits décolorés de ce grand coupable dont la pénitence avait lavé et racheté peut-être le sacrilége. On portait des fanaux et des torches autour de cette bière, en sorte que le point le plus éclairé du convoi était le corps mort de l'anti-pape. A cette vue, le vieillard qui regardait par la haute fenêtre détourna un moment sa tête blanche et se couvrit le visage de ses mains. « Allez, frères, disait-il en lui-même, portez-le dans la tombe, ce malheureux corps! Je pourrais d'un seul mot vous arrêter, et vous traîneriez dans la fange celui que vous entourez de vos prières. Eh! pourquoi le ferais-je? pourquoi ajouterais-je le scandale de sa sépulture au grand scandale de sa vie? Maintenant qu'il est entre les mains de Dieu, pourquoi le poursuivrais-je de ma justice? Oh! comme il était désolé de cœur lorsqu'il me parlait la nuit dernière dans sa prison! J'ai vu couler ses larmes; sa voix me déchirait les entrailles. Allez, mes frères, portez-le dans le tombeau. Moi, j'ai tout pardonné, j'ai tout pardonné!... »

Le camérier survint, et, s'approchant du pape, il vit des pleurs s'échapper de ses yeux. Le saint père s'appuya sur lui pour se retirer, et il s'achemina lentement vers son oratoire, où il voulut rester seul jusqu'à la nuit avancée.

Pierre Rainallucci, de la ville de Corbiere, fut enterré *honorablement* à Avignon dans l'église des frères mineurs, en habit de religieux.

Le pape nonagénaire, à la fin de l'année 1334, ne s'occupait pas moins activement de trois ou quatre grandes affaires qui lui tenaient fortement au cœur. Il achevait de régler en son palais apostolique tout ce qui était relatif à cette croisade chimérique publiée à Paris dans le Pré-aux-clercs, près de l'abbaye Saint-Germain, par l'archidiacre de Rouen, commissaire du saint siége, et

pour laquelle Philippe de Valois, les princes, beaucoup d'évêques et de barons, s'étaient croisés avec serment d'effectuer *le passage* en Palestine trois ans après, à dater du jour de la prédication. Jean XXII voulait aussi procéder à l'élection d'un nouvel empereur, laissant Louis de Bavière dans un honteux oubli à Munich. Une autre grande préoccupation pour le pape était une procédure commencée contre les Bolonais gibelins qui, s'étant mis en révolte ouverte contre lui, avaient chassé le légat, pillé et démoli le château apostolique de Bologne et divers palais appartenant au saint siége. Enfin une autre sérieuse affaire qui poursuivait le vieux pape comme un rêve fatal, c'était cette malheureuse question sur la vision béatifique déjà si cruellement discutée par beaucoup d'évêques et de docteurs. Mais Jean XXII n'était pas homme à céder un terrain si vaillamment disputé. Joignant cette question théologique à la question toute politique des Bolonais, il convoqua un consistoire pour le deuxième jour de décembre, voulant prendre sur toutes les deux une décision irrévocable.

Or, la veille de ce jour, le pape Jean, passant une partie de la nuit au travail, selon sa coutume, se sentit tout à coup tomber en défaillance. Il appela, on accourut à lui, et on le transporta sur son lit. Le vieillard reconnut que son mal était sérieux, mais il défendit qu'on ébruitât cette nouvelle, et le palais resta calme et silencieux jusqu'au lendemain. Le consistoire fut contremandé, et la chambre apostolique fut fermée à ceux de la cour qui vinrent pour voir le pape. Il resta seul une grande partie du jour, et n'admit ensuite auprès de lui que son médecin, un frère prêcheur qui était son pénitencier, et ses domestiques. Mais dès le lendemain, troisième jour du mois de décembre, il convoqua tous les cardinaux qui se trouvaient à Avignon, et tous se rendirent auprès de lui, excepté Napoléon des Ursins, cardinal-diacre qui, très opposé à l'opinion du pape sur la *question béatifique,* refusa formellement de se rendre au palais. Vingt cardinaux assemblés dans la salle du consistoire attendaient avec anxiété l'arrivée du saint père dont la maladie les agitait déjà beaucoup, et dont la ténacité d'opinion commençait à les fatiguer. Céder au pape sur un point de foi aussi grave, c'était mentir à leur conscience; résister, c'était jeter le trouble et le chagrin dans l'ame d'un vieillard mourant. Ils étaient là mornes et tristes autour du trône vide, lorsque parut la croix d'or qui précédait sa sainteté. Jean XXII entra dans la salle, très pâle, visiblement ému, mais souriant avec beaucoup de sérénité. Il monta sur son trône sans être soutenu, et, après avoir invoqué le Saint-Esprit, il fit lire par un de ses protonotaires la bulle qu'il avait lui-même dictée la veille. A cette lecture, une douce satisfaction mêlée de surprise vint animer le visage de tous les cardinaux. La bulle contenait une noble et généreuse déclaration; elle disait : « Nous confessons et nous croyons que les ames séparées des corps et purifiées sont au ciel dans le paradis avec Jésus-Christ et en la compagnie des anges, et qu'elles voient Dieu et l'essence divine clairement et face à face, autant que le comporte l'état d'une ame séparée. Que si nous avons prêché, dit ou écrit quelque chose au contraire, nous le révoquons expressément. »

La rétractation était belle et grande; elle fut accueillie avec des marques

d'enthousiasme et d'attendrissement. Elle était inattendue, sans doute, mais c'était un si noble vieillard que Jean XXII! Rien ne devait étonner d'un esprit élevé comme le sien.

Le pape, séance tenante, voulut faire son testament. On comprit alors qu'il ne comptait plus même sur quelques jours de vie. Il dicta ses dernières volontés d'une voix ferme, s'arrêtant par intervalles; et, remerciant du regard ceux de ses amis qui pleuraient, il rappela avec modestie aux cardinaux ce qu'il avait fait pour l'église, il leur recommanda cette église qu'il avait tant aimée comme une épouse, et qu'il leur confiait. Puis il voulut aussi appeler leur sollicitude sur quelques intérêts domestiques, et il leur demanda de protéger ses neveux. Enfin il révoqua toutes les réserves de bénéfices qu'il avait faites, voulant qu'elles fussent nulles à sa mort.

Le lendemain, dimanche, quatrième jour de décembre, au point du jour, les chapelains du pape entrèrent dans la chambre apostolique pour y préparer ce qui était nécessaire au service divin. Jean XXII se leva, voulant assister à la messe, à genoux, à son prie-dieu. Le temps était froid, mais le soleil se levait radieux sur les plaines de Provence. Il jetait ses gerbes d'or à travers les vitraux des fenêtres de l'appartement pontifical; les chapes et les chasubles des officians, les robes cardinales à manteaux d'hermine, les pierreries des vases sacrés, l'éclat des mitres et les grands reflets des tentures, tout dans la chambre apostolique s'animait d'une lumière chaudement colorée; c'était en ce moment un radieux sanctuaire où les vapeurs de l'encens se mêlaient aux teintes chatoyantes du jour. Au milieu de cette pourpre, de cette lumière, un vieillard pâle et décharné se tenait seul agenouillé sur un carreau de velours, les coudes appuyés sur un prie-dieu, et le front posé dans les main.s Il était revêtu du rochet, du camail cramoisi et de l'étole pontificale, blanche et bordée de colombes d'or et de calices eucharistiques. C'était Jean XXII. Il y avait là, parmi les cardinaux, ce Jean de Comminges, archevêque de Toulouse, qui refusa la tiare après la mort du pape; Jacques Fournier, moine de Cîteaux, appelé le cardinal blanc à cause de son habit de religieux, et qui fut Benoît XII; Imbert du Puy, cardinal-prêtre, neveu du pape, et ce Jean Colonne, cardinal romain, souvent loué dans les lettres de Pétrarque. Napoléon des Ursins se drapait aussi dans sa pourpre au milieu de ces princes de l'église. Le pape Jean reçut humblement la communion des mains de l'officiant, et, tout moribond qu'il était, il se prosterna jusqu'au sol. En cette attitude, il était touchant à voir, et l'on croyait à cette humble formule qui précédait toutes les bulles apostoliques, si hautaines qu'elles fussent : le pape, serviteur des serviteurs de Dieu, *servus servorum Dei*, etc.

La messe étant célébrée, chacun baisa la main tremblante du souverain pontife; il dit à tous un dernier adieu, et voulut rester seul dans une chaise à bras en face du beau paysage de la Provence tout étincelant de gelée et de rayons de soleil. Vers neuf heures du matin, il demanda à baiser son crucifix, puis, murmurant quelques paroles latines, il pencha la tête et il expira sans la moindre agitation, comme s'il cédait au sommeil.

Le lendemain, cinquième jour de décembre, le corps de Jean XXII fut transporté du palais dans l'église cathédrale des Doms, où un peuple immense vint contempler le visage du glorieux pape, couronné de sa tiare, revêtu de la chape d'or, au milieu d'une chapelle ardente. On le déposa quelques jours après dans un tombeau provisoire, et de là il fut transféré dans un riche monument tout chargé de clochetons, tout brodé de galeries et d'ogives que l'art du XIV[e] siècle travailla de ses mains merveilleuses, jetant sur lui toutes les graces et tous les caprices de sa fantaisie.

A peine le pape Jean XXII fut-il porté dans la tombe que le collége des cardinaux ordonna de procéder à l'inventaire du trésor apostolique dont la réputation de richesse était depuis long-temps accréditée. Ce trésor, mystérieusement amassé depuis dix-huit années de règne, était déposé dans un corps-de-logis attenant aux appartemens du pape; le pape Jean aimait à visiter souvent sa *trésorerie;* c'était un goût de vieillard. Il gardait le secret sur ses richesses, et ses deux trésoriers étaient d'une discrétion à toute épreuve. Pourtant il serait injuste de l'accuser d'avarice; il était loin d'aimer l'or pour l'or; s'il amassait, c'était par prévision des éventualités, par un instinct de prudence et de circonspection qui lui parlait sans cesse des embarras de l'avenir. D'ailleurs, il y avait en lui un projet de croisade bien arrêté, et il prévoyait les frais énormes de ce pèlerinage armé.

Les délégués du sacré collége se réunirent dans la trésorerie au jour marqué; ils avaient amené avec eux quelques argentiers-experts. Les trésoriers livrèrent toutes les clés, et la lumière du jour pénétra dans des coffres depuis bien long-temps fermés. On commença par compter l'or monnayé. Les trésoriers ouvrirent les boîtes de fer et en tirèrent de nombreux sacs de cuir au grand ébahissement des délégués. Enfin on compta (somme énorme pour ce temps-là!) plus de 18 millions de florins d'or, au dire de Jean Villani, dont le frère, marchand fournisseur du palais apostolique, était présent en qualité d'argentier. Vint ensuite le tour des coffres et armoires renfermant le trésor des joyaux et ornemens. Les trésoriers étalèrent une si grande quantité de mitres, de croix et de vaisselle, que les yeux en étaient éblouis. Ils posèrent ensuite sur les tables plusieurs couronnes, à la grande surprise des assistans. Enfin ils présentèrent aux délégués les magnifiques boîtes renfermant les joyaux et les pierreries. Cette seconde partie du trésor fut longue à estimer; on finit cependant par s'accorder, et on l'évalua à 7 millions.

Ainsi Jean XXII laissa après lui dans les coffres du palais apostolique un trésor de 25 millions de florins d'or; richesse habilement amassée par les réserves établies avec discernement sur tous les bénéfices des églises collégiales de la chrétienté; par des mutations fréquentes d'évêchés et archevêchés, promotions sur lesquelles les droits, revenant à la chambre apostolique, étaient toujours prélevés; enfin par une sage administration des patrimoines appartenant au prince de l'église. Le pape Jean reçut aussi beaucoup de la munificence de Philippe de Valois, qui avait pour lui une affection toute particulière. Au nombre de ses amis avec qui il put échanger bien des témoi-

gnages matériels de souvenirs, nous citerons aussi Robert, roi de Naples, comte de Provence et seigneur d'Avignon; Jean de Hongrie, et même Édouard d'Angleterre.

Ce fut donc le pape Jean qui fonda réellement la puissance temporelle du saint siége à Avignon, puisque ce fut lui qui posa la premiere pierre de ces donjons féodaux à l'abri desquels ses successeurs résidèrent paisiblement. Le rocher des Doms était le Capitole de la nouvelle Rome; y bâtir une forteresse, c'était y constituer un droit symbolique pour y élever un trône dans la suite.

Après les funérailles du pape, les cardinaux, au nombre de vingt-quatre, se réunirent dans le palais apostolique pour former le conclave. Ce conclave était le premier tenu à Avignon. Le comte de Noailles représentait alors Philippe de Valois en cette ville, et le sénéchal de Provence y commandait au nom de Robert, roi de Naples. Tous les deux prévirent les lenteurs et les intrigues d'usage quand il s'agissait de l'élection d'un souverain pontife. Aussi, dès que les chapeaux rouges se furent assemblés au palais, ils arrivèrent à la tête de plusieurs compagnies d'hommes d'armes, barrèrent toutes les issues, fermèrent toutes les portes et entourèrent les hautes murailles pontificales comme s'ils voulaient en former le blocus. L'ennemi enfermé là-dedans, c'était le conclave lui-même; assemblée élective, suprême et bizarre, qui, à presque toutes les époques, ne pouvait (et ne peut encore) accomplir sa mission, si des forces extérieures, la volonté du peuple ou la volonté des rois, n'usaient envers elle de violence. Le mot *conclave* lui-même (*cum clave*) n'indique-t-il pas une sorte de pouvoir coërcitif exercé sur cette assemblée? En 1270, le peuple de Rome, lassé d'attendre en vain un successeur à Clément IV, n'accourut-il pas tout armé au palais occupé par les cardinaux livrés à d'éternelles hésitations? Ne ferma-t-il pas les portes à clé, et ne veilla-t-il pas autour des murs afin que pas un des reclus empourprés ne pût s'échapper avant que le souverain de l'église fût nommé? L'usage prévalut, et, en décembre 1334, les milices de France et de Provence bloquaient le conclave d'une façon très énergique.

Les cardinaux ainsi gardés étroitement voulurent en finir en peu de jours. Il y avait parmi eux une faction dominante, la faction française, à la tête de laquelle était un jeune cardinal nommé depuis peu par Jean XXII. C'était Talleyrand, évêque d'Auxerre, comte de Périgord,... nom prédestiné aux grandes intrigues de la politique. Les votes se réunirent cependant sur l'éminentissime cardinal de Comminges, d'abord archevêque de Toulouse, depuis disgracié et fait évêque de Porto. Il vit tout à coup ses frères en robe rouge entrer dans sa cellule et se prosterner pour l'*adorer* comme souverain pontife. Mais, comme la tiare lui était offerte à condition de ne point transporter le saint siége à Rome, il s'écria avec énergie qu'il refusait la couronne apostolique et qu'il renoncerait plutôt au cardinalat, *croyant à Avignon la papauté en danger*. Le trouble fut grand; les reclus princiers rentrèrent dans leur cellule, et le scrutin du conclave se forma et se reforma pendant plusieurs jours sans résultat positif. Enfin, s'étant réunis dans la salle consis-

toriale, ces cardinaux, fatigués d'une réclusion que Noailles et le sénéchal de Provence rendaient de jour en jour plus étroite, jetèrent les yeux sur l'homme le plus modeste de leur compagnie, sur le moine de Cîteaux, le *cardinal blanc,* cet humble Jacques Fournier qui, malgré la pourpre romaine qu'on lui avait jetée, n'avait jamais voulu quitter son habit de religieux. L'idée survenue soudain à plusieurs de le nommer pape fut regardée comme inspiration divine; un cri s'éleva dans le conclave, et le disciple de saint Bernard fut élu par acclamation. Ce choix étant fait, et après avoir fléchi les genoux devant le nouveau souverain pontife, les cardinaux se regardèrent entre eux, étonnés du mouvement impétueux qui les avait comme emportés aux pieds du religieux de Cîteaux. Lui-même, modeste encore, bien que réputé grand docteur, en théologie, lui-même, étourdi de son écrasante dignité, se prit à secouer la tête et à dire : *Mes frères, qu'avez-vous fait? vous venez d'élire un âne.* Étrange aveu sans doute, mais dont l'expression bizarre est justifiée par la naïveté des mœurs de l'époque.

La ville apprit avec des transports de joie l'élection du *cardinal blanc,* qui prit le nom de Benoît XII. Le conclave se sépara, mais un consistoire fut convoqué pour le lendemain dans la grande salle du palais; là, le pape révéla quel homme il était aux cardinaux et à la chrétienté, dans un discours austère et qui put donner une idée de la sévérité du nouveau pontificat. Il parla de réforme comme un homme décidé à poursuivre les abus jusqu'en leur dernier refuge, et se prononça contre le népotisme d'une façon peu élogieuse pour ses prédécesseurs. Il ordonna qu'on réparât les églises de Rome, entre autres Saint-Pierre, Saint-Jean de Latran et les palais abandonnés; séance tenante, il accorda pour ces restaurations cinquante mille florins, et il en donna cent mille au collége des cardinaux dont les besoins étaient avérés. Le doux cardinal blanc, l'humble Jacques Fournier, fils du meunier de Saverdun, avait disparu; à sa place apparaissait, couronné de la tiare, un souverain pontife aux principes rigides, aux idées disciplinaires, aux habitudes monacales. C'était bien le pape qui devait dire plus tard qu'*un prêtre ne devait avoir ni père, ni mère, ni parens.* Dès ce jour, les prélats de la cour apostolique prévirent l'anéantissement des survivances, l'obligation à résidence, l'abolition de la pluralité des bénéfices, la réforme des habitudes princières dans les abbayes, enfin, le terme fatal de cette belle existence de prélats grands seigneurs très peu en harmonie avec l'institution austère du sacerdoce, il est vrai, mais que l'heureux catholicisme, adouci dans ses formes sous les règnes précédens, avait si bénévolement tolérée.

Benoît XII, par ses qualités morales, par ses défauts et par son extérieur, était l'homme qui ressemblait le moins à son prédécesseur. Jean avait le visage pâle, la taille petite, la voix faible, mais bien accentuée, l'esprit fin, le caractère loyal, les manières polies, les connaissances variées, le commerce intime facile, l'amitié douce et prévenante. Benoît était d'une haute stature, il avait le visage sanguin et la voix d'une sonorité caverneuse; ses manières étaient rudes, son esprit manquait de flexibilité, ses idées tendaient toujours à

une sévérité triste comme le cloître; il était profond jurisconsulte, savant théologien, et par conséquent absolu et inflexible dans sa logique. Incapable de la moindre concession par rigorisme de conscience, il portait cette vertu à l'extrême, et sa politique inhabile lui aliéna tout d'abord l'esprit et le cœur de presque tous les souverains, et ruina par conséquent auprès d'eux le crédit de son autorité apostolique; bien différent en cela de Jean XXII, qui par ses royales amitiés avait été vraiment le plus puissant prince de l'Europe.

Le septième jour de janvier 1335, quinze jours environ après le conclave, les cloches de la ville d'Avignon carillonnaient à toute volée, annonçant au monde chrétien une grande solennité. Dès le matin, un peuple immense couvrait le rocher des Doms, le parvis de l'église cathédrale, et la place d'Armes devant le palais apostolique. Des gardes suisses bardés de fer et armés de lances formidables, des arbalétriers, des chevaliers aux grandes plumes et montés sur des chevaux couverts de longues houssines chamarrées d'armoiries, stationnaient aux abords de la demeure du pape; le nouveau souverain pontife allait descendre de son palais pour se rendre au couvent des révérends frères prêcheurs où devait avoir lieu la cérémonie de son couronnement. Le cortége se mit en marche aux sons des trompettes des grandes compagnies; les confréries et les ordres religieux suivaient les hommes d'armes. La croix d'or du pape se montra, portée par un archidiacre à cheval; vint ensuite le clergé doré, les prélats puissans, tous montés sur des coursiers richement enharnachés; les cardinaux à cheval entouraient le pape porté lui-même par une superbe mule blanche, toute fière de son harnais couvert d'or et de pierreries. Benoît XII marchait à son couronnement avec une expression visible de mauvaise humeur; tout cet appareil paraissait lui donner du chagrin, il se voyait entouré malgré lui de la pompe de Jean XXII, ce pape aux royales habitudes. Toute la ville était aux fenêtres, et de tous les balcons pendaient des tentures de drap d'argent, des tapis de velours. Les fleurs manquaient à la fête triomphale; le mois de janvier en est si avare même pour la Provence! mais les rues étaient jonchées de branches d'oliviers et de lauriers, comme celles de Jérusalem le jour de l'entrée de Jésus.

On arriva au couvent des frères prêcheurs, vaste monastère entouré de jardins dont les grands ombrages allaient se prolongeant jusqu'aux rives du Rhône; les remparts d'Avignon, démolis depuis un demi-siècle, n'arrêtaient point encore tristement l'essor de la ville. L'église des révérends frères étincelait de lumière; un trône écarlate, chargé de plumes blanches, attendait l'envoyé de Dieu; et, au milieu d'un clergé jeune, éclatant de richesse, comme au milieu d'un chœur d'anges, le cardinal Napoléon des Ursins, brillant lui-même de jeunesse et de beauté, s'avançait au-devant du nouveau souverain pontife. Ce fut l'éminentissime cardinal qui le revêtit de la chape, lui donna l'anneau, et lui posa sur la tête la tiare appelée *il regno:* puis il se prosterna devant lui. Après une messe solennelle, on prêcha en latin, et tout l'éclat du nouveau pontificat, toutes les vertus du saint père nouvellement élu, furent expliqués par l'Écriture sainte. Les prophètes et les apôtres avaient eux-mêmes annoncé la venue de Benoît XII.

Le pape passa le reste du jour et la nuit au couvent des frères prêcheurs. Le lendemain, il retourna à son palais, où l'attendait la foule de ces gens à suppliques et à placets qui se jettent toujours à plat ventre sur le passage d'un souverain arrivant au trône. A la vue de tous ces postulans de bénéfices, de tous ces gloutons des biens temporels de l'église, le moine sévère fut saisi d'indignation, et, s'enfermant dans ses appartemens, fit repousser hors du palais la cour parasite qui l'assiégeait déjà. Oui, sans doute, Benoît XII avait des vertus, mais elles étaient d'une austérité malheureuse pour un successeur de Jean XXII. La tiare est une couronne d'or et de pierreries comme les autres couronnes; pourquoi donc la poser sur sa tête, si l'on condamne sans miséricorde toute vanité, toute faiblesse humaine? ou bien, il faut alors reprendre le bâton et la robe de laine des apôtres.

La rumeur fut grande, parmi le haut clergé, à la suite d'un consistoire public que le pape présida le troisième jour après son couronnement. Il y avait alors dans la bonne ville d'Avignon grand nombre de prélats heureux qui depuis long-temps vivaient dans l'atmosphère brillante et embaumée de la cour apostolique. Les diocèses, les abbayes, les monastères, les prieurés commandataires, se dirigeaient par délégués, c'est-à-dire presque tout seuls. La paix était avec chacun d'eux et avec le prélat qui de loin chérissait et bénissait son fief ecclésiastique. Hélas! le terrible consistoire du dixième jour de janvier 1335 gronda comme le tonnerre, et le pape y fulmina, comme Moïse au Sinaï. Ce furent une terreur et une lamentation générales. L'époque de la Chandeleur était le dernier terme fixé. Alors commencèrent les adieux si tristes, les départs obligés. Il fallait quitter Avignon à tout prix, quitter la vie facile et douce, le loisir, la fête, la belle compagnie, les conversations savantes et enjouées, les pompes du palais, les sourires des dames, les belles choses de la vie enfin pour les ames un peu molles, pour les esprits fatigués. Ce fut donc une émigration générale d'abbés, de prieurs, d'évêques; tous se rendaient à résidence, et cela sous peine d'interdiction. Un moine régnait, et ce moine, saisissant comme un fouet sa ceinture de corde, voulait en châtier toutes les illégalités qu'il rencontrerait sur son passage. Aussi ne soyons pas étonnés du style sévère que le pape Benoît employait dans ses lettres. Il disait les choses par leur nom, et souvent avec une crudité d'expression qui, en exagérant la faute, appelait le châtiment avec plus de promptitude. N'est-il pas très curieux de lire, dans un de ses messages aux évêques de Castille, les lignes que voici : « Nous avons appris avec douleur que quelques personnes, tant ecclésiastiques que séculières, même constituées en dignité, s'abandonnent à divers crimes, adultères, incestes, concubinages, mariages illicites, pillages, incendies, rapines, exactions, etc. » Comment finira donc une lettre qui commence ainsi, et sur quel clergé régnait donc en Castille le souverain pontife en ce temps-là? Telles étaient les idées absolues de Benoît XII; il jetait sur le monde de son époque le coup d'œil effaré d'un religieux qui sort de sa retraite, et il agissait avec une vertueuse maladresse. Quelquefois, cependant, cette rigidité de principes et de mœurs prenait une sorte de caractère antique qui commandait l'admiration. Un jour, étant dans une salle de son palais occupé à discuter un

point théologique, on lui amena un vieillard : c'était son père. « Il venoit le voir, dit une chronique du XVIe siècle, accompagné de plusieurs gentilshommes, lesquels l'avoient vestu et habillé de drap de soye; et quand il vint à saluer et à faire la révérence audit pape, son fils, le pape, dit qu'il ne le connoissoit point et qu'il n'estoit point son père, car son père ne portoit pas des habits de soye. Alors donc, le bon homme, tout dolent, s'en alla et laissa lesdits habillemens, et se vestit ainsi qu'il l'avoit accoutumé; puis retourna devers son fils le pape, lequel le recognut pour son père, et lui donna de l'argent pour achepter un moulin et vivre de son mestier de musnier, disant qu'il ne falloit pas pour ses parens aliéner les biens de l'église. »

Le pape Benoît tint parole. Il fut fort sévère pour sa famille, et lui refusa constamment le plus petit fleuron de sa couronne. Il fallut qu'un de ses neveux eût un bien grand mérite pour qu'il lui donnât l'archevêché d'Arles.

Si, à ce caractère fortement trempé, s'était allié un esprit supérieur, nul doute que le religieux de Cîteaux n'eût été un grand homme. Il fut un saint pape, diront certaines gens. Assurément, c'est beaucoup; mais n'oublions pas qu'en ce temps-là la papauté était la monarchie des monarchies, et que, pour maintenir l'équilibre du monde, il fallait autre chose que des vertus, ou plutôt il fallait des vertus et autre chose. Benoît XII, avec tout son rigorisme catholique poussé à l'extrême, avec son inexpérience de la politique et avec son entêtement à vouloir diriger les affaires des rois comme celles de ses clercs, perdit, étiola la puissance vivante que lui avait léguée son prédécesseur; il se brouilla avec Philippe de France, avec le roi d'Angleterre, avec le Portugal, qui bravaient à qui mieux mieux son autorité, levant des décimes sur le clergé pour subvenir aux frais de leurs guerres. Le roi de France allait plus loin; il pillait les bénéfices et s'arrogeait les droits de régale très largement et très impunément, au point que le nom de *philippine* resta à l'ordonnance de cette dernière usurpation. Le roi de Sicile, Pierre d'Aragon, riait dans son île de la colère des deux nonces du pape, qui, étant venus lui demander, au nom du saint siége, de rendre la Sicile à Robert de Naples, son roi légitime, n'avaient pu seulement obtenir d'aborder à Messine. Ils étaient à Reggio tous les deux; l'un était le cardinal Gocio, nouvellement honoré de la pourpre, l'autre Ratier, évêque de Vaison. Ils ne se lassaient point d'envoyer, comme éclaireurs, des frères mineurs, qui s'embarquaient quatre par quatre, abordaient à Messine, étaient saisis et enlevés par le comte Mathieu de la Palice, gouverneur de la ville, qui les gardait chez lui deux jours à la diète, et les renvoyait aux nonces, à Reggio, exténués de faim. Quelle derision, et comme les ambassadeurs de Jean XXII étaient autrement traités! Louis de Bavière lui-même ne levait-il pas la tête plus haut que jamais, et ne déclarait-il pas que les actes de la cour pontificale étaient nuls pour lui et qu'il tenait de son droit seul la couronne impériale? Le roi de Hongrie, de son côté, ne pillait-il pas les trésors du clergé? Les rois de Pologne et de Bohême étaient-ils plus soumis? et ne les vit-on pas s'entendre avec des cardinaux pour traverser les desseins du pape au sujet de la Sicile? A toutes ces révoltes injurieuses, à

toutes ces risées de la part des rois insolens, qu'opposait le moine couronné? Des exhortations et des excommunications : faiblesse et rigidité, c'est-à-dire maladresse. La diplomatie puissante de Jean XXII était abandonnée; on n'en voulait plus, on la mettait à l'écart, à peu près comme ces enfans qui déposent dans un coin un livre inintelligible pour eux. Et pourtant Benoît XII, nous l'avons dit, ne manquait pas de lumières; il était docteur éminent en théologie, il aimait les lettres même; car, dit naïvement un vieil historien, « il préférait les lettrés à ses parens; » ce que nous avons peu de peine à concevoir de la part d'un homme qui parlait supérieurement théologie et qui n'avait pour parens que de bons meuniers.

Rome, cependant, se lassait de sa solitude; la ville-reine voulait son pape, et trouvait fort étrange qu'il pût consentir à vivre ailleurs que sur cette colline du Vatican où la Providence avait établi le siége apostolique. Elle envoya donc des députés à Benoît XII. Ils furent reçus avec honneur et admis à s'expliquer en consistoire devant les cardinaux. Ils firent valoir les droits des Romains avec beaucoup d'énergie; ils parlèrent surtout au nom de saint Pierre et de saint Paul, dont les ossemens reposaient dans la ville sainte, et finirent par de touchantes sollicitations. Le pape était très ému. Il voulut délibérer secrètement avec les cardinaux. On décida qu'une réponse définitive ne pouvait être donnée aux Romains avant deux mois. Hélas! ne fallait-il pas consulter Philippe de Valois? Ne se trouvait-on pas dans des conditions fausses depuis qu'on s'était aliéné l'esprit de beaucoup de princes avides et audacieux? Il y avait autour de la cour pontificale comme un vaste réseau d'intrigues qu'il fallait dénouer ou déchirer; et comment s'y prendre quand on n'est ni assez fort, ni assez habile? La réponse de Philippe de France arriva; elle était tout opposée aux demandes de Rome, et elle affligea le pape jusqu'aux larmes. On chercha un terme moyen, et l'on promit de faire tout au monde pour se rapprocher de la ville sainte. On désigna Bologne comme résidence; mais il fallait sonder l'esprit de cette cité feudataire du saint siége, devenue depuis bien des années rebelle et gibeline. Des nonces partirent pour le Bolonais; ils parlèrent des résolutions du pape et voulurent faire préparer des palais pour l'arrivée prochaine de la cour apostolique. Ils furent raillés et priés impoliment de s'en retourner à Avignon. Alors, que fit Benoît XII? Il replia en quelque sorte sa colère sur elle-même, et, se voyant comme cerné et resserré, il voulut rendre sa prison encore plus fortifiée qu'elle n'était. On lui refusait un palais à Rome, un palais à Bologne; il résolut de s'enfermer dans une vaste citadelle à Avignon. C'était une sorte de bouderie sombre, une résolution mêlée de désespoir et de résignation. Le sort en était jeté, et voilà le paisible moine de Cîteaux demandant des tours, des créneaux, des bastions, des souterrains, enfin un château plus formidable encore que ne l'avait élevé Jean XXII. C'était un défi que le pontife, abreuvé de dégoûts, jetait aux rois du monde : Vous avez été impitoyables envers moi; jouissez de vos tyrannies; je vous livre tout. Je vais m'enfermer pour la vie dans une thébaïde impénétrable. Je doublerai, je triplerai les murailles bâties par mon prédécesseur, et à l'abri de ces

boulevards de pierres gigantesques je vivrai dans le silence et le repos » Singulier contraste! Jean XXII, inspiré par des idées de puissance, de force, d'agrandissement, avait élevé son palais apostolique; et c'était par faiblesse, par découragement, que Benoît XII ajoutait des masses énormes à cette citadelle. L'œuvre fut poussée avec vigueur et persévérance. On démolit les murailles souveraines pour leur donner des bases encore plus larges et plus de hauteur. On creusa des souterrains prodigieux et dont les galeries allaient, dit-on, aboutir à des monastères bien avant dans la campagne; on fit serpenter des escaliers dans l'épaisseur des murailles, de manière à pouvoir disparaître et s'échapper de toutes les salles; on construisit des chambres sourdes, inconnues, qu'aucun bruit, aucune lumière ne pouvaient atteindre, et que la pensée même ne pouvait soupçonner. Le palais apostolique devint une sorte de labyrinthe égyptien, dangereux à ceux même qui l'avaient bâti. Était-ce un cloître, était-ce un tombeau que voulait le pape? Nul ne le savait. Les tristes cardinaux voyaient avec effroi ce travail mystérieux, mais d'une puissance matérielle inutile dans les conditions de faiblesse où se trouvait la papauté. Eh bien! le croirait-on? au milieu de ces sombres labeurs, dans cette atmosphère étouffée, Benoît XII eut une idée éclatante et d'une sérénité toute mondaine; ce fut comme la traînée de lumière d'un éclair sur un ciel noir, mais ce fut aussi un éclair inutile et qui n'amena ni coup de tonnerre, ni orage, ni rien de ce qui détermine une commotion heureuse ou malheureuse. Le religieux de Cîteaux se prit un jour à décréter que la tiare apostolique, formée jusqu'alors de deux couronnes superposées, en aurait une troisième à l'avenir. Cette idée devait plus naturellement éclore du cerveau du puissant roi-pontife Jean XXII; aussi quelques historiens lui en attribuent-ils tout l'honneur, sans trop d'examen. Il est bien prouvé cependant que le pape Jean ne portait que la tiare à double bandeau, et cela par sa statue même couchée sur son magnifique tombeau de Notre-Dame-des-Doms, laquelle statue a la tête ceinte du *regno* à deux couronnes seulement. Et puis le témoignage de Fantoni est irrécusable à cet égard. Cet historien des papes qui résidèrent à Avignon, donne une filiation très exacte des diverses phases de la tiare : les papes, selon lui et selon bien d'autres graves autorités, portaient originairement le bonnet de laine blanche, élevé et finissant en pointe à peu près comme une ogive; ce fut le pape Hormisdas qui, le premier, ceignit son bonnet apostolique d'une couronne que le roi Clovis lui avait envoyée comme hommage à Saint-Jean de Latran. Clovis l'avait reçue lui-même d'Anastase, empereur de Constantinople. Boniface VIII ajouta la seconde couronne à la couronne du souverain pontificat, et Benoît XII fit de la tiare, du *regno*, le *triregno* d'aujourd'hui, par le troisième bandeau royal qu'il lui donna.

En réfléchissant sur cet acte d'ambition souveraine de Benoît XII, et si peu en harmonie avec le caractère de ce pape, il n'est pas impossible d'en trouver la cause secrète. Il faut la chercher ailleurs que dans des influences vaniteuses; le religieux de Cîteaux n'était point accessible à leurs enivremens. En couronnant ainsi sa tiare d'un triple diadème, il est probable que Benoît eut

en vue de glorifier Dieu par un symbole qui donnait plus d'éclat à la puissance temporelle du vicaire apostolique. Cette puissance était bien affaiblie dans ses mains, sans doute, et cela même serait une raison de penser que le bon pape, attristé, malheureux, voulut se consoler un peu lui-même et l'église aussi par un témoignage nouveau de grandeur. C'était en quelque sorte une protestation contre l'insolence des rois. Les couronnes insultaient la tiare; la tiare se couvrait d'un bandeau royal de plus, afin de grandir de majesté au moment de l'insulte. L'idée n'était pas souveraine; elle ne naissait pas d'un esprit supérieur; mais elle pouvait offrir quelques consolations, quelques dédommagemens, à un homme qui n'était pas à la hauteur de sa puissance suprême.

Le pape Benoît eut à cœur de terminer toutes contestations relativement à la *vision béatifique,* cette pomme de discorde théologique jetée par Jean XXII au milieu des conciles. Mais le religieux de Cîteaux ne pouvait clore les débats que par une décision absolue; sa logique tranchante, rude, inflexible, ne se démentit point. Le pape fixa les *intérêts célestes des ames saintes* par la bulle *Benedictus Deus,* déclarant hérétique tout chrétien qui ne croirait pas aveuglément à sa parole touchant cette question. La bulle fut rédigée au monastère du pont de Sorgues, près d'Avignon, où Benoît s'était mis en retraite avec plusieurs docteurs et des cardinaux. Elle condamnait absolument l'opinion de Jean XXII, et donnait gain de cause à l'école théologique de Paris.

Cependant la santé de Benoît XII s'altéra bientôt par beaucoup de travaux et de chagrins. Il était d'une corpulence très puissante, et il avait depuis longtemps les jambes prodigieusement grosses. Ses médecins voulurent arrêter l'humeur qui en découlait avec abondance, et le pape fut bientôt à toute extrémité. Sa mort fut celle d'un saint religieux. Il se résigna en toute humilité. Le 25 avril de l'année 1342, il avait cessé de vivre. Le peuple ne douta point de sa sainteté et se porta en foule à ses funérailles, comptant sur des miracles. Il est certain que le martyrologe de Cîteaux l'inscrivit dans sa légende comme un saint canonisé. Il avait régné sept ans et quatre mois, et fut mis dans un tombeau placé à côté de celui de Jean XXII, dans l'église cathédrale d'Avignon. Il laissa de volumineux manuscrits, conservés en partie dans la bibliothèque du Vatican. Il laissa aussi dans les chambres secrètes du palais apostolique un énorme trésor, auquel il ne touchait que pour des œuvres pies, et dont il ignorait la puissance magique dans les affaires du monde, même en ce temps-là. Il avait, dit-on, de très belles nièces, qui se hâtèrent de venir habiter la ville d'Avignon, où elles espéraient de grands établissemens. Le fait est que de nobles alliances furent offertes à Benoît XII; mais la rudesse du moine de Cîteaux les repoussa toujours, et les pauvres nièces, sans espoir de dotation, furent mesquinement *pourvues,* toutes belles et jeunes qu'elles étaient.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Critique Littéraire.

Histoire des guerres de l'Indépendance,
par M. de Toreno.

Histoire politique et administrative de l'Espagne moderne,
par M. de Marliani.

L'Europe tourne avec plus de sollicitude que jamais ses regards vers l'Espagne; plus que jamais on se préoccupe des obstacles qui s'opposent, chez nos voisins, à l'établissement du système constitutionnel. Pour démontrer qu'il est possible d'y appliquer ce système, il suffirait d'analyser le caractère espagnol; on y trouverait en grand nombre, et à un degré remarquable, les qualités et les mobiles qui vivifient chez nous les nouvelles institutions; si on étudiait attentivement ses défauts, on ne tarderait pas à découvrir qu'ils proviennent, pour la plupart, de l'abattement douloureux où tombe toute nation quand elle s'aperçoit qu'il ne lui sert de rien d'avoir été pendant des siècles patiente, résignée, courageuse. Que d'énergie stoïque il a fallu à ce peuple pour ne pas mourir du despotisme de ses rois et de ses moines, du désordre de ses finances et de son administration! Sa prospérité même lui a été plus funeste que ses revers, et l'on s'étonnera que les richesses de l'Amérique ne l'aient point tué, si l'on songe que l'ancienne Rome n'a point tenu à celles de l'Asie. Il ne faut pas, quelque désastreux que soit le régime qui pèse en ce moment sur la péninsule, s'exagérer les périls de la situation actuelle; tout, il est vrai, se présente à l'état de problème; mais les difficultés sont-elles donc si nombreuses que l'on doive désespérer d'en venir à bout? Les intérêts moraux et matériels de l'Espagne sont-ils si peu connus, l'opinion publique y est-elle si incertaine, que l'on ne puisse d'aucune façon s'assurer et de ce qu'elle veut et de ce qui lui convient? Nous pensons tout le contraire, et nous exposerons les faits qui servent de base à notre opinion quand notre sujet nous aura conduit à examiner le livre tout récemment publié par M. de Marliani.

L'histoire d'Espagne a commencé aux temps les plus mauvais de la déca-

dence romaine, à ce moment extrême où la confusion était devenue si générale, le désordre si intolérable, qu'il fallait à tout prix et sur-le-champ procéder à l'œuvre de la réorganisation. La réorganisation ne pouvait avoir lieu sans convulsions, sans secousses; le monde tout entier en fut ébranlé. Personne n'ignore que les questions dont les esprits s'émeuvent au-delà des Pyrénées, remontent par leurs élémens les plus considérables aux vicissitudes des races qui ont envahi l'Europe à cette époque fatale; on ne doit donc pas s'étonner que l'attention la plus vive s'attache depuis trente ans à tous les travaux entrepris sur les antiquités de l'Espagne, et nous pouvons prédire une réaction énergique en faveur des principaux historiens de ce pays, trop négligés jusqu'à ce jour. Il faut apporter les plus grandes précautions à l'étude de leurs livres, soit qu'on leur demande l'explication des institutions et des nationalités, soit qu'on les étudie comme représentant une classe, un ordre ou même un simple parti.

M. le comte de Toreno signale avec fermeté dans son livre, *Histoire des Guerres de l'Indépendance,* les motifs de la défiance qu'ils inspirent à tous les hommes de science et d'étude. C'est pour cette raison que son travail est, en ce moment, d'un grand prix. M. le comte de Toreno a eu tort de ne pas rassembler en un seul chapitre les aperçus qu'il ouvre sur les lois politiques et sur les lois civiles, sur les *fueros* et les actes des cortès; peut-être eût-il rendu plus circonspects ceux qui prétendent que l'Espagne n'a pas un homme d'état qui comprenne les vieilles institutions de son pays.

Nous ne nous arrêterons point sur le récit des guerres qui, durant l'invasion, ont déchiré la péninsule dans tous les sens : personne en France n'en ignore le moindre épisode, le moindre excès, la moindre douleur. Mais nous appellerons pour deux motifs l'attention du lecteur sur les délibérations des cortès, d'où est sortie la constitution de 1812. Le premier, c'est que ces délibérations mirent dans tout leur jour les vices et les avantages de l'ancienne législation du royaume; le second, c'est qu'en dépit des convulsions de toute espèce par lesquelles figurent dans l'histoire de ce siècle les années qui se sont écoulées de 1808 à 1812, ces années sont les seules où une assemblée législative espagnole ait fait réellement preuve de modération et d'habileté. A Dieu ne plaise que pour cela nous nous prononcions en faveur de la constitution de 1812! Non, telle n'est pas notre pensée. Nous ne manquerons point, tout en faisant la part d'éloges qui revient aux législateurs de Cadix, de constater les imperfections et les lacunes de leur œuvre, que depuis l'on s'est efforcé de réparer ou de combler par la charte de 1837 et la loi des *ayuntamientos.* Cet exposé terminé, nous pourrons indiquer en un très petit nombre de mots les qualités qui recommandent le livre de M. le comte de Toreno.

Envahis par une armée formidable, maîtresse de leurs places fortes et de leur capitale, sans roi et sans autre gouvernement qu'une junte incapable de résister aux volontés de Murat, les peuples d'Espagne se lèvent pour défendre leur indépendance; des juntes s'organisent dans toutes les provinces pour diriger le mouvement, juntes isolées et n'ayant pour lien commun que le sen-

timent national et la solidarité du péril. La monarchie espagnole se trouve tout à coup transformée en un vaste système de fédération. Mais les juntes s'empressèrent de rétablir un centre d'action quand l'ennemi eut abandonné Madrid; elles formèrent une junte suprême composée de députés nommés par elles et chargée de préparer la convocation des cortès.

Cette dernière junte se réunit à Aranjuez au mois de décembre 1808; elle fut dès ce moment connue par toutes les provinces et par toutes les colonies. C'est de cette année que date l'abolition du vieux conseil de Castille, corps ridicule qui, à l'exemple de nos parlemens, s'arrogeait la prétention de représenter le peuple espagnol. Plus tard, les évènemens de la guerre forcèrent la junte suprême de transférer le siége de sa résidence à Séville, puis à Léon, où elle résigna son pouvoir entre les mains de cinq membres qui, sous le nom de *régence,* devaient donner toute l'activité possible aux opérations du gouvernement. Les cortès furent convoquées pour le mois de septembre 1810 : elles s'assemblèrent sous le canon de l'ennemi. Les cortès, transférées à Cadix au mois de février 1811, se composaient : 1° de députés des provinces nommés par tous les citoyens en vertu du mode d'élection établi par la junte suprême; 2° de députés d'Amérique élus par les municipalités; 3° de députés des juntes supérieures de province; 4° de députés des villes ayant droit de suffrage aux cortès; 5° de députés suppléans pour les pays auxquels l'invasion ou l'extrême éloignement, comme cela devait être pour quelques provinces de l'Amérique, ne permettait point d'envoyer leurs représentans.

On ne crut point devoir convoquer séparément le clergé et la noblesse, et en cela on se conformait aux fueros de Castille, qui ne prescrivaient point de séparation entre les divers états; mais on eut tort de ne pas créer une seconde chambre, dont les membres, choisis à d'autres conditions de notabilité que les distinctions aristocratiques, eussent éprouvé le mouvement révolutionnaire et prévenu des fautes dont, à vrai dire, on ne s'est ressenti que bien des années après. Quoi qu'il en soit, jamais assemblée ne fut plus légitime et plus imposante que les cortès de Cadix. On y voyait assis, à côté des représentans du Pérou, les délégués de l'Estramadure; les envoyés des Philippines y siégeaient à côté des députés catalans. On pouvait, au simple aspect des visages, y distinguer l'Européen de l'Américain et de l'Asiatique; et c'était, à coup sûr, la première fois que des hommes nés à de si grandes distances et descendant de races si diverses se trouvaient ne former qu'un corps homogène, dont tous les membres parlaient la même langue et appartenaient à la même nation (1).

Les cortès réunies, quel parti convenait-il de prendre? Fallait-il rétablir les anciens états d'Aragon, de Castille et de Navarre? Mais le moyen de concilier entre elles tant de lois et de coutumes pleines de bizarreries et de contradic-

(1) Il est indispensable, si l'on veut apprendre à fond l'histoire de cette grande assemblée, de lire, en même temps que le livre de M. de Toreno, les brochures publiées en 1820 par les réfugiés espagnols à Londres et à Paris.

tions! Les royaumes, successivement fondés à mesure que l'on reprenait le sol sur les Maures, avaient tous adopté des usages qui variaient sur des points essentiels. Depuis, quand le territoire tout entier reçut la loi d'un seul homme, les vieilles chartes fléchirent sous le pouvoir absolu. Il convenait donc d'établir une base générale de représentation.

Le 24 septembre, jour de leur installation, les cortès rendirent leur premier décret, dans lequel elles s'arrogèrent l'exercice de la souveraineté nationale et frappèrent de nullité les transactions de Bayonne. La liberté de la presse fut décrétée à une forte majorité. On abolit les droits féodaux. La féodalité n'avait point de profondes racines en Espagne : les droits de chasse et de pêche, la corvée, les moulins privilégiés, etc., n'étaient établis d'une façon oppressive que dans les royaumes de Galice et de Valence. Ils furent supprimés à la presque unanimité des suffrages.

Au milieu de tous ces travaux, une commission de quinze membres rédigeait un projet de constitution, qui fut enfin soumis aux cortès. Nous avons dit le principal défaut de cette charte, qui consistait en ce qu'elle ne créait point de seconde chambre; nous blâmerons également la disposition qui déclarait les fonctions de ministre incompatibles avec celles de représentant, et celle qui défendait la réélection des mêmes députés. Nous n'insistons point sur l'article par lequel la religion catholique était seule reconnue en Espagne. Quels inconvéniens pouvait donc entraîner un pareil article dans un pays où l'on ne professe qu'une croyance, et où par conséquent la loi, qui n'en tolère qu'une, ne fait violence à personne? Une faute plus grave, c'est la proclamation absolue du principe de la souveraineté nationale, principe abstrait, que l'on ne formule jamais sans péril chez des peuples qui n'ont point encore contracté les mœurs politiques par lesquelles il vit et prospère.

Au demeurant, la constitution nouvelle consacra l'indépendance des juges, la publicité des débats législatifs et judiciaires, l'entière liberté de la défense, la sûreté individuelle; elle institua le jury, laissant à des temps plus calmes le soin d'en régler l'organisation; elle abolit le saint-office, qui d'ailleurs était suspendu depuis le premier jour de l'insurrection; elle réduisit le nombre des couvens, et mit des bornes à la faculté de recevoir des novices; elle ménagea aux moines l'occasion de rentrer dans la vie séculière, en assignant des pensions à ceux qui abandonnaient le cloître. On se contenta de suspendre les prébendes et les bénéfices qui ne conféraient pas de fonctions.

Les cortès envisagèrent la réforme du système financier sous deux points de vue bien distincts : le mode des impôts et l'extinction de la dette publique. Le désordre de l'administration, porté à son comble sous Charles IV, les malheurs de la guerre civile, l'épuisement de la population, le défaut de connaissances statistiques, tout concourait à rendre la première partie de leur tâche excessivement difficile. Les cortès adoptèrent un système général de taxes onéreuses et inégalement réparties, qui n'a pas peu contribué à mettre le peuple en état de défiance à l'égard des remaniemens financiers entrepris depuis 1812. Quant à la dette publique, les cortès la reconnurent tout entière.

Une commission spéciale fut chargée d'administrer les biens nationaux affectés au paiement des intérêts et à l'extinction. Le crédit se releva si bien, que les *valès* royaux remontèrent sur-le-champ à un taux auquel ils n'étaient jamais parvenus.

Voilà l'œuvre des cortès de 1812, œuvre fortement conçue, et que les peuples accueillirent avec effusion de joie et avec enthousiasme. D'où vient que la réalisation en a été constamment impossible? D'où vient que tous les efforts pour la faire revivre ont abouti au néant et à l'anarchie? Comment s'est-il fait que la même impuissance se soit attachée et s'attache encore aux constitutions dans lesquelles on a eu pour but de détruire ses défauts les mieux constatés et les plus évidens? Cela n'est pas difficile à expliquer : les cortès, après avoir recueilli dans leurs vieilles chartes les principes humiliés par les deux dynasties qui ont régné dans la Péninsule, d'Isabelle-la-Catholique à Charles IV, les appliquèrent avec scrupule, quelquefois même en les exagérant, — témoin la déclaration absolue et confuse de la souveraineté nationale, — dans toutes les questions de l'ordre politique; mais elles ne firent rien pour améliorer l'administration particulière des provinces et des communes. Cette omission eut pour conséquence, l'ivresse des premiers jours dissipée, de rendre l'immense majorité de la nation tout-à-fait indifférente à des prescriptions trop générales, trop vagues, et qui ne portaient point immédiatement sur le malaise qu'elle endurait depuis six cents ans. La loi récente des *ayuntamientos* tendait à effacer les abus qui ont engendré ce malaise; le parti qui est en ce moment à la tête des affaires n'en a pas voulu, ce qui donne l'exacte mesure de son intelligence et de son amour pour le bien public.

Nous pourrons maintenant indiquer avec précision les principaux mérites du livre de M. de Toreno. M. de Toreno est un guide excellent pour l'étude des antiquités espagnoles, surtout en ce qui concerne les vieilles lois, les vieux fueros, les vieilles cortès. Il reproduit avec ordre et avec la plus religieuse exactitude les discussions qui déterminèrent au sein des cortès de 1812 la formation des deux partis célèbres qui ont toujours subsisté depuis sous différentes dénominations. Les cortès offrirent deux divisions, dont l'une se composait de tous les partisans des réformes, et l'autre de tous leurs ennemis. La majorité des prêtres qui siégeaient dans l'assemblée s'était prononcée en faveur des innovations utiles; plusieurs, pourtant, il faut le dire, s'opposaient à toute espèce d'amélioration. A ceux-là se joignirent des députés appartenant à l'administration et à la magistrature, et qui semblaient considérer tout projet de nature à détruire un abus comme un attentat à leur propriété. Le public contracta insensiblement l'habitude d'appliquer la qualification de *liberales* aux opinions favorables à tout plan de réforme, et celle de *serviles* aux discours de ceux qui s'y montraient hostiles. Il y avait dans l'assemblée une troisième nuance qui fut appelée le parti *américain*, lequel ne se séparait des libéraux que dans certaines questions relatives aux colonies. — M. de Toreno est d'une impartialité constante envers tous les hommes qui ont pris leur part

des travaux et des périls de cette époque mémorable, chose bien rare dans les livres écrits le lendemain des grands bouleversemens politiques, au milieu des réactions et des représailles, ou bien encore dans les tristesses et les amers découragemens de l'exil. Nous comprenons sans peine que M. de Toreno, chef des *modérés* en Espagne, n'ait jamais compromis par ses actes ou ses manifestes le beau nom que son parti s'est donné.

La supériorité des livres écrits sur l'Espagne, en France, en Allemagne, en Angleterre, sur ceux que l'on a publiés dans la Péninsule depuis le XVII[e] siècle, s'explique par le soin que les écrivains français, anglais, allemands, ont pris de recueillir les faits et les traditions de province en province, de ville en ville, de couvent en couvent. Mais ce zèle ne remonte qu'aux premières années de ce siècle, témoin l'*Introduction de l'histoire de Charles-Quint,* par Robertson, monument d'ignorance et d'étourderie philosophique qui compromet le renom de cet écrivain, si remarquable d'ailleurs. Nous sommes tenté de croire que Robertson a parlé des institutions de l'Espagne sans se donner la peine de consulter une charte ou une chronique; il ne voit que de l'anarchie dans les franchises et les habitudes municipales de l'Espagne au XVI[e] siècle, et c'est Charles-Quint, secondé par le fameux cardinal Ximenès, qui a pour ainsi dire reçu mission de débrouiller cette anarchie et de l'anéantir. Que pourrions-nous ajouter à ce trait?—Hallam, dans son *Tableau de l'Europe au moyen-âge,* est plus consciencieux et mieux instruit; mais l'*Essai sur les institutions de l'Espagne,* de M. Viardot, a depuis long-temps fait oublier ses rapides et superficielles indications. Murphy, au commencement de ce siècle, a traduit, en les complétant avec beaucoup d'intelligence, des manuscrits de la bibliothèque d'Oxford, qui révèlent un grand nombre de faits nouveaux concernant les Arabes d'Espagne. Il y a dans Murphy deux chapitres excellens, les meilleurs peut-être que nous ayons lus, sur les arts et la civilisation des races musulmanes. — Dunham a composé, vers la même époque, un abrégé de l'histoire d'Espagne plein d'aperçus ingénieux, mais trop rapides; nous exceptons les chapitres consacrés à la littérature, où l'on trouve de précieux renseignemens sur les plus anciens chroniqueurs. Pour en finir avec l'Angleterre, nous ajouterons qu'il vient de paraître à Londres une vie d'Isabelle et de Ferdinand, les *Rois catholiques,* dont les revues et les journaux s'accordent à dire le plus grand bien de l'autre côté du détroit. Ce livre n'est point encore arrivé jusqu'à nous.

En Allemagne, peu d'écrivains se sont occupés avec quelque succès de l'Espagne. Au XVIII[e] siècle, Dombay a traduit une *Histoire de Mauritanie,* d'un chroniqueur arabe inconnu, qui jette le plus grand jour sur les commencemens de la domination sarrasine dans la Péninsule. Il existe, à la bibliothèque royale, une traduction française du livre de Dombay. Nous regrettons que l'on n'ait point encore songé à la faire imprimer. — Schmidt a écrit, il y a quelques années, une histoire d'Aragon fort exacte et fort consciencieuse, mais qui ne vaut point celle de Zurita. — Nous retrouvons la même exactitude et la même conscience dans l'*Histoire générale d'Espagne,*

entreprise par le savant Aschbach, laquelle est déjà parvenue aux dernières époques du règne des musulmans; érudition prodigieuse, comme dans toutes les œuvres historiques au-delà du Rhin; peu de style et point de critique, toujours comme au-delà du Rhin, quelques livres célèbres exceptés.

C'est en France, et de nos jours, que les efforts les plus sérieux et les plus intelligens ont été tentés. Les livres écrits en France, sur l'Espagne, se rangent dans trois catégories bien distinctes : dans la première, les voyages des artistes, des romanciers, des poètes; dans la seconde, les études sur les lois et les institutions; dans la troisième, les histoires proprement dites. Les ouvrages qui appartiennent à la première catégorie sont incontestablement les plus défectueux, et ce serait une trop longue et trop pénible tâche que de relever les exagérations que l'on y trouve à toutes les pages et à propos de tout. Nous croyons qu'il est aussi facile, plus facile peut-être, de méconnaître le caractère d'un peuple que celui d'un seul individu. Il n'est pas de pays plus souvent exploré que l'Espagne, et il n'en est pas qui soit moins étudié, moins compris. Quelques observations, recueillies à la hâte et formulées sans critique, par de mauvais poètes ou des voyageurs superficiels, se soutiennent et se complètent tant bien que mal les unes les autres, et voilà qui est dit, l'Espagne est jugée! Bien des années s'écouleront avant que l'on ne songe à réviser l'arrêt. Dès-lors, la plupart des touristes qui franchissent les monts, arrivent à Burgos, à Cadix, à Grenade, avec des *impressions* toutes faites; mœurs et coutumes, il faut que tout se façonne suivant la petite opinion qu'ils apportent de Paris ou de Londres, voire même de Saint-Pétersbourg. Pauvres gens qui supposent dans les objets la couleur des verres à travers lesquels ils les aperçoivent! Mieux vaudrait être aveugle que de tout voir à travers les préjugés.

Nous exceptons formellement de cette accusation intentée contre les *récits* et les *impressions de voyages*, les publications de M. le marquis de Custines, et de MM. Charles Didier et Fontaney. Ces publications reproduisent avec exactitude et souvent avec énergie la vie extérieure de l'Espagne, chants et rumeurs, fêtes, émeutes, révolutions. Nous citerons encore plusieurs pages fort bien écrites et fort bien pensées de M. Charles Didier sur les hommes d'état de ce siècle et de celui qui l'a précédé, et notamment sur Aranda, Olavidè, Jovellanos et Campomanès.

Le livre de M. de Carné, *des Intérêts nouveaux en Europe*, celui de M. Viardot, *Essai sur les Institutions de l'Espagne*, auquel il faut joindre l'*Essai sur la Domination des Arabes*, celui de M. Adolphe Guéroult, *Lettres sur l'Espagne*, sont les plus remarquables de tous ceux qui se rangent dans la seconde catégorie. Nous désirons vivement que les écrits de M. L. de Carné se répandent dans la Péninsule, car les derniers évènemens y sont jugés de façon qu'il en ressort de bien graves enseignemens pour les hommes qui s'y sont trouvés mêlés, aussi bien que pour les nouveaux-venus. L'ouvrage de M. L. Viardot a été l'objet d'appréciations trop fréquentes pour qu'il soit nécessaire d'y revenir : M. Viardot ouvre un grand nombre d'aperçus

considérés avec raison par les hommes les plus éclairés de l'Espagne comme la clé de leur histoire nationale. On peut, à notre avis, opposer les *Lettres* de M. Guéroult au livre de M. de Marliani sur toutes les questions que ce dernier a imparfaitement résolues.

Nous voudrions accorder ici une attention spéciale à des œuvres qui exigent de plus longues et de plus patientes études, et qui n'ont pas été jusqu'à ce jour suffisamment encouragées. Nous parlons des *Histoires d'Espagne,* commencées par MM. Rosseew-Saint-Hilaire et Charles Romey. Nous ne devons pourtant pas oublier qu'en ce moment il n'est question que de l'Espagne moderne dont ces deux écrivains ne se sont point encore occupés. Nous croyons pourtant devoir recommander les chapitres où M. Rosseew-Saint-Hilaire analyse la situation politique et administrative des Carthaginois, des Goths, des Arabes, dans la Péninsule, et ceux où il se livre à une étude approfondie des institutions municipales qui s'établirent dans les diverses contrées de l'Espagne, à mesure que le sol échappait à la domination de l'islam. M. Rosseew-Saint-Hilaire a fait nettement ressortir le principe de morcellement et le principe d'unité, qui se lèvent dans l'histoire de la Péninsule, dès les premiers jours de la régénération chrétienne par les Asturies. Le style de M. Rosseew-Saint-Hilaire est riche et orné, trop orné peut-être; sa manière de raconter et de peindre accuse vigoureusement la physionomie de ses personnages, et surtout ces fières et mélancoliques figures sarrasines, dont les traits principaux se retrouvent dans toutes les grandes figures de l'histoire, sans que pour cela elles perdent rien de leur poétique originalité.

M. Charles Romey a également fait des recherches fort étendues; il classe les élémens de son livre, évènemens et idées, avec clarté, avec précision. Son style est sobre et simple, sa narration claire et attachante. Les luttes des Goths et des Ibères contre les Romains sont retracées dans des pages pleines de verve et d'animation. Nous préférons cependant les chapitres où il étudie la domination des Romains dans la Péninsule, leur administration, leur politique, leur justice, leur littérature et leurs arts. L'Espagne est la patrie de Trajan, d'Adrien et de Marc-Aurèle; mais qu'est-ce donc que l'empire romain lui-même à côté de cet autre empire de l'intelligence et des lettres, où l'on ne peut être détrôné quand on y règne depuis vingt siècles, et auquel l'Espagne a fourni Sénèque, Lucain, Florus, Martial, Quintilien, Silius-Italicus, Columelle, Pomponius Méla? — Le livre de M. Romey contient une appréciation judicieuse, mais parfois un peu étroite, des lois et des mœurs gothiques, et des modifications apportées par les rois Alaric et Euric aux institutions politiques, administratives et judiciaires des Romains. M. Romey se préoccupe assez peu des divers systèmes formulés depuis deux cents ans sur la philosophie de l'histoire; ce qui n'empêche pas que, de temps à autre, il ne fasse quelques allusions aux lois suivant lesquelles marche et se développe l'humanité. A ces momens-là, M. Romey est voltairien : disposition d'esprit extrêmement facheuse quand on entreprend l'histoire d'un pays où les populations se sont si longtemps épuisées à combattre les ennemis de leur foi, et qui ôtera, sans aucun

doute, à M. Romey, dans les siècles qui vont suivre, l'intelligence d'une foule de faits et d'institutions.

M. Rosseew-Saint-Hilaire est à la veille de publier son cinquième volume. On en dit autant de M. Romey. Bientôt sans doute ils seront parvenus aux époques de décadence, et ils auront à étudier dans ses causes les plus reculées la maladie profonde et complexe qui désole aujourd'hui l'Espagne. Le meilleur moyen d'y remédier, c'est d'indiquer nettement d'où elle est provenue. Nous ne connaissons pas l'opinion de ces deux écrivains sur l'avenir de ce grand pays; mais nous ne pouvons croire qu'ils en désespèrent, comme le fait l'auteur de l'*Histoire politique de l'Espagne moderne*. M. de Marliani avait à traiter un sujet admirable; il devait écrire l'histoire des malheurs et des fautes qui ont, de siècle en siècle, ruiné la plus vaste et la plus fière des monarchies modernes; il avait à dire les ressources et les moyens par lesquels il est encore possible de la relever. M. de Marliani a convenablement rempli la première moitié de sa tâche; il n'a pas même abordé la seconde, et nous le comprenons sans peine : cela lui était formellement interdit par le point de vue politique où il a pris soin de se placer. Aussi n'est-il point dans son livre une page qui ne soit marquée par une inconséquence ou une contradiction.

Insistons d'abord sur quelques chapitres dont le mérite ne saurait être contesté. Nous regrettons que M. de Marliani encoure, à d'autres endroits de son livre, des reproches qui tendent précisément à détruire l'effet des éloges presque unanimes que ces chapitres lui ont valus. M. de Marliani a écrit un précis instructif des abus qui ont ôté à l'Espagne sa puissance et son rang, et duquel il résulte que le plus grand malheur de ce pays est le défaut absolu de gouvernement. Conçoit-on, après cela, que les sympathies de M. de Marliani soient acquises au parti prétendu *progressiste*, dont l'unique souci, depuis sept ans, est de combattre et de repousser toute loi, tout système qui ferait sentir l'action indispensable du gouvernement et de l'administration supérieure dans les provinces, dans les communes, dans les moindres localités? M. de Marliani fait éloquemment ressortir les griefs de l'Espagne contre la politique de Louis XIV et de Napoléon; mais il a le tort grave de réduire à d'étroites ambitions de dynastie ou de famille les vues de ces deux grands hommes dont la préoccupation principale était évidemment de faire à jamais triompher l'influence de la France sur celle de l'Autriche et de l'Angleterre, au-delà des Pyrénées. Nous ne parlons ici que du but et non des moyens. Sur ce dernier point, nous reconnaissons la justesse des récriminations que M. de Marliani formule en termes énergiques, mais beaucoup moins amers qu'on ne pouvait s'y attendre de la part d'un Espagnol. — M. de Marliani traite avec une remarquable sagacité la question militaire. Il faut voir dans son livre par suite de quels malheurs et de quelles fautes l'armée espagnole, trop souvent abandonnée à elle-même, a contracté cette habitude anti-sociale et devenue à peu près chronique, de contrôler et de rapporter au gré de ses caprices les plus simples mesures de l'autorité politique. Mais à qui donc ont profité ces dispositions turbulentes? Qui a favorisé

ces allures prétoriennes, sinon le parti de M. de Marliani, qui s'est constamment efforcé d'en faire, tantôt un moyen de gouvernement, tantôt un moyen de révolution? — Nous appellerons l'attention de nos lecteurs sur le chapitre où sont racontés les négociations et les pourparlers qui ont précédé la transaction de Bergara. Le travail de M. de Marliani a déjà fait tomber, nous n'en doutons pas, les bruits calomnieux et absurdes qui ont couru l'Europe sur les principaux auteurs de cette transaction, sanctionnée par l'opinion publique dans les provinces basques tout autant, pour le moins, que dans le reste de la Péninsule. Mais ce n'est là que la moindre partie de la question des fueros. Nous verrons plus loin que M. de Marliani n'a pas même abordé la plus considérable, la seule importante en ce moment. — Nous citerons encore un exposé remarquable des relations diplomatiques de l'Espagne avec les autres nations de l'Europe, depuis la mort de Ferdinand VII. Mais comment se fait-il qu'après avoir combattu le principe de l'intervention, M. de Marliani reproche à la France de n'avoir point accordé à l'Espagne des *secours armés?* Comment se fait-il que M. de Marliani, qui s'est livré à une étude si approfondie de la question des alliances, se refuse à reconnaître que, par l'effet même de la situation où se trouvent vis-à-vis de la Péninsule la France et l'Angleterre, l'alliance de la France est impérieusement exigée par les intérêts moraux et matériels de l'Espagne, et que celle de l'Angleterre est de toute nécessité funeste à la marine de ce pays, à l'indépendance réelle de son territoire, à son commerce, à son industrie? Nous ne voyons pas non plus pourquoi, au sujet de nous ne savons quelles petites mésintelligences survenues entre le gouvernement de la reine et le pape, M. de Marliani menace Rome du protestantisme. Le protestantisme en Espagne! une guerre de religion dans les seules contrées de la terre où les catholiques comprennent bien, au siècle où nous sommes, tout ce qu'il y avait autrefois de ressentimens et de vengeances dans ce vieux mot de *huguenot!* Certes, M. de Marliani n'a point aperçu la terrible portée de cette inconcevable menace : un sentiment élevé de conciliation domine tout son livre, et nous nous empressons de constater l'embarras et la douleur qu'il éprouve à raconter devant l'Europe les crimes et les hontes de tous les partis, proscriptions, réactions, massacres, excès du despotisme ou de l'anarchie.

Nous apprécions trop vivement la modération de M. de Marliani envers les adversaires de la cause qu'il a soutenue et qu'il défend encore, pour que nous songions à discuter ici la justesse ou l'opportunité des éloges qu'il prodigue à ses amis; il faut d'ailleurs lui tenir compte de sa répugnance à parler de leurs actes publics : voyez le beau portrait qu'il a tracé de M. Mendizabal! Il est vraiment fâcheux que, chez M. Mendizabal, l'homme d'état n'ait point jugé à propos de déployer les qualités brillantes que tout le monde s'accorde à reconnaître dans l'homme privé. Là-dessus, M. de Marliani est sans doute de notre avis, car il n'hésite point à convenir que M. Mendizabal a tout bouleversé, tout gâté comme à plaisir, finances, biens nationaux, biens du clergé, dette nationale, etc., etc. M. de Marliani convient également qu'il est impos-

sible de citer un seul fait, une seule idée, une seule velléité, qui témoigne, à quelque degré que ce soit, des talens politiques de M. Calatrava. M. Mendizabal ! M. Calatrava ! nous ne croyons pas que l'histoire offre un exemple d'une impuissance comparable à celle de ces deux ministres. Examinez pourtant dans quelles circonstances ils arrivent au pouvoir ! La veille, tout est en feu à Madrid et dans les provinces : à peine se sont-ils placés à la tête des affaires que les voix de l'émeute se taisent ; les juntes se dissolvent ; les hommes d'autorité et d'influence, généraux en chef, capitaines-généraux, gouverneurs de province, envoient leur adhésion ; les chambres leur prodiguent les votes favorables, y compris le fameux vote de confiance que l'on sait ! De toutes parts on s'acharne à les encourager et à les soutenir, jusqu'à ce qu'enfin on s'aperçoive qu'ils ne peuvent rien et ne veulent rien.

Mais dégageons cette discussion de toutes les petites questions de personnes. M. de Marliani reconnaît que le plus grand malheur de l'Espagne est le défaut absolu de gouvernement. Il le proclame, il le prouve à propos de tout et partout. Voilà qui est bien. Mais en vertu de quels principes et de quelles maximes fonctionnera le gouvernement si l'on parvient à le fonder ? Dans quelles dispositions se trouvent à l'égard du nouveau régime les divers ordres et les diverses classes de la population, prêtres, nobles, bourgeois, paysans ? Quelle est la constitution de la propriété en Espagne, celle du travail, celle de l'industrie et du commerce, si tant est qu'il y ait dans la péninsule un commerce et une industrie ? Comment réorganiser l'administration et comment la moraliser ? Comment résoudre le problème des fueros, où tous les principes sont à la fois engagés ? Telles sont les questions que M. de Marliani était obligé de traiter dans son livre. M. de Marliani n'a pas même songé à les poser.

Sous ce rapport, l'*Histoire politique et administrative de l'Espagne* est complètement à refaire. Nous ne voulons point l'entreprendre à défaut de M. de Marliani ; mais le moyen de ne pas aborder tous ces problèmes du moment qu'on les rencontre sur son chemin ! On doit renoncer à écrire sur l'Espagne, si l'on ne pénètre au cœur même des difficultés dont toute question se hérisse chez nos voisins.

Rien n'est plus facile à notre avis que d'observer les dispositions de l'esprit public en Espagne ; le peu qui subsiste de bourgeoisie dans les villes est évidemment dévoué au régime constitutionnel ; il en est absolument de même des paysans, qui ne sont pas immédiatement soumis à l'influence d'une certaine portion du clergé et de la noblesse. Pour notre propre compte, nous ne croyons point que l'œuvre de la régénération puisse rencontrer des obstacles sérieux dans la noblesse et le clergé. Il nous paraît aisé de démontrer que l'immense majorité des membres de ces deux classes est en ce moment disposée à seconder toutes les tentatives de réforme, et que la minorité mécontente, réduite à la plus complète impuissance, ne tardera pas à comprendre que ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de s'y associer.

La noblesse foisonne à tel point dans certaines provinces, que l'on se

refuse à la considérer comme une aristocratie. Vous auriez moins de peine à distinguer de la classe ouvrière la plus petite bourgeoisie des plus petites villes de France. Tout anoblit en Espagne, le moindre grade, la moindre fonction, la moindre charge; la grande affaire n'est pas de savoir qui est noble, mais de découvrir qui ne l'est pas. Dans les provinces où la noblesse est moins nombreuse, ses conditions d'existence ne diffèrent pas essentiellement de celles où se trouvent placés les autres citoyens; mêmes opinions religieuses, même éducation, mêmes mœurs, mêmes manières, nous allions ajouter mêmes intérêts, si nous ne nous étions rappelé qu'il subsiste encore çà et là quelques débris de la législation féodale parmi les dispositions qui régissent la propriété immobilière.

Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que la noblesse est la première à demander que l'on abolisse ces dispositions, qui lui imposent plus d'entraves qu'elles ne lui concèdent de priviléges. Quant à la haute noblesse, nous ne dirons qu'une chose, c'est qu'elle ne peut inspirer la plus légère appréhension. Rabougris d'ame et de corps, les *grands* actuels, si on leur remettait la puissance de l'oligarchie vénitienne au moyen-âge, seraient incapables d'en user pour ou contre quoi que ce soit. Aucune classe, aucune famille en Europe, n'a donné l'exemple d'une pareille décadence. Et, d'ailleurs, on s'exagère l'importance qui s'attache à leur titre; trop de parvenus et de favoris ont inscrit leur nom sur le livre d'or de la grandesse pour que les pages n'en soient pas un peu maculées. Cela est si vrai, que des nobles de Castille ont refusé le chapeau, de peur d'être confondus avec plusieurs des tristes personnages qui le portent.

Au reste, à demi ruinés par les frais exorbitans de la plus inutile représentation qu'aient jamais exigée les convenances dans un état purement monarchique, les grands d'Espagne devraient bénir un ordre social qui détruira ces convenances en les rendant ridicules, qui leur permettra de relever leur fortune et d'en faire un meilleur emploi. Les observations que nous avons présentées sur les lois d'origine féodale reviennent ici dans toute leur force; nous ne croyons pas que, le jour où ces lois seront abrogées, les grands accordent le moindre regret aux droits dont cette mesure entraînera la perte.

Les dispositions du clergé sont encore plus rassurantes que celles de la noblesse. Le clergé régulier est dissous; la chute de son influence ne date pas seulement des tristes évènemens de 1834, mais de la fin du XVIII[e] siècle; la philosophie de cette époque l'a renversé. Aranda, Jovellanos, Olavidè, en ont eu raison, en dépit des persécutions que le saint-office fit subir à ce dernier. Les moines ressaisirent un peu de crédit durant les guerres de l'indépendance; c'était le prix du patriotisme dont ils avaient donné d'irrécusables preuves; mais ils eurent le tort de prendre un élan de reconnaissance publique pour la restauration des croyances et des maximes qui maintenaient autrefois leurs usurpations temporelles, et l'on sait ce qu'ils sont devenus quand ils se sont avisés d'agir en conséquence. Bien avant les horribles massacres de Madrid, de Murcie, de Valence, les congrégations monastiques pressentaient vivement

leur fin prochaine; à les voir dans la foule humiliés et le front courbé sous le poids de la réprobation générale, vous n'eussiez pas reconnu ces fiers franciscains qui régentaient les rois et les peuples et portaient le glaive de l'inquisition plus haut que Philippe II lui-même sa main de justice et son sceptre. Ils seraient bien heureux aujourd'hui que le clergé séculier consentît à les recevoir dans son sein.

Le clergé séculier est un corps respectable et respecté, qui a, il est vrai, plus de vertus que de lumières, mais dont le patriotisme ne s'est jamais démenti. Nous devons relever ici une erreur historique d'une extrême gravité; on a dit que, si les évêques, les curés, les vicaires espagnols ont presque toujours embrassé la cause du peuple, c'est qu'ils jalousaient le crédit des moines qui ont, de tout temps, fait cause commune avec les rois absolus. Nous sommes surpris que cette opinion ait survécu à la chimère, tant caressée par les publicistes du dernier siècle, des gouvernemens mixtes et pondérés, constitués de façon que le peuple vive précisément des rivalités et des querelles qui éclatent entre les premiers corps et les premières classes de l'état. Voyez dans notre histoire, dans celles de l'Angleterre, de la Pologne, du Danemark, de la Suède, que de maux il est résulté d'une pareille organisation!

Si le clergé régulier de l'Espagne n'avait pris souci que de ruiner l'influence des moines, il aurait tout simplement essayé de faire son profit de leur abaissement. Ce n'est pas de cette manière que l'on expliquera la popularité dont il jouit; comme le reste de la nation, il avait conservé le souvenir des temps qui ont précédé l'avénement de la dynastie autrichienne. Il n'en fallait pas davantage pour que le despotisme lui fût odieux. Voilà pourquoi les plus considérés des archevêques, des évêques, des chanoines, et la plupart des curés, se sont mêlés aux défenseurs de la cause libérale, dès qu'il leur a été permis de lever un drapeau. Ils sont presque les seuls en Europe, des hommes de leur ordre, qui aient fait servir leurs richesses aux intérêts généraux. L'Espagne leur doit tous ses monumens d'utilité publique, ses ponts, ses aqueducs, ses routes, ses canaux, ses fontaines, etc. Comment auraient-ils repoussé un ordre social basé sur le droit commun?

Nous avons dit que la bourgeoisie, ou, pour mieux parler, la classe que l'on entend par ce mot en France et en Angleterre, ne subsiste guère en Espagne, où le moyen-âge l'a vue si florissante. Il serait bien aisé pourtant de l'y rétablir : la noblesse tout entière, ou du moins l'immense majorité de cet ordre, en fournirait les plus précieux élémens; l'agriculture et l'industrie feraient le reste, si jamais l'on se décidait à tirer parti par le travail des innombrables ressources que la nature a prodiguées à la Péninsule, d'Irun à Gibraltar.

On comprendra, si l'on songe que le remaniement de la prospérité territoriale se retrouve, au moins à l'état de menace, dans le programme de la plupart des révolutions, qu'il est heureux pour l'Espagne que ses assemblées législatives n'aient point à se préoccuper de ce terrible problème, qui se pose aujourd'hui en Angleterre dans ses termes les plus simples, c'est-à-dire les

plus effrayans. La principale mission des cortès, c'est de fonder l'unité politique, en dépit des prétentions particulières qui s'élèvent dans les provinces, par la raison toute naturelle que chaque fraction de l'état, désespérant du bien-être général, s'arrange dans son coin pour souffrir le moins possible des malheurs inséparables de cette impuissance séculaire où l'administration générale du royaume est tombée.

Il est au pouvoir des cortès, non-seulement d'empêcher que toutes ces prétentions n'éclatent, mais encore de déterminer, dans un avenir plus rapproché de nous qu'on ne le pense, les provinces vascongades elles-mêmes à échanger contre la loi commune ceux de leurs priviléges qui constituent une exception flagrante et dangereuse à cette loi. On parviendra sûrement à ce double but, si la charte de 1837 est appliquée de telle sorte que les provinces qu'elle régit n'envient rien aux Basques sous le rapport du bien-être. Il faut pour cela (1) organiser fortement la commune, moraliser et réformer l'administration. Nous verrons bientôt que cette question mène tout droit au grand problème des *fueros*, qui domine en ce moment les préoccupations de tous les hommes politiques dans la Péninsule, et que M. de Marliani n'a pas même abordé.

Il faut organiser fortement la commune. Au moyen-âge, l'esprit de municipalité était plus éclairé, plus vivant en Espagne que dans les autres contrées de l'Europe, sans excepter la France et l'Angleterre. Nous en donnerons une preuve irrécusable. A cette époque, les immunités communales couvraient les propriétés immobilières en Castille et dans tous les pays de la domination castillane, et non pas seulement les propriétés des particuliers, mais celles de la communauté, c'est-à-dire que la communauté avait un territoire dont les alcades géraient les revenus. Et gardez-vous de croire que les rois de la maison d'Autriche, que leurs vice-rois, leurs capitaines-généraux, qu'une administration inintelligente et avide, qui a poussé l'exaction jusqu'au brigandage, que les moines eux-mêmes, ces instrumens si dévoués du despotisme, aient eu raison de l'esprit de municipalité. Partout il a opposé la plus vive résistance aux entreprises de l'absolutisme; parcourez les fastes de ce dernier régime, et vous verrez ce que son triomphe lui a coûté, vous verrez ce qu'il lui a fallu de trahisons, de ruses, de stratagèmes machiavéliques et de sanglantes répressions!

On n'est jamais parvenu à étouffer l'esprit de municipalité, mais tout simplement à le décourager. C'est lui qui a conservé les mœurs démocratiques

(1) On s'étonnera peut-être que nous donnions le conseil d'encourager le plus possible en Espagne l'esprit de municipalité, auquel on attribue tous les malheurs présens. Mais nous nous serons sans doute fait comprendre, quand nous aurons prévenu le lecteur que nous distinguons l'esprit de municipalité de ses excès même et des abus où il peut entraîner. Nous ne concevons pas une bonne administration municipale sans une loi générale qui règle ou prévoie les questions politiques, telle, en un mot, qu'eût été la loi des *ayuntamientos*. Mais comment faire accepter cette loi? Voilà le problème : nous essayons plus loin de le résoudre.

que des voyageurs superficiels s'étonnaient de rencontrer dans les premières villes du royaume et dans les plus petits villages, tout à côté de la grandesse et de l'inquisition; c'est encore lui qui entretenait cette haine sourde, implacable et presque instinctive, toujours prête à se traduire en actes, haine vouée au gouvernement, depuis Philippe II jusqu'à Ferdinand VII, par tout Espagnol qui ne prenait aucune part, soit à la curée adminisirative, soit aux excès de l'autorité civile et politique. On ne doit pas songer à établir en Espagne la centralisation telle qu'elle subsiste chez nous. Les intérêts n'y sont pas homogènes; chaque province, chaque localité, réclame son mode d'administration; il est une foule de nécessités de détail dont il est impossible que l'on tienne suffisamment compte quand les affaires reçoivent une impulsion générale qui se communique de la capitale aux extrémités, et cette impulsion s'affaiblirait nécessairement si elle devait se modifier à chaque pas, en raison des exigences que nous venons de mentionner.

Nous allons plus loin : nous croyons que l'on ne peut créer l'unité politique en Espagne qu'à la condition d'organiser fortement les municipalités. Rassurées sur les intérêts qui les concernent en propre, les diverses parties de l'état seraient moins bien venues à contester aux assemblées législatives dont elles nomment les membres, au pouvoir exécutif dont ces assemblées règlent et surveillent l'action, à l'autorité supérieure enfin, le soin de faire les lois et de prendre les mesures que nécessitent les relations avec l'étranger, la levée des impôts, la levée des troupes, la police du royaume, la justice criminelle et civile, les besoins de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, toutes les questions d'intérêt général qui peuvent s'élever dans le pays. Évidemment, elles n'auraient pour cela ni raison ni prétexte, si le gouvernement s'inspirait des maximes du droit commun, depuis long-temps bannies des institutions civiles et politiques, et si, d'un autre côté, on introduisait l'ordre, la légalité, la moralité dans l'administration.

Ici, tout est à faire. Voyez ce qui se passe de Burgos à Cadix, et dites-nous s'il y a en Espagne une justice, une administration. La levée des impôts n'est définie d'aucune manière; le trésor ne peut procéder que par voie d'exaction, même dans le cas où ses prétentions sont le plus légitimes, la loi ne permettant ni l'expropriation ni la contrainte. Les employés de l'octroi, les douaniers mendient sur le passage des voitures publiques, et favorisent, moyennant prime, toute espèce de contrebande. La contrebande! fléau insolent et lâche qui se substitue effrontément, sous le canon de Gibraltar, à toute espèce de commerce dans la Péninsule, au négoce des objets de luxe comme à celui des objets de première nécessité. Ajoutez qu'il n'est pas de pays au monde où la police exerce plus de vexations, où la propriété, la vie même soient moins en sûreté; le voyageur ne sait pas trop ce qu'il doit redouter le plus du voleur qui le rançonne ou de l'alguasil qui lui demande brutalement son passeport à l'entrée de tous les bourgs, et qui souvent, voleur lui-même, va l'attendre, l'escopette à la main, au plus voisin coupe-gorge. En Espagne, la justice se rend, ou plutôt se vend, comme dans les pachaliks les moins civilisés de

l'Asie, favorable à qui peut l'acheter, inflexible envers qui n'a rien; on n'est exproprié, emprisonné, pendu qu'autant qu'on n'a pas d'argent pour détourner le coup dont on est menacé; c'est là une règle dont on compte les exceptions. « Je suis sûr de mon affaire, nous disait en 1836, sur la route de Barcelone, un jeune négociant de Figuéras; mon adversaire n'a pu donner que dix mille francs aux *escribanos* et aux juges; j'en ai là, dans ma valise, seize mille que je leur destine : c'est comme si je tenais mon arrêt. » Nous avons, cette année-là, parcouru l'Espagne de l'un à l'autre bout, et nous affirmons qu'il ne nous est pas arrivé une seule fois d'entrer dans une ville qu'on ne nous eût appris un scandale ou un désastre provenant de quelque excès administratif, de quelque abus de police, et, le plus souvent, du défaut absolu de toute police, de toute administration. — A Cadix, le gouverneur civil lui-même, poignardé en plein jour sur une place publique, se débattait sans secours dans les convulsions de l'agonie, car la loi criminelle s'en prend, en Espagne, aux premières personnes que l'on rencontre aux alentours du cadavre, si l'on ne découvre sur-le-champ le meurtrier. A Cordoue, un joaillier refusait de reconnaître les bijoux qu'on venait de lui dérober, tant cette conviction est encore établie qu'une procédure, une fois entamée, dévore tout, plaignans et prévenus. A Valence, notre consul s'efforçait vainement de venger la mort d'un négociant français égorgé la veille dans les faubourgs, bien que les assassins se montrassent au soleil, couverts des dépouilles de la victime, et revêtus de ses habits. Partout, des hôpitaux et des maisons de fous, où rien n'égale la négligence des gardiens, si ce n'est leur malpropreté; partout, des prisons où les anciens Juifs, dont l'excessive pénalité révoltait les Romains eux-mêmes, se seraient fait scrupule de renfermer leurs parricides et leurs blasphémateurs. Parlerons-nous de cette dictature bureaucratique dont les agens encombrent les administrations et les ministères, qui décident à leur gré des affaires, les tranchent ou les éternisent suivant que leur intérêt s'y trouve, de ces *escribanos* tout à la fois huissiers, procureurs, secrétaires des alcades, greffiers, notaires, familiers impurs des hauts fonctionnaires et des juges auxquels ils servent d'intermédiaires quand il s'agit d'une extorsion à pratiquer ou d'une œuvre de corruption à négocier? Observons qu'un pareil état social s'est empiré par sa durée même qui remonte à des siècles; observons encore que, depuis sept ans, toutes ces causes de dissolution ont agi librement, sans obstacle de la part des cortès et des ministres peu respectés, peu obéis parmi tant de crises et de catastrophes, exclusivement absorbés d'ailleurs par les passions politiques et les plus cruelles appréhensions qui puissent entraver la marche d'un gouvernement.

Voilà les plaies de l'Espagne; ce qui nous a donné le courage de les mettre à nu, c'est qu'à notre avis, pour les cicatriser et les guérir, il suffit de le vouloir et de le tenter. Malgré toutes leurs misères, et pour mieux dire à cause même de ces misères, les populations s'associeront avec ardeur à tous les plans de réforme et d'amélioration.

Nous avons dit, en indiquant dans quel sens ces améliorations devaient être

tentées, que c'était là le plus efficace moyen de déterminer les provinces basques à échanger leurs priviléges contre la loi commune. Conservez leurs priviléges aux Basques, et jamais vous ne parviendrez à constituer l'unité politique: les autres provinces ne sont déjà que trop disposées à s'isoler et à se gouverner elles-mêmes : on ne citera pas un règne, depuis Ferdinand-le-Catholique, où cette tendance ne se soit manifestée. Considérez ensuite le tort immense que la séparation des provinces vascongades porterait au commerce et à l'industrie de l'Espagne; l'Espagne, quelles que soient ses infortunes présentes, est appelée à jouir d'une haute prospérité matérielle; ce n'est pas pour rien que l'on possède un sol si étendu, si fertile, des ports si nombreux et si vastes sur les premières mers du monde. Qu'arriverait-il, si la Biscaye était fiscalement régie comme par le passé? si les douanes de l'Espagne demeuraient fixées à l'Èbre, au lieu de l'être aux Pyrénées? Il s'élèverait infailliblement, entre l'Espagne et la Biscaye, autant d'entraves commerciales qu'entre l'Espagne et le reste de l'Europe; les provinces vascongades ne tireraient aucun parti de leurs ports qui leur seraient enviés par les grandes puissances maritimes; ces dernières les désoleraient par leurs intrigues jusqu'à ce que l'une d'elles eût planté son pavillon à Bilbao et à Saint-Sebastien, comme dans de nouveaux Gibraltar.

D'un autre côté, il est aisé de faire ressortir ce que les provinces vascongades perdraient elles-mêmes à la séparation. Naguère encore, avant la guerre civile, ces provinces payaient des droits pour l'introduction de leurs denrées à la frontière de Castille, aussi bien qu'à la frontière de France; comme le reste de l'Europe, elles étaient soumises à tous les règlemens de douane, à toutes les prohibitions. Il y a plus : le commerce avec l'Amérique leur a été de tout temps interdit, et l'interdiction n'a pas été levée pour les colonies que l'Espagne a conservées. Rien au monde ne serait plus préjudiciable à la Biscaye que toutes ces entraves, du moment qu'une administration intelligente et probe aura développé les germes de prospérité que la nature a déposés dans la Péninsule. La Biscaye est-elle donc si riche? retire-t-elle de si grands bénéfices de son commerce de fer, de résine et de safran, qu'elle renonce, pour son propre compte, à ce magnifique avenir?

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les priviléges vascongades ont pris naissance dans des circonstances qui ne sont plus de notre temps, et dont les derniers vestiges disparaîtront devant un régime nouveau auquel il sera tôt ou tard avantageux pour les Basques de se conformer. Les fueros ont long-temps protégé les Basques contre les excès du despotisme et les désordres de l'administration : les mêmes motifs de défiance subsisteront-ils encore du moment que la régénération complète de l'administration sera opérée par un gouvernement basé sur le droit commun? Quand les impôts, mis enfin en rapport avec la valeur de la matière imposée et affectés aux charges, aux dépenses publiques, ne seront plus gaspillés par les exacteurs, les provinces vascongades où le sol est moins riche, et où, par conséquent, il sera moins grevé de contributions que dans le reste de la Pésinsule, n'auront-elles point intérêt

à ce qu'une assemblée générale règle leurs finances en même temps que celles du royaume tout entier? Quand il leur sera bien démontré que l'armée a cessé d'être un instrument d'oppression entre les mains du pouvoir, les vaillantes populations de ces provinces hésiteront-elles à fournir leur contingent? Lorsque, par son agriculture, son industrie, son commerce, l'Espagne, dont le territoire est si étendu, si fertile, dont les ports sont si nombreux et si vastes, sera parvenue à une grande prospérité matérielle, ne consentiront-elles pas, pour se ressentir le plus possible de cette prospérité, à ce que les douanes soient transférées de l'Èbre aux Pyrénées? Suivez l'analogie pour la justice, pour les branches diverses de l'administration. Et quand l'Espagne aura pris en Europe le rang que devra infailliblement lui assigner sa fortune nouvelle, est-il à supposer que les Basques refusent leur part de la splendeur et de la puissance communes, et qu'ils ne se décident point à envoyer leurs mandataires aux cortès?

Il est vraiment inconcevable que toutes ces espérances ne se soient pas offertes à l'esprit du duc de la Victoire et ne lui aient point suggéré plus de modération à l'égard des provinces basques et de leurs représentans. M. de Marliani a fait un exposé fort remarquable des négociations et des pourparlers qui ont précédé la convention de Bergara; il n'est pas un seul des faits qu'il rapporte, qui n'autorise et pour ainsi dire ne provoque les réflexions dans lesquelles nous venons d'entrer. Mais, nous le répétons, le parti prétendu *progressiste* n'a pas un homme qui comprenne les dispositions de l'esprit public; nous avons vu plus haut que M. de Marliani lui-même n'a pas su ou n'a pas voulu observer celles des individus et des classes : constatons ici qu'il a fait preuve de la même négligence à l'égard des populations. Cette négligence est tout-à-fait inexcusable; nous vivons à une époque où les évènemens sont plus forts que les classes et les individus, et où tout s'accomplit par les masses. Le premier devoir du publiciste qui étudie un pays dans lequel il s'agit non plus de formuler une constitution, mais de la pratiquer, chose autrement difficile, c'est d'examiner, dans le cas où cette constitution serait diversement accueillie, par quelles populations elle doit triompher. Ce qu'il y a de civilisation et de lumières dans un état n'est jamais également répandu sur tous les points de sa surface. Que seraient devenus en France les principes de notre grande révolution, si, à dater de 1789, les provinces du nord ne les avaient, en toute occasion, énergiquement proclamés et soutenus? Dans notre conviction, l'Aragon, la Catalogne, la Biscaye et la Navarre sont appelées à rendre un service analogue à l'Espagne, et il est urgent de les y encourager. Cette question, dont M. de Marliani n'a pas même soupçonné l'importance, prend racine dans les plus profonds recoins de la statistique et de l'histoire; nous ne doutons point qu'elle n'attire prochainement l'attention des publicistes et des hommes d'état.

Nous avons dit que M. de Marliani a écrit un précis instructif des abus et des fautes qui ont, de siècle en siècle, ôté à l'Espagne sa puissance et son rang, et nous nous sommes étonné qu'il se soit associé à des actes qui ont compliqué

ces fautes et ces abus. Nous ajouterons que M. de Marliani n'a point un seul instant songé à rechercher les palliatifs et les remèdes que réclame la situation actuelle de l'Espagne; il ne pouvait se livrer à une étude pareille qu'à une condition, qui était de formuler l'acte d'accusation de ses amis politiques. M. de Marliani n'a pas même dressé un relevé satisfaisant des ressources matérielles de l'Espagne : les chapitres où il les énumère n'ont guère plus d'importance que les rapports les plus incomplets qu'aient jamais présentés les membres de nos assemblées législatives sur les diverses parties du budget. Nous nous applaudirons pourtant de nous être occupé de ce livre, si, en dépit des malheurs et des convulsions du présent, nos lecteurs partagent quelques-unes de nos espérances sur l'avenir d'un pays qui nous est cher. On sait qu'un préjugé inexplicable arme les paysans contre les arbres dans les plus belles contrées de la Péninsule, qui se couvriraient d'une haute végétation si le sol pouvait librement produire toutes les richesses dont il recèle le germe. Voilà l'image de l'Espagne libérale : les excès du pouvoir absolu, le défaut de toute administration, l'intolérance religieuse ont vicié les rapports sociaux, discrédité les lois et découragé les sentimens dont l'ensemble forme l'esprit public et le patriotisme. Mais ces sentimens ne sont pas anéantis; constituez le seul régime qui convienne aux nations modernes, restaurez la légalité sans laquelle tout est anarchie ou marasme, et l'on verra se rétablir entre les citoyens, entre les provinces, cette cohésion vigoureuse qui enfante l'unité politique. Alors seulement l'Espagne réalisera les espérances conçues par Rousseau à une époque où pas une protestation ne se faisait entendre contre le despotisme, et où l'on ne pouvait deviner les qualités énergiques de ce peuple qu'à l'attitude sombre et fière qu'il avait prise dans sa muette résignation.

XAVIER DURRIEU.

BULLETIN.

De jour en jour, la dissolution de la chambre devient moins probable, et toutes les considérations qui militent pour la durée du parlement acquièrent plus de force et d'autorité. Il est de toute vraisemblance que la chambre de 1839 restera pendant un an encore l'arbitre des questions politiques et des destinées ministérielles.

Il n'y a peut-être pas d'exemple dans les fastes parlementaires d'une chambre qui, dans l'espace de trois ans, ait eu affaire à trois cabinets. En 1839, la chambre élue après les grands débats de la coalition inaugure sa carrière avec le ministère du 12 mai; au commencement de 1840, cette administration succombe, et le cabinet du 1er mars trouve dans le parlement une majorité qui l'appuie; huit mois après, le ministère du 29 octobre ouvrait la session de 1841.

On a trouvé surprenant et presque immoral que la chambre ait eu coup sur coup une majorité à donner à trois administrations différentes. Sans doute, il eût mieux valu que tant de vicissitudes politiques fussent épargnées au parlement et au pays; mais si l'on veut bien y regarder de près, on verra que ces changemens, sans rappeler les circonstances qui les ont provoqués, ont eu leurs raisons dans les dispositions et les sentimens intimes de la chambre elle-même. La chambre, en 1839, arriva plutôt embarrassée que fière de sa victoire; elle ne voulut pas, et cette pensée l'honore, prendre vis-à-vis de la royauté une attitude de domination et de triomphe : au fond, la coalition avait été plutôt un choc de prétentions rivales qu'une lutte soutenue intentionnellement contre la couronne au nom de griefs constitutionnels. Aussi la chambre accepta sans déplaisir une combinaison qui ressemblait à une transaction. Par le cabinet du 12 mai, l'ancienne majorité gardait une sensible prépondérance, et en même temps l'accession de MM. Dufaure et Passy donnait une certaine satisfaction à la coalition victorieuse. Quand un évènement imprévu eut fait

tomber le 12 mai, ce fut encore la pensée d'une transaction qui présida à la formation d'un nouveau cabinet, et le 1er mars prit ce mot pour devise. Seulement les termes de cette transaction étaient un peu déplacés, et les opinions coalitionistes avaient une part d'influence plus considérable qu'auparavant. C'est donc par un effet naturel de la composition même de la chambre que tour à tour le 12 mai et le 1er mars ont trouvé une majorité dans son sein. A la fois monarchique et constitutionnelle, jalouse de ses droits, mais gardienne fidèle des prérogatives de la couronne, la chambre a tour à tour demandé à ces deux administrations de donner à la double pensée qui l'animait une expression adaptée aux circonstances, mais énergique et sincère. Avec le ministère du 29 octobre, ces sentimens n'ont pas changé. N'avons-nous pas vu dans la dernière session la même chambre voter pour M. Guizot, et accueillir avec faveur les paroles de M. Dufaure réservant tous les droits de l'avenir pour plusieurs réformes? Tous les élémens coexistent dans la chambre, l'amour de l'ordre et l'esprit de liberté, le désir sincère de la stabilité et d'honorables sympathies pour les améliorations utiles. Voilà la base morale de la chambre. Ces grands et respectables sentimens n'étouffent malheureusement pas les petites passions et leurs influences fâcheuses, et souvent ils sont tenus en échec par de misérables intrigues : néanmoins, ils gardent encore une puissance à laquelle il faut croire; autrement la politique ne serait plus que la résultante des plus mauvais penchans de la nature humaine.

Durant la session qui vient d'être close, la chambre, dans toutes les questions capitales, a cherché sincèrement le bien. Les attaques passionnées dirigées contre le ministère du 1er mars ne l'ont pas empêchée de voter les fortifications de Paris et l'accroissement de nos forces de terre et de mer. En accordant son suffrage à la loi sur les travaux extraordinaires tant militaires que civils, elle a donné les moyens de mettre la France sur un pied de défense respectable et d'imprimer à l'industrie du pays une activité salutaire. Elle a montré ouvertement ses préférences pour la conservation de la paix, mais en même temps elle a fait comprendre au pouvoir exécutif combien il devait être jaloux de l'honneur de la France. On a pu remarquer que, dans les questions extérieures, elle a eu soin de ne pas s'engager elle-même; elle a évité d'interroger et de troubler le ministère au milieu de ses négociations avec l'Europe. Sur ce point délicat, elle s'est montrée à l'égard du cabinet tout ensemble confiante et réservée.

Les préoccupations politiques n'ont pas empêché la chambre de discuter des projets importans sur des intérêts positifs. Parmi les résultats de la session de 1841, on peut compter les lois sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, sur le travail des enfans dans les manufactures, sur les ventes immobilières, sur les ventes aux enchères de marchandises neuves, sur l'organisation de l'état-major de l'armée navale, sur la responsabilité des propriétaires de navires. La chambre a donné aussi son approbation motivée au traité de commerce entre la France et la Hollande. On voit qu'au milieu des luttes des partis, les affaires n'ont pas été négligées.

Il faut savoir quelque gré de cette activité à une chambre morcelée en tant de fractions, à une chambre distraite par tant d'intérêts divers, à une chambre où trois ministères ont exercé les uns contre les autres une influence contradictoire. Quand la chambre se réunira pour la quatrième fois, elle aura à se décider sur des questions délicates et entre des tendances contraires. Dans la session prochaine, qui sera probablement la dernière du parlement élu en 1839, il faudra prendre un parti sur les réformes intérieures indiquées et désirées par M. Dufaure à la tribune, il faudra déclarer si la France se tient pour contente de tout ce qui s'est fait sans elle au dehors depuis le traité signé à Londres par les quatre puissances. Nous nous rappelons qu'il y a deux ans, précisément à la même époque, dans les premiers jours de juillet, la commission de la chambre, à propos de l'Orient, adressait au ministère du 12 mai ces graves et solennelles paroles : « Cette grande question impose au cabinet une responsabilité immense, on peut le dire. En recevant de la chambre les 10 millions qu'il est venu lui demander, il contracte un solennel engagement; cet engagement, c'est de faire remplir à la France, dans les évènemens d'Orient, un rôle digne d'elle, un rôle qui ne la laisse pas tomber de la position élevée qu'elle occupe en Europe. La fortune lui jette entre les mains une affaire si grande, que, s'il la gouverne, comme il convient à la France, il sera le plus glorieux cabinet qui ait administré les affaires de la nation depuis 1830. » La chambre qui tenait ce langage a survécu non-seulement au ministère du 12 mai, mais à une autre administration qui avait entrepris de *faire remplir à la France un rôle digne d'elle;* et elle ne saurait se dissimuler qu'en insistant si fort sur la grandeur de la question orientale, elle s'est créé à elle-même une grave responsabilité.

Qnel caractère faut-il assigner à la soumission de Méhémet-Ali? Est-ce une abdication complète de toutes ses anciennes prétentions? Est-ce un signe de découragement et de faiblesse? Le vice-roi ne cède aujourd'hui rien de plus que ce qu'il a cédé l'automne dernier; il y a eu une cérémonie, voilà tout : un envoyé du grand seigneur a passé autour du cou du pacha, non pas le fatal cordon comme faisait autrefois la Porte envers les sujets rebelles, mais la grande décoration du Nicham-Iftiar. Le hatti-shériff qui défère l'investiture aux conditions connues, a été lu solennellement par le secrétaire du vice-roi, en présence des officiers civils et militaires, et du corps des ulemas; mais ce hatti-shériff, Méhémet-Ali en avait accepté les bases; il ne pouvait pas, vis-à-vis de l'Europe, refuser de le proclamer officiellement à Alexandrie. Méhémet-Ali n'a pas tant fait sa soumission au sultan qu'à l'Europe; il a cédé à l'Angleterre, à la Russie, à l'Autriche, à la Prusse, on pourrait même dire qu'il a cédé à la France, car il paraît que le successeur de M. Cochelet, M. de Rohan-Chabot, a vivement insisté pour que le vice-roi acceptât et proclamât l'hatti-shériff. Maintenant, deux grandes questions restent à vider, le tribut et le désarmement. Nous avions eu raison de remarquer avec quel soin la question du tribut avait été isolée des autres conditions contenues dans le firman d'investiture, elle est restée entière, et sera l'objet de négociations particulières

entre la Porte et Méhémet. La diplomatie européenne s'est désintéressée volontairement de ce débat; elle semble même peu s'émouvoir à la pensée que ces difficultés financières peuvent ajourner long-temps encore un dénouement définitif. Quant au désarmement, quels moyens de contrôle et de contrainte pourra employer la Porte? En ce moment, le vice-roi a près de 60,000 hommes sous les armes, et il s'est engagé à réduire son armée à 18,000 hommes. Va-t-il, dans un bref délai, effectuer un désarmement aussi considérable? Ne cherchera-t-il pas mille expédiens pour traîner en longueur l'exécution de cette clause, pour la rendre à peu près illusoire? Gagner du temps, substituer à la résistance ouverte la patience et la ruse, attendre de l'avenir des occasions favorables pour ressaisir un peu du terrain perdu, telle est la pensée qu'il est impossible de ne pas attribuer à Méhémet-Ali, à moins de ne plus voir dans le pacha qu'un vieillard entièrement désarmé par l'âge, et n'ayant plus d'autre souci que de s'assurer une fin sans gloire, mais sans orages.

La diplomatie estime en avoir fini avec l'Égypte, et elle commence à s'occuper des autres affaires de l'empire ottoman. Non-seulement ce n'est plus le sultan qui gouverne à Constantinople, mais ce n'est plus lui qui traite seul avec ses sujets révoltés, sur les points où l'insurrection se déclare. C'est maintenant l'Europe qui somme les rebelles de rentrer dans l'obéissance qu'ils doivent au grand-seigneur. Les consuls anglais, russe et autrichien, viennent d'intervenir dans l'insurrection des Candiotes, et le consul français a joint sa proclamation à celle de ses collègues. C'est le principe de la légitimité qui est invoqué par les représentans des puissances européennes, et les consuls sont unanimes à sommer les insurgés crétois de rentrer dans l'obéissance qu'ils doivent au grand-seigneur. Il faut convenir que la situation de l'Europe chrétienne vis-à-vis de l'islamisme est singulière. En 1827, les cabinets avaient considéré la solidarité religieuse comme un principe assez saint et assez grand pour consacrer jusqu'à l'insurrection, et ils se déterminèrent à sanctionner l'émancipation sanglante des chrétiens qui, dans le Péloponèse et à Athènes, avaient succédé aux descendans de Thémistocle et de Léonidas. Aujourd'hui, la raison d'état paraît supérieure aux intérêts du christianisme, et les puissances s'accordent à considérer comme un attentat la révolte de peuples qui adorent la croix contre les turbans. Est-ce à dire pour cela que les cabinets aient si fort à cœur la légitimité ottomane? Pas le moins du monde; mais ils trouvent commode de se réunir momentanément dans une espèce de lieu commun, dans une sorte de principe provisoire pour agir ensemble. En Syrie, on a fait du christianisme contre Méhémet-Ali; en Crète, on signifie aux chrétiens qu'ils ne doivent pas se révolter contre le sultan. Que penseront cependant les populations de cette conduite double? Elles en concluront nécessairement que les cabinets européens n'ont de conviction profonde ni en religion ni même en politique, et qu'ils vivent au jour le jour, cherchant à tromper les autres, à se tromper eux-mêmes en attendant l'heure des agrandissemens particuliers.

La curiosité du monde politique s'est tournée tout entière ces jours-ci du

côté des élections anglaises. Les tories ont l'avantage. Dans tout ce mouvement, dans tout ce pêle-mêle de prétentions et de candidats, deux figures se détachent, deux caractères se dessinent, qui appellent, qui absorbent presque toute l'attention, sir John Russell et sir Robert Peel. Le ministre whig qui propose à son pays une grande réforme industrielle et commerciale a voulu planter son drapeau dans la cité de Londres; l'idée était juste, mais l'exécution audacieuse. Il était périlleux d'avouer une pareille candidature avec si peu de temps pour l'organiser et en assurer le succès. Le résultat a bien montré le danger, puisque sir John Russell ne l'a emporté que de neuf voix sur treize mille votans. Quel que soit le sort de son administration, sir Russell a mis hors d'atteinte sa personnalité politique. Représentant de la cité de Londres, il soutiendra, soit sur les bancs du ministère, soit sur ceux de l'opposition, la réforme, dont il s'est fait le champion, avec une autorité bien plus grande que si d'autres électeurs l'eussent envoyé à la chambre. Pour conquérir cette forte position, il a risqué de perdre son siége au parlement. « Je savais, a dit lord Russell en remerciant l'assemblée qui l'avait nommé, je savais, en me présentant ici, que je vous exposais à des menaces comme à des séductions de toute espèce; mais je connaissais trop bien votre franchise, votre esprit d'indépendance et de liberté, pour n'avoir pas l'assurance que les électeurs de la cité de Londres ne craindraient pas d'adopter ma candidature. Les lois des céréales ne peuvent plus rester en vigueur, vous venez de les condamner... » Lord John Russell a été frappé de l'importance d'opposer à la coalition des grands propriétaires et des fermiers l'imposante autorité de la cité de Londres. Sir Robert Peel n'a pas changé de collége électoral, c'est toujours aux électeurs de Tamworth qu'il s'est adressé; mais, en les haranguant, en leur demandant leurs suffrages, en les remerciant de leurs votes, il a parlé à toute l'Angleterre. Montrer qu'à l'époque de 1830 il avait compris toute la gravité de la situation et toute la portée de l'avenir, qu'il avait profondément senti la nécessité d'opposer à la commotion générale qu'une révolution imprévue avait imprimée à la France, à l'Europe, et notamment à l'Angleterre, le contrepoids d'un puissant parti conservateur, qui défendrait sur ses vieilles bases les grandes institutions du pays, telle a été la pensée de M. Peel, et il l'a mise en lumière avec talent, avec autorité. En parlant aux électeurs de Tamworth, il s'est présenté à son pays comme le modérateur nécessaire de ses intérêts, comme le seul homme capable de faire un partage équitable entre les choses qu'il fallait maintenir et celles qu'on pourrait changer. Sir Robert Peel n'a pas pris le rôle et le langage d'un adversaire systématique de toute réforme; il admet, comme il le dit, les changemens raisonnables que le cours des ans ou les variations sociales pourront exiger. Sur la question des céréales, le débat entre sir John Russell et lui est entre une réduction graduelle du droit et un droit fixe réduit. On pressent par son discours qu'il accomplira lui-même, quand il sera au pouvoir, une partie des projets dont il fait un crime à ses adversaires. Nous ne croyons pas qu'il ait été dans l'intention de M. Peel de rien dire d'offensant

pour la France et sa révolution. Il se serait mis en contradiction avec lui-même, avec un des derniers discours qu'il a prononcés au sein du parlement, et dans lequel il reprochait aux whigs d'avoir compromis l'alliance française. Mais M. Peel est remonté à l'époque de 1830 pour bien définir sa propre situation; sans le dire, il s'est montré comme rendant à son pays un service analogue à celui que lui avait rendu M. Pitt au moment de notre première révolution, comme préservant le sol britannique de l'envahissement excessif de nos principes et de nos idées. Au surplus, si les élections qui se terminent aujourd'hui font monter les tories au pouvoir, elles les y installeront à peu près dans la même situation où sont les whigs aujourd'hui. Les tories auront devant eux une opposition formidable qui absorbera presque la moitié de la chambre des communes; eux aussi, ils seront assaillis, battus en brèche; à leur tour ils seront harcelés, souvent ils se trouveront impuissans, et leur orgueil pourra plus d'une fois payer cher les jouissances positives de l'ambition.

Les cortès n'ont pas voulu laisser à la reine Christine la tutelle de ses enfans; Ferdinand VII avait légué cette tutelle à la reine Christine en lui imposant l'obligation de se faire assister d'un conseil. L'absence de la reine n'est pas un obstacle à cet état de choses, puisque le conseil existe, et puisque aucune loi n'a banni de l'Espagne la veuve de Ferdinand. Un député, M. Pacheco, a défendu avec une éloquente chaleur les droits de la reine Christine. « La révolution de septembre, a-t-il dit, a respecté la tutelle testamentaire : voulons-nous être plus révolutionnaires que la révolution même? » Mais les passions l'ont emporté, la tutelle a été déclarée vacante, et il est probable qu'elle sera confiée à M. Arguelles. Cependant les carlistes espagnols qui sont en France sont loin d'avoir perdu l'espoir et le courage. Ils pensent qu'il viendra un moment favorable où ils pourront reprendre le chemin de la Péninsule. Des commissions de secours, tant à Bordeaux qu'à Bayonne, s'occupent des moyens de faire vivre les débris encore considérables de l'armée de Cabrera. Enfin la contre-révolution ne devrait pas se borner à l'Espagne, et la branche aînée aurait en France sa restauration, pendant que don Carlos retrouverait un trône à Madrid. On retrouve là les folles espérances qui dans tous les temps ont égaré les partisans de la contre-révolution : toujours les mêmes regrets, les mêmes chimères; toujours la même impossibilité de souscrire aux changemens, d'accepter les institutions réclamées par l'esprit du siècle.

Tous les esprits éclairés et sages de l'Europe condamnent ces passions incorrigibles qui, sous prétexte de rétablir l'ordre, mettraient le feu partout; ils blâment hautement le cynisme avec lequel les représentans de la légitimité prennent pour auxiliaires les doctrines et les complots de la démagogie. Nous n'avons pas été étonnés de trouver dernièrement dans la *Gazette d'État de Prusse* une condamnation éclatante de l'aveuglement avec lequel les légitimistes se font les alliés de l'esprit de destruction. Au lieu de représenter une opinion, dit le journal de Berlin, ils ont voulu être un parti, ils ont rêvé une

troisième restauration, et, pour la rendre possible, ils favorisent le désordre de toutes leurs forces. Ce jugement, si juste et si ferme, porté sur les menées du parti légitimiste, a excité la douloureuse indignation de *la Quotidienne*. Elle demande comment les esprits sages et intelligens de l'Allemagne peuvent traiter les royalistes (les royalistes de *la Quotidienne*) de révolutionnaires. Eh ! c'est qu'aux yeux des hommes politiques qui veulent l'union des peuples et des gouvernemens, qui désirent à la fois la conservation des institutions fondamentales de l'Europe et les progrès indiqués par la marche des temps, il n'y a pas de pires brouillons que ceux qui poussent à l'anarchie, afin de trouver dans les ruines qu'elle aura accumulées des chances de restauration pour un passé désormais impossible. A Vienne, à Berlin, la répulsion est la même pour ces coureurs d'aventures révolutionnaires.

En Allemagne, on a d'autant plus le droit de porter un jugement sévère sur une politique aussi erronée, que peuples et gouvernemens y cherchent avec loyauté à concilier leurs droits et leurs prétentions réciproques. C'est par une transformation mesurée des anciennes mœurs et des vieilles institutions que l'Allemagne cherche à éviter les tourmentes révolutionnaires. Sans doute il y aura plus d'une fois des malentendus entre les gouvernés et leurs chefs, mais il faut espérer que les expériences et les exemples dont les peuples d'au-delà du Rhin ont depuis cinquante ans le spectacle, ne seront pas perdus pour eux. C'est déjà un heureux symptôme que cette antipathie qu'inspire à l'Allemagne l'hypocrisie révolutionnaire de certains défenseurs du passé.

Dans quels inextricables embarras ne s'est pas jeté volontairement le roi Ernest! En Hanovre, les chambres n'ont pu se mettre d'accord sur les bases du budget. La seconde chambre a rejeté, à la majorité de 43 voix contre 31, la proposition qui lui avait été faite d'un vote provisoire du budget. On s'attend à une dissolution des états. Cette situation presque anarchique d'un état voisin doit causer un vif déplaisir à la cour de Prusse, d'autant plus qu'on ne peut s'y dissimuler que les fautes du roi Ernest sont la principale cause de ce désordre.

En Suède, la diète a été close solennellement par un discours que le prince Oscar a prononcé au nom du roi. Le gouvernement est félicité d'avoir pu diminuer les impôts, surtout ceux qui pesaient sur l'agriculture, et il annonce pour l'époque de la diète prochaine un nouveau dégrèvement. Le roi s'engage aussi à donner au tribunal suprême du royaume toute l'indépendance et toutes les garanties désirables. Il a l'intention de communiquer ses vues à ce sujet au comité de législation, et il les fera connaître aux états à la prochaine diète, si telle est la volonté de Dieu. « Sinon, dit le roi Jean, je prierai le Tout-Puissant dans un monde meilleur d'éclairer la nation et de lui inspirer l'amour de la justice, ainsi que la volonté et le courage nécessaires de la mettre en pratique. » Il y a dans ces dernières paroles une gravité religieuse faite pour émouvoir. Le roi Jean est le plus vieux monarque de l'Europe. Dans sa vieillesse, il a la satisfaction de voir la Suède heureuse. Le commerce

y prospère, les institutions nationales sont respectées. La Suède vient de conclure des traités commerciaux avec plusieurs états, entre autres avec la république de Venezuela.

L'absence des chambres laisse au ministère tout le loisir nécessaire pour administrer. On avait annoncé plusieurs changemens dans le personnel des préfets; on ne connaît encore qu'un seul déplacement, qui a produit une sensation assez vive. M. Mahul, directeur de la police générale du royaume, est nommé préfet du département de la Haute-Garonne, en remplacement de M. Floret. On dit que M. Floret n'aurait pas opposé la fermeté nécessaire aux prétentions et à la résistance du conseil municipal de Toulouse, au sujet de l'opération du recensement. Il est peut-être bien sévère de répondre par une destitution à un fonctionnaire qui consulte l'autorité supérieure sur l'opportunité d'une mesure. Toulouse est un terrain glissant. On peut se rappeler qu'en 1839 M. le procureur-général Plougoulm s'est trouvé aussi en collision avec le maire et le conseil municipal; mais, plus heureux que M. Floret, il n'a pas été déplacé.

La presse politique perd en ce moment un écrivain remarquable à plus d'un titre. M. Henri Fonfrède annonce qu'il s'est retiré de l'arène, et que sa santé ne lui permet plus aujourd'hui de continuer la lutte qu'il soutient depuis long-temps. Nous ne voudrions pas que dans cette retraite il y eût du découragement et de l'amertume, et cependant nous ne serions pas surpris que ces sentimens fussent entrés dans une ame aussi ardente que celle de M. Fonfrède. Le talent de cet écrivain est tout entier dans la passion qui l'anime, c'est elle qui lui inspire sa fécondité chaleureuse; mais c'est elle aussi qui ne lui permet pas de porter toujours sur les hommes et sur les choses un jugement équitable et calme, c'est elle qui lui fait exagérer les maux dont il gémit éloquemment. Une imagination vive, une tournure d'esprit exclusivement logique, peuvent être un obstacle à la complète intelligence des faits politiques. Quoi qu'il en soit, M. Fonfrède doit trouver dans son patriotisme des raisons pour ne pas dire aux luttes de la presse un éternel adieu.

Le Théâtre-Français a repris, cette semaine, la tragédie de *Phèdre* pour les débuts de Mlle Maxime, *Valérie* pour les débuts de Mme Pastelot, puis *le Bourgeois de Gand*, drame en cinq actes de M. Roman, joué, voici trois ans, à la même époque, au théâtre de l'Odéon. Aussi le public qu'éveille et qu'entraîne cette activité qu'on ne saurait trop louer, s'est-il porté, toute cette semaine, au théâtre de la rue Richelieu. Si l'on compare l'état actuel du Théâtre-Français à ce qu'il était, voici quelques années à peine, on comprendra que nous avons raison de ne pas désespérer de l'avenir de notre première scène. Nous nous souvenons très bien, car ce temps n'est déjà pas si éloigné, d'avoir vu le Théâtre-Français comme frappé d'impuissance et de mort. La tragédie y était honnie; Molière, Molière lui-même s'y jouait devant

***

les banquettes. La presse ne s'en occupait plus que de loin et en loin, pour lui consacrer par-ci par-là quelques articles nécrologiques. A parler franchement, il n'existait plus de Théâtre-Français en France. Le talent des acteurs se ressentait nécessairement de cette morne indifférence. On jouait sans amour, sans verve et sans entrain. Dieu merci! depuis quelque temps les choses ont bien changé d'aspect : la malveillance la plus opiniâtre et la plus rebelle ne le saurait nier. On sent que la vie circule dans cette salle qui n'était, il y a quelques années, qu'un tombeau. La foule en a repris le chemin. La presse s'en préoccupe chaque jour, à toute heure; si bien que ce théâtre dont on ne parlait plus, a maintenant ses bulletins de victoire. Comme de nobles proscrits qui rentrent, après un long exil, dans le château de leurs pères, l'ancien répertoire, si long-temps négligé, a reconquis son rang et ses honneurs. Il règne, mais sans exclure les jeunes talens et les nouvelles gloires. Ce n'est point un maître jaloux; il se venge, en leur faisant place, des ingrats qui l'ont outragé. De leur côté, les acteurs ont retrouvé les meilleures ardeurs de leur jeunesse. Enfin les débuts qui depuis long-temps n'intéressaient personne, ont, cette année, attiré le public et tenu la presse en éveil. C'est une restauration et presque une résurrection.

Le drame de M. Roman a obtenu rue de Richelieu tout le succès qu'il obtint jadis au théâtre de l'Odéon. Il n'a rien perdu à passer les ponts. Nous avons autrefois exprimé notre opinion sur cette œuvre; cette opinion n'a pas changé. Nous persistons à penser et à dire que *le Bourgeois de Gand* est un des meilleurs drames de l'école moderne. Cette représentation a eu tout l'attrait de la nouveauté. La pièce de M. Roman n'avait été jouée qu'un très petit nombre de fois; en la reprenant, le Théâtre-Français a fait preuve de goût, de tact et de justice. Il est inutile d'ajouter que l'exécution n'a rien laissé regretter du passé. M. Beauvalet a joué le rôle de Vargas avec une rare énergie. M. Geffroy a composé celui du duc d'Albe avec un bonheur infini. M. Geffroy est peintre. On a remarqué avec raison qu'entre ces deux arts, l'art dramatique et la peinture, il y a quelque analogie. Il n'est pas douteux qu'ils puissent se prêter un mutuel appui et se compléter l'un par l'autre. Bellecour, Brizard et Lekain étaient peintres, et c'est en s'exerçant à la peinture qu'ils s'étaient passionnés pour le théâtre. Nous pourrions affirmer, sans crainte d'être démenti par M. Geffroy, que ses études en peinture ont dû merveilleusement le servir dans la composition de ses rôles, et particulièrement dans le rôle du duc d'Albe, qu'il nous a représenté vivant, tel qu'il l'aurait peint sur la toile. Nous engageons sérieusement Mlle Doze à varier son jeu, qui devient d'une monotonie désespérante, et à modifier les inflexions de sa voix, qui ne sont pas toujours irréprochables. Nous avons trouvé sur la scène du Théâtre-Français M. Guyon tel que nous l'avions vu sur la scène de l'Odéon, plein de noblesse, de grandeur et de majesté.

Nous avons assisté aux débuts de Mme Pastelot dans le rôle de Valérie, un des rôles que Mlle Mars a rendus inabordables, le seul peut-être qu'elle ait pour jamais emporté avec elle. Mme Pastelot a donc eu le très grand tort de dé-

buter par ce rôle, désormais impossible. Elle n'a manqué ni de sensibilité, ni d'intelligence; mais qu'elle est restée loin de son modèle inimitable! Et puis, chose triste à dire, mais qu'il faut bien dire pourtant, Mme Pastelot nous semble en avoir fini depuis quelque temps avec les graces ingénues de la jeunesse; son visage prête difficilement à l'illusion, et, pour rendre cette fable quelque peu vraisemblable, ce n'est point Valérie qui devrait être aveugle, mais plutôt son amant. M. Rey a été un peu lourd et un peu embarrassé dans le rôle du comte. Toute cette petite passion, tout ce petit esprit, tous ces petits sentimens ne peuvent se sauver qu'à force d'élégance et de belles manières. M. Rey pèse trop sur le rôle, il l'écrase. Nous y attendons incessamment M. Milon. Ce rôle est à sa taille, et demande les qualités de diction et de tenue que ce jeune homme nous a fait applaudir déjà au théâtre de la Renaissance.

Mlle Maxime a débuté tout simplement par le rôle de Phèdre. Quelque déférence que nous ayons pour la parole de M. Jules Janin, nous ne saurions cette fois nous ranger de son avis. Nous sommes allé voir, nous avons vu, et vainement nous avons cherché cette grande figure, la plus grande avec celle d'OEdipe, que nous ait léguée le théâtre antique. Nous ne sommes d'aucune coterie, nous; ce n'est pas nous qu'on accusera de vouloir sacrifier telle gloire à telle autre; nous sommes de bonne foi dans nos admirations, et nous pensons que sous le lustre du Théâtre-Français, comme sous le soleil, il y a place pour tout le monde. Eh bien! non, nous n'avons pas trouvé dans Mlle Maxime la réalisation des rêves du poète. Mais aussi quel rôle! et quelle actrice, à cette heure, pourrait se flatter d'en faire la conquête? Pour réussir dans une pareille entreprise, ce ne serait pas trop des qualités de Mlle Rachel et de Mme Dorval réunies et fondues ensemble.

On a joué tout récemment au Gymnase-Dramatique un vaudeville en cinq actes de M. Laurencin, *le Bon Ange*, vaudeville en cinq actes! cinq actes, oui, cinq! Dieu juste! Dieu vengeur! qui pourra nous dire où s'arrêtera le vaudeville? Quelle voix lui criera : Tu n'iras pas plus loin? On parle des empiétemens de la Russie; qui s'occupera des empiétemens du vaudeville? Qui mettra un frein à la longueur de ses couplets? Autrefois le vaudeville n'allait guère au-delà d'un acte : c'était le vaudeville primitif et naïf. Le drôle s'est bien gâté depuis. Il a pris deux actes, et, dans ce dernier temps, on l'a vu même aller jusqu'à trois. Mais du moins, jusqu'ici, il n'avait jamais franchi ces dernières limites. On pouvait raisonnablement espérer qu'il ne pousserait pas plus ses conquêtes. Il appartenait à M. Laurencin de les reculer encore. M. Laurencin a conquis au vaudeville ses frontières naturelles; il lui a donné les Alpes et le Rhin. Dieu veuille que les choses en restent là! Mais nous connaissons le vaudeville; le gaillard a l'humeur belliqueuse, il ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Avant qu'il soit peu, nous aurons des vaudevilles avec prologue et épilogue; puis des vaudevilles en douze actes. Il n'est plus de sécurité : sauve qui peut! comme dirait M. Jules Janin.

Le Bon Ange, premier vaudeville en cinq actes qui ait été observé jusqu'ici, est une œuvre essentiellement vertueuse qui produit sur l'intelligence

de ceux qui l'ont religieusement écoutée l'effet que produit sur l'estomac une bavaroise à la crème. On sort de là honnête, édifié, attendri jusqu'aux larmes; on se sent dévoré du désir de se faire berger, de mener paître des moutons sur les bords du Gardon et d'aller chercher les traces d'Estelle et de Némorin. Aujourd'hui qu'on s'occupe beaucoup d'améliorer notre système pénitentiaire, nous conseillerions volontiers d'appliquer aux condamnés quelques représentations du *Bon Ange :* nous sommes intimement convaincus qu'on en retirerait d'excellens résultats. Il n'est pas de cœur si dur qui ne fût amolli par un semblable spectacle. Après avoir subi dix ou douze représentations, les appétits les plus féroces, les instincts les plus sanguinaires, ne se nourriraient plus que de salsifis et de petit lait. Tous les soirs, dans la salle du Gymnase, il se répand des seaux de larmes. A l'orchestre, les musiciens pleurent comme des fontaines, en accompagnant les couplets. Les comparses pleurent sur la scène; les machinistes pleurent dans les coulisses; le souffleur pleure dans son trou; les ouvreuses pleurent sur leur chaise; les marchands de lorgnettes pleurent dans les couloirs : tout le monde pleure; il suinte des larmes le long des colonnes; il en tombe du plafond. M. Laurencin est le seul qui ne pleure pas. Il rit de voir toutes ces larmes se changer en pièces de cinq francs dans la caisse de son théâtre. Il est certain qu'il y a dans tout ceci beaucoup d'habileté et beaucoup aussi de cet intérêt vulgaire qui manque rarement son effet. M. Laurencin a évité avec bonheur l'ennui, cet écueil de la vertu et du vaudeville en cinq actes. En bonne conscience, pour un vaudeville en cinq actes et vertueux, ce qui équivaut à dix actes, la pièce nouvelle de M. Laurencin nous a semblé fort récréative. La faute en est peut-être à une jeune et jolie personne que nous avons eu occasion de louer déjà plus d'une fois; nous voulons parler de Mlle Figeac. Mlle Figeac a joué le rôle d'une jeune fille nommée Cécile avec cette grace parfaite et cette exquise décence dont elle embellit naturellement tous ses rôles. Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de donner à cette figure, la plus intéressante de la pièce, une physionomie plus suave et plus charmante. Mlle Figeac est à coup sûr l'ange gardien de ce *Bon Ange*. Le public a beaucoup applaudi, et à juste titre, cette jeune actrice que sa distinction, son élégance et son talent, appelleront plus tard sur une meilleure scène. Dès à présent, quoique bien jeune encore, elle brille au milieu de ses compagnes et pourrait leur donner à toutes des leçons de diction, de goût et de tenue. Si le naturel s'enseignait, nous l'engagerions à tenir école pour Mme Volnys. En résumé, Mlle Figeac a soutenu de toutes ses aimables qualités le vaudeville de M. Laurencin. Elle l'a aidé de sa blanche main, de sa douce voix, de ses larmes et de son sourire, si bien que notre vaudeville a couru ses cinq actes à la plus grande satisfaction du public. Je crois même que ce brave homme de public se plaignait en sortant de ce que les vaudevilles, de nos jours, étaient trop courts et n'avaient que cinq petits actes. N'oublions pas Mlle Nathalie, qui a joué avec beaucoup de verve et d'aplomb le rôle d'une femme artiste, Mlle Pascaline, je crois. M. Sylvestre, dans le rôle d'un fat ridicule, avec ses lunettes, ses bottes ver-

nies et sa barbe en éventail, a été ébouriffant. Quant à la pièce, c'est, nous le répétons, très moral et très édifiant.

Le théâtre du Palais-Royal a joué un vaudeville en deux actes, — à la bonne heure! — intitulé *Mademoiselle Sallé*. Mlle Sallé était une danseuse du XVIIIe siècle à laquelle Voltaire a, je crois, adressé quatre petits vers. S'il faut en croire les auteurs du présent vaudeville, c'était une charmante fille, vive, joyeuse, spirituelle, jouant de l'esprit comme des jambes, et se riant des amoureux comme de l'amour, de l'amour comme des amoureux. Le premier acte se passe à Paris, dans la loge de la Sallé, à l'Opéra; le second à Londres, où M. de Choiseul a dépêché la Sallé en service extraordinaire pour déjouer les projets de la Hollande et conclure une alliance entre la France et l'Angleterre. La Hollande est représentée par un tonneau de bière nommé Vanderstronck, l'Angleterre par son ministre lord Beresford, la France par le chevalier de Mailly qui ne se doute pas de tant d'honneur. Il est bien entendu que la France, l'Angleterre et la Hollande sont également amoureuses de la jeune et jolie danseuse, qui fait si bien de ses mains et de ses pieds, qu'elle brouille la Hollande avec l'Angleterre, signe un traité d'alliance avec lord Beresford, et s'enfuit avec M. de Mailly, au grand désappointement du ministre, de Vanderstronck, et d'un pauvre diable nommé Saint-Amour, qui s'était bercé du fol espoir d'épouser un jour la Sallé. Ce vaudeville n'est ni moins ni plus spirituel qu'une foule de vaudevilles que nous avons consommés depuis une dizaine d'années. C'est toujours le même esprit, le même couplet et la même pièce. Il serait temps de changer un peu. De son côté, Mlle Déjazet est toujours la même actrice que nous applaudissons depuis quelque vingt ans, seulement, hélas! avec quelque vingt ans de plus.

On a représenté au théâtre du Vaudeville une pièce en un acte, — à la bonne heure! à la bonne heure! — intitulée *les Trois Étoiles*. Il paraît qu'au théâtre du Vaudeville le pillage est à l'ordre du jour. Quelques jours auparavant, on avait dévalisé M. Léon Gozlan; cette fois on a détroussé M. Charles de Bernard. Que devient le proverbe, on ne prête qu'aux riches? vous vous rappelez cette ravissante nouvelle qui s'appelle *la Femme de quarante ans,* ce bijou littéraire qui semble tiré des plus riches écrins de M. de Balzac. Deux larrons s'en sont emparé et l'ont monté en vaudeville. Il est vrai que cette fois les auteurs ont eu plus de bonheur qu'avec *le Balai d'Or*. On a repris au même théâtre *le Neveu du Mercier,* de MM. Roger de Beauvoir et Mallefille. Dans *le Secret de mon Oncle,* nous avons remarqué un débutant, M. Leclère, qui ferait bien d'aller prendre l'air dans sa province.

Au théâtre des Variétés, il se passe d'étranges choses, sans parler de *Mademoiselle de Valencé,* qui est de son côté fort étrange. Que se passe-t-il donc au théâtre des Variétés? Voilà ce qui se passe. Un homme s'est rencontré; cet homme s'appelait Odry, ni plus ni moins. Il a été l'orgueil de son théâtre et la joie de son siècle. Odry s'est retiré, voici quelques mois à peine; vous n'avez pas oublié que de fleurs nous avons jetées sur la route de son exil. Pensiez-vous alors que quelques mois plus tard on songerait à le rem-

placer? Remplacer Odry! Eh bien! tout récemment, un jeune présomptueux a osé paraître sur la scène des Variétés dans le rôle de Bilboquet. Ce jeune insensé se nomme M. Duménil. Il est arrivé tout joyeux, tout pimpant, ne doutant de rien, et voilà qu'il s'est mis en devoir de remplacer Odry, comme s'il s'agissait de continuer Talma ou Napoléon Bonaparte. Et le théâtre l'a souffert! et le public l'a toléré! et Flore a fêté ce nouveau camarade! et Gringalet ne l'a pas fait sauter par la fenêtre! O ingratitude! Nous avons remplacé l'ostracisme par l'indifférence. Les Athéniens exilaient leurs grands hommes: nous oublions les nôtres. Nous savons qu'Odry, dans son château, en a fait une maladie.

M. Théophile Gautier a fait représenter au théâtre de l'Opéra, sous ce titre gracieux : *Giselle* ou *les Willis,* un ballet tout rempli de charme poétique. Nous reviendrons sur cette œuvre charmante, la première en ce genre qu'ait signée le nom d'un vrai poète.

Un des officiers les plus distingués de l'armée d'Afrique, dans une lettre qu'on nous communique, rend compte sous un aspect tout particulier de la dernière expédition du général Baraguay-d'Hilliers : c'est le côté pittoresque du paysage très vivement saisi.

Blidah, 7 juin.

Vous savez que c'est le 17 mai au soir que nous avons quitté Blidah pour occuper le col de Mouzaïa; c'est également par une marche de nuit et vers le même but, mais abordé du côté opposé, que nous avons clos les opérations comme nous les avions commencées.

Le 19, nous avons campé en avant de Médéah; c'était au bord d'une eau cristalline, s'épanchant en silence dans un beau bassin, sous un bouquet d'ormeaux à l'attitude plus simple et d'une majesté plus sereine qu'il n'arrive ordinairement à la végétation d'Afrique. Là on est dans un pays de collines fraîches et calmes, montant et descendant doucement, s'ouvrant et se resserrant sans précipitation, et ne formant ni grandes vallées ni gorges étroites, comme sont les vagues de la pleine mer lorsqu'un vent léger souffle à leur surface. Les chemins sont garnis d'aubépines et d'églantiers, et le foin, alors en fleurs, exhalait les mêmes senteurs que dans les prairies de la Touraine ou de la Normandie. Un air d'Europe, un parfum du Nord, quelque chose de tranquillement épanoui, de développé largement, sans presse, sans secousse, je ne sais quoi de pur et de tempéré, plane sur toute cette nature. Mais ce qu'on ne rencontre ni en Normandie ni en Touraine et qu'on trouve à Médéah, ce qui colore d'un suave reflet à demi méridional ces aspects qui peut-être tendent un peu trop vers l'ordinaire, ce qui forme comme un nœud magique par lequel l'imagination se reprend aux rêveries orientales au moment où elle se laissait aller aux pensers naïfs et presque aux souvenirs villageois, c'est le réseau de roses de toutes les couleurs, de toutes les nuances, qui enla-

cent ces radieuses collines. De larges zones de ces fleurs, roses, rosées, jaunes, divisent le sol, le coupent et recoupent, suivant les courbes les plus gracieuses, dessinant tous les mouvemens de terrain, et illuminant tous les contours; elles sont là, s'étendant en long et en large, se laissant couler dans tous les sens, prenant leurs aises comme chez elles; c'est leur pays, c'est leur propriété, dont elles usent et abusent; je n'avais jamais imaginé tant de roses réunies, je n'avais jamais deviné jusque-là le charme merveilleux de leur feuillé si touffu sans être mat, si net et délicat sans sécheresse, si doux sans mollesse ni confusion. Nous passâmes dans ces îles de roses toute une journée pleine. La température était rafraîchie par les vents, et le ciel lumineux sans être éblouissant. Tout était dans la plus parfaite harmonie. Le 21, nous nous remîmes en marche; nous fûmes bientôt hors de cette goutte de lumière et de parfum jetée sur une terre de toutes parts ailleurs triste, fatiguée, comme exténuée. Nous montions le long de pentes arides et tourmentées, parmi des pitons rocheux, des ballons à formes pauvres; ce n'étaient qu'escarpemens de rochers, de petites vallées sans végétation, des plateaux nus, des horizons pour ainsi dire sans contours. Peu après, nous entrâmes dans la région des brouillards; le jour diminua autour de nous, et par momens sembla près de cesser. Le brouillard s'épaississait toujours, et finit par se changer en une pluie fine et froide. Au bout de quelques heures, nous recommençâmes à redescendre, nous éloignant de la zone brumeuse; nous retrouvâmes au-dessous le beau temps et un horizon de collines boisées, une plaine assez verdoyante, paysage ouvert et riant. Le bois que nous eûmes à traverser pour y arriver est d'un aspect singulièrement sévère; c'est un semis assez clair de chênes-liéges noueux et robustes, mais sombres et dans les attitudes les plus désolées. Il semble qu'ils vont pousser des cris de détresse; leurs forts bras, douloureusement enlacés et tordus, et leurs têtes échevelées font penser au Laocoon. Nous campâmes dans la plaine, sous l'ombrage d'une lisière de superbes planes de Hollande, longeant un beau ruisseau. Le lendemain, nous marchâmes à travers un pays mamelonné, mais nu et sans caractère. Il faisait une température élevée. Nous allions, nous allions comme pour un prix de course. Le jour suivant, même course à travers le même genre de pays. Nous arrivâmes à Boghard, lieu où Abd-el-Kader avait des magasins, des manutentions et des ateliers fort bien maçonnés et que nous avons détruits. Une centaine de cavaliers nous attendirent à la crête d'une pente assez raide, dans les rochers qui hérissent les abords de la plate-forme sur laquelle sont posées les constructions. Ils se dispersèrent après avoir fait à petite portée une décharge générale. Sur le revers opposé de la position, on trouve des pentes plus douces, de beaux vallons s'ouvrant à travers des clairières de hêtres et d'ormes magnifiques, et de pittoresques escarpemens de rochers surmontés d'aigrettes de chênes et de bouleaux. Le 24, marche sans intérêt; nous suivîmes une petite vallée couverte de cultures manquées. On prétend que c'est une des lignes de grande production de la province. Cette année, faute de pluie, tout se dessèche et périt; les épis, grêles, rares et souffreteux, font pitié. On ne retirera pas le grain qu'on a semé. A

droite et à gauche, les berges présentent les formations les plus bizarres. Le 25, nous sommes arrivés à Thaza. C'était un des deux principaux établissemens d'Abd-el-Kader. Un grand rectangle de constructions, divisé en deux cours à peu près carrées, avec des plate-formes pour cinq à six pièces de canon qui avaient été enlevées, des ateliers, des magasins souterrains, une forge pour la réparation des armes, avec un pavillon à coupole pour servir de divan, et sur le bâtiment, formant traverse, un premier étage à galeries percées de petits cintres serrés et étroits; autour, de pauvres habitations, deux moulins et une tannerie : voilà à peu près la création d'Abd-el-Kader. Il y avait dépensé beaucoup de temps et d'argent. Tout est détruit. Cette espèce de fort, qui devait devenir plus tard la citadelle d'une ville projetée, était adossé à des contreforts rocheux et escarpés qui se rattachent aux plus hauts pitons de ce pays de montagnes. En avant se prolonge un plateau en pente douce, formant promontoire au-dessus de trois petites vallées, et sur lequel devait être assise la cité nouvelle. Plus loin, dans la même direction, le paysage s'ouvre, les mouvemens de terrain s'adoucissent, s'arrondissent, s'écartent et laissent voir un pays de larges ondulations terminées à l'horizon par une chaîne de collines de formes indécises; c'est la bordure du petit désert. Nous passâmes là une journée. Le 27, le convoi fut jeté dans un chemin qui suit, le long d'une gorge profonde et souvent étroite, entre deux chaînes de hautes montagnes, le cours d'une petite rivière et le traverse cent fois. La colonne de droite fut lancée sur des pentes très difficiles, brisées à chaque instant par des coupures vives et nettes, que revêtent le plus souvent, dans une grande partie de leur longueur, des paremens de rochers pareils à des murailles romaines, et au fond desquelles crient des torrens au lit creusé en plein roc. A quelque distance, on aurait jugé l'obstacle infranchissable; on approchait cependant, et on finissait par découvrir quelques sentiers de pâtres kabaïles, où il fallait que nos chevaux même suivissent les vestiges des chèvres. Pendant presque toute la journée, la trace de notre passage fut aussi souvent marquée sur des plans verticaux que sur des plans horizontaux. Vers le soir, nous redescendîmes dans la vallée, et nous campâmes en des lieux intermédiaires entre la montagne et la plaine, là où le terrain se divise, s'abaisse, cherche à se dégager des grandes masses compactes, et jouit, par un plus grand nombre de faces, de l'espace, de l'air et de la lumière. Le 28 et le 29, nous cheminâmes le long du Chéliff, après avoir envoyé un bataillon faire une visite et *porter notre carte* à la garnison de Milliana, et nous bivouaquâmes sur le bord du fleuve. Le 30, nous rentrâmes en pays de montagnes, dans la direction de Médéah... Le 2 juin, nous étions rentrés à Blidah.

F. BONNAIRE.

PHILOSOPHES MODERNES

DE L'ALLEMAGNE.

THÉOPHILE FICHTE.

Le mouvement intellectuel qui depuis quelques années nous a mis en relation plus immédiate avec la philosophie et la littérature d'outre-Rhin, ne pouvait laisser inaperçu un génie aussi remarquable que celui de Fichte. Son système, qui forme le point de transition entre l'idéalisme subjectif de Kant et l'idéalisme objectif de Schelling, a été en France l'objet de travaux assez nombreux. Aussi n'est-ce point de l'*idéalisme transcendental* que nous voulons nous occuper ici; ce que nous voudrions montrer dans Fichte, c'est un de ces esprits qui doivent tout à l'énergie de leur volonté, qui, dans cette lutte incessante de l'homme avec tout ce qui l'environne, sont toujours restés victorieux, et que les nuages de l'adversité n'ont servi qu'à rendre plus nobles et plus purs. Le caractère de Fichte n'est pas moins intéressant à étudier que son intelligence, et nous osons même dire que cette étude est indispensable pour bien comprendre sa philosophie. Chez lui, en effet, l'homme et le penseur sont si étroitement unis qu'il est impossible de les séparer; c'est au fond de sa

personnalité même qu'il faut chercher le levier avec lequel il remue le monde.

Fichte naquit le 19 mai 1762, à Rammenau, village situé entre Bischofwerda et Pulsnitz. Dès sa plus tendre enfance, il aimait à se perdre en de solitaires rêveries. Fuyant les jeux et les plaisirs de son âge, on le vit souvent errer dans la campagne, le regard égaré dans l'immensité. C'est ainsi qu'il passait des heures entières : l'approche de la nuit ne pouvait l'arracher à ses naïves contemplations, et le berger du village, qui connaissait et aimait cet enfant si étrange, était obligé de le reconduire à ses parens.

Cette tendance à se replier sur soi-même à cette époque de la vie où l'activité cherche tout entière à se répandre au dehors, est le signe non trompeur d'une maturité précoce; et Fichte était âgé de neuf ans à peine lorsque, par la facilité avec laquelle il sut reproduire les pensées principales d'un sermon qu'il avait entendu la veille, il s'acquit un puissant protecteur dans la personne du baron de Miltnitz. Le baron l'arracha à sa condition obscure et l'emmena dans son château de Siebeneichen, situé non loin de la ville de Meissen, sur les bords de l'Elbe. Séparé à un âge si tendre de tout ce qui lui était cher, l'enfant ne tarda pas à tomber dans une mélancolie profonde; sa santé en fut altérée, et le baron, justement alarmé, se décida à le confier à un pasteur du voisinage qui était animé pour l'enfance d'une pieuse tendresse. C'est chez ce pasteur, privé d'enfans lui-même, que Fichte apprit les premiers élémens des langues anciennes, et qu'il passa les plus belles années de sa jeunesse. Mais bientôt l'instruction que le bon ecclésiastique pouvait transmettre à son disciple, devint insuffisante; et après avoir passé quelque temps à l'école de Meissen, le jeune Fichte fut envoyé au collége de Pforta.

Pour les caractères ardens et impressionnables comme celui de Fichte, l'éducation en commun a toujours des résultats décisifs. Ou les jeunes intelligences courbées sous le même niveau ne tardent pas à perdre toute leur élévation et leur originalité, ou bien leur accroissement est en raison de l'effort qu'il leur a fallu déployer pour vaincre la résistance qu'on leur opposait. Fichte resta vainqueur dans cette première lutte qui n'était que l'image ou le prélude de celles qui l'attendaient dans le monde.

L'organisation du collége de Pforta avait encore conservé quelque chose de l'esprit monacal qui avait présidé à l'origine de l'établissement. Les élèves et les professeurs habitaient des cellules, et une fois par semaine seulement on sortait du collége pour aller faire une pro-

menade aux environs. Les élèves étaient soumis à la règle la plus sévère. Le genre de vie était immuable et excluait toute liberté, même dans les choses les plus indifférentes. Une des particularités de cet établissement, c'est que les jeunes élèves étaient confiés chacun à la surveillance et à la direction d'un élève plus âgé. Tous deux habitaient la même cellule; l'élève le plus jeune rendait à son camarade ous les petits services qui étaient en son pouvoir, et ce dernier, à son tour, l'instruisait et l'aidait dans ses travaux. Cette organisation, qui pouvait produire d'utiles résultats, entraînait aussi de graves inconvéniens. Par exemple, les élèves plus âgés traitaient souvent avec une dureté excessive leurs compagnons plus jeunes. Fichte devint la victime de cette organisation défectueuse. Aux mauvais traitemens vinrent se joindre pour lui d'autres souffrances : la rigidité claustrale de l'établissement, l'éloignement des bois et des campagnes dans lesquels il avait l'habitude d'errer librement, tout faisait sur lui une impression douloureuse; et pendant que ses larmes, sa tristesse silencieuse étaient l'objet de moqueries de la part des autres élèves, il lui manquait ou assez de sang-froid pour ne faire aucun cas de ces sarcasmes, ou assez de courage pour confier sa position à un des professeurs. Enfin, comme Bernardin de Saint-Pierre, il résolut de s'enfuir et d'aller loin des hommes vivre en liberté dans une île déserte.

Il s'était déjà mis en route pour Hambourg; mais l'idée du chagrin mortel qu'il allait causer à ses parens s'empara de son esprit avec tant de force, qu'il résolut de retourner au collége et de s'exposer à toutes les punitions pour revoir encore sa mère. Amené devant le recteur, il avoua ses projets de fuite, et raconta avec tant de franchise et les traitemens qu'il avait eu à subir et les sentimens qui l'avaient dominé, que le recteur, attendri, non seulement lui fit grace de toute punition, mais résolut de le prendre sous sa protection spéciale. Le séjour du collége devint alors plus agréable à Fichte, et il ne tarda pas à devenir à son tour élève de première classe. C'est de cette époque surtout que date pour lui un développement intellectuel très prononcé. Dans cette lutte, que soutenaient des jeunes gens distingués par leur esprit, l'ardeur et l'application étaient aiguillonnées de mille manières, et souvent, malgré les plus sévères défenses, on passait sa nuit au travail, après avoir barricadé la fenêtre des cellules, pour empêcher que la lueur indiscrète de la lampe ne vînt trahir un zèle porté trop loin.

A cette ardeur pour le travail venait se joindre, chez les élèves les plus avancés, un penchant très prononcé à s'émanciper intellectuel-

lement, et à ne pas considérer comme sans appel l'autorité de leurs professeurs, surtout des plus âgés, qui s'appuyaient exclusivement sur le passé, sans s'inquiéter de ce qui avait été fait depuis. Ces derniers, à leur tour, s'efforçaient de fermer l'entrée de l'école aux écrits qui portaient l'empreinte des temps nouveaux. Wieland, Lessing, Goethe, étaient sévèrement défendus, et parmi les nouveaux poètes on ne permettait que Haller, Geller et Klopstock. Cependant, comme il arrive toujours en pareil cas, l'anathème porté contre quelques écrivains ne servait qu'à éveiller la curiosité et à rendre plus vif le désir de lire leurs ouvrages. Les jeunes maîtres étaient les premiers à enfreindre les règlemens, et l'un d'eux prêta un jour à Fichte l'ouvrage polémique de Lessing contre Goeze. Bien que l'objet du débat lui fût étranger, la vigueur et l'originalité du style de Lessing produisirent sur lui l'impression la plus vive. Il lut et relut si souvent cet ouvrage qu'il l'apprit presque par cœur; et si plus tard on a cru voir dans le style de Fichte, et surtout dans sa polémique, une ressemblance avec Lessing, la raison en est peut-être dans cette impression première (1).

Sa dix-huitième année accomplie, Fichte quitta en 1780 le collége de Pforta pour aller à Iéna étudier la théologie. Ce choix était peut-être moins le résultat de son inclination que du désir de ses parens, qui ne pouvaient rêver pour leur fils de plus bel avenir que les fonctions de pasteur dans leur village. A mesure qu'il avançait dans l'étude de cette science, il voyait grandir l'incompatibilité qui se trouvait entre la forme de la théologie telle qu'on l'enseignait alors dans les universités et les besoins d'un esprit logique. Fichte, plus que tout autre, ne pouvait trouver de clarté que dans une théorie dont les conséquences fussent bien enchaînées à un principe unique. L'étude de la dogmatique qu'il fit sous le professeur Pézold à Leipzig, acheva de le tourner vers la philosophie, car, en cherchant à se rendre claire la doctrine théologique des attributs de Dieu, de la création, de la liberté humaine, etc., il vint échouer contre des ténèbres qu'il ne put espérer de dissiper que par une libre investigation; mais le cercle

(1) Fichte lui-même avait conscience de cette ressemblance. Voici ce qu'il écrivait à un de ses amis de Kœnigsberg, à propos d'un article dirigé non-seulement contre ses doctrines, mais encore contre son caractère : « Celui qui veut voir la polémique de Lessing se renouveler, n'a qu'à se frotter à moi. J'ai à la vérité des choses plus sérieuses à faire que de combattre de tels écrivailleurs; mais il est aussi des heures où je ne puis travailler, et où je pourrais prendre plaisir à secouer un adversaire de manière à ce que l'envie puisse en passer aux autres. »

de ses recherches s'agrandissait de plus en plus, et c'est ainsi qu'il fut amené peu à peu de la sphère de la religion à celle de la philosophie. Qu'on nous permette de faire remarquer ici que ce résultat, loin d'être particulier à Fichte, est bien plutôt le caractère général de tous les esprits vraiment sérieux : lorsqu'une fois ces grandes questions de la nature, de l'origine et de la fin de l'homme, qui forment le *fonds* commun de la religion et de la philosophie, sont posées nettement par la conscience, il est impossible de les perdre de vue. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de changer la *méthode* de leur solution et de faire de la même vérité dogmatique transmise par la religion une vérité philosophique conquise par l'exercice de la liberté humaine.

Le résultat des premières études philosophiques de Fichte, fut le système du *déterminisme;* et avec sa trempe d'esprit et la lecture assidue de Spinoza, qu'il faisait à cette époque, ce résultat ne pouvait guère être différent. En effet, au point de vue où en était la philosophie, il n'y avait que deux routes à suivre : ou bien déclarer le problème insoluble si l'on s'obstinait à tenir séparées la nécessité providentielle et la liberté, ou bien considérer les actions libres en apparence comme le résultat d'une *cause déterminante* cachée à la conscience. Par cette dernière solution, on arrive du moins à l'unité, et sous un point de vue la raison est satisfaite. La réfutation du système de Spinoza renfermée dans la théologie naturelle de Wolf ne fit que l'affermir dans ses opinions. Cependant il n'était pas complètement satisfait; pour Fichte, en qui la force du caractère rendait plus énergique le sentiment de l'existence personnelle et de la liberté, un point de vue purement *déterministe* ne pouvait absorber la contradiction. On doit remarquer à ce propos la bonne foi parfaite que Fichte apportait dans ses opinions, et cet amour pur de la vérité, cette candeur d'enfant avec laquelle il avouait qu'il s'était trompé. « Dis à ton père, écrivait-il à sa fiancée, que, dans nos recherches sur la nécessité des actions humaines, nous nous étions trompés, malgré la justesse de nos raisonnemens, et cela parce que nous étions partis d'un faux principe. Je suis maintenant tout-à-fait convaincu que la volonté humaine est libre, et que le but de notre existence n'est pas d'être heureux, mais de nous rendre dignes du bonheur. Je te demande pardon de t'avoir égarée par des sophismes de ce genre; crois-en toujours à ta conscience, lors même que tu ne pourrais réfuter les ergoteurs. »

C'est du séjour de Fichte à l'université de Leipzig que datent les

années les plus critiques de sa vie. Son protecteur, le baron de Miltnitz, venait de mourir et l'avait abandonné à ses seules ressources; mais la nécessité de lutter contre le monde et tout ce qui nous entoure, donne aux ames fortes la conscience complète de leur énergie, tandis que les faibles succombent souvent dans le combat. Ce fut précisément cette époque qui trempa le caractère de Fichte, et qui lui donna cette force capable de marcher vers le but sans s'inquiéter des opinions et des circonstances extérieures. Cependant, arrivé au dénuement le plus complet, il se décida à écrire au président du consistoire, M. de Burgsdorf, pour réclamer les secours que recevaient les étudians pauvres dans les universités de Saxe. Il joignit à sa lettre un sermon qu'il avait composé pour donner une preuve de sa capacité; mais il paraît que ce sermon ne répondait pas à l'esprit qu'on voulait alors voir régner parmi les jeunes théologiens. Cette circonstance nuisit à Fichte au lieu de le servir; sa demande fut repoussée, et il vit s'évanouir ses espérances les plus chéries. Ne pas quitter sa patrie, devenir le pasteur d'un petit village de Saxe, et profiter des loisirs de sa position pour cultiver son esprit dans cette vie tranquille, tel avait été jusqu'alors son unique rêve. Il se voyait tout à coup assailli par la plus affreuse pauvreté, manquant des choses les plus nécessaires à la vie; il ne lui restait plus qu'à s'envelopper dans son manteau et à mourir comme les vieux stoïciens; mais cette Providence, à laquelle Fichte avait une foi si ardente, et qui sait mesurer le vent à l'aile de l'oiseau, ne devait pas l'abandonner. Au moment où tout semblait désespéré, un de ses amis lui offrit dans une maison de Zurich une place de précepteur.

C'est dans l'été de 1788 que Fichte entreprit le premier voyage hors de sa patrie, voyage dont les conséquences devaient être décisives pour sa vie entière. Son séjour à Zurich eut pour lui l'inappréciable avantage de le mettre en relation avec les hommes les plus remarquables; Lavater, Steinbrüchel, Höttinger, etc., devinrent ses amis. Une liaison qui devait avoir des conséquences autrement importantes, fut celle de Rahn, dont la maison servait de réunion à la meilleure société de Zurich; c'est là qu'il apprit à connaître Jeanne Rahn, nièce de Klopstock, qui devint plus tard son épouse; et cette union, qui donna à son ame plus de calme et de tranquillité, lui procura aussi cette position indépendante qu'il avait tant souhaitée.

Outre l'éducation de ses élèves, à laquelle il consacrait la plus grande partie de son temps, Fichte se livrait encore à des composi-

tions littéraires; car les études philosophiques semblent lui avoir été tout-à-fait étrangères à cette époque. C'est ainsi qu'à l'instigation d'un poète de ses amis qui avait tracé le plan d'une épopée biblique, il composa sur ce genre de poésie une dissertation où il avait surtout en vue la *Messiade* de Klopstock et l'influence anti-poétique qu'avait eue l'orthodoxie dans ce poème. Il traduisit aussi quelques odes d'Horace dans le rhythme de l'original, et Salluste tout entier, avec une introduction sur le style et le caractère de cet écrivain. Quelques odes de la traduction d'Horace existent encore; mais la traduction de Salluste et la dissertation sur l'épopée biblique ont été perdues.

Sur ces entrefaites, des différends survenus entre Fichte et les parens de ses élèves, l'avaient forcé d'abandonner sa place de précepteur. En 1790, il retourna à Leipzig avec des lettres de recommandation de Klopstock, Lavater, et les plus brillantes espérances. Ici commence la période la plus importante de la vie de Fichte; car c'est alors que son esprit ardent et inquiet, voyant tous ses projets s'écrouler un à un, fut obligé de se replier sur lui-même pour chercher dans la philosophie le calme et le bonheur qu'il ne pouvait trouver au dehors. La religion éclairée de sa fiancée, son esprit calme et droit, son amour fidèle et dévoué, eurent aussi sur lui la plus heureuse influence, et c'est dans sa correspondance (1) avec elle, dans ces lettres où règne l'effusion de cœur la plus complète, la confiance la plus illimitée, que Fichte nous donne lui-même en quelque sorte l'idée la plus nette de son caractère. Ces lettres respirent, si on peut s'exprimer ainsi, un amour sévère. La gravité des maximes morales et religieuses vient y ennoblir et y purifier les plus tendres expansions. On peut en juger par ce passage :

« Que celui qui n'a pas de sentiment tourne en ridicule ces feuilles de rose cueillies de ta main; elles sont sacrées pour moi, et je les conserve avec ta première violette et le bouquet de jacinthes que tu me donnas à l'heure sainte du départ. Quel dommage que les fleurs soient si passagères ! Je les porterais toujours sur mon cœur. »

On lit un peu plus loin : « Le bonheur n'est qu'au-delà du tombeau; tout sur la terre est indiciblement petit, je le sais, mais aussi le bonheur n'est pas ce que je cherche, je sais que je ne le trouverai jamais. »

Nous ne pouvons ici passer sous silence un fait qui montre dans

(1) *Fichte's Leben und litterarischer brieffwechsel*, Sulzbach, 1830. — C'est la source où nous avons puisé le plus souvent, et qui nous a fourni les documens les plus précieux.

tout son jour la candeur et la noble simplicité du caractère de Fichte. Nous avons déjà dit quel était son dénument avant son départ pour Zurich. Sa position s'était depuis un peu améliorée; mais les revenus de sa place étaient pourtant si modiques, qu'ils lui fournissaient tout juste de quoi satisfaire aux besoins les plus bornés. Une circonstance fortuite le força de révéler à sa fiancée la gêne de sa position. Elle lui avait demandé une dissertation sur la Providence. Les occupations de Fichte ne lui permettant pas d'entreprendre ce travail, il lui indiqua les sermons de Bastholm qui renfermaient son opinion sur ce point, et se chargea de les lui procurer. Voici ce qu'il lui écrivait quelques jours après :

« Je vous avoue sans honte, parce que, je l'espère, vous ne pouvez vous défier de mon cœur, et que je ne rougis pas devant vous d'une gêne momentanée; je vous avoue, dis-je, que samedi dernier j'aurais pu acheter *quelque chose*. Mais, bien que ce ne soit pas très coûteux, je ne le puis plus maintenant, vu les dépenses inattendues que j'ai été obligé de faire, et qui me laisseront sans argent comptant jusqu'à mon départ. Vous ne sauriez croire quelle confiance en vous cet aveu suppose si vous ne connaissiez cette espèce d'orgueil qui me porte à dissimuler toute gêne de ce genre et à ne reculer devant aucune dépense, dussé-je prendre à crédit. »

Jeanne Rahn se trouvait alors dans une position de fortune assez avantageuse. Comme la Julie de Rousseau, elle crut pouvoir offrir à son amant une partie de son superflu; mais, comme Saint-Preux, celui-ci refusa.

« Vos offres de vendredi m'ont touché et ont augmenté, si c'est possible, l'estime que j'ai pour vous. Ce n'est pas parce que vous vouliez vous priver pour moi de ce que vous appelez une bagatelle : mille autres auraient pu le faire comme vous; mais parce que, soupçonnant quelque chose de ma manière de penser que le monde nomme orgueil, vous m'avez fait votre offre avec une simplicité et une franchise qui semblaient dire que je ne pouvais mal interpréter vos sentimens..... Pour me montrer à vous tel que je suis, voilà sur ce point mes pensées sincères, et mes sentimens tels que j'ai pu les lire moi-même dans mon ame.

« Au commencement, je l'avoue à ma confusion, mon orgueil se révolta; ce que je vous avais écrit me revint à la pensée; fou que j'étais! je pus croire un instant, un seul instant, que vous m'aviez mal compris. Pourtant, même dans ce moment, j'étais plus *affligé* que *blessé*. Le coup me venait de votre main! Aussitôt une ame

meilleure s'éveilla en moi; je sentis tout le prix de votre cœur dans cette manière d'agir, et je fus profondément touché.... Cependant je ne pouvais accepter. Ce n'est pas que votre présent m'humiliât et pût même m'humilier; je pourrais, dans l'indigence, repousser un don qui me serait fait par pitié; bien plus (et c'est là peut-être le plus mauvais côté de mon cœur), je pourrais haïr celui qui me donnerait; les présens de l'amitié, au contraire, et d'une amitié comme la vôtre, basée sur une estime réelle, ne pouvant avoir rien de commun avec la compassion, honorent au lieu de déshonorer. Mais franchement je n'en ai pas besoin; je suis sans argent, il est vrai, c'est-à-dire que je ne puis faire aucune dépense imprévue; mais, pour toutes mes petites dépenses journalières, j'en ai assez jusqu'à mon départ. Dieu veille sur moi, et quand je manque d'argent, je me trouve rarement dans l'embarras. J'ai de cela des exemples que je pourrais appeler plaisans si je n'y reconnaissais les voies de la Providence à qui rien ne semble trop petit. Somme toute, l'argent me paraît un meuble fort insignifiant; je crois qu'avec un peu de tête on trouve toujours à satisfaire ses besoins, et, au bout du compte, l'argent ne peut servir à rien autre chose. C'est pour cela que je l'ai toujours méprisé; mais malheureusement à la possession de l'argent se trouve liée une partie de la considération que nous portent nos semblables, et cette considération ne m'a jamais été indifférente. Peut-être parviendrai-je peu à peu à me délivrer de cette faiblesse qui n'est pas très favorable à notre repos. »

Cependant la fortune semblait enfin sourire à Fichte; son ambition n'était pas bien grande : il désirait conduire à l'université le fils de quelque grand seigneur ou être attaché comme lecteur à une des petites cours d'Allemagne. Mais ses espérances furent encore une fois déçues, et il fut obligé pour vivre de donner des leçons aux étudians. En même temps son esprit bouillant entassait les projets autour de lui. Tantôt il faisait le plan d'un journal destiné à préserver le public, et surtout les femmes, de lectures dangereuses, et à lui mettre en main de bons livres; tantôt il écrivait des nouvelles ou une tragédie. « De tous les genres, dit-il, c'est celui peut-être qui me convient le moins, et je suis sûr que je ne ferai rien de raisonnable; mais on dit que les éditeurs impriment et paient ces sortes d'ouvrages. » Enfin il écrit à sa fiancée le 14 mai 1790 :

« Il y a ici un homme qui, après une étude opiniâtre de vingt années, a réussi à donner à sa déclamation la forme d'une science, et qui a trouvé pour elle des règles faciles à saisir et presque invariable-

ment basées sur la nature même de la chose. Il déclame lui-même avec la plus grande perfection, et attire auprès de lui les meilleurs acteurs. Je vais prendre chez lui des leçons particulières, et je n'ai rien de moins en tête que d'être après lui le premier dans cet art. Mon esprit est tout entier à cela, et je ne prêcherai plus jusqu'à ce que j'aie fait des progrès remarquables; alors il faudra bien que ma réputation soit faite, *ou il n'y aurait plus de justice dans le monde.* »

Ces illusions, qu'on pourrait presque appeler enfantines et qui d'abord étonnent chez un esprit sérieux, sont cependant fort naturelles chez un homme aussi passionné que Fichte. Quand on s'occupe d'un objet, on l'embrasse de toutes les forces de son ame, et l'on ne peut concevoir que tout le monde n'y trouve pas le même intérêt. Mais aussi, quand la réalité a fait disparaître d'un souffle l'avenir brillant qu'avait rêvé notre imagination, il faut une foi bien vive, un courage bien inébranlable, pour dire comme Fichte : « Ou bien la Providence a sur moi d'autres vues, et c'est pour cela qu'elle n'a pas voulu m'accorder les secours qu'elle me donne ordinairement, ou bien elle veut encore tremper mon énergie par les embarras et les circonstances difficiles. »

Les consolations ne se firent pas long-temps attendre : la philosophie vint à son aide, et au milieu des incertitudes de sa position matérielle elle lui procura un calme qu'il n'avait jamais connu. Nous laisserons Fichte lui-même résumer en quelques lignes cette époque remarquable de sa vie :

« J'arrivai à Leipzig avec la tête pleine de grands projets, mais tout s'évanouit, et de ces nombreuses chimères il ne me resta rien. Au commencement le repos de mon ame en fut un peu troublé, et ce fut presque en désespoir de cause que j'embrassai un parti que j'aurais dû prendre depuis long-temps. Comme je ne pouvais changer ce qui était au dehors de moi, je résolus de me changer moi-même. Je me jetai entre les bras de la philosophie de Kant. Là, je trouvai des consolations et le véritable remède à la source de mon mal. L'influence de cette philosophie sur tout le système pensant d'un homme, et en particulier la révolution qu'elle a opérée dans toute ma manière d'être, est incalculable. Je crois maintenant de tout mon cœur à la liberté humaine, et je vois très bien que ce n'est qu'à cette condition que le devoir, la vertu et une morale, sont possibles (1). Il est très clair pour moi que de l'adoption du principe de nécessité naissent pour

(1) Allusion aux opinions antérieures de Fichte.

la société des conséquences très funestes, et que la corruption des prétendues classes élevées découle en grande partie de cette source. Je suis aussi fermement convaincu que nous sommes ici-bas, non dans la patrie des jouissances, mais dans le royaume du travail et de la peine, que chaque joie n'est qu'un cordial destiné à nous fortifier pour une souffrance nouvelle, et que ce qui est exigé de nous, ce n'est pas de préparer notre destinée, mais de nous cultiver nous-mêmes. Je ne m'inquiète donc pas le moins du monde des choses qui sont au dehors de moi; je ne m'efforce pas de *paraître*, mais d'*être*, et c'est à ces convictions que je dois le calme profond dont je jouis. »

Un esprit aussi pratique que celui de Fichte ne pouvait laisser cette espèce de profession de foi dans les hauteurs de la théorie. Pour lui, le but principal de la vie, c'est d'acquérir, non pas toute espèce de culture scientifique, car il voit là dedans beaucoup de vanité, mais toute espèce de culture morale. Il n'est pas une des lettres écrites par lui à cette époque qui ne porte le cachet de cette direction.

« Je n'ai qu'une passion, un besoin, un plein sentiment de moi-même, c'est d'agir au dehors de moi. Plus j'agis, plus je me trouve heureux... Je cherche à devenir complètement maître de moi-même, et dans ce but, tantôt je m'impose l'obligation de faire quelque chose que je ne fais pas volontiers, tantôt je me refuse quelque chose qui me ferait plaisir, par cela seul que cela me ferait plaisir. Je déclare la guerre à chaque passion naissante aussitôt qu'elle se montre, et c'est ainsi que je me délivrerai peu à peu de ces tyrans de notre repos et de notre santé. »

Le moment approchait où Fichte allait avoir besoin de cette fermeté stoïque pour supporter le revers le plus cruel qu'il eût encore essuyé. Nous avons déjà vu sous quels auspices il avait abandonné Zurich pour retourner à Leipzig. Son mariage avec Jeanne Rahn était décidé, et l'époque à laquelle il devait avoir lieu, le printemps de 1791, était arrivée enfin. Fichte avait déjà fixé le jour de son départ; après tant d'espérances déçues il allait pouvoir se livrer tout entier aux joies de la famille et à ses travaux philosophiques. Vain espoir! La banqueroute d'une maison à laquelle Rahn avait confié toute sa fortune, vint ajourner indéfiniment tout projet d'union. Fichte fut donc obligé de recommencer sa vie errante et aventureuse, et bientôt après nous le voyons abandonner sa patrie pour la seconde fois, et aller à Warschau remplir dans la famille d'un comte l'emploi de précepteur. La nécessité seule avait pu le déterminer à accepter des fonctions pour lesquelles il avait la plus grande répugnance. Aussi n'eut-il pas

beaucoup de peine à y renoncer dès qu'il se fut aperçu que sa franchise un peu rude, et ses dehors, qui n'étaient pas ceux d'un homme du monde, déplaisaient singulièrement à la comtesse P...... Elle offrit à Fichte de lui chercher une autre place aux environs. Mais il lui répondit qu'il n'était pas comme une étoffe passée de mode qu'on colporte d'un lieu dans un autre, et il se borna à demander une indemnité pour ses frais de route et son déplacement inutile. La comtesse, piquée au vif de voir que Fichte voulait traiter avec elle sur le pied de l'égalité, qu'il ne priait pas, mais qu'il exigeait, refusa l'indemnité. Mais Fichte n'était pas homme à reculer devant quelque considération que ce fût, dès qu'il avait la conscience de ses droits. Il porta l'affaire devant les tribunaux du pays, et obtint gain de cause. Alors, au lieu de retourner dans sa patrie, il prit la résolution de se rendre à Kœnigsberg. Il fut amené à faire ce voyage sans doute par le désir de faire la connaissance personnelle de Kant, et cette résolution hardie, par rapport à son état de fortune, fut, comme nous le verrons tout à l'heure, ce qui décida sa carrière scientifique. Nous laissons parler le journal que Fichte tenait à cette époque.

« Le 1er juillet, j'arrivai à Kœnigsberg. Le 4, j'ai fait une visite à Kant. La réception qu'il m'a faite n'a pas été merveilleuse; j'ai assisté à une de ses leçons; il n'a pas réalisé ce que j'attendais de lui; son débit est extrêmement monotone.

— « Depuis long-temps je voulais faire à Kant une visite plus sérieuse, mais je ne trouvais aucun prétexte. Enfin il me vint à l'idée d'écrire une *Critique de toutes les révélations*, et de lui présenter mon travail au lieu d'une lettre de recommandation. Je commençai le 13, et je travaillai sans interruption. Le 18 août, mon travail achevé, je l'envoyai à Kant, et j'allai chez lui le 23 pour avoir son jugement sur mon ouvrage. Il m'accueillit avec une bienveillance marquée et me parut très content de ma dissertation.

— « Le 26, je dînai chez Kant avec le professeur Sommer. Je trouvai dans Kant un homme très aimable et très spirituel, et seulement alors je vis en lui des traits dignes du grand génie qui règne dans ses ouvrages.

— « Le 28 au soir, hier, je commençai à revoir ma *Critique*, et j'arrivai à des idées bonnes et profondes, mais qui malheureusement me donnèrent la conviction que mon premier travail était bien superficiel de fond en comble. Aujourd'hui, je voulais continuer mes recherches; mais je me trouvais tellement entraîné par mon imagination que je n'ai rien pu faire de toute la journée. Dans ma position

actuelle il n'y a là rien d'étonnant. J'ai compté qu'à partir d'aujourd'hui je n'ai de quoi subsister ici que pour quatorze jours..... Si je dois découvrir ma position à quelqu'un, ce ne sera qu'à Kant lui-même. »

Fichte prit en effet ce parti, le seul qui lui restât, et le 2 septembre il écrivit à Kant pour lui emprunter la modique somme nécessaire à son retour dans sa patrie. Si nous ne craignions de sortir du cadre que nous nous sommes tracé, nous donnerions en entier cette lettre si remarquable par sa noblesse et l'élévation des sentimens qu'elle respire. On ne peut comprendre les motifs qui purent déterminer Kant à ne pas accorder une demande faite dans de pareils termes; mais enfin il répondit par un refus. Seulement, par l'intermédiaire du prédicateur Schutz, il employa son crédit à faire obtenir à Fichte une place de précepteur chez le comte de Krokow, à Dantzick, et dans les circonstances où il se trouvait, Fichte accepta avec empressement. Du reste, il n'eut qu'à se louer de l'accueil bienveillant qu'il trouva dans la famille du comte, et les estimables qualités de la comtesse contribuèrent surtout à lui faire aimer sa nouvelle position.

Sur ces entrefaites, Fichte avait réussi à faire imprimer à Kœnigsberg son *Essai d'une critique de toutes les révélations*, repoussé à Halle par la censure. Par une inadvertance de l'éditeur, et contrairement à la volonté de Fichte, cet ouvrage parut sans nom d'auteur. Le fond des pensées, les qualités du style, l'anonyme même qui s'expliquait facilement par les circonstances politiques et religieuses dans lesquelles la Prusse se trouvait placée, tout vint se réunir pour accréditer l'opinion que ce livre était de Kant, et l'on vit bientôt paraître dans les journaux des articles qui s'efforçaient de déchirer le voile dont se couvrait le *sublime auteur* de la *Critique de la raison pure*. Plus tard, et lorsque Kant lui-même eut déclaré que cet ouvrage n'était pas de lui et qu'il en eut nommé le véritable auteur, ces mêmes journaux ne pardonnèrent jamais à Fichte l'espèce de mystification dont ils avaient été l'objet, et par des transitions habilement ménagées, ils arrivèrent à brûler ce qu'ils avaient adoré.

Cependant d'heureux évènemens se préparaient; la faillite qui avait dévoré la fortune de Rahn ne fut pas aussi complète qu'on l'avait pensé d'abord. On réussit à retirer du naufrage des débris assez considérables, et, grace à l'ordre et à l'économie de Jeanne Rahn, le mal fut réparé jusqu'à un certain point. Encore une fois Fichte vit le bonheur lui sourire, mais cette fois du moins son espoir ne fut pas

déçu, et l'union après laquelle il soupirait depuis si long-temps eut lieu le 22 octobre 1793.

S'il est vrai que chez Fichte les actions en apparence les plus indifférentes acquièrent une importance réelle par le but moral vers lequel elles tendent, cela est vrai à plus forte raison des actes les plus solennels de la vie. Ce fragment de la dernière lettre qu'il écrivait à Jeanne Rahn avant de devenir son époux nous montre l'idée tout à la fois grave et touchante qu'il avait du mariage.

« Moitié de mon ame, lorsque nous nous reverrons, nous nous unirons ensemble par le lien de la vertu. Il faut que, dans la route que nous avons à parcourir, nous soyons l'un pour l'autre un appui; il faut que nous nous prodiguions réciproquement des avertissemens et des conseils; car, je dois te le dire, je me suis fortement proposé d'être un honnête homme dans toute l'étendue du mot, et pour cela j'aurai souvent besoin de ton secours. Je sais que ton cœur n'aime pas moins la vertu que le mien, mais mon esprit est impétueux, le tien est plus calme et plus reposé. Tu auras souvent besoin de jeter de l'eau sur mon feu. »

Fichte se trouvait à Zurich dans la position la plus avantageuse. Jouissant de l'indépendance la plus complète, entouré de soins par une épouse qu'il chérissait, la célébrité que lui donnait son premier écrit le mettait en relation plus ou moins intime avec tous les hommes dont l'opinion avait quelque poids en littérature. La philosophie critique était alors à son apogée, et Fichte était généralement regardé comme celui qui devait recueillir l'héritage de Kant. C'est aussi à cette époque que, dégagé de toutes les préoccupations matérielles, il déploya toute l'énergie de son ame pour conquérir cette terre promise de la vérité dont Kant avait déjà montré la route. Le système de l'idéalisme transcendental se montra sous sa première forme, et les premières leçons sur la *Doctrine de la science* (*Wissenschaftlehre*) furent faites devant un cercle de savans au nombre desquels on comptait Lavater.

Comme tous les esprits les plus distingués de l'Allemagne, Fichte fut fortement préoccupé par la révolution française. Il la salua avec foi et amour, et même au milieu du désordre et de l'anarchie qui accompagnent un grand bouleversement, son regard exercé sut apercevoir le monde nouveau à travers la poussière et les débris du monde ancien qui s'écroulait de toutes parts. Cependant il voulut arrêter l'esprit de parti qui déjà commençait à se faire jour en Allemagne,

et pour cela il essaya d'arracher les esprits aux préoccupations du moment et les ramener à des questions plus générales; c'est dans ce but qu'il écrivit ses *Documens pour éclairer le jugement du public sur la révolution française*. Cet écrit et d'autres de même nature intitulés : *La Liberté de penser redemandée aux princes de l'Europe qui jusqu'à présent l'ont étouffée; Héliopolis dans les dernières années des vieilles ténèbres*, lui firent la dangereuse réputation de démocrate, et nous verrons dans la suite de ce travail le rôle que joua ce soupçon de démocratisme dans un procès devenu célèbre.

Le sort, qui s'était si long-temps acharné contre Fichte, s'était rendu de guerre lasse, et l'on eût dit que, par une suite d'heureux évènemens, il voulait lui faire oublier les revers dont il l'avait accablé. Reinhold, en allant remplir la chaire de philosophie à l'université de Kiel, avait laissé celle de Iéna vacante; l'on crut ne pouvoir mieux faire que de l'offrir à l'auteur de la *Critique de toutes les révélations*, et les pressantes sollicitations de Reinhold lui-même eurent une grande influence dans cette détermination. Cet évènement, qui commence une période nouvelle dans la vie de Fichte, lui fit abandonner le projet qu'il avait conservé jusqu'alors d'entrer dans l'état ecclésiastique et de populariser la philosophie de Kant au moyen de l'éloquence de la chaire (1). En 1794, à la Pâque, Fichte abandonna sa femme et son beau-père, qui devaient le rejoindre dans le courant de l'été, pour aller revêtir ses nouvelles fonctions. Il ne tarda pas à fonder sa réputation à Iéna, qui était alors une des universités les plus florissantes d'Allemagne. Ses premiers débuts furent des plus brillans; l'affluence des auditeurs qui se pressaient à ses leçons publiques était telle, que la grande salle de l'université n'en pouvait contenir qu'une faible partie. La cour était pleine, et, pour l'écouter, on montait sur des tables et des chaises. Les leçons de Fichte eurent pour objet la doctrine de la science (*Wissenschaftlehre*), le droit et la morale. Il ne tarda pas à établir des relations avec Goethe, Schiller, alors son collègue à l'université, les frères Schlegel, Humbold, Hufeland et d'autres. Mais il était écrit que la vie

(1) « Si je suis condamné à parler au lieu d'agir immédiatement, mon intention se trouve d'accord avec tes désirs (ceux de sa fiancée), j'aime mieux que ce soit dans une chaire religieuse que dans une chaire académique. » Il dit, dans une autre lettre : « Dans le cas où je ne réussirais pas de ce côté (à obtenir une place de pasteur dans le Wurtemberg), reste la carrière de professeur académique à Tubingue, par exemple, bien que j'aie quelque répugnance en partie pour la chose elle-même, et en partie pour le lieu. »

de Fichte devait être une lutte continuelle. Après avoir conquis sur la destinée son existence matérielle, il avait à soutenir un bien plus rude combat pour sa position et la science. Sa vie devait être un miroir fidèle de sa doctrine. Dans l'une comme dans l'autre, l'indépendance du moi se fait jour en renversant un obstacle pour se trouver en face d'un obstacle nouveau.

Des rapports commencés sous de si heureux auspices ne tardèrent pas à être troublés. Poussé par cette soif d'activité qui le dévorait, Fichte, non content d'avoir employé la semaine tout entière à ses différens cours, faisait encore le dimanche des leçons destinées à améliorer les mœurs des étudians. On s'empara de cette circonstance pour élever contre lui des soupçons d'irréligion, et on l'accusa de vouloir saper le culte public. Cette petite tracasserie le détermina à publier, comme pièces justificatives, cinq de ses leçons sous le titre de : *Leçons sur la destination du savant* (1794). Le consistoire reconnut la pureté des intentions de Fichte, et il se borna à décider qu'à l'avenir et pour éviter tout prétexte de scandale, ces leçons n'auraient plus lieu le dimanche. Mais bientôt on chercha dans les rapports de Fichte avec les étudians l'occasion d'accusations nouvelles. Il s'efforçait avec ardeur d'anéantir les sociétés secrètes, parce qu'elles lui paraissaient être la source de cette immoralité et de cette grossièreté de mœurs si commune à cette époque dans les universités allemandes. Deux de ces sociétés consentirent à renoncer à leurs vœux devant des commissaires du gouvernement qui s'engagea à son tour à n'en pas rechercher les membres; l'ordre des *unitistes* seul refusa de se dissoudre, et accrédita l'opinion que Fichte ne voulait détruire les sociétés secrètes que pour en élever une autre sur leurs débris : les *illuminés*. Le gouvernement tint sa promesse à l'égard des ordres dissous, mais l'exemple des *unitistes* ne tarda pas à les entraîner de nouveau. Persuadés que Fichte était en relation, pour les trahir, avec les émissaires secrets du gouvernement, les étudians se portèrent contre lui à des excès, et cassèrent même les carreaux de ses fenêtres. Comme les autorités apportèrent peu d'énergie à réprimer ces désordres, Fichte prit le parti de se retirer à la campagne, où il refondit pour la presse une partie de ses leçons, et ne revint à Iéna que lorsque, par la punition des coupables, il eut obtenu une satisfaction complète.

Sans entrer sur la philosophie de Fichte dans des détails que ne comporte pas la nature de cet article, nous pouvons nous arrêter un instant pour voir quelle en fut l'influence extérieure et chercher

à nous rendre bien compte de ce qu'était la position de Fichte à Iéna.

On ne peut nier sans doute que la politique ne jouât un grand rôle dans l'enthousiasme avec lequel il fut accueilli, et il fallut à Fichte beaucoup de courage et de talent pour résister à des suggestions qui auraient pu le compromettre, et pour maintenir, par son activité exclusivement scientifique, la réputation qui l'avait précédé à l'université. Du reste, le caractère dominant de la philosophie de Fichte, qui peut se résumer dans un mot, *agir*, était très propre à entraîner une jeunesse bouillante de sa nature, et qui en outre vivait à une époque où le monde tout entier semblait vouloir prendre une face nouvelle. La hardiesse avec laquelle Fichte rejetait le formalisme des écoles précédentes qui cherchaient à cacher la pauvreté du fond sous les artifices du langage, l'ardeur qu'il mettait à se prendre corps à corps avec toutes les grandes questions, le dédain qu'il montrait pour toute spéculation qui restait spéculation (1); tout cela intéressait au plus haut degré non-seulement ses élèves, mais encore tout ce qui, à cette époque, se distinguait par ses talens et pouvait avoir une influence sur la civilisation allemande.

Nous venons de voir les tracasseries qu'avaient suscitées à Fichte et ses leçons du dimanche et ses efforts pour détruire les sociétés secrètes. Un troisième démêlé rendit sa rupture irréparable et décida son éloignement de l'université d'Iéna. Depuis 1795, Fichte était directeur du *Journal Philosophique*, fondé par Niethhammer. Un des rédacteurs, le recteur Forberg, voulut faire insérer un article sur la *Définition de l'idée religieuse*. Fichte, qui n'approuvait pas l'article, le reçut cependant; mais il le fit précéder d'une introduction sur le *Fondement de notre croyance en une Providence divine*. Dans cette introduction, il cherchait à atténuer ce qu'il pouvait y avoir de scabreux dans le travail de Forberg. Cependant les deux articles furent à la fois accusés d'athéisme. La Saxe électorale écrivit aux universités de Leipzig et de Wurtemberg pour défendre de recevoir à l'avenir le *Journal Philosophique*, et ordonna la confiscation de l'article incriminé. Elle adressa ensuite aux deux comtes Ernest, qui entretenaient en commun l'université d'Iéna, un réquisitoire dans lequel Fichte et Forberg étaient signalés comme coupables du plus grossier

(1) « J'ai pour le métier de savant le moins d'aptitude qu'il soit possible. Je ne veux pas seulement *penser*, je veux *agir*. Je ne me soucie pas d'aller me casser la tête à disséquer des pieds de mouche. » (*Correspondance.*)

athéisme, en opposition non-seulement avec le christianisme, mais même avec la religion naturelle. On demandait une punition exemplaire, et on menaçait, si on ne faisait pas droit à ces demandes, d'interdire l'université d'Iéna aux sujets saxons. Des protestations contre l'article incriminé furent faites par le Hanovre et beaucoup d'autres petites cours d'Allemagne. Le gouvernement prussien seul se déclara incompétent, et s'en référa à la décision de son consistoire.

Fichte, répondant à l'idée de confiscation, se justifia devant le public par son *Appel au public*, *écrit qu'on est prié de lire avant de le confisquer*, et, devant le gouvernement, par son écrit intitulé : *Réponse de l'éditeur du Journal Philosophique à l'accusation d'athéisme*.

Dans l'*Appel au public*, la défense de Fichte pouvait être considérée comme une attaque, car il renvoyait à ses adversaires l'accusation d'athéisme, et montrant ainsi les deux points de vue comme inconciliables, il faisait de cette question une question de vie ou de mort.

L'écrit apologétique adressé à la cour de Weimar traite trois questions principales : 1° Dans une circonstance quelconque, un gouvernement peut-il défendre de professer des doctrines réellement irréligieuses, surtout dans des écrits philosophiques? Fichte répondait négativement. 2° Les propositions incriminées sont-elles réellement empreintes d'athéisme? Il répondait par des raisons tirées du fond même de son système. Enfin, et c'était là le côté sensible pour ses adversaires, il découvrait sans ménagement les motifs réels qui avaient déterminé l'attaque, et il finissait par demander un arrêt décisif qui le mît honorablement hors de procès ou le condamnât à perdre ses emplois. Le gouvernement de Weimar, qui voulait ménager en même temps et Fichte et l'électorat de Saxe, ne se pressa point de rendre une décision. Cependant Fichte avait appris sous-main que l'on voulait finir toute l'affaire en blâmant publiquement les prévenus de leuri mprudence. Sa résolution en ce cas était bien arrêtée; mais il crut, en l'annonçant, pouvoir peut-être détourner l'orage. Dans ce dessein, il écrivit à un des membres du gouvernement. Sans doute cette démarche était inconséquente, car il cherchait ainsi à renouer avec la cour des négociations qu'il avait d'abord formellement rejetées. « Dans le cas d'une mercuriale, disait-il, il donnerait sa démission, et plusieurs de ses collègues, qui partageaient ses opinions, étaient décidés à abandonner avec lui l'université d'Iéna pour aller ensemble en fonder une autre en Allemagne. »

Le ton de cette lettre était orgueilleux et même menaçant. Ce n'était pas le langage d'un sujet qui veut se concilier la faveur de son souverain ; c'était la puissance de la parole et de la presse, qui, ayant conscience du mal qu'elles pouvaient faire à la puissance politique, voulaient traiter avec elle sur le pied de l'égalité. Par une circonstance inexplicable, cette lettre, qui n'avait qu'un caractère privé, fut jointe aux pièces du procès; et lorsque le gouvernement de Weimar eut décidé qu'il ne pouvait se dispenser d'exprimer un blâme contre les auteurs des articles incriminés, la démission de Fichte fut acceptée avant d'avoir été officiellement offerte.

On ne peut nier que l'esprit de parti n'ait joué un rôle dans le procès de Fichte. « Vous avez choisi, dit-il dans sa défense, pour venir plus facilement à bout de moi, l'accusation la plus *populaire*. Si vous m'aviez ouvertement accusé de démocratisme, j'aurais pu me défendre et donner des explications; mais, sur le terrain que vous avez choisi, vos attaques sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont moins franches, etc., etc. » Cependant l'accusation d'athéisme était-elle tout-à-fait dénuée de fondement? Franchement, nous ne le pensons pas (1). La question religieuse est peut-être la seule sur laquelle l'homme et le philosophe ne soient pas dans le plus parfait accord. Nous avons déjà pu apprécier, par tout ce qui précède, combien était profond chez Fichte le sentiment religieux, et cependant, il faut bien le dire, sa doctrine, antérieurement aux modifications qu'il lui fit subir plus tard, conduisait nécessairement à l'athéisme. Qu'est-ce qu'un Dieu qui n'est autre chose que *l'ordre moral?* S'il faut conserver à ces mots le sens qu'on leur donne ordinairement, nous avouons franchement ne pas comprendre ce que peut être un Dieu sans conscience; ou bien si c'est un ordre moral qui a conscience de lui-même, il faut bien se résigner à n'être pas compris quand on se sert d'une terminologie aussi bizarre. Du reste, le principe fondamental de la doctrine de Fichte faisait nécessairement de Dieu un hors-d'œuvre inutile, une idée parasite. En effet, de ce que le monde n'a pas d'existence réelle et que tout ce que nous percevons n'est que le reflet de notre propre activité, peut-on demander l'origine de ce qui n'est pas, et a-t-on besoin d'aller chercher au dehors une cause pour l'expliquer?

(1) Nous demandons grace pour une affirmation aussi tranchée, et nous renvoyons, pour les preuves, à un examen impartial des doctrines de Fichte à cette époque, et surtout à sa correspondance.

Fichte se trouvait dans le plus grand embarras. Après ce qui venait de se passer, sa présence à Iéna causait trop d'ombrage pour qu'il pût songer à y vivre, même comme simple particulier, et, repoussé partout comme un paria, il ne savait où trouver un asile, lorsque le ministre Dohm, qui déjà, dans le procès, s'était prononcé en sa faveur, lui suggéra, par l'entremise d'un ami commun, l'idée de se réfugier en Prusse, où il pouvait lui promettre sûreté et protection.

Avec le séjour de Fichte en Prusse commence la dernière période de sa vie; période durant laquelle son activité, ne se renfermant plus dans le domaine solitaire de la science, prit part à la grande lutte qui agitait l'Europe.

Son arrivée à Berlin fit sensation, parce qu'on le soupçonnait d'entretenir des relations avec la république française. Mais, avant de prendre un parti, on attendait la décision du roi qui était absent. Voici cette décision vraiment royale, si l'on considère quelle était alors la position de la Prusse par rapport aux autres états allemands : « Si Fichte est, comme on me l'assure, un citoyen paisible et en dehors de toute association dangereuse pour l'état, je lui permets très volontiers de séjourner dans mon royaume. Pour ce qui est de ses principes religieux, c'est une affaire à régler entre Dieu et lui. » Fichte jouit pendant quelque temps avec tranquillité de l'hospitalité qu'on lui avait accordée à Berlin. Outre un petit nombre d'amis tels que W. Schlegel, Tieck, Fessler, Bernhardi, Novalis, qui formaient sa société habituelle, il avait encore rassemblé autour de lui un cercle de disciples, quelques jeunes écrivains, quelques employés. Mais peu à peu le cercle s'agrandit; des hommes haut placés dans le gouvernement, des savans, des artistes, vinrent assister à ses conférences, et l'on y vit une fois réunis Schlegel et Kotzebue, le ministre Schrötter, le grand chancelier Beyme et le ministre d'Altenstein, qui est toujours resté le protecteur de Fichte.

Cependant, éclairé par la catastrophe d'Iéna qui avait produit chez lui une espèce de révolution morale, Fichte fut amené à réfléchir plus profondément au principe fondamental de sa doctrine. Peut-être, dans l'absence des passions qu'excite toujours une polémique un peu vive, conçut-il des doutes sur la validité des raisons données par ses adversaires; peut-être vit-il clairement alors la scission que nous avons signalée déjà entre les propensions de son cœur et son système philosophique. Quoi qu'il en soit, Fichte n'était pas homme à tomber d'une extrémité dans une autre et à renier la science pour se jeter à corps perdu dans les rêveries du mysticisme. Ce qu'il avait

à faire, c'était d'essayer une conciliation rationnelle entre son système et la sphère religieuse, et c'est aussi ce qu'il tenta. En même temps il s'efforçait de populariser davantage sa philosophie, en retranchant de sa terminologie ce qu'elle pouvait avoir de trop scientifique. Les premières traces de cette modification dans ses idées se montrèrent déjà dans une lettre écrite à Schelling au commencement du siècle (1800) et dans laquelle il promet de faire disparaître la différence qui existe entre leurs tendances philosophiques, de sortir du moi, et de poser son système du monde intelligible. On peut compter parmi les écrits appartenant à cette époque de transition sa *Destination de l'homme* (1) (1800); sa *Réponse à Reinhold; Compte rendu plus clair que le jour* (1801). Enfin son nouveau point de vue, que les écrits composés pendant les années 1804-1806 (2) montrent dans un développement toujours croissant, se révèle avec toute la netteté désirable dans un ouvrage écrit sous une forme tout à fait populaire, *la Doctrine religieuse* (*Die anweisung zum seeligen Leben*).

A Berlin, comme à Iéna, la réputation de Fichte n'avait pas tardé à s'étendre. Le gouvernement de Bavière lui avait inutilement offert la chaire de philosophie de l'université de Landshut, et la Russie, par l'entremise du comte Polotsky, fit tous ses efforts pour lui faire accepter le professorat à l'université de Sharkow. Fichte refusa, mais un peu plus tard il consentit à aller occuper la chaire d'Erlangen, que lui proposa le ministre Hardenberg, auquel il avait été vivement recommandé par Beyme, le baron d'Altenstein, etc., et il quitta Berlin sous les plus heureux auspices, en mai 1805. Nous ne voulons pas passer sous silence un fait qui montre combien il est difficile quelquefois à un mérite réel de triompher de la médiocrité. Hufeland avait proposé la réception de Fichte à l'Académie des sciences. Il fut refusé, et la raison qu'on lui donna de ce refus, c'est que l'Académie devait garder la *neutralité*. Ce petit évènement servit de texte aux plaisanteries, et l'on prétendit que la section de philosophie avait de graves motifs pour ne pas élire Fichte : c'est qu'il était réellement philosophe.

Depuis long-temps Hardenberg avait formé le projet de changer l'organisation des universités, et Fichte reçut la mission de faire un

(1) M. Barchou de Penhoen a donné une traduction remarquable de cet ouvrage dans la *Revue des Deux Mondes*, n° du 1er mars 1832.

(2) *Caractères principaux du siècle présent*, etc.

plan pour cette organisation nouvelle (1). Ce plan fut présenté au gouvernement en 1806, et s'il ne fut pas exécuté, la guerre avec la France en fut l'unique cause.

Parmi tous les états allemands, la Prusse, telle que l'avait faite le grand Frédéric, était le seul qui fût fortement organisé et qui pût nourrir l'espoir d'arrêter quelques instans la marche victorieuse de Napoléon. Ce n'était plus seulement son indépendance politique, mais son existence même qui était en jeu dans cette lutte.

Dans ce moment si décisif, Fichte voulait faire tout ce qui était en son pouvoir, et prendre au combat qui se préparait la part que lui assignaient sa position et ses forces. C'est alors qu'il traça le canevas de ses *discours à la nation allemande et particulièrement aux soldats allemands*. Il désirait ardemment accompagner l'armée à un titre quelconque et se trouver au centre des évènemens, afin de pouvoir agir par sa parole et ses écrits. Voici de quelle manière il s'exprime dans un fragment qui a été conservé : « S'il (l'auteur des *discours à la nation allemande*) doit se contenter de parler, s'il ne peut combattre dans vos rangs et en affrontant les dangers et la mort rendre témoignage par les faits de la vérité de ses principes, c'est la faute du siècle qui a séparé la vocation du savant de celle du guerrier... Mais je sens que, si j'avais appris à manier les armes, je ne le céderais en courage à aucun de vous. Je gémis de ce que mon siècle ne me permette pas d'appuyer ma parole par des actions, comme l'ont fait Eschyle et Cervantes, car, dans les circonstances présentes que je regarde comme m'imposant de nouveaux devoirs, je préférerais les actions aux discours; mais enfin, puisque je ne puis que parler, je désire que ma parole soit éclair et glaive. »

Cependant la bataille d'Iéna avait eu lieu, et on attendait les Français d'un jour à l'autre aux portes de Berlin. Fichte suivit la cour dans sa fuite, et se retira à Kœnigsberg où il fut nommé professeur, jusqu'à l'entier rétablissement de la paix; et lorsque cette ville fut occupée par les Français, pour éviter tout contact avec un ennemi détesté, il se retira à Copenhague. Les batailles de Pultusk et d'Eylau avaient fait espérer à Fichte que Berlin pourrait conclure une paix honorable, ou même reprendre l'avantage; mais après Friedland il n'y avait plus de salut pour la monarchie prussienne que dans la

(1) Les idées principales de ce plan se retrouvent dans celui que Fichte fit plus tard pour l'université de Berlin.

paix à quelque prix que ce fût. Vers la fin d'août 1807, Fichte retourna de nouveau vers sa famille qu'il avait laissée à Berlin, et là il vécut quelques mois dans les relations les plus intimes avec Jean de Müller, jusqu'à la nomination de ce dernier à l'université de Tubingue.

Après l'anéantissement de sa force matérielle et de son influence politique, la Prusse avait pris une noble détermination; c'était de se régénérer à l'intérieur et d'acquérir ainsi une prépondérance intellectuelle sur les autres états allemands. Des améliorations administratives, le classement des villes, etc., furent opérés dans ce sens, et l'on donna surtout beaucoup d'importance à la fondation de l'université de Berlin, dont on espérait faire pour un temps meilleur une pépinière d'hommes distingués. Fichte fut un de ceux qui s'efforcèrent le plus vivement de donner à l'université une bonne organisation, car il n'espérait pouvoir amener une régénération complète de l'Allemagne que par une rénovation complète de l'éducation.

C'est dans les mois d'hiver 1807-1808, que Fichte prononça dans le local de l'académie ses *Discours à la nation allemande*. Sa voix était souvent couverte par les tambours français qui parcouraient les rues, et souvent le bruit se répandit dans la ville qu'il avait été enlevé et jeté dans un cachot. Ces craintes injurieuses pour un ennemi qui, dans ses longues guerres, s'était distingué encore plus par sa générosité chevaleresque que par sa gloire militaire, étaient, comme on peut bien le penser, sans fondement, et ne trouvaient leur excuse que dans un sentiment de patriotisme toujours respectable, même dans son exagération. Fichte n'éprouva pas le moindre désagrément de sa hardiesse; on ne s'inquiéta en rien de ses attaques; on aurait même pu penser que le gouvernement français était dans une ignorance complète de ce qui se passait à cet égard, si on n'avait lu dans le *Moniteur* qu'un célèbre philosophe allemand faisait à Berlin des leçons sur les réformes à apporter dans l'éducation.

Dans le printemps de 1808, Fichte fut attaqué pour la première fois d'une grave maladie dont il ne se remit jamais complètement. Il employa le temps de sa longue convalescence à étudier l'italien, l'espagnol et le portugais, et il essaya même quelques traductions en vers; il s'exerça ainsi sur le premier chant de la *Divine Comédie* de Dante, sur un des plus beaux épisodes du Camoëns, etc. Son travail le plus important dans ce genre est une *Caractéristique de Machiavel* et des fragmens de traduction de ses œuvres.

Sur ces entrefaites, l'université nouvelle avait été inaugurée solen-

nellement. Dans la première année, on conféra à Fichte la dignité de doyen, et dans la seconde celle de recteur. Quoique l'âge et l'expérience eussent modéré ce zèle trop fougueux qui avait causé en partie les évènemens d'Iéna, il combattit sans ménagement contre tous les abus, tels que les *Sociétés provinciales* (*Landsmannschaften*), le duel, etc.; mais s'apercevant bientôt que la répugnance la plus opiniâtre à ses efforts venait, non des étudians, mais de ses collègues eux-mêmes, il se démit du rectorat avant l'année révolue. Son énergie se tourna alors tout entière vers la politique. La puissance de Napoléon venait de succomber en Russie, et la Prusse se préparait à une dernière lutte qui devait être décisive. Fichte prit la part la plus active à la guerre *d'affranchissement;* il assista assiduement aux exercices de la garde nationale (*landssturm*), et on le vit souvent dans ses rangs armé d'une lance et de pistolets.

Pour ne rien négliger de ce qui peut montrer le caractère de Fichte dans le jour le plus complet, nous devons mentionner un évènement qui offre une ressemblance singulière avec un des faits de l'histoire grecque, et dans lequel Fichte joua un rôle pareil à celui d'Aristide. Dans les derniers jours de février 1813, Berlin était encore occupé par une faible garnison française, qui, à en juger par ses préparatifs, ne paraissait pas vouloir l'abandonner de si tôt. Mais on savait que les Russes approchaient, et quelques cosaques qui se hasardèrent jusque dans la ville suffirent pour mettre tout en émoi. Il y avait alors un homme animé du plus ardent patriotisme et de ce courage inconsidéré qui ne recule devant aucune extrémité. Cet homme se trouvait en rapport avec la jeunesse, toujours portée à adopter un parti violent et à ne jamais temporiser avec la haine. Il forma avec elle le projet de surprendre et de massacrer pendant la nuit la garnison française, de mettre le feu aux magasins, et, par cet exemple de hardiesse, de rendre au peuple l'énergie nécessaire pour sa délivrance. Seul, un jeune homme qui avait pris part à cette conjuration ne pouvait supporter la pensée de l'assassinat auquel on le conviait. Il croyait l'exécution du projet facile, les résultats lui paraissaient certains, le danger n'était rien pour lui, comme il le prouva plus tard sur le champ de bataille; mais, fortement préoccupé par les doutes qui s'élevaient dans son esprit sur la légitimité d'une pareille action, il voulut avoir l'avis de Fichte, dont il était depuis peu de temps le disciple. De grand matin il court chez lui et lui demande ce que la morale et la religion permettent contre un ennemi. Pressé bientôt par les instances de Fichte, il finit par avouer le projet qu'on

avait formé. Révolté à l'idée d'un crime aussi lâche qu'inutile, Fichte n'eut pas beaucoup de peine à convaincre le jeune homme de la folie et de l'immoralité de ce plan. Ensuite il courut lui-même chez le ministre de la police pour lui révéler le complot. On résolut d'éloigner le chef de la conspiration et quelques-uns des membres les plus exaltés. Du reste, la punition n'aurait pu manquer de suivre immédiatement ce coup de main irréfléchi. Le corps d'armée du vice-roi d'Italie était encore en avant sur l'Oder, et se jetant sur Berlin, il aurait tiré de la ville la vengeance la plus éclatante et la plus juste. C'est ainsi que Fichte, par sa prudence et son patriotisme éclairé, sut sauver la capitale de son pays du plus affreux malheur.

Cependant les hostilités avaient recommencé, et les batailles de Grossbeeren et de Dennewïtz détournèrent le danger qui menaçait Berlin; mais les sanglans combats livrés dans le voisinage de la ville avaient entassé les malades dans les hôpitaux, et les établissemens publics ne pouvaient plus suffire. Les autorités, par la voie des journaux, ouvrirent une souscription et demandèrent, pour les malades, les soins des femmes. Triomphant de la douleur et de la répugnance que devait inspirer l'aspect de tant de malheureux mutilés par le fer et couverts des blessures les plus hideuses, la femme de Fichte fut une des premières qui, du consentement de son mari, s'offrit à remplir ce devoir, et bientôt cette occupation devint pour elle une vocation sainte à laquelle elle se dévoua au prix de tous les sacrifices. Après cinq mois de soins, elle fut attaquée d'une fièvre tiphoïde, et sa maladie ne tarda pas à prendre un caractère de malignité tel qu'elle ne laissait plus aucun espoir. Brisé par la douleur, Fichte puisait néanmoins dans son ame assez de force pour continuer ses leçons; il parlait pendant deux heures sans que personne pût soupçonner qu'il venait de quitter le lit de mort d'une épouse chérie. Une crise heureuse se manifesta enfin, et l'épouse de Fichte fut sauvée; mais au moment où celui-ci, ivre de joie, la pressait contre son cœur, lui-même puisa sur ses lèvres le germe de la maladie qui venait de l'épargner, et il y succomba le 28 janvier 1814, à l'âge de cinquante-deux ans. Les derniers momens de sa vie furent remplis par ce besoin d'action et cet amour ardent de la patrie qui l'avaient animé dans toute sa carrière. Pendant son délire, qui ne lui laissait que très peu d'instans lucides, il se figurait livrer des combats et en sortir victorieux. Au moment où la mort vint le saisir, il voulait mettre la dernière main à la doctrine qui avait occupé toute son existence et lui donner (ce sont ses propres expressions) une clarté telle qu'un

enfant pourrait la comprendre. Ensuite son intention était de ne plus rien écrire et d'employer le reste de sa vie à former des jeunes gens qui pussent répandre le véritable esprit philosophique.

Nous avons visité avec attendrissement le dernier asile où repose ce héros de la liberté humaine, et en lisant ce verset de Daniel gravé sur sa modeste tombe : *Qui autem docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti et qui ad justitiam erudiunt multos quasi stellæ in perpetuas æternitates;* nous nous sommes reporté par la pensée vers ces temps où l'on réunissait sous une dénomination commune la science et la vertu. Sans vouloir diminuer en rien la gloire de notre siècle, nous devons avouer cependant que ce qui lui manque en général, ce sont ces convictions fortes qui font taire tous les calculs de l'égoïsme, cette foi en la vérité qui se révèle par les œuvres. De là naît une anomalie singulière et malheureusement trop commune : c'est qu'on est toujours prêt à concevoir de soi une haute opinion et toujours prêt cependant à douter de soi-même lorsqu'il faut triompher de quelque obstacle. Puisse l'exemple de Fichte réveiller, ne fût-ce que chez quelques hommes, cette conscience de la liberté que nous laissons trop s'affaiblir dans nos ames, et servir de commentaire vivant à cette maxime, la plus belle peut-être qui soit jamais sortie de la bouche d'un sage : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

LOUIS PRÉVOST.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE.

Quand la mort passe sur l'Académie française, elle passe brusquement, comme fait la foudre dans une forêt de vieux arbres, renversant tout ce qui se présente sur son passage, le vieux chêne, le peuplier d'Italie, le saule pleureur, le bouleau inoffensif. Tout à l'heure encore la forêt était pleine de mystères et de silences, le voyageur fatigué se reposait, et quelquefois même s'endormait à son ombre. Il y avait dans ce pêle-mêle des têtes touffues et des têtes pelées, d'aimables petits sentiers tout couverts de mousse, à travers lesquels la promenade était facile; quand soudain le ciel se couvre de nuage, la tempête éclate, le vent redouble ses efforts, dans l'épaisse forêt tout est bouleversé. Entendez-vous ces craquemens plaintifs? Voyez-vous ces immenses éclaircies où pénètre le jour? C'en est fait des plus vieux arbres, du chêne altier, du saule poétique, de l'ormeau, l'honneur des forêts; à la place d'un bois, vous avez un taillis. — Voyageur curieux, repassez dans huit jours, et vous retrouverez votre forêt au grand complet.

C'est ainsi que depuis tantôt une année l'Académie française, que la mort avait long-temps oubliée, et qui répétait bien bas le *chut!* de M. de Fontenelle, ce rare esprit qu'elle n'a pas remplacé, s'est vue attaquée par les plus soudaines et les plus vives secousses. Ils sont morts les uns et les autres, ceux qui devaient mourir, à huit jours de distance; ils sont sortis de cette docte enceinte un peu comme ils y étaient entrés, au hasard, le prosateur coudoyant le poète, le philosophe accostant l'historien, le grand seigneur prenant le pas sur l'homme du peuple, le révolutionnaire littéraire, ces Cromwel d'un instant, donnant le bras aux retardataires de l'empire : à cette heure, le vent de la destruction souffle encore, prenez garde; courbez la tête! ce vent funeste vient encore d'emporter un des quarante immortels, il n'y a pas huit jours. Pauvre gloire humaine! Quand on pense que c'est pourtant là le but des belles lettres, j'ai presque dit leur but unique! quand on pense que pour arriver à s'asseoir sur un fauteuil, à entendre sa propre louange face à face, à recevoir enfin les honneurs funèbres presque gratis sur une retenue que l'on vous fait dès le premier jour de votre traitement de quinze cents livres, quand on pense que les plus fermes esprits sont inconsolables lorsque cette gloire vient à leur manquer, et que Benjamin Constant en est mort au plus fort de l'enivrement de la révolution de juillet, alors on est bien près de se dire : *Ce que c'est que de nous!* O vanité! Et cependant, le public qui s'inquiète de ces cérémonies littéraires, — public restreint s'il en fut, — deux cents femmes, autant d'hommes faits, deux cents vieillards, vingt-cinq ou trente jeunes filles, et puis c'est le bout du monde; — ce public-là, perdu dans les trente-deux millions d'hommes qui ne savent pas au juste ce que c'est qu'une académie, n'a pas plus tôt écouté un nouveau discours, admiré un habit vert tout battant neuf, qu'aussitôt il se retourne vers les immortels, les interrogeant du regard les uns et les autres, et comme s'il avait l'air de leur demander : *Maintenant, qui de vous va mourir?*

Parmi les révolutions si récentes et si nombreuses de l'Académie française, au plus fort de l'envahissement du vaudeville qui menaçait de tout envahir à la suite de M. Scribe et de M. Ancelot, après le scandale bien vite oublié de l'élection de M. Flourens; après le mouvement, disons mieux, après l'émotion apportée là par M. Victor Hugo, émotion déjà effacée, mouvement d'un instant, curiosité passagère; après le discours de M. le comte Molé, discours presque littéraire à force de goût, de bonne grace et de bonne humeur, et en

attendant l'éloquence de M. Ancelot appelé à faire l'éloge d'un idéologue tout puissant, idéologue catholique, apostolique et romain, et même sans attendre l'oraison funèbre de M. de Cessac, mort hier, le discours de M. de Sainte-Aulaire devait être le bien-venu par toutes les raisons qui font agréer un discours à l'Académie. En effet le nouveau venu, si bienveillant, si beau diseur, réunissait à un degré très satisfaisant toutes les qualités diverses dont se composent messieurs les membres de l'Académie française. Il avait pour lui l'hérédité, car il descend en droite ligne de M. le marquis Sainte-Aulaire, cet heureux soldat qui se trouva un poète à l'âge de soixante ans, à l'instant même où son bras fatigué refusait de porter l'épée : il avait pour lui la politique, car il appartient à cette école diplomatique dont M. de Talleyrand est le chef, école mitigée par toute la bonne foi, la loyauté et l'abandon que peut se permettre la diplomatie moderne; il avait pour lui enfin même les belles-lettres, puisqu'en effet l'*Histoire de la Fronde* est, sinon une histoire tout-à-fait, du moins un livre sérieux, un de ces livres qui vont tout droit à l'Institut, tant ils sont remplis d'ingénieuses antithèses, de spirituels paradoxes; tant ils sont écrits avec une recherche élégante et facile; ajoutez que M. de Sainte-Aulaire avait encore pour lui le nom et les bonnes apparences d'un gentilhomme, ce qui n'a jamais rien gâté nulle part, mais surtout à l'Académie française, où les vieux noms de la France seront toujours les bien-venus, comme les représentans légitimes de l'élégance et de l'atticisme de nos pères. Et en ceci, il nous semble que l'Académie raisonne à merveille quand elle dit aux gentilshommes qui composent son blason : — Vous n'êtes pas toujours de grands écrivains, mais qu'importe? S'il y avait jamais quarante grands écrivains réunis quelque part, l'art d'écrire ne serait pas le plus difficile de tous les arts. — Mais en revanche, vous êtes des gens bien élevés, vous avez passé votre vie dans le plus beau monde; si vous n'êtes pas des écrivains, vous êtes d'habiles et ingénieux causeurs: donc soyez des nôtres; la langue française n'est pas seulement une langue écrite, c'est encore, c'est avant tout une langue parlée : soyez des nôtres; vous nous apprendrez comment on parle aux rois, aux empereurs, aux diplomates, aux honnêtes femmes bien élevées; vous nous apprendrez cet art perdu de la conversation qui fut si long-temps la plus rapide de nos conquêtes, notre conquête universelle : soyez des nôtres, justement parce que vous n'avez pas fait, comme nous, des livres qu'on ne lit plus, des tragédies qu'on ne joue plus, des utopies dont on ne sait pas le premier mot : soyez des nôtres, pour que,

aux jours des assemblées solennelles, la nation réunie sous notre dôme, retrouve parmi nous quelque chose de la politesse, du sourire et de l'élégance d'autrefois.

Voilà pour quels motifs l'élection de M. le comte de Sainte-Aulaire n'a été contestée ni au dedans ni au dehors de l'Académie. Venir en ce docte lieu, même après M. Victor Hugo, surtout après M. Victor Hugo, c'était arriver à la bonne heure. Que le discours de M. Hugo, tout rempli de redondances politiques, était fatigant à entendre! Que l'esprit le plus exercé avait peine à suivre cette longue période qui veut rappeler Bossuet! Que cela a été un triste spectacle, de voir un écrivain, un poète, un homme militant, à l'instant même où il vient de planter son drapeau sur la brèche d'une ville long-temps attaquée, laisser là son drapeau pour courir après des chimères! Vous croyez que je suis un poète? que je vais vous expliquer enfin ma théorie? que je vais justifier ma conquête? assurer mes derrières? réparer les brèches de la citadelle prise d'assaut? me concilier les affections du pays conquis? Fi donc! Je ne suis pas un poète, je ne suis pas un romancier; je ne suis pas le confrère de M. de Châteaubriand, de M. de Lamartine, de M. Charles Nodier; je suis le confrère de M. Thiers, de M. Molé, de M. le prince de Talleyrand! Vous attendiez le dernier mot de ma poétique, vous n'êtes pas difficiles, mes seigneurs; moi, je vais vous dire le premier mot de ma charte constitutionnelle. Vous voulez que je vous parle de Racine et de Shakspeare, de Nicolas Despréaux et de Schlegel, bonnes gens; parlons d'un homme dont personne n'a parlé, de l'empereur Napoléon Bonaparte! Voilà pourtant ce qui a été fait l'autre jour par M. Victor Hugo à propos de M. Lemercier, et quel bonheur pour l'Académie française que M. de Salvandy se soit rappelé ce jour-là ses plus fécondes inspirations d'écrivain de la presse périodique! quel bonheur qu'il ait écrit ce jour-là son plus juste et son plus incisif feuilleton!

Au moins, jeudi passé, en voyant le nom de M. le comte de Sainte-Aulaire écrit au frontispice de l'Académie française, étions-nous bien sûrs que toutes les convenances académiques seraient observées, que tous les droits du mort seraient réservés avec le respect qui lui est dû; que la politique même à propos d'un ambassadeur du roi n'irait pas envahir cette assemblée littéraire, et qu'en un mot il ne serait question en ce lieu que des paisibles débats de la pensée, des heureux travaux de l'intelligence, des luttes si calmes de l'esprit, et non pas des malaises et des turbulences du dehors. Ainsi a fait M. de

Sainte-Aulaire. Il s'est renfermé dans son sujet avec un rare bonheur. Certes, à propos de M. de Pastoret comme à propos de tous les hommes qui ont été quelque chose de nos jours, rien n'était plus facile que d'appeler à l'aide d'un discours d'académie l'an de liberté 89, les mauvais jours de 93, d'évoquer Mirabeau et Robespierre, de faire apparaître Napoléon premier consul et Napoléon empereur; après quoi l'orateur eût traîné la restauration sur la claie de son discours; il vous aurait cité Louis XVIII, les cent jours, Charles X, la révolution de juillet;, trop heureux qu'il ne vous eût pas parlé de Fieschi et d'Alibaud. — Mais, direz-vous, c'est là une étrange façon d'entrer en matière. Mais, vous répondrai-je, c'est la mode aujourd'hui; citez-moi un seul discours d'académie, un seul plaidoyer du barreau, une seule chanson à boire où il ne soit pas question de l'empereur? Avocat, j'ai perdu un chevreau, dites donc un mot de mon chevreau, comme il est dit dans une épigramme de Martial.

M. de Sainte-Aulaire, qui remplaçait M. le marquis de Pastoret, a parlé de la façon la plus convenable du savant et illustre magistrat qui, même sous la restauration, avait mérité par ses travaux sans nombre, autant que par ses services, la plus haute magistrature. D'un homme comme M. le marquis de Pastoret, chancelier de France, on peut tout dire, pourvu qu'on en parle avec respect. Qu'un homme pareil tienne sa place parmi les victorieux de la restauration ou parmi les vaincus de la révolution de juillet, il faut que chacun se découvre quand il passe, car cet homme a été humain, dévoué, généreux, charitable, modeste dans la victoire, car il a été loyal, sincère, courageux, patient, résigné dans la défaite. L'étude qui a été la passion de cet homme, la plus longue et la plus difficile des spéculations, l'histoire de France, telle que nous l'avons faite et embrouillée aujourd'hui, véritable travail de Bénédictins, devait ennoblir, pour M. le marquis de Pastoret, même la simarre du chancelier, même la défaite de l'ami du roi Charles X. Tel est, au reste, le privilége des belles-lettres; l'homme qui leur est dévoué, elles le mettent au-dessus de toutes les grandeurs, au-dessus de toutes les misères, au-dessus de l'humiliation, au-dessus de l'orgueil. En présence de ces grands travaux d'un homme qui continuait pour sa part la congrégation de Saint-Maur, M. de Sainte-Aulaire s'est bien gardé de faire un appel emphatique aux grandes phrases et aux pompeux souvenirs; il s'est contenu dans les bornes de cette vaste biographie. Il nous a montré M. de Pastoret, l'auteur de l'*Histoire de la Législation*, rude tâche indiquée par *l'Esprit des Lois*, venant au monde à Marseille, vers le

milieu du siècle passé; à ce moment solennel et charmant de notre histoire, toute la France était prise d'une belle passion pour tout ce qui était la poésie, l'éloquence, la philosophie, le doute; d'un bout de la France à l'autre, c'était une improvisation ardente, infatigable, violente; en ce temps-là, briser toutes les choses établies, c'était la gloire, c'était le génie, c'était l'esprit, c'était la sagesse; il n'était pas un jeune homme, quel qu'il fût, qui ne rêvât un beau jour qu'il était assis sur les ruines du monde, parodiant ainsi le juste d'Horace. De cette fièvre contagieuse les meilleurs esprits étaient atteints. Quant au jeune homme à qui la gloire d'un briseur de mondes était défendue, celui-là tout au moins était un poète; M. de Pastoret lui-même, le propre fils du lieutenant-général de l'amirauté dans les mers de Provence, cet homme qui devait être si grave, commença par un petit recueil de pièces fugitives. Il se rencontra sans doute avec M. de Châteaubriand dans l'*Almanach des Muses* de ce temps-là. Bien plus, il traduisit Tibulle. Quoi donc! ces poèmes de l'amour italien, cette chaude passion qui étonnait le poète Horace! une traduction de Tibulle par le même jeune homme qui devait être chancelier de France quelque jour! La traduction existe; il y a même là-dedans de beaux passages; je voudrais pouvoir vous citer celui-ci :

Quam juvat immites ventos audire cubantem!

et le reste. Il est vrai que M. de Montesquieu a écrit *le Temple de Gnide*. Singulière époque où toutes choses étaient mêlées, le myrte et les lauriers, les roses et l'hermine, où l'amour s'affublait d'une robe de président à mortier! Et cependant après ces premiers excès des esprits jeunes, après ce premier tribut payé à la turbulence inquiète du moment, le bon sens reprenait le dessus; les esprits bien faits avaient peur de cette vie d'hémistiches, de dictionnaires philosophiques, d'œuvres nouvelles, de bouts rimés, de coulisses, de prix académiques et de voyages à Cithère, à Paphos et autres lieux; les vieilles familles du vieux parlement résistèrent surtout à l'envahissement poétique; les gens prévoyans comprenaient déjà, confusément il est vrai, que tout ce dévergondage du génie national serait suivi par quelque chose de sérieux et de grave : hélas! nul encore ne se doutait combien toute cette frivolité finirait par devenir en effet grave, civique, solennelle.

M. de Pastoret échappa très facilement aux fascinations puissantes du XVIIIe siècle. Il eut bien vite oublié Tibulle et les élégies amou-

reuses qu'il avait faites pour son propre compte. Lui aussi, tout comme M. de Châteaubriand, jeune homme, il put s'abriter à l'ombre calme et bienveillante de M. de Malesherbes, qui devait être le dernier défenseur de ce trône ruiné de toutes parts. Dans cette maison, où se réunissaient comme dans un centre commun d'esprit, de bon sens et de probité, MM. de Laplace, de Lacépède, Delille, Fontanes, Champfort, *cet homme droit et adroit*, M. de Pastoret vit s'écouler dix belles années de sa vie, les années de l'espérance, du travail, des premiers succès, des prix remportés à l'Académie des Inscriptions, tantôt à propos des lois maritimes des Rhodiens, tantôt à propos de Zoroastre, de Confucius et de Mahomet, une autre fois à propos de *Moïse considéré comme législateur et comme moraliste*. Tous ces prix, remportés à peu de distance l'un de l'autre, ouvrirent à M. de Pastoret les portes de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; M. de Pastoret n'avait pas plus de vingt-cinq ans.

Mais déjà, dans le lointain, se levait pure et radieuse l'aurore éclatante de 1789. Le mot *réforme, réforme*, éclatait de toutes parts; non pas proféré comme aujourd'hui par des masses ignorantes et turbulentes, tourbe qui hurle au hasard le premier cri de révolte qu'on lui jette en pâture, mais au contraire prononcé à haute et intelligible voix par les hommes les plus jeunes et les plus éminens de la nation française. M. de Pastoret fut de ceux-là. Il salua avec transport la réforme qui allait venir. En 1790, il écrivit son livre des lois pénales, véritable monument élevé à l'honneur de la magistrature, à la gloire de l'humanité. Le souffle de Beccaria se retrouve à chacune de ces pages, animées des plus nobles passions. Dieu merci! grace au Code civil, grace aux progrès de la législation en Europe, ce livre a vieilli. Mais aussi il n'y a que les livres qui ont eu la vogue qui vieillissent. En littérature aussi bien qu'en politique, méfiez-vous des livres qui ne vieillissent pas.

Quand 1789 et Mirabeau eurent été dépassés, quand la révolution française eut passé à l'état de meurtre, quand les plus nobles têtes de ce pays furent livrées en pâture au bourreau étonné de cette noble proie, il y eut un instant où l'esprit, le génie, l'éloquence, le style, l'intelligence des affaires, toutes les vertus publiques et privées, se résumèrent en une seule vertu, le courage. Celui-là était un grand et utile citoyen, qui avait conservé quelque peu de courage au milieu de la terreur universelle; celui-là était grand entre tous, qui avait élevé une voix indignée au milieu de cet affreux silence, qui avait défendu l'innocent, attaqué le coupable, parlé

d'humanité, de piété, de tolérance. M. de Pastoret eut ce grand courage. Il osa demander, au moment où la France se gouvernait par les clubs, la clôture immédiate de toutes ces abominables boutiques de meurtre, de trahison et de mensonge; il osa prendre sous sa protection chaleureuse les malheureux prêtres d'un culte proscrit que l'on disait à jamais effacé de la terre de France. Aussi la proscription vint l'atteindre; il fallut fuir; il gagna heureusement l'Italie, ce bel exil, s'il y avait au monde un bel exil. A Venise, il eut pour abri le couvent des Arméniens, et là il apprit les langues de l'Orient; à Florence, il se réfugia dans la Laurentienne, et là il apprit le grec, la belle langue favorite de l'ancien parlement de Paris. De si loin, il songeait à la patrie absente, à la monarchie proscrite, à cette France dont l'avenir était mis en doute. C'était un de ces esprits froids, peu accessibles à l'enthousiasme, mais justes et nets, qui savent très bien qu'il y a au fond de toutes les choses humaines Dieu et l'espérance, et que maintenant les grands peuples ne sauraient mourir.

La France impériale se servit de M. de Pastoret comme on se sert des gens que l'on estime sans les aimer. L'empereur n'aurait voulu à aucun prix confier à cet homme de l'ancien régime la plus petite parcelle de l'autorité; mais en revanche, il l'appelait à l'administration des hôpitaux, à l'enseignement du droit de la nature et des gens, à toute la partie morale et philosophique de ce vaste empire qui s'improvisait au bruit des batailles. De pareils hommes dont chaque parole était un avis, dont le silence même était une leçon, cet empire avait grand besoin. Ces hommes, loin des batailles, loin de la seule gloire qui se connût alors, la gloire des armes, calmes au milieu de cette agitation, modérés dans le tumulte, indiquaient à la France une des forces qu'elle avait perdue, la force du sang-froid et du bon sens; ils enseignaient à la France le courage civil, le plus difficile des courages dont la France devait avoir besoin plus tard. Ainsi peu à peu, M. de Pastoret fut reconnu comme un maître bienveillant et sage parmi la jeunesse du Collége de France; son langage fut écouté avec respect, et bientôt lui vinrent toutes les sympathies de la génération nouvelle. Ceux qui ont assisté à ces leçons où le despotisme impérial était censuré par le silence, ceux-là se rappellent encore comment plus d'une fois l'éloquent professeur, au milieu de sa dissertation commencée, se mettait à réciter les plus beaux vers du grand Corneille. Ainsi, il pensait qu'il y a l'enseignement de toutes choses dans *Horace*, dans *Polyeucte*, dans *Cinna*. J'aime mieux, pour ma part, cet éloge de M. de Pastoret au génie de Cor-

neille que le mot de l'empereur Napoléon, quand il disait qu'il l'eût fait prince. Corneille pouvait être un très bon professeur du droit des gens, il eût fait un prince d'assez mauvaise tournure.

Ainsi marchaient les événemens, les années, les victoires, les armées, les défaites. 1814 arriva qui plaça sur la France une nouvelle fortune, fortune inespérée de la restauration; la paix après tant de guerres, la charte constitutionnelle après tant de despotisme, les gloires pacifiques après les gloires belliqueuses. Il s'agissait cette fois d'un travail tout nouveau, travail de recomposition sociale, le travail de l'éloquence, de la lutte parlementaire, de l'industrie, des sciences, des belles lettres, des beaux-arts, de la philosophie, et, disons-le, de la liberté. A ce grand travail M. de Pastoret se mêla, non pas avec la passion ambitieuse des inutiles émigrés qui revenaient à la suite des étrangers, mais avec le zèle éclairé d'un homme de bien qui savait à fond les besoins, les sympathies, les vœux et les misères de la patrie.

Tel était l'homme dont M. de Sainte-Aulaire a fait l'éloge de la façon la plus convenable et la plus loyale. Le nouvel académicien a rendu toute justice à l'esprit, à la bienveillance, à l'érudition, à la bienfaisante modestie de M. de Pastoret; il n'a guère oublié qu'une anecdote que voici :

Lorsqu'en 1829 M. de Pastoret fut nommé par Charles X grand chancelier de France, il eut une audience du roi. « Sire, lui dit-il, avant de me remettre les provisions de la première charge du royaume, le roi voudrait-il bien me permettre quelques observations?... Votre majesté se rappelle peut-être les premiers mouvemens précurseurs de la révolution, et l'agitation des esprits en 1787? — Assurément. — Et le jour où, le roi Louis XVI ayant donné l'édit pour l'établissement du timbre, monseigneur le comte d'Artois fut chargé de porter et de faire enregistrer cet édit à la cour des aides? — Oui; mais c'est là un fâcheux souvenir. — Ce n'est pourtant pas, sire, le plus fâcheux, ni le seul. — Que voulez-vous dire? — Qu'un jeune conseiller à la cour des aides s'éleva ce jour-là avec violence contre l'enregistrement de l'édit; qu'il entraîna toute sa compagnie dans l'opposition, et que l'enregistrement fut refusé. — Et je me rappelle aussi les tempêtes populaires qui furent suscitées contre moi, tandis que ce jeune homme était porté en triomphe sur les escaliers du palais. — Eh bien! sire, ce jeune homme, c'était moi. Reprenez, sire, les provisions de la charge de chancelier, car il ne faut pas que vous puissiez vous reprocher d'avoir encouragé de pa-

reils actes. — Après une vie comme la vôtre, vous seul, monsieur, avez le droit de les rappeler; gardez, gardez vos provisions de chancelier de France. »

Le discours de M. de Sainte-Aulaire, ainsi pensé, ainsi écrit avec une féconde finesse, a été écouté avec une merveilleuse attention. C'était, à proprement dire, une réunion d'honnêtes gens qui se trouvent heureux d'assister à une causerie charmante où ils n'ont que la peine d'approuver et de sourire. Une fois sa tâche accomplie, M. de Sainte-Aulaire s'est mis à poser une façon de paradoxe sur l'alliance des lettres et de la politique; c'est là une de ces idées peu nouvelles qui se plient à tous les thèmes des faiseurs de discours. Que l'homme de lettres se trouve un beau jour assez de force et d'intelligence pour gouverner les hommes, cela s'est vu souvent, à commencer par l'auteur du *de Amicitiâ*, du *de Officiis*, à finir par M. Thiers. Mais aussi que l'homme de lettres ait été tout-à-fait incapable, non pas seulement d'administrer la chose publique, mais voire même sa maison, cela s'est vu aussi fort souvent, témoin le poète Horace et le poète La Fontaine. Que l'intelligence qui produit la belle prose et les beaux vers puisse produire aussi un conseiller d'état ou un ambassadeur, personne u'en doute; mais cependant l'esprit humain est borné, la vie est courte; chaque homme apporte sa tâche en ce monde. Si vous êtes l'homme des intrigues politiques, le courtisan assidu au lever du roi, l'orateur qui parle à la foule, le meneur des congrès, vous n'aurez guère le loisir d'arranger votre drame, votre poème, d'élaborer vos douces rêveries, de faire, en un mot, le difficile et minutieux travail de l'écrivain. Ne proclamez donc pas si haut l'alliance téméraire des arts, des lettres et de la politique, car entreprendre toutes ces choses à la fois, ce serait beaucoup entreprendre. Je sais bien que qui dit un bon esprit dit à la fois un homme capable de bien parler, de bien écrire, de bien agir, de bien employer toutes les facultés que le bon Dieu lui a départies. Je sais bien que Machiavel a fait une excellente comédie, que Michel-Ange était un poète, un architecte, un peintre, un philosophe, un soldat. Mais aussi pensez donc à la complication récente des affaires politiques, aux nouvelles études dont s'est surchargée peu à peu la culture des belles lettres, — obstacles tout nouveaux des deux parts, que la vie d'un homme ne suffit pas à surmonter. Je sais bien qu'aujourd'hui même nous sommes gouvernés par des hommes de lettres, qu'ils règnent au conseil, dans l'état, qu'ils ont pris les plus grandes positions comme les plus petites; je sais bien que, de leur côté, les

hommes politiques, voyant leur domaine envahi, se sont glissés dans le domaine des lettres, à la bonne heure; mais, cependant, tenez-vous pour certain que les véritables politiques n'ont pas le temps d'écrire des livres, que le véritable écrivain, l'homme de lettres qui comprend toutes les difficultés de ce grand art, n'a pas le souci de se faire un homme politique. A chacun son œuvre. M. le cardinal de Richelieu, dans sa toute-puissance, est obligé de supplier Corneille de travailler à sa tragédie de *Mirame.* Regardez Fénelon! la politique l'exile de cette cour brillante dont il eût été le plus beau joyau. Admirez Bossuet! Il n'est et ne veut être que l'orateur chrétien, l'homme des *Oraisons funèbres*, du *Discours sur l'Histoire universelle*, de l'*Histoire des Variations;* quelques-uns ont plaint l'évêque de Meaux d'avoir passé sa vie à composer ses chefs-d'œuvre, de n'avoir pas allié, comme on dit, la politique et la littérature; ne faut-il pas avoir de la pitié de reste pour plaindre celui-là?

Les usages de l'Académie ont cela de bon, qu'une fois que vous avez entendu le premier discours, vous tenez le second discours à peu près. Cela se compose d'un éloge en partie double. Le mort est loué deux fois, l'Académie une fois, le nouveau venu une fois. C'était M. Roger qui devait répondre à M. de Sainte-Aulaire, et certes personne mieux que M. Roger ne pouvait imiter cette fine et élégante éloquence peu ambitieuse, un peu terre à terre, et telle qu'on la retrouve dans deux ou trois petits salons du faubourg Saint-Germain. Le discours de M. Roger est tout en petits mots, en petites suspensions, en petites malices qui ressemblent à des calineries. Vous avez vu deux jeunes et jolies femmes qui s'embrassent en s'égratignant. C'est cela même. Pour commencer, M. Roger ne comprend pas que M. de Sainte-Aulaire ait écrit une histoire de la Fronde après le cardinal de Retz, le duc de la Rochefoucauld et M[me] de Motteville. Vous avez bien de la bonté, dit M. Roger à son nouveau confrère; vous avez bien de la bonté, monsieur le comte, d'appeler cela une histoire, une révolution; ce n'est pas une histoire, c'est un récit de journal; ce n'est pas une révolution, c'est une émeute. Cela ne tient à rien, ne vient de rien, ne va à rien. La Fronde, qu'est-ce que cela, je vous prie? Une chanson burlesque, une guerre à coups de canon et d'éventail, un duel d'archevêque et de princesse, un tapage d'écoliers; il est vrai que ces écoliers s'appellent M. de Turenne, M. le prince de Condé, M. le duc de Beaufort, mais qu'importe? Avouez que ce sont là des enfantillages, et qu'en fait de tués ou de blessés, il n'y a que la grande Mademoiselle qui ait tué son mari. Vous êtes donc bien heureux, monsieur le comte, d'avoir tiré d'un sujet bouffon

une histoire sévère; mais cependant de quel droit porter jusqu'aux nues M. le cardinal de Retz, pendant que vous abaissez si fort le cardinal de Richelieu?

Tel est à peu près le discours de M. Roger. Il me semble cependant que cette dernière question est indiscrète. Quoi donc? Voilà un homme d'un rare esprit qui s'amuse à écrire sérieusement l'histoire de la Fronde, et vous lui demandez sérieusement pourquoi il a grandi outre-mesure M. de Retz, pourquoi il a affaibli le cardinal de Richelieu? Mais cette réhabilitation et cet abaissement entrent tout-à-fait dans le sujet de cette histoire. Et voilà pourquoi entre autres raisons cette histoire était impossible. Pour qu'il y eût dans ces bouffonneries quelque chose de sérieux, il fallait que M. le cardinal de Retz fût pris au sérieux; il était le seul héros possible de cette histoire, qui n'a pas un héros. Une histoire sans héros, juste ciel!

M. Roger a dit aussi à M. de Sainte-Aulaire, en lui reprochant le célèbre quatrain à Mme la duchesse du Maine, qui a commencé la gloire littéraire de cette famille, que le temps des quatrains était sonné; qu'on n'allait plus à l'Académie française avec les plus jolis riens du monde, avec les bons mots les mieux tournés, avec les plus fins couplets de vaudevilles. Eh! bon Dieu! mais avec quoi donc y va-t-on, monsieur Roger? Ce qui ajoutait à l'étrangeté de cette mercuriale, c'est que le susdit discours était lu avec beaucoup de grace, de désintéressement, d'esprit et de gaieté par M. Scribe en personne, l'homme qui aurait fait le quatrain Sainte-Aulaire, à coup sûr.

Ainsi s'est terminée cette innocente cérémonie où les belles-lettres et la politique étaient en effet représentées; les lettres par un écrivain qui a écrit fort peu et beaucoup causé dans sa vie; la politique par un ambassadeur qui fait encore moins de traités de paix ou de déclarations de guerre, que son aïeul n'a fait de sonnets et de bouts-rimés. L'un et l'autre, l'écrivain et l'ambassadeur, ils ont fort bien prouvé qu'il était facile à des gens d'esprit et de bonne compagnie de tenir toute une assemblée attentive pendant trois heures, sans efforts d'éloquence, sans bruit, sans évocation magique, uniquement par la toute puissance de la grace, de l'esprit et du bon sens. C'est qu'aussi des deux académiciens l'un est pair de France et n'y songe guère, et si l'autre y a songé jadis, il n'y songe plus à présent.

Vienne maintenant M. Ancelot nous expliquer M. de Bonald et son livre de *la Législation primitive*. Ce ne sera pas, à coup sûr, le moins intéressant épisode de cette rénovation de l'Académie française. Nous y serons.

JULES JANIN.

ARCHÉOLOGIE NATIONALE.

SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE.

Le temps n'est plus où l'on démolissait en France nos plus beaux monumens nationaux, soit par haine contre ceux qui les avaient habités ou fait construire, soit par dégoût pour l'architecture gothique, soit par amour adultère pour les œuvres des Grecs et des Romains. Mais on détruit encore par indifférence, par ignorance et même un peu par mode. La spéculation, en effet, n'y regarde pas toujours à deux fois avant de raser un édifice dont elle veut débiter les moellons et les charpentes, et qu'elle songe à remplacer par une usine ou un comptoir, par un atelier ou un magasin. Si les passions politiques et religieuses sont éteintes, les jalousies esthétiques vivent encore; elles fleurissent à l'Institut, à l'École des Beaux-Arts, et dans le cœur de plusieurs vieux artistes.

L'éducation archéologique commence bien à se faire; l'histoire s'étudie plus au complet, et l'art chrétien remonte à sa place. Il est vrai encore que des cours d'antiquités nationales s'instituent et se professent dans plusieurs établissemens d'instruction publique; que des comités, des commissions, des sociétés, des inspecteurs rétribués on non, officiels ou officieux, veillent à la conservation des monumens dans Paris et dans les départemens; ici on apprend à connaître, et là on cherche à faire respecter notre architecture nationale. Tout cela est pour le mieux. Mais comités et commissions, professeurs et inspecteurs, n'ont obtenu que les plus minces succès quand ils ont réclamé

la conservation de quelque monument menacé. Sous leurs yeux et à leur barbe la pioche a renversé, le marteau a broyé, la brosse a badigeonné cathédrales et châteaux, chapelles et maisons, abbayes et hôtels de ville, donjons et clochers. Des fresques ont été blanchies, des vitraux ont été cassés. Si quelque œuvre d'art a été sauvée, c'est aux journaux qu'on le doit, car la presse a été la gardienne toujours éveillée de notre gloire monumentale. Quand des poètes, des orateurs, des antiquaires ont élevé la voix ou pour flétrir le vandalisme monumental, ou pour signaler le zèle archéologique, la presse leur a loyalement prêté son appui souverain; elle a servi d'écho à toutes les réclamations, elle a effrayé les démolisseurs et encouragé les conservateurs. Depuis dix ans on doit à la presse le salut de plusieurs monumens historiques.

Je ne veux pas nier assurément les importans services que l'administration a rendus à l'archéologie nationale; mais il faut reconnaître que la presse a toujours pris l'initiative, éveillé l'intérêt engourdi et provoqué les mesures de conservation. D'un autre côté, on doit bien reconnaître aussi que l'administration a été paresseuse, ou muette, ou impuissante, lorsqu'on démolissait à Paris l'église Saint-Côme, l'église de Cluny, l'église de Saint-Pierre-aux-Bœufs, la grille de la place Royale; lorsqu'on a mutilé Saint-Benoît, remanié Saint-Méry, dénaturé indignement Saint-Denis, défiguré Saint-Germain-des-Prés, ébranché Saint-Germain-l'Auxerrois. L'administration n'a pu sauver la tourelle Saint-Victor, unique débris de la fameuse abbaye où a vécu Guillaume de Champeaux, le maître d'Abélard, et elle vient de laisser périr l'hôtel de la Trémouille. Je ne parle que de faits récens et accomplis à Paris. Pour les actes anciens, compulsez les catalogues énergiques dressés par MM. Hugo et de Montalembert; quant aux faits qui se passent dans la banlieue et les départemens, la liste serait trop longue. Donc, puisqu'en archéologie comme en politique la presse, si généreuse et si forte, a flagellé, arrêté, prévenu des actes blâmables accomplis, commencés ou projetés, il convient de faire un appel nouveau à sa générosité et à sa puissance au sujet d'un autre monument que l'on menace encore. Ce monument, c'est Saint-Julien-le-Pauvre. Cette petite église, en forme de basilique, est saisie dans les bâtimens qui appartiennent à l'Hôtel-Dieu de Paris et qui relèvent de l'administration générale des hospices.

Mais, avant de parler du monument dédié à saint Julien, un mot du saint lui-même.

Saint Julien vivait dans les premiers siècles de notre ère. En jeune homme de noble famille, il se livrait ardemment à la chasse. Un jour qu'il poursuivait un cerf avec acharnement, la bête aux abois se retourna et lui dit : « Toi qui veux me tuer, tu seras un jour l'assassin de ton père et de ta mère. » Le jeune chasseur, effrayé de cette prédiction, n'osa pas rentrer chez lui; il abandonna sa famille, ses amis, ses richesses, et s'en alla aussi loin qu'il put afin d'échapper au malheur dont il était menacé. Arrivé dans une contrée reculée, il s'attacha au service d'un prince. Il se conduisit avec tant de bravoure à la guerre, avec tant d'intelligence dans le palais, que ce prince le fit chevalier, lui donna une

jeune châtelaine veuve pour épouse, et, en dot, lui abandonna un grand château. Les noces se célébrèrent avec pompe, et la joie fut grande.

Cependant les parens de Julien, inconsolables de sa perte, allaient partout, ames en peine et vagabonds par tendresse, cherchant leur fils avec anxiété. Le chien de la maison, triste comme ses maîtres, marchait devant; les deux vieillards, appuyés l'un sur l'autre, un bâton à la main, cheminaient en pleurant. Enfin ils arrivèrent au château où demeurait Julien, qui, par hasard, était absent; ce fut sa femme qui reçut les deux étrangers. Elle les interrogea, apprit d'eux tout ce qui était arrivé à leur fils, et comprit qu'elle avait devant elle le père et la mère de son mari; lui-même, en effet, lui avait souvent répété tout ce qu'elle venait d'entendre de leur bouche. Elle les accueillit donc avec bonté; par amour pour son mari, elle leur abandonna son propre lit, tandis que pour elle-même elle s'en fit établir un autre petit ailleurs.

Le matin, à l'aurore, la pieuse châtelaine se rendit à l'église pour entendre la messe, selon sa coutume. Alors Julien revenait au château. Il entre dans la chambre conjugale pour éveiller son épouse et lui dire le bonjour du matin; mais il trouve dans son lit deux individus endormis. Il croit que sa femme est là, avec un adultère. La rage lui monte au cœur; il dégaîne son épée en silence, et, d'un seul coup, tue les deux endormis. Puis il sort du château l'épée sanglante à la main. En ce moment sa femme sortait de l'église, le cœur tout plein des chastes tendresses de l'amour de Dieu; elle accourt à son mari, toute joyeuse et pour lui donner l'embrassement du retour. Julien pâlit, il s'étonne, il demande qui étaient donc ceux qu'il a trouvés dormant dans son lit. — C'est votre père, c'est votre mère, lui dit sa jeune épouse, qui vous ont cherché pendant bien long-temps, et que j'ai fait reposer dans votre lit. — Julien fut anéanti à ces paroles; puis il pleura amèrement, puis il s'écria : Que je suis malheureux! j'ai tué des parens excellens et chéris! Voilà donc que s'est accomplie cette prédiction du cerf à laquelle j'avais voulu me dérober; voilà que, le plus infortuné des hommes, j'ai réalisé l'horrible prophétie! Adieu, ma tendre sœur (*jàm vale, soror dulcissima*); dorénavant je ne me reposerai plus que je ne sache si Dieu accepte la pénitence que je vais commencer. — Mon doux frère, lui dit sa femme, à Dieu ne plaise que je vous abandonne et que vous partiez sans moi; mais avec vous j'ai partagé la joie, avec vous je partagerai la douleur. (*Absit, dulcissime frater ut te deseram et sinè me abeas; sed quæ fui tecum particeps gaudii, ero particeps et doloris.*)

Tous deux alors se retirèrent ensemble près d'un grand fleuve où beaucoup périssaient; ils y établirent un très vaste hôpital, afin d'y faire pénitence, de passer sans relâche tous ceux qui voulaient traverser le fleuve, et de sauver les malheureux que le courant emportait souvent.

Long-temps après, au milieu d'une nuit, par une forte gelée, Julien fatigué dormait; il entendit sur l'autre rive une voix qui se lamentait misérablement, et qui le priait d'un ton lugubre de lui faire passer le fleuve. Julien s'éveille en sursaut et se lève. Il trouve un homme raide de froid; il le met dans sa barque, le porte dans sa maison et l'approche du feu en

essayant de le réchauffer. Mais alors ce malheureux lui parut privé de sentiment; il était infirme, tout nu, couvert de lèpre par tout le corps. Julien, ne pouvant parvenir à ranimer ses membres glacés par le froid et par son affreuse maladie, craignit qu'il ne vînt à mourir. Il le porta dans son lit, au milieu, et se coucha près du lépreux, lui d'un côté et sa femme de l'autre. Ils s'efforcèrent tous deux, malgré l'horreur qu'il leur inspirait, de le réchauffer à leur contact. Le matin arriva, l'aube blanchit; Julien et sa femme jetèrent les yeux en tremblant sur le moribond de la veille; ils craignaient qu'il ne fût mort, car ils ne l'avaient pas senti remuer de toute la nuit. Mais à mesure que le jour grandissait, la chaleur paraissait revenir dans les membres du malheureux; les taches livides et meurtries disparaissaient comme s'en va le brouillard au lever du soleil; la figure blanchissait d'un éclat céleste, et tout le corps s'éclairait d'une vive lumière. Le lépreux se transfigurait. Enfin, au premier rayon du soleil, cette forme vivante, et comme vêtue d'une lumière transparente, se leva et monta lentement au ciel en laissant tomber ces paroles sur les deux époux muets d'admiration : « Julien, le Seigneur m'a envoyé vers toi pour t'annoncer qu'il avait accueilli ta pénitence et le dévouement de ta femme. Tous deux vous reposerez bientôt dans le sein de Dieu. » Puis le messager céleste s'envola sur des ailes aussi blanches que son corps, et disparut dans l'air. Peu de temps après, Julien et sa femme, pleins de bonnes œuvres et d'aumônes, moururent dans le Seigneur.

J'ai traduit à peu près textuellement cette belle histoire qu'on lit dans la *Légende dorée*. Une sculpture qui existe encore représente le dernier acte de la vie hospitalière de saint Julien le Pauvre et de sa femme. Seulement la légende dit qu'un ange fut envoyé par Dieu pour éprouver saint Julien, tandis que la sculpture montre non pas un ange, mais Jésus-Christ lui-même que Julien, qui rame à l'avant et sa femme à l'arrière, conduisent sur les flots en courroux vers leur petite cabane. Le personnage debout dans la barque est le Christ déguisé en pèlerin; on le reconnaît au disque timbré d'une croix qui environne sa tête, et qui, en archéologie chrétienne, n'appartient jamais qu'aux personnes divines. Cette scène est figurée sur un bas-relief qui se voit aujourd'hui encore dans la rue Galande, près de l'église même de Saint-Julien. C'est un curieux et joli monument de la sculpture du XIIIe siècle, dernier tiers. Il est malheureusement assez endommagé : les bras de saint Julien et de sa femme, le bras gauche de Jésus et le bâton qu'il tient à la main droite, une partie de la figure de Julien, sont entièrement cassés; malgré cela, c'est encore un des beaux spécimens de la statuaire de cette époque. On remarquera la grace des plis aux vêtemens, la gravité des traits de Jésus, la finesse et la naïveté de la tête de Julien, la santé un peu enfantine qui rebondit sur la figure de la femme. La cellule, pour être plus à la portée de ceux qui ont besoin de secours, trempe jusque dans les eaux; la porte en est entr'ouverte, pour qu'on puisse y entrer à tout moment. Ainsi, la charité est aux aguets comme une passion égoïste. Les flots sont très gros et à longues ondes en plein fleuve; mais ils sont plus petits et plus inquiets près de la rive. Le mou-

vement de la vague est parfaitement observé. La barque, en croissant de lune, à forme allongée, est d'une bonne exécution; elle ressemble aux barques de nos pêcheurs d'à présent. Ce bas-relief est contemporain du portail occidental de Saint-Julien dont il ne reste plus qu'un contrefort d'angle, l'amorce de la porte, et quelques colonnettes et chapiteaux; il vient de ce portail peut-être. Aujourd'hui, il forme l'appui d'une fenêtre moderne et pour la construction de laquelle il a dû souffrir; il s'élève au premier étage de la maison d'un mécanicien; il était badigeonné et empâté à blanc avant que M. Lassus le fît nettoyer pour en prendre un estampage. Est-ce qu'un aussi petit, un aussi curieux monument ne pourrait être recueilli quelque part? est-ce que les musées, où l'on entasse des morceaux de pierre informe, des bornes milliaires, des cailloux qui ont pu être des pieds et des mains il y a deux mille ans, ne pourraient donner abri à cette sculpture charmante, morale et nationale tout à la fois? Pour se faire pardonner plusieurs crimes archéologiques, la préfecture de la Seine devrait bien faire déposer ce petit monument dans le palais des Thermes; on dit que la ville de Paris voudrait enfin affecter cet édifice aux antiquités nationales.

Encore un mot sur la légende de saint Julien.

Ces paroles de la femme au mari qui veut la quitter : « Avec vous j'ai partagé la joie, avec vous je partagerai la douleur, » rappellent Jeanne d'Arc répondant à l'interrogateur qui lui demandait pourquoi, au sacre du roi, dans l'église de Reims, elle avait porté son étendard. « Il avoit esté à la peine, c'étoit bien raison qu'il fust à l'honneur. » Ainsi, aux deux extrémités de notre histoire nationale, pendant la période du moyen-âge, on sent la loyauté française et le dévouement généreux vibrer dans ces paroles prononcées par deux femmes.

Mais toute cette histoire de saint Julien ramène à un ordre d'idées peu familières, on pourrait même dire hostiles au christianisme, à la fatalité antique la plus aveugle et la plus impitoyable. Un jeune homme, qui se livre aux joies innocentes de la chasse, est condamné, sans raison apparente, à tuer son père et sa mère. Il se sauve devant cet incompréhensible arrêt du sort; et le sort, un jour, lui amène chez lui, dans sa maison, dans son lit, les deux victimes qui cherchaient un fils et qui trouvent en lui un assassin. L'histoire d'OEdipe n'est ni plus fatale ni plus tragique; mais elle est payenne et sans cœur. OEdipe, après son crime involontaire, s'arrache les yeux, se bannit du monde et se fait engloutir à Colonne; Julien ne reste abattu que peu d'instans, il reprend vite courage et fait servir sa douleur au soulagement des malheureux. Julien expie une erreur fatale dans la charité chrétienne. Ici, comme partout, la religion du Christ domine le paganisme de toute la hauteur du dévouement.

Depuis ce temps et pour cette admirable charité, Julien est devenu le patron des pauvres et des malades : on l'appela le pauvre lui-même et l'hospitalier. Le christianisme, religion de cœur et d'amour, érigea en son nom, et sous son patronage, une foule d'hospices où étaient recueillis tous les malheurs :

les misères de l'ame, les souffrances du corps. Les voyageurs, les malades et les agonisans, étaient reçus, délassés et nourris, toujours soignés et souvent guéris dans ces asiles de charité.

A Paris, en face de la cathédrale, de l'autre côté du fleuve et hors de l'île occupée par la Cité, furent élevés, aux époques primitives de notre histoire, des bâtimens civils et une église dédiés à saint Julien le Pauvre; c'était un *hospitium* dans toute l'étendue étymologique du mot, une auberge, un caravansérail, comme on en voit en Orient, et où l'on recevait pour rien tous les étrangers. Or, les étrangers de ce temps, comme encore ceux d'aujourd'hui, pour la plupart du moins, c'étaient de jeunes voyageurs poussés hors de leur patrie par les inquiétudes du cœur et les curiosités de l'esprit. Ils allaient à Jérusalem, centre de la croyance, à Paris, foyer de la raison, pour s'échauffer ou s'instruire, pour remplir les vides de l'ame ou de l'intelligence. A toutes les époques de notre histoire, Paris a été une effluve de lumière où sont venus s'éclairer les plus grands hommes du moyen-âge. Il fallait à tous ces pèlerins de la science un pied-à-terre assuré et calme où ils pussent se délasser et vaquer à leurs sublimes affaires. Julien l'Hospitalier donna donc son nom à cet asile. Auberge pour les étrangers qui venaient quêter de la science, auberge pour les étudians qui venaient s'instruire, c'était en même temps un hospice pour ces voyageurs qui étaient souvent malades de fatigue et toujours de pauvreté. Qui dit étudiant, dit pauvre, comme M. Michelet le prouve excellemment l'histoire en main; qui dit voyageur, dit malade. Pour les nécessités du corps, le bâtiment de Saint-Julien se fit hospice; il se fit école pour les besoins de l'ame.

Partout, durant le cours du moyen-âge, à côté d'un hôpital s'élevait une école; ainsi, dans la grande ville de Reims, l'école et l'hôpital étaient abrités sous les ailes de l'immense cathédrale. Dieu, bénissant les affligés avec la main droite, tandis que de la gauche il tient un livre qu'il montre et qu'il ouvre à tous, est le type constant sous lequel est représenté Jésus-Christ, l'auteur et la personnification divine du christianisme. Mais Paris, c'est une capitale; c'est une de ces villes où toutes choses abondent, fourmillent et se multiplient. Déjà la Cité avait son hospice et son évêché; il fallait aussi que cette partie de la ville qui s'étend de la montagne Sainte-Geneviève à la Seine, et où fut plus tard l'Université, eût son école et son hôpital. Ici, les deux établissemens furent réunis en un seul et concentrés dans Saint-Julien. L'école séculière, ou de Saint-Julien, avoisinait celle de la Cité, ou de l'évêché, qui était l'école ecclésiastique; la première touchait la seconde, pour ainsi dire, et n'en était éloignée que du jet d'une pierre, par un petit bras de la Seine. A ce titre, elle devait être sa rivale; ce maigre filet d'eau fut comme un abîme qui les sépara. « L'étude de la théologie demeura à l'évêché, dit Félibien dans son *Histoire de Paris,* mais les humanités et la philosophie, qui occupaient le plus grand nombre des estudians, se faisaient à Saint-Julien, d'où elles s'estendirent plus haut. Jusqu'en 1525, se firent à Saint-Julien l'élection du recteur de l'Université et l'élection des intrans qui choisissaient ce recteur. » Le

roi de la science venait donc prendre à Saint-Julien possession de son domaine, comme les souverains sont sacrés sur le trône, avec la couronne et l'épée du plus grand et quelquefois du premier roi d'une monarchie.

Saint-Julien est donc le père de l'Université; c'est de lui qu'est sortie la raison, c'est de lui qu'est née la liberté de penser. L'évêché fut le tombeau de la théologie, cette science qui a fourni une si belle carrière pendant tout le moyen-âge, mais qui se traîne aujourd'hui, tandis que Saint-Julien fut le berceau de la philosophie, cette étude qui est colossale et toute-puissante en ce moment.

Saint-Julien date d'une époque reculée, car déjà, au VIe siècle (en 580), Grégoire, évêque de Tours, alors à Paris, où il était venu pour les affaires de son église, y était descendu; il y logeait dans une cellule, il y dormait dans la cour et sur les dalles du pavé. Des évènemens historiques nombreux et pleins d'intérêt se sont passés à Saint-Julien depuis Grégoire de Tours jusqu'à M. de Quélen. Le monument que nous voyons aujourd'hui, qui date du XIIe siècle, qui a remplacé un édifice qualifié de basilique, a subi bien des vicissitudes qui suffiraient pour attirer sur lui le plus vif intérêt, quand même il ne se ferait pas valoir par une beauté spéciale.

L'église de Saint-Julien, chapelle des voyageurs et des étudians, existe encore. Mutilé sous Louis XIII, qui fit abattre le portail et deux travées, restauré en 1825 par un architecte qui fut obligé, faute d'argent, de remplacer la pierre par du plâtre et de crever des fenêtres pour en faire des portes maladroites, ce monument se recommande encore, et malgré tout, à l'étude des antiquaires, à la curiosité des amateurs, à l'intérêt des artistes. Je n'en ferai pas la description; toutes mes paroles ne vaudraient la moindre ligne des dessins pris sur nature que publie le Comité historique des arts et monumens dans la *Statistique monumentale* de Paris, et qui démontrent avec une rigoureuse exactitude ce que je ne pourrais qu'indiquer. Je dirai seulement que la forme de l'édifice est celle de ces églises qu'on appelle des basiliques; les basiliques, fréquentes en Allemagne et très communes en Italie, sont très rares en France. Trois allées, qu'on appelle des nefs et qui sont partagées par deux rangées de colonnes, marchent d'occident en orient. Elles vont sans s'arrêter et ne se laissent point barrer par cette nef transversale qui porte, en archéologie, le nom de croisée, et qui coupe presque toutes nos églises, surtout nos cathédrales, pour leur donner la forme d'une croix. Au lieu de tourner autour du sanctuaire, les deux nefs latérales sont closes, comme la nef centrale, par une abside en cul-de-four. Saint-Julien sert donc de transition entre les églises du paresseux Orient, qui sont sans nef et où l'on ne remue plus une fois qu'on y est placé, et les églises de notre actif Occident, où les nefs, longues allées monumentales dont les arbres sont des colonnes, circulent infatigables tout autour de la grande nef centrale. On marche dans Saint-Julien depuis le portail jusqu'au sanctuaire; mais une fois là, on ne peut aller plus loin. Tel est le plan.

Pour la forme des baies, c'est encore un édifice de transition, mi-partie du

cintre roman et de l'ogive gothique. Il est contemporain du chœur et de l'abside de Saint-Germain-des-Prés, contemporain du curieux sanctuaire de Saint-Martin-des-Champs; il est de l'époque où le cintre suranné cédait la place à la jeune ogive. L'ogive a façonné toutes les ouvertures, les fenêtres et les arcades; mais, dans sa courbe et dans les moulures qui l'encadrent, elle garde des souvenirs encore tout chauds du plein cintre roman.

Du portail au chœur, s'échelonnent six travées, au bout desquelles s'allongent les deux travées du chœur et s'arrondit en hémicycle la travée unique du sanctuaire : neuf travées en tout. C'est un nombre trinitaire et mystérieux, trois fois trois, que je me plais à faire remarquer aux amateurs de symboles. A la grande abside, trois fenêtres ogivales en haut, trois en bas; en plan, trois nefs et trois absides; en élévation, trois étages, si l'on compte pour un étage le clocher qui n'a peut-être jamais existé; voilà de quoi ravir les antiquaires mystiques.

Aujourd'hui, trente-quatre fenêtres versent la lumière dans cette église; il devait y en avoir trente-neuf autrefois. Soixante-quatre nervures, quatorze arcs-doubleaux, cerclent les voûtes et leur servent de contreforts intérieurs, comme les côtes aux muscles de la poitrine. Ces voûtes, qui sont en ogive assez obtuse, reposent sur dix colonnes monostyles que je crois entièrement modernes, et sur trente-huit faisceaux de colonnettes anciennes. Toutes ces colonnes et colonnettes sont chaussées de cent soixante-dix-huit bases, et coiffées de cent soixante-dix-huit chapiteaux. Les bases sont énergiques : c'est une scotie saisie entre deux tores dont l'inférieur s'attache aux piédestaux par des griffes, comme les plantes s'agraffent à la terre par des racines. Ces pattes font d'une colonne quelque chose de vivant, en quelque sorte : le bas, c'est le pied; le fût, c'est le tronc; le chapiteau, c'est la tête. Cette tête est toujours feuillagée et semble porter des fleurs dans ses cheveux. Les feuilles d'acanthe dominent, parce qu'on sort à peine du roman qui est encore antique, qui est grec et tout païen de décoration. Ces acanthes sont à grosses côtes ciselées de perles en creux ou en relief, de zigzags et d'ondulations. Par contraste s'étalent, çà et là, quelques feuilles d'eau plates, à peine épanelées et sans découpures.

L'un de ces chapiteaux, dans le chœur, à droite, attire les regards. Là, aux quatre angles et sur les volutes, sont accroupis quatre sphinx imberbes, femelles, ailes étendues, cheveux longs et pleurant sur le cou; ils sont posés sur leurs deux pieds à doigts humains. Le corps et les cuisses sont couverts de plumes ou de pinceaux de poils. Ils ont des ailes d'oiseau. Ces bêtes étranges sont graves, les yeux fixes et, comme le sphinx de Thèbes, paraissent interroger les passans qui les regardent. Les a-t-on mises là, dans le chœur, pour poser perpétuellement aux prêtres l'énigme de l'avenir et les mystères du passé? Dans Notre-Dame de Paris, dans le chœur également, mais au bas-côté méridional, on voit un chapiteau pareil.

Dans la voûte du sanctuaire et du chœur, à la rencontre des nervures, trois figures humaines, tristes, maigres, décharnées même, un peu grimaçantes,

inquiètes, malheureuses, mettent la tête hors des nervures d'où elles semblent sortir; elles écoutent peut-être avec inquiétude les questions mystérieuses que semblent adresser les sphinx qui sont au-dessous d'elles.

Les absides parfaitement circulaires, les tores et les boudins ronds et non aplatis, des cordons de raccord qui, à l'extérieur, serrent l'église aux reins et aux épaules; des pointes de diamant ou des dents de scie qui découpent la corniche de l'abside méridionale; les arcs-doubleaux plats au centre et à peine ourlés de petits boudins à la lisière; les tailloirs échancrés, les corbeilles visibles aux chapiteaux, les griffes des bases, les fenêtres sans meneaux, sont autant de caractères archéologiques qui déclarent que cette église est antérieure au XIIIe siècle, et qui l'accusent d'être encore romane. Le portail, abattu aujourd'hui, devait être du premier tiers du XIIIe siècle; il ressemblait à celui de Saint-Pierre-aux-Bœufs, qu'on vient de plaquer contre l'entrée occidentale de Saint-Séverin. On a donc construit, dans Saint-Julien, l'autel et le sanctuaire, avant d'élever le portail et d'établir l'entrée. On commença par le nécessaire, et l'on attendit pour le reste : l'autel d'abord pour le service divin, et le chœur pour abriter cet autel; la nef et surtout le portail furent réservés et bâtis les années suivantes. Sur le flanc septentrional, une cage carrée emprisonne un escalier découvert, et qui, passant comme en Auvergne et en Provence sur le dos du latéral, monte au toit de la grande nef, à l'entrée du chœur. Il y avait peut-être là un clocher qui a disparu; il n'en reste plus de traces aujourd'hui.

Près de cette cage, de grosses pierres ferment l'entrée d'un puits probablement. Était-ce le puits ancien, le puits de l'hôpital, dont l'eau guérissait certaines maladies? ou bien cette eau venait-elle du puits qui est au bout de l'abside du nord et où les maçons tirent aujourd'hui de l'eau, usage profane, pour faire leur mortier? Ces deux puits devaient guérir à la fois et servir en même temps; car ce n'était pas de trop de deux puits pour Paris, où les malades ont toujours abondé. Le puits du nord devait avoir une grande importance, puisque, pour le dégager, on n'a pas hésité à écourter l'abside latérale qui est moins longue que celle du sud; il faut une grave raison pour justifier un pareil défaut de symétrie.

Il y a quelques mois, les journaux ont jeté l'alarme en annonçant qu'on allait détruire Saint-Julien. Il faut le dire à l'honneur de ce temps-ci, la presse entière a été émue. Un architecte, accusé à tort d'avoir donné les mains au projet de démolition, s'est hâté de se purger de cette inculpation; il a fait savoir, honorable déclaration, qu'il avait demandé avec instance la conservation de ce monument admiré hautement et loyalement par lui. M. le préfet de la Seine et M. le ministre de l'intérieur ont informé le public, sollicitude très digne d'éloges, qu'ils avaient pris des mesures efficaces pour sauver l'édifice. On a donc pu espérer que Saint-Julien ne périrait pas; je dois dire que cette espérance n'est pas entièrement fondée.

Il est à craindre, en effet, que les prétendues mesures adoptées pour sauver cet édifice n'entraînent sa destruction. Des bâtisses nouvelles, élevées pour

l'Hôtel-Dieu, encadrent une cour au milieu de laquelle est planté Saint-Julien. Comme ces bâtisses ne s'alignent pas dans l'axe de l'église, comme chez nous la régularité est proclamée impérieuse, on veut déranger Saint-Julien et le replacer d'équerre avec les constructions modernes. Autrefois, lorsqu'on éleva dans Paris la somptueuse église de Saint-Eustache, la rue Traînée, qui longe le monument, ne voulut pas, l'orgueilleuse, se déranger pour lui faire place, et l'église fut obligée de se serrer contre le mur, c'est-à-dire de rentrer sur son plan pour céder le haut du pavé à la rue.

Aujourd'hui, comme à la renaissance, même système; Saint-Julien, un respectable, un beau, un vieux monument, est obligé de passer au large en présence de constructions modernes à peine commencées et qui ne sont que de la maçonnerie. L'édifice s'incline humblement devant la maison, le temple devant la cabane; Dieu s'abaisse devant l'homme. Il semble cependant que les monumens ne devraient pas ainsi reculer devant les routes, les rues, les cours et les maisons, mais que celles-ci, au contraire, pourraient bien se ranger afin de laisser passer les monumens; il semble qu'il serait assez convenable que l'homme ôtât son chapeau devant Dieu. On ne l'entend pas encore de cette façon, et Saint-Julien doit être démoli pour être relevé ensuite, à ce qu'on dit, et aligné sur la cour; c'est contre cet arrêt que je m'élève.

On n'a pas songé que les églises tournent constamment leur portail à l'Occident, leur sanctuaire à l'Orient. Il y a pour cela une grande raison : c'est afin que le matin, quand les chrétiens assistent à la messe, ils voient, à la consécration, *lever* Dieu au moment où le soleil se lève. Cette disposition mystique serait donc détruite par le quart de conversion que l'on veut faire exécuter à Saint-Julien. Le prêtre, qui officiera pour les morts de l'Hôtel-Dieu et qui tiendra l'hostie, sera tourné vers le sud-est, comme dans les mosquées les mahométans se tournent vers la Mecque; il ne regardera plus Jérusalem où le Christ est mort, il ne verra plus l'Orient d'où le Christ doit revenir à la fin des siècles. Le symbolisme est la fleur et la poésie du dogme; il ne faut pas être assez hardi que d'y toucher. Les tours de Notre-Dame, qui sont assises aux quatre points cardinaux et qui se voient de la cour de Saint-Julien, par-dessus l'Hôtel-Dieu, se dresseraient comme un perpétuel reproche devant la petite église ainsi désorientée. Je dirai à ce sujet que le gouvernement de la Grèce, peu religieux et assez voltairien, a cependant reculé devant un pareil attentat au symbolisme. En 1836, des ingénieurs bavarois dressèrent un plan d'alignement pour les nouvelles et nombreuses constructions qui se faisaient au Pyrée. Athènes et le port furent pris pour extrémité de l'axe sur lequel devaient s'aligner les maisons et s'ouvrir les rues tant parallèles que transversales. Plus tard, on songea à bâtir une église grecque, et les ingénieurs insistèrent pour qu'elle s'alignât sur leur plan. Mais cet alignement contrariait l'orientation, et l'évêque d'Athènes fit des réclamations énergiques; il déclara que le sanctuaire de toute église devait se tourner au levant, et que ni lui ni son clergé ne pouvaient officier dans une église désorientée. Le roi, qui avait pu ruiner assez facilement trois cents monastères grecs, et soustraire le clergé

de son royaume à la juridiction du patriarche de Constantinople, n'eut pas la force de tourner l'église du Pyrée comme ses ingénieurs l'entendaient. L'évêque gagna sa cause, et aujourd'hui l'église grecque du Pyrée se carre fièrement du levant au couchant, du nord au sud; au lieu de venir en équerre, elle tombe à angle aigu sur la rue qui la borde. J'ai su gré à l'évêque d'Athènes de cet acte d'indépendance, de fermeté, je dirais presque de foi; je remercierais donc M. le préfet de la Seine de ne pas violenter non plus Saint-Julien-le-Pauvre, et de le laisser où il est et comme il est. Il n'est pas convenable qu'on impose des évolutions à un monument historique comme à un conscrit, et que l'on fasse virer de bord une vieille église comme un paquebot à vapeur.

Une raison encore : si on démolit Saint-Julien, on ne pourra plus le redresser. Il en est d'un vieux monument comme d'un vieux cadavre : tant qu'on n'y touche pas, il reste debout, il se conserve de lui-même; une partie soutient l'autre, et la fixité de la masse dépend de la juxtà-position des atômes qui la composent. Touchez du pic le monument, touchez du doigt le cadavre, et tout se décrochera, tout tombera et se réduira en poussière. Plusieurs architectes, tous désintéressés (on le conçoit, puisqu'il ne s'agit pas de bâtir), m'ont affirmé qu'il serait impossible de relever Saint-Julien une fois qn'on l'aurait abattu. Qu'on n'y touche donc pas, puisqu'on déclare vouloir le conserver.

Je dois le dire, on m'a fait savoir qu'il fallait être en garde contre la loyauté des intentions municipales, et que, dans la déclaration faite de déposer Saint-Julien, puis de le relever, il y avait une trahison archéologique. Suivant l'avis qui m'était donné, on aurait l'air de se prononcer pour la conservation de Saint-Julien, afin de leurrer les antiquaires; mais au fond on n'aurait pas l'intention de le rebâtir. Quant à moi, je ne crois pas à une pareille déloyauté, et je tiens pour vraies les promesses qu'on a faites. Mais je dois soumettre humblement l'observation suivante. Quand on démolira Saint-Julien, et que la presse périodique s'en inquiétera de nouveau, on fera savoir qu'on numérote les pierres, et l'on rappellera qu'on a l'intention formelle de redresser, à quelques mètres plus loin et dans une direction fort peu différente, ces pierres ainsi déposées. Qu'on ne dorme pas cependant sur cette promesse, toute formelle qu'elle soit; car, un beau jour, les antiquaires, voyant que rien ne se réédifie et demandant pourquoi l'on ne rebâtit pas Saint-Julien dont les pierres cependant auraient été déposées et numérotées avec soin, les antiquaires n'obtiendraient qu'une triste réponse. On leur montrerait ce qui fut Saint-Julien et ce qui ne serait plus qu'un tas de moëllons écornés, cassés, informes, pulvérisés; on ne pourrait plus que s'apitoyer avec eux en déclarant qu'on est au désespoir, mais qu'on ne s'était pas attendu à voir tomber en poudre des pierres qui avaient bonne mine cependant et qui désormais ne peuvent plus servir à rien. Il ne serait plus temps alors. Réclamons donc pour ce monument avant qu'on n'y touche, et demandons qu'on n'y touche pas. Et en effet, vous avez un vieux corps, vous le coupez en morceaux, vous le mettez dans

une chaudière avec l'espoir que vous le ferez rajeunir; quand vous l'en tirez, d'un homme que vous aviez mis là, vous retrouvez je ne sais quoi d'informe qui n'a plus de nom dans aucune langue. L'histoire des filles de Pélias est bonne à rappeler à M. le préfet de la Seine qui veut dépecer Saint-Julien avec l'espérance et la volonté loyale, je veux bien le croire, de le rajeunir et de le rebâtir plus solidement qu'il n'est aujourd'hui.

Ces observations, j'espère, porteront coup et sauveront Saint-Julien d'une démolition d'abord, et puis d'une désorientation, dans le cas où on pourrait le rebâtir.

Je reviens à mon dire de tout à l'heure, et je finis par où j'ai commencé. La presse est toute-puissante; de bons avis donnés par elle sont toujours entendus et souvent accueillis. Ainsi l'hôtel de la Trémouille devait être démoli; un article qui en recommandait la conservation fut adressé aux journaux; un rapport sur ce sujet parut dans *l'Artiste*. Le propriétaire, qui voulait d'abord raser l'hôtel, résolut en conséquence de cette publicité de le laisser debout et de ne toucher qu'à ce que, pour les exigences de son commerce, il ne pourrait absolument conserver; puis, se ravisant encore mieux et par un certain goût pour cette belle et célèbre maison, il avait décidé qu'il la sauverait tout entière. Lorsqu'un propriétaire, malgré ses intérêts, faisait ainsi des sacrifices pour conserver à la France un monument de plus, les autorités administratives, édifiées par un exemple aussi honorable, ne pouvaient troubler ou démolir Saint-Julien-le-Pauvre. Mais voilà que la préfecture de la Seine froissa le propriétaire de l'hôtel de la Trémouille, et mêla de la politique à une question entièrement d'art et d'histoire; dès lors ce propriétaire, M. Cohin, a refusé d'écouter les propositions qu'on avait sollicité M. le préfet de lui adresser. Poussé par les journaux, M. le préfet avait manifesté une sorte d'intention d'acheter l'hôtel de la Trémouille pour y établir la mairie du 4e arrondissement, qui est logée aujourd'hui dans un bouge infect; mais M. Cohin, aigri par des lettres ou des paroles déplaisantes, s'est déclaré maître souverain de sa propriété et a fait savoir qu'il allait la démolir pour y élever des magasins et des boutiques. Aux observations qui lui ont été faites, et je les lui ai adressées moi-même, qu'il possédait là un hôtel magnifique, presque un chef-d'œuvre, un monument des plus historiques et qu'il devait conserver, il m'a répondu, malheureusement avec un grand sens, qu'il n'était pas forcé, lui simple particulier, lui commerçant et propriétaire, peu connaisseur en art et en histoire, qu'il n'était pas forcé d'avoir plus de respect pour les monumens historiques, pour les œuvres de l'art, que n'en montrait l'administration municipale de Paris; or, que M. le préfet et le conseil municipal ayant démoli Saint-Pierre-aux-Bœufs et Saint-Côme par égard pour la voirie, ayant converti en mauvais lieu littéraire l'église Saint-Benoît, ayant livré aux cloutiers et maréchaux-ferrans la grille de la place Royale, ayant rasé la tourelle Saint-Victor et commis beaucoup d'autres actes anti-archéologiques et presque anti-nationaux, il pouvait bien, lui, marchand de toiles, approprier à son usage, à ses besoins, à ses intérêts, l'hôtel de la Trémouille. Il

n'y avait rien à répondre à cette argumentation *ad hominem*; et rien ne fut répondu. On a donc mis la pioche dans l'hôtel de la Trémouille, on a porté la main sur la plus belle tourelle qui existât à Paris. Aujourd'hui, tout est démoli.

La presse, disions-nous, est tellement puissante, qu'elle inspire des terreurs auxquelles on voudrait se soustraire par des moyens peu honorables. Il y a un an, tous les journaux retentirent d'un projet de démolition dressé contre la tourelle Saint-Victor. Tous donnèrent d'excellentes raisons historiques, archéologiques, esthétiques; des raisons tirées de la voirie et des souvenirs nationaux, pour réclamer la conservation de ce petit monument. On eut l'air d'accueillir ces réclamations motivées et pleines de sagesse, et l'on fit savoir, en conséquence, que la tourelle serait conservée, sinon à la place qu'elle occupait, au moins à quelques pas plus loin. Il y a un an, on se mit donc à démolir le petit monument : le toit conique sauta le premier, puis le haut du bâtiment qui était octogonal, puis le bas qui était carré; aujourd'hui il n'y a pas pierre sur pierre, et tout a disparu.

A cette vue, la presse s'émut une seconde fois, et rappela qu'on avait promis formellement de relever ailleurs cet unique débris d'une abbaye fameuse. Il fut répondu semi-officiellement, et je ne sais par qui, que le conseil municipal avait fait enlever la tourelle sur la demande instante et formelle des habitans du quartier, mais qu'on allait la replacer ailleurs, dans un des angles de la rue Cuvier. Par malheur, ceci était tout simplement un mensonge honteux. Effectivement, il n'y a que quatre angles dans la rue Cuvier, deux à chaque extrémité. Or, deux de ces angles sont occupés par deux grilles toutes nouvelles qui donnent entrée dans le Jardin-des-Plantes. Un troisième angle est envahi par l'épaisse fontaine, fraîchement maçonnée, et qui va remplacer celle qui coulait à la base de la tourelle Saint-Victor. Le quatrième, enfin, est défendu et rempli par la grille murale de la halle-aux-vins, et la halle-aux-vins ne pouvait s'ouvrir pour faire une place impossible à la tourelle. Aurait-on voulu par cette amorce étouffer les protestations de la presse et bâillonner les réclamations des antiquaires? Je le crains. Ce qui est certain, c'est qu'on n'a jamais songé à relever la tourelle, car les belles et bonnes pierres qui en provenaient étaient équarries à neuf, au fur et à mesure de leur déplacement, et employées à des constructions nouvelles. Enfin M. le préfet de la Seine, qui tenait à cette tourelle, à ce qu'il paraît, avait demandé, pour la redresser, 15,000 fr. qui ont été refusés purement et simplement par le conseil municipal. La réclame insérée dans plusieurs journaux quotidiens était donc un leurre et un mensonge tout à la fois.

Comme j'ai peur que l'histoire future de Saint-Julien ne reproduise à neuf et avec amplification l'histoire de la tourelle Saint-Victor; comme j'ai peur qu'on n'ait annoncé l'intention de rebâtir l'église uniquement pour faire taire la presse et les hommes qui aiment nos antiquités nationales; comme j'ai peur que, quand cette église sera démolie, on ne refuse l'argent nécessaire pour la relever, à supposer que la reconstruction soit possible, ce que je nie et

pour cause, j'invite les gens de cœur à demander formellement la conservation de l'église à sa place actuelle; il faut protester contre cette disposition et contre l'alignement nouveau. Saint-Julien est assez beau, très utile, assez solide et peu gênant; c'est une chapelle nécessaire à l'Hôtel-Dieu qui en a besoin pour ses offices funéraires. Qu'on laisse donc Saint-Julien où il est, comme il est, et qu'on se contente de consolider ce qui pourrait menacer. On économisera ainsi l'argent des malades, et l'on conservera un des plus anciens, un des plus historiques et l'un des plus curieux monumens de Paris.

Nous reviendrons sur cette affaire, s'il le faut; certainement on ne démolira pas Saint-Julien sans que nous n'élevions une seconde fois la voix, ici ou ailleurs, pour protester de nouveau. A l'occasion de la démolition, toute chaude encore, de l'hôtel de la Trémouille, une note amère parut dans les journaux contre ce fait inqualifiable. Immédiatement on y répondit, dans les journaux les plus accrédités et les plus officiels, en termes qui mériteraient bien d'être relevés. La réponse commençait d'abord par nier certains faits et par vouloir atténuer la force de l'attaque en donnant dédaigneusement le titre d'amateurs aux personnes qui écrivent contre le vandalisme de notre époque; puis on déclarait qu'il avait été impossible de sauver l'hôtel, malgré de certains et d'anciens efforts; enfin on justifiait la démolition en s'appuyant à faux sur l'histoire et à creux sur la philosophie. Je ne répondrai actuellement ni au second point ni au troisième; j'en prends acte seulement, et je me réserve pour le moment où le besoin me viendra d'entonner le *De Profundis* sur cette déplorable ruine de l'hôtel de la Trémouille. Quant au premier grief lancé à la figure des conservateurs officieux qui écrivent dans les journaux et qu'on traite d'amateurs pour se décharger la conscience, je déclare que la note qui réclamait l'intervention du gouvernement pour sauver l'hôtel de la Trémouille était exacte et vraie de tous points. Qu'elle partît d'un pur amateur ou d'un antiquaire ayant qualité pour cela, peu importe; ce qu'elle disait était et reste vrai.

Personne plus que moi n'estime hautement messieurs les membres composant la commission des monumens établie au ministère de l'intérieur, et dont la plupart sont mes amis; personne n'apprécie et ne connaît mieux leur science, leur zèle, leur esprit conservateur. Mais je crois que les administrateurs et les écrivains doivent se liguer contre les démolisseurs; à toute agression énergique il faut une vigoureuse défense. En conséquence, et tout en faisant des rapports, des articles, des notes et des réclames, pour sauver la petite basilique de l'Hôtel-Dieu, je dis aux membres de la commission de l'intérieur : « Messieurs, je vous attends à Saint-Julien-le-Pauvre. »

DIDRON.

UNE

VISITE A MLLE RACHEL.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Londres, 1er juillet 1841.

Les journaux de Paris, monsieur, sont tout remplis à l'heure qu'il est d'affligeans détails sur les élections anglaises, comme ils l'étaient, il y a quelques jours à peine, de détails charmans sur les succès de Mlle Rachel. Ainsi va le monde : la joie aujourd'hui, le deuil demain. Hier, la presse française enregistrait galamment dans ses colonnes le chiffre des couronnes parfumées jetées, en plein théâtre de la Reine, aux pieds de la triomphante interprète de Corneille et de Racine; aujourd'hui, elle enregistre lugubrement le chiffre des victimes laissées sur le carreau des *hustings*, à Nottingham ou à Carlisle, à Ashton, à Rochdale ou à Liverpool. Applaudissemens, transports d'admiration et couronnes prodigués à une jeune fille d'un talent incomparable ; puis, tout à coup, agens de police assommés à coups

de pierre et de bâton par des électeurs ivres, officiers assassinés, commencement de guerre civile : tels sont les deux thèmes singulièrement dissemblables que l'Angleterre vous a offerts dans l'espace de quelques jours. En bon compatriote que je suis, je souffre pour vous, monsieur, d'une si cruelle anthithèse, et c'est pour vous procurer quelques minutes d'un répit agréable que je vous adresse le présent récit. Je m'assure qu'il ne sera pas sans intérêt pour vous d'avoir quelques renseignemens circonstanciés sur le séjour de Mlle Rachel à Londres. En songeant que je ne suis pas journaliste de profession, vous excuserez, j'espère, l'inexpérience de ma plume, et vous me tiendrez compte de ma bonne intention.

Je ne veux pas vous présenter ici, bien entendu, une analyse détaillée des représentations données par Mlle Rachel à Queen's theatre; vous êtes instruit à fond sur la matière, cela n'aurait donc pas pour vous l'attrait de la nouveauté. Cependant, comme vous n'avez eu, à Paris, le compte rendu des représentations données par Mlle Rachel qu'en tout petits fragmens, et à plusieurs jours d'intervalle les uns des autres, permettez-moi d'en faire, en quelque sorte, la récapitulation et le résumé. D'autant mieux que vous ne connaîtriez qu'incomplètement, sans cela, le succès de la jeune et illustre tragédienne, car il y a dans ce succès un *crescendo* vraiment extraordinaire, et qui lui donne un caractère tout-à-fait à part.

D'ordinaire, vous ne l'ignorez pas, monsieur, quand l'enthousiasme a été porté à son comble pendant huit jours, c'est une raison pour que la semaine suivante il décline : eh bien ! une magnifique exception à cette règle s'est produite en faveur de Mlle Rachel. En effet, le lundi, 10 mai, Mlle Rachel débute dans *Andromaque*, devant une salle garnie d'un public d'élite : on l'écoute d'abord avec attention et intérêt; de bruyans battemens de mains l'interrompent à plusieurs reprises; des fleurs lui sont envoyées à profusion au dernier acte, et, après la chûte du rideau, on la rappelle pour l'applaudir encore. C'est à merveille ! mais enfin il n'y a rien là qui ne se soit déjà vu souvent. — Le samedi 15 mai, deuxième apparition de Mlle Rachel à Queen's-theatre, dans *Horace*, cette fois. Ici, nous ne trouvons pas un auditoire plus choisi ni plus nombreux qu'à la soirée précédente, car ce serait impossible. Nous apercevons encore lord Wellington, lord Lansdown, le comte de Chesterfield, le comte de Pembroke, le baron Kielmansegg, lord Beaumont, toute l'aristocratie anglaise, en un mot, unie et compacte; mais ce qui distingue essentiellement cette deuxième représentation de la première, c'est la satisfaction crois-

sante des nobles spectateurs. Pour un bouquet qu'a reçu Hermione, Camille en reçoit trois ou quatre, et tout de même pour les applaudissemens. — Vient enfin la troisième apparition de Mlle Rachel dans *Bajazet*; alors c'est une ovation véritable que reçoit Roxane : impossible de rien imaginer au-delà. Que vous dirai-je ? Dès le lendemain de *Bajazet*, il n'est plus question à Londres que de Mlle Rachel. Lady Jersey et lady Blessington se la disputent ; tous les salons s'ouvrent devant elle et sollicitent sa présence ; bref, l'admiration qu'elle inspire devient épidémique, pour ainsi parler. Émue et troublée par un succès qui dépasse ses prévisions et peut-être même ses espérances, la jeune fille se trouve un soir assez sérieusement indisposée et ne peut monter sur la scène; aussitôt un élégant équipage aux armes du duc de Wellington s'arrête à sa porte, et le noble duc en personne vient lui demander des nouvelles de sa santé. A la suite du duc de Wellington, grand nombre de personnages importans arrivent bientôt en foule, et, à peine rétablie, Mlle Rachel est invitée par la reine douairière et par la reine Victoria, qui l'accablent de présens et de politesses. Dans l'histoire de quel artiste célèbre rencontreriez-vous, je vous prie, quelque chose de pareil ?

Si j'ai tenu à vous retracer en quelques lignes, monsieur, la marche progressive des succès de Mlle Rachel, c'était pour réfuter implicitement par là les gens qui affirment qu'il y a eu engouement de la part du public anglais, en cette occasion, et non approbation raisonnée et sincère. Le public anglais, vous pouvez juger du fait maintenant, ne s'est laissé aller à l'enthousiasme qu'à bon escient et sur preuves évidentes ; tout comme la presse anglaise, dont les paroles n'étaient certainement pas aussi élogieuses le 11 mai qu'elles l'ont été depuis et qu'elles le sont encore en ce moment. Et à ce propos, je ne puis me dispenser d'insister sur quelques lignes imprimées dans je ne sais plus trop quel obscur journal de Londres, et malicieusement reproduites à Paris, lignes où Mlle Larcher figure sans façon à côté de Mlle Rachel, et se trouve traitée, ni plus ni moins que Mlle Rachel, d'*éminente* actrice. Je ne voudrais pour rien au monde être désagréable à Mlle Larcher, dont j'apprécie comme il convient la médiocrité laborieuse et honnête, mais cependant, force m'a bien été, en lisant dans le *Bell's new Weekly messenger*, si je ne me trompe, le singulier rapprochement auquel je viens de faire allusion, de me rappeler que Mme Laporte, femme du directeur de Queen's theatre, et M. Laporte lui-même furent fort loués par un journal de Londres, lors de la représentation de *Marie Stuart* au bénéfice de

Mlle Rachel, comme ayant *parfaitement rendu* les rôles d'Élisabeth et de Paulet. Il est notoire, cependant, que M. et Mme Laporte n'ont pas, à beaucoup près, un talent remarquable; aussi cet éloge a-t-il passé tout simplement pour l'œuvre d'une complaisante et banale condescendance. La réputation des deux comédiens n'en a pas grandi d'une ligne, je puis vous le certifier. Je ne m'amuserai pas à tirer la conséquence de tout ceci, monsieur, bien persuadé que vous ne voyez pas plus dans Mlle Larcher que je ne vois dans Mme Laporte l'ombre même d'une rivalité à craindre pour Mlle Rachel. Le *Bell's new Weekly messenger*, à vos yeux comme aux miens, ne saurait être autre chose qu'un mauvais juge ou un mauvais plaisant.

Puisque je suis en veine de réfutation, pourquoi ne prendrais-je pas tout de suite la défense de Mlle Rachel contre un journal de Marseille, qui lui jetait dernièrement à la tête les plus grosses accusations du monde pour la punir de ce qu'elle ne va pas à Marseille cette année? Si le journaliste marseillais eût consenti à réfléchir un instant avant d'écrire, et surtout s'il se fût donné la peine d'aller aux informations, il ne se serait sûrement pas mis en si grands frais de colère et d'éloquence, car en vérité il n'y avait pas de quoi. Il aurait appris, en effet, que Mlle Rachel, très disposée à tenir l'engagement contracté par elle avec le directeur de Marseille, avait, le lendemain de la première représentation de *Bajazet* à Londres, formellement refusé de renouveler son engagement de Queen's theatre pour trois semaines; il aurait su que la jeune tragédienne, tant était fixe sa résolution d'aller chercher le suffrage flatteur de Marseille, avait résisté long-temps aux sollicitations amicales des plus gros bonnets de l'aristocratie anglaise, et qu'il n'avait rien moins fallu que l'intervention directe de la jeune reine pour obtenir d'elle qu'elle remît à l'année prochaine son voyage dans le midi. A coup sûr, cette longue résistance opposée par Mlle Rachel aux désirs d'une ville telle que Londres ne prouve pas du tout que la jeune tragédienne méprise la province, comme le suppose le journaliste marseillais; bien au contraire! — Pourtant, dira-t-il, elle n'en a pas moins fini par résilier son engagement. — Cela est vrai. Mais je vous prie, le moyen de refuser quelque chose à une reine qui vous ouvre gracieusement son palais, vous donne des bijoux ornés de son chiffre et offre de payer de sa propre bourse 15,000 francs de dédit pour vous garder près d'elle quelques jours de plus! Quel patriotisme si féroce ne se laisserait attendrir par de pareils procédés! Ah! si Mlle Rachel eût accepté, je suppose, la condition de n'aller jamais à Marseille, à la bonne heure! Si, pour quel-

ques mille francs de plus ou de moins, Mlle Rachel eût consenti à priver désormais la France d'un talent que la France revendique à juste titre, je comprendrais qu'on l'accusât d'ingratitude, de cupidité, etc. Mais il n'est rien de cela, heureusement pour vous, mes chers compatriotes. Dans le courant du mois, Mlle Rachel sera à Bordeaux, et le mois suivant la verra à Paris, d'où elle ne sortira plus que pour se rendre à Marseille. Ainsi donc, un peu de patience ! et surtout, un peu d'indulgence pour une jeune victime des aimables séductions de la reine Victoria.

Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir oublié jusqu'à présent mon rôle de chroniqueur pour celui d'avocat; voici que j'arrive plus directement à vous entretenir de Mlle Rachel. Il faut vous dire qu'ayant eu le bonheur d'entendre et d'applaudir plusieurs fois Mlle Rachel au théâtre, je désirais beaucoup la rencontrer dans le monde pour savoir exactement à quoi m'en tenir sur cette merveilleuse organisation. En conséquence, un soir, chez lady C..., où elle était, je sollicitai et j'obtins la faveur, fort recherchée, soit dit en passant, de lui être présenté. Ce qui me frappa tout d'abord chez la célèbre jeune fille, c'est la distinction naturellement élégante de ses manières et l'excellence de son maintien. Absent de Paris depuis six ans, je n'avais pu assister aux brillans débuts de Mlle Rachel à la Comédie-Française; je ne la connaissais que par ouï dire ou par des confidences épistolaires; on m'avait bien averti qu'il y avait en elle l'étoffe d'une véritable duchesse : si prévenu que je fusse en sa faveur, je vous l'avouerai, cependant, je ne m'attendais pas à être aussi satisfait que je l'ai été; car il serait difficile d'unir à un meilleur goût une grace plus parfaite, à une aisance plus digne une plus exquise modestie. Dussiez-vous m'accuser d'exagération et d'hyperbole, je vous confesserai que, parmi toutes les femmes qui ornaient le salon de lady C...., Mlle Rachel fut, sans comparaison aucune, celle qui me sembla préférable sous le double rapport de la tenue et de la beauté. A la scène, la figure de Mlle Rachel est si délicate et si fine qu'elle perd quelque chose de son charme. Soit le caractère dur et altier qu'elle est obligée d'imposer à sa physionomie pour la mettre d'accord avec les personnages qu'elle représente, soit l'effet d'une lumière trop vive, soit toute autre cause, il est certain que, vue au-delà de la rampe, Mlle Rachel paraît, non pas moins belle, mais moins jolie qu'elle ne l'est en réalité. Pour apprécier comme il faut ce ravissant visage, il est nécessaire de le voir à trois pas de distance, dans un salon. Là, quand Mlle Rachel est tranquillement assise, avec cette dignité qui ne

l'abandonne jamais; quand aucun souci ne la travaille et qu'elle ne représente qu'elle-même, pour ainsi dire, elle a une séduction que rien ne saurait égaler. Si elle provoque l'enthousiasme au théâtre, dans le monde elle exerce sur ceux qui l'entourent une sorte de fascination. Ne croyez pas que ce soit mon sentiment seul que je vous exprime, c'est le sentiment de toutes les personnes qui ont approché Mlle Rachel. Il n'y a qu'une voix à ce sujet; il n'y a même qu'un mot, et qui, notez bien cela, a été prononcé par une femme : Elle est divine! Pour mon compte, vous savez que je ne suis plus un jeune homme et que je ne m'enflamme pas à la légère; eh bien! je vous déclare net que, si je connaissais une épithète plus expressivement laudative, je ne balancerais pas à l'employer.

Au moment où je fus présenté à celle que le *Times* a baptisée un *phénomène psychologique*, je cherchais dans ma cervelle quelque sujet de conversation; mon embarras ne fut pas de longue durée. En apprenant que j'étais Parisien, Mlle Rachel m'honora d'un de ces bienveillans sourires dont on se sert pour saluer une vieille connaissance, et elle me nomma coup sur coup deux ou trois personnes qui se trouvaient précisément de mes amis. Heureux d'une pareille entrée en matière, je m'efforçai de rétrécir le cercle de notre conversation et manœuvrai de façon à pouvoir bientôt lui parler d'elle exclusivement. Mlle Rachel se prêta à mon petit manége avec une bonté extrême, et voulut bien m'éclairer, sans prétention aucune, comme sans enfantillage, sur divers points qui éveillaient ma curiosité. Étant enfin arrivé à lui demander si elle était contente de la réception que lui faisait Londres :

— Mon Dieu! me répondit-elle, je suis certainement très fière et très heureuse d'un tel accueil; je vous l'avouerai, pourtant : ma joie est traversée par une idée qui m'afflige.

— Quelle est cette idée ?

— Vous n'êtes pas Anglais, vous, reprit-elle; je puis vous dire cela. Cette idée, c'est... qu'on me reçoit mieux ici qu'on n'a reçu Talma.

Que pensez-vous, monsieur, d'une semblable réflexion chez une si jeune fille, à l'heure même de son triomphe? et ne trouvez-vous pas qu'il est impossible de montrer une plus admirable élévation de cœur et d'esprit ?

D'après la phrase que je viens de vous transcrire, vous devinez sans doute la simplicité et la réserve avec lesquelles Mlle Rachel accepte les hommages qui pleuvent sur elle de tous côtés. C'est au point qu'à peine a-t-elle l'air de s'apercevoir du succès qu'elle ob-

tient et de l'effet qu'elle produit. A la voir si calme au milieu du nuage d'encens qui brûle autour de sa personne, on dirait qu'elle ne croit pas mériter toute la gloire qu'on lui dispense et qu'elle n'en veut prendre qu'une faible part. Jugez plutôt.

Trois ou quatre jours après l'avoir rencontrée chez lady C.,—j'allai lui faire une visite, y ayant été engagé par elle expressément. Lorsque j'entrai, elle était occupée à écrire.

— Ah! c'est vous, monsieur, me dit-elle du ton le plus aimable; vous arrivez à propos. J'écris précisément à la marquise de R., — dont nous avons dit tant bien, l'autre soir, et qui m'accuse de l'oublier.

— Quelle injustice! m'écriai-je.

— N'est-ce pas? Au besoin, vous en rendriez témoignage. Mais, tenez, ajouta-t-elle en me tendant sa lettre commencée, voyez si je me justifie suffisamment.

Flatté de cette marque de confiance, je lus avidement les quelques lignes qui remplissaient la première page de la lettre, et j'en fus si ravi que je demandai à les lire une seconde fois. Les voici, monsieur, telles qu'elles sont restées gravées dans ma mémoire. Je crois pouvoir vous les communiquer sans encourir le moindre blâme, car elles ne contiennent aucun secret, sinon le secret du beau langage que Mlle Rachel possède merveilleusement, comme vous allez voir.

« A MADAME LA MARQUISE DE R.

« Il est impossible, madame, d'écrire une lettre plus aimable et de me rappeler mes torts envers vous d'une façon plus charmante. Ce n'est pas oubli, croyez-le bien. Si vous saviez la vie que je mène ici, vous auriez quelque pitié de moi. C'est un tourbillon qui me porterait à la tête, si je n'étais humble de cœur comme je suis pauvre d'esprit; c'est une fatigue qui m'ébranlerait la santé, si la joie d'un accueil aussi beau qu'inespéré ne me donnait une grande force. Mon temps m'échappe. Sans compter qu'à Londres je travaille pour Paris, que sur le théâtre de la Reine je songe au théâtre de la rue de Richelieu, et qu'en jouant les pièces déjà connues de mon répertoire, je me préoccupe sans cesse de celles que je vais essayer cet hiver. »

Eh bien! monsieur, que dites-vous de la façon dont cela est tourné? et ne respirez-vous pas dans ce court exorde je ne sais quel parfum de beau monde et de bon style qui rappelle le XVIIe siècle et Mme de

Sévigné? — Il est bien surprenant, m'objecterez-vous, qu'une jeune fille possède tant de différens mérites? Qui donc lui a enseigné tout cela? — Qui? Ah! monsieur, le bon Dieu est un grand maître, et son école est encore la meilleure de toutes, quand on a le privilége d'y être admis. Il y a trois ans, lorsque Mlle Rachel arrivait à sa dix-septième année à peine, où avait-elle pris, s'il vous plaît, dès sa première apparition au théâtre, ce regard profond, ce geste rare et imposant par sa sobriété même, cette démarche majestueuse, ces poses royales, cet accent qui remue l'ame, ce goût simple et pur qui est comme le couronnement de l'art tragique, toutes ces qualités enfin auxquelles l'on n'arrive, d'ordinaire, qu'après tant de veilles laborieuses et de douloureux efforts? Où? nulle part, chez personne, c'est-à-dire en elle-même, ainsi que font toutes les natures douées de génie.

Bref, la lecture du commencement de la lettre à la marquise de R..... m'ayant conduit naturellement à m'informer des rôles que Mlle Rachel préparait :

— Je songe à créer la Chimène de Corneille, avant tout, me dit-elle; après quoi, je jouerai la Jeanne d'Arc de M. Alexandre Soumet, et la Frédégonde de Lemercier.

— Voilà trois poètes, dis-je, qui doivent être bien étonnés d'occuper votre pensée de compagnie.

— Méchante langue! repartit-elle vivement avec un sourire. Allez, je suis plus fidèle à mon vieux Corneille que vous ne semblez le supposer. D'autres ont place dans ma tête, lui seul a place dans mon cœur.

— Lui seul? Et Racine?

— Ah! dit-elle, c'est vrai.

— Et lequel des deux a la préférence?

— Pour vous parler franchement, je ne sais trop. Si je jouais le drame, reprit-elle avec un petit accent doucement railleur, peut-être aurais-je de l'estime pour l'un et de l'amour pour l'autre; mais, jouant la tragédie, je ne puis me compromettre à ce point.

— Cependant...

— Quel terrible homme vous êtes, s'écria-t-elle. Eh bien! l'un est pour moi un père, et l'autre un ami; êtes-vous content?

— Voilà des affections bien paisibles, répondis-je, et auxquelles on peut se livrer sans remords, comme sans inquiétude pour son repos.

— Est-ce de la critique?

— A Dieu ne plaise! mademoiselle; c'est tout au plus une médiocre plaisanterie.

— Hélas ! reprit-elle d'un ton sérieux, quelques journaux de Paris disent précisément que je manque, dans mon jeu, de sensibilité et de tendresse. A mon grand regret, je n'ai jamais pu saisir très bien le sens de ce reproche, je vous l'avoue naïvement; car enfin, ou je m'abuse singulièrement sur mon propre compte, ou il me semble que je ne montre pas à Pyrrhus une ame faiblement éprise; non plus qu'à Bajazet. Vous m'avez vu représenter le personnage de Camille, dans *Horace;* dites-moi si je n'irais pas expressément contre l'intention de Corneille en donnant à ce rôle un caractère plus amoureusement passionné que je ne le fais.

Comme je répondais à ces paroles de M[lle] Rachel par un signe de tête approbateur, elle continua :

— Surtout, ne croyez pas que ce soit un sot amour-propre qui me fait parler de la sorte; vous vous tromperiez. Je me connais cent affreux défauts, dont personne que moi ne se doute, et contre lesquels je lutte courageusement chaque jour; il ne suit pas de là, pourtant, que je doive une soumission aveugle à certaines critiques dont ma conscience me démontre l'injustice. Oui, c'est ma conviction inébranlable, Camille, Émilie, Roxane, Hermione, Marie Stuart elle-même, bien que ce soit là un personnage plus moderne, ne sauraient aimer avec le laisser-aller auquel les drames bourgeois ont habitué le public. Qu'elles soient tendres, à la bonne heure! mais non jusqu'à la faiblesse langoureuse et mignarde; qu'elles pleurent, mais avec convenance et noblesse; qu'elles fléchissent, puisqu'elles sont femmes et que la passion les subjugue, mais qu'elles fléchissent majestueusement. L'amour éprouvé par de telles créatures ne peut pas ressembler à l'amour qu'éprouvent nos petites maîtresses nerveuses et incomprises. On aura beau dire, on ne me persuadera jamais que les héroïnes de Racine et de Corneille, et toutes celles qui appartiennent à la même famille, doivent montrer la sensibilité des héroïnes de boudoir.

Frappé du bon sens remarquable dont ces réflexions de M[lle] Rachel étaient empreintes, et de la netteté avec laquelle elle les exprimait, je me serais fait un crime de l'interrompre; aussi fut-ce seulement après une ou deux minutes de silence gardé par elle, que je lui demandai si le rôle de Phèdre ne figurait pas sur la liste de ses projets. Au nom de Phèdre, sa figure s'anima d'une façon extraordinaire.

— Le rôle de Phèdre! s'écria-t-elle; il y a trois ans que je l'étudie. Je pourrais le jouer demain, si je voulais; mais il n'est guère probable que je m'y hasarde avant cinq ou six ans. Je ne me sens pas mûre pour une création pareille. Je frissonne à la seule pensée que je la tenterai un jour..

En achevant cette phrase, elle leva au ciel des yeux chargés d'une tristesse sublime et prononça lentement ce beau vers :

Ah! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

L'expression de son visage et le son de sa voix, en ce moment, furent dramatiques au-delà de ce que la parole pourrait dire, et j'en fus impressionné à tel point, monsieur, que je pris alors avec moi-même l'engagement d'accourir à Paris, fussé-je au bout de la terre, l'année où le bruit se répandra que *Phèdre* va être jouée au Théâtre-Français par Mlle Rachel.

Agréez, etc.

Vte d'A....

BULLETIN.

Il y a un an, le traité du 15 juillet se tramait; aujourd'hui on le déclare expiré. Les quatre puissances qui l'ont signé en considèrent l'exécution comme entière, puisque les rapports du vice-roi d'Egypte et du sultan sont réglés d'une manière définitive. Ce n'est pas tout : le traité d'Unkiar-Skelessi expire également, et l'on annonce que la fermeture des deux détroits de Constantinople sera proclamée par un acte auquel doit accéder la France.

A l'apparence de ces résultats, qui ne croirait que tout est pour le mieux? La paix générale n'a pas été troublée; l'Europe représentée par les quatre puissances signataires de la convention de Londres s'est fait obéir en Orient. L'Egypte est indépendante sans être rebelle; enfin, pour ce qui concerne Constantinople, la protection commune de l'Europe sera substituée au patronage exclusif de la Russie. Voilà de belles choses; mais résistent-elles à l'examen? D'abord il est singulier que l'œuvre de la diplomatie soit si mal appréciée par les populations orientales et grecques. La diplomatie prétend qu'elle a résolu toutes les difficultés, et tout s'agite autour d'elle. A ses protocoles la Syrie répond par des élans d'indépendance, la Crète par une insurrection déclarée, la Bulgarie, la Macédoine, la Thessalie par des révoltes intérieures. La pacification universelle est sur le papier; mais sur tous les points entre le Nil et le Danube se manifestent la défiance, l'inquiétude, des désirs d'émancipation, des pensées de guerre. Il semblait que le sultan, qui avec l'aide de l'Europe vient de vaincre les résistances de Méhémet-Ali, eût dû, par ce triomphe, donner une plus haute idée de sa puissance aux populations qui lui obéissent encore : tout au contraire, par leur fastueuse assistance, les cabinets européens ont presque détrôné le sultan, et dans l'allié, ou plutôt dans le pupille des quatre puissances, l'Orient n'a plus trouvé de maître qu'il pût craindre, qu'il pût estimer. Même à Constantinople on a fini par comprendre que l'empire ottoman avait travaillé contre ses propres intérêts, en poursuivant l'abaissement excessif de Méhémet-Ali; le vainqueur pressent qu'il pourrait bien avoir besoin du vaincu. Les mouvemens de la Syrie, les villes saintes

au pouvoir des Wahabites, l'insurrection des Candiotes, ont inspiré au divan le regret d'avoir trop affaibli l'homme qui depuis la mort du sultan Mahmoud est le seul représentant de l'islamisme. C'est une diversion puissante aux passions qui animaient le divan contre Méhémet-Ali que l'ébranlement général de l'empire.

En réalité, qu'a produit le traité du 15 juillet? Il a précipité la crise qu'il voulait prévenir, parce qu'il a mis tout à nu, parce qu'il a livré le secret de toutes les faiblesses et de toutes les ambitions. La décadence de la monarchie turque n'était que trop véritable, mais il y avait encore quelques chances pour la ralentir ou la dissimuler; la diplomatie est venue brutalement déclarer que l'empire du grand-seigneur n'était plus qu'un fantôme; elle s'est installée en plein divan, et elle a commandé au lieu et place du descendant des Osmanlis. Un gouvernement nouveau s'élevait sur les bords du Nil, il était l'espoir et déjà l'orgueil de l'islamisme; il était même parvenu à rattacher la Syrie à l'Egypte. Tout cela était sans doute fort imparfait; le pouvoir de Méhémet-Ali avait besoin de ménagemens extrêmes. Sa plus grande force était dans l'opinion qu'en avaient les populations musulmanes; arrive la diplomatie européenne qui accable sans pitié le vieillard intelligent, mais faible, à la destinée duquel l'Orient avait cru jusqu'alors; elle brise, pour ainsi parler, le talisman. Enfin, pour ce qui regarde l'Europe elle-même, toute illusion disparaît aussi. Il n'y a pas d'arbitrage européen, il n'y a pas d'amphyctionie chrétienne; l'Occident n'intervient pas dans les affaires orientales avec l'ascendant et l'équité d'un consciencieux aréopage. L'intrigue s'est substituée à la justice; au lieu d'une action puissante exercée par la chrétienté unanime, le monde a le spectacle de l'Angleterre et de la Russie faisant leurs affaires, et marchant hardiment à leur but, à la faveur de l'indécision de l'Autriche, de l'entraînement de la Prusse, et de l'exclusion de la France.

Quand il y a de pareils actes, les protocoles et les phrases ne trompent plus personne. Aujourd'hui, les situations sont tellement arrêtées, les intérêts et les projets de chacun tellement connus, qu'il sera bien difficile à certaines puissances, même en employant les détours et les protestations les plus habiles, de donner le change à l'opinion. Il ne sera pas facile non plus de modifier sensiblement l'état des choses qui est la conséquence du traité du 15 juillet. On se félicite de l'expiration du traité d'Unkiar-Skelessi, et l'on nous annonce que dans peu la fermeture des deux détroits de Constantinople sera mise sous la garantie des grandes puissances de l'Europe, y compris la France. Nous admettons que notre gouvernement, se rendant à l'invitation des autres cabinets, appose la signature de la France dans un acte particulier qui réglera la navigation des Dardanelles et du Bosphore; nous concevons même qu'au point où en sont arrivées les choses, un refus n'aurait plus de motifs et pourrait avoir quelques inconvéniens. Mais quel changement important introduit dans les affaires cette adhésion de la France à une déclaration aussi simple? Les projets et la situation de la Russie à l'égard de Con-

stantinople cessent-ils d'être les mêmes? L'Angleterre étend-elle moins son influence exclusive sur la Syrie et sur l'Égypte? Il y aura un protocole de plus dans les papiers de la diplomatie; dans les faits il n'y aura pas de changement réel.

On agite la question de savoir si la France doit persister oui ou non à rester isolée. Mais l'isolement de la France ne dépend pas du parti auquel peut s'arrêter un cabinet : il est le résultat, jusqu'à présent inévitable, de tout ce qui s'est fait depuis trois ans. Nous sommes isolés dans la question d'Orient, non pas tant parce que nous n'avons pas signé la convention de Londres, que parce que nous ne nous sommes jamais proposé, dans cette grande affaire, un but et un intérêt positif. La Russie est au cœur même de la question d'Orient par sa convoitise de Constantinople; l'Angleterre y est entrée profondément par la Syrie et l'Égypte; l'Autriche y touche par son contact avec les provinces danubiennes. Nous, France, nous avions une manière naturelle de nous y rattacher : c'était par cette Syrie et cette Égypte dont nous étions si voisins, et où nous appelaient aussi tant de sympathies et tant de conditions favorables. Malheureusement, nous nous sommes laissés prévenir par les Anglais, et nous n'avons su rien saisir, nous n'avons profité de rien. Aussi, dans cette question d'Orient, nous n'avons plus aujourd'hui, s'il est permis de parler ainsi, qu'une attitude d'amateur : nous assistons à tout avec un désintéressement parfait; nous promenons nos regards de l'Égypte sur Candie, de Candie sur la Grèce, de la Grèce sur les provinces serviennes; nous dissertons sur toutes ces choses; nous causons de la Syrie; nous devisons sur la Macédoine et la Thessalie avec un détachement merveilleux de toute chose, avec la certitude complète que, quoi qu'il arrive, nous n'en recueillerons aucun avantage. Or, les peuples ne sont pas faits pour contempler le cours des choses humaines avec la curiosité d'un touriste; quand ils se sentent sans intérêt réel dans les questions qui s'agitent autour d'eux, ils se découragent, ils détournent la tête avec ennui et dégoût. Ils arrivent même à n'être plus émus par les grands sentimens qui, à d'autres époques, les avaient transportés. Voyez ce qui se passe : un digne philhellène, M. Eynard, s'adresse à l'opinion; il veut réveiller, en faveur des insurgés de la Crète, les sentimens que faisaient éclater, il y a quinze ans, les luttes dont l'Attique et la Morée étaient le théâtre. Qui répond à son appel, et quels sont ceux des membres de l'ancien comité grec qui ont offert de recommencer les efforts et les sacrifices pour lesquels il y avait jadis tant d'enthousiasme? Non que la France soit devenue insensible aux souffrances des opprimés : elle n'est pas encore tellement apathique qu'on ne lui déplaise fort quand on signifie durement aux chrétiens qu'ils ne doivent jamais s'attendre à être secourus par leurs frères. Mais, tout en gardant ses sympathies à ceux qui souffrent et qui luttent, l'opinion n'a plus ces ardeurs qui, autrefois, exaltaient toutes les têtes; elle serait plutôt disposée à se défier d'un tel enthousiasme; elle craint d'être dupe.

Après tant de déceptions, on sent très bien en France que de nouvelles déclarations diplomatiques ne changeront rien au fond des choses. Ce n'est

pas par un protocole de plus que nous sortirons de notre isolement, mais par des actes positifs, quand nous en rencontrerons l'occasion, et si nous voulons alors en retrouver le courage. Beaucoup d'années ne se passeront pas sans qu'un dernier démembrement de l'empire turc ne vienne offrir une proie à l'ambition des grandes puissances de l'Europe : alors la France devra s'interroger pour savoir ce qu'elle désire; si elle se sent la résolution irrévocable de ne pas assister à un grand partage sans honneur et sans profit, dès ce moment elle ne sera plus isolée. A une nation puissante, qui marche à un but déterminé avec une volonté énergique, les alliances ne manquent pas, surtout quand les prétentions qu'elle avoue sont légitimes, et quand elles n'ont pas à établir leur triomphe sur le mépris des droits des autres peuples.

Jusque-là il n'y a qu'à attendre. Cependant il est naturel que les gouvernans cherchent à améliorer, autant qu'il est en eux, la situation présente : c'est leur devoir, c'est leur mission. Au moment où l'affaire d'Égypte paraît entièrement terminée, le ministère a dû se poser la question de savoir dans quelle voie nouvelle il voulait s'engager. Deux politiques s'offrent à lui : la continuité de l'isolement, sans hostilité, ou une rentrée solennelle dans le concert européen. D'un côté, notre gouvernement peut déclarer qu'en acceptant les faits accomplis, il ne veut prendre aucun engagement pour l'avenir, et désire rester dans la situation indépendante, isolée, que les cabinets lui ont faite volontairement; d'autre part, adoptant un autre point de vue, il peut proposer ou accepter une quintuple alliance d'où l'on voudrait faire sortir le règlement général des affaires d'Orient. En faveur de ce dernier parti, on allègue que la France a un très grand intérêt à lier les mains à la Russie; que, pour arriver à ce but, ce n'est pas trop de l'union de la France avec les trois autres grandes puissances; enfin qu'il faut se hâter de soustraire l'Autriche aux séductions que pourrait exercer sur elle le cabinet de Saint-Pétersbourg en lui offrant de s'agrandir dans les provinces danubiennes. D'autres esprits, au contraire, sont frappés de la duperie qu'il y aurait à aider l'Angleterre contre la Russie, quand l'Angleterre n'a pas craint de sacrifier notre alliance à un intérêt passager; ils demandent s'il ne vaut pas mieux que la France garde la liberté de ses mouvemens, et le droit de porter plus tard le poids de sa puissance et de son amitié là où l'appellerait son intérêt. Pourquoi la France rentrerait-elle dans le concert européen sans satisfaction ni profit? C'est entre ces deux politiques que sous sa responsabilité le ministère devra faire un choix. Nous croyons bien que le ministère du 29 octobre a une secrète préférence pour le concert européen; il est enclin à penser qu'en signant quelque chose d'accord avec les autres cabinets il se distinguerait davantage de ses devanciers, et donnerait ainsi aux principes d'ordre et de conservation qu'il est venu représenter une satisfaction qui lui concilierait bien des suffrages. Toutefois, le ministère ne doit pas oublier les écueils contre lesquels pourraient le jeter ces préoccupations exclusives. En se hâtant de rentrer dans le concert européen, il pourra, il est vrai, contenter les hommes aux yeux desquels une attitude digne et ferme semble une menace périlleuse et insolente jetée à

l'Europe, et qui traitent de mesures, de dépenses désastreuses, tout ce qui contribue à assurer la puissance extérieure du pays. Mais le cabinet aura d'autres juges de sa conduite : dans toutes les nuances politiques de la Chambre, il trouvera des esprits plus exigeans, et on lui demandera un compte d'autant plus scrupuleux, qu'il aura plus différé de le rendre.

Au surplus, en ce moment, les transactions diplomatiques sont tenues en échec par les élections anglaises. Les cabinets qui avaient à traiter avec l'Angleterre ont dû attendre pour savoir à qui ils devaient avoir affaire, aux whigs ou aux tories. La fortune semble de plus en plus favoriser ces derniers, bien que cependant ses faveurs ne soient pas sans mélange. Les tories auront la majorité, mais devant eux quelle opposition formidable! Whigs modérés, whigs plus prononcés, radicaux, toutes les nuances politiques en dehors de celles de lord Stanley et de sir Robert Peel seront coalisées contre eux. Lord Palmerston semble avoir voulu d'avance faire au ministère des adieux éclatans. Dans son discours de remercîment aux électeurs, il a lancé contre la France des déclamations virulentes, il nous a reproché notre conquête de l'Afrique en 1830 et notre occupation de l'Algérie. C'est la même malveillance qui, il y a un an, a poussé ce fougueux diplomate à fouler aux pieds l'alliance française; cette malveillance persévère, elle se ravive, elle s'exalte. En Angleterre même, on a trouvé peu convenable cette recrudescence; on a pensé qu'un ministre qui avait dirigé et dirigeait encore les affaires de son pays ne devait pas citer au tribunal des *hustings* une nation avec laquelle il est chargé de négocier. Pour notre part, cette incartade ne nous déplaît pas; elle est une preuve de plus de la passion implacable avec laquelle lord Palmerston a toujours poursuivi la France. Ce n'est pas un négociateur qu'ont tour à tour trouvé dans ce ministre le prince de Talleyrand, M. le maréchal Sébastiani, M. Thiers, M. Guizot, mais un adversaire systématique, mais un ennemi. Ici, dans le cabinet, on a été fort irrité de ces dernières violences de lord Palmerston, et l'on espère trouver dans l'administration tory, dont on pressent l'avènement, d'autres sentimens et d'autres procédés. Peut-être serait-il prudent de ne pas trop s'abandonner à cet espoir : nul ne peut prévoir ni dans quelle situation se trouvera le ministère de sir Robert Peel, s'il se forme, ni quel langage, quelle attitude il voudra ou pourra tenir. Nous croyons bien qu'au sein du cabinet et de la majorité qui l'appuiera, il y aura des désirs et des tendances de modération; mais ces tendances et ces désirs pourront-ils toujours prévaloir? Pourra-t-on toujours contenir des passions qu'on a si souvent encouragées? Dernièrement, un des principaux organes du parti tory, le *Morning-Herald*, assurait que le nouveau ministère, quand il arriverait, ne songerait nullement à demander des explications à la France sur l'occupation de l'Algérie. Il y avait là une intention évidente de calmer, d'amortir sur ce point les passions des tories exaltés, qui frémissent à l'idée de notre domination en Afrique. Mais pour faire accepter à son parti cette pensée d'une politique plus sage, comment le *Morning-Herald* a-t-il cru devoir s'y prendre? « L'Angleterre, dit le journal anglais, vu la supériorité de

ses forces navales, pourra toujours reprendre Alger quand elle le voudra. » Et quelle est la conclusion de ce fait que le *Morning-Herald* pose comme incontestable? C'est qu'il faut laisser la France rendre l'Algérie digne de l'attention de l'Angleterre. Et c'est dans des vues de conciliation qu'un organe de la presse anglaise tient un pareil langage! Il ne faudrait donc pas ici, par une attente mal fondée, se préparer des déceptions nouvelles.

En Allemagne, un petit coup d'état frappé dans un petit royaume n'a pas jusqu'à présent produit une grande sensation. Les états de Hanovre ont été dissous, et, comme ils n'avaient pas voté l'impôt avant de se séparer, le roi Ernest a ordonné, en vertu de sa pleine puissance, que les impôts votés il y a un an continueraient à être perçus. Quelle fatalité pousse ce roi à porter dans le gouvernement d'un peuple paisible les procédés irréguliers d'une dictature capricieuse? L'Allemage a-t-elle dans ses constitutions, dans l'organisation de sa diète fédérale, le moyen de réparer sans secousse le mal commis par l'imprudence d'un prince qui n'apprécie bien ni l'étendue de ses droits ni la nature de ses devoirs? En Prusse, le roi a répondu en quelques mots à l'adresse de la ville de Breslaw. Dans un pays où, entre le monarque et les sujets, il y a un tel échange de paroles conciliantes et d'expressions de fidélité, il n'y a pas à craindre de collisions fâcheuses. Le roi a dit à la municipalité de la capitale de la Silésie qu'il n'avait jamais eu la pensée de dénier le droit de pétition; seulement il se réserve le droit d'apprécier la convenance et l'opportunité des choses qu'on lui demande. Ce qui paraît avoir le plus choqué le roi, c'est la publicité donnée par la municipalité de Breslaw à la communication qui lui avait été faite par le ministre de l'intérieur. Aux yeux du monarque, c'était une affaire de famille qui ne devait pas sortir de l'enceinte du conseil municipal. Cette manière de penser est tout-à-fait conforme aux vieilles et paternelles habitudes de la monarchie, et nous ne sommes pas surpris que Frédéric-Guillaume éprouve quelque déplaisir de voir les actes et les relations de son gouvernement avec des corps constitués soumis à une publicité qu'il juge pour le moins inutile. Mais nous vivons à une époque où le secret est impossible pour les plus petites choses comme pour les plus grandes. De nos jours, le souhait de ce Romain qui désirait habiter une maison de verre se trouve accompli pour tout le monde; aussi chaque mot veut être pesé, et les gouvernans doivent s'attacher plus encore à bien agir qu'à beaucoup parler. Le roi de Prusse s'entoure, tant à Berlin qu'à Potsdam, d'une élite de savans, d'artistes et de poètes. Il aspire à donner un grand éclat à la nationalité intellectuelle de l'Allemagne.

Le gouvernement du duc de la Victoire est aux prises en Espagne avec de grandes difficultés. Les embarras financiers augmentent, et il ne se présente pas de prêteurs. Espartero exerce peu d'ascendant sur l'opinion, et son crédit moral est plutôt affaibli qu'accru. Le sénat, tout en votant comme la chambre des députés la vacance de la tutelle de la reine Isabelle et de sa sœur, a fait entendre de courageuses protestations en faveur de la reine Christine. Comme dans l'autre enceinte des cortès, il y a eu dans le sénat des voix

éloquentes pour venger l'administration de la régente des calomnies dont elle avait été l'objet, et le ministère a cru devoir lui-même rendre hommage à la gestion politique de la reine Christine sur plusieurs points. Espartero vient de lancer un décret, ou plutôt un manifeste, contre la cour de Rome : cet acte manque de mesure. Sans doute le saint-siége n'est pas sans avoir des torts à se reprocher contre l'Espagne constitutionnelle; mais, dans un pays aussi profondément catholique que la Péninsule, le gouvernement ne doit pas agir et parler *ab irato* contre l'autorité pontificale. Le décret d'Espartero porte que seront arrêtés et livrés aux tribunaux tous les membres du clergé qui, dans leurs discours ou fonctions spirituelles, exciteraient les fidèles à désobéir aux ordres du gouvernement. Toutes les autorités sont averties de la ferme résolution du gouvernement de ne se montrer tolérant pour aucune faute, et de poursuivre sévèrement tous ceux qui ne rempliraient pas les devoirs qui leur sont imposés. Tout ce langage a une physionomie révolutionnaire peu propre à rassurer, à calmer les esprits. Ce n'est pas ainsi que parle un gouvernement habile et fort; il réprime sans menacer, il ne déploie de vigueur qu'en raison des circonstances, sans vouloir effrayer par des déclarations générales. Est-ce que par hasard Espartero, qui a tout récemment copié une proclamation du premier consul, aurait rouvert *le Moniteur* pour lui emprunter un modèle de décret rendu par la convention? Au surplus, les scènes hideuses d'Alhucemas sont une autre imitation des plus tristes scènes de notre révolution. Cette orgie sanglante de galériens déchaînés a duré plusieurs jours. Une émeute a aussi éclaté à Carthagène. L'Espagne n'est pas au bout de ses convulsions, et elle commence à s'apercevoir que le duc de la Victoire n'est pas tout-à-fait à la hauteur du rôle qu'il a usurpé.

Pendant que quelques-uns de ses collègues goûtent quelque repos à la campagne, M. le ministre des finances ne perd pas un pouce de terrain contre M. Rothschild, qui s'agite beaucoup au sujet de l'emprunt. M. Rothschild est fin; mais M. Humann ne l'est pas moins. L'opulent banquier est aiguillonné par le désir d'un gain considérable; le ministre financier est soutenu par le louable désir de défendre les deniers publics. Il a aussi l'amour-propre bien légitime de ne pas se montrer moins habile que l'homme qui se vante de régner en maître à la Bourse. M. Humann paraît résolu à ne pas passer sous les fourches caudines; il attendra plutôt la convocation des chambres pour l'époque de son emprunt, mais il ne se laissera pas imposer des conditions onéreuses. Plusieurs receveurs-généraux, comme nous l'avons déjà dit, ont songé à s'associer à plusieurs maisons de banque pour soumissionner une partie de l'emprunt. On traiterait M. Rothschild comme Napoléon ou Louis XIV, on arrangerait contre lui une coalition.

Si jamais séance académique dut appartenir à une chronique politique, c'est, à coup sûr, celle où l'Académie reçoit un ambassadeur; cependant, aujourd'hui, nous serons courts sur cette solennité littéraire, car une plume brillante s'est chargée d'en écrire l'histoire. D'ailleurs, on n'a jamais tant parlé littérature à l'Académie que le jour où elle installait notre ambassadeur près

la cour de Vienne, où une partie du corps diplomatique, depuis M. d'Appony et M. Guizot jusqu'à de jeunes attachés, s'était donné rendez-vous pour entendre un homme cher à l'élite de la société européenne par l'exquise urbanité de son esprit. Nous soupçonnerions presque M. de Sainte-Aulaire, malgré la rare bienveillance de son caractère, d'avoir voulu donner une leçon à M. Hugo, qui a pu reconnaître combien il est de bon goût d'être homme littéraire à l'Académie, surtout le jour où elle vous ouvre ses portes. M. le comte de Sainte-Aulaire a été simple, noble et vrai. Il ne s'est pas tourmenté pour prendre un ton et jouer un personnage qui n'eût pas été le sien; il a parlé, il a causé au sein de l'Académie en homme du monde, en homme politique qui s'est fait de la littérature une étude aimable, une distraction piquante, et comme un asile pour l'époque éloignée où il voudra dire aux affaires un définitif adieu. C'est un excellent contact pour les écrivains de profession que le commerce des hommes qui passent la plus grande partie de leur vie dans les affaires publiques : ils y peuvent apprendre ce que les livres n'enseignent pas, le secret de tout dire, le secret d'être spirituel sans être méchant, et gai sans être vulgaire. Peut-être M. Roger n'a-t-il pas toujours triomphé des difficultés que lui donnaient à vaincre toutes les malices qu'il a voulu débiter, et dont M. Scribe s'est fait l'incisif et vibrant organe. Il y avait beaucoup d'esprit dans le discours de M. Roger, beaucoup, car il y en avait de plusieurs sortes; à côté d'appréciations fines venaient des traits prétentieux, ou des plaisanteries qui sentaient presque le vaudeville. M. Scribe a tout lu avec un égal talent; il a prononcé le discours de son confrère avec un entrain qui en a assuré le succès; l'auteur de tant de pièces applaudies s'était presque fait acteur ce jour-là; le public a bientôt compris qu'on lui donnait une sorte de comédie, et, s'abandonnant à une franche gaieté, il a oublié d'applaudir pour rire plus à son aise.

Théatres. — Opéra. — C'est encore aux traditions du nord et aux rêveries de la fantaisie allemande que le nouveau ballet de *Giselle* est emprunté; l'imagination de M. Théophile Gautier a été séduite par le côté dramatique et voluptueux de la légende des *Willis*, rapportée par Henri Heine dans son livre de l'*Allemagne*. Comme un vrai poète qu'il est, et ne tenant aucun compte des moyens qu'il aurait de le réaliser, M. Gautier a conçu un scénario plein de grace et de fraîcheur, où des Willis, ces chastes fiancées, mortes avant le jour du mariage, se balancent sur des rameaux fleuris, rasent en se jouant la surface des eaux, et se perdent dans le brouillard au premier rayon du jour. Une fois lancé dans les vaporeuses régions de la fantaisie, M. Gautier s'est abandonné avec amour à tout ce qu'elle a d'inspirations charmantes, il a semé avec profusion les fleurs les plus suaves de sa poésie, les détails les plus fins, les nuances les plus délicates de son esprit; ne pensant guère dans son oubli des choses positives à l'interprétation vulgaire qu'il serait

obligé de laisser subir à son œuvre, et à l'étrange réalité qui lui serait faite d'une de ses plus gracieuses rêveries.

La déception de l'auteur de *Giselle* a dû être grande en voyant comment les hommes chargés de le seconder avaient compris le joli poème qu'il s'était plu à composer. Certes, le fantastique du nouveau ballet était difficile à représenter exactement; mais, sur une scène telle que l'Opéra et avec les moyens dont on y dispose, rien n'était impossible, et il est impardonnable de n'avoir pas tout mis en œuvre pour réussir. A part Mme Carlotta Grisi, qui est bien la plus vaporeuse et la plus légère fille de la nuit, la troupe des Willis se compose d'une quinzaine de danseuses assez mal faites dont les poses outrées et les jupes bouffantes n'ont rien d'idéal ni d'aérien. Les groupes sont dessinés d'après toutes les règles de la géométrie, et ne semblent pas vouloir s'écarter des lignes droites ou des triangles; ce système d'évolutions militaires nous semble assez déplacé chez des esprits possédés du démon de la danse, et qu'il ne doit pas être facile d'enrégimenter.

La musique de M. Adolphe Adam est gracieuse et distinguée; elle a spirituellement rendu l'esprit du poème, tout en restant calme et douce, et en négligeant les effets qu'on est convenu d'employer maintenant lorsque le monde fantastique est en jeu. Il est heureux pour M. Gautier d'avoir trouvé une aussi intelligente collaboration chez M. Adam; du moins, si l'exécution matérielle manque à son œuvre, la musique, cette divine compagne du poète, ne lui a pas fait défaut.

— L'Opéra-Comique, pour sa saison d'été, déploie une activité bien méritoire; s'il ne satisfait pas son public par le choix des ouvrages qu'il représente, du moins se met-il à l'abri de ses reproches en suppléant à la qualité par la quantité. Depuis un mois, chaque semaine voit éclore un petit acte bien modeste, qu'on se hâte de jouer à petit bruit, sans prétentions, et presque en famille. Que l'œuvre soit de M. Collet, ou de M. Kastner, ou de M. Girard, le nom ne fait rien à l'affaire; la musique de ces messieurs, taillée sur le même modèle, est appréciée à une égale valeur. L'un de ces trois compositeurs, n'importe lequel, eût pu faire à lui seul les trois partitions, qu'elles n'en eussent été ni meilleures ni pires. L'art musical a peu de chose à faire dans cet assemblage de notes, dans cette suite d'airs et de duos dépourvus d'originalité et de mélodie; aussi ces pauvres petits ouvrages si laborieusement couvés s'éteignent-ils avec la lumière de la rampe. L'opéra de cette semaine, *Frère et Mari*, de M. Clapisson, dans des dimensions aussi restreintes que celles de ses devanciers, a peut-être de plus qu'eux des qualités de charme et de vivacité. Une ouverture jolie et bien conduite, un petit duo passablement écrit et bien dialogué, forment à peu près toute la partie présentable de cette dernière œuvre musicale de l'auteur de *la Perruche* et de *la Figurante*. *Frère et Mari* n'est certes pas un fleuron de plus pour la couronne de M. Clapisson, mais c'est un titre lorsqu'il a à lutter contre les auteurs des *Deux Voleurs*, de *l'Ingénue* et de *la Maschera*, etc.

Pour faire prendre en patience la pénurie de compositeurs dans laquelle l'Opéra-Comique se trouve, on avait pensé à remettre à la scène quelques-unes des partitions de l'ancien répertoire : *Richard-Cœur-de-Lion* de Grétry a été annoncé, mais revu et corrigé par M. Adolphe Adam. Malgré la grande confiance que nous avons dans le profond savoir de M. Adam et la connaissance exacte de tous les procédés musicaux qu'il possède au plus haut degré, il nous semblerait peu convenable, de sa part, qu'il vînt, sous le prétexte de quelques modulations peut-être un peu inattendues, de quelques mélodies mal mesurées, bouleverser l'œuvre naïve du maître, et changer, par des accompagnemens tout modernes, le caractère et le sentiment général de l'ouvrage. Grétry avait étudié la composition d'une manière très superficielle. La conduite de sa mélodie, l'agencement de ses parties vocales et de son orchestre, se ressentent un peu de cette négligence; mais des qualités précieuses viennent victorieusement combattre ses défauts. Peu de compositeurs possèdent comme lui une inspiration toujours expressive et originale, une observation fine et charmante, une connaissance aussi parfaite de l'art dramatique. Avec une éducation musicale assez bornée, il est arrivé, par l'effet seul de son instinct et d'une organisation merveilleuse, à des effets surprenans.

Richard-Cœur-de-Lion fut représenté pour la première fois en 1785. Depuis cette époque, l'art de l'instrumentation a subi de notables changemens. On ne se contente plus, à cette heure, d'orchestre composé de deux parties dont l'une double le chant vocal; c'est pourtant à de semblables moyens que l'auteur de *Richard* a souvent eu recours. Changer l'orchestre du chef-d'œuvre de Grétry, ce serait mettre une perruque blonde sur la tête d'un vieillard, et faire ressortir, par ce semblant de jeunesse, les rides que le temps peut y avoir marquées. En lui laissant ses formes un peu vieillies, mais portant avant tout le cachet original de l'auteur, même avec ses légères imperfections, on pourra encore admirer le génie facile et gracieux, l'esprit fin et délicat sur lequel repose l'école française, et qui forme avec Méhul et Dalayrac les fondemens dont elle a droit de s'enorgueillir.

F. BONNAIRE.

MOUTON.

Aucune ville capitale n'offre un tableau comparable à celui dont les yeux sont émerveillés lorsqu'on remonte du jardin des Tuileries aux Champs-Élysées en suivant l'axe indiqué par l'obélisque. L'admiration s'élargit à chaque pas. Derrière est un rideau de palais, à droite sont des palais, à gauche sont encore des palais ; et partout des massifs d'arbres interposés afin d'adoucir et de voiler la sévérité de cet amoncèlement d'édifices. Un désert s'étendait autrefois entre le jardin des Tuileries et les Champs-Élysées; on y a semé quelques millions; et les millions, qui viennent si bien dans tous les terrains, ont germé. Le désert s'est changé en une place splendide, que rafraîchit l'eau, qu'éclaire le gaz ; une eau soufflée par des Tritons étonnés de se trouver là, un gaz suspendu à la proue de trirèmes d'or comme un fanal au sommet d'un phare. Au fond des innombrables nefs de cette cathédrale des perspectives, le regard rencontre ou la Madelaine, médaillon du collier des boulevards, ou la chambre des Députés, ou la Légion-d'Honneur, ou l'hôtel d'Orsay, ou les Invalides. Je n'ai pas nommé l'arc de triomphe de l'Étoile. C'est vers le soir et lorsque ces diverses promenades, les quais, les boulevarts, les Tuileries, les Champs-Élysées, ne font plus qu'une seule promenade, que le centre de toutes, la place de la Concorde, devient un foyer singulier de mobilité, de vie, et de variété. C'est à la fois Hyde Park, il Corso, et les Procuraties. A travers la poussière

aride soulevée par les équipages qui, descendus du faubourg Saint-Germain et du faubourg du Roule, se croisent comme des éclairs au milieu de cette place pour s'enfoncer sous les galeries des Champs-Élysées, on distingue, dans le brouillard vert des Tuileries, les fraîches statues de Coustou, les promeneurs tranquilles, les cygnes blancs, et les lecteurs de journaux, population d'ombres errant sous les marronniers. Ce fleuve de voitures de toutes formes et de toutes conditions ne tarit pas : on n'a pas le temps d'envier, et à la fin il en est tant passé sous les yeux qu'on est satisfait sans avoir possédé, et presque heureux d'aller à pied, afin d'aller où il plaît et d'être moins vu.

Parmi les milliers de promeneurs qui sillonnent cet espace parfois tumultueux comme une mer, combien est-il qui aient remarqué sous les galeries du garde-meuble, quand il pleut, ou contre un des lampadaires de la place de laConcorde, lorsqu'un doux soleil fait sortir de terre des belles dames et des chevaux fringans, un mendiant aveugle aux pieds duquel est accroupi un caniche serrant une sébile entre ses dents. Le maître est vieux, le caniche est jeune; le mendiant est aveugle, le chien a le poil blanc et bouclé. Depuis cinq ans, je les vois là tous les deux, cherchant à attirer l'attention des passans, l'un avec une boîte de briquets phosphoriques, afin de ne pas tomber sous les coups de l'ordonnance de police qui interdit de mendier sur la voie publique, l'autre avec son air grave et résigné, en chien qui a beaucoup vu et beaucoup retenu.

Je me suis quelquefois arrêté sur la place de la Concorde pour voir si un passant s'aviserait de faire semblant d'acheter un briquet à l'aveugle, avec l'intention bienveillante de glisser un sou dans la sébile du chien; jamais ce phénomène ne m'a frappé. Quand vient la nuit, avec quoi dînent donc cet homme et ce chien, et tant d'autres hommes et tant d'autres chiens qui exercent le même métier dans Paris?

Ce chien, je m'en suis informé, s'appelle Mouton. Quand son maître se place près de l'une des grilles des Tuileries, il lève la tête à chaque gâteau de Nanterre qui passe à la hauteur de son museau; mais son museau frémit, son regard s'allonge inutilement; aucun enfant ne partage avec Mouton son délicieux goûter. Je ne sais où l'on a pris que les enfans représentaient l'âge d'innocence, contre l'opinion du bon La Fontaine qui n'était pas bon, lui non plus, peut-être parce qu'il est toujours resté enfant. Parmi les enfans, il y a en petit les mêmes passions que parmi les hommes : ce sont

d'admirables petits chefs-d'œuvre d'égoïsme, de fausseté, de trahison. Au lieu de tromper pour obtenir une faveur, un titre, un emploi, ils tromperont pour avoir un bouquet de cerises. Leur orgueil nain n'est pas moins despotique que l'orgueil colossal d'un académicien; si nous ne nous en apercevons pas, c'est qu'ils ne l'exercent pas sur nous. Généralement ils n'ont pas de bonté, parce que la bonté est le résultat exquis de l'éducation; ils n'ont pas de pitié non plus, la pitié étant le souvenir effectif de douleurs et de maux qu'on a éprouvés; et les enfans connaissent à peine la souffrance. Si nous dotons les enfans de tant de belles qualités de cœur et d'esprit, c'est pour avoir, avouons-le, un motif honorable de dénier ces mêmes qualités aux hommes. Combien n'est-il pas moins pénible de reconnaître des supériorités là où elles ne sont pas que là où elles existent réellement? Il a fallu à tout prix loger la vertu quelque part; on l'a reléguée dans le passé, afin d'en déshériter à peu près tout le monde sans pour cela la nier.

Je demandai un jour à ce mendiant aveugle s'il avait acheté le chien dont il avait fait son guide, son compagnon et son ami.

— Non, me dit-il; Mouton est venu à moi de sa propre volonté. Un jour d'hiver, il y a de cela cinq ou six ans, il s'assit sur les plis de mon manteau et il s'endormit. Quand la nuit fut venue, comme je présumais qu'il avait un maître, je le repoussai doucement avec mon bâton. Le lendemain, il vint encore reprendre sa place sur les bords de mon manteau. Je le grondai un peu, mais je lui permis de rester. Craignant toujours cependant que son maître ne le cherchât, je ne lui donnai rien à manger. Ma sévérité ne l'empêcha pas de reparaître le lendemain, et de demeurer tout le jour auprès de moi par une gelée fort piquante. Cette fois je partageai mon pain avec lui; mais, ne voulant pas qu'il ignorât la condition qui l'attendait à la place de la condition sans doute infiniment meilleure qu'il quittait, je passai un collier autour de son cou, j'attachai une corde au collier, et je le menai chez moi en laisse. A la porte de la maison, je lui rendis la liberté et fermai la porte sur lui. Il dut passer la nuit dans la rue, car le lendemain, dès que je fus descendu, le chien courut se frotter contre mes jambes en aboyant très fort. Je lui mis de nouveau le collier, et il me suivit avec joie, cette fois pour ne plus me quitter. C'est ainsi que j'ai eu Mouton. N'est-ce pas, Mouton? dit le vieil aveugle, en promenant sa main sur la tête du caniche. Mouton, qui ne pouvait aboyer à cause de la sébile serrée entre ses dents, leva un peu la tête, et sa queue frétilla sur les dalles. Entre ce chien

et cet aveugle, pensai-je, voilà une amitié comme il s'en forme peu d'ordinaire parmi les hommes. L'aveugle repousse le chien, et le chien revient; il ne lui donne ni pain ni abri, et le chien s'attache à lui pour toujours. Cela ne paraît pas logique au premier coup d'œil. Voyons les amitiés logiques, puisqu'il y en a ou s'il y en a. A quinze ans tout le monde est notre ami, et nous sommes l'ami de tout le monde. Au collége, il n'existe ni haine forcenée, ni antipathie violente, ni jalousie implacable; ce n'est pas qu'on n'y rencontre des différences d'âge très marquées, puisque, entre l'élève de huit ans et celui de dix-huit ans, il y a au moins la disproportion qu'on remarque entre le jeune homme de vingt-sept ans et l'homme sur le point d'en avoir quarante. Mais au collége les fortunes sont trop égales et les capacités trop enrégimentées pour produire des dissemblances blessantes. La hiérarchie de mérite, la seule dont on doive tenir compte, y est à peine sensible. Le premier en composition aujourd'hui sera le vingtième dans un mois; ainsi point d'ambition permanente. Aucune souveraineté absolue ne règne au collége.

En un jour, en une heure, il faut cependant perdre ces trois ou quatre cents amis. Combien en reverra-t-on dans le monde où l'on va entrer? Vingt au plus. Les autres se perdront pour toujours au fond de leurs provinces, traverseront les mers ou mourront avant le second âge. Sur les vingt que les vicissitudes de l'existence n'auront pas disséminés, la plus grande moitié au moins sera livrée à l'isolement de professions diverses et antipathiques. D'ailleurs l'inégalité de fortunes commence ici à se produire avec son déchaînement de conséquences. Par quel lien les dix derniers amis tendront-ils sans cesse à s'unir s'ils sont, par exemple, les uns obligés de vivre dans une administration où l'on s'emprisonne depuis neuf heures du matin jusqu'à huit du soir, les autres forcés de se courber sous la fatigue d'un travail manuel qui prendra toutes leurs nuits? Ce n'est guère qu'entre deux jeunes gens de la même profession ou libres de leur temps que l'amitié née au collége pourra peut-être se continuer dans le monde. Deux amis sur trois cents disciples, c'est tout ce qu'il est permis d'espérer. Fasse le sort ou le hasard qu'un de ces deux amis ne soit pas d'humeur opposée à celle de l'autre; que l'un ne soit pas d'une taille très haute et l'autre d'une taille petite; car deux jeunes gens à qui leur taille ne permet pas de se prendre sous le bras ne seront jamais entièrement amis. Part faite des difficultés que nous avons dites, les intimités de collége n'ont pas chance de vivre sur le terrain du monde.

Les amitiés qui se forment dans la société sont plus rationnelles, si elles n'ont pas la candeur et la virginité des premières, de celles dont les quatre murs d'un collége voient éclore à l'ombre les germes éphémères. Elles sont plus logiques, puisqu'on se choisit un ami et qu'on ne le reçoit pas des mains du hasard ; mais ces amitiés sont aussi moins franches, puisqu'elles sont calculées, étudiées, et pour ainsi dire long-temps marchandées. Après tout, qu'est-ce que l'amitié, si ce n'est un échange presque toujours exact ou usuraire des qualités qu'on a avec les qualités dont on manque? Mettre tout d'un côté, rien de l'autre, c'est rêver une amitié impossible. Aussi, plus les hommes sont élevés, moins ils ont d'amis; leurs produits sont trop chers pour être cédés contre d'autres d'une égale valeur. Un roi n'a pas d'amis; les gueux n'ont que des amis.

Les femmes se lient plus facilement entre elles que les hommes, parce qu'elles ont des sentimens et non des intérêts à mettre en jeu. Une femme qui pleure le départ de son fils est consolée par la femme bienveillante qui lui parle du retour prochain de ce fils. Mais que dire à un homme dont l'idée fixe est le désir de posséder un million, un château, un titre?

L'amitié de Mouton pour son maître n'est donc pas logique. Si Mouton était logique, il n'aimerait pas son maître, auquel il donne plus qu'il n'en reçoit. Puissance de la logique! Heureusement Mouton n'est pas savant. Peu s'en fallut pourtant qu'il ne le devînt. Son maître m'a raconté la chose avec ce naturel charmant qu'ont tous ceux qui ne savent pas conter, surtout lorsqu'ils sont aveugles.

Ce ne sont pas seulement les jeunes nourrices et les demoiselles sans leurs mamans qui s'exposent beaucoup en étalant trop leur personne dans le jardin et aux environs du jardin des Tuileries. Il y a des loups pour tout le monde. Le caniche frappa la vue d'un noble étranger. Cet étranger portait à la boutonnière plusieurs croix inconnues à nos régions. Il se disait Italien, ancien capitaine; il avait dû être persécuté pour ses opinions. Son nom était Zuccharo. Les malheurs l'avaient forcé de s'exiler de sa patrie et de montrer des chiens savans. Il en avait deux en arrivant à Paris; l'un étant mort du mal du pays, le capitaine Zuccharo se mit en quête d'un autre chien, qu'il élèverait à faire la partie de domino, à jouer aux cartes avec le survivant. La découverte offrait d'innombrables difficultés. A défaut d'un homme d'esprit, on trouve toujours un savant chez nous, et cela où l'on veut et quand on veut. Si un homme n'est bon à rien, s'il n'a réussi ni dans l'ode ni dans le sonnet, s'il a fait des drames

impossibles à jouer, des romans illisibles, s'il a été chassé à coups de complimens de tous les journaux, de toutes les revues, alors s'ouvre pour lui un horizon immense. Il débute par écrire un traité sur la géographie des anciens, dont il dépose deux exemplaires à la porte du ministère de l'instruction publique. Si le ministre est un sot comme lui, il a la croix d'honneur et il est envoyé immédiatement en mission dans la lune; si le ministre est un homme d'esprit, il donnera au savant, outre la croix d'honneur, une pension, parce qu'il sait qu'une récompense accordée à un niais est un découragement de plus accordé à un homme d'esprit. On est donc spirituel, méchant et ministre tout ensemble? Cela s'est vu.

Or, le capitaine Zuccharo, qui devinait combien il est plus difficile de rencontrer un chien savant qu'un homme savant, visita avec le soin et la patience d'un navigateur les quartiers de Paris où les chiens abondent, notamment les Champs-Élysées. Que de peines! que de fausses espérances! Les chiens de race ne manquaient pas; chiens anglais, chiens danois, chiens russes, chiens de prix, chiens inutiles enfin, — des chiens tories. A entendre leurs maîtres, les uns valent cent guinées, parce qu'ils descendent d'une fameuse chienne née dans le chenil de tel prince : ce sont les Cobourg parmi les chiens; les autres valent le double, parce qu'ils sont cités les premiers pour la chasse au renard, cette bête qui pue quand on la poursuit, et qu'on ne mange pas lorsqu'on l'a tuée : des inutilités dressées à grand prix contre d'autres inutilités! Parmi ces grands ducs de l'espèce, pas un qui fût capable de jouer aux dominos ou de choisir dans un alphabet les lettres composant tel nom donné. Enfin le capitaine Zuccharo se trouva face à face avec Mouton. En homme habile dans son art, il apprécia tout de suite le sujet que la Providence mettait sur son passage. Mouton fut marchandé, vendu, payé, emporté. Ce marché ne fut pas à l'honneur de l'aveugle. En s'en allant, Mouton tournait à chaque pas la tête pour voir si son maître ne le rappelait pas. Son maître souffrait; mais que dire? Il avait huit pièces de cinq francs dans la main. Que d'allumettes phosphoriques ne faut-il pas vendre pour gagner quarante francs? L'aveugle paraîtra un peu cruel. Mais quel père clairvoyant ne vend pas sa fille à l'homme disgracieux, vieux et laid, qui s'annonce avec 100,000 francs de revenu? Nous sommes tous cet aveugle, il ne s'agit que de grossir la somme.

Le soir même de cette pénible vente, l'aveugle que Mouton ne conduisait plus tomba deux fois avant d'arriver à la porte de sa maison. Il se blessa au front et au genou. Personne n'était là pour me

plaindre, s'interrompit le mendiant, en tirant doucement par sa chaîne Mouton, qui devina dans cette secousse une allusion affectueuse, une manifestation d'amitié.

L'aveugle ne tarda pas à se repentir de son inhumanité envers Mouton, venu en ami, renvoyé en savant. L'ennui le prit d'être seul; il tomba malade; pendant deux mois il garda la chambre, et non-seulement les quarante francs furent dépensés pendant ce temps où il fut forcé de rester chez lui, mais il s'endetta chez le boulanger et le marchand de vin.

Quand on est jeune, et cette croyance nous accompagne quelquefois jusqu'au tombeau, on se figure que les pauvres ont toujours été pauvres, les mendians toujours mendians, les aveugles toujours aveugles. On prend et l'on conserve une opinion des choses au moment où on les voit, et l'on suppose ensuite qu'elles n'ont jamais été différentes. En cela, nous imitons véritablement les enfans, qui se garderaient bien de croire qu'un vieillard ait jamais été au maillot. Moi-même j'ai plus d'un effort à faire sur ma raison pour me peindre en ce moment le vieux roi Priam à l'âge où il prenait le sein de sa nourrice.

Les mendians que nous voyons au coin des rues tendant une main inutile à la pitié des passans, ont été joyeux enfans comme ceux que nous voyons bondir avec leurs balles sur le sable des Tuileries, ils ont été jeunes, ils ont eu des momens de bonheur, des fanfares de cœur à faire aimer la vie comme une amante choisie entre toutes pour devenir l'épouse; quelques-uns, beaucoup même ont été riches, et dans leurs salons les amis se sont pressés au sortir du festin; dans leurs écuries les chevaux ne manquaient pas; et puis, par une décadence qu'il n'est pas plus facile de préciser pour les empires que pour les hommes, car elle est lente comme tout ce qui doit arriver, ils sont descendus, peu à peu descendus où les voilà tombés. Un jour, on vend l'hôtel qu'on habite avec faste pour payer les dettes; avec ce que laissent les dettes entre les mains, on achète une maison modeste où l'on compte vivre encore à l'aise auprès de la femme honnête qu'on épouse. Les femmes honnêtes sont fécondes. On comptait sur un enfant, il en naît huit. On vend la maison pour louer un appartement dans un quartier retiré. Mais l'éducation des enfans? Huit enfans à élever! N'en ayez que six, n'en ayez que quatre! Il faut travailler, l'âge vient, l'énergie tombe. Deux enfans tournent mal, arrive le chagrin qui vous achève; un jour l'argent manque, un autre jour le pain; on veut se tuer, on ne le fait pas parce qu'on croit,

parce qu'on a peur, parce qu'on aime encore ceux qui vous obligent à mourir, et l'on s'arrête dans l'ombre entre onze heures et minuit pour dire au passant : *La charité, s'il vous plaît!*

Voilà comme on devient pauvre, comme on devient mendiant.

Ne croyez pas en Dieu, ce sera un malheur, mais croyez à la vieillesse et à la misère pour en avoir peur; les oublier serait un malheur plus grand encore que de ne pas croire en Dieu.

Que penserait-on de nous si, malgré nos prétendus progrès en tout genre, nous nous servions du bouclier pour aller en guerre contre des ennemis armés de canons, et si, oubliant volontairement les quelques avantages de bien-être que nous nous sommes créés siècle à siècle, nous prenions le parti de vivre dans les bois? C'est pourtant ainsi que nous agissons hors du cercle banal de la vie matérielle. Nous savons parfaitement qu'une voiture publique nous mènera plus vite que nos jambes au but souhaité; nous savons aussi qu'un bateau à vapeur va plus vite encore qu'une diligence, et que le chemin de fer l'emporte en rapidité sur le bateau et sur la voiture. Nous n'ignorons pas non plus le rapport exact qu'il convient d'établir entre tel degré de fortune et telle jouissance enviée. Quelle habileté n'avons-nous pas à nous construire des maisons selon nos diverses positions et nos goûts, à nous choisir des meubles doux au repos, gracieux à la vue, délicats au toucher? A quel sens n'avons-nous pas voué un culte intelligent, subtil, raffiné? N'avons-nous pas fait du corps humain un trône où chaque sens règne à son tour quand il ne se pressent pas tous sous la couronne d'une même souveraineté? Nous avons enfin l'art et la science de toutes les voluptés, mais qui possède la grande science de souffrir?

Et souffrir, c'est quelquefois si long, si vaste, si détaillé. La souffrance est un océan composé d'innombrables gouttes qui toutes ont la forme de l'Océan. Attendre, c'est souffrir; espérer; c'est souffrir, perdre, c'est souffrir; demander, croire, douter, c'est souffrir; aimer et peut-être obtenir, c'est souffrir. Et pourtant la souffrance nous surprend toujours comme une étrangère dont nous ne connaissons ni la figure, ni la voix. Il est peu de personnes qu'elle ne visite une fois au moins dans l'année, et nul cependant ne s'en fait une habitude; même ceux qui l'ont connue la veille, cherchent à s'en souvenir le lendemain. Celui qui ne l'a pas encore éprouvée et qui la nie se trompe; celui qui la nie après l'avoir subie, ment.

Et voyez comme nous sommes faibles et désarmés pour l'adoucir ou l'écarter! Nous n'avons plus la foi, cette divine sœur, cette sœur

aînée de l'espérance; car la foi habitait les endroits cachés, les coins muets et sombres des cathédrales, les cellules des couvens; où sont les couvens? Nid brisé, oiseau parti. Où est la hiérarchie de fer qui enchaînait chaque homme à sa place, lui donnant en échange de la contrainte le calme de l'immobilité? Pour écarter ou pour adoucir la souffrance, avons-nous de ces amis forts, patiens et tendres, comme on dit qu'il en existait autrefois? Hélas! nos amis sont aussi nécessiteux que nous-mêmes, et ils s'en vont comme nous à travers le monde, mendiant des consolations et ne recevant que de l'indifférence. Et à défaut de foi, à défaut de temples ouverts dans l'ombre, à défaut du baume de l'amitié, quels livres avons-nous où toutes nos douleurs, où toutes nos contrariétés, ces autres douleurs, soient prévues, devinées par quelque côté, soupçonnées, ne fût-ce que légèrement? Nous n'avons que les livres de l'antiquité, laquelle pouvait très bien connaître les causes et les résultats des passions et des malheurs du temps, de l'époque, les guérir ou plutôt les expliquer, car les anciens définissent et comprennent mieux qu'ils ne sauvent; mais en quoi les livres de l'antiquité, ces philosophies professées dans les écoles d'Athènes, ou sous les rameaux des figuiers, nous touchent-ils, nous intéressent-ils, si ce n'est par quelques points éloignés, par quelques extrémités flottantes? La nature des dieux, l'origine du monde, l'essence de quelques passions, les principes du goût, les fondemens des lois, voilà à peu près l'éternel, l'invariable sujet des théories, du reste admirablement subtiles, de Socrate, de Platon et de leurs nombreux disciples. Leur philosophie est de leur temps, et rien de plus. Cependant, que de questions nouvelles sont nées depuis le christianisme et du christianisme même? Le livre par excellence, l'Évangile, est sans nul doute l'histoire d'une belle vie et d'une belle mort, mais il n'est aussi que l'histoire d'une seule vie et d'une seule mort. D'ailleurs il faut le laisser sur l'autel où la religion l'a ouvert, sans lui demander des consolations pour des peines que la foi n'a pas toujours mission d'entendre.

Mouton trompa les prévisions du capitaine Zuccharo; il fut rebelle à tous les essais d'éducation tentés sur son intelligence. Ni l'exemple du compagnon docile auquel on l'associa, ni les douceurs d'un nouveau régime alimentaire, ni les menaces ni les coups ne triomphèrent de sa ferme intention de ne pas devenir un chien savant. Si on lui présentait des cartes à jouer, il les déchirait à belles dents; des dominos, il les éparpillait en aboyant; quand on lui commandait de former le nom d'une ville avec les vingt-cinq lettres étalées devant

lui, il se couchait sur ses pattes et s'endormait. Son instinct révolté vengeait tous ceux de sa race qu'un cupide charlatanisme avait humiliés au point de les transformer en membres honoraires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Sa conduite parfaitement sensée semblait dire : Un chien n'est pas plus né pour faire une partie d'écarté, qu'un membre de la chambre des pairs pour aboyer. Quant aux oiseaux qui parlent, aux épagneuls qui dansent, aux serins qui font l'exercice à feu, aux singes qui montent à cheval, aux chevaux qui valsent, ce sont des animaux fort disgracieux; ils sont plus beaux mille fois lorsqu'ils hennissent, sifflent, mordent et ruent. Quel ravissant spectacle ce serait de voir une jeune femme placer une selle sur son dos, se clouer des fers à cheval aux pieds et aux mains, et galoper autour du Champ-de-Mars?

Rien n'est plus triste que cette manie de demander à une chose, comme le plus méritoire des efforts, les qualités d'une autre chose. C'est pourtant ce qu'on voit tous les jours. — Venez entendre ce joueur de flûte, il joue si admirablement bien qu'on jurerait entendre un violon. — Eh! quoi : vous n'avez pas encore entendu ce fameux violon (tous les violons sont fameux depuis dix ans)! Il domine si bien son instrument, il le plie si heureusement à sa fantaisie, que lorsqu'il joue on croirait entendre une flûte. Cela étant ainsi, je me demande pourquoi une flûte ne serait pas indifféremment un violon et un violon une flûte, et où est la nécessité qu'il y ait deux instrumens pour arriver à un but qu'un seul remplirait. Dans quelques années le plus grand éloge qu'on pourra faire d'un joueur de violon, consistera à dire qu'en l'écoutant on est presque convaincu qu'il joue du violon. Mouton, qui était né caniche, eut la sublime bêtise de vouloir rester caniche. On ne put pas en tirer une seule partie de dominos.

On devine où il alla dès que le capitaine Zuccharo l'eut d'un coup de pied et d'un coup de cravache poussé au milieu de la rue. Je ne sais combien d'enfans il renversa, mais son poil ruisselait de sueur lorsqu'il parut sous la galerie Rivoli, où d'habitude se tenait son maître. L'aveugle n'y était pas. D'un bond il alla à la maison de l'aveugle. Nous ne dirons pas que Mouton arriva juste au moment où l'on descendait l'aveugle dans sa bière, et qu'il suivit son maître jusqu'à la fosse commune. Notre histoire se privera de cette scène de douleur. Un semblable épisode est devenu populaire sous le crayon de l'artiste auquel nous devons *le Convoi du Pauvre*. Qui ne se souvient d'avoir admiré ce chef-d'œuvre grossier, et pourtant ce chef-

d'œuvre? Qu'a-t-il fallu au peintre pour placer son nom et son œuvre dans notre souvenir d'une manière impérissable comme s'il s'appelait Poussin ou Raphaël? Quatre coups de crayon noir. Dans une ornière des boulevards extérieurs roule un corbillard; devant le corbillard est assis un cocher indifférent; derrière marche, la tête baissée, un chien, un seul chien pour tout convoi. Cela suffit. Vingt expositions de peinture ont passé sans imprimer de trace dans notre mémoire, et ce carré de papier où est dessiné le convoi du pauvre ne périra pas. Pourquoi? Ici est le grand problème. Que faut-il pour qu'un ouvrage dure? Chapelain a été le plus illustre poète de son temps, et nul n'a retenu deux vers de Chapelain. Certainement il était poète, certainement il connaissait sa langue, qu'il écrivait avec une rigoureuse pureté; comment lui contester la grandeur du sujet sur lequel il avait fondé ses titres à l'immortalité? Malgré ces conditions de fond et de forme, Chapelain n'a pas vaincu la résistance d'un demi-siècle. Aujourd'hui il n'a, pour ainsi dire, jamais existé. D'un autre côté, un écrivain déplorable, un manœuvre de style, le dernier des derniers au XVIIIe siècle, l'abbé Prévost, compose, après avoir tant composé de livres blafards, sans nerf, sans coloris, sans vie, un livre, un tout petit livre intitulé *Manon Lescaut*. Le sujet en est commun, ravalé, le style n'est ni meilleur ni pire que le style dont il a tant abusé; il est même, vu de près, plus fatigué que celui de sa jeunesse, c'est la piquette du même vin plat dont il a tant gorgé ses lecteurs. Eh bien! avec ces matériaux pourris, il élève un monument éternel dans la grande cité littéraire; *Manon Lescaut* se trouve un chef-d'œuvre. Il n'y a qu'une voix pour le dire; c'est donc ainsi qu'il faut faire pour réussir? Prendre un sujet comme il vient, et le traiter sans souci de la forme; c'est à faire peur en vérité. D'un autre côté, que voyons-nous? Un ouvrage plus extraordinairement populaire que *Manon Lescaut*, et qui n'est que style depuis le premier mot jusqu'au dernier, et du style le plus merveilleux, le plus neuf, le plus trouvé dont on puisse se former une idée. C'est *Candide*, un des contes philosophiques de Voltaire, ouvrage qu'il ne faut mettre en parallèle avec rien, si ce n'est pour reconnaître son immense supériorité. Voilà donc l'œuvre d'un imbécile, d'un bon homme, et l'œuvre d'un rare génie, d'un démon, également sublimes toutes les deux par des voies de création et des moyens d'exécution diamétralement opposés. Que conclure? que les livres sont comme les enfans dont on est père; on les crée sans y voir, et ce n'est pas plus nous qui les constituons beaux ou laids que

ce ne sont les jardiniers qui produisent des œillets et des roses. Je donne peut-être deux comparaisons pour une conclusion; je donne ce que j'ai.

Quel remords n'éprouva pas l'aveugle au retour de Mouton? S'il avait eu un poulet rôti sur sa table au moment où son ami courut sauter sur ses genoux, il lui aurait volontiers offert le poulet. Mais l'aveugle était encore convalescent; il avait une tasse de bouillon clair près de lui; il donna le bouillon à son nouvel hôte, et lui se sentit mieux quand Mouton l'eut lapé jusqu'à la dernière goutte.

Le lendemain il se leva, le surlendemain il avait repris sa place près des Tuileries ainsi que son fidèle Mouton, heureux de n'être plus savant, de se sentir chien comme Dieu l'avait créé.

Beaucoup d'excellens esprits ont cru jusqu'au XVIIIe siècle que les animaux n'avaient ni ame ni intelligence. Montaigne avait osé pourtant mettre en doute ce sophisme. Lisez un beau chapitre de ce rare philosophe sur l'ame des bêtes; il vous apprendra à vous prononcer avec plus de circonspection. Toutes les qualités dont l'homme se pavane, Montaigne les découvre et au-delà dans les animaux : la gaieté, la souffrance, la tristesse, le bon sens, la gratitude, la mémoire, et tout. Ses raisonnemens sont sans réplique. Lisez aussi une admirable fable de La Fontaine, et vous réfléchirez long-temps sur ce que vous devez croire de la prétendue infériorité des animaux. Mais lisez surtout ce que les philosophes du XVIIIe siècle ont écrit sur cette matière délicate, épouvantail de faux esprits religieux; car le XVIIIe siècle a touché à tout, et de tout ce qu'il a touché a jailli une flamme à laquelle nous avons allumé les lanternes de notre siècle, qui pense avoir inventé même le soleil. Sans les terribles moyens de répression que l'état ne se faisait pas faute d'employer contre les écrivains, le XVIIIe siècle aurait même trouvé à coup sûr la forme de publicité par excellence, le journalisme. Le journalisme seul lui a manqué, et encore faut-il s'entendre. Le XVIIIe siècle aimait, parce qu'il avait de la verve et de l'esprit, le format portatif, et il savait le remplir ou de la pétillante prose de Voltaire, ou de la poésie du chevalier de Boufflers; il était passionné à l'excès, et d'ailleurs, comme nous le sommes, des nouvelles fraîches, moissonnées la veille dans le champ des évènemens; il vivait vite, bien, il vivait trop; le journalisme personnel, le seul qu'il ait connu, lui allait comme un cheval maigre à qui est pressé. Il avait par-dessus tout le style de la chose, style qu'il a créé de ses doigts nerveux, émus par la colère et le café. Curieux autant que nous, il ne voulait pas se coucher sans avoir des

nouvelles de la Russie, de la Chine, de l'Afrique et de la Mésopotamie; il aimait les procès criminels; il s'indignait, sous le bonnet de nuit de Voltaire et dans les pantoufles à ramages de Diderot, du supplice de Calas, de Lally, et il s'essuyait les yeux avec quelque bon scandale venu en poupe des coulisses de l'Opéra. Comme il allait au galop, franchissant tout, éventrant les réputations, piétinant sur les lois et blessant Dieu au défaut de l'épaule! Aussi il abolit la religion et découvrit l'anévrisme. Nous avons, nous, conservé l'anévrisme et rétabli le culte de nos pères.

Or, un tel siècle était bien près de créer l'instrument le plus incisif avec lequel on puisse faire rendre l'ame à qui vous a blessé dans vos intérêts, dans votre honneur ou dans votre réputation. Mais la Bastille était là, et la Bastille n'a jamais été un paradoxe, quoiqu'elle ait existé.

Il y avait à la rigueur un journalisme au XVIII[e] siècle; mais un journalisme insuffisant. La gazette de Fréron était un mauvais, un stupide recueil, vendu 1,500 livres à la cour, à l'archevêque de Paris, rédigé en iroquois sur du papier jaune; la correspondance de Grimm arrivait trois mois après les évènemens et passait sans y toucher pardessus la tête du peuple.

La restauration eut un journalisme brillant, mais peu varié; l'occasion y prêtant, nous parlerons ici d'un recueil de l'époque, fort peu individuel puisque trente personnes au moins en formaient la rédaction, mais très célèbre du moment où il cessa de paraître. Il s'appelait *le Globe*. Ses rédacteurs étaient la fine fleur de l'indépendance morale, civile, politique et religieuse, l'extrait triple du désintéressement. Ils sont aujourd'hui, toujours par excès d'indépendance, bibliothécaires, membres du conseil de l'Université, préfets, ministres. On n'en citerait pas quatre, mais quatre seulement, qui n'aient pris *un bain d'or*. *Le Globe* était imprimé en deux caractères. On imprimait en *cicero* les articles de génie, et en *petit-romain* les morceaux d'esprit; tout y était choisi dans cette mesure. Les *espaces* tenaient lieu de profondeur de pensée, et jusqu'aux *blancs* avaient une signification. On se demandait dans certaine congrégation de M[me] ..... : « Avez-vous remarqué le dernier *blanc* de M. un tel? Quel homme! et il n'est pas mort à la peine! »

Un des derniers jours du mois de juillet, la foule s'était amassée à l'un des angles de la place de la Concorde, et chacun accourait la grossir. Je m'approchai, car je suis un peu foule à certaines heures de délassement, et volontiers je quitterais la plume, comme Bayle,

pour aller voir Polichinelle sur la place; je m'approchai, et après plus d'un effort je parvins au centre du tourbillon. De quel spectacle pénible ne fus-je pas frappé? Le vieil aveugle soulevait en soupirant son pauvre Mouton qui se mourait. Un agent de police l'avait empoisonné. Empoisonner le chien de l'aveugle! grand Dieu! Cet agent de police a nécessairement tué, ou il tuera un jour, son père. Le caniche râlait, et quand il avait la force de soulever sa paupière agonisante, c'était pour jeter les yeux sur son maître, qui ne pouvait pas le voir, mais qui pleurait avec ses yeux, avec ses paroles, avec ses gestes, avec ses vieilles mains ridées. Ses efforts tendaient sans cesse à soulever dans ses bras le pauvre Mouton, qui gémissait tout en frissonnant, tout en ébouriffant son poil touché par la mort. L'aveugle se tournait ensuite vers la foule, vraiment attendrie, pour lui raconter, avec des paroles brisées, les belles qualités, l'excellent naturel de son compagnon. Il en parlait comme d'un fils, son seul espoir; il ajoutait que Mouton n'avait jamais menacé, jamais mordu personne. Et pourtant on l'a empoisonné! Pour qu'on me le rendît à la vie je donnerais.... L'aveugle s'arrêtait court au milieu de sa promesse votive, car il n'avait rien à donner. Alors il reprenait ses pleurs et ses appels attendrissans à son chien, auquel il ôtait le collier, comme si Mouton n'en avait déjà plus besoin. La sébile de bois avait été brisée par les pieds des curieux, les allumettes phosphoriques, toute sa fortune, étaient éparpillées sur le pavé de la place de la Concorde, qui, à part ce petit évènement, brillait de toute sa splendeur accoutumée. Les fontaines d'or soufflaient l'eau vers le ciel, les équipages couraient à toutes roues vers les Champs-Élysées, dignes ce jour-là de leur nom mythologique. Qu'est-ce que cela vous fait, heureux de la terre, qu'un aveugle pleure sur son chien empoisonné? Mouton n'entr'ouvrait déjà plus la paupière; il haletait à peine sur les dalles; de loin en loin seulement une convulsion nerveuse le secouait, et il paraissait faussement alors vouloir reprendre quelque avantage sur la mort. L'aveugle se lamentait toujours. S'il eût consenti à devenir savant, le pauvre chien n'aurait pas été là.

Dans un moment où l'aveugle cherchait à se rendre compte par ses mains, à défaut de ses yeux, du reste de vie qui animait encore son meilleur ami, deux autres mains se croisèrent avec celles de l'aveugle, qui poussa un cri déchirant. Il crut qu'on lui enlevait son chien pour le jeter dans le tombereau. — Laissez-le faire, lui cria une autre personne; c'est un médecin.

Le médecin était un de ces jeunes Orientaux venus de Constanti-

nople ou d'Alexandrie pour étudier à Paris. Il passait par là. Une de nos illustrations d'hôpital n'eût pas daigné s'arrêter devant ces deux douleurs. La jeunesse sans gloire est pleine de pitié, parce qu'elle souffre encore. Un mot écrit à la hâte par le jeune médecin fut aussitôt porté par un des spectateurs de cette touchante scène à une pharmacie voisine.

De quel droit tue-t-on les chiens? Voyez-vous la police s'arrogeant un droit de bourreau sur l'œuvre de la création! Mais la rage? La rage est imputable à ceux qui laissent se reproduire à l'infini des animaux dont il serait aisé de limiter la reproduction au moyen d'un impôt. Exceptez le chien du berger, le chien de l'aveugle, le chien du fermier, le chien utile enfin, et obligez chaque propriétaire d'un chien de luxe à payer à l'état un droit spécial. Par là, les chiens imposés seront plus surveillés, et le nombre des chiens errans diminuera d'année en année au point de n'être plus appréciable sur une immense surface comme la France, où il a été calculé que les chiens dévorent la substance de trente mille personnes. D'ailleurs le revenu sera fort beau, si on juge par ce qui a lieu en Angleterre; non-seulement les propriétaires de chiens y sont imposés, mais ceux qui ont des chevaux, des voitures, des domestiques poudrés, versent aussi une contribution particulière. Frappez à bras raccourcis sur le luxe, émondez-le; le pauvre paiera d'autant moins; et il est temps de songer à lui.

Quand Mouton eut bu l'antidote indiqué par le jeune médecin oriental, il rendit le poison qui n'avait pas eu le temps de passer dans les voies digestives. Il revint peu à peu; on alla ensuite chercher de l'eau à la belle fontaine, utile pour la première fois, et on en fit boire à Mouton.

Quand l'aveugle entendit aboyer son chien, quand il sentit debout sous ses deux mains tremblantes le pauvre Mouton, il chercha tout autour de lui le libérateur de son ami, de son compagnon, de son enfant ressuscité.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il quand on l'eut placé devant le jeune médecin : mon Dieu! pourquoi suis-je aveugle?

Il fouilla tout ému dans sa poche, et il en tira un briquet phosphorique qu'il mit dans la main de son bienfaiteur.

LÉON GOZLAN.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. ANCELOT.

Quand nous disions l'autre jour, à propos de la réception de M. Ancelot : *Nous y serǫns*, nous ne pensions pas si bien dire. Ce jour-là est venu tout de suite, jeudi passé. Justement il y avait dans le ciel un peu de beau soleil, le nuage s'était éloigné pour ne revenir que le soir; on se disait : *A la bonne heure!* et l'on allait tout droit devant soi au-devant de l'été. Oui, mais autour du palais des Beaux-Arts, quelle est cette petite foule qui s'arrête? pourquoi ces deux honnêtes gendarmes à cheval? où vont ces voitures de place qui trottent au petit pas? Grand Jupiter! ô vous tous, Apollon, Mercure, vous les neuf muses, n'est-ce pas l'Académie française qui ouvre ses portes? n'est-ce pas M. Ancelot qu'on va recevoir? C'était lui. Alors nous avons jeté un regard attristé sur le beau soleil, nous nous sommes rappelé notre engagement solennel, et — la tête baissée — nous sommes entré à l'Institut de France. A vrai dire, comme nous n'étions pas invités à cette fête, nous espérions fort qu'on nous dirait à la porte : — *On n'entre pas!* O douleur! cette fois l'huissier impitoyable a été l'homme le plus poli du monde : — Entrez, monsieur, entrez, nous a-t-il dit en nous faisant bon visage. — Mais, monsieur

Pingard ou Binart, je n'ai pas de billet. — Qu'importe, monsieur? entrez, entrez. — Et me voilà à la meilleure place. Oui, certes, à la meilleure place, car à coup sûr je n'enviais ce jour-là ni le récipiendaire, ni le président, ni le nouveau venu, ni pas un de ceux qui étaient là en habits brodés, habits brodés devenus trop étroits ou trop larges, à force de gloire et de maigreur.

Savez-vous que rien n'est plus triste que d'attendre dans une pareille salle? Qu'attendez-vous? Pourquoi êtes-vous là? Quel espoir vous y pousse? Nul ne saurait le dire. On est là par hasard, spectateur inoffensif, comme tant d'autres sont là aux mêmes titres, académiciens par hasard. Autour de vous rien à voir, rien à entendre. Vous avez pour toute distraction des académiciens de province qui viennent se glorifier eux-mêmes, en se disant tout bas : Vraiment, mais nous avons aussi bonne mine que messieurs les académiciens de Paris. Cependant, à chaque instant, pénètrent dans le sanctuaire, d'honnêtes femmes en chapeaux équivoques, au doigt taché d'encre, bas bleus tant soit peu déteints, avides de voir de très près la gloire des lettres comme elle est et se comporte. Il faut voir l'air humilié de l'huissier donnant le bras à ces poèmes inachevés, à ces élégies mal vêtues, à ces romans traduits de l'anglais, imités de l'allemand; elles, cependant, les femmes de lettres, elles entrent là-dedans comme dans leur royaume; elles regardent d'un œil fier ces banquettes de velours où leur sexe seul leur défend de s'asseoir. Pauvres femmes! se disent-elles, oh! que notre sort est à plaindre! Oh! que nous sommes nées sous une mauvaise étoile! Nous n'avons pas d'autre joie que d'être belles, quand nous sommes belles; nous n'avons pas d'autre travail que la maternité, quand nous sommes mères, que la parure, quand nous sommes coquettes; nous avons un mari qui travaille nuit et jour pour assurer notre pain et nos habits de chaque jour; chacun nous fait place, partout, même sur les bancs de l'Académie. Pauvres infortunées créatures humaines que nous sommes! Nous vivons sans travail, nous dormons tout à l'aise, nous jasons tout le jour; pour peu que nous soyons jeunes et jolies, c'est à qui sèmera des fleurs sur nos pas, et cependant, ô douleur! tous les travaux des hommes nous sont défendus. La guerre nous dédaigne, et pas une épée n'est faite à notre main, comme si jadis on n'avait pas parlé des Amazones à la mamelle unique; le sanctuaire nous repousse comme si Véléda n'avait pas été prêtresse! La magistrature nous est défendue, car les hommes se sont réservé l'honneur d'appliquer eux-mêmes les lois cruelles qu'ils ont faites. Malheureuses, trois fois

malheureuses! La tribune nous est fermée, une tribune où l'on parle tout le jour; nous n'avons pas même le droit d'être pairs ou rois de France; rien ne nous réussit ici-bas, non pas même l'Académie. L'Académie, fi donc! Elle est instituée, dit-elle, pour la défense de la belle langue française, et pas une femme, pas une seule, ne peut aspirer à l'honneur de dire à M. Briffaut : *Bonjour, confrère!* Non, depuis le commencement jusqu'à la fin des Académies, dans ces endroits où l'on parle le plus, pas une femme ne se rencontrera assez grande et puissante, pour être même ballottée avec le dernier cuistre masculin qui aura fait une pièce de vers! Nous avons Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, Velléda; nous avons la reine Blanche, nous avons la grande Catherine, nous avons même, faut-il le dire? la papesse Jeanne; nous avons, tant bien que mal, une exception dans tous les genres, excepté dans le genre académique. Jamais une femme ne sera membre de l'Académie française, juste ciel! Mais à quoi donc pensaient M. de Richelieu et M. de Boisrobert.

Telles sont, n'en doutez pas, les moindres idées qui passent par la tête de toute femme un peu lettrée qui va se montrer à l'Académie française. Non, à moins d'être les deux ou trois femmes que vous avez déjà nommées, celle-ci parmi les poètes et les satiriques, celle-là parmi les prosateurs et les philosophes, pas un de nos tristes confrères du sexe féminin ne peut prendre son parti sur cet ostracisme qu'en effet ces pauvres bonnes femmes ne sauraient comprendre. Quoi donc! disent-elles en fin de compte, Mme de Sévigné, le plus grand maître parmi les auteurs de la langue française, n'a pas été de l'Académie française. — Eh! mon Dieu non, nos dames très lettrées, et voilà justement pourquoi il faut vous consoler de n'en être pas.

Vous jugez du malaise qui doit saisir tout honnête et modeste écrivain en pareille compagnie, dans un lieu pareil. Il se demande à lui-même ce qu'il est venu faire dans cette galère, et comme il ne peut pas se répondre ce que je me suis répondu à moi-même : Je suis venu pour compléter mon Ancelot, il arrive que le susdit homme de lettres se trouve souverainement ridicule. Rien ne le force d'être là. Il n'a rien à y voir. Bien plus, la main sur la conscience, il se demande de temps à autre : —Voudrais-tu donc être le confrère de ces trois ou quatre douzaines d'hommes dont tu n'as jamais lu une seule page, dont tu ne pourrais pas dire un seul vers, dont tu ne garderais pas un seul volume parmi tes livres, même quand on te le donnerait relié par Thouvenin à son bon temps? Non, certes, vous dites-vous, je

ne voudrais être le confrère de ces hommes-là, à aucun prix. — Oui, mais ne voudrais-tu pas habiter sous le même toit que les deux ou trois grands écrivains que je vais te nommer? Ne voudrais-tu pas être de leur compagnie, les entendre et les voir tout à l'aise, et enfin être sûr que, toi mort, ils iront à ton convoi? Alors voilà que l'ambition vous saisit à l'ame, et que, dans un bel instant d'enthousiasme, vous vous dites à vous-même : Oui, certes, je voudrais être le confrère de ces grands génies à coup sûr.

Cependant cette salle à peine remplie est éclairée par un pâle rayon de soleil tombé de là-haut; toutes ces figures, même les quelques têtes de vingt ans condamnées à ce supplice, prennent je ne sais quelle teinte blafarde qui fait mal à voir. Dans un coin de cette rotonde s'élèvent tristement les deux statues de Bossuet et de Fénelon, deux spectres qui certes ne reconnaîtraient guère le monde, la politique et la langue qu'ils ont laissés après eux; du haut de sa corniche, la tête de Mme Élisabeth, la sainte Élisabeth de France, cette tête tranchée par le bourreau, cette ame réclamée par le ciel, vous regarde et vous sourit tristement. Bref, cette Académie française est une ruine pénible à voir, car vous êtes écrasé tout à la fois par les plus grands noms, les plus rares génies, les plus excellens chefs-d'œuvre, les têtes les plus charmantes d'autrefois, par les bouts rimés les plus communs, les chapeaux les plus usés, les esprits les plus vulgaires, les femmes les plus laides, les hommes et les caractères les plus médiocres de ce temps-ci.

La deuxième heure sonne d'une façon funèbre. Que l'heure est lente à cette horloge de l'Institut! Cette heure n'est un peu douce qu'à celui qui lit un discours; quel que soit ce discours, l'heure est mortelle à celui qui écoute. Autant je comprends la parole parlée, l'éloquence improvisée, la belle phrase sonore qui sort en même temps de l'ame de l'orateur et des sympathies de l'auditoire, autant je comprends les merveilleux et admirables hasards de Mirabeau, de Bossuet, de Diderot, autant je comprends peu ces phrases notées à l'avance, ces périodes passées au rabot, ces improvisations pesées et compassées à la grande balance de l'Académie. Mais, la plupart du temps, qui dit une lecture à l'Académie dit en même temps une voix fatiguée, un dos voûté, un crâne pelé, un œil incertain, une main tremblante, une dent comme est la main. Puisque le soir même, dans quelque journal oisif et sans rédaction, nous pouvons lire tout à l'aise ce même discours que vous nous dites d'une voix enrouée, à quoi bon le lire en public? Si vous étiez un excellent lecteur, à la

bonne heure, j'irais admirer ce rare talent d'une page bien lue. Mais un discours tout imprimé, le beau plaisir que d'aller l'entendre réciter d'une façon furieuse ou réciter en ricanant! Le beau plaisir, de savoir que ce bon père de famille se fatigue ainsi, sans profit pour personne! Le beau plaisir, de savoir que, par les usages même de l'Académie, le premier orateur qui parle, ne peut et ne doit nécessairement accomplir que la moitié de sa tâche! Chargé de louer un mort, l'homme qui le remplace doit se souvenir que cet éloge funèbre se fait en partie double; qu'un académicien bien appris ne doit pas tirer après lui toute la couverture du défunt immortel; qu'il doit laisser à son confrère la plus belle part de ces dépouilles opimes. Ainsi l'un et l'autre, avant de disséquer le mort, ils se sont divisé cette gloire. — A toi la vie privée, — à moi la vie politique; — à toi les vers, — à moi la prose; — à toi le sujet dévoué de l'empereur Napoléon, et par conséquent l'empereur Napoléon, — à moi l'ami de Louis XVIII et du roi Charles X; car, remarquez-le bien, tout académicien mort aujourd'hui se présente au moins sous les deux aspects de l'aigle et de la fleur de lis, de 1804 à 1814, de 1814 à 1829. Dans vingt ans d'ici, l'empereur disparaîtra, il est vrai, de ces biographies; mais les biographies qui seront à faire se diviseront toujours au moins en deux parties, la restauration et la révolution de juillet. — Pour le dire en passant, ces divisions et ces subdivisions, ces émeutes, ces révoltes, ces morts, ces exils, ces retours, ces tombeaux qu'on va chercher au loin, tant on a besoin sans fin et sans cesse d'une restauration quelconque, tout ce va-et-vient continuel des mêmes hommes à travers des faits nouveaux a simplifié merveilleusement le discours académique. De chaque homme mort et destiné à être la proie de deux survivans, l'histoire moderne a fait un être double, que chaque parti peut venir louer et pleurer à son tour sans manquer à ses exigences, à ses haines, à ses honneurs et à ses habitudes de parti.

Nous disions donc que sur le coup de deux heures, et sans se faire attendre davantage, l'Académie s'était montrée à son peuple. Cette fois l'Académie se composait d'une douzaine d'habits brodés, d'une douzaine d'habits noirs; habits brodés peu célèbres, habits noirs qui ne l'étaient pas davantage. Cette fois les hommes-programmes que cherche la foule d'un regard avide, les figures populaires ou mystiques, les Lamartine (s'il est permis de dire les Lamartine dans un pareil lieu) et les Royer-Collard, s'étaient abstenus de cette fête, beaucoup trop renouvelée depuis trois mois. Ainsi ces messieurs ont

eu le mérite de nous arriver incognito, sans se rappeler ce vers du poète latin où il est dit : *C'est pourtant beau d'être désigné du doigt dans la foule et d'entendre murmurer tout bas : — Le voilà!*

At pulchrum est digito monstrari et dicier : Hic est.

On a fait silence et M. Ancelot s'est levé, son manuscrit à la main, son habit neuf sur le dos, la modestie dans le regard, la gravité sur le visage et dans la voix. M. Ancelot, vous le savez déjà, par la force des choses et du hasard, par cette loi de l'Académie qui ressemble si peu à cette loi de la médecine nouvelle qui dit *similia similibus curantur,* M. Ancelot, successeur littéraire et philosophique de M. de Bonald, devait prononcer l'éloge littéraire et philosophique de M. de Bonald.

Quelle tâche, je vous prie, et pour quel orateur! Quel fatigant paradoxe à soutenir pour le chansonnier de Mme Du Barry ! Comment va s'accomplir le mariage morganatique de la *Législation primitive* et d'*Olga?* Voilà certes la plus curieuse chose du monde, voilà ce qui vous explique la présence de plus d'un homme littéraire dans cette enceinte dévastée. De toutes les premières représentations de M. Ancelot, sans nul doute celle-là était la plus piquante. Que pensez-vous de cela, un vaudeville à couplets intitulé : *M. de Bonald et M. Ancelot?*

M. de Bonald est un de ces honnêtes gens inflexibles qui, par la tournure même de leur esprit, par la dureté de leur langage et de leur caractère, par la violence de leurs paroles, par l'austérité chagrine de leur croyance, ont fait le plus de mal à la cause qu'ils voulaient servir. Honnêtes gens sans contredit, mais ils professaient la vertu sous son côté le moins bienveillant; ils savaient fort peu la rendre d'un facile abord, et des milliers d'esprits, dans cette foule portée à la révolte, étaient sur le point de crier à ces gens-là : *Que de vertus vous nous faites haïr!* Or ceci était déjà un grand malheur. A une nation comme était la nation de 1816 à 1830, il fallait avant tout des vertus aimables, des esprits faciles, un catholicisme enjoué, une royauté bienveillante; rien de tranché, rien de cassant, rien de trop austère; il fallait, en un mot, je ne sais quelle popularité qui pût lutter avec les câlineries de la presse libérale, avec les grands sentimens des *Messéniennes,* avec les chansons de Béranger, liberté couronnée des roses de l'amour et du pampre des buveurs (mille pardons, cette métaphore impériale me gagne, moi aussi; mais par-

donnez-moi, je sors de l'Académie, et j'ai entendu parler, trois longs quarts d'heure, M. Briffaut).

Voilà pour le caractère de M. de Bonald. Quant à ses livres, ses livres étaient durs à lire, difficiles à comprendre, péniblement écrits, obscurs, d'un style incorrect, d'une abondance terne, un nuage tout rempli d'éclairs sinistres, comme le caractère de l'écrivain. Pour beaucoup, j'aurais voulu voir M. Ancelot dans le silence des nuits, à la lueur de la lampe vacillante, courbé sous ce nouveau fardeau de philosophie et de catholicisme, et parcourant d'un regard hébété tous les livres de M. de Bonald. Faisons nous autres comme a fait M. Ancelot lui-même et prenons ces livres au hasard. — Voici d'abord la *Législation primitive* en trois volumes. Figurez-vous ce livre en trois parties, *dont la première est purement rationnelle ou de théorie,* pendant que *les trois autres sont expérimentales et d'application.* Ce n'est pas M. Ancelot qui parle, c'est M. de Bonald. La partie *rationnelle* est divisée en deux livres. La première *traite des êtres,* la seconde *traite de l'ordre social.* La partie théorique du livre est divisée en chapitres, les chapitres sont divisés en propositions ou articles. Vous voyez tout de suite qu'un traité de philosophie et de morale, ainsi haché, aura grand'peine à être un livre bien écrit; M. de Bonald lui-même l'avoue quelque part quand il dit : *Le style continu est plus agréable pour le lecteur.* Que si vous lui demandez pourquoi ses livres ne sont pas écrits en *style continu*, pourquoi il tient si peu à être *agréable au lecteur*, il vous répondra que le style agréable est moins favorable à l'exposition de la vérité, *et c'est ce qui a fait adopter par les géomètres la division en propositions.*

Vous l'entendez : *par les géomètres!* Pour ces esprits tout d'une pièce, le chiffre est la plus puissante des éloquences. Ils ne savent rien de mieux, pour démontrer la vérité, qu'une proposition algébrique. Un et un font deux, ils ne sortent pas de là. Ils divisent la vérité en propositions, en axiomes, en petits raisonnemens; quand la division est faite, ils font la preuve, et tout est dit. Ces gens-là écrivent comme des géomètres, ils se conduisent comme des algébristes. Dans leurs livres, dans leur pensée, dans le conseil des rois quand ils y entrent, dans les affaires humaines quand ils y mettent la main, il faut que tout marche de front comme font les chiffres dans une équation bien faite. Ces gens-là ont pris pour armoiries toutes-puissantes une règle annexée à un compas. Donc, c'en est fait dans leurs livres de toutes les émotions du cœur, de tous les ravissemens de l'esprit. Plus rien des douces échappées du philosophe à travers les sentimens

humains; plus rien de l'enthousiasme, disons mieux, du divin délire de Platon; plus rien de la grace et de l'esprit de Cicéron, écrivant les traités des *Devoirs, de la Vieillesse, de l'Amitié;* plus rien, en un mot, de ce qui fait le charme et la popularité, c'est-à-dire la toute-puissance de ces beaux livres de philosophie que nous lisons d'abord comme des chefs-d'œuvre de beau langage, sauf à les lire plus tard comme des chefs-d'œuvre de raison. Les hommes de l'école de M. de Bonald auraient jeté au feu Platon tout entier, une grande partie d'Aristote, toutes les œuvres morales de Plutarque; ne leur parlez pas du *Télémaque*. Le Télémaque! un livre charmant, le livre des rois et des peuples, des enfans et des vieillards, un livre qui met les secrets du gouvernement à la portée des intelligences les plus vulgaires, fi donc! Voilez-vous la face pour avoir parlé de *Télémaque*. Si nous aimons la vérité, exterminons les livres *agréables au lecteur*, divisons la vérité en propositions, en axiomes, à la bonne heure; soyons des géomètres tant que nous pourrons, et que Dieu nous préserve jamais d'être des écrivains.

C'est ainsi que tout d'abord, pour donner au public des vérités qu'il croit bonnes à dire, puisqu'il les dit, M. de Bonald s'enveloppe de tous les nuages de la mathématique, non pas ces nuages flottans et diaphanes qui circulent autour du soleil, qui contiennent la nuée fécondante, doux voiles bientôt pénétrés des premiers et calmes rayons du soleil; mais ce nuage terne et lourd qui vient de la terre, qui s'exhale de la fournaise enflammée, qui ne va pas plus haut que la cheminée de la machine à vapeur; nuage immonde qui se met entre l'homme et le soleil. Voyez que c'est beau, disent les mathématiciens, vous en avez là pour 25 francs de houille! car ces gens-là pèsent toutes choses, même le nuage dans lequel ils enveloppent leurs vérités. O bon Homère! vous n'avez jamais calculé de quoi se formait l'amoureuse nuée qui enveloppait Jupiter et Junon sur le mont Ida!

Mais cette façon de supposer en morale et en politique, comme cela se dit en géométrie, que toutes les lignes en général sont absolument droites, que toutes les surfaces en général sont absolument planes, que tous les solides en général sont absolument compacts, que tous les corps en général sont absolument durs, cette géométrie impitoyable appliquée à la philosophie et aux affaires n'a pas inquiété ni étonné M. Ancelot le moins du monde. Au contraire, la chose lui a paru toute simple et d'une explication très facile. M. Ancelot a de ces têtes carrées qui sont absolument intelligentes,

et qui marient très bien Aristote et Désaugiers, la géométrie et les flons flons, Mlle Déjazet et Blaise Pascal. Écoutez-le vous expliquant à sa façon la théorie *du pouvoir politique et religieux;* rien n'est plus facile à comprendre. Cette fois, dit M. Ancelot, *l'homme politique s'est fondu dans l'homme religieux*, *l'homme religieux s'est fondu dans l'homme politique.* Est-ce clair? Y comprenez-vous quelque chose? Il est vrai que M. Ancelot pourra vous répondre, comme M. de Bonald, *qu'il s'attend à déplaire aux esprits plus agréables que forts*, esprits propres à retenir la vérité acquise, mais incapables de l'acquérir.

Ceci dit, M. Ancelot vous explique à sa façon *la philosophie du dix-huitième siècle:* « Le XVIIIe siècle, dit M. Ancelot, n'a cherché la glorification de la race humaine *que dans les seules facultés de sa nature* (ceci n'est pas clair, mais c'est géométrique); la philosophie du XVIIIe siècle *avait conclu à la jouissance.* » C'est toujours M. Ancelot qui parle. Ceci dit, M. Ancelot nous fait assister à un duel que vous n'aviez pas soupçonné, le duel en règle, de M. de Bonald contre le siècle passé tout entier; de M. de Bonald tout seul contre Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Montesquieu, Mirabeau, tout ce qui était la poésie, le drame, la philosophie, l'éloquence, l'ironie de ce temps-là. Ils se battent donc à outrance, M. de Bonald et le XVIIIe siècle, avec M. Ancelot pour témoin et pour juge de la bataille; et dans ce duel terrible, duel à armes peu courtoises, M. Ancelot se demande sérieusement qui donc est vaincu, de l'homme ou du siècle? — *Est-ce l'homme? est-ce le siècle?* M. Ancelot n'en sait rien, ou plutôt il ne veut pas l'avouer; mais il a vu, de ses yeux vu, M. de Bonald terrassant le XVIIIe siècle, M. de Bonald un genou sur la gorge de l'Encyclopédie, et lui criant à la façon des philosophes, c'est-à-dire l'écume à la bouche et le feu dans les yeux : — *Rends tes armes!* Cependant M. Ancelot y met de la complaisance, il ne veut pas que vous le croyiez sur parole, il s'ôte du soleil de M. de Bonald. « Regardez plutôt, nous dit-il, et soyez juges du camp aussi bien que moi. Voici le champion n° 1, le XVIIIe siècle : quel était son objet? Il n'avait pas eu d'autre objet que de donner au sensualisme la prédominance absolue sur le spiritualisme : en politique, le XVIIIe siècle *n'avait travaillé* que sur la souveraineté du peuple, il niait *radicalement* le christianisme. *Or* (ce *or* revient trois ou quatre fois dans le discours), *or,* qu'a fait le champion n° 2, M. de Bonald? Il a relevé le *spiritualisme* sur les débris du *sensualisme,* il a organisé la résistance contre la souveraineté du peuple; grace à lui, la con-

science des générations modernes n'a plus d'autre refuge que le christianisme, sous peine de s'éteindre, de mourir dans le néant. » Ainsi, procédant par *or*, et par *donc*, et par *car*, aussi mathématiquement que possible, à la façon de M. de Bonald, son maître, car M. Ancelot nous donne positivement à entendre qu'il a été élevé sur les genoux de M. de Bonald, l'orateur arrive symétriquement à sa conclusion philosophique : « Qui donc a vaincu, messieurs? nous le répétons, est-ce l'homme qui a terrassé le siècle, ou le siècle qui a terrassé l'homme? »

N'est-ce pas que ces choses-là, dites sérieusement, prononcées à haute voix, débitées avec emphase, déclamées avec passion par un homme très habitué à lire des rôles et à chanter des couplets à Mme Doche, à Mlle Brohan, à M. Arnal, et à leur en faire sentir les beautés, ont quelque chose de très divertissant et de très instructif? Il y a une épigramme de Boileau sur le grand poète Santeuil : *Je crois voir le diable forcé de chanter les louanges des cieux*, qui s'appliquerait très bien à M. Ancelot, si M. Ancelot était un grand poète. Mon Dieu, ce n'est pas à dire que M. Ancelot, dans cette illustre compagnie, ne soit pas à sa place tout comme un autre. Malgré *ses places,* dont la perte cause tant de chagrin à M. Briffaut, M. Ancelot a vécu tout comme un autre de la vie des lettres. Il a fait ses preuves en cinq actes et en vers; ses actes étaient raisonnables, ses vers étaient bien faits; cela venait d'une source abondante et facile, d'un esprit ingénieux, d'un homme heureux de vivre et d'être au monde. M. Ancelot est sans contredit le meilleur disciple qui soit sorti de l'école de M. Casimir Delavigne. S'il n'a pas toutes les qualités de son maître, il en a du moins la rime abondante et sonore, le goût souple et délié; il sait aussi chercher une rime, chaque matin, au goût du public; il fait ses vers comme Mme Lafrange fait ses modes, comme M. Drapé fait ses habits, au goût des personnes. Esprit actif, ingénieux, prêt à tout, bon à tout, mais surtout bon à ramasser les idées toutes faites, à mettre en drame les périodes d'un roman, à enrichir la poésie des découvertes faites avant lui : tel est M. Ancelot. Il faut lui rendre cette justice, qu'il a plusieurs des qualités de l'écrivain, il est actif, laborieux, toujours prêt à produire; il fait tout ce qui concerne son art, tout ce qui concerne son métier, la tragédie en vers, le drame en prose, la comédie en prose et en vers, le roman, le poème, le conte, le voyage, le vaudeville, le vaudeville surtout. Jamais un meilleur fabricant d'esprit tout fait ne s'est rencontré sur la place littéraire. Il sait vingt-quatre heures après

le public ce que veut le public, et il le sert en conséquence. Vous étiez il y a quinze ans aux choses d'autrefois, vous vouliez du catholicisme, de la religion, des vieilles mœurs, de la vieille histoire; M. Ancelot vous a fait *Louis IX*. Vous avez été plus tard tout remplis d'admiration pour les poètes d'outre-Rhin, vous avez voulu repasser le Rhin, le Rhin allemand que nous n'aurons pas, à ce que dit M. le greffier je ne sais qui; M. Ancelot vous a donné à l'instant même du bel et bon Schiller, la pièce la plus échevelée de Schiller, *Fiesque* tout simplement. Plus tard enfin, lorsque ce qu'on appelait alors *l'école romantique* menaçait de tout envahir, lorsqu'il était d'usage de montrer sur la scène le pêle-mêle de tous les sentimens humains les plus opposés et les plus bizarres, M. Ancelot a fait *Olga*. — Il a fait aussi *Marie de Padilla*, lorsqu'il s'est agi de réunir l'une à l'autre ces deux écoles; elles paraissaient vouloir s'embrasser, et elles se sont étouffées en s'embrassant. Après quoi, lorsqu'il n'a plus été question ni de royauté, ni de catholicisme, ni de Schiller, ni de drame moderne, ni de néo-tragédie, ni de rien, ni de personne, lorsque la critique et surtout le bon sens du public eurent fait justice de ces efforts sans conscience et sans poésie, M. Ancelot sentit la plume de son bonnet qui tournait à un autre vent. — C'était le vent du vaudeville! — Il obéit à cette tempête nouvelle; car ce ne fut pas l'école romantique qui chassa M. Ancelot des œuvres sérieuses, comme le dit M. Briffaut; ce fut bien M. Ancelot lui-même qui comprit qu'il n'y avait plus rien à faire avec le génie. C'est un tort de nous avoir montré l'auteur d'*Olga* protégé par son bon ange poétique et s'enveloppant dans sa vertu et dans son dédain pour nous écrire les histoires galantes de Louis XV avec l'encre de la Chine délayée dans le vin de Champagne. M. Ancelot n'est pas homme à s'enfuir devant une nouveauté... à la bonne heure devant une chose usée. Ce n'est pas le drame qui a *terrassé l'homme*, c'est *l'homme qui a terrassé le drame moderne*. M. Ancelot et son compère éloquent feront donc très bien d'effacer de leurs deux discours la petite phrase anodine contre l'école nouvelle. M. Ancelot s'est servi de l'école nouvelle, tout comme il s'est servi de quiconque déclame le vers, hurle la prose, chante le couplet, roucoule l'opéra, ou danse le ballet de nos jours. Mais non, cela fait bien en pleine Académie de se poser comme le martyr des saines doctrines, comme le poète fidèle aux vrais dieux insultés, comme le représentant de l'art poétique; alors, vous voyant en effet tout meurtri, les bonnes gens qui vous entourent se disent à eux-mêmes : C'est pourtant vrai que celui-là a souffert pour la bonne

cause! Mais, par Schiller! celui-ci n'est qu'un faux martyr, mes seigneurs; ne le croyez pas quand il dit qu'il n'était pas parmi les novateurs! Il en était, *tu en étais!* comme dit la servante à saint Pierre. Il en était, et, s'il n'en est plus, c'est qu'il n'y a plus rien à faire avec cette révolution-là, soyez-en sûrs.

Sans doute vous ne voulez pas que je suive M. Ancelot dans son amplification philosophique. Les meilleures plaisanteries finissent par fatiguer même le lecteur le plus indulgent. M. Ancelot lui-même n'a jamais réussi lorsqu'il a voulu faire un vaudeville en cinq actes. Laissons-le donc parler tout à l'aise de Machiavel, de Louis XIV et de Bossuet, *plus grand que le grand roi*, des systèmes de l'Inde, de la Grèce et de l'école d'Alexandrie, de Descartes qui *agit par l'esprit*, et de Locke qui *procède par les sens*, de Platon et de Jean-Jacques Rousseau *combattant un instant côte à côte avec M. de Bonald;* laissons-le avec Mably et Platon, Buchanan et Jurieu, Chuble, Wolston et Bolingbrocke; laissons-le nous raconter à sa façon *l'éducation sociale*, telle que l'entendait M. de Bonald, et *qui ne s'est présentée qu'en sous-œuvre à la majorité des gouvernemens;* nous sommes bien heureux que M. Ancelot n'ait parlé qu'en passant, et seulement pour en parler, de la révolution française, de la révolution de juillet, et de sa majesté très académique l'empereur Napoléon.

Nous ne relèverons pas la sortie prévue de M. Ancelot contrè *les critiques superficiels ou malveillans* qui vivaient du temps de M. de Bonald; à Dieu ne plaise que nous voulions troubler M. Ancelot dans son triomphe. Pour que son triomphe fût complet, il était bien nécessaire que la critique eût son petit coup de pied d'académicien. Mais cependant la plupart de ces habits brodés, qui les a brodés de ses mains, sinon la critique? Tous ces noms qui courent peu à peu, qui donc les a fait entrer dans les oreilles contemporaines, sinon la critique? Toutes ces tragédies efflanquées, tous ces drames rachitiques, tous ces petits vers de douze pieds qu'on dirait tombés de terre, à les voir s'agiter en rampant, tous ces mesquins efforts d'intelligences médiocres, tous ces grands rhéteurs à la parole sonore et vide, tous ces philosophes qui parlent comme le moulin tourne sur les hauteurs de Montmartre, toutes ces imaginations éteintes, comment donc se fait-il qu'elles marchent à la tête des belles-lettres, qu'elles aient voix consultative dans la langue française, qu'elles aient quelque chose à voir dans le dictionnaire, sinon par la toute-puissance royale de la critique? — Mais, disent-ils pâles de colère, la plupart du temps la critique a prononcé nos noms avec dédain,

avec mépris. Rien n'est plus vrai, mais la critique a prononcé ces noms-là tous les jours, et c'est ainsi que, grace à ses colères, vous êtes devenus grands et puissans.

Ce qu'il faut approuver sans réserve dans le discours de M. Ancelot, c'est le passage, où descendant enfin de ses formidables hauteurs philosophiques, et laissant là la *Législation primitive* dont il ne sait pas le premier mot, l'*Essai sur les lois naturelles de l'ordre social*, dont il nous a fait grace pleine et entière, M. Ancelot est venu à parler des vertus privées de M. de Bonald. En effet, il faut attendre les hommes comme M. de Bonald à la fin de leur vie, pour les retrouver tels qu'ils auraient dû être toujours, bienveillans, indulgens, aimables, vivant de peu, ne songeant plus à mener les hommes, vivant loin des affaires de ce monde qu'ils n'ont jamais comprises, regrettant peut-être bien des instans d'un fanatisme inutile, s'il n'a pas été nuisible. Alors quand une fois toute illusion a cessé pour de pareils hommes, quand ils ont compris la vanité de leurs plus solides théories, quand le fait, encore plus inflexible que le chiffre, est venu leur donner ce démenti formel qui est sans réplique, quand enfin ils se retrouvent à la fin moins avancés qu'au commencement, entourés des vieux débris de trône et d'autel, entourés de révolutions et de scepticisme, ayant perdu tout le chemin qu'ils avaient gagné dans le passé, tout le crédit qu'ils s'étaient fait dans l'esprit des peuples; alors il faut bien que de pareils hommes fassent sur eux-mêmes un retour solennel; ils ont beau être chrétiens et se dire, en se frappant la poitrine : *C'est la Providence qui l'a voulu,* quelque chose dit au fond de leur conscience : — Mais toi-même, n'as-tu pas trop aidé à la Providence? N'as-tu pas été un des ennemis les plus redoutables de ce trône en lambeaux que tu aimais tant? N'es-tu pas une des grandes causes de haine qui ont assailli cette royauté que tu voulais défendre? Malheureux! rends-toi compte des mots cruels que tu as prononcés; rappelle-toi que tu as appelé la censure à l'aide de la royauté, que tu as appelé le bourreau à l'aide de la croyance. La censure et le bourreau, juste ciel! la censure et le bourreau gardiens du culte et de la croyance! Le peuple, qui avait peur de toi et des tiens; le peuple, qui n'a jamais entendu sortir une parole humaine de vos bouches; le peuple, qui ne pouvait pas comprendre une seule ligne dans vos écrits, tout pleins d'obscurités et de colères; le peuple, qui vous jugeait sur vos paroles cruelles et non pas sur votre vie sans tache, sur vos ambitions proclamées à haute voix et non pas sur votre modestie personnelle; le peuple, qui vous entendait parler

comme des sycophantes, qui ne vous voyait pas agir comme des hommes simples de cœur, modestes, contens de peu, sans ambition personnelle; le peuple, fatigué un beau jour de vos sombres histoires, de vos menaces funèbres, de vos cent mille petites entraves géométriques, fatigué même de ces petites formules inquiétantes où le prêtre était présenté comme le seul ministre des sociétés bien faites, le peuple vous a répondu à sa façon brutale, violente, injuste et sans réplique; il vous a répondu par une révolution!

Quant à la dernière phrase de ce discours, j'eusse été bien étonné que M. Ancelot l'eût oubliée, car cette phrase est devenue une espèce de pont-neuf philosophique, un de ces mots uniques d'un homme qui a écrit beaucoup de livres, et que l'on cite à tout bout de champ pour avoir quelque chose à dire de cet homme. Je veux parler de cette phrase de M. de Bonald, où il est dit que *la littérature est l'expression de la société*. C'est ainsi que M. Ancelot nous explique les excès de l'école moderne. « Cette école, c'est M. de Bonald et M. Ancelot qui le disent, cette école, *ardente à détruire*, impuissante à fonder, porte sur sa bannière ces deux mots : *désordre* et *révolte!* » Et comme *la littérature est l'expression de la société*, il s'ensuit que notre société est remplie de fanatiques chrétiens comme le saint Louis de M. Ancelot, d'amoureuses Moscovites comme son Olga, de conspirateurs éloquens comme Fiesque, de femmes entretenues par des rois, comme Mme Dubarry et Mme de Pompadour. N'est-ce pas là un beau raisonnement? Et si M. Ancelot s'écrie : Mais il n'est pas question de moi et de mes œuvres dans l'axiome de M. de Bonald, *la littérature est l'expression de la société*, nous répondrons à M. Ancelot : Mais, monsieur, prenez garde; si votre littérature n'est pas en effet, comme vous le dites, *l'expression de la société*, ce n'est donc pas de la littérature? Rêvez un peu à ce dilemme, et vous verrez, 1° (voilà parler *géométriquement*) que M. Ancelot n'est pas, tant s'en faut, l'expression de ce temps-ci, que ce temps-ci n'est *exprimé* par aucun des littérateurs de la littérature moderne; 2° que M. de Bonald a dit là une de ces sentences en l'air qui ne disent rien, mais dont il est facile de se souvenir; 3° enfin que, si *la littérature est l'expression de la société*, le gilet que vous portez, la robe que votre femme s'est faite à elle-même pour le dimanche, en vous disant d'un air câlin : *Ça ne me coûte que vingt sous l'aune,* la forme ou la figure du chapeau qui passe est tout aussi bien *l'expression de la société* que tous les vers, toute la prose, toute la philosophie, voire même toute la politique qui se fabrique en ce temps-ci.

Quand M. Ancelot a eu parlé tout à son aise, d'une voix nette et vibrante, en homme qui sait se servir du geste, du regard et du verre d'eau sucrée, et comme un orateur qui ne se trouve pas sans éloquence et sans grandeur, M. Ancelot a tourné le dos à l'Académie et à M. Briffaut, son président, ce qui n'a pas empêché M. Briffaut de répondre le plus poliment du monde à M. Ancelot. C'est un usage de l'Académie : le nouveau venu parle debout, le président parle assis sur son banc (il n'y a pas de fauteuils) et quelque peu couché sur son pupitre. Le nouveau venu parle comme on déclame, c'est de bon goût; le président doit déclamer comme on parle; il faut que l'un arrive là, comme on arrive dans un sanctuaire impénétrable, en tremblant, en demandant grace pour son indignité; il faut que l'autre, au contraire, rassure le nouveau venu en lui disant : « Mon Dieu, pas tant de façons, je vous prie; nous vous recevons à la fortune du pot et de l'Académie; nous sommes, il est vrai, de grands esprits, mais votre esprit vaut le nôtre : vous allez voir. » Et on lui prouve, en effet, qu'il a autaut d'esprit que les quinze ou vingt personnes ici présentes. Ceci dit, le nouveau venu, en homme bien élevé, s'en retourne chez lui, convaincu que le président de l'Académie a raison, et que lui, académicien d'hier, il n'était pas là pour démentir un vieux renard. — M. Villemain est le premier, que je sache, qui, dans ces réponses officielles, et fatigué de cette adulation qu'on ne lui rendait pas toujours, se soit mis à mêler un peu d'absinthe à tout ce miel. Plus d'une fois, il a donné aux nouveaux venus de charmans petits coups de griffes, qui ont été trouvés pleins d'aménités par ceux même qui les recevaient, tant on a de joie d'être de l'Académie. Rien n'était joli (je dis joli tout exprès), rien n'était joli à voir comme M. Villemain répondant à M. Scribe. M. de Salvandy a suivi l'autre jour, d'une façon non moins heureuse, mais avec plus de courage, car il s'attaquait à l'orgueil d'un chef d'école, l'exemple donné par M. Villemain. M. Briffaut, lui, s'est bien gardé de suivre de pareils exemples. M. Briffaut a pris au sérieux la gloire de son confrère.

Dites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous dise à vous-même, dit l'Évangile de l'Académie; aussi *Ninus II*, — M. Briffaut est l'auteur de ce *Ninus,* — a-t-il traité *Louis IX* comme *Louis IX* aurait traité *Ninus II* en pareille circonstance. Que d'éloges! que d'enthousiasme! quel délire! On se demandait de toutes parts, qu'est-ce que M. Briffaut? MM. les académiciens ont beau médire des critiques, le nom de Briffaut est bien plus connu, parce qu'il appartient à un homme

de la presse, que parce qu'il est inscrit parmi les noms de l'Académie. — Mais, disaient les savans, M. Briffaut est l'auteur de *Ninus II*, tragédie jouée trois fois. — Et *Ninus II*, qu'est-ce? disait-on au savant. — Le savant faisait semblant de ne pas entendre et prêtait l'oreille au discours de M. Briffaut. Figurez-vous cette réponse de M. Briffaut comme la petite pièce après la grande. M. Ancelot une fois descendu de ses grands chevaux, M. Briffaut est monté sur la monture la plus modeste, la haquenée grise du roi d'Yvetot, et s'en est allé par les tout petits sentiers fleuris, cueillant le coquelicot dans les grandes herbes, le bluet dans les blés, la marguerite au pied des ruines. M. Briffaut est un jeune enfant tout blond et tout rose, à l'œil bleu, aux dents blanches, et qui vous mord M. Ancelot comme l'enfant qui mord dans une pêche; la pêche reconnaissante donne à l'enfant son parfum, ses douces couleurs, ses fins trésors, son noyau rubicond. C'est que la morsure du joli enfant est une caresse. — Monsieur, dit M. Briffaut à M. Ancelot, qui a le dos tourné, monsieur mon confrère, soyez le bien-venu parmi nous qui vous attendons depuis long-temps; je vais vous parler tout à l'heure de vous-même, mais auparavant laissez-moi parler de M. de Bonald comme c'est mon droit et mon devoir.

Et en effet, M. Briffaut a parlé de M. de Bonald. Comme je le disais plus haut, ils s'étaient divisé leur grand homme. *Diviserunt vestimenta ejus*, dit l'évangéliste avec une tristesse pleine d'amertume, ne comprenant pas tant de mesquins intérêts mêlés à l'histoire de la rédemption. Eh bien! à l'Académie française, on fait mieux que de se partager les vêtemens du mort, on se partage sa gloire, ses travaux, sa vie. Dans ce partage à l'amiable, M. Ancelot avait eu pour son compte *la théorie du pouvoir*, telle qu'elle se comporte avec tous ses accessoires, ses tenans et aboutissans, c'est-à-dire la théocratie, la démocratie, la royauté, le sensualisme, le spiritualisme. M. Briffaut, plus modeste ou plus paresseux, s'était adjugé tout simplement *le livre du divorce*, laissant ainsi l'un et l'autre à qui les voudra prendre *les recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*. C'est là cependant un de ces grands livres qui n'attendent plus pour être révélés que la limpide analyse de M. Ancelot, *car* il y est parlé de la philosophie, du langage, de l'écriture, de la physiologie, de l'homme, de la pensée, de l'expression des idées, *de l'ame qui n'est pas le résultat de l'organisation corporelle*, de la cause première, des causes finales, et enfin des animaux.

Ce livre du divorce a fourni à M. Briffaut le sujet d'une plaintive élégie que Berquin ne désavouerait pas. Vous savez peut-être avec quelle fureur M. de Bonald s'est opposé à la loi du divorce, avec quel acharnement il s'est mis à refaire le nœud gordien du mariage; dans cette question importante que les rédacteurs du code civil avaient débattue sans violence, et avec le bon sens éclairé qui a produit ces belles lois que l'Europe nous envie, M. de Bonald a mis en cause l'antiquité et les temps modernes. A vrai dire, la famille dans l'antiquité dérangeait un peu notre philosophe. La famille athénienne et la famille romaine, Solon et Lycurgue, avaient fondé d'assez belles institutions pour qu'il fût nécessaire de leur répondre. M. de Bonald leur répond avec haine, avec colère. La famille, à l'entendre, date du christianisme : elle s'arrête avec lui. La philosophie n'a jamais rien compris aux saintes affections du foyer domestique. Jean-Jacques Rousseau lui-même est vertement tancé pour avoir osé prêcher aux mères la nécessité d'allaiter leurs enfans. Ici même, je trouve une phrase que M. Ancelot n'avait pas vue à coup sûr, car il aurait pu s'en faire une application pénible. En effet, M. de Bonald en veut à Jean-Jacques Rousseau (son ancien frère d'armes cependant, s'il faut en croire M. Ancelot) d'avoir fait *des opéras et des romans*. En écrivant ce reproche, M. de Bonald oubliait quelque peu son disciple bien-aimé M. Ancelot.

M. Briffaut abonde tout-à-fait dans le sens de M. de Bonald. La famille ne peut compter qu'à l'instant même où la loi du divorce est abolie. Vous n'aviez eu jusqu'à présent que l'adultère légal. Chez les anciens, le mariage n'avait qu'*un caractère brutal et grossier*. Chez nous, au contraire, le mariage est la plus charmante façon *d'éterniser les mœurs de l'homme sérieusement associé à la femme*. Il fallait entendre M. Briffaut plaidant ainsi la cause du *spiritualisme chrétien* contre le *sensualisme païen*. Il fallait l'entendre, les larmes aux yeux et dans la voix, s'écrier : « Ah ! si quelque étincelle du feu sacré qui animait nos ancêtres vivait encore au fond du cœur, si l'enthousiasme des belles actions se manifestait encore parmi nous par des signes éclatans, les pères, les époux, les enfans, se réuniraient *d'un* mouvement spontané pour élever sur la tombe de celui qui fut leur bienfaiteur un impérissable monument d'amour et de reconnaissance. » Non content de ce beau mouvement oratoire, M. Briffaut a dessiné ce petit monument champêtre digne de feu Berquin, une guirlande de fleurs, un buste en biscuit de Sèvres, et tout au bas de ce buste de petits vers bien faits *que la mère attendrie lirait en*

pleurant. De bonne foi, n'est-ce pas se moquer d'un écrivain sérieux jusqu'au fanatisme, comme était M. de Bonald? Mais en fin de compte, poète élégiaque, rappelez-vous donc ces tristes paroles à propos de la loi du sacrilége : « Par une sentence de mort, vous envoyez l'impie devant ses juges naturels. »

Et non-seulement M. Briffaut accable cet austère catholique sous toutes ces louanges enfantines : *l'ami du foyer, le gardien des vertus domestiques,* etc., mais encore M. Briffaut fait pour M. de Bonald ce qu'il ne ferait pour personne : il prête à M. de Bonald une de ses propres phrases à lui, M. Briffaut, une de ces petites phrases peu vêtues, montrant leurs épaules et leurs jambes nues, comme jamais M. de Bonald n'en a fait. Il fallait voir M. Briffaut scandant cette jolie période musquée, la faisant valoir de son mieux, s'excusant de la gâter, nous disant qu'elle est indigne de passer par sa bouche, jouant avec ces antithèses entassées, comme fait un jeune chat avec un peloton de fil.

« C'est dans une de ces conversations qu'exerçant sur notre caractère sa critique enjouée et inoffensive, il nous disait un jour : Qu'est-ce que la France? Une terre aussi riante que féconde, habitée par des hommes industrieux et vains, penseurs et parleurs, profonds et étourdis, spirituels et inconstans, qui ne savent pas toujours ce qu'ils veulent, qui courent plus après les choses brillantes qu'après les choses raisonnables, qui s'aiment assez entre eux et font souvent comme s'ils se détestaient, qui méprisent les méchancetés et en rient, qui ont pris le bon parti de n'être jamais d'accord sur rien par amour pour la variété; gens naturellement gais, mais affectant la gravité sans pouvoir porter du sérieux dans les affaires, pétris de défauts et de qualités, pleins d'inconséquences et de graces, se plaignant le matin et dansant le soir; amis de la liberté tant qu'ils ne possèdent pas le pouvoir, désintéressés tant qu'ils lorgnent inutilement les places, assez philosophes pour se moquer de leurs travers, mais pas assez pour s'en corriger. »

Ah! que c'est joli, que c'est joli, pour M. de Bonald! M. de Bonald le maître de M. Ancelot, dites-vous? Mais si en effet M. de Bonald parlait ainsi, c'est lui-même, lui M. de Bonald, qui serait l'élève de M. Ancelot.

Ceci dit, et par une transition qu'il trouve fort naturelle, M. Briffaut passe de M. de Bonald à M. Ancelot, de la *Législation primitive* à *Madame d'Egmont* et compagnie. C'est d'abord, entre ces deux esprits, *le même ordre d'idées* (je cite textuellement), « *le même ordre d'idées*

signala chacun de vous dans sa carrière; le goût du vrai, du bon, du beau, le respect pour les convenances sociales, le désir de ramener la nation aux objets sacrés de son culte, distinguèrent également le philosophe et le poète. » Je vous répète que ceci est écrit, que cela a été dit en plein théâtre, je me trompe, en pleine Académie. Oui, si la nation a été *ramenée aux objets sacrés de son culte;* si elle croit en Dieu aujourd'hui, si elle est revenue aux grands poètes, à Corneille, à Racine, c'est grace à M. de Bonald le philosophe, c'est grace à M. Ancelot le poète. Celui-ci a relevé l'autel, celui-là le Parnasse; l'un a sauvé l'Évangile, l'autre a sauvé l'art poétique; le premier nous a enseigné la foi, la charité, l'espérance; le second nous a appris à nous connaître en beaux vers, en nobles ouvrages; il a fait comme le pieux Énée pour son père, il a sauvé la langue française de l'incendie; et comme les barbares l'avaient dépouillée de ses chastes linceuls, lui, M. Ancelot, il l'a couverte de son manteau! Allons toujours, et n'oubliez pas, encore une fois, que la citation est faite mot pour mot :

« Quand vous évoquiez sur la scène l'ombre majestueuse de saint Louis, quand vous rendiez à ce grand roi ses traits, son caractère, ses vues généreuses, son langage chrétien, sans y penser peut-être vous prêtiez à M. de Bonald le plus sublime défenseur de la cause du passé. Votre drame, monsieur, *était pour lui le meilleur des argumens. Chacune des paroles du héros gagnait des milliers d'adhérens au publiciste.* Les cœurs entraient dans votre parti, l'admiration vous livrait vos juges, et la question était décidée par les larmes. Voilà sans doute, monsieur, le secret de l'honorable prédilection dont M. de Bonald vous donna tant de témoignages. *Et comment ne vous aperceviez-vous pas que ses applaudissemens n'étaient que des remercîmens déguisés, et qu'en vous serrant sur son sein après votre succès,* il embrassait, *en conspirateur intéressé,* son glorieux et brillant complice? »

Vous croyez que c'est là tout, pas encore. M. Briffaut possède son héros au complet, et il le glorifie des pieds à la tête. Rien n'est oublié, rien ne passe sans louange; dans *le Maire du Palais,* M. Briffaut s'extasie devant le jeune Clovis, tout honteux de se trouver sur un trône qui ne lui appartient pas; dans *la Conjuration de Fiesque,* M. Briffaut admire l'art avec lequel M. Ancelot a corrigé la tragédie allemande : « *Elizabeth et Olga* sont encore deux grandes compositions, presque égales à vos premiers ouvrages; » puis le panégyriste ajoute : — « Mais je ne tairai point, monsieur, » et ici, à ce mot je ne *tairai point*, vous prêtez l'oreille, vous voulez savoir si en fin

de compte quelque petite restriction ne sera pas apportée à cette magnifique et emphatique laudation, écoutez donc la restriction de M. Briffaut : « Mais je ne tairai point, monsieur, une vérité qui vous fait honneur ; c'est que *le jugement du cabinet ne vous a pas été moins favorable que l'épreuve de la représentation.* Eh ! qui pourrait, spectateur ou lecteur, se montrer insensible aux nombreuses beautés semées dans vos tragédies ? *L'art d'inventer des situations fortes ou pathétiques*, de *créer des caractères*, de les faire *contraster*, de mettre en jeu tout ce qui, dans le fond de nos cœurs, *répond au noble appel de la vertu*, l'heureuse nouveauté de quelques-uns de vos sujets, *la simplicité antique* de vos intrigues, *cette éloquence de l'ame qui anime toutes vos pensées, cet éclat d'expression qui les colore :* telles sont les ressources qu'une féconde imagination prête *à votre raison* pour l'embellir ; telles sont les causes *durables* de vos succès et de nos jouissances. »

« Je ne me pardonnerais pas, monsieur, d'oublier ici parmi vos titres ce poème de *Marie de Brabant, ouvrage plein de charmes*, dont les amis des lettres ont retenu tant de vers, et que, sous une autre forme, vous avez depuis si heureusement reproduit sur la scène : tant le genre dramatique vous est propre ! tant vous éprouvez le besoin, sitôt que vous en êtes sorti, de rentrer dans votre élément ! »

Et voilà ce qu'ils osent se dire en pleine Académie ! Voilà les louanges qu'ils se jettent à la face les uns des autres ! Et cela se dit tout haut, en plein public, ou plutôt entre soi, car à l'Académie française le public qui est là ne compte pas, c'est un être invisible auquel personne n'adresse la parole ; ces messieurs parlent entre eux de toutes ces belles choses ; ils s'applaudissent entre eux ; si le public applaudit par hasard, c'est que, ma foi, le public a du goût. Le public cependant attendait avec impatience le moment où l'élève et l'émule de M. de Bonald, où le rival de Corneille, de Racine et de Voltaire, allait devenir le collaborateur des soixante ou quatre-vingts beaux esprits qui entreprennent le vaudeville : eh bien ! rien n'inquiète M. Briffaut ; de *Louis IX* à *Madame Dubarry*, la transition est aussi naturelle que de M. de Bonald à M. Ancelot. « C'est la faute des circonstances et non pas la mienne, » dit Sylla dans un dialogue célèbre de Montesquieu : « C'est la faute des évènemens et non pas la vôtre, » dit M. Briffaut à M. Ancelot.

« Sorti en 1830 de vos places dans l'administration publique, *proscrit en même temps de votre patrie dramatique depuis l'ouverture d'une école dont vous refusiez de suivre les préceptes*, vous cherchiez

inutilement un refuge pour vous, votre famille et votre talent, lorsque la joyeuse patrone du vaudeville, la veuve très peu inconsolable de Panard, de Piron et de Désaugiers, vous tendit la main en chantant, vous offrit gaiement l'hospitalité; et qu'aviez-vous de mieux à faire que d'accepter, monsieur? Vous acceptâtes, vous fûtes sauvé. Quel est *le casuiste* qui puisse, sur ce point, vous adresser un reproche? N'est-il pas évident pour tous que votre conduite fut dictée par le plus sacré des devoirs, et ne reconnaît-on pas aujourd'hui que cette association momentanée, qu'on prenait pour une mésalliance, ne fut qu'un mariage de raison? »

Mais encore une fois, académiciens que vous êtes, tâchez donc de vous entendre, tâchez un peu d'être d'accord. Il n'y a pas huit jours, vous receviez à bras ouverts le chef de cette école que vous insultez aujourd'hui, de cette école qui *a tout détruit*, qui *n'a rien fondé.* Maintenant voici que vous tendez les bras à un proscrit de cette même école. Mais M. Ancelot n'a jamais été *proscrit* de cette école; au contraire, il a fait avec cette école, non pas *un mariage de raison*, mais un mariage d'amour. Cette école lui a fourni *Fiesque*, un drame tout fait qui est encore son meilleur drame; cette école lui a fourni *Olga* et *Maria de Padilla*, et tant d'autres. Si donc il n'a pas réussi dans cette école mieux que n'ont fait les autres, il n'est pas juste de crier à la *proscription!* J'ai bien entendu parler de saint Paul qui tenait les habits des bourreaux qui lapidaient saint Étienne; mais cette cruauté de saint Paul précéda sa conversion. Ce qui était une faute dans un païen eût été un crime dans un nouveau converti. On peut changer de religion deux ou trois fois, mais on ne profite pas des petites portes cachées du temple qu'on a déserté, — pour venir le dévaster durant la nuit.

Quant à la sécurité de M. Briffaut à propos des vaudevilles de son jeune confrère, je ne suis pas un grand *casuiste;* mais, cependant si je voulais revenir fouiller dans ce mélange de vieux crêpes fanés, de paniers enfoncés, de vieilles perruques défrisées, de talons rouges déteints, de pots de fard usés jusqu'à l'émail, d'éventails brisés sur toutes sortes de fausses dents et de fausses hanches, si je voulais rechercher tous les mots graveleux, tous les couplets obscènes, toutes les scènes nocturnes dont l'émule, le collaborateur philosophique, le disciple de M. de Bonald a affublé cette vieille, spirituelle et élégante royauté de la France que M. de Bonald adorait, vous verriez ce qu'il faut croire de la légèreté et de la grace badine avec lesquelles M. Briffaut traite si lestement ce *mariage de raison.*

L'éloge a été poussé si loin, que Mme Ancelot a eu sa bonne part, aux grands applaudissemens de cette troupe féminine si fâchée d'être privée des honneurs académiques. Cette fois du moins, voilà une femme qui met le pied dans ces honneurs essentiellement masculins. Cette fois du moins le fauteuil est partagé comme les premiers prix du Conservatoire. — Premier prix de flûte, M. Pierre ; second premier prix de flûte, M. Paul. *Mais je ne tairai point la vérité* que voici : c'est qu'il était trop juste que Mme Ancelot eût sa bonne part dans les applaudissemens de son mari. Mme Ancelot peut dire comme Jeanne d'Arc accusée d'avoir porté sa bannière au maître-autel de Reims : — « Ayant été au combat, il était juste que je fusse à l'honneur ! »

Telle a été cette triste représentation, qui n'est pas sans exemple dans les annales du corps académique. Quel malheur que deux ou trois bons esprits de ce siècle, à bon droit honorés et respectés de tous, ne se soient pas trouvés l'ame assez forte pour ne pas accepter de pareils honneurs ! Cette institution barbare s'en serait allée comme elle est venue; elle a commencé par le fou du cardinal de Richelieu, elle eût fini par quelque pédant sans rabat et sans style. Toujours faut-il reconnaître que l'institution existe en dépit de tous les accidens qui lui arrivent. Ceci m'a rappelé une bonne histoire que conte Boccace quelque part, et par laquelle je finirai.

Un certain juif de Florence, homme important dans la ville par son intelligence et sa fortune, était sollicité de se faire chrétien. Le juif hésitait; il demandait du temps, et surtout il voulait, avant de faire son abjuration, visiter la capitale du monde chrétien. Vous jugez de l'embarras des chrétiens de Florence. On disait au juif : N'allez pas à Rome, tant on avait peur qu'il ne fût le témoin de tant d'abominations et de simonies. Cependant le juif en fait à sa tête. Il va à Rome; les chrétiens qui le voulaient convertir disent en faisant le signe de la croix : Tout est perdu ! Au bout de six mois, l'enfant d'Israël vient se jeter aux pieds de l'évêque de Florence : Mon père, dit-il, je demande le baptême. Je viens de Rome, et dans le temple même de Saint-Pierre j'ai vu tant d'abominations et tant d'infamies, qu'il faut en effet que cette religion chrétienne vienne de Dieu, pour résister à de pareils pontifes.

Et notre juif se fit chrétien, converti par le même spectacle qui devait soulever la révolte et les tempêtes de Luther.

JULES JANIN.

LA

CRITIQUE SOUS L'EMPIRE.

GEOFFROY.

Du temps de l'empire, quelque chose de la raideur et de la discipline militaire avait passé du monde des faits dans le monde des esprits. En ces derniers temps, on a voulu qu'il ne manquât rien à la gloire de celui dont nos poètes modernes ont transformé la figure correcte, exacte et sévère, en je ne sais quelle figure gigantesque, ossianique et vaporeuse; et l'on a dégagé Napoléon du cortége littéraire que les circonstances lui ont donné, pour le représenter tournant des regards d'admiration et de regret vers les lieux où Châteaubriand demande les consolations de l'exil à la nature et à la poésie. Je ne sais pas jusqu'à quel point la vérité historique est respectée dans ce tableau, sur lequel l'auteur du *Génie du Christianisme* s'est lui-même complaisamment arrêté; mais ce que l'étude de l'époque nous apprend, c'est que l'influence de cet esprit régulier, positif et absolu, s'exerçait souvent d'une façon désastreuse, non-seulement sur les grandes œuvres de l'art, c'est-à-dire sur des tragédies jouées, comme celles de Lemercier, *devant des baïonnettes*, mais sur ces productions légères de l'esprit dont la France s'était jusqu'alors enorgueillie avec tant de raison. L'originalité et la vivacité française semblent avoir entièrement disparu sous ce despotisme inflexible, et cette verve de l'enjouement et de l'ironie, proscrite du pamphlet et de la chanson, ne se retrouve

plus, même dans la critique. La critique subit, elle aussi, cette influence contre laquelle elle s'élève d'une façon instinctive dans les ouvrages qui lui sont soumis. Geoffroy reproche à des auteurs tragiques la langueur et la monotonie dans des articles où la pensée et le style sont atteints du même mal, et au même degré.

Lors même que Geoffroy ne serait point, par son talent, le représentant le plus complet de la critique sous l'empire, il le serait par son caractère. Geoffroy n'était pas, comme le sont quelques feuilletonistes de nos jours, un homme de lettres fringant et dissipé; c'était un pédant de profession, ayant passé toute sa jeunesse dans les colléges, et érigé subitement en censeur dramatique à un âge où l'on ne revient plus sur ses préventions. On trouve dans ses attaques sentencieuses toute la pesanteur mesurée des coups de férule. Les caricatures du temps le représentent en rabat (il avait été employé dans un collége de jésuites); elles l'ont aussi montré en extase devant une bouteille et un pâté; mais quant à ces séductions plus aimables et plus gracieuses qu'un feuilletoniste à la mode doit s'attendre à rencontrer, nul n'a jamais eu l'idée qu'elles pussent être exercées sur ce barbon, malgré les pages admiratives que Mlle George lui inspira. C'était donc un homme esclave de l'ordre et des règles auxquelles il avait immolé sa jeunesse et celle des autres. Il est un côté par lequel l'esprit de pédantisme peut se trouver en contact avec l'esprit militaire; tous les deux sont également occupés de la rigoureuse observation de la discipline dans les détails les plus minutieux. On prétend que Napoléon faisait une pension à l'ancien jésuite; en tout cas, il fut servi par lui avec zèle, et parfois, nous devons le reconnaître aussi, avec intelligence et habileté.

Maintenant, si nous voulons mettre de l'ordre dans notre étude, il faut distinguer deux hommes dans Geoffroy : le critique de tous les temps, et le critique contemporain. Ces deux personnages ne sont pas aussi distincts qu'on pourrait le croire, car les préoccupations actuelles dont l'esprit de Geoffroy est rempli, l'accompagnent jusque dans ses excursions sur le domaine du passé. Pour combattre l'esprit d'examen et d'indépendance que la philosophie encourage, il attaque Voltaire dans *Zaïre* et Beaumarchais dans Figaro. S'il vante les poètes du XVIIe siècle, c'est parce qu'il trouve dans tous leurs écrits un sentiment profond de la hiérarchie et une haine constante pour toutes les maximes séditieuses. A Dieu ne plaise que nous blâmions Geoffroy d'admirer, dans les écrivains du temps de Louis XIV, cet amour et cette intelligence de l'ordre social; mais il ne peut y avoir rien de commun entre la vieille monarchie et la cité nouvelle fondée par Bonaparte. C'était même une chose bien difficile que d'allier à l'admiration pour le système impérial un sentiment juste et vrai des incomparables beautés du grand siècle. Aussi ce n'est qu'en faisant l'éloge de Racine que Geoffroy semble véritablement parler avec conviction; il défend Corneille par haine pour son illustre commentateur plutôt que par un enthousiasme sincère. Quant à Molière, il a peine à lui pardonner ses railleries contre les Trissotin et les Vadius. Geoffroy aimait beaucoup le grec, quoiqu'il ait quelquefois reproché à Euripide et à Sophocle de ne pas avoir eu le goût

assez délicat, et qu'il les ait souvent mis au-dessous des imitateurs français dans ses parallèles littéraires. Il aimait le grec plutôt en pédant qu'en artiste, mais enfin il l'aimait; et j'ai même entendu dire qu'un jour, le vin aidant un peu il est vrai, il versa des larmes au dessert en récitant du Démosthènes. Il est donc tenté de prendre le mot d'Henriette, dans *les Femmes savantes,* pour une personnalité injurieuse, et il reproche gravement à Molière d'avoir tourné en ridicule sur la scène un homme qui sait le grec.

La finesse et l'élégance du XVIIIe siècle devaient être plus difficilement encore appréciées par Geoffroy que la correction et la pureté du siècle de Louis XIV. Existe-il rien de plus charmant sur notre scène que le chef-d'œuvre de Sédaine, *le Philosophe sans le savoir?* Cette mère, qui, tout occupée des préparatifs du mariage de sa fille, ignore pendant tout le cours de la pièce le danger auquel s'expose son fils, et n'a pour lui que son sourire d'habitude et le bonjour d'ordinaire, quand elle le voit revenir heureusement sauvé, après une attente pleine d'angoisses pour tous, excepté pour elle; ce fils, qui, le matin même du jour où l'union de sa sœur doit être bénie, quitte comme un coupable la maison paternelle en emportant des armes pour aller là où l'honneur exige qu'il se rende; ce père qui, instruit tout à coup, est réduit à des vœux stériles, puis forcé pendant un instant à renfermer dans son sein la plus affreuse des douleurs; enfin ce rôle délicieux de Victorine, si suave, si discret, si bien fait pour aller au cœur, ce rôle, le plus délicat peut-être qui ait jamais été tracé dans le roman et dans le drame, tout ce mélange de sécurité et d'inquiétude, de bonheur et de tortures, de grace, d'enjouement, de sensibilité et d'amour, tout cela a inspiré à Geoffroy un jugement que je transcrirai à sa honte :

« Ce n'est qu'à force de hasards et de suppositions peu vraisemblables que la pièce se soutient; elle est toujours prête à s'écrouler; *le Philosophe sans le savoir* n'est pas une pièce de carnaval, mais c'est une pièce de dimanche. »

Le même homme ne devait pas mieux comprendre Marivaux. Il prétend qu'il se plaît *à fagoter d'une manière burlesque ses imaginations les plus jolies,* et qu'*il habille ses épigrammes en langage des halles.* Sont-ce *les Jeux de l'Amour et du Hasard,* sont-ce *les Fausses Confidences* qui ont pu produire sur l'esprit du critique de l'empire ces singulières impressions?

Mais passons aux *grandes iniquités* de Geoffroy, à la façon dont il a parlé de Voltaire et de Beaumarchais. Pourquoi Geoffroy n'a-t-il pas vécu au temps où l'immortel auteur des romans en prose et en vers attachait un éternel grelot à ses grotesques détracteurs? L'abbé Nonotte et l'abbé Trublet auraient un compagnon, et nous aurions dans l'histoire littéraire une trinité infortunée. Cette haine pour Voltaire s'exprime chez Geoffroy tantôt par des déclamations violentes, tantôt par des railleries. Rien n'est à la fois plus brutal et plus mesquin que cette continuelle irrévérence envers un homme assez grand pour qu'une époque tout entière se soit absorbée en lui. Dernièrement, en parcourant les mémoires de Mme d'Épinay, je fus frappé plus vivement encore que je ne l'avais été jusqu'alors, du prodigieux génie de Voltaire,

à la lecture d'une lettre écrite sous l'impression toute récente d'une de ses conversations. Mme d'Épinay, malgré tout son respect pour le pontife de ses croyances, parle de Voltaire plutôt avec dénigrement qu'avec enthousiasme. Cette incroyable mobilité d'esprit l'étonne, elle voit un signe de faiblesse là où il y a un signe de génie; mais cette fluctuation continuelle de pensée, la verve entraînante de cet esprit changeant et sceptique dans tous ses écarts, ces réflexions qui se heurtent, cette raillerie qui revient toujours, enfin tout le chaos mouvant de cette vaste intelligence d'où sortent à chaque instant des mondes qui ne s'enchaînent pas entre eux, Mme d'Épinay a rendu tous ces effets sans les comprendre. Voltaire est grand surtout parce que tout n'est qu'inconséquence dans cet esprit assez perçant pour distinguer tous les aspects des choses, assez mobile pour se porter tour à tour à tous les points de vue. Eh bien! Geoffroy n'a pas mieux compris Voltaire que Mme d'Épinay. Il a cru triompher en faisant ressortir sans cesse des contradictions évidentes, en cherchant des traits d'impiété dans la tragédie qu'il dédie au pape, des traits religieux dans les pièces qu'il croit écrire au nom de la philosophie. Nous ne ferons pas subir un examen à tous ces examens, nous n'analyserons pas toutes ces analyses; mais nous devons cependant dire que Geoffroy a été d'autant plus coupable dans ses injustices, que Voltaire, poète dramatique, et c'était celui-là seul qu'il avait à juger, devait rencontrer de secrètes sympathies chez un écrivain qui avait voué à Racine et à son école une admiration exclusive, chez un homme qu'on entendit un jour, entraîné malgré lui par les instincts d'une déplorable nature littéraire, mettre Orosmane au-dessus d'Othello.

Geoffroy avait fait de la cause de Fréron sa propre cause; il traita *l'Écossaise* d'*ennuyeuse et plate rapsodie.* C'est ce jugement qui termine, dans le *Cours de Littérature* qu'on a fait avec le recueil de ses feuilletons, la série d'attaques et d'injures qui composent l'article Voltaire. Un mot à présent de ses fureurs contre Beaumarchais. Grimm a consacré quelques pages de sa correspondance au récit des obstacles que Beaumarchais rencontra, et que l'enthousiasme qui le poussait et le devançait l'aida à briser. L'intervention d'une jeune reine aimable et indulgente envers tous les gens de plaisir et d'esprit, celle d'un prince confiant et libéral dans le bon et vrai sens du mot, l'empressement de la foule, les inquiétudes de la police, la pruderie de quelques femmes de qualité, Grimm nous a tout raconté dans un récit amusant et facile, mais où l'on trouve un remarquable caractère d'impartialité. Il ne supprime aucune des épigrammes dirigées contre Beaumarchais, mais il ne tait pas non plus des anecdotes honorables pour son caractère, comme celle par exemple où il refuse à de grandes dames une loge grillée. Il est étrange que ce soit dans des pages écrites si long-temps après les ovations de Beaumarchais et ses persécutions, qu'on trouve un caractère de passion et de violence dont l'écrit d'un contemporain est exempt. Grimm, comme philosophe, aurait pu exalter l'auteur de *la Folle Journée;* il le jugea en véritable critique, et rendit justice à la pièce en vogue sans outrer les éloges qu'elle méritait. Quand Beaumarchais aurait à lui seul causé tous les maux qui

mirent la France en deuil et exilèrent Geoffroy du collége de jésuites où il était employé, l'implacable feuilletoniste de l'empire n'entasserait pas contre lui plus de malédictions. Toutes les fois que la Comédie-Française reprenait le chef-d'œuvre de Beaumarchais, Geoffroy exhalait sa bile par des déclamations toujours plus fougueuses et plus ridicules. Voici ce qu'il écrivait dans son feuilleton du 27 prairial an x sur *la Folle journée :* « Le dialogue n'est qu'un tissu de calembours et de proverbes ignobles, un mélange de plat et d'ampoulé, de trivial et de prétentieux, un galimatias, en un mot, tel qu'on n'en trouve nulle part. »

Je pense que voilà de quoi nous justifier amplement, d'avoir reproché à Geoffroy de transporter dans l'art et dans le passé, c'est-à-dire dans les régions les plus belles, les plus calmes, et les plus saintes, les misérables préventions politiques sous l'influence desquelles il écrivit toujours. Si le feuilletoniste du *Journal de l'Empire* trouvait moyen d'exercer envers les morts une critique si amère et si hargneuse, on peut comprendre ce qu'il devait être à l'égard des vivans.

« J'arrive après avoir couru le plus grand danger : ma carrière est bordée de précipices à chaque pas; il me faut lutter contre les coteries, les cabales, les partis, contre les passions des auteurs, des acteurs, des artistes, contre les caprices de l'opinion qu'on cherche toujours à égarer sur mon compte. » Voilà de quelle façon Geoffroy se plaignait un jour; était-ce celui où notre Roscius, comme disaient les beaux esprits d'alors, oublia qu'en dehors du *Cid,* il ne devait avoir ni à venger, ni surtout à donner des soufflets? Était-ce celui où l'auteur de *la Jeune Femme colère* montra une vivacité qui fut d'autres fois moins heureuse à ce que la chronique nous a raconté? Je n'en sais rien. Mais, si l'on en croit Geoffroy, il faut désormais que le bréviaire du cardinal de Retz devienne celui du critique. Comment donc s'était-il attiré toutes ces haines? nous le disions en commençant cet article : c'est qu'en subissant lui-même l'influence de l'époque au milieu de laquelle il vivait, c'est-à-dire en prenant la sécheresse pour la sobriété, et l'enflure pour l'énergie, Geoffroy sentait cependant, sans s'en rendre compte et sans y trouver un remède, la décadence et le dépérissement de l'art entre les mains de ces poètes qui venaient l'un après l'autre saluer le César des temps modernes, avant d'aller mourir dans chacune de leurs pièces.

Parmi tous les auteurs dramatiques de cette triste période littéraire, il en était un qui cependant avait, au jugement de tous, conservé avec l'indépendance une étincelle de génie. Tout récemment un hommage solennel a été rendu à l'auteur d'*Agamemnon.* Déjà auparavant, dans un recueil où les opinions de notre époque sur les hommes et sur les choses sont exprimées de la façon la plus fine, la plus élégante et la plus complète, un jeune critique avait vivement apprécié dans Lemercier cet esprit élevé, puissant, original, aventureux, qui apportait dans la littérature la même insoumission peut-être, mais aussi la même énergie que dans la politique. Eh bien! Lemercier est de tous les poètes dramatiques de son temps celui que Geoffroy a le plus opi-

niâtrément flagellé. Il disait d'*Agamemnon* : « Un ouvrage écrit en style obscur et barbare, un ouvrage dont l'action est horrible, atroce, dégoûtante, un ouvrage sans intérêt, plein de déclamations, de galimatias, contraire à toutes les bienséances, peut-il s'appeler une bonne tragédie? »

Pour ceux qui ont entendu l'éloquent récit fait par un poète, des luttes acharnées de ce libre penseur contre la censure impériale, il n'est pas difficile de deviner l'inspiration à laquelle Geoffroy obéissait. La comédie de *Plaute* que M. Victor Hugo trouve *si spirituelle et si fine*, n'était pas mieux traitée par l'exécuteur des vengeances littéraires du premier consul : « Quel auteur usant et jouissant de toutes ses facultés intellectuelles se serait jamais avisé de bâtir une pièce sur un méchant conte forgé à plaisir? »

Ducis devait avoir le sort de Népomucène Lemercier. Il avait les mêmes torts aux yeux de Geoffroy. Mais, cette fois, le feuilletoniste alla inconsidérément s'attaquer à une bien autre renommée que toutes celles qu'il faisait profession d'élever et de détruire. Derrière le pâle imitateur de Shakspeare il y avait Shakspeare lui-même : Geoffroy s'attaqua à Shakspeare. Je me souviens d'un chapitre de *Wilhelm Meister,* cette délicieuse confidence de Gœthe, où le bienfaiteur de Mignon raconte l'effet produit sur lui par la lecture du roi de la scène anglaise. Il avait aimé et compris Corneille, il avait aimé et compris Racine, il avait même admiré Voltaire; mais, quand un volume de Shakspeare lui tomba entre les mains, ce fut la nature, dit-il, qui s'ouvrit tout à coup à lui dans ses magnifiques profondeurs. Il avait trouvé dans chacun des auteurs français une parcelle du feu divin dont l'ame est le foyer; mais l'ame humaine tout entière, il la sentait vivre pour la première fois dans le tragique anglais. Sans attendre de Geoffroy la fougueuse admiration de Gœthe, on pouvait du moins exiger de lui plus de circonspection et plus de respect pour l'un de ces poètes qui sont l'honneur d'un peuple. « *Les œuvres de Shakspeare sont du fumier. Il est nécessaire de faire rougir ses adorateurs du culte superstitieux qu'ils lui rendent.* » Peut-être Geoffroy pense-t-il encore obéir aux vœux secrets de l'empereur en blessant dans sa vanité nationale le peuple qu'il détestait le plus. En tout cas, je me plais à croire, pour son goût, qu'il n'obéit pas à sa conscience. Mais si Népomucène Lemercier était jugé avec une sévérité si intraitable, si Ducis était poursuivi jusque sous le bouclier de Shakspeare, on avait des paroles encourageantes pour M. Delrieu, qui doit s'interdire, nous dit-il, toute espèce de préface, après le témoignage si flatteur dont sa majesté l'empereur et roi a daigné l'honorer; pour M. de Lancival, qui nous apprend, — en terminant une préface, qu'il aurait bien dû s'interdire aussi, — que le plus glorieux des suffrages est venu confirmer son succès. — M. Delrieu est l'auteur d'*Artaxerce,* M. Luce de Lancival est l'auteur d'*Hector*.

Je crois qu'on peut comprendre à présent quelle règle suivait Geoffroy dans ses appréciations littéraires. Mais ne s'attache-t-il pas à ces feuilletons une curiosité d'un autre genre? Dans ces vastes et imposans recueils, divisés par compartimens et par colonnes, où toute une époque a ses souvenirs de chaque

heure, il y a, comme dans les palais enchantés, mille bruits qui se raniment, mille échos assoupis qui se réveillent. Le canon de Wagram et d'Eylau gronde dans le haut du journal; en bas, vous entendez la musique de l'opéra en vogue, le murmure de la conversation du jour. Toute la grande armée passe et repasse, avec ses fanfares et ses drapeaux, dans ce qu'on appelle le *premier Paris*. Dans le feuilleton, c'est Mlle Mars qui sourit, Mlle Duchesnoy qui pleure, Mlle George qui rayonne. Geoffroy, malgré ses habitudes austères, a été au concert de la veille, et il faut bien qu'il parle de Mme Catalani. Mme Catalani! C'est un souvenir aussi éteint, un nom presque aussi oublié que celui du brave grenadier Auzouït, qui a son monument funèbre et triomphal dans quelques lignes de ce même journal dont elle remplit toute une colonne. Eh bien! c'était une cantatrice que tout Paris voulait entendre; le grave Geoffroy se charge du prospectus de ces concerts et embouche la trompette : « Qu'on vienne, qu'on se hâte, dit-il; la salle sera trop petite, il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus (1). » Puis c'est Brunet qui, dans *la Petite Cendrillon* et dans *le Marquis de Moncade*, fait rire encore jusque sous le feu des alliés. Tout est représenté dans ces galeries vivantes du feuilleton; le mélodrame, qui se joue avec des chapeaux à la Henri IV et des bottes à revers, ce mélodrame sérieux dont les théâtres de nos boulevarts ont si long-temps conservé la tradition, y fait résonner sa voix retentissante et boursoufflée; qu'on en juge par le dialogue que Geoffroy a retenu de la pièce de *Pizarre*. « Voici, dit-il, le plus brillant morceau : c'est Osaï, vieux cacique, prisonnier de guerre qui subit un interrogatoire. — Qui es-tu? — Ton ennemi. — Vieillard imprudent, qui t'a donné le droit de me braver? — La justice de ma cause et tes crimes. — Indique-nous la retraite des tiens et le toit qui les couvre. — Le ciel. — Sont-ils nombreux? — Compte les arbres de ces forêts. — Où sont cachés vos femmes et vos enfans? — Dans les cœurs de leurs maris et de leurs pères. — C'en est trop! tremble, audacieux! etc., etc. » Enfin, il n'est pas jusqu'à la danse de corde qui n'ait là aussi ses annales confondues avec celles de la tragédie. Le combat de Ravel et de Forioso, les évolutions des *Groteschi*, forment des intermèdes divertissans entre l'éloge d'*Andromaque* et la critique de *Tancrède*.

Si nous nous plaignions tout à l'heure de ce qu'il n'y avait pas assez de chaleur et de vie dans ce qu'on appellerait aujourd'hui la partie de l'*esthétique*, le mouvement ne manque pas dans ce qu'on peut appeler la partie narrative. Toutes les mobiles splendeurs de cette époque si merveilleuse par l'action s'y réfléchissent. MM. les comédiens de l'empereur et roi ont été long-temps absens; d'où reviennent-ils? Ils reviennent de l'Allemagne; mais ne croyez pas que, semblables aux acteurs d'aujourd'hui, ils aient été y jouer devant des Allemands. On a déblayé un coin du champ de bataille d'Eylau ou de Dresde pour y établir leur théâtre d'un jour. Ils ont eu pour spectateurs Napoléon, quelques rois vaincus, et ceux de nos braves que le boulet a laissés debout.

(1) Feuilleton du 28 décembre 1813.

On le voit, l'éclat des choses extérieures est si vif, qu'il y a des rayons qui se glissent jusque dans le feuilleton. N'imitons pas cependant ceux qui, en parlant des hommes de l'empire, oublient bien vite tous les calmes aspects que l'étude leur offrait d'abord, pour un seul qui les attire et les éblouit. Puisque c'est Geoffroy que nous nous sommes proposé de juger, revenons à Geoffroy. Nous avons pu être sévère envers lui dans l'appréciation de ses doctrines littéraires, et surtout du mobile qui dirigeait ses écrits. Mais si nous considérons son influence en elle-même, elle a été aussi grande qu'elle pouvait l'être, et parfois, on ne peut le nier, elle s'est exercée d'une manière utile. Les feuilletons de Geoffroy étaient, à leur apparition, des évènemens pour tout le monde, et ils étaient accueillis avec enthousiasme par un parti nombreux, par ceux chez qui la haine et la terreur des désordres, dont la France venait de sortir, allaient jusqu'au désir et à l'amour d'un frein despotique. Geoffroy, au début de sa carrière, s'était embarqué sous le pavillon fleurdelysé; c'est dans le journal de Monsieur et dans une autre feuille périodique appelée *l'Ami du Roi* qu'il risqua ses premiers essais. Quand il revint après le naufrage de la royauté dans lequel il disparut un instant, le vieil écusson de la France n'était plus en tête des journaux, mais il avait été remplacé par les emblèmes d'une puissance forte et absolue. Geoffroy reprit son métier d'écrivain, et apporta au service de l'ordre impérial ses maximes monarchiques. Il ne rendit jamais compte du *Bourgeois gentilhomme* de Molière, ou de *la Bourgeoise de qualité* de Dancourt, sans recommandee la distinction des classes, et sans parler avec éloge de l'époque où l'équipage pimpant et doré de la financière la plus riche et la plus impertinente était obligé de céder le pas au vieux carrosse délabré de la présidente ou de la marquise. Il écrivait un jour, et ce jour n'était encore que le 4 brumaire, en revenant de voir *Nanine :* « La société est essentiellement fondée sur l'inégalité; ce n'est point vanité, c'est prudence de chercher à s'assortir dans l'union conjugale, d'éviter une trop grande disproportion de naissance et de fortune. »

Il y a des hommes qui, placés par le sort dans une position modeste, nés quelquefois même dans les derniers rangs de la société, se prennent cependant d'une admiration profonde et d'un amour sincère pour un ordre où ils se consolent d'occuper les degrés inférieurs, en pensant que toutes les places sont marquées et séparées par des intervalles. Geoffroy était de ce nombre: sous Louis XIV, il aurait vécu heureux avec la perruque ronde et le rabat de batiste, et serait venu franchement admirer Racine et Corneille du parterre: sans demander autre chose aux marquis dont le théâtre était encombré que de ne pas trop lui cacher *le Cid* et *Britannicus*. Toutefois, il reprend amèrement M. le duc de Nivernais sur ce sonnet de grand seigneur où Racine et Despréaux sont menacés d'une *volée de coups de bâton donnés en plein théâtre;* c'est qu'il avait pour le bâton une horreur fondée sur certaines mésaventures, s'il faut en croire quelques indiscrétions. Voilà qui devrait nous conduire à parler de sa polémique, mais à quoi bon faire revivre ces vieilles querelles?

Tous ceux qui s'y sont trouvés mêlés ne sont point morts; terminons donc une biographie toute littéraire par des détails uniquement puisés dans l'histoire de la littérature. Geoffroy avait fait de fortes et saines études, il remporta trois victoires académiques à une époque où ces succès n'avaient pas encore perdu leur prestige. L'instruction qu'il avait laborieusement acquise dans les premières années de sa vie, répandit sur son style une teinte sévère qui s'est tout-à-fait perdue de nos jours, sans lui inspirer le désir de mettre en pratique les théories qu'il s'était formées. Et cependant ses contemporains prétendirent qu'il avait déposé dans les archives du Théâtre-Français une tragédie, *la Mort de Caton*, frappée d'une réprobation de vingt-cinq années; mais Geoffroy garda toujours à ce sujet un silence modeste, et d'ailleurs ne serait-ce pas un cas bien souvent reproduit? En regardant la poche de certains critiques, ne pourrait-on voir passer plus d'une fois le rouleau d'une tragédie refusée?

Quoique ce soit dans Geoffroy que nous nous soyons proposé d'étudier la critique sous l'empire, il est cependant indispensable de rapprocher de son nom les noms de ceux dont il fut entouré, précédé et suivi. Même quand nous n'aurions pas d'autre but que de rendre ce portrait plus exact et plus complet, ce serait encore une nécessité. A qui se rattache donc Geoffroy, et pour me servir de ces formules usuelles qui ont passé du langage scientifique dans le langage littéraire, à quelle famille d'écrivains appartient-il? Nous l'avons dit, à propos de *l'Écossaise*, Geoffroy s'était tellement identifié avec Fréron, qu'il relevait amèrement comme des personnalités tous les traits de la verve caustique de Voltaire contre celui que Voltaire lui-même appelait *un animal*, *mais un animal dont on ne peut pas se passer*. Cette critique, acceptée par Geoffroy comme un héritage, mais léguée par lui à d'autres feuilletonistes du *Journal de l'Empire*, constitue un genre à part au milieu des élégantes discussions d'une littérature plus élevée, auxquelles se rattachent les noms de M. de Fontanes, de M. de Féletz et de M. Dussault. Elle est l'œuvre d'une école d'*hommes de lettres* entièrement disparus de nos jours. La critique moderne n'aurait pas assez de musc et d'ambre pour étouffer la forte odeur de cabaret qu'elle traîne après elle. Pas un seul de ces anciens journalistes qui n'aient encouru les mêmes reproches de vénalité, d'impudence et d'amour de la bonne chère. Du reste, ces écrivains débraillés, par l'obscurité et par l'espèce d'abjection dans laquelle ils vivent, ont une sorte de franc-parler qui en fait des personnages utiles quand ils ne sont pas entre le bâton et le panier de vin muscat. En dehors de toutes les coteries d'un monde où on ne les a jamais reçus, ils ne sont pas entravés dans leurs jugemens par ces obligations innombrables qu'on voit se multiplier dans une progression si effrayante, quand on veut faire marcher de front la vie littéraire et la vie des salons. Forts de cette indépendance qui donne à leurs écrits une apparence d'originalité, en leur permettant d'exprimer ce que tout le monde pense et ce qu'eux seuls peuvent dire, ils appliquent quelquefois aux théories de l'art un peu de ce bon sens des Nicolas Rapin et des Passerat, dont ils ont conservé une tradition affaiblie, mais encore vivante. Voilà, je crois, à quelle école appartient celui qu'on nomme

l'abbé Geoffroy. Cependant nous sommes loin de renoncer à ce que nous avons dit sur la part qu'il prit dans la reconstitution de la société.

Tout à l'heure nous parlions d'une critique plus élevée qui s'était organisée à cette même époque. M. Sainte-Beuve a peint dans une phrase le rôle que Geoffroy avait pris vis-à-vis de ceux qui l'exerçaient. Mme de Staël vient de publier son livre de la *Littérature,* et tous les recueils périodiques sont remplis des attaques et des apologies dont cet ouvrage est chaque jour l'objet. Après avoir cité les deux articles où M. de Fontanes combat l'esprit de philosophie qui reparaît encore dans cette œuvre d'un éclatant début, M. Sainte-Beuve ajoute : « Est-il besoin, après ces extraits, de mentionner deux morceaux de Geoffroy qui ne font que présenter les mêmes idées, moins l'urbanité malicieuse et la grace mondaine? »

N'est-ce pas là Geoffroy jugé comme nous l'avons compris? Oui, Geoffroy fut soldat dans cette armée qui eut un instant M. de Chateaubriand à sa tête, et qui plus tard se rallia autour de M. de Bonald; mais il y a autant de différence entre sa personne et celle de M. de Fontanes, qu'entre un de ses feuilletons sur Beaumarchais ou sur Voltaire, et les élégans articles de l'abbé de Féletz et de Mlle de Meulan sur la réception de M. de Parny.

En 1800, car c'est surtout vers ce temps que Geoffroy était dans toute sa verdeur, il y eut un moment où tous les débris de l'antique société revinrent pêle-mêle sur la mer qui les avait engloutis. On reprit avec fureur mille idées qu'on croyait abandonnées pour toujours. Bien des noms qu'on avait oubliés reparurent, raccourcis par la suppression des particules, mais placés encore au bas d'articles ou de couplets qu'animait l'esprit d'autrefois : j'en atteste le citoyen Saint-Lambert, j'en atteste le citoyen Ségur. Celui que nous avons laissé, dans les correspondances de Grimm, adressant à Marie-Antoinette les *On dit sur Thémire,* et rivalisant de poésie avec Monsieur, à propos des aérostats, compose à présent dans *le Mercure de France* des madrigaux élégiaques où il regrette sa jeunesse, mais vante toujours la folie. Ce n'est pas encore ce qui aura lieu en 1815, l'exil rendant un instant à la France tous les fantômes de la vieille monarchie; cependant il y a dans l'ordre moral, sinon dans l'ordre politique, une restauration évidente et qui suffit pour faire revivre mille physionomies disparues avec un régime détruit. Geoffroy est de ceux qui reviennent. Il n'appartient pas à la noblesse seule de conserver les types de la société détruite en 89, quoique ce soit dans ses rangs que ces types soient les plus nombreux; grace à Geoffroy, Colletet rentrait aussi à Paris, toujours parasite et toujours crotté.

Jusqu'à présent, nous n'avons fait pour ainsi dire que citer des noms et apprécier des hommes; ne pourrions-nous pas, en terminant, revenir sur la critique elle-même et la juger d'une façon plus abstraite et plus générale? N'existe-t-il pas en effet pour chaque époque et pour chacun des ordres de choses, dont l'ensemble constitue une société, des influences qui sont au-dessus de tous et que tous subissent? Nous avons parlé de l'influence impériale : était-ce bien la seule? Non certainement. A l'époque où Geoffroy proscri-

vait Shakspeare et mettait Racine au-dessus d'Euripide, il y avait déjà une grande innovation tentée dans la littérature par Mme de Staël et par M. de Châteaubriand. Mais entre l'instant où le *Génie du christianisme* parut, et celui où il fut vraiment compris, qu'il s'est écoulé d'années! On n'y vit d'abord que ce que l'esprit de parti voulait y voir; une protestation contre des évènemens récens, le retour à des choses détruites. On ne fut frappé que du sentiment et de l'intelligence du passé dans ce livre qui était écrit tout entier pour l'avenir, sinon par ses idées religieuses que nous n'abordons pas, du moins par sa forme et par le magnifique épisode de *René*. C'est que, si dans la critique il y avait réaction contre les hardiesses philosophiques du XVIIIe siècle, en fait de style on était plus que jamais sous l'empire de ses idées. Le théâtre de Voltaire, le côté de ses œuvres le plus vulnérable pour les hommes de ce temps-ci, inspirait alors à tous ceux qui voulaient l'attaquer une admiration et un respect dont ils ne pouvaient pas se défendre. On écrivait au point de vue de Fréron sur Voltaire, et au point de vue de Voltaire sur tout le monde.

A part quelques magnifiques articles où Benjamin Constant répond à ceux qui entendent, dans un sens étroit et mesquin, la morale du roman et du drame, par des phrases comme celle-ci : « La morale d'un ouvrage d'imagination ressemble à l'effet de la musique ou de la sculpture; on se sent meilleur après avoir contemplé l'Apollon du Belvédère; » à part quelques morceaux éloquens de celui qui plus tard a été chanté par un de nos grands poètes, M. de Bonald ; à part enfin ces pages rares et charmantes que Charles Nodier consentait quelquefois à écrire, la critique resta inintelligente et aveugle au milieu d'un mouvement qui se continuait toujours. Lisez les feuilletons de Duvicquet, en 1825; toutes les fois qu'il y est question des théories de l'art, c'est encore Geoffroy que vous croyez entendre. Lorsque la grande insurrection romantique éclata tout à coup, cette vieille critique de l'empire se trouva prise à l'improviste : elle avait à combattre une armée qu'elle n'avait pas vu se réunir. Aussi, ne tarda-t-elle pas à s'abîmer et à disparaître dans les luttes ardentes de 1829, et il s'éleva sur ses débris cette critique moderne qui a déjà son glorieux monument dans les *Critiques et Portraits littéraires*. Ici nous aurions à nous défier de bien des illusions, à coup sûr de bien des sympathies, dans toutes les comparaisons que nous essaierions d'établir. Il y a cependant un résultat qu'il nous semble impossible de méconnaître : c'est la supériorité que donnent à la critique actuelle, sur celle qu'elle a remplacée, le progrès et la perfection des études psychologiques. C'est maintenant une véritable science, touchant d'un côté à l'histoire et de l'autre à la philosophie.

Telle nous semble avoir été en France la destinée de la critique, en la considérant dans le développement de tous les genres qu'elle embrasse. Si nous voulons seulement l'examiner dans celui que Geoffroy nous a semblé personnifier, si nous nous bornons au feuilleton, que le feuilleton a changé de nature! Qu'est devenue la consciencieuse analyse, remplissant avec tant d'exactitude toutes les colonnes, qu'il restait à peine au journaliste un endroit pour passer sa tête? Qu'est devenue cette façon lente, doctorale et méthodique,

de chercher à propos de toutes les pièces si les règles de l'art sont observées, et si la morale est satisfaite? Aujourd'hui le feuilleton est une création indépendante, comme le prouvent assez les articles du spirituel écrivain qui, dans le *Journal des Débats*, a hérité, sinon des doctrines et de la manière de Geoffroy, du moins de sa célébrité. De là des qualités nouvelles, de là aussi certains ridicules jusqu'alors inconnus, certaines prétentions insolites; au bas des journaux les plus démocratiques, des lignes qui ont l'air d'être tracées par des doigts ensevelis sous des manchettes. On a dansé chez Mme de G., on a été au concert de M. de C., on a pris des billets à Mme de D., on décrit la toilette de Mlle de V. Il est vrai qu'on est allé au spectacle hier; peut-être même dans une loge donnée par un auteur, mais, comme le dit je ne sais quel comique du XVIIIe siècle, c'est qu'il fallait :

Conduire à l'Opéra la duchesse indolente.

Comment aurait-on songé à s'occuper de la pièce? comment surtout s'imaginerait-on d'en rendre compte?

Au reste, comme on l'a remarqué bien des fois, rien ne peint mieux la différence des époques, que la différence des travers. Sous l'empire tout était soumis à un alignement observé par les écrivains eux-mêmes presque avec autant d'exactitude que par les grenadiers de la vieille garde. Personne ne songeait à sortir du rang. Aujourd'hui, chacun se pique, non seulement d'une allure indépendante, mais d'une allure capricieuse : on s'empare avec fureur de tout ce qui peut vous distinguer, fût-ce des grelots. Enfin, il s'est formé une certaine Bohême littéraire, qui vit à l'aise dans une société comme la nôtre, mais qui n'aurait jamais pu subsister dans la cité impériale.

GASCHON DE MOLÈNES.

Critique Littéraire.

POÉSIES NOUVELLES.

Nous sommes quelque peu en arrière avec la poésie, et nous regrettons ces semblans d'indifférence à son égard, d'autant qu'on pourrait confondre ces négligences de la critique envers elle, avec l'apathie dont se rendent trop communément coupables les éditeurs et les lecteurs, ce qui ne laisserait pas de nous causer, et à bon droit, quelque humiliation. Aussi, pressé que nous sommes de vous parler des poètes, entrons-nous incontinent en matière.

Nous ouvrirons cette revue sommaire par quelques considérations sur les *Chants Civils et Religieux*. L'auteur, M. Auguste Barbier, occupe, on le sait, dans la poésie contemporaine un rang distingué qu'il a conquis de prime-abord et complet par les *Iambes,* et que ses publications postérieures ont pu consolider, mais non pas agrandir. *L'Idole* et *la Curée* ont, chacun le reconnaît, une valeur poétique originale qui méritait bien l'honorable part de renommée qu'elles ont value à l'auteur. Le poète, qui, du pied de l'échafaud, fouettait d'un vers si crûment énergique les bourreaux *barbouilleurs de lois,* avait bien le premier, il est vrai, dans ses iambes, employé le rhythme et la phraséologie sans fard et sans vergogne, que M. Auguste Barbier a, depuis, su mettre artistement en usage; mais nul n'avait encore animé la satire d'un lyrisme aussi fougueux, ni fait de l'image, empruntée comme symbole, une étoffe aussi élastique, déroulée en aussi vastes plis. Le *Pianto,* venant à la suite des *Iambes,* a révélé dans le poète un vif sentiment de l'antique, dont *Melpomène* avait déjà fait entrevoir en lui l'intelligence. *Lazare* obtint un succès plus controversé, et les *Nouvelles Satires* ont paru, l'an dernier, fort

au-dessous du renom de l'auteur. M. Auguste Barbier, qui avait ainsi une ou même deux revanches à prendre, aurait-il espéré les obtenir en publiant les *Chants civils et religieux?* S'il a conçu cet espoir, le silence qui règne autour de son livre doit lui avoir inspiré déjà des doutes que l'examen et le jugement de la critique seront, je crois, loin de détruire.

Dans quelques pages d'avant-propos, M. Barbier explique lui-même l'intention de son œuvre. Son but avoué est de ramener la poésie de nos jours, trop individuelle selon lui, à des intérêts plus généraux; et il part de là pour exalter les merveilles de la poésie antique, beaucoup plus fréquemment consacrée au développement moral de l'homme, à la célébration des gloires de l'olympe et des grandeurs de la cité, qu'à l'expression des douleurs ou des joies de l'individu. Il observe avec raison que, chez les modernes, la poésie a fait une bien plus large part aux émotions personnelles, mais il ne décide pas, et il ne serait pas facile de le faire, si c'est là un progrès ou une décadence. La marche des civilisations et les développemens religieux opérés par le christianisme n'auraient-ils pas, en effet, imposé au poète une mission nouvelle et modifié la nature de ses inspirations? Puis, qu'importe à ceux qui redisent ses chants, s'il exploite ou non ses propres sentimens, pourvu qu'ils retrouvent en son œuvre la traduction des leurs et un fidèle miroir de l'ame universelle?

Toutefois, on l'accordera volontiers, la poésie dite personnelle ou intime a souvent poussé trop loin ses analyses psychologiques, et régné, de nos jours, d'une façon trop exclusive. Plusieurs se sont déjà efforcés de franchir le cercle un peu monotone de ses inspirations, et M. Auguste Barbier, qui n'a, au reste, jamais trop cédé, je crois, aux entraînemens de la rêverie analytique, voudrait imprimer à sa poésie un caractère décidément social, religieux au point de vue déiste, et presque sacerdotal. C'était là un louable dessein et une ambition à coup sûr honorable; mais son œuvre, telle qu'il l'a réalisée, se trouve-t-elle bien au niveau de ses espérances et n'a-t-elle point failli à ses prétentions!

Le volume des *Chants civils et religieux* se compose d'une série d'hymnes où le poète célèbre successivement la nature et la société, la terre et le soleil, le froment et la vigne, le travail et la candeur, passant tour à tour du mode de Lucrèce et de Virgile à celui d'Orphée et des antiques hiérophantes. Tâche ingrate s'il en fut jamais et semée à l'infini d'écueils. Quel sentiment exquis de toutes les nuances poétiques ne faut-il pas en effet posséder pour se prendre à de pareils sujets, et de quel instrument merveilleux ne faut-il pas disposer pour redire avec charme des accens qui ont vibré déjà sur tant de lyres merveilleuses! Vous chantez un hymne au soleil, un autre à la terre, un autre même à Dieu; rien de plus solennellement inspirateur sans doute; mais prenez garde que c'est là un champ commun où toutes les générations poétiques ont tracé des sillons, et je ne sache pas qu'il soit de tentative plus ardue que celle de faire épanouir de belles moissons poétiques sur un pareil terrain.

Toutefois, puisqu'il s'aventurait en cette scabreuse entreprise, il est juste de dire à la louange de M. Auguste Barbier, qu'il n'y apportait pas ce ton de

bruyante emphase, cette bouffissure de pensées et de paroles avec lesquelles certains poètes s'efforcent de rajeunir, ou mieux, de galvaniser ces vieux thèmes; il a fort bien compris qu'une grande naïveté d'allure était en ceci avant tout obligatoire, aussi bien qu'une simplicité continue d'idées et de langage. Voilà pour l'éloge; mais la critique n'aurait-elle pas de nombreuses réserves à faire, quelque blâme à porter, et surtout l'absence de bien des qualités indispensables à signaler en ces hymnes? Et par exemple ne règne-t-il pas sur tout le livre une aridité glaciale qui en rend la lecture ennuyeuse, si non impossible? Ne dirait-on pas, à bien des pages, une imagination appauvrie et presque stérile qui s'épuise à glaner, et non plus à moissonner, en des plaines naguère fécondes? Tout le premier cependant, le poète a senti, son invocation en fait foi, qu'une chaleureuse onction devait animer ses hymnes; et dès qu'il est à l'œuvre, il parle de la famille en dissertateur plus ingénieux qu'ému, et de la charité que, d'après Dante, il s'amuse à nommer la femme au rouge manteau, avec sécheresse et sans ferveur. L'amitié lui a inspiré quelques strophes plus heureuses, mais que dire de l'hymne à la candeur? Le poète nous y apprend que l'ame sincère est en ce monde celle à qui Dieu révèle le plus volontiers ses mystères, que le front de l'enfance innocente est, de tous les fronts, le plus empreint de rayonnement et de sérénité; voilà ce que nous y enseigne le poète, et à la suite de ces précieuses découvertes, c'est à grand'peine s'il trouve quelques froids hémistiches en l'honneur de cette simplicité d'ame qu'il proclame cependant l'essence même du beau.

Les hymnes au soleil, à la terre, aux montagnes et à la nuit, n'exigeaient pas des qualités de même nature; mais y trouve-t-on bien l'abondance, l'ampleur d'inspiration que nécessitent ces sujets? Nullement, ce nous semble, et l'imagination la plus positive et la plus paresseuse s'étonnerait du manque d'haleine qui s'y fait à tout instant sentir. Le lecteur qui voudrait se convaincre de la justesse de notre critique à cet égard pourrait relire dans les *Harmonies poétiques* l'hymne à la nuit et l'hymne à la mort, où se retrouvent précisément, dans tout leur éclat, les qualités admirables dont nous déplorons l'absence dans l'œuvre de M. Auguste Barbier. Comme la strophe s'y élance d'un vol chaleureux! avec quelle liberté elle y déploie ses ailes! avec quelle impétuosité elle nous emporte dans sa course, et comme on sent vite que le poète a, selon ses propres paroles :

Un écho dans le sein qui change en harmonie
Le retentissement de ce monde mortel!

Un défaut qui frappe encore dans les *Chants civils et religieux,* c'est l'absence de composition. Ce reproche, on est d'autant plus en droit de l'adresser à l'auteur, que lui-même a souvent donné l'exemple, surtout dans *Lazare,* de compositions très habilement ordonnées, et s'il est des sujets qui ne sauraient, bien que lyriques, se passer d'un plan et d'une progression dramatique, c'est, plus que tout autre, ces thèmes abstraits sur lesquels on ne ferait sans cela que tracer de vagues et traînantes déclamations. Pour ne

parler ici que de l'hymne à Dieu, comment s'en expliquer le début qui n'est qu'une lourde comparaison didactique empruntée au phénomène de la circulation du sang dans le corps de l'homme?

Les rhythmes employés dans les *Chants civils et religieux* ne sont pas plus que la composition à l'abri des attaques de la critique. Tous les nouveaux recueils de poésie témoignent des louables efforts que font les écrivains pour varier et multiplier les formes de la strophe. En ces combinaisons, toutefois, il faut avoir une intention décidée d'harmonie, et, comme il arrive fréquemment, il ne faudrait pas céder à la bizarrerie et au caprice, sans tenir compte du nombre et de la mélopée; il ne faudrait pas vaciller au hasard dans la période poétique, adoptant, tandis que la stance vous entraîne dans sa marche, tantôt une mesure de vers, tantôt une autre, et les croisant à l'aventure et sans souci des déchiremens de l'oreille. Or on remarque, dans les hymnes de M. Auguste Barbier, que c'est le plus souvent la strophe qui le maîtrise, non pas lui qui préside et commande à ses évolutions. La phrase poétique y dérive sans frein d'un bout à l'autre de la stance et oscille vaguement parmi des vers de tous mètres. Il est tel redoublement de rime et telle mesure inattendue de vers qu'on ne s'explique que comme un sacrifice à la difficulté.

Un examen détaillé du style des *Chants civils et religieux* démontrerait aisément que M. Barbier fait, à cette heure, un fâcheux amalgame des tons les plus antipathiques. Cette confusion, ce dédain de toutes les délicatesses convenues de style qu'il a contractés dans les *Iambes,* il a peine à s'en défaire aujourd'hui qu'il aurait besoin, vu les nouvelles matières qu'il traite, d'un goût plus vigilant et plus pur. Quand est passée la fougue des premières inspirations, la régularité des formes et le respect des lois littéraires deviennent de rigueur, car la violation en serait alors sans excuse.

Malgré ce qui précède, il va sans dire qu'il se trouve en ce livre d'heureux passages, principalement dans les hymnes à la vigne et au mariage. Le poète rappelle en très bons vers, dans l'hymne à la vigne, les fêtes antiques dont elle était jadis l'occasion; puis il fait des vendanges un tableau gracieux et vrai. L'hymne au mariage nous semble le plus complet, le mieux inspiré, le plus chaleureusement écrit. Nous citerons ce début de l'hymne à l'amitié :

Heureux, heureux qui, dans la vie,
A, dès les premiers pas, trouvé pour compagnon
Un homme à l'esprit juste, au cœur honnête et bon,
Sans génie oppressif et plein de modestie,
Qui, sévère pour soi, mais pour vous indulgent,
Du vrai beau sait jouir en être intelligent,
Et toujours calme, aimable, en tout temps, à toute heure,
Aux jours mauvais à vos côtés demeure
Solide comme une ancre et pur comme l'argent.

L'auteur des *Cloches,* M. Henri de Lacretelle aurait, ce nous semble, été

bien heureusement inspiré si, après avoir eu la malencontreuse fantaisie d'écrire sa préface, il avait eu la prudence de la supprimer. Quand on arrive avec des prétentions de novateur et l'espoir de découvrir quelque filon poétique non encore exploité, quelques mots d'explications sur ces tentatives sont naturels et quelquefois indispensables; mais lorsqu'on ne fait que continuer une école régnante, on peut et l'on doit publier son œuvre sans la superfétation de préliminaires. Voyez plutôt où ce faux pas vous entraîne. Vous reconnaissez tout d'abord que, s'il est une chose plus ennuyeuse que de lire une préface, c'est de l'écrire; qu'avez-vous donc besoin, en ce cas, de vous imposer cet ennui et de l'imposer aux autres? Vous ajoutez que les préfaces ressemblent à l'orchestre de la Comédie-Française qui, depuis cinquante ans, joue le même air; et qu'avez-vous alors besoin de l'imiter en sa routine, et qu'allez-vous repasser encore dans ce sentier banal? En quelle intention, on ne l'imaginerait guère assurément, car c'est en vue de plaider la cause de la poésie au tribunal de ceux qui la dénigrent. Oh! c'est là, je vous jure, un soin bien inutile. Puisque vous avez la voix fraîche et sonore, chantez donc sans nul souci de ceux qui pourront vous méconnaître, car vous aurez beau faire et beau dire, vous évangéliseriez bien ces dissidens du soir au matin, que vous ne sauriez les convertir; car, pour tout dire sans voiles, vous n'inoculerez jamais l'intelligence de la poésie à ceux qui n'en ont pas le sentiment, et le sentiment d'un art ne s'enseigne, ni ne se prouve, il se reçoit d'en haut.

Comme les cloches de nos églises sonnent successivement pour la prière, pour l'amour, pour le deuil ou pour la joie, M. Henri de Lacretelle a cru pouvoir appeler de leur nom ce livre dont le titre, vu le genre d'inspirations qu'il contient, se trouve ainsi un ingénieux symbole. La première pièce du volume où s'explique ce baptême est, à mon sens, la meilleure de toutes.

J'ai dit que les cloches sonnaient aussi pour le deuil; mais rarement il en est ainsi dans le livre de M. de Lacretelle. On n'y entend pas, à chaque page, ces plaintes baignées de larmes qui caractérisent la plupart des recueils contemporains, et l'auteur semble avoir beaucoup moins subi que tant d'autres le joug envahissant de la mélancolie. Peut-être en faut-il chercher un peu la cause dans la tutelle poétique de son père, qui, tout étonné des lamentations sans fin de notre jeune génération, s'écriait naguère avec une si franche bonhomie:

Cédez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien.

M. Henri de Lacretelle, ainsi que l'atteste une toute petite pièce sur Venise, a même, par occasion, des inspirations un peu lestement érotiques, et tout son volume, en somme, pensée et exécution, est beaucoup plus (et c'est de ce temps un mérite) une œuvre d'homme du monde que de littérateur. Il rappelle assez bien le ton plein d'aisance et le faire de M. Jules de Rességuier; mais l'auteur des *Cloches* a évidemment moins de riches couleurs sur sa palette que l'auteur des *Prismes*.

Le morceau intitulé *le Livre* renferme des détails très délicats et bien ren-

dus; plusieurs histoires en forme de dialogue sont aussi bien traitées. Toutefois, on s'en aperçoit vite, la parole écrite de M. de Lacretelle n'est pas encore la traduction toujours sincère de sa pensée qui, elle-même, manque souvent de précision. La rime et la mesure sont aussi des entraves dont il n'est pas encore très habile à se jouer. Voici, pour ne citer qu'un exemple, à quelles singulières concessions l'amène la nécessité de la rime :

> Eucharistie avait, dans son cœur doux et calme,
> Pour fleurir en bienfaits, la bonté, *cette palme!*

Quoique M. Henri de Lacretelle procède, en poésie, plus particulièrement de M. de Lamartine, l'imitation de M. Hugo se fait aussi, par intervalles, remarquer dans son volume comme dans les vers sur *la Place Royale,* et ceux sur *la Grande Chartreuse de Grenoble.*

Sous ce titre : *Les Solitudes,* M. Paul Juillerat publie un somptueux volume de poésies qui ne sont pas ses premières armes, mais qui n'en sont pas moins une œuvre de jeunesse, de très grande jeunesse. M. Juillerat nous a tout l'air d'aimer l'art pour lui-même et non pour le bruit ou l'argent qu'il vaut à quelques-uns. Ce culte désintéressé de la muse mérite bien qu'on le note en passant, ne fût-ce que pour l'opposer à l'avidité rapace de tant d'autres romanciers ou vaudevillistes qui se suspendent si gloutonnement au sein de cette pauvre littérature contemporaine pour s'y nourrir. Le vers de M. Juillerat est théoriquement irréprochable; la facture en est sévère, à ce point même qu'elle en contracte de la raideur. J'imagine que la critique aura, lors de ses débuts, reproché au jeune poète les négligences de sa forme, mais je crains que, prenant la censure trop à la lettre, il ne soit tombé dans un défaut contraire, et n'ait perdu en souplesse ce qu'il a gagné en scrupuleuse fidélité aux règles de la prosodie. Sa rime est si constamment riche qu'elle en fatigue le regard et l'oreille, et si souvent neuve et étrange qu'on dirait parfois une gageure, et qu'on regrette les efforts qu'il a dû faire pour accoupler de pareilles syllabes. Je remarquerai aussi que M. Juillerat use, jusqu'à l'abus, de l'*apposition.* Il est bien sans doute d'employer ce procédé de l'école, mais sobrement, et beaucoup de ses pièces en fourmillent, une entre autres, fort belle du reste, adressée à M. Victor Hugo, qui, quant au fond, aura bien pu, malgré toutes les précautions poétiques mises en jeu, s'en montrer peu flatté.

Toutes les petites chicanes ci-dessus ne doivent pas empêcher de reconnaître en M. Paul Juillerat un talent réel et une grande adresse à manier le vers. Il a aussi des qualités essentielles, la fraîcheur, par exemple, et l'abondance. Je noterai un récit dans le goût de *Monsieur Jean, Un Sacrifice,* petit poème peu épique et presque familier. Il y a aussi des stances très jolies dans les vers *A un Nouveau-Né.*

Il paraît que nos poètes ont grande hâte d'en finir aujourd'hui, et d'imposer silence à leur muse. Ce ne sont de toutes parts que des éditions complètes, des monumens achevés, des livres qu'on se montre bien impatient de clore; et ceci, devinez à quel âge? Je n'imagine pas que M. de Latour, par exemple,

ait beaucoup plus de trente ans, et le voici néanmoins qui nous donne pour complètes ses œuvres poétiques. Évidemment M. de Latour se calomnie, et la source comprimée si tôt saura bien, je pense, trouver issue.

Toutefois, bien que les deux recueils dont il se compose soient des cadres bien élastiques, et que la fantaisie peut encore beaucoup étendre, ce volume a deux faces, l'une tournée plus particulièrement vers l'adolescence, l'autre vers l'âge mûr; la première plus croyante et plus sereine, l'autre plus sceptique et plus inquiète. Tel qu'il est, ce volume se complète, en effet, par sa diversité même.

Lorsqu'une ame, accessible à toutes les impressions du dehors, et facile à s'émouvoir, essaie, dès le premier rayonnement de la jeunesse, de noter et d'épandre les sentimens qu'elle éprouve et les harmonies qui s'éveillent en elle, alors sa parole passe tour à tour de l'enthousiasme lyrique à l'abattement élégiaque avec un abandon instinctif que les défiances de l'esprit comprimeront plus tard, mais que rien n'altère et n'effarouche encore. L'ame qui chante, en ces heures naïves, se passionne aveuglément pour tout ce qui exige une grande dépense de force et de courage; aussi, la gloire est-elle son rêve et son but proclamé. Elle s'exalte pour tout ce qui brille, pour le soleil comme pour un beau visage; elle dit sans jalouse réserve l'admiration que lui inspire toute grande renommée, et la rêverie où la jette une jeune femme qui passe. L'amour, qui commence d'illuminer le faîte de cette jeunesse, a, dans ses ardeurs, ses défaillances et ses désirs, une candeur qui ne sera point lente à disparaître pour faire place à toutes les arguties raisonneuses de la passion. Jours d'inspiration éphémère et bien regrettable! Que chanterait-on alors, sinon le bonheur de l'étude, le soir, au coin du feu, sinon les étonnemens du revoir à l'aspect d'une amie d'enfance devenue jeune fille, et les sites du pays natal, et les charmes des pleurs sans causes, et les tristesses de l'absence? Ce thème inépuisable et toujours jeune comme le cœur de l'homme constitue le canevas sur lequel M. de Latour a semé tous les caprices de sa pensée adolescente, sous le titre de *la Vie Intime*. Mais ces douces campagnes, au ciel pur, de l'illusion et de l'enthousiasme, ne demeurent pas long-temps la patrie du poète. De nos jours surtout, la pratique des hommes aidant et aussi une littérature maladive, on déserte bien vite, pour de plus scabreux sentiers, ces plaines sans orages: *dulcia linquimus arva.* Entraîné par une sorte de résolution violente, on quitte pour n'y plus revenir les bords tranquilles où l'inspiration descendait aussi calmante que la rosée, et l'on se jette éperduement au travers de toutes les tourmentes. Ce sont les sentimens suggérés au cœur en cette seconde phase de la jeunesse, les pensers recueillis, comme des fruits plus âpres, aux branches battues de plus vives tempêtes, que M. de Latour, voulant réunir en un même tableau les traits épars de cette double physionomie, a exprimés dans la seconde partie de son volume, sous ce titre d'un recueil jusqu'alors inédit: *Loin du Foyer*.

Le talent de l'auteur a fait là de notables progrès. *La Vie intime,* en effet, qui intéresse comme un miroir limpide et fidèle où la figure qu'elle retrace se

dessine sans poses étudiées et sans draperies de convention; *la Vie intime*, où se lisent des élégies d'une grace irréprochable et d'une émotion éloquente et réelle, comme *l'Adieu* et *la Famille*, ce premier recueil, dis-je, trahit une inexpérience littéraire peu surprenante et surtout peu blâmable, mais frappante auprès de l'exécution plus sévère du dernier. C'est que l'art a aussi ses degrés d'initiation, ses mystères qu'on ne dévoile pas sans étude et du premier élan. Il y a donc en maints passages de *la Vie intime* des négligences de rimes et des mollesses de style qui, sans doute, concordent avec la naïveté des inspirations, mais dont M. de Latour éviterait aujourd'hui de se rendre justiciable. Sa manière, et nous l'en félicitons, est maintenant plus sûre, plus expérimentée et plus adroite. Ce qu'il veut exprimer, il le rend avec plus de précision, et avec l'élégance ou la simplicité convenable. Le contour de sa strophe est plus hardiment accusé, et la pensée s'y enferme sans contrainte. On peut en juger par la pièce intitulée : *Pourquoi les premiers beaux jours font pleurer*.

C'est au sonnet que M. de Latour a le plus souvent confié l'expression de sa pensée, et maintes fois avec bonheur. Le sonnet, qui, depuis quelques années, fait de bien grands efforts pour devenir populaire et reconquérir cette importance qu'on lui attribuait à l'époque fortunée des fameuses querelles engagées entre les *jobistes* et les *uranistes*, le sonnet, il en faut convenir, est le moule de versification le plus propre à recevoir une impression fugitive qui gagne à se trouver condensée en une forme bizarre peut-être, mais dont les quatre pans, taillés à facettes, la font admirablement reluire, quand on l'y sait embrasser avec adresse. La réhabilitation de ce petit poème date de 1828. L'écrivain qui s'adonnait alors à l'intéressante étude des poètes trop oubliés du XVI[e] siècle, séduit par toutes les graces coquettes des sonnets de Ronsard, de Desportes, de Dubellay et des autres membres de la pléïade, ne put résister dès-lors à la fantaisie de cristalliser en sonnets quelques minces courans d'idée poétique, ce qui a fait dire de lui avec raison :

Du sonnet Sainte-Beuve a rajeuni le charme.

Pour n'avoir pas encore trouvé d'accueil bien décidément favorable auprès du public, cette tentative n'en a pas moins été très activement suivie par bien des poètes. Il est à remarquer, toutefois, que ni M. de Lamartine, ni M. Hugo n'ont adopté le sonnet. Cette réserve s'explique, quant à M. de Lamartine, par la nature même de ses inspirations; leurs grandes ailes se trouveraient à l'étroit et froissées dans cette enceinte anguleuse et fragile; il leur faut une plus vaste atmosphère pour se déployer dans toute leur majesté d'allure; mais M. Hugo, qui a tant élaboré de rhythmes divers, n'avait pas les mêmes motifs de s'abstenir, et l'on doit regretter qu'il l'ait fait.

Toutefois, pour deux qui ne l'ont pas admis, bien d'autres sont venus disputer à son régénérateur contemporain la palme du sonnet. L'auteur des *Iambes* s'est efforcé de reproduire dans ce médaillon ciselé quelques physionomies de peintres italiens. M. Théophile Gautier a, dans sa *Comédie de la Mort*,

deux ou trois petites merveilles en ce genre. M. Antoine de Latour ne s'y est pas non plus exercé vainement. Beaucoup de ses sonnets ont une aisance, une souplesse de démarche, et sont découpés avec une si élégante symétrie, qu'il peut s'applaudir d'avoir choisi cette forme d'où la pensée, quand on l'y pousse savamment en relief, jaillit comme l'eau d'un tube étroit. Il nous faudrait en désigner un grand nombre, si nous voulions nommer tous ceux qui nous ont plu, et nous laissons au lecteur le soin du choix.

Les *Gerbes de Poésie* sont un recueil divisé en trois livres, où les morceaux divers se trouvent classés selon la nature des inspirations qu'ils traduisent. Bien que l'auteur, M. Édouard Gout-Desmartres, soit un lauréat émérite des jeux floraux, il ne faudrait pas s'imaginer, à Paris, que ses vers soient sans valeur. Le bel esprit a lui-même ses préjugés, et nous sommes vraiment bien sévères ici et bien exclusifs pour tout ce qui brille au-delà des barrières. L'académie de Toulouse couronne, il est vrai, des vers souvent faibles; mais l'Académie française n'en couronne-t-elle que d'excellens? Et puis l'institution de Clémence Isaure est déjà, par la pompe, l'élégance et la grace de ses cérémonies, une poésie en action, et ces lis, ces églantines d'or qu'on porte solennellement de la *Dorade* au *Capitole,* sont autrement puissantes à émouvoir l'imagination que les médailles distribuées à l'Institut.

Des trois livres qui, comme je l'ai dit, composent le volume de M. Desmartres, c'est, de beaucoup, le dernier que je préfère. Sans doute, dans le premier, *les Fleurs de Mai,* se lisent des vers d'une élégante symétrie, comme *le Bouquet de Fête,* et d'autres, comme *les Contes de Fées*, empreints d'une simplicité précieuse, d'autant qu'elle est moins commune aux poètes du midi; mais, ainsi que dans le second livre, *les Épis,* il y règne une trop pâle uniformité de tons; la strophe y est un peu vide et sa marche traînante. C'est dans le dernier livre, *Une rose inclinée,* que se montre le talent de M. Desmartres dans toute la grace harmonieuse de sa manière, qui est beaucoup plus élégiaque que lyrique. Cette rose inclinée est une rose sans parfums, c'est-à-dire une femme sans amour. Ce petit poème, composé d'une dizaine d'élégies, est donc une nouvelle variante des plaintes que leurs mécomptes en amour arrachent si douloureusement aux poètes; car, pour leur éternel souci, les poètes ne se résignent pas à chercher uniquement la volupté dans la femme; ils fouillent et tourmentent aussi son cœur pour en faire jaillir l'amour, mais ils n'y trouvent le plus souvent que les cendres amères de l'insensibilité, pareilles à la poussière que contiennent sous leur brillante écorce les pommes de Gomorrhe. Le dénouement où le poète, les yeux enfin dessillés, se drape fièrement dans sa dignité compromise, est un morceau vivement senti, d'un beau style et d'une ironie adroitement exprimée. *Le Bal,* où la foule semble un désert au poète qui n'y trouve pas la femme qu'il aime, offre également des détails pleins de vérité et naïvement rendus.

M. Arsène Houssaye vient de publier, sous le titre de *les Sentiers perdus,* un petit recueil très varié de poésies. Je dis varié à bon droit, car la chanson galante y fredonne auprès de l'élégie en deuil, et l'églogue y coudoie le sonnet

et le rondeau. M. Houssaye n'a point visé à l'unité, et c'est tant mieux, car l'unité, par la poésie qui court, est très voisine de l'uniformité. L'auteur des *Sentiers perdus,* ayant eu l'occasion d'étudier spécialement les poètes des deux derniers siècles, surtout ceux du XVIII[e], s'est naturellement pris de goût pour toutes sortes de petites compositions, de mode alors, et, s'il est permis de le dire en souriant, sa muse est revenue de ces excursions avec des mouches sur la joue. Il se trouve, dans son recueil, nombre de petits pastiches qui trahissent le Watteau et le Louis XV, et c'est, à mon sens, la plus originale et la meilleure partie du livre; il s'y trouve également quelques notes éparses, qui, comme les stances sur l'hiver, celles intitulées *l'Étoile,* et mainte vieille ballade, rappellent agréablement Millevoye. Mais M. Arsène Houssaye n'imite résolument personne; ses pastiches même ont une valeur et un charme qui viennent de son propre fonds. Les lecteurs des *Sentiers perdus* remarqueront plusieurs petites pièces que l'auteur baptise du nom d'*Isoline,* assez capricieusement, il l'avoue lui-même, mais le caprice va bien à ce livre.

Si j'avais une critique à faire aux *Sentiers perdus,* elle porterait sur l'arrangement un peu confus des pièces. L'auteur, en effet, les a groupées en plusieurs divisions, qu'il a fait dépendre, tantôt de la forme, tantôt du genre, ce qui jette un peu de désordre dans la classification.

AUGUSTE DESPLACES.

BULLETIN.

Toulouse a été le théâtre des plus déplorables scènes. L'émeute y a moralement triomphé, car le préfet s'est retiré devant elle. Les jours et la demeure du procureur-général ont été menacés. Le gouvernement vient d'envoyer avec de pleins pouvoirs un commissaire extraordinaire, dans le département de la Haute-Garonne.

Quelle est la cause première de tant de violences? l'exécution du recensement ordonné par M. le ministre des finances. Par quel singulier malentendu des mesures qui sont un hommage formel au principe de l'égalité rencontrent-elles tant d'opposition sur plusieurs points de la France? On dit notre pays préoccupé avant toutes choses des idées et des sentimens démocratiques, et nous le voyons accueillir avec défiance, avec irritation, les moyens d'arriver à une égale répartition de l'impôt entre tous. « Les Français, dit l'art. 2 de la Charte, contribuent indistinctement dans la proportion de leur fortune aux charges de l'état.» Pour assurer la sincère exécution de ce principe, qui est la base d'une société démocratique, l'état doit tout connaître et tout enregistrer. Dans un pays où un pareil principe est écrit dans la loi, tout doit passer sous le niveau d'un contrôle uniforme, hommes et choses, populations et biens. Il faut laisser aux sociétés aristocratiques ces susceptibilités individuelles qui protestent contre l'empire universel de la loi. C'est le patricien, c'est le grand seigneur qui trouve mauvais qu'au nom de l'intérêt général l'état prenne connnaissance de ses affaires, de sa fortune, de son avoir; mais les citoyens d'un pays où l'amour de l'égalité prime tous les autres sentimens doivent accepter un examen, une publicité, qui sont la conséquence et la garantie de l'organisation politique dont ils sont fiers. A quoi travaille en ce moment M. le ministre des finances? à constater les progrès de la

population et l'accroissement de richesses qui ont signalé ces dernières années. Ni la loi, ni l'administration ne peuvent consentir à ce qu'un grand nombre d'hommes, de citoyens, ne figurent pas, ne comptent pour rien dans la statistique légale du pays; pas davantage on ne peut laisser en dehors du contrôle public des valeurs nouvelles créées par l'industrie et la fortune des particuliers. Ce sont autant d'élémens qui doivent entrer dans la somme des contributions personnelles et mobilières. Cette enquête générale à laquelle se livre le gouvernement sur tous les points du royaume aura un double avantage : d'abord elle assurera l'entière exécution des lois existantes; elle empêchera qu'une minorité échappe aux charges qui doivent peser sur tous, puis elle rassemblera des faits, des documens précieux, et plus tard le pouvoir législatif pourra prononcer en connaissance de cause sur les réformes que peuvent appeler les lois qui règlent les différentes contributions. En un mot, un recensement est toujours dans un état la preuve que le privilége y est condamné, et que tout y est soumis au salutaire despotisme de l'intérêt général.

Voilà ce que n'ont pas compris quelques conseils municipaux qui ont opposé à l'administration des résistances plus ou moins vives. Nous connaissons la puissance et l'ardeur des intérêts de localité; mais les conseils municipaux doivent en être les modérateurs éclairés, et non pas les instrumens passifs. Faut-il, parce qu'une ville répugne à faire connaître le chiffre exact de sa population de peur de voir augmenter les droits d'octroi, que le maire et le conseil municipal refusent leur concours à l'administration? Les devoirs généraux des citoyens, des membres de la grande cité, doivent-ils être sacrifiés aux préoccupations exclusives de l'égoïsme local? Le maire, les adjoints, les membres d'un conseil municipal, sont-ils nécessairement les adversaires du préfet, des ministres, du gouvernement central?

Sans doute l'autorité municipale a surtout pour attribution, pour devoir, de veiller au maintien des droits, au bien-être, à la sûreté des citoyens à la tête desquels elle est préposée; mais elle ne peut mieux s'acquitter de cette mission qu'en tenant un juste équilibre entre ses administrés et le gouvernement. Elle est l'intermédiaire naturel entre le pouvoir central et les intérêts individuels; elle est une sorte de magistrature politique qui a des devoirs complexes. Voilà qui est indiqué par l'économie même de notre législation. Dans les communes qui ont trois mille habitans et au-dessus, et dans tous les chefs-lieux d'arrondissement, les maires sont nommés par le roi, parce qu'ils ne sont pas exclusivement les représentans et les avocats des intérêts de ceux au milieu desquels ils vivent, mais parce qu'ils sont le lien officiel, le lien politique entre l'unité du gouvernement et l'individualité de la commune, du bourg, de la ville. Tel est le principe qui distingue l'organisation municipale sortie des lois de la constituante, de l'empire et de la révolution de 1830, d'avec la municipalité des anciens temps, d'origine germanique ou romaine. La municipalité de Toulouse est tombée précisément dans cette faute, d'épouser tout-à-fait les passions qui s'agitaient autour d'elle. Elle n'a rien modéré,

elle a suivi; elle ne s'est pas interposée entre la population et le préfet, mais avec la population elle a fait la guerre au préfet, car quel acte plus hostile que d'envoyer sa démission à M. Mahul dès les premiers momens de sa présence à Toulouse? N'était-ce pas déclarer aux habitans qu'elle partageait toutes leurs préventions, et que l'autorité municipale désespérait de pouvoir s'entendre avec le nouvel administrateur? Si le conseil municipal ne se fût pas en masse démis de ses fonctions, il eût exercé une influence utile sur la population, sur la garde nationale, sur le préfet lui-même. Quelle autorité pouvait avoir une municipalité provisoire qui n'existait que par le bon plaisir du peuple, et qui sentait qu'elle serait brisée si elle se permettait la moindre protestation contre les caprices ou les violences populaires? Aussi qu'est-il arrivé? La garde nationale a suivi l'exemple de la municipalité provisoire; elle n'a opposé aucune résistance au désordre; par son inertie, elle a fait cause commune avec les passions de la population, et la cause des lois n'a plus eu de défenseurs que dans cette brave garnison à la patiente fermeté de laquelle le ministère rend un juste hommage.

C'est en se voyant l'objet d'une agression si unanime, en se trouvant abandonné, dans sa lutte contre une effervescence inexplicable, par la municipalité et la garde nationale, que M. Mahul, cédant à une malheureuse inspiration, a pris le parti de se retirer. Avant de quitter Toulouse, il a voulu expliquer au gouvernement les motifs de sa conduite. Il paraît que, dans une lettre écrite au milieu de la nuit et qui trahit un grand désordre d'idées, M. Mahul dit qu'il croit remplir un devoir d'humanité en ne prolongeant pas, par sa présence, une agitation violente qui ne s'adresse qu'à sa personne : dans d'autres circonstances, il serait prêt à sacrifier sa vie à la cause des lois et du gouvernement; mais ici lui seul est en cause, et il croit bien faire en se dévouant. La lettre serait terminée, dit-on, de la main de son secrétaire qui annonce qu'à l'instant même M. Mahul quitte Toulouse. Effectivement M. Mahul, dans une voiture où étaient un officier de la garde nationale et un membre de la municipalité provisoire, a traversé la ville au milieu des clameurs d'une population qui considérait comme un triomphe la retraite de son premier magistrat.

On ne s'explique pas comment un homme qui depuis onze ans a donné, comme député et comme fonctionnaire, des preuves de courage politique, qui s'est montré administrateur habile dans les deux départemens de la Haute-Loire et de Vaucluse, a pu se tromper à ce point sur sa situation et sur ses devoirs. Abandonné par la municipalité et la garde nationale, M. Mahul n'avait autre chose à faire qu'à s'appuyer sur la garnison. C'est au milieu d'elle, c'est à l'état-major de la division militaire qu'il devait continuer de tenir tête à l'émeute, à l'anarchie. Il n'était pas permis à M. Mahul de se croire seul en cause, car il représentait les grands intérêts de l'ordre, et il était l'homme du gouvernement du roi. Il semble que dans ces déplorables circonstances l'intelligence de la situation ait manqué à tout le monde. On en trouve la

preuve dans cette singulière proclamation affichée le 13 au matin sur les murs de Toulouse, et signée tant par le général commandant la division que par le procureur-général : « Toute cause de désordre doit cesser. Le préfet quitte à l'instant Toulouse. » Ainsi c'était le préfet, c'était le représentant du gouvernement qui était la cause du désordre! Une si singulière condescendance aux caprices et aux ordres de l'émeute n'a pas sauvé M. Plougoulm; sa maison a été pillée deux fois, et lui-même a été obligé de se dérober par la fuite aux menaces de mort dont il était poursuivi; il a dû quitter Toulouse.

Voilà donc, dans une des principales villes de France, le préfet et le procureur-général se croyant obligés de fuir pour n'être pas assassinés. A qui persuadera-t-on que tant de violences, tant de fureur, n'aient d'autre motif que l'invitation adressée au conseil municipal d'assister les agens du fisc dans l'opération de recensement? Sur d'autres points du territoire, d'autres conseils muuicipaux n'ont pas jugé à propos de prêter leur concours. A Strasbourg notamment, le conseil municipal a pris une décision par laquelle il déclarait qu'il s'abtiendrait de toute coopération; cette décision a été annulée par le préfet en conseil de préfecture. La municipalité n'a pas voulu se pourvoir contre l'arrêté devant le roi, et les choses en sont restées là. Sans doute la collision des deux autorités du préfet et du conseil municipal est fâcheuse, et il est triste de les voir se tenir mutuellement en échec : nous croyons que le conseil municipal de Strasbourg aurait pu, sans rien aliéner de ses droits et de ses prérogatives, obtempérer aux désirs de l'administration; mais enfin tout s'est passé d'une manière paisible, et jusqu'à un certain point légale. A Toulouse, au contraire, que fait-on? Avant que le nouveau préfet ait eu le temps de faire connaître comment il entendait exécuter les prescriptions ministérielles, l'émeute gronde, s'agite, s'organise. Pas un grief sérieux ne peut être allégué, puisque rien n'a été sérieusement entamé, et des cris de fureur retentissent de toutes parts. Évidemment les franchises municipales ne sont là qu'un prétexte; il y a au fond de cette déplorable affaire d'autres mobiles et d'autres passions.

Ç'a été, aux yeux du parti qui a déclaré à la révolution et au gouvernement de 1830 une guerre implacable, une excellente occasion pour se révolter contre nos lois que l'opération du recensement. Protester au nom des libertés municipales, s'abriter derrière les vieilles franchises si chères aux villes du midi, surtout à Toulouse, la cité de France où survit le plus le génie du moyen-âge, donner aux haines et aux complots politiques le prétexte et le masque de la défense du droit, voilà qui a dû paraître d'une politique habile aux meneurs du parti carliste. Seulement l'exécution de ce plan a été hâtive, violente et brutale. On peut dire que le parti s'est dévoilé trop tôt par son triomphe même. Ceux qui ont pu le suivre sans connaître et partager ses vues secrètes ont dû déjà s'apercevoir où il voulait les conduire. C'est une étrange manière de faire fleurir dans une cité les libertés municipales, que d'y inaugurer la guerre civile.

C'est au commissaire extraordinaire qu'envoie le ministère dans le départe-

ment de la Haute-Garonne de reconnaître et de signaler au gouvernement tous les élémens qui ont concouru à produire les déplorables troubles de Toulouse. A son arrivée, il trouvera la tranquillité matérielle rétablie. M. Bocher, préfet du Gers, a reçu l'ordre de se rendre à Toulouse, et une dépêche télégraphique, adressée par cet administrateur, a déjà appris que le mouvement anarchique s'était arrêté. C'est M. Bocher qui recevra M. Maurice Duval et qui lui remettra la préfecture. Le commissaire extraordinaire devra faire bonne justice à tout le monde. Ce n'est pas l'énergie qui manque à cet administrateur : à Perpignan, à Grenoble, à Nantes, il a toujours su maintenir le respect dû au pouvoir dont il était le dépositaire. Mais dans la mission honorable et épineuse dont il a été chargé, il ne suffit pas de se montrer fort; il faut à la vigueur joindre ce tact, cette modération, qui savent rapprocher, concilier les esprits, sans amoindrir l'autorité. Les difficultés contre lesquelles aura à lutter M. Maurice Duval sont d'autant plus grandes qu'il aura moins de temps pour les résoudre. Il doit, dans l'espace de quelques semaines, tout éclaircir et tout apaiser. Nous désirons sincèrement qu'il réussisse; jamais le pouvoir n'a eu plus besoin de représentans habiles et heureux qui le montrent aux populations également éloigné de la faiblesse et de la dureté. M. Maurice Duval, qui était encore préfet il y a deux ans, est un des fonctionnaires qui connaît le mieux les rouages de l'administration; il peut donner un excellent exemple à tous les préfets de France en unissant avec adresse la persuasion qui éclaire à la fermeté qui contient. Partout où le commissaire extraordinaire ne trouvera que des préjugés d'ignorance et d'irréflexion contre l'administration et ses mesures, nous croyons qu'il ne saurait mettre trop de soin à dissiper l'aveuglement où peuvent être les esprits, à les convaincre que ce contrôle et cette enquête du fisc, qui les inquiètent si fort, sont nécessaires pour que les charges soient également réparties entre tous. Parlez au bon sens des travailleurs, des petits propriétaires, des industriels, des paysans, demandez-leur s'il n'est pas de l'intérêt de tous que, dans les impôts de répartition, tous soient comptés, puisque l'allégement de chacun peut être la conséquence de la soumission de tous à la même loi. Il est possible que l'administration des finances ne se soit pas assez rendu compte des difficultés que devait rencontrer le recensement. Cette opération peut paraître à des financiers la mesure la plus simple et la plus naturelle, mais peut-être a-t-on trop oublié que tous les contribuables n'avaient pas sur ce point les mêmes connaissances et la même manière de voir. Ainsi donc indulgence, tempérament, transaction, partout où l'autorité ne rencontrera que les défiances et les hésitations d'une bonne foi peu éclairée. Au contraire, quand le pouvoir sera bien convaincu que sous les résistances à l'exécution de l'enquête financière se cachent des pensées de complot et de révolte, il doit poursuivre avec énergie ces tendances coupables, et par la fermeté de son attitude leur ôter toute espérance de succès. C'est seulement en appropriant sa conduite à la variété des circonstances et des situations qu'on parviendra à rétablir l'ordre d'une manière durable.

La rentrée officielle de la France dans le concert européen a produit peu

de sensation, et nous trouvons, dans l'indifférence assez générale qu'a rencontrée cette nouvelle diplomatique, la preuve que l'opinion ne s'exagère pas la portée du dernier protocole signé par la conférence de Londres. Ce qui s'est fait devait avoir lieu. Il est évident que, puisque Méhémet-Ali se soumettait aux conditions que lui avaient imposées les quatre puissances au nom du sultan, nous ne pouvions pas nous montrer plus exigeans que lui; sur ce point nos protestations n'avaient plus d'objet. D'un autre côté, quand les quatre puissances nous invitaient à signer avec elles l'acte qui ferme les deux détroits du Bosphore et des Dardanelles aux flottes européennes, nous n'avions aucun motif de nous y refuser. Nous eussions sans raison mécontenté l'Autriche et la Prusse, et cette bouderie de notre part n'eût pu être qu'agréable à la Russie, sinon à l'Angleterre, du moins à lord Palmerston. Mais faut-il nous réjouir de la signature en commun du premier protocole comme d'un avantage signalé? Nous croyons que les hommes politiques du cabinet apprécient trop bien la valeur de ce qui s'est fait pour partager l'enthousiasme prématuré de ceux qui se donnent pour leurs organes. A entendre ces derniers, tout est réparé, tout s'éclaircit pour l'avenir, nous entrons dans une ère nouvelle de sécurité et de paix indéfinie. Aussi, hâtons-nous de défaire tout ce qui a été fait, pour la défense du pays, dans l'éventualité d'une guerre possible. Désarmons nos flottes, suspendons les constructions dans les chantiers de nos arsenaux, licencions les nouveaux régimens, ne continuons pas les travaux nécessaires à la force de nos places. On pouvait encore tolérer tout cela avant le dernier protocole, mais désormais ces préparatifs, ces dépenses, sont inutiles; l'Europe nous a rouvert ses bras, nous sommes rentrés dans le giron des puissances, et nous avons la certitude que la paix ne sera jamais troublée. Étrange manière de tirer profit de la situation heureuse où l'on dit la France désormais placée! On la représente comme rentrant avec tout son ascendant dans le concert européen, et c'est le moment qu'on choisirait pour diminuer ostensiblement ses moyens d'action et de puissance! On parle de l'Autriche souscrivant à l'érection du royaume de Grèce, de l'Angleterre adhérant un peu à contre-cœur à notre intervention en Espagne en 1823, et l'on rappelle que, malgré ces déplaisirs, ni l'Angleterre, ni l'Autriche ne troublèrent la paix européenne. Soit, mais nous ne sachions pas que ces deux puissances aient poussé leur modération jusqu'au désarmement. Ni Vienne, ni Londres n'en ont eu un régiment ou un vaisseau de moins. Il est glorieux, dites-vous, pour la France, d'avoir repris sa place dans les conseils de l'Europe; elle pourra désormais faire entendre sa voix en faveur des opprimés, émettre ses vues, proposer les combinaisons qui lui sembleront les meilleures pour un règlement équitable et pacifique des affaires d'Orient. Laissez-lui donc les moyens de donner à ses réclamations et à ses idées le poids d'une puissance réelle et connue de tous. Qu'avons-nous obtenu jusqu'à présent? Rien. Quelques journaux anglais parlent avec politesse de notre rentrée dans le concert européen, mais c'est tout. Nous n'avons ni satisfactions pour le

passé, ni garanties pour l'avenir. Puisque rien n'est changé autour de nous, ne changeons donc pas nous-mêmes notre situation à notre détriment.

En Angleterre, l'avantage des tories sur les whigs se dessine tous les jours davantage. La presse française s'est émue, comme elle devait le faire, du singulier discours de lord Palmerston, dont nous avons déjà signalé l'excentrique véhémence. Les récriminations ne se sont pas fait attendre. Aux attaques du ministre anglais contre notre occupation d'Afrique et contre la guerre que nous faisons aux Arabes, on a opposé la manière dont l'Angleterre maintient et agrandit son empire dans l'Inde, sa perfidie, sa cruauté contre les princes qu'elle asservit presque toujours en les trompant. Il est fort possible que, si les Anglais eussent eu à lutter contre Abd-el-Kader, ils en eussent déjà fini avec lui par la trahison, le poison ou l'assassinat. Il a été proposé à un de nos gouverneurs de se débarrasser de l'émir par de pareils moyens, et il n'a été répondu à de pareilles offres que par le refus du mépris. Il faut tout l'aveuglement de la haine pour trouver matière à des déclamations philantropiques dans la noble lutte que nos soldats soutiennent contre les Arabes. Les *hustings* ont retenti d'autres discours plus politiques et plus convenables que celui de lord Palmerston. Plusieurs des principaux whigs qui, contre leur attente, ont succombé de quelques voix, ont harangué les électeurs en hommes qui ne craignent pas d'en appeler à l'avenir. Lord Morpeth a prononcé de nobles paroles sur sa défaite. Dans le comté de Northumberland, lord Howick, fils aîné de lord Grey, a hautement reproché à ses adversaires les moyens et les influences illégitimes par lesquels on a combattu sa candidature; il a fortement engagé les électeurs libéraux à se préparer au combat pour le jour d'une nouvelle lutte. Il paraît que les tories ont assuré leur triomphe *per fas et nefas*. On a beaucoup déclamé contre la corruption des monarchies absolues. Que dira-t-on de la probité politique de nos voisins dans leurs luttes constitutionnelles? L'enchère est ouverte. La conscience d'un électeur vaut tant aujourd'hui, demain le prix a doublé; mais il y a surenchère, et la franchise électorale devient une mine d'or pour ceux qui la possèdent et savent la vendre. Quel prince, quel roi a jamais exercé la corruption d'une manière si patente? Et cette corruption s'adresse au peuple même, à la démocratie, qui s'en nourrit ouvertement. Nous recommandons ces scènes d'intérieur de la vie anglaise à ceux qui s'imaginent que plus on descend dans l'échelle politique, plus on trouve infailliblement l'indépendance et le désintéressement. Nous paraîtrons peut-être à quelques personnes avancer un paradoxe, et cependant nous croyons n'émettre qu'une vérité fort simple en disant que, s'il reste encore en Angleterre un peu de *vertu* politique, il faut en faire honneur aux situations aristocratiques et fortes qui permettent à un certain nombre d'hommes d'être fidèles à leurs principes; si ces situations disparaissaient, que deviendrait l'Angleterre avec la vénalité qui a passé dans ses mœurs? O'Connell a reproché aussi vivement aux tories leurs violences et leur corruption; son échec à Dublin ne l'a pas abattu, et dans une

dernière proclamation il s'exprime en partisan déclaré des whigs et de la reine Victoria.

La question de la tutelle est décidément résolue en Espagne. Sur trois cent vingt-neuf membres, deux cent trois ont déclaré la tutelle vacante, et M Arguelles a été nommé tuteur de la reine et de l'infante par cent quatre-vingts voix. En ce moment, les fonctions de tuteur peuvent n'avoir pas une très grande importance; mais, pour l'avenir, le choix des cortès donne à M. Arguelles une certaine force politique que dès aujourd'hui le duc de la Victoire doit voir avec défiance. Il est évident que le parti démocratique a voulu opposer un rival à Espartero, et lui montrer l'homme qui pourrait un jour, si les circonstances devenaient favorables, entrer en lutte avec lui.

Ce n'est pas la faute du général Bugeaud, s'il n'a pas rencontré Abd-el-Kader, et s'il ne l'a pas défait dans une action d'éclat. Il a parcouru la Régence en tous sens, tant en personne que par les généraux qui sont sous ses ordres, et sur tous les points l'émir a toujours évité un engagement décisif. Dans la province de Constantine, le général Négrier a eu du moins affaire à deux lieutenans d'Abd-el-Kader, et il les a détruits tous les deux. Un des principaux résultats des dernières expéditions du général Bugeaud est l'occupation permanente et forte de Mascara, où il y a maintenant d'abondans magasins de paille et de blé, grâce aux moissons faites par nos soldats.

Le ministère s'occupe en ce moment du personnel des préfectures. Les évènemens dont le midi de la France vient d'être le théâtre sont un motif de plus pour apporter dans les déplacemens ou les choix nouveaux qu'il pourra faire la plus attentive sollicitude. Il paraît qu'il n'est pas question de donner un successeur à M. Mahul dans la place de directeur de la police du royaume, qu'il a laissée vacante en partant pour Toulouse. En ce moment, c'est M. Duchâtel lui-même qui s'occupe sans intermédiaire de cette importante partie de son administration.

— Toute la mélancolie et toute la grace naïve des ballades allemandes se retrouvent dans un petit poème qui vient de paraître chez l'éditeur Curmer, sous le titre de *Rosemonde*. L'auteur, M. Henri Blaze, est depuis long-temps familiarisé avec la langue de Ruckert et d'Uhland; il n'a point étudié ces frais modèles dans l'infidèle miroir des traductions; il les a contemplés face à face, et *Rosemonde* témoigne en plus d'une page de l'heureuse influence qu'a eue ce commerce intime avec la muse allemande sur le talent de M. Henri Blaze. La donnée de cette ballade est des plus simples. Rosemonde est séparée depuis trois ans de son bien-aimé, Valentin, que l'amour de l'art retient en Italie dans l'atelier de Raphaël. Par une froide nuit d'automne, la jeune

fille élève vers le ciel sa plainte amoureuse; elle s'adresse tour à tour au rossignol, aux violettes du bois, à l'étoile du soir, pour leur demander ce qu'est devenu son fiancé; mais le rossignol se tait, les fleurs se ferment, l'étoile s'éteint : c'est la Mort qui se charge de la réponse. L'autre nuit, Valentin a succombé sous ses froides caresses; cette fois, c'est à Rosemonde qu'elle tend la main en lui annonçant, avec un rire sardonique, le sort de son amant. La ballade se termine au moment où Rosemonde se rend à l'appel du spectre, et lui dit : *Me voici*. La donnée de ce petit poème se prêtait merveilleusement, on le voit, aux élans les plus divers du sentiment et de la rêverie. La triste veillée de Rosemonde s'ouvre au milieu des plus sereines harmonies de la nuit; mais, dès que la Mort paraît, le paysage s'attriste, le ciel s'obscurcit, la nature frissonne. Il y a là un contraste très habilement saisi. M. Henri Blaze a su d'ailleurs tirer de son sujet tous les développemens gracieux, toutes les tendres inspirations qu'il contenait. Peut-être même pourrait-on lui reprocher d'avoir trop cédé à l'attrait de cette heureuse donnée, et d'avoir modulé avec trop de complaisance le thème qu'il s'était choisi. Quoi qu'il en soit, le poème de M. Henri Blaze sera lu avec charme, nous n'en doutons pas, par tous ceux qui aiment la rêverie allemande et qui verraient avec plaisir la muse d'Uhland et de Goethe s'acclimater chez nous. On ne pouvait mieux plaider la cause de cette muse trop dédaignée et trop méconnue encore en deçà du Rhin, et les plus sévères partisans de la netteté française pourront se plaire, nous le croyons, au culte de la poésie du nord, compris comme il l'est par l'auteur de *Rosemonde*.

F. Bonnaire.

MÉMOIRES

DE

M. DE MAISON-ROUGE

LIEUTENANT-DE-ROI DE LA BASTILLE.

I.

Les médecins m'ayant envoyé prendre les eaux et respirer l'air de mon pays, je comprends que je dois me tenir pour mort, et je cède de bonne grace au vœu de la nature. Il semblera étrange à mes amis de voir un aussi rude militaire que moi finir ses jours comme un héros de roman.

— De quoi diable, diront-ils, Maison-Rouge s'est-il avisé? Lui qui a passé ses belles années dans la fumée du canon, un cheval entre les jambes, le voilà qui tombe amoureux à trente-deux ans! Il faut qu'il ait perdu la raison.

Ce sera parfaitement dit; mais cela ne me rendra point la vie et la santé. Afin de les mettre à même de bien raisonner, et aussi pour occuper le temps qui me reste selon mon envie, je vais écrire en peu de mots mon histoire. Je ne sais trop quel enseignement on en pourra tirer, si ce n'est celui-ci : qu'il faut payer tribut à chacune de

ses passions dans l'âge convenable, et qu'il en est de l'amour comme de la petite vérole, qu'on voit être une maladie bénigne pour la jeunesse et dangereuse pour l'âge viril.

Mon père, qui avait toujours vécu dans les armées, disait qu'un bon gentilhomme, avec assez de littérature pour écrire au roi, pouvait devenir maréchal de France. Il me donna donc à un curé qui m'enseigna l'orthographe et un peu de latin, me fit traduire les commentaires de César et me permit de lire les grands auteurs du siècle dernier. Le reste de mon éducation fut consacré à l'équitation, à l'escrime et aux exercices militaires. Nos avantages ne nous servent à rien s'ils ne sont accompagnés du savoir-faire dont il est besoin pour les mettre en lumière. Les jeunes gens de ma province n'avaient pas l'esprit plus orné que le mien, mais ils possédaient le talent de faire valoir leur peu de connaissances. Ils avaient ce qu'on appelle du monde, tandis qu'une certaine timidité me retenait à l'écart et me rendait la compagnie des femmes plutôt pénible qu'agréable. Je ne manquai point de déguiser cette timidité sous les airs de l'indifférence et du mépris. Je vécus comme un farouche, et je pris de bonne foi ma faiblesse pour de la force, ma sensibilité pour de l'antipathie, et la crainte que m'inspiraient les commerces du monde pour une honnête misanthropie. J'avais en outre une véritable vocation guerrière. M. le maréchal de Noailles m'emmena en qualité de cornette, quand je n'avais que dix-huit ans; depuis ce jour, je n'ai plus quitté le baudrier. Comme c'est du temps passé, je puis dire sans vanité que j'étais à cet âge un assez beau garçon. Les princes ressemblent aux femmes, qui se prennent volontiers par les yeux; le feu roi Louis XIV me remarqua dans une revue, et demanda mon nom à M. le maréchal. Il se souvint d'avoir entendu parler favorablement de mon père, et dit qu'il me voulait donner de quoi acheter une compagnie. J'en avais une six mois après cette rencontre, et je mis tant de soins à l'entretenir que ce fut une des plus belles de l'armée.

La fin du dernier règne a été marquée, comme on sait, par des désastres. Mes campagnes furent malheureuses. Nous avions contre nous le sort des armes, et tout ce que nous pûmes obtenir, avec des prodiges de valeur, fut d'empêcher l'ennemi de pénétrer au centre du royaume. Un coup de feu que je reçus dans une retraite me tint sur le flanc jusqu'au jour où les traités mirent fin à la guerre. Au milieu des déroutes et des fatigues, j'avais gagné la réputation d'un bon militaire, mais sans avoir réussi à faire un grand chemin. J'avais

vendu ma compagnie et employé la moitié de ma petite fortune à l'acquisition de la majorité du régiment de Bourgogne. Pour charmer les ennuis des garnisons de frontière, je m'efforçais de concentrer tous mes goûts dans les détails de mon métier. N'ayant rien à faire de ma bonté naturelle, je l'employais avec mes soldats, qui m'aimaient extrêmement. Je ne voyais que des uniformes et à peine quelques grisettes, les jours de débauche, où il fallait me montrer aussi bon compagnon que mes amis. On m'appelait Maison-Rouge le philosophe, le cœur de fer, et j'acceptais volontiers ces beaux surnoms.

Une petite aventure m'apprit cependant que je n'avais pas autant d'insensibilité que je m'obstinais à le croire. Je m'étais lié d'amitié vive avec un officier de mon régiment nommé d'Ailly. Ce garçon était la franchise même. Il avait du bien, la figure belle, de la gaieté, la plupart des petits agrémens qui plaisent aux femmes. Il fréquentait dans la bonne compagnie de Sedan où nous tenions garnison, et voyait assiduement la famille d'un certain La Rive, espèce de bourgeois-gentilhomme qui tranchait du personnage de qualité, mais qui avait une fille aimable et jolie. D'Ailly devint amoureux de la demoiselle. Il m'entretenait sans cesse de sa passion, et voulait m'introduire dans la maison de sa maîtresse, ce que je n'acceptai point à cause de mon humeur sauvage. Comme il avait le cœur sur la main, et qu'il m'aimait véritablement, il parlait souvent de moi chez le vieux La Rive. J'étais, à l'entendre, un homme excellent; je ne savais pas mon mérite, et c'était grand dommage que ma bizarrerie me tînt éloigné du monde. Ces discours excitèrent la curiosité de Mlle de La Rive. Elle me regardait plus attentivement que les autres quand je venais à l'église avec l'état-major de la place. La vanité n'est pas mon défaut; j'étais loin de m'imaginer que ces regards me fussent favorables, et pourtant comme ils partaient de deux yeux pleins de douceur, ils me jetaient dans un trouble insurmontable. D'Ailly me rapporta une parole de cette jeune fille, qui me fit monter le rouge au visage.

— Je ne sais, lui avait-on dit, si votre ami est aussi brave que vous l'assurez sur un champ de bataille; mais, à l'égard des femmes, il n'est rien moins que courageux. Ce faux goût de la solitude n'est que de la poltronnerie.

— Morbleu! répondis-je, ce mot-là est bien d'une femme qui a le sentiment de tout le mal qu'elle peut faire, et qui se croit redoutable. C'est précisément parce que j'évite ses pareilles que je ne les crains pas.

Ma réponse fut rendue fidèlement; mais Mlle de La Rive ne cessa de répéter que j'étais un poltron et non pas un philosophe. Les choses en étaient à ce point quand d'Ailly partit pour la cour, afin de soumettre à son cousin, le duc de Chaulnes, son projet de mariage. Pendant son absence, je me trouvai, dans un repas de corps, auprès d'un officier qui tint quelques propos malhonnêtes et grossiers sur Mlle de La Rive. Je déclarai impérieusement que je ne voulais pas entendre mal parler d'une personne que j'estimais. On se moqua de ma galanterie. La colère me prit, et une querelle assez chaude nous mena jusque sur le pré. Je maniais les armes beaucoup mieux que mon adversaire; je lui passai mon épée au travers du corps. Celui que j'avais tué était connu pour un brutal, en sorte qu'on ne m'inquiéta point. Mlle de La Rive n'ignorait pas le motif de la querelle. Ses yeux me dirent assez qu'elle m'en gardait quelque reconnaissance; mais pour rien au monde je n'aurais voulu courir sur les brisées de mon ami. Tout en me croyant le cœur assez ferme pour répondre de moi, je jugeai inutile de m'exposer à écouter cette jolie personne m'exprimer un sentiment honnête et tendre qui mène les gens tout droit à l'amour; c'est pourquoi je m'enfermai plus que jamais dans ma sauvagerie. A son retour, d'Ailly me rapporta cent paroles obligeantes de sa maîtresse. Il mit tout en œuvre pour vaincre mon obstination. Je demeurai inébranlable, et sans doute je n'aurais jamais vu de près Mlle de La Rive, si d'Ailly, qui n'avait pas de parens à Sedan, n'eût imaginé de m'envoyer remettre au père de sa belle la demande en mariage que M. de Chaulnes avait faite par écrit. Il fallait, disait-il, un homme sérieux et de bonne réputation comme moi pour donner à cette demande le poids et l'importance nécessaires. Me voilà donc, pour la première fois de ma vie, m'inquiétant de mes rubans et de ma coiffure, et allant en visite avec mon plus bel habit. Mlle de La Rive me vit de sa fenêtre traverser la place et sonner à la porte de la maison; je la trouvai seule dans le salon, où je fus conduit en attendant qu'on eût averti le père. Elle me demanda ce qui m'amenait, en femme qui devine les choses de loin.

— C'est, lui répondis-je, une petite affaire qui vous concerne.

— Cette affaire, reprit-elle, ne vous touche pas de près, car vous me paraissez avoir l'assurance et la liberté d'esprit que donne le désintéressement,

— Il est vrai, mademoiselle, que je suis l'être le plus maladroit du monde quand je sollicite pour mon compte, tandis que j'ai de la résolution lorsqu'il s'agit de plaider et de batailler pour les autres.

—Je le sais, puisque vous avez risqué votre vie à mon service. Excusez ma franchise, monsieur : en parlant pour les autres et jamais pour soi-même, on perd des procès tout gagnés, et on fait souvent un mauvais emploi de sa générosité.

—Ce n'est pas le cas aujourd'hui, mademoiselle. Je viens plaider pour un ami qui m'est cher, et qui ne vous est pas indifférent, je le suppose. Le succès nous sera donc agréable à tous deux.

—Prenez-y garde, monsieur. Après avoir été mon défenseur, vous pourriez bien jouer à présent le rôle de persécuteur.

Le vieux La Rive étant venu nous interrompre, la demoiselle sortit dans une agitation qui me parut singulière. Je remis la lettre officielle de M. le duc de Chaulnes, et, selon mon attente, la demande fut accueillie favorablement. Le père trouva l'alliance parfaitement sortable. Il m'accabla de civilités, et me promit de mener l'affaire aussi vivement que d'Ailly le pouvait souhaiter. Je courus annoncer à mon ami l'heureux résultat de mon ambassade. Nous en causions ensemble quand on nous annonça M. de La Rive.

—Nous avons, dit-il, un petit obstacle. Ma fille montre un grand effroi à l'idée du mariage. Elle pleure, et demande un délai de six mois qu'elle veut passer dans un couvent. Ce sont caprices de fille innocente. Nous en triompherons, et je viens prier M. d'Ailly de ne pas laisser de faire sa cour, sans s'inquiéter de cet incident.

D'Ailly, qui se croyait en meilleure position dans l'esprit de sa prétendue, demeura stupéfait à cette triste nouvelle. Il eût renoncé à ses espérances plutôt que de songer à forcer les répugnances de la jeune fille; mais il tomba dans un désespoir violent. Comme il parlait volontiers, il conta ses peines à tous venans, et la ville entière s'intéressait à son malheur.

Sur ces entrefaites, le roi mourut; M. d'Argenson entra aux affaires. Je suis son parent à un degré fort éloigné; on m'engagea de sa part à venir à Paris prendre un poste de confiance qu'il me voulait donner. Au milieu des démarches de cour et des audiences de ministre, l'image de Mlle de La Rive ne me sortait plus de l'esprit; je revoyais sa tête blonde et ses yeux pleins de douceur; je répétais sans cesse le peu de mots que sa bouche m'avait adressés, et j'y trouvais, en dépit de ma modestie, un sens qui me troublait. L'étrange issue de mon ambassade semblait confirmer mes présomptions. Cependant je sentais l'horreur que ma conduite inspirerait si on me voyait prétendre à remplacer mon ami; on m'eût accusé de le trahir, et d'ailleurs je désirais sincèrement que son bonheur fût possible.

Ces raisons me rendirent assez de force d'ame pour surmonter la faiblesse où j'étais près de tomber. Je ne tardai guère à me féliciter de ma prudence. Au bout de deux mois, d'Ailly m'annonça du même coup son mariage avec Mlle de La Rive, et son départ pour les colonies orientales, où il avait un commandement de conséquence; il quittait la France pour six ans, et partait, disait-il, désolé de ne point me faire ses adieux. Sa femme voulait s'embarquer à Bordeaux sur-le-champ pour épargner à ses parens les déchiremens de la séparation.

Peu de jours après le départ de d'Ailly, je rencontrai dans l'antichambre du ministre une jeune dame fort étourdie qui vint m'accoster lorsque je donnai mon nom à l'huissier :

— En vérité, monsieur, me dit-elle, vous êtes un homme bizarre : vous vous battez pour une femme charmante; elle vous aime, cela est dans l'ordre; mais ce qui est inconcevable, c'est que vous n'ayez pas voulu comprendre qu'elle vous aimait. Je suis l'amie de Mlle de La Rive, monsieur; elle m'écrivait tout ce qu'elle pensait; cent fois elle m'a dit que vous étiez la seule personne à qui elle eût souhaité de plaire.

Cette dame ajouta beaucoup d'autres discours que j'ai oubliés, et me força de lire une lettre de Mlle La Rive, écrite au moment du mariage, où je trouvai le passage suivant :

« Si j'avais la moindre vocation pour le couvent, j'aurais volontiers quitté le monde. Ne me sentant pas appelée à entrer en religion, je pense me tirer d'affaire le moins tristement possible en épousant un honnête homme qui a de la tendresse pour moi. Le départ de M. d'Ailly pour les colonies achève de me décider; je ne serai plus exposée à rencontrer celui qui pourrait me faire repentir de mes résolutions. Ce qui vous semblera étrange, c'est la persuasion où je suis que M. de Maison-Rouge ne me voyait pas avec indifférence; il est dupe de ses scrupules, et fait deux malheureux au lieu d'un. Ce sacrifice à la force de l'amitié est une belle chose; mais est-ce que M. d'Ailly n'aurait pas été aussi généreux, s'il eût connu la vérité? Ne serait-il pas plus juste et plus naturel que les rôles fussent changés? Les sentimens héroïques sont assez rares pour qu'on doive déplorer de les voir mal employés. Si vous rencontrez quelque part M. de Maison-Rouge, dites-lui qu'il se méfie à l'avenir de sa délicatesse excessive; dites-lui que je l'aimais, qu'il me sépare de lui par sa faute et irrévocablement. Ajoutez ensuite que je saurai me consoler, que je suis toute à mes devoirs, et qu'il ne me reverra jamais. »

— Eh bien ! me dit la jeune dame, que pensez-vous de ceci, monsieur?

— Il n'y a point de remède au passé, répondis-je; et ce que nous avons de mieux à faire est de l'oublier.

— Vous êtes un homme de marbre.

La dame n'a pas su que deux années entières de mélancolie profonde m'avaient justifié de cette accusation.

II.

M. d'Argenson, à qui les polices ordinaire et secrète donnaient de la besogne, avait besoin d'un homme à lui pour commander à la Bastille. Il m'offrit la lieutenance-de-roi de cette forteresse, comme un poste de confiance, en me priant d'y apporter cette perfection de discipline que j'avais toujours eue. J'acceptai plutôt pour me tirer de l'oisiveté que par goût pour ces fonctions de tyran.

Le personnel de la prison est considérable; j'avais sous mes ordres tout le régiment de la geôle et une compagnie des gardes-invalides. Le gouverneur, M. de Bernaville, seul personnage au-dessus de moi, était trop paresseux pour me gêner en rien; il croyait bien faire en ne considérant pas les prisonniers comme des hommes, et en réduisant à un petit écu la pistole que le roi donnait par tête pour la nourriture. Nous eûmes quelquefois maille à partir sur cet article; je lui faisais honte de son avarice, et comme il me savait bien en cour, il n'osait me résister ouvertement. L'autorité passa ainsi presque entièrement dans mes mains, et les pauvres diables que nous tenions enfermés ne s'en trouvèrent pas plus mal.

J'aurais quelques bonnes histoires à raconter sur ceux qui passèrent entre mes mains pendant mes premières années de Bastille; je les laisserai de côté pour en venir à ce qui me touche, n'ayant pas envie de faire ici d'autre roman que le mien. Un jour, le lieutenant de police nous apporta l'ordre de préparer un grand nombre de logemens; on parlait de nous envoyer pour la nuit des gens de qualité. Il y avait en effet une terreur dans Paris, ce que je sus par ouï-dire, car je vivais moi-même comme un véritable prisonnier, à cause de mon peu de goût pour le monde. L'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne fut cerné par la maréchaussée. D'heure en heure on nous amena quelques figures nouvelles, dans des carrosses de louage, et bien accompagnées. Cette procession commença par le marquis de Pompadour; ensuite vin-

rent MM. de Saint-Geniès, l'abbé de Brigaut, MM. de Malesieu, de Gavaudun, de Boisdavis, et d'autres gens attachés au duc et à la duchesse du Maine. On eut un moment l'idée que cette princesse elle-même nous serait envoyée, mais ce ne fut qu'un bruit. Bientôt arrivèrent M. Davisart, le chevalier de Menil et Mlle de Launay, confidente intime de la princesse. Avant la fin de la semaine, la Bastille contenait à peu près toute la conspiration de Cellamare. J'étais fort occupé dans les premiers temps, à cause des interrogatoires que venaient faire M. d'Argenson et le lieutenant de police. Dubois lui-même s'en mêla. On ne se reposa que quand on eut assez questionné les chefs de l'affaire; ce fut dans cet intervalle que le gouverneur me dit un jour:

— Savez-vous que nous avons ici la meilleure compagnie et les femmes les plus aimables du château de Sceaux? Allez voir Mlle de Launay; c'est une prisonnière comme vous n'en aurez pas souvent.

— Et que voulez-vous, répondis-je, que j'aille faire chez cette perronnelle? Je n'ai pas envie d'entendre ses lamentations.

— Vous ne la connaissez point; ne vous imaginez pas qu'elle soit éplorée. Elle m'a reçu d'aussi belle humeur que si on était ici pour se divertir.

Je tournai sur mes talons sans répliquer. Ce que le gouverneur me disait pour m'engager à visiter Mlle de Launay ne faisait que m'en éloigner davantage. On pourrait s'étonner qu'un philosophe ou un penseur ne se connût pas lui-même. Moi qui n'étais qu'un franc militaire sans culture, et qui n'ai jamais réfléchi à rien de bon, je n'avais qu'une idée peu nette de mon propre caractère. J'ai déjà dit que je prenais ma timidité pour l'horreur de la compagnie, et dans cette occasion, je demeurai persuadé que je n'avais nul plaisir à tirer d'une visite à cette perronnelle, comme je l'appelais alors. L'humanité dont j'usais envers les autres prisonniers me reprocha pourtant de traiter cruellement une femme qui avait sans doute plus besoin que personne d'être secourue dans son mauvais destin. Je crus m'adoucir un beau jour, et c'était au contraire le courage qui me venait, lorsque je me rendis au logement de Mlle de Launay. Dans mon ignorance des façons de cour, je m'attendais à trouver de grands airs dédaigneux et un langage fort au-dessus du mien. Ma réplique était préparée; je m'étais armé de toute ma rudesse de soldat. Je fus bien surpris de me voir accueilli avec cet agréable laisser-aller et cette insouciance cordiale qui vous mettent à l'aise malgré vous. Pour la première fois de ma vie, je m'aperçus que j'avais de la politesse et que je pouvais soutenir une conversation.

Lorsque j'aurai dit que Mlle de Launay est une petite femme un peu maigre et jaune, il ne me restera plus que des éloges à faire de sa personne. Ses yeux sont les plus animés et les mieux parlans que j'aie jamais vus. Ils vous devinent si promptement, qu'on a honte de la lenteur qu'on met à s'exprimer. Leur éloquence, en devançant la parole, vous prépare à écouter la plus jolie bouche du monde répéter ce qu'ils viennent de vous dire. La douceur du son de voix, le piquant du geste et je ne sais quelle grace indéfinissable, font de Mlle de Launay la beauté la plus touchante qu'on se puisse imaginer. Quant à son esprit, je n'en parle pas, n'étant pas de force à le juger; mais à cette heure les connaisseurs l'ont trop vanté, M. de Chaulieu l'a trop exalté dans ses poésies, pour qu'il soit besoin de dire que c'est le plus original et le plus aimable de ce siècle.

Le gouverneur ne m'avait pas trompé en m'annonçant que ma prisonnière ne donnait pas dans le lamentable. Elle faisait si bon cœur contre sa mauvaise fortune, que je conçus une haute opinion de son caractère.

— Monsieur, me disait-elle, vous regarderez peut-être mon contentement comme une bravade. Cependant vous comprendrez mieux pourquoi je suis tranquille et heureuse, lorsque vous saurez que j'ai toujours vécu dans l'esclavage. Quelque attaché qu'on soit à une princesse, c'est ne rien garder pour soi que de lui donner son temps au point de n'avoir pas une heure de loisir. Je retrouve ici bien plus d'indépendance que je n'en ai perdu. Si je n'y fais pas mes volontés, du moins je n'obéis pas à celles des autres. Ne voyant rien, je regrette peu de chose, et l'impossibilité de satisfaire mes désirs les empêche de naître. Il n'en est pas de même dans la servitude, où tout s'offre et se refuse à la fois à nos souhaits. Je n'ai point d'assujétissemens, point de devoirs à remplir ni de fonctions à exercer. Je me lève à mon heure et dors quand cela me convient. C'est en prison qu'on goûte vraiment la liberté.

—A Dieu ne plaise, répondis-je, que je cherche à vous désabuser sur les jouissances de la prison. Aimez-les le plus long-temps que vous pourrez. Il y a pourtant un grand mot que l'on prononce souvent ici.

—Voulez-vous parler de l'ennui? reprit-elle. Il est vrai que c'est le fléau le plus à craindre. Heureusement j'ai ma femme de chambre qui est une ressource. D'ailleurs, si on se relâche un peu de la première rigueur en me donnant des livres... Mais je ne veux pas me

mettre à désirer trop de choses, de peur de manquer à ma saine philosophie.

Je promis de fournir ce qui serait en mon pouvoir pour charmer les ennuis de la Bastille, et je sortis enchanté de ma prisonnière. Le lendemain j'arrivai avec un livre sous mon bras. Ce n'était qu'un volume de l'Ecclésiaste, et l'on me reçut comme si j'eusse apporté la *Bibliothèque des Romans.*

La chambre qu'habitait Mlle de Launay n'était pas magnifique. Il n'y avait littéralement que les quatre murs, plus un lit fort simple pour elle et un pliant de campagne pour sa suivante, Mlle Blondel, qui était aussi une fille très philosophe. Une grande caisse de bois où ces dames enfermaient leurs nippes servait de table aux heures des repas, et les lits tenaient lieu de canapé. Sans attendre qu'on m'en fît la demande, j'envoyai des chaises de paille, un guéridon et deux chandeliers de cuivre qui causèrent plus de joie que tous les lustres de Versailles n'en eussent donné à mes recluses avant leur emprisonnement. S'il est aisé de rendre fort misérable le sort des prisonniers, il est aussi bien facile de l'adoucir. Les privations de tout le superflu de la vie et l'idée qu'ils sont en pays ennemi donne un prix particulier à la moindre faveur. Ils n'ont pas l'embarras du choix dans leurs distractions, et saisissent avidement celle qui se présente. Mlle de Launay n'avait jamais aimé le jeu; le goût lui en vint aussitôt que je lui eus offert des cartes. Elle joua le piquet avec Mlle Blondel du matin au soir, et y mit une ardeur incroyable. Un métier à tapisserie que je lui accordai ensuite compléta le répertoire des délassemens ordinaires des femmes.

— Graces à vos bontés, me disait-elle, il ne me manque plus rien, et si je m'ennuie à présent, il faudra que j'aie l'esprit mal fait.

Je réussis pourtant à lui procurer un amusement qui lui fut plus sensible que toutes mes autres attentions. Mes domestiques avaient une chatte avec ses petits : je portai la nichée dans l'appartement de Mlle de Launay, en lui disant que je voulais augmenter sa société d'une famille entière. Ces animaux l'occupèrent jusqu'à sa sortie de la Bastille, quoiqu'elle ait eu dans ce triste séjour bien d'autres sujets de se passionner, comme on le verra tout à l'heure. Ma prisonnière exprimait sa reconnaissance avec une vivacité qui me touchait. Mes visites devinrent de jour en jour plus rapprochées, et je finissais par y trouver un charme dont je ne savais pas reconnaître la cause. Dans l'amitié qui s'établissait entre nous, Mlle de Launay conservait avec

un tact exquis la mesure que mon rôle de gardien rendait nécessaire, malgré ma bonne envie de laisser mon autorité à la porte. Elle m'appela familièrement son cher patron, et je la nommai ma pupille. Aussitôt que j'entrais, elle quittait les livres ou l'aiguille, et je voyais dans la physionomie de cette aimable fille ces éclairs de plaisir qui ne trompent jamais. Nos tête-à-tête duraient aussi longtemps que mon service le permettait, et ils étaient encore trop courts à son gré. Sans avoir beaucoup de rhétorique, je l'amusais en lui contant mes campagnes, et quand j'entamais le chapitre des amourettes de garnison, ma rusticité la faisait rire. Elle amplifiait mes récits, et souvent elle m'apprenait d'un mot à démêler des sentimens que j'avais éprouvés sans les comprendre. Je m'aperçus qu'elle avait en réalité de l'estime pour moi, et cela me relevait à mes propres yeux.

Mlle de Launay en vint tout doucement à me raconter aussi cent petites choses qu'elle ne m'eût point dites ailleurs que dans les murailles de la Bastille : son enfance, sa vie de couvent, son début à la cour de la duchesse du Maine. Lorsqu'elle parla des jeunes gens qui l'avaient recherchée nouvellement, je changeai de visage, et une sueur froide me monta au front. Mon angoisse s'évanouit quand elle eut ajouté en riant que tout ce monde-là n'avait point su lui plaire, et que nul tendre souvenir ne venait empoisonner les délices de la prison; mais, après ces confidences, je me répétais tout bas qu'il n'appartenait pas à un soldat comme moi de prétendre à mieux qu'à l'amitié d'une femme de ce mérite.

On concevra qu'ayant l'esprit tout plein de Mlle de Launay, je ne fisse que parler d'elle à tous ceux que je voyais. Les autres prisonniers remarquèrent mon faible; ils obtenaient de moi ce qu'ils voulaient en faisant l'éloge de ma protégée. Je m'étonnais naïvement de l'admiration qu'on avait pour elle. J'ignorais encore ma passion que toute la Bastille la soupçonnait déjà. Le gouverneur me railla un jour sur mon assiduité auprès de Mlle de Launay :

— Mais enfin, me demanda-t-il, que lui voulez-vous?

J'ai toujours eu pour précepte qu'il vaut mieux se taire que de dire une sottise : cette question m'embarrassait, et je gardai le silence; mais, en me mettant au lit ce soir-là, je me fis à moi-même la réponse :

— Pardieu! cela est clair : je l'aime!

III.

C'était la vérité : j'aimais Mlle de Launay, et cette belle découverte était de force à déconcerter beaucoup un militaire qui se disait à l'abri de toute faiblesse. En songeant au chagrin que m'avait laissé ma première affaire de cœur, je me crus tombé dans un nouvel abîme. Je m'en allais rôdant comme une ame en peine, et je tressaillais au bruit de mes pas. L'amour ressemble à ces mystérieux de comédie qui s'emparent de la maison entière une fois qu'ils ont ôté leur masque et dit leur nom au public. Je me sentais subjugué des pieds à la tête, et je regardais mes chaînes d'un œil consterné, sans opposer la moindre résistance. La joie me vint tout à coup à l'idée que cette charmante personne était sous ma garde, que je pouvais la voir à toute heure, et que je tenais à la main la clé de son appartement. Point de rivalité à craindre, et partant point de jalousie! Elle ne recevait que moi et dormait sous les verrous du roi; j'étais donc plus favorisé par les circonstances qu'aucun amoureux au monde.

Je passai en compagnie de ma pupille quelques semaines fort douces. On rira peut-être à mes dépens lorsque je dirai que jamais je n'ai parlé à Mlle de Launay de ma tendresse pour elle; mais il n'en était pas besoin. Chacun a sa manière de s'exprimer; la mienne est dans mes actions. Comment ma prisonnière aurait-elle pu se méprendre sur mes sentimens? Sans cesse occupé de prévenir ses désirs et de lui épargner le plus léger souci, je m'adressais tout droit à son cœur, et, malgré la règle générale qui nous ordonne de déclarer aux femmes ce qu'elles nous inspirent, je n'ai jamais craint de n'être pas entendu. Le hasard m'offrit d'ailleurs un moyen détourné de me faire comprendre clairement. Une certaine marquise de Réal, qui aimait Mlle de Launay, me fit appeler au gouvernement pour me recommander son amie. Je racontai à ma prisonnière tout ce que m'avait dit la marquise et comment je l'avais rassurée par cette réponse : « Jugez, madame, si vos recommandations en faveur de Mlle de Launay sont nécessaires! tout le monde ici se moque de moi et répète que je suis amoureux d'elle! »

L'émotion de ma voix n'échappa point à la fine oreille de ma pupille. Le regard m'apprit qu'elle avait bien saisi mon intention :

— Votre manière de rassurer Mme de Réal, me dit-elle, est ingénieuse. Pour un homme qui n'a jamais quitté son régiment, cela est délicat.

La chose me parut suffisamment éclaircie, et depuis lors je n'ai pas perdu le temps à peindre mon martyre, comme disent les poètes. La marquise m'avait long-temps parlé de son amie. Retenue au couvent jusqu'à vingt ans passés, Mlle de Launay, orpheline et dénuée de ressources, faillit prendre le voile faute de l'argent nécessaire pour payer sa pension. Mme de La Ferté, Chaulieu et d'autres personnes, qui s'intéressaient à elle, s'employèrent pour la faire entrer dans la maison de la duchesse du Maine. Ils y réussirent; mais ses débuts à Sceaux furent si déplaisans, qu'elle regretta d'abord le couvent. On la traitait comme une femme de chambre, et la haine des domestiques, se joignant à l'indifférence de la princesse, eût achevé de la dégoûter, sans une circonstance fortuite qui changea sa fortune. M. de Fontenelle venait quelquefois à Sceaux. Il causa par hasard avec Mlle de Launay, et dit à la duchesse du Maine qu'elle avait dans son antichambre la personne la plus spirituelle qu'il eût jamais rencontrée. La princesse voulait passer pour s'entendre en bel esprit. Elle appela Mlle de Launay, et feignit de s'apercevoir des agrémens vantés par Fontenelle. Plus tard, elle les apprécia véritablement. De femme de chambre qu'elle était, Mlle de Launay devint lectrice, et bientôt elle gagna la confiance et l'amitié de son altesse. C'est ainsi qu'elle trempa dans la conspiration de Cellamare, dont la princesse était un des meneurs les plus actifs.

Sur le caractère et les aventures de son amie, Mme de Réal me donna encore des renseignemens précieux.

— Ce serait un miracle, me dit-elle, si, dans un siècle comme le nôtre, une fille livrée à elle-même arrivait à vingt-huit ans sans avoir aimé personne. On sait que Mlle de Launay a eu de l'inclination pour le marquis de Silly, frère d'une compagne de couvent. Le marquis ne l'aima pas autant qu'elle l'aurait souhaité. Elle eut aussi une faiblesse pour un chevalier de Raymond, qui ne méritait pas tant d'honneur. Elle n'en a jamais fait mystère, et vous racontera sans doute ces petites aventures. Elle s'est toujours conduite avec une franchise décente qui lui a mieux réussi que la prudence à laquelle nous sacrifions sottement nos affections. Pour qu'elle trompe ou qu'elle mente, il faut qu'on l'ait réduite à cette extrémité, ou qu'elle soit bien passionnée. Celui qu'elle préfère serait fou de ne pas se fier à elle aveuglément, car elle sait se garder avec une vigilance admirable. Ce n'est pas par les efforts ni les séductions d'un tiers qu'elle deviendrait infidèle, mais par une inconstance involontaire de son imagination.

Ces détails, que je transcris sans ordre, ne sont que la substance d'un entretien fort long. La marquise parlait avec la liberté du beau monde et pratiquait aussi cette franchise ouverte des femmes d'aujourd'hui. Elle eût trouvé bon que son amie amusât les longueurs de la Bastille par quelque amourette, et lorsque je lui avais appris ce qu'on disait de mes visites à Mlle de Launay, elle s'était écriée simplement :

— Plût au ciel que vous fussiez amoureux d'elle !

J'ai eu le loisir de remarquer par moi-même combien la passion nous ouvre l'esprit : outre les lumières qu'elle me donna, ces renseignemens sur le caractère de ma prisonnière auraient dû m'être d'un grand secours, si je n'eusse commis par bonté d'ame une faute qui m'a causé un dommage irréparable.

Nous gardions sous nos verrous le chevalier de Menil, dont le malheur intéressait jusqu'à ses ennemis eux-mêmes. Ce jeune homme n'avait pas trempé dans le complot, ni connu la duchesse du Maine, et pourtant il s'était trouvé pris dans le coup de filet donné par Dubois. Un certain abbé Brigaut, agent secret de Cellamare, avait déposé chez M. de Menil une cassette remplie de papiers qui renfermait tout le nœud de cette affaire. Au moment de l'éclat, le chevalier, apprenant l'arrestation de l'abbé Brigaut, avait ouvert la cassette, et voyant au premier mot que son ami était perdu si la police découvrait ces papiers, il avait tout jeté au feu. Dubois, furieux de manquer une aussi belle capture, fit arrêter M. de Menil. On reconnut en l'interrogeant qu'il ignorait absolument la conspiration; mais on le laissa en prison par dépit. Un marquis de Menil, d'une autre famille, s'empressa un jour d'assurer au duc d'Orléans qu'il ne tenait par aucun lien au chevalier : « Tant pis pour vous, monsieur, répondit le prince; le chevalier de Menil est un très galant homme. »

Mlle de Launay connaissait cette aventure, et sans avoir jamais vu M. de Menil, elle prenait part à son malheur. L'action du chevalier n'était, à mon sens, qu'une chose fort ordinaire; ma pupille y voulut trouver une grandeur d'ame surprenante.

Un matin, le chevalier, que je visitais souvent, me raconta je ne sais quel rêve, où il prétendait avoir aperçu Mlle de Launay. Il me faisait un portrait d'invention de cette personne et me demandait si l'image en était loin de la réalité. Je rapportai notre conversation à ma protégée. Aussitôt cette tête exaltée s'empara de l'objet invisible et l'orna de tant de mérites supposés que M. de Menil devint subitement l'homme le plus accompli du monde. Il avait le rare avantage

de plaire sans être connu; le voisinage engageait à penser à lui, et ma complaisance permettait d'avoir de ses nouvelles. La singularité de la situation était un aiguillon de plus. Mlle de Launay se mit à ne vouloir parler que du chevalier. Il me fallait passer à l'appartement du voisin avant d'entrer chez elle, sans quoi on n'avait plus d'oreilles pour les sujets dont nous causions à l'ordinaire. On me demandait si M. de Menil avait de l'esprit, comment étaient ses yeux, sa taille, son air, sa façon de s'exprimer. Je répondais à tout avec la bonne foi d'un homme qui ne sait pas mentir, et on trouvait que je n'en disais jamais assez. Quand il m'arrivait de sourire à ces questions, on me priait d'excuser tant de curiosité, d'un ton qui trahissait la crainte d'avoir affaire à ma jalousie. On se sentait à ma merci, et pour être généreux je me voyais forcé de servir mon rival. Mlle de Launay parlait alors de son amitié pour moi en termes excellens. C'était une manière d'insinuer que je n'avais d'autre sentiment à attendre d'elle. Comme cette fougue d'imagination alla toujours croissant, je reconnus qu'il était inutile de m'opposer au torrent. Je pensai qu'en me prêtant à tout ce que pourrait désirer ma prisonnière, je réussirais à m'établir dans ses affections sur un terrain solide, et qu'il viendrait peut-être un jour où mon zèle mériterait quelque attention. Je me rendis donc à la chambre de M. de Menil.

— Chevalier, lui dis-je, voici un crayon et du papier; je vous donne un quart d'heure pour écrire à Mlle de Launay ce que vous voudrez. Faites que cela puisse l'amuser.

Menil se mit à l'ouvrage et tourna une douzaine de vers en manière de compliment. Je les portai à ma prisonnière.

— Ma chère pupille, lui dis-je, vous souhaitez savoir si le chevalier a de l'esprit; en voilà un échantillon. Jugez-en par vous-même.

Le morceau plut beaucoup à Mlle de Launay. Je lui donnai ce qu'il fallait pour répondre; elle écrivit une épître que je trouvai parfaite, où elle disait que sa muse, épouvantée à l'aspect de la forteresse, s'était enfuie, mais que, si je voulais permettre la prose, elle trouverait bien quelque chose à dire, et que la muse serait remplacée par un sentiment de curiosité qui se présentait avec assez de grace. C'étaient de vrais vers de femme, fort semblables à de la prose rimée, et par conséquent pleins de naturel. Menil ne fut pas embarrassé pour répliquer. L'oisiveté de la prison lui donnait toutes les facilités du monde. La correspondance s'engagea d'une manière suivie. Si j'avais eu plus de sagacité, j'aurais compris sur quelle pente ils étaient lancés. Le chevalier avait vingt-cinq ans, la tête chaude, et pour sti-

mulant les ennuis de la captivité. Il marcha grand train. Cependant, en voyant ce jeune galant et cette femme si exaltée s'occuper pendant trois jours à jouer, en mauvais vers, au jeu de *corbillon*, je pensai qu'ils s'en tiendraient à des débauches d'esprit, et je m'en amusai avec eux.

Chaque matin je remettais à Mlle de Launay une lettre du chevalier, et j'emportais une réponse. Ma complaisance se soutenait par le plaisir que cette aimable fille prenait à lire les extravagances du voisin. Leur commerce était piquant; au milieu des badinages, on avait soin de mêler quelque mot de douceur pour l'*aimable patron*. Je me figurais qu'entre gens qui ne s'étaient jamais vus, cela ne pouvait aller loin; mais au bout de quinze jours ils ne tarissaient pas encore; on était passé des vers à la prose, et les lettres allongeaient de plus en plus. Ils se faisaient des portraits l'un de l'autre et descendaient à des examens de leurs caractères. Le feu gagnait des deux parts, et surtout du côté de Mlle de Launay, car Menil n'était guère amoureux. Dans certains endroits obscurs, ils s'en disaient plus long que je n'en pouvais deviner. Du moment que leur jargon m'échappait, il m'était aisé de comprendre dans quel but ces voiles et ce mystère pour les yeux de leur messager.

On dira peut-être que j'étais un fou de m'enfoncer moi-même cent poignards dans le cœur. Que pouvais-je donc faire? Refuser mes services? Interrompre la correspondance? Quitter le rôle d'ami pour redevenir geôlier? C'eût été rentrer dans le néant. Aurais-je pu supporter de voir Mlle de Launay dans l'accablement, en être cause, et demeurer inflexible? Pouvais-je empêcher cette jeune cervelle de s'emporter? J'en appelle d'ailleurs à quiconque a aimé une personne supérieure à lui en mérite et en intelligence : le seul moyen de s'élever à sa hauteur n'est-il pas de se dévouer? N'est-ce pas à force de courage et de sacrifices, qu'on réussit à se placer au niveau de celle qu'on n'a pas su toucher? Il ne me restait pour toute arme que ma bonté de cœur, et c'était tout perdre que d'y manquer. Mais, sans entrer dans ces raisonnemens, il y a une explication simple à donner de ma conduite : j'aimais Mlle de Launay; je ne pouvais vivre un jour sans la voir. Il fallait un motif à mes visites et être bien reçu; je n'avais pas le choix des moyens : une fois éprise du chevalier, ma seule ressource était de la servir comme je l'ai fait.

M. de Menil commit une faute à se ruiner dans l'esprit de sa voisine. Il osa la soupçonner d'être ma maîtresse, et le lui écrire à mots couverts. Je m'attendais à une explosion. La colère de ma pupille eût

été le signal de la mienne; mais cette brouille aurait pu mettre fin à la correspondance, et ce n'était pas le compte de Mlle de Launay, qui attachait un prix infini à ce délassement. Elle pardonna l'injure du chevalier, et la traita de vision. Ma protégée voulut me sonder pour savoir ce que je pensais de sa clémence extrême et des termes ambigus sous lesquels elle la déguisait.

— Qu'ai-je besoin, lui répondis-je, de chercher le sens détourné de vos paroles? Quand je trouve des passages obscurs dans vos lettres, je n'essaie pas de les comprendre, et je me dis : Ma chère pupille cache ses pensées à son patron. Cette manière de juger est la seule digne de vous et de moi.

Mlle de Launay allait perdre contenance si j'eusse continué sur ce ton. Je feignis de ne pas remarquer son trouble, et je la quittai en lui promettant, comme à l'ordinaire, une lettre du chevalier pour le lendemain.

Les prisonniers ont dans leurs désirs la déraison et la vivacité des enfans. Le pauvre Menil se mit dans l'esprit de voir une fois sa voisine. On ferait une histoire des détours adroits et des flatteries qu'il employa pour m'arracher cette grace. Je ne veux pas me montrer ici meilleur que je ne suis véritablement : le chagrin que je ressentais de la préférence accordée à M. de Menil aurait bien pu me rendre impitoyable pour lui; mais je déclarai que, si Mlle de Launay souhaitait une entrevue, je n'aurais rien à lui refuser. Le chevalier croyait que la chose irait toute seule, et il se trompait. Il lui fallut plaider sa cause à grands frais. Mlle de Launay assurait qu'en se voyant on risquait de détruire tout le prestige. Il me parut que, dans ce débat, l'ardeur de l'homme et les délicatesses de la femme se livraient une bataille acharnée. Enfin, après une honnête résistance, on se rendit au désir du chevalier. Un traité fut écrit dont on jura d'observer les clauses, comme s'il s'agissait de la rencontre de deux monarques dans un nouveau camp du drap d'or.

Nous logions toutes les personnes de qualité aux bâtimens neufs, où l'air était meilleur que dans le reste de la forteresse. L'appartement de M. de Menil était situé en face de celui où demeurait ma protégée. Je n'avais que les portes à ouvrir, pour que les deux amans pussent se voir dans le corridor. Voici les conditions et le cérémonial de l'entrevue dont j'ai gardé l'original.

« 1° Mademoiselle de Launay viendra la première à la porte de sa chambre, et attendra qu'on ait ouvert à monsieur le chevalier.

« 2° Monsieur le chevalier n'avancera pas au-delà du seuil de sa

porte et ne tentera point de faire un seul pas dans le corridor vers le logement de sa voisine.

« 3° Monsieur de Maison-Rouge demeurera auprès de monsieur le chevalier et le tiendra par le bras, afin de l'obliger à rentrer s'il faisait mine de vouloir manquer à sa parole.

« 4° Il ne sera pas dit un seul mot de part ni d'autre.

« 5° L'entrevue ne durera qu'une minute au plus, et mademoiselle de Launay se réserve le droit de l'abréger encore, s'il lui plaît, en rentrant chez elle, sans que monsieur le chevalier puisse s'écrier ou réclamer en aucune façon. »

Le jour fixé pour l'entrevue, à l'heure de mes visites, je renvoyai les porte-clés qui m'accompagnaient, et j'entrai chez Mlle de Launay. Elle n'avait point dormi de la nuit, tant l'idée de ce rendez-vous l'avait agitée, ce qui ne l'empêchait pas d'être plus jolie que d'habitude. Je la conduisis toute défaillante à la première porte de sa chambre, et je me rendis chez M. de Menil. Le traité fut observé ponctuellement. Ils demeurèrent environ une minute à six pas de distance, à se regarder. Leurs physionomies exprimaient tant de choses diverses, que je n'ai point deviné tout ce qui se passait au fond de leurs ames. Je n'étais pas d'ailleurs le moins troublé des trois. Il me semblait que je consommais ma ruine et que je mettais moi-même le feu aux poudres, pour me faire sauter. Cette minute eut dans mon esprit la durée d'un siècle. Enfin Mlle de Launay disparut, et le chevalier rentra chez lui dans une consternation profonde. Je l'enfermai pour le laisser réfléchir à son aise, et je courus chez sa voisine. Elle avait la tête penchée si bas qu'elle ne me voyait point, et songeait si fort qu'elle n'entendit aucune de mes questions. Quand elle se réveilla, ce fut pour appeler sa femme de chambre et se déshabiller. Elle me fit signe de sortir, en disant que de sa vie elle n'avait eu d'émotion pareille à celle-là.

IV.

Le lendemain, la gaieté était à son poste.

— Je savais, me dit ma prisonnière, que nous faisions hier de la besogne détestable. Il y a un grand déchet dans mon imagination, sans que je puisse en expliquer la raison. Le chevalier n'est à présent qu'un homme, et non plus un héros. Je n'ai plus envie de ses lettres, et je ne lui ai rien écrit ce matin. Je sens que tout ceci n'était qu'un

badinage; la prison faisait les frais du roman. Adieu les belles rêveries! Je suis Gros-Jean, comme devant. Mais il ne faut pas maltraiter ce pauvre chevalier. Donnez-moi sa lettre; peut-être y puiserai-je matière à une réponse.

— Il ne m'a rien donné pour vous aujourd'hui, répondis-je.

— Quoi! pas une ligne d'écriture!

— Pas un mot.

Mlle de Launay éclata de rire le plus franchement du monde.

— Allons! reprit-elle, voilà ce qu'on appelle une paille rompue. Je profiterai de cela pour me mettre en retraite et communier, afin d'oublier tout-à-fait le chevalier.

Mlle de Launay se mit en retraite et communia; mais elle n'oublia pas le chevalier, et je m'aperçus bientôt qu'elle était piquée de ne recevoir aucune réclamation de son voisin. Je lui apportai une lettre le soir même de sa communion. M. de Menil demandait une audience complète, et la permission de causer une demi-heure, si le *patron* voulait bien le permettre. Je donnai carte blanche à ma prisonnière. Elle pensa qu'une visite n'offrait point de danger pour elle, et que désormais on pouvait traiter le chevalier en simple connaissance. Je consentis à lui amener M. de Menil. Elle nous reçut au lit, à la mode des princesses, avec une toilette de nuit où elle avait arrangé le peu de dentelles qui se trouvaient dans ses hardes. Je ne sais comment elle parut aux yeux de son galant; mais, aux miens, il n'y eut jamais rien d'aussi séduisant sous le ciel que Mlle de Launay en cet état. J'abandonnai discrètement la place au chevet à M. de Menil, et je fis la conversation avec la femme de chambre, qui préparait le thé. Au bout d'un quart d'heure, nos amoureux en étaient encore à la cérémonie. Mlle de Launay m'appela en riant de tout son cœur.

— Si vous ne venez à notre aide, me dit-elle, nous passerons le temps à chercher une contenance. M. le chevalier ressemble au paladin Tonquin d'Armorique, qui, après avoir parcouru le monde à la poursuite de sa mie, la retrouve enfin, et ne sait plus que lui dire.

Le rire nous gagna tous trois. Quand je me fus mis en tiers, la gêne disparut un peu. On causa de choses communes. Mlle de Launay eut seule son abandon habituel, et lorsque le chevalier fut parti, nos amoureux se trouvèrent aussi peu satisfaits de cette seconde entrevue que de la première. Les lettres avaient repris; mais c'était un amusement épuisé qu'ils laissèrent volontairement par lassitude. Menil s'obstinait à se dire passionné, sans doute parce qu'une intrigue

est un si grand luxe à la Bastille, qu'il lui en coûtait d'y renoncer. Il sollicita un nouvel entretien, qui lui fut accordé. Cette fois, je ne les quittai pas, afin de ne point rejeter le chevalier dans la position ridicule de Tonquin d'Armorique. Lorsque l'heure de la séparation sonna, Menil se promenait autour de la chambre d'un air contraint. Je l'examinais machinalement, sans y mettre de méfiance. Il laissa tomber derrière lui un billet; la femme de chambre s'en aperçut, et je la vis ramasser ce papier fort adroitement. Depuis long-temps je ne lisais les lettres qu'à la légère, ennuyé d'y trouver toujours des subtilités d'esprit et des raffinemens qui me paraissaient puérils. Si M. de Menil m'eût demandé la permission de cacheter un de ses billets, je n'aurais pas été faire le curieux ni le tyran. Ce mystère me fâcha sans m'étonner beaucoup. J'attendais de la loyauté de Mlle de Launay la dénonciation de la faute. J'avais mal compté : on ne me parla pas du papier ramassé. J'ai connu dans cette occasion que la femme la meilleure goûte encore le plaisir de la tromperie.

Non-seulement ma prisonnière garda le secret, mais elle se jeta aussi dans la fausseté, en répondant au chevalier à mon insu, comme je l'ai découvert plus tard. Dès ce moment, la difficulté donna un ragoût exquis à ce nouveau commerce, et c'est véritablement de là que date l'amour de Mlle de Launay pour M. de Menil. Aussitôt qu'ils eurent trouvé un moyen de communiquer ensemble, leurs rapports avec moi devinrent un enchaînement de mensonges. Il n'est pas inutile d'ajouter que ce moyen de me tromper, ils le devaient uniquement au relâchement que ma bonté pour eux avait apporté dans la surveillance de leurs gardiens.

M. de Menil cessa brusquement de me parler de sa voisine, et Mlle de Launay se disait tout occupée de ses chats et de ses lectures. Elle poussa l'artifice jusqu'à plaisanter avec moi de son *ancienne fantaisie*. Soit par crédulité, soit par aveuglement, je ne pouvais me résoudre à la supposer ingrate au point d'oublier ce que j'avais fait pour elle, et je crus de bonne foi qu'elle changeait de goût. Je m'imaginais, par mon zèle sans bornes, mettre sa conscience de mon côté. Je ne songeais qu'à la rendre aussi heureuse que possible, non sans danger de m'attirer des reproches ou une disgrace, et elle me traitait comme un jaloux de comédie, moi qui aurais bouleversé les prisons du roi pour satisfaire le plus léger de ses caprices !

Si je ne devinais pas les relations établies entre M. de Menil et Mlle de Launay, je m'apercevais bien d'un changement dans les manières de ma protégée à mon égard. Ces manières devenaient froides

et réservées. L'abandon et le sans-gêne n'existaient plus entre nous. Mes assiduités étaient incommodes. On me priait d'abréger mes visites avec des prétextes de santé. Je venais d'ordinaire tous les soirs après le souper; on feignit de vouloir se coucher plus tôt pour me retrancher cette heure qui était la plus agréable. Lorsqu'on se laissait entraîner à oublier le temps en ma présence, le lendemain on avait de la tristesse, comme si un amant eût querellé de mes visites. On ne remarquait pas même ma patience à supporter ces refroidissemens qui m'enlevaient tout ce qui faisait le charme de ma vie. Mes soins et mon amitié déplaisaient à M. de Menil; on m'eût jeté dans la rivière pour lui épargner une contrariété d'une seconde. Cependant, si les femmes sont volontiers injustes pour les autres, elles se cabrent au moindre soupçon d'une injustice qui les atteint, et leur vengeance es prompte comme la foudre. Il paraît que le chevalier poussa trop loin le despotisme, et qu'il irrita Mlle de Launay par une jalousie offensante et malhonnête. L'orgueil blessé fit en ma faveur ce que la loyauté ne voulait pas faire. Un jour, on me reçut avec la cordialité d'autrefois; on reprit le langage amical, et, tout en badinant, on m'invita pour le soir à venir souper en tête à tête. Sans chercher les motifs d'une révolution aussi favorable, je pris cette bonne aubaine à la volée. J'envoyai chez ma prisonnière quelques pièces de gibier et le meilleur vin de ma cave. A huit heures nous étions à table et servis par Mlle Blondel.

Jamais mon aimable pupille ne fut plus charmante; jamais souper fin de la cour ou de la ville n'eut plus d'entrain et de gaieté en même temps que de décence. Mlle de Launay était dans un de ces instans où la compagnie d'un ami, qui ne prétend à rien qu'à sa part de la bonne humeur et du plaisir, est un délassement aux querelles de l'amour.

— Mon cher patron, me disait-elle, si le chevalier avait quelques-unes de vos qualités, je l'aurais aimé de toutes mes forces; mais il est défiant, soupçonneux, sans avoir assez de passion pour justifier ses exigences. En vérité, je crois qu'il m'a dégoûtée de l'amour. Je suis revenue à un état moins extrême, et je vous y trouve au premier rang dans mon cœur.

Nous bûmes à cette heureuse disposition. Le vin de Champagne ayant ajouté un degré de plus à la verve de ma prisonnière, nous ouvrîmes les fenêtres, et je la priai de chanter, car Mlle de Launay a de la voix. Elle commença par la grande scène où Iphigénie se lamente sur sa triste destinée. M. le duc de Richelieu était à la Bas-

tille depuis peu et demeurait au-dessus de nous. Il répondit aux chants de sa voisine en faisant le rôle d'Oreste, et ils jouèrent ainsi la scène entière le plus agréablement du monde. Ce moment ne me sortira jamais de la mémoire. J'étais assis sur le bord de la fenêtre, le dos appuyé contre les grillages. Iphigénie, debout au milieu de la chambre, m'adressait les sons touchans de sa voix, l'expression de ses gestes et les flammes de ses beaux yeux. La mélancolie du poème et de la musique faisait un contraste piquant avec les débris du souper, qui certifiaient dans leur coin que la tristesse de la chanteuse était une fiction. Oreste répondait d'en haut avec une exactitude digne du théâtre, et les voûtes sonores de la forteresse semblaient tressaillir et s'étonner que les beaux-arts eussent pénétré dans leur sein. La scène ne dura pas moins d'une demi-heure. M. de Menil, qui entendait tout à travers les grilles, dut être dévoré de jalousie. Son souvenir revint sans doute à l'esprit de Mlle de Launay; elle cessa de chanter et me pria de fermer la fenêtre. La gaieté s'évanouit, mais je n'eus pas le temps de m'en apercevoir, à cause du couvre-feu qui sonna. Je souhaitai le bonsoir à ma pupille, et j'emportai pour huit jours de contentement.

J'avais fait sagement en jouissant bien de l'heure favorable; le lendemain, Mlle de Launay retomba dans son humeur sombre et reprit ses goûts de solitude. Habitué aux bizarreries des prisonniers, je respectais cette inconstance que j'attribuais à l'ennui de la captivité. L'éclaircissement ne devait pas tarder à venir. Un soir, après la clôture des portes, comme je traversais la cour, Mlle de Launay m'appela par la fenêtre :

— Vous passez bien fièrement, me dit-elle; est-ce que vous ne viendrez pas me voir avant le coucher?

Le gardien des bâtimens neufs portait dans ce moment les clés à mon logement. Je tirai du trousseau celle de la chambre de ma pupille, et je montai transporté d'aise de cette invitation. Je ne m'attendais guère à ce que je trouvai en entrant. Mlle de Launay avait les traits bouleversés et la voix tremblante :

— Monsieur, me dit-elle, vous voyez une femme au désespoir. Vous avez enseigné à M. de Menil le chemin de mon appartement. Il l'a pris indiscrètement sans vous. Les gardiens ont fermé les portes plus tôt qu'à l'ordinaire, et le chevalier est ici. Délivrez-moi de lui, je vous en conjure.

Menil, qui s'était tenu à l'écart, parut devant mes yeux.

— Mademoiselle, répondis-je sèchement, j'ai eu tort d'enseigner

au chevalier le chemin de votre appartement; mais je ne puis plus l'en faire sortir avant demain. Les clés sont au gouvernement; je n'ai que celle de votre porte, et si je retournais en chercher d'autres, ces allées et venues me compromettraient devant tout le personnel de la prison. Vous m'avez traité en ennemi, vous en subirez les conséquences.

Un reste de bonté m'empêcha d'ajouter qu'il n'importait guère, au point où ils étaient ensemble, que le chevalier passât la nuit dans la chambre d'une femme qui faisait aussi bon marché de sa réputation.

— Ne soyez pas trop dur, mon cher patron, reprit Mlle de Launay. Ne me jugez pas trop sévèrement sur des apparences. Je n'ai d'autre moyen de sortir d'embarras que d'implorer votre miséricorde. Il faut absolument que M. de Menil retourne chez lui ce soir.

— C'est impossible; mes complaisances n'iront pas plus loin; la mesure est comblée.

— Ah! monsieur, avant de m'ôter votre amitié, rendez-moi ce dernier service.

Mlle de Launay me rappela quelques-unes des preuves de dévouement que je lui avais données; elle confessa son ingratitude et son imprudence, et me témoigna tant de repentir, que je sentais déjà ma colère s'envoler. La pitoyable figure que faisait le chevalier achevait de compléter ma vengeance. J'écoutai les prières dans une immobilité de glace, et je sortis sans dire quelles étaient mes intentions. L'incertitude où ils restèrent pendant mon absence était une expiation suffisante. Au bout d'un quart d'heure, je revins avec les clés.

— J'en étais sûre! s'écria Mlle de Launay en me voyant armé du trousseau. Chevalier, M. de Maison-Rouge est plus généreux que nous.

Menil, tiré de son piége, rentra chez lui si décontenancé, qu'en vérité je n'aurais pas voulu de ses avantages au prix d'une confusion semblable. J'épargnai la même honte à sa maîtresse en retournant au gouvernement sans reparaître devant elle.

Ma passion avait reçu un coup violent sous lequel je la sentais presque anéantie. Si j'eusse appris de la bouche de Mlle de Launay que le chevalier était son amant, cet aveu m'eût désarmé sans doute, et il eût pu se faire que mon cœur gardât toute sa folle tendresse; mais, en découvrant par moi-même que j'étais pris pour dupe, en repassant dans mon souvenir les manéges et les faux semblans dont

on avait usé envers moi, l'estime et l'amour fondirent à la fois et se trouvèrent réduits de moitié.

— J'étais bien fou, me disais-je, de vouloir m'élever au-dessus de ces gens-là par de bons procédés; ils m'en ont ôté le soin en descendant plus bas que moi par leurs mensonges. Laissons-les dans le triste filet où leurs propres ruses les ont enveloppés.

Depuis long-temps j'avais perdu le sommeil; je le retrouvai tout à coup, et je gagerais bien que nos amoureux ne dormirent pas cette nuit-là d'aussi bon cœur que moi.

V.

Une inspection que l'on m'envoya faire à Vincennes m'éloigna pour deux jours. Aussitôt que je fus rentré à la Bastille, le gouverneur me vint trouver, en jurant comme un païen.

— Ventrebleu! me dit-il, j'ai découvert de belles choses pendant votre absence. Le chevalier de Menil a séduit un porte-clés. Je ne sais à quel autre prisonnier il faisait des visites; mais je l'ai trouvé hors de son logement, dans les corridors. C'est votre amitié pour lui qui est cause de ce désordre.

— Morbleu! répondis-je, ce n'est pas mon amitié pour lui qui lui a donné de l'argent pour corrompre son gardien; ne va-t-on pas d'ailleurs le remettre bientôt en liberté?

— C'est ce que nous verrons. Je l'ai envoyé, en attendant, au cachot.

— Eh bien! qu'il y reste!

— Quant au porte-clés, il sera fusillé, ventrebleu!

— Eh! morbleu! qu'on le fusille!

Le gouverneur se calma en me voyant abonder dans le même sens que lui.

— Je vous avertis, reprit-il, que je serai forcé de conter cela au ministre et de lui dire aussi vos habitudes chez Mlle de Launay.

— Je le lui dirai bien moi-même.

En effet, je fis part à M. d'Argenson de l'intérêt que je prenais à ma prisonnière; au lieu de m'en savoir mauvais gré, le ministre voulut bien m'apprendre qu'on allait en finir avec la conspiration de Cellamare. J'entrai un jour chez Mlle de Launay, portant sous mon

bras toute une cargaison de livres et d'estampes. Elle se leva dans une émotion singulière, et courut à moi les yeux pleins de larmes :

— Monsieur, s'écria-t-elle, vos bontés me déchirent le cœur. Je vous ai trompé, vous qui ne m'avez rien refusé, vous qui m'auriez amené M. de Menil aussi souvent que je l'aurais souhaité. Rien n'a pu m'empêcher de vous trahir, ni l'inutilité du mensonge, ni la peur de vous nuire en faisant éclater publiquement vos complaisances! Nous nous sommes abaissés jusqu'à séduire un de vos domestiques! J'ai vu le plaisir que vous preniez à servir pour l'amour de moi une personne que je vous préférais, et j'ai pu vous enlever ce plaisir qui faisait le seul dédommagement de vos sacrifices! Ah ! je suis dévorée de remords.

— Ma chère enfant, répondis-je, je n'aurais peut-être point poussé le dévouement jusqu'à favoriser une liaison qui pouvait vous nuire.

— Eh ! quand même vous auriez dû cesser de nous être favorable, quand même vous auriez dû mettre obstacle à nos entrevues, la reconnaissance, la justice, l'amitié, ne m'ordonnaient-elles pas impérieusement de m'ouvrir à vous? Soyez vengé, monsieur; cette amitié m'était précieuse, et je sens que je ne la mérite plus. Je vous ferai la confession entière de mes sentimens. Je comprends tout ce qu'il peut y avoir d'amertume pour vous à les savoir. Ma confiance est la seule réparation en mon pouvoir à l'ingratitude dont j'ai payé la tendresse la plus désintéressée. Lorsque vous m'avez fait connaître M. de Menil, j'ai cru n'y trouver qu'un amusement. L'habitude m'a ensuite attachée à ce qui n'était d'abord que badinages et jeux d'esprit. Le chevalier s'est emparé de mes pensées et de mon cœur. La conformité de nos infortunes, le charme et le piquant de notre correspondance m'ont séduite et entraînée. C'est lui qui a trouvé le moyen de pénétrer jusqu'à moi. Une femme n'a pas dans ce triste séjour les mêmes forces qu'en liberté. Je n'avais jamais manqué de bonnes raisons pour me dispenser d'une certaine rétribution fort recherchée des hommes; mais ici, entre l'ennui de la prison et l'amour qui était la seule occupation de mon esprit, je n'ai pas su résister. La vérité était embarrassante à dire. Mon silence était une trahison ; je le sentais, et je n'ai pas eu le courage de parler! M. de Menil est jaloux; il me demandait le sacrifice de mon affection pour vous, et en vous découvrant notre liaison je le mettais au désespoir. A présent les choses ont bien changé de face : le chevalier a mis votre générosité à l'épreuve; il l'a implorée pour lui-même et pour moi. Il me permettrait sans doute de vous rendre ma confiance, et je vous la rends,

dussiez-vous la mépriser; mon repentir, sans cela, ne me laisserait pas de repos.

Mlle de Launay vit bien quel prix j'attachais à ce retour, par les larmes qui me coulaient sur le visage. Elle me tendit la main, et sans chercher à exprimer ce qui me remplissait l'ame, je lui promis qu'elle aurait bientôt d'autres preuves de mon zèle.

— Sachez encore, reprit-elle, que M. de Menil m'aime réellement, et que ses intentions sont honnêtes. Voici une lettre dont les termes peuvent passer pour une promesse de mariage. Ce n'est pas que j'aie dessein de m'en servir. Si le chevalier m'oublie au sortir de prison, je n'irai pas le sommer de m'épouser. Cela prouve seulement que nos engagemens ne sont pas contractés à la légère. Ce que je souhaite le plus ardemment, c'est que la mauvaise impression que mes fautes et ma déloyauté auront faite sur vous, serve au moins à vous guérir d'une tendresse qui vous rendrait malheureux. Puissiez-vous rencontrer une femme meilleure que moi et qui vous aime comme vous le méritez!

— Ma chère pupille, répondis-je en secouant la tête, à mon âge on ne fait plus de ces belles trouvailles. En regagnant mon estime qui était un peu ébranlée, vous me rendez peut-être bien des chagrins. Ne vous en inquiétez pas : il suffira que vous soyez heureuse.

Cette conversation soulagea beaucoup le cœur de ma prisonnière et ramena entre nous la douce intimité d'autrefois. Je ne tardai pas à comprendre aux questions multipliées de Mlle de Launay, combien l'absence du chevalier et la privation de toutes nouvelles lui coûtaient. Au risque d'irriter encore le gouverneur, je me décidai à voir M. de Menil dans son cachot et à lui faire écrire un billet que je rapportai à sa maîtresse. Cet excès d'abnégation parut causer à Mlle de Launay presque autant de surprise que de joie; mais ces services m'étaient moins cruels, depuis que je n'avais plus aucun espoir de plaire. La correspondance reprit ainsi, de loin en loin, et dura jusqu'au jour où l'on permit au chevalier de rentrer aux bâtimens neufs. Le duc de Richelieu avait obtenu, par faveur, de réunir chez lui quelques personnes. Il demanda M. de Menil. Tous les hommes de l'affaire de Cellamare y furent admis ensuite. Un soir, après une course à Vincennes, j'entrai chez ma prisonnière à l'heure accoutumée; quel fut mon étonnement d'y voir grande compagnie, M. de Boisdavis, le marquis de Pompadour et une dizaine de gens de cour! Mlle de Launay jouait aux cartes; le chevalier, appuyé sur le dossier de son fauteuil, la conseillait. Je demeurai comme pétrifié. Lorsque je fus seul

avec Mlle de Launay, je la félicitai du changement survenu dans sa position, du plaisir dont elle allait jouir désormais, et je la priai de trouver bon que je ne vinsse plus aussi souvent. Une fois inutile, j'étais trop près d'être incommode. Ce rôle ne me convenait point. Je discontinuai en effet mes visites, et les amans, tout au bonheur de se voir à leur aise et de faire des projets pour le jour de la délivrance, ne s'aperçurent point que je n'étais plus là.

Je traversais un matin les cours de la forteresse, lorsque le chevalier, conduit par le lieutenant de police, vint me sauter au cou :

— Mon excellent ami, me dit-il, je suis en liberté! Voici l'ordre de mon élargissement! Je n'oublierai pas vos bons procédés; mais, pour aujourd'hui, je ne puis sentir que la joie de quitter cette prison.

Et il bondissait comme un chevreau. Les portes s'ouvrirent. Menil partit, en agitant son chapeau en l'air et criant : vive le roi! Je montai chez Mlle de Launay. Elle était à la fenêtre et pleurait de toutes ses forces.

— Voilà donc comme il vous aime! lui dis-je. Il vous quitte et bondit de plaisir!

La pauvre fille passa une journée dans les larmes. Pour comble de disgrace, le gouverneur vint annoncer qu'on la resserrait plus étroitement que jamais, et qu'il fallait renoncer à la compagnie des autres prisonniers. Cette cruauté inouïe me révolta. J'avais épuisé les moyens d'adoucir le sort de ma protégée; il ne me restait plus de délassement à lui offrir dont elle ne fût rassasiée. Tout semblait se tourner contre elle à la fois. Le chevalier m'écrivit, et m'envoya pour sa maîtresse des complimens si froids, que je n'osai les transmettre, de peur de redoubler des peines déjà trop amères. J'appris encore que M. de Menil avait placé la moitié de son bien en viager, ce qui n'annonçait guère la pensée du mariage. Il vint me voir, et me parla des engagemens qu'il avait contractés avec sa compagne de prison, mais en termes si étranges, que j'en augurai fort mal. Ne sachant pas l'art du mensonge, il m'était impossible d'ajouter à ce qu'il m'avait dit. Ma gêne, en rapportant ses paroles à Mlle de Launay, aurait dû faire comprendre la vérité; heureusement, ma pupille se figura que j'étais gêné par jalousie et que la fidélité du chevalier me donnait du souci. Cette illusion ne lui dura pas. Menil m'envoya des lettres que je remis fidèlement. Son style trahissait son inconstance. Mlle de Launay répétait souvent que, si elle était libre, peut-être le chevalier ne lui manquerait point de foi. Ses tourmens me navraient. Je me

rendis chez M. d'Argenson, bien résolu à tout risquer pour obtenir une lettre de mise en liberté.

— Nous savons, me dit le ministre en souriant, que vous êtes amoureux de cette aimable prisonnière.

— Je travaille donc contre moi-même, répondis-je, si je suis amoureux?

— Mon brave Maison-Rouge, prenez un peu de patience; Mlle de Launay n'en a plus pour long-temps; épousez-la toujours à la chapelle de la Bastille.

— Morbleu! monseigneur, vous n'imaginez donc pas que l'on puisse vouloir du bien aux gens sans un motif intéressé? Il n'y a point de dessous aux cartes avec moi, entendez-vous? J'ai de l'amitié pour Mlle de Launay; ses chagrins et sa captivité me désolent. Vous avez toujours eu des bontés pour moi; je viens ici vous demander sa grace. Ne cherchez point de raison cachée; quand je parle, c'est pour dire ce que je pense.

— Mais vous me taisez la moitié des choses, mon cher Maison-Rouge; vous aimez Mlle de Launay depuis un an, et vous avez pour rival préféré le chevalier de Menil. Je ne m'en suis pas alarmé, parce que je vous crois inébranlable dans vos devoirs.

— Eh! pardieu! j'y ai manqué, à mes devoirs; j'ai eu pour ma prisonnière des complaisances que vous auriez blâmées, et j'en aurai d'autres encore. Donnez-moi sa grace, ou cassez-moi de ma lieutenance-de-roi.

— On ne casse pas de ses fonctions un serviteur comme vous. Votre passion m'intéresse; souffrez que je vous conseille en ami. Laissez Mlle de Launay oublier son chevalier; gardez-la quelque temps encore; faites-lui votre cour dans sa prison; elle est femme, et avec de la patience et de l'habileté, vous lui plairez.

— Je ne sens pas la chose ainsi. Elle aime M. de Menil : je n'y puis rien; je me résigne. Elle pleure : je veux la consoler; elle brûle d'être libre : je vous demande la liberté pour elle.

— C'est encore une façon de toucher le cœur d'une femme. Eh bien! si votre belle n'est pas une ingrate, vous l'aurez; je parlerai au régent ce soir, et je ferai en sorte que la grace arrive par vos mains.

Le lendemain, M. Le Blanc vint de la part du ministre demander à Mlle de Launay une déclaration écrite de ce qu'elle savait sur l'affaire de Cellamare. On s'en tint à ce qu'elle voulut dire pour la forme, et au bout de trois jours, un exprès de M. d'Argenson m'apporta la lettre

d'élargissement. Je courus comme un fou jusque chez ma prisonnière.

— Tenez, lui dis-je en lui donnant le papier, vous êtes libre. Voici mon dernier instant de plaisir; allez! soyez heureuse. Je l'ai enfin obtenue, cette grace! Vous m'êtes arrachée; il n'est pas de douleur pareille à la mienne.

Mlle de Launay me regardait avec attendrissement.

— Quoi! repris-je, vous ne sautez pas de joie? Ce moment que j'ai tant souhaité, le voilà venu, et vous êtes tranquille!

— Il sera temps de me réjouir demain, dit-elle, si la liberté tourne à mon avantage. Dieu sait ce qui m'attend. Je perds un ami dont il ne sera pas d'autre modèle au monde.

— Cet ami n'est pas perdu.

Nous demeurâmes en silence pendant une demi-heure, assis en face l'un de l'autre. Mlle Blondel, qui ne regrettait rien, empaquetait les hardes. On vint dire que M. de Chaulieu envoyait son carrosse à la prisonnière. Il n'y avait plus qu'à partir. Mlle de Launay se leva.

— Mon cher ami, me dit-elle, je fais comme vous : j'ai désiré cet instant, et il me brise le cœur. Revenez quelquefois dans cette chambre, où mes pensées me ramèneront bien souvent.

Elle ôta de son cou une petite chaîne d'or, seul joyau qu'elle eût, et me pria de l'accepter en souvenir de son séjour à la Bastille. La cameriste, pressée de changer d'air, attendait à la porte. Mlle de Launay promenait ses regards autour d'elle; sa mémoire lui rappelait toutes les heures agréables qu'elle avait goûtées en prison. Lorsqu'elle tourna enfin ses yeux vers moi, son émotion parut au comble. Elle me prit la main et me présenta sa joue en fondant en larmes. Mon courage avait tenu ferme jusque-là; mais cette caresse amollit terriblement mon vieux cœur. Il me fallut me tenir à quatre pour ne point pleurer.

— Adieu! dit-elle ensuite en souriant. Remettez-vous. Ayez soin de votre santé. Donnez-moi de vos nouvelles, et ne laissez pas mourir mes chats.

J'étais comme anéanti. J'ouvris la fenêtre pour la regarder encore traverser la cour. Elle m'aperçut de loin et agita son mouchoir en signe d'adieu. Après cela je ne vis plus rien, parce que je m'évanouis tout net pour la première fois de ma vie, avec une incroyable faiblesse.

VI.

La nature m'a fait fort ménager de mes discours. Si la passion ne m'avait forcé le cœur et délié la langue, je n'aurais pas dit, depuis que j'ai perdu ma prisonnière, la moitié autant de paroles qu'il m'en est sorti de la bouche. Je n'irai pas cependant me donner ici les airs d'un berger languissant, ni charger ce papier du récit de mes douleurs. Trois mots suffiront pour expliquer que je crève de chagrin et d'ennui. Dans le peu de relations que j'ai conservées avec Mlle de Launay, il y a encore des choses qui méritent d'être rapportées, car tout ce qui touche de près ou de loin à cette charmante personne offre du piquant et de l'originalité.

Pour la première fois de ma vie, le lendemain de sa sortie, je me mis à recourir à la plume pour me soulager. J'envoyai à Sceaux une lettre dont j'ai oublié le contenu. Je disais dans quel désespoir on m'avait laissé. Deux jours après, Mlle de Launay vint à la Bastille me rendre une visite et retirer le reste de ses nippes. Elle me trouva le visage bouleversé. La maladie qui me tient à cette heure me travaillait déjà sourdement. Ma chère pupille me parla gaiement de sa captivité; c'était déjà de l'ancien temps pour elle, parce qu'elle avait revu son chevalier. On s'était donné rendez-vous pour le soir chez Mme de Saint-Réal. Je ne m'avisai point de lui avouer que son départ me portait un coup mortel, afin de ne pas troubler son bonheur. Ses yeux brillaient de plaisir. Elle me conta cent drôleries sur son retour à Sceaux, sur son installation nouvelle près de la duchesse du Maine, sur la grande fortune qu'allait faire Mlle Blondel, que la princesse voulait pour femme de chambre. Elle assurait plaisamment que cette envie était venue à son altesse en écoutant le récit des amours de la Bastille et en apprenant la dextérité de cette fille à ramasser les billets doux du chevalier de Menil. La princesse, me disait-elle en confidence, avait besoin d'une personne intelligente pour recevoir des papiers de l'abbé de Polignac. Mlle de Launay sut aussi mettre une délicatesse parfaite à me conter ce qui l'occupait, de façon à me faire goûter le prix de la confiance sans blesser ma sensibilité. Il semblait, à l'entendre, que ses amours, ses fonctions à la cour de Sceaux, son commerce avec les grands, fussent des badinages, et que tout le sérieux de sa vie fût à moi. Ce n'était qu'un ton du moment, une complaisance pour mes ennuis, et cela

me consolait. Je ne pus m'empêcher de lui faire compliment de l'art prodigieux qu'ont les femmes quand elles veulent nous traiter avec douceur et ménagemens.

— Nous n'avons pas de mérite à cela, me répondit-elle, et la raison, c'est que nous trouvons toujours un charme secret à nous savoir aimées, quand on est assez généreux pour nous dispenser de rendre la pareille.

Mlle de Launay m'amusa extrêmement dans cette visite. Elle me fit rire, me railla obligeamment de mon indisposition, en m'ordonnant d'être en bonne santé si je voulais demeurer son ami. J'aurais souhaité qu'elle apprît la part que j'avais eue dans sa délivrance, mes visites à M. d'Argenson, et les dangers que j'avais courus à son service; mais, ne pouvant pas faire mes honneurs moi-même, je gardai le silence là-dessus. Elle n'a rien su de tout cela. Lorsqu'elle me quitta, ce fut de l'air d'une personne qu'on reverra le lendemain.... et je ne l'ai jamais revue!

Dans l'espace de trois mois, je fis quatre visites à Sceaux sans pouvoir pénétrer jusqu'à la lectrice de la princesse. L'ennui me prit à partie. La jaunisse me vint au visage. Les médecins me trouvaient un jour de l'embarras aux hypocondres, le lendemain à l'estomac. Je me moquais d'eux, en leur répondant par cette phrase de Molière : « Ils disent que cela provient, qui du cerveau, qui du foie, qui de la rate, et moi je soutiens que l'amour en est la véritable cause. » Tout en riant des gens de l'art, je devins si malade, que je sentis la mort me marcher sur les talons. Enfin, on m'a envoyé aux eaux minérales de Saint-Sauveur, où me voilà aujourd'hui, buvant du soufre, en attendant que je fasse un plus grand et dernier voyage. Depuis que je demeure dans ces montagnes des Pyrénées, j'admire volontiers la belle nature, ce qui est une manière d'être fort nouvelle pour un pilier de forteresses et de champs de bataille. Selon toute apparence, je me rapproche quelque peu du naturel débile et sensible des poètes à mesure que la vie et les forces s'éteignent en moi. N'ayant point envie de jouer le sot rôle des gens qui veulent qu'on s'apitoie sur leurs chagrins, je terminerai ce récit par une lettre de Mlle de Launay, à laquelle je dois le seul instant de plaisir que j'aie goûté depuis quatre mois.

« Vous allez voir comme je suis adroite, mon cher patron : je commence par déclarer que je suis une ingrate et une vilaine, afin que vous n'ayez plus le courage de me le dire vous-même. Il y a un siècle que vous n'avez entendu parler de moi. Je ne sais pas où vous

êtes, et je vous adresse ma lettre à la Bastille, dans l'idée qu'on vous la fera tenir. Vous me pardonnerez mon silence, j'en suis bien sûre, quoique je n'aie pas une seule raison à vous donner. Les cœurs trop bons et trop clémens provoquent les méchans à mal faire.

« Voulez-vous savoir pourquoi votre souvenir est revenu dans ma mauvaise tête? La princesse m'a menée hier en grande pompe chez M. le duc d'Enghien. Or, les gardes de ce beau seigneur, pour nous rendre les honneurs qu'ils nous devaient, ont frappé trois fois leurs piques sur les dalles à notre passage. C'était ainsi que vos soldats vous saluaient à la Bastille, et mes oreilles ont retrouvé un bruit de connaissance. Ce bruit m'annonçait vos visites qué j'aimais tant! A mon plaisir s'est mêlé un remords, car c'était aussi le signal de la fuite du chevalier, dans ces entrevues que j'ai eu tant de peine à vous avouer! Mais ne parlons plus de cela.

« Où en est votre santé, mon cher ami? Je gage qu'avec vos longues moustaches et votre figure calme, vous êtes malade; vous vous consumez à petit feu et souffrez comme une femme. Cela est beau pour un serviteur du roi! Je vous le défends de toute l'autorité d'une pupille sur son patron. Faites comme moi : je suis malheureuse, et je ris. J'ai des soucis, et je prends de l'embonpoint. Vous devinez que ceci a trait à l'histoire de mes amours. Depuis que le chevalier avait retrouvé sa mie et que j'étais sortie de prison, il était bien en peine. Le pauvre garçon pâlissait du plus loin qu'il me voyait, en songeant à sa promesse de mariage. C'était comme si j'avais eu lettre de change et prise de corps contre lui. Quand j'entrais par une porte, il se sauvait par l'autre, et mes tendres regards lui pénétraient à l'ame tout comme si j'eusse été un huissier ou un sergent. Cet état ne pouvait pas durer. J'ai eu pitié de son inquiétude, et je lui ai renvoyé ses lettres, en lui redemandant les miennes. Ce doux échange a paru le remettre un peu. Il n'a plus aussi peur de moi. Cependant il vient de partir pour la Suisse, où il se rétablit de cet échec par un petit voyage de plaisir. Tout en raillant, mon cher patron, j'ai le cœur très gros. Je ris de mauvaise grace. Les larmes me viennent quelquefois dans les yeux. Trop fière pour laisser voir mon chagrin aux autres, je ne veux pas le cacher à vous, qui êtes mon ami. Le traître Menil me remplit encore l'esprit. J'ai si bien mérité ce tourment par ma propre ingratitude envers vous, que je vous permets de dire : C'est bien fait!

« Mme la duchesse du Maine s'est mis en tête de me pourvoir d'un époux. Peut-être avez-vous entendu parler de Mme Dacier, qui est

morte depuis un an? Son altesse avait songé à me donner la tâche de consoler son mari. L'illustre savant est riche et paraissait disposé à reprendre femme. J'ai répondu que j'étais bien trop ignorante pour lui. On m'a excusée, comme Henriette, parce que *je ne sais pas le grec*.

« Après ce grand traducteur d'Homère, on a jeté les yeux sur un provincial de bonne mine qui a de la fortune, et voudrait une femme pour recevoir du monde, ouvrir un salon au bel-esprit et attirer les gens. Celui-ci était plus difficile à refuser. J'en suis venue à bout, néanmoins, par des plaisanteries sur les dames à la mode qui reçoivent les poètes, comme Mme de Tencin, et leur donnent une fois l'an deux aunes de velours noir pour se faire une culotte. Le monsieur a pensé que j'avais le tour d'esprit trop mordant pour un bonhomme comme lui, et je crois qu'il avait raison.

« M. de Fontenelle m'a dit qu'il me voulait trouver un mari parfait. C'est une rage qui se gagne. — Ne vous donnez pas cette peine, ai-je répondu; vous auriez trop de regrets si vous me faisiez un mauvais présent. Je me marierai toute seule, s'il plaît à Dieu. Pour le moment, je n'y songe point. — Eh! pourquoi donc? a repris le digne homme. — Je lui ai chanté en réponse cet air nouveau : *Dans les gardes françaises, j'avais un amoureux.*

« Vous savez sans doute que M. de Chaulieu, qui m'aimait tant, est mort. Il était riche, et il connaissait ma pauvreté. Il avait quatre-vingts ans, et sa maladie lui a duré trois semaines. Si la mort ne l'eût pris au dépourvu, il m'eût assurément laissé quelque chose; mais il croyait vivre autant que Saturne. Voilà comme sont les vieillards.

« Mon cher patron, entendez bien que je suis très sérieuse à travers ces badinages. L'infidélité de M. de Menil m'a laissé un grand dégoût. Si je ne vous connaissais point, je dirais beaucoup de mal des hommes.

« Adieu, mon ami. Vous avez de mes nouvelles; donnez-moi maintenant des vôtres. Ne vous fâchez pas si je suis encore quatre mois sans vous écrire. Veillez sur votre santé pour l'amour de moi, et ne m'aimez pas trop. En vérité, ce serait une étrange faiblesse, car je ne le mérite guère.

« VOTRE PUPILLE. »

Ici finissent les mémoires de M. de Maison-Rouge. Pour peu que le lecteur ait senti, comme nous, quelque sympathie en faveur de

l'honnête et malheureux lieutenant-de-roi, il n'apprendra pas sans quelque plaisir la fin de cette histoire interrompue. Après avoir reçu la lettre de Mlle de Launay, il paraît que Maison-Rouge tomba malade. Un savant médecin de Montpellier, qu'une personne riche et de grande famille avait amené pour elle-même à Saint-Sauveur, le déclara fort en danger. Ce médecin, l'ayant pris en amitié, lui donna des soins excellens; mais, après un mois de traitement, on le croyait encore à deux doigts de la mort, car on écrivit au gouverneur de la Bastille pour lui annoncer la fin prochaine de son confrère.

Mlle de Launay s'inquiétait de ne pas recevoir de réponse. Elle se fit mener à la prison par M. de Fontenelle. Les chevaux s'arrêtèrent devant la porte de la Bastille en même temps qu'un carrosse de louage. Les roues de ces deux voitures s'étant accrochées, les laquais échangèrent des injures et des coups de fouet selon l'usage. Finalement on débarrassa les roues, et on ouvrit les portières. Fontenelle et sa compagne virent descendre une très belle personne, dont les grands yeux bleus, la taille noble et les traits réguliers, firent sur eux une impression profonde. Cette personne était vêtue de noir. A ses poses nonchalantes et à la douceur de ses regards, on reconnaissait une de ces femmes qui ont vécu dans les climats chauds, et qui cachent sous des airs languissans un sang généreux et des habitudes passionnées. Les deux dames se toisèrent; Fontenelle, qui savait lire dans les physionomies, traduisit ainsi leur dialogue muet :

—Voilà une beauté redoutable, d'une espèce rare, et qui doit prendre les hommes par les yeux.

— Cette petite femme est séduisante et doit plaire par sa vivacité.

Mlle de Launay, qui était curieuse, céda le pas à l'étrangère afin de la regarder marcher à son aise; elle ne trouva pas la plus légère critique à faire sur sa toilette ni sa personne. La dame demanda au consigne de la forteresse où était le logement du gouverneur, et traversa la cour d'un pas lent avec une grace infinie qui excita dans les deux spectateurs la plus sincère admiration.

— Mon cher Fontenelle, dit Mlle de Launay, savez-vous ce qui m'amène ici? Un louable motif qui vous charmera. Je viens m'informer du pauvre Maison-Rouge, dans le dessein de récompenser sa constance et son amour en l'épousant.

— Ah! que cela est bien! dit Fontenelle. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard!

A ces mots, la dame inconnue se retourna et fixa sur Mlle de Launay un regard pénétrant et animé qui embellit extrêmement sa figure; puis elle reprit sa marche avec la même lenteur qu'auparavant. Le gouverneur, qui vint à passer, s'approcha civilement de la compagnie et s'informa de ce que souhaitaient ces dames. L'étrangère gardait le silence. Mlle de Launay expliqua le but de sa visite.

— Maison-Rouge? dit brusquement le gouverneur. Il doit être mort à cette heure. On désespère de le sauver, et cela n'a rien de surprenant. Les médecins de Paris l'ont condamné depuis long-temps. Une lettre de Saint-Sauveur m'annonce que je puis lui chercher un remplaçant.

— Mon Dieu! s'écria Mlle de Launay en pleurant, le pauvre garçon! que cela est affreux! que je suis malheureuse! Mon cher Fontenelle, partons; je n'ai rien à faire ici. Je ne veux pas savoir les détails de sa mort. Reconduisez-moi bien vite à Sceaux.

Fontenelle entraîna sa compagne, et rassembla ses idées pour se mettre en frais de condoléances.

— Quelle est donc cette personne? demanda l'étrangère au gouverneur.

— C'est Mlle de Launay, une charmante fille qui ne court pas après la mélancolie, et dont ce fou de Maison-Rouge était si amoureux qu'il en meurt.

— Mais enfin tout n'est pas perdu, puisqu'il n'est pas encore mort.

— Il n'en vaut guère mieux.

L'inconnue regagna aussitôt son carrosse, et se fit conduire à la poste où elle demanda des chevaux. Au bout d'une heure, elle voyageait à toutes brides sur la route des Pyrénées.

Nous croyons superflu de tenir plus long-temps le lecteur dans l'incertitude. Cette dame étrangère était la veuve de M. d'Ailly, qui revenait des Indes orientales, et dont le lieutenant-de-roi parle dans les premières pages de ses mémoires. Elle trouva Maison-Rouge à la dernière extrémité; mais, après quinze jours de ces soins assidus et intelligens que la tendresse peut seule inspirer, le malade revint à la vie. C'était une grande surprise et une émotion nouvelle pour un homme habitué aux sacrifices les plus cruels, que de voir une personne aimable et belle se dévouer pour lui. Maison-Rouge passa de la reconnaissance à l'amour par une pente douce et naturelle. Il épousa la veuve de son ami, et s'en trouva bien. Une fois guéri, consolé et marié, il ne revit jamais Mlle de Launay, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup; ce fut sans doute par crainte de retomber dans ses

faiblesses, ou par un juste sentiment de ses devoirs. Il n'eût pas rencontré impunément son ancienne amie, et prit soin de fuir le danger. Mlle de Launay, avec sa légèreté habituelle, le crut mort et ne poussa pas les informations plus loin. On sait qu'après avoir manqué bien des mariages, elle a fini par épouser M. de Staal, colonel des Suisses, qui avait trois filles d'un premier lit.

Dans ses mémoires, Mlle de Launay n'a pas tout-à-fait raconté son temps de Bastille de la même façon que le lieutenant-de-roi. La cause de ces différences est aisée à comprendre, si l'on songe à ce mot bien connu qu'elle disait à un ami. Cet ami, qui savait plusieurs particularités de sa jeunesse, apprenant qu'elle écrivait son histoire, lui demanda si elle y mettrait la vérité tout entière.

— Je n'aurai garde, répondit-elle, et je ne me montrerai qu'en buste.

Elle a tenu parole. Mme de Staal acheva ses dernières années à la campagne, et mourut dans l'isolement; mais son esprit et ses graces lui avaient fait une réputation qui dure encore depuis un siècle entier. Quant à Maison-Rouge, les intérêts de fortune de sa femme l'ayant obligé à entreprendre un voyage aux Indes, ce séjour lui plut, et il n'en revint jamais.

PAUL DE MUSSET.

MADAME COTTIN.

Ébloui par l'éclat de nos modernes génies, accablé de leur prétentieuse grandeur, je me suis senti appelé cette fois par un de ces noms peu sonores dont la voix est si attirante; mes regards se sont involontairement tournés vers une de ces images modestes qui excluent l'auréole ambitieuse et le nimbe inviolable dont se parent les fronts divinisés. Que d'autres, s'ils en ont la témérité, mesurent la cime du chêne; un rôle moins périlleux et moins sublime à la fois tente nos efforts. Aux jets sourcilleux qui percent la nue nous préférons les flexibles rameaux qui s'inclinent. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'exhumer de ses catacombes obscures quelque figure injustement ensevelie, ni de remettre sur le piédestal une statue mutilée. La pure renommée qui nous sollicite ne fut jamais sans doute contestée ou méconnue par la dispute littéraire. Il nous a paru bon seulement de ranimer un souvenir quelque peu affaibli, d'interroger de près un talent aussi noble qu'aimable, qui à des mérites peu communs joignit une vertu fort rare en tous les temps, et surtout en ce temps-ci, la sincérité.

Je veux simplement parler d'une femme qui a écrit comme elle a pensé et senti, qui a senti et pensé comme elle a vécu, en qui tout fut naturel, spontané, vrai, abondant, et qui ne puisa jamais qu'au dedans d'elle-même la substance de son œuvre. Je ne connais pas de source plus franche, d'inspiration plus directe, de cause aussi

intimement unie à ses résultats. Je ne sais pas d'accord plus parfait, de plus complète harmonie entre les fictions d'un écrivain et les sentimens, les émotions intimes, les mobiles constans, tout le caractère en un mot de sa propre vie. Cette vie fut un roman, comme tout ce que l'auteur écrivit, mais un roman calme, reposé, chastement mélancolique, tout en dedans, sans aventures ni péripéties extérieures. Et si par là elle contraste avec les scènes émouvantes, avec les orages profonds des créations littéraires qui couvèrent sous son aile, c'est que toujours l'élan de l'imagination renchérit sur les instincts de l'ame. Combien d'auteurs, de femmes même, ont souvent préludé à l'analyse des sentimens tendres par la frivolité, l'intrigue ou la galanterie, et doués seulement d'une chaleur de tête, ont peint la passion en se jouant, le rire sur les lèvres, par gageure, intérêt ou passe-temps? Loin de là, celle qui nous intéresse en ce moment s'initia au culte des lettres par une croyance sincère à tout ce qu'elle devait représenter; elle offre ce rare exemple d'un écrivain prenant au sérieux et jusqu'à l'illusion la plus complète toutes les joies, les douleurs, les larmes, les vertus, et jusqu'aux faiblesses même réalisées et embellies par son pinceau.

Alors que Mme Cottin se prit à écrire, vers la fin du dernier siècle, dans cette période traversée par les années de la révolution, le genre du roman s'était enrichi en France de plusieurs acquisitions précieuses. Pour nous en tenir aux femmes seulement, et sans remonter trop haut, les Lafayette, les Tencin, les Graffigny, les Riccoboni et les Souza, sans omettre même Mme de Genlis, l'avaient plus ou moins marqué de grace, de sensibilité ou de bel esprit. Mme Cottin devait à son tour tracer son sillon et laisser son empreinte dans cette voie déjà si parcourue; mais elle y apportait un souffle et un élan très différens. Une parenté peu sensible la rattache à ses devancières, ou même à la plupart de ses contemporaines. Ce n'est pas l'esprit, la grace maniérée, la sentimentalité fade et subtile, moins encore l'observation finement superficielle qui la distinguent. Dès l'abord elle sent le besoin de s'élancer vers les régions de l'idéal; c'est l'enthousiasme qui remue en elle et la transporte. On voit qu'elle a subi à certain degré, avec quelques autres esprits d'élite de son temps, la puissante influence du génie de Rousseau. Elle s'annonce de cette école éloquente dont furent aussi filles les Staël, et, à distance, les Montolieu. Elle peindra l'amour, non pas dans ses délicatesses molles, ses coquetteries charmantes ou ses raffinemens voluptueux, mais l'amour pur, ardent, sincère, exalté, l'amour dans tout son délire

vertueux ou coupable, avec cette vérité, ce sentiment profond qui n'appartient qu'aux femmes, et une énergie qui rarement leur est donnée.

Les détails de biographie ne sauraient abonder dans un tel sujet. Née à Tonneins, en 1773, élevée à Bordeaux sous les yeux d'une mère excellente qui aimait avec goût les lettres et les arts, Mme Sophie Ristaud-Cottin avait reçu dans le giron maternel une forte éducation domestique. Douée d'un caractère réfléchi, d'une ame tendre et mélancolique, la jeune Sophie accorda de bonne heure sa préférence aux pensers graves sur les instincts futiles. Sa conversation avait plus de solidité que d'éclat; et comme d'ailleurs elle ne recherchait nullement les suffrages du monde, rien ne faisait soupçonner en elle ces dispositions brillantes et cette imagination si vive qui devaient se révéler plus tard. Mariée à l'âge de dix-sept ans à un riche banquier de Paris (M. Cottin), elle quitta sa solitude si chère pour venir habiter un luxueux hôtel de la capitale, rue du Mont-Blanc. Mais ce tourbillon du monde qui a tant de vertiges pour les femmes frivoles ou vulgaires fut loin d'éblouir Mme Cottin, et n'entraîna point son jeune âge. Au milieu de la société brillante qui l'entourait, elle garda ses goûts simples et modestes; elle sut apprécier à sa juste valeur cette agitation vaine qu'on nomme plaisir, et qui n'est trop souvent qu'une insipide fatigue, qu'une folle déception. Recueillie en elle-même, elle trouvait au fond de son cœur des jouissances mille fois plus pures et plus vraies. D'ailleurs, elle ne rompait pas absolument avec le monde. Sacrifiant volontiers ses goûts à ses devoirs, elle se partageait entre l'étude et les rapports de société. Un lien surtout la rattachait aux choses du dehors : c'était son instinctive charité, son inépuisable sollicitude pour le malheur, que le hasard d'une grande fortune lui permettait de satisfaire à tout instant et sans réserve.

Un évènement aussi douloureux qu'imprévu, la mort de son mari qu'elle perdit après trois ans de mariage, décida tout-à-fait de la destinée de Mme Cottin. Cette perte lui fut doublement cruelle en raison même des circonstances qui la signalaient. On était alors en 1793, au plus fort de la tourmente révolutionnaire. En présence des maux publics, dans la dispersion de tous les grands liens sympathiques, on sentait plus vivement encore le besoin des intimes affections de famille. La coïncidence d'un malheur privé des plus amers avec la désolation commune ne fit qu'accroître l'aversion de Mme Cottin pour le monde et son goût naturel pour la retraite. Son caractère, habituellement triste et rêveur, emprunta de son affliction

même une teinte encore plus mélancolique et pleine de charme. A peine âgée de vingt ans, elle en était à ne plus poursuivre que dans l'amitié et l'étude l'apaisement de ses chagrins. Pour surcroît, sa fortune venait d'être presque entièrement détruite par un concours d'accidens. Mais ce nouveau malheur l'émut à peine et la trouva même indifférente. Un modique revenu suffisait à ses simples besoins. Pour peu qu'elle s'y fût prêtée, les successeurs n'auraient point manqué à son premier mari; une résignation sévère les lui fit éconduire. Privée d'enfans par un accident particulier à sa santé, et désespérant de jamais devenir mère, trop tendre au surplus pour accepter aisément un lien banal, elle aima mieux s'isoler dans le deuil du veuvage.

Jusque-là Mme Cottin n'avait guère eu l'idée de produire des ouvrages en public, et semblait même pressentir assez peu son talent. Elle se contentait d'épancher en secret les trésors de son imagination et de sa sensibilité; jetant çà et là sur le papier avec une grande facilité naturelle, et pour le seul besoin de son cœur, ses nobles pensées de jeune femme. Ses amis et sa famille même ignoraient ces prémisses du talent qu'elle dérobait sous le voile discret de la modestie. Comme elle dédaignait l'occasion de faire briller son esprit, et n'éclatait jamais en saillies vives et abondantes, on la jugeait une femme admirablement simple et sensée, mais rien de plus, et l'on n'apercevait point sous cette simplicité apparente les germes efflorescens d'une riche organisation.

Une circonstance peu importante révéla tout à coup son mérite ignoré. Mme Cottin entretenait avec une de ses cousines une correspondance suivie dans laquelle elle déployait sans effort, et au courant de la plume, tous les charmes de son imagination, toute l'éloquence de son cœur. Cette cousine avait été naturellement frappée à la lecture des lettres de sa jeune parente. Arrivée à Paris, et surprise de voir que de si brillantes facultés restaient méconnues, elle donna sans peine les preuves de sa vive et juste admiration. Mais cette mise au jour, si l'on peut ainsi parler, du talent de Mme Cottin n'altéra point sa pudique réserve. Heureuse de plaire à ceux qui l'entouraient, et d'entendre l'écho discret de sa propre pensée, elle n'ambitionnait rien au-delà. L'attention d'autrui lui était à charge, le spectre du public surtout l'effarouchait. Aussi lutta-t-elle long-temps avant de céder aux amorces d'une publicité dont elle savait pour son âge et sa condition les dangers décevans. Les plus instantes sollicitations suffirent à peine pour la déterminer à franchir le cercle

étroit de l'intimité. Il fallut tout à la fois les excitations du dehors, ce vif sentiment intérieur qui nous pousse à produire, et la faveur d'une occasion irrésistible, pour qu'elle se résolût à affronter le plein jour.

De premières et secrètes esquisses, des fragmens, des essais divers, avaient mis Mme Cottin sur la trace définitive du genre qui l'attirait plus spécialement. Le cœur rempli d'idées, ne puisant à d'autre source qu'elle-même, écrivant avec facilité et abandon, son rôle fut tout d'abord d'exprimer des sentimens naturels, sincères, vifs, profonds, jaillissans; et ce rôle, elle l'a fidèlement rempli du commencement à la fin, sans déviation ni mélange d'un seul instant. De l'intime fusion de la mélancolie, de la vertu et de l'amour, ces trois nobles instincts d'une ame d'élite, devait sortir l'intérêt puissant qui anime ses ouvrages. C'est avec des élémens aussi simples, mis en œuvre naturellement et presque sans art, que Mme Cottin a trouvé ce pathétique vrai et plein d'ardeur qui arrache des larmes. Comment n'aurait-elle pas pratiqué le roman, ce domaine naturel des femmes, qu'elles sont si bien appelées à parcourir librement et à fertiliser? En général, il appartient aux femmes plus proprement qu'à nous de saisir avec justesse, avec vérité, toutes les nuances d'un sentiment qui est l'histoire de leur vie. A ce titre, et plus que personne, Mme Cottin avait le droit de peindre ce qu'elle sentait si bien.

Mme Cottin nous a fait part elle-même des circonstances qui donnèrent lieu à son premier ouvrage. « Le dégoût, le danger ou l'effroi du monde, dit-elle, ayant fait naître en moi le besoin de me retirer dans un monde idéal, déjà j'embrassais un vaste plan qui devait m'y retenir long-temps, lorsqu'une circonstance imprévue, m'arrachant à ma solitude et à mes amis, me transporta sur les bords de la Seine, aux environs de Rouen, dans une superbe campagne, au milieu d'une société nombreuse. Ce n'est pas là que je pouvais travailler, je le savais : aussi avais-je laissé derrière moi tous mes essais. Cependant la beauté de l'habitation, le charme puissant des bois et des eaux, éveillèrent mon imagination et remuèrent mon cœur. Il ne me fallait qu'un mot pour tracer un plan, ce mot fut dit par une personne de la société, etc. » L'œuvre produite sous l'impression en quelque sorte d'un récit confidentiel, et écrite tout d'un trait, en moins de quinze jours, sans retouche ni hésitation, c'est le roman de *Claire d'Albe.*

Dans ce récit de deux cents pages au plus, il n'existe au premier abord rien de bien saillant. La fable, loin d'être neuve, est des plus

simples, et même un peu vulgaire. C'est là l'histoire de la plupart des unions disproportionnées et imprudentes, c'est le tableau de presque tous les amours illégitimes et des mille chutes qui en sont la suite inévitable. Claire s'est mariée à quinze ans avec un homme de soixante. Un jeune parent de son mari, admis dans sa maison à titre d'orphelin, devient amoureux d'elle. Bientôt, malgré toutes les résistances de sa vertu, Claire partage les sentimens qu'elle inspire, oublie tous ses devoirs et meurt de chagrin. L'extrême simplicité des caractères ne semble pas devoir offrir non plus une bien riche matière aux développemens. Claire, jeune, belle, aimable, sachant le monde, joint toutes les qualités du cœur à celles de l'esprit; mais humble autant que sage, vivant à la campagne dans une retraite absolue, occupée du soin de deux enfans en bas âge, elle offre en apparence peu de prise aux passions. Frédéric, abrupte enfant des montagnes, a toute la franchise, la candeur primitive et l'impétuosité d'un jeune homme élevé loin d'une société polie dont le frottement n'a point encore émoussé la fibre. C'est un esprit neuf, inculte, naïf, ignorant ou dédaignant les convenances glacées du monde. Sa physionomie expressive sait mal l'art de déguiser ses vives émotions. M. d'Albe, que distinguent une bonté rare et une confiance sans bornes, a les torts traditionnels d'un vieux mari; malgré sa noblesse morale et la réserve si délicate de son attachement pour Claire, il ne peut, on le sent, inspirer une sympathie bien prononcée. Du moins l'auteur l'a-t-il heureusement préservé du ridicule presque infaillible qui s'attache aux personnages de ce genre. Mais c'est dans les détails que brille le mérite de *Claire d'Albe*. Là déjà se révèlent ces mouvemens de passion et cette sûre connaissance du cœur humain que Mme Cottin devait déployer si richement plus tard.

Le roman s'ouvre par le tableau plein de fraîcheur des paisibles occupations et des jouissances sereines de Claire avant l'arrivée de Frédéric. Au moment où M. d'Albe part pour chercher le jeune parent à qui il doit servir de père, Claire commence à ressentir les effets de l'isolement sur une ame tendre, elle est en proie à des idées vagues de bonheur et d'amour, elle éprouve ces sortes de regrets involontaires et mal définis qui sont comme le précurseur lointain des passions, et rêve d'un mieux idéal sous ses ombrages. Les premiers mois du séjour de Frédéric chez M. d'Albe sont peints avec une vérité ingénue. La piquante originalité d'esprit du jeune homme, sa franchise un peu rude, les innocentes railleries et le badinage aimable de Claire, leur mutuelle froideur apparente, puis bientôt la

passion qui se glisse à leur insu sous le couvert d'une amicale parenté, forment autant de préparations habilement graduées jusqu'au moment où le voile, enfin déchiré, laisse jaillir l'irrécusable lumière. C'est au retour d'une promenade à travers les prairies, sur le soir, après un danger couru ensemble, après un acte de bienfaisance accompli, tandis qu'ils marchent seuls, rêveurs et silencieux, que tout à coup les aveux de Frédéric s'échappent dans une espèce de délire et émeuvent l'ame de Claire d'une pitié profonde. Le nœud se complique par cette scène du salon où l'attendrissement mutuel produit par une romance que chante Claire en s'accompagnant de la harpe, le hasard qui les laisse seuls un instant, les étreintes soudaines de Frédéric achèvent la défaite de Mme d'Albe, et réduisent sa vertu défaillante à implorer la générosité de son amant. D'autres situations encore, la lutte de Claire pour éteindre une passion qu'elle ne peut laisser éclater sans rougir, l'égarement de Frédéric, une séparation nécessaire dont en secret ils gémissent, la fatalité de leur réunion et le délire de leur faute accroissent, achèvent l'intérêt d'une composition marquée surtout par l'entraînement du style d'un cachet réel de sensibilité et d'éloquence. — Dans ce drame borné et tout intime, point d'inutiles épisodes, nul charlatanisme, rien que des élémens très simples. L'effet est produit uniquement en peignant la naissance et les progrès d'un amour criminel dans deux ames nées pour la vertu. Frédéric et Claire parlent constamment le vrai langage du cœur. Quelques lettres d'une certaine Élise, amie de Mme d'Albe, font tache vers la fin par un verbiage confus et des détails réellement inintelligibles. On regrette surtout le dénouement de *Claire d'Albe,* et il se conçoit même assez peu d'un esprit aussi délicat que celui de Mme Cottin. Ce n'est pas précisément la chute finale de Claire qui est à reprendre. Le but moral évident de l'auteur a été de montrer que la vertu, confiante en ses seules forces, peut faire naufrage, si le cœur n'a pris soin de résister aux premières impressions; et dès-lors Claire doit nécessairement être rendue coupable. Mais Claire succombe sur les degrés même du tombeau de son père, et c'est là ce qui blesse les justes sentimens de convenance. Puis il y a une sorte de façon brutale dans le triomphe de Frédéric acquis à ce moment même où Claire, faible et languissante, n'a plus qu'un souffle de vie. Au reste, les imperfections de ce premier essai disparaissent devant le trait admirable qui se rattache à sa publication. Le produit en fut consacré à faciliter l'évasion d'un proscrit, dont la tête fut ainsi soustraite à la hache du bourreau.

De *Claire d'Albe* à *Malvina*, publiée deux années après, c'est-à-dire en 1800, le progrès est sensible et même très frappant. Le cadre plus vaste de cette nouvelle production permettait un essor plus vif et de plus riches développemens au talent de l'écrivain. Dans le précédent ouvrage, la donnée fort simple et le dénouement prévu dès l'avance offrent peu de champ à l'imagination. L'amour coupable de deux êtres que sépare une infranchissable limite doit inévitablement les conduire à leur perte commune. En les voyant côtoyer l'abîme avec tant d'imprudence, on pressent trop qu'ils ne tarderont pas à y cheoir. Ici, au contraire, la combinaison plus difficile et par cela même plus féconde, la multiplicité des accidens, la diversité des issues possibles, enchaînent, prolongent, varient plus sûrement l'intérêt, et tiennent l'esprit sans cesse en haleine.

Malvina de Sorcy, veuve très jeune d'un mari qui n'a été pour elle qu'un père, est arrivée à vingt-quatre ans sans avoir connu l'amour. Quoique naturellement tendre et sensible, elle n'a trouvé d'épanchement que dans l'amitié, et la mort vient de lui enlever son amie. Seule au monde après ce double malheur, et jouissant d'ailleurs d'un revenu borné, Mme de Sorcy s'est réfugiée en Écosse auprès d'une parente de sa mère dont on lui a vanté les vertus. Elle sourit à l'idée de vivre en paix dans cette retraite, partagée entre ses regrets et le soin d'un enfant adoptif à qui elle a juré de se consacrer tout entière. Malvina a résolu de repousser toute affection étrangère à ses devoirs, et de plus, elle se croit inaccessible aux traits de la passion. Pourtant une année à peine s'est écoulée, que Malvina a ressenti malgré elle tous les feux de l'amour, éprouvé les plus indicibles tourmens de la jalousie. Brisée dans tous ses ressorts d'affection, froissée par l'ingratitude et l'oubli, sa raison s'égare. Enfin, après avoir goûté pendant de trop courts instans le plus pur bonheur du mariage, elle meurt, mais sans amertume, en bénissant la main qui l'a frappée, en pardonnant à celui qui, trop tard averti, n'a plus désormais qu'à pleurer et à éternellement se repentir.

Au premier abord, le choix de Malvina paraît autant inexplicable que peu légitime. Sir Edmond Seymour a sans doute un fonds généreux et plein d'honneur, des côtés très brillans, parfois les plus vifs élans d'une belle ame; il a conçu pour Malvina un amour aussi ardent que sincère, un de ces amours qui éclairent subitement et purifient tout un cœur. Mais il semble que la frivolité du caractère d'Edmond, la légèreté de sa conduite, dont chacun s'entretient autour d'elle, sa renommée de Lovelace qui emplit l'Écosse, eussent dû préserver

la chaste Malvina d'une séduction pleine de dangers, tout attrayante d'ailleurs et si justifiable qu'elle pût être. On prévoit bien vite toutes les douleurs qui vont assaillir ces deux ames dont le désaccord des caractères rompt à chaque instant l'harmonie. Il est aisé de pressentir tout ce que le cœur doux et sensible de Malvina aura à supporter de cet Edmond inconstant et volage, troublé par le souvenir toujours présent de ses mœurs et de ses liens d'autrefois, gâté par le succès, envahi par l'orgueil, accessible aux préventions, ombrageux, défiant à l'excès, plein de caprices, d'aigreurs, d'emportemens, et dont les retours même les plus vrais, dont les remords même les plus sincères ne sont qu'un prélude à des déchaînemens nouveaux. En vain Edmond sacrifierait tout à Malvina, sa fortune, sa vie, et, au prix de son sang même, lui épargnerait une larme. Involontairement, à tout propos, il l'offense et la livre sans pitié à de mortels chagrins. Malgré la force de son amour, Edmond n'est-il plus protégé par la vue de Malvina, une certaine ardeur de l'imagination et des sens, une sorte d'arrière-goût de dépravation, et l'habitude du plaisir le font retomber dans ses erreurs premières. — Peut-être l'entraînement de Malvina emprunte-t-il sa cause à un secret mobile qui paraît avoir toujours dirigé même les femmes les mieux douées de sens et de vertu. En cédant si vite à un penchant que la raison condamne, elle ne fait qu'obéir à la loi éternelle et fatale de son sexe. « Sans en excepter Clarisse, dit Mme Cottin, on a toujours remarqué, dans les femmes de la vertu la plus sévère, une sorte de prédilection envers les hommes d'un caractère ardent et passionné, quoique de mœurs très relâchées; soit qu'elles espèrent, en les arrachant à leurs erreurs, faire tourner au profit de la vertu toute l'activité de leurs passions; soit que l'équité de la nature veuille rapprocher les extrêmes pour qu'il n'y ait nulle part ni mal sans ressource, ni bien sans mélange. Telle est la marche du cœur humain. » On peut ajouter, je crois, à ces motifs le désir si vif et si naturel aux femmes d'enchaîner un cœur que tant d'autres auparavant n'ont pu fixer. D'ailleurs cette immolation perpétuelle de Malvina, cette ulcération secrète d'un cœur qui puise dans sa blessure même des facultés aimantes nouvelles, ne sont que la pierre de touche plus irrécusable de ses rares vertus et d'une angélique douceur que rien n'altère. Malvina chérit jusqu'à sa propre douleur dans celui qui la cause. « Que me fait d'être malheureuse, s'écrie-t-elle, pourvu qu'il m'aime? »

Parmi les situations touchantes dont abonde l'ouvrage, il en est

une, entre autres, conçue et développée avec un pathétique suprême. Edmond, croyant Malvina parjure, est en proie à toutes les agitations de l'amour et de la jalousie; son sang s'est enflammé, une fièvre putride intense se déclare, et l'on désespère de ses jours. Malvina accourt; mais, ne pouvant pénétrer au sein d'une famille qui la persécute, elle puise dans la seule force de son amour la plus touchante des résolutions. Revêtue d'une coiffe et d'une robe grossières, elle se présente ainsi déguisée dans la maison où Edmond se meurt, et devient la garde-malade de son amant, qu'elle retrouve pâle, défiguré, sans connaissance. Là, au milieu d'un air contagieux, durant les phases d'une longue crise, contraignant sa douleur, muette et impénétrable, active et vigilante, elle veille avec un soin religieux. La nuit, quand Edmond l'appelle en son délire, penchée sur lui, elle suspend sa respiration, étouffe ses sanglots, *renfonce* ses larmes, afin de ne se point trahir. Elle n'ose révéler sa présence, qui serait pourtant une si haute justification de son cœur. Cependant Edmond, dans une des intermittences de la fièvre, croyant la mort prochaine, veut transmettre ses volontés dernières à Malvina, et c'est Malvina elle-même qui écrit sous sa dictée. L'angoisse des six dernières heures de la crise, nuit terrible où l'œil de Malvina plonge dans le tombeau entr'ouvert d'Edmond, est peinte d'une plume vraiment éloquente. Edmond est sauvé. Malvina, dont le dévouement a produit le miracle de cette résurrection, heureuse de ses vœux exaucés, craignant une émotion funeste aux organes épuisés de son amant, lui dit au matin un muet adieu, et quitte furtivement la maison.

On ne saurait prétendre, assurément, que *Malvina* soit une œuvre sans défauts. L'action, trop lente, est chargée outre mesure d'incidens, de menus détails et de conversations oiseuses. Plusieurs caractères, évidemment forcés dans leurs conséquences, dépassent le but pour le vouloir trop atteindre. Nous laissons de côté la prude mistriss Birton, nature froide, égoïste et hautaine, sous les dehors de l'austérité bienfaisante, aussi bien que miss Melmor, jeune coquette dépravée, lesquelles de concert, la première par ambition, la seconde par jalousie, s'acharnent avec une rare impudeur à perdre l'innocente Malvina. Le regard se laisse attirer plus volontiers par la figure originale de M. Prior, prêtre catholique et chapelain du château, qui s'est fait ouvertement le défenseur exalté de Mme de Sorcy. Toutefois M. Prior, homme pieux et grave, poussant le romanesque et le sentimental de l'amitié jusqu'à se battre en duel avec son rival, puis bénissant par contrainte, et pour ainsi dire le couteau sur la gorge,

le mariage de Malvina, choque l'intime délicatesse du sens. Naturel et noblement posé au début, il sort, vers la fin, de l'essentielle vraisemblance. Edmond, frivole et passionné, noble et corrompu, riche nature alliant en soi tous les contrastes, relève aussi à bien des égards d'une vérité exceptionnelle et de convention. Néanmoins il offre une leçon des plus salutaires. Il montre que les vacillations du cœur, que les légèretés de l'esprit, nous peuvent ravir sans retour, par l'effet d'un juste châtiment, nos objets les plus chers, et que les regrets sont stériles pour ranimer ce rare bonheur, une fois perdu, d'aimer et d'être aimé. Mais c'est la création de Malvina qui, en cette œuvre, domine, vivifie, embellit et rachète tout par ses divines lueurs. Les charmes célestes de sa figure et de son esprit, sa douce mélancolie, sa simplicité si vraie, sa modestie et sa grace touchante, composent un ensemble des plus purs et des plus harmonieux. La terre n'offre point de femme qui puisse lui être comparée. La fiction n'a jamais conçu de caractère plus entièrement beau dans son inaltérable unité. C'est le type le plus parfait du dévouement et de la constance dans l'amour. — Peut-être faut-il regretter, sur la fin du roman, une scène de coquetterie plus que voluptueuse dans le châtean de milady Dorset, et qui, bien que nécessaire au dénouement, forme un tableau légèrement risqué, en désaccord avec l'habituelle façon de peindre de l'auteur.

Amélie Mansfield est une œuvre plus fortement conçue encore, où se révèlent des caractères plus énergiques et supérieurement tracés. L'ensemble est d'un effet tragique et attendrissant au plus haut point. L'amour, ce thème éternel, si fécond sous la plume de Mme Cottin, se meut, s'encadre ici en des situations d'une rare nouveauté. — Ernest de Woldemar et Amélie de Lunebourg ont été destinés l'un à l'autre par la volonté expresse de leur aïeul, bien avant que leur cœur pût être consulté. On les élève ensemble, afin de rendre un jour leur union plus facile. Bientôt, loin de s'aimer, ils conçoivent l'un pour l'autre une aversion insurmontable. Le caractère violent et l'humeur despotique d'Ernest, qui se font jour dès l'enfance, ont révolté le jeune cœur d'Amélie; elle jure de mourir plutôt que d'appartenir jamais à son cousin. Le jeune comte part pour l'université, ensuite pour de lointains voyages. Amélie, afin de rompre sans retour avec lui, se livre aux séductions d'un musicien appelé Mansfield, dont les talens brillans et les dehors sensibles l'ont charmée. Elle l'épouse contre le gré de toute sa famille. Mais le caractère volage de Mansfield ne tarde pas à dissiper les illusions d'un cœur trop

promptement épris. Au bout de trois ans d'un mariage tourmenté, Amélie, devenue veuve, et saignant du coup de sa triste expérience, s'est retirée en Suisse, chez un vieux parent de son mari, dont la franchise et la cordiale bonté ont accueilli sa douleur.

Ces premiers liens d'Amélie avec Mansfield ne sont qu'un préliminaires et forment, pour ainsi dire, l'avant-scène du drame. L'action essentielle repose sur une idée dont le développement va engendrer un intérêt rapide, soutenu, et des émotions de plus en plus saisissantes. Je n'ai pas à entrer dans des détails d'ailleurs pleins d'originalité, mais familiers à tous les souvenirs. Quoi de plus curieux et de plus charmant que deux êtres qui se sont quittés en se haïssant, et se retrouvent éperdument amoureux l'un de l'autre! Mais quoi de plus triste aussi que deux amans à qui le bonheur échappe sans retour, à l'instant même où ils ont appris à le connaître! — Ernest, que quinze années d'absence ont heureusement transformé, mais dont le cœur s'irrite encore des dédains et de la mésalliance d'Amélie, a résolu, au terme de ses voyages, de voir sa cousine, de lui inspirer de l'amour, et de l'abandonner ensuite, afin de venger son injure. Bellinzona est justement sur la route qui le ramène de Naples à Dresde, son pays. Un hasard miraculeux sert ses projets à merveille. Égaré dans les montagnes et près de périr sous les neiges, il est recueilli au château de Grandson, où vit Amélie, et reçoit l'hospitalité pendant la longue convalescence d'une blessure. Bientôt, malgré le mystère dont il s'entoure, ou plutôt à cause de ce mystère même, il surprend l'amour de la veuve de Mansfield. Mais, en imaginant séduire Amélie, Ernest s'est trouvé lui-même séduit par des charmes auxquels il ne savait pas un si incomparable pouvoir, et il devient follement épris de celle qu'il espérait tromper.

Les amours naissantes d'Ernest et d'Amélie sont peintes en des tableaux pleins de grace et de fraîcheur. Les scènes pathétiques, déchirantes, surviennent ensuite, et varient le drame avec une heureuse fécondité de ton. Amélie s'est entièrement livrée à son amant sans le connaître. Après le départ d'Ernest, alors que celui-ci, cachant encore son nom sous un voile, est allé demander à sa mère le consentement qui seul peut légitimer ses droits sur Amélie, la position des amans empire d'une façon cruelle. Rien de plus poignant que l'alternative des craintes et des espérances d'Amélie produite par le silence ou les lettres d'Ernest, ses doutes pleins d'amertume sur des apparences qui l'effraient, son anxiété alors qu'elle sent vivre en elle le fruit d'un trop confiant amour. Plus tard, sa fuite précipitée du

château, son arrivée à Vienne sous un humble déguisement, son désespoir en croyant retrouver Ernest infidèle, les pudiques remords de sa faute, le désenchantement de son agonie dans la maison de Mme de Woldemar : tous ces incidens, toutes ces émotions intimes, toutes ces péripéties, forment autant d'étapes douloureuses dans ce chemin de la passion contrariée, où le bonheur fuit comme une ombre vaine sous la main ardente qui le poursuit. — La baronne de Woldemar personnifie avec une effrayante vérité ce gothique préjugé de la naissance et du rang dont nul sentiment humain ne saurait faire fléchir l'obstination. Autant la baronne a chéri autrefois Amélie pour ses qualités charmantes de jeune fille, autant elle lui a voué une implacable haine depuis l'irréparable déshonneur de son mariage avec ce qu'elle nomme *un vil artiste*. La seule idée de s'allier à la veuve de Mansfield arrache à Mme de Woldemar des imprécations d'une fureur inimaginable. Le sentiment maternel, quoique très vif chez la baronne, le cède encore à l'orgueil du nom et au soin jaloux de la dignité. Ni les souffrances, la touchante résignation et les accens pénétrans d'Amélie, ni la douleur et les emportemens d'Ernest, ne peuvent vaincre la volonté absolue de Mme de Woldemar. Sa tardive et repentante pitié ne s'éveille que devant le cercueil où repose Amélie à côté d'Ernest, qui n'a pu lui survivre un seul instant. — L'auteur d'*Amélie* flagelle avec force ce préjugé infame et cet insensé point d'honneur qui n'accusent leur misérable néant qu'au bord des tombes qu'ils ont creusées.

L'ame, profondément troublée par les incessantes agitations d'Ernest et d'Amélie, se repose délicieusement sur les calmes amours d'Albert avec l'aimable et douce Blanche de Geysa, dont le caractère plein de charme est à peine entaché par quelques nuances légères de coquetterie. Albert, mélange de raison et de sensibilité, d'austérité et d'indulgence, est en outre un modèle accompli de tendresse fraternelle. Les sentimens d'Albert pour sa bien-aimée sœur Amélie ont une effusion qui ne tarit pas, même après ses fautes; et jusqu'à la fin il demeure pour elle un tuteur miséricordieux, un confident à la fois grave et délicat. — Un autre personnage remarquablement inventé est celui d'Adolphe, le sévère ami d'Ernest, qu'il a suivi dans ses voyages, et dont il censure sans ménagement les moindres écarts ou les faiblesses. Adolphe, fruit de l'adultère, sentant qu'une tache ineffaçable est imprimée à son front, et que l'obscurité est son partage, a voulu du moins chercher un refuge dans l'honneur; élevant de plus en plus son ame au-dessus de sa condition, il a appris à ne

tirer son éclat et sa vertu que de lui-même, et cette vertu, il la porte jusqu'à la rudesse sauvage. L'amour n'est aux yeux d'Adolphe qu'une odieuse frénésie, digne du plus profond dédain. Au milieu des passions en tumulte, cet homme rigide fait entendre sans relâche la voix d'une raison froide et austère. Après la catastrophe, il rompt tous ses liens avec le monde, et va s'ensevelir dans la partie la plus solitaire des Alpes, jurant de rester désormais inaccessible à tous les sentimens affectueux qui affaiblissent l'homme en doublant cette portion de douleur que le ciel l'a condamné à porter.

L'inépuisable matière de l'amour, qui a déjà exclusivement défrayé trois premiers romans, alimente avec plus d'ardeur encore, de pureté et de sublime, une quatrième composition. Seulement le cadre change ici, de plus riches couleurs succèdent. Nous sortons des classes moyennes de la société pour assister à de hautes aventures, pour contempler des figures princières et royales. Le roman de *Mathilde* participe de l'histoire, et revêt dès le début d'héroïques allures. Le sujet est emprunté à la première croisade, l'un des plus mémorables évènemens des annales du monde; l'action se passe en conséquence vers la fin du XIIe siècle. Presqu'aussitôt apparaissent à nos yeux, diversement abaissés ou agrandis, des personnages fameux : Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion, les deux chefs rivaux de l'entreprise, Lusignan roi de Jérusalem, le vénérable Guillaume, archevêque de Tyr, Josselin de Montmorency, Saladin, l'adversaire glorieux des croisés, etc. De grands caractères, de hauts faits d'armes, des idées chevaleresques, le contraste des mœurs des chrétiens et des Arabes, le luxe de l'Occident opposé à celui de l'Orient, la pompe et l'enthousiasme de la religion, forment autant d'accessoires qui enrichissent et rehaussent le sujet. Toutefois, la composition n'étant pas du genre purement historique, l'exacte précision des faits et des dates s'y trouve sacrifiée très souvent à l'effet et aux beautées dramatiques. Les deux héros entr'autres, Mathilde, sœur de Richard, et Malek-Adhel, frère de Saladin, moins intègrement conservés par l'histoire, ont pu être librement interprétés.

Ces deux caractères de Malek-Adhel et de Mathilde se détachent avec un relief soutenu et une couleur admirable du fond où ils sont représentés. Ils éclipsent de leurs rayons tout ce qui apparaît à l'entour; les belles et douces lueurs de quelques figures accessoires ne jouent que comme des ombres dans l'éclatant tableau. Mathilde est une figure d'une pureté ravissante et d'une idéale perfection. Transportée du cloître paisible où s'est abritée son enfance, sur la terre

d'Orient, Mathilde n'aborde aux lieux saints que pour devenir prisonnière du plus terrible ennemi de la chrétienté, du frère même de Saladin, et en être passionnément aimée. Vierge timide, consacrée à Dieu, elle est condamnée à bannir de son cœur l'image d'un ennemi de sa foi; elle exprime la lutte si déchirante d'un amour ardent et naïf contre la toute-puissance de la religion. Tant que le devoir prescrit à la passion de se taire, Mathilde, puisant dans sa chasteté même des forces pleines de mystère, abdique avec sérénité toute espérance et toute joie humaines. Mais lorsque enfin l'obstacle religieux a disparu, lorsque son amant, près d'expirer, s'est proclamé chrétien, l'énergie long-temps contenue de Mathilde éclate avec un cri sublime de désintéressement. La flamme, réprimée sous le souffle de Dieu, déborde pour éclairer du moins de ses funèbres lueurs le culte pieux du tombeau. — Malek-Adhel, trop peu conforme peut-être à la couleur arabe, est un héros brillant, chevaleresque, tendre, noble, délicat, exempt de faiblesse, plein de feu et de mélancolie; c'est le type de la nature humaine dans ce qu'elle a de plus ouvertement généreux et magnifique. Tous les caractères du beau physique et moral s'unissent en lui; il allie sans effort les qualités charmantes qu'on aime, et les facultés énergiques qu'on admire. Préférant l'amour au monde entier, il préfère encore le devoir à son amour. Musulman avec des reflets du chrétien au front, Malek-Adhel est le digne amant de Mathilde. — D'une part, cette passion impétueuse qui déborde, de l'autre ce pudique amour qui s'ignore et puis s'effraie, sont décrits au long dans des scènes variées, graduées avec art jusqu'au moment où la péripétie vienne couronner, en les sanctifiant, tant d'épreuves et de souffrances.

Tous ceux qui ont lu *Mathilde* ont présente à l'esprit cette admirable situation que je ne résiste pas au plaisir de transcrire. Mathilde, détestant sa faiblesse, part, traverse à pied le désert, suivie de quelques Anglais fidèles, et va chercher auprès d'un pieux ermite des prières et des conseils qui puissent la calmer. Le remords d'un amour qu'elle accuse lui prête le courage de braver, malgré sa délicatesse et sa timidité, d'excessives fatigues. Pendant sa naïve confession, les compagnons de Mathilde sont surpris et tués par une horde d'Arabes auxquels elle n'échappe elle-même que par l'arrivée imprévue de Malek-Adhel. Ils repassent ensemble, au milieu de mille dangers, le désert brûlant. Derrière eux le vent du midi se lève; à l'horizon apparaissent des colonnes de sable et des nuages rougeâtres; le péril s'accroît d'heure en heure. Abandonnés par les soldats de Malek-

Adhel, que de sinistres augures ont effrayés, seuls et épuisés de fatigue, ils sont près de périr dans la Thébaïde immense. La nature entière est muette et vide autour d'eux. Dans ce moment si plein de solennité, la passion de Malek-Adhel s'exalte. Mathilde mourrait plutôt que de ternir sa pureté; mais, émue de tant d'amour, inspirée par tout ce qu'il y a d'imposant dans sa situation, elle laisse échapper un innocent aveu. Malek-Adhel admire le Dieu qui éclate dans la vertu de Mathilde, et il promet d'étudier ses lois. Leurs mains s'unissent, mais, dans cette union toute religieuse, la passion cède à l'ascendant de la chasteté, et les images de volupté s'effacent même de la pensée de Malek-Adhel.

Ce qu'il faut justement admirer dans cette succession de scènes touchantes que la religion et l'amour se partagent, c'est la façon noble, délicate, naturelle, dont l'aveu de Mathilde est amené. Les préparations sont aussi simples qu'habilement conçues. Mathilde, type de perfection morale, de pureté angélique et de divine piété, devait difficilement se résoudre à la déclaration d'un profane amour. Jusque-là, non-seulement sa bouche s'est refusée à l'aveu, mais elle a instinctivement refoulé dans son cœur un sentiment qui l'effraie et qu'elle comprend à peine. Même après le dévouement sublime de Malek-Adhel, même en face de la mort qui va les atteindre tous deux, elle n'oserait proclamer sa passion pour un infidèle. C'est seulement quand Malek-Adhel aspire à la foi chrétienne, que la pieuse Mathilde ose révéler un sentiment dont ne s'offense plus le ciel. D'ailleurs, le tombeau entr'ouvert sous ses yeux achève d'absoudre, de sanctifier un amour qui se réfugie déjà dans l'éternité. Ainsi elle garde intactes, après l'aveu, toute sa pureté et toute sa force. D'autre part cette lutte morale n'entame en rien la franchise et la noblesse de Malek-Adhel, ce qui est essentiel à l'intégrité de son caractère. En toute autre circonstance, Malek-Adhel ne promettrait rien qui dût le rendre parjure à sa foi de musulman, de sujet et de frère; mais dans la conviction d'une mort prochaine, en face du désert dévorant, là où cesse tout devoir humain, il peut sans scrupule dévouer sa conscience à une religion nouvelle; et cette intention sincère doit suffire à l'ame confiante de Mathilde.

Après avoir peint en des couleurs d'une vérité toujours frappante et toujours nouvelle les égaremens et les malheurs de la passion, M[me] Cottin a tenté d'esquisser un exemple de piété filiale, ce sentiment si familier à son cœur. Jusqu'à ce moment, les filles chéries de son imagination revêtent des formes souvent agitées; leur ame est un

tissu d'héroïsme et de faiblesse, et l'innocence même qui les voile a une trame passionnée. Ici le tableau brille d'une fraîcheur sereine que rien n'altère; la vertu possède une pureté et un éclat sans mélange. *Élisabeth* est cette simple histoire si connue d'une jeune fille qui, partie du fond de la Sibérie, seule, à pied, sans ressources, traverse, au milieu de mille dangers et de mille fatigues, des contrées d'une étendue immense, pour aller à Saint-Pétersbourg demander la grace de son père. Les détails sont d'un bout à l'autre extrêmement touchans; les descriptions pittoresques, les touches tour à tour gracieuses ou brillantes s'y trouvent prodiguées.

On doit néanmoins regretter que Mme Cottin ait altéré l'unité et la simplicité primitives du sujet par la broderie romanesque dont elle l'a revêtu. Dans cette même donnée si naturellement élevée et pathétique, sa tentative s'est laissée vaincre par une épreuve de mérite supérieur, *la Jeune Sibérienne*, de Xavier de Maistre. L'art est manifestement ici plus profond et plus simple à la fois, la manière plus sobre et confinant davantage à la réalité pure. Dans l'histoire vraie aussi bien que dans le récit ingénieusement calqué de M. de Maistre, l'héroïne (Prascovie, ou plutôt Prascowja Lupolowa), n'est qu'une simple et ignorante jeune fille qui trouve dans son cœur seul la pensée de l'action la plus généreuse et la force de l'exécuter. Ses parens sont de condition et de mœurs assez vulgaires. En supposant Élisabeth issue de noble race, élevée dans des sentimens distingués et des mœurs presque élégantes, douée d'une imagination vive qui la monte sans effort aux grandes choses, Mme Cottin a diminué peut-être le mérite de l'action, ou du moins elle en a rendu l'initiative moins surprenante. D'autre part, l'intérieur de la famille exilée peint sous plus d'un aspect poétique et presque riant, l'âpre paysage de la Sibérie, adouci dans sa crudité, frappent moins fortement l'imagination. Élisabeth est soutenue dans sa résolution par des conseils, des appuis et une sollicitude compatissante. La tendresse pénétrante de son père l'a devinée avant qu'elle se hasarde à sa touchante déclaration; par un stratagème délicat, l'amertume du dernier adieu est épargnée à l'inconsolable douleur de sa mère. Élisabeth accomplit la moitié du voyage sous l'escorte d'un vénérable missionnaire; le reste est traversé de peu d'obstacles, et semé de deux ou trois incidens à peine. Le trajet se trouve en outre singulièrement abrégé par l'arrivée imprévue de l'empereur à Moscou au moment même où la jeune fille pénètre dans cette ville. Il était sans doute impossible que l'amour n'eût point quelque part dans une œuvre de Mme Cottin.

Nous passons donc sur l'amant (très noble d'ailleurs) d'Élisabeth, les aventures de sa liaison, le mariage et l'indispensable félicité qui en est la suite. — Prascovie, au contraire, sans conseil et sans guide, n'ayant d'autre mobile que ses courageux instincts, d'autre soutien que son inflexible piété et sa foi vive en la Providence; Prascovie, arrêtée dans le trajet par une multitude d'obstacles que sa vertu surmonte, et accomplissant jusqu'au bout le pieux pèlerinage, offre sans contredit un tableau d'une moralité supérieure. Il y a plus de drame, d'émotion de surprise dans l'œuvre de Mme Cottin, plus de vérité, de naturel, d'intérêt réel et touchant dans le récit de M. de Maistre. L'auteur d'*Élisabeth* s'est trop peu souvenu que l'histoire invente souvent mieux que l'art ne saurait le faire. « La véritable héroïne, dit elle-même avec raison Mme Cottin, est bien au-dessus de la mienne, elle a souffert bien davantage. » Ainsi ramenée au moule stéréotypé du roman, cette poétique histoire perd sans doute quelque chose de sa naïveté et de son originalité première; mais néanmoins elle garde un haut mérite de sensibilité et d'éloquence justifié par un grand succès qui se prolonge encore.

On joint d'ordinaire aux œuvres de Mme Cottin un petit poème en prose intitulé *la Prise de Jéricho*, composé dans l'intervalle d'un roman à l'autre, et d'abord inséré dans le premier volume des *Mélanges* de M. Suard. Malgré l'admiration hyperbolique du publiciste, dont le goût cette fois a trop immolé à l'amitié, cet opuscule n'est par malheur rien autre chose qu'une tentative risquée dans une fausse voie. Il semble que l'auteur d'*Amélie Mansfield*, en désertant son terrain naturel, le roman, ait été punie d'un trop imprudent essor. Dans le récit des aventures de la juive Rahab, Mme Cottin a tenté d'imiter le langage de la Bible et le style figuré de l'Orient. Mais elle n'a guère abouti, je crois, qu'à un pastiche imparfait et médiocrement intéressant, où le profane et le sacré, l'amour et Israël, se trouvent confondus dans un style hybride, participant à la fois de la prose et de la poésie. Ce fragment, du reste sans importance, ne saurait entamer en rien le rare talent déployé ailleurs dans tant d'éloquentes pages.

Si j'ai su la comprendre, Mme Cottin offre plusieurs traits généraux frappants qui lui donnent une physionomie bien tranchée au milieu de la littérature française et dans le genre même du roman. Mme Cottin puisait au fond de son cœur (privilége trop rare) les élémens essentiels de sa composition, le principe des idées et des sentimens qu'elle développait ensuite avec autant de vigueur que de

charme. Méditant beaucoup et observant peu, indifférente à ce qui s'agitait autour d'elle dans le monde vaniteux et frivole, ignorant ou dédaignant les artifices mesquins de la société, elle s'attacha à produire des caractères plus qu'à esquisser des portraits, et rejetant le détail vulgaire des mœurs, s'enferma discrètement dans l'analyse psychologique. Son esprit évidemment n'est guère frappé par les travers et les ridicules du monde (1). Elle savait bien plutôt l'art de rendre avec énergie et vérité les sentimens divers qui agitent l'ame humaine en proie à la passion. Çà et là, presque à chaque page, elle laisse échapper de ces aperçus lumineux et fins, qui révèlent toute une nature exquise de femme. Dans *Élisabeth*, par exemple : « On va vite sans doute quand c'est la passion qui entraîne, mais Élisabeth venait de prouver en ce jour que la vertu qui court à son devoir peut aller plus vite encore.» Et ailleurs, dans le même ouvrage: « Tant qu'ils seront dans l'infortune (les parens d'Élisabeth), elle demeurera fidèle dans sa pieuse passion ; pour en contenir deux, le cœur humain, tout vaste qu'il est, ne l'est point encore assez. »

Douée d'une sensibilité rare, non-seulement elle peignit l'amour en traits de feu, mais elle en démêla avec un tact exquis les changeantes couleurs et jusqu'aux nuances même les plus fugitives. Elle paraît surtout se plaire à le montrer noyé dans les larmes, enchaîné, brisé par de dures entraves, et luttant amèrement contre le malheur. — Les plans d'ouvrages de Mme Cottin lentement conçus, exécutés ensuite avec une rapidité entraînante, se fécondaient par l'intarissable jet d'une inspiration à la fois naïve et profonde. Aussi abondent-ils en situations où l'effet tragique domine. Et, chose admirable, une chaste réserve préside sans effort au détail des scènes même les plus passionnées. Quant au but moral, il est toujours implicitement contenu dans le caractère général de l'œuvre, il apparaît, il se développe dans le cours du récit ; l'auteur de *Claire d'Albe* ne sait point monter en chaire pour débiter un prêche à ses ouailles.

Les héroïnes de Mme Cottin réalisent en d'admirables proportions le plus parfait idéal de la femme; elles sont à la fois douces, tendres, aimables, mélancoliques ; presque toutes aiment à pleurer sur les tombeaux. Leur gaîté semble *bordée de deuil*, pour parler suivant Plutarque ; mais leur tristesse même la plus amère n'atteint jamais

(1) Dans *Malvina* pourtant, Mme Cottin a fort bien représenté la vie de château, et cette peinture ne procède point des élémens accoutumés de la description ; elle n'est point composée avec le dessin de la phrase et la couleur du mot, elle résulte de la mise en scène même du drame.

la ligne sombre, et se corrige par je ne sais quelle teinte suave et charmante. Promptement éprises, naturellement très passionnées, leur amour brûle néanmoins du feu le plus pur, et l'objet en est constamment noble, digne, élevé, même dans ses imperfections. Au milieu des situations les plus périlleuses, alors même que leur vertu, fléchissant sous l'émotion de la tendresse, succombe, leur divine pudeur garde encore son éclair serein. Leurs sentimens religieux offrent un caractère très fervent, la piété les accompagne jusqu'au sein de la faute, et le malheur qui s'attache à elles est si noblement porté qu'on est plus tenté de l'envier que de le plaindre. Quoique différentes entre elles, et placées dans des cadres très variés, Claire, Malvina, Amélie, Mathilde, Élisabeth, accusent par des traits communs le lien de parenté qui les unit. C'est le *os omnibus una sed diversa tamen* du poète. Ces charmantes créatures plaisent moins d'ailleurs par le dessin littéral de leur portrait que par l'ensemble harmonieux de leur façon d'être, de parler et d'agir. Avec l'idéal de plus, elles portent la noble empreinte de celle qui les a conçues. Mme Cottin, en écrivant, n'affiche point à tout propos sa personnalité; elle se borne à laisser un calme reflet d'elle-même dans son œuvre; elle se mire avec amour dans ses créations de femmes, naturellement elle dote de sa belle âme les figures qu'elle chérit. En général, Mme Cottin crée et soutient avec une heureuse franchise les caractères nobles qui ont été l'objet de sa passion. Tout au contraire, sa touche paraît faiblir en peignant des figures abjectes ou dépravées. Les personnages sacrifiés des divers romans, mistriss Birton, miss Melmor, Mme de Woldemar, Lusignan et Agnès, offrent je ne sais quoi d'exagéré et de contraint. Il semble que le talent si moral, si sincère de Mme Cottin n'ait pu concevoir avec justesse des sentimens que son cœur ignora toujours.

La portion évidemment inférieure de l'œuvre de Mme Cottin, c'est le style. Elle ignore les contours de ce vêtement souple, riche et précis à la fois qui, en dessinant plus nettement l'idée, lui donne tout sonvif relief. Elle ne porte point dans la phrase ce sceau sacré, cette empreinte éclatante qui ne s'effacent pas, et qui, mieux que tout, signalent l'œuvre à la postérité. Mme Cottin écrivait au courant de la plume et sans art; elle n'avait point le sentiment exquisement raffiné de nos ciselures modernes. Son style, hâtif, nullement travaillé, manque de la pureté et du fini qui distinguent essentiellement les maîtres. Trop souvent même il se montre incorrect, entaché d'inversions vicieuses et de locutions forcées. Un ton de langage

généralement uniforme se fait surtout sentir dans les deux romans par lettres que Mme Cottin a publiés, et où elle a rencontré un écueil que n'évita point toujours le talent prodigieux de Rousseau. Si en effet la forme épistolaire dans le roman offre plusieurs avantages marqués tels que le naturel, la vraisemblance, l'analyse personnelle et plus intime ; d'autre part il exige aussi plus de talent, de souplesse et de dextérité, tant pour le choix du sujet que pour la façon épineuse de le rendre. Douée d'une grande imagination pour concevoir des situations, exprimer des scènes, peindre des tableaux, Mme Cottin n'a cependant pas la poésie de l'expression, le relief pittoresque du mot. Ses descriptions, fraîches et brillantes par endroits, sont communément jetées dans le mauvais moule classique, la périphrase et l'hyperbole y dominent. On y voit, par exemple : *l'aurore commençait à rougir l'horizon;* ou bien : *la nuit n'était pas en pleine possession de son empire.* Le mariage est presque toujours remplacé par *les flambeaux de l'hyménée.* Ce style guindé, solennel, prétentieux, dépare entre autres les situations et les caractères si remarquables de *Mathilde.* Mais combien ces vices de détails, nés de l'absence du polissage plastique, et plus encore du mauvais goût de l'époque, se trouvent amplement rachetés par l'abondance, le nombre, le mouvement, la chaleur, et une touche naturelle qui empreint tour à tour la pensée de grace ou d'énergie!

Vivant en dernier lieu au fond d'une retraite voisine de Paris, à Champlan, pauvre village près de Lonjumeau, Mme Cottin y composa ses principaux et ses meilleurs ouvrages, voilée, si l'on peut ainsi dire, de recueillement, de paix, de silence, et de cette ombre si chère à sa craintive modestie. La vie intime et de famille était l'unique horizon que son regard voulût embrasser. Sans cesse elle s'occupait non-seulement à écrire, mais encore soit à peindre, soit à faire de la musique, et même, dit-on, à en composer. Redoutant les hommes, toutefois sans les haïr, elle aimait l'obscurité pour elle-même, comme un sanctuaire où la pudeur de l'ame, qu'effarouchent le bruit et l'éclat extérieur, trouve un sûr abri (1). Avant même de sentir le triste embarras de la célébrité, son instinct lui faisait

(1) Des personnes qui ont connu intimement Mme Cottin, citent d'elle un trait de modestie bien rare et des plus touchans. Un jour l'auteur d'*Amélie Mansfield* avait conduit au bal des demoiselles du nom de Verdière, ses cousines, je crois, dont l'éducation lui avait été confiée. Afin d'échapper aux honneurs que son nom déjà célèbre n'eût pas manqué de lui attirer au milieu d'une réunion nombreuse et choisie, elle feignit le rôle de simple gouvernante, et se tint humblement à l'écart. Mais une robe feuille-morte dont Mme Cottin avait adopté la couleur, comme jadis Mme de Maintenon, ne tarda pas à trahir l'incognito qu'elle voulait garder.

prendre en mépris ce bien trompeur, ce hochet misérable que le hasard départit souvent, que l'intrigue dérobe, ou que la vanité achète. Une fois son œuvre achevée, heureuse d'un soulagement intérieur vivement ressenti, elle n'y songeait plus, et souffrait avec embarras les entretiens ou les éloges à ce sujet. Comme tous les vrais talens modestes, ignorans d'eux-mêmes, vigilante sur ses défauts, elle méconnaissait jusqu'à ses mérites même les plus frappans, et loin de caresser le chef-d'œuvre, loin de viser au génie, pensait naïvement n'avoir jamais assez bien fait. Soumise à la critique, elle l'accueillait toujours avec une déférence pleine de candeur, et l'honorait de bonne grace (la critique honerable, s'entend, non cette chose malhonnête qui bave et dénigre dans l'ombre). Mme Cottin ambitionnait et elle a atteint ce qu'on doit se proposer avant tout, l'estime des honnêtes gens et la sympathie des cœurs sensibles. Le reste, naturellement, avait fort peu de prix à ses yeux.

Nous ne relèverons pas les censures aussi amères que pédantes de Mme de Genlis, qui, soit rivalité d'écrivain, soit plutôt encore bigoterie de vieille femme, se montra, surtout vers la fin de sa vie, le détracteur acharné du mérite et du caractère même de Mme Cottin. L'affection à peu près universelle qui est demeurée acquise à cette dernière, affection qui vivra autant que son souvenir, la venge suffisamment de quelques malveillances intéressées. Au reste, l'auteur d'*Élisabeth* n'obtint pas moins que chez nous de partisans à l'étranger, où elle fut souvent traduite et louée avec effusion. Lady Morgan, interprète enthousiaste de l'admiration anglaise pour Mme Cottin, eut l'idée, pendant son voyage en France, d'aller visiter le séjour embelli par une femme dont elle gardait pieusement la mémoire; elle voulut voir par ses yeux les bosquets verdoyans de cet ermitage de la vallée d'Orsay, où fut créé, dit-on, le caractère si brillant de Malek-Adhel. Mal renseignée sur le lieu précis, elle imagina de s'informer auprès d'un paysan, en lui rappelant une circonstance déplorable qui avait produit dans le pays une impression fort vive. Un jeune parent de Mme Cottin, épris pour elle d'un amour violent, s'était tué d'un coup de pistolet aux alentours de son habitation. C'est, à quelques différences près, l'histoire tragique du malheureux chevalier de Villiers, fils naturel de Ninon de Lenclos, lequel se perça de son épée à la maison de campagne même de Ninon, en apprenant que l'objet de sa fatale passion était sa mère. Mme Cottin, bien que dépourvue de beauté et même de ces graces coquettes qui en tiennent lieu à tant de femmes, eut le malheur d'inspirer diverses passions très profondes, dont une autre encore aboutit, assure-t-on, au sui-

cide par désespoir. C'est qu'il y avait dans ses traits une expression si touchante, tant de charme involontaire dans son air préoccupé et doucement rêveur, tant de mélancolie dans son regard, et de sensibilité dans son accent, qu'on ne pouvait l'entendre ou la voir avec un médiocre intérêt. « Lorsque j'arrivai en France, écrit lady Morgan, elle aussi, dont je ne puis prononcer le nom que d'une voix attendrie et sans qu'une larme vienne mouiller ma paupière, la sublime, la tendre Mme Cottin, douée du véritable génie de la femme, n'existait plus, et je ne trouvai que l'histoire de ses vertus là où je cherchais les traces de sa vie. »

Si Mme Cottin sut inspirer des attachemens très vifs, elle ne fut pas moins propre, on le pense bien, à en éprouver d'égale force. Aimer était un premier et irrésistible penchant de l'auteur de *Malvina;* à tout prix il lui fallait un objet attirant pour son cœur. Dans les tableaux si énergiques, si vrais qu'elle a tracés, revit, selon toute apparence, l'image fidèle de ses propres sensations. Les couleurs dont elle a peint l'amitié dans quelques épisodes de ses romans, témoignent avec quelle ardeur ce sentiment lui fut révélé. — S'il faut en croire une correspondance inédite, publiée il y a bientôt douze ans, l'amour lui-même l'éprouva un jour avec une vivacité bien ressentie, amour d'ailleurs très pur, et constamment limité à l'espérance ou aux regrets. Dans les dernières années de sa vie, un voyage aux bains de Bagnères fut entrepris, à ce qu'il paraît, dans des préoccupations fort sentimentales. Au retour, elle écrivait à un philosophe aimable, qui lui survit encore dans sa verte et sereine vieillesse : « Vous remplissez mon cœur, mon imagination, le monde, l'espace. Je ne vois rien qu'à travers votre pensée, et n'aime rien qu'après vous avoir aimé. Je n'éprouve pas un sentiment qui ne se rapporte à vous; je n'écoute pas une conversation que je ne vous y appelle; je ne réponds qu'à votre esprit, je n'agis que d'après vos directions; en un mot je vis toute en vous, au point que je me figure quelquefois qu'il y a autant de vous à Paris que dans les Pyrénées où vous êtes. Oh! mon ami! qu'un tel amour serait dangereux, si vous n'en étiez l'objet. » D'autres lettres contiennent des expressions plus tendres et plus passionnées encore. Dans un passage, elle peint en quelques lignes toute la profonde et charmante sensibilité de sa nature. « On m'a toujours reproché de mettre de l'amour dans mon amitié : non, ce n'est pas cela; mais une ame très vive répand sa vivacité sur tout ce qu'elle touche. Je ne sais pas être modérée dans mes affections; je ne le serai jamais; je ne veux pas même apprendre à l'être.... Dois-je me changer et n'avoir que des affections médiocres, afin que

personne n'envie mon affection?... » Ailleurs encore, s'excusant de ne point repousser un autre de ses admirateurs, homme de talent aussi et de conversation aimable, dont la respectueuse tendresse l'avait touchée, elle s'écrie : « Ah! pardonnez-moi, ma bien indulgente mère, mais je crois qu'à mon dernier soupir, au moment de tomber devant le trône du souverain juge, je serai même encore sensible au plaisir d'être aimée. » Dans ces confidences intimes dont la lecture nous fait chérir et honorer plus encore, si c'est possible, la mémoire de Mme Cottin, il semble que le style de l'auteur de *Mathilde* brille d'un éclat plus pur que dans la préméditation même de ses œuvres littéraires; il est à la fois plus correct et plus harmonieux.

C'est ce perpétuel besoin d'aimer jusque dans le devoir qui avait fait entreprendre à Mme Cottin un ouvrage sur *la Religion chrétienne prouvée par le sentiment*, et qui explique comment, née dans le culte réformé, elle exalta souvent le catholicisme, se complaisant à décrire avec enthousiasme les cérémonies et les pratiques d'une religion toute d'amour. Une maladie cruelle, qui pendant trois mois de souffrances aiguës éprouva son inaltérable résignation, et que l'amitié sut adoucir, vint la surprendre au milieu des projets, des perfectionnemens qu'elle ne cessait de méditer. Serait-il vrai qu'une passion ardente et non partagée, celle-là peut-être dont on a lu tout-à-l'heure les preuves si touchantes, eût été la cause première du mal?... Elle mourut jeune d'ame et de corps, à trente-quatre ans, le 25 août 1807, laissant inachevé un roman sur l'éducation, dont elle attendait la seule gloire à laquelle, dans sa pensée, une femme dût prétendre.

L'opinion de Mme Cottin (opinion qu'elle pouvait dire hériter de Montaigne, La Bruyère, Molière et Jean-Jacques) fut en effet assez peu favorable aux femmes auteurs. Chose singulière, quoique ayant beaucoup écrit, elle ne jugeait point qu'une femme dût écrire, et sa censure était empreinte d'une si parfaite bonne foi qu'elle s'en rendait elle-même l'irrémissible objet. Toujours elle se repentit d'avoir publié des romans, surtout des romans de passion. Son regret, à ce propos, se fondait sur des motifs d'un sens aussi profond que délicat. « Lorsqu'on écrit des romans, disait-elle, on y met toujours quelque chose de son propre cœur : il faut garder cela pour ses amis. » Cette question des femmes auteurs avait été traitée un jour expressément dans un chapitre de *Malvina*, avec des conclusions, sinon absolues, du moins fort restrictives. Plus tard, il est vrai, le passage fut supprimé, par déférence pour des amis qui le taxèrent d'inconséquence. Mais Mme Cottin n'en garda pas moins un sentiment qui était celui de sa vie entière et tenait à d'intimes scrupules de conscience. Elle

craignait pour la femme engagée dans l'arène littéraire l'écueil si facile du pédantisme ou du bel esprit, le danger de peindre soit la réalité de ses passions et de ses faiblesses, soit la prétention mal déguisée de ses vertus, et, en tout cas, d'étaler aux regards scrutateurs de la malignité, ainsi qu'un livre ouvert à toutes les pages, les plus secrets replis et les coins les plus dérobés de son cœur. Dans sa conviction, la mère de famille et l'épouse destinées à former des hommes ne pouvaient sans faillir prétendre à les amuser et à les distraire. En ce qui touche même les ouvrages d'une utilité réelle, il lui semblait que la mère s'occupant à disserter sur l'importance des devoirs faisait abandon des siens propres, et que, pour traiter à loisir de l'éducation, elle livrait ses enfans à des mains mercenaires. Elle admettait volontiers qu'une femme écrivît à ses heures, par manière d'apaisement et de simple distraction, tout comme elle travaille à l'aiguille, peint une aquarelle ou joue du clavecin : encore exigeait-elle une entière indépendance, l'affranchissement nécessaire de tout lien étroit et rigoureux.

Il y a, je crois, dans de semblables restrictions une nuance d'exagération sévère. Sans doute il est à craindre que les suggestions seules de la vanité ou un misérable désir de renom arrachent la femme aux soins pieux de la famille. C'est toujours aussi un abaissement et une défaite pour la muse de souiller dans la fange littéraire sa fleur d'innocence. Mais quand de nobles nécessités domestiques, ou mieux encore lorsqu'un sentiment invincible, un essor involontaire, poussent la femme à produire, à exprimer dans l'ordre intellectuel, pourquoi s'interdirait-elle l'exercice d'une faculté divine, à supposer toutefois qu'il ne contrariera aucune grace, aucune vertu essentielle du sexe? Depuis Montaigne et La Bruyère, depuis Mme Cottin surtout, les femmes ont consacré leur droit d'écrire par l'éclat même et la légitimité fréquente du succès. De combien d'histoires touchantes, de beaux vers, de ravissantes pages n'aurions-nous pas été sevrés, si le système qui voue la femme à l'aiguille et la parque au ménage eût absolument prévalu? Mme Cottin, plus que bien d'autres, n'eût-elle pas frustré les lettres en sacrifiant aux conseils d'une réserve trop timorée les éloquentes inspirations de son cœur? Pour la femme qui sait ne point abdiquer sa nature de pudeur et d'amour, la gloire littéraire s'ouvre comme un noble refuge au sein de la déchéance physique ou du malheur; dans le cortége de la jeunesse, de la grace et de la beauté, elle n'est qu'un joyau de plus et comme une couronne nouvelle.

DESSALLES-RÉGIS.

CLAIRE.

Ich habe genossen das irdische Glück
Ich habe geliebt und gelebet.

(Schiller, *Gedichte.*)

Entendez-vous? Le vent se lève dans le bois;
Sur le gazon épais qui frémit et murmure,
Les feuilles des bouleaux roulent à l'aventure;
Le chêne et le tilleul s'agitent à la fois;
Les saules éplorés traînent leur chevelure;
Les marronniers en fleurs chantent à pleine voix.

Le rossignol se tait sous les branches émues:
Le frais acacia penche ses bras ployés;
L'eau des sources gémit sur son lit de graviers;
Les vagues des roseaux ondulent, et les nues,
Dans la plaine des cieux en tous sens balayés,
Filent rapidement comme de blanches grues.

Dans le petit sentier de fraises et de lys,
Qui mène au bord de l'eau par une verte haie
D'aubépine embaumée et de lilas fleuris,
Claire d'un pied léger foule la jaune ivraie,
Et descend vers le fleuve, et par instans s'effraie
Des sanglots que le vent pousse dans le taillis.

Puis, quand ses blonds cheveux, que la brise inquiète,
Roulent sur son épaule, et de leurs flocons d'or
Viennent fouetter ses yeux; quand sa blanche cornette,
Comme un oiseau dans l'air, veut prendre son essor,
Quand le vent amoureux qui la suit et la guette,
Dans sa jupe à tout pas vient s'engouffrer encor;

Rouge comme une fraise, au péril éveillée,
Elle tourne la tête, et cherche à découvrir
Si nul témoin jaloux n'est là sous la feuillée;
Puis, se voyant bien seule, à l'écart, oubliée,
Pudique et souriant, se rajuste à loisir,
Et contemple un instant sa beauté sans rougir.

Enfin, tout en luttant, la jeune fille arrive
Au bord du fleuve ému, et dans le réservoir
Plonge sa cruche, ainsi qu'elle fait chaque soir.
Puis, sous les verts roseaux qui croissent sur la rive,
Heureuse, et se sentant libre de tout devoir,
Se repose un moment et demeure pensive.

— Le bois gémit au loin, le vent sonore et frais
Chasse les gouttes d'eau sur l'herbe humide et tendre;
Le soleil glorieux du ciel vient de descendre,
Et les flots empourprés de ses derniers reflets
Montrent par quels chemins il est allé surprendre
La Naïade lascive au fond de son palais. —

Quelle est donc la pensée où la vierge s'oublie?
Que cherchent donc ses yeux si calmes et si beaux
Dans ces lointains où l'onde au firmament se lie?
Quelle voix de son cœur répètent les échos?
Que lui chantent les vents, que lui disent les flots?
Amour, regrets, désirs, espoir, mélancolie?

Mélancolie! ô voix de la terre et du ciel!
Mystérieuse clé des mondes sans limites,
Portes de l'idéal qui s'ouvrent au réel!
O voix de la nature! ô parole de miel!
Dont nous avons tous lu les dix lettres écrites
En larmes de rosée au sein des marguerites!

Mélancolie! ô voix du jour et de la nuit!
Chaste Muse au front pur, éternelle fiancée,
Que dans l'ombre ici-bas le cœur humain poursuit;
Compagne dans les bois de l'ame délaissée,
Verbe divin, première et dernière pensée
De la terre qui meurt et qui s'épanouit!

Vierge qu'on trouve assise aux clartés de la lune,
Le soir au bord des eaux sous quelque saule en pleur,
Qui reçoit vos secrets et, dans votre douleur,
Vous isole un moment de la plainte commune,
Douce goutte de miel que la triste infortune
Dépose en s'éloignant dans le vase du cœur.

Harmonieux enfant de la nuit éplorée
Qui porte pour bandeau sur sa tempe sacrée
Les derniers rayons d'or détachés du couchant;
Déesse de l'automne au printemps adorée
Que l'on aime vieillard et qu'on chérit enfant,
Fille du souvenir et du pressentiment!...

— Cependant le vent siffle et la bruyère pleure; —
Plus tard l'ombre ouvrirait des piéges sous tes pas,
Il est temps de rentrer, ma fille, à ta demeure,
Où ta mère inquiète écoute sonner l'heure
Au clocher de l'église et murmure tout bas
En filant son rouet : Claire ne revient pas! —

La jeune fille alors rappelle son idée
Du monde, où l'entraînaient ses rêves au hasard,
Et de ses blonds cheveux, trempés par le brouillard,
Secouant à loisir la molle et fraîche ondée,
Salue, en le quittant, d'un céleste regard
Le fleuve où si long-temps elle s'est attardée.

Et tandis qu'elle va s'éloigner à regret
Et soulève sa cruche, et déjà se dispose
A prendre le sentier qui mène à la forêt,
Voilà que sur les eaux tout à coup apparaît
Une couronne blanche, et violette et rose,
Si fraîche qu'elle semble au sein des flots éclose.

Les douces fleurs des champs environnent le lys
Incliné sur le sein d'une pâle nymphée,
Ouverte le matin sous les doigts d'une fée;
La clématite tremble aux lèvres de l'iris,
L'églantine au bluet s'enlace; — et le trophée
Du fleuve harmonieux suit le vague roulis. —

O merveille charmante! ô prodige de l'onde!
Sur la cime des flots elle semble glisser;
Aux caprice des vents, sous la vague profonde,
Voyez-la tour à tour paraître et s'enfoncer.
On dirait que le fleuve, à force de bercer
Cette image si douce, et si pure, et si blonde,

Pour elle s'est épris d'un violent désir,
Et qu'à cette heure, hélas! d'adieux et de mystère,
Sur ses bords enchantés il veut la retenir,
En jetant à ses pieds, tout ému, pour lui plaire,
Des fleurs, de belles fleurs, comme au champ de sa mère,
La Vierge n'en a vu jamais s'épanouir.

Elle pourtant, debout, attentive, immobile,
Oublie alors la nuit, le vent et les sentiers,
Son retour au logis et sa cruche d'argile;
Et là seule, perdue au milieu des graviers,
Demeure l'œil fixé sur la couronne agile
Qui tantôt s'engloutit, tantôt roule à ses pieds.

—Violettes des plaines
Et de mon cœur,
Dont les brises sereines
M'apportent les haleines
Et la fraîcheur,

Dites-moi sans mystère,
Lys embaumés,
Quelle main, pour me plaire,
Au jardin de la terre
Vous a semés.

Au nom du ciel, de l'onde,

Parlez! Je veux
Lui donner tout au monde;
La mèche la plus blonde
De mes cheveux.

Et toi, couronne pâle
Vers qui je vais,
Couronne d'où s'exhale
Comme une odeur fatale
Que j'ignorais.

O couronne chérie,
Qui donc ce soir,
Venu de la prairie,
Pendant sa rêverie,
Te laissa choir.

Dans cette eau qui t'emporte,
O blanche sœur,
Descends jusqu'à sa porte,
Afin que je lui porte
Aussi mon cœur!

La couronne de lys, la couronne enchantée,
Semble du sein du fleuve avoir compris ces mots,
Et vite à la lueur de la lune argentée
Prend sa course rapide en glissant sur les flots,
Et Claire sans tarder, inquiète et jalouse,
La suit d'un pied léger sur la verte pelouse,
Qui du fleuve profond égaie ici le bord.
— Entendez-vous au loin souffler le vent du nord,
Et comme le grand bois se déracine et gronde.
Et voilà maintenant que l'écharpe de l'onde
Se couvre çà et là de feux éblouissans.
Et Claire s'imagine alors en son vertige
Qu'elle voit tout à coup autant de diamans
Trembler dans la nuit sombre autour de chaque tige,
De la belle couronne où tendent ses souhaits. —

« O couronne adorée, ô toi vers qui je vais,
« Dis-moi, dis-moi celui qui dans les eaux t'oublie,
« Que je lui donne tout, mon sang, mon cœur, ma vie. »

A quelques pas de là l'onde fait un détour,
Claire, dans son chemin, de plus en plus émue,
Ne voit que la couronne et son nouvel amour.
La lune tout à coup s'efface dans la nue.
Il a plu le matin, son pied glisse, un moment
Une branche où dans l'air s'est pris son vêtement
Entre l'onde et le ciel la retient supendue;
Mais le frêle rameau cède enfin sous son poids;
Claire se laisse aller au courant qui l'entraîne,
Et voilà que les eaux emportent à la fois
La couronne de lys et la vierge sereine
Qui soupire en mourant d'une tremblante voix :

Couronne triste et pâle
  Vers qui je vais,
Couronne d'où s'exhale
Comme une odeur fatale
  Que j'ignorais.

Celui qui t'a laissée
  Au bord de l'eau
Gardera ma pensée;
Je deviens sa fiancée,
  Prends cet anneau.

Prends-le vite, de grace,
  Et que ce soir
Il le trouve à la place,
Où sa main sur ma trace
  Te laissa cheoir.

Et toi, l'eau qui m'emporte,
  Vite, ma sœur,
Descends jusqu'à sa porte,
Afin que je lui porte
  Mon triste cœur.

Henri Blaze.

BULLETIN.

Les troubles de Toulouse ont mis à l'ordre du jour les plus graves questions. Est-il possible de concilier l'unité et la force du gouvernement avec les libertés municipales? N'y a-t-il pas dans le midi de la France des tendances prononcées à la séparation d'avec le centre, au fédéralisme? C'est le triste effet des explosions de l'anarchie de porter la perturbation non-seulement dans les faits, mais dans les idées; c'est aussi la condition laborieuse des peuples où la liberté politique est encore nouvelle, de discuter sans cesse sur des points qui semblaient irrévocablement résolus et conquis.

Que faudrait-il penser de nos institutions, s'il était vrai qu'il y eût incompatibilité radicale entre l'unité de gouvernement et les franchises individuelles des villes et des citoyens? A quoi nous auraient donc servi tant d'expériences successives, tant d'études, tant d'épreuves? C'est précisément sur l'accord d'un pouvoir énergique au centre avec le développement des libertés locales que se sont portés la pensée et l'effort de tous nos législateurs et de tous nos gouvernemens depuis cinquante ans. Si l'on voulait remonter plus haut, on verrait que l'ancienne monarchie s'était aussi attachée à satisfaire ce double besoin d'ordre et de liberté; mais prenons les choses telles que depuis un demi-siècle nos devanciers les ont faites. Les lois de la révolution et de l'empire ont organisé à la fois l'administration générale et le département. Il n'y a pas de législation en Europe qui règle avec plus de soins et de détails les différentes attributions du gouvernement et des localités; la constituante a fait surtout la part de la liberté, Napoléon celle de l'ordre. Si, entre ces deux élémens, l'empire avait un peu altéré l'équilibre, la révolution de 1830 l'a complètement rétabli. A entendre les organes d'un certain parti, la révolution de 1830 n'est dans son principe qu'une pensée égoïste de Paris imposant aux provinces ses passions et sa volonté, de la capitale travaillant pour elle-même et pour elle seule. Pour montrer le néant de cette accusation, il suffit de rap-

peler que c'est surtout depuis dix ans que les libertés municipales ont été l'objet de l'attention des chambres et du gouvernement. Des lois successives ont réglé les attributions des conseils municipaux, des conseils d'arrondissement et des conseils généraux. Le soin constant de l'administration est de concilier sur tous les points l'action du pouvoir avec le libre jeu des franchises locales. Quelques malentendus ou quelques collisions isolées, excitées par des passions mauvaises, ne feront pas penser au pays que ses institutions sont impuissantes à atteindre un but également voulu par tous, par les chambres comme par l'administration, par la royauté comme par le pouvoir électoral. On s'aperçoit des secousses qu'éprouve de temps à autre notre grande organisation politique, et il semble qu'on manque d'yeux et d'intelligence pour apprécier la régularité de ses développemens et la variété harmonique de ses rouages.

Dans cette organisation politique, il y a des élémens de force et de durée que des tempêtes passagères ne déracineront pas. Aussi sommes-nous médiocrement effrayés des pensées de séparation et de fédéralisme attribuées à quelques départemens et à quelques villes du midi. Si les personnes qui ont publié de pareilles alarmes y eussent un peu plus réfléchi, nous croyons qu'elles se fussent abstenues de porter la polémique sur ce point délicat. En effet, si le mal était réel, ce ne serait pas un de ces dangers qu'on conjure en le signalant, et, pour guérir une telle blessure, on ne saurait apporter trop de ménagemens et de prudence. Si au contraire ces craintes sont sans fondement, ou du moins singulièrement exagérées, il y a un inconvénient véritable à jeter dans le pays de semblables appréhensions; elles l'inquiètent, elles peuvent le faire douter de l'avenir. Pour nous, nous ne croyons pas que quelques parties de la France aient échappé à la puissante influence des lois et des institutions politiques qui nous régissent depuis cinquante ans. Le temps ne coule pas en vain; il change les esprits, il transforme les mœurs; il fait accepter des idées, des habitudes qui paraissaient d'abord inconciliables avec les erremens du passé. Il y a dans le midi des différences réelles avec le caractère moral du centre de la France; seulement ces différences n'ont ni la portée ni l'intention d'une séparation, d'un schisme. Ce qui est vrai, c'est qu'il y a des passions politiques qui voudraient transformer ce contraste en hostilité violente; elles y travaillent activement : il faut les surveiller, mais sans les confondre avec les tendances de la majorité. Dans le midi pas plus que dans la Vendée, la majorité ne conspire : elle a des regrets, des préjugés; mais elle s'habitue cependant aux lois, aux institutions nouvelles, et de jour en jour elle en reconnaît les bienfaits. Depuis dix ans, les populations de la Bretagne, de la Provence et de la Gascogne ont pu se convaincre qu'elles n'ont pas à redouter le despotisme révolutionnaire, mais à jouir en commun, avec le reste de la France, des institutions libérales fondées par les deux chartes de 1814 et de 1830.

De son côté, le gouvernement, auquel certes on ne peut imputer des pensées de tyrannie et des projets d'oppression, doit montrer, par son attitude, à

ces populations, qu'il a confiance en lui-même, dans sa force, dans son principe. Quand un pouvoir s'appuie sur une constitution qui est le résumé des idées et des sentimens qui inspirent un peuple depuis un demi-siècle, il peut agir et parler avec autorité. Ce dut être pour le gouvernement une obligation pénible de retirer sa confiance à trois hauts fonctionnaires qui, dans les troubles de Toulouse, ne se sont pas trouvés, contre toute attente, au niveau des circonstances et de leurs devoirs; mais il lui était impossible d'hésiter. M. Mahul a cru devoir publier des explications sur sa conduite. Peut-être eût-il dû laisser, soit aux conversations, soit à la plume de ses amis, le soin de le justifier. On savait qu'à Toulouse il s'était trouvé dans une situation vraiment exceptionnelle, et qu'il s'était vu, pour ainsi dire, traqué par toute une ville. M. Mahul n'a trouvé d'appui nulle part, ni dans le conseil municipal, ni dans la garde nationale, ni dans l'énergie qu'on devait supposer au général commandant la division. Il n'a pu avoir pendant un seul moment ni liberté de mouvement, ni liberté d'esprit. Sans être prévenu, il a vu son cabinet envahi par les membres de la municipalité et plusieurs habitans de la ville, qui venaient lui demander la convocation de la garde nationale, et il a été moralement contraint d'y consentir sans avoir eu le temps de peser une chose aussi grave. L'idée qui frappa sur-le-champ M. Mahul fut la légalité de la mesure qu'on réclamait de lui; il crut qu'il ne pouvait, aux termes de la loi, s'y refuser. Malheureusement, il ne réfléchit pas que, représentant du ministre de l'intérieur, sous les ordres duquel sont toutes les gardes nationales du royaume, il avait le droit de refuser, d'ajourner la convocation qu'on lui demandait, ou enfin, s'il s'y déterminait, de mettre la garde nationale sous le commandement de l'autorité militaire. Dès que M. Mahul se fut laissé arracher un consentement qu'il n'avait pas voulu donner deux jours auparavant, il sentit qu'il ne tenait plus les rênes, qu'il était désarmé, perdu. On a blâmé avec amertume, dans les explications publiées par M. Mahul, une phrase que nous eussions préféré ne pas y trouver. Il est des actes rigoureux auxquels on peut se trouver conduit; mais, quand on ne les a pas accomplis, il ne faut pas en assumer gratuitement l'odieux. Toutefois il faut aussi comprendre dans quelle situation douloureuse se trouve un homme de cœur auquel on impute une lâche désertion de ses devoirs. M. Mahul a désiré protester qu'il n'avait pas manqué et qu'il ne manquerait jamais de courage; il n'a pas voulu dire autre chose, et il y a une mauvaise foi cruelle à lui imputer une autre pensée.

Ce n'est pas un des moindres malheurs de nos temps d'agitation que de voir brusquement interrompue, brisée, la carrière d'hommes distingués par leurs services, par leur talent. Le barreau a fourni à la magistrature peu d'avocats qui convinssent autant que M. Plougoulm aux fonctions du ministère public. Si on peut reprocher au procureur-général de Toulouse d'avoir eu la faiblesse de mettre sa signature à côté de celle de M. le général Saint-Michel, cette faute ne saurait faire oublier les luttes que sur d'autres théâtres M. Plougoulm a soutenues avec tant de courage et d'éclat. La magistrature

n'a pas perdu pour toujours M. Plougoulm, on peut croire même qu'elle ne l'a pas perdu pour long-temps.

Personne ne sera surpris que M. le président du conseil ait trouvé le langage d'une énergique sévérité dans la dépêche où il fait connaître à M. le général Saint-Michel son opinion sur sa conduite. Il faut attendre du reste l'enquête qui se fait en ce moment sous les yeux de M. Maurice Duval, pour juger définitivement tous les acteurs des scènes de Toulouse; néanmoins, jusqu'à présent, on ne s'explique pas la conduite pleine de mollesse et d'indécision qu'a tenue M. le général Saint-Michel. Sans doute un chef militaire ne saurait mettre trop de modération dans la répression des troubles civils; mais il ne doit pas perdre de vue non plus qu'il est chargé de défendre l'ordre, les lois, et aussi l'honneur et la sûreté des soldats qui marchent sous son commandement. L'enquête nous apprendra également quelles raisons d'animosité avait une partie de la population contre les chasseurs de Vincennes. Déjà avant que les troubles eussent éclaté, il y avait eu des querelles, notamment au théâtre, entre des jeunes gens et des militaires de cette arme. La tranquillité paraît rétablie à Toulouse; la justice informe, l'administration et la magistrature ont à constater l'origine et le caractère de ces troubles déplorables qui ont montré une des principales villes de France en révolte pendant plusieurs jours contre l'autorité du gouvernement. On ne peut mieux assurer l'avenir contre le retour de pareils excès qu'en approfondissant les causes des désordres qui ont éclaté.

Ce qui ferait croire dans le midi à une impulsion générale et secrète de la part des partis extrêmes, c'est que, sur d'autres points, quelques perturbateurs ont tenté d'imiter Toulouse. A Auch, on a voulu élever des barricades pour s'opposer au départ d'un régiment qui devait se diriger sur le département de la Haute-Garonne. On voit, par la proclamation du maire de la ville d'Auch, que ce sont des hommes étrangers à la localité qui se sont rendus coupables de ces tentatives. Le langage de ce magistrat est ferme et loyal, et montre qu'il comprend autrement ses devoirs que M. Arzac à Toulouse. Il s'attache à désabuser ses concitoyens. « On vous trompe, leur dit-il, on calomnie l'administration; non, on n'ira pas ouvrir vos armoires, on ne fouillera pas vos maisons; vos magistrats vous l'affirment. » A quelles misérables inventions les partis n'ont-ils pas eu recours, puisque le maire, non d'un village, mais d'un chef-lieu de département, est obligé d'affirmer à ses concitoyens que le gouvernement ne veut pas ouvrir leurs armoires! Certes, quand en 1838 les chambres, fixant le budget des recettes de l'exercice de 1839, décrétaient qu'on leur soumettrait dans la session de 1842 un nouveau projet de répartition entre les départemens, tant de la contribution personnelle et mobilière que de la contribution des portes et fenêtres, quand, pour arriver à ce but, elles arrêtaient que les agens des contributions directes continueraient de tenir au courant les renseignemens destinés à faire connaître tant les individus passibles de la contribution que le prix des loyers et le nombre des portes et fenêtres, elles étaient loin de prévoir qu'en rédigeant ces dispositions réglementaires, elles jetaient les germes de troubles et de discordes civiles.

Mais ce que le pouvoir législatif n'avait pas prévu ne devait pas échapper aussi complètement à l'administration. Elle a ses moyens de connaître l'état moral du pays; elle doit savoir de quelles passions et de quels préjugés certaines parties de la population peuvent être le jouet et la dupe. Dans un pays aussi vaste que la France, l'uniformité des lois n'exclut pas la différence des habitudes et des mœurs. Pour donner un exemple, il n'y a pas de province qui soit plus attachée que l'Alsace à la nationalité française, à tout ce qui fait sa grandeur et sa gloire; mais cette même Alsace a aussi le culte de ses libertés et de ses franchises municipales, et elle associe ces deux sentimens, loin de les croire incompatibles. Pour tout ce qui tient aux principes de notre révolution, à l'honneur de nos armes, l'Alsacien se sent avec fierté membre de l'unité française; mais dans sa vie de famille, dans ses habitudes encore allemandes, dans ses relations de bourgeoisie, il porte une indépendance originale. Ainsi Strasbourg est tout ensemble une ville dévouée et une municipalité ombrageuse. Toutes ces nuances ne sauraient être sans péril ignorées ou inconnues du pouvoir. Nous croyons que le cabinet s'est engagé dans l'opération du recensement sans en avoir calculé dès le principe toutes les conséquences possibles : il l'a trop abandonné à la direction exclusive de M. Humann, et M. Humann y a trop vu une mesure purement financière. Les faits en ont prouvé l'importance et les dangers politiques.

Nous n'avons pas d'inquiétude ponr l'exécution des lois; ce que les trois pouvoirs ont décrété sera fait, et les résistances partielles disparaîtront. Mais ces symptômes d'anarchie prennent une plus grande gravité dans les rapports de la France avec l'Europe, et détruisent en un clin d'œil l'opinion favorable qu'on pouvait avoir au dehors de notre stabilité, d'autant plus qu'au-delà des frontières on exagère inévitablement le mal. Aussi les cabinets s'affermissent dans la pensée qu'il nous est impossible d'exercer au dehors une action puissante, puisque nous n'avons pas trop de nos forces pour maintenir l'ordre dans nos provinces. Chaque émeute nous fait perdre le peu de terrain diplomatique que nous pouvions avoir conquis. Ceux qui s'imagineraient que la France produit quelque impression sur l'Europe par ces explosions d'énergie désordonnée ne s'aperçoivent pas de la joie maligne ou de la compassion dédaigneuse avec laquelle les cabinets et les peuples regardent le déplorable emploi que nous faisons de nos forces.

Rien ne manque plus à la conclusion officielle de l'affaire égyptienne. Méhémet-Ali a adressé une réponse au grand visir, dans laquelle il récapitule toutes les conditions du traité entre lui et le sultan, et déclare s'y soumettre avec empressement. En tenant cette conduite, il est convaincu qu'il accomplit un devoir sacré, et qu'il mérite le bonheur dans ce monde et dans l'autre. Voilà Méhémet vassal reconnu de la sublime Porte. Il espère sans doute tirer parti d'une situation où il ne sera plus inquiété ni par l'Europe ni par Constantinople, et où il pourra attendre tranquillement les évènemens prochains. Au moment où elle reçoit l'expression solennelle de la soumission de Méhémet-Ali, la Porte travaille à étouffer en Syrie en promettant une administra-

tion meilleure tous les mécontemens et tous les commencemens de trouble qui s'y étaient manifestés. Le sultan a adressé aux gouverneurs des différens districts de Syrie une circulaire dans laquelle il leur recommande de respecter la religion chrétienne. Il veut que les adorateurs du Christ soient traités avec la même impartialité que les enfans de Mahomet, et il menace de son courroux ceux de ses officiers qui n'obéiraient pas à ces prescriptions. L'intention du divan a été de désarmer à tout prix les Syriens pour pouvoir appliquer son attention et ses ressources à la soumission de la Crète. Il sent très bien que, s'il perdait Candie, cette perte serait comme le prélude d'un démembrement total. Jusqu'à quel point les Crétois peuvent-ils attendre des secours des comités grecs qui cherchent à se réorganiser? Il est plus facile de rassembler quelques noms recommandables que d'imprimer au public l'élan qui serait nécessaire pour réaliser des sommes considérables. Ordinairement l'enthousiasme n'a pas de seconde édition. Un nouveau ministère vient de s'installer à Athènes sous la présidence de Mavrocordato. Dans cette nouvelle administration, l'influence bavaroise est presque nulle. On ne peut méconnaitre qu'il y a chez les Grecs une certaine agitation. La Grèce aspire à la fois à plus de liberté au dedans et à plus de puissance au dehors : elle n'accepte comme définitive ni sa situation intérieure, ni les limites que lui ont tracées les résolutions arbitraires des cabinets de l'Europe. Ces désirs n'ont rien qui puisse déplaire à la France. A Athènes comme à Constantinople, nous rencontrons la double influence de l'Angleterre et de la Russie, et peut-être pouvons-nous lutter contre elle avec plus d'avantage que sur les rives du Bosphore.

On dirait en Espagne que les cortès pensent triompher de toutes les difficultés en épuisant dans tous ses détails l'affaire de la tutelle de la jeune reine et de l'infante sa sœur. Le trésor est obéré, l'anarchie est partout, le ministère est impuissant, et il n'est bruit que de la retraite de M. Gonzalès. Au milieu de tous ces embarras, les cortès se montrent surtout préoccupées de la pensée de causer le plus de déplaisir qu'elles pourront à la reine Christine; elles lui ont ôté la tutelle de ses enfans; ce n'est pas assez; pour leur complaire, Arguelles, dès qu'il sera entré en fonctions, prendra des mesures pour que toute correspondance entre la jeune reine, l'infante sa sœur et leur mère soit supprimée. On conçoit quels dangers courrait la liberté espagnole, s'il était permis à la reine Christine d'écrire à ses enfans et de recevoir de leurs nouvelles! C'est par de tels expédiens que les cortès se proposent de fermer les plaies de l'Espagne. La reine Christine oppose un noble courage à ces indignes persécutions. Elle vient de protester officiellement contre la nomination de M. Arguelles comme tuteur de ses filles; contre cette élection faite par les cortès, elle fait valoir les droits qu'elle tient du testament de Ferdinand VII. La protestation de la reine finit par ces nobles paroles : « Une seule consolation me reste : c'est que, pendant que mes mains ont tenu le gouvernail de l'état, nombre d'Espagnols ont vu luire pour eux le jour de la clémence; tous le jour de l'impartiale justice, aucun le jour de la vengeance. C'est moi qui, à Saint-Ildephonse, accordait le bienfait de l'amnistie; Madrid fut témoin de mes cons-

tans efforts pour faire renaître la paix; Valence enfin me vit la dernière à défendre les lois foulées scandaleusement aux pieds par les hommes qui étaient le plus obligés à les défendre. » Il y a peu d'exemples dans l'histoire d'une proscription aussi imméritée que celle qui a atteint la reine Christine. Et qu'ont gagné les Espagnols à rejeter loin d'eux une reine généreuse et confiante? Sont-ils plus glorieux et plus libres parce qu'au lieu d'avoir à la tête de leur gouvernement la veuve de leur dernier roi, ils ont mis à la première place un soldat fanfaron? Les peuples ont aussi leurs journées des dupes.

Le roi de Hanovre donne à l'Europe un singulier spectacle. Non-seulement il veut régner en monarque absolu, mais il se fait publiciste; il professe les doctrines en vertu desquelles il agit dans de longs manifestes qui ressemblent plutôt à des *factums* tracés par d'ardens journalistes qu'à des actes émanés de la royauté. Il répète encore une fois comment, à ses yeux, la constitution octroyée par son prédécesseur, en 1833, n'était pas obligatoire pour lui; il s'appuie sur une autre constitution qu'il a donnée lui-même en 1840. Le roi Ernest parle avec une singulière amertume des députés qui lui ont fait de l'opposition; il accuse le parti libéral de ne respecter ni droit public ni droit privé; il représente le président de la seconde chambre comme consignant dans les procès-verbaux son esprit de parti, son abandon des intérêts matériels du pays, ainsi que ses sophismes. Est-ce là le langage d'un roi? Quel spectacle que celui d'un monarque dirigeant dans un manifeste public des attaques personnelles contre un parti, contre des hommes politiques? S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, le roi de Hanovre fait comme Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui argumentait contre ses sujets, et associait le pédantisme à la tyrannie. Nous avons déjà remarqué combien une semblable conduite était faite pour déplaire au cabinet de Berlin. Le roi de Prusse n'ignore pas combien il est délicat de heurter, chez les Allemands, le sentiment intime et délicat du droit, et il voit avec un singulier déplaisir des germes de collision fermenter à ses portes. Ce qui aggrave la situation et les torts du roi Ernest, c'est qu'il a engagé l'avenir de son fils. Il a eu l'égoïsme d'associer à une politique violente un jeune homme de vingt-deux ans, qu'une cécité malheureuse assujétit entièrement à son entourage, et que la sollicitude maternelle ne peut plus disputer aux inspirations un peu sauvages de son père.

Le chiffre de la majorité des tories paraît définitivement fixé à 70 voix. Le changement du ministère ne paraît plus douteux : des whigs ont déjà parlé dans des discours publics de la retraite probable du cabinet. Les tories dressent leur liste : c'est sir Robert Peel premier lord de la trésorerie, le duc de Wellington président du conseil, le duc de Buckingham premier lord de l'amirauté, le comte d'Aberdeen ministre des affaires étrangères, M. Goulburn ministre de l'intérieur, enfin lord Stanley secrétaire-d'état pour les colonies. Voilà ce qui s'appelle une sommation en forme adressée aux whigs de vouloir bien vider les lieux dans le plus bref délai. On assure que sir Robert Peel se serait vanté de n'avoir besoin que de trois semaines pour rendre la reine torie. Ce mot

qu'on lui prête n'est sans doute qu'une perfidie de ses adversaires pour animer contre lui la souveraine dont les bontés lui seront bientôt nécessaires. En Angleterre, pas plus qu'en France, on ne se fait scrupule d'attribuer à des personnages politiques des paroles qui jamais ne sont sorties de leur bouche. On se rappelle que déjà, à une époque où il devait entrer aux affaires, sir Robert Peel a élevé la prétention de placer auprès de la reine des personnes appartenant à son parti. Cette question fut traitée en plein parlement. Aujourd'hui, M. Peel revient avec l'ascendant d'une majorité considérable; il obtiendra probablement ce qu'il demandera, mais il est dangereux pour un premier ministre de paraître imposer à la couronne ses conditions en vainqueur.

La promotion de pairs que le *Moniteur* a publiée cette semaine est fort restreinte, et il est probable que, d'ici à la convocation des chambres, le cabinet fera encore d'autres choix pour recruter l'assemblée du Luxembourg. Parmi les six nouveaux pairs, on a surtout remarqué M. Romiguères, M. de Gabriac et M. Mathieu de la Redorte. C'est un orateur politique que le ministère envoie à la chambre des pairs dans la personne de l'ancien procureur-général à la cour royale de Toulouse; et la tribune s'enrichit d'un talent qui a brillé dans le barreau du midi. La parenté de M. de Gabriac avec le prince de Polignac l'a fait considérer comme une conquête du gouvernement de 1830 sur les partisans de l'ancienne dynastie. On a cherché les motifs qui ont pu déterminer M. le comte Mathieu de la Redorte à accepter la pairie, et beaucoup de conjectures ont circulé. Un journal qui défend aujourd'hui M. Mathieu de la Redorte contre l'accusation imméritée de s'être un peu éloigné, par son acceptation, de la ligne de ses amis politiques, fait entendre que le nouveau pair n'aurait eu d'autre motif que d'échapper, par son entrée au Luxembourg, aux persécutions des électeurs, toujours préoccupés de leurs affaires particulières. Voilà un trait de mœurs électorales. A ce compte, la chambre des députés pourrait passer tout entière à la chambre des pairs, si chaque mandataire du pays avait les nobles répugnances de M. Mathieu de la Redorte.

Décidément, nous aurons un second théâtre Français. Est-ce un bien? est-ce un mal? L'avenir en jugera, puisque les leçons du passé ne sont comptées pour rien. Toujours est-il que l'Odéon, ce crypte funèbre où dorment ensevelis tant d'efforts impuissans, tant d'essais infructueux, tant d'ambitions mortes à la peine, se prépare à tenter encore une fois la fortune, sous les auspices de Thalie et de Melpomène. En un mot, c'est un second théâtre Français qui va s'ouvrir. Bonne chance et plein succès! mais les temps sont durs, et en voyant où en est depuis quelque vingt ans l'art dramatique en France, on ne peut s'empêcher de sourire tristement en présence de ces nouvelles tentatives. On ne saurait nier que le goût du théâtre se perd parmi nous. C'est un fait douloureux, mais c'est un fait. Est-ce aux dieux qui s'en vont, qu'il sied d'élever de nouveaux temples? Nous en avons déjà trop de vides. Le théâtre de la Re-

naissance n'a-t-il pas eu, lui aussi, la prétention d'être un second théâtre Français? qu'en est-il advenu? on le sait. Ni ces deux grands talens qu'on appelle Frédéric-Lemaître et Mme Dorval, ni le génie de M. Hugo, ni la muse de M. Casimir Delavigne n'ont pu lutter contre ses destinées. Il est mort deux fois, pour ne plus renaître jamais. L'Odéon aura-t-il des destins meilleurs? Nous le souhaitons, notre intention n'est pas de chercher à décourager des efforts tentés en vue de l'art. A Dieu ne plaise! mais l'art en tout ceci gagnera-t-il quelque chose? C'est là la question. Voici tantôt douze ans, alors que les luttes littéraires étaient acharnées, dans ce tems, déjà si loin de nous, où les jeunes idées surgissaient de toutes part, remuantes, belliqueuses, avides de conquêtes, nous aurions compris, nous aurions accepté avec empressement l'institution d'un second théâtre Français.

Rien de plus raisonnable ni de plus juste alors. Ce n'eût pas été trop d'une nouvelle arène pour toutes ces jeunes ardeurs. Alors le Théâtre-Français, inquiété dans ses vieilles croyances, défendait son terrain contre l'empiétement des modernes envahisseurs. Pour y planter *Hernani* comme un drapeau, il avait fallu la volonté de fer de M. Victor Hugo. Le chef était entré, mais les soldats restaient à la porte, assiégeant en vain le sanctuaire. M. Hugo lui-même était obligé parfois d'aborder des scènes inférieures. On se plaignait alors, avec raison peut-être, que la place manquât à tous ces esprits aventureux et turbulens qui ne demandaient qu'un théâtre pour régénérer l'art dramatique et pour enfanter des merveilles. C'était alors qu'un temple spécial eût été nécessaire à cette foi naissante, alors qu'il eût été sage et convenable de bâtir des granges nouvelles pour enserrer tant de moissons promises. A cette heure, à quoi bon? La plupart de ces riches moissons qui menaçaient d'encombrer la scène de la rue Richelieu, ont séché sur pied avant d'avoir mûri au soleil. Les luttes littéraires sont éteintes; le drame moderne s'assied à la table de Corneille et de Racine; il est l'ami de la maison. Il n'est plus d'exclusion que je sache; tous les chefs-d'œuvre sont les bien-venus, les bien accueillis et les bien fêtés. On ne se plaint que d'une chose, c'est de ne les point voir accourir en foule. A quoi bon, en effet, dans l'intérêt de l'art dramatique, un second théâtre Français? C'est à peine si le premier peut se soutenir, à force d'énergie, d'activité et d'intelligence, tant les meilleurs esprits d'à présent semblent frappés de découragement, d'impuissance et de stérilité. Il est de bonnes gens qui s'imaginent que les chefs-d'œuvre abondent et que le comité du Théâtre-Français en jette chaque semaine une demi-douzaine au panier aux chiffons. Vous ne leur ôterez pas de l'idée qu'il y a tous les jours, dans la rue Richelieu, deux ou trois grands génies méconnus qui se crottent à la porte du Théâtre-Français sans qu'il leur soit permis d'arriver jusqu'à l'antichambre. Il serait temps d'en finir avec ces plaintes. Il n'est point de génies étouffés, point de talens méconnus, et si le second Théâtre-Français fonde ses espérances sur les chefs-d'œuvre qu'aura repoussés le premier, nous pouvons dès à présent désespérer de son avenir et lui prédire une fin prochaine.

Non-seulement le Théâtre-Français ne repousse pas le talent, non-seulement il l'accueille avec toute espèce de courtoisie, mais encore il le sollicite, et cependant les pièces manquent, les chefs-d'œuvres font défaut, et le Théâtre-Français ne s'appuie que sur son ancien répertoire. Un second théâtre Français! C'est à peine si nos modernes génies dramatiques peuvent suffire à alimenter le premier. Les croit-on si nombreux? Il est aisé de les compter. Les juge-t-on

si féconds? Leurs œuvres sont là pour nous répondre. Qu'a produit M. de Vigny depuis *Chatterton?* M. Hugo depuis *Ruy-Blas?* Et combien de fois le Théâtre-Français ne s'est-il pas trouvé dans la nécessité de déroger! Nous ignorons quelle ligne suivra le second théâtre Français; nous serions nous-mêmes très embarrassés de la lui indiquer. En vue de l'art, nous le croyons pour le moins inutile; comme spéculation d'argent, nous n'avons en lui qu'une foi peu robuste. Rival du premier, il succombera dans une lutte inégale, sans autre résultat que d'avoir encouragé des prétentions exagérées, sans autre triomphe que d'avoir nui momentanément au seul théâtre où l'art dramatique soit encore possible aujourd'hui. Si, plus modeste dans ses ambitions, il se contente de venir à la suite, il croulera pareillement sous le poids de la médiocrité. Nous ne voyons, à cette heure, qu'une seule attitude qui convienne à un second théâtre Français : ce serait de se constituer comme une succursale du théâtre de la rue de Richelieu, comme une pépinière où de jeunes talens se développeraient pour devenir un jour l'honneur de notre première scène. Mais quelle vanité s'accommoderait de cette position? Pour notre part, nous n'en connaissons pas. Quoi qu'il en soit, nous faisons des vœux sincères pour que nos prévisions ne se réalisent point. Nous ne demandons pas mieux que de jouer en tout ceci le rôle de faux prophète. Malheureusement, le passé est là, gros de menaces contre l'avenir. Ce théâtre de l'Odéon nous apparaît comme un cimetière, et nous ne savons encore que la religion chrétienne qui ait pu raisonnablement placer l'espérance sur un tombeau.

Mlle Maxime continue ses débuts au Théâtre-Français avec un succès qui surprend tout le monde, même ceux qui le font. Cette heureuse tragédienne a joué pour la troisième fois le rôle de Phèdre. Ce sont bien en effet les fureurs de l'amour, mais dépouillées de leur poésie; c'est bien Phèdre en effet, mais trop réelle, trop vraie pour ainsi dire, trop réduite à son expression naturelle. A tout prendre, l'épouse de Thésée ne fut sans doute qu'une vieille amoureuse effrénée, telle que Mlle Maxime nous l'a représentée trois fois; mais à cette crudité de passion, il nous est impossible de reconnaître la chaste incestueuse d'Euripide et de Racine. Mlle Maxime est la petite prose de cette grande poésie.

Ainsi que nous l'avions prévu, M. Milon a débuté avec bonheur dans le rôle du comte de *Valérie*. Il nous a fait applaudir les qualités de diction et de tenue que nous nous étions plu à reconnaître en lui au théâtre de feue la Renaissance. M. Milon a été moins heureux dans le rôle de Valère du *Tartuffe*. M. Milon est d'une taille trop grêle encore et d'un aspect trop juvénile pour ne pas être écrasé par les costumes du grand siècle. Et puis Molière ne se conquiert pas en un jour. Nous persistons à croire que M. Milon tiendrait bien sa place dans la comédie bourgeoise, et qu'il serait pour M. Scribe, par exemple, une excellente acquisition. Le même soir, nous avons remarqué dans le rôle de Cléante un débutant, M. Tony, qui nous arrive de Marseille où il était justement applaudi. Pour parler de ce nouvel acteur, nous attendrons la continuation de ses débuts.

Mlle Rachel se repose depuis quelques jours à Paris de ses triomphes de Londres. La jeune et illustre tragédienne se dispose à partir pour Bordeaux qui l'appelle.

Au théâtre du Palais-Royal, *la Sœur de Jocrisse*, vaudeville en un acte,

nous a victorieusement démontré qu'il ne faut pas désespérer de la bêtise en France. Il est difficile, en effet, d'entendre quelque chose de plus adorablement bête. Tous les Jocrisse passés s'en sont émus : le vieux Brunet lui-même en a pâli. Il appartenait à notre bel Alcide de rajeunir ce type suranné, et de nous le rendre paré de graces nouvelles. Jamais, aux jours de son printemps, jamais, dans les plus beaux temps de sa gloire, Jocrisse ne fut plus étincelant de niaiserie; jamais il ne commit plus de balourdises; jamais il ne brisa plus de porcelaines; jamais, au matin de sa vie, il ne reçut plus de coups de pied dans le derrière. Nous voudrions pouvoir rapporter toutes les bêtises ébouriffantes que débite d'un bout à l'autre de son rôle ce charmant et délicieux Tousez. Nous n'en citerons qu'une seule, et ce n'est pas la meilleure. Une jeune fille dit à Tousez qu'elle ne peut pas épouser son cousin-germain. — Pourquoi? demande Tousez de sa voix de coq enrhumé. — Parce que nous sommes trop proches parens, répond la sœur de Jocrisse. — Cette bêtise! réplique Alcide avec ce divin sourire que vous lui connaissez; mon père a bien épousé ma mère! tu peux bien épouser ton cousin. — Il faut dire que la pièce entière est émaillée de pareilles fleurs : éblouissant parterre dont Alcide Tousez est le plus bel ornement. Depuis quelque temps nous remarquons avec plaisir qu'il se forme par-ci, par-là, dans différens théâtres, une pépinière de jeunes niais, tous remplis d'espérances. Par exemple, au théâtre des Variétés, il en est un que nous ne saurions trop encourager. C'est le jeune Hyacinthe, célèbre déjà à plus d'un titre, mais surtout par son nez. Voici bien long-temps que nous avons écrit en parlant de lui : — Ce jeune nez est plein d'avenir. — Hyacinthe a tenu toutes ses promesses. Il joue, lui aussi, les Jocrisse à merveille, et le vieux Brunet l'aime d'un amour paternel. A cette heure, Hyacinthe et Alcide sont les deux plus grands Jocrisse qui se puissent voir. Nous ne saurions, à vrai dire, auquel des deux décerner la couronne. Quelle voix d'une part! mais de l'autre quel nez!

Au théâtre du Vaudeville, *une Vocation* a obtenu un très honnête petit bonhomme de succès. Il s'agit de Mlle Joly de la Comédie-Française, la charmante soubrette qui hérita, je crois, de l'emploi de la Dangeville. Les auteurs de la pièce nouvelle ne se sont pas montrés très fidèles à la biographie de cette aimable actrice, qui mourut jeune et regrettée; mais il importe peu : assez d'autres ont outragé l'histoire des reines et des rois; les mânes de Mlle Joly auraient mauvaise grace à se plaindre.

— Une affluence considérable, élèves de l'école Normale, jeunes diplomates, gens du monde, professeurs, la foule la plus mêlée qui fut jamais, se pressait mercredi dernier aux portes d'une salle reculée de la vieille et pittoresque Sorbonne. Un des hommes les plus distingués et les plus sérieux de la presse périodique venait demander modestement à l'Université le titre de docteur, et soutenir devant la faculté des lettres deux thèses, l'une d'*histoire,* l'autre de *linguistique*. Cette séance a été pour M. Philarète Chasles l'occasion d'un succès éclatant et nouveau; dans une discussion qui a duré plus de quatre heures, et où la parole énergique de M. Cousin, la brillante et incisive habileté de M. Saint-Marc Girardin, la vaste et spirituelle érudition de M. Victor Leclerc, l'ont harcelé avec courtoisie, mais avec force et sans aucun ménage-

ment, M. Philarète Chasles n'a manqué un instant ni de sang-froid, ni de ressources, ni de fermeté, ni même d'éloquence. Remarquons en passant que depuis quelques années les épreuves pour le grade de docteur ès-lettres ont pris un caractère d'érudition grave et solide, signe certain de l'excellente direction imprimée par la faculté des lettres de Paris aux examens et aux discussions qui sont soutenus devant elle. Nous pourrions citer plus d'un travail d'une grande portée, soit historique, soit littéraire, soit philosophique. MM. J. Simon, Saisset, Ch. Labitte, ont publié, sous le titre de thèses, des livres remarquables. M. Philarète Chasles vient, nous l'avons dit, de conquérir le grade de docteur de la manière la plus brillante. Sa thèse française, *de l'autorité historique de Flavius Josèphe* (1), soulève de nouveau un problème longtemps agité, et duquel Voltaire et Bayle n'avaient pas donné la solution définitive. M. Philarète Chasles a instruit à son tour ce procès. La lecture consciencieuse de tout ce qui a été écrit à ce sujet, une étude approfondie des mémoires de Josèphe, étude dégagée de toute passion, de tout préjugé, ont permis à l'auteur de porter un jugement sévère, mais impartial. Josèphe, il eût été difficile de le contester, fut doué d'une grande sagacité, d'une haute intelligence, mais son œuvre est entachée de perpétuelles exagérations, de mensonges flagrants. Il reste en outre établi qu'il fut un citoyen lâche et apostat. Telles sont les principales conclusions auxquelles l'auteur est arrivé. Sa logique serrée, son érudition variée, mais contenue et toujours sûre, entraînent invinciblement le lecteur. On retrouve dans cette thèse toutes ces qualités de style et de composition qu'on remarquait dernièrement dans ces deux articles si ingénieux, publiés dans la *Revue des deux Mondes,* l'un sur Marie Stuart, l'autre sur Franklin.

Une dissertation en latin sur la question si controversée et si difficile de l'origine des langues teutoniques et latines, et leurs rapports entre elles, a montré sous une autre face l'esprit fécond et varié de M. Philarète Chasles. A l'imitation de plusieurs érudits modernes et dont l'opinion avait fait loi jusqu'ici, M. Chasles n'admet pas que les idiomes allemands et latins dérivent du sanscrit. Il établit d'une manière fort plausible et fort ingénieuse que l'allemand primitif, le grec et le sanscrit descendent d'un dialecte ancien imparfait et à peine ébauché, dans le genre de celui que parlent encore aujourd'hui les sauvages. Outre l'érudition, on a remarqué dans ce travail la forme ingénieuse, la clarté des déductions et, ce qui est rare aujourd'hui, même à la Sorbonne, une excellente latinité.

(1) Paris, Joubert, rue des Grès, 1 vol. in-8°.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TRENTE-UNIÈME VOLUME

(IIIe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS

REVUE

DE PARIS.

XXXII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1841.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1841.

MŒURS ANGLAISES.

LA SCIENCE DE L'ÉTIQUETTE, [1]

PAR ASTEIOS.

Profanes ou sacrés, les moralistes d'autrefois étaient bien exigeans. Les premiers promettaient le succès dans cette vie, et les honneurs de la terre qui l'accompagnent, à celui qu'ils proclamaient *sage* par excellence, c'est-à-dire à l'homme qui pratiquait ces règles de conduite absolues qu'ils appelaient des vertus : le courage, la prudence, la chasteté, la tempérance, la justice, la bonté. Les moralistes sacrés étaient plus rigoureux encore; à les en croire, l'homme qui voulait prospérer ici-bas et s'assurer en même temps de la vie à venir devait se conformer à de singulières obligations : il devait honorer son père et sa mère, aimer son prochain comme soi-même, ne point tuer, ne point dérober, ne point commettre d'adultère, et enfin ne point porter de faux témoignages. « J'ai gardé tous ces commandemens, disait le jeune homme de l'Évangile à son divin pédagogue; que me manque-t-il encore? Jésus lui répondait : Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez

(1) *The Science of Etiquette*, by Asteios; Glasgow, 1840.

un trésor dans le ciel. » Le jeune homme, entendant ces paroles, s'en allait tout pensif, parce qu'il avait de grands biens, et parce qu'il se proposait sans doute de les conserver.

De nos jours, l'expérience de l'homme a simplifié et modifié ces règles de conduite. Il s'agit bien vraiment de donner son bien ou même de le conserver, il faut savoir l'accroître; il s'agit bien d'aimer son prochain comme soi-même, il faut savoir le mépriser autant qu'on s'estime, le haïr au besoin autant qu'on s'aime; le respect pour les pères et mères n'est obligatoire que pour la forme; l'adultère n'est condamnable qu'autant qu'il est public; le faux témoignage est justifié par certaines circonstances atténuantes que décide arbitrairement l'individu; enfin tuer à propos et selon des règles déterminées, et s'emparer du bien d'autrui en se conformant à certaines conditions soi-disant légales, constitue ce que l'on appelle aujourd'hui le parfait savoir-vivre, la science de la vie, disent les Anglais, *science of life*.

Comme toutes les sciences humaines, celle de la vie a plusieurs branches ou subdivisions considérables; celle qui semble la plus futile en apparence est peut-être la plus importante. C'est la science des manières, la science de l'étiquette, *the science of etiquette*, disent encore les Anglais. Un opuscule qui nous est tombé sous la main contient, dans un petit nombre de pages, le résumé de cette science. L'auteur, homme d'esprit sans aucun doute, et qui par forme de plaisanterie affecte ce pédantisme commun aux moralistes anglais, s'est caché sous le pseudonyme grec d'*Asteios*, voulant que, dans son livre, tout, jusqu'à son nom, fût un symbole d'élégance. Tout Grec qu'il est, M. Asteios est un écrivain humoriste de l'école de Johnson plutôt que de celle de Sterne ou de Swift, c'est-à-dire qu'il est parfois un peu pédant, et qu'il formule volontiers des puérilités en graves axiomes. Cependant il fait rire ou plutôt sourire par cette même solennité qu'il applique bizarrement à des bagatelles, et par l'immense importance qu'il attache à des riens. Il faut lire ses discussions sur la place que le mot SIR doit occuper au commencement d'une lettre, et ses digressions sur l'emploi du *sir*, du *dear sir* et du *respected sir*. Quand une fois sa tournure d'esprit vous sera connue, vous ne vous étonnerez plus de l'entendre s'écrier, à propos d'un dîner de voyageurs talonnés par un *coachman*, que Hobbes avait grandement raison lorsqu'il prétendait que la guerre était l'état naturel à l'homme, la rapidité, la rapacité et la férocité étant en effet les seules qualités requises pour dîner en semblable occasion. Nous nous proposons

moins d'analyser le traité de M. Asteios que de nous emparer de son esprit et de faire connaître au lecteur ces aperçus nouveaux qu'il nous ouvre sur tout un côté des mœurs anglaises. M. Asteios est en effet un savant dans son genre. En France, nous avons bien quelques ouvrages analogues au sien ; les malheureux qui les ont rédigés les appellent *codes* ou *manuels du bon ton*. Ces codes et ces manuels sont stupides. Nous doutons fort qu'aucun de ces prétendus professeurs du bon ton ait jamais mis le pied dans un salon.

Mme Geoffrin disait à un jeune homme qui allait débuter dans le monde : « Si vous voulez avoir des succès dans la société, il faut, quand vous entrez dans un salon, que votre vanité fasse la révérence à la vanité des autres. » La modestie et la flatterie adroite étaient donc regardées comme la base du succès par cette femme d'esprit, et elles l'étaient réellement de son temps ; Mme Geoffrin parlait en effet d'après les observations qu'elle avait pu faire, d'après l'expérience en un mot. Depuis, ces bases se sont-elles modifiées en France? Nous le croyons.

Chez les Anglais, ces bases sont fort différentes; au lieu de caresser la vanité des autres, il faut s'appliquer sans relâche à en triompher. L'impudence, adroitement nommée la confiance en soi (*self-confidence*), et le mépris du prochain sont les plus sûrs garans du succès. C'est là du moins ce que nous apprend notre petit livre. Ces règles de l'homme de *fashion* ne seraient-elles pas un peu les règles de l'homme d'état?

Brummel, cet archétype de la fashion, le Napoléon de l'empire de la mode, qui mettait de la politique et du calcul dans sa conduite en apparence si puérile, et qui raisonnait sa puissance, avait coutume de répéter, avec une sorte de légèreté profonde : « Faites tout ce qui vous passera par la tête; soyez absurde, ridicule, stupide; si vous savez être insolent à propos et impudent en toute occasion, vous verrez le monde à vos pieds. » L'insolence bien maniée, *well directed insolence*, et une imperturbable impudence furent, en effet, les seules armes à l'aide desquelles cet indéfinissable personnage, homme de rien, sans naissance, sans fortune, sans instruction, conquit l'empire de la mode, se plaça à la tête de la société la plus aristocratique de l'Europe, régna en tyran sur ces coteries hautaines pour lesquelles le reste du monde ne paraît pas exister, et, simple particulier, engagea avec la royauté elle-même une lutte d'amour-propre dans laquelle la royauté fut vaincue.

Si nous en croyons des moralistes chagrins ou les théoriciens de

la fashion, disposés sans doute à exagérer l'étrangeté de certains principes et à outrer la manière du maître, les moyens d'influence et d'autorité du grand Brummel se seraient encore simplifiés aujourd'hui; ils pourraient même se formuler par ce seul axiome parodié d'un mot fameux : De l'impudence, encore de l'impudence, toujours de l'impudence!

Le portrait de l'un des héritiers de Brummel, que nous fait un de ces recueils satiriques à l'usage de la haute société de Londres, qui s'y contemple comme dans un miroir, confirmerait au besoin l'allégation précédente, toute tranchante et tout improbable qu'elle paraisse. « Notre fashionable ministre (l'héritier de Brummel est donc ministre), notre fashionable ministre, dit l'écrivain satirique, se regarde comme un de ces êtres d'une nature supérieure qui peuvent tout oser, qui se croient tout permis, dont on doit tout souffrir. Il a du reste toutes les qualités requises d'un adepte de la fashion, un sang-froid et une intrépidité d'amour-propre, un mépris de tout sentiment, de toute convenance et de toute raison qu'aucun mot dans aucune langue ne pourrait exprimer. La soif du ridicule extraordinaire et de la nouveauté sublimement absurde le dévore, cette soif de chaque moment que rien ne peut apaiser. Il possède au plus haut degré cette insensibilité de l'enfer qui ferme la porte du cœur à tout bon sentiment, qui fait qu'on sourit sur un cercueil, qu'on danse sur un cadavre, et qu'on marche d'un front riant et serein sur le corps d'un ami. L'amour, la vertu, le dévouement, ne sont pour lui que des mots, de ces termes surannés dont le sens n'a jamais été bien clairement défini, et qu'on ne prononce qu'avec le sourire du mépris et de l'incrédulité. Notre héros réunit en outre tous ces petits ridicules, toutes ces petites vanités, tous ces petits vices de détail que la mode exige de ses ames damnées. La mode rend petit tout ce qui est grand, et grand tout ce qui est petit. Lord *** est donc rempli de petitesses importantes, occupé de riens merveilleux. Il sait mieux qu'un autre tout ce qui peut être taxé de *vulgarity*, et Brummel lui-même n'aurait pu lui reprocher aucun oubli de ces règles absolues, de ces grands principes qu'il avait établis à propos de puériles misères. »

Ces grands principes sont de diverse nature. Laissant lord *** sous l'ongle du vautour qui le dépèce, nous allons essayer de faire connaître les principaux articles de ce code, plus important pour l'Anglais que le bill des droits et la grande charte réunis, du *code de la fashion*. M. Asteios nous dirigera dans cette étude.

La fashion est tout autre chose que la politesse et que la mode. C'est le triomphe de la force sur la faiblesse, du bizarre et du singulier sur le naturel. Lorsque Pococurante a laissé voir à Candide tout le mépris qu'il a pour Raphaël, Homère et Milton : — Quel homme surprenant ce doit être! murmure Candide entre ses dents; quel grand génie que ce Pococurante ! rien ne peut lui plaire. — L'application du système de Pococurante aux choses et aux personnes en toute occasion, telle est l'origine de la fashion. Trancher pour être admiré, se singulariser pour être distingué, voilà le grand secret de ses adeptes. L'affectation est le fondement de leurs succès. Chez l'homme de fashion, le jargon et la grossièreté remplacent l'esprit; la hauteur et la raideur (*stiffness*), l'aisance et la politesse; et la haute opinion de son propre mérite tient lieu de l'estime d'autrui.

L'homme de fashion ne doit rien admirer, ne doit s'étonner ni se réjouir de rien, et dans aucune occasion ne doit témoigner de la surprise. Rire aux éclats serait de sa part une faute capitale; s'il hasarde un sourire, ce ne doit être que très rarement; un sourire échappé mal à propos pourrait trahir son ignorance. Un personnage comme lui ne doit pas non plus s'émouvoir ou s'affliger de ce qui émeut ou afflige les autres. Toute sympathie commune avec le reste des mortels lui est interdite; s'il répand une larme, la mort de son *grey-hound* ou de son *terrier* a seul droit de la faire couler. Pleurer autre chose qu'un chien, un ami, par exemple, quel ridicule!

Une foule de conséquences futiles en apparence, mais au fond d'une extrême importance, découlent naturellement de ces prémisses.

L'homme qui se pique de bon ton, le fashionable par excellence, doit, par exemple, être impoli avec un certain raffinement, et ne montrer, dans ses relations avec les autres hommes, qu'une hauteur patiente et froide, qu'une douceur étudiée et au besoin légèrement insolente. La vivacité, la sympathie, la colère, toutes passions qui l'obligeraient à sortir de son calme olympien, lui seront toujours étrangères. Sa voix ne doit avoir qu'un seul ton, le *medium*. Rencontre-t-il dans le monde une personne insignifiante, il ne doit pas la reconnaître. Si une créature de cette espèce fait mine de vouloir l'accoster, il ne doit pas paraître la voir; si elle le salue, il doit détourner la tête; si elle insiste et vient droit à lui, il lui rendra son salut d'un air distrait, et avant qu'elle ait ouvert la bouche, il se détournera vivement. *Cut him directly!* coupez-le sur-le-champ, disait Brummel à propos de tout personnage de ce genre. *Couper* son homme, c'est déjouer toute tentative de conversation.

Pratiquer le *cut* à propos est donc l'une des qualités distinctives du

fashionable, une des conditions *sine quâ non* de son existence. Ne pas savoir se débarrasser lestement de ces êtres sans importance qui fourmillent dans la société, c'est courir le risque de se voir confondu avec des gens dont on ne devrait pas même soupçonner l'existence, c'est se condamner à la *vulgarité*, c'est abdiquer. — Quant aux égaux, à ceux qui dans le monde se trouvent avec vous sur un pied d'égalité, *on the same standing*, on peut les reconnaître, leur parler même, mais avec ce dédain facile, *easy scorn*, et ce mépris de bon ton qu'un supérieur conserve toujours à l'égard de son inférieur. Vis-à-vis des gens d'une classe supérieure, la position est plus délicate, et c'est principalement dans les rapports que l'on peut avoir avec eux qu'il faut savoir faire un habile emploi de l'impudence. Prendre des airs de protecteur avec les gens dont on pourrait être le protégé n'est pas toujours un calcul si absurde qu'on pourrait le supposer; c'est même une excellente manière d'éblouir le vulgaire, qui croit surtout à ce qu'il voit, et aux yeux duquel on acquiert de cette façon une sorte de supériorité factice qui au fond vaut peut-être autant que la réelle. L'homme de fashion méprisera tout, excepté la richesse, et encore n'estimera-t-il les gens riches que pour ce qu'ils valent, c'est-à-dire selon le plus ou moins d'argent qu'ils possèdent. Ces gens-là, après tout, ne sont pas absolument méprisables; leur fortune ne leur permet-elle pas de s'asseoir à table aux côtés de l'homme de fashion, quand celui-ci consent à accepter quelqu'une de leurs invitations à souper?

Racine nous raconte qu'à Strasbourg, lorsque les députés suisses furent présentés au roi Louis XIV, l'archevêque de Rheims, voyant parmi ceux-ci un évêque, dit à son voisin : — C'est quelque misérable, apparemment, que cet évêque. — Comment, lui répondit l'autre, c'est l'évêque de Bâle; il a cent mille livres de rente. — Oh! oh! dit l'archevêque, c'est donc un honnête homme! — Et il lui fit mille caresses.

Pour l'homme de fashion comme pour l'archevêque de Rheims, la considération et l'honnêteté n'ont pas d'autre régulateur que la richesse; c'est là peut-être la seule manière de voir que ces aristocrates de la mode aient de commun avec le vulgaire. A leurs yeux, comme aux yeux du financier de la Cité et du boutiquier du Strand, manquer d'argent, c'est manquer de savoir-vivre; être pauvre ou plutôt paraître pauvre, c'est être malhonnête homme. Un fripon qui paraît riche est certainement plus estimable pour chacun d'eux qu'un honnête homme qu'on croit pauvre.

Les Anglais, admirateurs, commentateurs et propagateurs de la

Bible, sont loin, certes, de pratiquer ce mépris des richesses qu'exalte si hautement le livre saint par excellence. Le *clergyman* même ne paraît pas absolument convaincu qu'il soit plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Loin de là, les évêques de l'île Sonnante se sont fait les meilleures parts au festin temporel du budget. Plus philosophes que le jeune homme de l'Évangile, ils ne s'abandonnent pas à la douleur parce qu'ils ont de grands biens, ils gardent sans doute fidèlement les autres commandemens; mais, tout en attendant la béatitude céleste, ils jouissent fort amplement des biens de la terre.

Par cela même que chez les Anglais la pauvreté est une sorte de crime, la richesse est une puissance. Cette puissance renverse les barrières qui séparent la bourgeoisie de la noblesse; pour peu qu'elle s'unisse au talent, elle permet à l'homme de la caste inférieure d'arriver aux sommités de la société et de placer devant son nom un titre aristocratique (1). Cette noblesse de parvenu s'arrête toutefois à ces qualifications honoraires.—Permis au roi de faire autant de pairs qu'il lui plaît, disait lord Willoughby (2), mais il n'est pas en son pouvoir de faire un seul gentilhomme. — Il n'est pas non plus au pouvoir de l'argent de faire un fashionable accompli, encore moins un homme comme il faut, ce qui n'est pas du tout la même chose. Cette facilité que donne la richesse à chacun, au marchand comme à l'homme de bourse, de se glisser chez les gens de haute naissance, a peut-être même contribué plus que toute autre cause à l'établissement de la fashion. La fortune et la naissance ne suffisant plus pour distinguer l'homme de la caste supérieure de la foule des parvenus, il a voulu s'en distinguer par les manières : de là la réserve hautaine, la taciturnité insolente et la contrainte méprisante de certains personnages. C'est à des motifs analogues qu'il faut attribuer cette peur singulière de se compromettre, cette froide et méticuleuse politesse de l'homme de fashion, cette gravité, cette solennité même qu'il met à l'accomplis-

(1) « Il n'y a qu'une seule chose peut-être que l'argent ne puisse pas faire en Angleterre, disait Sheridan; c'est de blanchir les jambes noires d'un procureur. » Les procureurs portaient jadis en Angleterre des guêtres noires, et n'ont jamais été admis dans la haute société. On les appelait *black legs*.

(2) La pairie des barons de Willoughby remonte à 1313. Peter-Robert Drummond-Burrel, baron de Willoughby de Eresby, a succédé à la pairie de ses aïeux en 1828. Lord Dacre et le fameux lord de Roos peuvent seuls le disputer aux Willoughby pour l'antiquité de leur noblesse. La pairie du baron de Roos remonte à 1264.

sement des devoirs de société les plus insignifians en apparence. Les Anglais ont mauvaise grace à railler les Chinois de leur raideur exagérée, de leur minutieuse politesse. Il y a tels de leurs grands seigneurs à la mode qui ne diffèrent que par l'habit des mandarins du royaume du milieu.

La connaissance parfaite de ces formules obligées de politesse, de ces règles indispensables du savoir-vivre, essentiellement distinctes du cérémonial d'autrefois, est commune à l'homme de fashion et à l'homme comme il faut; mais il y a cette différence entre eux que le fashionable tantôt les exagère et tantôt les met volontairement en oubli, selon le *partner* du moment, tandis que l'homme comme il faut s'y conforme strictement en toute occasion. Faire connaître chacune de ces règles et de ces formules serait impossible; M. Asteios lui-même a dû se borner. Nous nous contenterons donc de résumer les chapitres les plus intéressans de son curieux opuscule, négligeant les détails oiseux et ne nous arrêtant qu'aux généralités de la science.

Les premiers chapitres du petit livre traitent naturellement des introductions, recommandations et présentations. C'est là surtout que se montre la réserve anglaise. On voit bien qu'il s'agit d'une société où, à de grandes et rares exceptions près, les rangs ne sont pas nettement fixés; la crainte de faire une avance qui sera repoussée, de se compromettre ou de compromettre un ami en se liant avec un homme qui n'a de *respectable* que l'apparence, en prenant ce mot *respectable* dans l'acception anglaise, ou en introduisant un personnage de cette espèce auprès de cet ami, y est extrême; les précautions sont gardées contre toute surprise et presque contre toute erreur. En règle générale, une présentation ne doit jamais être improvisée, et celui qui présente doit avoir l'agrément préalable des deux *partners* qu'il met en rapport. La présentation aura toujours lieu d'inférieur à supérieur. Une femme, en toute occasion, doit être considérée comme supérieure à l'homme, fût-elle même d'une caste inférieure. Ainsi donc, dit le grave M. Asteios, présentez toujours lord Ton à mistress Smith, mais jamais mistress Smith à lord Ton. En revanche, présentez mistress Smith à lady Ton. L'observation de cette règle est de la dernière importance.

Dans une présentation, les personnes rapprochées ne doivent pas se donner la main, mais seulement se saluer poliment. Il existe, il est vrai, de puissantes autorités en faveur de la poignée de main dès la première entrevue; néanmoins c'est une sorte de solécisme dans la syntaxe du savoir-vivre.

L'entrée dans le monde vient nécessairement à la suite des présentations et introductions; elle doit se faire le plus possible sous le patronage d'une femme. Les femmes sont des puissances qu'il faut ménager, et, s'il se peut, mettre toujours de son côté; il est aussi important de leur plaire qu'il l'est peu de plaire aux hommes; lord Chesterfield assurait même qu'un moyen infaillible de captiver leur amour était de se faire détester de ces derniers. En votre absence on vous attaque, elles vous défendent, se passionnent, et l'impulsion est donnée. Ce Machiavel de boudoir ajoutait encore qu'avec elles on pouvait toujours être poli sans craindre de se compromettre. Quoi qu'il en soit, les femmes dispensent la fortune, le talent, l'intelligence; les hommes font les lois, les femmes font les réputations. Il est certaines femmes dont un jeune homme doit surtout rechercher la société; ce sont celles dont la beauté est médiocre, mais dont l'esprit est cultivé et le goût irréprochable : celles-là sont d'ordinaire affables, sans prétention, et plus occupées de plaire aux autres que de satisfaire leur vanité; leur bonté excuse chaque erreur, et leurs reproches même sont instructifs. Une trop belle femme, au contraire, est habituellement un enfant gâté. Par cela même qu'elle est belle, elle se croit tout permis; trop occupée de son visage pour songer à toute autre chose, cette beauté lui tient lieu de politesse, de distinction, souvent même de savoir-vivre. Soyez cependant indulgent pour les faiblesses et les fantaisies des femmes de cette espèce, mais ne soyez jamais leur esclave.

« Qu'on ne se figure pas que ce soit chose aisée que d'acquérir ces qualités qui constituent le *perfect gentleman*, l'homme comme il faut, ajoute M. Asteios; ce n'est qu'à la suite d'efforts pénibles et continus qu'on atteint à cette aisance et à cette dignité de manières, à cette élévation et à cette sérénité de caractère qui appartiennent à ces personnages d'élite. Quand le sculpteur est arrivé à cette justesse de proportion qui constitue la beauté, il faut encore qu'il efface toutes les traces que le ciseau a laissées sur le marbre; le cavalier accompli est celui chez qui le ciseau n'a pas laissé de traces. Un tel homme est poli sans être emprunté, galant sans être téméraire, attentif à ce qui peut convenir à chacun; sa douceur est raisonnée, et son esprit ne brille qu'à propos. Discret, indulgent, généreux, il jouit dans sa sphère d'une sorte d'autorité morale qu'il exerce sans contestation. Il est clair maintenant qu'entre l'homme *comme il faut* et l'homme de *fashion* il n'y a rien de commun. »

Les observations qui précèdent sont à peu près de tous les pays;

celles qui suivent sont tout-à-fait anglaises; elles dérivent presque toutes de ce grand *trouble-fête* de la société anglaise, de *la peur de se compromettre*.

Gardez, même à l'égard de vos amis les plus intimes, un certain degré de réserve, ou du moins les apparences de la réserve. A l'égard de vos simples connaissances, cette réserve doit être absolue; ne leur laissez prendre avec vous aucune espèce de liberté ni pénétrer vos sentimens; l'extrême familiarité des manières est un vice social. Ainsi donc, quand une personne de votre connaissance vous accostera en public en se permettant de vous appeler cher camarade, *dear fellow*, ou de vous adresser toute autre phrase du même genre, *cut him directly*.

Les visites sont pour celui qui débute dans le monde une des plus rudes pierres d'achoppement; elles donnent occasion à une foule de maladresses et de fautes graves (*delinquencies*) qu'il peut difficilement éviter; elles l'exposent au plus grand de tous les dangers, à la solitude du tête-à-tête; elles l'obligent enfin à prendre une détermination qui exige une puissance de volonté surhumaine, à se lever pour se retirer. Chez nous du moins, en toute occasion, le visiteur intimidé peut, à volonté, faire intervenir un tiers qu'il caresse ou qu'il martyrise selon qu'il est plus ou moins satisfait de lui-même, plus ou moins content du personnage qu'il joue. Ce tiers, c'est son chapeau; l'Anglais n'a pas, comme nous, sous la main, ce fidèle ami ou cette victime résignée; il le laisse à la porte qui doit se refermer sur lui seul. Depuis quelques années, nous le savons, on a beaucoup innové sous ce rapport; néanmoins c'est encore aujourd'hui une question fort délicate de savoir si le visiteur doit ou non laisser son chapeau dans l'antichambre. Le tenir à la main, c'est peut-être une grossièreté aux yeux de la maîtresse de la maison; le laisser à la porte, c'est faire le plus héroïque des sacrifices, c'est se priver d'une contenance, *sacrifier* son ancre de miséricorde, brûler ses vaisseaux. Comment sans un chapeau pouvoir se lever, saluer et sortir?

Au moment d'entrer dans un salon, il est de la dernière importance de faire annoncer correctement son nom par les domestiques. Rappelez-vous toujours l'exemple de cette bonne mère de famille qui, mécontente de n'avoir pas été convenablement annoncée lors d'une première visite chez le duc de Richemond, dit en sortant à l'un des valets : — Une autre fois, vous annoncerez *the simple lady A...and the plain miss A....* Le lendemain, il y avait nombreuse réunion chez le duc. La mère et la fille se présentent de nouveau; le valet ouvre

la porte à deux battans et annonce d'une voix retentissante : — *The simple lady A...and the plain miss A.....* Qu'on juge de l'effet produit par ces simples mots; le salon tout entier fut soulevé comme par une secousse électrique; l'arrivée d'un chef de Tombouctou ou de deux Indiens rouges eût causé moins de sensation.

Notre professeur d'étiquette nous donne plusieurs moyens de se délivrer des importuns; ces moyens ne nous paraissent pas infaillibles. — Quand un importun abuse de la permission de frapper à votre porte, nous dit-il, après quelques instans de conversation, tirez votre montre d'un air inquiet, parlez de vos nombreuses occupations, du prix du temps et de la rapidité avec laquelle il fuit. La politesse est d'obligation en toute circonstance; mais se sacrifier à un ennuyeux, c'est plus que de la politesse. —Plutôt que de recourir à ces fâcheuses et insuffisantes extrémités, M. Asteios nous engage à prévenir le mal. — Renvoyez à ces personnages malencontreux en novembre la carte qu'ils ont déposée chez vous en avril, nous conseille-t-il judicieusement.

En Angleterre, une visite est une chose évaluable. On ne dit pas faire ni rendre une visite. On dit, en style de comptoir, payer une visite, *to pay a visit.* On dit de même payer des respects, un compliment, etc. — Montesquieu a bien raison lorsqu'il nous dit qu'il n'y a d'agréables que les maisons où l'on peut se tirer d'affaire avec son esprit de tous les jours; mais, à Londres comme à Paris, si vous ne voulez fréquenter que des maisons de cette espèce, résignez-vous à rester au logis sept jours sur huit. La seule et grande occupation de ceux qui font ou reçoivent des visites, c'est la conversation. Il faut, pour y exceller, remplir bien des conditions. C'est peu de savoir parler, il faut savoir écouter. Mirabeau répétait souvent : Si vous voulez réussir dans le monde, vous devez vous résigner à entendre un ignorant vous démontrer trois fois par jour une chose que vous savez à merveille, et dont lui ne sait pas le premier mot. La patience n'est donc pas seulement une vertu chrétienne, c'est une vertu sociale. Savoir écouter, se taire, attendre et s'ennuyer à propos, sont autant de qualités indispensables à celui qui veut faire une rapide fortune. Écouter d'une certaine façon, c'est flatter délicatement et délicieusement, et la flatterie est en général la base de tous les succès. Se récrier d'admiration en écoutant un homme qui a une haute opinion de soi-même, c'est lui donner une haute opinion de votre propre mérite. Nous ajouterons que ce sont surtout les femmes qu'il faut savoir écouter. On profite avec elles de

plus d'une manière. D'abord rien ne les flatte plus que de leur laisser voir qu'on s'intéresse vivement à ce qu'elles disent, et les flatter, c'est les séduire. Les femmes sont, en outre, une source abondante et originale d'observations fines et précieuses; elles sentent vivement et délicatement, et peignent d'un mot. Cette peinture n'est souvent que la miniature du cœur humain; mais cette miniature pour la vérité est égale au plus grand tableau de Paul Véronèse; tout y est si bien rendu, senti et touché!

Ces considérations ne sont peut-être pas tout-à-fait applicables à la généralité des femmes anglaises. Cependant, depuis quelques années, depuis la paix surtout, leur position sociale s'est modifiée. Les femmes en Angleterre ne sont plus condamnées comme par le passé à vivre entre elles. Elles ne sont plus réduites à la seule société de ces êtres frivoles et incapables, auxquels leur peu de talent ou leur peu d'esprit fermaient la carrière de la politique et des emplois. Leurs maris ne peuvent sans doute leur tenir compagnie tout le jour; les affaires et le parlement leur laissent peu de loisirs, mais ces loisirs sont mieux employés qu'autrefois. Au lieu de les passer à table ou dans les clubs à s'enivrer et à jouer, ils les passent dans leurs salons, où ils cherchent plutôt un délassement que des succès; leurs femmes d'ailleurs ont commencé à recevoir, le soir, les jours de vacances du parlement, et c'est une grande innovation. Ces réunions sont consacrées, il est vrai, aux jouissances de la vanité; l'esprit n'en fait que les menus frais. Une maîtresse de maison en Angleterre semble s'appliquer surtout à tirer le meilleur parti possible des ennuyeux, et à résoudre ce problème si difficile de réunir un grand nombre de personnes qui arrivent de tous les points de la société sans se compromettre ni les compromettre. Elle n'ouvre pas son salon, elle ouvre sa maison; elle ne choisit pas sa société, elle la prend et l'accepte de toutes les mains. Aussi, quelles bizarres cohues que ces grandes réunions anglaises, et qu'elles justifient bien ce nom de *rout* qu'on leur a donné! Ce sont en effet des scènes de confusion extraordinaire, de véritables *déroutes*. Si des réunions de ce genre sont peu amusantes, elles sont peu compromettantes; il faut, dans un salon rempli de la sorte, à peu près le même usage du monde qu'à une réunion du Vauxhall ou du Ranelagh; on peut donc ouvrir sa porte à chacun. Mais revenons à notre professeur.

A son avis, la société est divisée par petits groupes, *sets*, qui ont chacun leur langue, leurs usages et une façon particulière de vivre et même de sentir. Ce sont ces nuances variées, ces langues et ces

mœurs diverses qu'il faut bien connaître si l'on veut se présenter avec avantage dans le monde. Chacune de ces coteries a son chef (*ruler*), qui dans son petit empire dispose, ordonne, et, comme nous disons vulgairement, fait la pluie et le beau temps. Il faut à tout prix se faire bien venir de ce chef. Sa bienveillance est aussi nécessaire au débutant que l'amitié d'un premier ministre à l'ambitieux. On se rangera donc en toute occasion de son avis. S'il parle, certaines exclamations jetées à propos et qui semblent vous échapper involontairement, telles que : C'est juste! c'est cela! c'est d'une étonnante vérité! vous avancent singulièrement dans ses bonnes graces. L'amour-propre flatté fait naître l'amitié. Il va sans dire que, si par hasard une conversation dans laquelle vous seriez l'un et l'autre principaux interlocuteurs, tournait à la discussion, eussiez-vous cent fois raison et votre adversaire eût-il cent fois tort, vous devez adroitement et par d'habiles et insensibles transitions vous ranger de son avis. C'est une application nécessaire de la politique à la science de la vie. En France, cette politique s'appelle *platitude*.

Dans le monde, l'esprit ne doit pas plus que le corps se montrer jamais en négligé; la distraction, qui est de la négligence d'esprit, est donc un péché capital. La distraction est pire peut-être que la vulgarité; c'est l'une des grandes causes du peu de succès des gens de lettres et des savans dans la société.

Le nouvel enrichi doit plus que personne éviter toute distraction; s'il cesse de s'observer un moment, s'il s'oublie, il court grand risque de faire comme ce bon M. Peter Moore, qui avait débuté par être chasseur. Plus tard, lorsqu'il eut acquis son immense fortune, ce cher homme offrait la main aux dames pour monter dans sa voiture, relevait machinalement le marche-pied et courait lestement se placer derrière. Tel est le pouvoir de la distraction et de la force de l'habitude réunies.

On va dans le monde pour se délasser ou se distraire de ses préoccupations habituelles; ne parlez donc jamais aux personnes que vous y rencontrez de la profession qu'elles exercent, non plus que de leurs femmes et de leurs enfans. Autrement vous les fatiguez, et vous vous exposez à quelque réplique incongrue. Miss Charlotte B***, connue par son excessive pruderie, demandait un jour à M. G*** le médecin quelle était la branche de l'art médical qu'il pratiquait de préférence. — L'accouchement, lui répondit intrépidement le docteur.

Il est également indispensable pour briller dans la conversation

d'être parfaitement au courant des affaires de ce monde, privées ou publiques; on s'exposerait autrement à faire, devant un mari séparé de sa femme à la suite d'un procès de *criminelle conversation*, l'éloge de sa vertueuse moitié, ou à servir de pendant au *Nouvelliste des États-Unis*, qui racontait en 1835 que Charles X venait d'être détrôné; en 1850 le même journal nous apprendra sans doute que le roi Louis-Philippe lui a succédé.

En parlant à une personne, n'ayez pas les yeux attachés sur une autre. Si plusieurs personnes sont réunies, vous êtes certain de leur plaire en adressant successivement la parole à chacune d'elles; en apprenant, par exemple, à celle-ci une nouvelle, en répétant à celle-là un bon mot, en racontant à une troisième un fait dont vous avez été témoin. C'était là l'unique secret de Sheridan, ce grand séducteur, cet homme aimable par excellence. Ses bons mots étaient rares, mais lancés avec un admirable à-propos. Il savait ménager sa conversation et tirer de chaque phrase un parti vraiment merveilleux.

L'auteur anglais ne défend pas absolument les complimens; ce sont, dit-il, de légères escarmouches dans la grande guerre de la flatterie, de petites pièces de monnaie fausse qu'on reçoit d'une main pour les rendre de l'autre. Pour en tirer un parti réellement avantageux, il faut avoir fait une étude suivie du cœur humain. Un complimenteur adroit doit être nécessairement grand physionomiste.

La réserve anglaise, qui peut marcher de pair avec la prudence italienne, a dicté les recommandations suivantes :

Ne demandez jamais le prix d'une chose, on pourrait vous prendre pour un nouvel enrichi. A moins que vous ne soyez jaloux de la palme du martyre, ne disputez jamais en présence de tiers. Si quelqu'un avance une opinion que vous ne puissiez partager, gardez le silence; que ce soit plutôt par l'absence d'assentiment que par la contradiction ouverte que cette différence d'opinion se manifeste. Si même dans le monde on attaquait devant vous un de vos amis, gardez-vous bien de le défendre, à moins cependant que cette attaque ne soit grossière ou ne vous soit trop personnellement adressée; et encore, en pareille occasion, un mot que vous jetez négligemment et qui laisse deviner que vous différez essentiellement d'opinion avec l'agresseur, est plus efficace qu'une défense en règle; il coupe court à l'attaque que la défense ne ferait que prolonger.

Nous ne sommes plus au temps de La Bruyère, où un philosophe se laissait habiller par son tailleur. A en juger par l'excessive importance qu'y attache l'écrivain anglais, la perfection de la mise serait aujour-

d'hui par-delà le détroit comme en France la condition *sine quâ non* de l'élégance. La mise c'est l'extérieur, et l'extérieur c'est presque tout. Le singulier défi que le fameux Wilkes adressait à lord Townshend suffirait, à défaut d'autres preuves, pour élever cet axiome au rang des vérités de la science.

— Sa grace est l'un des plus jolis hommes du royaume, lui disait Wilkes, et moi je suis l'un des plus laids. Eh bien! que sa grace choisisse telle femme qui lui plaira, et que nous ayons chacun un temps donné pour toucher son cœur : je me fais fort de l'emporter sur sa grace, et cela parce que sa grace néglige son extérieur, tandis que je porte toute mon attention à rester irréprochable sous ce rapport. — Wilkes ne mettait pas en ligne de compte son éloquence naturelle, et il avait tort; l'amour, chez les femmes, entre autant par les oreilles que par les yeux.

Pour un homme, le soin de sa mise et tout ce qui concerne la toilette doit être le plus possible personnel. L'heure la plus agréable du jour, assurait l'un des théoriciens de la fashion, est assurément celle que l'on consacre au soin de sa personne. Cette heure est pleine de petites félicités qui échappent à l'analyse et presque à la perception, et qui n'en sont pas moins réelles. C'est alors qu'on jouit dans toute sa plénitude du bonheur d'être occupé de soi-même. Se servir d'un valet, c'est se refuser une foule de jouissances, c'est se faire réveiller vingt fois au milieu d'un rêve heureux.

Règle générale : en fait de toilette éviter toute négligence ou toute singularité. Il y a un proverbe qui dit qu'un homme bien chaussé et bien ganté peut se présenter partout; ce proverbe est stupide comme tant d'autres. Il est vrai toutefois que les extrémités doivent, en toute occasion, présenter une irréprochable perfection. Une fois le soleil couché, les bottes doivent être proscrites. Le jour, vous pouvez vous présenter en bottes dans une société où vous êtes assuré de ne rencontrer que des hommes; mais que jamais une botte sacrilége ne profane le sanctuaire d'un salon!

Si, relativement à leur mise et à leur tenue extérieure, nous jugeons les Anglais sévèrement, ils nous le rendent avec usure. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils disent de nous ce que nous disons des Italiens, que nous n'avons jamais l'air d'être habillés naturellement, mais occasionnellement, c'est-à-dire endimanchés. Ils nous reprochent aussi l'abus des étoffes *voyantes*. A les en croire, un Français *convenablement* vêtu porte un habit bleu barbeau, à boutons d'or, un gilet bariolé de rouge et de vert, un pantalon lilas ou bleu azur

tendre, et un chapeau gris à bords énormes. Cet agréable cavalier a trois bagues à chaque doigt, deux chaînes en sautoir et une grosse canne à pomme d'or ciselée (1). Messieurs les Anglais ont-ils jamais rencontré chez nous de personnages de cette espèce? Nous en doutons fort; mais l'aimable *comte de Grenouille* d'autrefois était usé, et il fallait bien quelque chose pour le remplacer (2).

Le croirait-on jamais? messieurs les *ruler* du *Quarterly* font une satire à peu près aussi amère de la mise de nos femmes qu'après tout leurs femmes copient; ces critiques, il est vrai, tombent à cette occasion dans de singulières bévues; ils citent, par exemple, Mme Récamier comme une rivale de Mme Lehon, beauté à la Rubens de *première eau,* disent-ils (*a Ruben's beauty of the first water*); et ils font dire à une femme du monde par un de ses admirateurs qu'elle est *tirée à quatre épingles.* Nous ne conseillerions pas à messieurs les dandies du *Quarterly* de faire beaucoup de complimens de cette espèce à nos femmes à la mode, s'ils voulaient réussir auprès d'elles. Ils sont mieux inspirés, lorsque, comme exception au mauvais goût national, ils citent des noms en tête desquels nous ne sommes nullement surpris de trouver celui de Mme la comtesse de P***, et non pas la *duchesse,* comme ils disent; si Mme Lehon est une beauté à la Rubens de première eau, Mme la comtesse de P*** est, selon ces messieurs, une beauté aérienne de l'ordre des sylphides, *sylph like order.*

Messieurs les critiques auraient dû s'arrêter là, et ne pas s'étendre si longuement sur les caprices *fascinateurs* de la toilette de nos belles dames : ils ne se fussent pas exposés à prêter à rire même à nos ouvrières en modes en faisant de lourdes excursions dans leur domaine, en parlant, par exemple, de ces rubans d'*une véritable couleur de succès*, qu'ils prétendent imaginés par elles.

Rien admirer, *nil admirari,* est un précepte du stoïcisme auquel il faut savoir être souvent fidèle dans le cours de la vie. Cependant, dans la société des femmes, cette règle souffre des restrictions; avec elles, il faut non seulement savoir admirer, mais encore savoir se récrier, tomber en extase, s'enthousiasmer; l'abandon dans ce cas est de la haute politique.

Les Chinois ont un code de politesse et de courtoisie qui ne ren-

(1) *Quarterly Review,* t. LIX, 1837.

(2) Voir les comédies de M. George Colman, entre autres, *Ply by Night.* Cette pièce se jouait sous l'empire; ce comte de Grenouille, ancien émigré, toujours saluant, toujours sautillant, faisait la plus singulière figure entre le général *Bastion* et le colonel *Redoute.*

ferme pas moins de trois mille articles. Tout est prévu et réglé minutieusement par ce code; la manière de se saluer, de faire des visites et des présens, d'écrire des lettres, de manger, de dormir même. Ces règles ont force de loi, et des voyageurs assurent qu'il existe à Pékin un tribunal dont les principales fonctions sont de veiller à l'observation de ces lois. L'ouvrage de M. Asteios pourrait être regardé comme un projet de code du même genre; la mode a donné à beaucoup de ses préceptes force de loi, et le tribunal qui veille à l'observation de ces lois, c'est l'opinion. Montesquieu ne dirait donc plus aujourd'hui que les Anglais sont si occupés qu'ils n'ont pas le temps d'être polis. M.r de Lauraguais n'ajouterait pas, assez brutalement, qu'il n'a trouvé en Angleterre de *poli* que l'acier. L'étiquette est un raffinement de la politesse. Mais ce minutieux raffinement mène tout droit à la puérilité, et, s'il faut tout dire, à la sottise, tous ces frivoles et pesans esclaves de la mode. Chacun d'eux attache une si extrême importance à des misères, qu'ils finissent par se croire importans. Cette haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes les rend susceptibles, ombrageux et insociables. « Les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher, et à croire qu'on se moque d'eux, et qu'on les méprise, a dit La Bruyère; il ne faut jamais hasarder la plaisanterie même la plus douce et la plus permise qu'avec des gens polis ou qui ont de l'esprit. » Eh bien! la plupart de ces cavaliers, qui se disent accomplis (*perfect*) et qui se conforment si religieusement aux exigences de l'étiquette, sont un peu provinciaux, je n'ose dire plus. Voyez plutôt leur prodigieuse susceptibilité. Par-delà le détroit, l'amour-propre individuel est aussi intraitable que l'amour-propre national. Chez le Français, l'amour-propre individuel est vain, communicatif et quelque peu impertinent; chez l'Anglais, il est grossier, taciturne et facilement insolent. C'est dans ce pays surtout que les grands se défendent par leur grandeur et que les petits vous repoussent par le *qui vive* (1)? M. Asteios fait souvent, sans peut-être s'en douter, la satire la plus cruelle et la plus amusante de cet amour-propre de l'individu. C'est peut-être pour cela que son petit livre a eu un si grand succès; chacun a reconnu son voisin dans le personnage ridicule et guindé dont on lui présentait l'image, et s'est bien gardé de se reconnaître soi-même.

Nous avons passé en revue les chapitres les plus importans de ce code de politesse, nous négligeons donc une foule de préceptes secon-

(1) La Bruyére, ch. v.

daires concernant la toilette, les rencontres, la danse, les présens, les lettres, les domestiques, les voyages. Les paragraphes sur les fumeurs ne manqueraient peut-être pas d'à-propos ; nous éviterons néanmoins toute excursion entre la pipe et le cigarre ; nous ne mènerons pas non plus le lecteur dans les salles de bals publics, et nous nous garderons bien de lui recommander, s'il était tenté de danser, de remuer seulement les pieds et les jambes et de ne pas faire aller son corps de droite à gauche, *to and fro;* nous ne lui dénoncerons pas non plus comme un des plus grossiers manques d'usage le caprice qu'il pourrait avoir de danser une fois par hasard avec sa femme ; nous aimons mieux le conduire à table et nous asseoir à ses côtés.

Le fameux docteur Johnson avait coutume de dire que l'heure la plus intéressante et la plus importante pour tout être civilisé était celle du dîner. Cette heure a sans nul doute beaucoup plus d'importance à Londres qu'à Paris ; on en sent davantage tout le prix, on l'emploie plus consciencieusement, on la prolonge avec bien plus de satisfaction. L'auteur anglais a judicieusement proportionné l'étendue et la solennité de ses conseils à la gravité de son sujet. Le chapitre de *la Table* est donc l'un des mieux *digérés* de son livre. Ses préceptes ont tout le piquant que comporte la matière. Ses observations ont surtout une sorte de délicatesse savoureuse et pénétrante tout-à-fait convenable en pareille occasion. Le grand théoricien n'oublie rien. Il nous fait remarquer d'abord fort judicieusement que, pour dîner dehors, il faut préalablement être invité. L'espace de temps qui doit séparer l'invitation du dîner varie en proportion de la solennité de la cérémonie, de deux jours à deux semaines. Quand les convives sont assemblés, s'il y a un retardataire, il est du dernier mauvais goût de lui adresser le moindre reproche. Vous devez toujours supposer qu'une affaire importante ou un évènement imprévu ont été causes de ce retard. Dans l'instant qui précède le passage du salon dans la salle à manger, la conversation ne doit pas languir ; elle doit surtout être d'une nature légère et gaie. On évitera soigneusement les récits d'aventures tragiques. C'est vouloir de gaieté de cœur troubler d'avance les importantes fonctions de la digestion de vos compagnons de table, que de leur raconter, par exemple, que lord Godolphin, dans un moment d'humeur noire, a saisi un rasoir qu'il avait sous la main, et s'est coupé la gorge de l'une à l'autre oreille ; que M. Slick a été étouffé par un beef-steak coriace, et qu'on l'a enterré le matin même.

Il n'est pas possible d'exposer ici toutes les exigences de l'étiquette

anglaise avant, pendant et après le repas. La question des préséances donne, à elle seule, occasion à des difficultés de plus d'une espèce.

Ces préséances sont de terribles pierres d'achoppement pour un maître de maison dans cette aristocratique société anglaise. La question des préséances agite même la société démocratique américaine, où les colons anglais ont apporté leurs préjugés et leurs vanités. Un officier de marine d'un grade élevé racontait qu'en Amérique il avait entendu une jeune miss s'écrier, en coudoyant une de ses compagnes, qui passait avant elle du salon dans la salle à manger : — Que faites-vous donc, miss Lennox? vous m'étonnez : les Malcolm sont du sang royal de l'Écosse; ils ont le pas sur vous!

Cette affaire des préséances réglée, le maître de maison qui veut faire noblement, courtoisement, et surtout correctement les honneurs de sa table, a encore bien des conditions à remplir. Sa grande occupation doit être de mettre chacun à son aise, de prévenir les moindres désirs de ses convives, de faire, en un mot, qu'ils soient aussi satisfaits que possible des personnes et des choses. Les manières d'un hôte qui veut rester irréprochable doivent être franches et aisées; il doit posséder une connaissance du monde qui le mette au-dessus de toute surprise, un calme d'esprit que rien ne puisse troubler, et une science de disposition que rien ne puisse égaler. Pour réunir convenablement les autres, il commencera par s'oublier tout-à-fait, il sacrifiera tout désir de briller; il y a plus, il ne sera aimable et séduisant que jusqu'à un certain degré, c'est-à-dire de manière à ce que son amabilité et son esprit n'éclipsent jamais l'amabilité et l'esprit de ses convives. Il doit s'occuper d'eux sans agitation, sans affectation, et les écouter sans prendre des airs de protection; il doit encourager les timides, rompre le silence qui menacerait de s'établir, diriger la conversation sans l'accaparer, et par-dessus tout éviter de l'imposer. Il doit enfin posséder un imperturbable sang-froid, de façon à ce que, tandis que sa parole se mêle à celle de ses convives et que son esprit tient tête au leur, il voie tout et dirige du geste le service dans ses plus secrets détails. « Celui qui réunit toutes ces qualités inappréciables est en vérité plus qu'un mortel! » s'écrie avec une emphase comique le grave historiographe de l'étiquette.

Notre auteur recommande la même aisance aux conviés qu'à leur hôte. La tenue de l'homme dans une situation si délicate, au milieu de tant de petits devoirs à remplir, de tant de petites formalités à observer, dénote aussitôt le plus ou moins de perfection de son édu-

cation sociale. La table est la pierre de touche de l'homme comme il faut.

M. Asteios nous déroule avec une gravité comique le détail des devoirs et obligations de l'être civilisé qui s'assied à table en compagnie de ses semblables. Nous n'extrairons de cette longue et puérile nomenclature que ces recommandations caractéristiques qui s'appliquent plus particulièrement à la société anglaise, ou que distinguent leur naïveté ou leur ridicule. L'être civilisé, autrement dit homme comme il faut, doit, en s'asseyant à table, se *rassembler* de façon à occuper le moins de place possible. Chaque fois qu'il allonge le bras, il doit se rappeler qu'il a devant lui une assiette plus ou moins remplie, et à sa droite et à sa gauche un bataillon de verres et de flacons qu'il doit éviter de culbuter. S'il boit, ce ne doit être qu'après avoir salué une des dames présentes et lui avoir offert le vin. Si on lui propose un *toast*, il doit toujours l'agréer. Lui proposât-on cent défis (*challenge*) de cette espèce, il doit les accepter tous les cent, quitte ensuite à en crever. Qu'il se rappelle en découpant qu'il a des voisins, et en se servant qu'il n'est pas seul. Les couteaux sont faits pour couper; l'homme comme il faut ne se servira donc jamais de la lame pour porter ses alimens à sa bouche : cette dernière recommandation concerne spécialement les compatriotes de l'auteur qui, en grande majorité, se servent encore de fourchettes de fer à deux dents (*steel fork*). Il est certains mets qui doivent être mangés avec les doigts; ce serait un manque d'usage d'employer la fourchette pour les porter à la bouche. Une des questions les plus délicates, c'est de savoir si à propos de tel aliment on suivra la fashion d'Éden, ou si l'on se conformera aux habitudes de la vie civilisée. Une erreur en pareille circonstance a suffi quelquefois pour faire distinguer le laquais parvenu du gentleman; chacun sait l'histoire de cet aventurier de bas étage qui voulait se faire passer pour un homme de grande naissance, et que le cardinal de Richelieu démasqua à la suite d'un repas où il lui avait vu manger des olives avec une fourchette.

Les Anglais attribuent une si ridicule et si excessive importance à toutes ces minuties, que chez eux non-seulement l'étranger, mais encore le provincial, l'Écossais ou l'Irlandais, courent toujours grand risque de renouveler l'indicible horreur, la colérique stupéfaction, qu'au dire de Boswell, son naïf historiographe, Johnson éprouva en voyant je ne sais quel personnage prendre avec les doigts un morceau de sucre et le mettre dans sa tasse. Faites après cela l'inven-

taire d'une salle à manger anglaise quand les dames se sont retirées, et comprenez si vous pouvez cette inexorable délicatesse.

C'est après le départ des dames que les flacons circulent avec plus de vivacité. Si l'on vous offre de différentes espèces de vins, dit à ce propos notre auteur, vous devez déclarer une préférence; si vous paraissiez indifférent, on ne manquerait pas de croire que vous n'êtes pas accoutumé à boire du vin. En aucune circonstance et quelles que soient vos habitudes particulières, vous ne devez parler d'*ale*, de *porter* ou de toute autre de ces grossières mixtures qu'il faut laisser aux tavernes. Cette proscription de l'ale et du porter remonte à l'illustre Brummel. Ce grand régulateur de la fashion l'avait formulée dans les termes suivans : « *A gentleman never* MALTS *he* PORTS. »

A table, ce que nous appelons des *façons* est formellement réprouvé par l'auteur anglais. Nos pères, dans les habitudes de la vie, s'étudiaient surtout à mettre le cérémonial en évidence; nous nous appliquons, dit-il, à éviter tout ce qui en a seulement l'apparence. Il y a une cinquantaine d'années, la personne bien née, nous dirions aujourd'hui bien élevée, à qui l'on faisait une première politesse, se croyait obligée de la rendre à l'instant. Accepter un morceau que le voisin vous offrait sans le presser chaleureusement de le garder pour lui-même, c'eût été manquer d'usage et se déclarer son inférieur sur le chapitre de la courtoisie. Les Anglais, amis du comfort, ont mis bon ordre à des abus si fâcheux. Ils ont supprimé toutes ces vaines dépenses de cérémonial; peut-être même ont-ils poussé la réaction un peu loin; s'occuper de soi d'abord, de sa voisine ensuite, de son voisin jamais, tel est en résumé le cérémonial en usage aujourd'hui chez des convives anglais.

On a dit avec raison que la véritable politesse était de la bienveillance dans les petites choses; sous prétexte de se mettre à l'aise et de bannir les formalités gênantes de la vieille politesse on a détruit jusqu'aux apparences de cette bienveillance réciproque. Aujourd'hui ce système de politesse simplifiée tend à s'appliquer à tout. Aussi, en Angleterre comme chez nous, la société, depuis un demi-siècle, a-t-elle beaucoup perdu de sa légèreté séduisante et de son brillant. Il y a soixante ans, on était tout au *paraître*. Ce que l'on appelle le *monde* s'est fatigué de ce bonheur tout extérieur qui par son exagération même entraînait à sa suite une gêne énorme. Peu à peu on a renoncé à tout ce qui ne se faisait que pour les autres; le cérémonial est devenu égoïste; chacun a rapporté tout à soi. De là

cette révolution dans l'étiquette, qui supprime tout mouvement superflu, toute pompe inutile. La gêne n'a fait toutefois que changer de nature, et n'est pas moindre. A quoi tendent en effet toutes ces nombreuses prescriptions que renferme le petit volume de M. Asteios? à l'abolition presque complète du cérémonial extérieur dans toutes les circonstances présumables où l'homme se trouve en relation avec son semblable. Mais, tout soigneusement dissimulé que puisse être le cérémonial, il n'en existe pas moins et avec plus de complication peut-être. La connaissance parfaite en est même d'autant plus difficile, que la lettre en est plus cachée. Cette perfection tacite ou négative de manières que la mode exige de ses adeptes est peut-être plus difficile à acquérir que la perfection apparente d'autrefois. Il y a plus : dans certaines occasions, le cérémonial, en paraissant se simplifier, s'est compliqué. Le salut de la tête, de la main, du regard ou du corps entier, a remplacé, selon les circonstances, la simple révérence d'autrefois; mais encore faut-il une certaine étude pour bien connaître chacune des situations auxquelles ces diverses manières de saluer sont convenablement appropriées.

C'est donc tout-à-fait à tort que des observateurs superficiels ont prétendu qu'en Angleterre, dans la vie commune, la politesse entre hommes avait été abolie comme le cérémonial, et que le peu qui en subsistait encore avait été réservé pour les femmes. La *gentility* n'est qu'un vain mot, ajoutent-ils, et les hommes tendent à se rapprocher le plus possible de l'état de nature; voyez plutôt ces fins de dîners d'où les femmes sont exclues, les parterres de théâtre, ou bien encore les séances de la chambre des communes. De ce sans-gêne à l'état de nature il n'y a qu'un pas. Ces critiques sont tombés dans une erreur grossière parce que leur observation s'est arrêtée à la surface; s'ils eussent pénétré plus avant, ils eussent reconnu combien ce sans-gêne apparent cachait d'art, combien ces mots *cela se fait*, *cela ne se fait pas*, étaient toujours sans appel; ils eussent été effrayés de la multitude de règles minutieuses et d'obligations essentielles auxquelles cet homme, qu'ils croyaient si voisin de l'état de nature, était encore soumis. Le livre de M. Asteios nous montre quelques-uns des fils les plus apparens qui font mouvoir en Angleterre cette triste marionnette qu'on appelle homme; combien en est-il encore que leur ténuité dérobe à la vue, et qui pourtant n'exercent pas une influence moins directe sur chacun de ses mouvemens! Ce sont comme autant d'à peu près d'actions et d'à peu près d'idées néces-

saires à la perfection de cette politesse froide et concentrée qui procède surtout des nuances. L'Italien, qui ne vous aborde jamais sans vous saluer jusqu'à terre et sans épuiser le vocabulaire des soumissions et protestations, est certainement plus près de la nature que l'Anglais qui siége dans la chambre des communes son chapeau sur la tête, et qui salue son voisin d'un mouvement de la tête ou de la main. Chez le premier, la forme seule est altérée; chez le second, la forme, le fond, l'être tout entier, ont subi une modification radicale.

Ces observations s'appliquent surtout à l'Anglais homme du monde; elles n'atteignent pas l'immense majorité de la nation. Autant l'homme de la caste supérieure tend à s'éloigner de l'état de nature, autant celui de la caste inférieure tend à s'en rapprocher. Le besoin, ce grand niveleur, comble chaque jour l'abîme qui sépare l'artisan du sauvage. L'obligation où se trouve l'homme du peuple de s'occuper sans relâche des moyens de subsister, tend à l'abrutir. Cette obligation est en effet l'une des conditions les plus mortifiantes auxquelles l'homme puisse être soumis. Elle rabaisse prodigieusement l'orgueil de ce vermisseau qui prétend que Dieu l'a créé à son image. Un philosophe ironiquement misanthrope faisait remarquer, vers la fin du dernier siècle, que dans le nord de l'Amérique il fallait souvent qu'une image de Dieu courût cinq ou six lieues pour avoir à dîner. Si ce philosophe avait vu à quelles terribles extrémités cette image de Dieu est quelquefois réduite, de nos jours, dans certaines cités manufacturières des trois royaumes, non pas pour avoir de quoi dîner, mais pour ne pas mourir de faim, sa pitié moqueuse se serait changée en effroi. Ces gens-là ont déjà bien assez à faire pour tâcher de vivre, sans aller encore s'occuper du grand art de *savoir vivre*.

Un jour le marquis de Chimène, grand seigneur bourru, arrive chez le comte de Thiars, jurant, tempêtant, et se plaignant d'un coup de pied que son cheval venait de lui donner. — Que ne le lui rendais-tu? lui répliqua tranquillement le comte. Tout brutal qu'il était, le marquis partit d'un éclat de rire.

John Bull ne rirait pas si on lui faisait le même reproche que le comte de Thiars. John Bull passe cependant sa vie à se plaindre des coups de pied que chacun lui donne : coups de pieds de grand seigneur, de financier, de légiste, de *policeman*, et même de procureur. Ces messieurs sont autant de compatriotes, et c'est par esprit de nationalité que John Bull est si patient. Mais que *Jonathan* lui montre les dents, que *M. le comte de Grenouille* se permette un bon

mot, et vous verrez dans quelle terrible colère John Bull se mettra, répondant à une plaisanterie par un gros mot, à une chiquenaude par un coup de pied. John Bull, dans ce cas, est trop bon patriote pour garder les formes, et s'il se pique de politesse et de courtoisie, c'est rarement avec l'étranger. Nous ne sommes plus aux beaux jours de Fontenoy, quand au fort de la bataille MM. d'Albermale, de Campbell et de Churchill faisaient échange de politesse avec MM. de Chabannes et de Biron, que MM. les officiers des gardes anglaises saluaient chapeau bas MM. des gardes françaises, qui leur rendaient leur salut, et que milord Charles Hay leur criait : — Messieurs, tirez les premiers !

Frédéric Mercey.

LA JEUNE

ET

LA VIEILLE BAVIÈRE.

Je ne connais pas l'Espagne, et c'est là mon regret; mais si, résumant l'esprit de toutes les peintures différemment animées qu'on nous en rapporte, j'écrivais quelque jour l'introduction suivante : « Il est un pays étrange, où une même lassitude paraît abattre les personnes et les choses, l'homme et la nature; où le soleil ne se lève chaque matin que sur des pierres amoncelées et sur des populations abâtardies ; où une activité factice et une civilisation superficielle déguisent maladroitement ces lambeaux de mœurs féodales cousus au vieil étendard de la tradition catholique; où l'aridité du sol et l'inexpérience de la culture ne sont pas rachetées, comme en Italie, par la douceur du climat, et, comme en Prusse, par la fièvre de l'industrie; où la société est dévote et voluptueuse, remuante et casanière, sentimentale et magnifique ; où les femmes sont belles de race, généreuses d'instinct, aimables de cœur, communes d'éducation ; où l'art se propage curieusement, mais lentement, à travers de mystiques entraves et au milieu de préjugés nationaux ; où la liberté enfin, définie par des poètes et commentée par des moines, existe dans les mots plutôt que dans les faits, » on ne manquerait pas de s'écrier :

Un tel pays, c'est l'Espagne! A quoi je répondrais tristement : C'est la Bavière.

Cette singulière partie de l'Allemagne ressemble à Juliette se réveillant fort engourdie dans le souterrain des Capulets, et ne sachant trop, à la vue de leurs monumens funéraires, ce qu'elle doit penser, de la réalité de sa mort ou du mensonge de sa nouvelle existence. Si les herbes qui croissent dans les rues et craquent sous le pied des chevaux, si les murailles qui ont remplacé les arbres ne prévenaient pas le voyageur que la ville succède à la campagne, au milieu de ces déserts et avec ce silence, on se croirait encore sur la grande route, et quelle route! De longs méandres sablonneux, tantôt uniformément plats comme dans le cercle de l'Isar, tantôt péniblement accidentés comme dans le cercle de Rézat; une végétation grise, *pouilleuse*, qui paraît manquer de terre franche plutôt que de bras intelligens et de semailles réglées; une rareté inouie d'êtres pensans et ruminans; des hôtelleries propres, souriantes, mais vides et pauvres, qui se restaurent du touriste, au lieu de le restaurer lui-même; une nourriture aussi élémentaire en théorie que monotone en pratique (du pain au fenouil, de la soupe au safran, de la bière résineuse et du houblon fricassé!); des villages moitié chaumières, moitié citadelles, où les bestiaux broutent sur des parapets et les pasteurs dans les fossés, où le chien niche dans des barbacanes quand il ne pend plus aux contreforts; des ponts-levis scellés dans le chemin couvert par la mousse et l'orge; des châteaux fermés, des églises ouvertes; un mélange frappant de solitude et d'insouciance, de retraite et d'abandon; des fontaines sans eau, des calvaires sans dieu, des tombeaux sans morts; mais partout et surtout — des ruines.

Les ruines d'un pays offrent généralement le caractère de son histoire. Je ne suis pas de ces voyageurs prétentieusement mélancoliques dont la muse pleureuse se complaît au spectacle de la destruction pour la destruction elle-même. Cependant tout débris est une empreinte, et, à ce titre, il n'y en a pas de plus vigoureusement tracée que la vieille Bavière, l'antique Vindélicie. Les annales se font avec des monumens, les monumens avec des générations et des pierres. Mais la Bavière a-t-elle une histoire? Chronologiquement parlant, rien qui vaille un livre, pas de nationalité suivie; accessoirement, la plus pittoresque et la plus individuelle des histoires, une sorte de long orage d'où jaillissent quatre éclairs, Charlemagne, Luther, Gustave-Adolphe et Napoléon. Ce sont des pages obscures, mais gigantesques, des édifices dont le nom même est ignoré, où la

gloire peut-être ne trouve pas d'écho, et néanmoins des murailles indestructibles qui ont conservé des larmes et du sang. Il ne reste plus qu'à s'imaginer Hans von Schweinichen, le chevalier errant du XVI[e] siècle, cheminant à la suite du duc Henri de Liegnitz et parmi les évêchés rivaux de la Bavière dont sa plume chevaleresque nous a légué de si naïves peintures. Ce tableau de la société de la ville impériale d'Augsbourg en 1576 n'est certes pas flatté :

« C'est l'usage ici, dit le Gil Blas silésien, que dans un bal la danse soit ouverte par un seul couple d'abord, homme et femme, habillés magnifiquement de longues robes rouges bordées d'hermine blanche. Ils exécutent la figure entière. Viennent après les divers couples, qui font successivement, deux à deux, la même figure que les premiers danseurs; et si, durant le pas, il prend envie à deux personnes d'un couple de s'embrasser l'une l'autre, la politesse veut qu'à l'instant toute l'assemblée suive leur exemple. Les jeunes gens n'ont qu'un but, dès qu'ils mettent le pied dans le bal, c'est de faire que les premiers danseurs s'embrassent le plus souvent possible, afin de se procurer le moyen d'embrasser à leur tour les dames qui leur tiennent au cœur. On va même jusqu'à proposer de l'argent au couple chargé d'ouvrir la danse, et pour mon compte, avec un demi dollar, je me suis ménagé une charmante accolade. Il faut dire aussi que le partner était mon premier page, qui devint pour la soirée, par le fait, mon seigneur et maître. Étonné de sa présence en si haute compagnie, je lui demandai sévèrement par quelle voie il y entrait. Mon page me répondit qu'ayant su que les plus belles dames avaient des projets sur moi, et qu'elles étaient capables de tout, ce bruit l'avait tellement effrayé, qu'il s'était promis de ne pas me perdre de vue. Et je l'avoue : ces femmes me parurent divines. Vêtues de damas blanc, chargées de chaînes et de bagues, elles cherchaient avidement à plaire. Éparses, au nombre de soixante, dans une salle haute et large où étincelaient l'or et l'argent, on aurait juré, à les voir si gracieuses et si causeuses, qu'elles s'entretenaient des plaisirs de la vie céleste sous les lambris étoilés du paradis... »

C'était l'époque où les bourgeois d'Augsbourg faisaient concurrence aux nobles de Venise. Entrepôt des marchandises d'Anvers, la cité impériale mettait ses comptoirs presqu'au-dessus du livre d'or de la république. Alors le bruit sinistre du cornet, les dés roulant, avec la fortune et la vie des joueurs, sur des tables de marbre et des incrustations en mosaïque, retentissaient jour et nuit derrière ces hautes fenêtres aux balustres ciselés de cuivre, le long de ces ter-

rasses dont Albrecht Dürer, Rubens, Van-Dyck, Carlo Dolce et les Carraches, ont enjolivé les arceaux de fresques éblouissantes. Alors le luxe y tenait de l'Orient, la débauche de l'Asie, et les femmes des marchands épousaient des césars. Le comte Herberg mariait sa fille et lui donnait deux tonnes d'or: ce qui était peu; ou bien le tisserand Fugger, le Rotschild de ce temps fabuleux, prêtait un million de florins à Charles-Quint, et brûlait la quittance dans un feu de bois de citronnier. Cela ne surprit personne, excepté l'empereur. Quel jour que celui où, en 1530, les princes protestans de l'empire lurent à Charles-Quint la *confession* d'Augsbourg! où, en 1632, Gustave-Adolphe entra, l'épée nue, dans la ville, à la tête d'une armée suédoise! où, en 1687, cette même cité réunit les souverains de l'Allemagne dans une ligue fameuse contre Louis XIV! Ces trois journées ont eu également pour théâtre l'Hôtel-de-Ville actuel, cette salle plafonnée en chêne de Pologne, pavée en marbre; elles ont eu d'ailleurs pour témoins ces mêmes femmes si ardentes au jeu, à la danse et à la volupté; ces mêmes marchands orfèvres qui ne sortaient qu'environnés de torches, tant les rues d'Augsbourg sont obscures et tant ils portaient de diamans à leurs pourpoints. Voilà comment l'histoire de la Bavière est une grande histoire, et pourquoi ses ruines sont après tout d'immenses ruines. Plus heureuse peut-être encore, la Bavière, de l'immortalité de ses femmes, que de la poétique vieillesse de ses monumens! Car on peut dire de ce rare pays ce que disait de l'amour même Ovide exilé :

Sæpè viri fallunt; teneræ non sæpè puellæ!

Depuis Plechtrud, belle-fille de Pépin d'Héristall, qui maintint si vaillamment le trône d'Austrasie comme tutrice du roi mineur Theuodald, jusqu'à la duchesse de Leuchtenberg, qui partagea si noblement les fortunes diverses du prince Eugène Beauharnais, toutes les femmes de la Bavière ont décrit, dans la nuit de l'histoire germanique, une courbe lumineuse et providentielle. Je ne sache pas, entre le Danube et l'Isar, de pierre votive où la cape d'une sainte et le manteau d'une châtelaine ne soient mêlés au blason du fondateur, quelquefois aux emblèmes de l'ouvrier. Entrez-vous à Freysing, sur la route de Munich à Ratisbonne? de blondes filles vous jettent de côté un regard malin tout en pressant avec orgueil leurs cruches ébréchées autour d'une magnifique fontaine consacrée à la Vierge. C'est que là, aux quatre coins du piédestal, sont agenouillés pieusement les quatre symboles de la puissance terrestre, en politique, en

catholicisme, en morale et en sociabilité : un empereur, un évêque, un moine et une femme. Nous parlions tout à l'heure d'Augsbourg; mille voix gémissantes, invisiblement promenées dans l'air depuis deux siècles, y racontent la légende de la belle Philippine Welser, de cette grisette de Burgau, dont le portrait roturier ne brille pas moins d'un éclat tout impérial au musée de Vienne, qui épousa un archiduc fort amoureux, et cependant mourut, victime des jésuites, de la mort d'Octavie, les veines ouvertes dans un bain. On voit à Straubing, dans le cimetière de Saint-Pierre, au quartier Alt-Stadt, un tombeau de marbre rouge, où dorment les os d'Agnès Bernauer; celle-ci était fille d'un *baigneur*, profession déshonorante dans la vieille Germanie. Moins heureuse que Philippine, Agnès fut précipitée du haut d'un pont dans le Danube, pour avoir épousé secrètement l'héritier du duché de Bavière; mais le peuple a fait d'elle une sainte, et le comte de Torring Seefeldt l'héroïne d'une tragédie que l'évènement a rendue nationale malgré l'insuffisance du poète. Ce sont de tels monumens qui m'expliquent la fondation galante du roi Louis au musée de Munich. La galerie des *belles femmes* de la Bavière est un exemple du pouvoir moral que retient le sexe, même dans un pays où la royauté peut et ose tout.

Mais que parlons-nous de femmes ! Je me suis proposé de peindre des antiquités. En Bavière, contrée de mœurs calmes et d'études archéologiques, on comprendrait qu'un sujet entraînât l'autre; car les traditions y perpétuent la beauté de la race, et il n'est pas d'édifice, jeune ou délabré, auquel ne soit confié par le symbole ou dans l'inscription le souvenir de cette gloire nationale. Un fait récent prouve à quel point on a souci de l'idéal dans la religion des débris et dans le panthéisme des ruines, qui peuvent là se confondre, sans impolitesse, avec le culte des femmes. Il y a quelques mois à peine, Schwanthaler a terminé à Munich un groupe colossal qui doit prendre place dans l'intérieur du Walhalla. C'est une représentation de la bataille de Teutoberg, où Arminius prit trois aigles à l'empire romain; le plus grand désastre que la maîtresse du monde eût subi depuis le massacre de Crassus par les Parthes. Il semblerait que le choix d'une pareille épopée répondît surabondamment à tous les désirs du statuaire, à toutes les exigences du public. Effectivement, qu'espérer de mieux d'un groupe et d'un artiste que la consécration de la plus ancienne auréole guerrière de l'Allemagne? Pour peu que vous en doutiez, rappelons d'abord l'admirable description de

cette bataille de Teutoberg par M. le docteur Heinrich Lüden, de Gotha :

« ... Les Romains, repoussés en tête, coupés au centre, assaillis par derrière, déconcertés par l'imprévu de l'attaque et les ambages du terrain, luttant dans le creux d'une vallée contre le nombre et l'impétuosité des charges furieuses d'Arminius, aveuglés par l'épaisseur des arbres séculaires de ces sombres forêts de la Luppia, par une pluie intense, par les raffales d'une tempête, et d'ailleurs aussi épuisés de faim qu'involontairement frappés d'une terreur superstitieuse, les Romains virent s'abaisser peu à peu et disparaître enfin le jour, au-delà du défilé, sans que la plus petite chance de salut, dans cette horrible extrémité, vînt soutenir leurs efforts surhumains et leurs armes défaillantes. Leur camp était inachevé, mais Arminius dédaigna de donner l'assaut durant la nuit à des fortifications ouvertes : les Germains sentaient que leur proie ne leur échapperait pas. Le lendemain matin, lorsque les légions se présentèrent au bord de l'enceinte, une attaque générale les surprit de tous côtés. Le grand Arminius, ce héros de vingt-six ans, se tenant debout sur une éminence d'où ses regards embrassaient toute l'armée romaine, dirigeait du geste et de la voix la tactique de ses guerriers, le *coin* irrésistible des bataillons germains. Épouvantable combat! Les légions, réduites au désespoir, se cramponnaient avec rage à la dernière de leurs possessions sur cette terre hostile, à la vie; les Germains, enflammés par la haine, leur arrachaient décidément, avec la frénésie d'un peuple barbare, la première des jouissances humaines, la liberté; les uns et les autres dominés par la plus passionnée de toutes les résolutions qui puissent exaspérer des races antipathiques et des origines contraires. Et c'étaient les Romains, les fils de la ville éternelle, ici! Et c'étaient les Germains, ces mystérieux enfans du nord, là! En bas, les hurlemens de la souffrance, le râle de l'agonie; en haut, le cri de la bataille, l'allégresse de la victoire; les deux armées d'ailleurs balayées, noyées, enterrées successivement par des trombes de poussière et des avalanches d'eau. A la fin, Varus fut blessé. Les membres tordus par la douleur, l'ame navrée par le sentiment de cet immense désastre, mais aussi puisant, dans sa nature toute romaine et dans une vertu fièrement héréditaire, l'énergie et le sang-froid qui devaient glorifier une affreuse mort, Varus s'enfonça lui-même son épée dans la poitrine. Il y en eut qui suivirent son exemple; il y en eut qui devinrent fous à l'approche, à la nécessité de plus en plus horriblement évidente de

cette immolation volontaire. Quelques-uns s'épargnèrent un suicide en se précipitant, les yeux fermés, sur les piques germaines. Céjonius, l'un des préfets de camp, aurait volontiers demandé la vie en rendant ses armes; Æggius, son collègue, le détourna de cette honte; tous deux périrent saintement. Vala Numonius, lieutenant de Varus, essaya de fuir à la tête de la cavalerie; mais la mort, plus rapide, l'atteignit. Très peu de ces infortunés se sauvèrent. Ce qui restait des légions, masse confuse, se laissait égorger. Mais, aussitôt que les Germains ne virent plus de glaives briller, on arrêta le carnage; les hommes désarmés furent faits prisonniers, et les soldats d'Arminius, se réunissant en foule immobile sur le champ de bataille, poussèrent à la fois un seul cri pour annoncer à leurs femmes et à leurs enfans que la patrie était libre... (1) »

Assurément jamais tableau ne fut dans de meilleures conditions pour la statuaire. L'artiste de Munich ne manquait pas davantage des ressources de la tradition, de la magie locale des souvenirs. Non loin des sources de l'Enn et de la Lippe, près de Dethmold, et au pied du Teutoberg, la vallée se nomme toujours *Windfeld*, ou champ de la victoire ; il est traversé par le *Rodenbecke,* ou bassin du sang, et par le *Knochenbach*, ou ruisseau des ossemens qui rappelle ces lamentables débris trouvés six ans plus tard par les légions de Germanicus. A quelques pas de ce vallon est *Feldrom,* ou le champ des Romains ; plus loin, dans les environs de Pyrmont, le *Herminsberg*, ou *Mont d'Arminius,* couvert des ruines d'un château qui porte le nom d'*Harminsburg;* et sur les bords du Weser, dans le même comté de la Lippe, on rencontre *Varenholz,* bois de Varus. Il est douteux que les tribuns du malheureux consul aient péri sur les treize rochers qui passent encore pour les autels sanguinaires des divinités germaines, à Pyrmont ; c'est là un conte thermal. Dans ces forêts toutefois était cachée, du temps de Charlemagne, l'image fatidique du grand Irmensul, que les populatious teutoburgiennes adoraient comme le maître du monde et sous les traits d'Arminius, en souvenir de la libération du territoire : le roi franc dut la profaner, la détruire même, pour que le prestige du héros passât sur le front de l'empereur d'Occident. Alors disparut de l'histoire cette colossale figure d'Arminius ou d'Irmensul ; mais elle se perpétua dans la tradition orale, et, par une nouvelle métamorphose de son nom, le triomphateur de Varus, chanté

(1) *Histoire des Anciens Germains,* par Heinrich Lüden (en allemand); Gotha, 1825-1830.

dans les épopées allemandes sous le mythe d'Hermann le Chérusque, est dorénavant inséparable des monumens héroïques de toute la Germanie, de la Thuringe comme de la Bavière. Il n'était donc rien, dans leurs annales guerrières, qui convînt mieux à la poésie compréhensive du Walhalla des Germains modernes, et en vérité on ne conçoit pas ce qu'aurait oublié le ciseau de Schwanthaler, quand nous contemplons dans son groupe les dispositions suivantes.

Le moment choisi par le roi Louis et par le sculpteur est la dernière confusion de la déroute. Hermann se tient debout, au milieu du groupe, foulant à ses pieds les aigles et les faisceaux; à droite, reculent en désordre les légions; Varus se poignarde; on voit un vexillaire soutenant d'une main le consul expirant, et de l'autre montrant en vain aux fuyards leurs enseignes désormais impuissantes. A gauche, s'avancent avec vivacité des guerriers germains; leurs corps à demi nus, ou ceints de feuillages et recouverts de peaux de bêtes, contrastent étrangement avec le fer des armures romaines. Sur le second plan s'élève un barde sa lyre à la main; il célèbre la victoire en des accords sauvages, tandis qu'une prophétesse, les cheveux épars, se précipite au combat en brandissant avec enthousiasme le tronçon d'une lance. Plus en arrière, domine la scène lamentable de ce drame passionné, la mort de Segeste, vieux Chérusque endurci, qui rend l'ame entre les bras de sa fille Thusnelda, la femme bien-aimée d'Arminius, et qui, semblable au gladiateur de l'antiquité latine, *consents to death, yet conquers agony!* — Telle est la bataille d'Hermann par Schwanthaler, *Hermann-Schlacht.*

Eh bien, la ville entière de Munich, quand le sculpteur attaqua de son ciseau le bloc de marbre d'où sortit Thusnelda, la ville entière s'émut, non point à la mémoire de la grandeur romaine éternellement humiliée, mais à la plus douce pensée, que cette fière Germaine devait immortaliser, dans le même œuvre, la beauté typique et la piété conjugale des femmes de l'Allemagne. La cour s'en mêla, le roi vint au secours de l'artiste, et on chercha la plus belle personne de Munich avec autant de gravité administrative que s'il se fût agi de frapper le coin d'un grand homme pour quelque médaille commémorative du salut de la patrie. Cette galante prédilection de la Bavière ne suspend pas les droits de la critique. M. Schwanthaler n'ignore pas sans doute que Segeste, beau-père d'Arminius, était cependant un allié fidèle des Romains et qu'il avait lui-même vainement prédit à Quintilius Varus l'issue fatale de ses folles manœuvres dans le défilé de Teutoberg. Le statuaire, à cet égard, aurait pu consulter Strabon,

Tacite, le professeur Mannert, Adelung, et enfin la chaleureuse analyse de M. Lüden. Est-ce la blessure, l'âge ou le remords qui tue le vieillard dans le groupe du Walhalla? Cette figure équivoque rend-elle hommage à la liberté allemande ou à la civilisation latine? On ne sait. J'aurais voulu, pour ma part, que l'Hermann-Schlacht rappelât indirectement la férocité caractéristique des soldats d'Arminius qui coupaient, dit-on, la langue des Romains légistes en s'écriant: *Vipère, maintenant tu cesses de siffler!* Il est vrai que le symbole eût blessé le goût et la faconde, tout en ne flattant guère la patrie. Qu'il y a loin toutefois de la situation commune de Thusnelda, dans le groupe de Schwanthaler, à cet admirable tableau de Tacite, renfermé dans une ligne! — Thusnelda prisonnière fut conduite devant Germanicus; elle parut, les yeux baissés, *compressis intra sinum manibus, gravidum uterum intuens.* — Les flancs de Thusnelda portaient le fils d'Hermann : vengeance, pudeur, amour, gloire, patrie, le regard sublime de la femme et de la mère disait tout. Un sculpteur digne de Tacite aurait compris ce regard. Pourquoi d'ailleurs oublier dans ce groupe le désespoir d'Auguste et les paroles historiques : *Quintilius Varus, rends-moi mes légions!* — Et le fils d'Arminius, que Thusnelda mit au monde à Ravenne, qui figurait avec la belle Chérusque au triomphe de Germanicus, et qui mourut en Italie *ludibriis conflictatus*, ce que M. Lüden, naïf comme un Allemand, traduit par *abreuvé d'outrages;* ce pauvre enfant, proscrit et captif avant sa naissance, lui aussi, pourquoi l'oublier? Mais je m'arrête surpris et honteux; car M. Schwanthaler est le premier sculpteur de l'Allemagne, et je suis peut-être le dernier critique de la France.

Du reste, l'illustration d'Hermann par le roi Louis est d'autant plus méritoire que le Chérusque fut l'implacable ennemi des Marcomans, ces ancêtres Germains de la Bavière. Sous la dynastie mérovingienne, après la transformation des Germains en Francs, les provinces orientales formèrent le royaume d'Austrasie; elles étaient généralement habitées par les Franco-Germains, à l'exception de quelques colonies romaines qui se maintenaient sur la rive gauche du Rhin. Plus tard, l'Austrasie fut réunie, avec toute la monarchie des Francs, entre les mains de Clotaire II; les provinces orientales étaient alors gouvernées par des *maires du palais.* Quand Dagobert reçut en partage cette jeune royauté, deux hommes également remarquables, Pépin et Chrodoald, de la noble famille des Agilolfingas, s'y disputèrent l'influence politique; les ducs de Bavière étaient déjà exclusivement choisis parmi les membres de cette famille. Chrodoald, jalousé par

Pépin, fut sa victime; mais ses descendans ne restèrent pas moins en possession de l'hérédité ducale. On voit combien la Bavière tenait à la France avant que Charlemagne, né à Salzburg, opérât la fusion de toutes les dynasties et de toutes les races dans la sienne. A partir de cette époque, les ducs de Bavière n'ont d'importance historique, relativement à l'Europe, que sous la maison de Wittelsbach qui reçut le duché en fief, des mains de Barberousse, en 1180, dans la personne d'Othon. Ce fut le signal d'un agrandissement successif; le fils d'Othon, Louis, obtint de l'empereur Frédéric II le palatinat du Rhin, qu'il réunit avec la Bavière. On a pourtant fait valoir cette antique donation au congrès de Vienne. Othon l'*Illustrissime*, fils de Louis, partagea le pays entre ses deux fils : nouvelle source d'agrandissement territorial. Il donna le Palatinat avec la Bavière supérieure à Louis, et la Bavière inférieure à Henri. Les fils de Louis, Rodolphe et Louis, se partagèrent semblablement l'héritage; la Bavière échut au dernier, et au premier le Palatinat. Puis leur descendance se divisa en ligne de Louis et ligne de Rodolphe : la ligne de Louis s'éteignit avec l'électeur Maximilien-Joseph Ier, en 1777, et l'électeur palatin Charles-Théodore réunit de nouveau les deux moitiés du duché sous un sceptre unique. Charles-Théodore mourut sans enfans. Des cinq lignes palatines de Neubourg, Deux-Ponts, Sulzbach, Vohenstrauss et Birkenfeld, descendant toutes du comte palatin Wolfgang, de la ligne Rodolphine, mort en 1569, il ne restait que la plus jeune, celle de Birkenfeld. Maximilien-Joseph, duc de Birkenfeld, le plus jeune des enfans de son père, après la mort de son frère Charles, duc de Deux-Ponts, réunit enfin en 1799, sur sa tête, toute la succession de Bavière. C'est la maison régnante. Par cet aperçu rapide, il est facile de comprendre que, sans nationalité distincte, sans histoire suivie, sans traditions enchaînées, solidaires ou assises, sans profil tranchant sur la vieille physionomie allemande, la Bavière ait un passé incolore dans l'ensemble, mais remarquablement vierge dans ses détails, semblable en un mot à la contrée elle-même qui, au milieu d'un territoire uniforme et plat, recèle néanmoins des accidens heureux, des gorges alpestres, des sapinières danubiennes, et comme des surprises d'une nature pudique et inconnue.

De toutes les montagnes qui environnent la vallée célèbre de Salzburg, l'Untersberg est celle où planent les plus mystérieuses légendes de l'antiquité norique. C'est là qu'au dire du peuple, Charlemagne tient encore table ronde; c'est là qu'il reviendra quelque jour,

comme Frédéric Barberousse du Kyffhauserberg dans la Thuringe. L'évêque de Gurck, prélat de la famille de Salm, a fait construire au sommet du Gross Glockner, à huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer, un joli châlet nommé Salmshöhe, où l'on surprend parfois de crédules pèlerins veillant la nuit, au sein des brumes, dans l'attente de ce grand évènement. Je vis descendre un matin du Schlossberg des hommes enchaînés conduits par des soldats en uniforme autrichien; les prisonniers étaient des montagnards, revêtus du costume du pays. Au radieux aspect de la vallée de la Salza qu'on découvrait peu à peu sortant des brouillards, leur démarche devenait fière, et leurs regards mesuraient insolemment l'escorte. J'appris que le château était rempli de ces condamnés, qui sont des Tyroliens réfractaires, et n'ont jamais pu se résoudre à servir loin de leurs montagnes sous le bâton autrichien. Une telle fortune leur semble indigne des compatriotes de Charlemagne. Pareils aux chrétiens qui attendent à la dernière heure du monde le retour du Messie, les Allemands du midi attendent patiemment le retour d'un grand monarque, une période pleine de bonheur et de gloire. Ce rêve expliquerait à la rigueur la longanimité d'une population toujours séduite et toujours déçue. Il n'a rien d'absurde, car cette population se rappelle encore son unité germanique. Plus on sera libre en Allemagne, plus l'unité germanique passera des illusions de la philosophie dans le domaine de la réalité. C'est par suite de ces mêmes prestiges de la tradition que les Italiens luttent depuis si long-temps pour reconquérir la nationalité engloutie dans la chute du monde romain et de l'antiquité latine. Mais l'Italie n'est encore qu'une province de l'Autriche, tandis que la Bavière est un état presque indépendant.

« Si j'étais roi de Bavière, disait Napoléon à Maximilien, j'agrandirais Bamberg et je l'étendrais jusqu'au Mein. Cette ville aurait des eaux navigables, une citadelle au vieux Babenburg, et serait assise dans une plaine fertilisée. Elle se trouverait bientôt le centre géographique, commercial et militaire de l'Allemagne, également distante de toutes les frontières, protégée circulairement par un diadème de montagnes, enfin placée au point d'intersection des routes marchandes du sud et du nord, de l'est et de l'ouest. Mais, avant tout, je joindrais le Mein au Danube par l'Altmuhl et la Regnitz qui tombe dans le Mein précisément à Bamberg! »

A l'heure où nous écrivons, cette pensée de Napoléon, prise à Charlemagne, entretenue par le roi Maximilien et reproduite par

le roi Louis, convoque les publicistes et les économistes de l'Allemagne autour des berges du canal d'Erlangen. Bientôt s'ouvriront de providentielles écluses; le Rhin et le Danube confondront leurs ondes, et il s'en faudra de peu d'années que les bateaux à vapeur aillent de Dordrecht à Vienne, de la Hollande en Hongrie. C'est pour consacrer la réalisation de la plus ancienne idée pratique des gouvernemens successifs de la Bavière, que le roi Louis, invoquant à la fois les souvenirs de l'antiquité teutonique et les espérances de la Germanie industrielle, vient d'élever près d'Erlangen, sur un plateau qui domine le nouveau cours d'eau, un monument chargé de rappeler aux générations futures que, si la pensée du canal fut de tous les temps, son exécution date seulement de 1839. L'inscription même n'oublie pas que Charlemagne tenta vainement cette œuvre, et que le roi Louis en a vaincu les difficultés physiques, moyennant deux années de travail et dix millions de florins. A part cette vanité de poète, le monument d'Erlangen est un digne hommage rendu à l'antiquité. Schwanthaler y a dépensé largement les plus heureuses inspirations de son ciseau. Une nymphe et un jeune homme, représentant le Danube et le Mein, sont couchés l'un près de l'autre; ils renversent en souriant leurs urnes, ils mêlent leurs flots comme deux amans uniraient leurs vies, avec un échange de caresses mystérieuses et d'entretiens rêveurs. Toute la mélancolie passionnée de Jean-Paul, tout le symbolisme philosophique d'Overbeck revivent dans cette composition qui, par malheur, est en pierre-à-sablon (*sandstone*). Le Rhin, sous les traits d'un vieux fleuve à barbe longue et à tête chauve, tend une main cordiale à ces jeunes époux, dont il semble protéger les récentes amours. Deux figures allégoriques, le Commerce et la Navigation, complètent le groupe dont ils font ressortir, par l'austérité de leurs emblèmes, la voluptueuse intention. Mais peut-être y retrouve-t-on, bien qu'atténuée, la tendance malheureuse de l'école de Munich en sculpture comme en peinture, l'exagération du respect pour l'antiquité, un mélange choquant de la force de Michel-Ange et de la *morbidezza* de Cranach, des têtes de prophètes pleines de passion et de mouvement à côté de têtes de jeunes filles mollement inclinées, sans ame et sans nerf. Le vieil élément de Michel-Ange, l'athlétique des formes, l'énergie musculaire, la gravité des physionomies, ne sauraient se joindre harmonieusement au sourire doux, tendre et naïf des petits anges de Cranach. On voit que les artistes qui confondent ces deux élémens visent à l'antithèse classique préconisée par Horace, au contraste forcé du charmant et

de l'utile. La pose convulsive des figures empruntées à l'ancienne Bavière, dans les fresques des arcades de Munich, révèlent évidemment cette prétention du dessin moderne. Il en résulte que la vigueur de Schwanthaler et de Cornelius ne sera bientôt plus qu'une crampe sous le pinceau et sous le ciseau de leurs disciples.

Dans l'histoire de la littérature allemande, Bamberg sera éternellement citée pour avoir rendu les honneurs de la typographie au premier livre que l'on ait imprimé dans la langue de Goethe et de Herder, aux fables de Bonner; ce fut en 1461. Plus récemment, cette ville privilégiée servit de théâtre à des évènemens que l'antiquité mystique réclamerait à bon droit de la superstition contemporaine : nous voulons parler des phénomènes magnétiques produits par le prince Alexandre de Hohenlohe. Au lieu de voir dans ces faits singuliers des résultats curieux de physiologie expérimentale, le roi de Bavière s'est fâché, et, à la nouvelle de la guérison miraculeuse de la princesse Schwartzenberg, qui boitait depuis long-temps et qui maintenant est aussi leste qu'un chamois, le pieux monarque ordonna à M. de Hohenlohe de clore ces divertissemens salutaires. Le prince d'ailleurs avait habilement choisi son auditoire. Bamberg a religieusement gardé les traditions du temps où cette ville épiscopale formait, avec Passau, Strasburgh, Freysingen, Ratisbonne et quelques autres, un noyau de cités régies par la crosse et coiffées de la mitre. Avant la révolution française, le territoire dépendant de l'évêché de Bamberg était considérable; il s'étendait dans la plus riche portion de la Franconie, à la jonction des trois délicieuses vallées qui conduisent à Erlangen, à Schweinfurt et à Coburg. Mais Napoléon, appréciant le chétif et maigre sol du royaume de Bavière, fit présent à Maximilien des grasses campagnes de Bamberg, et le congrès de Vienne confirma la donation. Ce fut le dernier coup porté par la puissance séculière au vieil édifice catholique du moyen-âge que la réforme avait tant ébranlé, et qui néanmoins se reconstruit sourdement autour et par la faveur de ce même roi de Bavière enrichi de sa plus magnifique dépouille. Napoléon d'ailleurs ne fut que l'instrument d'une réaction providentielle, et l'histoire trop peu connue de Steinbühler prouve que le catholicisme allemand méritait cette leçon.

Steinbühler étudiait le droit à Passau, et, au lieu de fréquenter les tabagies, lisait Voltaire. Mais le gouvernement de Salzburg, alors ecclésiastique, luttait contre la philosophie du XVIIIe siècle, qui se répandait dans les pays protestans. C'était en 1781. Steinbühler, peu prudent dans ses propos, fut dénoncé comme blasphémateur et jeté

dans la prison de Salzburg. Malgré sa régulière tenue dans les fonctions de secrétaire du tribunal de Passau et dans ses rapports d'homme privé, malgré des mœurs pures et des connaissances étendues, on le traita comme un criminel, et, dans son cachot, on le força d'apprendre le catéchisme qu'il récita d'un bout à l'autre devant des juges. Ce singulier supplice terminé, on le condamna à mort. Il ne lui fut accordé que le recours au *banco juris*, dernier moyen de défense qu'on ne pouvait refuser à cette époque aux plus grands coupables. Mais le cardinal de Firmian sollicita la mort de Steinbühler avec tant d'insistance, que le juge criminel, au mépris du droit ordinaire, ne put attendre le *banco juris* et se vit obligé de donner son avis par le vote. Il résulta du vote que l'accusé méritait la mort, mais que ses *vingt-un ans* offraient une circonstance atténuante. Le cardinal signa la sentence et eut soin de recommander en marge du papier qu'il fût procédé envers le coupable avec toute la rigueur de la justice. Alors seulement tous les actes de la procédure, moins la défense du condamné qui n'avait pu en faire entendre, passèrent sous les yeux des conseillers de la haute cour. Le conseiller et professeur de droit romain, de Jager, vota pour la mort avec ces mots : *Legem habemus, et secundum legem debet mori.* Le directeur de Wollmayer vota dans le même sens et avec le même commentaire. On prévint Mme Steinbühler qu'elle eût à préparer des vêtemens pour le supplice de son mari.

La comtesse de Trauer fit à ce moment appeler la pauvre femme : — Votre mari, lui dit-elle, voudrait-il de la déportation? — Steinbühler répondit à cette offre par une lettre touchante, et la noble comtesse tint parole. L'exil était unanimement résolu, lorsque tout à coup l'évêque souverain, à l'instigation du père franciscain Sébald, son confesseur, trouva la peine trop douce. Exercices de piété durant six semaines, procession tous les quinze jours dans chacune des trois églises paroissiales, le condamné portant un cilice de cinquante livres; présence du malheureux, tenant un cierge noir à la main, à tous les offices : telles furent les conditions du rachat du dernier supplice. Le 27 octobre, Steinbühler fut exposé de la manière prescrite à la paroisse de Ilg; le 10 novembre, à celle de Saint-Séverin. Un moine y prêcha. Le prédicateur tonna contre Steinbühler avec tant de fanatisme, que déjà les enfans le couvraient de boue. A la troisième exposition, dans l'église Saint-Paul, le 24 novembre, il s'échauffa tellement dans la récitation des prières, qu'une attaque d'apoplexie lui paralysa subitement une moitié du corps sous les yeux de la foule.

Malgré le rapport du médecin de l'évêque, M. de Grossi, on le traita comme prisonnier jusqu'au moment où, par l'effet d'une nourriture homicide, il fut atteint d'une seconde attaque de paralysie. Chassé de la prison, l'infortuné traîna, depuis cette époque, une vie languissante, et mourut presque fou en 1802.

Je ne sache pas de ville mieux faite que Passau pour cette sombre tragédie. Le camp romain, *castra Batava*, qui s'élevait au promontoire formé par l'Inn et le Danube, offre encore d'impérissables débris. Il semble que ces souvenirs aient servi de base morale au pouvoir ecclésiastique dont le prestige s'y fixa, quand le charme de la conquête romaine fut détruit par le temps. Des évêques remplacèrent les proconsuls; la crosse fut impitoyable, de même que les faisceaux avaient été plus d'une fois sanguinaires. Mais l'église, avant de pressurer le peuple, y lutta contre la féodalité. Saint-Séverin, à une époque très reculée, sauva Passau du ressentiment des ducs de Souabe; après sa mort, elle en fut décidément victime. En 739, Bibilo, évêque de Lorch, fuyant la colère des Avares, y trouva un refuge sous la protection du duc régnant, Uttilo II, qui construisit même à son usage un monastère, *Nonnen-Kloster*, à l'extrémité orientale de Passau, à Nidernburg. Cent cinquante ans environ après cette généreuse hospitalité, les successeurs du pauvre évêque avaient accaparé la ville entière; les ducs n'étaient plus que de l'histoire. Ces prélats souverains ne cessèrent pas un seul instant de provoquer la défiance des empereurs d'Autriche et des rois de Bavière jusqu'en 1802, où leur domaine fut sécularisé et donné au grand-duc de Toscane. L'évêché de Passau, sous cette longue dynastie de princes ecclésiastiques, avait successivement envahi la ville, les quartiers d'Inn-Stadt et de Ilz-Stadt, les châteaux de Marsbach et de Ranariedl, les bourgs d'Ebersberg et d'Ips, les villages de Mautern, d'Amstetten, de Griefenstein, de Stockerau, de Saint-André, plusieurs territoires particuliers de l'Autriche, presque tout l'évêché actuel de Lintz, et une partie notable de la Bohême. Il n'y a peut-être pas, dans l'histoire de l'Allemagne, un exemple aussi curieux de l'usurpation temporelle dont était susceptible la patiente et clandestine cupidité du clergé catholique. L'un de ces prélats, de la famille de Hohenlohe, malgré ses immenses revenus, engagea l'évêché pour une dette considérable, tandis que ses ouailles pouvaient lire bénévolement sur les murs de son palais cette inscription hypocrite : *O welt, ó bœse welt.* O monde! ô monde perfide!

La littérature est cependant redevable aux évêques de Passau du

salut du plus ancien monument de la poésie teutonique, du *Nibelungen-lied*. C'est Pelegrin, ou Pilgerin, mort prélat souverain de cette ville en 991, qui réunit les légendes populaires, les fit traduire par son secrétaire Conrad en langue latine, et le nom du secrétaire de l'évêque a même souvent valu à Conrad de Wurtzburg, qui vivait plus tard, l'honneur d'être cité comme l'auteur du poème fameux de la Souabe. On peut consulter à cet égard l'appendice du *Nibelungen-lied*, intitulé : *Die Klage*. L'histoire politique de l'Allemagne ne doit pas moins de reconnaissance à Passau; l'archiduc Ferdinand d'Autriche, représentant Charles-Quint, et Maurice de Saxe, au nom du parti protestant, y signèrent, le 2 août 1552, le célèbre traité connu sous le titre de pacification de Passau, traité qui servait de marche-pied à la réforme. De nos jours, on lui doit plus encore : c'est la résignation parfaite dont cette ville bavaroise a fait preuve vis-à-vis de la confédération germanique, en souffrant que l'Autriche la dominât si complètement du côté du Danube par les fortifications de Lintz. Les tours Maximiliennes peuvent être une solide garantie contre toute invasion militaire de la France, mais elles n'ouvrent pas moins les portes de la Bavière à l'Autriche, ou plutôt elles empêchent de les fermer. Ces fameuses tours, dont il a été si souvent question à propos des fortifications de Paris, je les ai vues avec un sentiment de curiosité triste, le seul digne de tout monument belliqueux à une époque où le bon sens de l'homme se refuse avec tant d'énergie aux destructives inventions de la guerre. Elles sont au nombre de trente; elles environnent la ville de toutes parts, et présentent l'aspect d'énormes taupinières. La tour basse est cachée sous une montagne de sable, comme l'aiguille d'une montre sous le verre. Les projectiles jetés de l'intérieur au dehors décrivent un arc et se lancent dans toutes les directions. On ne peut de l'extérieur canonner la tour, parce qu'elle est enfoncée dans le sable, et quand même les boulets pénétreraient par les ouvertures qui servent à tirer du dedans, ils n'atteindraient pas les défenseurs, parce qu'ils iraient se perdre, contre un angle opposé, dans des sacs de gravier. En un mot, c'est un système de défense uniquement basé sur la fragilité des matériaux, et, au rebours des vieilles citadelles de l'Allemagne, des châteaux suédois du Rhin, par exemple, dont le granit est aussi éternel que le temps et aussi dur que le diamant, les tours Maximiliennes ne doivent résister au boulet qu'en lui cédant toujours. Rompre est donc une ruse de guerre dorénavant passée de l'escrime au génie.

Il faut se rabattre sur Nuremberg, Ratisbonne et Munich pour y trouver l'antiquité bavaroise, aussi vierge dans ses moyens de défense militaire que dans l'histoire de ses progrès civils. Depuis 1791, on rase, à Munich, les fortifications du temps de la guerre de trente ans, qui avaient quatre fois témoigné de leur impuissance à protéger la ville contre l'Autriche; mais, à Nuremberg et à Ratisbonne, la vieille enceinte paraît intacte, et ce n'est pas le moindre ornement de ces deux cités romantiques de la pittoresque Allemagne du xve siècle. La Bavière n'étant qu'un immense palimpseste, le roi Louis comprend que, si partout on grattait ses pages, il ne resterait aucun caractère de la primitive écriture : Nuremberg et Ratisbonne sont des musées gothiques d'une échelle assez considérable et d'une solitude assez complète pour faire illusion au voyageur qui chercherait bonnement une ville moderne dans leur circonscription. Il n'y a pas d'exagération à dire que le pavé même de Nuremberg n'a pas changé depuis trois siècles. C'est un sentiment indéfinissable que l'émotion subie à l'aspect de cet hypogée, qui n'a de contemporain absolument que la circulation plus ou moins animée de ses rares habitans dans des rues immuables et devant des maisons dont l'origine est perdue. La population s'est tellement calquée sur l'âge des monumens, ou les édifices ont si exactement déteint sur les hommes, que l'on y obéit aux anciennes mœurs avec l'insouciance de ces marchands herbagers qui reviennent de Paris à la banlieue, au petit jour, en dormant sur la foi de leur bête et de leur charrette, toujours en suivant l'ornière. A Nuremberg, on ne bâtit jamais; et, si d'aventure une pierre se détache, on en prévient la chute avec autant d'amour et de précaution que si c'était une relique, et de verre encore. Le progrès est impossible, parce que les localités y répugnent; et, de même que les Chinois depuis trois ou quatre mille ans n'ont rien appris et n'ont rien oublié, grace à la séquestration de leur empire, les habitans de Nuremberg vivent littéralement comme vivaient leurs aïeux, en conséquence de la nécessité où ils se trouvent d'employer les chambres, les meubles, le langage même dont on se servait au temps de Mélanchton. Les besoins du trésor en Bavière sont assurément bien pressans pour que le roi se soit vu dans l'obligation de manquer une fois à ce profond respect qu'il témoigne vis-à-vis des antiquités de sa patrie, en ordonnant de fondre des florins avec l'autel d'argent du dôme de Ratisbonne. Cette ville ne possède pas un caractère aussi sincèrement gothique et féodal que Nuremberg, mais elle n'était pas moins digne de partager l'immobilité

de sa voisine. La mystérieuse date de 1482, écrite dans la pierre, à l'angle du portail, par une main inconnue, devait suffisamment protéger contre le vandalisme, même d'un roi poète, cette cathédrale envahie par les *novantiques*, c'est-à-dire par l'école de Gœthe, ou le prétentieux mélange des styles de l'Orient et de l'Occident. On ne saurait mieux comparer cette manie de tous les goûts qu'à une sauce étrange où un gourmand panthéiste voudrait jouir à la fois de tous les aromates de la terre. Ce n'est pas cependant sous un tel bariolage de couleurs que Schiller a représenté l'art germanique dans une élégie charmante (*Deutsche Muse*), lorsqu'il s'écrie triomphalement :

« La belle muse de la Germanie n'a que faire du siècle d'Auguste et du sourire de Médicis; la gloire ne la tente pas, et ses fleurs ne s'épanouissent jamais sous le réseau de lumière que répand le soleil de la royauté.

« Du temps de Frédéric, ce roi immortel dans ses annales, notre muse était réduite à chanter le déshonneur, le sarcasme et la honte; mais alors le barde allemand laissait déborder toute la colère amassée dans ses veines.

« C'est à ce moment que la muse de la Germanie s'éleva aux concerts les plus sublimes et aux hymnes les plus saints; c'est dans ces jours que, puisant à ses propres sources toute la force de ses ondes, elle s'en alla battre comme un torrent furieux la digue du gouvernement despotique ! »

Hélas ! Schiller trouva la célébrité et la fortune, l'ode rebelle de sa jeunesse devint une noble flatterie; Weimar calma peu à peu l'irascible muse allemande, et le soleil de la royauté fut l'étoile de sa vieillesse ! Tels sont les hommes, antiques ou modernes, de la veille ou du lendemain. *Numen adorandum est.*

André Delrieu.

SOUVENIRS

DE LA CORSE.[1]

La Corse, ouverte de tous côtés, sans moyens de résistance, fut exposée, pendant une grande partie du moyen-âge, aux fréquentes excursions des Normands et des Sarrasins. C'était principalement avec ses troupeaux que s'approvisionnaient les navires qui portaient ces hardis aventuriers des côtes d'Afrique en Espagne, et de la Sicile sur tous les points de l'Italie. Sans cesse mis à contribution, les habitans de l'île finirent par abandonner le rivage et par ne plus construire leurs retraites que sur le sommet des monts et des collines. Telle est l'origine de ces communes, dont les murs, souvent en ruines, semblent aujourd'hui suspendus dans les airs. Toutefois, sur les sinuosités du rivage, et de distance en distance, de vieilles tours s'élèvent encore, désignant les postes où veillait jadis la sentinelle qui devait avertir le pays de l'approche des forbans.

Le fond des vallons est encore peu habité, et les animaux même qui ont suivi l'homme sur la montagne, diffèrent complètement par leur dimension et leur allure des races de même espèce que nous possédons sur le continent. On connaît les chevaux corses, si petits, si lestes et si robustes, si ardens à la montée, si solides au bord des précipices, et d'une telle sévérité, que quelques poignées de paille suffisent à leur entretien. Les bœufs, les vaches du pays, offrent la même exiguité de taille, et se cachent dans des mâquis

(1) La livraison du 2 mai 1841.

que domineraient de beaucoup nos troupeaux de France. Sur ce terrain dont la plus grande partie est inculte, le gibier s'est multiplié au point de devenir un fléau; et le voyageur dont le cheval bat du pied les buissons de la route, est sans cesse étourdi par d'innombrables volées de perdrix qui tourbillonnent autour de sa tête et s'envolent comme un nuage dans l'espace. De tout ce gibier, la pièce la meilleure et la plus délicate est le merle, qui est vraiment en Corse d'une espèce particulière et délicieux à manger. Pourquoi, se dit-on, dans un pays que le gibier dévore, les paysans, les bergers, tireurs si consommés, se contentent-ils de vivre de lait, de fruits et de fromage? C'est parce que le Corse, naturellement très sobre, croit la valeur d'une pièce de gibier bien inférieure à celle de la petite quantité de poudre qui est nécessaire pour l'abattre. La poudre! c'est là le trésor du Corse, sa fortune et son bonheur. Quand le Corse est pauvre et que sa provision de poudre est sur le point de finir, il devient sombre et mélancolique. Le cadeau d'une livre de poudre lui rend la joie et la santé. Il garde cette poudre pour des occasions rares, ne la dépense qu'à regret, et n'ira pas sacrifier à un gibier vulgaire ce qui peut lui servir pour les provisions d'un banquet solennel ou pour une vendetta de famille.

Quand vous pénétrez par les sentiers de la montagne jusque dans les vallons boisés et obscurs du pays d'Asco, vous pouvez être témoin d'un genre de chasse tout particulier, et qui s'allie merveilleusement avec les mœurs encore sauvages de cette partie de la Corse. Une chasse au sanglier est entreprise par les habitans d'un village. Chacun se rend à son poste; on cerne au loin un espace immense, puis, marchant vers un centre commun, on rétrécit insensiblement le cercle en se répondant par des cris dans les mâquis au travers desquels on ne s'aperçoit pas. Le sanglier est signalé, un coup de fusil suivi de plusieurs autres se fait entendre, et l'animal féroce se retourne vers un des chasseurs qui l'ont blessé. C'est alors un beau spectacle que celui de l'intrépidité de cet homme. Jetant au loin sa carabine déchargée, il roule autour de son bras gauche son manteau d'un drap grossier, et serre fortement son stylet dans sa main droite. Le sanglier paraît. Le chasseur lui présente l'avant-bras et l'enfonce avec son énorme enveloppe dans la gueule de l'animal, tandis qu'il lance fortement son stylet dans ses entrailles. Mais le choc de la bête, sa vitesse et son poids, ont produit une impulsion si violente, que l'homme presque toujours roule par terre avec le sanglier. Alors, de ces deux êtres confondus et couverts de sang et de poussière, vous ne pouvez plus distinguer lequel est le blessé, lequel est le vainqueur. Cependant quelques minutes sont à peine écoulées, que l'un reste à se débattre sur le sol, et l'autre se relève triomphant. On l'entoure, on le félicite, et la glorieuse proie est transportée au village, où elle fait son entrée aux applaudissemens universels.

C'est sur la chasse que compte le Corse pour faire les honneurs de l'hospitalité qu'il ne refuse jamais au voyageur. Sur trente-quatre communes dont se compose l'arrondissement du nord, deux seulement possèdent une auberge; c'est l'Ile-Rousse et Calvi. Partout ailleurs, c'est au plus riche habitant du

lieu que vous demandez un asile; et qui que vous soyez, vous êtes bien reçu. Lorsque, finissant la journée loin d'un village, près de quelque habitation solitaire, vous arrivez chez un paysan pauvre ou chez un simple berger, vous y trouvez toujours du pain, du lait, et le *brouccio*, l'un des meilleurs fromages de l'Europe. Puis, votre hôte détache sa carabine, et vous demande respectueusement ce que vous voulez à votre dîner. Ne lui répondez pas : Ce que vous avez, car il n'a rien. Mais sûr de tuer à quelques pas de sa porte un gibier quelconque à son choix, et jaloux avant tout d'économiser sa poudre, il ne veut pas vous apporter un lièvre ou un pigeon, si vous préfériez le merle ou la perdrix. Vous commandez alors comme à la carte, et tout le gibier du pays passerait devant ses yeux, qu'il ne vous portera que ce que vous lui avez demandé.

Une coutume que, pour ma part, j'ai contribué à faire abolir, c'est celle qui consiste, dans quelques maisons encore, à n'admettre que les hommes à table, et à les faire servir par les dames de la maison, revêtues de leurs plus beaux habits. Je n'ai jamais consenti à me mettre à table que la maîtresse de la maison n'y fût assise auprès de moi; et j'avoue que cette galanterie française toute naturelle m'a attiré quelquefois, de la part du chef de la famille, une mauvaise humeur assez désagréable, mais que je faisais semblant de ne pa remarquer.

La femme, il faut bien l'avouer, ne jouit pas chez les Corses de tous les égards qu'elle mérite. Elle est placée sur un rang si secondaire, qu'il est presque hors d'usage de se disputer ou de se battre pour elle. Deux femmes entrent-elles en querelle dans un village: sur la place même où elles viennent de s'attaquer, les villageois accourent et se rangent en rond autour d'elles. Le père, les frères, le mari de chacune d'elles assistent à la rixe sans s'en mêler aucunement et sans prendre parti, afin que la dignité de l'homme ne soit pas compromise. Quand les coups et les égratignures ont été bien distribués de part et d'autre, chaque mari prend sa femme sous le bras et la ramène à la maison. Le soir, ces hommes se rencontrent, se parlent d'un air indifférent, et ne font pas plus mention de la dispute du matin, que si elle avait eu lieu entre leurs chiens ou leurs chats, ce qui, dans leurs préjugés, place la femme à peu près au même rang que leurs animaux domestiques.

Jamais l'on ne vit mieux qu'en Corse se toucher les deux extrêmes, la vie sauvage et les habitudes de la civilisation.

Un soir, j'errais dans la montagne, et les bergers voulurent m'offrir un spectacle analogue à leurs goûts. Nous étions dans un site solitaire, au bord d'un effrayant précipice, au fond duquel la fontaine du Chêne-Rouge roulait ses ondes rapides. Sur la rive où j'étais, un berger poussa un long hurlement, auquel il fut répondu par un cri sauvage de la rive opposée. Les deux hommes s'avancèrent près du précipice, choisirent chacun un des rochers isolés suspendus sur l'abîme. Les deux masses ébranlées roulent en même temps l'une contre l'autre, se heurtent avec fracas, se brisent, et tombent en éclats dans le gouffre. Alors les bergers chantent, heureux et fiers d'avoir calculé, non-

seulement la chute des corps, mais leur rencontre et leur choc dans l'espace. Ces plaisirs de titans, ces visages, cette joie étrange, ce désert, rien ne rappelle là cette civilisation que vous retrouverez en redescendant à la ville, et dont chaque détail, laborieusement combiné à Paris, semble calculé pour former un contraste parfait avec ce peuple si digne d'être français par le cœur, et si peu français par les manières.

C'est pourtant des Corses civilisés, des Corses habitans des villes, que je voudrais vous parler encore. Ce qui importe dans l'examen d'un pays qui n'a pas voulu être colonie, et qui, formant un des départemens de la France, a eu l'ambition de nous offrir une population de citoyens, nos égaux devant la loi, c'est de juger de temps en temps comment cette loi, faite pour la France et ses villes, peut s'appliquer à un peuple qui ne les aurait eues que dans un siècle, s'il s'était borné à suivre le développement naturel de sa civilisation.

Ce qui choquerait le plus les Corses, ce serait la faiblesse de caractère dans l'exercice de l'autorité. La plus extrême sévérité leur plaît; ils y voient moins un inconvénient pour eux-mêmes qu'une forte barrière opposée aux tentatives de leurs ennemis, que la loi est toujours prête à tenir en respect. Sous l'empire, avant que l'administration eût eu le temps de s'asseoir sur les bases fixes et légales que depuis elle n'a plus quittées, les commandans militaires y élargirent quelquefois leur pouvoir d'une manière un peu trop considérable, si j'en juge par quelques traditions locales. — Ah! monsieur, me disait un jour un paysan corse, c'était un grand homme que le général Morand! Il ne perdait pas, comme vous, tout son temps à des procédures qui ne finissent plus. Arrivait-il dans un village, apprenait-il qu'un meurtre y avait été commis, il faisait saisir le coupable, le confrontait avec deux témoins; puis, sur-le-champ et sans désemparer, le faisait pendre à l'arbre le plus voisin. C'était un grand homme que le général Morand! — Certes, un Corse instruit ne raisonnerait pas ainsi; mais, chez le peuple, l'idée d'une justice expéditive et brutale ne choquerait pas trop l'esprit, pourvu qu'on la crût d'accord avec le droit et l'impartialité.

Un Corse vient vous solliciter pour son procès, vous le mettez dehors par les épaules. Le lendemain, il apprend que vous avez fait le même accueil à son adversaire: il vous estime et vous honore. Il ne soupçonnerait votre justice que si l'un des deux plaideurs était par vous mieux reçu que l'autre. Chassez l'un, chassez l'autre, vous aurez acquis des titres positifs au respect de tous les deux.

Que de fois ce code, écrit pour Paris et pour les départemens de la France, me parut insuffisant en Corse, et me laissa impuissant et désarmé devant des abus véritables! J'en citerai pour preuve des pratiques de superstitions violentes que je n'ai pu empêcher. Deux hommes de la *basse ville* entrent un jour chez moi accompagnés du lieutenant de la gendarmerie, M. Reizet. Voici, me dit cet officier, deux chefs de la confrérie des *flagellans*. L'usage de cette société est de suivre chaque année la procession de la Fête-Dieu en se frappant et se lacérant le corps, de telle façon que les deux hommes que je vous amène

ont été pendant plusieurs mois obligés de garder le lit. Ils se font en public d'atroces blessures, s'arrachent des lambeaux de chair, et épouvantent tout le monde sur leur passage. La procession doit avoir lieu cette après-midi, j'espère que vous voudrez bien expliquer à ces gens-là que je suis obligé de défendre de pareilles horreurs, et que la gendarmerie va se mettre en mesure de les empêcher.—Un des *flagellans* prit alors la parole. Nous avons, me dit-il, consulté un avocat, et il nous a répondu que le procureur du roi, qui a le droit de nous punir si nous frappons autrui, ne pourra citer aucune loi qui nous empêche de nous frapper nous-mêmes. Le fait étant innocent, il importe peu que ce soit à la procession ou ailleurs qu'il s'accomplisse. — Mais, répondis-je, vous frappez votre corps à moitié nu, et je puis trouver dans le spectacle de votre nudité une offense aux mœurs publiques. — Eh bien! monsieur, pour cette année nous mettrons une chemise.—Ils le firent, en effet, et, ne connaissant aucune loi qui pût m'autoriser à interdire de telles horreurs, je me bornai à supplier le curé de diriger la procession dans la campagne, afin de détourner ce spectacle des yeux de tous les habitans de la ville, qui se bornèrent à le contempler de loin du haut des remparts.

Ce que nous vîmes était extraordinaire, et n'appartenait, en vérité, ni à notre siècle, ni à nos mœurs. Après le clergé qui suivait l'ordre adopté généralement dans ces cérémonies, se traînait péniblement à genoux un malheureux qui représentait le Christ, et qui, en se déchirant les genoux sur les cailloux de la route, succombait sous le poids d'une croix énorme dont il était chargé. Derrière lui, les flagellans s'avançaient, vêtus d'un simple caleçon et d'une chemise blanche sur laquelle bientôt se distinguèrent quelques taches sanglantes. Ces taches grossirent insensiblement, toute couleur blanche disparut, et la douleur irritant le fanatisme au lieu de le calmer, ce fut un tableau atroce que celui de ce sang ruisselant partout, de cette fureur de l'homme tournée contre lui-même. La foule poussait des gémissemens, les femmes versaient des larmes, les hommes paraissaient émus d'indignation; et moi, l'ordre étant parfaitement observé, je me bornais à déplorer ce que nulle loi ne me permettait d'interdire, profondément affligé comme homme, complètement impuissant comme magistrat.

A cette histoire j'en vais ajouter une autre, pour prouver combien dans les bureaux de Paris on ignore quelquefois l'état des choses dans un département trop éloigné de la capitale.

Le garde-des-sceaux, M. de Serre, rigide observateur de la loi, avait entendu dire que dans plusieurs villes de province l'autorité trop complaisante avait permis à quelques officiers ministériels, avoués, notaires ou greffiers, de produire *en nature,* c'est-à-dire en immeubles, le cautionnement que la loi ordonne de verser *en numéraire*. Le ministre obtint du roi une ordonnance nouvelle qui enjoignait à tout officier ministériel de réaliser son cautionnement en argent, sous peine à tel jour fixe, désigné dans l'ordonnance, d'être considéré comme démissionnaire, et d'avoir à cesser ses fonctions. Je reçus la circulaire comme tous les procureurs du roi du royaume, mais je

m'aperçus en la recevant que le rédacteur de l'ordonnance avait, par un oubli inexcusable, négligé d'observer que de tout temps et dans toutes les ordonnances précédentes le département de la Corse avait été excepté. Là tout se paie en nature : le notaire rédige ses actes pour des fromages, une dette s'acquitte avec des olives, l'avocat plaide pour des jambons. Jamais le commerce d'échange ne s'établit plus dans tous les actes de la vie pour remplacer le numéraire relégué dans quelques mains aristocratiques. Payer un cautionnement en argent était pour tout le monde d'une impossibilité absolue. C'était la première fois qu'on l'exigeait, et par la suspension annoncée on allait évidemment arrêter le cours de la justice. Je me hâtai d'écrire au ministre, mais sa réponse n'avait pas eu le temps d'arriver encore quand le délai fatal expira.

Nous étions tous en robes, à l'audience, et un auditoire nombreux remplissait la salle du tribunal. Le président fait appeler les causes. Un avoué se présente; je requiers que la parole lui soit interdite, le considérant comme démissionnaire aux termes de l'ordonnance. Un second se présente, je lui demande s'il a fait le cautionnement en numéraire, et, sur sa réponse négative, je l'empêche encore de parler. Notre liste s'épuise, et aucune cause ne reste au rôle. « Le ministère public ne prend donc rien sur lui? » demande le président impatienté. Je lui réponds : « Le ministère public ne peut, d'après son serment, prendre sur lui la violation des lois, ni des ordonnances. — Eh bien! greffier, écrivez que l'audience est impossible. — Greffier, m'écriai-je, n'écrivez rien, car vous êtes officier ministériel, et votre cautionnement n'ayant pas été fait, je vous considère comme démissionnaire. »

Dans l'après-midi, le désordre était dans la ville. Le directeur des domaines vint me porter ses plaintes sur ce que la suspension de la justice arrêtait son administration. Un notaire jetait les hauts cris, ne pouvant recevoir un testament de la part d'un homme qui allait mourir avant que la réponse de Paris fût arrivée. Enfin notre procureur-général, à qui j'avais envoyé un exprès, consentit à prendre sous sa responsabilité l'action de la justice d'après les formes précédentes, et l'ordre se rétablit. Pour avoir une juste idée de cet imbroglio, il suffit de dire que je reçus des félicitations pour être resté fidèle à l'ordonnance, et que le procureur-général, M. Gilbert-Boucher, fut félicité pour avoir pris sur lui d'y déroger. Voilà ce que peut produire au loin l'inconséquence d'un rédacteur assis tranquille à Paris dans un coin des bureaux de la chancellerie.

La classe supérieure de la société corse se composant d'anciens fonctionnaires ou militaires qui, après avoir servi sous Napoléon ou sous Murat, se livrent dans leur retraite à des travaux agricoles ou littéraires, j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier le résultat de ces travaux, et si je me borne à citer ici un fait, c'est que je le crois complètement ignoré, et qu'il consiste en une découverte qui, si elle se confirme un jour, comme je n'en doute pas, doit jeter un reflet de gloire tout nouveau sur notre France si riche en toute sorte de gloires.

Ouvrez toutes les biographies écrites jusqu'à nos jours, cherchez-y l'article *Christophe Colomb;* vous y lirez que ce hardi navigateur est né en 1441, dans les états de Gênes (1) et vous serez étonné de l'impuissance où ont été tous les biographes, de constater exactement le nom du lieu où il a reçu le jour. Gênes et Savone se sont disputé cet avantage. Cogoreo, Nervi, ont prouvé qu'elles avaient des familles portant le nom de Colomb. Enfin Succaro a été désigné comme le pays du grand navigateur, grace à M. Napione qui a réellement trouvé dans cette commune des traces de la famille de Colomb. Je dis de sa famille, car, pour ce qui le concerne personnellement, rien ne fut trouvé, malgré les actives recherches de MM. Napione, Lanjuinais et Cancellieri. Or vous saurez que, pendant le temps de leur domination passagère, les Anglais ayant détruit en Corse les registres et actes qui formaient l'ancien corps de l'état civil de ce pays, un grand travail fut ordonné par M. de Serre, garde-des-sceaux, pour rétablir ces actes autant qu'il serait possible, soit au moyen de documens officiels, soit par des témoignages fondés sur la notoriété publique. En compulsant les registres des curés, l'on remonta aussi haut que possible, et un ancien préfet de la Corse, M. Giubega, auquel je ne veux point enlever le mérite de sa découverte, trouva, à sa grande surprise, dans les registres de la ville de Calvi *l'acte de naissance de* CHRISTOPHE COLOMB.

Oui, ceci est vrai, quoique publié pour la première fois : Christophe Colomb est né à Calvi en Corse; Christophe Colomb est par conséquent le compatriote de Napoléon. Les preuves de ce fait existent, et je les dénonce comme étant dans les mains de l'honorable M. Giubega, qui tarde trop à publier sa découverte. Dans peu de temps, je l'espère, ce document sera rendu public, et la France pourra élever un monument au plus illustre navigateur du monde dans la ville où il reçut le jour, et qui est aujourd'hui le chef-lieu d'un arrondissement dans un département français.

Un mot, en finissant, sur le caractère de ce peuple qui m'a paru ressembler si peu à tous les peuples de l'Europe. Une place fort lucrative était un jour vacante en Corse; c'était celle de bourreau; elle eût pu sembler offrir l'occasion d'une fortune assurée. Or, dans cette île chaque jour témoin d'un meurtre, dans cette île où le sang des hommes est si facilement répandu par les préjugés d'honneur et de vengeance, dans cette île où dans chaque famille se médite la mort d'un ennemi, mort que l'on croit d'ailleurs méritée et qui ne répugne point à la conscience; dans cette île, dis-je, on n'a pu trouver un homme, un seul homme, qui consentît à tuer pour de l'argent. Aucun Corse n'a voulu être bourreau, et l'on en a fait venir un du Dauphiné, choisi par la chancellerie parmi plus de quatre-vingts candidats qui, en France, sollicitaient cette place.

O.

(1) La Corse, à cette époque, faisait partie des états de Gênes.

UN

PÉLERINAGE A NOTRE-DAME-DE-LIESSE.

Les dieux s'en vont! Ce cri n'est qu'un mensonge de poète; ne voyez-vous pas comme toujours des rosaires, des pèlerinages et des miracles? *Les dieux s'en vont!* ne voyez-vous pas plus que jamais de belles moissons et de belles vendanges? Les dieux sont toujours là. Si quelqu'un s'en va de ce monde, ce n'est pas Dieu; c'est vous, c'est moi, et, après nous, c'est notre médecin, c'est notre curé. Dieu reste toujours pour veiller sur notre héritage et sur les nouveaux venus. Où est Voltaire qui abattait d'un trait de plume, c'est-à-dire d'un trait d'esprit, la glorieuse croix arrosée du sang de Jésus et des larmes de Madeleine? Où sont les bruyans philosophes qui transformaient la Bible en encyclopédie, les divins cantiques en chansons grivoises? Où sont-ils tous? Mais n'allons pas si loin; ceci n'est rien autre chose que le récit simple et fidèle d'un petit pèlerinage dans un pays fort hanté des croyans. Nous partîmes le 10 juillet de N...., dans le piteux char-à-bancs du château. Jamais le char-à-bancs n'avait mené si joyeuse compagnie, à savoir : le substitut du procureur du roi de T...., un médecin et sa femme, un notaire et sa femme. Moi je conduisais le carrosse au grand dépit de la compagnie; mais, quand on va en pèlerinage, il faut bien s'abandonner un peu à la grace de Dieu. Nous vîmes à notre départ poindre le soleil à travers les ormes de la montagne de Parmailles; le ciel nous promettait bon visage pour la matinée. Au bout de l'avenue du château, nous n'avions encore rien dit (je ne parle pas des femmes);

mais, une fois en route, le médecin, un peu hableur, se mit en verve; le substitut lui répliqua par de belles métaphores; le notaire, né galant, fit de la satire et du madrigal avec les deux dames; moi seul je fus le vrai pèlerin; tout en émoustillant le cheval, j'admirai au passage les richesses de la vallée, les blés jaunissans, la vigne en fleur, les cerisiers tout rouges de fruits, le foin que secouaient les faneuses, le seigle où criait la faulx du moissonneur: ces tableaux variés brillaient de tout l'éclat du soleil et de la rosée. La nature est belle le matin, à l'encontre de beaucoup de belles femmes qui ne se montrent jamais à leur lever. C'est encore une mode perdue que d'être belle le matin; au XVIIIe siècle, les petites marquises n'étaient pas si dédaigneuses. Il est vrai qu'il n'y a plus de ruelles, ni de poètes dorés, ni d'abbés galans.

Au bord de la forêt de Samoucy, nous vîmes déjà des troupes de pèlerins, les uns allant, les autres revenant, presque tous pieds nus même au retour. Les uns portaient à Notre-Dame des couronnes de roses blanches pillées dans les jardins du voisinage, les autres rapportaient à leurs chapeaux ou à leur corsage des bouquets de roses artificielles achetés à la porte de l'église de Liesse; les plus vieux récitaient leurs patenôtres, les plus jeunes chantaient le cantique de Notre-Dame :

Peuple dévotieux,
Écoutez en ces lieux :
En grande joie et liesse
Vous allez bientôt voir
Le beau visage noir
De Notre-Dame-de-Liesse.

Parmi les plus dévotieux se trouvait un pauvre diable presque aveugle qui s'imaginait voir clair grace à son pèlerinage, mais qui ne voyait pas du tout; il vint se jeter, au bruit de notre équipage, droit à la tête du cheval. — Eh bien! mon pauvre homme, lui cria le médecin, Notre-Dame n'a donc rien fait pour vous? — Hélas! mon cher monsieur, bien loin de là, dit son voisin de pèlerinage, Notre-Dame lui a fait perdre ses lunettes.

La forêt de Samoucy, qui s'étend jusqu'à Liesse, a bien l'air de pousser pour l'amour de Dieu; dès que nous fûmes à l'ombre de ses branchages, nous devisâmes à tort et à travers des pèlerinages et des miracles; chacun de nous se fit tant bien que mal l'historiographe d'Ismérie et de ses merveilles. Voici l'histoire; — c'est de l'histoire ni plus ni moins.

En 1134, sous le règne de Foulques, comte d'Anjou, roi de Jérusalem, trois chevaliers de Saint-Jean, issus de la maison de Marchais, furent pris en combattant contre les Sarrasins; ils étaient partis pour délivrer le Sauveur du monde, les pauvres combattans furent jetés dans une prison du Caire. Ils s'agenouillèrent sur la paille pour bénir leur sort. Le soudan voulut les séduire par mille cajoleries pour en faire des mahométans. Les chevaliers tinrent bon dans leur foi; le soudan les supplia lui-même, ils furent inébranlables. Le

soudan, qui était un homme d'esprit, dépêcha sa fille Isméric vers les prisonniers rebelles; c'était la plus belle profane du Caire. La voilà qui tresse sa chevelure d'ébène, qui parfume sa robe de myrrhe, et qui descend dans la prison. Toute noire qu'elle était, elle apparut comme un astre aux chevaliers de Saint-Jean. Dès son entrée, elle se mit à parler de Mahomet et surtout du paradis de Mahomet. — Ne vous en déplaise, dit le plus jeune des chevaliers, j'aime mieux le paradis de saint Pierre, où la sainte Vierge Marie mère de Dieu égraine son chapelet. — La belle Ismérie, qui n'était pas moins curieuse qu'une autre, demanda si la mère de Dieu était plus belle qu'une houri. Les chevaliers firent un si beau portrait de la reine des cieux, que la fille du soudan, qui se croyait la reine de ce monde, fut tentée de s'agenouiller et de l'adorer. Elle alla chercher du bois et des outils; elle pria les prisonniers de sculpter une image de la sainte Vierge, disant qu'elle se convertirait à la religion chrétienne si la figure de Marie était digne de leurs louanges. Les chevaliers étaient de fort bons chrétiens, mais de fort mauvais sculpteurs. Ils se recommandèrent à Dieu et s'endormirent en paix sur les outils. Vers minuit, à leur réveil, quel fut leur étonnement, dit la tradition, de voir que le soleil luisait comme en plein midi! Je me trompe, ce n'était pas le soleil qui rayonnait si bien, mais une belle image de la sainte Vierge *jetant une si grande lumière que les chevaliers faillirent à en perdre la vue*, c'est toujours la tradition qui dit cela. C'était plus qu'il n'en fallait pour convertir Ismérie; elle se fit catholique de tout son cœur. Voltaire, qui raconte cette histoire miraculeuse à sa façon, dit, le profane, qu'on se ferait chrétienne à moins en si belle compagnie; mais n'écoutons pas Voltaire. La fille du soudan, qui voulait voir un peu de pays, fit entendre aux chevaliers qu'elle serait bien aise de partir avec eux; se faire enlever, ce n'est pas très chrétien, mais cette fois pourtant c'était une œuvre pie. Or comment s'y prendre? Le soudan aime sa fille et tient à ses prisonniers; il donnerait sa part de paradis (de Mahomet) plutôt que de perdre Ismérie et les chevaliers de Saint-Jean. Un miracle ne vient jamais seul : la nuit d'après, Ismérie fut éveillée par l'éclat d'une vive lumière et un concert de voix harmonieuses; dans cette lumière divine, dans ce concert céleste, la sainte Vierge apparut environnée d'une troupe de jeunes vierges. Marie chanta (je reproduis le couplet du cantique) :

Oh! fille du soudan,
Vous serez baptisée,
Par l'évêque de Laon!...

Et là-dessus, la Vierge reprit le chemin du ciel. Cela est bel et bon, dit Ismérie; baptisée, chrétienne, catholique, apostolique et romaine. Mais aller en France c'est un peu loin, d'autant plus que les chemins sont mauvais. — Enfin, on ne fait pas son salut en dormant. Ismérie se lève; elle prend la miraculeuse image et ses pierreries (en fille bien apprise), elle va retrouver les chevaliers pour les consulter; la nuit porte conseil. A peine arrive-t-elle en

leur prison que toutes les chaînes se brisent comme du verre. Suivez-moi donc, dit-elle aux prisonniers; il ne fait pas bien clair, mais cette bien heureuse image, toujours rayonnante, nous éclairera mieux qu'une lanterne. Les chevaliers ne se le font pas dire une seconde fois. En moins d'une minute, voilà la caravane en route; c'était bien la caravane du Caire. Ils arrivent gaiement au bord du Nil; un pêcheur nocturne se trouve là fort à propos; ils descendent dans sa barque, ils abordent à l'autre rive et prennent le premier chemin venu.

Ayant marché long-temps,
La sultane tristement
Dit aux trois gentilshommes :
Je voudrais faire un somme.
Les chevaliers soudain,
S'écartant du chemin,
Entrent dans un bocage....

Vous voyez que c'étaient bien là des chevaliers français et galans. *Étant tous endormis, ils furent* transportés par miracle et sans y penser dans le royaume de France. Oh! oh! s'écrie le plus jeune des chevaliers à son réveil; voilà là-bas les cheminées du château de mon père; voyez par-dessus ces chênes le clocher de notre pays; c'est ce qui s'appelle faire son chemin en dormant.

Voyant un jeune berger
Jouant du flageolet,
L'un de ces gentilshommes,
Qui avait bien dormi,
Lui dit : O mon ami!
Dis-moi donc où nous sommes.

Le berger leur répond sur son flageolet qu'ils sont en Picardie, *fort loin de la Turquie*. Cependant la fille du soudan ne voit plus l'image miraculeuse; elle pleure, elle crie, elle se désespère; les voilà tous qui battent la campagne; enfin, Ismérie retrouve l'image au bord d'une fontaine; après avoir bu à cette fontaine, Ismérie reprend l'image dans ses bras, malgré les chevaliers qui sollicitent cette gloire. L'image divine n'était pas au bout de ses divins caprices; en passant dans un enclos, à deux pas du château, elle devint tout à coup si lourde, qu'Ismérie la laissa tomber sur l'herbe en pleurant; les chevaliers voulurent en vain la soulever. Ils comprirent que c'était là que la sainte Vierge devait avoir un autel, ils firent vœu d'y bâtir une église. Enfin, ils arrivent dans leur vieux manoir sous cette bonne escorte. La mère des chevaliers ne vit point de prime-abord Ismérie d'un bon œil; mais dès qu'elle apprit que la fille du soudan n'était pas venue en France pour devenir sa bru, elle l'accueillit le mieux du monde; elle alla même jusqu'à consentir à se faire sa marraine. Peu de jours après, Ismérie fut baptisée et confirmée en grande pompe dans

la cathédrale de Laon, par l'évêque Barthélemy de Vir. Après quoi je ne sais ce qu'elle devint; mais ce que je sais, grace à la tradition, c'est que les chevaliers, fidèles à leur vœu, élevèrent une église dans leur enclos pour consacrer tous ces miracles. Cette église fut bientôt féconde en prodiges. L'évêque Barthélemy vint la bénir au milieu du peuple de toute la province; l'image miraculeuse fut élevée sur l'autel où elle est encore dans une robe d'or et d'argent. On vint l'implorer de toutes les provinces de France; il y eut même des pèlerins allemands et espagnols; en vérité, saint Jacques de Compostelle n'eut jamais si beau jeu. L'église fut nommée *Notre-Dame-de-Liesse;* à côté de l'église il fallait une auberge pour les pèlerins; à côté du cabaret se plaça bientôt un marchand de bouquets artificiels et d'images miraculeuses; de là l'origine de ce village qui compte plus d'un millier d'ames. Il y eut des pèlerins de toutes les façons; les rois Charles VI et Charles VII y vinrent plusieurs fois fort dévotement, à pied et à cheval; René, comte de Provence et roi de Sicile, laissa à cette église par son testament, en 1474, un marc d'or; Louis XI y pria en 1475, et y fit bénir la Notre-Dame de plomb de son chapelet; en 1482, il y fit bâtir une chapelle pour attendrir la sainte Vierge sur son sort; François Ier et Henri II y furent de très généreux pèlerins; Charles IX y fit plus d'une neuvaine; ce fut pour cette majesté superstitieuse que le cardinal de Lorraine réédifia le château de Marchais, qui est encore à cette heure un des plus riches châteaux de France. Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Louis XIII, le cardinal de Richelieu furent souvent en pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse qui n'a fait grands miracles en leur faveur. Enfin Notre-Dame fut visitée en 1820 par la duchesse de Berri.

Les miracles s'étendaient au-delà de l'église; il vous souvient de cette bienheureuse fontaine où Ismérie avait retrouvé l'image de la Vierge; or, sur cette fontaine, une chapelle s'était élevée pour protéger la source divine ou plutôt pour vendre des verres d'eau aux pèlerins, comme on vendait des bouteilles de vin à l'auberge. Mais l'eau de la chapelle fut, à notre grande surprise, plus recherchée que le vin du cabaret : vous verrez pourquoi.

Puisque nous sommes à peu près au bout de l'histoire, poursuivons notre pèlerinage. Nous nous arrêtâmes dans la forêt pour déjeuner; nous déjeunâmes un peu de l'air du temps : une croûte de pâté, une aile de poulet, un flacon de vin de Bordeaux. Après déjeuné, nous nous remîmes en route plus gais et plus causeurs. Notre équipage fut bientôt entouré et harcelé d'une douzaine de petits mendians indigènes qui chantaient le cantique de Notre-Dame tout en faisant la roue. Nous ne savions d'où ils venaient; les uns semblaient sortir de la poussière du chemin, les autres des halliers épineux. Pour une pièce de trente sous nous fûmes bénis à outrance. Près d'arriver à Liesse, nous demandâmes la meilleure auberge à un beau monsieur joufflu et souriant qui passait près de nous. — La meilleure auberge? dit-il lentement en ayant l'air d'y mettre de la conscience; ma foi, messieurs, je crois bien que c'est celle que voilà. — En achevant ces mots, il nous indiquait du doigt la chapelle de la fontaine. Nous comprîmes; les dames y voulurent descendre, nous y descen-

dîmes. Il y avait foule; un vieux sacristain de triste mine versait à boire aux pécheurs avec un peu de parcimonie; on le payait comptant, donnant donnant, un verre pour un sou, et une antienne au lieu d'une chanson par-dessus le marché. Après avoir secoué sa sébile et prié les buveurs oisifs de s'en aller, il vint à nous et nous demanda quel nombre de verres nous voulions boire. Et voyant plusieurs d'entre nous faire la grimace, il ouvrit un tabernacle et y prit un calice de cristal. — C'est dans ce calice que le roi Louis XIII, par la grace de Dieu, a bu de cette eau miraculeuse.

Les dames sourirent au sacristain.

— Quelle est la vertu de cette eau? demanda le médecin, qui est un esprit fort.

— La vertu de cette eau, répondit le marchand, c'est de purifier l'ame des pécheurs, si bien qu'ils sont en état de grace pour implorer Notre-Dame. En voulez-vous six verres? La vertu de cette eau, c'est aussi de préserver de la fièvre maligne. En prendrez-vous chacun deux verres? Voyons, madame, donnez le bon exemple! — Le sacristain se pencha vers la fontaine, et y puisa un verre d'eau tout en récitant un orémus : *Concede, misericors Deus, fragilitati nostræ præsidium,* etc.

Jésus-Christ et la Madelaine, saint Augustin et sainte Thérèse nous ont découvert par leurs larmes la source divine qui lave les péchés; j'aime mieux la fontaine de Notre-Dame de Liesse : la source des larmes est amère; la fontaine en question verse la plus belle eau de roche du monde. Parmi les fontaines consacrées, il n'y a que la fontaine où Rebecca enivra Éliéser qui puisse compter à côté de celle-là. J'ai poussé le fanatisme jusqu'à boire tout un verre; les dames, plus fanatiques encore, ou peut-être plus pécheresses, burent deux verres sans trop de peine.

Un valet de l'aûberge voisine était venu prendre notre cheval; nous allâmes à pied à l'église, en bons pèlerins. Cette église, grace aux dons des princes et princesses, cardinaux et bénédictines, est la plus coquette des églises de France; que de paillettes! que de verroterie! que de clinquant! Auprès de l'église de Liesse, Notre-Dame-de-Lorette est une église très austère. Mais le plus bel enjolivement est, sans contredit, un beau millier de béquilles appendues dans une chapelle en témoignage des miracles de Notre-Dame. Voilà pour les boiteux. Les aveugles ont laissé quelques paires de lunettes; les autres martyrs de l'espèce humaine n'avaient rien à laisser en témoignage, si ce n'est des cierges, un peu de fumée de plus ou de moins. Outre les boiteux qui ont marché sur les deux jambes, les aveugles qui ont vu, bien d'autres malades sont redevenus allègres et gais, grace à la commisération de Notre-Dame de Liesse; il y a des saintes qui ne guérissent qu'un petit coin de notre corps, mais celle-là n'y regarde pas de si près, elle sait sur le bout de ses doigts le catalogue de tous les maux.

— Notre-Dame de Liesse, dis-je avec ferveur, délivrez-nous des médecins.
— Délivrez-nous des substituts, dit le médecin. — Délivrez-nous des avocats,

dit le substitut. — Et nous entamâmes une kyrielle de toutes les plaies de la France. La femme du notaire finit par cette intercession : — Délivrez-nous, ô sainte Ismérie, des sep péchés capitaux et des sept mille péchés véniels. — Gardez-vous-en bien, ô gracieuse Notre-Dame, dit la femme du médecin; accordez-nous, comme de coutume, notre petit péché quotidien. Ainsi soit-il.

Comme nous passions dans la nef, nous vîmes une jeune paysanne en béguin, qui tirait la corde d'une cloche de toutes ses forces. — Pourquoi tirez-vous si bien cette cloche? lui demanda sans façons la femme du notaire.

La paysanne allait répondre; mais, nous voyant approcher, elle rougit et s'en alla prier un peu plus loin.

— Cette corde, dit le médecin, qui était le plus savant, quoique le plus mauvais catholique, est aussi miraculeuse que l'eau de la fontaine : si du premier coup les femmes font sonner la cloche, elles peuvent compter sur un enfant dans l'année.

— Mais, dit malicieusement le substitut, qui compte sans son hôte compte deux fois.

— Ah ça, dit le notaire, qui était l'homme moral de la bande, celle qui vient de tirer la corde n'a pas trop l'air d'être mariée?

— Vous êtes bien innocent, dit le médecin; si elle était mariée, elle ne viendrait pas si loin.

— C'est donc une vagabonde?

— Au contraire, c'est une fille très sage et qui raisonne bien : la corde ne promet pas d'époux; mais, en lui demandant un enfant, le mari est sous-entendu.

A cet instant nous fûmes attirés par un bruit de voix argentines qui résonnaient dans une chapelle. C'étaient une douzaine et demie de petites filles de dix à onze ans qui se confessaient à un vieux chanoine de figure résignée. Jamais vous n'avez vu si joli enfautillage : le vieux chanoine avait aligné les jeunes pénitentes sur un seul rang, il les confessait toutes à la fois.—Mes enfans, avez-vous omis de prier notre divin Sauveur?—Oui, non, non, oui, non. Ces oui et ces non jetés au hasard par des petites voix perçantes nous amusèrent beaucoup; mais comme il n'y avait pas là l'ombre d'un miracle, nous fîmes un demi-tour; nous allâmes vers l'image miraculeuse. C'est une fort mauvaise sculpture qui ne fait pas bien augurer des artistes *extra muros:* il est bon que chacun s'en tienne à son métier. A côté de l'image miraculeuse, on voit dans un cadre d'or le portrait de la fille du soudan. Il n'y a pas eu pour ce portrait grands frais de couleur : Ismérie est tout en noir depuis les pieds jusqu'à la figure, *inclusivement.* Le devant de l'autel était semé de pèlerins fraîchement débarqués priant Notre-Dame de toutes leurs forces sinon de tout leur cœur. Comme nous n'avions pas grand' chose à demander à Ismérie, nous nous éloignâmes un peu. Nous nous avançâmes vers la chapelle des béquilles. Un pauvre diable, qui en avait deux sous les bras depuis longues années, venait de s'arrêter là tout pensif et tout mélancolique.

— Eh bien! mon pauvre homme, lui dit le médecin, vous voudriez bien jeter vos béquilles sur le tas.

— Oui, répondit-il d'un air piteux, mais ce bonheur-là n'est pas fait pour moi.

— Pourquoi donc? Le soleil luit pour tout le monde.

— Pourquoi? pourquoi? reprit le boiteux en secouant la tête, parce que je n'ai pas la foi. C'est pourtant bien simple, mais c'est au-dessus de mes forces. Voilà plus de mille fois que je viens ici voir toutes ces béquilles pour croire un peu, mais c'est comme si j'avais le diable dans l'ame qui me chante toujours que toutes ces béquilles n'ont servi à personne, si ce n'est à Notre-Dame elle-même. Ne suis-je pas bien malheureux de ruminer de ces pensées-là?

Nous lui conseillâmes de prendre son mal en patience; heureusement pour lui que nous joignîmes quelque chose au conseil. C'était, après avoir prié Dieu, tout ce que nous avions de mieux à faire dans l'église; nous voulûmes sortir pour nous promener un peu. — N'oublions pas les tableaux, dit le substitut. Nous retournâmes sur nos pas. Le premier tableau représente Louis XIII et Anne d'Autriche priant pour avoir un fils, à en juger par le fond où est peinte la Nativité; le second représente la duchesse de Berri remerciant Notre-Dame d'avoir accordé à ses vœux M. le duc de Bordeaux qui sommeille bercé par les anges. Ce ne sont pas là deux chefs-d'œuvre; le premier est daté de 1618, l'autre a deux siècles de moins et n'en vaut guère plus; enfin, la peinture est digne de la sculpture.

A notre sortie de l'église, nous fûmes tous frappés de l'étrange caractère du bourg; c'est bien le spectacle austère de quelques villes de Flandre et d'Espagne: des figures sombres à tout seuil de porte, des chapelets à toutes les mains, des soutanes et des rabats qui se dessinent partout, des cierges qui brûlent par douzaines; mais, à Liesse, le tableau est un peu égayé par les groupes de pèlerins endimanchés qui viennent là par distraction. Nous vîmes bientôt paraître une procession indéfinie: deux villages d'alentour, bannières flottantes, croix et cierges allumés en tête, avec tous les menus accessoires du culte. Le petit séminaire de Liesse alla en grande pompe au-devant de la procession. En voyant cela, qu'auraient dit les gazettes nationales qui se sont effrayées des processions pour la fête de Dieu? Il est vrai qu'en toute chose les saints sont mieux fêtés que le bon Dieu.

Un peu fatigués de voir partout rabats, cierges et rosaires, nous nous acheminâmes vers l'hôtellerie. La façade est une façade de couvent; point de bouquet de gui comme on en voit à toutes les auberges de Picardie, mais une croix pour enseigne. Une croix pour enseigne, c'est toujours une croix mal placée, c'est rappeler mal à propos la cène et les apôtres. Cependant notre appétit tint bon. Nous trouvâmes dans la salle d'entrée deux servantes qui avaient la mine de deux sœurs de charité, un marmiton qui avait l'air d'un enfant de chœur, et un chat faisant le chattemite, *un saint homme de chat*. Survint un grand individu pâle et sec à faire peur aux vivans, qui, après s'être incliné

comme un séminariste, nous demanda d'une voix sombre ce qu'il pourrait faire pour notre excellence.

— Un bon dîner, dit le médecin.

— Messieurs, reprit l'hôtelier, c'est aujourd'hui samedi, je n'ai que des œufs et de la salade, du fromage et des fruits.

Le pauvre médecin se recommanda à Dieu :

— Seigneur! s'écria-t-il, où sommes-nous?

— Mais, demanda le substitut, est-ce qu'on ne vend pas des indulgences, ici?

— Oui, monsieur, mais seulement pour les malades. Depuis M. de Voltaire à son voyage en Flandre, nul chrétien en bonne santé n'a mangé de viande les samedis en cette maison.

— Comment, M. de Voltaire? Est-ce qu'il est venu ici en pèlerinage?

— Hélas! monsieur, répondit l'hôtelier, par malheur pour le pays, il y en a bien d'autres de son espèce qui sont venus profaner ce saint lieu. Saint-Just a couché là-haut pendant huit jours; aussi, mon grand-père a fait bénir la chambre quand l'échafaud a coupé cette tête de monstre.

— Tout beau! s'écria le médecin qui est pour la république; mêlez-vous de vos têtes de veau, monsieur l'hôtelier. Où donc avez-vous appris votre état, s'il vous plaît?

— J'ai été au séminaire, dit-il avec orgueil.

— Que diable! dit le notaire, il fallait vous faire curé, nous ne serions pas exposés à être mal traités ici.

Nous nous résignâmes aux œufs et au fromage de l'auberge catholique, apostolique et romaine, où l'on jeûne sérieusement quand l'église l'ordonne.

— Voyez-vous, messieurs, reprit l'hôtelier qui voulait nous convertir, Voltaire s'est bien repenti d'avoir enfreint en cette maison les commandemens de l'église. Voici l'histoire en deux mots : Cet homme passait à Liesse, par curiosité, en compagnie d'un seigneur de la cour; ils descendent ici et s'en vont à l'église; ils reviennent bientôt riant aux éclats; mes *aïeux* épouvantés les supplient d'avoir plus de respect pour Notre-Dame; les impies disent qu'ils se moquent de Dieu et du diable, qu'ils riront tant qu'il leur plaira, et autres blasphèmes pareils; et non contens de tout cela, ils commandent d'un ton de maître le plus beau dîner du monde. C'était un samedi, dans la belle saison. Mes aïeux résistèrent d'abord avec un pieux courage; mais, craignant quelque malheur, ils égorgèrent un poulet et le mirent à la broche. Sur le soir, après dîner, les deux blasphémateurs se remettent en route; à peine au bord de la forêt, un orage épouvantable fondit sur eux. Allez, messieurs, ils virent de près le feu du ciel; au dire d'un bûcheron, ils tombèrent agenouillés dans la poussière. Tout grands seigneurs qu'ils étaient, ils se tournèrent vers Notre-Dame de Liesse avec des prières et des larmes; Notre-Dame, apaisée par leur repentir, daigna leur laisser la vie, mais ils furent mouillés jusqu'aux os. Exemple terrible de la toute-puissance de Dieu et de la faiblesse des hommes!

Là-dessus, l'hôtelier nous fit une profonde révérence, et s'éloigna de nous avec dignité, sans avoir levé les yeux une seule fois sur les dames.

Pendant notre frugal banquet, nous nous perdîmes à l'envi dans le monde des miracles; miracles sacrés, miracles profanes, c'était à qui mettrait en jeu le plus beau. Romulus et Rémus naquirent d'un dieu et d'une vestale; la chevelure de Bérénice balaya, une belle nuit, toutes les étoiles du ciel, qui restèrent dans le balai; Philémon et Baucis virent changer leur cabane en temple; les murailles de Thèbes s'élevèrent au son de la flûte. Voilà pour les profanes. Les miracles sacrés ne sont pas moins agréables; à commencer par le serpent qui perdit Eve, par la mâchoire d'âne de Samson, par les discours de l'ânesse de Balaam, par le soleil et la lune arrêtés en plein midi; à finir par les hauts faits de Notre-Dame de Liesse. Nous fûmes tous des voltairiens pervertis. Heureusement pour notre salut que la femme du notaire nous arrêta par cette sentence : — Quand la foi parle, la raison ne doit pas dire un seul mot.

Tout est pour le mieux dans ce monde, qui n'est pas le meilleur. Avant les miracles de Notre-Dame de Liesse, le pays n'était qu'un désert sablonneux, une lande dédaignée, un marais malsain à peine habité çà et là par quelques pauvres diables qui n'avaient pas ailleurs de place au soleil. On eût dit d'un oubli de la nature en voyant au milieu d'une des plus riches contrées ces quelques lieues de sable aride où l'orge venait à peine. Mais Ismérie arriva à propos, en compagnie des seigneurs du pays, qui ne savaient à qui louer leurs terres. Avec Ismérie les miracles, avec les miracles les pèlerins; on plante, on bâtit, on dessèche les marais, on enterre le sable, on finit par dominer la nature rebelle, et voilà le pays qui va son train le mieux du monde. Cependant la meilleure moisson n'a jamais été celle de la terre; les marchands de chapelets, de cierges, de bagues, d'images et de bouquets miraculeux se sont enrichis plus vite que le laboureur. Il n'est guère de village en France où Notre-Dame n'ait vendu quelque scapulaire de plomb, de cuivre ou d'argent. J'ai vu arriver à Liesse une charrette toute pleine de bagues de plomb; c'est un commerce effréné en gros et en détail; rien n'y manque, pas même les commis voyageurs, qui sont d'anciens aveugles, ou d'anciens boîteux, qui voient ou qui marchent par la grâce de Notre-Dame. Or, *malgré les miracles,* ne faut-il pas déplorer ces pèlerinages un peu vagabonds, à cette heure surtout où le pays manque de bras pour les moissons? ne verrait-on pas d'un bon œil, au lieu de ces bouquets de papier peints, quelque ardente faucille armer la main du pèlerin? la jeune moissonneuse qui ornerait son chapeau de paille du dernier bluet cueilli dans les seigles en retournant la gerbe, ne serait-elle pas plus agréable au Seigneur, pour parler comme l'Écriture, que toutes ces aventurières qui enjolivent leurs corsages fanés des bouquets bénits de Notre-Dame? Il ne faut pas faire tant de chemin pour Dieu et ses saints. Dieu est partout où il y a un épi, une goutte d'eau, un rayon de soleil, une fleurette dans l'herbe : tout cela vaut bien les reliques, les cierges, les scapulaires et les bouquets de Notre-Dame de Liesse; Dieu est par-

tout pour la bonne foi, la charité et le travail. Ceci me rappelle une petite leçon donnée dans un tribunal par un président, homme d'esprit, à un jeune abbé de Notre-Dame de Liesse. L'abbé, comme témoin dans je ne sais quel délit, allait jurer de dire toute la vérité. Le christ avait je ne sais pourquoi disparu du tribunal depuis quelques jours; le pauvre abbé le cherchait des yeux avec angoisse; de guerre lasse, il tourne le dos au jury et lève la main vers la cathédrale du pays dont il voyait une tour par la fenêtre : — Allons donc, monsieur le curé, lui dit le président avec humeur, soyez plus poli et plus orthodoxe; Dieu n'est-il pas partout?

Nous allâmes de Liesse au château de Marchais, où dorment en paix après un si long voyage les trois chevaliers de Saint-Jean. Ce château, qui fut le pied-à-terre de plus d'un royal pélerin, a gardé je ne sais quel parfum du vieux temps des miracles. Le châtelain d'aujourd'hui, qui ne revient pas de la Terre-Sainte, est un homme d'esprit qui s'entend à merveille aux œuvres d'art; il a recueilli les plus beaux meubles de la renaissance dans la chambre où a couché François Ier. De la fenêtre de cette chambre, fenêtre gothique ornée de gracieuses arabesques, on voit au bout de l'avenue du parc, par une échappée, le clocher aigu de Notre-Dame de Liesse. Ce château, à l'encontre de beaucoup d'autres, est plus beau que jamais, grace à cette main savante qui lui prodigue tout; le parc est une des plus magnifiques promenades de France et de Navarre. En automne, le son du cor, le cri des chasseurs, l'aboiement des chiens, éveillent gaiement ce pays un peu morne. C'est le beau temps du château et du terrain, le temps du bruit et des fêtes. Tous les pélerins y sont bien venus, les riches et les pauvres, les uns au seuil, les autres au foyer.

Nous revînmes le soir, sans miracles et sans orages, avec le gracieux souvenir de la jolie paysanne en béguin qui tirait la corde miraculeuse avec tant de bonne volonté. Grand bien lui fasse!

Arsène Houssaye.

Bruyères, 25 juillet.

BULLETIN.

L'opération du recensement a mis aux prises, sur quelques points de la France, les droits du gouvernement avec les susceptibilités du pouvoir municipal. Dans quelques grandes cités, le maire et les conseils municipaux ont pensé qu'il n'était pas de leur dignité d'assister les agens du ministère des finances dans la vaste enquête décrétée par les chambres; aussi ne se sont-ils pas rendus à l'invitation que leur ont adressée les préfets en vertu de la circulaire de M. Humann. Voilà toute l'affaire dans sa simplicité. Mais la législation a tout récemment prévu le cas où les maires, par une fausse interprétation de leurs droits, se refuseraient à un service légal. La loi de 1837 sur les attributions municipales statue, dans son article 15, que dans le cas où le maire refuserait ou négligerait de faire un des actes qui lui sont prescrits par la loi, le préfet, après l'en avoir requis, pourra y procéder d'office par lui-même ou par un délégué spécial. C'est ce qui s'est fait. Là où les municipalités ont refusé leur concours, l'autorité préfectorale, usant de sa prérogative, a poursuivi l'opération. Remarquons en passant le génie constant de nos lois, qui est d'assurer l'action du gouvernement central et de lui donner toujours le dernier mot dans les difficultés qu'il peut rencontrer dans sa marche. Et ici ce n'est pas la législation de l'empire qui parle, c'est une loi nouvelle décrétée par des chambres justement jalouses de la liberté des communes et des citoyens.

A ces résistances isolées on peut opposer l'adhésion formelle de beaucoup de municipalités qui ont reconnu dans les deux recensemens de la population et des valeurs mobilières une opération tout ensemble légale et utile. C'est surtout dans le centre de la France où il y a un sentiment si profond des bienfaits de l'unité administrative, que les mesures prescrites par la loi ont trouvé une obéissance intelligente. Au surplus, il ne faut pas, dans un pays aussi

étendu que le nôtre, trop s'étonner de ces contrastes et de ces contradictions entre les municipalités. Depuis trois ans seulement, les lois nouvelles qui règlent les différens degrés de l'organisation municipale sont en vigueur : comment n'y aurait-il pas dans leur application des tiraillemens, des erreurs?

A Toulouse, il y a eu, dès le principe, quelque chose de plus grave que le refus de concours du conseil municipal. Quelques habitans avaient repoussé de leur demeure les agens de l'administration; c'est ce que nous apprend M. Floret dans une réponse à quelques assertions inexactes d'un journal. Dans ces circonstances, ce fonctionnaire crut n'avoir rien de mieux à faire qu'à surseoir sans bruit et à demander des ordres au ministère, en lui rendant compte de la situation. Le sursis ignoré de la population paraissait à M. Floret n'avoir aucun inconvénient. Le journal qui a publié la lettre de cet administrateur était en mesure plus qu'aucun autre de signaler ce que son récit pouvait avoir d'inexact; il a publié la lettre sans commentaire, et ce silence est une reconnaissance implicite de la vérité de la version de M. Floret. Dès la première nouvelle de la révocation de ce préfet, nous avons douté que cette mesure fût la meilleure à prendre. Un fonctionnaire qui consulte ne saurait être considéré comme un fonctionnaire qui refuse d'obéir. Un préfet, qui est le premier représentant du pouvoir civil, n'est pas un instrument passif et muet.

Néanmoins le ministère ne faisait qu'user de son droit en envoyant un autre administrateur dans le département de la Haute-Garonne, et si la révocation de M. Floret pouvait froisser les sentimens d'affection et d'estime que la ville de Toulouse lui avait voués, elle ne saurait excuser en aucune façon les indignes excès qui l'ont suivie. S'il faut en croire le rapport que la municipalité provisoire de Toulouse vient d'adresser à M. le ministre de l'intérieur, ce n'est pas l'opération du recensement qui a causé les troubles, mais uniquement la nomination du nouveau préfet. « M. Mahul, dit ce rapport, au sujet de la seconde proclamation du préfet, pense que les désordres qui ont eu lieu sont maintenant bien appréciés dans leur cause et dans leurs auteurs, et que la cause de ces désordres, c'est la *révolte contre une loi*. Nous croyons au contraire que ce sont les actes de défiance dont nous avons parlé, l'énergie malentendue de M. le préfet, ses erreurs successives à l'égard de la garde nationale et du conseil municipal, qui ont profondément agi sur l'opinion publique et l'ont soulevée contre lui. » On ne peut dire plus clairement qu'il y avait dans la pensée des agitateurs lutte entre la ville et le gouvernement. Il ne s'agissait plus de protester contre le recensement; c'était le représentant du gouvernement du roi qu'on voulait atteindre et frapper.

Cette manière de poser la question était factieuse et funeste. Il est dérisoire de dire, comme le fait la municipalité provisoire, que le roi ni son gouvernement n'ont été l'objet d'aucun cri séditieux. La sédition était dans l'émeute elle-même. Elle était plus encore dans le but que se proposait l'émeute, qui se ruait contre un administrateur à peine installé depuis quelques jours.

La tâche du commissaire extraordinaire, de M. Maurice Duval, a donc été de rétablir le gouvernement dans la plénitude de ses droits et de son autorité. Le journal dont M. Arzac est propriétaire émet d'étranges doctrines et de singulières prétentions. A entendre *l'Utilitaire,* le conseil municipal doit refuser son concours au commissaire général tant que les troupes n'auront pas quitté Toulouse. Voyez-vous une municipalité traitant d'égale à égale avec le gouvernement du roi et du pays, dictant ses conditions, et ne consentant à entrer en rapport avec le représentant du pouvoir central que lorsqu'elles seront exécutées ! Pour qu'un journal ait la témérité de mettre en avant de pareilles idées, il faut qu'il croie répondre aux passions, aux préjugés d'une certaine partie de la population. Nous ne sommes pas surpris qu'en face de dispositions pareilles, M. Maurice Duval ait prononcé la dissolution du conseil municipal et de la garde nationale. Dans tous les événemens qui ont agité Toulouse depuis un mois, ces deux corps n'ont pas montré l'intelligence suffisante du rôle qu'ils avaient à jouer, des devoirs qu'ils avaient à remplir.

Derrière ces prétentions exagérées du pouvoir municipal, derrière ces molles complaisances pour les fantaisies populaires, il y a encore d'autres passions qui travaillent dans l'ombre. Si l'on y regarde de près, on trouvera, au fond de toutes ces collisions, la main d'un parti qui s'efforce de miner incessamment le gouvernement actuel dans l'espoir de lui donner pour héritier le jeune représentant d'une dynastie déjà tombée trois fois. Dans ce parti beaucoup sont impatiens, beaucoup ont les yeux fixés sur un avenir qui leur semble prochain; on calcule l'âge d'Henri V, on regarde la révolution et le gouvernement de 1830 comme atteint d'une langueur mortelle qui ne pourrait résister à une secousse. Toujours les mêmes illusions, toujours les mêmes chimères. Nous voici au onzième anniversaire de la grande péripétie politique qui a réformé la charte et changé les représentans de la royauté. Mais pour certaines personnes le temps n'a fait qu'aggraver leurs haines, et épaissir le bandeau qui leur cache la vraie situation du pays. Singulière destinée de notre dernière révolution, si légitime dans son principe, si honorable dans son triomphe, d'avoir à frayer sa route entre les violences et les injures de deux partis intolérans et extrêmes ! Ecoutez leurs organes, lisez leurs déclamations ardentes, et vous y verrez que le pays qui, de toutes les nations du continent, a le plus de droits et de libertés politiques, se sent malheureux et opprimé. Mais regardez un peu autour de vous, observez les faits, vous verrez un peuple appliquant son activité paisible à l'amélioration de son bien-être, aux spéculations du commerce, aux travaux de l'agriculture, de l'industrie et des arts. Sans doute ce peuple ne pense pas qu'il n'ait plus rien à souhaiter, et que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles; mais ce n'est pas vers l'accroissement des droits politiques qu'il tourne en ce moment ses désirs et sa pensée, car il n'use pas toujours de ceux que lui confèrent les lois en vigueur. Combien d'élections municipales et départementales ne se font qu'à un petit nombre de votans ! L'amélioration de la vie matérielle à l'intérieur, au dehors

l'extension d'une juste influence, voilà ce qu'au fond veut le pays dans la justesse de ses instincts. Il sent fort bien que la constitution d'un peuple libre doit prouver sa supériorité en étant pour ce peuple la source d'un bonheur réel et d'une grandeur morale qui lui assure une notable place parmi les autres nations. C'est à ce double besoin que le gouvernement et la révolution de 1830 doivent répondre, et nous ne désespérons pas de leur voir atteindre ce but. Certes, ni les difficultés ni les passions ennemies ne manqueront : on peut même dire que les principes de notre gouvernement se font presque obstacle à eux-mêmes par la liberté qu'ils accordent aux adversaires de nos institutions. Telle est la condition laborieuse que le génie de notre siècle fait au pouvoir; le pouvoir ne parvient à diriger et à gouverner un peu la société, qu'à la condition de voir souvent ses intentions soupçonnées, méconnues, calomniées. A chaque attaque il faut une réponse, à chaque mensonge une réfutation. C'est une lutte, une polémique de tous les instans. Quelquefois, en voyant les institutions du pays en butte à tant d'attaques, on a peine à comprendre qu'elles puissent y résister; cependant les tempêtes passent, et ce qui a vraiment racine dans le sol s'affermit et persiste. Le triomphe des passions est souvent d'autant plus éphémère, qu'elles se sont montrées plus capricieuses et plus vives.

C'est ce que, dans un pays libre, ne doit jamais oublier la presse. Elle exercera d'autant plus utilement son pouvoir, qu'elle saura se contenir elle-même dans certaines limites. Exacte dans l'énonciation des faits, modérée dans l'expression des sentimens, la presse a une force que double encore l'estime de l'opinion. Si au contraire on la voit juger avec mauvaise foi les hommes et les choses, et pousser l'opposition jusqu'à la violence, la confiance s'éloigne, la sympathie disparaît. Il ne faut pas non plus que par des inspirations capricieuses, elle se mette en contradiction avec elle-même. Que penser, par exemple, de l'espèce de réaction que quelques journaux ont imaginé de tenter contre la pensée de fortifier Paris et contre la loi qui en assure les moyens? Il y a trois mois, l'idée était nationale, et la loi excellente; aujourd'hui, le projet est liberticide et la mesure votée par les chambres détestable. Nous concevons que les organes plus ou moins déclarés du parti légitimiste attaquent avec acharnement une loi dont l'exécution est si redoutable pour leurs espérances; mais par quels motifs les journaux dont le patriotisme a défendu le projet cet hiver, changeraient-ils si complètement d'avis? Un tel revirement est inexplicable. Aussi, à l'étranger, on est ébahi d'une telle mobilité : a presse allemande déclare n'y rien comprendre. Comment la même nation, les mêmes hommes qui voulaient avec tant d'ardeur doubler les forces de la France en fortifiant Paris, n'ont-ils plus maintenant pour ce projet que dégoût et antipathie? En vérité, le peuple français est indéfinissable! Que les organes de l'opposition constitutionnelle veuillent bien y songer : n'est-ce pas déjà une triste chose que cette opinion donnée à l'étranger de notre inconstance. Voulons-nous encore ce que nous voulions il y a quelques mois? Vou-

lons-nous que la France rende plus formidables ses moyens d'action et de défense, qu'elle mette à l'abri d'une surprise le centre de l'empire qui n'est qu'à soixante-quinze lieues de la frontière, qu'elle applique enfin à sa sûreté les conceptions de Vauban et de Napoléon? Laissons donc exécuter une loi sur laquelle tout a été dit, discuté, prévu, dont les inconvéniens ont été trouvés bien inférieurs aux avantages, et qui, sans troubler la paix de l'Europe, corrige, autant que possible, les tristes résultats qu'ont eus pour nous les traités de Vienne. Nous nous adressons aux hommes, aux écrivains politiques, qui ont mis de côté leurs dissidences sur d'autres points pour se réunir dans une même pensée; qu'ils ne s'abandonnent pas à la triste fantaisie de détruire leur ouvrage. Ce n'est pas à eux d'être dupes des adversaires systématiques du gouvernement de 1830; ce n'est pas à eux de répéter en style de mélodrame que les fortifications de la capitale sont l'appareil de la tyrannie. Paris fortifié n'est menaçant que pour les ennemis, quels qu'ils soient, des principes de 1789 et de l'unité de la France.

Il serait étrange que les fortifications de Paris, après avoir été adoptées par tous les organes de la grande majorité constitutionnelle, finissent par trouver des adversaires dans les rangs de cette même majorité. Verrons-nous les conservateurs s'autoriser de la certitude de la paix et les libéraux s'armer de la défiance qui, aux yeux de certains hommes, est comme le génie de la liberté, pour renoncer au devoir de fortifier la capitale? Une palinodie aussi générale est impossible; le bon sens du pays y résisterait.

C'est alors qu'il faudrait déplorer la rentrée dans le concert européen, si tels devaient être ses résultats. Nous n'avons pas accueilli avec un blâme systématique la signature que le ministère a mise au dernier protocole de la conférence de Londres. Nous avons consenti à reconnaître dans cet acte une conséquence nécessaire, tant de ce qui s'était fait et dit en France depuis la retraite du cabinet du 1er mars, que de ce qui s'était passé au dehors. On nous a fait entendre que par cet acte la France reprenait sa place dans les conseils de l'Europe avec plus d'autorité que jamais; que les puissances, notamment l'Autriche et la Prusse, avaient sincèrement désiré se rapprocher d'elle; que sa voix serait écoutée, dans tout ce qu'elle proposerait d'équitable et d'utile, pour la pacification de l'Orient. Or, que deviendrait ce crédit qu'on nous annonce, cette sorte de prépondérance qu'on espère, si l'Europe voyait la France, à la moindre apparence de sécurité, renoncer à tout ce qui doit assurer sa puissance? On dédaigne vite l'alliance de ceux qui ne savent point se faire compter, soit comme amis, soit comme adversaires.

C'est précisément parce qu'il est rentré dans le concert européen que le ministère du 29 octobre a contracté plus étroitement que jamais envers lui-même et envers la France l'obligation de maintenir tout ce qui a été fait dans l'intérêt de la défense du pays. C'est seulement ainsi qu'il peut conserver à sa politique un caractère de dignité. D'ailleurs, qu'y a-t-il de résolu dans les affaires orientales? Qu'y a-t-il de changé? En quoi l'avenir est-il garanti contre

des catastrophes imprévues? Méhémet-Ali continue de jouer son personnage de vassal dévoué du sultan avec un aplomb merveilleux; il a eu avec l'envoyé turc des conversations d'un comique parfait : « Ah! Sahib-Mahib Effendi, vous êtes un homme prudent, je suis votre ami, vous ne comptez plus sur des impossibilités, comme ces kaffirs qui cherchent à tromper la Porte... Qu'ils s'en aillent dans l'enfer! je suis dévoué au sultan, tout ce que j'ai lui appartient; j'enverrai chercher mes registres aujourd'hui même. Mais je ne puis transformer des pelures d'ognons en pièces d'or, je ne suis ni magicien ni alchimiste...Vous êtes un homme très capable et très instruit, Sahib. La Porte ne pouvait choisir un mandataire plus digne. Nous aurons réglé nos comptes en un moment. Je ne voudrais pas retenir la valeur d'un cheveu à mon maître le sultan, sur lequel j'appelle les bénédictions du ciel. Ma tête est à ses pieds; dites-le-lui. » Le vieil Arnaute est en humeur de se divertir; le danger est passé; il n'a plus à craindre les brûlots de Napier; il a pris son parti sur l'abandon de la Syrie, peut-être d'ailleurs n'a-t-il pas renoncé tout-à-fait à l'espoir d'y exercer encore quelque influence. Maintenant il se sent tout-à-fait à son aise dans ses rapports avec le jeune sultan; à son langage, à ses protestations facétieuses, on dirait presque le chat se jouant de la souris, non qu'il puisse finir par la croquer. Nous ne croyons pas à la fabuleuse espérance qu'on lui prête de succéder à Abdul-Medjid, quand les plaisirs ou le poison auraient fait mourir le fils de Mahmoud. Toujours est-il que Méhémet a repris confiance et espoir; vassal nominal de l'empire, il commence déjà à le protéger : le sultan impuissant à garder les villes saintes ne demande pas mieux que de lui en remettre le patronage.Voilà un admirable prétexte pour ne pas licencier l'armée égyptienne; on annonce que les frais dans lesquels le vice-roi serait entraîné par ce protectorat de la Mecque et de Medine seront imputés sur le tribut annuel qu'il doit payer à la Porte. Mais combien tous ces arrangemens dureront-ils? La mort peut changer bien des choses, tant à Alexandrie qu'à Constantinople : déjà l'année dernière on a pu craindre de perdre le vice-roi, et les inquiétudes qu'inspire la santé d'Abdul-Medjid n'ont pas cessé. Ainsi même du côté de l'Égypte, où les efforts de la diplomatie se sont réunis pour tout terminer, rien n'est certain pour long-temps.

La Porte a redoublé d'énergie pour soumettre définitivement les Candiotes. Dans toutes leurs rencontres avec les Turcs, les insurgés ont eu le dessous, et l'on parle de soumissions particulières faites par plusieurs de leurs chefs. Si le divan est parvenu à dompter la révolte de la Crète, il a d'autres sujets d'alarmes en Bosnie, où un des gouverneurs de l'empire a donné lui-même le signal de l'insurrection. L'empire turc est comme un corps malade qui ne saurait éprouver qu'un soulagement passager; le mal se déplace, mais il ne se laisse pas extirper, quel que soit l'empressement et le nombre des médecins consultans de la diplomatie européenne.

En Angleterre, les whigs sont loin d'avoir l'aspect d'un parti qui désespère de lui-même; vaincus sans se laisser abattre, ils avisent à tous les moyens de

laisser à leurs successeurs le plus de difficultés possible. Sir John Russell paraît ne pas vouloir résigner son poste sans avoir fait connaître au parlement les mesures que se proposait de prendre son administration dans l'intérêt du peuple anglais; il espère ainsi léguer plus d'embarras aux tories, qui devront ou adopter une partie des plans des whigs, ou assumer sur eux dès leur début l'impopularité d'une politique hostile à toute réforme. Avant d'être aux affaires, sir Robert Peel peut déjà pressentir au milieu de combien d'entraves il devra se mouvoir. Homme de transaction, il se trouve à la tête d'un parti ardent, qu'enivre un triomphe complet au-delà de toute espérance. Du côté de la couronne, nouveaux écueils. Déjà le bruit a couru que, lorsqu'il s'agira de former le cabinet tory, sir Robert Peel ne sera pas appelé par la reine, et devra céder à un autre personnage le soin et l'honneur des conférences préliminaires avec la couronne. La reine Victoria, en honorant de sa présence le château du duc de Bedford, une des illustrations du parti whig, a déjà presque commencé à faire de l'opposition à son futur ministère. O'Connell, dans son langage pittoresque, représente la reine comme étant dans les filets des tories, comme portant leurs chaînes; mais il recommande aux Irlandais de lui garder une fidélité, un dévouement inébranlable, et de conserver pour l'avenir les plus brillantes espérances. Maintenant que les élections sont terminées, qu'on n'entend plus les cris des hustings, que les partis ont soldé leurs comptes, et que les candidats se sont acquittés envers leurs électeurs, on voit, à la corruption, à la violence, succéder une vie politique régulière dont on ne peut méconnaître l'intérêt et la grandeur. L'Angleterre est une véritable république où la nation peut faire ses affaires elle-même, parce qu'elle a consenti depuis des siècles à l'existence d'une aristocratie forte qui la dirige sans l'opprimer, et qui a eu l'art de sauver sa puissance des concessions arrachées par la démocratie. L'Anglais est libre parce qu'il reconnaît des inégalités politiques, parce qu'il accepte une hiérarchie sociale. On a beaucoup discuté théoriquement sur la prééminence des gouvernemens monarchique, aristocratique et démocratique. La constitution et la prospérité de l'Angleterre sont, il faut en convenir, l'éloge vivant de l'aristocratie, car elles la montrent pouvant donner la liberté, et, ce qui est plus encore, la durée de la liberté.

Le génie envahissant et mercantile de l'Angleterre ne se laisse pas distraire par les affaires intérieures. Le gouvernement britannique propose d'acheter à l'Espagne les îles de Fernando-Po et d'Annobon, moyennant la somme de 60,000 livres sterl. (1,500,000 francs). L'orgueil espagnol semble se révolter un peu à l'idée de livrer à beaux deniers comptans un lambeau de la monarchie; mais il est probable qu'il capitulera devant le besoin d'argent. Les Anglais, en gens d'affaires avisés, ont stipulé qu'une partie de la somme serait appliquée aux intérêts de la dette que l'Espagne a contractée envers la Grande-Bretagne en 1828.

M. Henri Fonfrède n'a survécu que quelques jours au journal qu'il avait

fondé. L'homme s'est éteint au moment où l'écrivain déposait sa plume. M. Fonfrède a comme publiciste d'autre titre que les brillantes colonnes du *Courrier de Bordeaux;* il y a deux ans, il a publié un livre intitulé : *du Gouvernement du Roi, et des limites constitutionnelles de la prérogative parlementaire.* Il y a dans cet ouvrage, que l'auteur dédiait à la chambre des députés, une logique ardente et abrupte, une déduction impétueuse et un courage d'esprit qui lui donnent l'empreinte d'une originalité durable. « Quand il est convaincu, dit en parlant de lui-même M. Fonfrède, un homme fût-il seul contre tous, ne doit pas hésiter. Ce n'est plus la majorité qu'il doit chercher à se concilier en la flattant dans ses erreurs; c'est la vérité seule dont il doit planter la bannière en terre, en face même des masses égarées; c'est sur son corps qu'elles doivent marcher pour arriver au gouffre qui les attend, s'il n'a pas la force de les arrêter. » « Certes, je n'ai pas l'orgueil, poursuivait M. Fonfrède, de me croire un de ces hommes prédestinés à de si grandes choses; mais j'ai la conscience que, pour les accomplir, c'est la puissance du génie qui me manque : ce n'est ni l'instinct de l'esprit, ni la force de la volonté. Je confesse humblement que ce défaut d'équilibre en moi entre la puissance d'esprit qui voit et qui veut, et la puissance d'action nécessaire pour accomplir, est le défaut naturel qui travaille ma position et mon caractère. De là sans doute viennent les mouvemens âpres et heurtés, les variations rapides qu'on m'a reprochés, avec raison peut-être : c'est possible. » Il y a dans cet aveu, dans cette appréciation de soi-même, une noble et éloquente franchise, et, en vérité, quand on cite de telles paroles sur la tombe de celui qui les écrivait, on n'a pas le courage d'insister sur ce qui manquait à cette organisation à la fois énergique et incomplète. Ce qui honore le plus la mémoire de M. Fonfrède, c'est le souvenir profond et pieux qu'il a laissé dans l'ame de tous ceux qui furent ses collaborateurs ou ses amis : pour eux, l'homme et l'écrivain se confondaient intimement, et dans leurs regrets ils ne séparent pas le patriotisme de l'écrivain de la distinction du talent. Ses funérailles ont été célébrées au milieu du concours d'une foule immense. Les Bordelais n'ont pas été seuls à déplorer la perte que fait dans la personne de M. Fonfrède la presse politique. M. de Salvandy, qui traversait Bordeaux, a prononcé un chaleureux éloge du publiciste de la Gironde.

F. Bonnaire.

LE SPERONARE.

I.

LA SANTA-MARIA DI PIE DI GROTTA.

Le soir même de notre arrivée à Naples, nous courûmes sur le port, Jadin, et moi, pour nous informer si par hasard quelque bâtiment, soit à vapeur, soit à voiles, ne partait pas le lendemain pour la Sicile. Comme il n'est pas dans les habitudes ordinaires des voyageurs d'aller à Naples pour y rester quelques heures seulement, disons un mot des circonstances qui nous forçaient de hâter notre départ.

Nous étions partis de Paris dans l'intention de parcourir toute l'Italie, Sicile et Calabre comprises; et mettant religieusement ce projet à exécution, nous avions déjà visité Nice, Gênes, Milan, Florence et Rome, lorsqu'après un séjour de trois semaines dans cette dernière ville, j'eus l'honneur de rencontrer chez M. le marquis de T...., chargé des affaires de France, M. le comte de Ludorf, ambassadeur de Naples. Comme je devais partir dans quelques jours pour cette ville, le marquis de T.... jugea convenable de me présenter à son honorable confrère, afin de me faciliter d'avance les voies diplomatiques qui devaient m'ouvrir la barrière de Terracine. M. de Ludorf me reçut avec ce sourire vide et froid qui n'engage à rien, ce qui n'empêcha point que, deux jours après, je ne me crusse dans l'obligation de lui porter nos passeports moi-

même. M. de Ludorf eut la bonté de me dire de déposer nos passeports dans ses bureaux, et de repasser le surlendemain pour les reprendre. Comme nous n'étions pas autrement pressés, attendu que les mesures sanitaires en vigueur, à propos du choléra, prescrivaient une quarantaine de vingt-huit jours, et que nous avions par conséquent près d'une semaine devant nous, je pris congé de M. de Ludorf, me promettant bien de ne plus me laisser présenter à aucun ambassadeur que je n'eusse pris auparavant sur lui les renseignemens les plus circonstanciés.

Les deux jours écoulés, je me présentai au bureau des passeports. J'y trouvai un employé, qui, avec les meilleures façons du monde, m'apprit que, quelques difficultés s'étant élevées au sujet de mon visa, il serait bon que je m'adressasse à l'ambassadeur lui-même pour les faire lever. Force me fut donc, quelque résolution contraire que j'eusse prise, de me représenter de nouveau chez M. de Ludorf.

Je trouvai M. de Ludorf plus froid et plus compassé encore que d'habitude; mais comme je pensai que ce serait probablement la dernière fois que j'aurais l'honneur de le voir, je patientai. Il me fit signe de m'asseoir, je pris un siége. Il y avait progrès sur la première fois; la première fois il m'avait laissé debout.

— Monsieur, me dit-il avec un certain embarras, et en tirant les uns après les autres les plis de son jabot, je suis désolé de vous dire que vous ne pouvez pas aller à Naples.

— Comment cela? demandai-je, bien décidé à imposer à notre dialogue le ton qui me plairait; est-ce que les chemins seraient mauvais, par hasard?

— Non, monsieur, les routes sont superbes, au contraire; mais vous avez le malheur d'être porté sur la liste de ceux qui ne peuvent pas entrer dans le royaume napolitain.

— Quelque honorable que soit cette distinction, monsieur l'ambassadeur, repris-je en assortissant le ton aux paroles, comme elle briserait à la moitié le voyage que je compte faire, ce qui ne serait pas sans quelque désagrément pour moi, vous me permettrez d'insister, je l'espère, pour connaître la cause de cette défense. Si c'était une de ces causes légères comme il s'en rencontre à chaque pas en Italie, j'ai quelques amis de par le monde, qui, je le crois, auraient la puissance de les faire lever.

— Ces causes sont très graves, monsieur, et je doute que vos amis, si haut placés qu'ils soient, aient l'influence de les faire lever.

— Mais enfin, sans indiscrétion, monsieur, pourrait-on les connaître?

— Oh! mon Dieu, oui, répondit négligemment M. de Ludorf, et je ne vois aucun inconvénient à vous les dire.

— J'attends, monsieur.

— D'abord vous êtes le fils du général Matthieu Dumas qui a été ministre de la guerre à Naples pendant l'usurpation de Joseph.

— Je suis désolé, monsieur l'ambassadeur, de décliner ma parenté avec l'illustre général que vous citez; mais vous êtes dans l'erreur, et malgré la ressemblance du nom, il n'y a même entre nous aucun rapport de famille. Mon père est, non pas le général Matthieu, mais le général Alexandre Dumas.

— Du général Alexandre Dumas? reprit M. de Ludorf en ayant l'air de chercher à quel propos il avait déjà entendu prononcer ce nom.

— Oui, repris-je; le même qui, après avoir été fait prisonnier à Tarente au mépris du droit de l'hospitalité, fut empoisonné à Brindisi, avec Mauscourt et Dolomieu, au mépris du droit des nations. Cela se passait en même temps que l'on pendait Carracciolo dans le golfe de Naples. Vous voyez, monsieur, que je fais tout ce que je puis pour aider vos souvenirs.

M. de Ludorf se pinça les lèvres.

— Eh bien! monsieur, reprit-il après un moment de silence, il y a une seconde raison : ce sont vos opinions politiques. Vous nous êtes désigné comme républicain, et vous n'avez quitté, nous a-t-on dit, Paris que pour affaires politiques.

— A cela je répondrai, monsieur, en vous montrant mes lettres de recommandation : elles portent presque toutes le cachet des ministères et la signature de nos ministres. Voyez, en voici une de l'amiral Jacob, en voici une du maréchal Soult, et en voici une de M. Villemain; elles réclament pour moi l'aide et la protection des ambassadeurs français dans les cas pareils à celui où je me trouve.

— Eh bien! dit M. de Ludorf, puisque vous aviez prévu le cas où vous vous trouvez, faites-y face, monsieur, par les moyens qui sont en votre pouvoir. Pour moi, je vous déclare que je ne viserai pas votre passeport. Quant à ceux de vos compagnons, comme je ne vois aucun inconvénient à ce qu'ils aillent où ils voudront, les voici. Ils sont en règle, et ils peuvent partir quand il leur plaira; mais, je suis forcé de vous le répéter, ils partiront sans vous.

— Monsieur le comte de Ludorf a-t-il des commissions pour Naples? demandai-je en me levant.

— Pourquoi cela, monsieur?

— Parce que je m'en chargerais avec le plus grand plaisir.

— Mais je vous dis que vous ne pouvez point y aller.

— J'y serai dans trois jours.

Je saluai M. de Ludorf, et je sortis le laissant stupéfait de mon assurance.

Il n'y avait pas de temps à perdre si je voulais tenir ce que j'avais promis. Je courus chez un élève de l'école de Rome, vieil ami à moi, que j'avais connu dans l'atelier de M. Lethierre, qui était, lui, un vieil ami de mon père.

— Mon cher Guichard, il faut que vous me rendiez un service.

— Lequel?

— Il faut que vous alliez demander immédiatement à M. Ingres une permission pour voyager en Sicile et en Calabre.

— Mais, mon très cher, je n'y vais pas.

— Non; mais j'y vais, moi; et comme on ne veut pas m'y laisser aller avec mon nom, il faut que j'y aille avec le vôtre.

— Ah! je comprends. Ceci est autre chose.

— Avec votre permission, vous allez demander un passeport à notre chargé d'affaires. Suivez bien le raisonnement. Avec le passeport de notre chargé d'affaires, vous allez prendre le visa de l'ambassadeur de Naples, et, avec le visa de l'ambassadeur de Naples, je pars pour la Sicile.

— A merveille. Et quand vous faut-il cela?

— Tout de suite.

— Le temps d'ôter ma blouse et de monter à l'Académie.

— Moi, je vais faire mes paquets.

— Où vous retrouverai-je?

— Chez Pastrini, place d'Espagne.

— Dans deux heures, j'y serai.

En effet, deux heures après, Guichard était à l'hôtel avec un passeport parfaitement en règle. Comme on n'avait pas pris la précaution de le présenter à M. de Ludorf, l'affaire avait marché toute seule.

Le même soir, je pris la voiture d'Angrisani, et le surlendemain j'étais à Naples. Je me trouvais de trente-six heures en avant sur l'engagement que j'avais pris avec M. de Ludorf. Comme on voit, il n'avait pas à se plaindre. Mais ce n'était pas le tout d'être à Naples;

d'un moment à l'autre je pouvais y être découvert. J'avais connu à Paris un très illustre personnage qui y passait pour marquis, et qui se trouvait alors à Naples, où il passait pour mouchard. Si je le rencontrais, j'étais perdu. Il était donc urgent de gagner Palerme ou Messine.

Voilà pourquoi, le jour même de notre arrivée, nous accourions, Jadin et moi, sur le port de Naples pour y chercher un bâtiment à vapeur ou à voiles qui pût nous conduire en Sicile.

Dans tous les pays du monde, l'arrivée et le départ des bateaux à vapeur sont réglés: on sait quel jour ils partent et quel jour ils arrivent. A Naples, point. Le capitaine est le seul juge de l'opportunité de son voyage. Quand il a son contingent de passagers, il allume ses fourneaux et fait sonner la cloche. Jusque-là il se repose, lui et son bâtiment.

Malheureusement nous étions au 22 août, et comme personne n'était curieux d'aller se faire rôtir en Sicile par une chaleur de trente degrés, les passagers ne donnaient pas. Le second, qui par hasard était à bord, nous dit que le paquebot ne se mettrait certainement pas en route avant huit jours, et encore qu'il ne pouvait pas même pour cette époque nous garantir le départ.

Nous étions sur le môle à nous désespérer de ce contre-temps, tandis que Milord furetait partout pour voir s'il ne trouverait pas quelque chat à manger, lorsqu'un matelot s'approcha de nous, le chapeau à la main, et nous adressa la parole en patois sicilien. Si peu familiarisés que nous fussions avec cet idiome, il ne s'éloignait pas assez de l'italien pour que je ne pusse comprendre qu'il nous offrait de nous conduire où nous voudrions. Nous lui demandâmes alors sur quoi il comptait nous conduire, disposés que nous étions à partir sur quelque chose que ce fût. Aussitôt il marcha devant nous, et s'arrêtant près de la lanterne, il nous montra, à cinquante pas en mer, et dormant sur son ancre, un charmant petit bâtiment de la force d'un chasse-marée, mais si coquettement peint en vert et en rouge, que nous nous sentîmes pris tout d'abord pour lui d'une sympathie qui se manifesta sans doute sur notre physionomie; car, sans attendre notre réponse, le matelot fit signe à une barque de venir à nous, sauta dedans, et nous tendit la main pour nous aider à y descendre.

Notre *speronare*, c'est le nom que l'on donne à ces sortes de bâtimens, n'avait rien à perdre à l'examen, et plus nous nous approchions du navire, plus nous voyions se développer ses formes élé-

gantes et ressortir la vivacité de ses couleurs. Il en résulta qu'avant de mettre le pied à bord, nous étions déjà à moitié décidés.

Nous y trouvâmes le capitaine. C'était un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, à la figure ouverte et décidée. Il parlait un peu mieux italien que son matelot. Nous pûmes donc nous entendre, ou à peu près. Un quart d'heure plus tard, nous avions fait marché à huit ducats par jour. Moyennant huit ducats par jour, le bâtiment et l'équipage nous appartenaient corps et ame, planches et toiles. Nous pouvions le garder tant que nous voudrions, le mener où nous voudrions, le quitter où nous voudrions; nous étions libres; seulement, tant tenu, tant payé. C'était trop juste.

Je descendis dans la cale; le bâtiment n'était chargé que de son lest. J'exigeai du capitaine qu'il s'engageât positivement à ne prendre ni marchandises ni passagers; il me donna sa parole. Il avait l'air si franc, que je ne lui demandai pas d'autre garantie.

Nous remontâmes sur le pont, et je visitai notre cabine. C'était tout bonnement une espèce de tente circulaire en bois, établie à la poupe, et assez solidement amarrée à la membrure du bâtiment pour n'avoir rien à craindre d'une rafale de vent ou d'un coup de mer. Derrière cette tente était un espace libre pour la manœuvre du gouvernail. C'était le département du pilote. Cette tente était parfaitement vide. C'était à nous de nous procurer les meubles nécessaires, le capitaine de la *Santa Maria di Pie di Grotta* ne logeant point en garni. Au reste, vu le peu d'espace, ces meubles devaient se borner à deux matelas, à deux oreillers et à quatre paires de draps. Le plancher servait de couchette. Quant aux matelots, le capitaine compris, ils dormaient ordinairement pêle-mêle dans l'entrepont.

Nous convînmes d'envoyer les deux matelas, les deux oreillers et les quatre paires de draps dans la soirée, et le moment du départ fut fixé au lendemain huit heures du matin.

Nous avions déjà fait une centaine de pas, en nous félicitant, Jadin et moi, de notre résolution, lorsque le capitaine courut après nous. Il venait nous recommander par-dessus tout de ne pas oublier de nous munir d'un cuisinier. La recommandation me parut assez étrange pour que je voulusse en avoir l'explication. J'appris alors que, dans l'intérieur de la Sicile, pays sauvage et désolé, où les auberges, quand il y en a, ne sont que des lieux de halte, un cuisinier est une chose de première nécessité. Nous promîmes au capitaine de lui en envoyer un en même temps que notre *roba*.

Mon premier soin, en rentrant, fut de m'informer à M. Martin

Zil, maître de l'hôtel de *la Vittoria*, où je pourrais trouver le cordon-bleu demandé. M. Martin Zil me répondit que cela tombait à merveille, et qu'il avait justement mon affaire sous la main. Au premier abord, cette réponse me satisfit si complètement, que je montai à ma chambre sans insister davantage; mais, arrivé là, je pensai qu'il n'y avait pas de mal à prendre quelques renseignemens préalables sur les qualités morales de notre futur compagnon de voyage. En conséquence, j'interrogeai un des serviteurs de l'hôtel, qui me répondit que je pouvais être d'autant plus tranquille sous ce rapport, que c'était son propre cuisinier que me donnait M. Martin. Malheureusement cette abnégation, loin de me rassurer de la part de mon hôte, ne fit qu'augmenter mes craintes. Si M. Martin était content de son cuisinier, comment s'en défaisait-il en faveur du premier étranger venu? S'il n'en était pas content, si peu difficile que je sois, j'en aimais autant un autre. Je descendis donc chez M. Martin, et je lui demandai si je pouvais réellement compter sur la probité et la science de son protégé. M. Martin me répondit en me faisant un éloge pompeux des qualités de Giovanni Cama. C'était, à l'entendre, l'honnêteté en personne, et, ce qui était bien de quelque importance aussi pour l'emploi que je comptais lui confier, l'habileté la plus parfaite. Il avait surtout la réputation du meilleur *friteur*, — qu'on me passe le mot, je n'en connais pas d'autre pour traduire *frittatore*, — non-seulement de la capitale, mais du royaume. Plus M. Martin enchérissait sur ses éloges, plus mon inquiétude augmentait. Enfin je me hasardai à lui demander comment, possédant un tel trésor, il consentait à s'en séparer.

— Hélas! me répondit en soupirant M. Martin, c'est qu'il a, malheureusement pour moi qui reste à Naples, un défaut qui devient sans importance pour vous qui allez en Sicile.

— Et lequel? m'informai-je avec inquiétude.

— Il est *appassionato*, me répondit M. Martin.

J'éclatai de rire.

C'est qu'en passant devant la cuisine, M. Martin m'avait fait voir Cama à son fourneau, et que Cama, dans toute sa personne, depuis le haut de sa grosse tête jusqu'à l'extrémité de ses longs pieds, était bien l'homme du monde auquel me paraissait convenir le moins une pareille épithète; d'ailleurs un cuisinier *passionné*, cela me paraissait mythologique au premier degré. Cependant, voyant que mon hôte me parlait avec le plus grand sérieux, je continuai mes questions :

— Et passionné de quoi? demandai-je.

— De Roland, me répondit M. Martin.

— De Roland? répétai-je croyant avoir mal entendu.

— De Roland, reprit M. Martin avec une consternation profonde.

— Ah çà, dis-je, commençant à croire que mon hôte se moquait de moi, il me semble, mon cher monsieur Martin, que nous parlons sans nous entendre. Cama est passionné de Roland, qu'est-ce que cela veut dire?

— Avez-vous jamais été au môle? me demanda M. Martin.

— A l'instant où je suis rentré, je venais de la lanterne même.

— Oh! mais ce n'est pas l'heure.

— Comment, ce n'est pas l'heure?

— Non. Pour que vous comprissiez ce que je veux dire, il faudrait que vous y eussiez été le soir quand les improvisateurs chantent. Y avez-vous jamais été le soir?

— Comment voulez-vous que j'y aie été le soir? je suis arrivé ici depuis ce matin seulement, et il est deux heures de l'après-midi.

— C'est juste. Eh bien! vous avez quelquefois, parmi les proverbes traditionnels sur Naples, entendu dire que, lorsque le lazzarone a gagné deux sous, sa journée est faite.

— Oui.

— Mais savez-vous comment il divise ses deux sous?

— Non. Y a-t-il indiscrétion à vous le demander?

— Pas le moins du monde.

— Contez-moi cela alors.

— Eh bien! il y a un sou pour le macaroni, deux liards pour le Cocomero, un liard pour le *sambuco*, et un liard pour l'improvisateur. L'improvisateur est, après la pâte qu'il mange, l'eau qu'il boit et l'air qu'il respire, la chose la plus nécessaire au lazzarone. Or, que chante presque toujours l'improvisateur? Il chante le poème du divin Arioste, *l'Orlando Furioso*. Il en résulte que, pour ce peuple primitif, aux passions exaltées, et à la tête ardente, la fiction devient réalité; les combats des paladins, les félonies des géans, les malheurs des châtelaines, ne sont plus de la poésie, mais de l'histoire; il en faut bien une au pauvre peuple qui ne sait pas la sienne. Aussi s'éprend-il de celle-là. Chacun choisit son héros et se passionne pour lui; ceux-ci pour Renaud, ce sont les jeunes têtes; ceux-là pour Roland, ce sont les cœurs amoureux; quelques-uns pour Charlemagne, ce sont les gens raisonnables. Il n'y a pas jusqu'à l'enchanteur Merlin qui n'ait

ses prosélytes. Eh bien! comprenez-vous maintenant? Cet animal de Cama est passionné de Roland.

— Parole d'honneur?

— C'est comme je vous le dis.

— Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

— Ce que cela fait?

— Oui.

— Cela fait que, lorsque vient l'heure de l'improvisation, il n'y a pas moyen de le retenir à la cuisine, ce qui est assez gênant, vous en conviendrez, dans une maison comme la nôtre, où il descend des voyageurs à toute heure du jour et de la nuit. Enfin, cela ne serait rien encore. Mais attendez donc, c'est qu'il y a ici un valet de chambre qui est renaudiste, et que si, sans y penser, j'ai le malheur de l'envoyer à la cuisine au moment du dîner, alors tout est perdu. La discussion s'engage sur l'un ou sur l'autre de ces deux braves paladins, les gros mots arrivent, chacun exalte son héros et rabaisse celui de son adversaire; il n'est plus question que de coups d'épée, de géans occis, de châtelaines délivrées. De la cuisine, plus un mot; de sorte que le pot-au-feu se consume, les broches s'arrêtent, le rôti brûle, les sauces tournent, le dîner est mauvais, les voyageurs se plaignent, l'hôtel se vide, et tout cela parce qu'un gredin de cuisinier s'est mis en tête d'être fanatique de Roland! Comprenez-vous maintenant?

— Tiens, c'est drôle.

— Mais non, c'est que ce n'est pas drôle du tout, surtout pour moi; mais, quant à vous, cela doit vous être parfaitement égal. Une fois en Sicile, il n'aura plus là son damné improvisateur et son enragé valet de chambre qui lui font tourner la tête. Il rôtira, il fricassera à merveille, et de plus, il fera tout pour vous, si vous lui dites seulement une fois tous les huit jours qu'Angélique est une drôlesse et Médor un polisson.

— Je le lui dirai.

— Vous le prenez donc?

— Sans doute, puisque vous m'en répondez.

On fit monter Cama. Cama fit quelques objections sur le peu de temps qu'il avait pour se préparer à un pareil voyage, et sur les dangers qu'il pouvait y courir; mais, dans la conversation, je trouvai moyen de placer un mot gracieux pour Roland. Aussitôt Cama écarquilla ses gros yeux, fendit sa bouche jusqu'aux oreilles, se mit à

rire stupidement, et, séduit par notre communauté d'opinion sur le neveu de Charlemagne, se mit entièrement à ma disposition.

Il en résulta que, comme je l'avais promis au capitaine, j'envoyai Cama le même soir coucher à bord, avec les malles, les matelas et les oreillers, que nous allâmes rejoindre le lendemain à l'heure convenue.

Nous trouvâmes tous nos matelots sur le pont et nous attendant. Sans doute ils avaient aussi grande impatience de nous connaître, que nous de les voir. Ce n'était pas une question moindre pour eux que pour nous, que celle de savoir si nos caractères sympathiseraient avec les leurs; il y allait pour nous de presque tout le plaisir que nous nous promettions du voyage; il y allait pour eux de leur bien-être et de leur tranquillité pendant deux ou trois mois.

L'équipage se composait de neuf hommes, d'un mousse et d'un enfant, tous nés ou du moins domiciliés au village *della Pace,* près de Messine. C'étaient de braves Siciliens dans toute la force du terme, à la taille courte, aux membres robustes, au teint basané, aux yeux arabes, détestant les Calabrais, leurs voisins, et exécrant les Napolitains, leurs maîtres; parlant ce doux idiome de Méli qui semble un chant, et comprenant à peine la langue florentine si fière de la suprématie que lui accorde son académie de la Crusca; toujours complaisans, jamais serviles, nous appelant excellence et nous baisant la main, parce que cette formule et cette action, qui chez nous ont un caractère de bassesse, ne sont chez eux que l'expression de la politesse et du dévouement. A la fin du voyage, ils arrivèrent à nous aimer comme des frères tout en continuant à nous respecter comme des supérieurs, distinction subtile, où l'affection et le devoir avaient gardé leur place, et ils nous rendaient juste ce que nous avions le droit d'attendre en échange de notre argent et de nos bons procédés.

Leurs noms étaient : Giuseppe Arena, capitaine; Nunzio, premier pilote; Vicenzo, second pilote; Pietro, frère de Nunzio; Giovanni, Filippo, Antonio, Sieni, Gaetano. Le mousse et le fils du capitaine, gamin âgé de six ou sept ans, complétaient l'équipage.

Maintenant, que nos lecteurs nous permettent, après avoir embrassé avec nous du regard l'équipage en masse, de jeter un coup-d'œil particulier sur ceux de ces braves qui se distinguent par un caractère ou une spécialité quelconque : nous avons à faire avec eux un assez long voyage; et, pour qu'ils prennent quelque intérêt à notre récit,

il faut qu'ils connaissent nos compagnons de route. Nous allons donc les faire apparaître tout à coup à leurs yeux tels qu'ils se découvriront à nous successivement.

Le capitaine Giuseppe Arena était, comme nous l'avons dit, un bel homme de vingt-huit à trente ans, à la figure franche et ouverte dans les circonstances habituelles, à la figure calme et impassible dans les momens de danger. Il n'avait que très peu de connaissances en navigation; mais comme il possédait quelque fortune, il avait acheté son bâtiment, et cet achat lui avait naturellement valu le titre de capitaine: quant au droit ou au pouvoir que ce titre lui donnait sur ses hommes, nous ne le vîmes pas une seule fois en faire usage. A part une légère nuance de respect qu'on lui accordait sans qu'il l'exigeât, et qu'il fallait les yeux de l'habitude pour bien distinguer, l'équipage vivait avec lui sur un pied d'égalité tout-à-fait patriarcale.

Nunzio le pilote était après le capitaine le personnage le plus important du bord : c'était un homme de cinquante ans, court et robuste, au teint de bistre, aux cheveux grisonnans, au visage rude, et qui naviguait depuis son enfance. Il était vêtu ordinairement d'un pantalon de toile bleue et d'une chemise de bure ; dans les temps froids ou pluvieux , il ajoutait à ce strict nécessaire une espèce de manteau à capuchon qui tenait à la fois du paletot de l'occident et du bournous méridional. Ce manteau, qui était de couleur brune, brodé de fil rouge et bleu aux poches et aux ouvertures des manches, tombait raide et droit et donnait à sa physionomie un admirable caractère. Au reste Nunzio était l'homme essentiel ou plutôt indispensable : c'était l'œil qui veillait sur les rochers, l'oreille qui écoutait le vent, la main qui guidait le navire. Dans les gros temps le capitaine redevenait simple matelot et lui remettait tout le pouvoir. Alors du gouvernail, que d'ailleurs quelque temps qu'il fît il ne quittait jamais que pour la prière du soir, il donnait ses ordres avec une fermeté et une précision telles, que tout l'équipage obéissait comme un seul homme. Son autorité avait la durée de la tempête : lorsqu'il avait sauvé le navire et la vie de ceux qui le montaient, il se rasseyait simple et calme à l'arrière du bâtiment et redevenait Nunzio le pilote; mais, quoiqu'il eût abandonné son autorité, il conservait son influence: car Nunzio, religieux comme un vrai marin, était considéré à l'égal d'un prophète. Ses prédictions, à l'endroit du temps qu'il prévoyait d'avance à des signes imperceptibles à tous les autres yeux, n'avaient jamais été démenties par les événemens, de sorte que l'affection que lui portait l'équipage était mêlée d'un certain respect religieux qui

nous étonna d'abord, mais que nous finîmes bientôt par partager, tant est grande sur l'homme, quelle que soit sa condition, l'influence d'une supériorité quelconque.

Vicenzo, que nous plaçons le troisième plutôt pour suivre la hiérarchie des rangs qu'à cause de son importance réelle, avait titre de second pilote ; c'était lui qui remplaçait Nunzio dans les rares et courts momens où celui-ci abandonnait le gouvernail. Pendant les nuits calmes ils veillaient chacun à son tour. Presque toujours au reste, même dans les momens où son aide était inutile à la direction du navire, Vicenzo était assis près de notre vieux prophète, échangeant avec lui des paroles rares et le plus souvent à voix basse. Cette habitude l'avait isolé du reste de l'équipage et rendu silencieux, aussi paraissait-il rarement parmi nous et ne répondait il que lorsque nous l'interrogions : il accomplissait alors cet acte comme un devoir et avec toutes les formules de politesse usitées parmi les matelots ; au reste, brave et excellent homme, et après Nunzio, qui était un prodige sous ce rapport, résistant d'une manière merveilleuse à l'insomnie et à la fatigue.

Après ces trois autorités venait Pietro : Pietro était un joyeux compagnon qui remplissait parmi l'équipage l'emploi d'un loustic de régiment : toujours gai, sans cesse chantant, dansant et grimaçant ; parleur éternel, danseur enragé, nageur fanatique, adroit comme un singe dont il avait les mouvemens, entremêlant toutes les manœuvres d'entrechats grotesques et de petits cris bouffons qu'il jetait à la manière d'Auriol ; toujours prêt à tout, se mêlant à tout, comprenant tout ; plein de bon vouloir et de familiarité ; le plus privé avec nous de tous ses compagnons. Pietro s'était lié tout d'abord avec notre boule-dogue. Celui-ci, d'un caractère moins facile et moins sociable, fut long-temps à ne répondre à ses avances que par un grognement sourd, qui finit par se changer à la longue en un murmure amical, et finalement en une amitié durable et solide, quoique Pietro, gêné dans sa prononciation par l'accent sicilien, n'ait jamais pu l'appeler que Melor, au lieu de Milord ; changement qui parut blesser d'abord son amour-propre, mais auquel il finit cependant par s'habituer au point de répondre à Pietro comme si ce dernier prononçait son véritable nom.

Giovanni, garçon gros et gras, homme du Midi avec le teint blanc et le visage joufflu d'un homme du Nord, s'était constitué notre cuisinier du moment où notre ami Cama s'était senti pris du mal de mer, ce qui lui était arrivé dix minutes après que le spero-

nare s'était mis en mouvement ; il joignait au reste à la science culinaire un talent qui s'y rattachait directement, ou plutôt dont elle n'était que la conséquence : c'était celui de harponneur. Dans les beaux temps Giovanni attachait à la poupe du bâtiment une ficelle de quatre ou cinq pieds de longueur, à l'extrémité de laquelle pendait un os de poulet ou une croûte de pain. Cette ficelle ne flottait pas dix minutes dans le sillage qu'elle ne fût escortée de sept ou huit poissons de toute forme et de toute couleur, pour la plupart inconnus à nos ports, et parmi lesquels nous reconnaissions presque toujours la dorade à ses écailles d'or, et le loup de mer à sa voracité. Alors Giovanni prenait son harpon, toujours couché à babord ou à tribord près des avirons, et nous appelait. Nous passions alors avec lui sur l'arrière, et, selon notre appétit ou notre curiosité, nous choisissions parmi les cétacés qui nous suivaient celui qui se trouvait le plus à notre convenance. Le choix fait, Giovanni levait son harpon, visait un instant l'animal désigné, puis le fer s'enfonçait en sifflant dans la mer ; le manche disparaissait à son tour, mais pour remonter au bout d'une seconde à la surface de l'eau : Giovanni le ramenait alors à lui à l'aide d'une corde attachée à son bras ; puis, à l'extrémité opposée, nous voyions reparaître dix fois sur douze le malheureux poisson percé de part en part ; alors la tâche du pêcheur était faite, et l'office du cuisinier commençait. Comme sans être réellement malades nous étions cependant constamment indisposés du mal de mer, ce n'était pas chose facile que d'éveiller notre appétit. La discussion s'établissait donc aussitôt sur le mode de cuisson et d'assaisonnement le plus propre à l'exciter. Jamais turbot ne souleva parmi les graves sénateurs romains de dissertations plus savantes et plus approfondies que celles auxquelles nous nous livrions, Jadin et moi. Comme pour plus de facilité nous discutions dans notre langue, l'équipage attendait, immobile et muet, que la décision fût prise, Giovanni seul, devinant à l'expression de nos yeux le sens de nos paroles, émettait de temps en temps une opinion, qui, nous annonçant quelque préparation inconnue, l'emportait ordinairement sur les nôtres. La sauce arrêtée, il saisissait le manche du gril ou la queue de la poêle ; Pietro grattait le poisson et allumait le feu dans l'entrepont ; Milord, qui n'avait aucun mal de mer et qui comprenait qu'il allait lui revenir force arêtes, remuait la queue et se plaignait amoureusement. Le poisson cuisait, et bientôt Giovanni nous le servait sur la longue planche qui nous servait de table, car nous étions si à l'étroit sur notre petit bâtiment que la place manquait pour une table réelle.

Sa mine appétissante nous donnait les plus grandes espérances; puis, à la troisième ou quatrième bouchée, le mal de mer réclamait obstinément ses droits, et l'équipage héritait du poisson, qui passait immédiatement de l'arrière à l'avant, suivi de Milord qui ne le perdait pas de vue depuis le moment où il était entré dans la poèle ou s'était couché sur le gril, jusqu'à celui où le mousse en avalait le dernier morceau.

Venait ensuite Filippo. Celui-là était grave comme un quaker, sérieux comme un docteur, et silencieux comme un fakir. Nous ne le vîmes rire que deux fois dans tout le courant du voyage, la première lorsque notre ami Cama tomba à la mer dans le golfe d'Agrigente; la seconde fois lorsque le feu prit au dos du capitaine, qui, d'après mes conseils et pour la guérison d'un rhumatisme, se faisait frotter les reins avec de l'eau-de-vie camphrée. Quant à ses paroles, je ne sais pas si nous eûmes une seule fois l'occasion d'en connaître le son ou la couleur. Sa bonne ou sa mauvaise disposition d'esprit se manifestait par un sifflottement triste ou gai, dont il accompagnait ses camarades chantant, sans jamais chanter avec eux. Je crus long-temps qu'il était muet, et ne lui adressai pas la parole pendant près d'un mois, de peur de lui faire une nouvelle peine en lui rappelant son infirmité. C'était du reste le plus fort plongeur que j'eusse jamais vu. Quelquefois nous nous amusions à lui jeter du haut du pont une pièce de monnaie : en un tour de main il se déshabillait, pendant que la pièce s'enfonçait, s'élançait après elle au moment où elle était près de disparaître, s'enfonçait avec elle dans les profondeurs de la mer, où nous finissions par le perdre de vue malgré la transparence de l'eau; puis, quarante, cinquante secondes, une minute après, montre à la main, nous le voyions reparaître, remontant parfaitement calme et sans effort apparent, comme s'il habitait son élément natal et qu'il vînt de faire la chose la plus naturelle. Il va sans dire qu'il rapportait la pièce de monnaie et que la pièce de monnaie était pour lui.

Antonio était le ménétrier de l'équipage. Il chantait la tarentelle avec une perfection et un entrain qui ne manquaient jamais leur effet. Parfois nous étions assis, les uns sur le tillac, les autres dans l'entrepont; la conversation languissait, et nous gardions le silence : tout à coup Antonio commençait cet air électrique qui est pour le Napolitain et le Sicilien ce que le ranz des vaches est pour le Suisse. Filippo avançait gravement hors de l'écoutille la moitié de son corps et accompagnait le virtuose en sifflant. Alors Pietro commençait à battre la mesure en balançant sa tête à droite ou à gauche et en

faisant claquer ses pouces comme des castagnettes. Mais à la cinquième ou sixième mesure l'air magique opérait; une agitation visible s'emparait de Pietro, tout son corps se mettait en mouvement comme avaient fait d'abord ses mains; il se soulevait sur un genou, puis sur les deux, puis se redressait tout-à-fait. Alors, et pendant quelques instans encore, il se balançait de droite à gauche, mais sans quitter la terre; ensuite, comme si le plancher du bâtiment se fût échauffé graduellement, il levait un pied, puis l'autre; et enfin, jetant un de ces petits cris que nous avons indiqués comme l'expression de sa joie, il commençait la fameuse danse nationale par un mouvement lent et uniforme d'abord, mais qui, s'accélérant toujours, pressé par la musique, se terminait par une espèce de gigue effrénée. La tarentelle ne prenait fin que lorsque le danseur épuisé tombait sans force, après un dernier entrechat dans lequel se résumait toute la scène chorégraphique.

Enfin venaient Sieni, dont je n'ai gardé aucun souvenir, et Gaëtano, que nous vîmes à peine, retenu qu'il fut à terre, pendant tout notre voyage, par une ophtalmie qui se déclara le lendemain de notre arrivée dans le détroit de Messine. Je ne parle pas du mousse; il était tout naturellement ce qu'est partout cette estimable classe de la société, le souffre-douleurs de tout l'équipage. La seule différence qu'il y eût entre lui et les autres individus de son espèce, c'est que, vu le bon naturel de ses compagnons, il était de moitié moins battu que s'il se fût trouvé sur un bâtiment génois ou breton.

Et maintenant nos lecteurs connaissent l'équipage de *la Santa-Maria di Pie di Grotta* aussi bien que nous-mêmes.

Comme nous l'avons dit, tout l'équipage nous attendait sur le pont, et le bâtiment, amené sur son ancre, était prêt à partir. Je fis un dernier tour dans l'entrepont et dans la cabine pour m'assurer qu'on avait embarqué toutes nos provisions et tous nos effets. Dans l'entrepont, je trouvai Cama joyeusement établi entre les poulets et les canards destinés à notre table, et mettant en ordre sa batterie de cuisine. Dans la cabine, je trouvai nos lits tout couverts, et Milord déjà installé sur celui de son maître. Tout était donc à sa place et à son poste. Le capitaine alors s'approcha de moi, et me demanda mes ordres; je lui dis d'attendre cinq minutes.

Ces cinq minutes devaient être consacrées à donner de mes nouvelles à M. le comte de Ludorf. Je pris dans mon album une feuille de mon plus beau papier, et je lui écrivis la lettre suivante :

« MONSIEUR LE COMTE,

« Je suis désolé que votre excellence n'ait pas jugé à propos de me charger de ses commissions pour Naples; je m'en serais acquitté avec une fidélité qui lui eût été une certitude de la reconnaissance que j'ai gardée de ses bons procédés envers moi.

« Veuillez agréer, monsieur le comte, l'hommage des sentimens bien vifs que je vous ai voués, et dont un jour ou l'autre j'espère vous donner une preuve (1).

« ALEX. DUMAS.

« Naples, ce 23 août 1835. »

Pendant que j'écrivais, l'ancre avait été levée, et les rameurs s'étaient mis à babord et à tribord, leurs avirons à la main, et se tenant prêts à partir. Je demandai au capitaine un homme sûr pour remettre ma lettre à la poste; il me désigna un des spectateurs que notre départ avait attirés, et qui était de sa connaissance. Je lui fis passer, par l'entremise d'une longue perche, ma lettre, accompagnée de deux carlini, et j'eus la satisfaction de voir aussitôt mon commissionnaire s'éloigner à toutes jambes dans la direction de la poste.

Lorsqu'il eut disparu, je donnai le signal du départ. Les huit rames que nos hommes tenaient en l'air retombèrent ensemble et battirent l'eau à la fois. Dix minutes après, nous étions hors du port, et un quart d'heure plus tard nous ouvrions toutes nos petites voiles à un excellent vent de terre, qui promettait de nous mettre rapidement hors de la portée de tous les agens napolitains que M. le comte de Ludorf pourrait lancer à nos trousses.

Ce bon vent nous accompagna pendant quinze ou vingt milles à peu près; mais, à la hauteur de Sorrente, il mollit, et bientôt tomba tout-à-fait, de sorte que nous fûmes obligés de marcher de nouveau à la rame. Cela nous donna le temps de nous apercevoir que la brise de mer nous avait ouvert l'appétit. En conséquence, parfaitement disposés à apprécier les qualités du protégé de M. Martin Zil, nous prîmes notre plus belle basse-taille, et nous appelâmes Cama. Personne ne répondit. Inquiets de ce silence, nous envoyâmes Pietro et Giovanni à sa recherche, et cinq minutes après nous le vîmes appa-

(1) Cette preuve, comme on le voit, s'est fait attendre jusqu'en 1841; mais aujourd'hui je rattrape le temps perdu, et j'espère que M. le comte de Ludorf, qui a pu m'accuser d'oubli, reviendra de son erreur sur mon compte, si par hasard ces lignes ont l'honneur de passer sous ses yeux.

raître à l'orifice de l'écoutille, pâle comme un spectre et soutenu sous chaque bras par ceux que nous avions envoyés à sa recherche, et qui l'avaient trouvé étendu sans mouvement entre ses canards et ses poules. Il était évidemment impossible au pauvre diable de se rendre à nos ordres. A peine s'il pouvait se soutenir sur ses jambes, et il tournait les yeux d'une façon lamentable. Pensant que le grand air lui ferait du bien, nous fîmes aussitôt apporter un matelas sur le pont, et on le coucha au pied du mât; c'était très bien pour lui; mais pour nous, cela ne nous avançait pas à grand'chose. Nous nous regardions donc, Jadin et moi, d'un air assez déconcerté, lorsque Giovanni vint se mettre à nos ordres, s'offrant de remplacer, pour le moment du moins, notre pauvre *appassionato*.

On juge si nous acceptâmes la proposition. Le capitaine, qui n'était pas fier, reprit aussitôt la rame que Giovanni venait d'abandonner. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que nous entendîmes les gémissemens d'une poule que l'on égorgeait; bientôt nous vîmes la fumée s'échapper par l'écoutille; puis nous entendîmes l'huile qui criait sur le feu. Un quart-d'heure après, nous tirions chacun notre part d'un poulet à la provençale, auquel il manquait peut-être bien quelque chose selon *la Cuisinière bourgeoise*, mais que, grace à ce susdit appétit qui s'était toujours maintenu en progrès, nous trouvâmes excellent. Dès lors nous fûmes rassurés sur notre avenir; Dieu nous rendait d'une main ce qu'il nous ôtait de l'autre.

Vers les deux heures, nous nous trouvâmes à la hauteur de l'île de Caprée. Comme, en perdant notre temps, nous ne perdions pas grand'chose, attendu que, malgré le travail incessant de nos rameurs, nous ne faisions guère plus d'une demi-lieue à l'heure, je proposai à Jadin de descendre à terre pour visiter l'île de Tibère, et de monter jusqu'aux ruines de son palais, que nous apercevions, au tiers à peu près de la hauteur du mont Solaro. Jadin accepta de tout son cœur, pensant qu'il y aurait quelque beau point de vue à croquer. Nous fîmes part aussitôt de nos intentions au capitaine, qui mit le cap sur l'île, et, une heure après, nous entrions dans le port.

Alex. Dumas.

(*La suite à un prochain numéro*).

LE

PALAIS DES PAPES

A AVIGNON.[1]

La souveraineté des deux derniers papes, Jean et Benoît, sur Avignon et son territoire, avait été une question de fait, sinon une question de droit. Le symbole magnifique de cette royauté, c'était le palais apostolique qui depuis vingt-six ans grandissait en force, se hérissait de tours, et projetait tous les jours une ombre plus large sur la ville. Dans le caractère de son architecture on voyait comme empreintes les idées austères de Benoît XII, et même une sorte d'analogie physique semblait s'être établie entre eux; comme Benoît dont la stature était lourde, haute, chargée d'embonpoint, le palais avait pris des développemens gigantesques; il avait la majesté du colosse en même temps que la sombre tristesse du moine. Mais le dernier pape, en descendant dans la tombe, avait laissé son œuvre architecturale tout aussi incomplète que l'œuvre de la domination légale du saint-siége sur Avignon. Benoît, au lieu de continuer Jean XXII dont les idées royales tendaient à élever un palais de roi, Benoît se mit à bâtir de toutes ses forces un cloître énorme. La monarchie papale, si éclatante au XIVe siècle, ne pouvait tenir là dedans; elle s'y

(1) Voyez les livraisons du 13 juin et du 4 juillet.

sentait étouffer. Aussi Clément VI, de chevaleresque mémoire, se mit-il à refaire en partie l'œuvre de son prédécesseur, et il tint à honneur d'élever une demeure souveraine, qui toutefois eut les conditions d'un château formidable.

Le pape Benoît étant mort, le saint-siége ne fut que onze jours vacant. Le conclave élut Pierre Roger, seigneur de Rosières, cardinal du titre de saint Nérée, qui prit le nom de Clément VI. Pierre Roger était déjà lui-même une illustration. Né au château paternel de Maumont, près de Limoges, il se voua dès l'âge de dix ans à la vie monastique, et reçut aussitôt l'habit religieux à l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne. Il alla à Paris et y finit ses brillantes études. A trente ans, il était docteur en théologie. Le cardinal de Mortemer, qui l'aimait d'une tendresse toute paternelle, l'attira à la cour d'Avignon. C'était sous le souverain pontificat de Jean XXII; les hommes d'intelligence avaient alors de l'avenir. Pierre Roger fut pourvu successivement du prieuré de saint Bandile à Nîmes, de l'abbaye de Fécamp, et enfin de l'évêché d'Arras. Le roi Philippe de Valois voulut se l'attacher; il l'admit à son conseil et au parlement; bientôt après il en fit son garde-des-sceaux. L'archevêché de Sens venant à vaquer, il fut revêtu de cette haute dignité; puis il devint archevêque de Rouen, étant alors proviseur de la *maison de Sorbonne* à Paris. On prétend qu'il se sépara de la cause de la cour de France en excitant la province de Normandie, dont il était un des grands dignitaires, à se révolter contre les gens du roi, qui exerçaient sans pudeur des exactions intolérables, prenant pour prétexte la guerre avec les Anglais. Ce fut Benoît XII qui donna à Pierre Roger la pourpre cardinale en 1338.

Clément VI, dès le jour de son élection à la papauté, le 19 mai 1342, annonça que sa résolution était de maintenir la cour apostolique à Avignon, à l'exemple de ses prédécesseurs. Certes, il faut convenir que la Providence traita le petit moine de dix ans en enfant gâté. Il serait difficile de parcourir une plus belle et plus heureuse carrière. Aussi les qualités morales de Clément VI prirent-elles des développemens en harmonie avec sa fortune. La douce et brillante étoile qui présidait à sa vie semblait le pénétrer lui-même de ses rayons. Quel esprit était plus éclairé que le sien? et quel caractère était plus affable et plus enjoué? Né heureux, il voulait que tout ce qui l'entourait participât à cette heureuse fortune. Il dota largement tous ses parens et tous ses amis, et il se défendait même si peu de ses inclinations au népotisme, qu'il disait à ceux qui s'affligeaient et s'effrayaient de ces tendances : « Mes prédécesseurs ne savaient pas être papes. *Predecessores nostri nescierunt esse papæ.* » Quant à lui, il sut être pape royalement, et même, s'il faut en croire de graves autorités, on lui avait prédit les splendeurs de la tiare bien long-temps avant qu'il pût soupçonner sa future souveraineté. L'aventure, assez singulière, est racontée par le père Tessier et par d'autres chroniqueurs dignes de foi.

Par une fraîche soirée d'automne, deux cavaliers cheminaient au petit trot sur la route d'Auvergne. Ils touchaient à peine aux limites de cette province des montagnes, laissant derrière eux les plaines monotones du Bourbonnais.

L'un était Pierre Roger, seigneur de Rosières, revenant de Paris où il avait achevé ses études en théologie, et l'autre était un écuyer qui lui servait de guide et d'escorte. Pierre Roger avait à peine vingt et un ans; c'était un fort joli clerc, vêtu d'un habit moitié religieux, moitié séculier. Sa robe retroussée laissait voir les jambes les mieux faites du monde; il portait un couvre-chef de velours noir entouré de quelques médailles, et une forte dague pendait à son côté; la cape monacale était rejetée en arrière sur ses épaules, en sorte que le cavalier avait une allure fort légère et fort avenante. Pierre Roger se rendait à l'abbaye de la Chaise-Dieu dont il était un des religieux depuis l'âge de dix ans, ainsi que nous l'avons dit. Arrivé près du bois de Randan, quatre estaffiers de fort mauvaise mine barrent tout à coup le passage aux deux cavaliers. Pierre Roger tire sa dague, s'affermit sur les étriers, et en brave chevalier prend du champ pour courir sur ces mécréans. L'écuyer suit cet exemple; mais les brigands coupent les jarrets des chevaux, et les deux braves roulent sur le chemin. On les saisit, et on les dépouille de leurs armes, de leurs vêtemens et de leur escarcelle garnie de fort beaux florins; puis on les laisse là. Heureusement le plus beau clair de lune éclairait la vallée. Les voyageurs détroussés aperçurent un clocher de village et se dirigèrent pieds nus sur ce point. Ce village était Thuret. Les deux détroussés allèrent frapper à la porte de la maison curiale qu'ils supposaient hospitalière, et ils ne se trompaient point. Le curé, homme de cœur et de franche gaieté, se nommait Aldebran. Il écouta le récit naïf de l'aventure des voyageurs, et il les reçut cordialement. Le lendemain après la messe, messire Aldebran fit donner à ses hôtes deux montures et les pourvut de toutes provisions de voyage. Pierre Roger, émerveillé d'une si large hospitalité, se confondait en remerciemens; ce fut bien autre chose quand, au moment de partir, le bon curé le prit par la main, et, le menant dans son oratoire, lui offrit une bourse fort honnêtement garnie. « Eh! s'écria le jeune bénédictin, comment vouiez-vous, messire curé, que je puisse reconnaître tant de bienfaits? » Aldebran, le conduisant près de la fenêtre qu'une jeune vigne encadrait de ses pampres et de ses grappes de raisin, le regarda fixement et lui répondit : « Frère, vous me prouverez votre reconnaissance quand vous serez pape. — Soit ! et de tout mon cœur ! » reprit gaiement le jeune religieux en lui serrant la main. Environ trente ans après, messire Aldebran, qui n'avait point quitté sa cure de Thuret, reçut du pape Clément VI, à son avénement au trône apostolique, l'investiture de l'archevêché de Toulouse.

L'église des frères prêcheurs à Avignon avait le beau privilége de servir au couronnement des papes. Clément y reçut la tiare comme son prédécesseur, mais avec une sérénité et une grace qui lui gagnèrent tous les cœurs. Au milieu de la pompe d'une telle cérémonie, ses manières de grand seigneur parurent dans tout leur éclat. Il est vrai de dire aussi que l'assistance était digne du royal pontife. Là étaient réunis Jean, duc de Normandie, fils aîné du roi de France, Jacques, duc de Bourbon, Philippe, duc de Bretagne, Humbert, dauphin de Viennois, et une quantité de seigneurs de France et de Gascogne,

cette heureuse contrée qui donnait successivement trois papes à l'église romaine. Clément entrait alors dans sa cinquantième année. Il était doué d'une douceur de caractère qui n'excluait pas la fermeté. Ses connaissances étaient variées, et, quant à un système politique, il avait pris le meilleur pour un pape en ce temps-là, celui de se faire des amis de tous les rois. Peu de jours après son couronnement eut lieu une promotion de cardinaux qui presque tous appartenaient à de grandes familles françaises. Le pape Clément trouva bon, sur dix chapeaux rouges, d'en donner un à son frère Hugues Roger de Rosières, évêque nommé de Tulle, et un autre à un de ses neveux, Gérard de la Garde. Personne ne s'avisa de blâmer cette prédilection pour sa famille et pour la noblesse de France; seulement les esprits sérieux et observateurs y virent comme un présage des tendances tout aristocratiques du nouveau gouvernement papal. Cependant Clément voulut contrebalancer un peu cette promotion si fièrement partiale en rendant une bulle qui promettait des grâces à tous les pauvres clercs qui se présenteraient à la cour apostolique dans les deux premiers mois qui suivraient l'avènement au trône; la bulle eut un effet magique, et Avignon se vit presque tout-à-coup envahi par une armée de plus de cent mille ecclésiastiques postulans. Il fallut loger et héberger tout ce monde-là. Ce fut un grand embarras. Et comme les pèlerins arrivaient par bandes incessantes, il y eut une grande panique parmi les habitans de la bonne ville. Au fait, c'était une véritable armée d'invasion; cent mille clercs, la plupart jeunes et presque tous pauvres, pouvaient bien devenir tout-à-coup cent mille soldats. Il n'eût fallu qu'un chef hardi et éclairé pour révéler à cette masse d'hommes la puissance qui était en elle et tout ce qu'elle pouvait avec du cœur et des bras. Avignon en un seul jour changeait de maîtres; l'ennemi était au centre de la cité et n'avait qu'à vouloir du foyer domestique pour s'en emparer. Qui donc aurait pu tenir tête à cent mille hommes que la misère et l'appât de quelque grace, de quelque lucre, amenaient de loin, si la tentation de la conquête les avait saisis tout-à-coup à la voix ardente d'un ambitieux de génie? Certes, le viguier et les échevins de la ville, avec leur milice d'apparat, auraient bien vite cherché une issue pour se sauver, et le bon pape, au milieu de sa cour ecclésiastique, aurait tonné en vain contre le brigandage et le sacrilége; le palais de sa sainteté offrait une riche curée aux appétits de la misère. Cette pensée-là vint-elle tout-à-coup se dresser devant Clément VI? On serait tenté de le croire à l'empressement effrayé avec lequel il ordonnait de satisfaire au plus vite et de renvoyer les terribles pèlerins dont il avait si imprudemment provoqué l'arrivée. Le trésor apostolique fit de grands frais en cette occasion, et le trésor des graces spirituelles (bien qu'inépuisable) se laissa aller aussi à de miraculeuses largesses. Bientôt la ville et la cour pontificale commencèrent à respirer. Le démon de la conquête n'avait pas échauffé la cervelle du moindre petit clerc, et les cent mille postulans, reçus, hébergés et satisfaits le plus honnêtement possible, avaient gardé leur attitude humble, leur foi résignée, et, abandonnant peu à peu la ville, ils s'étaient dispersés dans

la chrétienté. Tout était fini; le nuage noir et immense avait passé sans éclater, le ciel souriait sur Avignon et le palais apostolique.

Il entrait dans les idées de Clément VI de fixer la résidence de la cour de Rome en Provence, comme avaient fait ses prédécesseurs; d'autant plus que le pape prévoyait de loin la réunion du comté avignonnais au patrimoine de l'église. Robert, roi de Naples et seigneur d'Avignon, était vieux et malade. Ses états après lui devaient tomber entre les mains de Jeanne, sa petite-fille, dont la jeunesse et les goûts de dissipation pouvaient faire présager l'aliénation d'une partie de l'héritage de l'aïeul. Clément était trop homme du monde et trop initié aux secrets du cœur humain pour ne pas comprendre l'avantage qu'il aurait un jour à traiter avec une reine légère et passionnée comme toute princesse arrivant au pouvoir avec les enivremens de la jeunesse. Aussi, sans mettre à exécution les plans qu'il avait tracés pour l'agrandissement du palais, il établit de son mieux sa cour élégante et luxueuse, au milieu du cloître immense de Benoît XII. Les Romains virent avec douleur les prédilections du nouveau souverain pontife pour la Provence, cette syrène qui déjà avait enchanté trois papes sur le rocher d'Avignon. Ils résolurent d'arracher Clément VI à ses propres sympathies, et ils choisirent dix-huit députés pris parmi les trois castes de la cité de Rome, six députés de chaque état, dit Fleury, « du plus grand, du moyen et du moindre. » Il est probable que le peuple (la plèbe) nomma les siens, comme les citoyens ayant droit de bourgeoisie et les grands du patriciat nommèrent les leurs. Parmi ces derniers se trouvait Étienne Colonne, homme puissant et fort énergique; Nicolas Laurent Rienzo et par abréviation Cola-Rienzo, notaire à Rome, faisait partie des élus de la bourgeoisie. Quant au poète Pétrarque, qui comptait aussi parmi les députés, il est probable qu'en sa qualité d'archidiacre de Parme et de chanoine de Padoue, il avait été choisi par la noblesse cléricale; d'ailleurs, il était alors à Rome dans les honneurs d'un triomphe récent. Cette députation arriva à Avignon avec beaucoup d'apparat. Le pape voulut la recevoir dans toute la splendeur du cérémonial. Étienne Colonne et Rienzo, ou Rienzi, portèrent la parole. Ils commencèrent par des flatteries maladroites, et crurent gagner le pape en cherchant à caresser sa vanité. Ils connaissaient bien peu Clément VI, homme de cour, homme d'état et homme d'esprit, qui avait vu la flatterie sous tous les costumes et dans toutes ses phases. Étienne Colonne pria donc le saint père, au nom du peuple romain, de daigner accepter pour *Pierre Roger de Rosières personnellement* les titres et dignités suivantes : la dignité de sénateur, celle de protecteur de Rome, et la charge de capitaine général. Tout autre se serait fâché de la rare impertinence avec laquelle des sujets offraient des titres à leur souverain. Clément VI se prit à sourire, et, après avoir jeté sur les cardinaux qui l'entouraient un coup d'œil très expressif d'ironie et de mansuétude à la fois, il s'adressa aux députés de Rome et leur répondit en latin : qu'il était très touché et très honoré des bontés du peuple romain en sa faveur, et qu'il chercherait à s'en rendre digne; que du reste il

acceptait d'autant plus volontiers les charges et dignités qu'on lui offrait qu'il était sûr de ne faire tort à personne, puisqu'il paraissait y avoir quelque droit en sa qualité de souverain. — Les députés s'inclinèrent et remercièrent sérieusement. Vint ensuite la grande question de la translation du saint-siége en Italie. Le pape fut humblement supplié de se rendre à Rome et d'y établir le siége apostolique à Saint-Jean-de-Latran, la plus ancienne église du monde. La réponse de Clément sur ce point fut charmante de grace et de bonté, mais elle ne promettait rien; et, comme les députés avaient ajouté à leur requête une demande concernant l'*indulgence de la centième année* établie par Boniface VIII, le pape fit de cette question l'affaire principale de leur ambassade. Il convint que le terme de cent ans était hors de proportion avec la vie humaine, et que l'époque de l'indulgence plénière accordée à ceux qui feraient en ce temps le pèlerinage de Rome devait être avancée. Il compara cette indulgence au jubilé de l'ancienne loi (et ce fut la première fois qu'une telle analogie fut énoncée), et il promit une bulle favorable à la demande des Romains. Elle ne se fit point attendre; peu de jours après, c'est-à-dire le vingt-septième jour de janvier 1343, cette bulle, qui commence par *Unigenitus*, annonçait à la catholicité qu'un jubilé était fixé à l'année 1350, et à perpétuité de cinquante en cinquante ans; laquelle perpétuité fut abrogée dans la suite, comme tout ce que l'homme décrète pour l'infini. Tel fut le résultat obtenu par l'ambassade des Romains à Avignon. Les députés s'en retournèrent avec ce demi-succès, emportant une haute opinion de l'habileté du pape, et peu satisfaits de la leur en secret, ce qui ne contribua pas médiocrement à les exaspérer contre la cour apostolique. On pardonne rarement aux autres les maladresses dont on est coupable; et, selon toutes les probabilités, la grande colère de Nicolas Laurent Rienzo et la révolte tragi-comique qu'elle amena, eurent pour cause première une mortification de vanité. Le tribun avait beaucoup promis de son éloquence en partant pour Avignon, et il s'était promis à lui-même beaucoup plus encore : quant au poète Pétrarque, dont les bouderies violentes s'étaient déjà révélées avec impunité sous les deux règnes précédens, il ne quitta point la Provence, mais il se lia avec Rienzo dont il ne cessa d'échauffer la tête par des lettres latines toutes remplies d'extravagances hyperboliques. Pétrarque pouvait avoir alors quarante ans, et Laure vivait encore en Provence. Peut-être ne serait-il pas hors de propos de parler ici du poète célèbre dont le caractère et la prétendue belle passion pourraient servir de texte à une étude psychologique fort curieuse. Mais comment en venir là? comment se décider à se mettre en opposition avec des idées reçues, et contester à la muse de Vaucluse la mélancolie qui fait sa célébrité? comment aller lui dire au milieu de son âpre et majestueuse solitude : Le poète dont vous vous vantez ne s'est point exilé aux bords de ces ondes sauvages par un de ces entraînemens de passion qui mènent aux thébaïdes? Ce qu'il vint rêver surtout parmi ces rochers, c'étaient les vanités d'une position élevée. Irascible et présomptueux, il fut ingrat envers le pape Jean XXII, qui l'honora de son amitié, le combla de bienfaits, mais qui se crut assez grand et assez éclairé

pour se passer des conseils du poète. Jean trouvait bon de résider à Avignon, et Pétrarque, né à Arezzo, applaudi à Rome, voulait que la cour apostolique habitât l'Italie. Le pape Jean se moqua des avis un peu hautains de Pétrarque, et de là vint la colère du chanoine de Padoue; de là ses abominables injures en prose et en vers contre la cour, le pape et Avignon; de là les extravagantes dénominations de Nemrod, Sémiramis, Cerbère, Pasiphaë, Minotaure, Denis, Alcibiade, données dans sa petite rage au grand pape Jean XXII, qui pour toute punition finit par l'oublier. Et puis (dirions-nous encore à la muse de la fontaine de Vaucluse), comment voulez-vous d'un autre côté que nous nous fassions la moindre illusion sur l'amour du chanoine et sur les malheurs de cet amour, lorsque nous trouvons à des sources certaines que Pétrarque, sollicité par le pape Benoît qui lui proposait des dispenses pour pouvoir épouser Laure de Noves, répondit au pontife « que, s'il était une fois en possession de Laure, tout ce qu'il prétendait dire encore d'elle ne serait plus de saison? » Et comment encore ajouter foi à un seul vers des charmantes élégies du poète, quand on sait qu'après la mort de Laure il se consola avec Françoise de Bassano, qui lui donna des enfans, entre autres un fils, et qu'il a chantée. Cependant ces deux vers étaient formels:

Non la connobe il mondo, mentre l'ebbe;
Connobill'io ch'a pianger qui rimasi.

Le monde n'a pas connu Laure, mais *lui* reste pour la pleurer. O poétiques sermens! Mais sur cette même Laure de Noves, épouse du seigneur Hugues de Sade, que dirions-nous encore à la muse de Vaucluse si nous ne craignions de l'attrister? Aima-t-elle le chanoine Pétrarque, qui, selon nous, ne l'aima jamais, mais qui en revanche adorait les vers où il parlait d'elle? Selon des traditions sérieuses, Laure de Sade était une excellente et vertueuse épouse; et la preuve, la meilleure preuve qu'elle n'avait aucun goût pour Pétrarque et qu'elle en avait beaucoup pour son mari, c'est qu'elle était mère de onze enfans qu'elle chérissait. Voilà ce que nous aurions à dire à la muse de Vaucluse et aux fervens admirateurs des amours de Pétrarque et de Laure, si nous étions méchans. Mais à Dieu ne plaise; nous respectons toutes les erreurs qui ne font mal à personne, et surtout les erreurs poétiques. Seulement nous ne prodiguons pas notre sensibilité et nous nous défions des amours trop chantées.

Vers la fin de janvier 1343, une grande nouvelle venue d'Italie porta l'agitation dans la cour apostolique à Avignon. Un ami, un des plus zélés défenseurs de la papauté, Robert, roi de Naples, était mort à l'âge de soixante-quatre ans après en avoir régné plus de trente-trois. Jean Villani fait de ce prince un éloge sincère. « Ce fut, dit-il, le plus sage roi qu'il y eut dans la chrétienté depuis cinq cents ans, tant par le bon sens naturel que par la science, car il était grand théologien et excellent philosophe. Il était doux, aimable, doué de beaucoup de vertus. Lorsqu'il commença à vieillir, l'avarice le gâta. Il

amassait sous prétexte de la guerre pour recouvrer la Sicile. Aussi laissa-t-il un grand trésor à la reine Jeanne, sa petite-fille, qui lui succéda faute d'enfant mâle. »

Voilà un drame qui s'ouvre à Naples et dont le dénouement ira s'accomplir dans le palais apostolique d'Avignon.

Jeanne était à peine âgée de seize ans à la mort de son aïeul. On l'avait mariée en bas âge avec André, fils du roi Charobert de Hongrie. Ces deux époux ne devaient point s'aimer comme cela arrive d'ordinaire dans ces sortes de mariages où les deux familles jurent dix ou quinze ans d'avance du bonheur et de la tendresse conjugale des enfans qu'elles marient. Robert de Naples en mourant nomma des administrateurs pour gouverner son royaume, se défiant de la jeunesse de Jeanne et d'André. Mais le pape Clément VI, revendiquant le gouvernement de Naples comme seigneur direct et immédiat, cassa le testament de Robert, et commit à l'administration de la Sicile le cardinal Eymeric de Chastelus, son légat en Italie. Jeanne et André vivaient en minorité, l'une à Naples, l'autre en Hongrie, ne se doutant pas encore de ce que leur réservait l'avenir. Mais le roi Charobert vint à mourir, et Louis, l'aîné de ses fils, fut couronné roi des Hongrois. Alors André quitta le château paternel et se mit en route pour cette belle Italie où l'attendait Jeanne, sa femme, enfant de dix-sept ans à peine, comme lui. Hélas! tant de jeunesse ne devait-elle pas faire pitié à la méchanceté de ceux qui allaient les entourer? Le cardinal de Chastelus, en homme habile et prudent, gouvernait le royaume; mais il n'avait par malheur aucune autorité dans la maison des deux époux.

Nous ne prétendons pas suivre le pape Clément VI dans tout le développement de sa politique. Son règne de dix années fut rempli de graves événemens au milieu desquels la sagesse apostolique conserva toujours son caractère d'infaillibilité. Ainsi, Clément vint à bout de ce redoutable Louis de Bavière, dont la procédure toujours pendante à la cour d'Avignon ressemblait assez bien à la trame interminable dont parle Homère. Louis de Bavière eut malgré lui, et dès son vivant, un successeur à l'empire. Le roi Édouard III, après bien des réclamations hautaines contre des provisions de bénéfices accordés en Angleterre à des cardinaux résidant en Provence, finit par subir l'autorité d'un concile assemblé dans son royaume par les deux internonces de Clément, et le caractère impétueux de Jean Stretfort, archevêque de Cantorbéry, auteur de la rébellion, plia comme celui du roi. La politique de Clément VI, habile et calme, ne brusquait jamais les évènemens; elle commençait par établir les droits de chacun et ceux du saint-siége avant tous les autres, parlait avec circonspection, et agissait ensuite avec fermeté. Les bulles de ce pape sont remarquables par leur ton de dignité et de douceur, en même temps que par une érudition qui n'a rien de cette théologie lourdement scholastique qui dominait alors. On y rencontre presque toujours l'esprit d'un homme habitué depuis son jeune âge aux grandes affaires d'un royaume, la connaissance du cœur humain qui décèle un penseur, et cette grace, cette habitude de bien dire, et

de dire simplement, qui révèle un homme de cour intelligent, un grand seigneur par la pensée comme par la naissance et la position. Cependant, nous l'avouerons avec plusieurs historiens, en certaines occasions le pape Clément aurait dû se souvenir davantage, que sa souveraineté était un sacerdoce, et que, par exemple, quand il s'agissait d'élections de princes de l'église, de cardinaux, il ne devait prendre conseil que de ses lumières et de sa conscience. On pourrait avec juste raison lui reprocher en ce sens d'avoir cédé à des influences un peu mondaines, et de ne s'être pas assez mis en garde contre des sollicitations irrésistibles pour les rois jeunes et chevaleresques, mais auxquelles la majesté papale pouvait sans péril résister en souriant. A propos de la promotion de Pierre Bertrandi le jeune, connu sous le nom de cardinal d'Arras, le pape Clément ne se voit-il pas entraîné à déclarer en plein consistoire à ses frères les cardinaux qu'il n'a pu refuser le chapeau de Bertrandi à la reine de France? Il est vrai qu'il s'y prend avec une certaine grace plaintive et franche à la fois, qui dut adoucir beaucoup l'éminentissime assemblée. « Dieu m'est témoin, dit-il, que jeudi (25 de février 1344) je songeais aussi peu à donner *les ordres* qu'à la chose du monde la moins vraisemblable; mais le soir, fort tard, il me vint des lettres de la reine de France, qui m'écrivait que je lui devais accorder un cardinal, ainsi qu'elle me l'avait souvent rappelé déjà, en faveur de l'évêque d'Arras, par lettres et par ambassadeurs. Si j'avais prévu que je fisse une ordination, je l'aurais faite plus nombreuse, et j'aurais pris un ou plusieurs Italiens. » Dans cet aveu naïf, dans cette bonhomie, n'y a-t-il pas de la finesse? et Clément VI, chez qui la diplomatie était instinctive, n'était-il pas presque sûr d'avoir gain de cause auprès de son consistoire, dont il connaissait très bien le personnel, en lui déclarant tout simplement qu'il avait eu la main forcée par la reine Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de Valois? Tout autre peut-être eût cherché à justifier cette nomination au cardinalat par des titres et des mérites problématiques; le pape Clément avoue qu'il ne songeait même pas à faire un nouveau prince de l'église, mais qu'il n'a pu résister aux royales et charmantes sollicitations de la première dame de France. Qu'en résulta-t-il? Les éminences ne censurèrent point la nomination nouvelle, et le cardinal d'Arras se revêtit paisiblement de la pourpre romaine. Ce moyen d'arriver à ses fins ne réussirait pas à tout le monde, cela est vrai; mais aussi n'est-il pas donné à tout le monde d'être habile et spirituel comme Clément sixième du nom, lui qui comprenait à merveille qu'il est des occasions où la franchise et le courage d'un aveu ont plus de chances de succès que toutes les subtilités d'une justification.

La souveraineté temporelle des papes avait en ces temps-là une telle étendue, que l'époque actuelle a bien de la peine à contenir son indignation philosophique contre cette puissance apostolique si despotiquement calme alors, si fière et si certaine de ses droits divins. Pour nous, nous dirons sans colère que la papauté au XIVe siècle avait, entre autres prérogatives exorbitantes, une juridiction souveraine, absolue sur toutes les îles du monde.

Ainsi voyons-nous qu'en 1091, Urbain II donna, par une bulle, l'île de Corse à l'évêque de Pise, et qu'en 1156, Adrien IV donna l'investiture de l'Irlande à Henri II, roi d'Angleterre. « En quoi ce qui me paraît le plus remarquable, dit à ce sujet l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique,* n'est pas la prétention des papes, mais la crédulité des princes. » L'abbé Fleury peut avoir raison; nous doutons toutefois qu'il eût ramené à son avis le pape Clément VI, qui se fit une si douce joie de créer un royaume des îles Fortunées, aujourd'hui Canaries, et de le donner de sa main souveraine à un seigneur de la cour de France qui le lui demandait. Le fait se passa à Avignon et avec tout le romanesque d'une aventure. Louis de la Cerda, connu sous le nom de Louis d'Espagne, descendait de Ferdinand, fils aîné d'Alphonse le Sage, roi de Castille, et de Blanche, fille de saint Louis. Il habitait la France, et il était fort aimé à la cour de Philippe de Valois. Louis sollicita du roi une ambassade à Avignon. Il l'obtint, et le voilà bientôt se faisant des amis au palais apostolique par sa belle humeur et la noblesse de ses manières. Voyant grandir de jour en jour sa faveur après du pape, très appuyé d'ailleurs par les prélats princiers, et très vanté par les dames, le seigneur de la Cerda jugea qu'une couronne lui irait à merveille, et il persuada au pape de le sacrer roi des îles Fortunées. Ces îles étaient reconnues depuis peu (et non découvertes, comme l'ont dit par erreur quelques chroniqueurs, puisque Pline et Ptolémée en avaient laissé une description, *insulæ Beatæ*); mais il fallait en faire la conquête, en extirper l'idolâtrie, y prêcher l'Évangile, y fonder un gouvernement féodal. Louis de la Cerda s'y engagea résolument à ses risques et périls, promettant de sacrifier à l'entreprise, s'il le fallait, sa fortune et sa vie, et, en cas de succès, jurant de payer tous les ans à l'église romaine une redevance feudataire de quatre cents florins d'or. La nouvelle fit grand bruit dans Avignon et dans toute la Provence. Le chevaleresque ambassadeur du roi de France devint un héros à la mode, excitant la curiosité publique et même l'enthousiasme à un très haut degré. Cependant un consistoire public fut assigné au palais apostolique pour la cérémonie de l'investiture. Louis de la Cerda était un jeune et magnifique seigneur; les dames accoururent à Avignon de toutes les chatellenies de Provence et de Languedoc. Clément VI aimait les fêtes, et il dut savoir bon gré à Louis de lui avoir fourni une occasion d'en donner. Au jour marqué, le palais de sa sainteté se remplit d'une noblesse brillante; le clergé souverain y resplendissait dans toute sa pompe. Le pape parut dans la grande salle du consistoire avec cet air spirituel et satisfait qui le faisait tant aimer. Il parla très éloquemment au seigneur de la Cerda des devoirs immenses attachés à la royauté. Lui, le prince néophyte, superbement vêtu et attirant à lui toute l'admiration bienveillante de l'assemblée par la noblesse de sa personne et la candeur de son attitude en ce moment, vint se mettre à genoux devant le trône du saint père, qui lui posa sur la tête une couronne d'or en signe d'investiture. Puis on le revêtit du manteau royal; on lui ceignit le glaive, on lui donna le sceptre, et il fut salué par les acclamations de la cour pontificale, par l'assemblée et par la foule tumultueuse qui entourait le palais. Le

nouveau souverain eut une journée complète; il parcourut les rues d'Avignon à cheval, la couronne en tête, escorté par une nombreuse noblesse et par les dignitaires du palais apostolique, se donnant en spectacle au peuple comme un véritable triomphateur. Telle fut la fête de l'investiture; mais le royaume, qui donc alla le conquérir? Ce ne fut pas le prince des îles Fortunées, que le contact magique d'une couronne effraya peut-être ou rendit plus sage, car il disparut tout-à-coup de la scène du monde, au grand regret et au grand désappointement des dames et des esprits avides de merveilleux. Sa royauté ne fut qu'une magnifique parade, un carrousel où vinrent chevaucher les jeunes prélats et les barons amis du saint père. Le bon pape prêta les mains de la meilleure foi du monde à cette investiture sans résultat, à cette création de principauté sans lendemain, et la cérémonie du consistoire n'eut de sérieux que la forme. Qu'importe? Les îles Fortunées n'en restaient pas moins à la disposition de la papauté qui plus tard les donna à l'Espagne, et Avignon n'avait pas moins gagné à ce couronnement d'un roi de parade des fêtes de très bon aloi.

Au milieu de cette joyeuse agitation, une nouvelle retentit tout à coup comme un glas funèbre dans le palais apostolique. Un message du cardinal Eymeric de Chastelus, légat en Italie, venait d'arriver, et il annonçait au saint père le meurtre du jeune roi André, époux de la reine Jeanne; lequel avait été assassiné dans la nuit, sur le seuil de la chambre nuptiale. La douleur du pape Clément fut profonde. Dans son accablement il ne prit d'abord aucune détermination. Puis, quand il voulut voir plus clair dans cette sanglante affaire, il fut effrayé des présomptions accusatrices qu'il y rencontra.

Au mois de septembre de l'année 1345, la cour de Naples habitait à Averso le couvent de Saint-Pierre de Majella. Le roi André, à peine âgé de dix-neuf ans, avait sollicité depuis longtemps de Clément VI d'être couronné et saisi du gouvernement de son royaume, lui et sa femme du même âge que lui, Jeanne de Naples, comtesse de Provence et dame d'Avignon. Le pape, ayant enfin consenti, avait envoyé pour cela en qualité de nonce Amici, évêque de Chartres, au légat d'Italie. Le jour du couronnement avait été fixé au 18 de septembre, et l'on touchait à la veille de ce grand jour. Le couvent de Saint-Pierre de Majella près de Naples était entouré d'ombre et de silence. C'était par une nuit magnifique; le golfe transparent étincelait d'étoiles, et les soupirs de la brise murmuraient dans les pins et les lentisques des collines d'alentour. La reine Jeanne était couchée dans son appartement, et elle avait renvoyé plus tôt que de coutume la Catanaise sa camérière et sa confidente. La belle reine dormait.... (du moins elle le jura plus tard) lorsqu'on vint frapper légèrement à la porte de sa chambre. C'était le roi André qu'on demandait. Il quitta la chambre de sa femme, et passa sur une terrasse voisine où on l'attendait pour lui parler d'une affaire de la plus haute importance. Plusieurs hommes étaient là, la tête et le visage couverts d'un capuchon noir. Un d'eux s'avança vers le jeune roi, et, lui baisant la main, il l'attira plus avant sur la terrasse qui était fort élevée. Tout-à-coup André se sent saisir à la gorge; il veut crier et frapper;

une corde lui est passée au cou et lui serre le gosier. En un moment il est lié, garrotté, jeté par-dessus la balustrade de la haute terrasse, et pendu à un crampon de fer, de toute la longueur de la corde. Tout cela se passa très vite et sans bruit, il faut bien le croire, puisque la reine Jeanne, qui était au lit, dans la chambre voisine, ne s'éveilla point. Le lendemain au point du jour, des jardiniers allant à leur labeur virent un corps qui pendait au mur de la terrasse donnant sur le jardin. Ils se hâtèrent de couper la corde, et le cadavre qui tomba fut celui du roi André. Des cris d'horreur éveillèrent le couvent: toute la cour s'enfuit épouvantée. Jeanne elle-même se précipita hors de cette fatale demeure et se sauva comme une parricide. Le corps du roi resta gisant dans le jardin du monastère jusqu'à ce que la nourrice de ce pauvre prince fût accourue et eût gagné quelques *vilains* pour le transporter furtivement à l'église de Saint-Janvier.

André n'était point aimé à Naples; cependant la nouvelle de son assassinat souleva le peuple. Des vociférations menaçantes retentissaient autour du palais de la reine Jeanne. Alors celle-ci n'hésita plus, et, faisant arrêter plusieurs gentilshommes de sa suite et la Catanaise, elle les livra à la justice. Une intrigue d'amour venait se mêler malheureusement à ce drame de sang, et donnait une gravité très grande aux soupçons terribles qui pesaient sur Jeanne elle-même. Personne n'ignorait son antipathie pour André de Hongrie, et d'un autre côté nombre de gens bien informés parlaient beaucoup de la violente passion qui la dévorait en secret pour Louis, prince de Tarente, son cousin. D'ailleurs, parmi les accusés qu'elle avait livrés, il y avait des hommes marquans, et dont les révélations, si elles n'étaient provoquées par la vengeance, compromettaient sérieusement la reine. On citait au nombre des seigneurs arrêtés et mis à la question les comtes de Tralize et de Déboli, Charles Artus de Sainte-Agathe, le comte Squilacci. Quant aux accusations de la Catanaise et de Sanchette, sa fille, contre leur souveraine, elles pouvaient bien passer pour suspectes comme la moralité des deux accusatrices.

Le pape Clément avait écrit à son légat dans le royaume de Naples et de Sicile de se saisir de cette affaire criminelle et d'en informer avec toute la prudence et la circonspection qu'exigeait un aussi grave procès. Le chagrin du saint père à ce sujet était visible, bien qu'il cherchât à en dissimuler l'expression. En effet, un homme comme Clément VI, doué d'une grande douceur de caractère et qui s'était fait une habitude de la conciliation, même dans les affaires les plus orageuses, dut singulièrement souffrir de l'affreuse perspective qui s'ouvrait du côté de Naples. Et puis le souvenir du bon roi Robert, son ami, lui revenait en mémoire, et c'était en frissonnant qu'il se voyait à la veille peut-être de juger et condamner cette même enfant, cette jeune et charmante reine Jeanne, que l'aïeul auguste lui avait recommandée en mourant, à lui, le pape, le protecteur et le pacificateur par excellence.

Ce fut au milieu de ces tristes préoccupations qu'il apprit l'arrivée à Avignon du roi de Bohême, Jean de Luxembourg, et de son fils aîné, Charles, marquis de Moravie. Ils venaient négocier avec le pape la promotion de

Charles à l'empire. La grande bulle publiée par Clément le jeudi-saint de cette même année contre Louis de Bavière, mettait fin à toute procédure et à toute contestation. La bulle avait confirmé les condamnations de Jean XXII; elle fulminait contre Louis une excommunication, le chargeait de malédictions, et déclarait le siége de l'empire vacant depuis la mort de Henri de Luxembourg, rejetant ainsi comme illégal et nul tout ce qui avait été décrété et accompli par Louis de Bavière, et invitant les électeurs de l'empire à procéder immédiatement à l'élection d'un roi des Romains; titre le plus vain du monde, il est vrai, puisque Rome n'avait d'autre souverain que le pape, mais qui par tradition était accordé aux empereurs d'Allemagne comme héritiers prétendus des Césars.

Clément VI reçut avec magnificence ses hôtes royaux, et il s'occupa activement de cette grande affaire d'investiture impériale à laquelle il avait juré de donner une fin éclatante et irrévocable. Malheureusement pour lui, et il était loin de s'y attendre, une division éclata tout à coup au sujet de l'empire vacant, au sein même du sacré collége des cardinaux. Deux factions se formèrent; l'une avait pour chef le cardinal Talleyrand de Périgord, qui voulait l'élection de Charles de Moravie; c'était celle des cardinaux français. L'autre faction, celle des cardinaux gascons, avait à sa tête le cardinal de Comminges. Napoléon des Ursins était mort; peut-être eût-il pu, par la fermeté de son caractère, rallier les deux partis ou les dominer tous les deux. La querelle était sérieusement engagée, et l'intervention du pape était impuissante encore avec des têtes montées comme celles des éminentissimes adversaires. Clément VI avait pour habitude de ne recourir à l'autorité souveraine, aux rigueurs du pouvoir, qu'à la dernière extrémité. Il temporisa pendant quelques jours, employant auprès des deux cardinaux ennemis les moyens de persuasion, la douceur, le raisonnement, le conseil, l'admonition paternelle, tout ce que la royauté apostolique avait de puissance en mansuétude et en charité. Il s'adressa en même temps aux autres cardinaux, et chercha à les gagner un à un pour la paix et l'honneur de l'église. Lorsqu'il crut les esprits mieux préparés et les ames calmées, il résolut d'assembler le consistoire, jugeant que la promotion de Charles de Moravie à l'empire avait toutes les chances favorables, ou du moins que cette promotion, qui du reste ne dépendait que de sa volonté souveraine, ne trouverait plus de censure dans le sacré collége. Le consistoire s'ouvrit donc publiquement au palais apostolique dans les premiers jours d'avril. Des barons étaient accourus en foule pour y assister. Le roi de Bohême et le marquis de Moravie y parurent entourés de leur brillante suite. Le pape ouvrit la séance et parla d'une manière touchante des troubles de l'empire, depuis si long-temps incertain de ses destinées, et du deuil qu'en avait l'église romaine. Le cardinal Talleyrand de Périgord se leva le premier pour soutenir les droits de Charles de Moravie. Il parla avec fermeté et un peu en victorieux, lorsque tout à coup, se levant aussi de son siége, son adversaire, le cardinal de Comminges, lui répondit d'un air animé et hautain, de manière à provoquer un combat. Le gant était jeté et les deux champions en

présence. Talleyrand de Périgord répliqua à son adversaire par des méchancetés que Comminges ne supporta nullement; mais, élevant la voix de toute la force de la colère, il repoussa les paroles de son ennemi, et porta contre lui l'accusation terrible d'avoir trempé par ses agens dans le meurtre du jeune André, roi de Naples; et tout à coup, rejetant en arrière sa pourpre, Comminges, qui *était garni d'armes en dessous,* tira une forte épée et fit quelques pas en avant. Talleyrand de Périgord ne se fit point attendre; s'étant armé d'avance par précaution comme son adversaire, il mit l'épée au poing, et ces deux cardinaux ennemis coururent l'un sur l'autre au milieu du consistoire, croisant le fer et s'accusant mutuellement de trahir l'église romaine. Toute la salle se leva épouvantée. Le pape sortit avec dignité, ordonnant de désarmer les deux champions qui furent séparés, mais qui gardèrent leurs armes et allèrent se mêler chacun dans le groupe de ses partisans. Le tumulte devint effroyable dans le palais apostolique. Cependant accoururent en armes les gentilshommes et les domestiques au service des deux princes de l'église en rivalité ouverte. L'un et l'autre se mirent à la tête de leur faction et traversèrent la ville, le fer à la main. Chacun des deux arrivé à sa maison s'y fortifia comme pour soutenir un assaut, et Avignon, tout soulevé par cette terrible querelle, vit des barricades s'élever dans les rues et des hommes d'armes se charger à coups de pique et à coups d'épée au nom des cardinaux ennemis. Ce fut une véritable guerre de partisans; il y eut quelques morts et quelques blessés, mais surtout un tumulte infernal dans la bonne ville.

Le pape Clément avait un palais très bien fortifié, mais il manquait de soldats, et Avignon était rempli de gens armés jusqu'aux dents. Il fallut donc attendre forcément la fin de toute cette querelle bouillonnante. Après quelques jours cependant, un peu de calme succéda au vacarme de la guerre de barricades, et l'on put commencer les négociations. Clément VI était le pape de la paix. Il fit tout au monde pour la rendre à la ville et pour apaiser les haines des deux superbes cardinaux. Le reste du sacré collége s'y détermina aussi à sa sollicitation; enfin, le saint père, secondé de beaucoup de prélats bien intentionnés, parvint à réconcilier les seigneurs de Comminges et de Talleyrand de Périgord, du moins en apparence, selon Rainaldi et Jean Villani, historiens d'une grande impartialité.

Or, le vingt-deuxième d'avril de l'année 1346, à Avignon, dans la chambre apostolique, en présence de douze cardinaux, Charles de Luxembourg, marquis de Moravie, fit au pape une promesse portant en substance: « Si Dieu me fait la grace d'être élu roi des Romains, j'accomplirai toutes les promesses et concessions de l'empereur Henri, mon aïeul, et de ses prédécesseurs. Je déclarerai nuls et révoquerai tous les actes faits par Louis de Bavière en qualité d'empereur. Je n'acquerrai ni n'occuperai en aucune manière Rome, Ferrare, ou les terres et places appartenant à l'église romaine, dedans ou dehors l'Italie, comme le comté Venaissin; ni les royaumes de Sicile, de Sardaigne et de Corse. Et, pour éviter l'occasion de contrevenir à cette promesse, je n'entrerai point à Rome avant le jour marqué pour mon couronnement, et

j'en sortirai le jour même avec mes gens. Puis, je me retirerai incessamment des terres de l'église romaine et n'y reviendrai plus sans l'approbation du saint-siége. Avant d'entrer en Italie et de disposer de rien, je poursuivrai auprès de vous, saint père, l'approbation de mon élection, et je ratifierai ensuite cette promesse, et encore après mon couronnement. »

Le roi de Bohême, qui était présent, approuva et confirma les promesses de son fils. En conséquence, le pape écrivit aux électeurs d'Allemagne qu'il jugeait Charles de Luxembourg digne de l'empire. On sait comment la diète fut assemblée à Rensa et non à Francfort, suivant la coutume, parce que cette ville tenait encore pour Louis de Bavière, et comment à cette diète fut proclamé roi des Romains Charles de Luxembourg, marquis de Moravie, le onzième jour de juillet 1346. Il prit donc le nom de Charles VI. Les électeurs qui le nommèrent furent : Valzan de Juliers, archevêque de Cologne; Rodolphe, duc de Saxe; Gerlac, archevêque de Mayence; Jean, roi de Bohême, et Baudouin, archevêque de Trèves. Le pape écrivit à Charles pour le féliciter, et peu après il reçut à Avignon une ambassade solennelle de la part de ce prince. Clément confirma l'élection par une bulle très remarquable en ce qu'elle dit d'une manière tout explicite : « Que Dieu a donné au pape en la personne de saint Pierre la pleine puissance de l'empire céleste et du terrestre. » Elle est du sixième jour de novembre de la même année 1346.

Cette promotion du nouvel empereur était un véritable et grand triomphe pour l'autorité temporelle du saint-siége. Clément VI en acquit personnellement une haute considération de la part des princes de l'Europe; il fut regardé, avec juste raison, comme le souverain le plus éclairé et le plus puissant. L'empereur Charles IV se rendit à Rome en grande pompe, et y fut couronné par le légat apostolique; puis, selon ses promesses, il quitta l'Italie. Cependant, dans cette même Rome où venait d'éclater si resplendissante la puissance du saint père, une tête extravagante rêvait le renversement de la souveraineté papale et de celle de l'empereur récemment couronné. C'était ce malheureux Nicolas-Laurent Rienzo, né dans le quartier de la Réole, d'un meunier et d'une blanchisseuse, qui s'était élevé à la profession de notaire, avait fait partie de l'ambassade des Romains auprès de Clément VI, ainsi que nous l'avons dit, et dont le cœur s'était enflé d'une vanité délirante. Rienzo ne manquait pas d'une certaine faconde qui, jointe à une érudition fausse et à une outrecuidance sans égale, devait nécessairement faire de lui un héros pour un temps aux yeux du peuple de Rome. Il prit la qualité de tribun, et se mit à haranguer la foule très émerveillée de son éloquence violente et d'une bizarrerie d'expression qui passait pour sublime. Nicolas-Laurent était devenu fou de l'antique empire romain; il ne voulait ni plus ni moins que restaurer au Capitole l'autorité souveraine et universelle personnifiée dans sa personne. Ce rêve était devenu chez lui une dangereuse manie, car il électrisa le peuple de son propre délire. Or, il fut investi du gouvernement de la ville, et commença l'exercice de sa charge par purger la ville de voleurs et de vagabonds. Cependant sa tête fermentait toujours, et le voilà bientôt se faisant armer

chevalier par le syndic du peuple, à Saint-Jean-de-Latran; et comme cette cérémonie devait, selon l'usage, commencer par un bain, Rienzo poussa l'impudence jusqu'à se baigner dans la cuve sainte, où l'on croyait alors que Constantin avait été baptisé par le pape saint Sylvestre, et que l'on conservait en grande vénération dans l'église de Latran. Le tribun chevalier prononça ensuite un long discours, et fit publier un décret dans lequel il prenait les titres de candidat du Saint-Esprit, sévère et clément libérateur de Rome, zélateur de l'Italie, amateur de l'univers et tribun auguste. Dans le même décret il déclarait qu'il proclamait, à l'exemple des anciens empereurs, Rome capitale du monde, qu'il conférait le titre de citoyen romain à tous les habitans de l'Italie, et qu'il citait à comparaître devant lui, à Saint-Jean-de-Latran, Charles IV et Louis de Bavière lui-même, qui avaient usurpé tous les deux les titres d'empereur et de roi des Romains. Par une erreur déplorable, le pape Clément avait malheureusement confirmé la nomination de Rienzo au gouvernement de la ville; mais, ignorant jusqu'où pouvait aller sa folie, et dans l'intention aussi de complaire au peuple de Rome, qui aimait le tribun, ce gouvernement lui avait été conféré conjointement avec Raimond, évêque d'Orviette, vicaire du pape à Rome. L'évêque d'Orviette, comme on le pense bien, fut contraint de sortir de la ville pour ne point participer aux criminelles folies de son collègue. Le pape, informé des extravagances de Nicolas-Laurent Rienzo, adressa une bulle au peuple romain dans laquelle il l'engageait à se séparer d'un homme qui dépassait scandaleusement ses pouvoirs. Rienzo répondit lui-même au pape, et le cita à comparaître devant lui et à transporter le siége apostolique à Rome, sous peine de faire élire lui-même un autre pape. La cour d'Avignon vit bien qu'il fallait agir sérieusement en cette affaire, même envers la folie; elle décréta contre le tribun, qui tomba entre les mains des partisans du pape, fut abandonné des siens, prit la fuite, et parvint jusqu'à Naples, où venait d'arriver le roi Louis de Hongrie, frère du roi André assassiné.

Ce fut donc à cette même époque que la nouvelle de la fuite de la reine Jeanne parvint à Avignon. Elle donna beaucoup d'inquiétude à Clément VI; il voyait arriver le jour inévitable où cette malheureuse jeune femme, poursuivie par Louis de Hongrie, qui l'accusait du meurtre de son frère, et accablée sous le poids de l'opinion publique, serait dans sa fuite frappée de mort par quelque assassin au service du roi Louis, dont les prétentions à la couronne de Naples et de Sicile s'appuyaient sur la mort de son frère André. Jeanne fuyait vers son comté de Provence, où elle comptait trouver un asile. Elle en trouva un en effet, mais bien différent de celui qu'elle attendait. Dès qu'elle eut abordé sur les côtes, le bruit de son arrivée se répandit, et voilà les barons provençaux presque tous en émoi pour arrêter une femme, leur souveraine. Elle fut prise par plusieurs d'entre eux, qui l'emmenèrent dans la ville d'Aix, et l'enfermèrent dans la citadelle. Clément se résolut alors à traiter avec les barons de Provence, touchant la remise entre ses mains de leur reine et comtesse qu'ils retenaient prisonnière, leur prouvant qu'ils agissaient comme rebelles et contre tous les droits des gens, puisque Jeanne n'avait pas même

été accusée juridiquement. L'entêtement provençal eut beaucoup de peine à céder. Les barons se décidèrent enfin à remettre la comtesse de Provence entre les mains des délégués du pape, qui avait appelé devant lui et les cardinaux l'affaire criminelle de l'assassinat d'André; mais en même temps les prudens barons profitèrent de l'occasion pour stipuler avec sa sainteté la concession de divers priviléges en leur faveur et au profit de leur ville d'Aix.

Jeanne arriva à Avignon, dont elle était dame souveraine, mais elle y fut amenée par des gentilshommes au service du pape et en reine captive. Louis de Tarente, qu'elle aimait, l'y avait précédée. Il n'entrait pas dans la pensée de Clément VI de donner asile à de coupables amours; aussi chercha-t-il à légitimer par un mariage la passion de la reine et de son cousin. Il accorda les dispenses nécessaires en pareil cas; et, comme il n'était pas convenable que Jeanne habitât Avignon, où elle ne pouvait être que prisonnière, il lui désigna Villeneuve, au-delà du Rhône, comme lieu de résidence. Le pape avait dans cette ville une maison qui lui avait été léguée par le cardinal Napoléon des Ursins, il la mit à la disposition de la comtesse de Provence, et c'est là, dans cette maison, dont une partie existe encore, dit-on, qu'eut lieu le mariage de Louis de Tarente avec sa belle et malheureuse cousine de Naples. Singulière position que celle du pape Clément, qui s'occupait du mariage d'une jeune femme qu'il allait bientôt faire traduire devant son tribunal, sous le poids d'une accusation de parricide! Et en cela même reconnaîtra-t-on peut-être l'esprit de conciliation et la délicatesse de mœurs de Clément VI qui, dans les circonstances les plus difficiles, toujours calme, toujours éclairé, prenait le parti le plus en harmonie avec la raison et les exigences du moment.

Cependant l'information du procès criminel se poursuivait à Avignon avec activité. Trois cardinaux avaient été désignés par le pape pour l'instruction de cette déplorable affaire qu'il fallait reprendre absolument après deux ans d'interruption, et après que les gens arrêtés à Naples, dans le temps, avaient été convaincus du meurtre du roi et livrés au supplice. La Catanaise et Sanchette, sa fille, avaient été brûlées. Le légat d'Italie fit aussi toutes les diligences possibles, et envoya tout ce qu'il put recueillir de documens sur le fait sanglant du couvent de Saint-Pierre de Majella. Or, le roi Louis de Hongrie, qui occupait Naples, voulut profiter de l'occasion; elle lui paraissait des plus heureuses pour lui. Il envoya une ambassade au pape pour le prier de donner au cardinal Bertrand, légat du saint-siége dans le royaume, la commission de le couronner roi de Naples et de Sicile, ou de lui permettre d'aller lui-même à Avignon recevoir la couronne des mains de sa sainteté. Clément VI ne démentit point son beau caractère, il fit répondre à ce roi brutal qu'il était venu des forêts de Hongrie en Italie bien moins pour venger la mort de son frère que pour se saisir de ses dépouilles; que la reine Jeanne n'avait point été convaincue du meurtre de son mari; que, du reste, à lui seul, le pape, appartenait de disposer du royaume de Naples, et qu'avant de s'en emparer il fallait en obtenir de sa part l'investiture. La lettre finissait par une injonction formelle de quitter l'Italie.

Le jour approchait où la reine Jeanne devait comparaître devant le pape et les cardinaux comme accusée du meurtre du roi André de Hongrie, son époux. Ce fut dans une des salles du palais apostolique que se réunit l'assemblée auguste. Clément VI portait le costume d'usage dans les consistoires : la robe blanche et le rochet de fin lin par dessus ; sur les épaules, la mosette, espèce de chaperon de velours rouge doublé d'hermine, et sur la tête le *camauro*, grande calotte pointue et descendant jusqu'aux oreilles. Les cardinaux étaient en habits de cérémonie. Nombre de prélats dignitaires avaient pris place selon leur rang. L'assistance était imposante. Les barons provençaux, accourus pour ce procès célèbre, encombraient les galeries et les antichambres. On dit que la reine, comtesse de Provence, traversa la foule de ses sujets avec un air de majesté et de dédain qui fit pressentir que sa cause était gagnée d'avance. Arrivée devant l'assemblée, il y eut autour d'elle un murmure d'étonnement et peut-être d'admiration. Jeanne était fort jeune et d'une beauté qu'on pouvait appeler charmante; ses traits exprimaient à la fois la candeur et la fierté. Elle fut amenée par les grands-officiers du saint père à la place qui lui était réservée en face de l'estrade du trône pontifical, autour duquel étaient assis les cardinaux. Après s'être inclinée devant le saint père, et avoir écouté fort attentivement les actes produits contre elle, et lus par les protonotaires apostoliques, elle se leva, et, s'adressant au pape, elle parla en latin, sans trouble et sans forfanterie. Son discours fut écouté d'abord dans un religieux silence, mais peu à peu l'émotion gagna l'assemblée, et Jeanne vit des larmes couler des yeux de beaucoup de prélats qui l'entouraient. Clément VI n'était pas le moins ému de l'assemblée. Il écouta la reine jusqu'au bout, sans l'interrompre, mais penchant le front bien souvent et croisant les mains sur la poitrine. Jeanne, ayant dit elle-même toute sa plaidoirie et sans le secours d'un seul avocat, fut invitée à quitter la salle, et elle s'en retourna à Villeneuve, par delà le Rhône, escortée de Louis de Tarente, son mari, et de beaucoup de jeunes gentilshommes.

Le pape voulut délibérer avec ses cardinaux sur le sort de la reine, mais en consistoire secret; ce qui eut lieu peu de jours après. Enfin la nouvelle de l'acquittement de Jeanne fut annoncée. La reine de Naples et de Sicile était relevée de l'accusation intentée contre elle et pleinement et entièrement justifiée de toute participation au meurtre du roi André de Hongrie, son premier époux.

Jeanne, réintégrée dans tous ses droits de souveraineté, ne songea plus qu'à retourner dans son royaume de Naples; mais la ville et le royaume étaient aux mains du terrible frère du roi assassiné, Louis, qui y avait amené une petite armée de Hongrois. Il fallait reconquérir les états envahis, et pour cela il fallait des soldats et de l'argent. La reine et Louis de Tarente étaient absolument dénués de tout ce qui est indispensable à une expédition militaire ; bien plus, ils avaient à peine de quoi vivre ; mais jeunes, imprévoyans, fort amoureux l'un de l'autre, ils se seraient encore accommodés de leur position, s'ils n'avaient eu une couronne à revendiquer. La comtesse de Provence fit un

appel à ses barons qui, cette fois, se piquèrent de chevalerie et promirent des hommes d'armes. Mais cela suffisait-il? Les frais de l'expédition n'en étaient pas moins indispensables. Un de ces chefs d'aventuriers qui en ce temps-là mettaient leur compagnie à la disposition du premier venu moyennant une bonne solde, fit offrir ses services à Jeanne; il se nommait Wernier, et il avait douze cents cavaliers bien montés et bien équipés. Jeanne accepta, mais encore une fois où était son trésor pour payer tout cela? Il paraît prouvé qu'en cette difficile position, elle s'adressa à Clément VI, et qu'elle lui fit de son plein gré et de son propre mouvement l'offre de vendre au saint-siége la ville et le comté d'Avignon dont elle était dame suzeraine, conjointement avec l'empereur d'Allemagne. Le trésor de la chambre apostolique était alors la seule caisse où on pût espérer de trouver de l'argent comptant et en bonne quantité. Le pape était le meilleur payeur de tous les souverains de son temps; Jeanne le savait bien, et sa proposition ne manquait ni d'à-propos ni de raison. D'ailleurs, selon le testament laissé par Robert, roi de Naples et de Sicile, la principauté d'Avignon était le seul état aliénable parmi ceux qui étaient légués à Jeanne par son aïeul. Cette vente n'appauvrissait pas beaucoup d'un autre côté la comtesse de Provence, qui ne retirait de la ville d'Avignon que le titre honorifique de dame suzeraine. Avignon n'était point du tout enclavé dans le beau et riche comté de Provence, et au contraire, entre les mains du pape, il devenait naturellement la capitale du comtat Venaissin, appartenant déjà au saint-siége. De part et d'autre, toutes les convenances existaient, et l'on pense bien que Clément VI accepta de grand cœur la proposition qui lui était faite. La vente fut stipulée et arrêtée à 80,000 florins d'or, selon la demande de la reine Jeanne, à laquelle le pape souscrivit sans discussion. Quant au consentement et à la renonciation de l'empereur d'Allemagne pour sa part, Clément VI se chargea de les obtenir de Charles IV, ce qui arriva. L'acte authentique de la vente d'Avignon et de son territoire fut rédigé et reçu par les deux notaires de sa sainteté, qui nomma en cette occasion pour la représenter comme son procureur Estienne, évêque de Saint-Pons de Tomières. L'acte écrit en latin est d'une rédaction très explicite et très ponctuelle dans toutes les clauses qu'il renferme et qui sont nombreuses. Il prouve par cela même toutes les précautions que prit Clément VI pour que la propriété d'Avignon ne pût jamais être contestée au saint-siége. Il serait impossible de le rapporter ici, bien que nous l'ayons sous les yeux, et qu'il soit un des documens les plus importans et les plus curieux pour servir à l'histoire des papes à Avignon. Il est d'une longueur extrême et écrit en style de notariat le plus lourd et le plus prolixe du monde. Nous avons remarqué entre autres les titres que la reine Jeanne prend dans cette vente et dont voici le formulaire : « Au nom du seigneur Dieu, « Amen. Nous, Jeanne, par la grace de Dieu, reine de Jérusalem et de Sicile, « comtesse de Provence et de Forcalquier, dame de la cité d'Avignon, à tous « tous ceux qui ces présentes liront, salut. Nous faisons savoir en présence « des deux notaires publics et des témoins qui ont signé cet acte, et qui nous « ont assistée, que c'est bien de notre plein gré, spontanément, et sans avoir

« été forcée, ni séduite, ni circonvenue, mais bien par une impulsion de notre « volonté, étant libre, amenée à *cela* par notre désir, ayant la conscience de ce « que nous contractons, et en même temps, selon la volonté et d'après le con- « sentement de très illustre seigneur Louis de Tarente, comte de Provence, « notre époux légitime, ici présent, que nous vendons, cédons et concédons à « perpétuité, etc. »

Cet acte de l'*achept* de la ville d'Avignon est daté du 8 de juin de l'année 1348, et signé par les parties contractantes et les témoins. Les 80,000 florins d'or furent donc comptés par Étienne, évêque de Pons de Tomières, à la reine Jeanne, et retirés et emboursés par elle (comme dit le bon père Nouguier dans son histoire), lesquels florins Jeanne reconnut être de bon et légitime poids, *boni et legitimi ponderis*.

La conquête du royaume de Naples et de Sicile devenait possible. Jeanne leva des troupes, équipa des galères et s'embarqua avec le prince Louis de Tarente. On sait comment les Napolitains, fatigués des Hongrois, lui ouvrirent les portes de leur ville, et comment Louis de Hongrie, chassé par le peuple et redoutant la peste qui déjà faisait des ravages en Italie, s'embarqua au port de Barlette, et s'en retourna dans son royaume sans gloire et sans vengeance.

L'empereur Charles VI se hâta d'envoyer son consentement à la vente du comté avignonnais, et ratifia le traité passé avec la reine Jeanne; Avignon et tout son territoire devenaient un fief apostolique, et les papes devaient les *tenir* en franc-aleu, tout en ayant souveraineté, hommage, domaine direct, propriété sur la ville, les faubourgs et tout le comté.

La pensée de Jean XXII était donc réalisée. Clément VI venait de donner à l'église romaine un des plus beaux fiefs de la chrétienté. La cour apostolique avait désormais deux résidences souveraines, et par cela même elle affermissait sa puissance temporelle, car dans ces temps de guerres incessantes, où la violence et l'esprit d'aventure couraient le monde à main armée, l'Italie, par sa réputation de richesse et par sa situation reculée, attirait beaucoup de petits princes adonnés au brigandage. D'ailleurs, les querelles des gibelins et des guelfes allaient toujours croissant et pouvaient bien dégoûter le pape du séjour de Rome, du moins pour un temps; Avignon, au contraire, offrait toute sûreté à l'abri des grandes ailes de la France et de l'Allemagne.

Le moment était venu où Clément pouvait librement mettre à exécution les travaux qu'il avait projetés depuis long-temps pour le palais apostolique; désormais il allait bâtir sur un terrain du patrimoine de l'église, et hors de toute contestation. Aussi vit-on accourir des milliers d'ouvriers à Avignon, et des architectes à qui le pape remit des plans tracés par lui-même. Les travaux de construction furent dirigés du nord au midi de la colline des Doms; on éleva la façade dont les grands murs se dressent encore aujourd'hui devant la place d'armes, mais dépouillés des balcons et des tourelles qui les ornaient par de si heureuses saillies. Clément VI voulut avoir, dans l'intérieur de son palais, une chapelle vraiment royale et digne de la grandeur du clergé souverain, et il fit bâtir une véritable église bien autrement spacieuse et élevée que

l'édifice de Notre-Dame-des-Doms; cette immense chapelle, dont les travées ogivales reçoivent les rayons du couchant et du midi, fut élevée sur la salle d'armes qui lui servait comme de souterrain, mais qui elle-même a son niveau bien au-dessus du sol de la colline. Il y avait là, dans ce formidable arsenal, de quoi armer douze mille hommes; et, à l'épaisseur des murs, à la hardiesse des voûtes, on comprend combien le saint père devait se sentir en sûreté dans cette partie du palais. Clément VI voulut être logé comme un souverain; il prolongea les appartemens pontificaux depuis les anciennes constructions de Jean XXII et de Benoît XII au nord, jusqu'à la chapelle apostolique, ce qui donna au palais une vaste cour intérieure et tout entourée d'une galerie élevée. Les chroniqueurs parlent de plusieurs salles superbes que le pape Clément fit construire et orner avec une magnificence que Léon X et Louis XIV auraient trouvée un peu mesquine probablement, mais qui, dans ce temps-là, avait une réputation européenne; de ce nombre étaient la vice-régence, la salle des audiences, la salle de la justice et celle du consistoire, que l'on suppose avoir été la même, et dont les compartimens de voûte contenus entre les nervures étaient ornés de fresques et de larges filures en or bruni. Il reste un fragment de ces peintures attribuées au Giotto, mais que nous croyons plutôt l'ouvrage du Giottino, son élève, et cela par une raison péremptoire, c'est qu'en 1349 époque à laquelle Clément VI élevait cette partie du palais des papes dont il est question, Giotto était mort et enterré à Florence, où, depuis 1334, il avait fixé sa demeure, ne voulant travailler à la fin de sa vie que pour sa belle patrie. Ces fresques de la salle de justice ou du consistoire ont des tons très effacés, mais on peut encore reconnaître, dans les groupes des figures, beaucoup d'intelligence dans la distribution de la lumière, et une certaine grace qui s'éloignait déjà de la manière raide de Cimabuë, tout en étant encore bien loin de celle du divin Raphaël. Dieu le père est là sur un trône, et il rend la justice, entouré de beaucoup de saints de l'ancien et du nouveau Testament, qui tous ont un rouleau de parchemin dans la main droite, et sur lequel sont écrites des maximes tirées de l'Écriture sainte; le sujet est naïf et d'une exécution tout aussi naïve. Cependant, en Italie, l'art avait déjà pris un grand essor, et les travaux d'Orcagna et du Giotto au Campo-Santo de Pise, les peintures de l'église Sainte-Croix de Florence, étaient alors d'une supériorité affligeante pour le palais des papes en Provence. Mais ce qui vraiment devait être admirable, c'étaient les terrasses que Clément avait fait construire sur les toits de sa demeure pontificale. Ne pouvant enclaver un jardin dans l'enceinte du palais bâti sur le roc, il mit dans les airs ce jardin que la colline rocheuse lui refusait; les terrasses étaient fort spacieuses et chargées d'arbres les plus rares; la plus grande était celle qui surplombait la voûte de la chapelle apostolique, laquelle voûte aujourd'hui n'est abritée que par une immensité de tuiles rougeâtres qui rappellent plutôt quelque toiture de fabrique que la royale terrasse de Clément VI. C'est là que le bon pape, pendant l'été, allait respirer les brises rafraîchissantes du soir, avec ses prélats heureux, ses pages, ses gentilshommes et ses belles vassales, les dames d'Avignon; car,

s'il faut en croire les biographes contemporains, et notamment Mathieu Villani, Clément VI était homme de cour et d'une galanterie charmante, se plaisant surtout dans la compagnie des femmes qu'il enchantait par la noblesse de ses manières, l'enjouement et la poésie de sa conversation.

Notre intention n'est pas, comme nous l'avons dit déjà, d'écrire l'histoire politique et archéologique du palais des papes à Avignon, bien que nous trouvions qu'une telle œuvre serait singulièrement attrayante et belle. D'autres l'accompliront avec succès. Les soixante et dix années du séjour de la cour de Rome en Provence forment une des plus brillantes périodes de l'histoire du moyen âge. Cette époque chevaleresque et théologique offre par son double caractère une mine fort riche à l'art investigateur, et une étude sévère à la philosophie. Nous désirons sincèrement qu'un homme de talent se fasse l'historien de ce palais magnifique où resplendissait la première monarchie du monde, et qui eut son apogée depuis 1319 environ jusqu'en 1376, et sa décadence sous les légats et les vice-légats apostoliques, comme toute grandeur humaine. Quant à nous, notre tâche est remplie; nous avons voulu étudier les causes qui amenèrent le saint-siége à Avignon et par quel concours de circonstances cette belle et antique cité devint la seconde Rome de la catholicité au XIVe siècle. Surtout, nous avons été comme séduit par un curieux désir de remonter à l'origine du magnifique édifice pontifical que nous avions visité; nous avons voulu assister à sa fondation et suivre son développement gigantesque qui s'opéra lentement pendant trente années, nous attachant beaucoup moins toutefois à des recherches archéologiques et architecturales, qu'à des études de caractères et de mœurs. Ainsi, dans le palais des papes, au moyen âge, nous avons surtout vu les hôtes souverains qui l'ont habité. Clément VI en posa la dernière pierre : nous nous arrêterons donc à l'année 1349, ne voulant pas tenter au-delà de ce que nous avons entrepris.

Nous dirons en finissant que l'édifice apostolique a subi de telles mutilations et surtout des transformations si dégradantes à l'intérieur, qu'il est presque impossible aujourd'hui de retrouver dans ses profondeurs quelques vestiges du séjour des papes. Depuis 1790 (époque à laquelle Avignon se réunit à la France), les divers gouvernemens français ont trouvé bon de livrer le palais de Jean XXII et de Clément VI au génie militaire, qui l'a transformé presque tout entier en caserne; et à l'administration civile, qui l'a jugé digne de servir de prison. Il faut convenir que, si les mains violentes de 1793 l'ont souillé de sang, on ne l'a depuis ni réparé ni rétabli dans sa dignité première. Une caserne nécessitait de grands changemens de distribution, et une grande uniformité d'architecture intérieure : on n'a pas hésité un moment, et depuis plus de trente ans le magnifique sanctuaire de la papauté au XIVe siècle est livré à la truelle, au ciseau et au badigeon. On a fait mieux que cela; on a démoli un corps-de-logis intérieur qui n'était pas dans les plans rectilignes du génie militaire, et on a élevé à la place une énorme maison blanche parfaitement plate, mais très commode pour des dortoirs et des salles de police. Elle est bâtie précisément en face de la belle galerie aux

fenêtres ogivales, aux nervures délicates, aux corniches chargées de sculptures, qui règne d'un bout à l'autre de la façade donnant sur la grande cour. Clément VI du fond de la tombe peut voter des remercimens à l'administration militaire du royaume de France; elle a grand soin de son palais, comme on le voit, puisqu'elle le rebâtit à neuf. Quant aux transformations des grandes salles et de la chapelle apostolique, elles ne sont pas moins déplorables. Il a fallu, pour établir des *quartiers*, couper et diviser en plusieurs étages toutes ces royales chambres dont la plus petite, au moyen des planchers étagés qu'on lui a donnés, contient plus de six cents couchettes de soldat. La chapelle apostolique et la salle d'armes du pape pourraient à elles seules loger trois régimens avec armes et bagages, et leur laisser même du champ pour une revue. Nous savons bien que de telles considérations sont d'une séduction irrésistible pour les employés du ministère de la guerre, qui dans leurs bureaux rêvent les plus beaux casernemens possibles; mais nous savons encore mieux qu'il est de la dignité des gouvernemens de ne pas écraser ainsi les souvenirs historiques sous un pied brutal, et que celui de France est aujourd'hui trop conservateur et intelligent pour ne pas prendre quelque souci du plus majestueux palais que le moyen âge nous ait légué. (1)

JULES DE SAINT-FÉLIX.

(1) Il faut rendre pleine justice au chef actuel du génie de la place d'Avignon. Officier d'une haute distinction, M. de Rouvière a épargné au palais beaucoup de mutilations inutiles; il a conservé beaucoup d'inscriptions et de fragmens précieux, prouvant ainsi un goût éclairé au milieu des travaux de constructions qu'il dirige.

LONDRES.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

SCIENCE. — *De la Colonisation*, par H. Merivale. — *Philosophie de la Mort*, par John Reid. — *Traité pratique des chemins de fer*, etc. — ARCHÉOLOGIE. — Le *Llyfr Teilo*. — *L'Amérique au dixième siècle*. — HISTOIRE. — *Histoire de Hollande*, par C. M. Davies. — VOYAGES ET MOEURS. — Ouvrages divers sur la France, l'Allemagne, etc., par M. Adolphus Trollope, lady Blessington, M. Chorley, M. Lee. — *Lettres sur l'Angleterre*, par miss Sedgewick. — *Madère*, par M. Picken. — *Les Açores*, par MM. Bullar. — *La Palestine*, par M. E. Robinson. — *L'Amérique centrale*, par M. J. L. Stephens. — ROMANS.—Traduction des romans de M. Ch. de Bernard, par mistriss Gore. — *Tom Bowling*, par le capitaine Chamier. — *Le Baronet tory*, etc. — THÉATRES. — *Barnaby Rudge*, etc.

M. Herman Merivale est professeur d'économie politique à l'université d'Oxford. Lorsque fut créée la chaire qu'il occupe, on imposa, comme condition de l'établissement du cours, l'obligation pour toute personne qui en serait chargée, de rédiger par écrit ses leçons, destinées d'avance à tomber dans le domaine public. L'ouvrage que M. Merivale fait paraître aujourd'hui n'est que le résumé de son cours pendant les années 1839, 1840 et 1841. Par la nature du sujet qu'il traite, il importe spécialement à la Grande-Bretagne, et touche aux intérêts vitaux du peuple le plus colonisateur de l'univers. Examiner l'histoire des colonies chez toutes les nations, la ramener à des conclusions uniformes, en tirer des principes généraux dont les conséquences rigoureuses s'appliquent aux questions du moment, tel a été le vaste programme du savant professeur; et si toutes les parties n'en ont pas été remplies avec la

même sûreté de vues, la même exactitude de faits, la même rigueur de logique, il faut reconnaître néanmoins qu'à beaucoup d'égards, les *lectures* en question comblent des lacunes regrettables, et fournissent à l'économie politique des axiomes précieux.

Nous ne pouvons ici qu'exposer en quelques mots celles des doctrines de M. Merivale qui lui assignent un domaine particulier. M. Merivale se présente comme critique des théories de Ricardo, en matière de capital, de profits et de salaires. En pratique, il maintient que l'émigration volontaire, entreprise dans l'objet de fonder des colonies extérieures, ne peut jamais porter préjudice à une nation; selon lui encore, le bien qui en résulte pour la mère-patrie consiste bien moins dans l'établissement de marchés nouveaux ouverts à l'exportation, que dans la création de produits abondans destinés à être importés. Ajoutons que M. Merivale est l'antagoniste déclaré du « système colonial, » considéré comme imposant d'arbitraires entraves, non-seulement au commerce du pays nouveau, mais encore à celui de la métropole. C'est même ce dernier inconvénient qui frappe le plus notre professeur. Si l'importation des produits coloniaux est trop désavantageuse à la colonie, la contrebande étrangère est là pour tempérer ce que le système a de trop absolu; mais les prohibitions qui interdisent l'accès de la métropole à certains produits étrangers, au bénéfice des colonies, ne s'éludent pas aussi aisément, et lui portent le plus grave préjudice. Un prix fictif et toujours au-dessus du prix réel se trouvant attribué aux produits coloniaux, tandis que ceux de la métropole restent maintenus par la concurrence intérieure, le marché tourne immédiatement au préjudice de cette dernière. Par exemple, l'Angleterre exporte aux Indes occidentales, en 1838, une valeur de 3,000,000 et demi livres sterling (87,500,000 fr.); mais, vu l'élévation du prix auquel ces colonies lui livrent le sucre et le café, elle en reçoit, pour cette somme, moitié moins que Cuba ou le Brésil lui en auraient donné. Elle se fait donc tort à elle-même de 1,750,000 livres sterling, et n'en fait pas moins figurer ensuite cette somme au compte des profits obtenus, grace au système colonial.

La manière dont M. Merivale présente ses opinions contre l'esclavage est assez neuve pour mériter que nous en disions quelques mots. L'histoire des colonies est pour lui soumise à des phases invariables : — premier établissement sur un sol vierge, et, avec la liberté illimitée du commerce, produisant une prospérité rapide, et donnant un essor inoui au nouveau peuple. Seconde époque : les besoins accrus et le sol déjà moins productif nécessitent des travaux plus considérables, une main-d'œuvre à laquelle ne suffisent plus les colons originaires; on a recours aux esclaves, dont le travail est très coûteux; mais le prix de ce travail se retrouve encore dans les résultats de la culture qui se perfectionne. Troisième période, qui, par une loi de conséquence fatale, venge les droits de la raison et de l'humanité foulés aux pieds; le sol fatigué ne rend plus assez pour subvenir aux frais énormes de la culture. A côté de la colonie déjà vieille, une colonie nouvelle s'élève avec tous les élémens de prospérité qui ont marqué le début de sa sœur aînée. Elle lui fait

une concurrence meurtrière, et il ne reste à celle-ci, pour toute ressource, que la protection souvent insuffisante des taxes prohibitives. « Ainsi, continue M. Merivale, l'existence des communautés fondées sur des bases artificielles et anti-sociales peut avoir son époque de grandeur et d'éclat; mais l'une et l'autre passent en peu d'années, et un déclin rapide, quand ce n'est pas une soudaine révolution, met un terme à cette prospérité qui offensait le regard. »

C'est du reste, à tout prendre, une espèce de miracle que des doctrines pareilles à celles de M. Merivale, si favorables à la liberté absolue du commerce et d'une tendance si populaire, se soient fait jour jusque sous les voûtes aristocratiques de la vieille université d'Oxford.

La Philosophie de la Mort, par John Reid, n'est qu'un résumé fait à coups de ciseaux et fort mal écrit de tous les faits que la médecine et la statistique ont recueillis touchant les causes naturelles ou accidentelles qui mettent un terme à la vie humaine, la prolongation qu'elle peut devoir à des moyens hygiéniques, les symptômes qui, chez chaque individu, la précèdent, l'accompagnent et la suivent. La seule chose à dire de cette compilation, c'est qu'elle groupe des documens épars jusqu'à présent, et qui peuvent servir à un travail mieux conçu.

Depuis dix ans on ne se lasse pas d'écrire volumes sur volumes au sujet des chemins de fer. Les *railways* ont toute une littérature; *Railway Annual, Railway Quarterly, Railway Magazine,* etc., sans compter les *Railway Maps* et les *Railway Guides.* Les amateurs de polémique trouveraient aisément cinq cents pamphlets en faveur des voies étroites, et cinq cents autres pour les voies larges, sans compter le grand procès soutenu par Stevenson et sa machine à six roues contre Bury, qui n'en admet que quatre; par les partisans des vaigres en bois contre ceux des vaigres en pierre, par les pentes à bon marché contre les niveaux coûteux, etc. Au milieu de ce déluge d'écrits, il n'est peut-être pas superflu de vous désigner les plus importans : le *Traité pratique des chemins de fer,* par M. Nicholas Wood, ouvrage principalement statistique et dont trois éditions ont attesté le succès, un autre *Traité* plus spécialement consacré aux applications mécaniques, publié chez Simpken et compagnie, par M. Francis Wishaw; un troisième enfin, rédigé par un homme dont l'expérience pratique rend les observations très précieuses : je veux parler du lieutenant Lecount, l'un des principaux directeurs du chemin de fer entre Londres et Birmingham. Ces trois ouvrages, combinés en un, donneraient sans contredit un résumé parfaitement complet de la science actuelle en cette matière.

L'archéologie nous a fourni quelques livres assez notables. En première ligne on peut placer le *Llyfr Teilo,* traduit et édité par J. Rees aux frais de la *Société pour la publication des manuscrits gallois.* Le *Llyfr Teilo* est le cartulaire de l'église de Llandaff, compilé au XIIe siècle avec des documens bien antérieurs, et qui a toujours été rangé parmi les plus sérieuses autorités auxquelles puisse recourir un historien de l'église anglaise. En tant que légendes,

il ne renferme rien de très curieux; mais dans les chartes authentiques conservées avec d'autant plus de soin qu'elles garantissaient les priviléges de l'archevêque de Llandaff, prince palatin et souverain indépendant, on retrouve de singuliers détails de mœurs. Nous ne citerons en passant que la vente d'une *uncia* de terre, achetée par un certain Rhiadda à Gwyddowy et à Cynfyn, fils de Clydri, moyennant « vingt-quatre vaches, une femme saxonne, une bonne épée et un fort cheval, avec le consentement du roi Ithael et des principaux seigneurs d'Ergyng. » Remarquons que les vaches étaient la monnaie courante du pays à cette époque. Dans un autre acte de vente, on voit deux chevaux payés quatre vaches, une trompette estimée vingt-quatre. Le même nombre, et de plus un mouton ou un poney, formaient le prix d'un gros village.

Vous avez sans doute entendu parler des prétentions qu'on élève dans le Nord relativement à la découverte du Nouveau-Monde. S'il faut en croire les savans danois, depuis Ortelius (1570) jusqu'à M. Rafn (1837), Christophe Colomb ne serait qu'un plagiaire. Le véritable *découvreur* du continent américain, selon eux, s'appelle Biarne, fils d'Hergulf, l'un des compagnons d'Erik-le-Rouge, qui lui-même avait découvert le Groenland. Leif, propre fils de cet Erik, marchant sur les traces de Biarne, dont il avait acheté le vaisseau, visita les mêmes parages et donna aux terres qu'il découvrit les noms d'Helluland (*terre des Ardoises*), de Markland (*terre des Bois*) et de Vinland (*terre des Raisins*). On veut absolument retrouver dans ces contrées Terre-Neuve, la Nouvelle-Écosse et la partie des côtes du Massachusetts comprise entre le cap Cod et Rhode Island. C'est là la thèse soutenue par M. Rafn dans un superbe volume in-quarto imprimé à Copenhague sous le titre de *Antiquitates Americanæ, sive scriptores septentrionales rerum Ante-Colombianarum in Americâ*. M. North Ludlow Beamish a cru devoir en donner à ses compatriotes une traduction résumée qui rend cet ouvrage abordable, et comme prix et comme lecture. Il y a joint une thèse qui lui est propre, et par laquelle il entend démontrer qu'aux Irlandais, ses compatriotes, revient l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. A peu de chose près, comme vous voyez, c'est la tradition poétisée par Southey dans son poème de *Madoc*, et discutée scientifiquement par le plus grand nombre des géographes. Aussi ne faisons-nous que l'indiquer aux curieux. Quant aux idées de M. Rafn, elles méritent plus d'attention, et véritablement sa logique est pressante. En somme cependant, Christophe Colomb, même en tenant pour avérés les hasards nautiques qui auraient conduit Biarne et Leif sur les côtes du continent américain, n'en aurait pas moins la gloire d'avoir prémédité, avant de l'accomplir, la découverte qui l'a immortalisé.

La seule production historique du mois est le premier volume d'une *Histoire de Hollande* depuis le xe siècle jusqu'à nos jours, par M. C.-M. Davies. L'auteur n'a pas compris l'intérêt multiple de son sujet, et au lieu de passer rapidement sur la biographie des premiers comtes de Hollande, tels que Florence-le-Gras et autres personnages non moins intéressans, il a fort pesamment

ressassé tous les bavardages des chroniqueurs qui se sont occupés de ces *non entités* historiques. Lorsque les documens deviennent plus abondans sous sa main, M. Davies en tire mieux parti, et la révolte des Pays-Bas est retracée par lui d'une main assez ferme. Mais ce n'est pas là ce qu'on doit attendre d'un historien qui se charge de nous faire connaître un des peuples les plus industrieux et les plus tôt civilisés de l'Europe au moyen-âge. Pour donner à l'histoire de la Hollande toute la portée qu'elle doit avoir, il faut joindre aux connaissances de l'économie et de la philosophie politiques celles de l'antiquaire et du commerçant. C'est à peine si nous avons pu remarquer chez M. Davies quelques-unes des qualités du narrateur.

Passant à un ordre de compositions moins sérieuses, nous trouvons d'abord une effrayante quantité d'ouvrages sur la France. C'est évidemment le sujet à la mode, et vous seriez surpris des menus détails avec lesquels on satisfait à notre immodéré désir d'*informations*.

Nous avons d'abord M. Adolphus Trollope, qui, tout récemment, avait fait paraître deux volumes sur la Bretagne, et qui maintenant en publie deux autres sur les provinces de l'ouest. Dans ce nouveau recueil de souvenirs, M. Trolloppe nous paraît avoir eu trop souvent recours au lieu commun historique. Sa dissertation sur la Pile de Cinq-Mars (auprès de Luynes), sa notice biographique sur le maréchal de Raiz, ses souvenirs de Notre-Dame de Cléry, de Loches, de Chambord et d'Amboise, ont le tort de rappeler tous les itinéraires possibles et les petits livres de M. Depping, à l'usage de la jeunesse. Nous reprochons encore au neveu de mistriss Trollope son excessif penchant à l'amplification romanesque. Il ne se gêne pas en matière d'impressions de voyages; et en retrouvant, par exemple, dans son chapitre sur les conscrits de l'Anjou, les principales données d'un conte publié il y a quelque vingt ans, nous n'avons pu nous empêcher de penser que le jeune observateur prenait trop au sérieux la méthode de sa spirituelle parente. Les méchantes langues prétendent qu'il a contracté ailleurs l'habitude d'embellir la vérité; que c'est là une importation toute française, etc.; mais ce n'est pas à nous (n'est-il pas vrai?) d'agiter une question si délicate.

J'aime mieux vous présenter notre aimable *paresseuse*, la comtesse de Blessington. Chez elle, du moins, et quoi qu'il en puisse advenir, nous n'aurons que des ressouvenirs personnels et des échos de salon, au lieu des extraits de bibliothèques que nous offre M. Trollope. Voyageuse aristocratique, lady Blessington ne trouve à constater sur sa route que l'excessif bon marché des auberges françaises. Une fois à Paris, et rendue à son élément naturel, les causeries, les observations, se pressent au contraire sous sa plume. Ici c'est un éloge pompeux de la politesse française à l'égard des vieilles femmes; plus loin, un parallèle tout en votre faveur, au sujet des relations établies chez nous et chez vous entre les maîtres et les domestiques. Bref, à l'exception du très grand monde anglais et des commis marchands de Londres, lady Blessington ne voit rien à nous comparer avec avantage. Voici son opinion sur le plus distingué de ces deux sujets :

« Il y a dans la société des Anglais élégans et spirituels un repos, un bien-être que l'on ne rencontre point ailleurs; ceci vient de ce qu'ils ne visent pas ou du moins ne semblent point viser à l'éclat. Leurs manières sont bienveillantes et douces; le diapason de leur voix ne s'élève jamais au-delà d'une certaine note où il cesserait d'être agréable. Jamais de flatteries incommodes; la seule qu'ils se permettent trouve accès dans l'esprit le plus délicat, et consiste seulement dans le choix de certaines conversations et dans l'intérêt qu'ils semblent y prendre.... Les Français, avec leur caractère de vif argent (*mercurial temperaments*), ne peuvent s'astreindre à des façons si reposées, à un ton si rempli de ménagemens. Bien plus obséquieux, bien plus attentifs auprès des femmes, l'exubérance de leurs esprits animaux se traduit par de vives saillies et des observations mordantes. Leur éclat ne saurait se nier, mais il laisse quelquefois à regretter la quiétude pleine de charme où vous maintient la conversation d'un gentleman anglais. »

Lady Blessington fait plus qu'énoncer cette préférence, elle la prouve par le grand nombre de pages qu'elle consacre à esquisser la société anglaise telle qu'elle était constituée à Paris il y a quelques années. Les portraits de lord Lansdowne, de sir William Drummond, du colonel Caradoc (le fils de lord Howden); les anecdotes relatives à M. Spencer et à Matthews le comédien; l'analyse des lettres de Walter Savage Landor, ou de sir William Gell, ne sont pas des souvenirs vraiment français. Notre paresseuse est mieux dans son rôle quand elle trace le parallèle suivant :

« M. Thiers est un personnage très remarquable, vif, animé, observateur. Rien ne lui échappe, et chacune de ses remarques porte l'empreinte d'une intelligence pénétrante et sûre. Je prends le plus vrai plaisir à sa conversation, qui, dégagée de toute bizarrerie prétentieuse, est néanmoins originale et *impressive*. M. Mignet, son inséparable ami, me rappelle Byron toutes les fois que je le rencontre; leur ressemblance m'a frappée. Doué de facultés rares, M. Mignet me semble plutôt fait pour une existence de savant et de philosophique rêverie, que pour exercer une action quelconque sur ses contemporains. Tel est au contraire le lot de M. Thiers, véritable Prométhée, dont l'intelligence créatrice jette autour d'elle le mouvement et la vie. Ses yeux, encore que voilés par des lunettes, brillent d'un éclat singulier, et sa physionomie mobile accompagne dans toutes leurs variations ses rapides paroles. Pour résumer ma pensée sur le compte de ces deux hommes, que leur durable amitié me semble honorer réciproquement, il me semble que M. Mignet écrirait mieux que personne l'histoire d'une révolution faite par M. Thiers....

« La légèreté, l'*excitabilité* françaises rendent des hommes comme ce dernier tout-à-fait dangereux pour une constitution monarchique. Leur génie, leur éloquence, leur témérité même leur donnent sur l'enthousiasme national une influence irrésistible. Ce sont des torches allumées auprès d'un tas de poudre. En Angleterre, l'élan de la passion est de plus courte durée quand il se produit, et ne comporte pas d'aussi terribles conséquences, soumis qu'il est bientôt aux prescriptions du bon sens. Napoléon lui-même, avec toute sa

gloire, n'eût pas fanatisé le peuple anglais. M. Thiers, chez nous, serait peu à craindre. »

Il reste bien entendu que je vous donne pour ce qu'elle vaut la politique de notre spirituel bas bleu. Nous pourrions la suivre maintenant chez Mlle Mars, ou même donner après elle la miniature de Paris pendant les trois journées de 1830, mais il vaut peut-être mieux changer de guide.

M. Chorley, un de nos compositeurs les plus distingués, s'offre à nous avec des souvenirs beaucoup plus récens et beaucoup plus animés que ceux de lady Blessington. Avant de parcourir la France et d'y étudier *la musique et les mœurs*, il avait vu la Prusse et l'Allemagne. Son chapitre sur la vie d'artiste à Berlin est rempli de détails charmans. On y voit percer le dédain que les haines et les médisances de coterie inspirent à un voyageur dégagé de préventions locales, et il nous fait comprendre à merveille l'épigramme de Voltaire, qui écrivait à Mme Denis : « Berlin est un petit Paris. Il y a de la médisance, de la tracasserie, des jalousies d'auteur, et jusqu'à des brochures. »

« Une tournée de visites à Berlin, dit M. Chorley, ressemble à une contre-danse sur des œufs. A chaque pas vous pouvez briser une coquille ou laisser une tache. Si je me louais d'une hospitalité honorable : « Eh quoi! me disait-on, vous allez là? c'est la plus ennuyeuse maison de la ville. » M'informais-je de Mme d'Arnim, célèbre par sa correspondance avec Goethe. « Ah! l'auteur des *Lettres d'une enfant!* » et on me donnait son âge à une heure près. En recherchant les partitions de *Nourmahal* et d'*Agnès von Hohenstauffen,* ces opéras de Spontini, dont la renommée n'a pas encore franchi la porte de Brandebourg, j'appris qu'il n'était pas le véritable auteur de *la Vestale;* et, s'il s'agissait de Mendelssohn, on voulait bien reconnaître que, *tout enfant*, il annonçait de merveilleuses dispositions.

« ..... La grande discussion du moment était la rivalité de Mlle Loewe et de Mlle von Fassmann. J'assistai un soir à la représentation du *Pré aux Clercs,* traduit en allemand. Les deux cantatrices devaient se trouver en présence. Ce fut un spectacle curieux. La Fassmann entra la première, avec un très beau costume de chasse en velours vert. Dès son premier air, il devint évident pour moi que la musique française n'était pas dans ses moyens; ce qui n'empêcha pas le parti classique de lui payer un abondant tribut de *bravas!* — Sur ce, la Loewe se précipite en scène, non moins brillante de toilette, et en tout beaucoup plus belle. Avant qu'elle n'ouvrît la bouche, où reposait encore un sourire coquet, le parti français ou fashionable avait déjà célébré sa bienvenue par un chœur bien nourri de flatteurs murmures, au doux bruit desquels ses beaux yeux noirs s'animèrent encore, et sa noble taille sembla grandir. La Fassmann tressaillit, porta la main à son cœur, laissa, sous son fard, deviner une rougeur très peu équivoque et faillit éclater en pleurs. J'entendis fort bien le premier sanglot qu'elle dévora de son mieux, mais il lui demeura au gosier, et tout le reste de la soirée on en fut réduit à supposer qu'elle chantait son rôle. — Comme elle enrage! criait de temps en temps un

dévoué *lowiste* dont la *sperr-sitz* était auprès de la mienne. C'est charmant, sur ma parole. »

Je regrette de ne pouvoir citer en détail les aventures de diligence de M. Chorley, et entre autres les coquetteries d'une actrice allemande pour un jeune étudiant fraîchement sorti de l'université de Bonn. La jolie comédienne *fait des frais* pour se concilier la bienveillance de tous ses compagnons de route, mais elle met un siége en règle devant le cœur naïf du blond Hylas. Ainsi l'appelle, faute d'un nom moins mythologique, notre harmonieux voyageur. Hylas, sans être précisément ni trop froid, ni trop indifférent, ni trop timide, ni trop silencieux, n'accepte qu'à titre d'amitié, et avec une bonhomie désespérante, les avances dont il est l'involontaire objet; calmant sérieusement des frayeurs que l'on feint pour exciter son intérêt, allumant sa pipe avec le plus méthodique sang-froid, et s'endormant d'un très réel sommeil quand sa voisine fait semblant de s'assoupir sur son épaule. Bref, on arrive à un relais où l'auberge est désespérément sale et mal fournie. Les voyageurs, forcés de s'en tenir à leurs provisions, sont menacés d'une disette que l'étudiant semble particulièrement redouter. C'est ce moment que l'amour choisit pour lui décocher un dernier trait.

« L'aimable coquette exhiba un énorme sac en tapisserie, véritable image de l'arche où nos premiers parens trouvèrent leur salut. Hylas n'avait gardé dans ses poches, où *cela* dormait fraternellement en compagnie de deux ou trois cigares, qu'un morceau de viande froide entre deux tranches de pain. Le moment était donc venu. Avec un sourire et une bienveillance irrésistibles, l'actrice puisa dans son sac et remit aux mains de son futur captif deux énormes sandwiches composés du *wurst* le plus savoureux. Il les prit, l'œil étincelant, et après s'être assuré, par une prévoyance très peu désintéressée, qu'après ceux-là il en restait d'autres, il se mit immédiatement en devoir de les faire disparaître. C'en était fait, la glace de son cœur était à jamais rompue. Durant tout le reste du voyage, il laissa percer la plus naïve admiration pour son aimable voisine, et lorsqu'ils disparurent ensemble à nos yeux, au tournant d'une rue de Nuremberg, il la suivait respectueusement chargé du sac en tapisserie, berceau de sa soudaine passion. »

A côté de ces esquisses railleuses, M. Chorley a placé des réflexions qui dénotent chez lui l'étude passionnée de son art. Ses appréciations sont en général justes, spirituelles et sympathiques. C'est avec une vraie chaleur qu'il classe Mendelsshon et Listz, dont le talent n'a certainement pas trouvé à Londres un autre juge aussi compétent. M. Chorley a gagné à ses voyages de comprendre la musique plus et mieux qu'un Anglais stationnaire, et, sans flatterie nationale, nous croyons qu'il ne doit pas à l'Allemagne la meilleure partie de cette initiation. Quelles leçons peuvent valoir une matinée d'artistes comme celle qu'il décrit en ces termes :

« ..... C'était un déjeuner donné pour que Niedermayer pût faire entendre à une douzaine de ses patrons quelques morceaux de *Stradella*, qui était alors

en pleine répétition. Londres n'a rien de comparable aux appartemens du *garçon* qui nous reçut ce jour-là. Où nous meublons, les Français décorent; et, notre hôte se trouvant un homme de goût, les deux petites chambres qu'il habitait eussent fourni tout un chapitre à l'auteur de *la Boutique de bric-à-brac* (1). Chaises douillettes, pendules de choix, chinoiseries magnifiques, fleurs artificielles dont le parfum nous eût trompés, si on ne les eût vues dans des recoins trop obscurs pour être habités par de vrais camélias; vitraux coloriés, orfèvreries du moyen-âge, tout cela, mêlé avec un gracieux caprice aux accessoires indispensables de la profession, offrait à l'œil un spectacle dont le désordre même était flatteur. On ne pouvait le contempler sans songer aux réduits sombres, poudreux, enfumés, où vivent à Londres la plupart de nos jeunes célibataires; et sans regretter le préjugé qui leur fait envisager comme des indices de mollesse le comfort, l'élégance et le goût des belles choses. Je me rappelai aussi ce personnage que Bulwer a si spirituellement esquissé dans *Ernest Maltravers;* cet homme du monde aspirant à la réputation d'homme grave, et qui, pour l'acquérir, se condamne à loger dans une vieille maison, tapissée de loques, où les rideaux malpropres, la table à manger dépolie, le cuisinier inhabile, lui forment un entourage imposant. Ici rien de semblable : le déjeuner était exquis, et fut suivi d'une conversation encore moins anglaise que tout le reste. Puis le *maestro*, ou, pour mieux dire, le *kapellmeister*, s'assit au piano, et nous dit un de ses duos avec le meilleur des musiciens présens. Je puis d'autant mieux nommer le prince de la Moskowa, que sa bravoure sous les murs de Constantine et sa savante excursion dans les Pyrénées lui donnent le droit d'exceller dans un art frivole. Ensuite nous eûmes la romance : *Venise est encore au bal*, chantée par la plus étonnante voix de ténor qui soit, je crois, en Europe, celle du prince Belgiojoso. Bientôt presque tous les assistans prirent part à ce concert improvisé, chantant — et quelques-uns remarquablement bien — une musique qu'ils voyaient pour la première fois. »

A propos de Nourrit, de Duprez et de *Guillaume Tell*, notre voyageur a écrit trois excellens feuilletons, dont vos recueils exclusivement musicaux pourront s'enrichir quelque jour, sans dire d'où ils viennent.

M. Lee, le dernier de nos voyageurs en France, est plutôt remarquable par l'exactitude que par la nouveauté de ses renseignemens. Ses *Memoranda* sont surtout écrits au point de vue du malade qui cherche un climat favorable à sa santé, ou du médecin qui parcourt le continent en quête de maladies. Il connaît et il explique à merveille le régime intérieur des hôpitaux de Paris, et son parallèle entre les praticiens anglais et français nous a paru très favorable à ces derniers, dont M. Lee reconnaît la supériorité en tout ce qui touche, soit à l'anatomie, soit à la diagnostique. Il réclame en revanche pour son pays une intelligence plus sûre dans le choix des moyens curatifs, principalement lorsqu'il s'agit de maladies.

(1) *Old Curiosity shop.* — C'est le titre d'un des derniers romans de Dickens.

Vous voyez qu'à bien examiner les choses, l'antipathie nationale, cette fiction renouvelée du moyen-âge, ne nous empêche pas de vous rendre pleine et entière justice. Je vous avouerai que, selon certaines gens, notre désintéressement à cet égard va un peu trop loin. Par exemple, mistriss Gore, dont j'ai eu déjà plus d'une fois occasion de vous parler, s'est mis sur les bras un bon nombre de nos *reviewers* en essayant de naturaliser ici les ouvrages d'un romancier fort goûté à Paris, M. Charles de Bernard. Il est vrai qu'elle a pris, comme nous disons, le taureau par les cornes, et que, sans préliminaires, elle a jeté tout au milieu de notre littérature, encore quelque peu bigote, une fiction où la foi conjugale est assez lestement traitée; je veux parler de *Gerfaut*, qui, dans son travertissement britannique, s'appelle : *le Mari et l'Amant* (*the Husband and the Lover*). Voulez-vous, pour votre édification, connaître nos jugemens sur l'œuvre de votre compatriote? Résignez-vous et prêtez l'oreille.

« La sanction du nom de mistriss Gore nous faisait espérer chez son protégé des qualités bien différentes de celles que nous sommes maintenant disposés à lui reconnaître. Ce romancier nous est donné par elle comme « le peintre le plus exact des mœurs françaises, aussi fidèle observateur de la nature que miss Austen elle-même. » Singulière comparaison, en vérité! Que ne met-on aussi en regard miss Edgeworth et Paul de Kock? Rien n'est en effet plus étranger aux descriptions simples et délicates de miss Austen que ces peintures corruptrices et licencieuses des immoralités parisiennes, entachées de ces imaginations excitantes, de cette morale relâchée, de ce morbide sentimentalisme, qu'on retrouve dans presque toutes les productions de la moderne école française, etc. »

Suivent les étonnemens obligés sur la témérité de mistriss Gore, qui n'a pas craint de se compromettre en introduisant un aussi mauvais sujet que *Gerfaut* dans le sanctuaire inviolable de la librairie anglaise. L'infortunée avait quelque peu prévu la proscription dont elle était menacée, et avait voulu y parer autant qu'il était en elle. Sa préface disait, par façon d'excuse en faveur des livres français, que chez vous « on ne permet pas aux jeunes personnes de lire des romans, et que la classe moyenne n'en a pas le goût; — que, pour arriver à connaître dans tous leurs détails les mœurs étrangères, il faut en tolérer l'expression non atténuée; — que Shakespeare, Richardson, Smollett, Fielding et autres, n'ont pas craint de présenter à leurs lecteurs des images encore plus hardies, etc. » Je vous laisse à penser si notre critique bat en brèche cette féminine argumentation. Il s'indigne surtout qu'on ose assimiler « la grossièreté franche et rude des incidens ou de la phrase qui met en garde, par ce qu'elle a de choquant, une ame innocente et naïve, » à « ces artifices insidieux, employés pour égarer un lecteur sans défiance dans un labyrinthe où tout est présenté sous un faux jour (*labyrinth of equivocation*); où la fragilité accidentelle et la débauche systématique sont confondues dans une commune indulgence; et qui montre sous les plus séduisantes apparences, à l'imagination polluée, toutes les corruptions de l'ame. »

Notre chaste indignation ne va pas aussi loin que celle de notre confrère du *Spectator*, et nous vous dirons, sans détours, que *la femme d'un certain âge* (mistriss Gore n'a pas osé dire *la femme de quarante ans*) compte parmi nos plus amusantes lectures; mais ceci, nous nous garderions bien de le professer publiquement à Londres. Byron n'est plus, et le *cant* sera de mode bien long-temps encore.

Nous pourrions, en fait de mœurs anglaises, les étudier avec un bas bleu américain, mistriss Sedgewick; visiter avec elle la résidence des principaux écrivains (femmes) de la Grande-Bretagne; respirer le parfum du petit jardinet cultivé par miss Mitford, et gravir Hampstead-hill pour y causer avec la célèbre Joanna Baillie. Mais de tous les bavardages, à notre sens, le bavardage américain est le plus long, le plus commun, le plus indiscret à la fois et le moins instructif. Le voyageur parti des États-Unis se croit le droit d'inventorier votre intérieur, de scruter l'expression de votre bienvenue, de vérifier la main que vous lui tendez cordialement; il est questionneur, dénigrant, incivil. Mistriss Sedgewick n'a pas tous ces défauts au même degré que quelques-uns de ses compatriotes, qu'il est inutile de nommer ici; mais, en revanche, elle a bourré sa correspondance d'amplifications encore plus patriotiques et de retours plus enthousiastes vers son pays bien-aimé. Qui donc a pu la forcer à quitter cette terre bénie?

On pourra juger de l'aménité de ses censures par le ton de celle-ci, que nous allons transcrire tout au long :

« Les femmes ici, jusqu'à quarante-cinq ans (il en est qui restent belles jusqu'alors), se mettent avec goût et convenance; passé cet âge, abominablement mal. A soixante-dix ans, et souvent plus tard, elles laissent à découvert leurs poitrines et leurs bras : ce n'est point, çà et là, quelque malheureuse, abusée par de mauvais conseils, ou cédant aux trompeuses inspirations de l'amour-propre, que l'on voit s'étaler ainsi, mais des salons entiers de femmes grasses et même — ô temps, ô mœurs! — de femmes maigres. J'ai vu de longs cous, revêtus de parchemin, plier sous le faix des diamans, et la dentelle s'ouvrir sur des bras faits pour remuer l'infernal chaudeau des sorcières de Macbeth... Ces nudités presque posthumes sont-elles un acte de repentir pour des vanités passées? faut-il croire qu'elles ont pour but de rappeler aux femmes jeunes et belles ce que deviennent, après quelques années, la jeunesse et la beauté? Je voudrais le croire... mais, hélas! »

M. Picken, fils d'Andrew Picken, l'un de nos romanciers populaires, a fait paraître tout récemment un volume orné des plus belles lithographies que nous ayons encore vues, et destiné à illustrer un des points du globe qui attire depuis long-temps nos voyageurs ennuyés ou malades. Nous voulons parler de Madère, l'île de Prospero et de Miranda, si souvent chantée depuis Shakespeare par l'élite de nos poètes. Jamais peut-être ce délicieux séjour n'avait été loué avec autant d'enthousiasme, nous ne disons pas de talent, qu'il l'est aujourd'hui par notre jeune paysagiste. Néanmoins, et tout bien vu, sa relation inspire assez peu de curiosité. Ce beau ciel éternellement pur, dont

il vante la sérénité continue, doit être bientôt ennuyeux; les jouissances sociales sont à peu près nulles à Funchal et à Machico. L'unique plaisir dont nous entretient M. Picken consiste à se promener en palanquin ou à cheval, pour arriver, après quelques heures, à se réunir sur quelque point de l'île autour d'un dîner en pique-nique. Il est facile, ce nous semble, de se blaser en peu de jours sur un passe-temps si simple. Quant aux palanquins en eux-mêmes, la description qu'en fait notre voyageur nous les fait sincèrement apprécier. On y voyage étendu sur un filet élastique et qui n'arrête pas la circulation de l'air, les pieds bien couverts, la tête soutenue par des coussins, et avec un mouvement de va-et-vient si parfaitement ménagé qu'on y lit son journal sans la moindre peine. A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle voyager, et tous les *rail-roads* du monde ne valent pas cette méthode si favorable au demi-sommeil.

Si, séduit par les descriptions de M. Picken, vous alliez vous promener aux environs de Funchal, la curiosité pourrait vous engager à pousser jusqu'aux Açores, où vous passeriez l'hiver à Saint-Michel, l'été aux bains de Furnas. Ainsi du moins ont fait MM. Joseph et Henri Bullar; deux jeunes gens, dont l'un est médecin, l'autre étudiant à Lincoln's Inn. Il y a long-temps que nous n'avons lu un journal de voyage plus simplement écrit et plus agréable que le leur.

Situées sous la même latitude que l'extrémité méridionale de l'Europe, et constamment sillonnées par les brises de mer, les neuf îles comprises sous le nom collectif d'Açores jouissent de la plus douce température. Au cœur de l'hiver, par exemple, on y a treize degrés de chaleur de plus qu'à Nice, et deux seulement de moins qu'à Madère. Le commerce des oranges et quelques exportations de vins font la prospérité de ces îles, soumises au gouvernement portugais. On y retrouve la politesse espagnole, avec une nuance plus affectueuse et plus gaie, et, du reste (ceci soit dit à titre de recommandations pour certains esprits), pas plus de littérature qu'au fin fond des Asturies. La grande affaire, c'est la culture, la vente, et l'expédition des oranges. Les plaisirs consistent à voyager d'une île à l'autre. Nous concevons l'agrément de ces petites traversées, sous un ciel toujours pur, avec une mer paisible et des nuits tièdes qui permettent de dormir étendu sur le pont du navire. « Toujours le plein air, disent nos deux écrivains avec un certain enthousiasme, jamais les privations de la cabine; des îles splendidement belles qui dressent tout à coup du sein des flots, devant vos yeux surpris, leurs rivages verts élevés de plusieurs centaines de pieds... La lune nous apparaissait d'abord comme un globe énorme de métal rougi dans la fournaise; mais, peu à peu, en s'élevant au-dessus de la mer, elle perdait ses dimensions extraordinaires et sa couleur menaçante. C'était alors l'astre aux rayons d'argent, la lampe suspendue aux voûtes célestes; suspendue est d'autant mieux dit, qu'en effet l'œil distingue derrière, au-dessus d'elle, des espaces infinis; les ombres qui se projettent sur sa lumière sont vives et arrêtées; noires silhouettes qu'elle accuse avec une précision remarquable. »

Ajoutons qu'en sa double qualité de malade et de médecin, le docteur Bullar fait le plus grand éloge des bains sulfureux de Furnas. « Ces bains l'ont, dit-il, réconcilié avec les tremblemens de terre (les Açores, produites, dit-on, par une secousse volcanique, y sont fort sujettes). » — « Le mot de bains sulfureux n'a rien de très séduisant en lui-même, continue-t-il, et rappelle des odeurs, des fumées désagréables; mais en réalité, si l'analyse ne nous démontrait ici la présence du soufre, nous pourrions la révoquer en doute. L'eau est douce et comme savoureuse au toucher, elle dépose sur la peau une sorte de vapeur onctueuse, elle n'a pas d'odeur et plaît au regard par une légère teinte d'opale. Bref, avec un peu d'illusion, il est aisé de se croire dans un de ces bains somptueux qui, après avoir rafraîchi la peau de certain noble duc, garnissent, dit-on, ensuite, les petits pots de la laitière, et servent au déjeuner de ses plus humbles pratiques. »

L'ouvrage de MM. Bullar est enjolivé de petites vignettes sur bois, qui, sans être des caricatures achevées, donnent une assez juste idée de ce qu'ils ont commencé à peindre dans le texte. Sans ces utiles auxiliaires, nous n'aurions jamais compris la coiffure bizarre des paysans de Ponta Delgada. Imaginez, en effet, une casquette flasque à visière démesurément avancée, et soutenant, des deux côtés de la tête, une paire de cornes extravagantes. Cela s'appelle une *carapaça*. Une autre vignette représente un âne pesamment chargé, qui descend une côte escarpée. Son conducteur, afin de maintenir l'équilibre, tient à deux mains la queue du pauvre animal, et le tire en arrière de toutes ses forces. On lit très distinctement sur la physionomie du baudet toute la reconnaissance que lui inspire, à bon droit, un si généreux procédé.

M. E. Robinson, un des ministres américains les plus érudits (il est depuis long-temps professeur de littérature biblique à New-York), appartient à la classe des voyageurs sérieux. En parcourant la Palestine, le mont Sinaï et l'Arabie Pétrée, il a eu pour but de rectifier les erreurs traditionnelles qu se rattachent à la géographie de la Bible. La première étude des lieux saints remonte à l'époque où le christianisme triomphant vit la couronne impériale sur le front d'un de ses adeptes. Ce fut sous le règne de l'empereur Constantin, et par les soins de sa mère Hélène, que des religieux et des prêtres parcoururent la Judée, chargés d'explorer tous les pays mentionnés par les évangélistes ou les prophètes. Or, quatre siècles s'étaient écoulés depuis les évènemens dont on cherchait la trace sur le sol qu'ils avaient consacré; il se glissa beaucoup d'erreurs dans la pieuse enquête. Où les preuves d'identité manquaient, volontiers on y suppléait par quelque miracle; et c'est ainsi, par exemple, que le lieu même où l'on a soutenu que le Christ avait été crucifié ne doit ce baptème historique qu'à l'invention (plus ou moins suspecte) de la *vraie croix*. Du IVe au VIIe siècle, les indications premières dont nous venons de parler, servirent de point de départ à une multitude de légendes qui, renchérissant l'une sur l'autre, avaient rendu la vérité fort malaisée à rétablir; et ce fut alors que la conquête mahométane vint mettre un terme aux investigations labo-

rieuses du clergé, laissant où il en était ce chaos de mensonges ou d'erreurs contradictoires où l'histoire sainte se trouvait plongée.

Nous n'entrerons pas dans le détail des savantes recherches de M. Robinson, nous bornant seulement à signaler comme très intéressante toute la partie non spéciale de son livre. Notre professeur, avide de traditions orales, s'était mis directement en rapport avec les habitans des pays qu'il parcourait, et il a recueilli des détails précieux pour tous ceux qui étudient avec détail les institutions et les penchans des peuplades orientales. Nous avons surtout remarqué une discussion sur l'état des sectes religieuses en Syrie et en Palestine, et les conclusions parfaitement sensées de l'écrivain. Il se plaint, à bon droit, de ce que le protestantisme n'est pas compris avec les autres églises chrétiennes dans la protection que le gouvernement turc accorde à ces dernières. L'indifférence de l'Angleterre à ce sujet paraît inconcevable à M. Robinson, qui signale, en termes fort clairs, l'influence française dans toutes les provinces où le catholicisme a des sectateurs.

« Si la France envoyait des troupes en Syrie, ajoute-t-il, elles y seraient reçues à bras ouvert par tout ce qui reconnaît la suprématie papale, et notamment par les Maronites, peuplade aujourd'hui guerrière et puissante. La Russie a des partisans plus nombreux encore dans les membres de l'église grecque; et bien que son influence ne s'y révèle guère ouvertement, soit aux yeux des musulmans, soit même à ceux d'un voyageur anglais, il est certain qu'elle peut compter sur plus d'un dévouement enthousiaste..... Mais où sont les adhérens de l'Angleterre? — Nulle part, on doit le dire. Pas une secte, si faible qu'elle soit, ne compte sur son patronage ou n'aspire à l'obtenir. On connaît sa force et sa richesse, on respecte ses citoyens; on accepterait son appui; mais aucun lien d'affection n'existe entre elle et la Syrie. »

Le voyage de M. Robinson complète celui de M. John L. Stephens, qui naguère parcourait la terre sainte, et qui explore aujourd'hui l'Amérique centrale. M. Stephens est aussi un antiquaire et recherche surtout les monumens du passé sur cette terre où l'histoire du présent est si complètement dépourvue d'intérêt. Il avait une mission diplomatique du président Van Buren, et son rôle officiel lui donnait une autorité qu'il n'aurait certainement pas tirée de sa renommée comme savant. Sans son uniforme, par exemple, il n'eût pu conclure le singulier marché qui lui livra, moyennant cinquante dollars, l'usufruit durant trois années d'une ville en ruines. Don Jose Maria, principal locataire du terrain sur lequel elle avait jadis existé, craignait de se compromettre en le sous-louant à un hérétique; et il ne fallut rien moins que les boutons dorés de l'habit diplomatique pour le rassurer à cet égard. Du reste, il ne comprenait rien à l'obstination de cet étranger qui venait, de propos délibéré, s'installer, au milieu de quelques vieux débris de murailles, avec des ouvriers, des livres et un peintre.

Les curiosités archéologiques de Copan et de sept autres cités tout aussi inconnues jusqu'à présent sont très amplement décrites dans le livre de

M. Stephens, où les curieux trouveront des plans et des vignettes sans nombre. Nous n'en extrairons, nous, qu'une excellente caricature : une revue de milice mexicaine. C'était à Yzabal, sur les bords du golfe Dolce.

« Après déjeuner, raconte M. Stephens, nous demandâmes un barbier : on nous indiqua le chef de la douane, qui, nous dit-on, était aussi le meilleur coiffeur de l'endroit. Sa maison n'avait rien qui la distinguât de celles de ses voisins, si ce n'est une espèce de trophée composé d'une paire de pistolets, une selle militaire avec ses fontes, et un grand sabre, appareil redoutable dont s'environnait le courageux collecteur quand il partait, à la tête de son unique employé, pour aller faire la guerre aux *smugglers*. Par malheur, il n'était pas au logis. Le douanier en second s'offrit à le remplacer, ce que nous acceptâmes de grand cœur, n'imaginant pas beaucoup perdre au change. Je me rendis ensuite chez le commandant avec mon passeport. Sa maison était de l'autre côté de la place. Un jeune guerrier d'environ quatorze ans montait la garde devant la porte, coiffé d'un chapeau de paille en forme de cloche, qui retombait de travers sur ses yeux comme un éteignoir mal placé sur une chandelle. Les troupes sortirent en ce moment pour manœuvrer. Elles se composaient d'une trentaine d'hommes ou d'enfans commandés par un sergent, qui, tout en les instruisant, fumait tranquillement son cigarre. L'uniforme, selon toutes les probabilités, devait être celui-ci : chapeau de paille blanche, pantalon et chemise de cotonnade, fusil et giberne; mais il n'était exactement porté qu'en un seul point : à savoir, que tous les soldats manquaient de souliers. En formant les rangs, on n'avait aucun égard à la taille des hommes qu'on alignait; et un gaillard à longues jambes, haut d'au moins six pieds (anglais), se plaçait sans scrupule à côté d'un enfant à peine formé. L'employé de la douane vint rejoindre le sergent, auquel de temps à autre il donnait quelque charitable conseil. Après une manœuvre fort imparfaitement réussie, je les vis se consulter longuement; puis le sergent passa, sans faire semblant de rien, derrière les rangs de sa compagnie, et jugeant, à quelque relief exagéré, que la file ne devait pas être tout-à-fait régulière, il frappa vigoureusement du plat de la main la partie protubérante qui, selon lui, dépassait l'alignement. Ce commandement énergique et familier me rappela les beaux jours de mon enfance, où l'on se servait d'un moyen tout-à-fait analogue pour faire pénétrer dans mon cerveau les beautés classiques du rudiment. »

Les amateurs du comfortable en voyage trouveront dans les *Souvenirs* de M. Stephens des détails à faire reculer les plus intrépides. La négligence des cuisiniers est poussée à ce point dans le Yucatan et les Chiapas, que le seul dîner à peu près complet offert à notre voyageur avait été assaisonné avec de la poudre à canon en guise de sel. Le plus souvent il faut se contenter de chocolat, de *fregoles* (pois chiches grillés) et de *tortillas*, ou gâteaux de grain cuits sur une brique. Bien heureux encore quand on ne vous sert pas, comme impromptu et en guise de dessert, la poudre dont nous parlions tout à l'heure, accompagnée de quelques ingrédiens métalliques qui la rendent fort malsaine.

Ceci n'arrive que trop souvent dans un pays que les guerres civiles et les brigandages privés dévastent à l'envi.

Les romans se suivent chez nous, et, par malheur, ils se ressemblent. Le capitaine Chamier nous a gratifiés d'une de ces histoires nautiques avec lesquelles il donne le mal de mer à ses infortunés lecteurs. *Tom Bowling* n'est qu'une contr'épreuve de *Ben Brace*, de *Spitfire*, de *Jack Adams* et de tant d'autres compositions uniformément reproduites. Rien d'aisé comme cette sorte de romans. Un enfant trouvé quelconque et un navire étant donnés, on les lance, l'un portant l'autre, sur l'Océan. Là, successivement et à tour de rôle, tempêtes, croisières, conspirations à bord, rencontre de pirates, exécutions, calmes plats, famines, naufrages, captivités, délivrances, se succèdent sans désemparer. Vers la fin du troisième volume, l'enfant trouvé, qu'on supposait fils d'un marchand de chiens volés, se trouve être l'héritier d'un pair d'Angleterre; il épouse, ce nonobstant, l'humble villageoise à laquelle jadis il avait donné son cœur; et, mutilé, glorieux, bavard, buveur, il va finir ses jours à l'hôpital de Greenwich; quelquefois il meurt à la suite d'un combat acharné avec les *Mounseers,* vrai *cœur de chêne,* en chantant le *Rule Britannia.* Cela dépend de l'impression triste ou gaie sur laquelle on veut laisser les lecteurs.

Nous avons aussi, dans le roman politique, une sorte de moule préparé d'avance. En général on se dispense de tracer aucune espèce de plan, mais on choisit des noms sonores, et on esquisse des portraits qui s'efforcent de simuler l'allusion : portrait de premier ministre, portrait du chef des tories, portrait d'un radical sous les traits de quelque marchand d'orviétan, portrait d'un représentant de bourg pourri, portrait d'un agent d'élections, etc., etc. Quand tous ces portraits forment à peu près le nombre de pages voulues, on place au commencement le début d'une amourette fashionable, à la fin le mariage, par lequel, décemment, elle se doit clore; puis Colburn imprime le tout. C'est ainsi que s'est composé *le Baronet tory, ou les Tories, les Whigs et les Radicaux, par un homme qui les connaît.*

James Hatfield et *la Beauté de Buttermere* appartiennent au genre niais. Quelques écrivains ont importé dans le récit en prose la simplicité affectée de la poésie lakiste. Tous leurs héros sont de jeunes quakers, et leurs héroïnes des bergères candides. Un amour calme et serein rapproche ces ames d'élite; amour compliqué de promenades sur quelque lac, de jalousies mal fondées, d'explications solennelles. Vient un moment où quelque brin d'herbe tombant dans ce verre d'eau limpide y soulève un orage effroyable. La pastorale beauté croit son amant coupable de quelque énorme indélicatesse; ou bien c'est l'amant, à qui on a traîtreusement inspiré de mauvaises pensées sur le compte de sa bien-aimée. Un malentendu quelconque provoque une séparation. Alors il arrive invariablement l'une ou l'autre de ces deux choses : ou bien, par l'intervention de quelque ame charitable, la vérité se fait jour à temps, et les amoureux se marient; ou bien ils reconnaissent trop tard l'erreur

dont ils ont été victimes, et l'un d'eux, tous les deux quelquefois, se laissent aller à un lent désespoir qui les met tout à loisir au tombeau.

Les malheureux critiques obligés de passer en revue ces fades compilations d'incidens surannés se récrient sur l'épuisement de l'invention (*the exhausted state of invention*), mais leurs cris ne donnent pas un roman de plus ni de moins à l'infortuné lecteur.

Ch. Dickens est toujours le plus fécond et le plus en vogue de nos romanciers. Sa dernière nouvelle (*Barnaby Rudge*) n'est point encore terminée, et déjà les théâtres s'en emparent. La pièce qu'elle a fournie au Surrey-Theatre est la seule qui ait fait quelque bruit dans le courant du mois qui vient de s'écouler. Du reste, apathie complète. L'attention ne s'est ranimée un instant que pour deux acteurs français, fort intelligens, et dont nous sommes surpris que vous n'ayez point apprécié le mérite. Ce sont les chiens savans de M. Léonard. Tous les journaux s'accordent à s'extasier sur le sang-froid et la sagacité qu'ils déploient en jouant aux dominos : ils réclament très vivement quand on veut tricher, et font eux-mêmes preuve de la plus irréprochable loyauté. Les concerts d'été ont repris à Drury-Lane, sous la direction d'Eliason. Les Italiens nous ont donné *Lucrezia Borgia*, qui n'a été que médiocrement goûtée, et une espèce de salmigondis, tiré tant bien que mal du *Turc en Italie*, de Rossini. Macready est en congé à Liverpool, M. Kean et miss Ellen Tree ont pris possession de Hay-Market, où ils jouent *Romeo and Juliet* en attendant mieux. Les journaux s'indignent de ne rien voir paraître à l'horizon, et brodent en cent façons cette phrase si connue de tout publiciste quotidien : « Les entreprises dramatiques sont dans le marasme. »

Mlle Rachel nous a quittés, emportant le plus pur de notre admiration et de nos recettes. Elle doit être fière de l'accueil qu'elle a reçu à Londres. Nonobstant toutes les mauvaises plaisanteries des feuilletonistes qui lui sont hostiles, n'allez pas croire qu'on l'ait jamais confondue dans une admiration banale avec la jeune actrice qui s'était associée à sa fortune. On a voulu nous rendre en cette occasion les plaisanteries que nous nous étions permises à propos de miss Smithson, lorsque, fort mal appréciée à Londres, elle obtint un si beau succès devant les critiques de Paris. Voilà tout le mérite de ce petit mensonge malveillant. Nous souhaitons de bon cœur qu'il puisse profiter à Mlle Larcher tout autant que l'admiration parisienne à Mme Smithson-Berlioz.

O. N.

POÉSIE.[1]

L'ÉGLISE BLANCHE.

« Là-bas, à mi-chemin du Scorf et de l'Ellé,
Sous les chênes vois-tu cette chapelle blanche,
Où, garçon de douze ans, tu chantais le dimanche,
Si pur qu'on t'aurait pris pour un jeune ange ailé?
Eh bien ! parcours le monde, aux sages des écoles
Demande le secret caché dans leurs paroles;
Puis, rentré dans le bourg où fleurissait ton cœur,
Tu t'écrîras : « Orgueil ! vain orgueil de connaître !
Mon Dieu ! le vrai savoir, je le savais peut-être,
Lorsqu'à douze ans je chantais dans le chœur. »

(1) Nous tirons ces deux pièces d'un volume de poésies que M. Brizeux est au moment de publier chez l'éditeur Masgana, sous le titre de : *Les Ternaires, livre lyrique*. Les stances intitulées *les Trois Douleurs*, que nous donnons ici et qui terminent le volume, offrent une poétique explication du titre qu'a donné à son nouveau recueil l'auteur de *Marie*.

(*N. du D.*)

Au sortir de ton presbytère,
Ce jour que vers Moel-lan nous allions tous les deux
Ainsi tu gourmandais mes pensers hasardeux ;
Et moi, tout en marchant, l'œil fixé sur la terre,
Je savourais le miel de ta parole austère.

Bientôt une autre voix fit lever mes regards.
Comme deux saints dans la légende,
En discourant de Dieu s'en venaient par la lande
Le curé de Moel-lan et celui de Clô-harz.

O troupe amie et fraternelle!
Du grand nid d'Arzannô tous les trois envolés,
Sur trois pays voisins ensemble ils sont allés
S'abattre et reposer leur aile.
Si l'un jette une plainte, au son de cette voix
Les autres d'accourir, et bientôt ils sont trois.
Dans leur charité mutuelle
Heureux ces trois amis! Heureux aussi le sol
Où, guidé par le ciel, s'est arrêté leur vol!

Dans ce coin du monde celtique,
Le temps n'a point brisé le joug théocratique,
Pour ces fronts de croyans joug facile et léger,
Que tous veulent subir, dont nul ne veut changer;
Comme devant Ior s'inclinaient nos ancêtres,
Tout Breton vit heureux sous la main de ses prêtres;
Il leur remet son ame, eux s'en font les gardiens;
Et dans leur majesté ces druides chrétiens,
Maîtres, mais partageant les communes angoisses,
Promènent le niveau de Dieu sur les paroisses.

Et cependant j'échappe à vos graves conseils!
Cette chaleur qui vient des mystiques soleils
Parfois languit au fond des ames
Et pour se raviver demande d'autres flammes.
L'idée au loin rayonne et, libre, me sourit;
Dans ses détours il faut la suivre :
De mon cœur j'ai fermé le livre,
J'ouvre celui de mon esprit.

Mais s'il reparaît dans la lande,
Au voyageur lassé, prêtres, tendez la main;
Ouvrez-lui votre cœur, que le sien s'y répande,
Nul sans beaucoup d'ennuis ne fait un long chemin;
Et s'il veut vous chanter, ô race forte et grande,
Bretons, faites silence à l'entour du dôl-men!

O trinité d'amis, alors dans votre chaîne
Comme un ancien anneau vous me rattacherez;
Nous irons visiter notre église et son chêne,
Et, courant vers la mer, les deux fleuves sacrés.
Quand reviendront au bourg le barde et les trois prêtres,
Le grand nid d'Arzannô frémira, tous les hêtres
Agiteront dans l'air leur feuillage troublé :
Quelle paroisse d'Armorique
Eut plus digne couvée, essaim plus poétique?
Chantez, fleuve du Scorf! chantez, fleuve d'Ellé!

LES TROIS DOULEURS.

Dans son jardin il prit trois fleurs,
Puis, en versant trois fois des pleurs,
Il me parla des trois douleurs.

« Ah! criai-je, il faut que tu m'aides!
Prêtre, apprends-moi les trois remèdes
Aux durs pensers dont tu m'obsèdes.

—Non, dit-il, apprends à souffrir;
Car la fleur du corps doit mourir,
La fleur de l'esprit se flétrir.

Mais oublions ce qui se fane,
Si le cœur n'a rien de profane,
Et garde sa fleur diaphane!

BRIZEUX.

BULLETIN.

La conduite de la municipalité de Toulouse trahit de singulières préoccupations. Que signifie cette lutte soutenue avec tant de persévérance contre le gouvernement, ce terrain disputé pied à pied? M. Arzac et ses deux adjoints se sont fait de leurs devoirs une bien étrange idée : magistrats municipaux, ils se sont transformés en adversaires politiques; entre leurs mains, une magistrature toute de conciliation est devenue un instrument de résistance et de révolte. Et quel a été le prétexte de cette nouvelle lutte engagée contre le pouvoir central? L'ordonnance qui prononçait la dissolution du conseil municipal ne contenait pas la mention expresse de l'époque de la réélection. Cette omission a paru assez énorme à MM. Arzac, Gasc et Roaldès pour les autoriser à crier à la violation des lois, à la tyrannie. Il eût mieux valu sans doute que l'ordonnance royale, promulguée par le commissaire extraordinaire, fût dès l'origine entièrement conforme aux prescriptions de l'art. 27 de la loi du 21 mars 1831, sur l'organisation municipale; mais il n'était pas possible, avec la moindre bonne foi, de prêter au gouvernement l'intention de ne pas procéder à une réélection dans les délais légaux. Dans sa proclamation, M. Maurice Duval avait expressément parlé aux habitans de Toulouse des nouvelles élections qu'ils auraient à faire pour reconstituer leur municipalité. Le premier devoir de M. Arzac et de ses associés était d'obéir sur-le-champ à l'ordonnance royale. En remettant sans résistance à leurs successeurs les fonctions difficiles dont ils étaient investis, ils ne compromettaient en rien cette popularité locale dont ils paraissent si jaloux, et ils n'eussent pas donné le burlesque spectacle d'officiers municipaux s'entêtant à garder leurs écharpes quand ils n'ont plus d'existence légale. C'est une belle chose que la résistance à l'oppression; mais, quand il n'y a pas d'oppression, rien n'est plus ridicule que ces démonstrations de résistance sans motifs et sans périls. La parodie du courage civil en l'absence de tout danger est une parade de mauvais goût qui aura peu de succès devant le bon sens du pays.

Provoquer et perpétuer sur tous les points une collision entre l'autorité mu-

nicipale et l'action du gouvernement, tel est le but que poursuivent sans relâche les meneurs d'un certain parti. Si l'on réussissait, on aurait la satisfaction de montrer que les institutions nouvelles sont impuissantes à concilier l'ordre et la liberté, et que les principes de la révolution française ne peuvent avoir d'autres conséquences que l'anarchie ou le despotisme. Nous concevons cette tactique et ce langage de la part de ceux qui ne voient que des erreurs et des crimes dans ce qui s'est fait et dit depuis cinquante ans; mais il serait déplorable que ces amateurs de contre-révolution eussent pour complices involontaires les partis, les hommes, les écrivains sincèrement attachés à l'esprit et aux tendances de notre organisation politique. L'unité, voilà le fondement de notre société, la condition de sa force et de sa grandeur. Devant le devoir suprême de défendre ce grand principe dans toutes les occasions et contre tous les piéges, tout doit fléchir. Dans cette question capitale, il ne s'agit plus, pour l'opposition constitutionnelle, de profiter avec plus ou moins d'habileté et de malice des embarras dans lesquels peut se trouver l'administration : il y a là autre chose qu'une petite guerre contre un cabinet; la prospérité intérieure du pays, sa puissance vis-à-vis l'Europe, sont en jeu. Avec quelle joie tous ceux qui craignent la France ne verraient-il pas l'harmonie de nos institutions troublée, rompue, et cette centralisation, dont nous avons toujours été si fiers, paralysée dans ses développemens et ses ressorts! Alors on dirait, de l'autre côté du Rhin, que les diverses provinces de la France ne sont pas plus fortement unies entre elles que les différentes parties de l'Allemagne, et l'on révoquerait en doute l'énergie de l'unité nationale.

L'administration a pu faire des fautes de détails dans l'exécution des deux recensemens; mais en vérité ce n'est pas le moment de les lui reprocher : la presse politique doit surtout s'attacher à dissiper les erreurs des populations, à éclairer leur ignorance, à détruire les malentendus qui les poussent à s'opposer à de justes mesures. Ces mesures ne sont autre chose que le principe de l'égalité mis en action. Dans cette circonstance, c'est le gouvernement qui est démocrate, et les récalcitrans se conduisent comme des privilégiés qui veulent continuer à l'être. Il est beau pour la presse d'instruire le peuple, de lui enseigner les conséquences pratiques de l'égalité, les devoirs de la liberté, et de prêter au gouvernement un appui loyal quand il ne fait qu'appliquer la législation décrétée successivement par toutes nos assemblées représentatives depuis cinquante ans.

L'opposition peut, sans crainte de se désarmer elle-même, remplir ce patriotique devoir, car il y aura toujours des points sur lesquels elle pourra exercer son droit de censure. Ainsi, nous concevons la désapprobation qu'a excitée dans la presse l'annonce des poursuites dirigées par la cour royale d'Angers contre M. Ledru-Rollin. Un candidat appartenant aux opinions de l'extrême gauche a prononcé devant les électeurs dont il briguait le suffrage un discours ultrà-démocrate : ce n'est pas sans succès qu'il a caressé en les exaltant les passions de son auditoire, car il a été nommé à la presque unanimité. A l'heure qu'il est, M. Ledru-Rollin est député de la Sarthe. Poursuivre

le discours qu'il a prononcé dans l'exercice de sa candidature est-il politique, est-il légal?

Avec une pétulance téméraire, M. Ledru-Rollin avait, dans son allocution aux électeurs de la Sarthe, touché à toutes les questions. Il s'était attaqué à tous les partis; il s'était fait l'écho sonore de toutes les déclamations qui depuis dix ans circulent dans les journaux et les pamphlets démocratiques; il avait comparé le peuple à Jésus-Christ; il l'avait appelé l'*Ecce homo* des temps modernes; il avait prédit qu'il ressusciterait; il avait encore comparé le peuple à l'esclave antique escortant le char du triomphateur; il avait même dit, en termes fort clairs, aux électeurs qu'il haranguait, qu'ils étaient, eux aussi, des aristocrates; enfin, il ne s'était pas excepté lui-même de la proscription dans laquelle il enveloppait tous ces privilégiés *qui conduisent le peuple comme un troupeau*. Il était facile de reconnaître à ce langage l'inexpérience d'un homme jeune, ardent, et qui se portait témérairement du premier bond au dernier terme de l'exagération politique La conséquence directe du discours de M. Ledru-Rollin est qu'en France il n'y a dans tous les partis, sauf le parti de l'extrême gauche représenté par les cent vingt-sept électeurs de la Sarthe, que servitude et corruption. Tous nos hommes d'état sont insuffisans et coupables; M. Thiers ne doit pas être moins réprouvé que M. Guizot; la fraction Barrot est déclarée n'être plus qu'une nuance du parti Thiers. En vérité, de pareilles assertions n'étaient pas redoutables. Pour réfuter un homme qui attaquait tout le monde, il fallait se remettre de ce soin à tout le monde. Déjà la presse, dans ses diverses nuances, avait commencé à relever sévèrement les propositions par trop excentriques du candidat devenu député, et M. Ledru-Rollin, dont les agressions n'avaient épargné personne, voyait à son tour ses paroles vertement blâmées, quand la cour royale d'Angers s'est déterminée à prendre l'initiative pour le poursuivre.

Que peut se proposer cette cour en s'arrêtant à un pareil parti? Ce n'est pas sans doute l'homme qu'elle veut atteindre d'une pénalité matérielle; ce sont les doctrines qu'elle veut frapper d'un blâme moral. Eh bien! ce dernier but était déjà presque entièrement atteint quand la cour d'Angers est intervenue intempestivement. L'opinion avait généralement censuré la sortie inattendue du nouveau député; on était généralement d'accord que cet étrange début était une lourde faute, et l'on pensait qu'à la chambre M. Ledru-Rollin aurait beaucoup de peine à triompher des préventions fâcheuses qu'il avait, comme à plaisir, suscitées contre lui. L'intervention de la justice était donc ici inutile et maladroite. Maintenant la légalité constitutionnelle de cette intervention nous paraît fort douteuse.

Dans notre constitution, l'électeur dans l'exercice de son droit est souverain; pendant tout le temps qu'il se prépare à nommer et qu'il nomme un représentant, il est dans la même situation d'indépendance et d'inviolabilité que le député durant la session. Ce principe n'est formulé dans aucun article de loi, mais il est implicitement contenu dans la charte. Quand donc un candidat, qui est incontestablement électeur, puisqu'il est éligible, s'adresse à

d'autres électeurs pour leur faire connaître ses doctrines politiques et leur demander leurs suffrages, non-seulement il use du droit que la charte reconnaît à tous les Français de publier leurs opinions, mais encore il jouit par anticipation de la liberté de la tribune; et il est exact de dire qu'il est protégé par l'article 21 de la loi du 19 mai 1819, ainsi conçu : « Ne donneront ouverture à aucune action les discours tenus dans le sein des deux chambres, ainsi que les rapports ou toutes autres pièces imprimées par l'ordre de l'une des deux chambres. » Et ici dans l'espèce, comme on dit au palais, la situation de M. Ledru est on ne peut plus favorable; d'abord il a été candidat, candidat sérieux devant une assemblée d'électeurs, puis aujourd'hui il est député. La magistrature n'a pas assez réfléchi à la démarche dans laquelle elle s'est engagée; elle n'a rien à gagner à sortir de sa sphère pour aller se heurter contre les prérogatives du pouvoir législatif, car elle sera d'autant plus respectée dans le libre exercice de ses attributions qu'elle ne cherchera pas à les étendre hors de propos au détriment du corps électoral et des chambres. Qu'on veuille bien y songer : il s'agit de fixer un point de droit constitutionnel au profit, non pas de quelques-uns, mais de tous. L'électeur dans l'exercice de son droit est souverain et inviolable comme le député; dans ses discours, dans ses interpellations, il doit jouir d'une liberté entière; il n'est justiciable que de l'opinion, et dans certains cas des chambres elles-mêmes. Voilà qui nous paraît d'une importance de premier ordre pour la réalité du gouvernement représentatif ou parlementaire. Voit-on chez nos voisins des poursuites exercées contre les candidats pour les discours qu'ils prononcent sur les *hustings?* C'est dans ces comparutions devant les électeurs que les hommes politiques de chaque parti développent leurs projets, leurs idées : ils ont donc besoin de parler avec la même indépendance et d'avoir la même sécurité que s'ils étaient en plein parlement. Où en serait-on dans les gouvernemens constitutionnels, si le parti ministériel pouvait appeler à son secours contre le parti de l'opposition la justice et la magistrature? Il faut le reconnaître, la souveraineté électorale et législative est une sphère à part entièrement distincte de la juridiction ordinaire; s'il en était autrement, le gouvernement représentatif croulerait par sa base. Nous ignorons si, comme un journal l'a annoncé, la cour royale d'Angers ne s'est déterminée à des poursuites contre le nouveau député que sur la provocation ou le consentement du cabinet : nous aimerions mieux ne rencontrer dans cette affaire que l'intervention isolée d'une cour, et non pas l'action et la responsabilité du gouvernement. La couronne n'a aucun intérêt à prendre une attitude hostile contre la souveraineté de l'électeur et du député. Nous craignons qu'on n'ait soulevé une question neuve et difficile sans en avoir calculé les conséquences et la portée.

Dans la vie politique des gouvernemens représentatifs, on voit à chaque instant le député en rapport avec ses électeurs. En Angleterre, le parlement n'est pas encore rassemblé, et cependant les partis commencent déjà à faire connaître la marche qu'ils se proposent de suivre. A Tamworth, dans un banquet où se trouvaient réunis plus de deux cents électeurs, sir Robert Peel a

remercié ceux qui lui avaient accordé leurs suffrages. Son langage a été habile et politique : il a parlé du triomphe éclatant de son parti avec une modération pleine de goût, des prérogatives de la couronne avec un respect courtois. Il a désavoué le propos dont nous avons relevé l'invraisemblance, qu'il lui suffirait de six semaines pour convertir la reine au torysme. Il s'est défendu avec chaleur d'une familiarité présomptueuse qui se permettrait de pénétrer dans le sanctuaire intime des pensées royales, et il s'est plaint avec amertume des inventions de la presse périodique. « Je reconnais, a-t-il dit, l'influence de la presse sur la marche des affaires; mais rien n'est plus fait pour la neutraliser, pour diminuer l'autorité de son contrôle et pour ruiner la confiance du public dans ses assertions ou ses argumens, que les fabrications systématiques par lesquelles elle cherche à flétrir le caractère de ses adversaires. » Après s'être mis en règle du côté de la couronne, M. Peel s'est occupé du dernier manifeste de lord John Russell, et il a montré la plupart des assertions du chef des whigs contredites par les faits. « Le cri du pain et du sucre à bon marché a complètement manqué son effet, a dit sir Robert, des candidats conservateurs ont été nommés par des villes manufacturières. Pourquoi? C'est que les électeurs ont passé en revue les actes du gouvernement, depuis la clause d'appropriation qui m'a déterminé à me retirer, jusqu'au vote de défiance. » Plus sir Robert Peel approche du pouvoir, plus il est sensible qu'il redouble de prudence et de tact; il s'est attaché à désarmer les défiances antipathiques de la reine, et à calmer les inquiétudes que son avénement pourrait inspirer aux hommes modérés. Quelques jours après, O'Connell, en Irlande, haranguait une nombreuse assemblée : désormais le rappel de l'union redevient son refrain habituel; c'est une menace qu'il ne peut pas laisser dormir, quand les tories s'apprêtent à prendre le pouvoir. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans son dernier discours, c'est que, tout en rendant hautement justice aux intentions de lord John Russell, il a déclaré ne pas se contenter du programme politique du ministre whig. Le nouveau parlement nous présentera donc le spectacle d'un conflit plein d'intérêt entre les réformes des radicaux, les plans des whigs et les mesures qu'adopteront les tories. Il paraît que tous les partis sont d'accord pour nommer M. Shaw-Lefebvre orateur de la chambre des communes. C'est dans la discussion de l'adresse qu'on verra jusqu'à quel point M. Peel se rapprochera de la limite qui sépare sa politique de celle des whigs; il faut qu'il soit bon et fidèle tory sans l'être trop, et qu'il ait l'art de retenir sous son drapeau tous les siens, sans avouer et afficher toutes leurs passions. Il est possible que les nouveaux ministres, dès qu'ils auront formé leur cabinet, prorogent le parlement peut-être jusqu'après les fêtes de Noël. De cette façon, les grands débats entre les whigs et les tories seraient, sauf ceux de l'adresse, ajournés à l'année prochaine. Les électeurs ont prononcé; on sait maintenant dans quelles mains doit tomber le pouvoir, et l'on attend sans impatience les conséquences constitutionnelles de ce changement.

On a remarqué dernièrement, au sujet de la situation financière de la Grande-

Bretagne, que, d'après les calculs non contredits de M. Baring, la comparaison des dépenses aux revenus ordinaires révélait un déficit de 45 millions environ. Les efforts auxquels est obligée l'Angleterre pour maintenir sur plusieurs points sa puissance au niveau de ses prétentions, ne lui permettront pas de long-temps de combler ce déficit. Elle tente en ce moment une nouvelle expédition en Chine, où elle va chercher à s'emparer de Pékin. On pense généralement en Angleterre qu'un emploi décisif de la force peut seul triompher de la temporisation perfide des Chinois. Mais, même après une victoire, les Anglais sont-ils bien sûrs d'arracher à l'inertie systématique du céleste empire un traité satisfaisant, et surtout un traité qui soit observé? Les Anglais, au surplus, n'ont guère le choix; il faut qu'ils avancent et frappent un coup d'éclat, ils ne peuvent accepter un *statu quo* qui les mine, et qui dans le reste de l'Asie les déconsidère. Dernièrement une feuille anglaise remarquait combien la prédominance britannique était précaire en Orient. Elle ne faisait pas difficulté d'avouer qu'il régnait un grand mécontentement dans plusieurs parties de l'Inde. Les états frontières, disait-elle, n'attendent qu'un revers de fortune pour se déclarer et entrer en campagne contre nous. Le roi d'Ava ne laisserait pas certes échapper l'occasion. Nous avons une foule d'ennemis secrets dans le Caboul et dans l'Afghanistan. Pour échapper à ces dangers, il n'y a qu'un moyen, vaincre les Chinois. On voit quel chemin a fait la querelle de l'Angleterre avec le céleste empire : cette collision n'est plus un fait isolé; elle se lie aux intérêts de la domination anglaise dans l'Inde, et si l'Angleterre songe à prendre Pékin, c'est pour s'affermir à Calcutta.

C'est à ces graves embarras qu'il faut faire honneur de la modération que montre l'Angleterre dans ses démêlés avec les États-Unis, au sujet de M. Mac-Leod. La cour suprême de l'état de New-York a décidé que M. Mac-Leod devait être jugé, et qu'il n'y avait pas lieu à le mettre en liberté. Dans les considérans de son arrêt, la cour a déclaré qu'elle n'entrait pas dans l'examen de l'absence ou de la non participation de M. Mac-Leod au crime dont il est accusé, elle n'a pas recherché non plus si M. Mac-Leod aurait agi pour la défense de son pays. L'examen de ces questions appartient au jury. La cour suprême de New-York n'a pas reconnu à l'Angleterre le droit de soustraire un accusé à la justice américaine par son intervention diplomatique. M. Mac-Leod va comparaître devant le jury, et M. Fox n'a pas demandé ses passeports. Le représentant de l'Angleterre auprès des États-Unis ne saurait cependant se dissimuler l'échec que reçoivent par cette décision les prétentions qu'il avait émises. Il avait soutenu long-temps que l'affaire ne pouvait être jugée d'après les règles du droit privé, et que M. Mac-Leod ne devait pas être traduit devant un tribunal ordinaire. Il paraît se résigner aujourd'hui à assister au procès que le sujet anglais va subir devant un jury américain. On croit que M. Mac-Leod sera acquitté; mais, même dans ce cas, l'Angleterre n'aura pas moins le dessous dans une affaire où elle avait commencé par prendre un ton très hautain. La politique anglaise sait parfaitement se plier aux circonstances; elle n'a pas de susceptibilités chevaleresques, et elle proportionne toujours

ses démonstrations et ses sacrifices aux intérêts du moment. Elle ne saurait s'exposer aujourd'hui à une guerre avec les États-Unis. Elle n'a déjà que trop d'affaires sur les bras. L'Inde à contenir, la Chine à réduire, la Syrie à envahir sourdement, les côtes d'Espagne à inonder de sa contrebande, voilà d'excellentes raisons pour ajourner vis-à-vis des États-Unis l'arrogance de ses prétentions. En Amérique, on ne se méprendra pas sur les motifs qui portent l'Angleterre à éviter une rupture, et cette modération forcée n'effacera pas les impressions amères qu'a laissées en mainte circonstance aux Américains la morgue de la diplomatie anglaise.

A Athènes, la réaction contre l'influence bavaroise est complète et triomphante. Le conseil royal, où les affaires étaient concentrées entre les mains de ministres bavarois, est dissous. L'action et les attributions du conseil des ministres sont réglées par une ordonnance spéciale. Voilà la Grèce en travail pour obtenir la réalité du gouvernement représentatif. Le nouveau président du conseil, M. Maurocordatos, loin de se conduire, comme quelques-uns l'avaient craint, en créature exclusive de l'Angleterre, s'attache à constituer une politique nationale. Puissent ses efforts ne pas avorter! Nous n'avons pas autre chose à demander à la Grèce que d'être elle-même; qu'elle ne soit ni anglaise ni russe, mais qu'elle obéisse à ses instincts et sache se créer avec persévérance une individualité respectable. Notre influence sera d'autant plus réelle à Athènes, que l'originalité grecque sera plus forte. Les Grecs sentent bien que nous n'avons aucun intérêt à les tromper ou à les asservir; aussi accueillent-ils volontiers notre influence et nos conseils. Notre envoyé, M. Piscatory, s'est vu fort entouré à Athènes, et nous serons estimés et considérés en Grèce autant que nous voudrons l'être. Il ne faut pas que la crainte de porter ombrage soit à l'Angleterre, soit à la Russie, nous empêche de profiter dans de justes limites des sympathies dont nous sommes l'objet.

La force des choses est telle, que, malgré l'exécution du traité du 15 juillet, malgré les fautes que nous avons commises dans la question d'Orient, c'est encore vers l'influence française que se tournent les populations et les gouvernemens. A Constantinople, le divan, en se rapprochant avec une sorte d'intimité de Méhémet-Ali, prouve que nous n'étions pas de faux amis du sultan, quand nous soutenions que la puissance de l'Égypte et du vice-roi était une condition essentielle de la prospérité de la Porte. A Alexandrie, le vice-roi peut reconnaître tous les jours que ses alliés les meilleurs et les plus désintéressés sont encore les Français, qui, loin de pousser à la chute de l'islamisme, lui offraient pour ancre de salut une transaction intelligente entre la Turquie et l'Égypte. En Syrie, les chrétiens invoquent naturellement le nom de la France, et notre appui est pour eux une garantie contre les empiètemens du protestantisme et du mercantilisme anglais. Pour nouer des relations utiles, pour exercer une influence pacifique et considérable, nous n'avons donc qu'à ne pas repousser les occasions et les chances qu'ouvre devant nous l'intérêt commun des populations orientales.

Nous avons, au nom de la science, à féliciter M. le ministre de l'instruction

publique d'avoir doté le collége de France de deux chaires nouvelles, l'une pour l'enseignement des langues et des littératures d'origine germanique, l'autre pour l'enseignement des langues et des littératures de l'Europe méridionale. Si l'on réunit à ces deux enseignemens la chaire de littérature slave, créée l'année dernière par M. Cousin, on reconnaîtra dans ces institutions successives une pensée scientifique faite pour honorer un gouvernement libéral. Quelques personnes ont demandé pourquoi ces chaires n'avaient pas été créées à la faculté des lettres. C'est au collége de France qu'elles sont vraiment à leur place : c'est à côté de l'enseignement du sanscrit, des langues persane, turque, arabe, hébraïque, qu'il fallait mettre l'enseignement des idiomes des races slaves, germaniques et romaines. Il y a dans cette association harmonie et fécondité. D'ailleurs le collége de France, qui, par la nature de son institution, présente toujours les points culminans de la science, devait naturellement s'enrichir d'un enseignement dont le caractère est synthétique. M. Villemain a eu la main heureuse dans le choix des professeurs. Le public littéraire a pu remarquer, depuis plusieurs années, quels progrès M. Philarète Chasles, aujourd'hui docteur ès-lettres, a fait dans la haute critique. On a vu le jeune et fécond écrivain mûrir avec éclat, développer et affermir des qualités précieuses par un travail persévérant. La carrière que M. Chasles a parcourue jusqu'à présent est une préparation excellente aux travaux de sa chaire; l'ingénieuse instruction du critique est le gage de l'érudition et de la brillante aptitude du professeur. Dans la personne de M. Miskewitch, le collége de France avait un poète; aujourd'hui, avec M. Edgar Quinet, il en a deux. C'est une belle chose que l'alliance des dons de l'inspiration avec les résultats de la réflexion et de la critique. Quel meilleur commentateur les chefs-d'œuvre littéraires peuvent-ils avoir que l'homme qui s'est porté lui-même l'émule de leurs auteurs, et qui a étudié les secrets du génie pour tenter de se les approprier? L'hiver prochain verra donc dans le haut enseignement deux débuts remarquables; nous pouvons prédire aux deux nouveaux professeurs un immense auditoire.

—Sous ce titre *la Prétendante,* MM. Eugène Sue et Dinaux ont fait représenter au Théâtre-Français une pièce qu'ils appellent modestement une comédie historique et qui n'a que deux torts à notre avis, le premier de n'être pas une comédie, le second de n'être pas historique. Nous pourrions au besoin en ajouter un troisième, celui de n'être pas une bonne pièce, que vous l'appeliez drame ou comédie. Par quelle bizarre fatalité MM. Sue et Dinaux, deux hommes d'un incontestable talent, l'un esprit fin et délié, l'autre rompu depuis long-temps aux habitudes de la scène, sont-ils coupables d'une pareille erreur? C'est là de ces hasards singuliers qui donnent à la médiocrité le droit d'enfanter des chefs-d'œuvres.

Il s'agit d'un épisode du règne de Jacques Ier d'Angleterre. Victime de la politique ombrageuse d'Élisabeth, lady Arabella Stuart, dont les droits à la

couronne d'Angleterre remontaient à la fille aînée de Henri VIII, s'était vue enfermée à la tour de Londres. A l'avénement de Jacques Ier son oncle, Arabella fut rendue à une espèce de liberté, mais condamnée, pour des raisons d'état, à un célibat éternel. Elle n'en épousa pas moins William Seymour; mais arrêtée au moment où elle se disposait à fuir avec son jeune époux, elle fut jetée de nouveau dans la tour de Londres, dont les portes ne se rouvrirent plus que pour laisser passer son cadavre. « Puisqu'elle a goûté du fruit défendu, elle doit payer sa désobéissance. » Telle avait été la réponse de Jacques Ier à toutes les suppliques en faveur de la jeune captive. C'est là en peu de mots le thème historique sur lequel MM. Eugène Sue et Dinaux ont exercé leur imagination.

Ce roi Jacques Ier était un assez piètre sire; Henri IV de France l'appelait maître Jacques. C'était beaucoup d'honneur que lui faisait le roi Henri. C'est pauvre Jacques qu'il eût fallu dire. Triste héros de comédie, d'ailleurs, qui régna entre deux échafauds, l'échafaud de sa mère et celui de son fils! S'il fallait en croire nos deux auteurs, ce roi pédant et bel esprit, qui n'eut d'autre vertu que sa faiblesse, et fut reine après le roi Élisabeth : — *Rex fuit Elisabeth, nunc est regina Jacobus,* aurait pu en remontrer pour la clémence et la bonté à Titus, à Trajan et au bon Dagobert lui-même. Le drame commence à peine que déjà le roi Jacques a gagné sa journée : il a fait grace à deux rebelles dont Robert Cecil, le premier ministre, avait demandé la tête. En sa qualité de ministre responsable, sir Robert se plaint d'une magnanimité qui compromet la sûreté de l'état; mais, pour l'apaiser et pour l'attendrir, le roi Jacques se prend à lui conter comment il a tiré de la tour de Londres sa jeune parente Arabella et le jeune William Seymour, son compagnon de captivité. Arabella a seize ans, William en a dix-sept à peine. Ces deux enfans ont grandi tous deux à l'ombre de la même prison, victimes l'un et l'autre de la reine Élisabeth. Un jour, le roi Jacques se souvient de ces deux victimes; il se fait conduire à la tour, il entre, il aperçoit ces deux têtes charmantes, l'une brune et l'autre blonde; William, assis près d'Arabella, enlaçant des brins de clématites dans les cheveux de sa compagne; tous deux souriant au roi qui s'approche. Que fait le roi? Il en prend un de chaque main, et les voilà qui sortent tous trois ainsi de la tour de Londres. Depuis ce jour, lady Arabelle est installée dans le palais de son oncle, avec son petit ami William. En contant tout ceci, le bon roi Jacqnes se frotte les mains, et ses yeux se mouillent de larmes. Mais, en sa qualité de ministre responsable, sir Robert Cecil ne se laisse point toucher par cet honnête récit : lady Arabella Stuart a des droits à la couronne d'Angleterre. Ces droits qu'elle oublie, qu'elle semble ignorer, plus tard un époux peut songer à les faire valoir. Ajoutez que sir Robert nourrit depuis long-temps un amour silencieux et fatal pour cette même Arabella, et que, ne pouvant l'épouser, il tient du moins à ce que nul autre ne possède ce trésor auquel il s'est interdit de toucher par raison d'état. Comment se fait-il que ce grave sir Robert soit amoureux à ce point de cette petite fille? Nos deux auteurs l'ont ainsi voulu. Le roi Jacques se décide donc, non sans peine, à vouer sa nièce au célibat, et c'est lui-même qui se charge d'en

porter la nouvelle à la jeune Arabella. Or, durant que le roi Jacques et son ministre prennent cette belle résolution, savez-vous ce qui se passe? C'est que lady Arabella et ce petit coquin de William, las de vivre en célibataires, — l'un a dix-huit ans, l'autre seize, — se décident à s'unir l'un à l'autre par le sacré lien du mariage.

Ces deux terribles enfans veulent se marier à tout prix. A peine au matin de la vie, ils ne sont préoccupés que de la grave idée du mariage, ils ne rêvent qu'à ce triste et sombre dénouement de la jeunesse, de l'amour et de la liberté. Eh! mes petits amis, quel démon vous conseille et vous pousse? Vous êtes donc bien pressés d'en finir avec le charme de votre âge? Mais ils ne veulent rien entendre, et je laisse à penser quelle douleur et quel désespoir, lorsque Arabella apprend qu'elle doit ne se marier jamais et qu'elle est condamnée, par raison d'état, à un célibat éternel. Vainement le bonhomme de roi cherche à lui persuader que le célibat seul est fécond en grandes choses, vainement il lui démontre qu'Élisabeth n'a traduit Pausanias en latin que parce qu'elle était célibataire; Arabella pleure, se lamente, déclare qu'elle ne veut point traduire Pausanias, et s'échappe, tout éplorée, en criant à son oncle qu'il n'est qu'un odieux tyran. Voilà bien du bruit pour peu de chose, et, en bonne conscience, comment s'intéresser à la douleur de ces deux étourneaux qui parlent de jouer au mariage comme ils parleraient de jouer au volant ou à la poupée? Tant mieux donc qu'à défaut de la raison qui leur manque la raison d'état soit là qui les empêche! Je ne sais rien, pour ma part, de plus triste ou de plus puéril que ces deux jeunes têtes s'agitant de la sorte pour conquérir le droit de dormir sur le même oreiller. Paul et Virginie ne se donnent pas tant de mal, non plus que Daphnis et Chloé : ils s'aiment, et n'en demandent pas davantage.

Cependant vous pensez bien que, si nos deux petits amis avaient le désir de se marier, alors qu'ils se croyaient libres de le faire, ils en ont la rage à cette heure qu'on les en empêche. Ils font si bien de leurs petits pieds et de leurs petites mains, qu'ils se marient secrètement, après avoir signé une proclamation par laquelle ils déclarent renoncer pour eux et pour leurs enfans à toute espèce de droits sur la couronne des trois royaumes. Pauvres enfans! les voilà mariés! Dans dix ans d'ici, ils nous en diront des nouvelles. A peine mariés, le roi Jacques, à la requête de sir Robert, signe une ordonnance qui, dans le cas où lady Arabella Stuart se marierait, condamne l'époux à mort et l'épouse à la prison perpétuelle. « Arabella, dit le roi Jacques après avoir signé, dans l'intérêt de l'homme que vous aimerez, ne vous mariez jamais. » Et là-dessus il se retire, laissant, comme bien vous pensez nos deux jeunes époux dans un bel embarras. Mais nous autres, encore une fois, nous ne saurions sérieusement nous intéresser à cette nouvelle péripétie. Nous connaissons notre roi Jacques, non celui de l'histoire, mais le Jacques de MM. Dinaux et Sue; nous savons très bien que, quoi qu'il arrive, ne fera pas tomber la blonde tête que voici, et que nos deux mutins en seront quittes tout au plus pour être privés durant huit jours de biscuits et de confitures.

Et, en effet, c'est ce qui arrive. En apprenant le mariage secret de nos

deux enfans, le bon roi Jacques pense avec raison que ces deux pauvres petits sont assez punis. Il est bien vrai qu'il commence par entrer dans une épouvantable colère; mais, en lisant la renonciation des deux époux au trône d'Angleterre, il pleure, il s'attendrit, et ne se sent même plus le courage de mettre les deux coupables au pain sec et à l'eau. Malheureusement sir Robert Cecil est instruit qu'un mariage secret a eu lieu, cette nuit même, au palais. Il vient en demander justice. Mais on se tire de ce mauvais pas à l'aide d'un faux contrat, si bien que la vieille Flemming et le vieux Gib se trouvent mariés par-dessus le marché, à la satisfaction de tous, maître Gib toutefois excepté. Arabella et William continueront de vivre comme par le passé, époux en secret et n'ayant d'autre confident que le roi Jacques.

Cette pièce, que nous avons racontée aussi brièvement que possible, jouée d'abord en cinq actes, a reparu en trois à la seconde représentation. Il faut savoir gré aux auteurs de cette prompte docilité à se soumettre aux conseils de la critique et aux impressions du public. Ainsi réduite, la comédie de MM. Eugène Sue et Dinaux a gagné en intérêt ce qu'elle a perdu en longueur. L'action est plus vive, plus rapide, en un mot plus acceptable. Contesté à la première représentation, le succès a été conquis à la seconde. Ce n'avait pas été une chute: à présent ce n'est pas un triomphe; mais, grace au jeu des acteurs, qui ont sauvé tout ce qu'ils ont pu sauver, *la Prétendante* a des chances de vie, sinon brillante, du moins assurée. On sait avec quel merveilleux ensemble la comédie est jouée au Théâtre-Français, et de quel zèle, de quelle intelligence ses acteurs appuient et soutiennent les œuvres qui leur sont confiées. Cette fois, comme toujours, la Comédie-Française a bien mérité de tous; elle a, pour ainsi-dire, redoublé de talent et de bonne grace, comme pour fêter la défaite à l'égal du meilleur succès. Ainsi que dans *les Enfans d'Édouard*, Mlle Anaïs et Mlle Noblet ont été deux charmans enfans; tout en ne s'intéressant que médiocrement à leurs amours, le public s'est laissé prendre à la grace de ces deux aimables figures. M. Geffroy a rempli le rôle ingrat de Robert Cecil avec beaucoup de convenance et de dignité. Il a été, dans cette idylle en trois actes, le loup que Rivarol désirait voir dans les bergeries de Florian. M. Samson s'est montré parfait de bonhomie dans le rôle très peu historique de Jacques Ier, roi d'Angleterre.

Tandis que le Théâtre-Français redouble de zèle et d'activité, voici l'heure où les autres théâtres, qui ne vont guère le reste du temps, ne vont pas du tout; c'est ce qu'on est convenu d'appeler la morte saison. En revanche, c'est la saison vivante pour les théâtres de province. A présent, il n'est pas un coin de la France qui ne possède quelque célébrité dramatique. Le vaudeville, le drame et l'opéra ont lâché leurs meilleurs acteurs sur les quatre-vingt-six départemens. Chose étrange! c'est au moment où les théâtres de Paris auraient besoin de toutes leurs ressources, qu'ils se mettent à découvert, comme des soldats qui jetteraient leurs armes à l'heure de la bataille. C'est l'époque où tout conspire contre les théâtres; il faudrait redoubler d'ardeur pour triompher des antipathies de la foule. Mais loin de là; on a soin de faire tout le contraire. On nous joue des pièces de pacotille, et l'on donne la clé des

champs à l'élite de nos acteurs. Qu'arrive-t-il? Que pour peupler leurs salles, les théâtres sont obligés de compter sur la pluie et le mauvais temps. C'est là qu'en est l'art dramatique à Paris durant les jours de canicule. Comme la fourmi, les théâtres amassent pour l'hiver; ils oublient que l'hiver des théâtres, c'est l'été. C'est en été qu'ils s'en vont criant famine.

Vous chantiez, j'en suis fort aise,
Eh bien! dansez maintenant.

Ainsi, que dire des pièces auxquelles nous avons assisté tous ces derniers jours? En argot de coulisses, c'est ce qu'on appelle des *ours*. Au théâtre, les ours sont des pièces de rebut qu'on tire des cartons dans les jours de pénurie et de détresse. A l'opposé des véritables ours qui ne montrent le bout de leur nez que dans la saison des neiges, les ours dont nous parlons ne paraissent que durant les beaux jours. Ainsi, au Palais-Royal, *Lucrèce* est un ours. Aux Variétés, *Un Tas de Bêtises* est un tas d'ours. Au Gymnase, *Van Bruck, rentier,* est un ours ou quelque chose d'approchant. Au Vaudeville, *Un Grand Criminel* est un ours, et même un ours excessivement vieux.

Il est vrai qu'au même théâtre on vient de nous donner, sous ce titre *le Bon Moyen,* une très jolie petite comédie que Mme Brohan joue avec cette grace, cet esprit et cette finesse dont elle a transmis le secret à sa charmante fille. Il s'agit de savoir quel est le meilleur moyen de s'y prendre pour épouser une jeune fille qui se trouve sous la tutelle d'une mère jeune et belle encore. M. Desgranges fait la cour à la mère; M. Ernest néglige la mère et s'adresse directement à la fille. Il arrive que Mme d'Hervilliers prend au sérieux les assiduités de M. Desgranges qui se voit un beau jour pris dans son propre piége. Heureusement pour lui que Mlle Cécile n'aime point M. Ernest, et que Mme d'Hervilliers a tout l'esprit de l'actrice qui la représente. On finit par s'entendre; Mme d'Hervilliers, au lieu d'un mari, trouve un gendre; Cécile, au lieu d'un beau-père un mari, et M. Ernest, qui par bonheur est médecin, va se venger sur les malades de son département. Tout ceci n'est que peu de chose, mais bien tourné, spirituellement dialogué, d'un esprit svelte et décidé que rehausse encore le jeu de Mme Brohan, et auquel ne nuit certes pas la chevelure de Mme Doche.

Les débuts se continuent au Théâtre-Français. Mme Halley est engagée dans l'emploi des reines. C'est une actrice intelligente qui tiendra convenablement l'emploi de Mme Paradol. On vient d'engager M. Bocage, que nous attendons impatiemment dans le rôle de don Juan et de Tartuffe. Ajoutez enfin que, pour allier tous les genres et aborder tous les succès, on prépare au même théâtre la fameuse tragédie d'*Arbogaste* de M. Viennet.

F. Bonnaire.

LES

FOUILLES DE POMPEÏ

ET LES MUSÉES DE NAPLES ET DE ROME.

LETTRES A M. DE SALVANDY,
ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONSIEUR,

Les observations que je prends la liberté de vous adresser pourront vous paraître un peu arriérées à vous-même, qui les recevrez comme un des résultats de la mission archéologique que vous m'aviez confiée en 1838. Mais des circonstances dont le détail me mènerait trop loin, sans compter qu'il serait de bien peu d'intérêt pour vous, m'ont empêché de publier plus tôt ces observations, qui se rapportent à la dernière partie d'un voyage entrepris sous vos auspices, et les mêmes causes s'opposeront peut-être encore long-temps à ce que je puisse suivre, dans la publication des travaux qu'il a produits, l'ordre qui résulterait naturellement de leur degré d'importance. Dans cette situation, je veux du moins acquitter une portion de la dette que j'ai contractée envers vous; nous vivons dans un temps

où les témoignages de gratitude envers un ministre qui a cessé de l'être deviennent assez rares, et où les ministres eux-mêmes passent assez vite, comme le souvenir de leurs actes, pour que vous excusiez, du moins à ce titre, l'hommage tardif que je me plais à vous rendre.

Vous savez, monsieur, que lorsque je vous fis part du désir que j'avais de me rendre à Athènes pour en étudier les monumens, c'est vous-même qui allâtes au-devant de mes vœux, en m'offrant, pour accomplir ce voyage, qui ne devait servir qu'à ma propre instruction, les moyens qui pourraient le rendre d'une utilité plus générale. Vous eûtes la bonté de m'attacher un architecte capable de dessiner avec tout le talent qui distingue notre école actuelle, ces monumens de l'Acropole d'Athènes réputés d'une voix unanime les chefs-d'œuvre de l'art antique. L'artiste que j'avais choisi pour cette mission, M. Morey, un des jeunes pensionnaires de notre Académie de France à Rome, répondit dignement à ma confiance et à votre attente. Le portefeuille qu'il a rapporté d'Athènes renferme tous les élémens d'un magnifique appendice à l'ouvrage de Stuart et Revett, et aux *Suites* publiées par la société des *Dilettanti*, appendice devenu indispensable, maintenant que des édifices tels que les *Propylées* se trouvent entièrement dégagés des constructions du moyen-âge qui les masquaient en totalité; que d'autres, comme le *Temple de la Victoire Aptère*, ont été rebâtis avec leurs anciens matériaux retirés des décombres; que d'autres enfin, comme la *Pinacothèque* et l'*Érechtheion*, ont été déblayés jusqu'au sol antique et restaurés, autant que possible, dans leur état primitif. Je ne parle pas des observations que j'ai recueillies sur place en me livrant à l'étude assidue de ces grands monumens, et qui ne peuvent manquer, quelque faible qu'en soit le mérite, d'ajouter quelque chose de plus à ce que l'on sait de leur histoire. L'intérêt du recueil dont j'ai entre les mains tous les matériaux préparés s'accroîtrait encore par la publication des bas-reliefs du *Temple de Minerve* à Assos, précieuses reliques d'un art attique en Troade, qui rempliraient une grande lacune dans l'histoire de l'art des Grecs, et que j'ai été assez heureux pour procurer à notre pays, grace à l'active intervention d'un jeune Français, M. Cor, alors attaché à la personne de Reschid-Pacha, et à une généreuse détermination de ce ministre, qui présidait encore, il y a quelques semaines, aux destinées de l'empire ottoman. En rapportant à la France ces bas-reliefs d'Assos, actuellement déposés au musée du Louvre, j'avais cru acquitter ma dette envers l'état et

envers vous, monsieur; mais il me restait à en enrichir la science, et c'était là le seul prix que je pusse ambitionner encore d'une mission couronnée par une acquisition heureuse jointe à quelques travaux utiles.

Votre retraite du ministère, survenue trop peu de temps après mon retour de la Grèce, ne vous permit pas de prendre les mesures qu'exigeait une publication du genre de celle dont j'avais travaillé à recueillir les élémens et pour laquelle le concours de l'état est indispensable; car des monumens tels que ceux d'Athènes ne peuvent être reproduits que d'une manière digne à la fois du mérite des originaux et de la perfection de nos arts, et des livres d'une exécution si dispendieuse excèdent nécessairement les ressources d'un particulier. Mais aussi ce sont des ouvrages qui honorent à la fois, aux yeux de tout ce qu'il y a d'hommes éclairés, le gouvernement qui les favorise, le pays qui les produit et la science qui les avoue; ce sont des monumens qui restent de ministères qui passent. Vous auriez certainement pensé ainsi, monsieur, ne fût-ce que pour être conséquent avec vous-même, car vous auriez voulu que le résultat de la mission que j'avais reçue de vous la justifiât aux yeux du pays; et c'était une satisfaction que j'avais à cœur de vous procurer, à la fois comme l'acquit d'une dette envers vous et comme le tribut d'un zèle sincère pour la science. Votre successeur ne pouvait avoir les mêmes raisons de favoriser la publication de mon livre, et je ne me plains aussi du peu de disposition qu'il a montrée à y concourir qu'en raison de ce que la science pourra y perdre. Je conçois d'ailleurs très bien qu'il soit dans les nécessités politiques d'une administration, toujours incertaine d'elle-même et uniquement occupée de ce qui la touche, de récompenser certains travaux, d'encourager certains écrivains plutôt que d'autres, et il me paraît très naturel que le ministre du jour, de quelque nom qu'il s'appelle, s'intéresse peu aux monumens d'Athènes et moins encore à leur éditeur.

Obligé d'ajourner à des temps plus favorables une publication à laquelle je dois consacrer encore beaucoup de travail, ce qui me permettra du moins de la rendre un peu moins indigne de son objet, je n'ai pas renoncé pour cela à vous prouver, monsieur, que j'avais bien employé le temps et les ressources que vous aviez mis à ma disposition. J'ai recueilli à Athènes, dans les îles de l'archipel grec et dans la partie du continent asiatique que j'ai visitée, beaucoup d'inscriptions qui me serviront à fixer des points importans de mythologie, d'histoire et de géographie grecque. La belle collection de médailles

grecques formée par M. Borell à Smyrne, que j'avais passé quinze jours entiers à étudier pièce à pièce, est déjà venue enrichir notre cabinet de la Bibliothèque du roi. J'ai fait copier à Pompeï et à Naples plusieurs peintures nouvellement découvertes et encore inédites, et relever soigneusement les plans de toutes les maisons de Pompeï qui étaient sorties des décombres dans le cours des dix dernières années. A Rome, enfin, j'ai pu me procurer les calques d'un grand nombre de vases peints, provenant des tombeaux étrusques du territoire romain. Ce sont là autant de matériaux de publications utiles à la science, que j'espère bien produire un jour.

En attendant, j'ai voulu, monsieur, vous faire part de quelques observations sur l'état actuel des fouilles d'antiquités qui ont tant contribué, depuis quelques années, à enrichir les musées de Naples et de Rome, et qui m'ont procuré tant de connaissances nouvelles. C'est là une communication qui ne peut manquer d'exciter votre intérêt, et qui aura peut-être aussi pour résultat d'encourager en Italie des gouvernemens amis des lettres à entrer de plus en plus dans ce système d'institutions généreuses qui ne profite pas seulement à la science, mais qui sert la société tout entière, en donnant à l'activité des esprits un emploi libre et facile, avec un but sérieux et élevé.

Pompeï m'a offert, à la distance de dix années seulement, presque une ville toute nouvelle, dans la partie où se font actuellement les principales fouilles, et qui répond au centre de la cité antique. On y travaillait sur plusieurs points à la fois, avec toute l'activité que comporte la nature même de ces fouilles, mais qui ne répond peut-être pas suffisamment à l'impatience des esprits. J'ai souvent entendu faire ce reproche au gouvernement napolitain, qu'il procède à découvrir Pompeï avec une lenteur désespérante, et, pour ainsi dire, comme s'il était jaloux du trésor enfoui qu'il possède. Mais, tout en convenant que ce reproche peut être fondé à quelques égards, il est juste de dire que les précautions même dont on est obligé d'entourer les fouilles de Pompeï rendent nécessairement cette opération très délicate et très lente. Ce ne sont pas seulement les peintures qu'il s'agit de ménager, en enlevant avec un soin extrême la couche de cendres volcaniques qui s'y est attachée; c'est toute une foule d'objets précieux, en toute matière, qu'on s'attend à recueillir dans ces décombres, et qu'on y recherche avec une attention scrupuleuse, qui redouble à mesure qu'on approche du sol antique. De là la nécessité de n'employer à ces travaux qu'un petit

nombre d'hommes à la fois et d'ouvriers éprouvés sous le double rapport de l'adresse et de la moralité; et quelque soin que l'on mette à les choisir d'abord et à les surveiller toujours, on sait assez combien il s'échappe, à travers les mains de ces ouvriers et par celles de leurs surveillans, d'objets antiques, retirés des cendres de Pompeï, qui vont se perdre dans la poussière de cabinets inconnus. A travers toutes ces difficultés, qui résultent ici du caractère des hommes autant que de la nature des choses, on doit pourtant reconnaître que les fouilles de Pompeï se poursuivent actuellement avec plus d'intelligence et d'activité qu'à aucune époque antérieure, en même temps qu'elles s'étendent sur un plus grand espace; et le détail que je puis vous en donner, sous ce double rapport, est un hommage que je me plais à rendre à la vérité.

Le quartier où se font depuis plusieurs années les fouilles les plus considérables était certainement, par sa proximité du forum, par l'ampleur et la richesse de ses habitations, le quartier le plus important de la ville antique. Les peintures qu'on y a trouvées, dans les maisons mêmes de l'étendue la plus médiocre et de l'apparence la plus modeste, sont toutes de la première classe de celles de Pompeï. Cette circonstance a produit le nouveau système de conservation qui s'applique à ces peintures, et qui, s'il eût été employé plus tôt, nous eût sans doute permis de jouir long-temps encore de l'aspect si intéressant et si curieux d'une ville gréco-romaine, peinte sur toutes ses murailles. Vous savez, monsieur, de quelle manière on procéda d'abord à l'égard de ces peintures. On les enlevait avec le mur entier, après avoir choisi celles qui étaient jugées dignes de cet honneur; puis on les plaçait dans des cadres de bois, et on les transportait d'abord à Portici et ensuite à Naples, où un grand nombre de ces peintures, ainsi encadrées, gisent encore dans les magasins du musée, faute de place suffisante dans les salles inférieures du palais des *Studj* pour les y recueillir. Quant aux peintures qui formaient le reste de la décoration des maisons antiques, elles restaient, sur des murs délabrés, dans des espaces découverts, exposées sans aucun abri à toutes les intempéries de l'air; il est résulté de là que la plupart de ces charmans caprices du goût antique se sont évanouis, ou n'ont plus laissé qu'une ombre à peine sensible sur des parois où ils brillaient encore de tout leur éclat au moment de la découverte. En revoyant, au bout de dix années, les maisons de Pompeï anciennement déblayées, à partir de la porte d'Herculanum, j'ai été douloureusement affecté des progrès d'une décadence devenue

désormais irréparable. Dans des édifices même plus récemment fouillés, tels que le temple de Vénus, sur le Forum, j'ai vu en quelque sorte tomber à mes pieds et sous mes yeux les derniers débris des peintures à sujets qui avaient été rapportées dans la muraille. Sur la plus grande partie de l'espace qu'elle occupait, l'antique Pompeï, retrouvée pour ainsi dire encore toute palpitante, meurt donc une seconde fois et sans retour; les peintures s'effacent ou se détachent, et bientôt il n'y restera plus que des murs dépouillés et noircis par le temps, qui accuseront dans la postérité la négligence des hommes d'un autre âge.

Ce spectacle si bien fait pour attrister l'antiquaire a du moins servi de leçon au gouvernement actuel de Naples, et le malheur de Pompeï n'a pas été tout-à-fait perdu pour elle. On a perfectionné l'art d'enlever la peinture sans presque endommager la muraille; on ne détache plus même des parois qu'un petit nombre de peintures, les plus importantes par le sujet ou par l'exécution; mais, pour les mettre à l'abri de toute injure, après avoir raffermi les murs ébranlés, on y ajoute un toit avec des cloisons, souvent même on y adapte des cadres vitrés qui préservent le tableau de toute atteinte. On prend la même précaution pour des peintures d'un sujet licencieux, que l'on couvre de volets de bois fermant à clé. Il eût été à souhaiter que cet exemple, donné, je crois, d'abord à la *maison du Poète tragique*, eût été suivi dans celle qu'on a nommée le *Lupanar*, au lieu d'en détruire les peintures, comme on l'a fait, par un zèle respectable sans doute, mais peu éclairé; car des images de ce genre, montrées avec une prudente réserve, sont sans danger pour la décence, et nous offrent des traits de la civilisation antique qu'il est utile de connaître, ne fût-ce que pour jouir, par une agréable comparaison, de l'innocence de nos mœurs et de la chasteté de nos arts, mis en regard du dérèglement de la société antique. Quoi qu'il en soit, les sages mesures récemment adoptées pour la conservation des peintures antiques font honneur à l'esprit éclairé du ministre Santangelo; elles attestent l'intérêt que le roi lui-même prend à cette belle partie de son domaine, et j'en ai eu la preuve par une circonstance que je vous demande la permission de vous rapporter, et qui n'est pas un des souvenirs les moins précieux de mon voyage.

Le premier jour que j'étais allé à Pompeï, pour prendre une idée générale des découvertes nouvelles, je m'y trouvais conduit par l'architecte C. Bonucci, qui dirigeait alors avec beaucoup de zèle et d'intelligence les fouilles dont son ancien patron et mon vieil ami, feu le

marquis Arditi, avait eu la surintendance. Nous étions sur l'emplacement d'une vaste habitation, dont on lui doit la découverte, opérée à la fin de 1837, vers le milieu de la *rue des Tombeaux*, et il m'expliquait tous les détails de cette maison, célèbre par les quatre colonnes en mosaïque qui soutenaient une treille dans le jardin, par le tombeau qui y est contigu, et où l'on trouva cette précieuse petite amphore en pâte de verre bleu avec des figures et des ornemens en relief d'un goût exquis, lorsque le bruit d'un cabriolet, roulant sur les dalles de lave qui forment le pavé antique, se fit entendre d'assez loin à nos oreilles. M. Bonucci savait mieux que personne que la seule voiture qui puisse circuler dans les rues de Pompeï est celle du souverain des Deux-Siciles; mais il était loin de s'attendre à cette visite du roi, le jour même où ce prince partait avec ses principaux ministres pour faire en Sicile un voyage qui devait durer deux mois. C'était, en effet, le roi lui-même qui arrivait inopinément à Pompeï, sans y être annoncé par personne, et qui y arrivait accompagné d'un seul domestique, conduisant lui-même un *coricolo* à deux chevaux; il était midi, et à quatre heures le roi devait s'embarquer pour Messine, sur un bateau à vapeur qui chauffait déjà dans le port de Naples. Qui fut ravi de se trouver à son poste pour y recevoir cette visite inattendue? Ce fut mon architecte, qui se précipita d'abord au-devant de son souverain. Le jeune monarque avait voulu, avant de s'éloigner de Naples, venir jeter un dernier regard sur Pompeï, s'assurer par lui-même, sans l'intervention d'agens officiels, en quel état se trouvaient les fouilles, si les précautions ordonnées pour la conservation des monumens anciens étaient exactement suivies, et s'il y avait de nouvelles mesures à prescrire ou des soins nouveaux à employer, pour garantir de la destruction ce qui venait d'être rendu à la lumière. Dans ce dessein, le roi se fit conduire par l'architecte sur tous les points où les travaux étaient en activité; partout les ouvriers se trouvaient à leur besogne, et nulle part la présence du monarque n'interrompit le travail commencé. Quand il eut ainsi tout parcouru, tout examiné par lui-même, il demanda à l'architecte quel était l'étranger qu'il avait remarqué d'abord près de lui, et qui se trouvait alors dans une des maisons situées au voisinage du Forum. M. Bonucci me nomma, et le roi m'ayant fait témoigner le désir de s'entretenir avec moi, je me rendis auprès de lui.

Ferdinand II semblait curieux d'apprendre quelle était l'opinion d'un antiquaire français sur la situation actuelle des fouilles de Pompeï, sur la direction nouvelle qu'on leur donne, sur le mérite des monu-

mens qu'on découvre. Il m'adressa des questions vives et pressées sur ce que j'avais vu; il me parla surtout avec une grande chaleur de la mosaïque d'Alexandre, pour laquelle il avait pris de lui-même une résolution qui lui fait honneur, celle de laisser à sa place le monument antique, en l'entourant de tous les soins qu'exige la prudence, sans nuire à l'étude, et il parut satisfait de la manière dont j'applaudis à ces dispositions vraiment royales. Puis il me demanda si je connaissais l'amphore de pâte de verre, maintenant déposée au musée des *Studj*, et je répondis en disant que je regardais ce morceau d'antiquité comme un des plus beaux joyaux de sa couronne; enthousiasme d'antiquaire qui le fit sourire. L'entretien s'établit ensuite sur l'ensemble des mesures qu'il avait ordonnées pour la préservation des monumens antiques, et dont il avait tant à cœur d'assurer la pleine et entière exécution. Le roi de Naples me parut être le premier homme de son royaume pour l'intérêt qu'il attache aux moindres débris de Pompeï; c'est certainement, après sa capitale, la ville de ses états qu'il entoure de plus de soins, et c'est pourtant celle qui lui rapporte le moins, puisqu'avec sa petite garnison d'invalides veillant sur des ruines, avec sa petite population d'ouvriers occupés à fouiller des décombres, elle ne produit, au lieu d'impôts, que des monnaies qui n'ont plus cours, des meubles qui sont hors d'usage et quelques bijoux qui ne peuvent briller que dans un musée. Mais Ferdinand sait que l'humble et modeste Pompeï, encore à demi enterrée sous son monceau de cendres, est réellement la seconde ville de son royaume, et qu'à côté de Naples, ville du bruit, du mouvement, du luxe et des fêtes, Pompeï est la ville des souvenirs, des méditations et des études, le lieu où l'on apprend, où l'on dessine et où l'on pense; il sait qu'il n'y a pas d'homme éclairé en Europe, venu à Naples pour s'y étourdir du fracas de la civilisation moderne, qui ne veuille visiter Pompeï, pour y respirer seul et à l'aise au milieu des réminiscences et des images de la société antique, pour y vivre quelques instans de la vie des contemporains de Cicéron et de Pline; il sait enfin que son trésor royal s'enrichit autant des contributions que Naples lève sur Pompeï par les hôtes que l'art et la science y attirent, que de celles que Naples elle-même retire de cette foule d'étrangers qui ne sacrifient qu'à la frivolité et au plaisir. Du reste, il parut satisfait du témoignage que j'étais moi-même charmé de rendre des sages dispositions de son ministre, du zèle et de l'activité de son architecte; et cet éloge, qui ne m'était pas seulement dicté par la présence du souverain, j'ai du plaisir à le répéter,

à la distance de près de trois années, dans toute la liberté de mes souvenirs.

J'ai dit que les fouilles de Pompeï se poursuivaient sur plusieurs points à la fois, ce qui montre clairement l'intention du gouvernement actuel d'arriver le plus promptement possible au terme de cette grande entreprise. Ainsi, l'on venait de reprendre une fouille abandonnée depuis plusieurs années, dans ce qu'on appelle la *rue des Marchands,* qui conduit du forum principal au petit forum triangulaire. La majeure partie des maisons situées dans cette rue offrent, de chaque côté du vestibule, des boutiques remarquables par la hauteur et par la précision d'appareil de leurs murailles, construites en tuf volcanique de Nocera, sans revêtement de stuc peint, ce qui porte à croire que cette partie de la ville antique eut moins à souffrir du tremblement de terre de l'an 63, et ce qui permet aussi d'en faire remonter la construction à une époque plus ancienne, quand l'usage du stuc peint n'était pas encore dégénéré en abus comme dans les autres quartiers de Pompeï, où cette peinture improvisée cache le plus souvent des raccords maladroits et des réparations incomplètes. Le déblaiement de la *maison* dite *du Sanglier,* commencé en 1809, et resté interrompu dès l'entrée de l'*atrium,* est maintenant arrivé au *péristyle,* dont les colonnes sont d'ordre ionique, et où l'on se flatte de découvrir des appartemens dont l'importance réponde à l'agrément des peintures du *tablinum*. Une de ces peintures représente *Mars et Vénus entourés de petits Amours,* sujet voluptueux, souvent reproduit dans les maisons de Pompeï, et toujours avec des variantes nouvelles. La *rue des Marchands*, par sa proximité du Forum, et par la communication qu'elle établit entre cette place et les deux théâtres, était certainement une des principales rues de Pompeï. Aussi, les maisons qu'on y a fouillées jusqu'à présent, celle de *Fuscus,* au bas de la rue, et celles dites de la *Pêcheuse*, du *Sanglier* et des *Graces,* vers le haut et du côté opposé, ont-elles offert des peintures d'un goût charmant et d'un rare mérite d'exécution. Dans des maisons même d'une moindre importance, telles que celles de *la reine Caroline* et de l'*Apothicaire*, il s'est trouvé des peintures, *Persée délivrant Andromède*, et *Adonis blessé entre les bras de Vénus*, qui feraient honneur aux meilleurs maîtres de l'école moderne. Sous d'autres rapports, cette même *rue des Marchands,* si long-temps négligée dans les fouilles de Pompeï, se recommande à l'intérêt des antiquaires par ce qu'elle nous a conservé d'élémens neufs et importans pour la restauration de la face des

maisons antiques. Ainsi, il s'y trouve toute une face de maison construite en pierres de taille, avec son portique de deux pilastres doriques et son entablement complet; ce qui est une particularité aussi rare que précieuse.

A une autre extrémité de Pompeï, vers le milieu de la *rue des Tombeaux,* on a repris aussi, en 1837, des fouilles depuis long-temps suspendues, et dont j'ai déjà eu occasion de vous parler. C'est à l'architecte C. Bonucci qu'appartient le mérite d'avoir soupçonné que le grand vestibule, flanqué de deux boutiques de chaque côté et attenant à cet hémicycle couvert, si connu des hôtes de Pompeï, devait conduire à quelque habitation importante. En conséquence de cette idée, M. Bonucci a entrepris une fouille qui a déjà surpassé de beaucoup l'attente des amis de l'antiquité, sans compter tout ce qu'elle leur promet encore. En déblayant le grand vestibule dont il est question, on trouva d'abord, entre autres objets curieux, deux *têtes de Bacchants,* sculptées en marbre, de grandeur naturelle, et de style ordinaire; mais avec cette particularité dont on n'avait pas encore recueilli d'exemple aussi positif, qu'elles étaient peintes de couleurs parfaitement conservées. La tête d'homme avait les cheveux colorés en jaune, les sourcils de la même teinte un peu plus foncée, les prunelles en brun, les lèvres en rouge, avec le bandeau servant à attacher sur le front les feuilles de lierre, en cramoisi, et le lierre même, en vert foncé; la tête de femme offrait exactement les mêmes couleurs, si ce n'est que la chevelure était d'un ton plus foncé. Un autre exemple du même goût, qui avait certainement pris naissance dans l'enfance de la société grecque, et qui s'était continué, comme nous le voyons à Pompeï, jusque dans le dernier âge de l'antiquité, fut découvert à quelques pas du grand vestibule de la même maison; c'était une *tête de jeune Faune,* en marbre de Paros et d'excellent travail, qui conservait encore sur les cheveux des restes de dorure, et sur le front des boucles de cheveux terminées au pinceau, avec des traces de couleur dans les yeux seulement, et où se montre, dans le rendu des formes, aussi bien que dans l'emploi des couleurs, la pureté du style grec avec le sentiment exquis et la sage sobriété qui lui sont propres.

En continuant la fouille, on découvrit, au sortir du vestibule, un grand espace carré, entouré de hautes murailles revêtues de stuc rouge, au milieu duquel, à l'endroit correspondant à l'*impluvium,* furent trouvées encore debout quatre colonnes, jusqu'ici uniques au monde pour la forme et pour la décoration; elles sont d'un ordre

toscan très élancé, construites en morceaux de briques, généralement de la même dimension que leur fût, et recouvertes entièrement en mosaïque. Chaque colonne est ornée, vers le milieu et à ses deux extrémités, d'une bande dont la largeur varie, ainsi que les arabesques qui la décorent; sur celle du milieu sont représentés des *Amours poursuivant une biche*, ou *montés sur des dauphins*, motifs souvent reproduits dans les peintures et les mosaïques de Pompeï. Le chapiteau et la base sont de plus ornés d'un rang de petites coquilles naturelles, de couleurs variées et de même grandeur, ainsi qu'on en avait déjà plus d'un exemple dans les charmantes fontaines de trois des maisons nouvellement découvertes. La mosaïque à fond d'azur est composée de pâte de verre mêlée de petits cubes de marbre et d'argile, et le tout est appliqué sur une triple couche de stuc. Ce sont là les premières colonnes revêtues en mosaïque qui soient sorties des ruines de l'antiquité, et, à ce titre, elles produisirent à leur apparition une grande sensation dans le domaine de l'archéologie, et à Naples même, où, malgré le tumulte des fêtes et l'ivresse des plaisirs, un monument nouveau est encore un évènement public. La mosaïque n'est pas d'un travail plus fin ni plus soigné que celui des fontaines de Pompeï ainsi ornées; mais les colonnes elles-mêmes, en tant que nous offrant le premier exemple d'un goût qui fut si répandu dans les siècles du moyen-âge, acquièrent une grande importance dans l'histoire de l'art. Elles soutenaient une treille dans l'espace découvert qui ne peut avoir été que le jardin, placé à l'entrée même de la maison; et cette disposition même du jardin, mis à la place de l'*atrium*, qui constitue une rare exception dans le plan des maisons de Pompeï, justifiée par la situation de celle-ci dans un faubourg, est encore une particularité nouvelle, bien faite pour fixer l'attention des antiquaires.

Au fond du jardin, on trouva pareillement une grande fontaine, toute revêtue en mosaïque, et semblable, pour la forme et pour le goût de décoration, à celle de la *maison* dite *du Grand-Duc* et aux deux fontaines des maisons contiguës à la *Fullonica*, qui en ont reçu leur nom. Tout ce qui entoure cette fontaine est orné dans le même goût : le mur contre lequel elle s'applique, et qui est divisé en plusieurs carrés dont le cadre est en mosaïque, les piédestaux, sur lesquels posaient des statues et des masques, et qui offrent aussi des ornemens en mosaïque. Plusieurs de ces masques, retrouvés dans les décombres, sont en marbre; ils représentent des personnages bachiques avec les yeux percés et la bouche ouverte, d'où il résulte qu'ils

servaient à produire, au moyen d'une lampe qu'on plaçait derrière, une lumière d'un effet piquant et singulier; particularité curieuse, dont on avait déjà un exemple aux fontaines de la *Fullonica.* En ce moment, on est occupé à déblayer le derrière de cette habitation, qui était bâti sur un plan plus élevé, et qui doit renfermer des appartemens d'une certaine importance, à en juger d'après ce qu'on a découvert jusqu'ici de l'ampleur et du nombre des pièces situées à l'étage inférieur, sur la rue, et qui paraissent avoir été des magasins. Mais ce que cette maison de campagne de quelque riche marchand de Pompeï a offert encore de plus remarquable, c'est le tombeau qui en est une dépendance, et qui se trouve adossé à la grande niche demi-circulaire, regardée long-temps, sur la foi de M. Mazois, comme un *heliocaminus,* et reconnue dès à présent pour un *siége sépulcral,* comme celui qui se trouve en avant du sépulcre de Mammia. Ce tombeau est construit en gros blocs de belle pierre calcaire, dans un petit espace découvert, à droite du jardin; l'inscription y manque, sans doute parce que c'est une des dernières constructions de Pompeï, comme la maison elle-même, qui se trouvait en voie de réparation au moment du désastre qui ensevelit cette ville. Il était fermé par une porte de marbre, et l'on y descendait par trois degrés. En y entrant pour la première fois, en présence du roi de Naples, on trouva, dans une des trois niches carrées qui y sont pratiquées, cette fameuse amphore en pâte de verre bleu, avec des figures exécutées en relief de couleur blanche, chef-d'œuvre de goût antique qu'on ne saurait assez admirer, mais dont la parole et le dessin même peuvent difficilement donner l'idée. Les deux autres niches renfermaient aussi des urnes, l'une de verre, l'autre de terre cuite, et l'on recueillit sur le sol quelques petites idoles de la même matière, avec un *masque de Pâris,* aussi de terre cuite, et presque de grandeur naturelle, colorié avec soin dans tous ses détails.

Mais rien n'approche, pour l'étendue et l'importance des habitations, pour la richesse et le goût de leur décoration, des découvertes qui ont eu lieu durant cette période de dix années, et qui se poursuivent encore, à l'heure qu'il est, dans les deux grandes rues voisines du Forum, auxquelles on a donné les noms de *Mercure* et de la *Fortune.* A l'époque où je visitais Pompeï, en 1827, on était à peine parvenu à l'entrée de ces deux rues, à l'endroit même où elles se coupent à angle droit, à peu de distance de l'*Arc de Caligula;* et la *maison du Poète tragique* que j'ai publiée, et qui confine presque à l'angle de la *rue de Mercure,* était, avec la *maison des Bacchantes,* qui

forme précisément l'angle opposé de cette rue et de celle *de la Fortune*, la dernière habitation qui eût été découverte dans cette direction. L'une et l'autre étaient bien propres à exciter au plus haut degré l'attente des amis de l'antiquité, pour tout ce que devait renfermer de trésors d'art et de peinture ce quartier de Pompeï, qui s'annonçait comme le plus considérable de la ville antique. Vous savez certainement, monsieur, à quel point cette attente a été remplie, et je puis dire surpassée, par tout ce que l'on a découvert, non-seulement de belles peintures et d'admirables mosaïques, mais encore de meubles de toutes sortes, de figurines de toutes proportions, en marbre, en bronze et en argent, dans chacune des maisons situées sur ces deux rues, et qui font du musée des *Studj* un sanctuaire de l'antiquité véritablement unique au monde, comme Pompeï elle-même. J'avais suivi, avec un intérêt toujours croissant, grace à la correspondance toujours instructive de l'architecte C. Bonucci, les progrès de ces fouilles durant presque tout le cours de ces dix années; j'avais pu même obtenir des copies de quelques-unes des peintures les plus curieuses provenant de ce quartier de Pompeï, l'une desquelles, *Achille enfant plongé dans les eaux du Styx*, a été publiée dans mes *Monumens inédits* (1). Mais ce que je savais de ces découvertes et ce que je possédais de ces peintures a laissé toute sa vivacité et tout son charme à l'impression que j'ai reçue en présence de tant de tableaux enlevés des maisons de Pompeï, qui se pressent dans les salles du musée de Naples et plus encore, s'il est possible, au sein de ces maisons de Pompeï où il subsiste encore, sur des murs en partie dépouillés, tant de gracieux sujets, tant de motifs charmans, tant d'admirables badinages, dont la couleur n'a presque point pâli, et dont le sentiment vivra jusqu'au dernier jour dans le dernier trait qui en restera sensible. Pour vous donner, monsieur, le plus mince détail de cette foule d'objets qui vous attirent dans tous les sens, qui vous captivent de toute manière, qui ont chacun leur mérite et qui plaisent tous par leur variété, en offrant tous le même esprit, le même goût, le même caractère, il faudrait écrire un livre, et je dois me borner à choisir quelques traits dans les souvenirs que j'ai remportés de plusieurs journées entières passées à Pompeï dans la contemplation et dans l'étude.

La *rue de Mercure* est cette grande et large rue qui forme, en ligne directe, la prolongation de la rue ouverte à partir du Forum et com-

(1) *Orestéide*, pl. 18.

prise entre les deux arcs-de-triomphe. Du grand nombre des images de *Mercure* peintes à l'extérieur des maisons et jusque sur une fontaine du carrefour, vient le nom de *rue de Mercure,* qu'on lui a donné, et qui n'est pas aussi arbitraire ni sans doute aussi trompeur que la plupart des dénominations modernes assignées aux habitations de Pompeï. Cette rue se termine à l'enceinte de muraillés qui entourait la ville, et qui avait autrefois, à l'endroit où elle aboutissait, une porte murée dans l'antiquité même. Les fouilles qui s'y étaient pratiquées jusqu'en 1828 avaient mis à découvert, du côté gauche, une grande maison qu'on appelle *la Fullonica* ou la *maison du Dégraisseur,* à raison de l'usage auquel elle servait, et dont toutes les dispositions, certainement appropriées à cette destination, ont offert une des particularités les plus curieuses de la vie privée des anciens; puis, deux *maisons* appelées *de la Grande* et *de la Petite Fontaine,* à cause des *fontaines en mosaïque* dans le goût de celle dont j'ai parlé, qui fournirent le premier exemple de ce genre de décoration. La troisième maison faisait l'angle d'une ruelle qui se prolongeait de l'autre côté de la rue principale, de manière à former un *quadrivium* ou *carrefour,* à l'un des coins duquel, celui de la *maison* même *de la Petite Fontaine*, est une fontaine publique ornée d'une image peinte de Mercure. Les détails donnés sur les trois maisons dont il s'agit dans le *Real Museo Borbonico* (1), ne me laissent rien à y ajouter; c'est une matière connue et épuisée. Au-delà de la ruelle, on avait déjà, à cette époque, commencé à déblayer une boutique qui s'annonçait comme celle d'un *menuisier,* d'après deux peintures exécutées de chaque côté de l'entrée, et ayant pour sujet, l'une *deux menuisiers en attitude de scier du bois,* l'autre *Dédale montrant à Pasiphaë la vache de bois qu'il vient de fabriquer,* c'est-à-dire la représentation réelle et positive de la profession du maître, mise en regard de l'image poétique et idéale de cette profession personnifiée en Dédale. Nous n'aurions recouvré de tout Pompeï que les deux seules peintures de cette boutique, qu'on y reconnaîtrait le génie entier de l'antiquité, où tout, dans les choses même les plus communes de la vie, dans les professions les plus humbles et les plus vulgaires, tenait à l'art et à la poésie, et se pénétrait d'un sentiment noble et élevé. On a détaché du mur de cette boutique la peinture des menuisiers, et l'on a eu tort, car c'était précisément une de celles qu'il fallait laisser en

(1) Voyez aussi le *Pompeiana* de sir W. Gell, *new series*, t. I, pl. 60, 62; t. II, pl. 51, 52.

place et y conserver le plus précieusement, comme servant à indiquer l'usage antique de cette maison et la profession de son hôte. Quoi qu'il en soit, la fouille était restée là à la fin de 1827, et ce n'est qu'en 1835 qu'on a repris les travaux, à partir de cet endroit et du même côté de la *rue de Mercure*.

La petite maison qui suit la *boutique du Menuisier* n'a rien offert de très remarquable; mais la maison contiguë à celle-là, et qu'on a appelée *la maison d'Adonis* ou *de l'Hermaphrodite*, est une des plus précieuses que l'on connaisse, par le mérite de ses peintures, qui contraste avec son peu d'étendue et la simplicité de son ordonnance. L'*atrium* de cette maison n'est flanqué que du côté gauche seulement de quelques petites chambres; il ne s'y trouve pas le *tablinum*, qui ne manque presque à aucune des maisons de Pompeï; mais à la place du *tablinum* est un *péristyle* formé de cinq colonnes jointes par un petit mur d'appui, et c'est sur le mur du fond de ce péristyle que fut trouvée une peinture d'*Adonis blessé, soutenu sur les bras de Vénus, et entouré de petits Amours qui lui prodiguent leurs soins*, peinture qui surpasse tout ce que l'on a découvert jusqu'ici à Pompeï, par la proportion des figures, qui sont un peu au-dessus de nature. Ce tableau, d'une exécution qui n'est pas sans mérite et d'un effet qui étonne par le contraste avec tout ce que l'on est habitué à voir de peintures dans toutes les maisons de Pompeï, même les plus considérables par le plan et par l'ordonnance, a été laissé en place; on a construit un plafond au-dessus de la pièce, et une cloison tout à l'entour pour la préserver de tout dommage : sage et utile précaution qu'on devrait prendre partout en pareil cas. En face du péristyle sont trois petites chambres, dont la décoration est tout ce qu'on peut voir de plus charmant pour la richesse des ornemens, pour le goût exquis qui a présidé à leur distribution, et pour la finesse et la grace de l'exécution. Les sujets principaux sont des groupes voluptueux de *Satyres* et de *Bacchantes*, où la licence de la composition se cache sous l'élégance du style. Mais, parmi tous ces badinages d'un art libre comme la civilisation dont il était l'expression, se distingue un tableau dont le fini de l'exécution et la conservation extrême sont peut-être encore sans exemple à Pompeï : c'est un *Hermaphrodite à sa toilette*, sujet voluptueux, traité d'une manière aussi neuve pour le caractère des personnages qu'intéressante et curieuse sous le rapport des détails et des accessoires. Indépendamment de ces peintures, qui font de la petite *maison d'Adonis* une des plus charmantes habitations de Pompeï, il y fut trouvé toute une argenterie, consis-

tant en soixante-quatre pièces de toute forme, *cratères*, *calices*, *patères*, *tasses*, *cuillers*, *miroir*, entre lesquelles il se rencontre deux vases, absolument pareils pour la forme et pour la composition, comme pour le style et pour le travail, à deux de nos canthares bachiques de Bernay; d'où il résulte pour nous cette notion curieuse que des vases sortis originairement d'une même fabrique grecque se sont retrouvés, à une si grande distance de temps et de lieux, les uns dans une ville gréco-romaine de la Campanie, où ils étaient en quelque sorte sur leur terrain, les autres dans un coin de notre Normandie, où les avait portés le goût partout répandu des arts de la Grèce. J'ajoute qu'à quelques pas de là, dans le cours de la même excavation et à peu de jours de distance, il fut trouvé un autre trésor de quatorze vases d'argent, parmi lesquels se distinguent deux calices ornés de charmans bas-reliefs, représentant des *Centaures*, des *Centauresses* et de *petits Amours*, tellement semblables, sous le rapport de la composition, du style et du travail, à deux de nos vases de Bernay, qu'on les croirait sortis de la même main (1). Et c'est certainement une des plus rares singularités de l'histoire de la science que celle qui fait apparaître ainsi, à quelques années d'intervalle, sur deux points si éloignés du domaine de l'antiquité, des monumens si précieux du goût et de la main des Grecs.

Les maisons qui suivent celle d'*Adonis*, du même côté de la *rue de Mercure*, ne se distinguent pas assez par l'étendue de leur plan ou par le mérite de leur décoration, pour mériter une mention particulière. Je remarquerai seulement que dans la dernière de ces maisons il fut trouvé, entre autres objets curieux, les débris d'un petit coffre d'ivoire qui avait été peint, et qui était à peu près le seul monument venu jusqu'à nous de toute une branche de l'art des anciens. A ce titre, les débris de ce coffre d'ivoire, qu'il eût été si facile de réunir et de rapprocher de manière à recomposer le meuble antique, auraient bien mérité d'être conservés soigneusement, comme un des élémens les plus précieux du goût de l'antiquité. Malheureusement, cette fouille s'exécutait en présence d'un prince étranger, et, comme il arrive toujours en pareil cas, les princes de la maison royale de Naples, qui ne manquent jamais de se trouver ces jours-là à Pompeï, pour en faire les honneurs à leurs hôtes illustres, disposèrent, en faveur d'une dame étrangère, de ces fragmens d'ivoire peint, de-

(1) Les deux vases en question ont été publiés par M. Quaranta, docte antiquaire napolitain, dans une dissertation intitulée : *Di quatordici vasi d'argento dissotterrati in Pompeï;* discorso del Cav. Quaranta; Naples, 1837.

venus dès-lors un objet de vaine curiosité dans le fond de quelque toilette allemande ou anglaise, et perdus à jamais pour la science. De pareils accidens, qui se répètent souvent à Pompeï (1), font presque regretter que les objets qu'on en exhume pour les enfouir de nouveau dans le cabinet d'un curieux ou dans le bagage d'un prince, ne soient pas restés ensevelis sous la cendre qui du moins les garde fidèlement. Quand donc comprendra-t-on à Naples que les monumens de Pompeï ne sont pas faits pour servir de jouets à l'oisiveté de quelque grand seigneur, mais que ce trésor de la civilisation antique, destiné par la fortune à l'instruction de la nôtre, est un dépôt sacré dont le gouvernement de Naples répond à la science et à la postérité?

A l'extrémité de la rue, près de l'endroit où elle atteint l'enceinte de la ville antique, on commençait à découvrir une maison qui, bien que de peu d'étendue, s'annonçait par un goût et une richesse de décoration dignes de rivaliser avec la *maison d'Adonis;* c'est surtout en assistant à cette fouille que je pus juger à quel point ces peintures, ensevelies depuis dix-huit siècles sous un amas de cendres brûlantes, conservent encore, au moment de leur apparition, une vivacité et un éclat qui enchantent autant qu'ils étonnent. Nul doute que, si dès ce moment aussi on prenait, pour les préserver des accidens de la température, des précautions faciles et peu dispendieuses qu'on n'emploie que trop rarement et d'une main trop avare, ces peintures ne subsistassent encore long-temps dans cet état de fraîcheur primitive qui continuerait, au-delà du siècle où nous vivons et où nous voyons souvent périr en peu d'années les peintures, ouvrages de nos propres mains, la merveille de leur existence antique. A défaut de ces précautions qui coûteraient si peu et qui profiteraient tant à la science, il faudrait du moins que le gouvernement napolitain permît à tout ce qu'il y a d'artistes capables, nationaux ou étrangers, de calquer ou de dessiner ces peintures qui pâlissent si vite dans l'état d'abandon où on les laisse, et qui souvent n'existent plus, quand l'interdiction qui pèse sur elles vient à être levée. On pourrait citer beaucoup d'exemples de ces peintures qu'on a perdues ainsi dans l'intervalle de temps où il était défendu de les dessiner; feu sir W. Gell, à qui l'on est redevable de ces deux charmans ouvrages sur Pompeï, qui la rappellent si bien à ceux qui la connaissent et la re-

(1) Trois statuettes de marbre, trouvées dans une maison de la *ruelle de Mercure,* fouillée en présence du grand-duc Michel, furent données à ce prince par le roi de Naples, témoin aussi de cette fouille.

produisent pour ceux qui ne la connaissent pas, déplore en plusieurs endroits la situation où il s'est trouvé en présence de peintures qu'il voyait disparaître, le crayon à la main et le désespoir dans le cœur, sans pouvoir y toucher. Il serait digne de l'académie à laquelle est réservé le privilége de les publier, et qui use si sobrement de cette faveur, de faire sentir au gouvernement napolitain que les priviléges, aujourd'hui odieux partout, sont absurdes dans le domaine de la science; qu'ils ne profitent pas plus aux états qu'aux académies; que Pompeï n'est pas seulement une ville du royaume de Naples qui doive avoir pour douaniers des académiciens, mais que c'est une cité antique qui appartient désormais à l'humanité tout entière; enfin, que cette faveur insigne de la fortune qui a placé Pompeï si près de Naples ne peut se justifier aux yeux du monde savant qu'en laissant ce sanctuaire de l'antiquité généreusement ouvert à tout ce qui est digne d'y entrer.

En remontant à l'entrée de la *rue de Mercure*, après avoir dépassé de nouveau la ruelle du même nom, qui se dirige, à partir de la *boutique du Menuisier*, vers la *maison de Salluste*, et qui est toute remplie de petites maisons remarquables par la variété de leurs plans plus que par la richesse de leurs peintures, on se retrouve en face de la *maison des Bacchantes*, d'où s'étend, à droite de la rue, une file de maisons généralement d'une importance supérieure à ce que l'on avait découvert jusqu'alors, et dont il me reste à vous signaler, monsieur, comme je viens de le faire pour les maisons du côté gauche, ce que j'y ai trouvé de plus digne de votre intérêt. A commencer par cette *maison des Bacchantes*, dont j'ai publié la principale peinture (1), demeurée jusqu'ici encore un sujet de dispute entre les antiquaires napolitains, il y reste maintenant si peu de chose, depuis qu'on en a enlevé, avec ce tableau, les charmantes figures de Bacchantes, peintes sur champ noir dans les panneaux rouges qui décoraient les murs de l'*atrium*, que je n'y arrêterai pas long-temps votre attention. Cet *atrium* se distingue pourtant par une circon-

(1) *Monumens inédits*, *Achilléide*, pl. 9. — J'y ai vu le *Songe de Rhea-Sylvia;* à Naples, on y a trouvé les *Noces de Zéphyre et Flore*, ou bien celles de *Morphée et de la Grace sa compagne*, sans compter d'autres explications qui ne sont pas plus satisfaisantes. J'avoue sans scrupule, et avec tout autant de désintéressement d'amour-propre qu'on peut en avoir dans des questions pareilles, à la distance de plus de dix ans, que mon opinion est encore celle qui me paraît le mieux répondre à toutes les conditions du sujet; elle a été suivie par sir W. Gell lui-même; *Pompeiana, new series*, t. II, pl. 83, pag. 161.

stance très rare à Pompeï et très curieuse pour la science. La muraille qui fait face à l'entrée y a conservé, dans sa partie supérieure, toute sa décoration architectonique, qui est d'un goût exquis et qui répond à la hauteur d'un second étage; chose dont il y a bien peu d'exemples dans les maisons de Pompeï (1).

Je ne vous arrêterai pas non plus dans les trois maisons qui suivent, et qui n'ont rien offert de bien remarquable, jusque-là qu'on a négligé de leur assigner des noms de caprice ou de grands personnages, comme cela se pratique à Pompeï, et qu'elles ne sont guère connues que par ceux de leurs propriétaires antiques, Pomponius et Avellius Firmus, qui s'y lisent inscrits sur la pierre, faute de quelque prince du nord ou du midi de l'Europe arrivé là tout justement le jour où l'on procédait à les découvrir; la troisième a reçu le nom de *maison de l'Ancre*, à cause de la mosaïque qui en décore le seuil, et ce nom du moins est attaché à quelque chose de réel. Mais à ces maisons sont contiguës une *taverne* et une petite habitation, qui ne peut être désignée que par son nom latin, *Lupanar*, et qui, malgré son usage, ou, si vous l'aimez mieux, à cause de son usage même, mérite que je vous y conduise; car un antiquaire peut entrer aujourd'hui sans scrupule dans un lieu d'où l'honnête homme s'éloignait autrefois la rougeur sur le front, et ce qui subsiste, sur les murs de cette maison, d'images du vice conformes à ce qui s'y passait en réalité, est plutôt fait pour éclairer l'honnêteté que pour la corrompre.

La réunion du *cabaret* et du *lupanar* dans une seule et même petite habitation est déjà un fait curieux qui résulte du plan même de cette habitation, ainsi que du mélange des sujets en rapport avec les deux genres d'habitudes auxquels ces lieux répondent, et qui en couvrent, pour ne pas dire qui en décorent les murs. Le *cabaret* a son entrée sur la grande rue, et le *lupanar* la sienne sur la ruelle, avec une porte de communication à l'intérieur, disposition qui s'explique très bien aussi d'après la nature des choses. Le *cabaret* offre d'ailleurs des particularités neuves et curieuses; on y trouve, outre le banc en maçonnerie revêtu de marbres précieux qui existe dans les autres *thermopoles* de Pompeï, avec trois de ces vases de plomb destinés à contenir des liquides, une espèce de buffet à plusieurs degrés, décoré de marbre blanc, où se plaçaient les vases remplis de diverses sortes de boissons ou de comestibles qui se préparaient sur

(1) Sir W. Gell a donné la vue de cet *atrium* restauré dans son *Pompeiana, new series*, t. I, pl. 62.

un fourneau de forme carrée construit sur le devant de la boutique, à droite de l'entrée. De cette première pièce, on entre dans deux autres petites chambres situées dans la profondeur de l'habitation et destinées sans doute aux buveurs, d'après les images mêmes qui s'y voient peintes sur les murs, l'une desquelles représente plusieurs hommes assis sur des siéges séparés, autour d'une table ronde, en des attitudes qui répondent à l'objet de leur réunion et avec le costume des diverses classes du peuple (1). Sur le côté gauche de la boutique est une porte qui donne entrée à une pièce longue et étroite dont on ne saurait douter, d'après les peintures disposées au nombre de douze comme autant de cadres sur les murailles, que la destination ne répondît parfaitement à celle qu'indique le mot *lupanar*. Quelques-uns des groupes représentés dans ces peintures sont tellement obscènes, qu'il est impossible d'essayer même de les décrire; l'exécution en est aussi grossière que l'intention; mais, par un de ces caprices du sort qui ne s'expliquent pas plus ici qu'ailleurs, la conservation n'en avait souffert aucune atteinte, et il a fallu, pour en faire disparaître les traits les plus révoltans pour la pudeur, qu'une main sacrée, conduite par une colère vertueuse, y ait porté la destruction à l'aide d'un instrument tranchant. Les femmes qu'on y voit mêlées avec les hommes ont la tête couverte de cette espèce de *capuchon* qui est certainement le *cucullus nocturnus* que Juvénal prête à Messaline (2) en pareille circonstance. Toutes ces femmes se montrent avec le sein soutenu par une large bande d'étoffe de laine de couleur rouge, qui s'attachait au-dessus des épaules et qui s'appelait *mamillare*. Plusieurs de ces peintures portaient des inscriptions latines qui sont devenues aujourd'hui à peu près illisibles, et qui auraient bien mérité d'être copiées au moment de leur découverte; car c'étaient des accens d'une licence grossière poussés au milieu de l'orgie, qui peignaient la société antique à son dernier degré de corruption, sans aucun danger pour la nôtre. J'aurais bien voulu du moins essayer de mettre d'accord les antiquaires napolitains sur une de ces inscriptions qui a été lue de deux manières si différentes (3), qu'il n'est guère possible de se fier à l'une de ces versions plus qu'à

(1) Cette peinture a été publiée dans le *R. Mus. Borbon.*, t. IV, tav. A, et dans le *Pompeiana* de sir W. Gell, *new series*, t. II, pl. 80, pag. 11.

(2) Juvénal, *Satyr.* VI, v. 118.

(3) M. C. Bonucci, dans sa *Description de Pompéi* (3e édition, Naples, 1830), lit : DA MIHI FRIGIDUM PVSILLVM, qu'il interprète ainsi : *Donne-moi un peu de vin à la glace;* et M. G. Bechi, dans sa *Relation des fouilles de Pompeï*, insérée au

l'autre; mais, avec toute ma bonne volonté, je ne pus rien déchiffrer, et c'est le moindre regret que j'aie emporté de Pompeï.

C'est du reste une observation curieuse qui a déjà été faite, et que je ne puis m'empêcher de signaler à votre attention, que ce cabaret, avec le *lupanar* qui en faisait partie, paraît avoir été une dépendance de la maison contiguë, à laquelle elle communique au moyen d'une porte pratiquée dans la première chambre des buveurs. Cette maison, d'après les peintures qu'on y a trouvées, toutes d'un ordre héroïque, d'un haut style et d'une exécution soignée, devait appartenir à quelque riche citoyen de Pompeï. Ces peintures représentent *Persée et Andromède*, *Ulysse et Pénélope*, *Pâris et Hélène*, *Œdipe et la Pythie*, et la plus curieuse de toutes, par la nouveauté du sujet et par cette circonstance qu'elle se trouve répétée avec peu de variété dans une autre pièce de la même maison, montre Hélénus annonçant à Énée, en présence du vieux Priam et du jeune Ascagne, la prédiction dont il est parlé dans le troisième livre de *l'Énéide* (1). On ne peut guère s'expliquer ce fait, en apparence si contradictoire, d'une maison décorée dans ce goût homérique, ayant pour dépendance un lieu infame, qu'en supposant que le propriétaire était bien peu scrupuleux sur l'usage qui se faisait de cette partie de son habitation, ou bien que le malheur des circonstances l'avait forcé à détacher de sa maison les pièces contiguës à la taverne, qui en devinrent un supplément, tout en conservant leur ancienne décoration, si peu d'accord avec leur destination nouvelle.

En poursuivant la fouille au-delà de la ruelle où le *lupanar* avait sa porte furtive, la première maison qui fut trouvée à l'angle opposé du carrefour, et qui reçut d'abord le nom de *maison du Questeur* (2), s'annonçait comme une des plus splendides habitations de Pompeï, et vous n'ignorez pas sans doute, monsieur, à quel point cette présomption s'est changée en certitude. Cette maison, si généralement connue aujourd'hui sous le nom de *maison des Dioscures*, à cause de l'image de ces demi-dieux peinte de chaque côté de l'entrée, offrit pour la première fois une particularité dont les exemples se sont multipliés depuis que l'on fouille dans la *rue de Mercure* et dans les rues adjacentes; c'est le fait de deux coffres de bois scellés sur un

t. IV du *R. Mus. Borbon.*, pag. 5, lit : M. F. PILA. M. TVTILLVM, qu'il explique de cette manière : *Marcus Furius Pila* (salue) *M. Tutillus*.

(1) Virgil., *Æneid.*, liv. III, v. 370, sqq.

(2) Voy. la description de cette maison, accompagnée du plan, dans la *Relazione de' scavi* donnée à la fin du Ve volume du *R. Mus. Borbon.*, pag. 1-26.

socle en maçonnerie, à l'angle gauche de l'*atrium*, et servant à renfermer l'argent en espèces et les objets précieux du propriétaire. Ces coffres en bois étaient doublés de bronze à l'intérieur, et garnis extérieurement de lames de fer, de clous et de plaques de bronze sculptées en forme d'ornemens, qui contribuaient aussi à la solidité, mais qui se trouvèrent en partie oxidées. Le plus grand de ces coffre-forts renfermait encore quarante-cinq monnaies d'or impériales et cinq en argent, qui n'étaient sans doute qu'un faible débris d'un trésor plus considérable; car on acquit la preuve que ce coffre avait été fouillé dans l'antiquité même, peu de temps après le désastre de Pompeï, et cela au moyen d'une ouverture pratiquée dans le mur de la chambre contiguë par des personnes qui connaissaient l'importance de ce meuble, mais qui, croyant y arriver directement par une des portes donnant sur l'*atrium*, se trouvèrent en face d'un mur, et n'eurent d'autre ressource que de le percer pour vider la caisse. C'est sans doute dans le trouble de cette opération qu'on laissa échapper ces quarante-cinq pièces d'or, cachées parmi les débris. L'autre coffre ne contenait qu'un petit bas-relief et un buste d'une divinité, l'un et l'autre en bronze, qui avaient été probablement attachés, l'un sur le fond, l'autre au couvercle, à l'intérieur. La découverte de pareils meubles, qui était nouvelle à Pompeï, et qui s'y est répétée depuis dans quatre autres maisons du même quartier, nous a révélé un trait de mœurs antiques qui n'avait pas fixé notre attention dans les écrits des anciens, où il était trop obscurément indiqué. Ces coffre-forts, où le maître de la maison déposait l'argent nécessaire à sa dépense, étaient placés à la vue de tout le monde, dans l'*atrium*, ou la partie publique de l'habitation; et ce qui n'est pas moins caractéristique du génie de l'antiquité, tous les ornemens en bronze scellés sur la garniture étaient d'un travail exquis. Le goût de l'art avait pénétré si profondément dans toutes les habitudes de la société grecque, que des meubles de l'usage le plus vulgaire, sortant de la main d'un charpentier, nous semblent décorés par celle d'un artiste; et nous trouvons à peine dans nos musées une place digne de ces débris du ferrement d'un coffre-fort antique. Je doute que les coffre-forts de nos financiers modernes pussent soutenir le parallèle avec ceux des anciens, du moins pour le mérite de la garniture.

Dans les premiers momens de la découverte, cette particularité du coffre fut ce qui frappa le plus l'attention publique. En se réglant d'après des analogies modernes, tout en restant dans les idées antiques, on crut d'abord avoir découvert ici l'habitation du *Questeur*, et ce

fut à qui trouverait de bonnes raisons pour justifier la résidence d'un questeur romain dans l'humble et obscure Pompeï. Mais le déblaiement de la maison dura plus d'une année; pendant ce temps, les idées se calmèrent, et, comme on rencontra des coffres pareils dans plusieurs maisons du quartier de moindre apparence que celle-là, il fallut bien renoncer à cette illusion brillante, et chercher pour la maison un propriétaire moins illustre et un nom plus modeste. On l'appelle donc tout simplement aujourd'hui la *maison des Dioscures*, à cause des images de Castor et Pollux peintes de chaque côté de la porte d'entrée, et c'est sous ce nom qu'elle est connue depuis déjà plusieurs années, comme l'édifice privé de Pompeï qui a fourni jusqu'ici le plus de belles peintures de toutes les classes, arabesques, paysages historiques, tableaux de style idéal et du genre libre, et jusqu'à des scènes comiques; en sorte que, même dans l'état où elle est restée, dépouillée par ses anciens maîtres des beaux marbres qui en formaient le revêtement, et de nos jours, d'une grande partie des peintures qui la décoraient, et qui ornent le palais des *Studj* (1), c'est encore tout un musée de peinture. Ce que cette superbe habitation, formée de la réunion de deux maisons contiguës, offre surtout de remarquable, indépendamment de ce luxe de peintures qui étonne même les yeux habitués à ne voir que cela à Pompeï, c'est la nature et le style de quelques-unes de ces peintures. En fait de paysages, on ne possédait jusqu'ici que des vues enrichies de fabriques, généralement de peu d'importance, quoique toujours d'un goût élevé; mais deux de ces paysages de la *maison des Dioscures*, représentant, l'un *Persée qui combat les prétendans d'Andromède*, l'autre *Europe ravie par le Taureau au milieu de ses compagnes*, dans un site dont les divers élémens sont empruntés à la nature asiatique, sont de vrais paysages historiques, comme on n'en connaissait pas encore, par l'importance, par la dimension du cadre et par le mérite de l'exécution.

Une autre particularité qui n'est sans doute pas aussi neuve, mais qui ne laisse pas non plus d'être très curieuse, c'est le mélange des sujets érotiques, traités d'une manière plus ou moins libre, avec des compositions d'un ordre religieux ou mythologique. Jusqu'ici, le nombre des peintures licencieuses trouvées à Pompeï avait été

(1) La plupart de ces peintures sont publiées, soit dans le *Pompeiana* de sir W. Gell, *new series*, t. II, pl. 68, 66, 74, 78, 69, 71, 73, 77, 75, soit dans le *R. Mus. Borbon.*, t. V, tav. 32, 33; t. VI, tav. 2; t. VII, tav. 4; t. VIII, tav. 52; t. IX, tav. 2, 6, 17, 21, 34, 35, 36; t. X, tav. 5, 7, 53, 57; t. XII, tav. 12, 19.

assez restreint, relativement à ce qu'on pouvait supposer, d'après la liberté des mœurs antiques, qu'il dût y en exister en effet. Mais, à mesure que les excavations se poursuivent dans les plus belles rues de Pompeï et dans celles qui y aboutissent, ces sortes de peintures se multiplient en proportion de l'importance des habitations, de la richesse et du goût des propriétaires; d'où il suit que c'est surtout dans la classe la plus aisée de la société antique que les images en question trouvaient le plus de faveur. Et ce ne sont pas seulement ces *groupes de Bacchants ou de Satyres enlevant des Nymphes ou des Ménades,* motif voluptueux souvent reproduit à Pompeï, notamment dans le *tablinum* de cette maison même *des Dioscures,* que j'ai en vue dans l'observation dont je vous fais part; ce sont les *amours des Dieux,* représentés sous toutes les formes, quelquefois d'une manière très licencieuse, et répétés jusqu'à satiété, bien que toujours avec des variantes de détail; c'est le *groupe de Jupiter et de Léda*, c'est l'*adultère de Mars et de Vénus*, dont les images plus ou moins voluptueuses se reproduisent dans chaque maison et pour ainsi dire à chaque pas; ce sont les *Amours de Neptune*, de *Mercure*, d'*Apollon*, avec quelques-unes de leurs nombreuses maîtresses, rendus quelquefois avec une liberté de pinceau qui n'atteste que trop la liberté d'une civilisation qui avait besoin d'autoriser par les exemples de l'Olympe les dérèglemens de la terre. Il y a, dans la *maison du Poète tragique*, maison toute remplie de peintures homériques, un groupe de *Mercure et d'une femme* qu'on ne peut voir sans rougir, et que la parole se refuse à décrire; dans la *maison des Dioscures*, un groupe d'*Apollon qui fait violence à Daphné* surpasse en fait de licence tout ce que l'on connaissait de compositions du même sujet, et le *Satyre reculant à l'aspect d'un Hermaphrodite qui se découvre* est une des peintures de la même maison, répétée dans une maison voisine, qui ne se montre plus aujourd'hui que dans le cabinet réservé du musée de Naples. Il y a telle de ces maisons de Pompeï, récemment découvertes, comme celle d'*Adonis,* dont la décoration tout entière est puisée dans cet ordre d'idées, et où la licence des sujets ne cesse pas de s'allier avec l'élévation du style. C'est donc une révélation très instructive que celle qui sort pour nous de ces maisons de Pompeï, à mesure qu'elles se découvrent. Nous connaissions, par les accusations véhémentes des pères de l'église, ce désordre de la société antique qui se traduisait pour les yeux en images licencieuses, qui transportait dans les œuvres de l'art les écarts de la religion, et qui se prenait aux passions des dieux

pour justifier les vices des hommes. A la vérité, nous pouvions croire qu'il était entré dans ces récits quelque exagération et peut-être même un peu d'esprit de parti, et la société païenne, vue avec des yeux chrétiens, avait pu être jugée avec trop de rigueur; c'est là, du moins, ce que pensaient les critiques qui cherchaient à réhabiliter sur ce point l'innocence des anciens, peut-être aux dépens de la leur. Mais il n'y a plus d'illusion à se faire depuis que les murs de Pompeï, dans la plus noble partie de la cité, sont exposés à nos regards. Le libertinage de l'art s'y montre dans toute sa nudité, d'accord avec celui de la croyance. Le paganisme s'y accuse, pour ainsi dire, de sa propre main, comme dans les pages éloquentes d'un saint Clément d'Alexandrie.[1] Les adultères du ciel s'y offrent, sur tous les murs, évidemment pour servir de modèle ou d'excuse aux désordres du monde; il n'y a plus là de réticence ni d'exagération; c'est la société ancienne qui nous apparaît telle qu'elle voulait être à ses propres yeux, avec l'image de ses vices qu'elle associait à celle de ses dieux, et qu'elle relevait par le style en les déifiant; c'est elle-même qui nous admet dans le sanctuaire de sa vie privée, et désormais il n'y a plus pour nous, dans l'antiquité, de ces mystères du boudoir ni de ces secrets de l'alcôve dont[2] elle s'était peut-être réservé la jouissance, mais qui lui échappent à mesure qu'on lui retire le manteau de cendres qui l'enveloppe.

RAOUL ROCHETTE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LE SPERONARE.

II.[1]

CAPRÉE.

Il y a peu de points dans le monde qui offrent autant de souvenirs historiques que Caprée. Ce n'était qu'une île comme toutes les îles, plus riante peut-être, voilà tout, lorsqu'un jour Auguste résolut d'y faire un voyage. Au moment où il y abordait, un vieux chêne dont la sève semblait à tout jamais tarie, releva ses branches desséchées et déjà penchées vers la terre, et dans la même journée l'arbre se couvrit de bourgeons et de feuilles. Auguste était l'homme aux présages; il fut si fort enchanté de celui-ci, qu'il proposa aux Napolitains de leur abandonner l'île d'Œnarie s'ils voulaient lui céder celle de Caprée. L'échange fut fait à cette condition. Auguste fit de Caprée un lieu de délices, y demeura quatre ans, et lorsqu'il mourut, légua l'île à Tibère.

Tibère s'y retira à son tour, comme se retire dans son antre un vieux tigre qui se sent mourir. Là seulement, entouré de vaisseaux qui nuit et jour le gardaient, il se crut à l'abri du poignard et du poison. Sur ces roches où n'y a plus aujourd'hui que des ruines, s'élevaient alors douze villa impériales, portant les noms des douze grandes divinités de l'Olympe; dans ces villa, dont chacune servait durant un

(1) Voyez la livraison du 8 août.

mois de l'année de forteresse à l'empereur, et qui étaient soutenues par des colonnes de marbre dont les chapiteaux dorés soutenaient des frises d'agathe, il y avait des bassins de porphyre où étincelaient les poissons argentés du Gange, des pavés de mosaïque dont les dessins étaient formés d'opales, d'émeraudes et de rubis; des bains secrets et profonds, où des peintures lascives éveillaient des désirs terribles en retraçant des voluptés inouies. Autour de ces villa, aux flancs de ces montagnes nues aujourd'hui, s'élevaient alors des forêts de cèdres et des bosquets d'orangers où se cachaient de beaux adolescens et de belles jeunes filles, qui, déguisés en faunes et en dryades, en satyres et en bacchantes, chantaient des hymnes à Vénus, tandis que d'invisibles instrumens accompagnaient leurs voix amoureuses; et quand le soir était venu, quand une de ces nuits transparentes et étoilées comme l'Orient seul sait en faire pour l'amour s'était abaissée sur la mer endormie; quand une brise embaumée, soufflant de Sorrente ou de Pompeïa, venait se mêler aux parfums que des enfans, vêtus en amours, brûlaient incessamment sur des trépieds d'or; quand des cris voluptueux, des harmonies mystérieuses, des soupirs étouffés, frémissaient vagues et confus comme si l'île amoureuse tressaillait de plaisir entre les bras d'un dieu marin, un phare immense s'allumait, qui semblait un soleil nocturne. Bientôt, à sa lueur, on voyait sortir de quelque grotte et marcher le long de la grève, entre son astrologue Thrasylle et son médecin Chariclès, un vieillard vêtu de pourpre, au cou raide et penché, au visage silencieux et morne, secouant de temps en temps une forêt de cheveux argentés qui retombaient sur ses larges épaules, ondulant comme la crinière d'un lion. Le vieillard laissait tomber de ses lèvres quelques mots rares et tardifs, tandis que sa main aux gestes efféminés caressait la tête d'un serpent privé qui dormait sur sa poitrine. Ces mots, c'étaient quelques vers grecs qu'il venait de composer, quelques ordres pour des débauches secrètes dans la villa de Jupiter ou de Cérès, quelque sentence de mort, qui, le lendemain, allait, sur les ailes d'une galère latine, aborder à Ostie et épouvanter Rome : car ce vieillard, c'était le divin Tibère, le troisième césar, l'empereur aux grands yeux fauves, qui, pareils à ceux du chat, du loup et de la hyène, voyaient clair dans l'obscurité.

Aujourd'hui, de toutes ces magnificences, il ne reste plus que des ruines; mais, plus vivace que la pierre et le marbre, la mémoire du vieil empereur est demeurée tout entière : on dirait, tant son nom est encore dans toutes les bouches, que c'est d'hier qu'il s'est couché

dans la tombe parricide que lui avait préparée Caligula et où le poussa Macron. On dirait qu'à défaut de son corps, on tremble encore devant son ombre, et les habitans de Caprée et d'Aanacapri, les deux cités de l'île, montrent encore les restes de son palais avec la même terreur qu'ils montreraient un volcan éteint, mais qui, à chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, peut se ranimer, plus mortel et plus dévorant que jamais.

Ces deux cités sont situées, Capri, en amphithéâtre en face du port, et Anacapri au haut du mont Solara. Un escalier de cinq ou six cents marches, rude et creusé dans le roc, conduit de la première à la seconde de ces deux villes; mais la fatigue de cette rapide ascension est largement rachetée, il faut le dire, par le panorama splendide que l'œil embrasse une fois arrivé au sommet de la montagne. En effet, le voyageur, en faisant face à Naples, a d'abord, à sa droite, Pœstum, cette fille voluptueuse de la Grèce, dont les roses, qui fleurissaient deux fois l'an dans un air mortel à la virginité, allaient se faner au front d'Horace, et s'effeuiller sur la table de Mécène; puis Sorrente, où le vent qui passe emporte avec lui la fleur des orangers qu'il disperse au loin sur la mer; puis Pompeïa, endormie dans sa cendre et qu'on réveille comme une vieille ruine d'Égypte, avec ses peintures ardentes, ses urnes lacrymales et ses bandelettes mortuaires; enfin Herculanum, qui, surprise un jour par la lave, cria, se tordit et mourut comme Laocoon étouffé aux nœuds de ses serpens. Alors commence Naples, car Torre de Greco, Resina et Portici ne sont, à vrai dire, que des faubourgs; Naples, la ville paresseuse, couchée sur son amphithéâtre de montagnes et allongeant ses petits pieds jusqu'aux flots tièdes et lascifs de son golfe; Naples, dont Rome, la reine du monde, avait fait sa maison de plaisance, tant alors comme aujourd'hui la nature avait versé autour d'elle tous ses enchantemens. Puis, après Naples, l'œil découvre Pouzzoles et son temple de Sérapis à moitié caché dans l'eau; Cumes et son antre sibyllin, où descendit le pieux Énée; puis le golfe où Caligula jeta, pour surpasser Xerxès, un pont d'une lieue, dont on aperçoit encore les ruines; puis Bauli, d'où partit la galère impériale préparée par Néron, et qui devait s'ouvrir sous les pieds d'Agrippine; puis Baïa, si mortelle aux chastes amans; puis enfin Misène, où est enterré le clairon d'Énée, et d'où Pline l'ancien alla mourir, étouffé dans sa litière par les cendres de Stabia.

Figurez-vous le tableau que nous venons de décrire éclairé par ce phare immense qu'on appelle le Vésuve, et dites-moi s'il y a dans le

monde entier quelque chose qui puisse se comparer à un pareil spectacle.

Au milieu de ces souvenirs antiques surgit sous les pieds un souvenir tout moderne. C'est un épisode de cette épopée gigantesque qui commença en 1789 et qui finit en 1815.

Depuis deux ans déjà les Français étaient maîtres du royaume de Naples, depuis quinze jours Murat en était roi, et cependant Caprée appartenait encore aux Anglais. Deux fois son prédécesseur Joseph en avait tenté la conquête, et deux fois la tempête, cette éternelle alliée de l'Angleterre, avait dispersé ses vaisseaux.

C'était une vue terrible pour Murat, que celle de cette île qui lui fermait sa rade comme avec une chaîne de fer; aussi le matin, lorsque le soleil se levait derrière Sorrente, c'était cette île qui attirait tout d'abord ses yeux; et le soir, lorsque le soleil se couchait derrière Procida, c'était encore cette île qui fixait son dernier regard.

A chaque heure de la journée, Murat interrogeait ceux qui l'entouraient à l'endroit de cette île, et il apprenait sur les précautions prises par Hudson Lowe, son commandant, des choses presque fabuleuses. En effet, Hudson Lowe ne s'était point fié à cette ceinture inabordable de rochers à pic qui l'entoure, et qui suffisait à Tibère; quatre forts nouveaux avaient été ajoutés par lui aux forts qui existaient déjà; il avait fait effacer par la pioche et rompre par la mine les sentiers qui serpentaient autour des précipices, et où les chevriers eux-mêmes n'osaient passer que pieds nus; enfin il accordait une prime d'une guinée à chaque homme qui parvenait, malgré la surveillance des sentinelles, à s'introduire dans l'île par quelque voie qui n'eût point été ouverte encore à d'autres qu'à lui.

Quant aux forces matérielles de l'île, Hudson Lowe avait à sa disposition deux mille soldats et quarante bouches à feu, qui, en s'enflammant, allaient porter l'alarme dans l'île de Ponza, où les Anglais avaient à l'ancre cinq frégates toujours prêtes à courir où le canon les appelait.

De pareilles difficultés eussent rebuté tout autre que Murat, mais Murat était l'homme des choses impossibles. Murat avait juré qu'il prendrait Caprée, et quoiqu'il n'eût fait ce serment que depuis trois jours, il croyait déjà avoir manqué à sa parole, lorsque le général Lamarque arriva. Lamarque venait de prendre Gaëte et Maratea, Lamarque venait de livrer onze combats et de soumettre trois provinces, Lamarque était bien l'homme qu'il fallait à Murat; aussi, sans lui rien dire, Murat le conduisit à la fenêtre, lui remit une lunette entre les mains et lui montra l'île.

Lamarque regarda un instant, vit le drapeau anglais qui flottait sur les forts de San Salvador et de Saint-Michel, renfonça avec la paume de sa main les quatre tubes de la lunette les uns dans les autres, et dit : Oui, je comprends; il faudrait la prendre.

— Eh bien? reprit Murat.

— Eh bien! répondit Lamarque, on la prendra. Voilà tout.

— Et quand cela? demanda Murat.

— Demain, si votre majesté le veut.

— A la bonne heure, dit le roi, voilà une de ces réponses comme je les aime. Et combien d'hommes veux-tu?

— Combien sont-ils? demanda Lamarque.

— Deux mille, à peu près.

— Eh bien! que votre majesté me donne quinze à dix-huit cents hommes; qu'elle me permette de les choisir parmi ceux que je lui amène : ils me connaissent; je les connais. Nous nous ferons tous tuer jusqu'au dernier, ou nous prendrons l'île.

Murat pour toute réponse tendit la main à Lamarque. C'était ce qu'il aurait dit étant général; c'était ce qu'il était prêt à faire étant roi. Puis tous deux se séparèrent, Lamarque pour choisir ses hommes, Murat pour réunir les embarcations.

Dès le lendemain tout était prêt, soldats et vaisseaux. Dans la soirée, l'expédition sortit de la rade. Quelques précautions qu'on eût prises pour garder le secret, le secret s'était répandu : toute la ville était sur le port, saluant de la voix cette petite flotte, qui partait gaiement et pleine d'insoucieuse confiance pour accomplir une chose que l'on regardait comme impossible.

Bientôt le vent, favorable d'abord, commença de faiblir : la petite flotte n'avait pas fait dix milles qu'il tomba tout-à-fait. On marcha à la rame; mais la rame est lente, et le jour parut que l'on était encore à deux lieues de Caprée. Alors, comme s'il avait fallu lutter contre toutes les impossibilités, vint la tempête. Les flots se brisèrent avec tant de violence contre les rochers à pic qui entourent l'île, qu'il n'y eut pas moyen, pendant toute la matinée, de s'en approcher. A deux heures la mer se calma. A trois heures les premiers coups de canon furent échangés entre les bombardes napolitaines et les batteries du port; les cris de quatre cent mille ames, répandues depuis Mergellina jusqu'à Portici, leur répondirent.

En effet, c'était un merveilleux spectacle que le nouveau roi donnait à sa nouvelle capitale : lui-même, avec une longue vue, se tenait sur la terrasse du palais. Des embarcations on voyait toute cette foule étagée aux différens gradins de l'immense cirque dont la mer

était l'arène. César, Auguste, Néron, n'avaient donné à leurs sujets que des chasses, des luttes de gladiateurs ou des naumachies. Murat donnait aux siens une véritable bataille.

La mer était redevenue tranquille comme un lac. Lamarque laissa ses bombardes et ses chaloupes canonnières aux prises avec les batteries du fort, et avec ses embarcations de soldats il longea l'île : partout des rochers à pic baignaient dans l'eau leurs murailles gigantesques; nulle part un point où aborder. La flottille fit le tour de l'île sans reconnaître un endroit où mettre le pied. Un corps de douze cents Anglais, suivant des yeux tous ses mouvemens, faisait le tour en même temps qu'elle.

Un moment on crut que tout était fini et qu'il faudrait retourner à Naples sans rien entreprendre. Les soldats offraient d'attaquer le fort; mais Lamarque secoua la tête : c'était une tentative insensée. En conséquence, il donna l'ordre de faire une seconde fois le tour de l'île, pour voir si l'on ne trouverait pas quelque point abordable, et qui eût échappé au premier regard.

Il y avait dans un rentrant, au pied du fort Sainte-Barbe, un endroit où le rempart granitique n'avait que quarante à quarante-cinq pieds d'élévation. Au-dessus de cette muraille, lisse comme un marbre poli, s'étendait un talus si rapide, qu'à la première vue on n'eût certes pas cru que des hommes pussent l'escalader. Au-dessus de ce talus, à cinq cents pieds du roc, était une espèce de ravin, et douze cents pieds plus haut encore, le fort Sainte-Barbe, dont les batteries battaient le talus en passant par-dessus le ravin dans lequel les boulets ne pouvaient plonger.

Lamarque s'arrêta en face du rentrant, appela à lui l'adjudant-général Thomas et le chef d'escadron Livron. Tous trois tinrent conseil un instant; puis ils demandèrent les échelles.

On dressa la première échelle contre le rocher : elle atteignait à peine au tiers de sa hauteur; on ajouta une seconde échelle à la première, on l'assura avec des cordes, et on les dressa de nouveau toutes deux : il s'en fallait de douze ou quinze pieds, quoique réunies l'une à l'autre, qu'elles atteignissent le talus; on en ajouta une troisième; on l'assujettit aux deux autres avec la même précaution qu'on avait prise pour la seconde, puis on mesura de nouveau la hauteur : cette fois les derniers échelons touchaient à la crête de la muraille. Les Anglais regardaient faire tous ces préparatifs d'un air de stupéfaction, qui indiquait clairement qu'une pareille tentative leur semblait insensée. Quant aux soldats, ils échangeaient entre eux un sourire qui signifie : Bon, il va faire chaud tout à l'heure.

Un soldat mit le pied sur l'échelle. « Tu es bien pressé ! » lui dit le général Lamarque en le tirant en arrière, et il prit sa place. La flottille tout entière battit des mains. Le général Lamarque monta le premier, et tous ceux qui étaient dans la même embarcation le suivirent. Six hommes tenaient le pied de l'échelle, qui vacillait à chaque flot que la mer venait briser contre le roc. On eût dit un immense serpent qui dressait ses anneaux onduleux contre la muraille.

Tant que ces étranges escaladeurs n'eurent point atteint le talus, ils se trouvèrent protégés contre le feu des Anglais par la perpendicularité même de la muraille qu'ils gravissaient ; mais à peine le général Lamarque eut-il atteint la crête du rocher, que la fusillade et le canon éclatèrent en même temps : sur les quinze premiers hommes qui abordèrent, dix retombèrent précipités. A ces quinze hommes vingt autres succédèrent, suivis de quarante, suivis de cent. Les Anglais avaient bien fait un mouvement pour les repousser à la baïonnette, mais le talus que les assaillans gravissaient était si rapide, qu'ils n'osèrent point s'y hasarder. Il en résulta que le général Lamarque et une centaine d'hommes, au milieu d'une pluie de mitraille et de balles, gagnèrent le ravin, et là, à l'abri comme derrière un épaulement, se formèrent en peloton. Alors les Anglais chargèrent sur eux pour les débusquer; mais ils furent reçus par une telle fusillade, qu'ils se retirèrent en désordre. Pendant ce mouvement, l'ascension continuait, et cinq cents hommes à peu près avaient déjà pris terre.

Il était quatre heures et demie du soir. Le général Lamarque ordonna de cesser l'ascension : il était assez fort pour se maintenir où il était, et effrayé du ravage que faisaient l'artillerie et la fusillade parmi ses hommes , il voulait attendre la nuit pour achever le périlleux débarquement. L'ordre fut porté par l'adjudant-général Thomas, qui traversa une seconde fois le talus sous le feu de l'ennemi, gagna contre toute espérance l'échelle sans accident aucun, et redescendit vers la flottille, dont il prit le commandement et qu'il mit à l'abri de tout péril dans la petite baie que formait le rentrant du rocher.

Alors l'ennemi réunit tous ses efforts contre la petite troupe retranchée dans le ravin. Cinq fois treize ou quatorze cents Anglais vinrent se briser contre Lamarque et ses cinq cents hommes. Sur ces entrefaites la nuit arriva : c'était le moment convenu pour recommencer l'ascension. Cette fois, comme l'avait prévu le général Lamarque, elle s'opéra plus facilement que la première. Les Anglais continuaient bien de tirer, mais l'obscurité les empêchait de tirer avec la même justesse. Au grand étonnement des soldats, cette fois

l'adjudant-général Thomas monta le dernier; mais on ne tarda point à avoir l'explication de cette conduite : arrivé au sommet du rocher, il renversa l'échelle derrière lui; aussitôt les embarcations gagnèrent le large et reprirent la route de Naples. Lamarque, pour s'assurer la victoire, venait de s'enlever tout moyen de retraite.

Les deux troupes se trouvaient en nombre égal, les assaillans ayant perdu trois cents hommes à peu près; aussi Lamarque n'hésita point, et, mettant la petite armée en bataille dans le plus grand silence, il marcha droit à l'ennemi sans permettre qu'un seul coup de fusil répondît au feu des Anglais.

Les deux troupes se heurtèrent, les baïonnettes se croisèrent, on se prit corps à corps; les canons du fort Sainte-Barbe s'éteignirent, car Français et Anglais étaient tellement mêlés qu'on ne pouvait tirer sur les uns sans tirer en même temps sur les autres. La lutte dura trois heures; pendant trois heures on se poignarda à bout portant. Au bout de trois heures, le colonel Hausell était tué, cinq cents Anglais étaient tombés avec lui; le reste était enveloppé. Un régiment se rendit tout entier; c'était le Royal-Malte. Neuf cents hommes furent faits prisonniers par onze cents. On les désarma, on jeta leurs sabres et leurs fusils à la mer; trois cents hommes restèrent pour les garder; les huit cents autres marchèrent contre le fort.

Cette fois il n'y avait même plus d'échelles. Heureusement les murailles étaient basses : les assiégeans montèrent sur les épaules les uns des autres. Après une défense de deux heures, le fort fut pris : on y fit entrer les prisonniers et on les y enferma.

La foule qui garnissait les quais, les fenêtres et les terrasses de Naples, curieuse et avide, était restée malgré la nuit : au milieu des ténèbres, elle avait vu alors la montagne s'allumer comme un volcan; mais, sur les deux heures du matin, les flammes s'étaient éteintes, sans que l'on sût qui était vainqueur ou vaincu. Alors l'inquiétude fit ce qu'avait fait la curiosité : la foule resta jusqu'au jour; au jour, on vit le drapeau napolitain flotter sur le fort Sainte-Barbe. Une immense acclamation, poussée par quatre cent mille personnes, retentit de Sorrente à Misène, et le canon du château Saint-Elme, dominant de sa voix de bronze toutes ces voix humaines, vint apporter à Lamarque les premiers remerciemens de son roi.

Cependant la besogne n'était qu'à moitié faite; après être monté il fallait descendre, et cette seconde opération n'était pas moins difficile que la première. De tous les sentiers qui conduisaient d'Anacapri à Capri, Hudson Lowe n'avait laissé subsister que l'escalier dont

nous avons parlé : or cet escalier, que bordent constamment des précipices, large à peine pour que deux hommes puissent le descendre de front, déroulait ses quatre cent quatre-vingts marches à demi-portée de canon de douze pièces de trente-six et de vingt chaloupes canonnières.

Néanmoins il n'y avait pas de temps à perdre, et cette fois Lamarque ne pouvait attendre la nuit; on découvrait à l'horizon toute la flotte anglaise, que le bruit du canon avait attirée hors du port de Ponza. Il fallait s'emparer du rivage avant l'arrivée de cette flotte, ou sans cela elle jetait dans l'île trois fois autant d'hommes qu'en avait celui qui était venu pour la prendre, et, obligés, devant des forces si supérieures, de se renfermer dans le fort Sainte-Barbe, les vainqueurs étaient forcés de se rendre ou d'y mourir de faim.

Le général laissa cent hommes de garnison dans le fort Sainte-Barbe, et, avec les mille hommes qui lui restaient, tenta la descente. Il était dix heures du matin. Lamarque n'avait moyen de rien cacher à l'ennemi; il fallait achever comme on avait commencé, à force d'audace. Il divisa sa petite troupe en trois corps, prit le commandement du premier, donna le second à l'adjudant-général Thomas et le troisième au chef d'escadron Lerion; puis, au pas de charge et tambour battant, il commença de descendre.

Ce dut être quelque chose d'effrayant à voir que cette avalanche d'hommes se ruant par cet escalier jeté sur l'abîme, et cela sous le feu de soixante à quatre-vingts pièces de canon. Deux cents furent précipités qui n'étaient que blessés peut-être, et qui s'écrasèrent dans leur chute; huit cents arrivèrent au bas et se répandirent dans ce qu'on appelle la *grande marine*. Là on était à l'abri du feu; mais tout était à recommencer encore, ou plutôt rien n'était achevé : il fallait prendre Capri, la forteresse principale, et les forts Saint-Michel et San-Salvador.

Alors, et après l'œuvre du courage, vint l'œuvre de la patience : quatre cents hommes se mirent au travail; en avant des thermes de Tibère, dont les ruines puissantes les protégeaient contre l'artillerie de la forteresse, ils commencèrent à creuser un petit port, tandis que les quatre cents autres, retrouvant dans leurs embrasures les canons ennemis, tournaient les uns vers la ville et préparaient des batteries de brèche, tournaient les autres vers les vaisseaux qu'on voyait arriver luttant contre le vent contraire, et préparaient des boulets rouges.

Le port fut achevé vers les deux heures de l'après-midi; alors on

vit s'avancer de la pointe du cap Campanetta les embarcations renvoyées la veille et qui revenaient chargées de vivres, de munitions et d'artillerie. Le général Lamarque choisit douze pièces de 24; quatre cents hommes s'y attelèrent, et à travers les rochers, par des chemins qu'ils frayèrent eux-mêmes à l'insu de l'ennemi, les traînèrent au sommet du mont Solaro qui domine la ville et les deux forts. Le soir, à six heures, les douze pièces étaient en batterie. Soixante à quatre-vingts hommes restèrent pour les servir; les autres descendirent et vinrent rejoindre leurs compagnons.

Mais, pendant ce temps, une étrange chose s'opérait. Malgré le vent contraire, la flotte était arrivée à portée de canon et avait commencé le feu. Six frégates, cinq bricks, douze bombardes et seize chaloupes canonnières assiégeaient les assiégeans, qui à la fois se défendaient contre la flotte et attaquaient la ville. Sur ces entrefaites, l'obscurité vint; force fut d'interrompre le combat; Naples eut beau regarder de tous ses yeux, cette nuit-là le volcan était éteint ou se reposait.

Malgré la mer, malgré la tempête, malgré le vent, les Anglais parvinrent pendant la nuit à jeter dans l'île deux cents canonniers et cinq cents hommes d'infanterie. Les assiégés se trouvaient donc alors près d'un tiers plus forts que les assiégeans.

Le jour vint : avec le jour la canonnade s'éveilla entre la flotte et la côte, entre la côte et la terre. Les trois forts répondaient de leur mieux à cette attaque qui, divisée, était moins dangereuse pour eux, quand tout à coup quelque chose comme un orage éclata au-dessus de leurs têtes : une pluie de fer écrasa à demi-portée les canonniers sur leurs pièces. C'étaient les douze pièces de 24 qui tonnaient à la fois.

En moins d'une heure, le feu des trois forts fut éteint; au bout de deux heures, la batterie de la côte avait pratiqué une brèche. Le général Lamarque laissa cent hommes pour servir les pièces qui devaient tenir la flotte en respect, se mit à la tête des six cents autres et ordonna l'assaut.

En ce moment un pavillon blanc fut hissé sur la forteresse. Hudson Lowe demandait à capituler. Treize cents hommes, soutenus par une flotte de quarante à quarante-cinq voiles, offraient de se rendre à sept cents, ne se réservant que la retraite avec armes et bagages. Hudson Lowe s'engageait en outre à faire rentrer la flotte dans le port de Ponza. La capitulation était trop avantageuse pour être refusée; les neuf cents prisonniers du fort Sainte-Barbe furent réunis à

leurs treize cents compagnons. A midi, les deux mille deux cents hommes d'Hudson Lowe quittaient l'île, abandonnant à Lamarque et à ses huit cents soldats la place, les forts, l'artillerie et les munitions.

Douze ans plus tard, Hudson Lowe commandait dans une autre île, non point cette fois à titre de gouverneur, mais de geôlier, et son prisonnier, comme une insulte qui devait compenser toutes les tortures qu'il lui avait fait souffrir, lui jetait à la face cette honteuse reddition de Caprée.

Je visitai le talus et l'escalier, c'est-à-dire l'endroit par lequel quinze cents hommes étaient montés et mille étaient descendus : rien qu'à les regarder, on a le vertige; chaque marche de l'escalier porte encore la trace de quelque mitraille.

J'avais fait toute cette excursion seul. Jadin avait trouvé une vue à croquer, et s'était arrêté au tiers de la montée. Je le rejoignis en descendant, et nous regagnâmes ensemble le port. Là, nous fûmes entourés de vingt-cinq bateliers qui se mirent à nous tirer chacun de leur côté : c'étaient les ciceroni de la grotte d'azur. Comme on ne peut pas venir à Caprée sans voir la grotte d'azur, j'en choisis un et Jadin un autre, car il faut une barque et un batelier par voyageur, l'entrée étant si basse et si resserrée qu'on ne peut y pénétrer qu'avec un canot très étroit.

La mer était calme, et cependant elle brise, même dans les plus beaux temps, avec une si grande force contre la ceinture de rochers qui entoure l'île, que nos barques bondissaient comme dans une tempête, et que nous étions obligés de nous coucher au fond et de nous cramponner aux bords pour ne pas être jetés à la mer. Enfin, après trois quarts d'heure de navigation pendant lesquels nous longeâmes le sixième à peu près de la circonférence de l'île, nos bateliers nous prévinrent que nous étions arrivés. Nous regardâmes autour de nous, mais nous n'apercevions pas la moindre apparence de la plus petite grotte, lorsqu'ils nous montrèrent un point noir et circulaire que nous apercevions à peine au-dessus de l'écume des vagues; c'était l'orifice de la voûte.

La première vue de cette entrée n'est pas rassurante : on ne comprend pas comment on pourra la franchir sans se briser la tête contre le rocher. Comme la question nous parut assez importante pour être discutée, nous la posâmes à nos bateliers, lesquels nous répondirent que nous avions parfaitement raison, en restant assis, mais que nous n'avions qu'à nous coucher tout-à-fait, et que nous éviterions le danger. Nous n'étions pas venus si loin pour reculer. Je donnai le

premier l'exemple; mon batelier s'avança en ramant avec des précautions qui indiquaient que, tout habitué qu'il était à une pareille opération, il ne la regardait cependant pas comme exempte de tout danger. Quant à moi, dans la position où j'étais, je ne voyais plus rien que le ciel; bientôt je me sentis soulever sur une vague, la barque glissa avec rapidité, je ne vis plus rien qu'un rocher qui sembla pendant une seconde peser sur ma poitrine. Puis tout à coup je me trouvai dans une grotte si merveilleuse, que j'en jetai un cri d'étonnement, et je me relevai d'un mouvement si rapide pour regarder autour de moi, que je manquai d'en faire chavirer notre embarcation.

En effet, j'avais devant moi, autour de moi, dessus moi, dessous moi, et derrière moi, des merveilles dont aucune description ne pourrait donner l'idée, et devant lesquelles le pinceau lui-même, ce grand traducteur des souvenirs humains, demeure impuissant. Qu'on se figure une immense caverne toute d'azur, comme si Dieu s'était amusé à faire une tente avec quelque reste du firmament; une eau si limpide, si transparente, si pure, qu'on semble flotter sur de l'air épaissi; au plafond, des stalactites pendantes comme des pyramides renversées; au fond, un sable d'or mêlé de végétations sous-marines; le long des parois qui se baignent dans l'eau, des pousses de corail aux branches capricieuses et éclatantes; du côté de la mer un point, une étoile, par lequel entre le demi-jour qui éclaire ce palais de fée; enfin, à l'extrémité opposée, une espèce d'estrade ménagée comme le trône de la voluptueuse déesse qui a choisi pour sa salle de bains l'une des merveilles du monde.

En ce moment toute la grotte prit une teinte foncée, comme la terre lorsqu'au milieu d'un jour splendide un nuage passe tout à coup devant le soleil. C'était Jadin qui entrait à son tour, et dont la barque fermait l'orifice de la caverne. Bientôt il fut lancé près de moi par la force de la vague qui l'avait soulevé, la grotte reprit sa belle couleur d'azur, et sa barque s'arrêta tremblottante près de la mienne, car cette mer, si agitée et si bruyante au dehors, n'avait plus au dedans qu'une respiration douce et silencieuse comme celle d'un lac.

Selon toute probabilité, la grotte d'azur était inconnue des anciens. Aucun poète n'en parle, et certes, avec leur imagination merveilleuse, les Grecs n'eussent point manqué d'en faire le palais de quelque déesse marine au nom harmonieux, et dont ils nous eussent laissé l'histoire. Suétone, qui nous décrit avec tant de détails les thermes et

les bains de Tibère, eût bien consacré quelques pages à cette piscine naturelle que le vieil empereur eût choisie sans aucun doute pour théâtre de quelques-unes de ses monstrueuses voluptés. Non, la mer peut-être était plus haute à cette époque qu'elle n'est maintenant, et la merveille marine n'était connue que d'Amphitrite et de sa cour de syrènes, de nayades et de tritons.

Mais parfois, comme Diane surprise par Actéon, Amphitrite se courrouce contre les indiscrets voyageurs qui la poursuivent dans cette retraite. Alors, en quelques instans, la mer monte et ferme l'orifice, de sorte que ceux qui sont entrés ne peuvent plus sortir. En ce cas, il faut attendre que le vent, qui a sauté tout à coup de l'est à l'ouest, passe au sud ou au septentrion, et il est arrivé que des visiteurs venus pour passer vingt minutes dans la grotte d'azur y sont restés deux, trois, et même quatre jours. Aussi les bateliers, dans la prévoyance de cet accident, emportent-ils toujours avec eux une certaine quantité d'une espèce de biscuit destiné à nourrir les prisonniers. Quant à l'eau, elle filtre, en deux ou trois endroits de la grotte, assez abondamment pour que l'on n'ait rien à craindre de la soif. Nous fîmes quelques reproches à notre batelier d'avoir attendu si tard à nous raconter un fait aussi peu rassurant; mais il nous répondit avec une naïveté charmante : — Dam! excellence, si l'on disait cela tout d'abord aux voyageurs, il y en a la moitié qui ne voudraient pas venir, et ça ferait du tort aux bateliers.

J'avoue que depuis que je savais cette circonstance accidentelle j'étais pris d'une certaine inquiétude, qui faisait que je trouvais la grotte d'azur infiniment moins agréable qu'elle ne m'avait paru d'abord. Malheureusement notre batelier nous avait raconté ces détails au moment où nous nous déshabillions pour nous baigner dans cette eau, si belle et si transparente qu'elle n'a pas besoin, pour attirer le pêcheur, des chants de la poétique ondine de Goethe. Nous ne voulûmes point perdre les préparatifs faits, nous achevâmes ceux qui restaient à faire en toute hâte, et nous piquâmes chacun une tête.

C'est seulement lorsqu'on est à cinq ou six pieds au-dessous de la surface de l'eau qu'on peut en apprécier l'incroyable pureté. Malgré le voile qui enveloppe le plongeur, aucun détail ne lui échappe; on aperçoit aussi clairement qu'au travers de l'air le moindre coquillage du fond ou la moindre stalactite de la voûte; seulement, chaque chose prend une teinte encore plus foncée.

Au bout d'un quart d'heure nous remontâmes chacun dans notre barque et nous nous rhabillâmes, sans avoir séduit, à ce qu'il paraît,

aucune des nymphes invisibles de cet humide palais, qui n'eussent point manqué, dans le cas contraire, de nous retenir au moins vingt-quatre heures. La chose était humiliante; mais comme nous n'avions la prétention ni l'un ni l'autre d'être des Télémaques, nous en prîmes notre parti. Nous nous recouchâmes au fond de notre canot respectif, et nous sortîmes de la grotte d'azur avec les mêmes précautions et le même bonheur que nous y étions entrés; seulement nous fûmes dix minutes sans pouvoir ouvrir les yeux; la clarté ardente du soleil nous aveuglait. Nous n'avions pas fait cent pas que déjà ce que nous venions de voir n'avait plus pour nous que la consistance d'un rêve.

Nous abordâmes de nouveau au port de Caprée. Pendant que nous réglions nos comptes avec nos bateliers, Pietro nous montra un homme couché au grand soleil et étendu la face contre le sable. C'était le pêcheur qui, neuf ou dix ans auparavant, avait découvert la grotte d'azur en cherchant des fruits de mer le long des rochers. Il était venu aussitôt faire part de sa découverte aux autorités de l'île, et leur avait demandé ou le privilége de conduire seul les voyageurs dans le nouveau monde qu'il avait découvert, ou une remise sur le prix que se feraient payer ceux qui les conduiraient. Les autorités, qui avaient vu dans cette découverte un moyen d'attirer les étrangers dans leur île, avaient accédé à la seconde proposition, de sorte que depuis ce temps le nouveau Christophe Colomb vivait de ses rentes, après lesquelles il ne se donnait pas même la peine de courir, et qui, on le voit, lui arrivaient en dormant. C'était le personnage de toute l'île dont le sort était le plus envié.

Comme nous avions vu tout ce que Caprée pouvait nous offrir de curieux, nous remontâmes dans notre chaloupe, et nous regagnâmes le spéronare, qui, profitant de quelques bouffées de vent de terre, remit à la voile et s'achemina tout doucement dans la direction de Palerme.

ALEX. DUMAS.

(*La suite à un prochain numéro*).

LA

COLONIE DE METTRAY.

Pendant une promenade que je fis, le mois dernier, dans les environs de Tours, je remarquai un bâtiment d'une architecture irrégulière, entouré de maisonnettes semblables à des chalets suisses, et de jardins cultivés avec soin. Il y avait de ces constructions de fantaisie qu'on appelle *fabriques* en style de paysagiste, et près de l'enceinte une auberge dont la curiosité britannique assure, dit-on, la fortune, car, partout où l'Anglais pose son pied, il pique volontiers sa fourchette. Le châtelain qui me faisait les honneurs du pays me demanda ce que je pensais de cet établissement.

— Je le prendrais, répondis-je, pour un de ces villages improvisés par le caprice de quelque prince, comme cette partie du parc de Trianon qu'on appelle *le Hameau,* et dont le souvenir me rappelle un petit paradis.

— Eh bien, reprit mon guide, dans cette colonie, qui se nomme Mettray, sont enfermés de jeunes détenus; ce n'est pas un paradis, mais un purgatoire dans lequel des enfans voleurs et vicieux font l'apprentissage de l'honnêteté avant de rentrer dans le monde.

Mon hôte m'ayant proposé de visiter la colonie, dont il connaissait le directeur, j'acceptai avec empressement. Nous traversâmes un vaste terrain sablé qui fait face au bâtiment principal, et où tout est disposé pour les exercices gymnastiques des jeunes prisonniers à l'heure des récréations. Le directeur, M. de Metz, nous reçut avec une politesse parfaite, et nous introduisit dans l'établissement. M. de Metz, autrefois conseiller à la cour royale, homme du monde, d'un esprit fin et un peu railleur, aimant les arts et toutes les bonnes choses, a renoncé aux plaisirs, et consacre aujourd'hui son temps, son intel-

ligence et sa fortune, au succès d'une œuvre philanthropique qu'il a fondée il y a deux ans, conjointement avec M. le vicomte de Brétignères de Courteilles.

Pour un mondain, rien n'est plus saisissant que la transformation d'un homme, léger en apparence, en personne grave et austère. On s'étonne, on cherche les motifs d'un pareil changement, on en voudrait trouver quelque raison bien palpable, comme s'il ne suffisait pas souvent de la réflexion et de l'expérience pour mettre en lumière le néant de nos préoccupations et de nos plaisirs! Tant il est vrai, selon l'expression de saint Augustin : « Qu'il semble difficile à quiconque s'est beaucoup répandu sur les objets sensibles de rentrer véritablement en soi. » Je me rappelai que M. de Metz avait reçu, il y a quelques années, mission du gouvernement pour visiter les diverses prisons de l'Europe et des États-Unis. Ce fut ainsi que sa vocation se révéla. Un esprit fortement trempé pouvait seul créer et amener à bien l'entreprise toute morale de M. de Metz, et il fallait que l'exécution fût dans les mains de celui qui l'avait conçue. Les maisons de détention n'avaient été jusqu'à présent que des séjours d'où les enfans sortaient plus corrompus qu'avant leur emprisonnement. Le système cellulaire lui-même, d'après lequel est administrée la prison de la Roquette, à Paris, manque en partie son but. Il met le détenu à l'abri du vice par contagion, mais les occupations sédentaires des jeunes prisonniers ne procurent pas à leur corps cette fatigue qui nécessite le repos et soutient la santé. Aussi l'oisiveté conserve-t-elle toute sa funeste influence, tandis que les fondateurs de la colonie agricole ont pris pour base d'amélioration un travail constant et varié. Ils ont reconnu que la paresse est l'ennemie qu'on doit combattre à outrance chez les enfans. On leur fait pratiquer à la rigueur les trois vertus sociales qui leur coûtent le plus : la propreté, l'ordre et le travail. Leurs récréations sont employées en études de musique et en exercices de gymnastique. Le mouvement, le grand air, une nourriture saine, concourent à rétablir des constitutions dont un nombre considérable est altéré par des affections scrofuleuses. Un gouvernement sévère, mais équitable, ramène dans l'esprit de ces enfans le sentiment de la justice et les notions du bien et du mal. Par le contact des hommes, leur naturel farouche s'adoucit. Ils deviennent d'honnêtes gens et de bons ouvriers. On a pris le parti de leur enseigner des métiers qui s'exercent au dehors des villes, de préférence à ceux qui les rapprocheraient trop du théâtre de leurs premières erreurs.

Les jeunes colons de Mettray sont aujourd'hui au nombre de cent soixante, et le projet du directeur est d'augmenter les constructions jusqu'à ce que ce chiffre soit porté à trois cents. Un sixième environ est composé d'enfans de douze à seize ans; le reste va en décroissant jusqu'à cinq ans! C'est à cet âge qu'on commence à sévir contre le délit de vagabondage et de mendicité. La plupart de ces petits malheureux sont orphelins, ou, ce qui est pire encore, leurs parens leur ont déjà donné l'exemple du vice, en attendant l'âge où ils les auraient initiés au crime. Il en est donc beaucoup, parmi les plus jeunes, qui ne sont pas encore bien pervers. Nous citerons à ce propos une plaisanterie du directeur qui nous a rappelé le genre d'esprit de M. de Metz lorsqu'il était

homme du monde. Un curieux qui visitait comme nous la colonie, interrogeait sans cesse et s'extasiait sur tout jusqu'à fatiguer la complaisance extrême de son guide. Lorsque les détenus défilèrent devant lui, le visiteur, surpris d'en voir un qui lui venait à peine au genou, saisit le directeur par le bras en le suppliant de lui révéler le crime de ce prisonnier. M. de Metz ne résista pas au plaisir de se venger des importunités de ce curieux par une raillerie.

— Celui-là, dit-il, a arrêté une diligence.

— Vraiment? demanda naïvement le mystifié; et comment a-t-il pu s'y prendre étant si petit?

— Il est monté sur une chaise, répondit gravement M. de Metz.

Afin de ne pas nous attirer de semblables réponses par des questions frivoles, nous demandâmes à M. le directeur pourquoi on n'avait point songé à utiliser tant de bras en défrichant des terres incultes, au lieu de placer les détenus sur les terrains fertiles de la Touraine.

— La première raison, nous répondit-il, c'est l'abandon gratuit de cet emplacement que nous a fait M. le vicomte de Brétignères. Nous aurions pu, il est vrai, vendre ces terres à un prix élevé, réaliser un capital, et transporter notre colonie dans les Landes ou la Bretagne; mais comme nous voulons inspirer à ces enfans le goût du travail, et particulièrement celui de l'agriculture, il faut qu'ils trouvent des résultats prompts et encourageans. C'est grace à la fertilité de notre sol que nous avons pu créer des jardins d'étude pour les céréales, les plantes officinales et potagères, les fleurs et les arbres fruitiers. Ces travaux sont propres à former d'habiles jardiniers, sorte d'ouvriers rares et recherchés dans les provinces. Nous les exerçons aussi à l'entretien des routes. Nous pensons bien plus au but moral qu'au point de vue spéculatif. Nous voulons avant tout former des hommes honnêtes, et réveiller dans ces cœurs inertes ou vicieux le sentiment du devoir. Cependant la plus stricte économie a présidé aux dépenses de la fondation. S'il faut des chiffres aux gens positifs, nous pouvons leur en montrer. Consultez les rapports qui établissent le prix des constructions de la prison de la Roquette : vous y verrez que le loyer de chaque détenu revient à *cinq cents francs*, tandis qu'à Mettray, il est de *neuf francs soixante centimes!*

— En faveur du bon marché, ajouta le directeur, pardonnera-t-on aux petits prisonniers d'être bien logés et de jouir d'un air pur et d'une vue riante?

Il fallut nous rendre à ces excellentes raisons, qui me remirent à la mémoire l'ouvrage remarquable de Cabanis, intitulé : *De l'Influence des climats sur les idées et les tempéramens*. Tout en causant, M. de Metz nous fit monter dans son cabinet de travail, au premier étage d'un chalet. Au-dessous se trouvent placées les cellules pénitentiaires où on isole les enfans indociles et coupables de quelque faute. Des judas pratiqués dans le cabinet et dans la chambre à coucher du directeur lui permettent d'exercer une surveillance continuelle. Un registre, toujours ouvert sur une table, contient le journal de ce qui se passe dans la maison; ce journal est écrit heure par heure, comme celui d'un capitaine de vaisseau. Un autre registre renferme

des notes sur tous les prisonniers. Invités à y jeter les yeux, nous vîmes qu'en tête de chaque feuillet se trouvait un nom, puis au-dessous une division par colonnes où on lisait le motif de la condamnation et la durée de la peine, l'âge de l'enfant, des observations sur son caractère, sa conduite, son travail, tout cela consigné jour par jour. Lorsque le temps est fini, on ajoute le choix de l'état qu'a pris le détenu et le nom du patron sous la surveillance duquel il doit demeurer pendant trois ans encore. Celui-ci correspond avec M. de Metz et lui envoie à diverses époques des notes qui sont jointes au dossier. On peut ainsi constater, d'après la conduite des libérés, l'influence salutaire de l'éducation qu'ils ont reçue. Jusqu'ici les résultats sont très satisfaisans.

Voici ce que nous trouvâmes sur la page ouverte du registre : « Pierre, âgé de six ans, détenu pour cause de mendicité. » Sur la colonne *conduite,* je lus à la date du jour même : « Pierre a encore été récalcitrant ce matin. Il a refusé de s'habiller seul; cependant il y a quelque amélioration dans son caractère. » Ce qui m'empêcha de plaisanter sur ce rebelle endurci, âgé de six ans, c'est que je songeai à l'heureuse chance qui l'avait arraché au séjour horrible des maisons centrales, où tant d'autres aussi innocens que lui subissent leur peine en achevant de se perdre.

A ce propos, M. le directeur nous fit remarquer comment il arrive souvent que la lettre de la loi est contraire à son esprit. D'après l'article 66 du code pénal, le juge, en acquittant l'enfant qui a agi sans discernement, doit le faire conduire dans une maison de correction pour y être élevé et détenu pendant un nombre d'années déterminé par le jugement. Il résulte de cette disposition que, toutes les fois qu'il y a délit, la peine est limitée par la loi, tandis que, si l'enfant est trop jeune et par conséquent reconnu innocent, la détention peut être prolongée jusqu'à ce qu'il ait atteint sa vingtième année. Le vice du système qui domine dans les maisons de détention est reconnu de tous et malheureusement incontestable. On sait que ce sont des pépinières où se forment les grands criminels. Parce qu'un enfant est pauvre, sans appui, sans famille, il est donc, par un jugement, en apparence paternel, condamné à devenir un scélérat, si toutefois sa constitution est assez robuste pour résister au régime des prisons.

En achevant ces mots, M. de Metz se leva et nous engagea à le suivre; au bas de l'escalier nous trouvâmes une porte sur laquelle est écrit : *Silence.* Il ouvrit cette porte, et nous pénétrâmes dans un couloir obscur, où le bruit des pas est amorti par d'épais paillassons. Des deux côtés sont les cellules pénitentiaires. Nous eûmes le loisir d'en visiter une non habitée. Un petit champignon en bois, servant de siége, une table, une cruche, en composent l'ameublement. L'espace est environ de huit pieds; le jour vient d'en haut; la cellule est aérée. Sur les murs bien blancs, on lit ces mots solennels, tracés en lettres noires : *Dieu vous voit.* Mais ce qui n'est pas écrit, c'est que M. le directeur voit aussi le détenu, et cela, par un petit trou rond pratiqué à la porte et recouvert d'une plaque mobile. L'obscurité qui règne dans le couloir ne permet pas à l'enfant de reconnaître s'il est observé. Mettant cette remarque à

profit, tandis que M. de Metz nous précédait, je posai une main indiscrète sur une de ces plaques, et je mis mon œil profane là où ne devait pénétrer que le regard du maître. Je vis un enfant de neuf à dix ans, qui, assis dans un angle de sa cellule, tressait fort sagement de la paille. Son profil était régulièrement beau, chose rare dans ce petit monde. Éclairée par un jour mystérieux, sa figure avait un mélange de douceur et de tristesse qui, sous un pinceau habile, aurait pu rendre avec bonheur l'expression que notre imagination prête à l'ange déchu.

La durée de l'emprisonnement dans les cellules n'est jamais fixée. Cette incertitude est un des moyens de répression les plus puissans. En prison, l'enfant comme l'homme peut faire provision de courage pour un temps déterminé; il peut se soutenir par l'idée qu'au jour de sa sortie, il bravera encore son supérieur en affectant l'indifférence. Au contraire, le vague du sort qui lui est réservé lui ôte la pensée de lutter. Il sait que son isolement ne cessera que quand il sera jugé meilleur. M. le directeur voulut bien nous raconter ce qui lui avait inspiré l'idée d'établir cette règle, qui n'existe dans aucun des nombreux établissemens qu'il a étudiés. A l'époque où un célèbre fournisseur des vivres fut condamné par corps à payer plusieurs millions à M. Séguin ou à passer cinq ans à Sainte-Pélagie, M. de Metz fut chargé de visiter la prison. Après avoir rempli ce devoir, il entra en conversation avec le prisonnier, et ne put lui cacher son étonnement de ce qu'un homme aussi riche préférait subir un emprisonnement plutôt que de payer ses dettes.

— Vous allez comprendre cette énigme, lui répondit-on. Je ne me crois jamais pour plus d'un jour en prison, lorsque je pense que demain, si je le veux, je puis en sortir; et j'ai la joie, en restant ici, de faire enrager Séguin.

Ce propos, médité par M. de Metz, lui apprit que l'état permanent d'incertitude est le moyen d'action le plus puissant pour abattre la force de résistance chez l'homme. C'est ainsi que dans les bons esprits tout se classe et porte fruit. Il y a de la profondeur dans cette conception, et on ne peut se défendre d'un certain effroi si on pense au parti terrible qu'en pourrait tirer une personne moins indulgente et moins humaine que M. de Metz. La loi agit avec grandeur et générosité en voulant que les jugemens soient signifiés aux condamnés. L'incertitude serait un raffinement de cruauté qu'elle méprise; la prison deviendrait la plus affreuse des peines si on ôtait ainsi l'espérance au détenu, et je comprends mieux à présent le plaisir que trouvent les prisonniers des maisons centrales, à effacer chaque soir sur un almanach le jour qui vient de finir et à compter ceux qu'il leur reste à passer sous les verrous.

M. le directeur nous expliqua comment les fautes un peu graves des jeunes détenus étaient jugées par un jury composé de ceux d'entre eux qui avaient les meilleures notes, les chefs ne se réservant jamais que le droit de diminuer la peine. Ces messieurs ont presque toujours occasion d'exercer ce droit, car ces jurés sont très sévères.

En ce moment, nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un jeune homme revêtu d'un costume blanc de toile écrue. Sa figure était remarquablement

belle ; il paraissait âgé de vingt ans. Le directeur lui donna quelques ordres, puis, en le regardant s'éloigner :

— Vous voyez, dit-il, un de nos jeunes contre-maîtres. A son extérieur agréable, que vous aurez sans doute remarqué, il joint de l'intelligence et les sentimens les plus élevés. Fils d'un riche particulier, il s'est voué à l'éducation de nos enfans. Tous nos contre-maîtres nous sont venus ainsi et se sont mis à notre disposition dans un esprit de désintéressement et de charité. Nous en avons une vingtaine; ils sont âgés de seize à vingt ans. La plupart ont reçu une éducation religieuse qui a développé chez eux un éloignement pour le monde qui ne va pas cependant jusqu'au degré de vocation nécessaire pour entrer dans les ordres; ils se sont attachés avec ardeur à notre œuvre et sont heureux de se dévouer d'une manière active et utile. Ainsi s'est trouvé résolu pour nous le problème le plus difficile : trouver des aides qui nous secondent avec intelligence et soumission. Je n'ai pas besoin de vous dire que leurs fonctions ne sont pas rétribuées. Nous devons tendre sans cesse à faire naître dans des natures brutes et farouches les sentimens de la religion, du devoir, de l'honneur et de la famille, car, s'ils sont presque tous orphelins aujourd'hui, ces enfans seront pères un jour. Notre premier soin a donc été de former une école de contre-maîtres avant de nous charger des détenus. Rien n'est comparable à la douceur, au zèle de ces jeunes gens lorsqu'il nous arrive des petits condamnés dont la plupart sont dans un état repoussant de saleté; les uns couverts de vermine, les autres abîmés de scrofules. Il faut un grand courage pour s'emparer, comme ils le font, de ces petits malheureux, sans dégoût apparent, et pour leur enseigner la propreté.

M. de Metz nous introduisit dans un des chalets; il se composait, au rez-de-chaussée, d'une salle divisée, par compartimens, en quatre ateliers. Au premier étage était une pièce pouvant contenir vingt enfans; le second est distribué de même. Les détenus couchent dans des hamacs qui, repliés le long des murs, laissent l'espace libre le jour. Aux heures des repas, on transforme la salle en réfectoire au moyen de longues planches qui s'abaissent à volonté et se relèvent le long des poteaux. Ces manœuvres s'exécutent avec précision, par temps commandés à haute voix. Pour nous en faire juges, M. le directeur appela six enfans qui nous en donnèrent une représentation.

La subdivision des bâtimens en chalets répond au classement des enfans par *familles* de quarante membres, ayant chacune un chef et un contre-maître en sous-ordre. Tous les mois, par droit d'élection, un des petits détenus reçoit le titre de *frère aîné;* il doit surveiller les trente-neuf autres et rendre compte de leur conduite. Il ne s'attache aucune idée de délation à cette fonction, puisque chacun peut être appelé à la remplir à son tour. Chaque famille a donc son chalet, division qui simplifie beaucoup la surveillance. Loin de composer ces réunions par analogies de caractères, on prend soin, au contraire, de rapprocher des natures diverses; l'entêtement breton est corrigé par l'exemple de la souplesse gasconne; l'emportement méridional est tempéré par le flegme

du Nord; la légèreté et l'insouciance du Parisien se réforment devant la prévoyance et l'économie de l'Auvergnat.

M. de Metz nous proposa d'aller voir les élèves qui étaient alors réunis dans une même classe. Au moment où nous entrâmes, ils quittaient leurs tables d'études, sans confusion aucune et en accompagnant leurs manœuvres d'un chant monotone, dont ils frappaient la mesure avec leurs pieds; ils se placèrent sur plusieurs rangs, debout et par ordre de taille.

Le costume des détenus, pour les jours ouvriers, est en toile grossière d'un gris noir; il se compose d'une blouse, d'un pantalon, de bas gris et de sabots; ils ont la tête nue. Les jours de fête et de sortie, le costume est en toile d'un bleu foncé avec des berrets de laine de même couleur, ornés de houppes rouges. L'uniforme des contre-maîtres est une redingote courte avec de larges pantalons en toile blanche écrue, le tout garni de liserés rouges. Ils portent de grandes guêtres qui montent jusqu'au genou, et un chapeau de feutre gris à larges bords orné d'un velours noir.

Les jeunes contre-maîtres s'étant placés en face des enfans, la leçon de chant commença. Celui qui la donnait est élève de M. Wilhem; d'une main il tenait une baguette pour frapper la mesure, et de l'autre un diapazon, qui est son seul guide pour l'intonation que les élèves doivent prendre. Il commença par leur faire vocaliser quelques gammes; on passa ensuite à des morceaux d'ensemble où se distinguaient deux et trois parties différentes. Toutes ces voix étaient justes, fraîches et sonores, le rhythme bien observé, la musique belle. Nous étions entrés dans cette salle avec une curiosité mêlée de répugnance; nons nous attendions à voir le vice et la honte sur ces fronts d'enfans, dont pas un n'avait l'innocence de son âge, et nous ne trouvions que des visages animés et sereins, nous ne voyions que d'excellens petits musiciens dont les chants avaient beaucoup de charme. Le contraste était si frappant entre nos sensations et ce que nos imaginations avaient prévu, que notre surprise fut extrême; l'émotion nous envahissait. Je sentis les larmes me venir aux yeux, et, perdant tout respect humain, je les laissai couler.

La leçon de musique dura long-temps; M. de Metz, ayant remarqué le plaisir que nous y goûtions, désigna quelques-uns des meilleurs morceaux qui prolongèrent la séance. On nous montra ensuite des cahiers d'écritures assez bonnes. Un des plus grands détenus auquel on demandait à quoi lui servait la lecture, répondit qu'elle lui servirait un jour à lire les bons préceptes dont il n'entendrait plus parler quand il aurait quitté la colonie. Cette réponse satisfaisante me parut d'une forme un peu recherchée. M. le directeur me dit qu'effectivement ce garçon visait au bel esprit, et qu'il faisait des vers, mais qu'on n'encourageait pas ce genre d'étude qui n'entre pas dans les vues des chefs de l'établissement. Une autre réponse d'un jeune colon nous plut davantage, quoique aussi littéraire que la première: on lui demandait ce qu'il entendait par l'honneur: — L'honneur consiste, répondit-il, à rendre à chacun ce qui lui est dû, et surtout à savoir se le faire rendre à soi-même.

La leçon de chant terminée, les enfans descendirent en ordre, et se placèrent sur un seul rang en face de leurs chalets, en se classant par *familles*, le *frère aîné* en tête. Sur un signal, ils se divisèrent par *métiers* et se rendirent à leurs ateliers respectifs. Une partie se mit en route pour aller travailler aux champs. Chacun portait ses outils et s'était coiffé d'un large chapeau de paille, ouvrage de ses mains. Du nombre de ces derniers, était un enfant tout petit qui avait sur le dos une hotte avec laquelle il ressemblait à l'escargot traînant sa maison. Ce criminel était précisément le jeune Pierre, dont nous venions de lire le bulletin, et qui refusait de s'habiller lui-même. Il allongeait vivement le pas pour suivre ses camarades, et malgré ses mauvaises notes nous augurâmes sur sa mine qu'il serait un jour un brave garçon. Le directeur infatigable eut la patience de nous montrer les ateliers, alors en activité. Il nous fit parcourir ensuite la cuisine, la pharmacie, l'infirmerie, et enfin la chapelle. La lumière y pénètre par des vitraux, et c'est le seul endroit où se trouve la recherche du luxe; là, elle nous sembla bien placée. Il n'est pas inutile que les enfans aient de l'admiration pour la maison du Seigneur, et qu'on frappe leur esprit par le plaisir des yeux. La colonie a pris tant d'extension que cette chapelle n'est plus assez grande. Une petite église avec un clocher qui servira de tour d'observation, va être bâtie avant l'hiver. La cérémonie de la bénédiction de la première pierre aura lieu prochainement.

Nous remarquâmes dans un endroit de passage un tronc sur lequel était écrit : *objets perdus*. M. de Metz nous apprit que c'était une ressource laissée au repentir dans le cas où l'habitude aurait entraîné un jeune colon à quelque nouvelle faute. Il pouvait, en remettant là l'objet volé, réparer le mal sans rougir. De l'argent ou des bijoux, perdus par les visiteurs, ont été fidèlement rapportés. Nous nous étonnions que des habitudes et des caractères vicieux pussent se modifier aussi rapidement. Désirant savoir comment ces changemens s'opéraient, nous ne pouvions nous lasser de questionner M. de Metz sur les moyens employés pour amener de telles révolutions morales.

— Faut-il vous apprendre, nous dit M. le directeur, avec quel langage on touche le cœur de ces enfans? Le croiriez-vous? Ces petits êtres égarés comprennent et saisissent avec transport les sentimens les plus héroïques, les traits de dévouement, de courage énergique, d'honneur exalté.

— Je le conçois, répondis-je : trop jeunes pour que le principe du mal ait étouffé celui du bien, ces bambins ne sauraient être de froids criminels, endurcis et insensibles. Ils n'ont encore entendu parler de rien de noble; ce qu'il y a de fort et de passionné dans un trait de courage, trouve en eux des cœurs tout neufs, et les frappe d'autant plus vivement. En ménageant ces émotions avec art, vous effacez bientôt jusqu'au souvenir du crime.

— Il est aisé en effet de les émouvoir, dit M. de Metz; ils n'ont pas l'esprit émoussé par les jouissances d'imagination. Ces rimes dont on se moque, et qui ont traîné dans les vaudevilles, ces mots de *français* et de *succès*, exciteraient ici un grand enthousiasme.

— Tant mieux! répondis-je, ces pauvres enfans ne sont pas obligés de se connaître en style ni en couplets. Notez bien, en passant, que les êtres faibles et impressionnables ne savent pas choisir, ni discerner le bon du mauvais. Le goût ne vient qu'avec la force et les connaissances. Les enfans sentent et ne jugent pas. Les mains dans lesquelles ils tombent décident de la route qu'ils prennent, et ce dont on nourrit leur esprit a la plus grande influence sur le développement de leur caractère, leur conduite et leurs mœurs. Je suis persuadé que les moyens de moralisation qui vous réussissent à Mettray pourraient être employés dans les maisons de détention de femmes. Malgré ce qu'il y aurait de dérisoire en apparence, à entretenir des voleuses de choses belles et élevées, je ne doute pas qu'on puisse en tirer un immense parti. Si, par exemple, on avait un atelier de choix où l'on mît à part ces femmes que l'on nomme *bons sujets* dans les maisons centrales; si dans cet atelier on faisait de temps à autre quelques lectures qui fussent de nature à présenter à ces têtes exaltées des idées saines et même généreuses, croyez-vous qu'on n'aurait pas bientôt un résultat appréciable? Je pense au contraire que cette récompense serait d'un tel attrait, qu'il faudrait être extrêmement sévère dans le choix des femmes qu'on y admettrait, de peur que le séjour de la prison ne leur devînt trop agréable. Le plus sûr moyen de rendre les hommes bons est de les supposer meilleurs qu'ils ne sont, et par conséquent celui de les corriger quand ils sont corrompus est de leur dire qu'ils ne sont pas incorrigibles.

— Au moment de l'affaire de Mazagran, reprit le directeur, nous avons donné lecture de ce beau fait d'armes à nos petits détenus; on l'a entendu avec bien de l'avidité, bien des cris de joie. La colonie en a été fort agitée. Dernièrement, M. le maréchal Soult nous a expédié une tente de campagne semblable à celles des troupes de l'Algérie. Elle est destinée au service des détenus que nous enverrons comme pionniers sur les routes éloignées. Lorsque cette tente a été déployée et mise en place devant nos petits colons, si vous aviez vu leurs yeux briller, leurs cœurs se gonfler, leurs mains applaudir avec transport! — Est-ce pour nous? s'écriaient-ils. Qui donc ira coucher là-dessous? — Ce seront les plus sages, leur répondait-on; ils y dormiront et y feront la cuisine comme des soldats. — La perspective d'être parmi les élus donne du courage au plus faible et de l'activité au plus paresseux. Voyez ce que c'est que les enfans! Nous ne pensions guère, quand cette tente fit son entrée à Mettray, qu'elle dût être un grand sujet d'émulation, ni une récompense. Un jour, il fut question de projets malveillans des gens du pays contre notre colonie. Sous prétexte que le travail non rétribué des enfans nuisait à celui des ouvriers libres, on voulut s'ameuter et détruire nos ouvrages. Il fallut prévoir une attaque et organiser notre défense. Nos meilleurs sujets reçurent des armes, on établit des rondes sous la direction des contre-maîtres. Vous ne sauriez croire quelle estime d'eux-mêmes les a gagnés quand ils se sont vus érigés en défenseurs de la propriété. Ils ont poussé le zèle et le courage jusqu'à regretter de n'en pas venir aux mains. Il y a encore un sentiment louable et honnête que je fais

naître souvent dans ces jeunes cœurs en leur rappelant l'heureuse influence que leur bonne conduite aura sur le sort des compagnons qu'ils ont laissés dans les maisons centrales. Ils se souviennent combien eux-mêmes y étaient languissans et malheureux, et comprennent que du succès de la colonie dépendra la formation d'établissemens semblables. Je leur dis quelquefois : « Songez qu'une responsabilité pèse sur vous. Il faut que nous réussissions. » Je ne parle ainsi qu'aux meilleurs, mais cet appel amical ne les trouve jamais insensibles.

C'est ici le lieu de dire, pour terminer, qu'il se forme en ce moment à Marseille une colonie du même genre sous la direction de M. l'abbé Fixiaux, et que le conseil général des hospices de Paris en prépare une autre. On avait proposé à MM. de Metz et de Brétignères d'en être les fondateurs, mais leurs statuts leur défendent d'accepter cette offre. Ils ont promis de venir en aide à cette création nouvelle en donnant des contre-maîtres formés à leur école. Les résultats constatés à Mettray ont surpassé toutes les espérances. Dans l'espace de deux ans, deux enfans seulement ont été renvoyés aux maisons centrales. L'un était dans un état maladif incurable; chez l'autre, le vol était une sorte d'aliénation mentale : enfermé dans sa cellule pénitentiaire, il volait la paille qu'on lui donnait pour travailler, et coupait ses couvertures par bandes pour les cacher sous ses vêtemens en se les attachant autour du corps. Les succès de M. de Metz sont d'autant plus extraordinaires que, lors des premières translations de détenus, les directeurs des prisons envoyaient à la colonie leurs plus mauvais sujets, jugeant sans doute ceux-ci plus propres à exercer les talens des novateurs. Heureusement, MM. de Metz et de Bretignères n'étaient pas gens à se laisser abattre. Leur énergie s'est trouvée à la hauteur de leur intelligence. Maintenant qu'ils ont réussi, tout le monde paraît disposé à les soutenir. L'établissement de Mettray est protégé par le gouvernement et secouru par un grand nombre de souscripteurs, en tête desquels figurent les noms du roi et de la famille royale. Nous ne voyons pas d'emploi plus utile pour les dons des ames charitables. En sortant de cette colonie de Mettray, où tout est d'un aspect prospère et riant, grace à la persévérance et au dévouement de M. de Metz, un de nous cita cette phrase de M. de Châteaubriand : « Le christianisme a placé la charité comme un puits d'abondance dans les déserts de la vie. »

P. DE M....

REVUE LITTÉRAIRE.

Les grandeurs du Catholicisme, par M. Auguste Siguier. — Si l'auteur de ce livre eût vécu au temps de saint Théophile ou de saint Justin, je ne doute pas qu'il n'eût valeureusement combattu contre les sophistes et les gentils, au premier rang de la sainte phalange des pères apologistes, et la canonisation l'eût récompensé peut-être de son zèle et de son orthodoxie. Mais nous sommes loin, sous tous les rapports, de la primitive Église, et les lecteurs les plus graves eux-mêmes lisent plus volontiers les *premiers Paris* que le *Dialogue avec le juif Tryphon,* ou le *Traité contre Celse.* Faut-il s'indigner? je ne le pense pas, car la polémique ne tourne pas toujours au profit de la foi. Dans les jours d'ardeur mystique, elle s'en tient rarement d'ailleurs à la guerre de la pensée et de la plume, et l'histoire eût enregistré moins de crimes et de folies, si les hérétiques, les papes et les moines de toutes couleurs eussent eu parfois et à propos un peu de notre indifférence. C'est surtout lorsqu'on en arrive, à force de convictions, à s'égorger et à se brûler pour une croyance, que le scepticisme est le commencement de la sagesse. Cela du reste n'est plus à craindre aujourd'hui; il ne se fait ni saints ni martyrs, et l'on peut sans en venir aux mains descendre dans l'arène des discussions religieuses : les in-octavo sont les seules armes de la lutte. Mais si indifférens que nous soyons, il est toujours, même dans les existences les plus dispersées, des heures de découragement et de vide, où se réveillent les préoccupations des problèmes éternels, le regret de cette foi qui soutenait nos pères, le besoin impérieux d'arriver à la croyance par la certitude de la raison, ou la recherche scientifique. De là, cet accueil toujours favorable, que fait un public fort sceptique et fort occupé du positif aux livres de spéculation pure et de polé mique philosophique ou religieuse.

La pensée qui a inspiré *les Grandeurs du Catholicisme*, a servi de texte

à bien des volumes. L'auteur cependant a su lui donner une certaine tournure originale et neuve, en parcourant, pour les comparer avec la religion chrétienne, tous les systèmes religieux ou philosophiques du monde antique et moderne. En recherchant l'influence que ces systèmes ont exercée sur les institutions et les mœurs publiques avant la venue du Christ, M. Siguier pose les livres de Moïse comme le critérium absolu, comme la source unique de toute morale, de toute justice, la seule base rationnelle de toute organisation sociale; et pour en faire mieux ressortir le caractère divin, il étudie tour à tour les livres sacrés de l'Inde, de la Chine, les dogmes de l'Égypte, la théogonie grecque et romaine. Le bœuf Apis et le dieu oignon sont traités, comme les poulets du Capitole, avec toute l'ironie qu'ils méritent; mais je regrette que M. Siguier, placé à un point de vue entièrement exclusif, se soit souvent montré sévère, au-delà de toute justice, à l'égard de Manou, de Zoroastre, de Pythagore et de Lycurgue. On croirait presque que c'est un parti pris d'avance, de les sacrifier sur tous les points, *comme organisateurs de la science sociale,* au législateur des Hébreux. Il se rencontre çà et là dans Moïse certaines prescriptions qui peuvent nous paraître bizarres; M. Siguier se rejette sur la brutalité, l'ignorance du peuple de Dieu, mais il n'admet pas la même excuse en faveur des législateurs de l'Inde ou de la Grèce. A dater de la loi nouvelle, c'est encore le même système. On ne trouve, à l'entendre, qu'orgueil, passions mauvaises, impuissance ou folie, en dehors de l'église, et les trois hommes de qui procède la société moderne, Machiavel, Luther et Descartes, n'ont produit en politique, en religion et en philosophie que le despotisme. Que M. Siguier s'indigne contre Machiavel et contre Luther, je le comprends; mais qu'il place Descartes sur la même ligne que Machiavel, la critique la plus indulgente ne peut voir dans ce rapprochement qu'un mouvement irréfléchi d'intolérance, qu'on eût à peine excusé dans un docteur de Sorbonne. Hors l'église, point de salut : telle est la devise constante de M. Siguier, et la philosophie ne trouve grace à ses yeux que lorsqu'elle fait, en humble vassale, acte de foi et d'hommage à l'autorité absolue. Il va même jusqu'à dire que, du moment où elle a cessé d'être la servante de la théologie, elle n'a fait que traîner dans les clubs, se prosterner devant les *Phrynés,* se vendre à tous les partis politiques. Les exagérations de cette espèce se rencontrent dans tous les chapitres, et c'est surtout lorsqu'il juge la société moderne, que l'auteur se montre paradoxal. Nous parlons de liberté, mais le mot liberté n'est qu'un instrument pour les ambitions personnelles. Nous parlons de progrès, mais l'Europe ressemble au monde romain des derniers siècles, et d'ailleurs tout progrès est impossible en dehors de l'enseignement catholique. Nous parlons de moralité, et nous vendons nos femmes pour des places. Ces assertions, je l'avoue, me paraissent fort contestables; et tout en reconnaissant que nous sommes loin de l'âge d'or, et que les ruisseaux de miel sont taris depuis long-temps; tout en déplorant comme M. Siguier l'égoïsme de bien des gens, je ne crois pas que nous soyons des *tigres*. On peut aujourd'hui

fort bien dîner chez César, sans craindre d'être étouffé au dessert, sous une pluie de roses, et je ne connais aucun gastronome, même parmi les plus friands, qui engraisse ses murènes en leur jetant ses domestiques. On trouve enfin dans l'enregistrement, dans les domaines et autres branches de l'administration, de fort honnêtes employés qui sont devenus vérificateurs et chefs de bureau sans avoir spéculé sur leurs femmes ou leurs filles, et même sans avoir un cousin député. Cette colère contre les misères de notre société n'est pas sans juste fondement sans doute. Les maux, les abus sont nombreux, mais le passé valait-il mieux? Je crois que, pour être juste et rester dans le vrai, il faut se tenir à une égale distance de la théorie du progrès indéfini, et de celle de la dépravation continue. Que faire cependant pour échapper à cette corruption de notre temps? M. Siguier nous conseille de développer nos facultés mystiques. Nous voilà donc arrivés à l'illuminisme. Il est à regretter que l'auteur de ce livre, homme de conviction sincère, ait ainsi diminué, par d'inadmissibles paradoxes et une continuelle exagération, la valeur d'une œuvre qui offre sous le rapport de la pensée et de l'érudition des qualités réelles.

L'AMOUR IMPOSSIBLE, par M. J. Barbey d'Aurevilly. — Ce livre, qui offre le tableau en quelques points trop fidèle de la civilisation parisienne, laisse une impression sérieuse et triste. La donnée en est des plus simples sans être pour cela moins attachante; le drame tout entier se déroule et s'achève dans un salon du faubourg Saint-Germain, sans éclat, sans événemens extérieurs, et c'est à peine si, dans les plus lointaines excursions, on traverse le pont des Saints-Pères pour une soirée aux Italiens. Trois personnages sont en scène, la marquise de Gesvres, la comtesse d'Anglure, et M. de Maulevrier, et tous trois appartiennent à ce monde élégant et envié à qui la fortune ne donne pas le bonheur. Mme de Gesvres a trente-deux ans, une beauté encore puissante et veloutée, un esprit vif, élevé, mais contenu, un grand cœur, mais des élans de tendresse toujours refroidis; c'est Lélia par la froideur. Une première passion qui avait été pour elle une erreur du cœur et de l'esprit, l'avait laissée triste et désabusée; auprès de ce scepticisme amer il y avait en elle l'inquiétude et le vide. Elle craignait de vieillir sans avoir aimé. Elle essayait de se créer des souvenirs, mais l'affection se fanait toujours avant d'être éclose. M. de Maulevrier, profitant avec esprit de l'un de ces hasards qui se rencontrent à chaque instant dans la vie du monde, adresse à Mme de Gesvres un billet fort simple pour demander une chose plus simple encore, le droit de se présenter chez elle et d'être reçu. M. de Maulevrier fut admis. Mme de Gesvres le voyait alors pour la première fois, mais elle le connaissait déjà par les confidences de Mme d'Anglure à laquelle M. de Maulevrier avait inspiré un attachement profond, connu du monde, et jusqu'à ce moment partagé. Mais, hélas! quelle tendresse résisterait à la terrible épreuve d'un bonheur de trois ans? Dès la première entrevue M. de Maulevrier et Mme de Gesvres se sont *trouvés bien;* c'est là dès l'abord le dernier mot de leur sym-

pathie. Quoique sceptique et désillusionné, M. de Maulevrier ne saurait cependant échapper à l'empire d'une inévitable séduction; et les aveux ne se font pas attendre : Mme de Gesvres les écoute comme elle eût fait d'un conte arabe; mais sous cette indifférence, sous cette surface tranquille, il y a un trouble vague et indéfini, et elle se plaît à irriter par coquetterie, par vanité, par ennui, cet amour qu'elle voudrait pouvoir partager. Malheureusement la puissance d'aimer n'est plus en elle; indignée contre cette inertie du cœur, elle appelle la passion qui enivre, et ne rencontre jamais que l'esprit qui juge : l'étincelle tombe en vain sur la cendre. Mme d'Anglure les croit heureux cependant; l'amour de Maulevrier était sa vie, l'abandon la tue, et elle se flétrit pour mourir bientôt. En contemplant ainsi le ravage d'un mal dont il est cause, Maulevrier ne trouve dans son ame que cette pitié banale qui saisit même les plus indifférens en voyant périr ce qui est jeune et beau; il ne s'alarme point d'abord parce qu'il ne croit pas qu'on puisse mourir d'une passion ailleurs que dans les ballades allemandes. Triste illusion! L'attendrissement cependant devait se réveiller bientôt, car chaque heure achevait de briser les faibles ressorts de cette frêle existence. Le jour suprême approchait, et Maulevrier ne quitta pas d'un instant cette femme qui mourait pour lui et par lui. Il essaye, mais en vain, de la désabuser; Mme de Gesvres elle-même, bien qu'elle eût pour Mme d'Anglure la cruauté que l'on retrouve toujours dans la meilleure des femmes lorsqu'il s'agit d'une autre femme qu'on pleure devant elle, voulut elle-même essayer de la consoler : elle lui révéla les misères et le vide de son ame; elle lui parla de son ennui, de cet amour resté toujours impossible entre elle et Maulevrier. Mme d'Anglure refusa de croire, et la marquise se retira presque fâchée et trouvant plus d'ironie que de pitié pour cette passion aveugle et dévouée qui ne comprenait rien et se sacrifiait en mourant. Mme d'Anglure fut vite oubliée. M. de Maulevrier et la marquise essayèrent encore pendant quelque temps de s'aimer. Inutile effort! ils reconnurent enfin que l'amitié seule était possible entre eux. La passion n'eut plus de soulèvemens. Un jour cependant, après une lecture de *Lélia*, Mme de Gesvres fut saisie contre elle-même d'une sorte de colère fébrile. M. de Maulevrier, qui avait retrouvé tout son calme, lui conseilla de s'habiller pour sortir, car, ainsi que le dit M. d'Aurevilly, quand il s'agit de faire diversion aux pensées des femmes, leur conseiller de faire leur toilette est ce qu'il y a de plus profond. La toilette faite, les deux amis montèrent en voiture et allèrent acheter des rubans.

Telle est la trame très simple de ce roman; mais est-il absolument vrai que le scepticisme, qui tue la croyance, tue aussi la passion? Peut-on admettre sans exagération qu'une femme qui veut aimer, et qui est entourée de toutes les séductions de l'esprit, ne trouve en elle que la sécheresse? Cette aspiration vers l'idéal, qui tourmente Mme de Gesvres, n'implique-t-elle pas un certain côté romanesque qui rend possibles les sentimens les plus vifs? Il me semble donc que ce caractère, vrai pour certains détails, est exagéré par l'ensemble; et en

admettant même qu'il soit étudié d'après nature et sur un même sujet psychologique, M[me] de Gesvres n'en serait pas moins une exception, et c'est peut-être un tort de s'attacher aux exceptions quand on veut peindre un caractère. Il convient du reste de rendre à M. d'Aurevilly justice entière : sa manière est à la fois élégante et ferme; il saisit avec une grande habileté ces nuances fugitives qui sont le cachet particulier d'une époque et aussi le côté éternel et triste des misères de notre nature; l'*Amour impossible* est à la fois une œuvre d'observation très remarquable et une œuvre d'art.

Heures de poésie, par M. A. Renée. — L'écueil le plus redoutable, l'inévitable charybde contre laquelle viennent échouer la plupart des poètes modernes, c'est, sans contredit, le vague et la monotonie. La lyre aux dix voix s'est brisée sans retour dans le naufrage du monde antique, et les harpes des bardes modernes, écho nuageux des harpes de Morven, ne sait plus qu'un seul ton. L'inspiration découle uniquement de trois ou quatre sources; le monde poétique n'a ni vallons ni montagnes, ni paysages imprévus, ni sentiers sinueux; c'est une grande plaine unie traversée par une grande route, où tous les voyageurs passent dans la même ornière. On peut à la rigueur se dispenser de lire le livre; il suffit de la table, et souvent la critique, pour éviter le volume, n'en parle pas, tout en lui consacrant un article, et se réfugie dans la synthèse esthétique, car la médiocrité et le vague insaisissable de l'œuvre ont rendu ce procédé nécessaire. Avec M. Renée du moins, l'analyse est possible. Nous ne sommes plus dans le chemin vicinal, et le paysage devient pittoresque. Rendons-lui d'abord cette justice qu'il n'a rien des prétentions ridicules du *poète contemporain*. Il ne se récrie pas, avec la colère des prophètes, contre l'indifférence souvent méritée qui accueille, de notre temps, les volumes de poésie. Il ne se croit pas une mission. Il n'est ni humanitaire, ni néo-chrétien, et nous l'en félicitons sincèrement. Chez lui, la culture des vers est une fantaisie qui n'exclut pas des travaux plus sérieux; il ne poursuit pas, il le dit, l'inspiration en tous lieux et à toute heure; il l'attend, et lorsqu'elle se présente aux heures de loisir, elle est toujours la bien-venue. M. Renée chante tout ce qu'il aime et tout ce qui l'émeut. Il aime les arts, les peintres et les sculpteurs, ces poètes de la langue des formes, comme il les appelle, Poussin pensif sous les grands horizons, Claude tout baigné de lumière dorée; or, on chante volontiers ce qu'on aime, et il a chanté le marbre et la toile, et ces souffrances inconnues de l'artiste qui enferme l'infini dans un bloc de Paros. Ses pièces à la Jeanne d'Arc de la princesse Marie, et à la statue de la Nuit de Michel-Ange, se distinguent autant par la pensée que par la forme. *L'art fut ton seul amour*, a dit M. Barbier dans un sonnet au divin Buonarotti. M. Renée répond par ces beaux vers à cette affirmation absolue, qui semble prêter à l'immortel artiste la froideur du marbre qui s'animait sous son ciseau :

« Ce fut ton seul amour! » dit-on. Eh quoi! Florence,
Le monde ni la foi n'occupaient ton esprit!
Mais n'invoquais-tu pas quelque haute souffrance
Pour te faire l'égal de Dante le proscrit?

L'art fut ton seul amour! et pourtant, ô grand homme,
Que de fois, tout courbé sous ton siècle de fer,
Tu montas pesamment les marches de ton dôme,
D'où l'Italie en feu te révélait l'enfer !

L'homme tient tout entier dans les flancs du poète ;
Et sous quel saint amour ta tête s'inclina
Aux bords de cette couche où reposait muette,
Belle comme ta Nuit, la pâle Colona!

Pures illusions! foi profonde, espérance,
N'as-tu pas parcouru tout le dédale humain,
Maître? Et ce grand sculpteur qu'on nomme la souffrance
T'a donné des leçons de sa terrible main.

Nous citerons encore, dans cette même veine d'inspiration, la pièce à M. Scheffer; l'auteur a très bien rendu ce sentiment d'impuissance qui saisit l'écrivain lorsqu'il lutte contre les mots rebelles, et que, la langue faisant défaut à sa pensée, il envie au peintre ce pouvoir qu'il porte au bout des doigts, qui fait vivre les choses mortes, et rend la matière esprit, comme l'a dit Molière.

Cet amour de l'art se traduit encore fort heureusement dans la pièce du *Rapsode*. On est aux jours antiques, dans un vaste paysage de l'Italie ou de la Grèce, et le rapsode, mendiant comme Homère, se console sur le bord de la route, attendant du voyageur, non le pain de l'hospitalité, mais la sépulture, car il touche au moment suprême, il chante ses adieux à la vie, et se demande tristement ce que deviendront ses vers, ces oiseaux mélodieux, que sa mort va disperser. Il y a là un sentiment qui a dû être très vrai dans le monde ancien.

Le côté humain et vivant tient aussi une place heureuse dans ce volume; une femme qui sourit et qu'on aime, un ami qui meurt et qu'on regrette, c'est là une source de poésie toujours féconde et vraie, parce qu'elle est au fond de toutes les ames. Cet ami, c'est George de Guérin, le grand artiste si éloquemment pleuré par George Sand. Quelle douleur secrète et profonde, se demande M. René, a donc brisé si vite cette nature si heureusement douée? Cette douleur, c'était le sentiment exalté de l'infini.

Entraîné comme Hylas par les glissantes eaux de la vie réelle, George de Guérin s'isolait du monde pour s'absorber tout entier dans les longs éblouis-

semens de l'aurore et du jour, suivre dans leur fuite le vol des oiseaux, écouter tous les bruits qui montent de la terre, tous les murmures qui s'échappent de la mer ou des bois. Son ame s'est épuisée dans cette rêverie solitaire, et le poète suspend ses regrets en songeant que celui qui le précède est heureux peut-être par la mort, puisqu'il a trouvé sans doute le mot de l'énigme qu'il avait vainement poursuivi dans sa vie, et qu'il s'est plongé au sein de cette nature dont l'amour éveillait en lui de si puissantes extases.

La passion personnelle a aussi des souvenirs intimes et voilés. La pièce *à deux sœurs jumelles,* qui a été reproduite dans cette *Revue*, est l'histoire d'un gracieux caprice; *Sylve* est tout un roman. C'est un amour qui commence à la campagne, et se poursuit, discrètement et timidement, dans les promenades du parc, dans un voyage à Tours, le soir, près de la cheminée du salon, à l'éclat assoupissant des braises. Les hasards cherchés qui amènent les rencontres imprévues, la main qu'on offre, la robe qu'on froisse en passant, tous ces petits détails qui sont de grands évènemens dans une passion, ont été très bien rendus par M. Renée. Il suffira, pour justifier ce jugement, de citer quelques vers :

Au fond du parc, au bord de la charmille sombre,
La voilà qui se glisse à peine comme une ombre,
Tourne la grande allée et se baisse arrachant
Des feuilles qu'à ses pieds elle sème en marchant.
Quand le lutin du bal de ses ailes rapides
Fouettait ses blonds cheveux sur ses tempes humides,
Quand pour former les nœuds de ses frêles rubans
La danse butinait toutes les fleurs des bancs,
Je l'ai tant vue alors, l'éblouissante fille,
Suspendre ses bras nus à l'anneau du quadrille,
Balancer son corsage au cri soyeux et doux!
Cette reine du bal, la reconnaissez-vous?

Le czar Iwan, *le Ramazan* et l'*Amour d'Allemagne,* sont tout à la fois de petits poèmes et de petits drames. *Le czar Iwan* est le cinquième acte d'une tragédie qui se passerait en monologue. C'est l'histoire de ce malheureux prince qui fut enfermé dans une forteresse auprès du lac Ladoga et que Catherine fit égorger par ses gardes. Le prisonnier contemple de son donjon les barques qui passent sur les eaux du lac; il écoute les aboiemens de la meute qui s'attache aux naseaux de l'ours, et tous les bruits du dehors le jettent dans une douloureuse rêverie. Une femme paraît, enveloppée dans sa mante d'hermine; les douleurs du prisonnier vont finir, la mort lui rend la liberté; et lorsque Catherine contemple sa victime, l'amour, à l'aspect de ce cadavre si jeune et si beau, s'éveille avant le remords. Il y a là une scène qui est bien rendue.

Dans *le Ramazan,* nous passons des steppes de la Russie dans les sables du

désert. Un jeune Arabe, Djézir, a fait un vœu; le jour même de son mariage il part pour la Mecque. Il traverse avec la caravane la haute mer des sables, il baise la pierre noire, lance sept pierres contre Satan, s'abreuve au puits sacré; mais, au retour, il trouve glacée et sans vie la femme qu'il aimait, et qui n'avait pu l'attendre sans mourir.

L'*Amour d'Allemagne* est une peinture à la fois mélancolique et quelque peu railleuse des mœurs allemandes et des passions romanesques. Nous sommes dans une maison patriarcale d'outre-Rhin,

Vieille maison toujours hospitalière, aimée,
Par tous les bons voisins chaque soir enfumée,
Vieux foyer si connu, si fêté d'alentour,
Où, huit heures sonnant, paraissaient tour à tour
Monsieur le major Franck, le forestier Philippe
Et le docteur Muller, précédés de leur pipe.

Wilhem, le fils bien-aimé, est de retour en vacances. Un matin il part pour la chasse. Arrivé au plus épais du taillis, un ramier s'envole. Wilhem l'ajuste, le coup part, et un soupir plaintif répond au coup de feu. Le chasseur cherche long-temps, ne voit rien, continue sa route; mais, au retour, en passant auprès d'une cabane, il entrevoit une femme admirablement belle et qui semble endormie. Alors se déroule tout un petit drame qui a son émotion et sa conclusion philosophique. Le chasseur avait fait un beau songe, mais :

Plus d'un doux songe, hélas! comme le sien s'achève;
C'était devant la mort, qu'il avait fait son rêve.

Ce n'est pas, on le voit, la variété qui manque à ce recueil. Chose rare pour des vers! On y trouve un intérêt réel, et l'auteur, qui s'est attaché aux idées, n'a pas moins soigné la forme. Je lui reprocherai cependant l'abus de certains mots, la répétition trop fréquente de quelques exclamations, qui n'arrivent évidemment que pour la mesure, et des coupes brisées avec intention, qui donnent à son vers une allure quelquefois pénible. Mais ce sont là des taches légères. Les vers de M. Renée soutiennent une seconde lecture, on s'en souvient, et c'est un véritable succès.

Les Savanes, poésies américaines, par Adrien ***. — Les vers de ce recueil ont été écrits sous des impressions diverses. L'auteur a vécu, tantôt à Paris, de cette vie du monde qui mène si vite au scepticisme et au dégoût, tantôt à la Louisiane, au sein d'une nature sauvage et puissante, de cette vie solitaire et calme qui porte à la rêverie et au recueillement. Il a traversé plusieurs fois l'Océan; et sa poésie, intime et descriptive à la fois, s'est inspirée tantôt des paysages du Nouveau-Monde, tantôt des idées et des sentimens de

notre civilisation. Tout ce qu'il y a d'intime et de personnel dans ses vers procède directement des *Méditations*. Spiritualiste et catholique, souvent le poète américain a chanté Dieu, l'immortalité de l'ame; il a chanté même le jeûne et la chasteté, sujets fort moraux sans doute, mais qui rappellent un peu trop, ce me semble, les cantiques spirituels. Ce n'est pas là du reste ce qui donne au recueil un cachet particulier. La partie descriptive est plus heureuse et surtout plus neuve. L'école de Delille et les novateurs plus modernes qui la rappellent quelquefois trop fidèlement, tout en récusant ses traditions, ont tellement abusé des cygnes, des rossignols et de tous les oiseaux qui chantent dans les bois et dans les volières, ils ont tellement abusé du rayon, du clair de lune, de l'écume et du murmure des flots, que la poésie du paysage a justement perdu toute faveur, même auprès de ces amis fidèles des beautés champêtres, qui louent, dans la belle saison, une chambre à Auteuil, pour se recueillir le dimanche en face de la nature. Ici du moins Philomèle est envolée. On est loin des ormeaux, des bergers endimanchés de Fontenelle, des violettes ou des roses. Au lieu de ces petits ruisseaux classiques qui gazouillent sur des cailloux au risque d'endormir les lecteurs, on a les cataractes qui grondent comme le tonnerre; au lieu de la clochette argentine des troupeaux et de l'éternelle cloche du soir, on entend le mugissement du bison, et la redoutable crecelle du serpent remplace dans les herbes touffues le cri de la cigale. Tout cela jette de la variété dans le volume. On ne voyage plus sur la grande route, on est en pays étranger. Je ne suis point à même de juger de la vérité des paysages, mais il me semble qu'ils sont vrais, car on sent à travers la facilité des vers l'impression vive d'une nature connue et admirée. La pièce *à la jeune Chactas* a surtout par la couleur locale un charme tout particulier. La jeune Chactas est une sœur d'Atala, mais de race plus sauvage et moins sentimentale. Bien que Salomon ait dit que la femme est plus amère que la mort, les plus sages, et ceux même qui citent ce verset fameux, finissent souvent, comme le fils de David, par se laisser prendre aux amertumes des filles d'Ève. C'est précisément ce qui est arrivé un jour au poète américain, qui cite cependant Salomon, lorsqu'il rencontra la jeune sauvage riant, gesticulant, vive comme un chevreuil, et l'œil luisant comme l'aile d'un oiseau mouche. Il était difficile, du reste, pour peu qu'on aime la nature primitive, de ne point se laisser charmer. La jeune Chactas avait une toilette fort simple qui rappelait celle des naïades, elle avait de beaux brodequins jaunes, des bracelets de verre bleu, des coquilles de nacre pour bijoux, des plumes de héron dans les cheveux; elle se nourrissait de laitue sauvage et de miel, buvait à toutes les sources dans le creux de sa main, et nageait comme un poisson. Il y avait là un motif très excentrique de passion, même pour un homme civilisé. Le poète y fut pris, il se mit à rêver et à souhaiter de fuir au désert avec cette vierge des savanes,

Pour apprendre sa langue et nommer chaque oiseau

Qui se pose en chantant sur l'inculte arbrisseau;
Nommer le daim, l'élan, le bison, chaque chose,
Et l'arbre gigantesque, et toute fleur éclose;
L'arbre, l'oiseau, la fleur, chaque chose au milieu
De ce grand univers, si petit près de Dieu.

Mais hélas! quand le poète laisse tomber son front sur sa main et soupire, la belle enfant, qui n'entend rien à la rêverie, fait un bond et disparaît dans le bois. Comme la jeune fille de la pastorale antique, *fugit ad salices*, car la coquetterie est de tous les temps et de toutes les latitudes. L'ensemble de ce morceau est bien senti et naïvement rendu. L'auteur a aussi exprimé fort heureusement en plusieurs passages un sentiment très réel, l'inquiétude qui nous porte aux voyages, le désir des lieux où l'on n'est pas, et le regret de ceux qu'on a quittés. Je ne doute pas que M. Adrien *** ne trouve ici pour ses vers une prévenante hospitalité. Il ne vient point avec fracas nous demander la gloire pour un recueil qu'il a modestement signé d'un simple prénom, et cette réserve, de jour en jour plus rare, lui donne à la bienveillance de la critique des droits que réclameraient en vain ces ambitieuses et ridicules vanités, qui, tout en se recommandant par des qualités moins réelles, veulent dès le début entrer dans le monde littéraire, comme les rois entrent dans les villes, au bruit des cloches et du canon.

CH. L.....

AU

POÈTE DANOIS ANDERSEN.

Dans tes calmes forêts, sur tes brumeuses grèves,
Rencontres-tu toujours l'essaim joyeux des rêves,
Andersen, frais chasseur que des elfes dansans
Entraînaient autrefois dans leurs chœurs inconstans
Comme un roi du caprice et de la fantaisie,
Dès l'aube poursuivant la libre poésie?
As-tu toujours ton arc, ce souple esprit vainqueur
Dont les rapides traits s'enfonçaient dans le cœur?
Es-tu le même encor qu'au temps où la misère
Te nourrissait d'espoir comme une tendre mère,
Endormant ta douleur, trop lente à s'assoupir,
Au chant révélateur d'un brillant avenir?
La corde de ta lyre est-elle, hélas! brisée?
Ne vois-tu plus le ciel dans un pleur de rosée?
Les échos de tes bois sont-ils muets? Les vents
Ne murmurent-ils plus dans tes sapins mouvans?
— Non, tu chantes toujours, ô poète! et sans doute,
Fier de son noble enfant, le Danemark t'écoute.
Femmes et jeunes gens, avides de tes vers,
Les lisent pour tromper l'ennui des longs hivers;
Et même les vieillards que, seul, le passé charme,

Essuyant sur leur joue une furtive larme,
Sentent battre leurs cœurs comme au temps des amours,
Quand ta muse redit la saga des vieux jours.

A Paris, panthéon où toute gloire aspire,
Un bon vent a porté quelques sons de ta lyre,
Et ton nom s'est inscrit sur les tables d'airain
Parmi les plus beaux noms du chant contemporain.
Tu le vois, ton génie est l'hôte de la France;
Dis-lui donc aujourd'hui ta joie et ta souffrance,
Ainsi qu'un pèlerin, au coin de l'âtre admis,
Laisse voir tout son cœur à ses nouveaux amis.
Tout ton cœur est rempli par la muse immortelle,
Et nous parler de toi sera nous parler d'elle;
Je le sais et j'attends, avide du récit.
— Toi-même, curieux de ce que font ici
Tes frères les chanteurs, tu liras avec joie
Ce croquis ébauché que sur eux je t'envoie;
Car des moindres détails sur les êtres aimés,
— Surtout sur l'art divin, — nos esprits sont charmés.

Lamartine, envolé du limon de la ville,
A regagné l'azur de son beau lac tranquille,
Cygne qui se fait aigle, hélas! — mais dans ses bois
Retrouve la douceur de ses chants d'autrefois.
Cloîtré dans Port-Royal, Sainte-Beuve médite,
Et sans cesse la muse y vient tenter l'ermite;
L'ermite de son mieux résiste et se défend,
Il succombe parfois; — qu'il succombe souvent!
De Vigny, d'une main qui jamais ne se lasse,
Aiguise et repolit sa finesse et sa grace;
S'il tarde à dévoiler un chef-d'œuvre nouveau,
C'est qu'il concentre en lui tous les rayons du beau.
Sur le front de Hugo la palme académique
Naguère a couronné le Luther romantique :
Sous ce noble rameau d'autres peuvent dormir;
Mais la France attentive est prête à l'applaudir.
Si de Musset s'oublie aux bras d'une maîtresse,
Qu'il craigne quelque tour de muse vengeresse;

Mais je crois bien plutôt qu'à son fidèle amant
La muse dicte encore un caprice charmant.

Des généraux guidant la poétique armée
L'ardeur aventureuse est, tu le vois, calmée;
Sous leurs tentes rêvant l'occasion d'éclat,
Ils dédaignent par trop le vulgaire combat,
Tandis que, profitant de ce mépris superbe,
Dans les champs glorieux d'autres glanent leur gerbe;
Car des milliers de bras levés de toutes parts
S'efforcent de ravir les sacrés étendards.

J'arrête cette épître à l'élan trop lyrique
Que pourrait égarer un récit pindarique :
Elle s'élève à l'ode, et l'ode me fait peur;
Le vertige me gagne à la moindre hauteur.
J'aime mieux les vallons, les simples causeries,
Que les pics orgueilleux, les hautes rêveries;
J'aime mieux, comme toi, doux poete amoureux,
Et l'humble violette, et le chaume fumeux,
Et la neige sans bruit tombant dans les vallées,
Et les vieillards au seuil des fermes isolées;
Et ces aspects si doux me sont encor plus chers
Lorsque je les contemple au prisme de tes vers.

N. MARTIN.

BULLETIN.

Les conseils généraux des départemens vont se rassembler sur tous les points de la France. Ils sont appelés par la loi à répartir les contributions directes entre les arrondissemens. Ils auront aussi à discuter tous les objets sur lesquels ils sont appelés à donner un avis en vertu des lois et règlemens, ou sur lesquels ils sont consultés par l'administration. Cette année, la convocation et les travaux de ces conseils auront un autre intérêt que la gestion ordinaire des affaires départementales. Ces conseils auront à s'occuper de la question du recensement, et ils exerceront, nous n'en doutons pas, une influence salutaire sur l'esprit des populations : composés des premières notabilités de chaque département, comptant dans leur sein un grand nombre d'hommes politiques qui siégent dans les deux chambres, ils s'élèveront facilement au-dessus des appréhensions irréfléchies de l'intérêt communal, au-dessus des préjugés de l'ignorance ou de la mauvaise foi. C'est dans cet espoir, qui nous paraît fondé, que le gouvernement manifeste l'intention de faire un appel direct aux lumières et à l'intervention morale des conseils généraux. Dans une circulaire adressée à tous les préfets, M. le ministre des finances prévoit le cas où ces conseils voudraient prendre connaissance des résultats déjà obtenus par l'opération du recensement : il avertit les préfets qu'il a donné ordre aux directeurs des contributions directes de communiquer à ces conseils tous les renseignemens recueillis; l'administration, dit le ministre, ne décline aucune publicité utile. Si les conseils généraux, ajoute encore la circulaire, jugent aussi à propos de manifester sur la répartition de l'impôt des vœux conformes à leurs attributions légales, les préfets devront les transmettre sans retard au ministère des finances. En comparant les délibérations des divers conseils généraux du royaume, le gouvernement sera mieux en mesure d'éclairer,

dans la session prochaine, les chambres, auxquelles les résultats du recensement doivent être soumis. Après avoir adressé ces recommandations aux préfets, la circulaire ministérielle insiste sur les deux missions bien distinctes que doit remplir l'administration des contributions directes. Pour la répartition individuelle des contingens communaux, elle est l'auxiliaire des administrations locales; mais en ce qui concerne les recensemens généraux, elle agit par elle-même sous l'autorité du ministre. Cette distinction est en effet dans la nature des choses, elle établit, pour ainsi dire, une utile division du travail entre les représentans des intérêts individuels et les agens du pouvoir central. Répartir l'impôt une fois qu'il est assis, voilà le lot des administrations locales; pour le définir et le fixer, l'intervention prépondérante du gouvernement est indispensable. Aussi la circulaire a raison de dire : « S'il est sage de laisser aux communes le soin de répartir, comme elles l'entendent, le contingent communal entre leurs habitans, il serait déraisonnable de s'en reposer sur elles du soin de déterminer la consistance de la matière imposable d'après laquelle ce contingent doit être fixé. » Et quelles seront les conséquences du recensement? L'impôt va-t-il être augmenté d'une manière brusque, et les populations ont-elles à craindre une aggravation de charges? Le gouvernement répète encore une fois que l'impôt général, ou la part attribuée à chaque département, ne peut être augmenté que par un vote législatif. On ne saurait effectivement trop le redire, le recensement n'est qu'une enquête, et cette enquête ne lie en rien ni les chambres pour l'assiette de l'impôt, ni même les conseils de départemens et d'arrondissemens pour la modification des contingens. L'administration rassemble une masse de faits pour éclairer les divers pouvoirs, pour *valoir ce que de raison;* mais en présence de ces faits, les différens corps qui ont mission de délibérer et de statuer, gardent toute leur indépendance.

Il est un point sur lequel M. le ministre des finances s'est attaché à rassurer les intérêts alarmés; c'est l'impôt des patentes. En fait, un grand nombre de patentables échappent à l'impôt, et cependant le commerce et l'industrie doivent, comme la propriété, contribuer aux charges publiques. Il est évident que si, en raison des faits constatés par le recensement, on appliquait rigoureusement les lois, il y aurait sur-le-champ pour le trésor une plus-value considérable. Toutefois, le gouvernement annonce qu'il procédera avec une grande réserve, et qu'il attendra que les chambres aient pu remédier aux lacunes et aux anomalies de la législation. Nous approuvons cette prudence. Beaucoup de petites situations industrielles et commerciales contreviennent à des lois qu'elles ignorent, ou dont elles cherchent à éluder les exigences. Il est bon de les avertir avant de les atteindre; il est bon aussi que, dans l'accomplissement de devoirs un peu rigoureux, le pouvoir exécutif s'efface, lorsque cela est possible sans faiblesse, devant le pouvoir législatif. Quand, après avoir tout examiné, les chambres auront reglé cette matière délicate, il faudra bien que les plus récalcitrans renoncent à l'espoir de se soustraire plus long-temps à l'équitable répartition de l'impôt entre tous. Dans l'affaire des patentes, il y

a aussi des conséquences politiques dont le parlement doit être juge, et il ne faudrait pas sans son concours prendre des mesures qui peuvent grossir d'une manière assez sensible le nombre des électeurs.

En unissant ainsi la circonspection à la fermeté pour assurer l'exécution des lois, le gouvernement ôte tout prétexte aux intentions malveillantes et aux résistances séditieuses. Il ne faut pas moins que ces déclarations explicites pour neutraliser l'effet des contes absurdes et des versions calomnieuses répandues surtout dans le midi de la France par les meneurs d'un parti. N'est-on pas allé jusqu'à dire que, dans le recensement, les agens de l'administration devaient constater le nombre des femmes enceintes? C'est une lutte de détails, un combat pied à pied qu'il faut soutenir contre l'esprit de mensonge et de révolte. Un journal du département du Gers annonce qu'à Auch des meneurs colportent de maison en maison une prétendue adresse de la garde nationale de cette ville à la garde nationale de Toulouse. On ne pouvait mieux trahir l'intention d'organiser une espèce de ligue contre le gouvernement central. Il y a eu des tentatives d'émeute dans le département de Lot-et-Garonne. Mais le pouvoir a les yeux ouverts; il est sur ses gardes; il a tous les moyens de déjouer les complots coupables, et de réprimer la violation de l'ordre et des lois. A Toulouse, le désarmement de la garde nationale s'est fait sans difficulté, et il doit être en ce moment entièrement terminé. L'opération du recensement sera, dit-on, reprise le 15 ou le 16, et il n'est pas probable que, faite avec toutes les formes légales, elle rencontre de la résistance. C'est aux lois que le gouvernement paraît résolu de demander sa force et le redressement de tous les excès commis par l'esprit de parti. La justice aura à décider si MM. Arzac, Roaldès et Gasc se sont rendus coupables d'usurpation de fonctions publiques par leur refus d'obéir sur-le-champ à une ordonnance royale.

Ce ne sont pas seulement les passions extrêmes qui dans ces derniers temps ont fait obstacle sur quelques points à l'application des lois. Il faut aussi mettre en ligne de compte l'importance que veulent parfois se donner des autorités locales. Tel conseil municipal se considère comme une chambre des députés au petit-pied, et se croit appelé à protester contre ce qu'il regarde comme une violation des lois. On ne doit guère s'étonner que nos institutions, qui sont nouvelles et qui mettent partout les formes de la délibération et de la tribune, fassent naître parfois des malentendus sur les attributions, les droits et les devoirs des corps et des citoyens. On délibère au village, on délibère au chef-lieu d'arrondissement, on délibère au chef-lieu de département. Il n'est pas même de conseil de fabrique d'une petite église où ne se débitent de grandes harangues. Partout se déploie l'appareil parlementaire, et il arrive qu'un tel conflit de prétentions et de paroles introduit quelque désordre dans l'ensemble de l'organisation administrative.

Il n'y a de régularité complète dans la marche des affaires d'un pays que lorsque les différens pouvoirs se renferment dans leur sphère avec une solli-

citude scrupuleuse. Cette modération habile augmente l'autorité et le crédit des corps qui s'en montrent animés. Voilà pourquoi nous avons vu avec peine l'initiative qu'a prise, sans motif suffisant, la cour royale d'Angers pour poursuivre le nouveau député de la Sarthe, M. Ledru-Rollin. A ce propos, un journal s'est mis à nous faire la leçon avec une morgue assez plaisante, et il nous a accusés d'avoir énoncé des propositions monstrueuses, quand nous nous trouvions d'accord avec les impressions de l'opinion publique et la conduite du gouvernement. Lorsque le discours prononcé par M. Ledru-Rollin a été connu, il a été généralement blâmé; mais à ce blâme a succédé l'étonnement quand on a appris que ce discours était l'objet de poursuites judiciaires. Il y avait dans cette surprise du public un instinct fort juste. On ne voyait pas de raisons suffisantes pour métamorphoser brusquement une question politique en procès. Le ministère et même des magistrats de la cour royale d'Angers en jugèrent de même. Si nous sommes bien informés, M. le procureur-général d'Angers aurait écrit à M. le garde des sceaux que quelques membres de la cour avaient eu l'idée de poursuivre le discours de M. Ledru-Rollin, mais que, pour lui, il pensait qu'il valait mieux s'abstenir. M. le garde des sceaux répondit sur-le-champ à ce magistrat qu'il partageait tout-à-fait son avis, quand, le lendemain de l'envoi de sa lettre, le ministère apprit par le télégraphe que la cour royale, sur la proposition du premier président, avait pris l'initiative de la poursuite. Ainsi, dans cette affaire, le ministère public et le cabinet sont restés neutres. Nous avons dit que la question était neuve et difficile; apparemment nous n'avions pas la prétention de la trancher d'un seul coup. Dans un cas où il n'y a pas de lois particulières et positives, nous avons indiqué les points analogues d'où il serait possible de tirer des inductions; c'est toujours ainsi qu'on procède en jurisprudence. Nous n'avons pas dit que tout candidat était inviolable, puisque le député ne l'est lui-même que pendant la durée de la session; nous avons montré l'extrême danger qu'il y aurait à voir la magistrature se jeter inconsidérément dans l'arène politique.

Que fait la cour royale d'Angers en poursuivant le nouveau député de la Sarthe? Elle soulève une question épineuse; elle place M. Ledru-Rollin et son parti sur un terrain bien autrement favorable que les déclamations débitées devant les électeurs du Mans; elle fournit l'occasion à M. Ledru et à ses amis de laisser de côté des exagérations généralement désapprouvées pour se constituer les défenseurs d'un principe. Est-ce habile? est-ce politique? Il n'y avait pas péril en la demeure. Une répression immédiate n'était pas appelée par un danger imminent. Autrement le ministère n'eût cédé sans doute à personne le devoir et l'honneur de défendre la société menacée. Les ministres du roi, à quelque nuance qu'ils appartiennent, doivent trouver dans leur conscience et dans les lois la force nécessaire pour maintenir le respect de la constitution; dans cette circonstance, il faut féliciter le cabinet de n'avoir pas compromis la responsabilité du pouvoir.

M. Humann fera-t-il son emprunt avant la réunion des chambres? Avec qui

traitera-t-il ? Depuis quelques jours ces questions sommeillent un peu dans la presse; mais nous croyons qu'elles préoccupent plus que jamais le ministre des finances. M. Humann a un intervalle de session très laborieux : il a la responsabilité directe des deux plus grosses affaires dont le cabinet ait à s'occuper, le recensement et l'emprunt. On parle de la probabilité d'un rapprochement entre M. Humann et M. Rothschild : ces deux puissances financières se sont fait pendant un moment une sorte de guerre d'observation; mais elles paraissent arriver à reconnaître qu'il leur serait bien difficile de se passer l'une de l'autre. Le célèbre banquier ne laisserait pas échapper sans déplaisir une opération d'environ quatre cent cinquante millions; et d'un autre côté il ne serait guères possible de rassembler sans son concours les élémens d'un emprunt aussi considérable. Si M. Humann veut user avant la prochaine session de la faculté que lui donne l'art. 30 de la loi des recettes, il devra faire connaître les conditions qu'il met à son emprunt dans le courant de septembre.

Les problèmes financiers sont à l'ordre du jour, et jamais les affaires politiques n'ont été plus compliquées par des calculs, des chiffres, et des débats de tarifs. Une nouvelle question vient de surgir, c'est le projet d'un traité de douanes entre la France et la Belgique : question qui n'est pas d'hier, et qui de long-temps ne recevra une solution. Il est très vrai, comme l'a dit un journal, que déjà notre diplomatie s'en était occupée. Il y a sept ans, pendant le ministère du 6 septembre, M. le comte Molé a eu, sur ce sujet, des conférences avec M. l'ambassadeur de Belgique. La question n'est donc pas nouvelle, et néanmoins elle n'est guère plus avancée qu'au moment où on l'a posée. Tant en France qu'en Belgique on est loin d'être d'accord sur les avantages qu'aurait pour les deux pays un traité de douanes; chez nous les départemens du Nord les repoussent, et une semblable transaction excite les répugnances de ceux des Belges qui inclinent à une alliance étroite avec l'Allemagne. Quelle extension donnerait-on à ce traité? Serait-ce entre les deux pays une véritable association qui n'en ferait qu'un peuple pour les relations commerciales, ou bien s'agirait-il simplement d'un traité qui réglerait le tarif d'un nombre déterminé de produits et de marchandises ? Supposons que la France et la Belgique finissent par tomber d'accord sur tous les points, n'y aura-t-il pas des difficultés diplomatiques à aplanir tant du côté de l'Allemagne, que du côté de l'Angleterre ? Déjà, dans les discussions de quelques publicistes, il a été question des traités de 1815; on a demandé si une union aussi étroite de la Belgique et de la France ne leur porterait pas une nouvelle atteinte; un journal anglais prétend qu'on ne peut laisser faire à la France, par la voie du commerce et de la paix, ce que l'Europe ne souffrirait pas qu'elle fît par les armes. Assurément toutes ces protestations prématurées n'infirment en rien le droit de la France et sa liberté d'action, mais elles indiquent toutes les difficultés dont se complique un projet sur lequel nous aurons souvent occasion de revenir. Le cabinet ne met pas ce projet au rang des affaires dont il se propose

de presser le dénouement; dans son sein, plusieurs de ses membres ont témoigné, dit-on, de leur répugnance à s'en occuper. S'il en est question à la chambre, dans la session prochaine, ce sera probablement plutôt sur la provocation isolée de quelques députés, que sur l'initiative prise par le gouvernement.

Dans quinze jours il y aura un an que le mouvement du 1[er] septembre 1840 a changé en Espagne le gouvernement et contraint la reine Marie-Christine à quitter le royaume. Tout ce qui s'est passé depuis a toujours tendu à prouver, de plus en plus, combien cette révolution était arbitraire, injuste, funeste au pays. Sans nécessité, sans griefs, les Espagnols, ou plutôt une minorité triomphant facilement de l'inertie de la majorité, ont méconnu la constitution qui devait couvrir de son inviolabilité le pouvoir royal entre les mains de la régente. Qu'a gagné l'Espagne à cette violation? Est-elle plus heureuse parce qu'Espartero et Arguelles se sont partagé les dépouilles de la reine Christine! parce que l'un est régent, parce que l'autre est tuteur? Le parti modéré qui, l'année dernière, s'est trouvé opprimé par les *Exaltados*, semble reprendre de l'autorité, non qu'il s'agite beaucoup, mais la seule action du temps lui rend de la force. Nous ne voudrions d'autre preuve de la situation fausse dans laquelle le mouvement de septembre a mis l'Espagne, que le ton embarrassé du manifeste par lequel le duc de la Victoire tente de répondre à la protestation de la reine Christine. A travers la prodigieuse prolixité de ce morceau, nous avons en vain cherché un grief nettement articulé, l'accent de la conviction et du bon droit. Ce n'est pas ainsi que parle l'organe d'une nation qui croit avoir été la victime d'une odieuse et coupable tyrannie.

La conduite du régent présente un singulier contraste: Espartero se montre à la fois inquiet et indolent. Il frappe un coup d'éclat, comme le licenciement de la garde royale, puis il rentre dans une sorte d'oisiveté contemplative, comme s'il était étranger à ce qui se passe en Espagne. Il ne doit pas se dissimuler combien il assemble de haines contre lui en cassant brutalement un corps d'élite, qui entretenait dans l'armée une émulation utile. Le capitaine-général Palafox vient de résigner le commandement en chef de la garde, réduite à quatre régimens pour le service du palais de la jeune reine. Ainsi Espartero, qui s'annonçait, à son avénement, comme le restaurateur de la gloire militaire, et qui devait, on s'en souvient, conquérir le Roussillon, se trouve conduit à traiter hostilement le vétéran le plus illustre et les soldats d'élite de l'armée espagnole. Fier de son courage personnel, il croit qu'il pourra toujours intimider et contenir les mécontens; mais il est des passions qu'il est périlleux d'irriter, surtout quand elles ont servi de degrés pour monter au pouvoir.

C'est un sentiment qui honore notre époque, et qui montre la douceur de nos mœurs politiques, que la sympatie qu'a éveillée dans toutes les ames le grave accident arrivé au duc de Bordeaux. Qu'on ne s'y trompe pas; cette

compassion généreuse s'adresse au jeune homme et non pas au prétendant. Mais rien ne serait plus propre à refouler ces sentimens dans les cœurs que l'emphase ridicule et mensongère de certains organes de la légitimité. S'il faut en croire *la Gazette de France*, l'opinion refusait de croire à la chûte de cheval du duc de Bordeaux, parce qu'elle attribue à ce jeune prince une sorte d'inviolabilité providentielle, et ce jeune prince se trouve environné de cette grandeur qui faisait dire à Louis XIV, à la vue de la stupeur de sa maison, pendant une de ses maladies : *Vous me croyez donc immortel?* Au moment où une société, dont le caractère n'est pas une sensibilité excessive, accorde un moment de bienveillant intérêt au sort d'un jeune homme malheureux, il faut être bien mal inspiré pour la rappeler à son indifférence par de semblables exagérations.

Le drapeau déchiré du 17e régiment d'infanterie de ligne a brillé à Marseille d'un incomparable éclat. Marseille a reçu avec enthousiasme cette élite de braves dont l'étendard percé de balles disait assez au milieu de quels hasards ils avaient bruni leurs martiales figures. M. le duc d'Aumale a eu sa part de cette ovation populaire. C'était justice : le peuple ne lui a pas fait de passe-droit parce qu'il était prince, il l'a traité comme un soldat. On peut reconnaître par ces démonstrations combien notre colonie d'Alger est chère aux Marseillais. Ils savent gré au gouvernement de 1830 de cultiver avec une si glorieuse énergie l'héritage légué par la restauration. Dans un mois le général Bugeaud repartira pour une nouvelle campagne. Notre dernière expédition a considérablement affaibli les ressources d'Abd-el-Kader. Espérons que de nouveaux coups l'achèveront. Mais, au nom du ciel, mettons-y de la persévérance : laissons avec patience nos généraux poursuivre leurs plans et développer leurs desseins. Faut-il croire qu'un projet annoncé par M. le maréchal Soult à la tribune vient d'être abandonné? On assure que M. Stockmar, qui devait prendre la direction en Algérie d'une sorte de colonie suisse, quitte Paris et la France parce qu'il n'a pu s'entendre définitivement avec le gouvernement français. Il nous paraît difficile que le ministère ne donne pas sur ce fait, s'il est vrai, des explications. Le cabinet, par l'organe de M. le président du conseil avait proclamé solennellement ses intentions; elles étaient justes et droites; Il faut effectivement faire d'Alger, comme on l'a dit, non-seulement une ville française, mais une ville européenne. C'était un heureux commencement d'exécution que d'appeler en Algérie des Suisses, race honnête et robuste dont les habitudes laborieuses donnaient des garanties à l'administration française. Pourquoi un projet aussi sage et aussi simple avorterait-il sitôt après avoir été conçu?

Il est triste que, dans certaines régions de la presse, des haines aussi implacables que mesquines cherchent toujours à se satisfaire. En ce momen M. Thiers parcourt l'Allemagne; il visite les champs de bataille immortalisés par nos armes; il va étudier sur les lieux et pour ainsi dire prendre sur le fait le génie de Napoléon aux prises avec les redoutables armées de l'Autriche, de

la Prusse et de la Russie; il voyage en historien. C'est dire assez qu'il doit trouver, chez une nation aussi éclairée que loyale, l'hospitalité et l'accueil qu'elle n'a jamais refusés même au mérite le plus obscur. C'est bien mal interpréter les sentimens de la noble Allemagne, que de la croire capable de témoigner quelque ressentiment à un homme d'état qui n'a fait que son devoir en représentant, avec une énergie sincère mais sans hostilité, la nationalité de son pays. Nous croyons que de l'autre côté du Rhin M. Thiers trouvera des procédés plus généreux que ceux de certains journaux qui, en France, enregistrent avec empressement les *on dit* les plus absurdes et les plus mensongers. Les ennemis de M. Thiers ne réfléchissent pas que, si par hasard, ce qu'encore une fois nous ne voulons pas croire, son patriotisme connu le rendait l'objet, à l'étranger, de quelque démonstration malveillante, la popularité dont il peut jouir dans son pays serait loin d'en souffrir. Probablement, quand M. Thiers arrivera à Berlin, sa majesté le roi de Prusse n'aura pas encore quitté sa capitale. Ce n'est guère que dans les derniers jours du mois que le roi Frédéric-Guillaume doit se rendre en Silésie, pour assister aux grandes manœuvres. La ville de Breslaw a fait une démarche solennelle auprès du souverain pour qu'oubliant un malentendu regrettable, il voulût bien se rendre dans la première ville de la Silésie, et y recevoir d'irrécusables témoignages d'attachement et de fidélité. Le roi a répondu à cette ouverture avec un empressement cordial, et a accepté les fêtes que lui prépare la ville de Breslaw. Dans ce moment, un des plus célèbres poètes de l'Allemagne, Ludwig Tieck, est à Sans-Souci l'objet des bontés les plus affectueuses de la part du roi. Guillaume Schlegel est aussi à Berlin. La nouvelle donnée par un de nos journaux de la retraite de M. de Werther, comme ministre des affaires étrangères, ne paraît pas devoir se confirmer, du moins dans un avenir aussi prochain qu'on l'avait annoncé. En recevant le grand cordon de l'Aigle-Noir, M. de Werther aurait au contraire recueilli, de la bouche de son souverain, l'expression de sa satisfaction pour la manière dont il avait terminé l'affaire d'Orient, en signant le dernier protocole de la conférence de Londres.

— Dès sa publication, *le Chemin de Traverse,* de M. Jules Janin, obtint un succès de bon aloi, que le temps est venu pleinement confirmer. Personne n'a contesté le charme de cette narration capricieuse, si riche en boutades spirituelles et en ingénieux détours. Pourtant l'auteur ne s'est pas tenu satisfait d'un premier appel au public, et il s'est soumis à l'épreuve d'une nouvelle édition. De nos jours, les éditions d'un roman se multiplient sans que l'écrivain se préoccupe beaucoup d'améliorer son œuvre. Il semble qu'il n'y ait dans la

poursuite de la perfection ni fatigue ni efforts, et que la plupart de nos romanciers soient doués d'une faculté particulière qui leur permette d'atteindre de prime-abord et de plein-saut à toutes les délicatesses de l'art. C'est un usage à peu près perdu que celui de revenir avec un soin scrupuleux sur un travail accompli, d'en revoir froidement toutes les parties, de corriger avec zèle toutes les imperfections qu'un examen sévère y fait découvrir. M. Janin s'est conformé à cet ancien et excellent usage : en donnant une édition nouvelle de son roman, il a cru qu'il s'obligeait aussi à le présenter sous une forme plus achevée. Cette conscience, apportée dans la révision d'une œuvre déjà assurée des suffrages du public, est doublement louable chez un écrivain à qui l'improvisation réussit peut-être mieux qu'à personne. Grace aux nouvelles corrections faites par l'auteur, le succès du *Chemin de Traverse* ne peut manquer de se consolider encore. A côté des feuilletons qu'il disperse d'une main si prodigue, ce livre nous montre le talent de M. Janin sous une face plus sérieuse; la part de la narration étudiée, de la réflexion et du style, y est faite aussi bien que celle de la causerie vive et légère. Il y a de plus dans ce roman une qualité qui manque à beaucoup de livres nouveaux, et qui étonne d'autant plus quand elle se rencontre chez un écrivain adonné sans relâche aux labeurs de la presse : c'est la fraîcheur. Rien n'est plus jeune et plus souriant que certaines pages du *Chemin de Traverse*. Nous ne connaissons guère que M. Karr qui puisse être comparé, sous ce rapport, à M. Janin, et qui, au milieu des fatigues sans cesse renouvelées de l'improvisation, n'en retrouve pas moins pour écrire ses romans toutes ses aimables qualités de paysagiste. *Le Chemin de Traverse* débute par de très heureuses pages où l'on retrouve l'esprit de M. Janin uni à une certaine sensibilité, à un vif sentiment de la nature, qui se dérobent trop souvent dans la suite du livre. Les caractères sont dessinés et soutenus avec un soin qui mérite d'être signalé. Prosper de Chavigny, le baron de la Bertenache, Lætitia, le frère Christophe surtout, sont de piquantes et originales figures. Nous ne parlerons pas de l'action, capricieusement nouée, qui met en scène ces divers personnages. Les romans de M. Janin, on le sait assez, ne se prêtent point à l'analyse, et *le Chemin de Traverse* ne diffère nullement à cet égard de ses aînés, *Barnave, la Confession* et *l'Ane mort*. En résumé, nous croyons que la dernière édition du *Chemin de Traverse* trouvera bon accueil chez ses anciens comme chez ses nouveaux lecteurs.

— Une des plus vastes conspirations de l'histoire moderne, une des plus dramatiques batailles du catholicisme et du protestantisme, qui, venue avant

la Saint-Barthélemy, en a peut-être donné l'idée, une intrigue politique et religieuse où le patriotisme, l'ambition, la vengeance ont leur part : tel est le sujet d'une tragédie que vient de publier M. de Jouy, *la Conjuration d'Amboise* (1). Avant même d'avoir lu cet ouvrage, nous savions déjà gré à l'auteur d'avoir osé soutenir la cause désertée de la poésie, et aborder énergiquement le rude et honorable labeur d'une tragédie en cinq actes et en vers. Ce n'est pas là toutefois le seul titre que présente *la Conjuration d'Amboise* à l'attention et à l'intérêt des lecteurs. La variété et le mouvement sont les qualités distinctives de cette œuvre qui se recommande aussi par une exécution patiente. M. de Jouy, l'adorateur et le disciple de Voltaire, semble cette fois s'être proposé un autre modèle; à le voir ne plus chercher l'unité de l'action dans l'unité du fait, mais dans celle de l'idée même, on pourrait croire que le souvenir des drames historiques de l'école anglaise a été plus d'une fois présent à son esprit pendant qu'il écrivait *la Conjuration d'Amboise*. Tout en multipliant les personnages et les incidens, il a su d'ailleurs éviter le désordre, et jamais l'ensemble n'a été sacrifié au détail. C'est là un mérite qui devient bien rare, et il suffirait presque, à défaut de tous les autres, pour assurer à la tragédie historique de M. de Jouy un rang distingué parmi les publications nouvelles.

— Un nouveau volume de poésies, de M. Brizeux, *les Ternaires*, vient de paraître à la librairie de Masgana. Ce recueil, dont la *Revue* citait dernièrement deux pièces, renouvelle, sous une forme d'une grâce sévère, la fraîche et délicate inspiration de *Marie*.

(1) Chez Doyen, Palais-Royal.

F. Bonnaire.

DE LA CONCURRENCE DANS LES ARTS.

L'ODÉON.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Cette fois encore, pour la vingtième fois peut-être, voici que le théâtre de l'Odéon, fermé toujours, annonce qu'il doit ouvrir ses portes à double battant. Déjà, pour peu que vous soyez un observateur attentif, pouvez-vous remarquer la foule des comédiens sans emploi et des coquettes sur le retour se dirigeant à pied, en omnibus et même en fiacre, vers cet heureux royaume du calme, du silence, des longs et faciles sommeils. Tout se prépare, lentement il est vrai, mais enfin tout se prépare, pour qu'un beau soir le contrôleur oisif reprenne sa place accoutumée tout au haut de ce noble perron. Allons, du courage! Que le lustre s'allume dans les ténèbres, que le vers se mette à ronfler dans le silence, que les murailles du quartier latin se chargent de l'affiche flamboyante. Voyez-vous s'entr'ouvrir mystérieusement le couloir des comédiens? Par cette entrée cachée se glissent en même temps le comédien, le claqueur, l'auteur dramatique, le souffleur, le machiniste, la grande coquette et l'ingénue, le père noble et le jeune premier. C'en est fait, que le faubourg Saint-Ger-

main se réveille, qu'il ait dans son enceinte complétée ses transports et ses joies de tous les soirs. Plus de Pont-Neuf! C'est en petit le grand cri de Louis XIV : Plus de Pyrénées! Peuple, réjouissez-vous, un second Théâtre-Français vous est accordé.

Second Théâtre-Français, tel est en effet le titre du nouvel Odéon. Les dernières mélodies de Rossini et de ses deux bâtards Donizetti et Bellini retentissaient encore dans les frises dorées; à peine la Grisi, l'Albertazzi, le buffo cantante Lablache et sa seigneurie Rubini ont-ils dit adieu, pour n'y plus revenir, à ce désert peuplé par eux pendant deux hivers, mais qui menaçait de redevenir un désert, que déjà la tragédie et la comédie demandent qu'on les introduise. Elles accourent, celle-ci dans son cothurne sans semelle, celle-là dans son brodequin délabré, et, d'une voix tant soit peu vieillotte et grelottante, elles s'écrient qu'il leur faut ouvrir en toute hâte, qu'elles veulent rentrer dans leur domaine, qu'elles sont chez elles, dans ce palais construit pour elles. — Ouvrez-nous, s'écrient-elles, nous revenons de notre exil; ouvrez-nous: moi je suis la pitié et la terreur, moi je suis la gaieté et l'éclat de rire; ouvrez-nous, ou prenez garde à mon poignard ébréché; ouvrez-nous, ou malheur à vous, je vous écrase d'un coup de ma marotte! — Ainsi crient-elles. Cependant le passant affairé, qui grimpe péniblement les savantes hauteurs de la rue Saint-Jacques, entendant tout ce tapage, se dit à lui-même : — Certes, voilà de bonnes dames qui se donnent bien de la peine pour arriver Dieu sait à quoi. Aujourd'hui elles se morfondent à la porte de cette maison, demain elles se morfondront au dedans de la maison; et ma foi! pour être morfondu, mieux vaut encore rester à faire le pied de grue sous ces vastes galeries bien aérées, que sous les voûtes humides, sombres, froides, tristes, de ce théâtre malencontreux. Au dehors vous trouvez quelques bonnes ames qui vous plaignent et qui vous prêtent un pan de leur manteau pour vous couvrir; mais au dedans, nul ne sait que vous êtes là, pas même à vos gémissemens.

Malheureux théâtre, en effet, que ce théâtre de l'Odéon! Dans ce petit coin de terre, entre les colonnes de cette espèce de temple grec, se sont accomplies autant de révolutions pour le moins que dans le monde politique. Comptez plutôt, vous qui avez des souvenirs, seulement depuis vingt ans. Que de gloires brusquement interrompues, que de misères, que de débuts, que de chutes, que de faillites! quel étrange pêle-mêle! La tragédie, la comédie, le vaudeville, les Anglais jouant Shakspeare dans leur propre langue, l'opéra italien tra-

duit, l'opéra allemand traduit, *Robin des Bois*, Mlle George et Frédéric Lemaître, M. Harel dépensant en vain, à soutenir ce paradoxe, plus d'esprit, d'activité, de zèle, d'intelligence, qu'il n'en faudrait pour administrer la ville de Paris pendant dix ans; l'éléphant enfin, les bals masqués, et le Théâtre-Français, qui vient là comme la colonie des Phocéens à Marseille, avec cette différence cependant que le Théâtre-Français ne peut rien fonder, — puis les représentations à bénéfice,— puis les enfans de M. Castelli,— puis les Italiens dont nous parlions tout à l'heure; et enfin le nouveau Théâtre-Français d'aujourd'hui. Quelle confusion! Quel beau théâtre on eût construit, fondé et animé, dans un autre quartier, rien qu'avec l'argent des peintres et des badigeonneurs! car les révolutions de l'Odéon n'ont pas été seulement des révolutions morales, mais encore des révolutions physiques. Que de fois la salle a été agrandie, rétrécie, dorée et redorée, peinte en bleu, peinte en rouge, peinte en vert, peinte en blanc! que de fois le rideau a été changé, retourné, rafraîchi! Aujourd'hui on ouvrait des loges sur le parterre, le lendemain on fermait les loges sur le parterre; aujourd'hui on s'écriait que le paradis devait sauver le théâtre, le lendemain on fermait les loges du paradis. Et pourquoi faire tant de révolutions et de dépenses? pour faire chanter dans ce désert l'air éternel :

Vastes déserts, profondes solitudes!

Désolation, désolation!

Les faits sont là, ils parlent plus haut que toutes les théories. Le théâtre de l'Odéon n'a pu être sauvé par rien et par personne. L'an passé, l'an passé même, quand cette belle salle resplendissait de toutes sortes d'éclats poétiques, quand les avenues étaient entourées de chevaux et de voitures, quand le plus beau monde, dans ses plus riches appareils, remplissait ces loges brillantes, quand les chefs-d'œuvre de l'Italie chantés par ces artistes excellens faisaient battre tous les cœurs, quand c'était là plus qu'une loi, plus qu'une nécessité, quand c'était une mode, eh bien! au milieu même du triple airain d'un pareil succès, l'ennui avait fini par se glisser. On écoutait, on applaudissait moins; le chanteur le plus brillant, à peine en scène, sentait tomber sur sa tête je ne sais quel froid glacial; la belle Grisi frissonnait dans sa robe noire; d'où venait cet ennui? d'où venait cette gêne? Eh! d'où pouvaient-ils venir, sinon de ces voûtes trop majestueuses qui tiennent de si près à la chambre et à la cour des pairs?

Mais, dira-t-on, ce théâtre maudit, ce théâtre damné, ces profondes ténèbres toutes peuplées de larves menaçantes, ce grand vide où s'agitent incessamment les fantômes de tant de drames contrefaits, n'a-t-il pas eu ses jours de gloire et de prospérité, ses triomphes honorables, ses luttes heureuses? Et à ce sujet, je vous entends déjà me citer les comédies de Picard, les comédies de feu Waflard, le meilleur disciple qu'ait eu Picard, les drames de M. Mazères, et surtout et enfin et toujours *les Vêpres siciliennes*, *le Paria*, *les Comédiens*, les premiers et fortunés essais de M. Casimir Delavigne. En même temps vous me nommez Joanny, Duparay, Frédéric Lemaître, Ferville, Mlle Brohan, Mlle George, Mlle Anaïs Aubert, Mme Albert, et bien d'autres; vous me rappelez que les uns et les autres ils ont frappé plus d'une fois ces grands coups avec lesquels se font les succès. — Qui vous nie le succès, le talent, le bonheur de ces comédiens et de ces poètes? Qui vous nie leur popularité et leur puissance? Seulement, ce qu'on vous nie, c'est que ces rares talens, ces charmans esprits, ces poètes nouvellement découverts, aient jamais pu réussir à fonder un théâtre. Appelez-vous donc un théâtre, je vous prie, une institution littéraire qui change tous les ans de directeur, d'auteurs, de genre, de public? Appelez-vous un théâtre une espèce de hasard où chacun garde pour soi-même, pour soi tout seul, tout ce qu'il a, sans rien apporter à l'ensemble, chacun sachant qu'il doit s'en aller demain comme il est venu aujourd'hui, pauvres gens qui portent çà et là leur instinct dramatique, aimables vagabonds prêts à toute chose, excepté à rester à la même place? Ainsi ont-ils fait les uns et les autres sur ce théâtre de passage; ils ont traité l'Odéon, les uns comme un piédestal à leur renommée naissante, les autres comme un lieu de refuge pour leur vieillesse délabrée, presque tous comme un théâtre de province où l'on reste un an pour aller chercher fortune ailleurs. Sur ces hauteurs où ils ne songeaient qu'à mériter une fortune nouvelle, ceux-là seulement sont restés qui n'avaient rien à attendre de meilleur. Ils sont restés pour contempler les débris de leurs vastes espérances, ils sont restés pour la ruine, pour la misère, pour se voir en fin de compte remplacés par le premier animal à la mode, par miss Dejick, par exemple. O vanité des vanités! Et pour un second Théâtre-Français, que c'est tristement finir!

Ne dites donc pas que ce théâtre, sauf quelques exceptions brillantes auxquelles les honneurs de la représentation publique ne pouvaient pas manquer, ait jamais été utile ni à l'art dramatique, ni à ceux qui

l'exploitent. Les hommes de quelque valeur qui ont été un instant l'honneur de ce côté de la Seine, où sont-ils à cette heure, sinon au Théâtre-Français, qui n'eût pas mieux demandé que de les recevoir tout de suite? Pensez-vous donc qu'à défaut du théâtre de l'Odéon, l'auteur des *Vêpres siciliennes* ne serait jamais entré dans l'arène poétique? Pensez-vous que la comédie de Picard devait nécessairement vivre et mourir à cette place? Pensez-vous que Duparay, Joanny, Mlle Brohan auraient été réduits, celui-là à se faire commis-voyageur, celui-ci à rester soldat, Mlle Brohan à broder des écharpes, sans le second Théâtre-Français? Mais, au contraire, la position de ces artistes excellens et leur fortune ne s'est arrangée que lorsqu'ils ont été hors de ces révolutions et de ces tempêtes. A cette heure, M. Joanny s'est retiré avec une pension de retraite: à qui la doit-il, sinon au Théâtre-Français, qui l'a pris à l'Odéon? A cette heure M. Duparay peut vivre honorablement dans sa petite maison des champs : à qui le doit-il, sinon au Théâtre-Français, qui, pour cinq ou six ans d'un bon service, n'a pas voulu que l'habile comédien se retirât sans récompense? Quant à Mlle Brohan, ce que le second Théâtre-Français n'avait pas fait pour elle, le Vaudeville l'a fait vite et bien. Le Vaudeville l'a adoptée comme une jeune et charmante comédienne qu'elle était en effet. Le Vaudeville a fait valoir la grace, l'esprit, la bonne humeur, la gentillesse de la vive soubrette qui se doutait à peine de sa valeur. Ainsi encore, le drame s'est emparé de Frédéric Lemaître au sortir de l'Odéon, pour confier à ce fougueux révolutionnaire ses créations les plus violentes. Jusqu'à présent, savez-vous à quoi a été utile l'institution d'un second Théâtre-Français? A ôter toute leur grace, toute leur nouveauté aux comédiens qu'il emploie, aux ouvrages qu'il représente; à les vieillir tout d'un coup en vingt-quatre heures, à leur donner je ne sais quelle tournure de comédiens et d'ouvrages de province dont ils ont bien de la peine à se corriger. Nous autres Parisiens, nous ressemblons quelque peu à cette marchande d'herbes de la ville d'Athènes qui appelait Théophraste *étranger*, ou bien encore à ces gourmets du temps de Lucullus qui reconnaissaient au goût le poisson pêché en-deçà ou au-delà du pont du Tibre. Que si vous accordez qu'en effet le poisson n'ait pas le même goût de ce côté-ci de la rivière que de ce côté-là, à plus forte raison reconnaîtrez-vous toutes sortes de différences entre une œuvre dramatique conçue, apprise et jouée dans le tumulte des passions parisiennes, des vices parisiens, au milieu du grand concours des citoyens et des étrangers, et la pièce de théâtre rêvée dans un pays perdu, jouée dans le bruit des écoles,

et jugée par des étudians en droit et en médecine, braves jeunes gens s'il en fut, mais qui s'accommodent beaucoup mieux d'un petit théâtre, où pas un étranger ne se glisse, et qui d'ailleurs ne savent pas un mot du monde réel, de ses passions, de son langage, de ses mœurs. D'où il suit que les plus grands succès du théâtre de l'Odéon n'ont jamais été des succès qu'à l'endroit même où ils ont été représentés pour la première fois. Tirez-les de leur terre natale, ils perdent à l'instant même une grande partie de leur valeur. Voyez plutôt: *les Vêpres Siciliennes*, *les Comédiens*, *le Paria*, malgré la toute-puissance de M. Casimir Delavigne, ne sont presque jamais représentés sur le Théâtre-Français. *Les Ricochets*, *les Marionnettes*, *la Petite Ville*, *l'Alcade de Molorido*, qui nous faisaient rire jusqu'aux larmes, toutes ces créations si récentes encore et si charmantes, sont jouées moins souvent qu'une pièce de Regnard ou de Dancourt. En vain a-t-on voulu transporter de l'Odéon au Théâtre-Français *les Deux Anglais*, *une Journée à Versailles*, *la Première Affaire*, *Luxe et Indigence*, ce gai répertoire sauvé des fureurs de 93: le Théâtre-Français n'a rien pu faire, ou du moins a-t-il fait bien peu, de ces aimables petits chefs-d'œuvre; dernièrement encore, nous l'avons vu, à propos du drame de M. Romand, *le Bourgeois de Gand*. Ce drame avait été représenté sur le théâtre de l'Odéon, il est vrai, mais par les comédiens du Théâtre-Français. Ce drame avait été applaudi et bien écouté. L'Odéon meurt: c'en est fait, tout ce répertoire nouveau-né est à jamais perdu; on ne parvient à sauver que *le Bourgeois de Gand*. Trois ans après tout au plus, le Théâtre-Français remet ce drame en lumière. Eh bien! ce drame, qui nous semblait si hardi à l'Odéon, paraît vieux, terne, languissant au Théâtre-Français. La même aventure est arrivée à des drames de M. Alexandre Dumas lui-même. *Christine de Suède*, ce drame fameux de l'Odéon, obtient un succès éclatant et qui paraissait mérité. — Nous n'avons pas encore entendu dire que le Théâtre-Français ait représenté *Christine*. Quant au *Charles VII* emprunté à l'Odéon, c'est une pâle conquête que le Théâtre-Français a faite là; autant eût valu laisser la pièce dans le même oubli que les œuvres les plus fêtées de ce lieu de perdition, le *Fiesque* de M. Ancelot, le *Roméo et Juliette* de M. Soulié, et le *Rienzi* de M. Drouineau. Pourtant M. Drouineau, rappelé sur le théâtre, écrasé d'applaudissemens et d'éloges, devenu pour huit jours le poète et le romancier à la mode, grace à ce *Rienzi* qui ne devait pas passer le Pont-Neuf, M. Drouineau devait succomber sous tant d'émotions heureuses et perdre le

peu de sang-froid qui lui restait. Il nous semble que, sauf une demi-douzaine d'autres tentatives dramatiques, ce sont là tous les travaux notables de feu le théâtre de l'Odéon depuis vingt ans.

Bien plus, et tel est l'incroyable guignon qui s'attache même aux succès du susdit théâtre, son succès le plus éclatant, son chef-d'œuvre, sous le rapport de la popularité et de la fortune, son *Robin des Bois* pour tout dire, l'œuvre qui a poussé pendant toute une année les masses parisiennes hors de leur sphère accoutumée, *Robin des Bois* n'a jamais pu franchir le cercle invisible qui le retenait dans le quartier de la Sorbonne sacrée. En vain les Allemands eux-mêmes, fraîches voix, calmes regards, inspiration mélodieuse, ont-ils voulu jouer le *Freischütz;* Paris n'a voulu entendre que le *Robin des Bois.* En vain l'Opéra a-t-il déployé toute la magie de ses décorations, de ses danses, de ses costumes, de ses belles voix, pour représenter le *Freischütz;* à l'Opéra même, et l'autre jour encore, le public a redemandé son *Robin des Bois.* Bien plus, l'Opéra-Comique, plus prudent et mieux avisé que l'Opéra, remet en honneur, non pas le *Freischütz*, mais *Robin des Bois,* sans y changer une note, un seul vers. Entendez-vous d'ici le public qui s'écrie : C'est là, il est vrai, notre ancien *Robin des Bois*, mais nous ne voulons voir *Robin des Bois* qu'à l'Odéon. Ainsi donc, tout ce que l'Odéon a touché est frappé de stérilité; ses plus heureuses aventures ne passent pas le détroit du Pont-Neuf. Ne dites donc pas qu'au besoin l'Odéon peut créer des pièces et des acteurs. Ses acteurs, il les prend tout faits, et c'est encore là sa meilleure chance d'avoir des comédiens passables. Quant à ses pièces, même les plus vaillantes, elles ont besoin pour vivre des mêmes bruits, des mêmes tumultes, des mêmes fureurs qui les ont vu naître; il leur faut le même parterre, le même lustre, le même terroir, sinon elles languissent, elles meurent. D'où il suit que, si le quartier latin veut avoir une comédie, une tragédie, à lui, il faut qu'il se les fasse lui-même à lui-même, sans songer à l'exportation, tout comme les fermiers de la Bourgogne font eux-mêmes leur provision de sel, de sucre et de tabac. Sur ce tabac, sur ce sucre, sur ce sel, sur tous ces fruits défendus, le fisc ferme facilement les yeux tant qu'on ne veut pas les mettre dans la circulation du commerce, sinon le fisc fait main basse sur les denrées qui fraudent ses droits. Telle est à peu près l'histoire des comédies et des tragédies jouées à l'Odéon. Elles passent comme des tragédies et des comédies de contrebande; la critique leur est douce et humaine; le parterre du lieu, quand il est en belle humeur, les protége de son bruit toujours

et quelquefois de son silence. Mais cependant agrandissez ce beau succès, transportez votre chef-d'œuvre sur la première scène du monde; alors soudain recommence cette guerre de contrebandiers et de frontières; la critique revient sur ses pas, le parterre se lève comme un seul homme pour juger la tragédie en question à son nouveau point de vue. Ainsi, pour ces œuvres jouées à l'avance et même avec éclat, il est plus difficile qu'à toute œuvre inédite de franchir heureusement le seuil du Théâtre-Français et surtout de s'y maintenir.

Ce sont là des faits que nul ne peut nier, des argumens sans réplique. L'art dramatique ne peut jamais être qu'une sorte d'accident dans ce quartier perdu de la ville. Transportez la Sorbonne et le Collége de France sur la place de la Bourse, la Sorbonne et le Collége de France seront aussi peu à la place qui leur convient qu'un second Théâtre-Français au carrefour de l'Odéon. Ce vaste Paris est ainsi fait qu'on ne peut rien y déplacer sans nuire. C'est que tout y prend sa place par la force même des choses; c'est que le bruit, le mouvement, la fête, ont leurs monumens naturels aussi bien que le calme, le silence, le désert. Nous savons très bien à quel théâtre fut représenté *le Mariage de Figaro*, par exemple; nous nous souvenons mieux que personne des batailles littéraires du café Procope; mais en ce temps-là tout Paris, toute la France, étaient à l'art dramatique. La révolution future se faisait en plein Théâtre-Français. Voltaire, ce tribun déclamateur, apportait au théâtre toutes les émeutes de sa poésie. Là régnaient en maîtres souverains les rares talens de la tragédie et de la comédie dont nous n'avons conservé que le nom et les souvenirs. En ce temps-là le Théâtre-Français eût été situé sur les hauteurs les plus hautes de la butte Montmartre que le public s'y fût porté chaque soir, comme le public se porte toujours au vice, à l'émeute, à la passion, qui répondent à ses propres vices, à ses propres émeutes, à ses passions présentes. En ce temps-là on aimait le théâtre par toutes sortes de motifs, d'abord parce que c'était le théâtre, ensuite parce que c'était le théâtre de Voltaire, de Diderot, de Beaumarchais, de l'Encyclopédie tout entière, enfin parce que c'était le théâtre de Lekain, de Molé, de Larive, de Mlle Raucourt, de Mlle Contat, de Mlle d'Angeville, d'eux tous et d'elles toutes, ces aimés et ces adorées, enfin parce que le théâtre était à la fois un salon, une tribune, un journal, un club, une foule.

Mais aujourd'hui, grace au *progrès*, grace aux mille combinaisons depuis long-temps épuisées, grace à la transplantation des œuvres

exotiques, grace à cet affreux luxe de costumes, de décorations, d'armures, de lames de Tolède, grace au prix excessif du plus médiocre comparse, grace à des théories toutes nouvelles sur la caisse d'épargne et le soin du pot-au-feu appliquées à mesdames les comédiennes, grace à la tribune nationale qui ne laisse plus rien à dire aux poètes, grace au journal qui dévore toutes choses, grace à l'inflexible analyse qui a commencé par s'attaquer à l'Évangile avant que d'arriver au drame, grace à tous les bruits qui se font autour de nous, des bruits qui viennent chaque jour de toutes les parties du monde, de l'Orient, de l'Occident, empires qui tombent, trônes qui s'écroulent, peuples qui s'élèvent; grace au roman tout rempli d'émotions abominables, parricides, incestes, meurtres, infernales explications de tous les mystères de l'ame humaine; le dirons-nous? grace à la *Gazette des Tribunaux*, qui tous les jours raconte sa jolie pièce très gaie et très amusante de la police correctionnelle ou même des assises, qui tous les mois se met à disposer avec une habileté infinie des tragédies pantelantes, des drames sanglans, des péripéties incroyables, en un mot, grace à toutes ces causes réunies de dévergondage dans tous les genres, dans toutes les passions, dans toutes les habitudes de la vie civilisée, il arrive et il devait arriver en effet que le théâtre devait perdre de sa toute-puissance. Ajoutez que, depuis quinze ans, pas un jeune homme ne s'est présenté qui sût écrire une scène de comédie ou disposer d'une façon passable cinq actes de mélodrame. Depuis quinze ans, tout le théâtre moderne a vécu sur les inventions plus ou moins poétiques de quatre ou cinq hommes d'esprit et de talent, et ces quatre ou cinq hommes, à l'heure qu'il est, sont encore les maîtres du théâtre sans que personne leur conteste ce rare privilége. Le public, qui est le juge en dernier ressort et sans appel, ne veut entendre que les comédies et les tragédies de ces poètes lauréats. Eux seuls, de temps à autre, ils trouvent le moyen d'arracher au parterre rebelle un sourire, une larme, un transport. De ces quatre ou cinq privilégiés, l'un joue de nos jours avec non moins de verve et d'esprit le rôle de Lopez de Vega et de Calderon de la Barca; l'autre, ingénieux et laborieux écrivain, règne au théâtre par l'imitation des poètes des grands siècles, quelque peu rajeunis à la mode nouvelle; celui-là, vagabond inventeur qui puise à toutes mains dans les poètes qui l'ont précédé, prenant son bien partout où il le trouve, est forcé de livrer tant de batailles coup sur coup, qu'il faut bien qu'il en perde quelques-unes; l'autre, poète à ses heures, tendre rêveur qui ne se

met à l'aise que dans le roman ou le poème, s'il rencontre en son chemin quelque Dorval passionnée, ne lui refusera pas un drame tout rempli d'ingénieux aperçus, d'habiles agencemens, de style étudié, d'effets arrangés avec art; le cinquième enfin, qui est une volonté de fer, qui ne respecte rien ni personne quand il s'agit de créer un drame, qui impose à la foule stupéfaite et sérieuse tous ses paradoxes, tous ses caprices, toutes ses haines sans cause, tous ses amours sans but, le cinquième agite et secoue le théâtre jusqu'à l'ébranler dans ses fondemens; il demande au théâtre plus qu'il ne peut donner, vingt fois Talma ou Mlle Mars, si le théâtre pouvait en tant fournir. Vous verrez que cet homme, puissant par la poésie et par la prose, tout brûlé du feu intérieur, que rien n'arrête, que rien ne guide, que rien n'éclaire, finira peut-être par tomber sous les décombres de l'univers remué par lui, — et cependant d'un pareil homme le théâtre ne saurait se passer aujourd'hui. Il est devenu nécessaire à force même de témérités sans frein et de hardiesses infinies. Deux hommes qui seraient ainsi faits et qui seraient doués du même génie seraient bien vite venus à bout de cet art dramatique que nos maîtres avaient rêvé si calme, si réservé, si puissant, si rempli des plus chastes transports, des plus charmantes passions. Voilà pourtant les rois du théâtre moderne. Le premier, qui tourne incessamment dans un cercle où il cueille sans trop se baisser toute sorte de bluets et de roses sans épines; le second, qui refait à la façon de Shakspeare et de Schiller les tragédies de Voltaire et du grand Corneille; le troisième, qui a remanié toutes choses, coupant, ajoutant, retranchant, disposant à son gré de l'idée, de la forme, du dialogue, de tout ce qui lui tombe sous la main; le quatrième, qui marche en tremblant sur ces cendres brûlantes; le cinquième enfin, qui détruit plus qu'il ne fonde, dont toute la joie est de briser, de renverser, d'écraser, de miner, de contre-miner ce qui a été fait avant lui. Et voilà où nous en sommes. Et autour de ces principaux inventeurs, qui, malgré un talent incontestable, une fécondité précieuse, une science habile de leur art, ne peuvent pas suffire à alimenter un seul théâtre, se tiennent en groupe douze ou quinze autres arrangeurs ou inventeurs du second ordre, et après ceux-là vous en aurez une cinquantaine qui marchent incessamment et d'un pas égal à la suite des douze ou quinze faiseurs de la seconde classe. Ceux-là sont les serfs des suzerains. Ils vont à la chasse des idées, et ils rapportent ces idées-là à leurs seigneurs et maîtres. Ils sont les traqueurs du vaudeville, de la comédie, de la tragédie; les

chefs de file attendent le gibier au passage, ils le tuent, ils le blessent, ils le manquent; mais, la bête une fois à terre, le chasseur partage avec le traqueur. Tout cela se fait de la meilleure façon et de la meilleure foi du monde. Il n'y a pas de fabrique mieux entendue, mieux ordonnée, mieux réglée, que la fabrication des œuvres de théâtre. Le maître est chez lui, il attend ses ouvriers; il commande à chacun l'œuvre qui convient le mieux au mérite de chacun; il revoit le plan de telle pièce, il écrit le dialogue de telle autre, il a promis à celui-ci une vingtaine de couplets, à celui-là une douzaine de bons mots. Il reste le dépositaire de la chose fabriquée, et c'est chez lui que les entreprises dramatiques vont se fournir de nouveautés. — Voulez-vous un vaudeville? en voilà un. Un drame? nous avons votre affaire. Une comédie? nous n'avons plus qu'à trouver le nom des personnages et à indiquer le lieu de la scène. Nous faisons aussi le ballet, l'opéra, l'opéra-comique, le mimodrame. Sans nous, la France, que disons-nous, la France? l'Europe entière serait privée des belles œuvres musicales qui sont encore aujourd'hui la joie de ses fêtes, la danse de ses valseurs, la marche de ses armées, les cantiques de ses églises, la rêverie des jeunes amoureux, l'occupation sainte des petites villes où la politique n'est pas à l'ordre du jour.— D'où il suit que cette fabrication de la chose dramatique est une des meilleures et des plus utiles fabrications de ce monde. Il n'y a guère que M. Hunter, le fabricant de cirages, ou M. Fumade, l'inventeur des briquets phosphoriques, dont la fortune se puisse comparer à certains fermiers du domaine théâtral. L'une et l'autre fortune se sont faites par les petites sommes, par les petits besoins de chaque jour. Que chaque spectateur donne un demi-centime à l'auteur du *Gamin de Paris*, vous verrez ce que produira ce demi-centime, ramassé dans les deux ou trois millions d'amateurs qui soient restés fidèles au théâtre. Ainsi, l'auteur dramatique tient en ses mains la fortune de toutes ces boutiques où se vendent l'esprit, la poésie, le sourire et la douleur de chaque soir. De même qu'il faut à la France, chaque matin, son nombre fixe de livres de pain ou de litres de vin, de même il lui faut son nombre fixe de couplets chantés ou de tirades déclamées. Quand l'Évangile a dit: *L'homme ne vit pas seulement de pain*, il ne prévoyait pas que l'homme vivrait aussi de toute parole qui sort de la bouche du plus vulgaire comédien; car, malgré son indifférence, notre époque ne dédaigne pas les émotions dramatiques. Seulement, aujourd'hui, il faut que le théâtre vienne à nous; nous sommes trop paresseux pour aller à lui. Voilà toute la

différence. Et de cette nécessité d'amener jusqu'à nous l'émotion dramatique est résultée la nécessité de la verser çà et là dans les rues et dans les carrefours comme on fait pour l'eau des fontaines. Voilà comment chaque quartier a fini par avoir non-seulement son boulanger, mais encore son théâtre; comment le quartier Latin a ses deux ou trois théâtres, le Marais son théâtre, le faubourg Saint-Marceau son théâtre, le boulevart de la Madeleine son théâtre, chaque banlieue de Paris son théâtre. — Théâtres partout, — théâtres ici et là-bas, — théâtres de toutes sortes de choses, — théâtres où l'on parle, où l'on ne parle pas, où l'acteur se montre derrière un voile, — théâtre où l'on danse sur la corde, — théâtre nautique, — café-spectacle, — spectacle-café, — théâtre de chiens savans, d'enfans savans, de marionnettes, — d'affreux petits enfans tout pâlis par les excès du drame; — théâtres d'amateurs, théâtres de promeneurs, théâtres ouverts, théâtres fermés onze mois de l'année. Et on appelle cela limiter le nombre des théâtres! On appelle cela veiller sur les destinées de l'art dramatique! On appelle cela prendre en main la défense de la langue, du bon goût, du bon sens, de la morale publique! Mais, aujourd'hui, quand un homme est tout-à-fait ruiné de corps, de cœur et d'esprit; quand il n'a plus un sou dans sa bourse, une idée dans sa tête, quand il ne sait plus sur quel ermite il faut marcher pour vivre, quand il n'a plus d'espoir dans le passé, non plus que dans l'avenir, la dernière idée qui vient à cet homme, c'est d'élever un théâtre... à moins cependant que l'idée ne lui vienne de fonder un journal.

Ainsi réunis dans une collaboration commune, membres solidaires d'une société où chacun obéit à la loi faite par tous, riches au dedans et au dehors de l'association, possesseurs de capitaux importans, représentés à Paris et dans toute la province par des agens spéciaux, les auteurs dramatiques de ce temps-ci sont tout à la fois des commerçans et des poètes, quand il y a poésie. Ils ont pour présider leurs réunions des membres de la chambre des députés, de la chambre des pairs, des conseillers d'état; au besoin ils auraient des ministres du roi. Quel est le jeune homme, même d'un grand avenir, qui, dans ses folles heures, n'ait pas fait tout au moins son petit vaudeville? Un vaudeville, un quart de vaudeville, en voilà assez pour faire partie de la société dramatique qui ne demande pas mieux que d'être nombreuse. Mais en revanche, fussiez-vous Voltaire lui-même, tant pis pour vous, vous seriez soumis corps et ame aux statuts de la société. Quand les statuts ont parlé, il faut obéir. La société a le droit

de mettre en interdit tout théâtre rebelle; et Voltaire lui-même, si la société l'avait ordonné, quand bien même il s'agirait de *Mahomet* ou de *Zaïre*, la veille de la première représentation, se verrait forcé de retirer à ses comédiens les plus chers le *Mahomet* et la *Zaïre*. L'interdit de la société dramatique ressemble en ceci à l'excommunication des premiers temps de l'église; une fois que vous en êtes frappé, il faut vous soumettre ou mourir à la peine. Ainsi, si vous en exceptez le Théâtre-Français, qui n'a jamais reconnu le despotisme de cette société des auteurs, qui a conservé le droit de jouer les chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire sans rendre de compte à personne (courage qui a manqué à l'Opéra-Comique, par exemple, car, pour avoir le droit de jouer les pièces de l'ancien répertoire et même des traductions, il faut qu'il porte de l'argent à la caisse des auteurs), si vous exceptez, dis-je, le Théâtre-Français, tout théâtre, grand ou petit, est dépendant de cette association puissante. Il faut à toute force accepter les conditions qu'elle impose, sinon plus de comédie nouvelle, plus rien, pas même un mimodrame, pas même un proverbe pour les enfans, pas même un couplet final. Plus d'un théâtre a voulu résister et appeler à son aide des poètes en dehors de l'association : pas un de ces poètes-là ne savait le métier, métier compliqué s'il en fut et qui ne s'apprend que dans la collaboration, ou bien si l'un d'eux montrait quelques dispositions à l'apprendre tout seul, aussitôt il était absorbé par l'association, comme fait la pairie anglaise quand elle absorbe les démocrates de talent. D'autres fois les membres eux-mêmes de la société dramatique ont voulu échapper à la loi commune, ils ont poussé ce cri fameux : *Réforme! réforme!* Qu'a-t-on fait à ces rebelles? On leur a dit : Partez! On leur a même rendu bénévolement la part de l'argent qu'ils avaient apporté dans la caisse commune, mais en même temps, par le fait même de leur retraite, ils ont été mis à l'index dans les recettes théâtrales de la France. Leur répertoire n'a plus été protégé par personne; leur droit d'auteur est devenu une illusion; on les a joués pour rien dans les quatre-vingt-six départemens, ils ont été ruinés en un mot. Alors, se voyant ainsi abandonnés à leur triste fortune, ils ont tendu à leurs anciens confrères des mains suppliantes, ils ont demandé grace et merci, ils ont fait comme les excommuniés d'autrefois, ils se sont frappé la poitrine en s'écriant : C'est notre faute et notre grande faute.

Par exemple, nous avons vu le plus entêté et le plus retors peut-être des écrivains dramatiques de ce temps-ci, un vieux renard caché

sous une peau de loup, M. Guilbert de Pixérécourt, après avoir tenté, mais en vain, une révolte qui eût pu devenir très salutaire pour les entreprises dramatiques, obligé de reconnaître humblement cette autorité supérieure à la sienne. Les uns et les autres, ils sont tous rentrés dans le devoir. Quelle société, je vous prie, une société où le schisme est impossible! Il faudrait pour briser cette ligue un homme d'esprit, de talent, une imagination féconde, et qui plus est, un poète dramatique heureux entre tous les heureux, et enfin il faudrait que cet homme ne tînt pas à toucher cinquante ou soixante mille livres chaque année. Mais celui-là, où est-il? Pour le rencontrer, il faudrait remonter tout là-haut vers Louis XIV, il faudrait rencontrer à pied, dans la boue, le grand Corneille, s'inquiétant fort peu d'être éclaboussé par le comédien qui passe en voiture, tant il est sûr d'être en effet le grand Corneille. Ainsi, en fait de théâtres, en fait de succès matériel, tout dépend de cette association des auteurs dramatiques. Vous pouvez réduire de moitié le nombre des théâtres, l'association sera la même; vous pouvez augmenter les théâtres à l'infini, l'association sera la même. Seulement, et ce n'est pas notre faute si nous sommes forcé de parler la langue commerciale, comme la valeur de la chose produite augmente en raison directe de la consommation, plus vous créez de théâtres nouveaux, et plus la marchandise, drame, comédie ou vaudeville, augmente de valeur. Comment faire cependant, si en effet vous ouvrez un second Théâtre-Français, pour fournir à ce second Théâtre-Français son contingent annuel de nouveautés, sinon en prenant ces dix ou douze nouveautés sur la portion du premier Théâtre-Français? Vous voilà donc forcés de dénier à celui-ci ce que vous donnerez à celui-là? Et si l'on vous prouve que le Théâtre-Français a besoin avant toutes choses de pièces nouvelles, si l'on vous fait assister à ces lectures renouvelées chaque matin, où pas une bonne scène ne se rencontre sur deux mille; si l'on vous rappelle que le Théâtre-Français, du côté des pièces nouvelles, se trouve tout-à-fait dans la position du théâtre de Londres lorsque lord Byron lui-même, devenu un des commissaires du théâtre, se mit à lire dix ou douze mille pièces nouvelles qui encombraient des chambres entières, sans pouvoir rencontrer un seul petit acte digne d'être représenté; si l'on vous prouve, d'une façon sans réplique, que les produits de l'art dramatique, après être devenus aussi rares et aussi précieux que l'or en barres, ont fini par être ductiles comme l'or, à ce point que les habiles inventeurs ont pour chaque pièce nouvelle une certaine mesure d'esprit, d'imagination et de talent, qu'ils se garderaient bien de

dépasser; si l'on vous demande enfin quels hommes anciens ou nouveaux suffiront à cette besogne nouvelle; si l'on vous met sous les yeux les prétentions actuelles, les prétentions incroyables des fabricans patentés de la gaieté ou de la terreur publiques, comment soutiendrez-vous la nécessité du nouveau théâtre? Comment, au contraire, ferez-vous pour ne pas reconnaître qu'avec le personnel de nos hommes d'esprit, c'est bien assez, c'est déjà trop peut-être d'un Théâtre-Français? Que disons-nous? Mais si le Théâtre-Français était livré uniquement, pour vivre, à l'esprit et à l'imagination des auteurs contemporains; s'il n'avait pas en réserve tant de chefs-d'œuvre, son illustre patrimoine, s'il ne pouvait pas s'appuyer sur cet immense répertoire que lui ont laissé les deux siècles les plus féconds de l'ère dramatique; s'il n'avait pas enfin, de temps à autre, ces admirables hasards de comédiens excellens, de tragédiennes de génie; si de temps à autre on ne voyait pas sortir un de ces vifs éclairs qui illuminent tout un théâtre pour vingt ans; si le Théâtre-Français n'avait pas pour lui son antique origine, son privilége, ses lois, ses protections puissantes, sa subvention, débattue chaque année, son emplacement magnifique, et ce propriétaire bienveillant qui n'a jamais envoyé les huissiers nulle part, que deviendrait le Théâtre-Français?

Mais dites-vous, toujours en vous rappelant vos habitudes commerciales, et la concurrence? La concurrence n'est-elle donc plus l'ame du commerce? Rien n'est plus vrai; mais aussi la concurrence est la perte des beaux-arts; la concurrence produit du fer à meilleur prix, elle produit des statues détestables, des tableaux médiocres, des édifices mal bâtis, des comédiens rachitiques, des danseuses de pacotille, des chanteurs sans voix et sans dents. La concurrence va faire baisser le prix du pain, du vin, du fourrage, des denrées coloniales et des bonnets de coton; oui, mais elle va porter à un prix fabuleux les pirouettes, les roulades, les hoquets dramatiques et les voix de ténors. Dans tout ce qui est la vie matérielle, l'habit, le toit, le bien-être d'une nation, admettez la large concurrence; brisez, si vous le pouvez, les barrières, les lignes de douane, tous les obstacles; mais, dans les arts de l'imagination et de la pensée, tenez-vous à l'émulation, n'appelez pas la concurrence, car elle va vous inonder d'horribles vers, de romans abominables, de petites statuettes toutes nues, de calomnies, de publicistes, d'affreux petits livres, de la plus vile prose qui soit au monde. C'est la concurrence qui remplit chaque année les galeries du Louvre de ces toiles de toutes couleurs; c'est la concurrence qui vomit dans les cabinets de lecture ce papier mal

imprimé et nauséabond ; c'est elle qui tire de l'atelier, de l'échoppe, du magasin de la marchande de modes, de tous les endroits où un honnête garçon et une honnête fille peuvent gagner leur vie honnêtement, toute cette armée de Valères, de Mascarilles, de Lubins, de Fanchettes, de Camilles, de Phèdres et de Sémiramis, qu'attend l'hôpital ; pauvres gens, pauvres martyrs d'un art dont ils ne sauront jamais le premier mot. C'est là encore un des fléaux de tout théâtre qui menace de s'ouvrir. A peine a-t-il entrebâillé sa porte dérobée, que soudain de tous les greniers, de toutes les échoppes, de toutes les loges de portier, vous voyez accourir, la tête haute, le regard éveillé, des myriades de grands comédiens en herbe. Ce sont des hurlemens, des roucoulemens, des glapissemens à ne pas s'entendre; c'est à qui, parmi ces pauvres diables, fera le plus de sacrifices à l'art dramatique : l'un y perd son métier honorablement appris, l'autre l'héritage de sa tante vieille et dévote ; celle-ci le jeune amoureux qui allait l'épouser, celle-là une vie innocente depuis vingt ans. Mais qu'importe? Peut-on payer assez cher ce fard, ce blanc de céruse, ces toques fanées, ces manteaux tachés d'huile, ces sceptres en bois doré, ces diadèmes en carton, ces mensonges de tous les jours et de tous les soirs? Les malheureux ! Ils se figurent qu'une fois sur ces planches funestes, toute la vie leur sera riante, heureuse, sereine, facile. Ils se figurent qu'ils vont être, jusqu'à leur dernier souffle, celui-ci le beau Léandre amoureux, celle-là la Zerbinette coquette, celui-ci le roi redouté, celui-là le philosophe entouré de respects ! Les malheureux ! Mais la réalité se tient à la porte du théâtre pour les reprendre de sa main de fer ; mais dans ce travail de tous les jours, de toutes les heures, ingrat travail dont personne ne leur tient compte, dans ces efforts pénibles pour arriver à l'idéal qui les fuit, rien ne les soutient, personne ne les encourage, ils se détestent les uns les autres, la jalousie ardente et cachée les dévore. Au moins le maçon qui a gâché du plâtre tout le jour avec un autre maçon de ses amis revient avec son ami, bras dessus bras dessous, de la tâche commune; ils se sont encouragés l'un l'autre, ils se sont entr'aidés, ils se sont aimés; pourvu que la maison s'élève sous tant d'efforts combinés, pourvu qu'ils aient leur part de joie le jour où le toit se couronnera de l'arbre triomphal, mes deux goujats auront atteint toute leur ambition, sauf à recommencer demain. — Il n'en est pas ainsi de l'homme ou de la femme qui joue la comédie. Pour eux, tout est discorde, haine, envie, jalousie, misère; un rire dans les loges, un mouvement au parterre, un mot de plus dans un rôle, et

voilà de quoi précipiter ces ames faibles dans les plus profonds désespoirs. Et puis, que de jours sans repos, que de nuits sans sommeil! Pour deux ou trois qui parviennent à conquérir une popularité éphémère, combien en est-il dont le public ingrat ne saura même jamais le nom? O misère des misères! ô vanité des vanités! Et voilà pourtant les tristes résultats de la concurrence! En même temps, se voyant de toutes parts en butte à l'art dramatique, entouré de comédiens et de spectacles, le bon public finit par prendre en dégoût, quelquefois même par prendre en haine ses divertissemens les plus chers. Il ne veut plus de ces joies trop faciles; il ne veut plus de ces inventions que l'on jette à sa tête; il sait par cœur, vingt-quatre heures à l'avance, les nouveautés dont on l'obsède, il n'en veut plus; il est devenu impassible; rien ne l'émeut, rien ne l'intéresse, rien ne lui plaît. Il lui faut, sur la scène, des palais, des royaumes, des armées entières; on y a fait monter, pour lui plaire, des tigres et des léopards, et cependant, à chaque effort de la muse moderne, le public dit en bâillant : Quoi donc? ce n'est que çà! —Vous parlez des Romains, et vous répétez à tout bout de champ le mot terrible qui après dix-huit cents ans plane encore sur le monde romain comme un anathème impitoyable : *Du pain et des spectacles!* Mais, aujourd'hui, avec le pain, quels spectacles donner au peuple? Vous parlez des Grecs de Sophocle et d'Euripide, mais cette immense joie de la nation athénienne en retrouvant sur la scène la représentation presque religieuse de ses poèmes immortels, n'arrivait que d'année en année, à certains jours marqués pour la fête universelle, après l'examen préalable des magistrats, juges souverains entre les poètes rivaux. Qui eût dit aux Grecs qu'à trois mille ans de distance s'élèverait une nouvelle Athènes qui aurait des spectacles partout, à toute heure et tous les jours?

Et que c'est là un grand tort d'abandonner à la concurrence ce grand moyen de gouvernement, le théâtre! Rappelez-vous à ce propos les deux souverains les plus habiles qui aient présidé aux destinées de la France, le roi Louis XIV et l'empereur Napoléon. Celui-là veut savoir le premier tout ce qui se passe sur le théâtre. Il veut que Molière, son valet de chambre, lui fasse la confidence de chacune de ses comédies. Il abandonne à Molière, en toute propriété, les petits marquis de sa cour; il permet, dans *le Bourgeois Gentilhomme*, que l'on montre sur le théâtre, en plein Versailles, ce marquis qui est un escroc, et cette comtesse qui est une fille de joie; il protége contre la foule des dévots, contre Bossuet lui-même, le *Tartufe* naissant, plus hardi en ceci que M. le premier président, qui ne

veut pas qu'on le joue. Les arrêts du parterre de Paris, plus d'une fois Louis XIV les casse, non pas par sa toute-puissante autorité, mais par l'autorité de son goût éclairé et fin ; c'est ainsi que *les Plaideurs*, tombés à Paris, reviennent au palais de Versailles, applaudis et sauvés par la gaieté du grand roi. Regardez ce qui se passe dans les beaux temps du théâtre; c'est Mme la dauphine, cette princesse si populaire à bon droit, qui est la surintendante du Théâtre-Français; c'est elle qui gouverne, qui loue et qui blâme, qui fait et défait le répertoire. Plus tard, le Théâtre-Français devient le gouvernement des gentilshommes de la chambre du roi; quand M. le duc de Richelieu a porté la veille un bel habit de cour, l'habit est envoyé à Fleury, qui le porte presque aussi bien que M. le duc. Arrive alors la révolution française. Mirabeau, de sa voix tonnante, impose silence à tout autre bruit qu'au bruit politique; la tribune s'élève sur les ruines du théâtre, le journal remplace toute autre littérature; c'en est fait des plus vieux priviléges; chacun a le droit d'élever, de son côté, son petit théâtre à l'usage des vices, des passions, des oisivetés de son quartier; sur ces planches mal jointes, l'art dramatique, livré à lui-même, couvre d'outrages les plus nobles têtes que le bourreau a respectées; il n'est pas de carrefour où quelque théâtre ne s'élève, théâtres du Marais, des Troubadours, théâtre Molière, théâtres bourgeois, théâtres des chiens savans, des fantoccini, sociétés chantantes, et tant d'autres; c'était une rage universelle. Enfin Bonaparte vint, et, de ce profond regard qu'il sut jeter sur tant de désordres, il eut bien vite deviné cette lèpre dramatique, il eut bien vite compris que cette nation, qu'il voulait forte et sérieuse, ne serait jamais sérieuse et forte tant qu'elle s'abandonnerait corps et ame à des orgies si mal séantes. Il vint en aide aux arts, au bon goût, aux bonnes mœurs, à l'honnêteté publique, à la langue insultée; il décréta que le nombre des théâtres serait réduit, qu'à l'avenir nul ne pourrait bâtir un théâtre sans autorisation préalable, sans un cautionnement qui garantirait les droits des tiers; il maintint l'Opéra, la Comédie-Française, l'Opéra-Comique, le théâtre de l'Impératrice, et trois théâtres de vaudevilles ou de mélodrames. Il avait d'abord arrêté que le Théâtre-Français resterait à l'Odéon, mais bientôt il reconnut que ce serait la mort du Théâtre-Français, et il fit de l'Odéon le théâtre de l'Impératrice. C'est l'empereur Napoléon qui a fait le Théâtre-Français ce que le Théâtre-Français est encore aujourd'hui. L'empereur Napoléon et Louis XIV sont les véritables et tout-puissans protecteurs de cette institution littéraire, qui n'a pas son égale dans toute l'Europe. Or,

cette institution, ils l'ont sauvée l'un et l'autre en la tirant des mains de la concurrence. Le 22 octobre 1680, sa majesté le roi Louis XIV, de la troupe de l'hôtel de Bourgogne et de la troupe de la rue Mazarine, ne fait plus qu'une seule et même troupe. Du fond de la campagne de Russie, dans ce Kremlin que déjà minait l'incendie, la veille même de cette fatale déroute dont le long récit ressemble à quelque poème de Dante, l'empereur écrivait de sa main royale ce célèbre décret de Moscou, si rempli de sages prévisions et de précautions de tout genre. Certes ces deux maîtres-là n'étaient pas les partisans de la concurrence en fait d'art poétique. Ils savaient que chaque époque n'apporte pour sa joie et pour son plaisir qu'un certain nombre de gens de talent dont il ne faut pas abuser en leur faisant produire plus qu'ils ne sauraient produire. Hélas! voilà pourtant ce qui arrive toujours dans des cas bien opposés, — quand le génie est trop pauvre et quand il est trop riche. Trop pauvre, il était temps qu'on vînt le faire écrire. Quelle pitié! L'auteur de *Gilblas* et de *Turcaret* dépensant sa gaieté, son esprit et son merveilleux style sur les tréteaux de la foire! Que si l'écrivain devient pour ainsi dire indispensable, il finit par trop écrire : voyez Walter Scott ajoutant à ses chefs-d'œuvre *les Eaux de Saint-Ronan* et la *Vie de l'empereur Napoléon*. Il n'y a pas de milieu. Pauvre, le poète est aux gages des théâtres et des libraires qui le ruinent; riche, les libraires et les théâtres sont à ses gages, et il les ruine. La nation poétique, difficile nation à conduire, à gouverner, à sauver de ses propres excès!

Nous voilà bien loin de l'Odéon, et cependant nous n'en sommes pas si loin qu'on le dirait au premier abord. A Dieu ne plaise que nous ayons voulu nuire à une entreprise naissante, si digne d'intérêt par les difficultés même qui l'entourent. A Dieu ne plaise que nous voulions décourager l'homme honorable qui a pris en main cette affaire difficile; M. d'Épagny a fait ses preuves d'homme d'esprit et de talent, il est digne que chacun lui soit en aide, et nous serons des premiers à le servir. Encore une fois, si nous avons écrit cette histoire dramatique, c'est que tout simplement nous voulions, à ce sujet, démontrer tous les abus que peut engendrer le trop grand nombre de théâtres. Nous avons vaguement indiqué de grands malheurs qu'il nous serait facile de faire toucher du doigt. Il nous suffirait, par exemple, de demander ce qu'on a fait du second Théâtre-Français, de la Renaissance; dans un si riche quartier, dans une salle si belle, avec de bons comédiens et des drames dignes d'un

meilleur sort, ce théâtre, qu'est-il devenu? Il est mort deux fois sous l'indifférence publique, et il s'estime trop heureux d'appeler, lui aussi, les chanteurs italiens à son secours. Singulier théâtre français, qu'il faut sauver par des mélodies qui viennent de l'Allemagne ou de l'Italie! Il est vrai, chaque fois que l'Odéon est fermé, que le faubourg Saint-Germain se met à crier bien haut qu'il faut que l'Odéon soit ouvert; mais, à peine l'Odéon est-il ouvert, personne n'y veut plus aller. Le capricieux habitant de ce côté de l'eau reste chez soi renfermé tout le soir, — ou bien, s'il se décide à quitter sa maison, c'est pour aller tout au loin porter l'argent et l'émotion dont il peut disposer. A ce métier-là, la Comédie-Française a perdu plus de 50,000 francs en six mois, et pourtant elle envoyait à l'Odéon ses meilleurs comédiens et ses meilleures pièces. A vrai dire, c'était là un moyen de détruire la concurrence, mais c'était un moyen trop coûteux. Concurrence pour concurrence, le Théâtre-Français laissera aux entreprises nouvelles le soin d'en faire tous les frais. Il aura à lutter sans doute, il aura à faire à bien des exigences nouvelles qui vont surgir de toutes parts; sans doute il lui sera moins difficile de se défendre contre tous les mécontens qui vont se trouver des mécontens le jour même où ils sauront que deux théâtres français sont en présence; mais à ces misères inattendues le Théâtre-Français opposera le courage, la patience, le sang-froid. Il a pour lui une supériorité qu'on ne lui ôtera jamais, la grandeur de son origine, qui commence à Molière, et ses deux protecteurs bienveillans et généreux, Louis XIV et Napoléon.

Que s'il avait été absolument nécessaire que l'Odéon fût ouvert de nouveau, on pouvait se tirer de cette difficulté, en faisant du second Théâtre-Français un théâtre d'élèves. Avant tout, il fallait dire : Vous n'aurez que de jeunes comédiens et de jeunes comédiennes; vous serez un théâtre tout ouvert pour les débuts de quiconque sentira au fond de son ame quelque noble étincelle poétique; vous serez le théâtre des artistes sans nom, mais non pas sans talent et sans espérances; vous appellerez à vous et vous n'appellerez que ceux-là, les jeunes esprits, les inventions nouvellement écloses, les génies les plus hasardés, les hardis qui veulent faire le premier pas dans la carrière dramatique; vous les garderez les uns et les autres jusqu'à ce qu'ils aient fait leurs preuves, jusqu'à ce qu'ils aient appris par eux-mêmes ce difficile travail. Ainsi vous et le Théâtre-Français vous marcherez dans la même voie; vous lui donnerez votre jeunesse, il vous donnera son expérience; vous marcherez ainsi

sans vous nuire l'un l'autre et surtout sans compter sur la province, qui n'a pas un comédien passable à vous promettre, à vous donner. Mais, s'écriera-t-on, vous demandez là un privilége? Eh oui! certes, c'est un privilége, qui vous dit le contraire? Mais quelle est l'institution de luxe qui pourrait exister sans un privilége? Louis XIV le savait bien quand il a créé l'Opéra, les Gobelins, la manufacture de Sèvres; l'empereur Napoléon ne l'ignorait pas quand il a dicté les règlemens de l'Opéra et du Théâtre-Français. Il était jaloux des priviléges qu'il avait accordés, tout autant que ceux à qui il les avait accordés. Ainsi il fit fermer le théâtre de la Porte-Saint-Martin parce que le théâtre de la Porte-Saint-Martin avait été si hardi que de représenter un ballet aussi beau que les ballets de l'Opéra. Les lois qu'il avait faites, il leur obéissait tout le premier. Par exemple, à ce fameux camp de Boulogne où il avait réuni pour un instant toutes les merveilles de la paix et de la guerre, l'empereur voulut que Talma jouât Xipharès dans *Mithridate*. Talma ne demandait pas mieux que d'obéir; mais Damas, tenant en main le règlement impérial, soutint que l'empereur n'avait pas le droit de faire jouer ce rôle de Xipharès par Talma, que ce rôle de Xipharès appartenait à lui Damas, et ce fut là pour sa majesté impériale et royale une raison sans réplique. Ne disons donc pas de mal des priviléges, ils ont sauvé le peu d'art et le peu d'artistes qui nous restent, ils ont conservé à Paris sa supériorité dans tous les beaux-arts. Au contraire détruisez les priviléges, faites que le premier venu puisse élever ses tréteaux sur la place publique, abolissez toute espèce de subvention, chassez l'Opéra de son théâtre, renversez le Conservatoire de musique, détruisez l'école de Rome; qu'il n'y ait plus d'écoles, plus de concours, plus de médailles d'or, plus d'Académies, en un mot plus de priviléges; mais au contraire élevez des concurrences, faites que tous ces gens-là se dévorent les uns les autres, qu'ils ne sentent pas derrière eux la bienveillance et la sollicitude de l'autorité, ôtez-leur le peu d'encouragemens qui leur viennent d'en haut, et vous verrez ce qui vous restera d'art, de poésie, de beau langage, d'urbanité.

UN DE VOS ANCIENS COLLABORATEURS.

LES
FOUILLES DE POMPEÏ
ET LES MUSÉES DE NAPLES ET DE ROME.

LETTRES A M. DE SALVANDY,
ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

II.[1]

Je suis obligé, pour ne pas abuser de votre temps, monsieur, de passer rapidement sur une foule d'objets bien dignes pourtant de votre attention. C'est à regret aussi que je ne vous arrête pas, au moins quelques instans, dans la maison voisine, celle du *Centaure,* ainsi appelée à raison d'une des peintures du *tablinum,* qui représente *Hercule recevant son jeune fils Hyllus des mains de Déjanire, au moment où il va confier son épouse au Centaure, qui s'est offert pour la transporter sur l'autre rive du fleuve.* Mais l'importance, l'étendue et la richesse de la maison qui vient immédiatement après celle-là,

(1) Voyez la livraison du 15 août 1841.

ne me permettent pas de me borner à une simple indication. Cette maison a reçu le nom de *Méléagre*, dont l'image, si familière aux habitans de Pompeï, s'y voit peinte à l'entrée du vestibule; et c'est certainement, avec la *maison des Dioscures*, l'habitation la plus considérable et la plus richement décorée qui ait encore été découverte à Pompeï. Dès l'entrée même, j'y remarque cette espèce d'avant-corps consistant en un corridor flanqué d'une grande pièce de chaque côté, qui répond à ce qu'on appelait *vestibule*, et qui est peut-être le mieux conservé de Pompeï, le plus propre à nous donner l'idée de cette partie essentielle des habitations romaines. Le plan de cette maison présente d'ailleurs des dispositions rares, qui reçoivent encore de leur ampleur et de leur décoration un plus haut degré d'importance. Ainsi, le *péristyle* ne se trouve point, comme à l'ordinaire, dans le prolongement de l'habitation, à la suite de l'*atrium;* il est placé à la gauche de cet *atrium*, sur le devant même de la maison, et il consiste en une cour carrée, ornée au milieu d'un bassin oblong et d'une fontaine, qui tiennent ici la place de l'*impluvium*. Au centre de cette cour s'élève un portique découvert, le *péristyle* proprement dit, formé de colonnes, au nombre de huit sur les deux plus grands côtés, et de six sur les deux plus petits. Ce *péristyle* est entouré de murs continus sur trois côtés, et ouvert sur le quatrième, faisant face à un grand salon, lequel est pareillement décoré à l'intérieur de trois rangs de colonnes, érigées sur des piédestaux le long de chaque paroi, à deux pieds du mur; ce qui constitue une disposition neuve et curieuse, où l'on reconnaît le *salon Cizycène* de Vitruve. Cette pièce somptueuse est peinte entièrement à fond jaune, dans le goût de la *grisaille* moderne; c'est un véritable *monochrôme* antique, et deux des parois de ce salon, encore assez bien conservées, sont au nombre de ce qu'il y a de plus intéressant à Pompeï. Il y reste encore en place les tableaux encadrés, avec une bordure brune et un filet blanc, de la paroi de droite et de celle du fond; le premier représente *une Bacchante qui recule effrayée à la vue d'un serpent que lui présente un jeune pâtre, et qui tient embrassée une colonne;* le second, *un homme assis avec une femme à ses côtés,* que l'on a pris pour *Thésée près d'Ariane*. Il est évident que, lorsque ce *monochrôme* avait encore toute sa fraîcheur, il devait donner l'idée et offrir l'aspect d'une de ces pièces lambrissées d'or dont le goût, emprunté de l'Asie et introduit à peu près vers cette époque dans les habitudes romaines, avait trouvé sa plus haute expression dans la *Maison dorée* de Néron. Mais pour n'être qu'une

contrefaçon de ce luxe des Romains, réduite aux humbles proportions de la modeste Pompeï, la peinture dont il s'agit n'en est pas moins très curieuse, comme étant le premier exemple qui soit sorti jusqu'ici des ruines de cette ville, d'une peinture à une seule couleur.

Une autre révélation d'un genre analogue, qui n'est pas moins intéressante et que nous devons à cette même *maison de Méléagre*, c'est l'emploi simultané de bas-reliefs et de peintures dans la décoration des murailles, procédé dont on avait des exemples dans ce qu'on appelle les *Thermes de Titus*. Le *tablinum* de cette maison est orné précisément dans le même goût, c'est-à-dire avec des figures et des arabesques, les unes exécutées en stuc, de très faible relief, les autres simplement peintes, et de manière à produire l'effet le plus harmonieux et le plus agréable. Une des parois de ce *tablinum*, digne en effet de servir de modèle pour ce genre de décoration, a été publiée (1), et l'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un reflet d'un goût qui régnait alors dans tout son éclat à Rome, dans le palais même des césars. A ce trait, aussi bien qu'à l'emploi du *monochrôme*, il est aisé de voir que cette splendide habitation de Pompeï a dû être décorée dans la dernière période de l'existence de cette ville, et bien peu de temps avant sa chute. C'est ce qu'indique aussi, avec le luxe des peintures qui en couvrent toutes les murailles, l'exécution même de ces peintures, qui manque de légèreté et de grace, bien que les motifs en soient charmans. J'ai remarqué aussi dans cette maison une particularité qu'on serait bien tenté de mettre ailleurs sur le compte de la décadence, si ce n'était plutôt ici le résultat d'une de ces réparations hâtives exécutées entre l'époque du tremblement de l'an 63, qui détruisit à moitié Pompeï, et celle de l'éruption qui mit fin à son existence. Les colonnes du *salon Cyzicène*, au lieu de supporter un architrave, reçoivent immédiatement sur leurs chapiteaux des arcs servant d'appui à une espèce de loge qui régnait au-dessus. Voilà donc un exemple de cet emploi vicieux d'arcs posant sur des colonnes, qu'on croyait exclusivement propre aux bas temps de l'empire, et qui nous est fourni par un monument du siècle de Titus. Mais si cet exemple contrarie la chronologie de l'histoire de l'art, il ne justifie pas l'abus même qu'il nous présente, et il prouve que l'architecture de Pompeï,

(1) *R. Mus. Borbon.*, tom. X, tav. 43. Voy. aussi, tom. VIII, tav. 48, 49, deux charmans couples d'*Amours ailés* guidant des *biges de gazelles* et de *biches*, tirés du *tablinum* de cette même maison, et non de celle du *Questeur*, comme cela est dit par erreur dans l'explication de cette peinture.

toute séduisante qu'elle est dans ses détails, ne doit être étudiée qu'avec prudence et imitée avec réserve.

Je dois maintenant, monsieur, revenir sur mes pas pour vous conduire dans la *rue de la Fortune*, comme je viens de le faire dans celle de *Mercure*. Ici les découvertes plus récentes, et d'un ordre tout aussi élevé, piqueront peut-être encore plus votre curiosité, par cet attrait même de la nouveauté qui fait paraître sous un jour plus avantageux des peintures exposées depuis moins de temps aux effets de l'air extérieur. Vous savez que la *rue de la Fortune* est celle qui, longeant le flanc gauche du temple de ce nom, forme à sa naissance un angle droit avec la *rue de Mercure*, et se dirige en ligne directe vers la *porte d'Isis*, ou *de Nola*. Par sa largeur, par son étendue, par la beauté et l'importance des habitations qui la décorent de chaque côté, cette rue rivalise avec celle de *Mercure*; et l'une et l'autre représentent certainement le plus beau quartier de Pompeï, surtout dans leur partie supérieure, celle qui avoisine le Forum. En commençant notre inspection par le côté droit de la rue, les maisons qui s'y succèdent, à partir du temple de la Fortune, sont celles auxquelles on a donné les noms de *maisons des Chapiteaux figurés*, *de la Paroi noire*, *du Grand-Duc de Toscane*, *des Chapiteaux colorés* et *de la Chasse*. Chacune de ces maisons se distingue des autres et se recommande entre toutes celles de Pompeï par des agrémens et des avantages qui lui sont propres.

La *maison des Chapiteaux figurés*, dont le déblaiement a duré près de trois années, de 1831 à 1833, doit son nom à cette circonstance même de chapiteaux ornés sur chaque face d'un groupe de deux figures en buste, qui décoraient les deux pilastres de l'entrée. C'était une particularité déjà connue par d'autres maisons de Pompeï, notamment par celle *d'Actéon*, mais qui a offert ici un intérêt nouveau par le mérite même de ces figures, qui représentent, sur la face extérieure du pilastre, deux *personnages bachiques*, et sur la face intérieure un groupe d'homme et de femme dans une attitude voluptueuse. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur cette *Maison des Chapiteaux figurés*; mais elle a fourni le sujet d'un excellent travail à M. Avellino (1), et tout ce qu'elle pouvait suggérer d'observations neuves et intéressantes pour la science se trouve dans cette dissertation du docte secrétaire de l'académie d'Herculanum. Ce qu'il y a de plus important à considérer dans cette maison, c'est qu'elle est

(1) *Descrizione di una casa Pompeïana con capitelli figurati all' ingresso*, etc.; Napoli, 1837, in-4°.

peut-être, de toutes les habitations de Pompeï, celle qui nous offre le plan d'une maison romaine le plus conforme à la description de Vitruve et le plus d'accord avec ce que nous connaissons des habitudes de la société romaine. La simplicité, la régularité et les belles proportions de ce plan, jointes à la sobriété avec laquelle la peinture est employée dans la décoration, indiquent une époque qui conservait encore quelque chose de la sévérité des mœurs antiques. Les *ailes de l'Atrium*, qui servaient chez les Romains de la république à placer sous la vue des hôtes et des cliens les *images des ancêtres*, avaient reçu ici cette destination vraiment romaine, qui ne s'était trouvée nulle part encore à Pompeï avec autant de certitude, et qui résulte bien clairement de la présence d'un petit parapet construit à quelques pouces au-dessus du pavé de l'aile droite, dans le but de garantir de toute atteinte le meuble en forme de petit temple à volets de bois qui renfermait ces images augustes. Le *péristyle*, placé comme il devait l'être dans la partie la plus reculée de l'habitation, et consistant en trois rangs de colonnes ioniques, et en un quatrième à demi engagé dans la muraille du fond, qui enferment un espace rectangulaire, a offert le *lararium* ou *sacrarium*, pratiqué dans cette même muraille, sous la forme la plus simple, celle d'une niche ornée de moulures; et à ce trait encore, on reconnaît une certaine parcimonie qui semble accuser une époque républicaine. Cette maison est une de celles où l'on a trouvé, à la même place, au fond de l'*atrium*, le coffre-fort du propriétaire, scellé sur un petit mur en maçonnerie et orné de plaques de bronze sculptées de bas-reliefs d'un travail admirable (1). Mais le coffre même, réduit à quelques fragmens de bois attachés à ces objets métalliques, avait entièrement disparu; et du trésor qu'il contenait, il ne restait plus que ces plaques de bronze, où l'art et le goût avaient jadis mis leur empreinte ineffaçable.

La maison qui touche à celle-là, et qui a reçu le nom *de la Paroi noire*, se distingue par un tout autre mérite, par l'agrément de ses peintures, qui sont au nombre de ce que Pompeï a offert de plus accompli en ce genre par l'exécution, et de plus piquant par l'effet. C'est dans une salle d'une forme carrée, à laquelle on ne saurait appliquer que le nom d'*exedra* ou celui de *triclinium*, et qui est située dans la seconde partie de l'habitation, celle du *péristyle*, que se trouvent les peintures qui ont servi à désigner la maison. Les trois

(1) Ces bas-reliefs ont été publiés dans le *Real Museo Borbonico*, t. IX, tav. 58, 59, 60, et reproduits à la suite de la dissertation précédemment citée de M Avellino.

parois de cette salle sont entièrement peintes à fond noir, et, sur ce champ, en apparence si triste et si sévère, sont distribuées des arabesques d'un goût si exquis et d'un travail si élégant, qu'il est impossible d'imaginer rien de plus riche et de plus brillant que cette décoration. Les autres pièces de cette maison sont ornées dans le même goût, rien que dans le style architectonique, avec très peu de sujets historiques, mais avec une telle originalité de motifs et un fini d'exécution si précieux, que je ne connais à Pompeï aucune autre habitation qui puisse rivaliser sous ce rapport avec celle-là. J'y ai remarqué aussi une particularité très rare et très curieuse, qui n'a pourtant été, à ce que je crois, l'objet d'aucune observation. Le mur du fond du *péristyle* est entièrement dépourvu de peintures; mais il est divisé en deux compartimens, l'un inférieur, qui se termine, à la hauteur du premier tiers des colonnes colorié en rouge, par un bandeau de même couleur; l'autre, supérieur, qui s'élève jusqu'à l'entablement, lequel règne dans toute la longueur de ce portique. Les cinq panneaux qui forment ce second compartiment, dans autant d'entre-colonnemens, se trouvent comme encadrés par le bandeau rouge du bas, et par deux montans à droite et à gauche, de manière qu'il y ait un enfoncement de quelques lignes, pour l'insertion de peintures, soit sur bois, soit sur stuc, qui ne pouvaient manquer d'être rapportées dans ces panneaux restés vides. On ne peut admettre, en effet, que, dans cette maison peinte sur toutes ses parois, le seul mur du fond du péristyle ait été privé de cet ornement; et l'on connaît d'ailleurs à Pompeï d'autres exemples de cette insertion de peintures, d'une exécution plus soignée, rapportées dans des panneaux préparés à cet effet. C'est ici pour la première fois, à ma connaissance, que l'on a trouvé ces panneaux vides, sans doute parce que le défaut de temps ou de ressources n'avait pas permis au propriétaire de compléter la décoration de sa maison suivant le plan qu'il s'était proposé.

J'ai peu de choses à dire de la *maison du Grand-Duc,* qui a offert une de ces jolies fontaines ornées de mosaïques et de coquillages, dont la découverte semble perdre de son intérêt à mesure qu'elle se reproduit, sans que le monument même perde pour cela rien de son mérite. Une petite maison qu'on croit avoir été celle d'un *pâtissier,* à cause d'une espèce de *four à reverbère* d'une construction neuve et originale qu'on y a trouvé, et qui paraît n'avoir pu servir en effet qu'au travail d'un pâtissier, se recommande encore moins à votre curiosité par ce motif, qui ne manque cependant pas d'intérêt, que par les

peintures, toutes de sujet mythologique et d'un style élevé, qui décorent cette habitation d'un fabricant de petits pâtés. Parmi ces peintures, on distingue le groupe des *trois Graces, Persée et Andromède, Diane et Endymion;* qui ne reconnaîtrait encore à ce trait le génie de l'antiquité, où la poésie et l'art étaient partout, même dans la boutique d'un pâtissier? La maison contiguë à celle-là, et qui a reçu le nom de *maison des Chapiteaux colorés*, m'arrêterait un bien plus long temps si je voulais vous donner, monsieur, le détail de tout ce qu'elle renfermait de belles et intéressantes peintures. Ce nom de *Chapiteaux colorés* lui est venu d'une circonstance très digne en effet d'être remarquée; c'est que les chapiteaux de ses deux *péristyles*, le premier d'ordre ionique, le second d'ordre dorique, ont subi, au moyen de restaurations exécutées en stuc et en couleur, des changemens de forme qui en ont altéré le style, et qui signalent cette dernière période de Pompeï où le luxe de la couleur, dans les monumens de l'architecture, s'employait le plus souvent aux dépens de la forme et du caractère. Ainsi ce qui paraît un agrément ou même un progrès aux yeux de certaines personnes fascinées par le charme des couleurs, n'est réellement à Pompeï que le résultat d'un premier désastre, qui devait être bientôt suivi d'une épouvantable catastrophe, et une preuve de la décadence du goût dans cette ville condamnée à périr. Cette observation pourra rencontrer quelques adversaires; mais ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je me trouve appelé à combattre cette invasion dans le domaine de l'architecture d'un système de coloration qui s'autorise d'exemples mal choisis, à Pompeï et ailleurs, et qui, sous le prétexte d'enrichir l'art, le dénature en effet. Nous n'avons sous les yeux que trop d'essais malheureux de ces doctrines trompeuses, qui s'adressent aux sens plus qu'à l'intelligence, qui cherchent à faire illusion sur les défauts de la forme par la magie des couleurs, et qui cachent la pauvreté de l'invention sous un luxe d'emprunt. Pompeï est pour beaucoup dans le succès qu'obtiennent parmi nous ces applications abusives de la couleur, qui ne brillent qu'un moment et ne séduisent que des yeux vulgaires, parce qu'on trouve effectivement partout à Pompeï la peinture employée, non-seulement comme ornement et à la place qui lui convient, mais encore comme moyen de réparer promptement et économiquement les dommages produits par le temps ou par le tremblement de terre de l'an 63, et que, sans distinguer les époques, sans se rendre compte des causes et des effets, on s'approprie tout ce qui flatte une idée, tout ce qui favorise un système. Mais Pompeï même, étudiée

avec soin, offre la leçon à côté de l'abus. Les monumens qui s'y présentent les premiers, à la fois dans l'ordre des temps et du mérite, sont aussi ceux où la peinture est employée avec le plus de ménagement et la couleur avec le plus de sobriété; et partout où l'on peut, comme dans la *maison des Chapiteaux colorés*, enlever cet emplâtre de stuc et ce fard de couleurs qui accusent la décadence de la fortune publique et la corruption du goût, on retrouve l'architecture dans sa pureté primitive, et l'art dans sa beauté propre et originelle.

Un assez grand nombre des peintures qui ornaient cette *maison des Chapiteaux colorés* a été publié (1), et par le choix de ces peintures, entre tant d'autres qui sont restées en place ou qui sont encore inédites, on peut juger de la richesse et de l'agrément de cette habitation. Le même mérite distingue presque à un égal degré la maison qui suit immédiatement et qu'on appela d'abord la *maison de Dédale*, puis la *maison de la Chasse*, à cause d'un grand tableau représentant une *Chasse d'amphithéâtre*, *venatio*, sujet neuf et curieux qui décore une des pièces de cette maison. Indépendamment de ce mérite qui lui est commun avec tant d'autres habitations de Pompeï, celle-ci se recommande encore par des caractères qui lui sont propres. Le plan en est d'une simplicité et d'une régularité qui peuvent servir de modèle pour des maisons d'un ordre secondaire qui appartenaient à ce que nous appellerions de petits bourgeois, et il règne pareillement dans la décoration une harmonie d'ensemble et une égalité d'exécution qui attestent l'influence d'une pensée unique, et qui décèlent en même temps un goût sain et éclairé. Permettez-moi donc, monsieur, de vous conduire dans cette charmante petite maison, qui m'a inspiré un intérêt particulier, et qui n'a point encore été décrite avec détail. Ma description a été faite sur place, en présence des objets qui me frappaient, et mes paroles d'aujourd'hui devront encore se ressentir de mes impressions d'alors.

On y arrive par un joli petit *vestibule*, peint à fond rouge, avec soubassement noir, et des figures, parmi lesquelles se distingue celle de *Pan à jambes de bouc*, exécutées en jaune. De là, on entre dans l'*atrium*, qui est de la forme la plus simple, consistant en une aire

(1) Dans le *R. Mus. Borbon.*, tom. X, tav. 86, *Ganymède assis avec Jupiter changé en aigle, qui est conduit par l'Amour*; tom. XII, tav. 2, *Apollon et Cyparisse*; tom. XII, tav. 3, *Léda et Jupiter transformé en cygne*; tom. XII, tav. 33, *Apollon enlevant le vêtement de Daphné*, tous sujets érotiques, puisés dans la légende des dieux. D'autres de ces peintures, de sujet mythologique et de belle composition, n'ont pas encore été publiés; j'en possède des dessins ou des calques.

carrée, sans portique, au centre de laquelle est le bassin nommé *compluvium*, et à son extrémité, un petit puits en forme d'autel rond cannelé. A droite et à gauche de cette cour découverte, sont distribuées six chambres, d'inégale grandeur, sans communication entre elles, ouvrant toutes sur l'*atrium*, et laissant dans les intervalles qui les séparent autant de panneaux peints à fond rouge et ornés de figures, parmi lesquelles, la première à droite, représentant une *femme* vêtue d'une robe de gaze, tenant une aiguière d'or, se distingue par le charme du dessin et de l'expression. La première chambre du même côté a perdu ses peintures; la seconde, au contraire, a conservé les siennes presque dans toute leur intégrité. Cette chambre, peinte à fond blanc avec un soubassement rouge, est ornée sur chacune de ses parois d'un tableau principal, et de médaillons et de figures isolées, distribuées dans le champ, d'une manière pleine de goût. Le premier sujet à gauche est une *Léda qui tient dans ses bras le cygne divin*, une des images voluptueuses puisées dans la religion qui paraissent avoir eu le plus d'attraits pour les habitans de Pompeï. Le second, en face, est une *Danaë, debout, demi-nue, recueillant dans sa draperie l'or qu'un Amour ailé fait pleuvoir sur elle;* un *foudre,* dessiné dans le champ, indique la présence de *Jupiter.* C'est encore là, comme vous le voyez, un de ces sujets mythologiques qui flattaient les vices des hommes en rappelant les adultères du maître des dieux, et où la société ancienne, telle qu'elle nous apparaît à Pompeï, cherchait à la fois des images agréables pour ses yeux et des exemples sacrés pour ses faiblesses. Les deux tableaux de *Léda* et de *Danaë,* envisagés sous ce point de vue, étaient donc des images très propres à l'ornement de chambres à coucher, telles que celle-ci. Le troisième tableau, sur la paroi de droite, représente une *Vénus qui pêche*, sujet qui paraît avoir été bien en vogue aussi chez les habitans de Pompeï; car on le retrouve presque dans chaque maison. La troisième chambre, du même côté, plus grande que les précédentes, et entièrement ouverte sur l'*atrium*, paraît avoir été un *triclinium;* elle est richement peinte à fond jaune, avec un soubassement rouge, et la paroi principale, celle du fond, a pour décoration une vue d'une *scène de théâtre* avec son *proscenium*, sur lequel se joue la principale action du drame d'*Achille à Scyros*, le moment où Achille, embarrassé dans ses habits de femme, s'élance, au son de la trompette guerrière qui retentit à ses oreilles, avec les armes qu'il vient de saisir. C'est ici une des peintures les plus riches et les plus curieuses qui aient été découvertes à Pompeï. Vous savez, monsieur, combien nous sommes encore peu

avancés en fait de notions concernant l'arrangement de la *scène*, la disposition du *proscenium*, celle des machines qui répondaient aux coulisses de nos théâtres modernes, et enfin le jeu de la représentation. Or, tout cela se montre ici dans une perspective qui, malgré ce qu'elle peut avoir d'imparfait et ce qu'elle a souffert par l'effet du désastre qui a détruit Pompeï, est encore d'une grande utilité et d'un immense intérêt. Je ne conçois donc pas que cette peinture, qui est unique dans son genre, et qui couvre toute une paroi de la chambre qu'elle décore, n'ait pas été soigneusement copiée au moment de sa découverte, quand les détails en étaient encore à peu près intacts; elle avait déjà beaucoup perdu quand je la vis, et j'en ai fait exécuter un dessin qui, du moins, sauvera tout ce qui en reste.

Les trois chambres, situées sur le côté gauche de l'*atrium*, n'ont rien de remarquable, si ce n'est leur extrême petitesse; ce ne sont que des cabinets où il se trouve à peine la place nécessaire pour un lit; et l'on voit ici, pour ainsi dire réduit à sa plus simple expression, le système de la vie privée des anciens, qui ne se retiraient dans une chambre que pour dormir, et qui ne vivaient qu'en plein air et au grand jour, au sein de leurs maisons, comme au forum ou au théâtre, dans leurs plaisirs comme dans leurs affaires. La pièce qui s'ouvre de toute sa largeur sur l'*atrium*, est ce que l'on nomme le *tablinum;* elle est ornée, sur deux de ses parois, de peintures d'une composition riche et d'un style charmant, à fond bleu, séparé par des montans ou colonnettes de couleur blanche avec des bases rouges ; le soubassement est peint de manière à imiter des compartimens de marbres précieux, et la frise, peinte en blanc, est couronnée d'une corniche en stuc : toute cette décoration est exquise de goût et d'exécution. Les panneaux sont ornés, au centre, d'un sujet encadré, et de figures volant dans le champ. Les sujets sont peints sur fond blanc avec un cadre d'un rouge brun qui rappelle l'usage primitif de suspendre à la muraille ou d'y insérer les tableaux sur bois, seules productions de l'art de peindre par lesquelles se signalât le talent des anciens maîtres grecs. Le tableau du mur de gauche représente *Thésée nu*, recevant le peloton de fil de la main d'*Ariane;* celui du mur de droite, *Pasiphaë*, assise sur un trône d'ivoire, portant un long sceptre à la main, et devant elle *Dédale*, debout, la tête nue et chauve, tenant à la main l'instrument de l'ouvrier en bois, et montrant à la reine de Crète la *génisse blanche* destinée à servir sa passion. Cette scène mythologique, dont la pensée se rattache à ces égaremens de l'amour qui jetèrent un si funeste éclat sur la maison de Minos et for-

maient naturellement un fond d'images propres à orner les maisons de Pompeï, est exécutée avec beaucoup de soin, sur le même modèle qui servit pour la boutique du menuisier; et c'est là une preuve, entre cent autres pareilles, qu'il y avait entre les mains des décorateurs de ce pays ce que nous appelons des *cartons*, qui se répétaient, quelquefois sans aucun changement, le plus souvent avec quelques variantes, au gré du propriétaire ou de l'artiste. J'observe encore à cette occasion qu'il existait, parmi ces décorateurs, deux classes au moins d'artistes, ceux qui exécutaient la décoration proprement dite, et ceux qui peignaient les sujets encadrés sur les panneaux, lesquels sujets, outre qu'ils attestent une supériorité réelle de talent et une assez grande variété de manières, étaient toujours peints, après l'achèvement des peintures d'arabesques et de perspectives, dans des espaces laissés vides et sur un fond préparé à cet effet. C'est ce qui résulte d'un examen attentif des maisons de Pompeï, et c'est aussi ce dont la maison même qui nous occupe, a offert, comme vous le verrez bientôt, un exemple remarquable.

Du *tablinum* on passe dans le *péristyle*, la partie intérieure, et que nous appellerions domestique de l'habitation. A droite du *tablinum* est une pièce oblongue qui a son entrée sur l'*atrium*, et qui est peinte par compartimens ou panneaux, alternativement rouges et jaunes, ornés de groupes de *Bacchans enlevant des Nymphes demi-nues*, images voluptueuses en rapport avec les sujets mythologiques précédemment indiqués. A gauche s'étend le corridor long et étroit qui était ordinairement double, d'où lui venait le nom de *fauces*, et qui conduisait de l'*atrium* au *péristyle*. Ce corridor est peint à fond noir, et il donne accès à une chambre à coucher dont le fond blanc n'a pas reçu les peintures qui devaient en composer la décoration. Le *péristyle* est formé, comme à l'ordinaire, de colonnes liées entre elles par un petit mur d'appui, *pluteus*, sur deux côtés, et d'un mur sur les deux autres. Au centre de cet espace carré est un bassin rond revêtu de marbre. C'est sur le mur du fond que se trouve la peinture qui a donné son nom à la maison, et qui offre une *chasse au lion, au sanglier et à la panthère*, où les hommes sont de demi-nature, ainsi que les animaux : peinture d'un haut mérite par la verve d'exécution, par la franchise et la vigueur du pinceau, et d'une grande rareté par le sujet et la proportion. L'autre paroi offre deux sujets de paysage historique encadrés dans un espace en forme d'édicule à fronton et séparés par un montant ou pilastre, le tout peint en rouge. Les paysages offrent chacun des détails neufs et curieux, et m'ont

paru d'une exécution supérieure à tout ce qui existe en ce genre à Pompeï. Le sujet du plus important de ces paysages est une *marine sicilienne* avec *Polyphème et Galatée* pour principaux personnages. A gauche du *péristyle* s'ouvrent deux pièces sans communication entre elles : la première, en forme de *triclinium*, dont les parois sont peintes par compartimens, dans le style architectonique, avec beaucoup de goût et de richesse, mais dont les tableaux, restés avec leur fond blanc, n'ont pu être exécutés faute de temps ou de ressources; et c'est là l'exemple que je citais plus haut de cadres préparés pour peindre et laissés vides; l'autre, destinée à servir de chambre à coucher, avec sa décoration à peu près complète, consistant en peintures du genre architectonique entre les panneaux ou compartimens. Cette chambre a conservé, sur chacune de ses trois parois, des tableaux qui s'y détachent, encadrés au moyen d'une bordure jaune sur un fond noir. Le cadre de la paroi de gauche renferme un tableau de *Diane surprise au bain par Actéon*; la déesse est entièrement nue, vue de dos, avec ses habits, son arc et son carquois près d'elle, et un chien à ses côtés; le haut de la peinture où se trouvait la figure d'Actéon a disparu. Le cadre de la paroi opposée offre un sujet érotique tout-à-fait digne de servir de pendant à celui-là, un *Faune nu, debout, tenant entre ses bras une Nymphe demi-nue*, vue aussi par le dos, sur le visage de laquelle il appuie le sien dans un transport amoureux non équivoque; ce groupe est charmant d'invention, de dessin et d'exécution. Le tableau du fond représente *Apollon nu, assis de face*, tenant sa lyre sur un roc qui se dresse près de lui, et en face *Argus*, coiffé de la mitre phrygienne, et veillant, le *pedum* à la main, sur la *vache Io*, qui est placée entre eux; peinture d'un sujet rare et curieux, mais d'un dessin lourd et d'une autre main que les deux autres.

Je vous demande pardon, monsieur, pour les détails où je viens d'entrer au sujet de cette *petite maison de la Chasse*, dont l'importance ne semble pas, au premier coup d'œil, justifier une description si minutieuse. Mais je n'ai pu résister au plaisir de vous introduire dans l'intérieur d'une de ces habitations antiques qui se révèlent par la régularité de plan, par l'unité de vues et par l'accord des peintures, pour la demeure de quelque homme de goût, en même temps que tous les motifs de décoration s'y montrent subordonnés à une pensée unique, l'amour qui rapproche les dieux et les hommes, qui confond l'olympe et la terre. Cette pensée, qui s'exprime de tant de manières sur tous les murs de Pompeï, et qui ne se manifeste peut-être nulle part avec plus d'ensemble que dans cette maison, résume

bien, en effet, le génie d'une société voluptueuse qui ne croyait plus à rien qu'au plaisir, et qui n'avait encore des dieux que pour leur demander des exemples de ses faiblesses. C'est donc toute une étude d'antiquité qu'on peut trouver à faire dans cette maison, en la parcourant pas à pas, en l'étudiant pièce à pièce. La civilisation antique y respire tout entière dans les œuvres de l'art; les licences de l'une se retrouvent dans les jeux et les caprices de l'autre; on apprend, rien qu'à contempler ces murailles, de quelle manière pouvaient agir et penser les hommes qui vivaient au milieu de pareilles images; leurs artistes nous dispensent de recourir à leurs historiens et de croire à leurs philosophes.

Pour achever de vous faire connaître la *rue de la Fortune*, dans ce qu'on en a découvert jusqu'ici, je n'ai plus qu'à vous ramener au point d'où nous sommes partis, afin d'examiner les maisons situées sur le côté gauche, comme nous venons de le faire pour celles du côté droit. Mais cette partie de ma tâche se trouve déjà aux trois quarts remplie par la célébrité que s'est acquise, au moment de sa découverte, la maison qui touche à *celle des Bacchantes*, et qu'on appelle indistinctement la *maison du Faune* ou *de la grande mosaïque*, à raison de deux monumens admirables et uniques, chacun dans leur genre, qu'on y a trouvés, une statuette de *Faune* en bronze qui décorait le bassin de l'*impluvium*, et qui passe avec raison pour le plus beau bronze antique sorti jusqu'ici des ruines de Pompeï, et la superbe mosaïque représentant *une des batailles d'Alexandre*, qui est aussi un monument sans égal au monde, ou pour mieux dire une branche de l'art tout entière sauvée du naufrage de l'antiquité. Cette maison, ou du moins la mosaïque qui formait le pavé d'une de ses pièces principales, a tant occupé l'attention de l'Europe depuis sept ou huit ans qu'elle est rendue à la lumière, et il s'est livré entre les antiquaires tant de combats sur le sujet de cette mosaïque, — qui est bien certainement une bataille, où les uns voulaient reconnaître des Perses, les autres des Gaulois, et pour le héros grec, les uns *Pausanias à Platée*, les autres *Alexandre à Issus* ou à *Arbelles* (1), — qu'il semble qu'il n'y ait plus rien à dire sur la grandeur et la beauté de l'habita-

(1) Cette mosaïque a été publiée avec tous ses détails dans le *R. Mus. Borbon.*, tom. VIII, tav. 36 à 45, et les opinions diverses des antiquaires napolitains se lisent à la suite, pag. 1-80. Il faut y joindre la dissertation particulière de M. C. Bonucci, *Il gran quadro di mosaïco*, Napoli, 1834, in-f°, et celles de MM. Sanchez, Napoli, 1836; Vescovali, Roma, 1832; C. Fea, Roma, 1832, et Minutoli, *Notiz über den aufgefundenen Mosaïkfussboden zu Pompeï*, Berlin, 1835, in-4°.

tion, ni de conjectures nouvelles à proposer sur le sujet de la mosaïque, à moins d'avoir pour adversaires tous les auteurs des opinions différentes, et de demeurer accablé sous tant d'assaillans divisés entre eux et réunis contre un seul ennemi. Aussi, me garderai-je bien de rallumer une guerre qui s'éteint, même en soutenant l'opinion qui a prévalu. Le nom d'Alexandre, qui est sorti de toutes les bouches au premier moment de la découverte, ce cri de l'instinct, plus spontané et non moins sûr que celui de la science, a décidé pour moi la question, et je crois à cette voix du peuple qui est quelquefois aussi un oracle, même dans le domaine de l'antiquité. C'est bien Alexandre en présence de Darius qui nous apparaît ici sur le champ de bataille d'Issus; c'est bien le héros macédonien perçant de sa longue *sarisse* un courageux satrape qui combat encore, tandis que le fidèle Oxathrès présente à Darius le cheval qui doit favoriser sa fuite. Les principales circonstances de l'histoire se retrouvent donc dans ce tableau; mais ce que la peinture seule peut offrir, c'est une action si grande et si compliquée réduite à un groupe si expressif où toute une bataille est rendue par quelques hommes; c'est cet heureux artifice deviné par le génie de Raphaël, de toute une armée qui s'ébranle au seul geste du monarque encore partagé entre la douleur et la crainte; ce sont des mouvemens si vrais, des expressions si justes, des attitudes si énergiques et si naïves, des caractères si variés, des costumes si pittoresques, et tout cela dans une mosaïque composée uniquement de morceaux de marbre sans mélange de pâtes de verre. Nous possédons certainement ici la copie de quelque excellent morceau de la peinture grecque, peut-être celle d'une des batailles d'Alexandre, tableau célèbre de Philoxène (1), et c'est sans nul doute une des plus belles pages de l'art antique que nous a conservée cette mosaïque de Pompeï; voilà sur quoi du moins tout le monde est d'accord.

Quant à la *maison* même *du Faune*, c'est certainement aussi l'édifice de Pompeï que nous connaissons le mieux à Paris, depuis que nous y avons vu publiquement exposé (2) l'excellent travail que cette maison a fourni à M. Boulanger, l'un des pensionnaires architectes de notre académie de France à Rome. Ce travail, qui nous montre la *maison du Faune* restaurée dans son état primitif, au moyen de tous les élémens qui en subsistent, rend donc de ma part toute description superflue. La seule chose que je me permettrai de signaler

(1) Plin., XXXV, 10, 36.

(2) En 1839, à l'École royale des Beaux-Arts.

à votre attention, monsieur, c'est cette circonstance même d'une maison, la plus vaste et la plus splendide qu'on ait découverte encore à Pompeï, avec deux *atrium* et deux *péristyles*, avec une partie qui représente l'opulence du maître et une autre partie qui répond à ses occupations de négociant, de manière à offrir deux habitations distinctes qui se touchent, qui se pénètrent, l'une servant à toutes les jouissances du luxe, l'autre à tous les besoins du commerce, la première ornée tout en mosaïques, presque sans aucune peinture, la seconde coloriée seulement, et encore avec la plus grande simplicité. Nulle part encore on n'avait trouvé à Pompeï cette abondance de mosaïques, toutes à pierres dures et généralement d'une exécution admirable, qui contraste avec cette économie de peintures, et qui, jointe à la beauté du plan, à la grandeur de l'ordonnance, à l'excellent goût des détails d'architecture, respire ici toute la noblesse et toute la pureté du style grec. Du grand nombre d'amphores trouvées dans divers endroits de cette maison et de quelques autres circonstances, on a cru pouvoir inférer que son propriétaire était un négociant en vins. Quelle société, que celle où les marchands de vin se faisaient construire des habitations comme celle-là!

Je n'ai plus, pour terminer la description de ce qui était découvert en 1838 du côté gauche de la *rue de la Fortune*, qu'à vous parler de la maison située derrière celle du *Faune*. Cette maison isolée des quatre côtés, comme la précédente, et couvrant pareillement un espace considérable, était aussi une des principales habitations de ce quartier; mais elle paraît avoir beaucoup souffert par l'effet du tremblement de terre de l'an 63. Ses murs se présentent en partie dépouillés du stuc dont ils étaient revêtus; ailleurs, c'est au moyen du stuc et de la couleur qu'on a remplacé les plaques de marbres précieux qui servaient, chez les Romains opulens de cet âge, à la décoration des murailles; et l'on peut du moins se faire une idée du goût et de la richesse de cette décoration par l'image qui s'en voit ici en peinture. Telle qu'est encore cette maison, qui a reçu le nom du *Labyrinthe*, à cause d'une belle mosaïque représentant *la lutte de Thésée et du Minotaure dans le labyrinthe de Crète*, c'est une des plus magnifiques habitations de Pompeï, avec deux *atrium* distribués de chaque côté de l'entrée, l'un destiné pour les affaires et pour les hôtes, l'autre exclusivement réservé pour la famille et les amis; l'un orné avec toute la simplicité que comporte sa destination, l'autre décoré avec l'élégance qui répondait à la fortune du maître. Dans chacun de ces *atrium*, on a trouvé en place, à l'endroit accoutumé,

le coffre de bois, doublé de bronze en dedans et garni en dehors de plaques de fer, où se déposait l'argent qui servait aux dépenses journalières, tant celles du commerce que celles de la maison. D'ailleurs, cette grande et belle habitation offre dans ses dispositions principales beaucoup de rapports avec celle du *Faune*. Il est évident que l'architecte chargé de la restaurer s'est inspiré des modèles qu'il trouvait tout près de lui à sa portée; mais il est sensible aussi que cette restauration s'est faite ici avec la précipitation dont tous les travaux de ce genre n'offrent que trop l'empreinte; et l'on sent, à la manière dont on bâtissait alors à Pompeï, que ses malheureux habitans ne comptaient déjà plus sur le lendemain.

Tel est, monsieur, le point où les fouilles étaient arrivées, des deux côtés de la *rue de la Fortune*, à l'époque où je me trouvais à Pompeï. A partir de la *maison de la Chasse*, on n'avait plus découvert de ce côté qu'une assez longue file de boutiques et de petites habitations, qui ont livré à la science beaucoup d'ustensiles de bronze et d'objets divers d'usage domestique, mais rien d'important en fait de peintures. Du côté opposé, à la suite de la *maison du Faune*, on avait commencé à déblayer deux maisons qui s'annonçaient, la seconde particulièrement, pour des habitations d'un certain ordre, d'après les peintures qui en décoraient l'*atrium* et le *tablinum*. Ces peintures offrent toutes des sujets érotiques, un *groupe d'un Satyre et d'une Bacchante, Léda avec le cygne dans ses bras, Adonis blessé soutenu par trois Amours*, *Hercule dompté par l'Amour et l'ivresse, couché par terre aux pieds d'Omphale et entouré de petits Amours.* Cette peinture charmante, dont j'ai pu me procurer une copie, formait le cadre principal de la paroi de droite du *tablinum*, et s'y trouvait accompagnée de deux petits tableaux où respire également la volupté, *Adonis sur les genoux de Vénus*, et *un Faune embrassant une Nymphe*. La fouille se poursuivait encore dans ces deux maisons, et l'on s'attendait avec raison à des découvertes de plus en plus intéressantes. Au point où l'on est maintenant parvenu dans la *rue de la Fortune*, il reste peu d'espace à déblayer pour arriver au mur d'enceinte et à la *porte* dite d'*Isis*, près de laquelle commença précisément, en 1748, le désensevelissement de Pompeï. On se trouve donc, au bout de près d'un siècle, ramené au point d'où l'on est parti, avec beaucoup de chemin de fait sans doute, et pourtant avec plus de la moitié encore à découvrir de la ville antique. Que le siècle nouveau où nous allons entrer, et que nul de nous ne verra finir, puisse voir du moins Pompeï rendue tout entière à la lumière! C'est

le dernier vœu que j'en ai emporté, et dont l'accomplissement ne devrait pas être réservé seulement à la satisfaction de nos neveux, si le gouvernement de Naples ne consultait ici que l'intérêt de la science.

Je ne vous parlerai pas, monsieur, des fouilles qui se continuent aussi à Herculanum, et qui seraient pourtant bien dignes d'être signalées à votre intérêt et à la reconnaissance publique, à cause des résultats qu'elles produisent et des difficultés qui les accompagnent; mais l'espace me manquerait, si je me laissais entraîner au désir de faire une station à Herculanum, où la *maison* dite d'*Argus*, plus vaste que les plus grandes de Pompeï, l'*hôtellerie publique*, située en face, mériteraient de vous arrêter long-temps; si je voulais vous conduire encore à Baïes où l'on a entièrement découvert les magnifiques thermes, dont l'édifice vulgairement appelé le *temple de Vénus* était une des pièces principales, et à Pouzzoles, où l'amphithéâtre, a demi enterré sous ses propres décombres, va être totalement déblayé, grace à la munificence du roi. C'est ce que j'ai su en visitant ce monument avec l'architecte C. Bonnucci, chargé de diriger la fouille; et j'ai appris depuis que l'opération projetée avait reçu au printemps de 1839 un commencement d'exécution qui donnait les plus belles espérances. Mais j'ai hâte d'arriver à Rome, où des faits d'un autre genre, des découvertes d'une autre nature, et deux nouveaux musées ouverts à la science dans le palais du Vatican, excitent au plus haut degré l'intérêt de l'Europe savante.

Raoul Rochette.

(*La fin à un prochain numéro.*)

POÈTES MODERNES

DE L'ITALIE.

MANZONI.

De tous les poètes renommés de l'Italie qui ont visité la France, un seul a profondément senti le charme et la grandeur de la terre étrangère, un seul en a parlé avec l'émotion du regret: c'est Manzoni. Et la France de Manzoni n'existe pas dans la beauté du ciel, dans l'énergie et la volupté du sol; il oublie, on le sent bien, le midi enchanté de cette France pour ne voir que Paris. Là, des hommes, des idées, de larges sympathies, tout ce qui féconde et grandit le cœur; ce qu'il aime de la France, c'est son génie. Dante, en 1304, n'a laissé de son séjour à Paris, *Il luminoso teatro*, comme l'appelle Tiraboschi, que le souvenir d'une thèse théologique soutenue à l'Université. Pétrarque, en 1333, trouve le Paris de Philippe de Valois sale, puant, fort au-dessous de sa renommée. A deux cent trente-huit ans de là, Torquato y vient à son tour. Les caresses de Charles IX, pur encore de sang, les délices de cette jeune cour si éprise de magnificence, de galanterie, de fêtes et de poésie, l'amitié de Ronsard, le séduisent vivement; mais Paris lui déplaît. S'il quitte la ville royale, c'est pour blâmer le peuple qui nourrit ordinairement ses enfans de lait de vache, bête servile ne tolérant pas seulement les fatigues, mais les coups; c'est pour reprocher aux nobles des campagnes leur vie abrutissante et sauvage, et le triste abandon des sciences qui tombent dans les mains de la plèbe. Il s'exhale en tendresses et en plaintes sur la philosophie, cette dame presque royale mariée à un vilain (*quasi dona regale mari-*

tata ad un villano). L'Arioste ne connut pas la France. On sait les dédains d'Alfieri pour le Paris de Louis XV. Quant à Monti, il fut l'amant de tous les lieux où rayonnait la gloire. Écoutons Manzoni, écrivant en 1820 : « Cette France qu'on ne peut voir sans éprouver une affection qui ressemble à l'amour de la patrie, et qu'on ne peut quitter sans qu'au souvenir de l'avoir habitée, il ne se mêle quelque chose de mélancolique et de profond qui tient des impressions de l'exil. »

On devinerait d'ailleurs cet amour pour la France à la manière dont le poète italien en écrit la langue. Il l'écrit avec un goût, une expression intime, une perfection de détails qu'il serait impossible de ne pas admirer. L'Italie est d'ailleurs restée la vraie patrie d'Alessandro Manzoni. Quelques voyages l'en ont éloigné et momentanément distrait; mais toujours il est retourné à Milan, la ville de ses pères, sa ville natale aussi. Ce fut en 1784 qu'il y vint au monde. Il y fit dans un collége ses études classiques. La maison de Manzoni, simple, mais intérieurement commode et de bon goût, est dans la rue étroite et bruyante *del Morone*. A d'autres les goûts ruineux, les fêtes attirant tout un monde; à lui, homme sincèrement modeste, la grace des affections privées, la conversation qui met en mouvement tout ce qu'il y a de ressources dans l'intelligence et le cœur; à lui encore ces bonheurs solitaires de la méditation et de l'étude qui ont enchanté les plus grandes existences et doté les générations d'œuvres éternellement glorifiées, parce qu'elles répondent aux éternelles sympathies, la religion, le patriotisme et l'amour. Entrez dans le cabinet de Manzoni; les vieux livres, les livres modernes, l'entourent. Il travaille lentement, avec une patience laborieuse et sûre de ses résultats. Son inquiétude n'est pas de produire beaucoup, mais de produire dans un sens utile pour encourager le continuel effort vers le bien.

Morte, tu mi darai fama e riposo! Mort, tu me donneras la renommée et le repos, avait dit Foscolo dans un de ses sonnets mélancoliques. Cette renommée que le chantre *dei Sepolcri* demandait aux générations qui viendraient après lui, Manzoni l'a obtenue de ses contemporains, sans menées personnelles, sans orgueil, par la seule autorité de ses écrits et de son caractère. Aussi combien de respects la protègent! Quelle belle popularité la fera subsister au-delà de nos temps! Une critique un peu rude vient-elle troubler l'impression commune à la généralité des ames, le grand poète n'a pas même besoin de s'en montrer ému pour rallier toutes les sympathies; l'offense qu'on lui a faite devient l'offense de tous; on dirait un affront national. Et, tandis que ses passionnés admirateurs protestent contre le barbare qui n'a pas leur religion ou qui feint de ne pas l'avoir, il examine la critique avec désintéressement, sinon avec calme. N'a-t-il pas naïvement laissé voir quelque part sa dépendance de l'opinion? « Le talent n'est jamais sûr de lui-même; il désire toujours un témoignage extérieur qui lui confirme ce qu'il soupçonne de ses forces. Le dédain le trouble donc, et, en le méconnaissant, on est presque sûr de le réduire à douter de lui-même. » Qu'on ne s'imagine pas d'ailleurs que l'homme de génie s'annule devant l'opinion. Son esprit, habile à saisir une

question sous toutes ses faces, se relève bientôt de la surprise du moment; il voit ses défaites, il se les avoue, il connaît les côtés par où il faiblira toujours, mais il connaît également ses avantages : c'est un maître. Il n'est pas besoin de dire que la critique entachée de mauvaise foi n'obtient de lui que le silence et le pardon, car il est chrétien.

Schiller écrivit douze lettres pour défendre son *Don Carlos*. Manzoni, après la publication du *Comte de Carmagnola,* son premier drame, en écrivit une seule, mais très longue, et pleine de recherches et de vues solides et ingénieuses, non pour défendre son œuvre, mais pour prouver à la France, où il était alors, que l'auteur du *Comte de Carmagnola* avait conscience de tout ce qu'exige un drame irréprochable. C'est sa belle *Lettre sur l'unité de temps et de lieu dans la tragédie,* lettre laissée négligemment à M. Fauriel, et publiée par cet homme d'un si rare et si noble savoir. Goethe lui-même, oubliant les soixante-dix années qui déjà inquiétaient sa vie, défendit chaleureusement le drame du poète étranger contre deux attaques dont l'une était née en Italie et l'autre en Angleterre. L'article anglais avait dit que *le Comte de Carmagnola* était un drame faible. A voir l'émotion du grand vieillard, on l'eût cru insulté dans sa propre gloire. Il l'était bien un peu. N'avait-il pas fait une étude sur le drame où l'on trouvait cette parole concluante : « Nous nous sommes convaincu par l'examen le plus scrupuleux que le poète a rempli en maître la tâche qu'il s'était proposée. » Bien des intelligences appelèrent de la décision du haut critique. Osons dire, à notre tour, que Manzoni n'accepta pas sans doute le sens absolu de ce jugement. Ainsi que tout être magnifiquement doué, il sent au dedans de lui une grandeur qui cherche en vain sa forme désirable. L'infini est dans le cœur de tout homme de génie, mais cet infini manque d'une langue pour se manifester.

Voyez ses amis de France ou d'Italie. Ils ont tous, pour vous parler de lui, une délicatesse d'expression, une sincérité de respect, une retenue qui vous charme et vous émeut. Chose particulière ! Une même langue devient en quelque sorte commune à tous ces hommes diversement doués, et c'est dans un sentiment commun qu'ils en puisent l'inspiration. Vous ne les questionnez vous-même qu'avec une sorte de timidité. L'ardeur de savoir qui est en vous ne se montre que lentement, sous des formes circonspectes. Et eux, ce n'est pas assez de la sobriété des communications, ils prennent des tons plus bas, comme si l'ami pouvait les entendre et souffrir de leur épanchement trop discret pourtant. Un mot explique tout : Manzoni a une modestie jalouse de l'oubli. Quelques portraits gravés ou lithographiés attirent bien vite l'attention. On est déçu en les voyant; ce n'était pas ainsi qu'en avait rêvé le poète. Tout à coup on les renie instinctivement, et l'on est bien aise d'apprendre que Manzoni n'a posé pour aucun de ces masques empreints de sécheresse. Les grandes lignes romaines de la figure sont bien là, mais non la bonté, la grace de l'esprit, la franchise, l'aimable sagesse, le génie, tout ce qui rayonne sur les traits de l'homme vivant. Écoutez ceux qui l'aiment : ses yeux sont pénétrans et doux, son sourire a de la candeur. Il parle facilement de toute chose

et d'une manière attachante, car il sait beaucoup et bien. Qu'on lui plaise, il s'abandonne; les saillies lui viennent piquantes, gaies, remarquables de sens; il vous séduit par la courtoisie de ses manières. S'il a des tristesses, elles sont pesantes; mais, sachant les renfermer, il n'en afflige personne. En certains jours, il a, comme Torquato, un bégaiement qui semble gêner ses idées. Ce bégaiement passé, l'organe du poète est plein d'agrément. Il existe un camée fait d'après Manzoni, il existe aussi quelques portraits intimement possédés par ses amis et pour lesquels il a quelque peu posé. La stature est peu élevée, et les années ont aminci sa taille.

Nulle distinction ne l'a tenté. Il s'est tenu loin de toute charge publique, de tout ce qui pouvait lui donner une influence politique sur les destinées de son pays. Ses livres seuls attesteront qu'il a voulu du bien aux hommes, et, pour qui saura les comprendre, sa manifestation est là. On y trouve le sentiment italien contenu par une raison ferme, par une sage appréciation de ce qui est. D'autres peuvent s'enchanter du rêve; il n'a pour le rêve aucune ardeur. L'effort vers une certaine perfection intérieure est devenu sa tâche persévérante et sacrée, l'ambition de ces années mûries à la longue pratique de la vie, et que Platon mettait au service de l'état, parce qu'enfin elles *savaient*. Manzoni n'a pas suivi l'enseignement du maître : il a assisté au mouvement immense de son temps sans s'y mêler jamais. Des révolutions se sont accomplies, de bien généreuses tentatives ont avorté dans la mort ou l'exil; il a eu ses élans aussi, ses élans sourds, n'en doutons pas; mais il s'est dit que ses élans n'aboutiraient qu'au malheur, et il s'est abstenu de la lutte, oubliant qu'elle pouvait féconder l'avenir. Qu'on se garde pourtant de soupçonner d'incurie un tel caractère. Manzoni saurait mourir, car l'enthousiasme du sacrifice est en lui; mais il ne mourrait pas volontairement sans profit pour la cause qu'il aurait embrassée; il ne mourrait pas non plus le visage superbe ou tranquille dans une mêlée sanglante, quelque grandeur qu'elle promît. Son haut respect pour toute vie d'homme, l'horreur du meurtre, viendraient infailliblement désespérer son cœur. N'est-ce pas lui qui a écrit dans son livre *Sulla morala cattolica :* « Le sang d'un seul homme versé par la main de son semblable est trop pour tous les siècles et pour toute la terre. » Et, dans ce même livre, après avoir demandé ce qu'on peut faire de mieux pour conserver la paix avec les hommes, il répond : « C'est de les aimer et de mourir. » *Amarli e morire.* Ici nous dirons, avec l'auteur des *Critiques et Portraits*, parlant de Silvio Pellico : « Il y a manière d'être chrétien en l'étant un peu différemment et en gardant dans sa veine un reste du sang des Macchabées. » Oui, la protestation haute contre le meurtrier, c'est à la fois un droit et un devoir que nul ne doit renier.

Étonnez-vous donc de ne pas entendre bruire son nom avec celui de tant de vaillans. Osez lui reprocher son goût pour la liberté paisible. Comme tous les êtres portés à la tendresse, il se sent attiré par les beautés calmes de la nature. Cette terre avec sa merveilleuse puissance de transformer en plantes exquises de senteur et de beauté tous les rebuts de l'homme et de la brute,

tout ce que la vie repousse; cette terre que les anciens avaient divinisée tant elle émouvait délicieusement leurs sens, donne à Manzoni des distractions toujours heureuses, parce qu'elles animent l'ame sans la passionner. Dante dut souvent s'arrêter dans la campagne. On le sent à beaucoup de ses images et de ses comparaisons. Le pauvre Lope de Vega, après une explosion de vers, émondait avec une aimable sollicitude son unique oranger qui dans la nuit avait souffert de la gelée. Et qu'il intéresse en parlant du petit jardinet où étaient quelques fleurs, cet oranger, un rosier seulement, deux treilles, et un arbre habité par deux jeunes rossignols! L'arbre est surtout charmant. Remuer la terre, semer, planter, voir fleurir toutes sortes de plantes et même les herbes les plus communes, celles dont les naturalistes seuls tiennent à savoir le nom, c'était le délassement de l'Arioste. A de certaines heures, Descartes abdiquait la science de l'homme et du ciel pour aller soigner ses fleurs. On sait que Goethe arrosait lui-même ses beaux rosiers.

Manzoni aime la grande culture. Que les jours chauds arrivent, il quitte sa maison et son petit jardin de Milan, et il court au *Brusuglio* (1), où est sa campagne, pour s'éveiller avec les oiseaux et vivre de la vie simple. Le matin, en ouvrant sa fenêtre, il voit ses terres fécondées par d'heureux essais; il voit des hommes, contens de lui appartenir, se mettre en chantant à la tâche du jour et remercier d'un doux regard le maître qui la leur rend facile. Il cause familièrement avec ses jardiniers des changemens à faire et des théories à réaliser, laissant à chacun sa liberté d'opinion. Toutes ces allées d'arbres où ses enfans ont fait de si joyeuses courses, et dont la semence n'appartient pas seulement à l'Italie, mais à de lointains pays, c'est lui qui les a plantées. Un arbre, avec ses beaux fruits et son beau feuillage, le charme profondément; c'est le don primitif de Dieu. Au-delà de sa riche vallée s'élève la première chaîne des Alpes, noble et poétique horizon bien fait pour inspirer le génie. Depuis des années, Manzoni se partage entre le *Brusuglio* et Milan, dont Pétrarque disait : « J'en aime les maisons, l'air et les murailles, pour ne rien dire des connaissances et des amis. » — Les malheureux savent tous le chemin des deux habitations.

Tous les poètes ont mis dans leurs chants quelque chose de leurs sentimens intimes. Le vieux Michel-Ange lui-même confia au sonnet son religieux et mélancolique dédain pour les gloires de l'art. Un jour il laissa échapper le secret du sublime ennui qui ne le quitta plus. Dans le même genre de poésie, Shakspeare avait exhalé ses exquises voluptés d'amant. Là seulement il parla directement de lui. De nos temps, Alfieri et Foscolo ont décrit leur teint, la couleur de leurs cheveux, la forme de leurs traits, ce que leur physionomie avait de particulier. Manzoni ne laissera trace ni de sa personne ni de sa vie dans ses vers. Cette retenue a de la grace pour les amis qu'il initie à sa pensée, mais combien l'on préférerait l'épanchement si touchant des uns et quelque peu superbe des autres! Il parlerait de sa noble mère, Giulia Beccaria, qui,

(1) Le *Brusuglio* est à une lieue et demie de Milan.

tout récemment encore existait doucement auprès de lui, contente d'une destinée rehaussée par deux grandes figures, celle d'un père et celle d'un fils. Sa première femme (1), Henriette-Louise Blondel, qui lui avait rendu la foi religieuse absente de son ame, qui, de protestante qu'elle était en l'épousant, se fit catholique par conviction; peut-être aussi, et sans qu'elle se l'avouât, pour avancer dans la vie plus intimement avec lui, pour qu'il attendît d'elle toutes les graces de la confiance comme celles de l'amour, le cœur a de si délicats mystères! Henriette-Louise, morte il y a peu d'années et restée vivante dans le cœur de ses amis avec sa figure fraîche et blonde, ses yeux bleus, ses excellens mérites, cette femme charmante et pure qu'il sut aimer au-delà de la vie, ne l'aurait-il pas dignement chantée? Il l'a d'ailleurs éternisée en dédiant à ses *vertus* son beau drame d'*Adelchi*. Mais sa fille aînée, sa Giulietta, sitôt ravie aux doux bonheurs de femme, il ne lui a rien dédié. Saura-t-on un jour qu'elle a vécu? Le père, si rudement frappé, aurait pu mêler le nom de cette morte chérie et celui d'une autre fille morte cette année au nom des six enfans dont son cœur peut encore se réjouir (2).

Non, point de chants révélateurs; des lettres seulement, de vraies lettres écrites à des amis, sans la prétention d'être lues par un public de beaux esprits, et où tous les sentimens sont à l'aise.

La pièce sur la *Mort de Carlo Imbonati,* cette production première de Manzoni, devrait avoir le charme intime. Carlo Imbonati était l'ami regretté de Giulia Beccaria; et quand Manzoni le chanta, il était à l'âge où la mort saisit grandement, parce qu'on a trop peu vécu encore pour y être habitué. Mais, au lieu d'écouter l'impression forte et vraie, au lieu d'être lui-même, il se souvint d'Alighieri et le copia. Cette pièce est celle d'un jeune homme qui cherche pour son inspiration une forme difficile, qui s'essaie à l'art, qui n'a pas compris le sens divin de la poésie. Que font Euterpe, Erato et Thalie dans un chant de mort chrétien du XIXe siècle? Il y a plus de poésie dans quelques lignes de saint Augustin pleurant le jeune ami dont il ne dit pas le nom, que dans le long chant de Manzoni avec ses réminiscences classiques et sa froide vision dantesque. « Je ne me connaissais plus moi-même, et mon ame à qui je demandais sans cesse : Pourquoi êtes-vous triste à cet excès, et pourquoi me troublez-vous de la sorte? ne trouvait rien à me répondre. » Le petit poème d'*Uranie* fut une copie du XVIIIe siècle. Puis l'homme se débarrassa de tous ces déguisemens pour entrer dans la voie du génie.

A mesure qu'on approfondit les œuvres du poète, on y découvre les traces fortes d'une intelligence jalouse d'atteindre à ses dernières limites et comprenant le beau. Il a étudié les maîtres; il a lutté avec eux pour l'étendue de la pensée, pour la forme énergique et simple, pour l'excellence des moyens. Les temps antiques, le moyen-âge, les temps modernes, il a tout exploré, tout connu; il a demandé le secret de son art à tout ce qui n'était plus, comme à

(1) La seconde femme de M. Manzoni est la comtesse Stampa.

(2) M. Manzoni vient de perdre à quelques semaines de distance une fille et sa noble mère à lui, Giulia Beccaria.

tout ce qui est encore. Voyez sa langue; elle est travaillée avec un soin austère. Que de sens, que d'études diverses et multipliées, que d'originalité native il a fallu pour la faire ce qu'elle est! Les prophètes bibliques, Virgile, Dante, Boccace, les vieux poètes italiens, maintenant oubliés, le peuple, ont passé là. Quelques traces modernes s'y laissent voir aussi. Trouvant la langue de son temps faible, apauvrie, perdant chaque jour de sa physionomie nationale et déshéritée d'une foule de mots expressifs, il a su lui restituer ce que la servilité ou l'insouciance avait osé lui enlever.

Pétrarque, l'année même de sa mort, en 1374, surmontant l'état de faiblesse où l'avaient mis les longs travaux, les maladies et l'âge, traduisit en latin la *Griselda* de Boccace, parce que la langue vulgaire, dans laquelle avait écrit l'auteur du *Décameron,* pouvait embarrasser beaucoup d'hommes érudits de son temps. Cette langue vulgaire, originairement parlée dans les rues, dédaignée de tout ce qui avait du savoir comme quelque chose de bas et de corrompu, le don des barbares enfin, variant selon les lieux; cette langue que le génie de Dante n'avait pu relever complètement du tort de bâtardise, dont Pétrarque ne s'était servi que pour des chants d'amour, et qu'il avait répudiée pour ses écrits austères et même pour ses lettres, est devenue la langue des historiens et des penseurs; les savans eux-mêmes l'ont enfin adoptée, malgré les vifs regrets donnés à la langue de Cicéron, de Salluste et de Tacite, un peu défigurée par eux si l'on en croit les habiles. En sa qualité de langue vivante, de langue italienne surtout, nulle œuvre de génie ne l'a fixée. Elle se prête curieusement à l'innovation. Chaque homme fort l'empreint de ses études, de sa libre originalité, de son inspiration créatrice. C'est un sol dédaigneux d'une culture uniforme, qui se plaît à essayer de toutes les semences, les étrangères et les indigènes : et cet air de l'Italie féconde tout!

Manzoni a donc usé d'un droit naturel en introduisant dans cette langue des élémens nouveaux de jeunesse et de beauté. Vivement épris des séductions de Monti, ayant pour l'harmonie enchantée toutes les délicates ivresses, il sut pourtant s'en tenir à l'hommage et se créer son individualité. Si l'on osait reprocher un défaut à la langue de Manzoni, ce serait peut-être son trop de perfection. Quelques graces incultes semées çà et là, quelques négligences, loin de nuire à certains effets, y ajouteraient sûrement. Le petit coin de terre sauvage avec ses arbres, ses fleurs librement venus, est plus expressif que certaines combinaisons de l'art. Qu'on ne suppose pas d'ailleurs Manzoni pompeux à la manière de Voltaire. Il ne trouverait pas mauvais que Corneille fît dire à un de ses personnages : « Seigneur, le roi s'ennuie. » Il le dirait lui-même.

La langue de Manzoni, telle qu'elle existe d'ailleurs, est une grande dotation faite à l'Italie. Quant à sa poésie lyrique, elle ne laisse pas la faculté d'un jugement calme. On la sent émue et débordante. C'est bien là de l'inspiration. Et comme elle plane au-dessus des petitesses de l'orgueil et des lâches espérances! Cette poésie a des rhythmes si expressifs et si libres, tant de mouve-

ment dans l'inversion, une telle richesse de sentiment et d'images parlantes, des effets d'une grandeur si fière et si mélancolique, d'autres si intimement suaves, elle se lie si bien, par le charme de certains mots, à toutes les impressions de l'ame, à ses souffrances, à ses élans, à la magie du souvenir aussi, qu'elle ne sera peut-être jamais surpassée. On s'étonne parfois de la simplicité des moyens du poète, on ne voit pas que sa vraie puissance est là. Quand il dit peu, il vous laisse sous une impression que la rêverie saura bien exalter et poursuivre.

Les conditions de réussite, disons-le, ont afflué dans la vie du poète. Rien n'a gêné le développement énergique et complet de ses facultés d'homme et d'artiste; il a été tout ce qu'il pouvait être. A l'avantage des dons intérieurs se sont unis les avantages de la naissance, de la fortune, du libre emploi du temps, tout ce qui prépare et assure les succès. Son père avait le titre de comte, qu'il ne prend jamais, lui, poète; pour tous, il est M. Manzoni; sa mère, nous le rappelons, était la fille de ce Beccaria qui obtint, par l'influence de ses écrits, l'abolition de la torture en Italie, et dont l'humanité a justement consacré la mémoire. Puis il était né, comme Eschyle et Shakspeare, entre un âge qui finissait et un autre qui se faisait place par la lutte. Les dernières ivresses de la vieille société française lui étaient apparues en même temps que la terrible expiation. Il l'avait vue mourir avec grace, bafouée par la génération de sombres justiciers qui devait à son tour sortir brutalement de la vie emportant toutes ses convictions et ne regrettant aucun de ses actes. Il avait vu les rêves ardens de la philosophie moderne se changer en faits et devenir les lieux-communs du jour, les formidables violations de la liberté, au nom de la liberté elle-même, y succéder presque aussitôt; puis un despotisme militaire dévorer les hommes, les idées, secouer le monde de sa longue torpeur, le passionner pour le meurtre, resplendir seul et se suicider vite par ses magnifiques excès; tous les doutes surgir ensuite comme autant de spectres du chaos silencieux où étaient allées se perdre les religions du passé; mais au-dessus de l'abîme planait la foi dans l'avenir, et l'intelligence avait sa place.

Manzoni a donc trouvé en lui et hors de lui tous les élémens de grandeur. Pour ses drames même, il n'a eu ni protecteurs à conquérir ni public à flatter; il a pu les concevoir et les écrire sans aucune de ces préoccupations qui troublent le génie, car ses drames ne devaient pas être joués, ils ne l'ont pas été en effet. « C'est le public qui nous paie, disait Lope de Vega avec un triste dédain; il est juste que nous écrivions des sottises pour lui plaire. » Et ailleurs : « La pauvreté et moi, nous formâmes une association pour faire le commerce des vers. » Aussi quatorze à quinze cents pièces étaient-elles sorties du cerveau du poète espagnol, quand enfin il s'arrêta. Ce joug du public, Shakspeare n'y a pas échappé. Que de fois il a gâté les impressions les plus charmantes, le sublime même, par l'image puérile, la déclamation et le mauvais goût! C'est qu'il fallait qu'Élisabeth et ses courtisans retrouvassent sur la scène la langue dont ils étaient épris et qu'ils parlaient familièrement. La violation du bon sens était imposée au poète comme moyen de succès. Toutes les

inspirations de cette magnifique intelligence devaient se produire sous la protection du beau langage d'alors. Otez-lui ce public, il n'eût pas mis dans la bouche d'Othello, fou de jalousie et de rage, répondant à Desdemona, qui lui demande ce qu'elle a fait de criminel : « Ce que tu as fait, vile courtisane! Si je le disais, mes joues deviendraient des forges qui réduiraient toute pudeur en cendres. » Et il continue sur ce ton. Les citations de ce genre pourraient être multipliées à l'infini. Notre Pierre Corneille ne souffrait pas moins. Assistons à son travail. Cette pièce plaira-t-elle à M. le cardinal? Et le pauvre grand homme relisait, effaçait, tourmentait son génie pour l'assimiler en quelque façon à celui du protecteur, qui savait bien son métier de grand politique, mais qui ne savait guère comment on faisait une bonne tragédie. Si le cardinal lui ôtait sa pension de quinze cents francs, sa femme et ses enfans seraient aux abois, le pain leur manquerait. Et Scudéri, et l'Académie, et le public! Venait la dédicace, toujours adressée à un homme puissant. La profonde humilité du langage corrigeait la hardiesse des vers. Il disait par exemple à M. le cardinal : « Vous avez ennobli le but de l'art, puisqu'au lieu de celui de plaire au peuple, que nous prescrivaient nos maîtres, vous avez donné celui de vous plaire et de vous divertir. » Richelieu mourut. Corneille, toujours aux prises avec les nécessités, fit du souple Mazarin *un homme au-dessus de l'homme*. Quand le génie en est réduit pour vivre à se rapetisser ainsi, ne dérobe-t-il rien à la grandeur des œuvres qu'il sait devoir subsister après lui? Manzoni s'est senti libre comme l'avait été Alfieri. La question est de savoir s'il a mieux réussi que ses devanciers.

Lui-même a exposé ses idées sur l'art dans sa fameuse lettre. Par le sens juste et l'indépendance de la plupart des raisonnemens, l'heureuse application qui en est faite, la netteté des vues, la finesse et le bon goût de la raillerie, par bien d'autres qualités encore et des plus solides, l'auteur de cette lettre s'est placé haut comme critique. Peut-être lui voudrait-on plus de passion, plus de ces enthousiasmes spontanés et forts, ce quelque chose de cavalièrement superbe, si bien connu de Lope de Vega : « Lorsque j'ai à composer une comédie, j'enferme tous les préceptes sous de triples verrous. » Jamais, dans le critique italien, la phrase courte, étincelante, subitement jetée; jamais la verve qui éclate en mépris ou en admiration; toujours l'analyse régulière et mesurée dans son langage. Manzoni est un logicien contre lequel il est difficile de lutter. Et telle est la séduction de sa manière tranquille et savante, qu'on le suit dans sa marche avec une curiosité toujours plus excitée. Quand on ne donne pas raison à ses conclusions, on donne au moins raison à son esprit. Et que cet esprit est ingénieux à s'emparer du vôtre!

Nous voyons d'abord le poète s'affranchir de l'unité de temps sévèrement suivie en Italie. « La nature, pour agir, prend toujours du temps à son aise, tantôt plus, tantôt moins, suivant le besoin qu'elle en a. » L'unité de lieu subit la même réprobation; et bien qu'il repousse les formes emportées de Lope, il n'en va pas moins droit à l'indépendance voulue. Son grand sens ne fait pas grace aux confidens, et sa gaieté vous gagne vite quand il vous parle

de ces personnages « qui s'oublient, qui ne sont rien dans le monde, et n'y veulent rien être, qui montrent la plus haute sagesse au milieu des passions les plus folles. « On pense bien qu'après un tel jugement il ne s'en servira pas. Point d'exposition en récits, l'action commence avec le drame. Malgré la réussite de Shakspeare, il ne mêlera pas les genres. L'altération de la vérité dans le drame historique lui paraît un non-sens, c'est vouloir corriger la nature et substituer le faux à la réalité. Point de suicides. Il dit à ce sujet des paroles d'une forte éloquence. De l'emploi de ce moyen dramatique résulte l'étonnement qui saisit beaucoup d'êtres, quand dans la vie réelle ils voient les grands personnages, frappés de grands revers, ne pas se donner la mort. Ce qu'il veut, ce qui le préoccupe autrement que les splendeurs de la forme, que le triomphe obtenu sur une foule dont il est aisé de soulever les ardeurs, c'est l'effet vertueux et solide. Dans l'intérêt même de l'art, il juge à propos de favoriser « le développement de la force morale à l'aide de laquelle on domine et juge les passions. » Sa tâche sera donc de maintenir le spectateur dans un état de libre contemplation, de ne le faire participer à toutes ces misères que par « une indulgence, non de lassitude ou de mépris, mais de raison et d'amour. » Et voyez comme il se défend scrupuleusement toute situation capable de donner l'éveil à de dangereuses sympathies. Point de Roméo soupirant sous le balcon de Juliette, échangeant avec elle de naïfs et délicats sermens d'amour. Point de nuit enivrante que le chant de l'alouette termine brusquement. Les chastes figures de Max et de Thécla et leur mélancolique passion ne sont pas évitées avec moins de soin que ne le seraient les figures impures de la Clytemnestre et de la Phèdre antiques. Il peut sourire à Desdemona, à Ophelia, à la simple Marguerite, mais il ne les introduira pas dans ses drames, leur sein renferme trop d'orages. Lady Macbeth et les héroïnes superbes de Corneille n'y trouveront aucune place non plus. C'est là femme modestement éprise qu'il veut; encore n'en fait-il pour l'action qu'une sorte d'ornement, un gracieux épisode. Les autres maîtres ne l'ont point oubliée; elle est partout dans leurs œuvres comme elle est dans la vie. En parlant de la Porcia de Shakspeare, et en citant ses paroles de digne tendresse à Brutus, M. Villemain dit : « Ce n'est pas là, je crois, un amour qui rapetisse la grandeur du sujet. »

Manzoni ne nierait pas, comme le Socrate de la *République* de Platon, les actes sauvages et cupides, les impiétés des fils de dieux ou de déesses; on ne l'entendrait pas dire : « Ce sont des fictions. » Mais son goût sévère et délicat, ses hauts sentimens de justice, sa préoccupation de la moralité des moyens autant que de la moralité des effets, sa volonté de ne pas troubler les consciences par des spectacles furieux ou bas, lui ont ôté la possibilité de certaines manifestations. Pourquoi le tairions-nous? Il a trouvé des obstacles à la vérité dans sa nature et dans ses raisonnemens sur l'art. *Le Comte de Carmagnola* et *Adelchi* sont de belles créations, mais on y sent trop l'ame du créateur.

Pourquoi les poètes primitifs ont-ils l'avantage sur les poètes d'une civilisation avancée? C'est qu'au lieu de perdre la trace des hommes anciens, ils la

suivent avec amour; c'est qu'ils prennent ces hommes tels que la tradition les leur donne, sans avoir la prétention de les corriger, et de substituer à la nature réelle une nature arrangée et factice, quelque chose de leur temps. Le grand secret de la puissance d'émotion qu'ils exercent éternellement, c'est d'être vrais; et l'enseignement produit avec effort par les poètes artistes, ils l'ont produit, eux, poètes d'instinct, par la seule manifestation de ce qui fut. Eschyle suffirait comme preuve.

Le poète italien nous rappelle à lui. Tous les discours que tiennent ses personnages satisfont l'intelligence. Chaque figure une fois posée se développe dans une succession d'idées claires, suivies, parfaites dans leur ensemble. De là un manque de réalité. La passion avec ses mille contradictions brusques, ses redites, ses emportemens stupides, son éloquence native, inspirée, rencontrant quelquefois le sublime; la passion, cette maîtresse frénétique, dont Eschyle, Shakspeare, Corneille et Schiller ont tiré de si puissans effets, et Racine de si délicates et si pénétrantes émotions, ce grand mobile est absent des drames de Manzoni. Il y a une philosophie apprise dans le cœur de tous ses personnages. Vous savez d'avance où ils vont et ce qu'ils sauront oser, car ils sont éminemmens conséquens avec eux-mêmes. Laissez-leur quelques minutes pour prendre une décision, ils la prendront et ne regarderont pas en arrière, s'agît-il d'une lâcheté.

Pas un d'eux ne connaît ces bouleversemens de l'ame qui changent soudain l'aspect de tout, qui font chercher dans la mémoire les sentimens naguère les plus connus et les plus chers, comme s'ils ne subsistaient plus que là et qu'ils ne dussent plus se mêler à la vie, qui donnent le triste étonnement et l'effroi de soi-même. Cette révolution intérieure a mis des années entre ce qui fut et ce qui est. Un être de folie et de malheur a surgi de la tempête. C'est l'OEdipe de Sophocle, après la découverte hideuse; c'est Hamlet, subitement détaché des choses de la terre et frappé d'égarement; c'est Othello avec son ivresse de meurtre; c'est la Marguerite de *Faust*, ne voulant plus de l'amour. On voit aussi dans la Bible, au commencement de l'humanité, une de ces brusques révélations, alors que nos premiers pères découvrent leur nudité et connaissent la honte.

L'éternelle sympathie que l'homme trouve au fond de son cœur pour le prodige, ce développement d'une puissance d'émotions tout à la fois vagues et redoutables semble inconnu à Manzoni. Grandement épris du vrai, il ne s'en écarte que dans quelques légères inventions. Le monde du passé, tel que l'a fait la crédulité des peuples ignorans et naïfs, ne lui est rien; la chronique, avec ses merveilleuses reproductions de géans, de démons, de morts inquiets et poussés à revenir parmi les vivans, sur cette terre qu'ils aiment toujours; la chronique, avec ses phénomènes de tout genre, ne prend aucune place dans les drames du poète italien; c'est la vérité qu'il lui faut. Sa droiture naturelle l'empêche de caresser aucun mensonge. Jamais il n'eût fait les Euménides; jamais il n'eût créé l'ombre du père d'Hamlet et celle de Banquo. Shakspeare ne les avait pas trouvées dans les chroniques, mais les croyances

de son temps les lui avaient inspirées. Manzoni eût également reculé devant Méphistophélès. L'instinct du mystère n'est pas d'ailleurs l'instinct de l'Italie.

Il manque aussi dans les drames du poète un certain mouvement, le souffle de vie n'y est peut-être pas assez fort, puis les scènes sont trop souvent éparses ou faiblement liées. L'attente agitée y est inconnue. On n'a pas espéré, on n'a pas craint. Nul grand évènement avant de s'accomplir n'a fait battre le cœur. La préparation d'où résulte l'effet sûr et profond est un des secrets presque ignorés de Manzoni. Peut-être eût-il fallu à ce génie, si magnifique dans les détails, la chaleureuse influence du public.

Avant de produire les œuvres qui ont fondé sa renommée, Manzoni avait fait des *Hymnes sacrés* (*Inni sacri*), *Il Nome di Maria*, *Il Natale*, *la Resurezzione* et *la Passione*. Il y ajouta plus tard *la Pentecoste*. Ces hymnes sont délicieux de foi, de beautés d'art, de jeunesse et de vie. La forme poétique varie pour chaque hymne. Son livre religieux, *Sulla Morala Cattolica*, suivit ces premiers chants en 1819.

Le poète avait trente-six ans lorsqu'ayant achevé *Il Conte di Carmagnola*, un an après le succès de la *Francesca da Rimini* de Silvio Pellico, il le jeta dans le monde, en le dédiant à M. Fauriel. C'était en 1820.

Dès l'exposition du drame, le chef de *condottieri*, Carmagnola, se présente avec un haut caractère. Il tient au sénat de Venise un discours où respirent la droiture, la justice, la passion ferme de l'honneur. Ce discours est beau; mais comme il est travaillé, sans être déclamatoire pourtant! Tite-Live ne fait pas mieux parler ses vieux Romains. Où est la rudesse expressive, la parole inégale et hardie du soldat de ces temps, de l'aventurier surtout? Ce n'est qu'à la franchise des sentimens que l'on reconnaît l'homme qui n'a pas vieilli dans les cours. Un trait caractéristique, le fier dédain de toute précaution, dût la vie en dépendre, a été conservé à Carmagnola.

La scène où les chefs de l'armée ennemie se querellent est vigoureusement traitée; ces hommes sont vrais en tous points : de dures physionomies, une sauvage impétuosité d'expression et de langage, des défiances malheureusement justifiées par la situation. Aujourd'hui ils combattent ensemble, demain quelques-uns d'entre eux vendront leur sang et leur fidélité d'un jour au maître qui voudra les payer davantage. De patrie, ils n'en ont point. Toute parole prudente excite le soupçon; celui qui la dit est aussitôt signalé comme un lâche ou un traître. Pergola et Torello, craignant des piéges de la part de Carmagnola, voudraient qu'on ne hasardât pas une bataille décisive. Des cris d'indignation éclatent, poussés par Fortebraccio, par Malatesti, par le rude aysan, Francesco Sforza, qui devait périr tout armé dans les eaux d'un fleuve, et dont le fils, un peu moins rude que lui, devait succéder à la race éteinte des Visconti et commencer une autre dynastie de ducs de Milan. Pergola insiste de nouveau pour qu'on ne livre pas la bataille. Ne trouvant toujours qu'opposition, il s'écrie : « O Carmagnola, tu avais bien prévu qu'aujourd'hui la fougue des jeunes l'emporterait sur la prudence des vieux! » Fortebraccio le regarde, et laisse tomber ces paroles d'une insolente pitié : « Oui, la prudence

est la vertu des vieux; elle croît avec les années, et, à force de croître, elle finit par devenir...... — Eh bien! dites? demande Pergola. — De la peur, puisque vous voulez que je vous le dise», répond tranquillement Fortebraccio. Le vieux guerrier ne donne pas le soufflet de don Gomez, mais il s'écrie, dans sa fière douleur d'être ainsi méconnu : « Tu l'as dit à un soldat qui déjà tant de fois avait combattu et terrassé l'ennemi avant même que tes yeux connussent une bannière! Aujourd'hui, toi le premier, tu l'as dit! » Et à son tour il demande la bataille; il la veut pour justifier son honneur soupçonné. S'adressant à Fortebraccio : « Donne-moi le poste où tu dois combattre! Je dois à tout prix occuper un poste où l'ami et l'ennemi voient ouvertement que je ne..... » Le mot lâche ne peut se placer sur les lèvres de l'homme de cœur. On voit sa digne émotion. « Tu me comprends, » se hâte-t-il d'ajouter. Et Fortebraccio lui prouve son estime par de nobles paroles. « Plus de retard, dit Malatesti; Dieu sera pour les vaillans. »

Carmagnola s'apprête à vaincre. Sa joie est immense, il se vengera des affronts de Filippo-Maria Visconti; et il se rappelle le jour où il quitta Milan, rebuté du maître, bafoué par tous. « Tu te repentiras, disais-je alors, tu me reverras, ingrat; mais condottiere, mais à la tête de tes ennemis! Je le disais; alors ce n'était qu'un rêve, le rêve de la colère; aujourd'hui c'est une réalité. Nous voilà face à face, le cœur me bat, je sens l'heure de la bataille. » Une inquiétude le prend. « Et si je... » Il s'en relève aussitôt. « Mais la victoire est à moi! » Le sublime est là. C'est la confiance de César dans la petite barque soulevée par les grandes eaux en colère; c'est le sommeil paisible de notre Condé. Et cette parole magnifiquement expressive : « Je sens l'heure de la bataille! » quel homme de guerre n'y applaudirait?

Elle est engagée, cette bataille. Alors éclate, dans une poésie souverainement harmonieuse et désolée, la grande plainte du chœur sur l'Italien égorgé par l'Italien :

« Aux belles contrées, quels sont les étrangers qui viennent faire la guerre? Et quels sont-ils, ceux qui ont juré de sauver la terre natale ou de mourir?

« D'une même terre ils sont tous, ils parlent tous la même langue. L'étranger les dit frères, une commune origine se trahit sur le visage de chacun d'eux. Cette terre que la nature a séparée des autres, et qu'elle a resserrée entre les Alpes et la mer, cette terre, de leur sang maintenant souillée, fut la nourrice de tous. »

Le chœur, continuant, entache de honte le métier de sang que font les condottieri :

« La raison de ces meurtres, ils ne la savent pas. Chacun est venu là sans passion pour tuer ou pour mourir. Vendus à un chef, qui s'est vendu lui-même, ils combattent avec lui sans demander pourquoi. »

Venise revoit Carmagnola plein de confiance. Le sénat cependant a résolu sa ruine. Ici se présente une observation. Manzoni, dans sa judicieuse lettre, a prouvé, par d'excellens raisonnemens, que le sénat de Venise avait assassiné Carmagnola, non parce qu'il le redoutait, mais parce que la renommée, le

génie et les succès obtenus par cet homme obscurcissaient la gloire de l'état. En parlant du sénat, il dit : « C'était un besoin si outré de considération politique, que l'on se portait naturellement au crime pour défendre non-seulement le pouvoir, mais la réputation du pouvoir. » Voilà bien, en effet, la cause réelle de la mort de Carmagnola. Se fût-il tourné contre Venise, il n'eût pas tenu long-temps. Venise ne pouvait craindre sérieusement un ramas d'aventuriers, quelque habile que fût leur chef. Mais cette vue d'un si grand sens, conçue et sanctionnée par le savoir réfléchi de Manzoni lui-même, est à peine indiquée dans le drame : comme dans l'histoire, le sénat du poète a peur.

Bien qu'on sache le secret de meurtre du sénat, on suit tranquillement le grand proscrit au conseil des Dix, où il se rend la nuit, sans rien soupçonner de la destinée que lui préparent ses derniers maîtres. Il y a dans cette scène de Carmagnola en face de ses juges l'intention de beautés saisissantes, avortées d'abord, parce qu'elles ont été mal préparées, puis obtenues à force de talent et de vérité. Ces sénateurs qui n'ont pas de figure connue, pas de nom, que rien ne distingue entre eux, qui pourraient appartenir à tous les temps, sont bien l'expressive personnification de la pensée du sénat, une et éternelle. Les Dix gardent le silence, un seul excepté, qui, se faisant l'interprète de tous, élève une voix accusatrice. Il se tait, et le doge et Carmagnola restent seuls aux prises l'un avec l'autre. Carmagnola apprend tout à coup qu'on le soupçonne de trahison. Il demande à les connaître, ces trahisons. Le doge lui répond : « Vous les apprendrez tout à l'heure du tribunal secret. — Je le récuse, s'écrie le guerrier; tout ce que j'ai fait pour vous, je l'ai fait à la face du soleil, et je n'en rendrai point compte dans d'insidieuses ténèbres. Le guerrier est le seul juge du guerrier. Je veux me justifier devant qui peut m'entendre, je veux que le monde écoute ma défense et voie.... » A cette impétueuse sortie, le doge oppose une froide parole : « Le temps de vouloir est passé. — Quoi ! la violence ! A moi, mes gardes ! » Le doge appelle ses propres gardes; et, avec ce même visage sans mouvement, ce même calme d'une volonté inflexible, il dit : « Voici désormais vos gardes. » Carmagnola demeure frappé. Se relevant bien vite de l'horrible étonnement, il cherche à faire trembler ces êtres sans foi sur les suites de leur violation. Trop grand pour croire long-temps à une bassesse, il parle de méprise, de l'erreur où quelque ennemi pousse le sénat. « Vous ne croyez pas que je vous trahisse. Il est temps encore. » Et de nouveau la voix du doge lui enlève tout espoir : « Il est trop tard. »

La douleur d'une mort inerte saisit le guerrier dans sa prison. « O campagnes sans bornes ! ô soleil splendide ! ô bruit des armes ! ô ivresse des périls ! ô trompettes ! ô cris des combattans ! ô mon destrier ! C'était au milieu de vous qu'il eût été beau de mourir ! » (*Fra voi era bello il morir !*)

Ces regrets ont le charme mélancolique des adieux que fait Othello à tout ce qu'il aima, quand il croit Desdemona perfide. « Et maintenant, adieu pour jamais la tranquillité de l'ame, adieu le contentement, adieu les troupes

aux panaches flottans et les guerriers superbes qui font de l'ambition une vertu! Oh! adieu, adieu les coursiers hennissans, la trompette éclatante, le tambour qui excite le courage, le fifre qui est aigu à l'oreille, la royale bannière, et tout ce qui fait l'orgueil, la pompe et l'appareil des guerres glorieuses!..... La tâche d'Othello est finie. »

Le chrétien assassiné demande que son heure suprême ne soit troublée par aucune passion humaine. Il y a peu d'intérêt dans son entrevue avec sa femme et sa fille. Manzoni finit le drame au moment où les gardes viennent chercher Carmagnola pour le conduire à la mort, sans avoir dit un mot de la torture subie par le guerrier. Il ne le montre pas non plus s'arrêtant la tête haute, les yeux pleins d'un courage indomptable et fier, un bâillon à la bouche, à l'endroit de la place Saint-Marc où le bourreau lui coupa la tête entre deux colonnes.

La même année de la publication de *Carmagnola*, à quelques mois de là, Silvio Pellico et les autres Italiens qui éprouvèrent les horreurs des cachots du Spielberg étaient arrêtés et devenaient prisonniers d'état.

Napoléon mourut l'année suivante à Sainte-Hélène. Sous l'impression de cette fin silencieuse et morne qui grandissait de tout le bruit, la splendeur, les adorations pompeuses d'un passé tellement merveilleux et court, qu'il fait presque l'effet d'un rêve. Manzoni composa son beau chant *In morte di Napoleone. Il cinque maggio*. Ce héros épique de l'âge moderne, dont un Anglais disait en 1815 : « Il a atteint le dernier terme de la grandeur de nos temps, » a mélancoliquement inspiré Manzoni. Le nom de Napoléon, placé dans le titre, ne se trouve pas une fois dans la pièce.

La fuite des jours de l'homme saisit le poète au début de son chant. Il n'a d'abord que deux mots pour rappeler cette destinée immense : « Il fut. » *Ei fu*. Après cette expressive brièveté, la strophe prend une allure grave, lente, solennellement émue.

« De même que la dépouille insensible, après avoir exhalé le soupir mortel et privée du grand esprit qui l'anima, demeure immobile, la terre, frappée de stupeur à cette nouvelle, s'arrête. Et, muette en pensant à la dernière heure de l'homme fatal, elle ne sait quand une semblable trace de pied mortel viendra fouler sa poussière sanglante.

« Lui resplendissant sur le trône, dit le poète, mon génie lyrique le vit et se tut. »

Il se tut aussi quand le héros fut réduit à la condition commune, puis enfin il eut sa voix.

« Pur d'une servile adulation et d'un lâche outrage, ému à la soudaine disparition de tant de splendeur, il sort de son long silence et ravit à la tombe un chant qui peut-être ne mourra pas. »

S'élançant avec le héros des Alpes aux Pyramides, du Manzanarès au Rhin, de Scylla au Tanaïs, de l'une à l'autre mer, il vous donne l'ivresse de ces triomphes. Mais voilà qu'il la dissipe d'un mot : « Fut-elle vraie, cette gloire? » Il ne prononcera pas, lui, homme de ces temps; à ceux qui viendront plus tard la sentence ardue (*l'ardua sentenza*) : « Nous, inclinons le

front devant l'artisan suprême qui voulut imprimer dans cette ame une plus vaste trace de son esprit créateur. »

On voit l'homme dans son obscurité avec « le tourment d'un cœur indocile, convoitant la puissance suprême, qui sort enfin de la foule et obtient une grandeur qu'il eût semblé folie d'espérer.

« Il a tout connu : la gloire plus belle après le péril, la fuite et la victoire, les magnificences du trône et le triste exil. Deux fois dans la poussière, deux fois sur les autels. »

Au mouvement immense, à ces brusques révolutions du sort, succède l'oisiveté forcée des jours de Sainte-Hélène. Si la vie extérieure est inerte, l'ame ne l'est pas. Fatigué du poids de ses souvenirs, il veut en les écrivant soulager à la fois sa mémoire et son cœur; il essaie, et l'inutilité de ses efforts l'agite tristement.

« Oh! combien de fois, aux générations qui n'étaient pas encore, il entreprit de se raconter lui-même, et, sur les pages éternelles, tomba toujours sa main fatiguée!

« Oh! combien de fois, à la fin silencieuse d'un jour passé dans l'inertie, ses yeux foudroyans inclinés, ses bras croisés sur sa poitrine, il s'arrêta; et des jours qui furent, le souvenir l'assaillit.

« Il revoyait les tentes mobiles, et les vallées retentissantes, et l'éclair des bataillons, et les ondulations des cavaliers; il entendait le commandement bref, impérieux, suivi de la prompte obéissance. »

Ce jour qui meurt, cet homme avec sa pensée dévorante, au milieu de ce calme des choses, ces images d'une vie tout éclatante de périls et de hasards glorieux, ce passé qui ne doit plus revenir, tout cela est simple, grand, d'une ineffable mélancolie. Dans son enthousiaste et religieuse pitié, le poète tremble que cet esprit haletant, éperdu, brisé par tant de souffrance, ne devienne la proie du désespoir; mais il se rassure, la mort a réconcilié l'homme avec Dieu.

Ce chant *unique,* selon l'expression de M. Tommaseo, est impérissable.

Adelchi parut à peu de temps de *Carmagnola,* en 1822. C'est la conquête de la Lombardie par Charlemagne qui en est le sujet. L'action se passe au VIIIe siècle, et, les évènemens à part, il est presque impossible de se croire à cette époque, tant les idées et le langage de la nôtre y dominent, tant l'écho du passé lointain y est faible. Prenons le vieux roi Desiderio (*Didier*), par exemple : il serait difficile de soupçonner en lui un Lombard de race, le descendant des compagnons d'Alboin. La violence de ses passions ne passe jamais dans ses paroles et dans ses actes toujours empreints des convenances de la haute poésie, toujours sous la loi d'un goût trop délicatement moderne. Pourtant il ne s'est pas mêlé aux vaincus italiens; c'est à peine s'il daigne les savoir vivans. Le *Qu'il mourût* du vieil Horace n'irait pas à ce père.

Il se montre vrai chef des Lombards, quand il veut réduire le pape à n'être plus que le *roi des prières* et le *seigneur des sacrifices.*

Adelchi son fils n'est pas un Lombard non plus; mais il est si beau, si attachant, tel que l'a fait Manzoni, qu'on ne voudrait peut-être pas de

l'Adelchi réel après avoir connu celui du poète. Nous voyons dans une belle lettre écrite par M. Victor Cousin, sur une seconde visite qu'il fit à Goethe en 1827, le grand homme bien vieux, bien épuisé de vie, ennemi de toute secousse morale, retrouver de son ancienne vigueur pour parler un moment de Manzoni et d'*Adelchi.* « — Manzoni, dit-il, se tient à l'histoire et aux personnages réels qu'elle fournit; mais (en souriant doucement) il les élève jusqu'à nous par les caractères qu'il leur donne, il leur prête nos sentimens humains, libéraux même, et il a raison, nous ne pouvons nous intéresser qu'à ce qui nous ressemble un peu, et non aux Lombards, ou Longobards, et à la cour de Charlemagne qui serait peut-être un peu trop rude. Voyez Adelchi, c'est un caractère de l'invention de Manzoni. — Là-dessus (c'est M. Cousin qui parle), je lui dis avec un peu d'émotion : Les sentimens d'Adelchi mourant sont ceux de Manzoni lui-même. Manzoni, qui est toujours un poète lyrique, s'est peint dans Adelchi. — Oui, vraiment, il y a long-temps que j'avais connu son ame et sa manière de sentir dans ses *Inni sacri;* c'est un catholique naïf et vertueux. »

Le Charlemagne du poète italien est loin d'avoir toutes les faces du Charlemagne réel : de la bravoure, une ambition mêlée de ruse et d'habileté politique, une foi vive dans le pape, c'est tout. On ne pressent point, en l'écoutant parler, l'homme qui fera de si grands efforts pour échapper à la barbarie de son temps. On ne reconnaît qu'imparfaitement le Charlemagne d'Alcuin, le Charlemagne d'Eginhard, cet être si naïvement épris de la science, si curieux de toute chose nouvelle, si jaloux de se faire grand par l'esprit. A dire vrai, quand il conquit la Lombardie, il n'avait pas encore peuplé son palais de grammairiens et de philosophes, il n'avait pas encore étudié avec Alcuin la rhétorique, la dialectique, les mathématiques, la politique, la philosophie, *le cours des signes et des étoiles,* il ne s'était pas enivré avec le maître du *vieux vin des anciennes études;* mais le goût de toutes ces choses était en lui, car déja il avait trente-deux ans. Prenons Eginhard, si long-temps dans l'intimité de Charlemagne. Comme il s'épuise en admiration! Quelle physionomie particulière il lui donne! Après avoir vanté le savoir de l'empereur dans les langues étrangères, le latin qu'il parlait comme le français, et le grec qu'il entendait mieux qu'il ne le parlait, Eginhard continue. Et, pour le citer, nous emploierons la traduction naïve d'un homme du XVIe siècle, Heliès Vinet : « Bref il estoit si sçavant, avoit tant de bonnes parolles, disoit tant bien, parloit de si grand'grâce, que vous eussiés dit que c'estoit un vray maistre d'escole de rhéthorique. » Et n'y a-t-il pas quelque chose d'attachant dans ce Charlemagne devenu vieux, qui, voulant apprendre à écrire, avait toujours des tablettes sous son chevet de lit. « Affin que, quand il auroit loisir, il s'exercitast à apprendre de faire les lettres; mais il commença trop tard au moyen de quoy toute sa peine ne luy servit de guère laquelle il avoit mal ordonnée. » Qu'on se rappelle en outre la fin de cet homme. Assuré qu'il va mourir, il fait le signe de la croix sur sa tête et sur sa poitrine; puis, *arrangeant ses membres pour le repos éternel,* il ferme les yeux et répète à voix basse : *In ma-*

nus tuas commendo spiritum meum, et il meurt. Ce Charlemagne, arrivé sur la terre d'Italie, eût voulu converser avec des savans et des poètes latins, comme le guerrier Marcellus sentit le besoin de voir Archimède.

Quelques situations choisies font d'ailleurs du drame d'*Adelchi* une œuvre à part. Ermengarda, répudiée par Charlemagne, rentre avec une sorte de honte dans le palais d'où elle était naguère sortie, belle d'amour et d'espérance. « Viens, ma fille, rassure-toi, dit le père. » Adelchi, le tendre et chevaleresque Adelchi la rassure bien mieux. « Tu es dans les bras de ton frère, devant ton père, au milieu de tes anciens fidèles ; tu es dans le palais des rois et dans le tien, plus respectée et plus chère que lorsque tu le quittas. — O douce voix des miens ! » dit-elle délicieusement surprise. Le vieux roi lui parle de vengeance. « Ma douleur n'en demande pas, tout ce que je demande, c'est l'oubli, et le monde l'accorde volontiers aux malheureux. » Un soupçon naît dans l'esprit du père. Il regarde sa fille et lui fait une question : « Aimerais-tu encore cet homme vil ? » On croit voir la jeune femme se pencher et sa pudeur frémir de la brusque investigation. « Mon père, que vas-tu chercher dans ce cœur ? Ah ! rien n'en peut sortir de joyeux pour toi. Moi-même je crains de l'interroger. Tout ce qui a fini est pour moi comme n'ayant jamais été. » Ce qu'elle désire, c'est d'aller pour le reste de sa vie dans le monastère fondé par sa mère, et où son heureuse sœur a donné sa foi à l'époux qui jamais ne répudie. Elle ne peut aspirer à des noces si pures, mais elle pourra peut-être y trouver des jours ignorés et la paix.

Cette chaste et gracieuse figure s'efface pour long-temps, des traîtres la remplacent. Il en est un qu'on n'oublie pas, c'est Svarto. Voilà les chefs lombards assemblés dans sa pauvre maison, décidant l'abandon de leur roi et se demandant lequel d'entre eux portera leurs paroles de soumission à Charlemagne. Svarto qui n'est rien, mais qui osera tout pour devenir quelque chose, Svarto, qui voit dans ce message un moyen de grandeur subite, s'offre humblement aux nobles ducs pour le remplir à leur place. Si un des seigneurs disparaissait, tous les yeux iraient le chercher et le découvriraient. « Mais qu'un homme vulgaire, qu'un Svarto vienne à manquer, le monde n'y fera pas plus attention que s'il y avait un buisson de moins dans une forêt. » Sentant bien que la confiance des superbes croît à proportion de son peu de valeur ingénuement constaté, il continue sur ce même ton. Le caractère de cet autre Iago avait frappé l'auteur de *Faust*. « Vous souvenez-vous, disait-il à M. Cousin, de ce soldat longobard chez qui se réunissent les conjurés, et qui ne songe qu'à sa propre élévation ? Comme il arrange tout pour lui ! » Ici, remarque M. Cousin, Goethe, fatigué et toujours toussant, quoique paraissant s'intéresser à la conversation, accompagna le peu de mots qu'il pouvait prononcer de regards et de gestes, comme pour me faire entendre ce qu'il ne pouvait exprimer : « Avec quel art il fait servir les desseins de tout le monde à son but ! Et à la cour de Charlemagne comme il a l'air de protéger ceux qu'il a trahis ! »

On trouve dans Corneille une narration admirable de précision et de vérité,

parce qu'elle ne dit que ce qu'il faut dire, sans vains ornemens : c'est le récit que fait le Cid au roi de son combat contre les Maures. Manzoni, selon nous, a produit dans une autre donnée un chef-d'œuvre de ce genre, le diacre Martin racontant à Charlemagne sa course de trois jours à travers les Alpes, pour trouver le camp des Francks et pour presser leur départ : on n'imagine pas les beautés de ce récit. Tout dans les solitudes qu'a parcourues l'homme de foi respire la fraîcheur, l'énergie et la grace d'une jeune création. C'est un monde nouvellement apparu. Et quel charme, quelle familiarité naïve dans les détails! La nuit passée avec le pâtre sur les peaux laineuses, le réveil aux premières clartés du jour, et l'entretien court, mais expressif, entre l'homme primitif et l'homme de Dieu. « Où est le pays des Francks? demande ce dernier. — Au-delà de ces monts, sont d'autres monts, et d'autres monts encore, et loin, bien loin, la France; mais il n'y a pas de chemin pour y aller, et nombreux sont les monts qui en séparent, et tous sont escarpés, nus, effrayants, et habités seulement par les esprits. Jamais un homme mortel ne les a fréquentés. — Les voies de Dieu sont plus nombreuses que celles des hommes, et c'est Dieu qui m'envoie. — Que Dieu donc te soit en aide. » Cela dit, le pâtre remplit une besace de pains, autant qu'un homme peut en porter; il la met sur le dos du voyageur, et ce dernier s'éloigne. De hauteur en hauteur, il arrive dans des lieux où il ne trouve nulle trace d'homme. Là des forêts primitives dans toute leur beauté, des fleuves sans nom, des vallées sans chemins, et le silence. « Je n'entendais que le bruit de mes pas, et, par intervalle, le fracas des torrens, ou le cri inattendu du faucon, ou l'aigle, s'élançant le matin de son aire sauvage et passant brusquement au-dessus de ma tête, ou, vers le midi, le craquement des cônes de pins échauffés par le soleil. » Milton eût adoré cette poésie. Pendant ces trois jours, le prêtre se leva avec le soleil, le suivit dans sa marche, et il se couchait à l'heure où son guide céleste semblait se coucher aussi. « Incertain du chemin, j'allais sans savoir où. » Enfin une dernière vallée se déroule à ses regards, il découvre le camp des Francks; son transport est immense. « Et je vis, oh! je vis les tentes d'Israël, les pavillons désirés de Jacob, je me prosternai devant Dieu.

Le diacre enseigne le chemin qu'il a suivi, et les Francks ne tardent pas à forcer le camp des Lombards. De tous côtés fuient les soldats et leurs chefs. Là une courte, mais admirable scène. Le vieux roi lui-même est obligé de fuir. On le retrouve dans un bois solitaire suivi de quelques fidèles; sa fuite l'accable. Un d'eux le supplie de se reposer, et lui tient un langage plein d'espoir. « Le vieux roi est fatigué, dit-il, fatigué de fuir. Fuir, reprend-il, plus loin, et je ne me lèverai d'ici que pour fuir encore! Et pourquoi fuir? pour aller à la recherche d'une tombe sans honneur. Quand je serai sous terre, que me fera ce Charles? »

Le poète ne mêle pas les Italiens à l'action; tout dans le drame se passe entre les Lombards et les Franks. Nulle plainte, si ce n'est dans les chœurs, ne rappelle que cette terre fut à d'autres, que là existe encore une race violemment dépossédée, qui ne compte plus, tout en gardant fidélité aux souvenirs,

et bien que les *sueurs serviles* soient devenues son lot. Écoutons M. Fauriel dans sa remarquable analyse d'*Adelchi :* « Simples témoins du bouleversement qui se prépare autour d'eux, et pour ainsi dire au-dessus d'eux, les Italiens ou Romains n'y interviennent en rien, et leur inaction, leur silence, leur absence dans des évènemens d'où dépend leur sort, caractérisent leur abaissement, leur dépendance et leur nullité, mieux que ne le feraient des paroles prononcées par eux ou en leur nom. »

L'ouverture du premier chœur d'*Adelchi* est belle comme tout ce que l'antiquité a eu de plus beau :

« Sous les portiques mousseux, dans les forums croulans, dans les bois, dans les forges enflammées et bruyantes, à travers les sillons baignés de sueurs serviles, des milliers d'êtres dispersés s'agitent tout à coup; ils prêtent l'oreille, ils soulèvent la tête, frappés d'une rumeur inconnue qui va toujours croissant. »

Le poète nous laisse voir dans les yeux incertains, sur les visages craintifs de ces hommes, qui ne surent pas défendre leur terre de l'envahissement, le reste d'un fier courage. Son mépris est profond quand il dit : « Et l'outrage enduré se mêle et contraste avec le misérable orgueil d'une gloire qui fut. »

Cependant les Italiens, qui ont vu fuir leurs maîtres, « rêvent la fin de leur dur servage. » Ils se réjouissent, ils comptent sur la générosité des hommes nouveaux. C'est le poète qui se charge de tuer la folle illusion, et il le fait sans ménagement, on dirait l'ironie de Pascal. D'abord il leur décrit tout ce que les vainqueurs ont supporté : les dangers obscurs, les marches rudes, l'ennui des jours oisifs, les veilles des nuits froides, la faim, le commandement impérieux, les périls dans les batailles. Puis il leur dit : « Et le prix de tant de maux serait, ô crédules ! de changer le sort d'un peuple étranger ! » Ses mépris ne s'arrêtent pas là : « Retournez à vos superbes ruines, aux travaux stupides et lâches des forges brûlantes, aux sillons baignés de sueurs serviles. »

Et les plus sombres réalités passent sous les yeux des misérables :

« Le fort se mêle au vaincu, avec le nouveau maître demeure l'ancien, l'un et l'autre vous mettent le pied sur le cou. Ils partagent les esclaves, ils partagent les troupeaux, ils s'établissent ensemble sur les champs ensanglantés d'une nation dispersée qui n'a plus de nom. »

On croit entendre Isaïe : « Esclave attachée à la meule, dénoue tes cheveux, découvre ton épaule, lève ta robe, et traverse les fleuves. » Eschyle et Sophocle sont égalés dans le chant italien.

Aux scènes de luttes, de terribles angoisses, à la parole de honte succède une scène où la passion revêt les formes les plus délicates, où la mort se pare d'une résignation mélancolique et pieuse. Ermengarda, retirée dans le monastère de Brescia, et sentant sa vie finir, veut revoir le soleil et les plantes. Des religieuses la conduisent doucement au jardin. « Là, sous le tilleul ; là, comme il est suave, cet air d'avril ! Ah ! je comprends maintenant que celui qui est chargé d'années et qui sent la vie se retirer de lui, recherche le soleil avec tant d'amour ! » Prenant la main de sa sœur Ansberga : « De tes soins et de mes peines la fin s'approche; je sens un tranquille accablement, avant-

coureur de la mort. Contre l'heure de Dieu, ma jeunesse domptée a cessé de combattre; et, plus doucement que je ne l'avais espéré, mon ame, vieille de douleurs, se dégage de ses liens. » — « Ne te trouble pas, ô chère! ne me regarde pas d'un air si triste. Eh! ne sens-tu pas que Dieu a pitié de moi? Tu veux qu'il me laisse sur la terre pour voir le jour où ils assiégeront Brescia, pour voir autour de ses murs l'ennemi que tu sais. »

Ansberga tâche de lui persuader que Brescia ne sera pas pris; mais Ermengarda ne demande qu'à mourir. Morte, tout lui sera doux. « Je prierai pour mon père, pour Adelchi si aimé, pour toi, pour ceux qui souffrent, pour ceux qui font souffrir, pour tous. » Elle supplie sa sœur de faire assurer à Charlemagne, si cette parole ne semblait pas trop hardie à l'oreille superbe de l'homme, qu'elle lui a pardonné. Son humilité chrétienne ne va pas jusqu'à renier toute distinction. On mettra sur sa tombe les marques de la royauté; ce qu'elle fut dans la vie, sa tombe doit l'attester. « Prends les vêtemens sacrés, lui dit sa sœur. — Que je mente au Seigneur. » Un chaste embarras se révèle dans ses paroles quand elle rappelle à la Vierge qu'elle, Ermengarda, a été l'épouse d'un homme. Elle a demandé que son anneau lui fût laissé, elle demande encore que son corps enseveli soit donné à Charles, si jamais il le réclame pour le déposer dans la tombe royale. Surprenant sur le visage de sa sœur une triste incrédulité, elle ajoute vite : « Les morts, Ansberga, ont quelquefois plus de pouvoir que les vivans. — Oh! il ne le fera pas, » dit Ansberga. La mourante s'afflige de ce manque de foi en la bonté de Dieu : « Non, infortunée, reprend la religieuse, il ne le fera pas, il ne le peut pas. — Comment, pourquoi ne le peut-il pas? — Oh! chère, ne me demande plus rien, oublie. — Parle, ne m'envoie pas dans la mort avec ce doute! » Et la malheureuse apprend que cet homme, dont le souvenir le dispute à l'amour du créateur, vient de prendre une autre femme. Un affreux délire s'empare d'elle.

Ses sentimens éclatent sans retenue avec une énergie passionnée. Parlant à l'infidèle : « Mon amour est un amour timide, tu ne le connais pas encore; tu étais à moi, je me taisais dans la sécurité de mon bonheur, et jamais mes lèvres pudiques n'avaient osé te dire l'ivresse secrète de mon cœur. » Croyant voir sa rivale, elle s'épouvante comme un enfant. Dans son besoin de protection, elle appelle Bertrade, la belle-sœur de Charlemagne : « Laisse-moi te regarder, que je m'asseye près de toi. Je me sens si accablée! Je veux cacher mon visage dans ton sein et pleurer. Ah! ne me quitte pas. » D'enivrans souvenirs remplacent son horreur : « Oh! quels jours charmans nous avons passés ensemble! dit-elle à Charles; nous traversions les montagnes, les fleuves et les forêts, et à chaque aurore nous sentions mieux les délices du réveil. — Oh! Vierge du ciel! secours cette affligée, dit Ansberga, qui succombe à tant d'émotions. » Sortie de son égarement, Ermengarda bénit sa sœur et les religieuses. « Je meurs en paix, dit-elle; parlez-moi de Dieu, je sens que je m'en vais à lui. »

Cette jeune mourante, entourée de pieuses et compatissantes femmes, rappelle l'Oreste endormi d'Euripide, après six jours passés sans nourriture.

« Baissez, baissez la voix; vous faites du bruit, dit Électre aux Argiennes. — Silence, silence, prenez garde d'élever la voix près de sa couche. Laissez-le goûter la paix de l'oubli. » Et quand Oreste s'éveille, quelle tendresse dans les paroles d'Électre, quelle douce confiance dans Oreste! « Aide-moi, aide-moi! approche ton cœur du mien! Écarte de mon visage ces cheveux desséchés qui le couvrent! — O tête languissante dont les cheveux épars sont souillés de poussière! dit Électre émue. Privée long-temps de bains salutaires, que ton aspect est devenu sauvage! — Étends-moi de nouveau sur ce lit, remets-moi sur mon séant, redresse mon corps abattu! » L'égarement saisit Oreste. « Je ne te quitte pas, dit la courageuse Électre; je te serrerai dans mes bras, je contiendrai tes élans furieux. »

« Ah! tu me feras mourir avec toi! avait dit la timide Ansberga. » Quand Oreste revient à la raison, il conjure Électre d'aller prendre de la nourriture et un bain. « Si ton assiduité à me servir détruisait ta santé, nous serions perdus; je n'ai que toi pour me secourir; les autres, tu le sais, m'ont tous abandonné. »

Ces deux scènes, prises chacune au point de vue de la civilisation où elles furent conçues, ont des beautés égales.

Toutes les délices qui ont enchanté la vie d'amour d'Ermengarda sont retracées par le chœur des Italiennes en vers mélodieux. La haine pour la domination lombarde, cette haine cachée, mais ardemment sentie, se mêle dans la bouche de ces femmes à la miséricorde et au respect que leur inspire la morte innocente, née du sang des maîtres. Adelchi blessé et déployant à son heure suprême toutes les vertus chrétiennes, termine pieusement le drame et le grand fait de la conquête. « Accueille mon ame fatiguée, » dit à Dieu le jeune héros. Cette mort est de l'invention du poète; Adelchi s'était retiré à la cour de l'empereur grec.

Un *Discours sur quelques points de l'histoire Lombarde en Italie,* plein de recherches, de vues intelligentes et de la meilleure critique, parut en même temps qu'*Adelchi*.

Voyons Manzoni dans son livre *Sulla morala cattolica*. Là, il se montre tout entier sans la fiction et les déguisemens poétiques. Ce livre est la réfutation du chapitre 127 de l'*Histoire des républiques d'Italie*. M. Sismondi, ne distinguant pas toujours le principe religieux des actes qui en ont été la fausse interprétation, égaré par les vertueuses colères que suscitait en lui la longue servitude de l'humanité, a attaqué le catholicisme avec un emportement et un mépris dépourvus de justice, et où son incontestable savoir a failli plus d'une fois. M. Manzoni a librement réfuté le penseur protestant. Le livre devait avoir deux volumes, mais l'auteur n'en a fait qu'un. Pourquoi s'est-il arrêté au milieu de sa tâche? N'y avait-il pas là tout un ordre d'idées qui allait à ses purs enthousiasmes? Les citations répandues dans le texte attestent de vastes lectures et du meilleur choix; elles y sont généralement pour appuyer les convictions de l'auteur. Dans cette lutte spirituelle se sont glissés quelques combattans qui ne sont rien moins qu'orthodoxes. Jean-Jacques Rousseau, l'auteur de la *Profession de foi du vicaire savoyard,* n'y semble-t-il pas

une étrange autorité? Que fait-il là? Cette œuvre, si soigneusement ornée, a une séduction particulière, celle de la douceur. On est ému de l'esprit de paix, de soumission et d'amour, qui l'a tout entière inspirée. C'est bien là une ame qui, ayant souffert en un passé lointain des agitations vaines, s'est réfugiée dans la foi, et a dit avec le solitaire de l'*Imitation :* « Heureuse la simplicité qui laisse le sentier des questions difficiles pour marcher dans la voie droite et sûre des commandemens de Dieu. » Manzoni n'a point le déploiement de force de Bossuet, cette splendeur dans l'attaque et la défense; il ne dit pas de ces mots simples qui jettent dans de grands étonnemens, il n'affecte pas non plus les formes ironiques et hautaines de M. de Maistre. Sa charité émue, le soin avec lequel il écarte toute question et toute forme théologiques, tout mysticisme aussi, pour s'en tenir presque à la morale, donnent à sa parole une autorité que lui dénieraient les colères majestueuses du dernier père de l'église. Si la recherche du mystère a désespéré l'intelligence et assombri le cœur, on envie cette tranquille croyance à la révélation; si l'on est au contraire tourmenté de sa force, on court sur les traces de génies plus audacieux, car lui, Manzoni, ne satisfait pas complètement, et des voix autrement puissantes que la sienne attirent sur les hauteurs sacrées ou au fond des abîmes.

Nous ne savons rien de plus délicat et de plus profondément beau, qu'une page de ce livre sur la charité. Manzoni veut que le pauvre ne soit pas seulement nourri du pain matériel, mais il veut que son cœur soit nourri aussi; il le veut appelé au *banquet d'amour et de communion sociale :* d'autres besoins que ceux du corps se font sentir au malheureux. Cette ame immortelle qui souffre et se purifie, selon la belle expression du penseur chrétien, a toutes ses tendresses.

Séduit par les plaisirs de l'invention, convaincu aussi que la pensée se popularise plus vite et plus aisément sous la forme dramatique, Manzoni, au lieu de reprendre l'œuvre interrompue depuis des années, *Sulla morala cattolica,* fit son beau roman *I Promessi sposi* (les Fiancés). Nous trouvons dans *les Fiancés* les études ingénieuses de l'écrivain sur l'homme, sa connaissance des temps, les séductions variées de style, de caractères et de passions. Les personnages de ce roman sont pris dans toutes les positions sociales, depuis l'humble ouvrier de village jusqu'au représentant du roi des Espagnes et des Indes; depuis le *bravo* qui assassine pour le compte d'un autre, jusqu'à l'homme qui fait de sa vie un sacrifice perpétuel, jusqu'au grand coupable que son audace met au-dessus des lois.

Si l'on veut des beautés fortes et neuves, il faut lire tout ce qui se rapporte à l'homme de sang, que nul historien du temps n'a osé nommer, tout en parlant de ses criminels exploits, et que le romancier a appelé l'*innominato*, l'innommé. Proscrit d'un des châteaux forts qu'il habitait avec une meute de brigands salariés, il le quitta non en fugitif qui tremble pour sa tête, mais en vainqueur insolent; il le quitta en laissant au gouverneur l'insulte pour adieu. Réfugié dans une autre forteresse suspendue sur un rocher entouré d'abîmes, et d'où il dominait la campagne, il ne cessa pas de commettre des meurtres.

Ses services de sang coûtaient beaucoup, mais il les rendait bravement. Une nuit, le dégoût et l'horreur de ses affreux exploits, un ennui féroce, le prirent tout-à-coup. Là Manzoni a peint largement. C'est à ne jamais oublier cette nuit, avec les désespoirs de l'homme et ses tentations de suicide. Vers le matin il voit toute une population courir du même côté avec un air de fête. C'est l'archevêque qui attire cette foule; il prend l'étrange résolution d'y aller aussi. « — Je verrai ce qu'il sait dire, cet homme. »

L'archevêque l'accueille avec bonheur. « — Savez-vous qui je suis? demande le misérable; vous a-t-on bien dit mon nom? » L'homme de Dieu lui répond tendrement, et il ajoute : « J'aurais dû aller vous chercher, vous que j'ai tant aimé et pleuré, pour lequel j'ai tant prié! » A force d'éloquence pieuse et d'amour, il attendrit ce cœur sauvage. L'homme de sang se couvre le visage et se met à pleurer. On pleure aussi. « —Vous reviendrez, lui dit l'archevêque. — Si je reviendrai! Quand vous me refuseriez, je demeurerais obstiné à votre porte comme un mendiant. J'ai besoin de vous parler, de vous entendre, de vous voir; j'ai besoin de vous! »

Sur ce fond, devenu sombre, se détachent çà et là de comiques épisodes; ainsi le moment où Perpetua, tourmentée par l'approche d'une armée étrangère, court dans toute la maison pour cacher, avant de fuir, une foule d'objets. Don Abbondio a peur, don Abbondio se lamente sur la dure nécessité de quitter sa tranquille maison. Perpetua, qui n'a pas le temps de l'écouter, l'écarte de son passage comme une chose embarrassante; et, s'il persiste dans sa plainte, elle le raille durement, car, en cet instant, le dernier des rustres qui emmène sa vache lui semble doué de plus d'intelligence et de cœur que ce maître égoïste et lâche. Rebuté par sa servante, le curé se met à la fenêtre et implore de la pitié de ses paroissiens, qui fuient éperdus, un cheval, un mulet, un âne, et quinze ou vingt d'entre eux pour son escorte. Voyant que son appel est vain, sa colère éclate : « Il n'y a plus de charité! chacun pense à soi, et personne ne veut penser à moi.» Puis il retourne à Perpetua, qui lui reproche son inutilité. Quand tout est fini, l'active servante charge son dos d'une hotte pleine de linge et de provisions : « Vite, dit-elle au maître, allez prendre votre bréviaire et votre chapeau, et partons. » Il obéit. Dans toute cette scène, la nature est habilement étudiée et reproduite.

Manzoni, si spirituel, si moqueur et si gai, va trouver pour décrire la peste de Milan une poésie éloquente, vigoureuse, et sombre comme l'évènement, adoucie de loin en loin par de religieuses ou suaves émotions. Il ne répugne à aucun détail, il montre toute chose dans sa nudité hideuse, sans ménagement pour les délicats. Ce qui touche à la pudeur est seul absent de son livre. On admire les traits impérissables que Boccace a mis dans la peste de Florence dont il avait été le contemporain; Manzoni, par la force du génie, de la religion et de l'amour, lui qui n'avait pas vu, a surpassé le grand conteur. A la première vue, la simplicité du récit de Boccace, sa manière plus concentrée et moins ardente, moins émouvante aussi que celle de Manzoni, semble se rapprocher davantage de l'histoire; mais on s'empresse bien vite d'honorer à un même degré le poète de Milan. Si Manzoni est plus riche et

plus coloré, s'il remue plus profondément, c'est qu'il y a dans son ame une grandeur qui ne fut point à l'usage de l'original et licencieux écrivain du XIVe siècle. Chose remarquable! chacun a trouvé dans la vérité des faits ce qu'il eût créé s'il eût été libre de le faire : Boccace, les folles ivresses, l'égoïsme et l'impiété; Manzoni, les douleurs sombres, l'épouvante, l'égoïsme aussi; mais, à côté de cet égoïsme, la charité avec son sublime héroïsme et la prière. S'il y a des rires à Milan, ils sont rares; ceux qui les font entendre sont les fous ou les *enterreurs* (les *monatti*). A Florence, au contraire, on a calculé que la sensibilité peut donner la peste, et l'on s'abandonne en face des morts à des joies effrontées. Les timides s'enferment, rompent toute communication avec le dehors; et, pour conserver la vie dont ils sont épris, ils n'ont plus que de délicats plaisirs, la chère exquise, la musique, les doux entretiens; quant au grand fléau, ils l'oublient. Cette peste de Florence laissa des traces profondes de sensualisme et de corruption; celle de Milan ne fut qu'un désastre passager.

Que de circonstances hideuses pourtant dans la peste du XVIIe siècle! Le cœur le plus ferme en reste affecté. C'est une lutte de pitié, de dégoût, d'horreur, de toutes les sensations. Boccace n'a pas les *monatti*, ces bouffons de la mort, vêtus de splendides dépouilles, assis sur des chars remplis de cadavres, et de là, comme des rois de carnaval, débitant des facéties. Un d'eux, en présence de cette population désolée, cria : Vive la peste! De tous côtés, dans ces rues où l'on n'entendait plus de bruits d'ouvriers, plus de cris de vendeurs, plus de rumeurs de passans, où l'on marchait dans un morne silence, où à chaque instant des vêtemens et des grabats infects, des cadavres nus, étaient jetés par les fenêtres; de tous côtés, disons-nous, partaient des appels sinistres : « Ici, *monatti!* » Et les *monatti* répondaient avec leur cynique insouciance : « Tout de suite! » Les maisons ouvertes étaient vides d'habitans. Il y avait des rues entières dont la fuite ou la mort avait fait d'affreuses solitudes. Trois fois dans la journée les cloches des églises donnaient le signal de certaines prières. Alors des visages pâles et consternés se montraient aux fenêtres, et les gémissemens communs s'élevaient vers Dieu.

Oublierait-on cette femme d'une si majestueuse et si attristante beauté qui apporte dans ses bras sa belle enfant morte, et, après lui avoir donné le baiser d'adieu, la place elle-même sur le char? « Vous monterez ici, dit-elle aux *monatti*, vers l'heure de vêpres, pour me chercher et non pas seule. » Cela dit, elle rentre dans sa maison, et presque aussitôt elle paraît à la fenêtre, tenant dans ses bras une autre enfant plus jeune, vivante encore, mais avec les signes de la mort sur le visage. Que Boccace trouvât ces traits dans la réalité, il leur ôterait de leur beauté virginale pour les empreindre du sensualisme dont il n'a pas su préserver son génie d'écrivain. Les femmes qui figurent dans son terrible récit ont à jamais perdu la grace de la pudeur.

Les Fiancés avaient paru en 1825. Depuis ce livre, profondément admiré par Walter Scott, Manzoni, pendant quinze années, n'avait fait acte de vie par aucune production; on savait d'ailleurs que ses jours, bien que privés de santé, n'étaient pas oisifs. Enfin il annonce lui-même *la Storia della Colonna*

infame, et l'Italie entière s'émeut de cet évènement littéraire comme elle l'eût fait en son plus bel âge, alors qu'elle créait des chaires savantes pour expliquer son grand Alighieri. Manzoni doit encore publier un travail sur la langue italienne. Qu'on ne s'arrête pas légèrement à l'intention près de se réaliser. Il y aura dans cette œuvre des mérites de recherches, de savoir et d'intelligence, des révélations inattendues; elle facilitera de précieuses études aux hommes de tout pays. Pour ne rien négliger de ce qui pouvait assurer l'excellence de cet écrit, Manzoni n'a pas seulement interrogé les livres, il est allé en Toscane. Florence n'est pas toute la séduction de la Toscane; elle a des morts sublimes couchés dans le marbre des tombeaux, des monumens qui étonnent, mais elle sait moins sur la langue que deux petites villes placées à l'écart, Pistoja, dont le nom a une désinence si douce, et Sienna. A Pistoja et à Sienna, les paysans eux-mêmes n'ont pas cessé de perfectionner les fraîches et voluptueuses mélodies de la langue italienne; ils la parlent avec un goût, une délicatesse de sons tellement exquise, que le cœur est ravi. La jeune mère qui berce son enfant sous la vigne en fleurs de sa pauvre maison, la gardeuse de moutons qu'on rencontre le long des haies filant au fuseau ou assise près de l'eau tressant un chapeau de paille, n'ont pas une langue moins gracieuse et moins pure que la grande dame des palais. D'abord, en voyant ces paysannes, on adore leur beauté mais on l'oublie bien vite pour n'écouter que la grace de leur voix. Le laboureur, malgré son travail rude et grossier, exerce presque sur l'oreille le même enchantement. Tout ce peuple aurait pris des leçons d'harmonie de Pétrarque, qu'il n'aurait pas de plus magiques accens. Voilà des mots inconnus, le pays les a créés ou refaits; mais ces mots sont tellement expressifs, ils sont tellement de la famille, que le sens en arrive promptement à l'esprit. — Nous sommes des barbares, disent les Italiens du nord en parlant de cette race musicienne qui croît naturellement sur la terre de Pistoja et de Sienna; et leurs souvenirs vous charment comme une féerie orientale.

Pour conclure, nous demanderons si le poète de Milan a fait une révolution dans le drame; il ne l'a pas faite; la mission morale dont il a conscience tient en éveil toutes ses facultés et dispose de sa poésie. Il n'a pas fait une révolution dans le drame; mais, en suivant une voie différente de celle qu'avaient obstinément suivie tous ses devanciers italiens, il a fait pressentir d'autres audaces non moins légitimes que les siennes, il en a mis le besoin dans les esprits. L'Italie ne déshéritera point Alfieri et Monti des gloires méritées, l'un par ses vertus d'indépendance et ses conquêtes d'art, si laborieusement faites, l'autre par ses splendeurs d'harmonie. Elle vénérera dans Manzoni le génie se consacrant tout entier au bien, ranimant dans les cœurs l'instinct sublime de l'amour et la religion du sacrifice, faisant servir son don magnifique de poésie au perfectionnement humain; mais quand elle voudra l'homme vrai avec ses mille faces changeantes et passionnées, quand elle voudra sonder cet abîme vivant, qu'elle demande à l'avenir un Shakspeare et un Molière: l'étude si profondément mélancolique, ils l'ont faite tous les deux.

A. Dupin.

BULLETIN.

En attendant la convocation prochaine des conseils généraux, la discussion continue dans la presse sur la convenance et la légalité du recensement. Le ministère vient de donner de nouvelles explications sur les précédens de la matière. En 1820, il y eut un recensement confié aux maires de concert avec les agens des contributions directes, et les évaluations faites par les autorités locales furent tellement faibles, qu'elles ne s'élevèrent pas même à la somme qui figurait dans les matrices communales pour les cotisations personnelles. En face d'un résultat aussi dérisoire, le gouvernement dut changer de méthode et de conduite, et il confia l'opération aux agens des contributions directes. Ce n'est pas tout : le travail ainsi fait fut soumis à la vérification scrupuleuse d'une commission spéciale formée auprès du ministre, et cependant M. de Chabrol, dans le rapport qu'il adressait au roi en 1830 sur l'administration financière, déclarait que les évaluations obtenues étaient au-dessous de la vérité, pour les valeurs locatives, de plus de 30 millions.

En 1832, les chambres avaient décidé que, dans la session de 1834, on devait leur soumettre un nouveau projet de répartition entre les départemens, tant de la contribution personnelle et mobilière que de la contribution des portes et fenêtres. Il fallut donc procéder à un recensement, mais l'opération commencée en 1833 n'était pas encore terminée à la fin de 1836. C'est alors que la nouvelle répartition fut ajournée à 1842.

Qu'avait fait cependant le gouvernement en 1832 pour exécuter ce qu'avaient décidé les chambres? Il avait, par une ordonnance royale rendue le 18 décembre de la même année, statué sur la forme du recensement pour la con-

tribution mobilière. L'opposition lui demande aujourd'hui pourquoi il ne se conforme pas aux termes de son ordonnance. Le gouvernement répond que l'ordonnance a dû suivre le sort de l'article 31 de la loi de 1832, que les chambres ont expressément abrogé. Avec la loi tombe l'ordonnance. D'ailleurs, ajoute le ministère, l'expérience a démontré les vices de l'ordonnance de 1832, et il ne fallait pas, en recommençant la même épreuve, accepter les mêmes inconvéniens. Voilà pourquoi le recensement actuel, qui porte non-seulement sur les valeurs mobilières, mais aussi sur les portes et fenêtres, sur les individus passibles de la taxe personnelle, sur les patentables et sur les loyers relatifs à l'industrie, s'exécute d'une manière uniforme et est ramené à la stricte application des lois de la matière qui confient à l'administration centrale le soin de recueillir tous les renseignemens.

Il est regrettable que le ministère n'ait pas donné ces explications il y a quelques mois, avant de commencer l'opération. Nous concevons qu'il eût voulu profiter de l'expérience de 1820 et de 1832; mais cette même expérience ne pouvait-elle pas aussi l'avertir de toutes les difficultés que devaient lui opposer les susceptibilités ombrageuses de l'intérêt local? En 1820, les pouvoirs municipaux n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui. En 1832, ils s'élevaient à peine. Pendant les dix ans qui viennent de s'écouler ils sont devenus jaloux de leurs droits et de leurs attributions. Il fallait tenir compte de tous ces faits, et, dès le principe, embrasser toute l'étendue de la carrière dans laquelle on se lançait. L'administration eût eu bien plus de force et de dignité dans son attitude en posant elle-même la question avec toutes ses difficultés et ses exigences, en édifiant l'opinion par des éclaircissemens préalables. Le pouvoir a une grande autorité quand, avant toute contestation, il sait faire sa part avec précision et justice, quand il détermine librement la sphère de son action, et quand, en vertu de sa propre initiative, il en pose lui-même les bornes.

Le conseil municipal de la ville de Paris s'est expressément occupé de l'impôt des patentes, et, sur ce point, il n'est pas en désaccord avec le gouvernement. Il a invité le préfet de la Seine à se pourvoir auprès de M. le ministre des finances pour que l'impôt des patentes continue d'être établi comme il l'a été jusqu'à ce jour. On se rappelle que, dans sa dernière circulaire, M. Humann a répondu à ce vœu en déclarant que le gouvernement ne considérait pas les résultats du recensement comme susceptibles d'une application immédiate et absolue à l'impôt des patentes. L'administration attendra l'intervention du pouvoir législatif.

Par une autre délibération, le conseil municipal de Paris a déclaré qu'aux seuls commissaires répartiteurs doit appartenir le droit de porter sur la matrice du rôle tous les habitans soumis à la taxe personnelle, et d'évaluer le montant des loyers servant de base à la répartition individuelle. Dans cette opération, les commissaires répartiteurs sont assistés du contrôleur des contributions directes. C'est là qu'est la difficulté entre le gouvernement et plusieurs conseils municipaux. Qui aura la haute main dans la rédaction du rôle, du



répartiteur ou du contrôleur? Le gouvernement ne semble pas disposé à rien céder de ses droits, car nous lisons dans son organe officiel : « En 1820, comme en 1832, on a tenté d'abord de faire concourir à un certain degré l'intervention des autorités communales, mais en réservant toujours au ministre le droit de statuer par lui-même ou par ses subordonnés. On a dû reconnaître ensuite que ces complications de formes, sans donner en définitive des garanties réelles à l'intérêt local, étaient incompatibles avec l'intérêt général du pays et une égale répartition de l'impôt. » Plusieurs municipalités ne peuvent se résoudre à n'avoir pas l'initiative et la direction dans la formation des rôles. Entre elle et le pouvoir central il y a collision. L'autorité municipale obéit à la tendance qu'ont toutes les institutions encore un peu nouvelles, d'étendre leur sphère, même aux dépens des autres pouvoirs avec lesquels elles se trouvent en contact. Il faut y prendre garde : si cette disposition devenait plus générale et restait victorieuse, les principes de notre centralisation politique se trouveraient compromis. Au surplus, nous saurons bientôt comment les conseils-généraux comprendront les droits réciproques de l'administration et des localités. Ils peuvent rendre un véritable service au pays en aplanissant les difficultés qui se sont élevées, en s'adressant avec franchise aux préjugés communaux, en modérant ce que l'exercice des attributions gouvernementales peut avoir de trop absolu et de trop dur. Pour remplir dignement cette mission utile, les conseils-généraux sont bien placés : ils tiennent aux intérêts locaux, et en même temps ils peuvent les apprécier de plus haut que la commune, car ils participent aux lumières du gouvernement central, et doivent, par leur institution même, s'associer à ses vues d'ensemble. Sans sortir de la sphère administrative, les conseils-généraux sont appelés en ce moment à jouer un rôle politique.

Il n'y aurait encore que demi-mal si tout se bornait à des protestations paisibles de la part de quelques municipalités; mais, sur plusieurs points, l'ordre public a reçu les atteintes les plus graves. On devait croire les agitations politiques pour long-temps éteintes, et voilà que l'émeute reparaît en plusieurs endroits de la France à la suite d'une opération purement administrative. Les départemens de la Haute-Garonne, de Lot-et-Garonne et de la Gironde ont été le théâtre des plus tristes scènes. A Toulouse, le recensement n'a pu se faire que sous la protection d'un vaste appareil militaire, et tout ce qui s'y passe montre assez que, pour beaucoup d'esprits, cette mesure légale est un acte d'une tyrannie odieuse. Les partis sont habiles, et ils savent exploiter l'ignorance et l'égoïsme. Le ministère n'a pas assez prévu à quelles accusations calomnieuses la conduite du gouvernement allait être en butte. Il a paru croire qu'il suffisait de réclamer l'exécution des lois pour que les lois fussent sur-le-champ obéies. Mais nous vivons dans un temps et en face de passions qui rendent nécessaire, chez les gouvernans, une prévoyance plus défiante. Aujourd'hui il ne suffit pas d'avoir raison et de se reposer sur son droit : il faut démontrer irrésistiblement qu'on est dans le vrai et dans la loi; il faut

s'adresser à l'opinion, la prémunir contre les inventions mensongères et odieuses de l'esprit de parti. Jamais cette parole de M. Royer-Collard, que les gouvernemens ne sont pas des tentes dressées pour le sommeil, et que, comme le laboureur, ils doivent vivre à la sueur de leur front, n'a été plus exacte et plus applicable.

Quand la session a été close, le ministère s'est abandonné en toutes choses à trop d'optimisme. A l'extérieur, la signature du dernier protocole du 13 juillet lui a paru tout terminer, et il n'a soupçonné à l'intérieur ni embarras ni dangers. Les troubles dont le recensement a été tantôt la cause, tantôt le prétexte, l'ont tiré depuis quelque temps de cette illusion. Aujourd'hui il lui faut à la fois rétablir partout l'ordre matériel et ramener les esprits au respect intelligent de nos lois. Nous savons bien que l'anarchie, se manifestant par des déportemens coupables, sera vaincue; mais il est plus long et plus difficile de triompher de cette autre anarchie qui se glisse dans les esprits, les égare, les déprave, et parvient à y entretenir une insurrection sourde contre l'ordre et le bien. Il ne faudrait pas que cette admirable organisation administrative, cette belle centralisation politique, fussent méconnues dans leurs principes, et minées dans leurs bases : il serait étrange qu'après avoir échappé à des crises, à des convulsions furieuses, elles vinssent se briser, au milieu d'un calme plat, contre des écueils qui pouvaient être évités.

Gardons-nous de donner ce spectacle à l'Europe. On nous parle beaucoup de l'influence que la France doit exercer dans les conseils de l'Europe; on se promet les plus heureux résultats de la fin de son isolement. Nous ne savons jusqu'à quel point toutes ces espérances se réaliseront; mais la première condition du crédit de la France au dehors, c'est qu'elle n'apparaisse pas aux autres peuples désunie et troublée. Dans quelle situation nous place la signature du dernier protocole? Justement blessés par la convention de Londres, nous avions pris le parti de l'isolement : nous y avons renoncé; nous avons fait ce sacrifice au désir de nous trouver côte à côte avec l'Autriche et la Prusse pour former un contre-poids suffisant à l'Angleterre et à la Russie. La rentrée dans le concert européen ne peut être considérée et défendue que comme le point de départ d'une politique nouvelle, qui nous donne pour alliés les deux premières puissances continentales contre les prétentions excessives des cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg. La rentrée dans le concert européen doit donc être envisagée comme une dernière concession faite pour ne plus en faire d'autres; il doit être entendu que désormais, puisque nous ne serons plus isolés dans les conseils de l'Europe, nous pourrons y faire entendre notre voix et peser nos avis, que nous pourrons nous y occuper des intérêts généraux de l'Orient avec indépendance, avec justice.

C'est cette situation, à laquelle nous sommes naturellement appelés, qui excite déjà les susceptibilités et la défiance de l'Angleterre. Ses journaux voient déjà partout la prépondérance de la France, à Alexandrie, à Constantinople, en Syrie. Nous voudrions bien que ces alarmes de la politique anglaise fussent

fondées, mais on connaît la tactique de la Grande-Bretagne; elle consiste à se plaindre sans motifs pour avoir le droit de s'opposer à ce qui est le plus raisonnable et le plus juste; elle jette les hauts cris pour intimider les uns et donner le change aux autres. Nous ne sommes pas, malheureusement, aussi puissans que l'Angleterre veut bien affecter de le craindre, et l'hypocrisie de ces doléances nous avertit de ce que nous avons à faire; nous pouvons devenir ce que nous ne sommes pas encore. Pour cela, nous n'avons qu'à nous montrer également amis du sultan et du vice-roi, protecteurs impartiaux et fermes des chrétiens en Syrie, et de tous les opprimés qui invoqueront le nom et l'appui de la France. De cette façon, nous serons présens partout pour contre-balancer les projets d'envahissemens de l'Angleterre, et sans la combattre nous pourrons la contenir. Ce contre-poids perpétuel que la nature des choses nous invite à faire aux desseins de la Grande-Bretagne l'irrite souvent contre nous; en nous trouvant partout où elle est et partout où elle veut aller, elle ne se croit pas libre, et supporte avec humeur cette association inévitable, qui rend inséparables pour les autres peuples le nom et l'influence de la France et de l'Angleterre.

Pour entretenir chez les autres peuples cette confiance qui les pousse à se tourner vers elle, la France, après avoir montré un désir si sincère de ne pas troubler la paix de l'Eurore, ne doit rien diminuer de ses conditions de force et de grandeur. Quand, l'année dernière, elle a montré qu'elle se tenait pour offensée par le traité du 15 juillet, elle a augmenté son armée ainsi que sa flotte, et annoncé le projet de fortifier Paris. Doit-elle renoncer à ces trois grandes mesures parce qu'elle est rentrée dans le concert européen? De la solution que le ministère et les chambres donneront à cette question dépendent l'opinion que l'Europe prendra de nous et le crédit que nous y aurons.

De nouveaux cadres ont été créés dans notre armée; de nouveaux corps sont venus rivaliser avec les anciens régimens. Toute cette organisation sera-t-elle défaite et mise au néant? Pour aller au-devant de cette objection, on parle d'un projet qui consisterait à renvoyer en congé illimité un tiers des soldats de l'armée sans toucher aux cadres. A quelque parti que s'arrête M. le maréchal Soult, il prendra sur lui une grave responsabilité. La précédente administration lui a légué une armée, sinon tout-à-fait formée, du moins ayant les bases d'une organisation puissante que le temps n'avait qu'a féconder. Un tel héritage pourrait-il dépérir entre les mains qui l'ont recueilli? Si le peu de vraisemblance d'une guerre continentale prochaine et des raisons d'économie ne paraissent pas des motifs suffisans pour légitimer des réductions dans l'armée de terre, à plus forte raison faudrait-il blâmer la parcimonie qui voudrait retrancher quelque chose de nos forces navales? Avons-nous trop de vaisseaux? Donnerons-nous à l'Angleterre le spectacle et la satisfaction d'un désarmement maritime au moment où, sur le Bosphore, dans les parages du Nil, sur les côtes de la Syrie, dans les ports de la Crète, le pavillon français

doit se montrer puissant, où nous avons à maintenir les droits de nos régnicoles dans les républiques du Nouveau-Monde, où nous ne devons pas laisser à nos rivaux le monopole des expéditions scientifiques dans les mers encore peu explorées? Nous ne saurions songer à diminuer le nombre de nos vaisseaux quand il suffit à peine, non pas à des entreprises gigantesques, mais à ce qu'exigent raisonnablement notre intérêt et notre honneur. La conséquence naturelle de la paix sur le continent ne doit-elle pas toujours être pour la France un plus grand développement de puissance maritime? Autrement, qu'eussions-nous donc gagné à rentrer dans le concert? Enfin, pour ce qui est des fortifications de Paris, les abandonner serait d'une politique non seulement anti-nationale, mais même contraire à l'avenir de la tranquillité européenne. Nous lisions dernièrement dans une correspondance allemande que l'Allemagne n'avait aucun intérêt à ce que la France fût faible, et qu'elle faisait des vœux sincères pour qu'un pays aussi nécessaire à la civilisation eût tous les élémens désirables de force et de prospérité. Nous acceptons avec plaisir cette pensée d'une intelligente sympathie. Quand l'Europe verra la France fortifiée au cœur, et le siége politique de sa puissance mis à l'abri d'un coup de main, l'idée et la possibilité d'une coalition s'éloigneront de plus en plus. Nous l'avons dit souvent, les fortifications de Paris sont aussi favorables à la durée de la paix que précieuses en cas de guerre; et pourra-t-on nier leur utilité, si pendant un long temps on n'a pas besoin de s'en servir? Dans la session prochaine, le ministère devra, au terme de la loi, rendre compte aux chambres des dépenses faites. A cette occasion, il se produira peut-être des attaques contre la grande mesure qui s'exécute, mais les pouvoirs qui l'ont votée ne deferont pas leur ouvrage; ils ne se donneront pas un démenti à la face de la France et de l'Europe, et les fortifications de Paris auront encore la majorité.

Il nous semble que la rentrée dans le concert européen ne doit être ni un motif pour défaire ce qui a été bien fait dans l'intérêt de notre défense, ni une occasion d'adresser de nouvelles critiques au précédent ministère. En effet, depuis la signature du dernier protocole, le rapprochement entre la Porte et Méhémet-Ali est un fait notoire qui a toute son importance, quand même le mariage de Saïd-Bey avec une fille du sultan n'aurait pas lieu. Or ce rapprochement n'est-il pas une preuve que ce *fameux arrangement direct*, dont on a voulu faire avec tant d'acharnement un crime à M. Thiers, n'était pas une fantaisie de la politique du 1er mars? M. Thiers s'est défendu à la tribune d'y avoir poussé le sultan et le vice-roi à l'insu des cabinets européens, mais on peut se rappeler que certains politiques lui ont même reproché de ne pas s'y être formellement opposé. C'était prendre le parti et plaider la thèse de lord Palmerston, qui ne trouvait rien de plus contraire à l'intérêt britannique que la réconciliation directe du sultan et du vice-roi. Aujourd'hui, quand l'intervention de l'Europe a cessé, le premier fait qui se produit est un rapprochement sincère entre le fils de Mahmoud et Méhémet-Ali. La politique du 1er mars

ne faisait donc pas violence à la nature des choses, quand, sans précipiter ce dénouement par sa propre action, elle déclarait ne pas vouloir s'y opposer?

C'est l'instinct de la conservation et de la solidarité religieuse qui pousse le sultan à s'appuyer sur le vice-roi. L'empire ottoman est fortement ébranlé; il est impuissant à garder ses provinces les plus lointaines. Les villes saintes, dont il est le tuteur naturel, lui échappent, et il comprend enfin qu'il serait heureux de pouvoir en retenir le patronage sacré par l'entremise des ressources et des soldats de Méhémet-Ali. Peut-être pour la Syrie, ou du moins pour quelques districts de cette province, le divan fera-t-il plus tard le même raisonnement. Après tout, ne vaut-il pas mieux pour le sultan recourir à un co-religionnaire, à un musulman fidèle, qu'à l'intervention armée de M. de Bouttenief ou de lord Ponsonby? La soumission de la Crète pourra rendre à la Porte quelque confiance en ses propres forces. Les chefs des insurgés ont pu se rendre à bord de vaisseaux anglais et français, et gagner la Grèce. La facilité avec laquelle Tahir-Pacha a triomphé de ces mouvemens candiotes montre que la population chrétienne n'était pas engagée profondément dans la lutte. Il y avait là plus de réminiscence et d'imitation de l'insurrection de la Grèce en 1823 qu'une nécessité intime et profonde de secouer un joug odieux. Quand les chrétiens ont compris que le gouvernement turc faisait droit à leurs griefs, ils n'ont plus fait difficulté de reconnaître l'autorité du sultan.

Quelques résultats heureux commencent à récompenser nos efforts en Algérie. Une tribu du Chélif, la tribu des Medjeers a fait sa soumission; elle s'est rendue à l'un de nos colonels après avoir déchargé ses armes sur les troupes d'Abd-el-Kader, qui a failli être pris dans une rencontre avec nos soldats. Le général Bugeaud s'est embarqué pour Mostaganem afin de recevoir lui-même les soumissions des Arabes, et tout voir par ses yeux. On peut sans illusion espérer que cet exemple donné par les Medjeers sera suivi par d'autres tribus. Nous n'avions pas tort de dire que dans la dernière campagne Abd-el-Kader, sans payer de sa personne, avait été vaincu moralement. Une fuite si persévérante devant nos troupes a tout-à-fait ébranlé la confiance que les Arabes avaient dans l'émir.

Chaque année ramène la distribution des prix du concours général de l'université, *cette fête de l'enseignement,* suivant l'expression de M. Villemain, dont le discours a été un modèle de convenance et de goût. Qui peut mieux être l'interprète de l'Université, de ses vues et de ses espérances, que le ministre qui s'est élevé graduellement des rangs les plus obscurs de la milice universitaire au faîte de la hiérarchie? Qui avait plus qualité que l'éloquent professeur de la Faculté des lettres pour représenter et défendre un corps qui remplit avec tant de distinction le devoir sacré d'élever la jeunesse du pays? Nous parlons de défense; c'est qu'effectivement M. Villemain a protesté contre les indignes attaques dont l'Université est si souvent l'objet de la part de prétendus organes de l'église. « Lorsque cette profession de l'enseignement public, a dit le ministre, si désintéressée et si pure, qui veut tant de patientes

études, tant d'efforts continus, et qui les récompense seulement par l'estime, est attaquée chaque jour avec violence, vous trouverez naturel que celui dont le meilleur titre est d'y avoir jadis appartenu soit fier de la louer et de la défendre dans ceux qui la représentent si dignement aujourd'hui? » La distribution des prix du concours général était une occasion naturelle pour repousser avec éclat les agressions dirigées contre l'Université. C'est une tactique bien mal habile de la part de certains défenseurs de la religion, de dénigrer et de calomnier le corps qui représente les intérêts de la science. Y aurait-il donc à leurs yeux antagonisme, incompatibilité entre la science et la religion? Et quel moment choisit-on pour renouveler ces déplorables schismes? Quand l'Université a-t-elle témoigné à la religion plus de respect et de déférence? Sans doute, elle ne lui sacrifie pas les droits de la science et l'indépendance de la raison humaine; mais jamais le culte et la tradition n'ont été environnés de plus d'égards. M. Villemain a fait avec une justice spirituelle la part des lettres et celle des sciences mathématiques et naturelles. Il est d'accord avec son prédécesseur, M. Cousin, sur la méthode à suivre dans cette double étude, et sur la répartition du temps que les élèves doivent y consacrer. L'école normale a eu sa mention honorable et méritée dans le discours du ministre; on sait que désormais ses destinées n'ont plus rien de précaire, et qu'un vote des chambres lui a assuré un établissement durable.

Revue Dramatique.

Le Théâtre-Français a repris, cette semaine, une des meilleures comédies du répertoire moderne, *la Mère et la Fille*, de MM. Mazère et Empis. Nous sommes obligés de convenir que les pièces nouvelles qu'on joue communément ne valent pas toujours celle-là, et que le public l'a accueillie avec un intérêt qu'il ne prodigue pas, et dont il se montre de jour en jour plus avare. Rien n'est moins compliqué pourtant que cette pièce, qui date déjà de plusieurs années; c'est un drame bourgeois; les élémens en sont presque vulgaires : cela se passe dans la famille et peut se rencontrer tous les jours. C'est un des mille chapitres, un des nombreux épisodes de cette vieille histoire qu'on nomme l'adultère, et qui, depuis que le mariage existe, défraie les livres et le théâtre; mais il était difficile d'en saisir avec plus de bonheur et de vérité un des aspects les plus simples et les plus terribles. Quoi de plus simple et de plus terrible en effet? L'adultère a eu de nos jours ses courtisans, ses poètes et ses flatteurs. Durant dix ans, il a régné dans le roman et sur la scène, les pieds dans le

sang et dans la boue, mais la tête couronnée de fleurs, honoré, fêté, caressé, comme la vertu ne l'est guère. Il est vrai qu'on le prenait à ses débuts, jeune, ardent, passionné, et qu'on ne le menait pas au-delà de la passion et de la jeunesse. On en finissait avec lui par quelque bon coup de poignard, étrange moralité qui n'avait d'autre résultat que de redoubler autour de la victime l'émotion et la sympathie de la foule séduite et égarée. Ainsi on s'en tenait aux premiers chapitres, toujours pleins de fraîcheur, d'images et de poésie, et l'on se gardait bien de pousser trop avant dans cette sombre et lamentable histoire. On ignorait peut-être ou plutôt on savait trop bien ce qu'on y trouverait en tournant quelques feuillets de plus. L'adultère n'a pas toujours vingt ans, et la passion n'est pas plus éternelle que la jeunesse. Ces héros qui se tuent dans les livres et sur la scène, ne se tuent pas dans le monde, ils vieillissent. Ils voient autour d'eux les enfans grandir et la famille se former. Un coup de poignard est bientôt donné ou reçu, mais la vie est longue. La mort est facile, mais on vit. On vit dans le trouble, dans le désordre et dans la honte de soi-même. Déjà les instincts des enfans s'éveillent. Déjà le fils s'étonne et commence à regarder avec inquiétude l'étranger qu'il voit rôder sans cesse sous le toit paternel. Cependant, tandis que chaque jour flétrit les charmes de la mère, chaque jour embellit la fille d'une grace nouvelle. A son insu, l'amant, jeune encore, admire cette fleur de beauté; à son insu, l'amante en souffre. Et qu'arrive-t-il si la jeune fille, dans sa candeur et dans sa naïve ignorance, laisse son cœur se prendre aux séductions involontaires de cet hôte de tous les jours? Qu'arrive-t-il si, de son côté, ce jeune homme, à force de voir cette jeune fille à toute heure, tendre, familière et charmante, sent son amour changer de place et passer sur cette blonde tête? Que faire? Il partira; il fuira cette maison où il a jeté le remords et le désespoir; il partira en brisant, en flétrissant à la fois deux cœurs. Mais il n'est plus temps de partir. Le monde a remarqué ses assiduités à ce foyer qu'il a déshonoré; on en parle, on en cause, on s'en inquiète. Déjà le bruit en est arrivé aux oreilles de l'époux. Ces assiduités, comment les expliquer, sinon en épousant la fille? Ainsi, de toute façon, ce ne sont que douleur et que larmes, et de quelque côté qu'on se retourne, on ne voit que honte et que déchiremens.

C'est sous cet aspect que MM. Mazère et Empis ont envisagé l'adultère. Ils l'ont mis aux prises avec la famille, face à face avec les enfans, punition tardive, mais inévitable. Leur comédie a des qualités qui n'ont pas vieilli et qui ne sauraient vieillir; aussi le public a-t-il fêté cette reprise comme il fête bien rarement les pièces nouvelles; nous parlons des meilleures. Il y a là en effet les éternels élémens du succès, la vérité s'appuyant sur le sens moral, et relevée, assaisonnée, pour ainsi dire, par le sens comique, si rare aujourd'hui. Il faut dire aussi que depuis long-temps, même au Théâtre-Français, aucune pièce n'avait été jouée avec autant d'ensemble, d'en-train, de verve, de bonheur et de talent. MM. Monrose, Régnier et Geffroy, ont été couverts d'applaudissemens mérités, l'un dans le rôle de M. Verdier, l'autre dans celui du

fermier Girard, le dernier sous les traits de M. Duresnel. Le rôle de Verdier avait été créé au théâtre de l'Odéon, où *la Mère et la Fille* fut jouée pour la première fois, par M. Ferville, qui, malgré lui, y laissait trop percer de sa bonhomie naturelle. M. Monrose l'a joué avec une méchanceté narquoise et un merveilleux entraînement tout-à-fait dignes des meilleures soirées de cet excellent comédien. Certes, il est impossible de jouer avec plus d'esprit et de finesse. C'est bien là M. Verdier en effet, méchant, rusé, goguenard, spirituel, n'aimant dans le mariage que le divorce ou la séparation, et se vengeant sur le bonheur d'autrui de ses infortunes conjugales. Le rôle est très comique, et l'acteur s'est montré charmant dans le rôle. M. Régnier a partagé avec M. Verdier les honneurs de la soirée. M. Geffroy, dans le rôle de M. Duresnel, s'est montré plein de noblesse et de dignité; le talent et l'intelligence qu'il a déployés dans ce rôle autorisent et justifient toutes les espérances que nous avons conçues sur ce jeune acteur. N'oublions pas M. Mirecourt, qui a rempli avec élégance le rôle du jeune pair d'Angleterre. M. Mirecourt possède le rare privilège de rester mince et élancé comme un bambou. Prendre du talent et ne point prendre de ventre, voilà un double bonheur dont nous le félicitons sincèrement. Mlle Doze a été naïve et gracieuse, ainsi que le voulait son rôle. Il est plusieurs phrases qu'elle a dites avec une grace parfaite. Enfin, Mlle Noblet n'a point nui, bien au contraire, à l'heureux ensemble de cette représentation.

M. Rieux a débuté au Théâtre-Français dans le rôle d'*Hamlet* et dans celui de Séïde de *Mahomet*. La tragédie de *Mahomet* éveille justement encore les sympathies du public, mais nous ne savons guère de tragédie plus exécrable que l'*Hamlet* du bon Ducis. Quand on pense que ce brave homme a taillé cela dans l'*Hamlet* de Shakespeare, on ne saurait s'empêcher de sourire. L'*Hamlet* de Shakespeare! c'est un arbre tout entier, dit Goethe dans *Wilhelm Meister;* c'est un arbre tout entier avec ses branches, ses rameaux, son feuillage, ses boutons, ses fruits et ses fleurs! Il est vrai qu'il ajoute quelques lignes plus loin qu'on ne sert pas un arbre tout entier sur une table, et que l'artiste doit offrir à ses invités des fruits d'or sur des plats d'argent. Pour en revenir à l'*Hamlet* de Ducis, qui n'est ni un arbre tout entier ni un fruit d'or sur un plat d'argent, nous dirons à M. Rieux que Talma lui seul pouvait donner la vie à une œuvre pareille, et qu'il fallait son souffle puissant pour l'animer et la soutenir. M. Rieux est élève de M. Beauvallet. Nous craignons qu'il ne soit moins loin des défauts que des qualités de son maître.

Nous avons vu débuter dans le rôle de *Cinna* un gros garçon, nommé M. Machanette. Il est impossible de trouver un conspirateur mieux constitué et d'une mine plus fleurie. M. Machanette a eu d'ailleurs quelques bons mouvemens qui lui ont valu les applaudissemens du parterre. Dans cette représentation, M. Guyon, qui remplissait le rôle d'Auguste, est resté fort au-dessous de l'idée que nous nous faisons du maître du monde, et même fort

au-dessous de l'idée que nous avons du talent de M. Guyon. En revanche, sa jeune parente a joué le rôle d'Émilie avec un talent qui lui aurait valu un éclatant succès, si Mlle Rachel n'eût pas joué ce rôle avant elle.

Que dirons-nous de Mlle Héléna Gaussin qui a débuté, elle aussi, dans le rôle d'Agrippine de *Britannicus?* Qu'elle a un grand nom difficile à porter. Mlle Héléna Gaussin est heureusement douée des qualités extérieures nécessaires à l'emploi des reines. Elle a le port majestueux et le visage impérial. Le diadème sied bien à son front. Mais il faudrait nous arrêter là. Sa voix est rauque, son geste vulgaire, son jeu trivial, son débit mélodramatique, et vainement nous avons cherché, sous les draperies qui la couvraient, Agrippine, la mère de Néron. Nous devons dire que dans ce rôle Mlle Fitz James s'est montrée de beaucoup supérieure au premier début de Mlle Héléna Gaussin.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui semble vouloir marcher dans la voie littéraire de son passé, a repris *Ruy Blas*, de M. Victor Hugo. Cette œuvre, représentée pour la première fois au théâtre de la Renaissance, a été écoutée avec l'attention sérieuse ete religieux respect que commande depuis long-temps le nom de l'illustre poète. Ç'a été une de ces belles solennités qui n'étaient pas rares autrefois au théâtre de la Porte-Saint-Martin, sur cette scène qui a vu les plus bruyans succès du drame moderne. Cette fois, comme toujours, M. Frédérick Lemaître a su trouver, au milieu d'un débit souvent lourd et parfois pâteux, de ces inspirations soudaines qui n'appartiennent qu'à lui seul et qui enlèvent toute une salle. Il n'est point rare de le voir languir, s'allourdir et traîner lentement la phrase; mais qu'il frappe du pied la terre, il grandit de vingt coudées, son regard étincelle, son front s'illumine et rayonne, et c'est encore le grand acteur de *Richard d'Arlington*, de *Kean* et d'Edgard de *Lammermoor*. M. Raucourt a joué avec talent le rôle difficile et charmant de don César de Bazan. Chaque soir la foule se presse aux représentations du drame de M. Hugo. Qu'on vienne nous parler à cette heure de la nécessité d'un second Théâtre-Français! Que fera l'Odéon que ne puisse faire la Porte-Saint-Martin? Cependant sa troupe se recrute de toutes les médiocrités que dix théâtres en faillite ont laissées sur le pavé. On se hâte, on s'organise, et, avant qu'il soit peu, nous aurons à enregistrer quelques mauvaises pièces et quelques désastres de plus.

Les petits théâtres chôment. Leurs acteurs d'élite sont aux champs, moissonnant les applaudissemens, les écus et les couronnes de la province. Cependant il nous reste encore par-ci par-là quelques talens de choix et quelques visages aimés. Ainsi, on a joué, l'autre soir, au théâtre du Gymnase-Dramatique, une petite pièce intitulée *Un mari du bon temps* qui nous a offert l'occasion d'applaudir Mlle Nathalie, et de reconnaître les progrès rapides que cette jeune et aimable actrice fait de jour en jour dans son art. A la verve, à l'esprit, à la spontanéité qui l'ont toujours fait distinguer entre ses compagnes, Mlle Nathalie joint à présent une grace et une distinction qui, loin de nuire à ses qualités primitives, leur prêtent au contraire un nouvel attrait

et les modifient dans des conditions charmantes. Voici trois ans à peine, Mlle Nathalie n'était qu'une jeune et belle actrice, heureusement douée, intelligente autant que belle, rien que cela; mais elle manquait d'étude, et l'on sentait que le travail avait besoin de développer, de mettre en relief tous ces dons précieux, toutes ces rares qualités. Mlle Nathalie l'avait bien compris la première, et voici déjà qu'elle recueille les fruits de l'étude et de la réflexion. Déjà, voici quelques semaines, nous avions applaudi Mlle Nathalie dans une pièce intitulée *le bon Ange,* où elle remplissait avec beaucoup d'énergie, d'entraînement et de chaleur le rôle d'une femme artiste. Cette fois, dans *Un mari du bon temps,* nous avons retrouvé la jeune actrice sous un nouvel aspect, mais, en changeant de rôle, n'ayant fait que changer de succès. Quant à la pièce, qu'en dirons-nous? Ce mari du bon tems (il y a donc eu un bon temps? En quel endroit? A quelle époque? A quel degré de longitude? L'histoire d'aucun pays n'en dit mot) est un brave homme de mari qui croit à la vertu de sa femme et qui se trouve avoir raison. — Est-ce là tout? — Oui, sans doute, et que souhaitez-vous de plus étrange et de plus imprévu, je vous prie? Ce brave homme croit à la vertu de sa femme; jusqu'ici rien n'est plus simple. Si la femme profitait de la confiance qu'elle inspire pour en abuser, rien ne serait plus simple encore une fois. C'est là que les auteurs ont bien montré qu'ils sont gens d'esprit et féconds en surprises et en péripéties. Il croit et ne se trompe pas et n'est pas trompé! Aussi ce brave monsieur est-il un mari du bon temps.

Cependant Mlle Rachel renouvelle à Bordeaux ses succès de Paris et de Londres. La Garonne ne le cède en rien pour l'enthousiasme à la Seine et à la Tamise, et l'illustre et jeune tragédienne nous reviendra en septembre pour aborder au prochain hiver les rôles d'Ariane, de Jeanne d'Arc et de Chimène.

F. Bonnaire.

LE SPERONARE.

III.[1]

GAETANO SFERRA.

Bientôt nous fûmes de nouveau surpris par le calme. Après nous avoir fait faire huit à dix milles, la brise tomba, démentant le proverbe qui dit que c'est en mer qu'on trouve le vent. Nos matelots alors reprirent leurs avirons, et nous nous remîmes à marcher à la rame.

En tout autre lieu du monde, cette manière de voyager nous eût paru insupportable; mais, sur cette magnifique mer Tyrrhénienne, sous ce ciel éclatant, en vue de toutes ces îles, de tous ces promontoires, de tous ces caps aux doux noms, la traversée, au contraire, devenait une longue et douce rêverie. Quoique nous fussions au 24 août, la chaleur était tempérée par cette brise délicieuse et pleine de saveur marine, qui semble porter la vie avec elle. De temps en temps nos matelots, pour se dissimuler à eux-mêmes la fatigue de l'exercice auquel le calme les contraignait, chantaient en chœur une chanson en patois sicilien, dont la mesure, comme réglée sur le mouvement de la rame, semblait s'incliner et se relever avec eux. Ce chant avait quelque chose de doux et de monotone, qui s'accordait admirablement avec le léger ennui que, dans son impatience d'atteindre l'avenir et de franchir l'espace, l'homme éprouve chaque

(1) Voyez les livraisons des 8 et 15 août.

fois que le mouvement qui l'emporte n'est point en harmonie avec la rapidité de sa pensée. Aussi ce chant avait-il un charme tout particulier pour moi. C'est qu'il était parfaitement d'accord avec la situation; c'est qu'il allait au paysage, aux hommes, aux choses; c'est qu'il était pour ainsi dire une émanation mélodieuse de l'ame, dans laquelle l'art n'entrait pour rien; quelque chose comme un parfum ou comme une vapeur qui, flottant au-dessus d'une vallée ou s'élevant aux flancs d'une montagne, complète le paysage au milieu duquel on se trouve, et va éveiller un sens endormi, qui croyait n'avoir rien à faire dans tout cela, et se trouve au contraire tout à coup charmé au point de croire que cette fête de la nature est pour lui seul et de s'en regarder comme le roi.

La journée s'écoula ainsi sans que nous eussions fait plus de douze ou quinze milles, et sans que nous pussions perdre de vue ni les côtes de l'ancienne Campanie, ni l'île de Caprée; puis vint le soir, amenant quelques souffles de brise, dont nous profitâmes pour faire à la voile un mille ou deux, mais qui, en tombant bientôt, nous laissèrent dans le calme le plus complet. L'air était si pur, la nuit si transparente, les étoiles avaient tant de lumière, que nous traînâmes nos matelas hors de notre cabine et que nous nous étendîmes sur le pont. Quant à nos matelots, ils ramaient toujours, et de temps en temps, comme pour nous bercer, ils reprenaient leur mélancolique et interminable chanson.

La nuit passa sans amener aucun changement dans la température; les matelots s'étaient partagé la besogne; quatre ramèrent constamment, tandis que les quatre autres se reposaient. Enfin le jour vint, et nous réveilla avec ce petit sentiment de fraîcheur et de malaise qu'il apporte avec lui. A peine si nous avions fait dix autres milles dans la nuit. Nous étions toujours en vue de Caprée, toujours en vue des côtes. Si ce temps-là continuait, la traversée promettait de durer quinze jours. C'etait un peu long. Aussi, ce que la veille nous avions trouvé admirable commençait à nous paraître tant soit peu monotone. Nous voulûmes nous mettre à travailler; mais, sans être indisposés nullement par la mer, nous avions l'esprit assez brouillé pour comprendre que nous ne ferions que de médiocre besogne. En mer, il n'y a pas de milieu; il faut une occupation matérielle et active qui vous aide à passer le temps, ou quelque douce rêverie qui vous le fasse oublier.

Comme nous nous rappelions avec délices notre bain de la veille, et que la mer était presque aussi calme, presque aussi transparente

et presque aussi bleue que celle de la grotte d'azur, nous demandâmes au capitaine s'il n'y aurait pas d'inconvénient à nous baigner tandis que Giovanni pêcherait notre déjeuner. Comme il était évident que nous irions en nageant aussi vite que le spéronare et que le plaisir que nous prendrions ne retarderait en rien notre marche, le capitaine nous répondit qu'il n'y voyait d'autre inconvénient que la rencontre possible des requins, assez communs à cette époque dans les parages où nous nous trouvions, à cause du passage du *pesce spado* (1), dont ils sont fort friands, quoique celui-ci, à l'aide de l'épée dont la nature l'a armé, leur oppose une rude défense. Comme la nature n'avait pas pris à notre endroit les mêmes précautions qu'elle a prises pour le *pesce spado*, nous hésitions fort à donner suite à notre proposition, lorsque le capitaine nous assura qu'en nageant autour du canot, et en plaçant deux hommes en sentinelle, l'un à la poupe et l'autre à la proue du bâtiment, nous ne courions aucun danger, attendu que l'eau était si transparente, que l'on pouvait apercevoir les requins à une grande profondeur, et que, prévenus aussitôt qu'il en paraîtrait un, nous serions dans la barque avant qu'il ne fût à nous.

Ce n'était pas fort rassurant; aussi étions-nous plus disposés que jamais à sacrifier notre amusement à notre sûreté, lorsque le capitaine, qui vit que nous attachions à la chose plus d'importance qu'elle n'en avait réellement, nous offrit de se mettre à l'eau avec Filippo en même temps que nous. Cette proposition eut un double effet: d'abord elle nous rassura, ensuite elle piqua notre amour-propre. Comme nous avions à faire avec notre équipage un voyage qui n'était pas sans offrir quelques dangers de différentes espèces, nous ne voulions pas débuter en lui donnant une mauvaise idée de notre courage. Nous ne répondîmes donc à la proposition qu'en donnant l'ordre aux sentinelles de prendre leur poste et à Pietro de mettre le canot à la mer. Lorsque toutes ces précautions furent prises, nous descendîmes par l'escalier. Quant au capitaine et à Filippo, ils ne firent pas tant de façons, et sautèrent tout bonnement par-dessus le bord; mais, à notre grand étonnement, nous ne vîmes reparaître que le capitaine; Filippo était passé par-dessous le bâtiment, afin d'explorer les environs, à ce qu'il paraît. Un instant après, nous l'aperçûmes qui revenait par la proue, en nous annonçant qu'il n'avait absolument rien découvert qui pût nous inquiéter. Le capitaine, sans être de sa force, nageait aussi admirablement bien. Je fis remarquer à Jadin qu'il avait

(1) Espadon.

au côté droit de la poitrine une blessure qui ressemblait fort à un coup de couteau. Comme le capitaine était beau garçon, et qu'en Sicile et en Calabre les coups de couteau s'adressent plus particulièrement aux beaux garçons qu'aux autres, nous pensâmes que c'était le résultat de la vengeance de quelque frère ou de quelque mari, et je me promis d'interroger à la première occasion le capitaine là-dessus.

Au bout de dix minutes, nous entendîmes de grands cris; mais il n'y avait pas à s'y tromper, c'étaient des cris de joie. En effet, Giovanni venait de piquer une magnifique dorade, et s'avançait de l'arrière à babord, la portant triomphalement au bout de son harpon, pour nous demander à quelle sauce nous désirions la manger. La chose était trop importante pour être résolue ainsi sans discussion; nous remontâmes donc immédiatement à bord pour examiner l'animal de plus près et pour arrêter une sauce digne de lui. Le capitaine et Filippo nous suivirent; on amarra de nouveau la chaloupe à son poste, et nous entrâmes en délibération. Quelques observations qui nous parurent assez savantes, émises par le capitaine, nous déterminèrent pour une espèce de matelote. Ce n'était pas sans motifs que j'avais appelé le capitaine au conseil; je ne perdais pas de vue la cicatrice de sa poitrine, et je voulais en connaître l'histoire. Je l'invitai donc à déjeuner avec nous, sous prétexte que, si son avis à l'endroit de la dorade était erroné, je voulais le punir en le forçant de la manger tout entière. Le capitaine se défendit d'abord de ce trop grand honneur que nous voulions lui faire; mais, voyant que nous insistions, il finit par accepter. Aussitôt il disparut dans l'écoutille, et Pietro s'occupa des préparatifs du déjeuner.

Le couvert était bientôt dressé. On posait une longue planche sur deux chaises, c'était la table; on tirait nos matelas de cuir sur le pont, c'étaient nos siéges. Nous nous couchions, comme des chevaliers romains, dans notre *triclinium* en plein air, et sur le moindre signe que nous faisions, tout l'équipage s'empressait de nous servir.

Au bout de dix minutes, le capitaine reparut, orné de ses plus beaux habits et portant à la main une bouteille de muscat de Lipari, qu'après force circonlocutions il se hasarda à nous offrir. Nous acceptâmes sans aucune difficulté, et il parut on ne peut plus touché de notre condescendance.

C'était un excellent homme que le capitaine Arena, et qui n'avait à notre avis qu'un seul défaut, c'était de garder pour Jadin et pour moi une trop respectueuse obséquiosité. Cela empêchait entre lui et

nous cette communication rapide et familière de pensées à l'aide de laquelle j'espérais descendre un peu dans la vie sicilienne. Je ne faisais aucun doute que tous ces hommes endurcis aux fatigues, habitués aux tempêtes, parcourant la Méditerranée en tous sens depuis leur enfance, n'eussent force récits de traditions nationales ou d'aventures personnelles à nous faire, et j'avais compté sur la causerie du pont pour défrayer ces belles nuits orientales, où la veille est plus douce que le sommeil; mais avant d'en arriver là, nous voyions bien qu'il y avait encore du chemin à faire, et nous commencions par le capitaine, afin d'arriver plus tard et par degrés jusqu'aux simples matelots.

Notre dorade ne se fit pas attendre. Du plus loin que nous l'aperçûmes, l'odeur qu'elle répandait autour d'elle nous prévint en sa faveur; et bientôt, à notre satisfaction, son goût justifia son parfum. Dès lors, nous reconnûmes que le capitaine était doublement à cultiver, et nous redoublâmes d'attentions.

Nous avions pris le soin, en partant de Naples, de faire une certaine provision de vin de Bordeaux. Quoique le capitaine fût d'une sobriété extrême, nous parvînmes à lui en faire boire deux ou trois verres. Le vin de Bordeaux a, comme on le sait, des qualités essentiellement conciliantes. A la fin du déjeuner, nous étions parvenus à lui faire à peu près oublier la distance qu'il avait mise lui-même entre nous : une dernière attention finit par nous le livrer pieds et poings liés; Jadin lui offrit de faire pour sa femme le portrait de son petit garçon. Le capitaine devint fou de joie; il appela M. Peppino, qui se roulait à l'avant au milieu des tonneaux et des cordages avec son ami Milord. L'enfant accourut sans se douter de ce qui l'attendait; son père lui expliqua la chose en italien, et soit curiosité, soit obéissance, il s'y prêta de meilleure grace que nous ne nous y attendions.

J'envoyai à l'équipage, qui continuait de ramer de toute sa force, deux bouteilles de vin de Bordeaux; nous débouchâmes le cruchon de muscat, nous allumâmes les cigares, et Jadin se mit à la besogne.

Ce n'était pas tout, il fallait diriger la conversation du côté de la fameuse cicatrice qui avait attiré mes regards. J'en trouvai l'occasion en parlant de notre bain et en félicitant le capitaine sur la manière dont il nageait.

— Oh! quant à cela, excellence, ce n'est point un grand mérite, me répondit-il. Nous sommes de père en fils, depuis deux cents ans, de véritables chiens de mer, et, étant jeune homme, j'ai traversé plus

d'une fois à la nage le détroit de Messine, du village de la Pace au village de San Giovanni, d'où est ma femme.

— Et combien y a-t-il? demandai-je.

— Il y a cinq milles, dit le capitaine; mais cinq milles qui en valent bien huit à cause du courant.

— Et depuis que vous êtes marié, repris-je en riant, vous ne vous hasardez plus à faire de pareilles folies.

— Oh! ce n'est point depuis que je suis marié, répondit le capitaine; c'est depuis que j'ai été blessé à la poitrine : comme le fer a traversé le poumon, au bout d'une heure que je suis à l'eau, je perds mon haleine, et je ne peux plus nager.

— En effet, j'ai remarqué que vous aviez une cicatrice. Vous vient-elle d'un duel, ou d'un accident?

— Ni de l'un ni de l'autre, excellence. Elle vient tout bonnement d'un assassinat.

— Et un drôle d'assassinat, encore, dit Pietro, profitant de ses priviléges, et se mêlant de la conversation sans cesser de ramer.

L'exclamation, comme on le comprend bien, n'était point de nature à diminuer ma curiosité.

— Capitaine, continuai-je, est-ce qu'il y a de l'indiscrétion à vous demander quelques détails sur cet évènement?

— Non, plus maintenant, répondit le capitaine, attendu qu'il n'y a que moi de vivant encore des quatre personnages qui y étaient intéressés; car, quant à la femme, elle est religieuse, et c'est comme si elle était morte. Je vais vous raconter la chose, quoique ce ne soit pas sans un certain remords que j'y pense.

— Un remords! Allons donc, capitaine, dit Pietro, vous n'avez, pardieu, rien à vous reprocher là-dedans; vous vous êtes conduit en bon et brave Sicilien.

— Je crois que j'aurais cependant mieux fait, reprit le capitaine en soupirant, de laisser le pauvre diable tranquille.

— Tranquille! Un gaillard qui vous avait fourré trois pouces de fer dans l'estomac. Vous avez bien fait, capitaine, vous avez bien fait!

— Capitaine, repris-je à mon tour, vous doublez notre curiosité; et maintenant, je vous en préviens, je ne vous laisse pas de repos que vous ne m'ayez tout raconté.

— Allons, jeune enfant, dit Jadin à Peppino, ne bouge pas. Nous en sommes aux yeux, capitaine.

Je traduisis l'invitation à Peppino, et le capitaine reprit :

C'était en 1825, au mois de mai, il y a de cela un peu plus de dix ans, comme vous voyez; nous étions allés à Malte pour y conduire un Anglais qui voyageait pour son plaisir, comme vous. C'était le deuxième ou troisième voyage que nous faisions avec ce petit bâtiment-ci, que je venais d'acheter; l'équipage était le même à peu près, n'est-ce pas, Pietro?

— Oui, capitaine, à l'exception de Sieni; vous savez bien que nous étions entrés à votre service après la mort de votre oncle, de sorte que ça n'a quasi pas changé.

— C'est bien cela, reprit le capitaine; mon pauvre oncle est mort en 1823.

— Oh! mon Dieu, oui, le 15 septembre 1823, reprit Pietro avec une expression de tristesse dont je n'aurais pas cru son visage joyeux susceptible.

— Enfin, la mort de mon pauvre oncle n'a rien à faire dans tout ceci, continua le capitaine en soupirant. Nous étions à Malte depuis deux jours; nous devions y rester huit jours encore, de sorte qu'au lieu de me tenir sur mon bâtiment comme je devais le faire, j'étais allé renouveler connaissance avec de vieux amis que j'avais à la Cité-Villette. Les vieux amis m'avaient donné à dîner, et après le dîner nous étions allés prendre une demi-tasse au café Grec. Si vous allez jamais à Malte, allez prendre votre café là, voyez-vous; ce n'est pas le plus beau, mais c'est le meilleur établissement de toute la ville, rue des Anglais, à cent pas de la prison.

— Bien, capitaine, je m'en souviendrai.

— Nous venions donc de prendre notre tasse de café; il était sept heures du soir, c'est-à-dire qu'il faisait tout grand jour. Nous causions à la porte, quand tout à coup je vois déboucher, au coin d'une petite ruelle dont le café fait l'angle, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, pâle, effaré, sans chapeau, hors de lui-même enfin. J'allais frapper sur l'épaule de mon voisin pour lui faire remarquer cette singulière apparition, quand tout à coup le jeune homme vient droit à moi, et avant que j'aie eu le temps de me défendre, me donne un coup de couteau dans la poitrine, laisse le couteau dans la blessure, repart comme il était venu, tourne l'angle de la rue, et disparaît.

Tout cela fut l'affaire d'une seconde. Personne n'avait vu que j'étais frappé, moi-même je le savais à peine. Chacun se regardait avec stupéfaction, et répétait le nom de Gaëtano Sferra. Moi, pendant ce temps-là, je sentais mes forces qui s'en allaient.

— Qu'est-ce qu'il t'a donc fait, ce farceur là, Giuseppe? me dit mon voisin; comme tu es pâle.

— Ce qu'il m'a fait? répondis-je; tiens. — Je pris le couteau par le manche, et je le tirai de la blessure. — Tiens, voilà ce qu'il m'a fait. — Puis, comme mes forces s'en allaient tout-à-fait, je m'assis sur une chaise, car je sentais que j'allais tomber de ma hauteur.

— A l'assassin! à l'assassin! cria tout le monde. C'est Gaëtano Sferra; nous l'avons reconnu, c'est lui. A l'assassin!

—Oui, oui, murmurai-je machinalement; oui, c'est Gaëtano Sferra. A l'assassin! à l'assas.... Ma foi, c'était fini, j'avais tourné l'œil.

— C'est pas étonnant, dit Pietro, il avait trois pouces de fer dans la poitrine; on tournerait l'œil à moins.

— Je restai deux ou trois jours sans connaissance, je ne sais pas au juste. En revenant à moi, je trouvai Nunzio, le pilote, celui qui est là à mon chevet; il ne m'avait pas quitté, le vieux cormoran. Aussi, il le sait bien, entre nous c'est à la vie, à la mort. — N'est-ce pas, Nunzio?

—Oui, capitaine, répondit le pilote en levant son bonnet comme il avait l'habitude de le faire lorsqu'il répondait à quelqu'une de nos questions.

— Tiens, lui dis-je, pilote, c'est vous?

— Oh! il me reconnaît, cria le pilote; il me reconnaît. Alors ça va bien. — Vous le voyez, Nunzio: il n'est pas bien gai, n'est-ce pas?

— Non, le fait est qu'il n'en a pas l'air.

— Eh bien, le voilà qui se met à danser comme un fou autour de mon lit.

— C'est que j'étais content, dit le pilote.

— Oui, reprit le capitaine, tu étais content, mon vieux, çà se voyait. Mais d'où est-ce que je reviens donc? lui demandai-je. — Ah! vous revenez de loin, me répondit-il. En effet, je commençais à me rappeler. Oui, oui, c'est juste, dis-je. Je me souviens, c'est un farceur qui m'a donné un coup de couteau; eh bien! au moins est-il arrêté, l'assassin?

— Ah bien oui, arrêté! dit le pilote; il court encore.

— Cependant on savait qui, repris-je. C'était, c'était, attends donc, ils l'ont nommé; c'était Gaëtano Sferra, je me rappelle bien.

— Eh bien! voilà ce qui vous trompe, capitaine, c'est que ce n'était pas lui. Tout cela, c'est une drôle d'histoire, allez.

— Comment, ce n'était pas lui?

— Ah! non, ça ne pouvait pas être lui, puisque Gaëtano Sferra

avait été condamné le matin à mort, pour avoir donné un coup de couteau; qu'il était en prison, où il attendait le prêtre, et qu'il devait être exécuté le lendemain. C'en est un autre qui lui ressemble, à ce qu'il paraît, quelque frère jumeau, peut-être.

— Ah! dis-je. Moi, au fait, je ne sais pas si c'est lui, je ne le connais pas.

— Comment, pas du tout?

— Pas le moins du monde.

— Ce n'est pas pour quelque petite affaire d'amour, hein?

— Non, parole d'honneur, vieux, je ne connais personne à Malte.

— Et vous ne savez pas pourquoi il vous en voulait, cet enragé-là?

— Je n'en sais rien.

— Alors n'en parlons plus.

— C'est égal, repris-je, c'est embêtant tout de même d'avoir un coup de couteau dans la poitrine, et de ne pas savoir pourquoi on l'a reçu ni qui vous l'a donné. Mais, si jamais je le rencontre, il aura affaire à moi, Nunzio; je ne te dis que cela.

— Et vous aurez raison, capitaine. En ce moment Pietro ouvrit la porte de ma chambre. Eh! pilote, dit-il, c'est le juge.

— Tiens, tu es là aussi, Pietro? m'écriai-je.

— Un peu, capitaine, que je suis là, et que je n'en ai pas quitté, encore.

C'est vrai tout de même; il était dans l'antichambre pour empêcher qu'on ne fît du bruit; et comme il entendait que nous devisions, Nunzio et moi, il avait ouvert la porte.

— Ça va donc mieux, dit Vicenzo en passant la tête à son tour.

— Ah çà! mais, repris-je, vous y êtes donc tous?

— Non, il n'y a que nous trois, capitaine, les autres sont au speronare; seulement ils viennent voir deux fois par jour comment vous allez.

— Et comme je vous le disais, capitaine, reprit Pietro, c'est le juge.

— Eh bien! fais-le entrer, le juge.

— Capitaine, c'est qu'il n'est pas seul.

— Et avec qui est-il?

— Il est avec celui qu'on prenait pour votre assassin.

— Ah! ah! dis-je.

— Je vous demande pardon, monsieur le juge, dit Nunzio, c'est que le capitaine n'est pas encore bien crâne, attendu qu'il n'y a qu'un

quart d'heure qu'il a ouvert les yeux, et qu'il n'y a que dix minutes qu'il parle, et nous avons peur.

— Alors nous reviendrons demain, dit une voix.

— Non, non, répondis-je; puisque vous voilà, entrez tout de suite, allez.

— Entrez, puisque le capitaine le veut, reprit Pietro en ouvrant la porte.

Le juge entra; il était suivi d'un jeune homme qui avait les mains liées et qui était conduit par les soldats; derrière le jeune homme marchaient deux individus habillés de noir : c'étaient les greffiers.

— Capitaine Arena, dit le juge, c'est bien vous qui avez été frappé d'un coup de couteau à la porte du café Grec?

— Pardieu oui, c'est bien moi, et la preuve (je relevai le drap et je montrai ma poitrine), c'est que voilà le coup.

— Reconnaissez-vous, continua-t-il en me montrant le prisonnier, ce jeune homme pour celui qui vous a frappé?

Mes yeux se rencontrèrent en ce moment avec ceux du jeune homme, et je reconnus son regard comme j'avais déjà reconnu son visage; seulement, comme je savais que ma déclaration le tuait du coup, j'hésitais à la faire.

Le juge vit ce qui se passait en moi, alla au crucifix suspendu à la muraille, le prit, et me l'apportant : — Capitaine, me dit-il, jurez sur le Christ de dire toute la vérité, rien que la vérité.

J'hésitais.

— Faites le serment qu'on vous demande, dit le prisonnier, et parlez en conscience.

— Eh bien! ma foi, repris-je, puisque c'est vous qui le voulez...

— Oui, je vous en prie.

— En ce cas-là, repris-je en étendant la main sur le crucifix, je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Bien, dit le juge. Maintenant répondez. Reconnaissez-vous ce jeune homme pour être celui qui vous a frappé d'un coup de couteau?

— Parfaitement.

— Alors vous affirmez que c'est lui?

— Je l'affirme.

Il se retourna vers les deux greffiers. — Vous le voyez, dit-il, le blessé lui-même est trompé par cette étrange ressemblance.

Quant au jeune homme, un éclair de joie passa sur son visage. Je trouvai cela un peu étrange, attendu qu'il me semblait que ce que je venais de déposer ne devait pas le faire rire.

— Ainsi, vous persistez, reprit le juge, à affirmer que ce jeune homme est bien celui qui vous a frappé?

Je sentis que le sang me montait à la tête; car, vous comprenez, il avait l'air de dire que je mentais.

— Si je persiste? je le crois, pardieu! bien; et à telle enseigne qu'il était nu-tête, qu'il avait une redingote noire, un pantalon gris, et qu'il venait par la petite ruelle qui conduit à la prison.

— Gaëtano Sferra, dit le juge, qu'avez-vous à répondre à cette déposition?

— Que cet homme se trompe, répondit le prisonnier, comme se sont trompés tous ceux qui étaient au café.

— C'est évident, dit le juge en se retournant une seconde fois vers les greffiers.

— Je me trompe! m'écriai-je en me soulevant malgré ma faiblesse; ah bien! par exemple, en voilà une sévère! Ah! je me trompe!

— Capitaine, s'écria Nunzio, capitaine! O mon Dieu! mon Dieu!

— Ah! je me trompe! repris-je. Eh bien! je vous dis, moi, que je ne me trompe pas.

— Le médecin, le médecin! cria Pietro.

En effet, l'effort que j'avais fait en me levant avait dérangé l'appareil, et ma blessure s'était rouverte, de sorte qu'elle saignait de plus belle. Je sentis que je m'en allais de nouveau; toute la chambre valsait autour de moi, et, au milieu de tout cela, je voyais les yeux du prisonnier fixés sur moi avec une expression de joie si étrange, que je fis un dernier mouvement pour lui sauter au cou et l'étrangler. Ce mouvement épuisa ce qu'il me restait de force; un nuage sanglant passa devant mes yeux; je sentis que j'étouffais, je me renversai en arrière, puis je ne sentis plus rien : j'étais retombé dans mon évanouissement.

Celui-là ne dura que sept ou huit heures, et j'en revins comme du premier. Cette fois, le médecin était auprès de moi; Pietro l'avait amené, et Nunzio n'avait pas voulu le laisser partir. J'essayai de parler; mais il me mit un doigt sur la bouche en me faisant signe de me taire. J'étais si faible, que j'obéis comme un enfant.

— Allons, ça va mieux, dit le médecin. Du silence, la diète la plus absolue, et humectez-lui de temps en temps la blessure avec de l'eau de guimauve. Tout ira bien. Surtout ne lui laissez voir personne.

— Ah! quant à cela, vous pouvez être tranquille. Quand ce serait le père éternel lui-même qui frapperait à la porte, je lui répondrais :

Vous demandez le capitaine? — Oui. — Eh bien! père éternel, il n'y est pas.

— Et puis d'ailleurs, dit Pietro, nous étions là, nous autres, pour veiller à la porte et envoyer promener les juges et les greffiers, s'ils se représentaient.

— Si bien, pour en finir, reprit le capitaine, que personne ne vint que le médecin, que je ne parlai que quand il m'en donna la permission, et que tout alla bien, comme il l'avait dit. Au bout d'un mois je fus sur mes jambes; au bout de six semaines je pus regagner le bâtiment. Quant à l'Anglais, il était parti; mais c'était un brave homme tout de même. Il avait payé à Nunzio le prix convenu, comme s'il avait fait tout le voyage, et il avait encore laissé une gratification à l'équipage.

— Oui, oui, dit Pietro, qui n'était pas fâché sans doute de me donner la mesure de la générosité de l'Anglais, trois piastres par homme. Aussi nous avons joliment bu à sa santé, n'est-ce pas, les autres?

— Dam! il l'avait bien mérité, répondit en chœur l'équipage.

— Et vous, capitaine, que fîtes-vous?

— Moi? Eh bien! la mer me remit. Je respirais à pleine poitrine, j'ouvrais la bouche que l'on aurait cru que je voulais avaler tout le vent qui venait de la Grèce; un fameux vent, allez. Si nous l'avions seulement pour nous conduire à Palerme, nous y serions bientôt; mais nous ne l'avons pas.

— Peut-être bien que nous ne tarderons pas à en avoir un autre, dit le pilote; mais celui-là, ce ne sera pas la même chose.

— Un peu de sirocco, hein? n'est-ce pas, vieux? demanda le capitaine.

Nunzio fit un signe de tête affirmatif.

— Et puis? repris-je, voulant la suite de mon histoire.

— Eh bien! je revins au village de la Pace, où ma femme, que j'avais laissée grosse de Peppino, avait eu une si grande peur, qu'elle en était accouchée avant terme. Heureusement que ça n'avait fait de mal ni à la mère ni à l'enfant; et depuis ce temps-là je me porte bien, à l'exception, comme je vous le disais, que, quand je nage trop long-temps, la respiration me manque.

— Mais ce n'est pas tout, dis-je au capitaine, et vous avez fini par avoir l'explication de ce singulier quiproquo?

— Attendez donc, reprit-il, nous ne sommes qu'à la moitié de

l'histoire, et encore c'est le plus beau qui me reste à vous raconter; malheureusement je crois que c'est là que j'ai eu tort.

— Mais non, mais non, dit Pietro; mais je vous dis que non.

— Heu! heu! dit le capitaine.

— Je vous écoute, repris-je.

— Il y avait déjà un an que l'aventure était arrivée, lorsque je retrouvai l'occasion de retourner à Malte. Ma femme ne voulait pas m'y laisser aller; pauvre femme! elle croyait que cette fois-là j'y laisserais mes os; mais je la rassurai de mon mieux. D'ailleurs c'était justement une raison, puisqu'il m'était arrivé du mal à un premier voyage, pour qu'il m'arrivât du bien au second; tant il y a que j'acceptai le chargement. Cette fois il n'était pas question de voyageurs, mais de marchandises.

En effet, la traversée fut excellente; c'était de bon augure. Cependant, je l'avoue, je n'avais pas grand plaisir à rentrer à Malte; aussi, mes petites affaires faites, je revenais bien vite sur le speronare. Bref, j'allais partir le lendemain, et j'étais en train de faire un somme dans la cabine, quand Pietro entra.

— Capitaine, me dit-il, pardon de vous réveiller; mais c'est une femme qui dit qu'elle a besoin de vous parler pour affaires.

— Une femme! et où est-elle, cette femme? demandai-je en me frottant les yeux.

— Elle est en bas, dans un petit canot.

— Toute seule?

— Avec un rameur.

— Et quelle est-elle, cette femme?

— Je lui ai demandé son nom; mais elle m'a répondu que cela ne me regardait pas, qu'elle avait affaire à vous, et non pas à moi.

— Est-elle jeune? est-elle jolie?

— Ah! ceci, c'est autre chose; je ne peux pas dire, car elle a un voile, et il est impossible de rien voir au travers.

— C'est vrai ça, elle avait l'air d'une religieuse, interrompit Pietro.

— Alors fais-la monter, repris-je.

Pietro sortit. Je me mis derrière une table, et j'ouvris tout doucement mon couteau. J'étais devenu défiant en diable depuis mon aventure; et comme je ne connaissais pas de femmes, je pensais que ça pourrait bien être un homme déguisé. Mais, une fois prévenu, c'est bon. Un homme prévenu, comme on dit, en vaut deux. Puis, sans me vanter, je manie assez proprement le couteau, moi aussi.

— Je crois bien, dit Pietro; vous êtes modeste, capitaine. Voyez-

vous, excellence, le capitaine, c'est le plus fort que je connaisse. A un pouce, à deux pouces, à toute la lame, il se bat comme on veut; cela lui est égal, à lui.

— Mais au premier coup d'œil, continua le capitaine, je vis bien que je m'étais trompé, et que c'était bien une femme; et une pauvre petite femme qui avait grand' peur encore, car on voyait sous son voile qu'elle tremblait de tous ses membres. Je remis mon couteau dans ma poche, et je m'approchai d'elle.

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame? lui demandai-je.

— Vous êtes le capitaine de ce petit bâtiment? répondit-elle.

— Oui, madame.

— Avez-vous quelque affaire qui vous retienne dans le port?

— Je comptais partir demain matin.

— Avez-vous des passagers maltais?

— Aucun.

— Faites-vous voile plus particulièrement pour un point de la Sicile que pour l'autre?

— Je comptais rentrer dans le port de Messine.

— Voulez-vous gagner cent ducats?

— Belle demande! Je crois, pardieu! bien que je le veux. Si toutefois, vous le comprenez bien, la chose ne peut pas me compromettre.

— En aucune façon.

— Que faut-il faire?

— Il faut venir cette nuit avec votre speronare à la pointe Saint-Jean, à une heure du matin. Vous enverrez votre canot à terre. Un passager attendra sur le rivage; il vous dira *Sicile*, vous lui répondrez *Malte*. Vous le ramènerez à bord, et vous le déposerez dans l'endroit de la Sicile qui vous conviendra le mieux. Voilà tout.

— Dam! c'est faisable, répondis-je; et vous dites que pour cela...

— Il y a une prime de quatre cents ducats, deux cents ducats comptant; les voilà (l'inconnue tira une bourse et la jeta sur la table); deux cents ducats qui vous seront remis par le passager lui-même en touchant la terre.

— Eh! mais, dites donc, repris-je, il faut au moins que je vous fasse une obligation, moi, une reconnaissance, quelque chose, un petit papier enfin.

— A quoi bon? Vous êtes honnête homme ou vous ne l'êtes pas; si vous êtes honnête homme, votre parole suffit; si vous ne l'êtes pas, vous comprenez, aux précautions que je prends, au secret que je

vous demande, que votre papier ne peut me servir à rien, et que je ne suis pas en mesure de le faire valoir devant les tribunaux.

— Par quel hasard vous êtes-vous adressé à moi, alors?

— Je me promenais aujourd'hui sur le port, ne sachant à qui m'adresser pour le service que je réclame de vous. Je vous ai vu passer, votre figure ouverte m'a plu, vous avez monté dans votre canot, vous êtes venu droit au petit bâtiment où nous sommes, j'ai deviné que vous en étiez le capitaine; j'ai attendu la nuit; la nuit venue, je m'y suis fait conduire à mon tour; j'ai demandé à vous parler, et me voilà.

— Oh! quant à ce qui est d'être franc et honnête, répondis-je, vous ne pouviez pas mieux vous adresser.

— Eh bien! c'est tout ce qu'il me faut, répondit l'inconnue en me tendant la main; une jolie petite main, ma foi, que j'avais même grande envie de la prendre et de la baiser; c'est chose convenue.

— Vous avez ma parole.

— Vous n'oublierez pas le mot d'ordre?

— Sicile et Malte.

— C'est bien : à une heure, à la pointe Saint-Jean.

— A une heure.

L'inconnue redescendit dans le bateau et regagna la terre; à dix heures nous levâmes l'ancre. La pointe Saint-Jean est une espèce de cap qui s'avance dans la mer vers la partie méridionale de Malte, à une lieue et demie de la ville, ce qui, par mer, faisait une distance de cinq ou six milles à peu près. Mais comme le vent était mauvais, il fallait franchir cette distance à la rame; comme vous comprenez, il n'y avait pas de temps à perdre.

A minuit et demi, nous étions à un demi-mille de la pointe Saint-Jean. Ne voulant pas m'approcher davantage, de peur d'être vu, je mis en panne, et j'envoyai Pietro à terre avec le canot. Je le vis s'enfoncer dans l'obscurité, se confondre avec la côte et disparaître; un quart d'heure après il reparut. Le passager était assis à l'arrière du canot, tout s'était donc bien passé.

J'avais fait préparer la cabine de mon mieux; j'y avais fait transporter mon propre matelas; d'ailleurs, comme avec le vent qui soufflait nous devions être le lendemain à Messine, je pensais que, si difficile que fût notre hôte, une nuit est bientôt passée. Puis, il y a des circonstances où les gens les plus délicats passent volontiers sur certaines choses, et, il faut le dire, notre passager me paraissait être dans une de ces circonstances-là.

Ces réflexions firent que, par délicatesse, et pour ne point paraître trop curieux, je descendis dans l'entrepont, tandis qu'il montait à bord. De son côté, le passager alla droit à la cabine sans regarder personne et sans dire une seule parole; seulement il laissa deux onces (1) dans la main que Pietro lui tendit pour l'aider à monter l'escalier. Au bout de cinq minutes, quand le canot fut amarré, Pietro vint me rejoindre.

—Tenez, capitaine, me dit-il, voici deux onces à ajouter à la masse.

— Ils n'ont, voyez-vous, interrompit le capitaine, qu'une bourse pour eux tous; seulement je suis le caissier: à la fin du voyage je fais les comptes de chacun, et tout est dit.

— Eh bien! demandai-je à Pietro, comment cela s'est-il passé?

— Mais à merveille, répondit-il; il était là qui attendait avec la femme voilée qui était venue à bord, et il paraît même qu'il était impatient de me voir; car, à peine m'eut-il aperçu, qu'il embrassa l'autre, et qu'il vint au devant de moi, ayant de l'eau jusqu'aux genoux; alors nous avons échangé le mot d'ordre, et il est monté à bord. Tant que la femme a pu le voir, elle est restée sur la côte à nous regarder et à nous faire des signes avec son mouchoir. Puis, quand nous avons été trop loin, nous avons entendu une voix qui nous criait bon voyage; c'était encore elle, la pauvre femme.

—Et as-tu vu notre passager?

— Non, il s'est caché la figure dans son manteau; seulement, à sa voix et à sa tournure, ç'a m'a l'air d'un jeune homme, l'amant de l'autre probablement.

— C'est bien; va dire aux camarades de déployer la voile, et à Nunzio de gouverner sur Messine.

Pietro remonta sur le pont, transmit l'ordre que j'avais donné, et dix minutes après nous marchions que c'était plaisir. Je ne tardai pas à le suivre sur le pont: je ne sais pourquoi je ne pouvais dormir. D'ailleurs, le temps était si beau, il ventait un si bon vent, il faisait un si magnifique clair de lune, que c'était péché que de s'enfermer dans un entrepont avec une pareille nuit.

Je trouvai le pont solitaire; tous les camarades étaient rentrés dans leur écoutille et dormaient à qui mieux mieux; il n'y avait que Nunzio qui veillait comme d'habitude; mais, attendu qu'il était caché derrière la cabine, on ne le voyait pas, si bien qu'on aurait cru que le bâtiment marchait tout seul.

(1) L'once est une monnaie sicilienne qui vaut 12 francs.

Il était deux heures et demie du matin à peu près, nous avions déjà laissé Malte bien loin derrière nous, et je me promenais de long en large sur le pont, pensant à ma petite femme et aux amis que nous allions retrouver, quand tout à coup je vis s'ouvrir la cabine et paraître le passager. Son premier coup d'œil fut pour s'assurer de l'endroit où nous étions. Il vit Malte qui ne paraissait plus que comme un point noir, et il me sembla qu'à cette vue il respirait plus librement. Cela me rappela les précautions qu'il avait prises en montant à bord; et craignant de le contrarier en restant sur le pont, je m'acheminai vers l'écoutille de l'avant pour pénétrer dans l'entrepont, lorsque, faisant deux ou trois pas de mon côté :

— Capitaine, me dit-il.

Je tressaillis; il me sembla que j'avais déjà entendu cette voix quelque part comme dans un rêve. Je me retournai vivement.

— Capitaine, reprit-il en continuant de s'avancer vers moi, pensez-vous, si ce vent-là continue, que nous soyons demain soir à Messine?

Et à mesure qu'il s'approchait, je croyais reconnaître son visage, comme j'avais cru reconnaître sa voix. A mon tour, je fis quelques pas vers lui; alors il s'arrêta en me regardant fixement et comme pétrifié. A mesure que la distance devenait moindre entre nous, mes souvenirs me revenaient, et mes soupçons se changeaient en certitude. Quant à lui, il était visible qu'il aurait mieux aimé être partout ailleurs qu'où il était; mais il n'y avait pas moyen de fuir, nous avions de l'eau tout autour de nous, et la terre était déjà à plus de trois lieues. Néanmoins, il recula devant moi jusqu'au moment où la cabine l'empêcha d'aller plus loin. Je continuai de m'avancer jusqu'à ce que nous nous trouvassions face à face. Nous nous regardâmes un instant sans rien dire, lui pâle et hagard, moi avec le sourire sur les lèvres, et cependant je sentais que moi aussi je pâlissais, et que tout mon sang se portait à mon cœur; enfin, il rompit le premier le silence.

— Vous êtes le capitaine Giuseppe Arena, me dit-il d'une voix sourde.

— Et vous l'assassin Gaëtano Sferra, répondis-je.

— Capitaine, reprit-il, vous êtes honnête homme, ayez pitié de moi, ne me perdez pas.

— Que je ne vous perde pas! comment l'entendez-vous?

— J'entends que vous ne me livriez point; en arrivant en Sicile, je doublerai la somme qui vous a été promise.

— J'ai reçu deux cents ducats pour vous conduire à Messine : vous

devez m'en donner deux cents autres en débarquant; je toucherai ce qui est promis, pas un grain de plus.

— Et vous remplirez l'obligation que vous avez prise, n'est-ce pas, de me mettre à terre sain et sauf?

— Je vous mettrai à terre sans qu'il soit tombé un cheveu de votre tête; mais, une fois à terre, nous avons un petit compte à régler : je vous redois un coup de couteau pour que nous soyons quittes.

— Vous m'assassinerez, capitaine?

— Misérable! lui dis-je; c'est bon pour toi et pour tes pareils, d'assassiner.

— Eh bien! alors, que voulez-vous dire?

— Je veux dire que, puisque vous jouez si bien du couteau, nous en jouerons ensemble; toutes les chances sont pour vous, vous avez déjà la première manche.

— Mais je ne sais pas me battre au couteau, moi.

— Bah! laissez donc, répondis-je en écartant ma chemise et en lui montrant ma poitrine, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela; d'ailleurs, ce n'est pas difficile : on se met chacun dans un tonneau, on se fait lier le bras gauche autour du corps, on convient de se battre à un pouce, à deux pouces ou à toute la lame, et on gesticule. Quant à ce dernier point, c'est déjà réglé; et sauf votre plaisir, nous nous battrons à toute la lame, car vous avez si bien frappé, qu'il n'en était pas resté une ligne hors de la blessure.

— Et si je refuse?

— Ah! si vous refusez, c'est autre chose : je vous mettrai à terre comme j'ai dit, je vous donnerai une heure pour gagner la montagne, et puis je préviendrai le juge; alors c'est à vous de vous bien tenir, parce que, si vous êtes pris, voyez-vous, vous serez pendu.

— Et si j'accepte le duel et que je vous tue?

— Si vous me tuez, eh bien! tout sera dit.

— Ne me poursuivra-t-on pas?

— Qui cela? mes amis?

— Non, la justice?

— Allons donc! est-ce qu'il y a un seul Sicilien qui déposerait contre vous parce que vous m'auriez tué loyalement? Pour m'avoir assassiné, à la bonne heure.

— Eh bien! je me battrai; c'est dit.

— Alors, dormez tranquille, nous recauserons de cela à Contessi ou à la Scaletta. Jusque-là, le bâtiment est à vous, puisque vous le payez; promenez-vous-y en long et en large; moi, je rentre chez moi.

Je descendis dans l'écoutille, je réveillai Pietro, et je lui racontai tout ce qui venait de se passer. Quant à Nunzio, c'était inutile de lui rien raconter à lui; il avait tout entendu.

— C'est bon, capitaine, dit Pietro; soyez tranquille, nous ne le perdrons pas de vue.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes à la Scaletta; je consignai l'équipage sur le bâtiment, et nous descendîmes dans le canot, Gaëtano Sferra, Pietro, Nunzio et moi.

En mettant pied à terre, Nunzio et Pietro se placèrent l'un à droite, l'autre à gauche de notre homme, de peur qu'il ne lui prît envie de s'échapper; il s'en aperçut :

— Vos précautions sont inutiles, capitaine, me dit-il; du moment où il s'agit d'un duel, que ce soit au pistolet, à l'épée ou au couteau, cela ne fait rien; je suis votre homme.

— Ainsi, repris-je, vous me donnez votre parole d'honneur que vous ne chercherez pas à vous échapper?

— Je vous la donne.

Je fis un signe à Nunzio et à Pietro, et ils le laissèrent marcher seul.

— C'est égal, dit Pietro se mêlant de nouveau à la conversation, nous ne le perdions pas de vue, tout de même.

— N'importe. Tant il y a, reprit le capitaine, qu'à partir de ce moment-là il n'y a rien à dire sur lui.

— Aussi, je ne dis rien, reprit Pietro.

—Nous continuâmes de suivre le chemin, et au bout de dix minutes nous étions chez le père Matteo, un bon vieux Sicilien dans l'ame, celui-là, et qui tient une petite auberge à l'*Ancre d'or*. — Bonjour, père Matteo, lui dis-je. Voilà ce que c'est : nous avons eu des mots ensemble, monsieur et moi, et nous voudrions nous régaler d'un petit coup de couteau; vous avez bien une chambre à nous prêter pour cela, n'est-ce pas?

— Deux, mes enfans, deux, dit le père Matteo.

— Non pas; deux, ce serait de trop, mon brave, une seule suffira. Puis, s'il s'ensuivait quelque chose (nous sommes tous mortels, et un malheur est bien vite arrivé), enfin, s'il s'ensuivait quelque chose, vous savez ce qu'il y a à dire. Nous étions à dîner, monsieur et moi, nous nous sommes pris de dispute, nous avons joué des couteaux, et voilà; bien entendu que, s'il y en a un de tué, c'est celui-là qui aura eu tous les torts.

— Tiens, cela va sans dire, répondit le père Matteo.

— Si je tue monsieur, je n'ai pas de recommandation à vous faire, on l'enterrera décemment et comme un bourgeois doit être enterré; c'est moi qui paie. Si monsieur me tue, il y a de quoi faire face aux frais dans le speronare. D'ailleurs, vous me feriez bien crédit, n'est-ce pas, père Matteo?

— Sans reproche, ça ne serait pas la première fois, capitaine.

— Non, mais ça serait la dernière. Dans ce cas-là, père Matteo, comprenez bien ceci : moi tué, monsieur est libre comme l'air, entendez-vous bien? il va où il veut et comme il veut; et si on l'arrête, c'est moi qui lui ai cherché noise; j'étais en train, j'avais bu un coup de trop, et il ne m'a donné que ce que je méritais: vous entendez?

— Parfaitement.

— Maintenant, prépare le dîner, vieux. — Toi, Pietro, va-t'en acheter deux couteaux exactement pareils; tu sais comme il les faut. — Toi, Nunzio, tu t'en iras trouver le curé. — A propos, repris-je en me retournant vers Gaëtano qui avait écouté tous ces détails avec une grande indifférence, je dois vous prévenir que je commande une messe; elle ne sera dite que demain matin, mais c'est égal, l'intention y est. Si vous voulez en commander une de votre côté pour que je n'aie pas d'avantage sur vous, et que Dieu ne soit ni pour l'un ni pour l'autre, vous en êtes le maître; c'est fra Girolamo qui dit les meilleures.

— Merci, me répondit Gaëtano; vous ne pensez pas, j'espère, que je croie à toutes ces bêtises.

— Vous n'y croyez pas! vous n'y croyez pas, dites-vous? tant pis : moi j'y crois, monsieur. Nunzio, tu iras commander la messe chez fra Girolamo, entends-tu? pas chez un autre.

— Soyez tranquille, capitaine.

Pietro et Nunzio sortirent pour s'acquitter chacun de la commission dont il était chargé. Je restai seul avec Gaëtano Sferra et le vieux Matteo.

— Maintenant, monsieur, dis-je en m'approchant de Gaëtano, si, au moment où nous sommes arrivés, vous n'avez rien à faire avec Dieu, vous avez sans doute quelque chose à faire avec le monde. Vous avez un père, une mère, une maîtresse, quelqu'un enfin qui s'intéresse à vous et que vous aimez. Matteo, du papier et de l'encre. Faites comme moi, monsieur, écrivez à cette personne, et si je vous tue, foi d'Arena, la lettre sera fidèlement remise.

— Ceci, c'est autre chose, et vous avez raison, dit Gaëtano en pre-

nant le papier et l'encre des mains du vieux Matteo et en se mettant à écrire.

Je m'assis à la table qui était en face de la sienne, et je me mis à écrire de mon côté. Il va sans dire que la lettre que j'écrivais était pour ma pauvre femme.

Comme nous finissions, Nunzio et Pietro rentrèrent.

— La messe est commandée, dit Nunzio.

— A fra Girolamo?

— A lui-même.

— Voici les deux couteaux, dit Pietro, c'est une piastre les deux.

— Chut! dis-je.

— Non, non, dit Gaëtano; il est juste que je paie le mien et vous le vôtre. D'ailleurs, nous avons un compte à régler, capitaine. Je vous redois deux cents ducats, car vous m'avez, selon nos conventions, fidèlement remis à terre.

— Que cela ne vous inquiète pas, rien ne presse.

— Cela presse fort, au contraire, capitaine. Voici les deux cents ducats. Quant à vous, mon ami, continua-t-il en s'adressant à Pietro, voici deux onces pour l'achat du couteau.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit Pietro; le couteau coûte cinq carlins, et non pas deux onces. Je ne reçois pas de bonne main pour une pareille chose.

— Je crois bien! dit Pietro, interrompant encore; un couteau qui pouvait tuer le capitaine!

— Maintenant, reprit Gaëtano Sferra, quand vous voudrez, je vous attends.

— Vous êtes servis, dit le vieux Matteo en rentrant de sa cuisine.

— Montons donc, dis-je à Gaëtano.

Nous montâmes. Je suivais Gaëtano par derrière; il marchait d'un pas ferme : je demeurai convaincu que cet homme était brave. C'était à n'y plus rien comprendre.

Comme l'avait dit Matteo, nous étions servis. Un bout de la table, couvert d'une nappe et de tout l'accompagnement nécessaire, supportait le dîner. L'autre bout était resté vide, et un tonneau défoncé par un bout était disposé de chaque côté, pour nous recevoir quand il nous plairait de commencer.

Pietro déposa un couteau de chaque côté de la table.

— Si vous connaissez ici quelqu'un, et que vous désiriez l'avoir pour témoin, dis-je à Gaëtano, vous pouvez l'envoyer chercher, nous attendrons.

— Je ne connais personne, capitaine. D'ailleurs ces deux braves gens sont là, continua Gaëtano en montrant Pietro et le pilote; ils serviront en même temps pour vous et pour moi.

Ce sang-froid m'étonna. Depuis que j'avais vu cet homme de près, j'avais perdu une partie de mon désir de me venger. Je résolus donc de faire une espèce de tentative de conciliation.

— Écoutez, lui dis-je au moment où il venait de passer de l'autre côté de la table, il est évident qu'il y a dans tout ceci quelque mystère que je ne connais pas et que je ne puis deviner. Vous n'êtes point un assassin. Pourquoi m'avez-vous frappé? dans quel but moi plutôt qu'un autre? Soyez franc, dites-moi tout; et si je reconnais que vous avez été poussé par une nécessité quelconque, par une de ces fatalités plus fortes que l'homme, et à laquelle il faut que l'homme obéisse, eh bien, tout sera dit, et nous en resterons là.

Gaëtano réfléchit un instant; puis, d'un air sombre :

— Je ne puis rien vous dire, reprit-il, le secret n'est pas à moi seul; puis, voyez-vous, ce n'est point le hasard qui nous a conduits face à face. Ce qui est écrit est écrit, et il faut que les choses s'accomplissent : battons-nous.

— Réfléchissez, repris-je, il en est encore temps. Si c'est la présence de ces hommes qui vous gêne, ils s'en iront, et je resterai seul avec vous, et ce que vous m'aurez dit, je vous le jure, ce sera comme si vous l'aviez dit à un confesseur.

— J'ai été près de mourir, j'ai fait venir un prêtre, je me suis confessé à lui, croyant que cette confession serait la dernière; et au risque de paraître devant Dieu, chargé d'un péché mortel, je ne lui ai pas révélé le secret que vous voulez savoir.

— Cependant, monsieur, repris-je, insistant d'autant plus qu'il se défendait davantage.

— Ah! interrompit-il insolemment, est-ce que c'est vous qui après m'avoir fait venir ici ne voudriez plus vous battre? est-ce que vous auriez peur, par hasard!

— Peur! m'écriai-je; et d'un bond je fus dans le tonneau et le couteau à la main.

— N'est-ce pas, Pietro, continua le capitaine en s'interrompant, n'est-ce pas que je fis tout cela pour l'amener à me dire la cause de sa conduite envers moi?

— Oui, vous l'avez fait, répondit Pietro, et j'en étais même bien étonné, car vous le savez bien, capitaine, ce n'est pas votre habitude,

et quand nous avions de ces choses-là avec les Calabrais, ça allait comme sur des roulettes.

— Enfin, reprit le capitaine, il ne voulut rien entendre, il entra à son tour dans son tonneau. Seulement, quand on voulut lui lier le bras gauche derrière le dos comme on venait de me le faire à moi, il prétendit que cela le gênait, et demanda qu'on lui laissât le bras libre. On le lui délia aussitôt.

Alors nous commençâmes à nous escrimer; comme malgré lui, et naturellement, il parait les coups que je lui portais avec le bras gauche; cela retarda un peu la fin du combat. Il me déchira même un tant soit peu l'épaule avant que je l'eusse touché, car je regardais comme au-dessous de moi de le frapper dans les membres. Mais, ma foi, quand je vis mon sang couler, et Pietro qui se mangeait les poings jusqu'au coude, je lui allongeai une si rude botte, que, du coup de poing encore plus que du coup de couteau, il s'en alla rouler, lui et son tonneau, jusqu'auprès de la fenêtre. Quand je vis qu'il ne se relevait pas, je pensai qu'il avait son compte. En effet, en regardant la lame du couteau, je vis qu'elle était rouge jusqu'au manche. Nunzio courut à lui.

— Eh bien! eh bien! lui dit-il, qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que nous demanderons un prêtre, ou un médecin?

— Un prêtre, répondit Gaëtano d'une voix sourde, le médecin serait inutile.

— Va donc pour le prêtre, dit Nunzio, Eh! vieux, continua-t-il en appelant.

Une porte s'ouvrit, et Matteo parut.

— Une chambre et un lit pour monsieur qui se trouve mal!

— C'est prêt, dit Matteo.

— Alors, aidez-moi à le porter pendant qu'ils vont casser quelques bouteilles, eux autres, pour faire croire que ça est venu comme ça petit à petit.

— Un prêtre! un prêtre! murmura Gaëtano plus sourdement encore que la première fois; vous voyez bien que, si vous tardez, je serai mort avant qu'il vienne. — En effet, le sang coulait de sa poitrine comme d'une fontaine.

— Vous, mort! ah! bien oui, dit Matteo en le prenant par-dessous les épaules, tandis que Nunzio le prenait par les jambes; vous avez encore pour plus de quatre ou cinq heures à vivre, allez, je vois ça dans vos yeux; je vais vous mettre là-dessus une bonne compresse, et vous aurez le temps de faire une fameuse confession.

La porte se referma, et je me retrouvai seul avec Pietro.

— Eh bien! me dit-il, que diable avez-vous donc, capitaine? est-ce que vous allez vous trouver mal pour cette écorchure que vous avez là à l'épaule?

— Ah! ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, lui répondis-je, mais j'aimerais mieux ne pas avoir rencontré cet homme, j'étais payé pour le mener sain et sauf ici.

— Eh bien! mais il me semble, répondit Pietro, que, quand nous l'avons débarqué, il se portait comme un charme.

— Cet argent me portera malheur, Pietro; et s'il meurt, je n'en veux pas garder un sou, et je l'emploierai à faire dire des messes.

— Des messes! c'est toujours bon, dit Pietro; et la preuve, c'est que celle que vous avez commandée tout à l'heure ne vous a pas mal réussi; mais l'argent n'est pas méprisable non plus.

— Et cette pauvre femme, Pietro, cette pauvre femme qui est venue me trouver à mon bâtiment et qui l'a conduit jusque sur le rivage! Hein! quand elle va savoir cela.

— Ah dam! il y aura des larmes, ça c'est sûr; mais, au bout du compte, il vaut mieux que ce soit elle qui pleure que la patronne. D'ailleurs, vous n'avez fait que lui rendre ce qu'il vous avait donné il y a un an, voilà tout; avec les intérêts, c'est vrai: mais, écoutez donc, il n'y a que les banqueroutiers qui ne paient pas leurs dettes.

— C'est égal, repris-je, je voudrais bien savoir pourquoi il m'a donné ce coup de couteau.

En ce moment, la porte de la chambre où l'on avait porté Gaëtano Sferra s'ouvrit.

— Capitaine Arena, dit une voix, le moribond vous demande.

Je me retournai, et je reconnus fra Girolamo.

— Me voilà, mon père, répondis-je en tressaillant.

— Allons, dit Pietro, vous allez probablement savoir la chose; si cela peut se dire, vous nous la raconterez.

Je lui fis signe de la tête que oui, et j'entrai.

— Mon frère, dit fra Girolamo en me montrant Gaëtano Sferra pâle comme les draps dans lesquels il était couché, voici un chrétien qui va mourir, et qui désire que vous entendiez sa confession.

— Oui, venez, capitaine, dit Gaëtano d'une voix si faible, qu'à peine pouvait-on l'entendre; et puisse Dieu me donner la force d'aller jusqu'au bout!

— Tenez, tenez, dit le père Matteo en entrant et en posant une fiole, remplie d'une liqueur rouge comme du sang, sur la table qui

était près du lit du mourant; tenez, voilà qui va vous remettre le cœur; buvez-moi deux cuillerées de cela, et vous m'en direz des nouvelles. Vous savez, capitaine, continua-t-il en s'adressant à moi, c'est le même élixir que faisait cette pauvre Julia, qu'on appelait la sorcière, et qui a fait tant de bien à votre oncle.

— Oh! alors, dis-je en versant la liqueur dans une cuillère et en approchant la cuillère des lèvres du blessé, buvez; Matteo a raison, cela vous fera du bien.

Gaëtano avala la cuillerée d'elixir, tandis que fra Girolamo refermait la porte derrière Matteo, qui ne pouvait rester plus long-temps, le moribond allant se confesser. A peine l'eut-il bue, que ses yeux brillèrent, et qu'une vive rougeur passa sur son visage.

— Que m'avez-vous donné là, capitaine? s'écria-t-il en me saisissant la main; encore une cuillerée, encore une, je veux avoir la force de tout vous raconter.

Je lui donnai une seconde gorgée de l'élixir; il se souleva alors sur une main et appuya l'autre sur sa poitrine.

— Ah! voilà la première fois que je respire depuis que j'ai reçu votre coup de couteau, capitaine; cela fait du bien, de respirer.

— Mon fils, dit fra Girolamo, profitez de ce que Dieu vous secourt pour nous dire ce secret qui vous étouffe plus encore que votre blessure.

— Mais si j'allais ne pas mourir, mon père, s'écria Gaëtano; si j'allais ne pas mourir, il serait inutile que je me confessasse. J'ai déjà vu la mort d'aussi près qu'en ce moment-ci, et cependant j'en suis revenu.

— Mon fils, dit fra Girolamo, c'est une tentation du démon qui, à cette heure, dispute votre ame à Dieu. Ne croyez pas les conseils du maudit. Dieu seul sait si vous devez vivre ou mourir; mais agissez toujours comme si votre mort était sûre.

— Vous avez raison, mon père, dit Gaëtano en essuyant avec son mouchoir une écume rougeâtre qui humectait ses lèvres; vous avez raison : écoutez, et vous aussi, capitaine.

Je m'assis au pied du lit, fra Girolamo s'assit au chevet, prit dans ses deux mains les mains du moribond, et commença :

« J'aimais une femme; c'est celle à laquelle est adressée la lettre que je vous ai donnée, mon père, pour qu'elle lui fût remise en cas de mort. Cette femme, je l'avais aimée jeune fille; mais je n'étais pas assez riche pour être agréé par ses parens : on la donna à un marchand grec, jeune encore, mais qu'elle n'aimait pas. Nous fûmes

séparés. Dieu sait que je fis tout ce que je pus pour l'oublier. Pendant un an je voyageai, et peut-être ne fussé-je jamais revenu à Malte, si je n'eusse reçu la nouvelle que mon père était mourant.

Trois jours après mon retour, mon père était mort. En suivant son convoi, je passai devant la maison de Lena. Malgré moi je levai la tête, et à travers la jalousie j'aperçus ses yeux. De ce moment, il me sembla ne l'avoir pas quittée un instant, et je sentis que je l'aimais plus que jamais.

Le soir, je revins sous cette fenêtre. J'y étais à peine, que j'entendis le petit cri que faisaient en s'écartant les planchettes des persiennes; au même moment une lettre tomba à mes pieds. Cette lettre me disait que dans deux jours son mari partait pour Candie, et qu'elle restait seule avec sa vieille nourrice. J'aurais dû partir, je le sais bien, mon père, j'aurais dû fuir aussi loin que la terre eût pu me porter, ou bien entrer dans quelque couvent, faire raser mes cheveux, et m'abriter sous quelque saint habit qui eût étouffé mon amour; mais j'étais jeune, j'étais amoureux : je restai.

Mon père, je n'ose pas vous parler de notre bonheur, c'était un crime. Pendant trois mois nous fûmes, Lena et moi, les êtres les plus heureux de la création. Ces trois mois passèrent comme un jour, comme une heure, ou plutôt ils n'existèrent pas : ce fut un rêve.

Un matin Lena reçut une lettre de son mari. J'étais près d'elle quand sa vieille nourrice l'apporta. Nous nous regardâmes en tremblant; ni l'un ni l'autre de nous n'osait l'ouvrir. Elle était là sur la table. Deux ou trois fois, et chacun à notre tour, nous avançâmes la main. Enfin, Lena la prit, et me regardant fixement :

— Gaëtano, dit-elle, m'aimes-tu?

— Plus que ma vie, répondis-je.

— Serais-tu prêt à tout quitter pour moi, comme je serais prête à tout quitter pour toi?

— Je n'ai que toi au monde : où tu iras, je te suivrai.

— Eh bien, convenons d'une chose : si cette lettre m'annonce son retour, convenons que nous partirons ensemble, à l'instant même, sans hésiter, avec ce que tu auras d'argent et moi de bijoux.

— A l'instant même, sans hésiter; Lena, je suis prêt.

Elle me tendit la main, et nous ouvrîmes la lettre en souriant. Il annonçait que, ses affaires n'étant point terminées, il ne serait de retour que dans trois mois. Nous respirâmes. Quoique notre résolution fût bien prise, nous n'étions pas fâchés d'avoir encore ce délai avant de la mettre à exécution.

En sortant de chez Lena, je rencontrai un mendiant que depuis trois jours je retrouvais constamment à la même place. Cette assiduité me surprit, et tout en lui faisant l'aumône, je l'interrogeai; mais à peine s'il parlait l'italien, et tout ce que j'en pus tirer, c'est que c'était un matelot épirote dont le vaisseau avait fait naufrage, et qui attendait une occasion de s'engager sur un autre bâtiment.

Je revins le soir. Le temps nous était mesuré d'une main trop avare pour que nous en perdissions la moindre parcelle. Je trouvai Lena triste. Pendant quelques instans je l'interrogeai inutilement sur la cause de cette tristesse; enfin elle m'avoua qu'en faisant sa prière du matin devant une madone du Pérugin, qui était dans sa famille depuis trois cents ans et à laquelle elle avait une dévotion toute particulière, elle avait vu distinctement couler deux larmes des yeux de l'image sainte. Elle avait cru d'abord être le jouet de quelque illusion, et elle s'en était approchée, afin de regarder de plus près. C'étaient bien deux larmes qui roulaient sur ses joues, deux larmes réelles, deux larmes vivantes, deux larmes de femme! Elle les avait essuyées alors avec son mouchoir, et le mouchoir était resté mouillé. Il n'y avait pas de doute pour elle, la madone avait pleuré, et ces larmes, elle en était certaine, présageaient quelque grand malheur.

Je voulus la rassurer, mais l'impression était trop profonde. Je voulus lui faire oublier par un bonheur réel cette crainte imaginaire; mais pour la première fois je la trouvai froide et presque insensible, et elle finit par me supplier de me retirer, et de lui laisser passer la nuit en prières. J'insistai un instant, mais Lena joignit les mains en me suppliant, et à mon tour je vis deux grosses larmes qui tremblaient à ses paupières. Je les recueillis avec mes lèvres; puis, moitié ravi, moitié boudant, je m'apprêtai à lui obéir.

Alors nous soufflâmes la lumière; nous allâmes à la fenêtre pour nous assurer si la rue était solitaire, et nous soulevâmes le volet. Un homme, enveloppé dans un manteau, était appuyé au mur. Au bruit que nous fîmes, il releva la tête; mais nous vîmes à temps le mouvement qu'il allait faire; nous laissâmes retomber le volet, et il ne put nous apercevoir.

Nous restâmes un instant muets et immobiles, écoutant le battement de nos cœurs qui se répondaient en bondissant et qui troublaient seuls le silence de la nuit. Cette terreur superstitieuse de Lena avait fini par me gagner, et si je ne croyais pas à un malheur, je croyais au moins à un danger. Je soulevai le volet de nouveau, l'homme avait disparu.

Je voulus profiter de son absence pour m'éloigner; j'embrassai une dernière fois Lena, et je m'approchai de la porte. En ce moment il me sembla entendre dans le corridor qui y conduisait le bruit d'un pas. Sans doute Lena crut l'entendre comme moi, car elle me serra les mains.

—As-tu une arme? me dit-elle si bas qu'à peine je compris.

—Aucune, répondis-je.

—Attends.—Et elle me quitta. Quelques secondes après, je l'entendis ou plutôt je la sentis revenir. Tiens, me dit-elle, et elle me mit dans la main le manche d'un petit yatagan qui appartenait à son mari.

—Je crois que nous nous sommes trompés, lui dis-je, car on n'entend plus rien.

—N'importe, me dit-elle, garde ce poignard, et désormais ne viens jamais sans être armé. Je le veux, entends-tu. —Et je rencontrai ses lèvres qui cherchaient les miennes pour faire de son commandement une prière.

—Tu exiges donc toujours que je te quitte?

—Je ne l'exige pas, je t'en prie.

—Mais à demain, au moins.

—Oui, à demain.

Je serrai Lena une dernière fois dans mes bras, puis j'ouvris la porte. Tout était silencieux et paraissait calme.

—Folle que tu es! lui dis-je.

—Folle tant que tu voudras, mais la madone a pleuré.

—C'est de jalousie, Lena, lui dis-je en l'enlaçant une dernière fois dans mes bras et en approchant sa tête de la mienne.

—Prends garde, s'écria Lena avec un cri terrible et en faisant un mouvement pour se jeter en avant. Le voilà, le voilà!

En effet, un homme s'élançait de l'autre bout de l'appartement. Je bondis au-devant de lui, et nous nous trouvâmes face à face. C'était Morelli, le mari de Lena. Nous ne dîmes pas un mot, nous nous jetâmes l'un sur l'autre en rugissant. Il tenait d'une main un poignard et de l'autre un pistolet. Le pistolet partit dans la lutte, mais sans me toucher. Je ripostai par un coup terrible, et j'entendis mon adversaire pousser un cri. Je venais de lui enfoncer l'yatagan dans la poitrine. En ce moment le mot de halte retentit en anglais : une patrouille qui passait dans la rue, prévenue par le coup de pistolet, s'arrêtait sous les fenêtres. Je me précipitais vers la porte pour sortir; Lena me saisit par le bras, me fit traverser sa chambre, m'ouvrit une

petite croisée qui donnait sur un jardin; je sentis que ma présence ne pouvait que la perdre.

— Écoute, lui dis-je, tu ne sais rien, tu n'as rien vu, tu es accourue au bruit, et tu as trouvé ton mari mort.

— Sois tranquille.

— Où te reverrai-je?

— Partout où tu seras.

— Adieu.

— Au revoir.

Je m'élançai comme un fou à travers le jardin, j'escaladai le mur, je me trouvai dans une ruelle. Je n'y voyais plus, je ne savais pas où j'étais, je courus ainsi devant moi jusqu'à ce que je me trouvasse sur la place d'Armes; là je m'orientai, et rappelant à mon aide un peu de sang-froid, je me consultai sur ce que j'avais de mieux à faire. C'était de fuir; mais à Malte on ne fuit pas facilement; d'ailleurs j'avais sur moi quelques sequins à peine : tout ce que je possédais était chez moi, chez moi aussi étaient les lettres de Lena, qui pouvaient être saisies et dénoncer notre amour. La première chose que j'eusse à faire était donc de rentrer chez moi.

Je repris en courant le chemin de la maison. A quelques pas de la porte était un homme accroupi, la tête entre ses genoux : je crus qu'il dormait, comme cela arrive parfois aux mendians dans les rues de Malte; je n'y fis point attention, et je rentrai.

En deux bonds je fus dans ma chambre; je courus d'abord au secrétaire dans lequel étaient les lettres de Lena, et je les brûlai jusqu'à la dernière; puis, quand je vis qu'elles n'étaient plus que cendres, j'ouvris le tiroir où était l'argent, je pris tout ce que j'avais. Mon intention était de courir au port, de me jeter dans une barque, de troquer mes habits contre ceux d'un matelot, et le lendemain de sortir de la rade avec tous les pêcheurs qui sortent chaque matin. Cela m'était d'autant plus facile que vingt fois j'avais fait des parties de pêche avec chacun d'eux, et que je les connaissais tous. L'important était donc de gagner le port.

Je redescendis vivement dans cette intention; mais, au moment où je rouvrais la porte de la rue pour sortir, quatre soldats anglais se jetèrent sur moi; en même temps un homme s'approcha, et m'éclairant le visage avec une lanterne sourde :

— C'est lui, dit-il.

De mon côté, je reconnus le mendiant épirote à qui j'avais fait l'aumône le matin même. Je compris que j'étais perdu si je ne sur-

veillais pas chacune de mes paroles. Je demandai, de la voix la plus calme que je pus prendre, ce qu'on me voulait et où l'on me conduisait; on me répondit en prenant le chemin de la prison, et arrivé à la prison, en m'enfermant dans un cachot.

A peine fus-je seul que je réfléchis à ma situation. Personne ne m'avait vu frapper Morelli, j'étais sûr de Lena comme de moi-même. Je n'avais point été pris sur le fait, je résolus de me renfermer dans la dénégation la plus absolue.

J'aurais bien pu dire qu'en sortant de chez Lena j'avais été attaqué et que je n'avais fait que me défendre. Ainsi peut-être je changeais la peine de mort en prison, mais je perdais Lena. Je n'y songeai même point.

Le lendemain, un juge et deux greffiers vinrent m'interroger dans ma prison. Morelli n'était pas mort sur le coup, c'était lui qui avait dit mon nom au chef de la patrouille survenue pendant notre lutte; il avait affirmé sur le crucifix m'avoir parfaitement reconnu, et il avait rendu le dernier soupir.

Je niai tout; j'affirmai que je ne connaissais Lena que pour l'avoir rencontrée comme on rencontre tout le monde, au spectacle, à la promenade, chez le gouverneur; j'étais resté chez moi toute la soirée, et je n'en étais sorti qu'au moment où j'avais été arrêté. Comme nos maisons ont rarement des concierges, et que chacun entre et sort avec sa clé, personne sur ce point ne put me donner de démenti.

Le juge donna l'ordre de me confronter avec le cadavre. Je sortis de mon cachot, et l'on me conduisit chez Lena. Je sentis que c'était là où j'aurais besoin de toute ma force: je me fis un front de marbre, et je résolus de ne me laisser émouvoir par rien.

En traversant le corridor, je vis la place de la lutte : une petite glace était cassée par la balle du pistolet, le tapis avait conservé une large tache de sang; elle se trouvait sur mon chemin, je ne cherchai point à l'éviter, je marchai dessus comme si j'ignorais ce que c'était.

On me fit entrer dans la chambre de Lena : le cadavre était couché sur le lit, la figure et la poitrine découvertes; une dernière convulsion de rage crispait sa figure; sa poitrine était traversée par la blessure qui l'avait tué. Je m'approchai du lit d'un pas ferme; on renouvela l'interrogatoire, je ne m'écartai en rien de mes premières réponses. On fit venir Lena.

Elle s'approcha pâle, mais calme; deux grosses larmes silencieuses roulaient sur ses joues, et pouvaient aussi bien venir de la douleur

qu'elle éprouvait d'avoir perdu son mari, que de la situation où elle voyait son amant.

— Que me voulez-vous encore? dit-elle; je vous ai déjà dit que je ne sais rien, que je n'ai rien vu; j'étais couchée, j'ai entendu du bruit dans le corridor, j'ai couru, et j'ai entendu mon mari crier à l'assassin. Voilà tout.

On fit monter l'Épirote, et on nous confronta avec lui. Lena dit qu'elle ne le connaissait point. Je répondis que je ne me rappelais pas l'avoir jamais vu.

Je n'avais donc réellement contre moi que la déclaration du mort. Le procès se poursuivit avec activité : le juge accomplissait son devoir en homme qui veut absolument avoir une tête. A toute heure du jour et de la nuit il entrait dans mon cachot pour me surprendre et m'interroger. Cela lui était d'autant plus facile que mon cachot avait une porte qui donnait dans la chapelle des condamnés, et qu'il avait la clé de cette porte; mais je tins bon, je niai constamment.

On mit dans ma prison un espion qui se présenta comme un compagnon d'infortune, et qui m'avoua tout. Comme moi il avait tué un homme, et comme moi il attendait son jugement. Je plaignis le sort qui lui était réservé, mais je lui dis que, quant à moi, j'étais parfaitement tranquille, étant innocent. L'espion, un matin, passa dans un autre cachot.

Cependant, à l'accusation du mort, à la déposition de l'Epirote, s'était jointe une circonstance terrible : on avait retrouvé dans le jardin la trace de mes pas; on avait mesuré la semelle de mes bottes avec les empreintes laissées, et l'on avait reconnu que les unes s'adaptaient parfaitement aux autres. Quelques-uns de mes cheveux aussi étaient restés dans la main du moribond : ces cheveux, comparés aux miens, ne laissaient aucun doute sur l'identité.

Mon avocat prouva clairement que j'étais innocent, mais le juge prouva plus clairement encore que j'étais coupable, et je fus condamné à mort.

J'écoutai l'arrêt sans sourciller, quelques murmures se firent entendre dans l'auditoire. Je vis que beaucoup doutaient de la justice de la condamnation. J'étendis la main vers le Christ :

— Les hommes peuvent me condamner, m'écriai-je; mais voilà celui qui m'a déjà absous.

— Vous avez fait cela, mon fils? s'écria fra Girolamo, qui n'avait pas sourcillé à l'assassinat, mais qui frissonnait au blasphème.

— Ce n'était pas pour moi, mon père, c'était pour Lena. Je n'avais

pas peur de la mort; et vous le verrez bien, puisque vous allez me voir mourir; mais ma condamnation la déshonorait, mon supplice en faisait une femme perdue. Puis, je ne sais quelle vague espérance me criait au fond du cœur que je sortirais de tout cela. D'ailleurs, en vous avouant tout comme je le fais, à vous et au capitaine, est-ce que Dieu ne me pardonnera pas, mon père? Vous m'avez dit qu'il me pardonnerait? Mentiez-vous aussi, vous?

Fra Girolamo ne répondit au moribond que par une prière mentale. Gaëtano regarda en pâlissant ce moine qui s'agenouillait sur les péchés d'autrui, et je vis la fièvre de ses yeux qui commençait à s'éteindre; il sentit lui-même qu'il faiblissait.

— Encore une cuillerée de cet élixir, capitaine, dit-il. Et vous, mon père, écoutez-moi d'abord: nous n'avons pas de temps à perdre; vous prierez après.

Je lui fis avaler une gorgée de l'élixir, qui produisit le même effet que la première fois. Je vis reparaitre le sang sur ses joues, et ses yeux brillèrent de nouveau.

— Où en étions-nous? demanda Gaëtano.

— Vous veniez d'être condamné, lui dis-je.

— Oui. — On me conduisit dans mon cachot; trois jours me restaient: trois jours séparent, comme vous le savez, la condamnation du supplice.

Le premier jour, le greffier vint me lire l'arrêt, et me pressa d'avouer mon crime, m'assurant, que comme il y avait des circonstances atténuantes, peut-être obtiendrais-je une commutation de peine. Je lui répondis que je ne pouvais avouer un crime que je n'avais pas commis, et je vis qu'il sortait du cachot, ébranlé lui-même de la fermeté de mes dénégations.

Le lendemain ce fut le tour du confesseur. C'était un crime plus grand que le premier peut-être, mais je niai tout, même au confesseur. — Fra Girolamo fit un mouvement. — Mon père, reprit Gaëtano, Lena m'avait toujours dit que, si je mourais avant elle, elle entrerait dans un couvent, et prierait pour moi pendant tout le reste de sa vie. Je comptais sur ses prières.

Le confesseur sortit convaincu que je n'étais pas coupable, et sa bouche, en me donnant le baiser de paix, laissa échapper le mot martyr. Je lui demandai si je ne le reverrais pas, il promit de revenir passer avec moi la journée et la nuit du lendemain.

A quatre heures du soir, la porte de ma prison, celle qui donnait dans la chapelle des condamnés, s'ouvrit, et je vis paraître le juge.

— Eh bien? lui dis-je en l'apercevant, êtes-vous enfin convaincu que vous avez condamné un innocent?

— Non, me répondit-il; je sais que vous êtes coupable; mais je viens pour vous sauver.

Je présumai que c'était quelque nouvelle ruse pour m'arracher mon secret, et je me pris à rire dédaigneusement.

Le juge s'avança vers moi, et me tendit un papier; je lus :

« Crois à tout ce que te dira le juge, et fais tout ce qu'il t'ordonnera de faire.

« Ta Lena. »

— Vous lui avez arraché ce billet par quelque ruse infame ou par quelque atroce torture, répondis-je en secouant la tête. Lena n'a point écrit ces paroles volontairement.

— Lena a écrit ces paroles librement; Lena est venue me trouver; Lena a obtenu de moi que je te sauvasse, et je viens te sauver. Veux-tu m'obéir et vivre? veux-tu t'obstiner et mourir?

— Eh bien! que faut-il faire? repris-je.

— Écoute, dit le juge en se rapprochant de moi et en me parlant d'une voix si basse, qu'à peine je pouvais l'entendre; suis aveuglément les instructions que je vais te donner; ne réfléchis pas, obéis, et ta vie est sauvée, et l'honneur de ta maîtresse est sauvé.

— Parlez.

Il détacha mes fers.

— Voici un poignard, prends-le; sors par cette porte, dont j'ai seul la clé; cours au café le plus proche; laisse-toi hardiment reconnaître par tous ceux qui seront là; enfonce ton couteau dans la poitrine du premier venu; laisse-le dans la blessure; fuis, et reviens. Je t'attends ici, et Lena, enfermée chez moi, me répond de ton retour.

Je compris tout. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête, je sentis une sueur froide poindre à leur racine et ruisseler sur mon visage. Le juge, cet homme nommé par la loi pour protéger la société, s'était laissé séduire à prix d'argent, et n'avait rien trouvé de mieux que de m'absoudre d'un premier meurtre par un second.

Un instant j'hésitai; mais je pensai à la liberté, à Lena, au bonheur. Je lui pris le couteau des mains, je sortis comme un fou; je courus au café Grec; il était plein de gens de ma connaissance : il n'y avait que vous dont la figure me fût étrangère, capitaine. J'allai à

vous, je vous frappai. Selon les instructions du juge, je laissai le couteau dans la blessure, et je m'enfuis. Quelques secondes après, j'étais rentré dans mon cachot; le juge rattacha mes fers, referma la porte de la prison, et disparut. Dix minutes avaient suffi pour ce terrible drame. J'aurais cru avoir fait un rêve, si je n'avais vu ma main pleine de sang. Je la frottai contre la terre humide du cachot; le sang disparut, et j'attendis.

Le reste de la journée et de la nuit s'écoulèrent sans que, comme vous le comprenez bien, je fermasse l'œil un seul instant. Je vis le jour s'éteindre et le jour revenir, ce jour qui devait être mon dernier jour. J'entendis l'horloge de la chapelle sonner les quarts d'heures, les demi-heures, les heures. Enfin, à six heures du matin, au moment où je songeais que j'avais juste encore vingt-quatre heures à vivre, la porte s'ouvrit, et je vis entrer le confesseur.

— Mon fils, me dit le brave homme en entrant vivement dans mon cachot, ayez bon espoir, car je viens vous apporter une étrange nouvelle. Hier, à quatre heures du soir, un homme mis comme vous, de votre âge, de votre taille, et vous ressemblant tellement que chacun l'a pris pour vous, a commis un assassinat, au café Grec, sur un capitaine sicilien, et a fui sans qu'on pût l'arrêter.

— Eh bien! repris-je, comme si j'ignorais le parti que le juge pourrait tirer du fait; mon père, je ne vois là qu'un meurtre de plus, et je ne comprends pas comment ce meurtre peut m'être utile.

— Vous ne comprenez pas, mon fils, que tout le monde est convaincu maintenant que ce n'est pas vous qui avez assassiné Morelli? que vous êtes victime de votre ressemblance avec son meurtrier, et que déjà le juge a ordonné de surseoir à votre exécution?

— Dieu soit loué! répondis-je; mais j'aurais préféré que mon innocence fût reconnue par un autre moyen.

Toute cette journée se passa en interrogatoires nouveaux. Je n'avais qu'une chose à répondre; c'est que je n'avais pas quitté mon cachot. Mes gardiens le savaient mieux que personne. Le confesseur déposa m'avoir quitté à quatre heures moins quelques minutes; le geôlier affirma n'avoir pas même détaché mes fers. Le juge me quitta le soir, avouant devant tous ceux qui étaient là qu'il devait y avoir dans cet évènement quelque fatale méprise, et déclarant que son impartialité ne lui permettait pas de laisser exécuter le jugement.

Le lendemain, on vint me chercher pour me confronter avec vous. Vous vous rappelez cette scène, capitaine? Vous me reconnûtes : rien ne pouvait m'être plus favorable que l'assurance avec

laquelle vous affirmiez que c'était moi qui vous avais frappé. Plus votre déposition me chargeait, plus elle me faisait innocent.

Cependant on ne pouvait me mettre en liberté ainsi; il fallait une nouvelle enquête, et quoiqu'il fût pressé chaque jour par Lena, chaque jour le juge hésitait à la faire. L'important, disait-il, était que je vécusse; le reste viendrait à son temps.

Une année s'écoula ainsi, une année éternelle. Au bout de cette année, le juge tomba malade, et le bruit se répandit bientôt que sa maladie était mortelle.

Lena alla le trouver au lit d'agonie, et lui demanda impérieusement ma liberté. Le juge voulut encore éluder sa promesse. Lena le menaça de tout révéler. Il avait un fils pour lequel il sollicitait la survivance de sa place; il eut peur, il donna à Lena la clé de la chapelle.

Au milieu de la nuit je la vis paraître. Je crus que c'était un rêve; depuis un an je ne l'avais pas vue. La réalité faillit me tuer de joie.

Elle me dit tout en deux mots, et comment nous n'avions pas un instant à perdre; puis elle marcha devant moi, et je la suivis : elle me conduisit chez elle. Je repassai par le corridor où j'avais vu une tache de sang, je rentrai dans cette chambre où j'avais été confronté avec le cadavre. Le lendemain, elle me cacha toute la journée dans l'oratoire où était la madone du Pérugin. Les domestiques allèrent et vinrent comme d'habitude dans la maison, et nul ne se douta de rien. Lena passa une partie de la journée avec moi; mais, comme elle avait habitude de s'enfermer dans son oratoire et qu'elle se retirait là ordinairement pour prier, personne n'eut le plus petit soupçon.

Le soir venu, elle me quitta; vers les dix heures je la vis rentrer.

— Tout est arrangé, me dit-elle, j'ai trouvé un patron de barque qui se charge de te conduire en Sicile. Je ne puis partir avec toi; en nous voyant disparaître à la fois, ce que nous avons pris tant de peine à cacher serait révélé aux yeux de tous. Pars le premier; dans quinze jours je serai à Messine. Ma tante est supérieure aux Carmélites, tu me retrouveras dans son couvent.

J'insistai pour qu'elle partît avec moi, j'avais je ne sais quel pressentiment. Cependant elle insista avec tant de fermeté, m'assura avec des promesses si solennelles qu'avant trois semaines nous serions réunis, que je cédai.

Il faisait nuit sombre; nous sortîmes sans être vus, et nous nous acheminâmes vers la pointe Saint-Jean. Là, selon la promesse qu'on lui avait faite, une chaloupe vint me prendre. Nous nous embrassâmes encore. Je ne pouvais la quitter, je voulais l'emporter avec

moi, je pleurais comme un enfant. Quelque chose me disait que je ne la reverrais plus; c'était la vengeance divine qui me parlait ainsi.

Je m'embarquai sur votre bâtiment; mais, comme vous le comprenez bien, je ne pouvais dormir. Je sortis de la cabine pour prendre l'air sur le pont, et je vous rencontrai.

A partir de ce moment vous savez tout. J'ai mieux aimé me battre que de vous faire alors l'aveu que je vous fais maintenant. Vous auriez cru que je faisais cet aveu parce que j'avais peur, et puis, cet aveu fait, vous aviez mon secret, c'est-à-dire ma vie. Je ne risquais pas davantage en acceptant le duel que vous me proposiez. Dieu vous a choisi pour l'exécuteur de sa justice. Il n'a pas voulu qu'une fois adultère et deux fois assassin, je jouisse en paix de l'impunité légale que ma maîtresse avait achetée pour moi à prix d'or. Venez ici, capitaine, voici ma main. Pardonnez-moi comme je vous pardonne.

Il me donna la main et s'évanouit.

Je lui fis avaler deux autres cuillerées d'élixir, et il rouvrit les yeux, mais avec le délire. A partir de ce moment, il ne prononça plus que des paroles sans suite entremêlées de prières et de blasphèmes, et le soir à neuf heures il expira, laissant à fra Girolamo la lettre destinée à Lena Morelli.

— Et qu'est devenue cette jeune femme? demandai-je au capitaine.

— Elle n'a survécu que trois ans à Gaëtano Sferra, me répondit-il, et elle est morte religieuse au couvent des Carmélites de Messine.

— Et combien y a-t-il de temps, demandai-je au capitaine, que cet évènement a eu lieu?

— Il y a, dit le capitaine en cherchant dans sa mémoire...

— Il y a aujourd'hui neuf ans, jour pour jour, répondit Pietro.

— Aussi, ajouta le pilote, voilà notre tempête qui nous arrive.

— Comment, notre tempête?

— Oui. Je ne sais pas comment cela s'est fait, dit Pietro; mais depuis ce temps-là, toutes les fois que nous sommes en mer, l'anniversaire de ce jour-là, nous avons eu un temps de chien.

— C'est juste, dit le capitaine en regardant un gros nuage noir qui s'avançait vers nous venant du midi; c'est pardieu vrai! Nous n'aurions dû partir de Naples que demain.

Alexandre Dumas.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LES

FOUILLES DE POMPEÏ

ET LES MUSÉES DE NAPLES ET DE ROME.

LETTRES A M. DE SALVANDY,
ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

III.[1]

La ville des césars et des papes est toujours, monsieur, la ville privilégiée, la ville où des traditions de tous les temps, des monumens de tous les âges, des chefs-d'œuvre dans tous les genres, se disputent à chaque pas le respect du chrétien et du philosophe, l'étude de l'artiste et de l'antiquaire; et il semble qu'il soit en effet dans les conditions d'existence de la ville éternelle, d'agir incessamment sur la destinée de l'humanité, soit dans le domaine de la foi, soit dans celui de la science, par tout ce qu'elle porte dans son sein

(1) Voyez les livraisons des 15 et 22 août.

de grands enseignemens et d'admirables modèles pour l'une et pour l'autre. Rome, d'abord cité étrusque, puis ville latine, puis capitale du monde romain ornée avec tout le génie de la Grèce, devait être un jour le siége du christianisme naissant, le centre de l'unité catholique; et elle possède encore tous les témoins de son histoire, toutes les preuves de sa mission. Les murs de Servius s'y voient à côté de la *Cloaca maxima* de Tarquin; le berceau de l'église s'y trouve près des substructions du Capitole; et l'on y marche sur la *voie sacrée*, depuis l'arène du Colisée jusqu'au pied de l'escalier d'*Aracœli*. Mais qui m'eût dit en 1827, lorsque je partais de Rome après avoir étudié ses monumens à sa surface et jusque dans son sein, qu'un immense trésor d'antiquités allait sortir de cette terre qu'on croyait si bien connue à toutes ses profondeurs, et que la sci nce devait se renouveler à cette source, cachée encore dans les entrailles de Rome?

Un fermier du prince de Canino avait ouvert un sépulcre en labourant une pièce de terre. Ce tombeau renfermait plusieurs vases d'argile peints, de ces vases qu'on appelle improprement *étrusques*. Une coupe, du plus beau style, vendue secrètement à un marchand de Rome, était tombée entre les mains d'un amateur allemand, M. Dorow, pour qui cette révélation n'était pas restée stérile, et qui parvint à réunir un assez bon nombre de vases trouvés aux mêmes lieux. Je vis alors cette coupe et plusieurs de ces vases, j'avais eu occasion d'observer les pareils dans une excursion que je venais de faire à *Corneto*, l'ancienne *Tarquinie*, et je fus frappé de cette apparition de vases grecs sur un territoire étrusque si voisin de Rome. Mais ni moi, ni personne, ne pouvions soupçonner encore l'immensité du dépôt dont cette coupe, passée furtivement des mains d'un paysan de Canino dans celles d'un amateur de Berlin, devait amener la découverte. Du moment que l'attention publique fut éveillée sur ce sol, qui n'avait jusqu'alors produit que des moissons, et qui rendait des vases grecs, avec des bronzes étrusques, on se mit de toutes parts à le fouiller; et, de proche en proche, les tombeaux succédant aux tombeaux, et les nécropoles aux nécropoles, on vit sortir du sein de cette terre, où des villes même célèbres n'avaient pas laissé de traces ni de souvenirs, des milliers de ces vases, tous plus remarquables les uns que les autres, sous le rapport des sujets mythologiques, ou sous celui de l'art et de la fabrique, avec tout un mobilier antique, où le bronze, sous les formes les plus élégantes et les plus variées, converti en armes de guerre, en ustensiles de mé-

nage, en instrumens de culte; où l'or, en feuilles minces et légères, en plaques, en filigrane, façonné en bijoux de toute sorte; où l'argile modelée de toutes proportions, depuis celles d'une statuette jusqu'à celles de la figure humaine, nous offraient le spectacle ou du moins l'ombre d'une société, qui avait voulu conserver, au sein même de la mort, une image de ses exercices et de ses jeux, de ses occupations et de ses plaisirs, et continuer ainsi, à l'aide d'une fiction naïve et touchante, son existence jusque dans sa sépulture.

Vous n'ignorez pas, monsieur, quel a été le résultat des fouilles qui se sont succédées avec tant d'activité, dans le cours de ces dix dernières années, sur tout le territoire qui s'étend du Tibre à la *Fiora*, et de Rome jusqu'à la mer. Plusieurs villes antiques ont reparu à la lumière et recouvré leur existence dans l'histoire, à la faveur de leurs nécropoles retrouvées sous la terre. Plus de dix mille vases peints, la plupart de travail grec, quelques-uns de fabrique étrusque, sont sortis des tombeaux de *Vulci*, de *Toscanella*, de *Bomarzo*, de *Cœre*, de *Corneto*, avec une quantité d'objets en bronze et en or, servant à la parure des hommes, à la toilette des femmes, ou à l'ornement de la tombe, avec une foule de meubles sacrés ou domestiques, de figures de bronze et d'argile, dont le dénombrement est désormais impossible, et dont la masse entière peut être considérée comme le plus riche trésor qui ait été acquis à la science, depuis la renaissance des lettres. Le fruit de ces découvertes s'est étendu à presque tous les musées de l'Europe; Londres, Berlin, Munich, en ont recueilli la plus belle part; une foule de particuliers se sont mis à rivaliser avec des princes, à qui formerait des collections de vases peints; et nous avons vu presque tous les états de l'Europe se disputer une de ces collections, la plus considérable et la plus belle de toutes, celle de M. Durand, dont il n'est guère resté que le souvenir à Paris, qui s'enorgueillissait de la posséder et qui se flattait de la conserver tout entière.

Rome, d'où provenaient toutes ces richesses, et qui avait pu en doter l'Europe sans paraître s'appauvrir, avait pourtant à craindre que le sol qui les produisait ne finît par s'épuiser, et qu'après avoir formé ailleurs tant de musées, elle n'en restât elle-même dépossédée. Ce fut donc une haute et salutaire pensée que celle de fonder au Vatican un musée étrusque; et cette pensée, qui honore le caractère et le pontificat de Grégoire XVI, s'est trouvée exécutée presque aussitôt que conçue. Les monumens ne manquaient pas plus que la place dans ce Vatican qui semble avoir été construit dès le principe

pour suffire à tous les besoins de la chrétienté, comme à tous ceux de la science. Le gouvernement romain avait usé du droit, dont il ne saurait en effet se montrer trop jaloux, de choisir parmi les objets d'antiquité qui se découvrent sur son territoire, ceux dont il se réserve la possession. Les principaux parmi ces monumens d'antiquité étrusque et grecque, provenant des fouilles de *Vulci*, de *Corneto*, de *Todi*, de *Bomarzo*, de *Cœre*, et d'autres villes étrusques, avaient donc été acquis pour le compte de l'état; et dès que l'intention du souverain pontife de les réunir dans un nouveau musée qui porterait son nom, se fut manifestée dans Rome, il s'y trouva plus d'un généreux amateur qui voulut s'associer à cette noble pensée en contribuant, par des dons volontaires, à accroître un trésor déjà si considérable par le nombre et l'importance des objets. On disposa, pour les placer avec la dignité convenable à ce genre de monumens, des appartemens construits par Pie IV; et, de cette manière, on put ajouter un musée au Vatican sans avoir à y ajouter un palais. C'est, du reste, une observation qui se présente naturellement et qui ne saurait manquer de vous frapper, monsieur, que cette pacifique et magnanime retraite de la papauté, pour qui l'immensité du Vatican n'avait pas paru d'abord trop vaste, devant les chefs-d'œuvre de l'art et les monumens de la civilisation antique. C'est le palais d'Innocent VIII, agrandi et embelli par Clément XIV et Pie VI, qui a servi à former le musée Pie-Clémentin; plus tard, nous avons vu l'appartement des Borgia devenir un musée sous Pie VII, le même pontife qui ajoutait encore un autre musée à ceux de ses prédécesseurs; et voilà qu'une partie du palais de Pie IV reçoit le *Museo Gregoriano*. C'est ainsi que Rome, par ses pontifes, reste à la tête du mouvement qui ne cesse de s'opérer dans les études et dans les idées de l'humanité, et que les monumens de la science prennent dans la demeure des papes un espace qui s'agrandit de jour en jour, à mesure que la science elle-même s'étend et s'enrichit.

Vous n'attendez pas, monsieur, que je vous donne le détail de tout ce que renferme de neuf et d'important pour la connaissance de l'art et de l'antiquité étrusques ce musée, dû à la libéralité de Grégoire XVI. Tout ce que je puis faire pour satisfaire votre curiosité, c'est de vous en tracer un aperçu général, en y joignant l'indication de quelques-uns des monumens, les plus rares et les plus précieux sous le rapport de l'art, ou du sujet, ou de la matière, qui attirent d'abord l'attention. Un premier vestibule offre, entre autres objets, trois figures en terre cuite, une femme et deux

hommes, couchés sur le couvercle d'urnes sépulcrales, et représentés avec tout le luxe de vêtemens et de bijoux qui s'étalait dans la pompe des funérailles, et qui se retrouve en nature sur le corps même des défunts déposés au sein de la tombe. Un second vestibule contient une riche collection de ces urnes cinéraires en albâtre de *Volterra*, qui offrent tant d'intérêt par les compositions mythologiques sculptées sur leur face antérieure, d'après des bas-reliefs grecs, et empruntées la plupart à des tragédies grecques qui avaient reçu le droit de bourgeoisie sur le théâtre de l'Étrurie et sur celui de Rome; en sorte que l'on peut faire, en présence de ces urnes de *Volterra*, un cours presque complet de mythologie, telle que l'avaient façonnée à leur usage les tragiques d'Athènes et leurs traducteurs toscans et romains. Dans la chambre qui suit, se trouve le magnifique sarcophage en pierre du pays nommée *nenfro*, qui offre une représentation, la plus authentique et la plus complète qu'on connaisse, des *rites funèbres* des anciens Étrusques, avec un choix de ces petites urnes trouvées il y a quelques années près d'*Albano*, qui ont la forme d'une cabane, agreste demeure des anciens Aborigènes, et qui renferment sous leur toit de chaume imité en argile le mobilier indigent d'une civilisation à peine ébauchée, comme l'était celle des habitans primitifs du Latium. Ce sont là les monumens les plus anciens sans doute qui aient été produits sur le sol italique, et qui, après avoir été couverts par une couche de matières volcaniques, en aient été exhumés de nos jours; et, maintenant, en voyant ces simples et grossiers monumens d'une civilisation primitive placés au milieu des splendeurs du Vatican, parmi tous les chefs-d'œuvre des arts, il ne faut qu'un coup d'œil pour mesurer tout l'espace qu'a parcouru le génie de l'homme, de la vieille Albe à la moderne Rome, à travers une si longue suite de révolutions qui ont rempli tant de siècles.

On entre ensuite dans une salle à laquelle on a donné le nom de *Mercure*, à cause d'une belle statue de ce dieu, trouvée dernièrement à Tivoli. Là sont réunis un grand nombre de morceaux de plastique, tous de choix, et de style étrusque, grec ou romain, de manière à montrer, par un parallèle aussi intéressant que facile, les caractères de chaque école et le goût de chaque époque. Ceux qui savent à quel point sont rares dans nos cabinets et précieux pour la connaissance de l'art antique les travaux de plastique, apprécieront l'importance de cette salle, qui serait digne de former à elle seule tout un musée. Les morceaux de plastique romains avaient été recueillis par notre célèbre d'Agincourt, qui les a publiés; d'autres,

d'un mérite encore supérieur, avaient été légués par Canova : tout ce qui est de travail grec ou étrusque vient des dernières fouilles des villes étrusques, et c'en est la partie la plus considérable et la plus précieuse à tous égards.

C'est dans la chambre suivante que commence la superbe collection des vases peints, dont il n'est pas un seul qui ne soit, dans son genre, un morceau du premier ordre, sous quelqu'un des rapports qui recommandent cette classe de monumens antiques. Ils remplissent une longue et belle galerie distribuée en plusieurs salles, où ils sont rangés par forme de vases et par fabriques, d'une manière qui constitue une sorte de classement chronologique et qui satisfait en même temps l'œil et le goût. Ainsi, dans la première pièce sont réunis les vases de la forme d'*amphore*, à figures noires sur fond jaune, qui sont généralement ceux du plus ancien style ou qui en offrent l'imitation. Les sujets peints sur cette classe de vases sont ordinairement puisés, pour le côté principal, dans les traditions héroïques, telles que celles qui ont rapport aux travaux d'Hercule, aux exploits de Thésée, ou aux évènemens de la guerre de Troie, et, pour le revers ou la face postérieure, dans les mystères ou orgies dionysiaques. Vous me permettrez de citer parmi ces sujets ceux qui m'ont paru les plus remarquables : *Thésée qui terrasse le Minotaure*, groupe placé entre de jeunes Athéniens des deux sexes, et, sur le col même du vase, une scène d'orgie bachique; l'*Apothéose d'Hercule*, peinture qui orne le côté principal d'une belle amphore, de fabrique plus récente, à figures jaunes sur fond noir, et qui a pour pendant, au revers, deux groupes d'homme et de femme en attitude mimique et licencieuse; *Achille étendu mort par terre;* près de lui, *Thétis* éplorée, debout, s'arrachant les cheveux; sur le fond, trois arbres qui figurent sans doute les Champs-Élysées, et contre l'un desquels sont dressées les armes du héros; le revers de ce vase, d'une très ancienne époque et d'une fabrique toute particulière, offre une femme, sans doute *Briséis*, entraînée par un *guerrier*, entre d'autres personnages armés; c'est le drame entier de l'Iliade réduit à ses deux circonstances extrêmes. Et, à cette occasion, je ne puis m'empêcher de remarquer le grand nombre et l'extrême mérite des représentations relatives à *Achille* sur les vases peints sortis des sépultures étrusques. Un de ces vases, de la forme de patère, du style le plus archaïque et de l'exécution la plus soignée, à figures noires sur fond jaune, avec des détails de costume blancs et violets, offre le corps d'*Achille mort porté sur les épaules d'Ajax*, avec le nom de cha-

cun d'eux tracé en anciens caractères grecs, et, sur l'extérieur du vase, une inscription grecque qui est une invitation à *boire* et à *se réjouir*. Le même sujet se retrouve sur un autre vase, d'ancienne fabrique aussi, avec cette différence que ce groupe est placé entre un vieillard à cheveux blancs, *Pélée*, et une femme désolée, *Thétis*, et qu'il est suivi de deux guerriers qui se poursuivent, l'un desquels, en costume phrygien, se reconnaît pour *Pâris*. Une composition à peu près pareille se répète sur deux vases à trois anses, de style archaïque; nouvelle preuve du haut intérêt que ce sujet inspirait aux populations de l'Étrurie, voisines de Rome, à une époque qui doit s'éloigner bien peu de celle du règne du premier Tarquin. Sur une patère de la plus belle fabrique, du style le plus élégant et du dessin le plus pur qu'il y ait peut-être dans tout le musée, les trois sujets sont relatifs à *Achille;* c'est d'abord, à l'extérieur, *Achille* assis dans une attitude affligée et pensive, avec son vieux gouverneur *Phénix* assis en face de lui, dans une attitude à peu près pareille, et un autre de ses compagnons, hésitant à livrer ses armes à *Patrocle*, debout devant lui; l'autre composition qui fait face à celle-là, sur le côté opposé du vase, nous montre *Patrocle* entre ses compagnons, se revêtant des armes d'*Achille;* et le tableau peint à l'intérieur de la patère représente *Achille* dans l'attitude d'attacher sa *cnémide*, devant un personnage debout qui tient la *lance* et le *bouclier :* trois circonstances de l'Iliade, en rapport intime l'une avec l'autre, qui résument ainsi sur un seul monument la grande épopée homérique. Mais, de tous ces vases consacrés à la mémoire d'*Achille,* le plus intéressant peut-être et le plus neuf dans son genre, c'est un vase de la forme de *diota*, avec des anses cordées, d'une belle fabrique, à figures jaunes sur fond noir, où le héros de l'Iliade, représenté debout, vêtu de la cuirasse et armé de la lance, mais avec la tête nue et les cheveux bouclés, offre un caractère de tête tellement individuel, des traits si bien étudiés, et jusqu'aux boucles de la chevelure rendues avec tant de soin et de finesse, qu'on ne peut s'empêcher d'y trouver le mérite et l'intérêt d'un portrait. La figure est d'ailleurs de grande proportion, puisqu'elle remplit tout le champ du vase, et le nom d'Achille, tracé au-dessus du héros, ne laisse aucun doute sur l'intention de l'artiste.

Je continue à parcourir les salles du *Museo Gregoriano,* où sont placés les vases peints, en me bornant à indiquer, parmi ces vases, tous, comme je l'ai dit, du plus beau choix, ceux qui me frappent le plus par l'intérêt du sujet ou par le mérite de l'art. La chambre qui succède à la première, et qui porte le nom d'*Apollon*, renferme

une collection de vases de la forme d'*hydrie*, de toutes les fabriques et de tous les styles, au milieu desquels se distingue, sur un beau cippe de marbre cipollin, le plus accompli, le mieux conservé de ces vases, où la beauté de la composition l'emporte peut-être encore sur le mérite de l'art et sur la perfection du style, une *hydrie* où se voit représenté *Apollon* assis sur son trépied, et rendant ses oracles inspirés, en s'accompagnant du son de sa lyre. Entre les vases qui se disputent ici l'admiration de l'antiquaire, j'ai remarqué un *préféricule* de la plus charmante fabrique, du dessin le plus élégant et du plus beau vernis, véritable chef-d'œuvre de céramographie grecque; on y voit *Ménélas* couvert d'un bouclier et armé d'un glaive nu qui vient d'échapper de sa main, au moment où il est près d'atteindre *Hélène*, qui s'est réfugiée près de la *statue de Minerve;* entre ces deux personnages est placée *Vénus*, dont l'intervention est caractérisée à la fois par la présence de sa compagne *Pitho*, la déesse de la *persuasion*, et par celle d'un *Amour nu et ailé*, qui dirige son vol vers *Ménélas*. Tous ces personnages sont désignés par leurs noms grecs, en sorte qu'il ne manque rien à l'intelligence du sujet, qui s'explique d'ailleurs très bien par lui-même, non plus qu'au mérite archéologique de ce monument. En fait d'*hydries* d'une ancienne fabrique et d'une forme toute particulière, j'en ai aussi distingué deux de la manufacture de *Nikosthénès*, sur l'une desquelles sont peints des *groupes gymnastiques*, sur l'autre un *sujet dionysiaque*, avec une figure de *Méduse* sous son type le plus archaïque et le plus hideux. Mais le vase le plus précieux du *museo Gregoriano*, pour ne pas dire le plus beau qu'il y ait peut-être dans aucun musée du monde, mérite de vous être décrit avec un peu plus de détail. Ce vase, de la forme de *canthare*, avec les anses attachées au ventre, est peint *à fond blanc*, sur lequel se détachent des figures dessinées au pinceau et coloriées de manière à produire des ombres et des lumières. C'est jusqu'ici le seul exemple connu de ce genre de travail parmi tant de milliers de vases peints, de toute forme, de tout âge et de toute fabrique, que nous avons recueillis; et ce qui ajoute encore à la merveille de cette apparition, c'est que la perfection du dessin et le mérite du style s'y joignent à la rareté de la fabrique; c'est donc un monument véritablement inappréciable et unique, sous quelque rapport qu'on l'envisage (1). Le sujet est *Bacchus enfant* remis par

(1) Il existe dans une collection particulière de Florence, celle du docteur Pizzati, un vase de la forme de patère, provenant aussi de Canino, où la figure d'*En-*

Mercure entre les bras du vieux *Silène*, assisté de *trois Nymphes*, les nourrices du jeune dieu. Un autre vase d'une moindre importance sous le rapport du sujet et de la fabrique, se recommande néanmoins par une circonstance qui en fait aussi un monument unique; c'est un vase à deux anses, à figures jaunes sur fond noir. On y voit représenté un jeune artiste debout, appuyé contre un cippe élevé sur plusieurs gradins, et occupé à dessiner, d'un pinceau qu'il tient de la main droite, un ornement en forme de *palmette* qu'il a déjà exécuté vers le milieu du cippe, et qu'il répète dans le haut. Ce cippe est peint en *blanc*, et la palmette est de couleur *jaune* ou *dorée*. C'est donc ici un *peintre décorateur* dans l'exercice de sa profession, et je ne sache pas qu'il existe dans aucune collection un second exemple d'une représentation qui reçoit encore un nouveau prix de la finesse du dessin et du mérite de la fabrique.

C'est dans la *galerie* proprement dite, où l'on entre ordinairement en sortant de la *salle des bronzes* dont je parlerai tout à l'heure, que se trouvent les *patères*, réunies sur des tablettes, avec un grand nombre d'autres vases, de formes variées et de fabriques différentes. Les patères sont, vous le savez, monsieur, entre tout ce que nous possédons de vases peints, ceux qui se distinguent le plus par la finesse de l'argile et l'éclat du vernis, comme par l'élégance du style et la grace du dessin. Sous tous ces rapports, il serait difficile de trouver un choix de patères plus remarquable que celui du *Museo Gregoriano*. Toutes les fabriques, depuis celle de l'époque la plus reculée, où l'on croit reconnaître l'influence d'une manière phénicienne, jusqu'à celles où l'art hellénique se montre dans toute sa perfection, sont représentées ici par quelques morceaux du premier ordre, et je ne serais embarrassé que de choisir, entre tant de charmantes productions de la céramographie grecque, celles qui méritent l'honneur d'être citées, quand toutes peuvent y prétendre à des titres divers et avec un droit égal. Mais comment ne pas signaler à votre intérêt la belle série des patères à sujets tirés de l'histoire des Argonautes, qui proviennent presque toutes de *Ceri*, l'ancienne *Cære*, et qui constituent à elles seules toute une classe de monumens vraiment inappréciables par la rareté de la représentation et par l'originalité du style et de la fabrique? Ce qui ajoute à l'intérêt de ces compositions, c'est que leurs auteurs avaient puisé à d'au-

dymion est peinte dans le même système, mais non pas sur fond blanc; en sorte que ces deux vases peuvent passer pour uniques chacun dans son genre.

tres sources poétiques que celles qui nous sont parvenues; telle est, pour n'en citer qu'un seul exemple, la manière dont *Jason*, après avoir été englouti par le dragon, est retiré du gosier du monstre par l'intervention de *Minerve :* peinture si curieuse et si neuve par son sujet, qui diffère de tout ce qu'on connaissait par les poètes ou par les monumens, si archaïque par son style et si naïve par son exécution. Une autre patère, où *Médée* accomplit sur *Pélias*, avec l'assistance de ses trois filles, la vengeance du meurtre du vieil *Œson*, sujet d'une autre de ces patères, ne se recommande pas moins par la beauté de l'exécution et par le mérite de la composition, distribuée en deux scènes différentes, de chaque côté du vase, sur sa circonférence extérieure. Sur une patère de la plus ancienne fabrique qui soit connue, est représenté *Sisyphe* à demi courbé sous le poids du rocher qu'il soulève sans cesse et qui retombe toujours, en face de *Tityus,* attaché à une colonne et à qui un vautour déchire les entrailles (1) : c'est la représentation du style le plus archaïque que nous ayons encore recouvrée des supplices des enfers. Une autre patère, de belle fabrique, en figures jaunes sur fond noir, offre un sujet non moins extraordinaire par sa nouveauté : c'est le *roi Midas,* assis sur un trône, et vu de profil, avec l'oreille d'âne qui se dresse en dehors de son bonnet, ayant en face de lui un *paysan phrygien*, coiffé de la mitre et vêtu de la tunique courte, qui s'approche, tenant à la main un instrument de barbier. Cette fable, qui paraît avoir été très populaire dans la dernière période de l'antiquité, n'est racontée qne par des écrivains d'un âge assez récent, et elle ne s'était montrée sur aucun monument de l'art antique. C'est donc un fait archéologique bien remarquable à tous égards, que de la trouver sur un vase peint de la plus belle époque de l'art.

J'abuserais certainement, monsieur, de votre complaisance, si je m'arrêtais plus long-temps à l'énumération de ces vases, qui ne peuvent avoir pour vous, surtout dans une simple indication, l'intérêt qu'ils ont aux yeux de l'antiquaire. Je ne vous demande plus qu'un reste d'attention pour quelques-unes encore de ces patères, toutes si variées de sujet, de style et de fabrique, qui offrent des particularités neuves ou singulières, jusqu'ici encore sans exemple sur les monumens de l'antiquité. Ainsi, à côté d'une patère représentant

(1) On pourrait peut-être voir ici *Atlas* courbé sous le poids de la voûte céleste, en face de *Prométhée* enchaîné sur le Caucase; mais ce n'est pas ici le lieu de discuter cette opinion. La patère du *Museo Gregoriano* vient d'être publiée par M. Ed. Gerhard, *Auserlesene Griechische Vasenbilder,* taf. 86.

Œdipe assis en face du *Sphinx* dans une attitude pensive, peinture d'une grande noblesse de style, on en voit une autre où le même sujet est traité de la manière la plus burlesque, c'est à savoir *Œdipe* sous les traits d'un homme à la face énorme et monstrueuse placée sur un corps petit et contrefait, *assis* vis-à-vis d'un *singe* qui tient la place du *Sphinx;* c'est une *caricature antique* (1), exécutée du reste avec beaucoup de soin sur un vase d'une très belle fabrique (2). Nous possédions déjà, sur un grand nombre de vases de toutes les époques, des peintures licencieuses, le plus souvent avec des sujets dionysiaques; et il en existe plusieurs même dans le *Museo Gregoriano*, où l'on n'a pourtant admis ces sortes de vases qu'avec beaucoup de réserve, en ne les laissant voir que du côté qui présente le sujet héroïque. Mais des scènes de crapule, suite trop naturelle et trop ordinaire de ces orgies bachiques où se commettaient tous les excès, on n'en avait encore que bien peu d'exemples sur les vases peints, et il s'en trouve deux sur des vases de la forme de patère, dans ce même musée; l'un représente un *homme barbu*, couché sur un lit, la tête penchée en avant, *en attitude de vomir* dans un vase qu'il tient de la main droite, tandis qu'une *femme,* debout à côté du lit, lui soutient la tête des deux mains; l'autre montre un *homme* de face à demi accroupi vers la terre, qui laisse aller des deux côtés à la fois les résultats de son intempérance. Voilà, sans contredit, deux sujets de *rhyparographie*, aussi neufs que curieux; et ce qui ajoute à la singularité qu'offre le choix de pareilles images, c'est que, dans ces deux peintures, le dessin est tout ce qu'on peut voir de plus élégant, l'exécution de plus soigné, et la fabrique de plus accompli. Les artistes les plus habiles ne se faisaient donc pas scrupule de peindre même ce qui révolte le goût; l'art était donc tout pour ce peuple, indépendamment de son objet, et, jusque dans ses écarts, le style était toujours sa condition essentielle. On s'explique ainsi comment les plus grands maîtres de la Grèce ne croyaient pas dégrader leurs talens en s'exerçant à des compositions où la licence du sujet s'alliait

(1) On connaît, sur un vase du musée de Naples, *R. Mus. Borbon.*, tom. XII, tav. 9, une autre caricature d'*OEdipe*, où le héros est représenté sous les traits d'un vieux *Silène* gras et ventru, offrant une *oie* au *Sphinx*, placé sur une colonne.

(2) C'est cette circonstance d'une exécution soignée et d'une belle fabrique qui distingue la patère du *Museo Gregoriano*, provenant des fouilles de *Vulci*, de la plupart des vases qui offrent des scènes héroïques rendues en caricature, vases sortis en général des tombes de l'ancienne *Satiola*, près de *Sant' Agata de Goti*, dans le royaume de Naples.

à l'élévation du style, et comment Parrhasius, le peintre des dieux et des héros, se délassait de ses travaux d'un ordre plus sérieux, par des images qui ne pouvaient avoir de plus digne témoin que Tibère, et de plus digne sanctuaire que Caprée.

Il est temps que je vous conduise, monsieur, dans la *salle des bronzes*, qui est à elle seule un musée tout entier, et qui offre un assemblage d'objets d'art en bronze, de travail et de provenance étrusques, certainement unique au monde. Le monument qui attire d'abord l'attention, dans cette vaste salle, toute remplie au-dessus de son pavé, sur les tables de marbre qui en garnissent l'enceinte, dans les armoires qui en couvrent les murailles, et jusque sur ses parois, à une très grande hauteur, d'objets de toute espèce, armes, vases, miroirs, ustensiles divers, est cette fameuse statue de *guerrier étrusque*, vêtu de la cuirasse et du casque, trouvée à *Todi*, avec une inscription en caractères étrusques qui a fait jusqu'ici le tourment des antiquaires, et qui garde encore, malgré l'application qu'on y a faite de langues anciennes si différentes, le secret du personnage qu'elle accompagne. Si ce secret, qui irrite vainement notre curiosité, doit rester à jamais impénétrable pour nous, il n'en est pas ainsi de la statue même, où le mérite de l'art est si palpable, l'originalité du style si sensible, et le caractère national si fortement imprimé; monument de l'art étrusque qui nous en offre le type accompli, en attendant que nous puissions reconnaître le héros qu'il représente. Du reste, en parcourant l'un après l'autre les nombreux objets déposés dans cette immense salle, on se trouve, par une illusion facile à concevoir, même pour ceux qui se croiraient le moins disposés à l'éprouver, on se trouve, dis-je, au milieu de la civilisation étrusque, dont on a ici presque tout le mobilier sous les yeux. Ce sont des *brasiers* de toutes grandeurs avec tous les ustensiles que comportait leur usage; des *candélabres* de toutes les formes, de toutes les dimensions et de tous les styles; d'autres meubles, auxquels on donne abusivement le nom de *candélabres,* et qui servaient plutôt à suspendre diverses sortes d'ustensiles sacrés employés dans les cérémonies religieuses ou dans les rites funéraires; des *vases*, d'usage sacré ou domestique, aussi variés de formes que de proportions; des *miroirs*, ornés de ces représentations mythologiques gravées en creux, le plus souvent avec des inscriptions qui en font une des classes les plus importantes des monumens de l'antiquité étrusque et latine; des instrumens de diverses espèces employés à presque tous les besoins de la vie; beaucoup d'ornemens en bronze, de *fibules,* de *boucles*, de *strigiles*, dont le nombre

est presque infini, dont l'énumération est impossible. Parmi tous ces objets, curieux par l'usage, intéressans par la forme, précieux par le métal, on distingue la collection des *armes de guerre*, tant offensives que défensives, provenant presque toutes des sépulcres de *Bomarzo;* la belle *ciste*, ornée tout à l'entour de groupes athlétiques, donnée au saint père par l'académie de Saint-Luc; le *trépied* et le *coffre*, bronzes merveilleux de forme et de travail trouvés à *Vulci*, et le superbe *char étrusque*, complet dans tous ses élémens et garni de tous ses accessoires, où le mérite du style ajoute encore à la rareté du monument, qui n'a et n'aura peut-être jamais son pareil au monde.

Mais que dirai-je de la réunion des objets en or et en argent qui couvrent une grande table ronde placée au centre de cette salle? Nous possédions dans nos cabinets beaucoup de bijoux d'or appartenant à la toilette des femmes, et provenant la plupart des tombeaux des îles de la Grèce. Mais ce que les sépultures étrusques de *Vulci* et des autres villes voisines ont offert de bien plus intéressant, sans compter ces bijoux de femmes plus nombreux encore, plus variés de forme et d'usage, d'une dimension plus grande et d'un travail plus ancien, ce sont les objets de parure à l'usage des hommes, avec les insignes de leurs dignités, avec les prix de leurs belles actions civiques ou guerrières, monumens sacrés d'une existence honorable qui ont survécu, dans le sein d'une tombe, à toute une société depuis si longtemps détruite sur la terre, et qu'on ne peut voir sans admiration ni toucher sans respect, en les retrouvant intacts sur un squelette qui se réduit en poussière dès qu'on y porte la main. Parmi tous ces objets du luxe militaire des anciens Étrusques, *colliers*, *agrafes*, *bulles*, *bâtons de commandement*, *insignes de sacerdoce*, curieux à la fois par la forme et le travail; *couronnes civiques*, *triomphales* ou *gymnastiques*, de *lierre*, de *myrte* ou de *laurier; phalères*, *plaques de harnais de chevaux*, on distingue particulièrement la collection d'objets d'or et d'argent trouvés dans un seul tombeau de *Ceri*, qui offrit, au moment de sa découverte, l'apparition la plus merveilleuse peut-être dont notre siècle ait pu être frappée, et en même temps l'énigme la plus difficile dont il soit réservé à la science de donner la solution. L'or y avait été tellement prodigué, que l'on put remplir plusieurs paniers des innombrables parcelles de ce métal qui avaient perdu leur forme primitive par suite de l'éboulement de la voûte. La plus grande partie de ces feuilles d'or avaient dû former le tissu d'un vêtement dont le mort avait été couvert, et le mobilier de la tombe répondait

à la magnificence de cet habillement qui avait sans doute pour objet d'élever ce mort à la condition d'un demi-dieu; car c'est à l'aide de la richesse métallique qu'à cette haute époque des sociétés on exprimait une idée morale, et l'apparence d'un dieu ne pouvait mieux se produire que par l'éclat de l'or. Parmi les bijoux les plus précieux qui entraient dans l'expression matérielle de cette sorte d'apothéose, on distingue une espèce de demi-disque ovale travaillé tout en filigrane, d'une forme à peu près semblable à celle du *pectoral* des prêtres égyptiens, et qui avait sans doute la même destination chez les anciens Étrusques. On remarque aussi une grande *fibule* composée de deux disques d'inégale grandeur joints ensemble au moyen de deux traverses horizontales, avec la broche qui servait à l'attacher sur la poitrine (1); objet non moins remarquable par le travail des figures d'animaux dont il est décoré, que par la dimension et la richesse du métal. Je passe sous silence une foule de bijoux, *bagues*, *bracelets*, *chaînes*, *fibules*, qui faisaient partie de la toilette de ce mort, et qui rappellent, sur un autre point du domaine de la civilisation antique, la riche garde-robe du tombeau de Cyrus (2); j'aime mieux appeler votre attention sur les objets d'argent qui se trouvèrent mêlés à ces bijoux d'or, et qui, par la rareté du métal comme par le style des représentations, sont peut-être d'un intérêt supérieur à tout ce qu'on a découvert jusqu'ici dans ces tombeaux étrusques. Parmi ces objets d'argent se distingue en premier lieu une grande coupe sans anses ornée de bas-reliefs produits au moyen du repoussé, et représentant, en une suite de groupes, un *héros* occupé à combattre divers animaux sauvages. Le travail de ces bas-reliefs tient à la fois de l'Égypte par le style, de la Chaldée et de la Perse par le sujet du groupe répété plusieurs fois, chaque fois avec des animaux différens, de la Grèce enfin par le mythe d'Hercule, qu'on est tenté de voir dans ces représentations historiques. Mais ce qui assigne à ce monument une place tout-à-fait à part dans la science, c'est le style égyptien des figures, qui ne s'était encore montré d'une manière aussi sensible sur aucun monument étrusque, et qui ne permet plus de méconnaître le fai de certaines communications entre l'Égypte et l'Étrurie, qui eurent lieu sans doute par l'entremise des Phéniciens d'abord, et plus tard par celle des Tyrrhéniens. Une autre coupe d'ar-

(1) Un bijou de la même forme, trouvé pareillement dans un tombeau étrusque de Canino, mais d'une moindre richesse, appartenait à la princesse de Canino; il est publié dans le recueil de M. Micali, tav. 45, nº 3.

(2) Arrian., l. VI, c. 29.

gent offre des représentations semblables, mais d'un dessin un peu moins soigné. Ces deux vases, avec beaucoup d'autres du même métal et de formes variées, étaient attachés aux murs de la chambre sépulcrale, au moyen de clous de bronze, ainsi qu'un grand nombre de vases de bronze qui composaient tout un mobilier d'usage à la fois sacré et domestique, d'une richesse vraiment extraordinaire. Que devait donc être la vie de ces peuples, à cette haute époque de l'antiquité où atteignent à peine nos documens historiques, et où nous plaçons, faute de mieux, l'enfance de la civilisation de notre occident, si la mort, dans son asile inviolable, s'entourait de tant d'objets de luxe, d'art et de goût?

De cette *salle des bronzes*, où il y a pour le philosophe et pour l'antiquaire tant à étudier et à apprendre, on passe, en traversant un corridor rempli d'inscriptions étrusques, dans une immense pièce, où l'on a réuni, sur les quatre murailles, des copies des peintures qui ornaient l'intérieur de quelques tombeaux de *Corneto* et de *Vulci*. Ces copies, exécutées avec le plus grand soin, à une époque où les peintures originales étaient encore à peu près intactes, conserveront ainsi à la science des monumens voués à une destruction prochaine, et l'on ne saurait donner trop d'éloges au gouvernement pontifical, qui a eu cette heureuse et salutaire pensée. Le milieu de cette salle est rempli de vases et de sculptures étrusques en *nenfro*, ornés la plupart aussi d'inscriptions étrusques; et il y a là encore, pour le philologue et l'antiquaire, tout un trésor d'érudition étrusque. Enfin, près de l'extrémité de cette pièce, dans un espace réservé à cette intention, on a construit un *tombeau étrusque*, fidèlement imité d'après les plus beaux monumens de ce genre découverts en dernier lieu. En y entrant, l'on se voit tout à coup transporté au sein d'une de ces chambres sépulcrales remplies de tant d'objets curieux. La porte en est gardée par deux lions sculptés en *nenfro*, qui se voyaient placés précisément de même à l'entrée d'une tombe de *Vulci*. A l'intérieur, règnent ces lits funèbres sur lesquels reposaient les morts, avec tous les vases et ustensiles, placés sur le sol ou attachés aux parois, qui étaient censés servir à leur usage, dans un système d'illusions consolantes qui a tant profité de nos jours à la science; et l'on se trouve ainsi dans le sanctuaire même de l'antiquité étrusque, en présence d'objets qui ne procurent que des notions réelles, sans offrir à l'esprit aucune de ces tristes images de la destruction qui se pressent au sein de la tombe, et qui ne laissent pas de nuire à l'instruction qu'on y cherche.

Ce n'est là, monsieur, qu'un bien faible aperçu des trésors archéologiques recueillis dans le *Museo Gregoriano*. Vous pouvez cependant, d'après cette indication rapide, apprécier l'importance du service qu'a rendu à l'étude de l'antiquité le pape Grégoire XVI par la création de ce musée, qui ajoute un nouvel éclat aux splendeurs du Vatican; car la science a toujours été au nombre des moyens d'influence employés par la papauté pour régner sur l'intelligence des peuples; et c'est par ses musées, autant que par ses doctrines, que Rome se maintient à la tête de la civilisation. On vient d'en acquérir une nouvelle preuve dans un second musée, dû aussi à la munificence de Grégoire XVI, le *Musée égyptien*, auquel on travaillait encore à l'époque de mon séjour à Rome, et qui n'a été terminé qu'en 1839, ce qui fait que je n'ai pu alors en prendre connaissance, et que je n'en puis parler aujourd'hui que sur la foi d'autrui. Ce musée remplit quatre grandes salles, outre une galerie terminée en hémicycle, et cinq chambres latérales, toutes décorées dans le goût de l'architecture égyptienne, avec une intelligence qui fait honneur au Chevalier J. Fabris, principal ordonnateur de ces grands travaux. Rome, il est juste de le reconnaître, fut une des capitales de l'Europe où les premières découvertes de Champollion furent accueillies avec le plus de faveur, et où ce savant, qui comptait alors, dans sa patrie même, presque autant de contradicteurs que d'adeptes, trouva des disciples parmi les prélats et jusque chez les cardinaux; et il suffira d'en citer un, cet illustre Angelo Maï, qui honorait alors la science par ses heureuses découvertes de fragmens d'auteurs grecs et latins, comme il honore aujourd'hui par la science la pourpre romaine qui le décore. Rome ne pouvait donc manquer d'avoir aussi un musée égyptien, et c'est encore au pape Grégoire XVI qu'il était réservé d'ouvrir, dans le Vatican, un sanctuaire à cette antiquité égyptienne, qui, sous le voile mystérieux qui la couvre encore en partie, pouvait être regardée comme une rivale ou une ennemie de la Bible, mais en qui un pontife éclairé, tel que Grégoire XVI, aima mieux voir une utile alliée de la vérité historique, et, à ce titre, une nouvelle auxiliaire de la cause de la religion. Rien ne prouve mieux peut-être que cette généreuse détermination du souverain pontife à quel point Rome est étrangère à ces préjugés étroits dont sont si loin encore d'être affranchis, chez les nations les plus instruites de l'Europe, beaucoup d'esprits prétendus philosophiques. Si j'ajoute que l'homme qui après le pape prit le plus de part à la création du *Musée Égyptien*, en présidant au placement des monumens anciens, en favori-

sant l'acquisition des monumens nouveaux, fut le cardinal Lambruschini, secrétaire d'état, pro-camerlingue de l'église romaine, si zélé pour la science de l'antiquité égyptienne, qu'il semblait que la formation de ce musée fût pour lui une affaire d'état et presque de religion, vous ne douterez pas, monsieur, que l'intelligence suprême qui dirige aujourd'hui la chrétienté ne soit à la hauteur de ses devoirs, sous le rapport de la science aussi bien que sous celui de la foi. Le *Musée Égyptien* établi au Vatican est une de ces démonstrations auxquelles l'incrédulité même n'a rien à opposer.

Je regrette de ne pouvoir vous donner d'après mes propres observations une idée de ce nouveau musée, dans le local qu'il occupe et dans la disposition qu'il présente, et qui a, m'assure-t-on, ce caractère de grandeur inhérent, pour ainsi dire, à la majesté du Vatican. Je connais par moi-même quelques-uns des monumens dont il se compose; car je les avais vus en divers endroits de Rome, où ils étaient employés comme ornemens, ainsi que d'autres qui étaient placés dans le musée du Capitole et dans le Vatican même. Les papyrus, au nombre de plus de trente-deux, en écriture hiéroglyphique, hiératique ou démotique, sans compter quelques fragmens, avaient été brièvement décrits par Champollion lui-même, dont le catalogue, traduit en italien par son éminence le cardinal Angelo Maï, alors garde de la bibliothèque du Vatican, a été publié en 1825 (1). Une belle collection de caisses de momies peintes, et un choix de *stèles* pareillement ornées de peintures, remplissent toute une salle de ce musée, de manière à y représenter, aussi bien que dans aucun musée de l'Europe, les productions de cet art de peindre qui s'alliait si étroitement en Égypte à l'art d'écrire. Une salle, à laquelle on a donné le nom de *salle des lions*, renferme quelques-uns des chefs-d'œuvre de la sculpture égyptienne, tels que le colosse de la reine *Touea*, mère de Sésostris, une belle statue de *Menephtah Ier*, son mari, un magnifique fragment du trône de Rhamsès III (Sésostris), et un superbe torse de *Nectanebo* (2), où brille à un degré éminent le mérite de l'art, aussi bien que dans les deux beaux lions jadis placés à la fontaine de Termini, qui appartiennent à l'âge de ce monarque, le dernier des Pharaons, et qui prouvent si victorieusement avec quelle vigueur de principes, avec quelle supériorité d'exécution, se main-

(1) *Catalogo de' Papiri Egiziani della Biblioteca Vaticana*, etc.; Roma, 1825, in-4°.

(2) Ce fragment d'une statue égyptienne se trouvait dans la ville de Nepi, qui en fit don à sa sainteté, le 5 février 1839.

tenait encore, vers le milieu du IVe siècle avant notre ère, l'art de l'antique Égypte, au moment même où la puissance politique de cet empire, brisée par la domination des Perses, allait succomber sous la fortune d'Alexandre. La série des monumens historiques déposés au *Musée égyptien* du Vatican ne comprend pas moins de vingt siècles, représentés par les noms de vingt-huit princes dont le premier, roi de la XVIe dynastie (1), est un contemporain d'Abraham, et dont le dernier, Ptolémée Philopator, régnait en l'an 219 avant notre ère. C'est donc dans cet espace de vingt siècles que trouve à s'exercer ici la sagacité des antiquaires sur une grande variété de monumens, statues et figurines, papyrus, stèles sculptées et peintes, caisses de momies, scarabées et pierres gravées, sans compter une foule d'objets, meubles et ustensiles, servant à presque tous les besoins de la vie ou à divers usages religieux, qui nous donnent des dates et des noms historiques d'une importance bien supérieure à la valeur de l'objet, en même temps qu'ils nous introduisent dans l'intimité de la civilisation égyptienne. On a joint enfin à ce musée, tout formé de monumens originaux, une grande et belle salle, où se trouvent réunies toutes les statues, en style égyptien d'imitation, qui ornaient dans l'antiquité le *canopon* de la *villa* d'Hadrien à Tivoli, et qui remplissaient jusqu'à ces derniers temps plusieurs pièces du rez-de-chaussée du musée du Capitole. C'est certainement une idée heureuse que d'avoir rapproché ainsi des monumens de l'art national de l'Égypte ceux que le goût de l'imitation produisit à Rome dans le siècle d'Hadrien, de manière à montrer du premier coup d'œil ce que cet art avait pu perdre ou gagner, en fait de style et de caractère, comme en fait d'exécution, en passant par des mains grecques, pour satisfaire des goûts romains. C'est aussi une leçon très utile en toute chose et très profitable en tout temps que celle qui résulte de ce rapprochement; car on y apprend que le génie même de la Grèce ne put rien ajouter au génie grave et sévère de l'Égypte, et que celui-ci perdit à ce mé-

(1) Ce roi inconnu de la seizième dynastie est appelé *Renoubka* par les antiquaires de Rome. Son nom se lit sur un cartouche d'émail qui faisait partie d'un précieux collier trouvé dans un tombeau de *Gournah*, et acquis par les soins de son éminence le cardinal Lambruschini; mais je ne cite ce nom qu'avec toute réserve et sur la foi du père Ungarelli; car personne n'ignore les difficultés qui entourent la composition de cette seizième dynastie égyptienne, contemporaine des rois pasteurs, le nombre et la succession de ses rois, et la durée de leur règne; et, dans la divergence d'opinions qui existe sur tous ces points, il est prudent d'attendre les renseignemens qui ne peuvent résulter que de la publication des monumens.

lange quelque chose de sa valeur. C'est que, dans les arts comme dans tout le reste, il n'y a de perfection possible qu'en se plaçant dans un principe; c'est que l'habileté de la main est impuissante à faire revivre ce qui n'a eu de vie que par le sentiment et la conviction; c'est qu'on ne ressuscite pas plus un art déchu en le copiant, qu'on ne reproduit une société défunte en se parant de ses dépouilles; c'est qu'enfin il n'y a qu'une seule manière d'être original, et qu'elle consiste précisément dans ce qui manque à l'imitation, la foi à un principe et la conscience dans l'exécution.

Il doit suffire de cet aperçu pour vous faire apprécier, monsieur, l'étendue du service qu'a rendu le pape Grégoire XVI à l'étude de l'antiquité égyptienne, si importante en tout temps et si cultivée de nos jours, en ajoutant ce nouveau musée à tous ceux que possédait déjà le Vatican. Il y a là une haute pensée qui n'a pas besoin de commentaires ni d'éloges. Pourquoi faut-il qu'il manque quelque chose à l'accomplissement de cette pensée, si vraiment digne du chef de l'église? On se plaint de la difficulté avec laquelle on est admis dans les salles du *Museo Gregoriano*, des entraves qu'on y rencontre dès qu'on veut étudier de près les monumens, de l'interdiction d'écrire et de dessiner en face des objets mêmes qui rend presque illusoire la faculté de les voir, et dont il m'est pénible d'avouer que j'ai fait moi-même l'épreuve rigoureuse. Rome, qui s'est distinguée de tout temps par la libéralité avec laquelle ses musées publics comme ses galeries particulières, ses églises comme ses palais, s'ouvraient indistinctement à tout le monde, aurait-elle changé de principes? Et cette politique généreuse qui s'accorde si bien avec le caractère du chef de l'église, appelant à lui tous les chrétiens et tous ceux qui ne le sont pas, pour diriger les uns et pour convertir les autres, aurait-elle fait place, dans le Vatican, dans ce grand palais des nations, à ce système suranné d'exclusion qui ne répond plus nulle part au génie de notre siècle? Non, ce serait là une supposition aussi injuste qu'absurde. En créant un musée d'antiquités étrusques et un autre musée d'antiquités égyptiennes, le souverain pontife n'a eu en vue que les besoins de la science, plus encore que les intérêts de sa gloire; et ce bienfait serait perdu, pour l'une comme pour l'autre, s'il pouvait se faire qu'en se présentant au Vatican, on y lût sur la porte du *Museo Gregoriano* cette inscription accablante : *O vous qui entrez ici, renoncez à l'espérance d'y étudier*. L'auguste et indulgent Grégoire XVI ignore sans doute, dans la splendeur de son rang et dans la sainteté de ses devoirs, que les trésors de l'antiquité qu'il

a réunis à si grands frais, dans un ordre si admirable, dans une intention si généreuse, ne peuvent qu'être entrevus à peine par l'artiste et par l'antiquaire, empressés de puiser à cette source nouvelle et féconde d'instruction et de goût; et voilà pourquoi je me hasarde, moi, humble et obscur antiquaire, mais fils dévoué de l'église, à consigner ici un vœu, plus encore qu'une plainte, qui parviendra peut-être jusqu'au saint père, grace à l'homme éminent que j'ai choisi pour en être le confident.

Et dans quel temps, en effet, le gouvernement pontifical se montra-t-il animé de sentimens plus généreux, plus véritablement libéraux? N'est-ce pas ce gouvernement qui vient d'autoriser l'érection d'une statue en l'honneur d'Ennius Quirinus Visconti, et qui a décidé que ce monument serait placé, en vue de Rome entière, sur la superbe promenade du *Pincio?* On a donc oublié à Rome les torts du consul de la république romaine, pour ne se souvenir que des titres du prince des antiquaires? De graves erreurs politiques sont donc effacées devant de grands travaux scientifiques? Et la statue de Visconti, qui va s'élever sur le *Pincio*, sera tout à la fois un monument d'amnistie et de gloire pour un grand antiquaire, qui honorera dans la postérité la plus reculée le pontificat de Grégoire XVI. La science, si magnanimement traitée dans la personne de Visconti, ne saurait donc rester interdite, dans son sanctuaire même, au *Museo Gregoriano*, sans qu'il y eût, dans une pensée auguste, une contradiction qu'on se refuse à supposer. L'œuvre de Grégoire XVI ne peut se séparer de l'usage auquel l'a destinée son auteur; et c'est surtout au Vatican qu'il convient que la science, comme la religion, puisse appartenir à tout le monde.

Raoul Rochette.

DE

LA PEINE DE MORT

CHEZ QUELQUES NATIONS MODERNES.

Les journaux ont raconté, il y a quelque temps, les détails d'une scène tumultueuse provoquée à Rome par le spectacle d'un supplice. Au moment où tombaient les têtes de trois voleurs redoutables et détestés, des cris d'angoisse mêlés à des cris d'imprécations ont porté le frisson dans les rangs de cette populace romaine si craintive et si exaltée, qui rugit quand la passion l'entraîne, et qui, avec la même facilité, se trouble et s'épouvante comme un enfant. Les correspondans des journaux disent naïvement : on ignore la cause de ce désordre qui a coûté la vie à tant de gens, occasionné des chutes, des contusions et des blessures à tant d'autres. La cause ! Il n'y en a pas. Les esprits terrifiés venaient là disposés à éprouver les impressions les plus vives. Un cri suffit pour les faire naître. Ce cri est répété dans la foule par des milliers de femmes et d'enfans. On s'étonne, on se sauve sans savoir pourquoi; on se heurte, on tombe, on roule, et il est tout simple que la masse populaire broie quelques malheureux, en sillonnant le sol dans son rapide passage. A Londres, il n'en est point ainsi; la foule a plus d'aplomb, et le *spirit*, pris de grand matin, a rassuré l'estomac des habitués, qui, pour voir pendre un homme à neuf heures précises, sont allés par groupes choisir les meilleures places à cinq heures du matin. Les bruits qu'on entend ne sont que des murmures d'impatience, et les cris, que des malédictions. Pitié, terreur, sont des

mots vides de sens pour la populace de Londres. Si on s'agite, si on se pousse, c'est qu'on cherche de meilleures places, ou qu'il y a des mouchoirs à voler. A Londres l'émotion n'est rien. C'est par la voie du raisonnement que l'Anglais arrive à conclure qu'il est désagréable d'être pendu. A Rome, l'émotion est tout; car comment des imaginations qui prêtent leur poésie à toutes choses, ne trouveraient-elles pas une éloquence terrible dans le sang et dans la mort?

La décapitation paraît être décidément rétablie à Rome, malgré les argumens des politiques qui repoussaient la guillotine comme étant d'institution française, et le scrupule des prêtres qui aimaient mieux jadis brûler ou pendre un homme que de lui couper la tête, afin que l'on ne vît pas le sang couler, interprétant ainsi le fameux axiome : *Ecclesia abhorret à sanguine.*

Sous le pape Léon XII, de maladive et rigide mémoire, on ne pendait, ni ne brûlait, ni ne décapitait les gens. Un grand échafaud était élevé sur la place du Peuple. Là se tenait debout le bourreau, armé d'un marteau énorme. Les frémissemens de la foule, dont les flots pressés couvraient la place du Peuple et les hauteurs du mont Pincio, annonçaient l'approche de deux malheureux, qui venaient se mettre à genoux sur la fatale plate-forme; et c'était un horrible spectacle de voir ces coups réitérés, ces crânes brisés, et ces convulsions de deux corps se débattant dans des angoisses épouvantables.

Les années 1814 et 1815 avaient produit une telle réaction contre la France, que plusieurs de nos voisins croyaient être d'admirables logiciens en supprimant des choses excellentes, par la seule raison que les Français les avaient introduites dans leur pays. En Belgique on brisait les télégraphes, en Hollande on rétablissait la peine du fouet, en Suisse on supprimait le jury, en Allemagne on s'empressait de fouler aux pieds notre code, et l'on retournait à la législation du vieux droit et des coutumes, qui n'admet ni l'inamovibilité des juges, ni le jugement par jurés, ni le plaidoyer des avocats, réduits à écrire des mémoires, ce qui fait qu'un sourd-muet peut être un excellent avocat dans toute l'Allemagne; ni enfin la publicité des jugemens, cette première de toutes les garanties, qui tient sans cesse l'œil vigilant de l'opinion attentif à la conduite des magistrats.

La guillotine ayant été considérée comme une innovation française et partant révolutionnaire, on en revient en Allemagne à l'antique usage de couper le cou au criminel avec un sabre, en faisant dépendre ses souffrances du plus ou moins d'adresse de l'exécuteur, que plus d'une fois son émotion a rendu le plus maladroit des hommes.

Il y a quelques années, dans un beau pays, où les supplices à la vérité sont rares, je veux parler du duché de Nassau situé au bord du Rhin, un meurtrier fut condamné à mort. C'était à Wiesbade que l'exécution devait avoir lieu. Au jour indiqué, une foule immense y accourut de Mayence et des villes voisines. Le patient fut assis sur une chaise dont le dossier lui arrivait jusqu'au milieu du dos, et à laquelle on l'attacha fortement; puis, un aide-

exécuteur lui passa autour du cou et sous le menton une ficelle qui, faisant plusieurs tours, et se rejoignant au-dessus de la tête, permettait de tenir dans les mains, au moyen d'un unique nœud, ce filet dans lequel se trouverait suspendue la tête quand elle allait être coupée. Alors l'exécuteur s'avança, et commença d'agiter son sabre horizontalement. Un coup fut appliqué, le sang jaillit, et la nuque était à peine entamée. Deux, trois, quatre, cinq coups furent frappés. On ne voyait que du sang, on n'entendait que des cris. La foule souffrait presque autant que le patient. La consternation était générale, le gouvernement le voyait bien; mais l'ancienne mode était remise en vigueur, et les supplices ne s'infligeaient plus à la française : c'était l'essentiel.

Cette coutume de couper la tête avec un sabre a été reprise par tous les états de l'Allemagne. Un certain exécuteur du grand-duché de Hesse-Darmstadt jouit dans ce genre d'une réputation qui ne laisse pas de lui attirer quelque estime. Ce bourreau est docteur à l'université. Ami de l'équitation, on le rencontre tous les jours faisant sur les boulevarts de Francfort sa promenade à cheval dans une tenue qui n'est pas sans élégance. Je l'ai souvent vu le soir, fumant un cigarre au jardin public de la *Main-Lust* en compagnie de quelques jeunes banquiers qui jouaient avec lui au billard, et marchant de pair avec l'aristocratie industrielle. Comme j'en exprimais mon étonnement à Mme la comtesse de F....., de Berlin. « Est-il donc vrai, me répondit tranquillement cette dame, qu'en France le bourreau ne jouit pas de beaucoup de considération? »

Le supplice le plus mémorable qu'ait offert l'Allemagne à notre époque est celui de Sand, le meurtrier de Kotzebue. L'enthousiasme universitaire ne fait plus un culte de cette renommée, car les progrès de l'industrie ont là, comme ailleurs, introduit l'influence des intérêts matériels devant lesquels toute exaltation s'efface et tombe; mais pourtant le souvenir de Sand s'est conservé avec quelque honneur, et n'est pas dépouillé d'un certain charme. A Manheim, le voyageur visite avec intérêt le bourreau de Sand qui, parce qu'il a abattu cette victime, semble se considérer comme un personnage historique. Il a, de ses deniers, offert à la ville un échafaud neuf, afin de garder précieusement dans son jardin celui sur lequel Sand fut frappé, et l'instrument de mort a été converti en une tonnelle que tapissent le jasmin et le chèvre-feuille. A mon retour de Russie, en 1835, je m'arrêtai pour dîner dans le salon d'une maison de poste prussienne, et je me mis à examiner les cadres dont il était orné. C'était l'histoire de Sand, son crime, son emprisonnement, ses interrogatoires, son séjour dans la prison, où on le montrait jouant de la guitare, enfin sa mort, présentée comme héroïque; le tout accompagné d'un texte touchant. Singulière décoration pour une salle d'administration publique!

Les peines varient dans les divers états de l'Allemagne, et il en est, comme Francfort, par exemple, qui ont conservé l'exposition au carcan. On pense bien que les juifs et les chrétiens, également riches, y sont un peu jaloux les

uns des autres. Cette jalousie se réfléchit jusque dans les mœurs de la classe la plus commune. Un jour, il m'en souvient, un pauvre diable fut mis au pilori pour fait d'escroquerie. On s'aperçut qu'il était juif, et les sarcasmes tombaient sur lui comme la grêle. Un bonhomme de juif débouche sur la place, ne se doutant de rien. « Viens! viens! lui crie-t-on; viens voir un juif au carcan. Tiens, regarde ton frère! » Le vieux juif s'arrête, et regarde en effet. « Eh bien! oui, répond-il tranquillement, c'est un juif au carcan. Est-ce que les chrétiens ont tellement accaparé cette place qu'on n'y puisse pas voir quelquefois un des nôtres? » Cette réponse mit les rieurs de son côté.

Parallèlement avec les punitions criminelles infligées par les tribunaux, et les peines en matières politiques appliquées presque toujours par une commission nommée *ad hoc,* une grande compétence est accordée dans toute l'Allemagne à la justice militaire, et il est vrai de dire que nos vaudevillistes, qui se sont tant égayés au sujet de la *schlague* autrichienne, sont loin d'avoir exagéré le tableau. Le nombre plus ou moins considérable de coups sert à établir de telles catégories, que la schlague, dans sa terrible élasticité, représente un code tout entier, et dispense de mille frais de prison et d'entretien qui rendent plus embarrassant notre système correctionnel. Etudiez les Autrichiens, et vous verrez que la schlague est réellement faite pour eux, parce qu'ils y ont tous une foi extrême. Celui qui la fait donner est convaincu de son efficacité, et celui qui la reçoit trouve la punition si juste et si naturelle, qu'il s'écoulera un siècle avant qu'aucune objection sur ce sujet ne se présente à son esprit. L'usage du soldat qui a reçu la schlague est d'aller remercier l'officier qui la lui a fait administrer. Ceci n'est dans aucune loi, ceci est purement facultatif; mais c'est un devoir si naturel de politesse et de convenance, que le patient qui y manquerait serait montré au doigt par ses camarades, et vu par eux de fort mauvais œil. Le major autrichien Zocchi, membre de la commission militaire de la diète, ayant de temps en temps à se plaindre de son domestique, lui remettait en mains propres un petit bulletin que celui-ci portait directement lui-même au sergent de service à la caserne. Ce billet était un bon pour cinq, dix, vingt coups de schlague que le sergent faisait administrer au loyal serviteur, après quoi celui-ci rentrait chez lui, remerciait son maître, et reprenait tranquillement son service. Il n'y avait dans tout cela d'étonné que moi, et mon étonnement paraissait fort ridicule. Nous disons en France que les rois sont faits pour les peuples; on est convaincu du contraire dans plusieurs états du nord; et en vérité, je me suis demandé quelquefois si le peuple autrichien ne semblait pas créé tout exprès pour le bon plaisir des princes qui, de père en fils, le gouvernent de cette façon.

En Russie, les moyens sont aussi expéditifs; mais le grand débouché de la Sibérie entraîne au loin les condamnés, dont le nombre n'afflige que très peu les regards. La peine de mort n'y existe guère qu'en matière de conspiration politique, et la plus forte peine est le knout. Ce knout est au grand criminel ce que la bastonnade est au correctionnel. Il consiste dans des coups de

lanières de cuir qui déchirent la peau, et les arrêts qui en ordonnaient autrefois vingt ou trente, ne dépassent guère aujourd'hui huit ou dix coups, châtiment assez terrible pour ne laisser au patient tout au juste que la vie. Le knout, la bastonnade, ne peuvent atteindre les nobles ni les officiers, et les histoires d'officiers fustigés publiées en France à diverses époques sont des fables, car toute la noblesse russe en masse se soulèverait contre le czar s'il faisait battre un simple sous-lieutenant. La Sibérie est le remède à tout. Ce respect pour les épaules aristocratiques n'était pas la qualité dominante de Pierre-le-Grand, car la tradition conserve le souvenir d'une quantité prodigieuse de cannes brisées par lui sur le dos de ses amis et de ses serviteurs. Son code criminel était pourtant fort varié, et ne se réduisait pas à l'exil en Sibérie. Il faisait empaler ou décapiter ceux que la justice condamnait à mort, et souvent il assistait lui-même à leur supplice. On sait qu'il s'approcha de Kléboff déjà empalé, et voulut surprendre à son dernier soupir quelque aveu d'un commerce criminel entre cet officier et l'impératrice Eudoxie. Celui-ci laissa approcher le czar, et, recueillant toutes ses forces au moment d'expirer, il lui cracha au milieu du visage. Une autre fois, M[lle] Hamilton, dame d'honneur de l'impératrice Catherine, ayant été condamnée à mort, Pierre refusa de lui faire grace, craignant qu'on n'attribuât sa clémence à quelque faveur de cour. Le jour de l'exécution, la coupable parut devant le peuple vêtue d'une robe de soie blanche garnie de rubans noirs. L'empereur monta avec elle sur l'échafaud, prit congé d'elle et lui donna un baiser. « Je n'ai pu, lui dit-il, violer les lois pour te sauver. Meurs avec courage, et que Dieu te pardonne! » Après ces mots le czar se retira, et M[lle] Hamilton eut la tête tranchée.

L'on croit trop généralement aujourd'hui à l'intervention du czar dans les affaires ordinaires de l'administration criminelle. Les degrés à parcourir pour la procédure sont au nombre de trois. La puissance du seigneur laisse au paysan de la commune le droit de nommer par élection le bourgmestre et les adjoints qui jugent les affaires correctionnelles et appliquent aux délits le code des coups de bâton; de sorte que tout paysan voleur est fustigé par le paysan-magistrat qu'il a élu lui-même. Hors de la commune, le tribunal criminel du district juge le meurtre, l'incendie, les crimes graves, et applique le knout, l'exil en Sibérie; quelquefois, mais très rarement, la mort. Enfin, le sénat de Pétersbourg et la fraction du sénat qui siége à Moscou exercent les fonctions d'une véritable cour de cassation auprès de laquelle tous les criminels peuvent se pourvoir après leur condamnation. Il n'y a rien là de fini, et tout est indiqué; mais l'indication est juste, et le temps fera le reste. Ce qu'il y a dès ce moment d'effrayant en Russie, c'est le nombre prodigieux d'incendies par lesquels d'obscurs malfaiteurs détruisent d'immenses forêts que leur situation éloigne de toute assistance de la part des villes, ainsi que de magnifiques villages entièrement construits en bois, et dans lesquels aucun secours contre l'incendie ne se trouve encore organisé. L'incendie d'un village russe est une chose dont nous ne pouvons nous faire une idée, car nous supposons toujours

quelques débris, quelques ruines à la suite d'un tel désastre. Mais rien! absolument rien! J'ai pressé, en revenant de Moscou, le postillon qui me conduisait, voulant gagner le soir une auberge dont le souvenir me plaisait. Auberge, relai, village, tout avait disparu comme par enchantement dans un vaste incendie. Je n'ai plus vu que des champs dans le vallon où un riant village m'avait accueilli deux mois auparavant. J'ai plus tard visité en prison les incendiaires, qui ont été condamnés à dix coups de knout et aux travaux de Sibérie. C'est à peu près là ce qu'ont à redouter les plus grands criminels aujourd'hui. L'un d'eux, interrogé, répondait que le nombre des coups lui était indifférent, les souffrances occasionnées par les six premiers coups étant si vives, qu'aucun patient ne conservait assez de connaissance pour sentir les coups suivans.

Ainsi, dans mes voyages en Europe, chaque peuple, se présentant à mes yeux avec ses institutions et ses mœurs, s'est présenté aussi avec ses supplices, qui forment pour l'observateur le sombre côté du tableau. Cependant, une réflexion consolante se mêlait dans mon esprit avec ce triste spectacle; c'est la certitude que, depuis le dernier siècle, chez toutes les nations de l'Europe, les supplices vont diminuant sans cesse en nombre et en intensité.

Il n'y a pas vingt ans, lors des premiers efforts que firent les Grecs pour reconquérir leur indépendance, on entendait parler d'odieux et étranges supplices dont l'idée révoltait l'imagination. Ali-Pacha faisait subir à ses prisonniers des mutilations infames, et leur faisait enfoncer des épines de bois entre les ongles et la chair. Qui se permettrait aujourd'hui de tels traitemens en face de l'Europe civilisée? Chaque trophée d'Ibrahim, lors de sa campagne de Morée, consistait dans des chargemens de têtes salées qu'on attendait à Constantinople pour en former des pyramides devant les portes du sérail. Rien ne distingue plus aujourd'hui Ibrahim du reste des généraux de l'Europe. Non-seulement la peine capitale devient partout plus rare, mais partout aussi, depuis le garrot espagnol jusqu'au glaive allemand et au gibet anglais, cette peine se trouve réduite à la simple privation de la vie.

La France a donné deux exemples dignes d'une nation éclairée. Par le premier, elle a supprimé la marque et détruit l'anomalie qui existait entre une peine temporaire et une flétrissure éternelle, espèce de démenti que la loi semblait se donner à elle-même; ensuite, incertaine entre deux systèmes dont l'un admet et l'autre repousse la peine de mort, elle s'est bornée à la supprimer pour les cas où l'évidence était déjà acquise, laissant au temps à faire son œuvre et au progrès à amener la chose sans secousse et graduellement. Un système nouveau a posé les bases du mode pénitentiaire, et peut-être sommes-nous à la veille de voir s'accomplir dans la législation criminelle une amélioration que les amis de l'humanité appellent de tous leurs vœux.

Sauf quelques modifications tenant aux mœurs locales, ce système pénitentiaire, emprunté aux États-Unis, a été adopté à la fois à Genève, à Gand et à Moscou, dans les trois états de l'Europe les plus différens par leur législation

intérieure. Genève est en possession de la meilleure prison, et elle l'a construite exprès dans le système panoptique indiqué par Bentham. Là, de sa place au centre, en dehors de tous les ateliers, le directeur peut plonger la vue sur tout ce qui se passe dans l'intérieur, et voit sans cesse ces diverses catégories d'hommes qui ne se voient pas entre eux. Ce n'est pas ici le lieu de développer les soins et le patronage incessant qui soutiennent le détenu, le surveillent pendant sa captivité et le protègent au dehors, pour peu que sa conduite réponde aux espérances qu'on a conçues pour sa réhabilitation. Une petite république, une ville comme Genève, est seule en état d'embrasser les détails multipliés d'un tel système; et s'il fallait prouver que ces minuties ont touché presque au ridicule dans certaines occasions, je rappellerais que le plus grave des hommes, M. Dumont, le traducteur de Bentham, avait proposé de conduire dans la maison pénitentiaire le condamné *les yeux bandés*, afin que, n'ayant rien vu sur sa route, il ne pût même en idée jamais combiner un plan d'évasion. A Genève comme à Gand, dans cette ville comme à Moscou, dont la prison m'a paru parfaitement tenue et admettant une amélioration progressive dans le sort du prisonnier en raison de sa conduite et de son travail; d'une extrémité de l'Europe à l'autre, enfin, le progrès poursuit sa marche, quels que soient le climat et le gouvernement sous lesquels il s'accomplit.

Montesquieu dit que les auteurs chinois avaient remarqué que plus on voyait se multiplier les supplices, plus une révolution était prochaine. Cette observation serait très juste si on n'entendait par ce mot que les révolutions par lesquelles s'écroule un état social régulier sont les coups d'une anarchie fatale aux mœurs et aux lois; mais, de nos jours, le mot révolution a une acception toute différente. Il désigne une transition inévitable, une des transformations de l'humanité qui dépouille une forme vieillie pour en adopter une nouvelle, changement conforme aux lois de la nature et à celles de la raison, que les siècles ont éclairée. Que les gouvernemens secondent les progrès légitimes et raisonnables, qu'ils comprennent parfaitement les questions de notre temps, et ce ne sera certes pas par la fréquence des supplices que s'annoncera l'approche de ces révolutions modernes qui ne sont qu'une amélioration plus ou moins rapide dans les institutions, les lumières et les mœurs des nations.

O.

BULLETIN.

Chaque jour fait connaître l'approbation que donnent au recensement les conseils-généraux. Ces conseils, qui sont les organes les plus éclairés des vœux et des besoins des départemens, n'hésitent pas à reconnaître que cette opération n'est pas moins légale qu'utile. Il est facile à ces corps éminens de s'élever au-dessus des préjugés qui ont poussé quelques municipalités à s'opposer à l'action du pouvoir central : comme leurs lumières leur permettent d'embrasser l'ensemble de la législation, ils ne s'appuient pas aveuglément sur quelque texte isolé, mal compris, et ils trouvent la solution des difficultés dans l'intelligence complète de nos lois et de nos institutions.

On a vu en certains endroits les municipalités invoquer uniquement la loi du 1er décembre 1790, qui confiait aux communes la rédaction des matrices de rôle, comme si, depuis cinquante ans, il n'y avait eu rien de changé dans notre organisation politique! La constitution légale de la commune, ses droits, ses attributions, ne sont plus, en 1841, identiquement les mêmes qu'à l'époque de l'assemblée constituante. Au début de notre révolution, la commune seule était debout au milieu des ruines du vieil ordre social, et ce fut alors une nécessité pour le législateur de lui conférer le plus de droits politiques; peu à peu cependant d'autres principes parvinrent aussi à se faire reconnaître, le pouvoir central s'éleva, et la commune dut consentir à combiner son organisation avec l'unité du gouvernement. Tel est le but qu'ont poursuivi nos lois, notamment depuis 1830. En 1831, les trois pouvoirs, la couronne et les chambres, ont organisé l'autorité municipale; mais quant à ses attributions, on ne voulut pas les définir dans la même loi, et l'on remit à une autre époque ce soin important. C'est en 1837 que les attributions du pouvoir municipal ont été énumérées et définies dans une loi mûrement délibérée, et qui est aujour-

d'hui la règle souveraine de la matière. C'est donc dans la loi de 1837, et non dans celle de 1790, qu'il faut aller chercher les attributions des municipalités, celles qui sont aujourd'hui vraiment applicables. Il y a une abrogation tacite et nécessaire de plusieurs des dispositions de la loi de 90 par celle de 1837. C'est ce que commencent à reconnaître les meilleurs esprits dans la chambre, dans l'administration, dans le conseil d'état, dans les conseils-généraux. L'honorable M. Isambert, dans le judicieux rapport qu'il a présenté au nom du conseil-général d'Eure-et-Loire, a indiqué ce point essentiel. Dans quel chaos nous agiterions-nous, si l'on ne voulait pas reconnaître les modifications successives qu'ont apportées aux premières lois organiques de la révolution la marche du temps et les développemens de notre ordre politique!

Pour ce qui concerne la question du recensement, il est facile de reconnaître trois époques bien distinctes dans la législation qui règle les rapports de la municipalité et du pouvoir central. En 1790 et 1791, la municipalité domine; c'est elle qui rédige les rôles, recense les propriétés et la population, répartit les impôts. Quelques années plus tard, le pouvoir central entre en partage avec elle; les lois du 22 frimaire an VI et du 3 frimaire an VIII fondent la direction des contributions directes. Avec la loi de finances de 1807 commence une troisième époque où le gouvernement prend la haute main dans les recensemens, tout en respectant le droit de répartition conféré à l'autorité municipale. En 1832, les chambres confirment cette doctrine; en 1838, elles en ordonnent l'application.

Nous lisons dans la délibération du conseil-général de Seine-et-Marne : « Le pouvoir législatif a seul le droit d'établir et d'augmenter l'impôt. La prétention élevée par quelques conseils municipaux d'obliger les chambres et les conseils-généraux à n'user, pour remplir leur mission, d'autres documens que ceux qu'il conviendrait à l'autorité municipale de leur fournir, est destructive de la hiérarchie des pouvoirs. » Rien de plus juste. Supprimez cette hiérarchie des pouvoirs, la France n'est plus qu'une agglomération de communes sans lien, sans unité, où l'intérêt individuel et l'égoïsme aveugle prévaudront. Il est précieux que d'aussi saines doctrines soient professées par des corps indépendans qu'on ne saurait soupçonner d'une complaisance partiale pour le pouvoir exécutif. Les délibérations des conseils-généraux exerceront une salutaire influence; elles serviront de correctif aux prétentions exclusives et irréfléchies de quelques municipalités. Elles ramèneront tous les esprits de bonne foi à reconnaître que, si le gouvernement central du pays revendique l'exercice de ses attributions, c'est au profit de la vraie liberté et du principe de l'égalité des charges. Les discussions consciencieuses ne peuvent être que favorables aux amis de l'ordre et des lois. A Lille, où, dans ces dernières circonstances, les passions populaires avaient éclaté d'une manière si vive, on s'attendait à ce que le conseil-général se prononcerait à la presque unanimité contre la légalité du recensement. Telles étaient effectivement les conclusions de la commission qui avait pour rapporteur M. Delespaul. Mais ces conclusions ont été écartées : le préfet, M. de Saint-Aignan, a répondu à

toutes les objections produites contre les actes de l'administration avec une lucidité pleine de convenance et de fermeté; ses explications ont dû satisfaire beaucoup d'esprits, puisqu'un conseil qu'on disait unanime dans son opposition s'est partagé entre treize voix d'un côté et treize de l'autre. Les opposans se sont donc trouvés dans l'impuissance de faire adopter leurs propositions.

Dans les conseils-généraux, les déclamations et les préoccupations de parti ont peu d'influence. On s'y montre surtout préoccupé du désir de faire les affaires et d'établir l'harmonie entre les intérêts des départemens et ceux du pouvoir central. Aussi n'est-il pas rare de voir les hommes qui, dans les deux chambres et ailleurs, reconnaissaient des drapeaux politiques différens, se réunir dans les conseils-généraux pour arriver de concert aux résultats d'une bonne administration. Voilà, pour le dire en passant, ce qui explique comment on a pu voir M. Michel de Bourges voter pour et avec M. de Montalivet dans le conseil-général du département du Cher. M. Michel de Bourges ne fait pas de difficulté de reconnaître dans M. de Montalivet une haute expérience administrative, qu'il juge avec raison pouvoir être fort utile aux intérêts du département, et il appuie l'ancien ministre de l'intérieur dont, sur un autre terrain, il serait probablement l'adversaire. Tout cela est fort simple; il n'y a pas là l'ombre de coalition politique, puisqu'au contraire c'est seulement en oubliant la politique que ces alliances momentanées peuvent se former.

Partout où la discussion règne paisiblement, il n'y a rien à craindre pour le triomphe définitif des vrais principes et des intérêts légitimes du pays. Aussi faut-il blâmer sans réserve l'essai de scandale et de charivari dont la ville de Caen a été le théâtre. Un ministre du roi se rend au sein du conseil-général à la présidence duquel il est appelé, et il devient l'objet d'une manifestation absurde et grotesque. Que gagne l'opposition à ne pas désavouer hautement de pareils actes, si ce n'est de s'entendre dire qu'elle est impuissante à combattre ses adversaires par les armes de la discipline, et qu'elle vocifère parce qu'elle ne sait pas parler? Et dans quelles circonstances ont lieu ces scènes indignes et ridicules? Après un discours où M. Guizot, par une initiative tout-à-fait constitutionnelle, posait de nouveau toutes les questions, tant de politique étrangère que de politique intérieure, et ranimait lui-même la vivacité de débats qui, dans l'intervalle des sessions, languissent toujours un peu.

Il est dans l'esprit de M. Guizot de prendre le plus possible l'offensive contre ses adversaires; il croit volontiers que c'est déjà avoir beaucoup fait pour vaincre les difficultés que d'aller au-devant d'elles, et il aime à combattre sur le terrain qu'il a préparé, qu'il a défini lui-même. Il a voulu, dans l'absence des chambres, donner une sorte de complément à la signature du dernier protocole du 13 juillet, par un discours où il exprimait les tendances et les résultats de la politique extérieure dont il est l'organe officiel. Il s'est adressé aux électeurs de Lisieux, comme de l'autre côté du détroit sir Robert Peel aux électeurs de Tamesworth, et lord Palmerston à ceux de Tiverton. Il faut reconnaître, à l'honneur du ministre français et de notre pays, que la gravité du langage de M. Guizot, en parlant de l'Angleterre et de l'Europe, forme un

contraste frappant avec l'inconvenante diatribe que s'est permise récemment le secrétaire d'état de sa majesté britannique. Au banquet de Lisieux, la parole de M. Guizot n'avait rien perdu de la dignité parlementaire.

Quant au fond même, était-il bien urgent d'insister si fort devant l'Europe sur la satisfaction que doit éprouver la France de sa rentrée dans le concert européen? Nous concevons la politique qui a fait reculer devant l'idée d'une guerre générale, quoique jamais ce danger n'eût été bien sérieux, puisque, de l'aveu de tout le monde, personne ne voulait réellement entrer en lutte; mais cette politique a-t-elle amené pour la France des résultats tels qu'il faille se hâter de les proclamer et d'en parler avec orgueil? Un peuple peut faire des sacrifices à la prudence, mais en les accomplissant doit-il prendre le ton du triomphe? Il y avait aussi un autre inconvénient à parler des affaires étrangères aux électeurs de Lisieux, c'était de voir le représentant officiel du cabinet vis-à-vis l'Europe faire le procès à une politique qui avait été pendant un temps celle de la France. Nous concevons que dans des questions intérieures les partis et les hommes luttent ouvertement les uns contre les autres; ainsi les adversaires de la réforme feront des discours contre ceux qui la demandent; on parlera pour ou contre les lois de septembre; sur ce point on peut, dans une certaine mesure, se diviser et se combattre sans trop de danger à la face de l'Europe. Mais quand il s'agit des intérêts extérieurs de la France, de son rôle, de son influence au dehors, nous voudrions ne trouver dans la bouche de nos hommes d'état qu'un langage. C'est ce qu'entendent si bien les Anglais. Nous reconnaissons tout ce que le ministre des affaires étrangères a mis de circonspection dans son discours; néanmoins la sagesse de ses réserves et de ses expressions ne masque pas le revirement profond que fait notre politique, et un changement si complet n'est pas de nature à augmenter notre force au dehors.

Pendant l'absence des chambres, le discours de M. Guizot aux électeurs de Lisieux remet à l'ordre du jour le débat sur la rentrée dans le concert européen. La presse est, pour ainsi dire, provoquée à en reprendre l'examen par l'initiative d'un des membres du cabinet. Quand les chambres se réuniront dans quelques mois, elles trouveront la question bien transformée, tant par la signature du dernier protocole que par les discussions extra-parlementaires.

A l'intérieur, M. Guizot a montré le gouvernement maintenant sans faiblesse l'exécution des lois, et faisant en même temps appel à une discussion complète et persévérante. C'est dans le jeu de toutes nos institutions, c'est dans le développement harmonieux de tous les pouvoirs que M. Guizot trouve la grandeur et la sécurité de notre temps. On sait avec quelle superiorité M. le ministre des affaires étrangères a traité toutes ces hautes généralités de politique constitutionnelle; mais ici encore les paroles de M. Guizot ont ranimé la vivacité de la polémique. La presse opposante a rappelé les souvenirs de la coalition, et de part et d'autre d'amers reproches ont été échangés. Indépendamment des débats soulevés par le discours aux électeurs de Lisieux, la presse a eu cette semaine des motifs particuliers d'animation. La saisie

du *Temps* et des journaux qui avaient reproduit son article sur le prétendu *retrait du recensement,* a été l'objet de plaintes ardentes. On a prêté à l'administration une prétention qu'elle n'a pas, c'est d'avoir arrêté ces journaux par mesure d'ordre. Le ministère n'a pas pris cette attitude dictatoriale; il a saisi, parce qu'il fait un procès; ce procès est bien ou mal fondé, les jurés en décideront, mais il n'y a pas eu la moindre velléité de coup d'état.

Le retrait du recensement qu'avait annoncé *le Temps* ne concerne que les patentes, ou, pour parler plus exactement, les résultats du recensement ne seront pas applicables aux rôles des patentes de 1842. Il faut reconnaître que la dernière circulaire de M. le ministre des finances pouvait faire pressentir cette détermination. Le cabinet allègue aussi un motif d'équité. Le recensement des patentes ne pouvant être complet cette année, il n'eût pas été juste d'en appliquer les résultats aux communes recensées, et de maintenir, pour les autres communes, l'état actuel des choses. Peut-être aussi quelques considérations politiques n'ont-elles pas été étrangères à cette mesure. Pendant un an encore, le recensement des patentes n'apportera aucun changement dans la composition du corps électoral, et les élections qui pourraient se faire l'année prochaine, auraient lieu d'après les anciennes listes. M. Humann aura traversé les plus grandes difficultés du recensement, quand, à la fin de septembre, il fera connaître les conditions de son emprunt qui paraît devoir être divisé en deux parties.

En Angleterre, les whigs et les tories sont en présence, mais la lutte languit. Les résultats inévitables du vote de l'adresse sont trop prévus, le chiffre de la majorité contre les whigs est trop considérable pour qu'il y ait lieu à de vifs débats. Le discours qu'une commission royale a prononcé en l'absence de la reine est une sorte de programme où toutes les questions sont posées. Il a été plus facile à lord Russell d'énumérer toutes ces questions dans le discours de la couronne, qui est son dernier acte ministériel, que de forcer les tories à les traiter dans la discussion de l'adresse. Les tories dédaignent de descendre sur le terrain où les appellent leurs adversaires; ils sont trop sûrs de la victoire pour dépenser d'inutiles efforts; ils ne veulent d'ailleurs donner aucune prise sur eux avant leur entrée au pouvoir. Le discours de la couronne annonce expressément que le but que se proposaient les signataires du traité du 15 juillet est atteint; il ajoute immédiatement après que la séparation temporaire occasionnée par ce traité, entre les parties contractantes et la France, a cessé. On dirait que lord Palmerston a voulu se donner la satisfaction de montrer que notre isolement n'avait duré que le temps nécessaire pour l'exécution du traité. Lord John Russell a énuméré, dans la dernière partie du discours de la couronne, les mesures qu'il se proposait de prendre pour augmenter le revenu public. Révision des droits dont sont grevées les productions des pays étrangers, et de certaines applications du système protecteur, réforme des lois sur le commerce des blés, tels sont les moyens auxquels le ministère whig se proposait d'avoir recours pour faire face à toutes les dépenses auxquelles est obligée l'Angleterre dans l'intérêt de sa grandeur.

La législation sur les céréales, dit expressément le cabinet whig, a pour effe de diminuer l'aisance et d'augmenter les privations du grand corps de la communauté. Lord John Russell se retire en portant le défi à sir Robert Peel de satisfaire aux exigences de la situation par d'autres moyens que lui. Jusqu'à présent M. Peel a dédaigné, ou plutôt a évité de répondre, et il a laissé la parole à des orateurs d'une importance très secondaire. Dans la chambre des lords, l'amendement de lord Ripon, qui déclarait que le cabinet whig n'avait pas la confiance de la pairie, a été voté à une immense majorité. Nous reconnaissons que, dans son discours, lord Ripon a parlé de la France en termes fort convenables, et qu'il a manifesté le désir de voir entre elle et l'Angleterre une réconciliation durable. On conçoit que, la politique anglaise ayant une fois atteint son but, les tories intelligens reconnaissent l'avantage que peut trouver l'Angleterre à se rapprocher de nous. A propos des affaires d'Orient, le commodore Napier, dans la chambre des communes, a loué fort plaisamment lord Palmerston « d'avoir mis un terme au despotisme méprisable qui pesait sur la Syrie. » Pour que le commodore tienne un pareil langage, il faut que ses bonnes dispositions pour le vice-roi soient singulièrement refroidies. La chambre des communes n'a pas l'air de prendre très au sérieux l'éloquence politique du commodore.

Ce *despotisme méprisable qui pesait sur la Syrie* pourrait bien maintenant être invoqué et regretté par cette province. Méhémet-Ali seul pouvait la disputer aux envahissemens des Anglais. Tous les jours la Porte reconnaît cette vérité, et il ne serait pas impossible qu'elle déléguât un jour son pouvoir au vice-roi pour administrer ce précieux démembrement de l'empire ottoman. Maintenant que, de l'aveu de tout le monde, le traité du 15 juillet 1840 est exécuté, et par conséquent n'existe plus, qui pourrait empêcher la Porte de déléguer une portion de sa puissance à Méhémet-Ali? Personne n'en aurait le droit, personne non plus n'y aurait intérêt, personne, excepté l'Angleterre. L'Autriche, la Prusse et même la Russie ne peuvent voir qu'avec plaisir des obstacles s'élever contre l'influence excessive de l'Angleterre sur le littoral de la Syrie. La France, qui a toujours réclamé la Syrie pour le vice-roi, doit approuver nécessairement tout ce qui dénoterait un retour à ses vues politiques. L'Angleterre seule doit vouloir s'opposer à un rapprochement aussi complet entre le sultan et le pacha. Néanmoins, si le divan avait la ferme volonté de s'appuyer sur Méhémet-Ali, il serait difficile à l'Angleterre, sans trop se démasquer, d'empêcher cette étroite alliance. Tout dépend de l'énergie des convictions du divan. Il a remis à Méhémet-Ali une partie du tribut qu'il devait payer. Si, sur quelques observations de lord Ponsonby, il a modéré l'éclat des honneurs qu'on devait rendre au fils du vice-roi, Saïd-Pacha n'a pas moins été reçu avec bonté par le sultan. La France doit veiller à ce que le divan puisse agir en toute liberté; c'est son droit, c'est son intérêt. Puisque le traité du 15 juillet n'existe plus, rien ne saurait empêcher le divan d'investir directement Méhémet-Ali de tous les pouvoirs qu'il voudrait lui conférer, et le retour si complet de confiance entre Constantinople et Alexandrie serait un

hommage à la politique que la France avait témoigné vouloir suivre sous les deux ministères du 12 mai et du 1er mars.

On s'est beaucoup occupé dans ces derniers temps de l'attitude de la France vis-à-vis de l'Espagne. Nous ne sommes point en guerre avec la Péninsule, mais on concevra facilement que nous ne soyons pas, avec le gouvernement qu'elle a aujourd'hui à sa tête, dans les termes d'une amitié bien vive et bien étroite. A l'égard du gouvernement d'Espartero, nous sommes en état de froide réserve. Nous attendons, nous observons. Cependant nous n'avons pas renoncé à tâcher d'arrêter par nos avis le gouvernement du régent sur la pente réactionnaire où il s'engage tous les jours. Le duc de la Victoire a, depuis quelque temps, intercepté toute correspondance entre la reine Christine, la reine Isabelle II et l'infante sa sœur. Les deux jeunes princesses ne peuvent recevoir de nouvelles de leur auguste mère ni lui écrire. Blessée dans ses sentimens de mère et de souveraine, la reine Marie-Christine s'est adressée au roi, et l'a supplié de mettre fin, par son entremise, à un pareil état de choses. Le roi s'est rendu à cette juste prière, et dans ce moment le gouvernement français négocie auprès du duc de la Victoire, pour qu'une mère et ses filles puissent correspondre entre elles. Il est d'indignes persécutions devant lesquelles reculent les hommes qui prétendent à une certaine grandeur de caractère. Espartero verra s'il veut s'aliéner sans retour l'opinion de l'Europe. On annonce la prorogation prochaine du congrès, qui se sera séparé sans délibérer sur la cession des deux îles que l'Angleterre voulait acheter du gouvernement espagnol. Le duc de la Victoire a cru plus prudent d'ajourner la présentation de ce projet aux cortès. Il y a de l'autre côté des Pyrénées un commencement de réaction sensible contre la prédominance excessive de l'Angleterre.

En Algérie, le gouvernement vient de prendre une mesure qui, nous l'espérons, aura d'heureux résultats. On se rappelle qu'une tribu a fait sa soumission volontaire. En se rendant à nous, les Medjeers ont donné à entendre que beaucoup d'autres tribus suivraient leur exemple, si elles n'étaient retenues par des scrupules religieux, et que si la France leur présentait un chef de leur religion qu'elles pussent suivre et vénérer, elles reconnaîtraient volontiers la souveraineté de la France. Le général Bugeaud s'est déterminé à proclamer immédiatement bey de Mascara et de Mostaganem Hadji-Mustapha-Ouled-Osman, qui lui a été désigné comme un des Arabes les plus respectés de la contrée. Le général a voulu, en prenant aussi promptement ce parti, profiter de l'impression profonde qu'avait dû produire sur les tribus la défection des Medjeers. La nouvelle de la nomination et de l'investiture d'Hadji-Mustapha-Ouled a été portée sur-le-champ aux tribus environnantes, et les dernières nouvelles annonçaient une entrevue qui devait avoir lieu entre différens chefs pour délibérer sur une alliance avec la France. Les deux peuples qui se sont montrés les plus habiles colonisateurs, les Anglais et les Romains, n'ont réussi à fonder au loin une puissance durable qu'en déléguant une partie de leur autorité à des chefs indigènes, en en faisant des espèces de

vassaux intelligens et dévoués. C'est avec une partie des Numides que les Romains battaient l'autre. Dans l'Inde, les Anglais cherchent à avoir pour alliés tous les rois qu'ils ne peuvent détrôner. Travaillons en Afrique à substituer notre suzeraineté à la suzeraineté des Turcs, ne montrons aux Arabes ni intolérance, ni envie de domination minutieuse et tracassière; quand ils seront convaincus qu'en acceptant notre suprématie politique, ils peuvent conserver leur foi, leurs mœurs, ils viendront à nous. L'arrêté qui nomme Hadji Mustapha Ouled Osman bey de Mostaganem et de Mascara, l'autorise à lever des troupes régulières de cavalerie et d'infanterie où il pourra incorporer les fantassins d'Abd-el-Kader. Cette mesure peut amener dans les troupes de l'émir de nombreuses désertions.

Le pape vient de défendre l'entrée des états romains à la *Gazette de France*. Cette interdiction, prononcée par sa sainteté, est bien la réfutation la plus piquante qui pouvait être adressée à toutes les excentricités politiques, religieuses et littéraires de M. de Genoude. Ne voilà-t-il pas la *Gazette* qui, à l'entendre, soutient presque seule la religion en France, qui du moins la comprend mieux que personne, ne voilà-t-il pas cette pieuse et monarchique *Gazette* interdite, prohibée par la première des autorités ecclésiastiques! Il paraît qu'à Rome on a pensé qu'il y avait une manière plus utile de servir la religion que de dénoncer journellement la France à la chrétienté comme livrée à une anarchie politique et morale qui doit amener sa ruine, que de faire d'une feuille, qui se prétend dévouée à la défense des idées et des principes monarchiques, une reproduction, un résumé de toutes les déclamations démagogiques. Ce jugement porté de si haut servira-t-il d'avertissement salutaire à la *Gazette?* On n'a jamais contesté à la cour de Rome un tact exquis pour reconnaître ce qui est utile ou nuisible aux intérêts qu'elle représente. Il est remarquable combien, depuis la révolution de 1830, elle a su se tenir en dehors de toutes les exagérations. Quand les rédacteurs de *l'Avenir* sont venus lui demander étourdiment l'opprobation officielle de leurs doctrines, elle les a éconduits. Elle a évité avec le plus grand soin de donner à penser aux légitimistes qu'elle partageait et voulait encourager leurs espérances. Le duc de Bordeaux a été reçu dans les états romains avec politesse, mais voilà tout. Aujourd'hui la cour de Rome met à l'*index* la *Gazette de France*. C'est que la religion catholique sait très bien que la plus grande force de notre siècle est dans cette modération intelligente qui sait, suivant les paroles de saint Paul, se faire *toute à tous,* et qui sait accepter les transformations politiques quand elle y reconnaît le caractère de la nécessité, cette volonté de Dieu. Le temps de la théocratie est passé sans retour, et la papauté, cette expression de l'unité et de la foi catholiques, paraît assez avisée pour chercher sa force dans une alliance sincère avec les gouvernemens temporels qui représentent le mieux l'esprit de leur siècle.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TRENTE-DEUXIÈME VOLUME

(IIIe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS